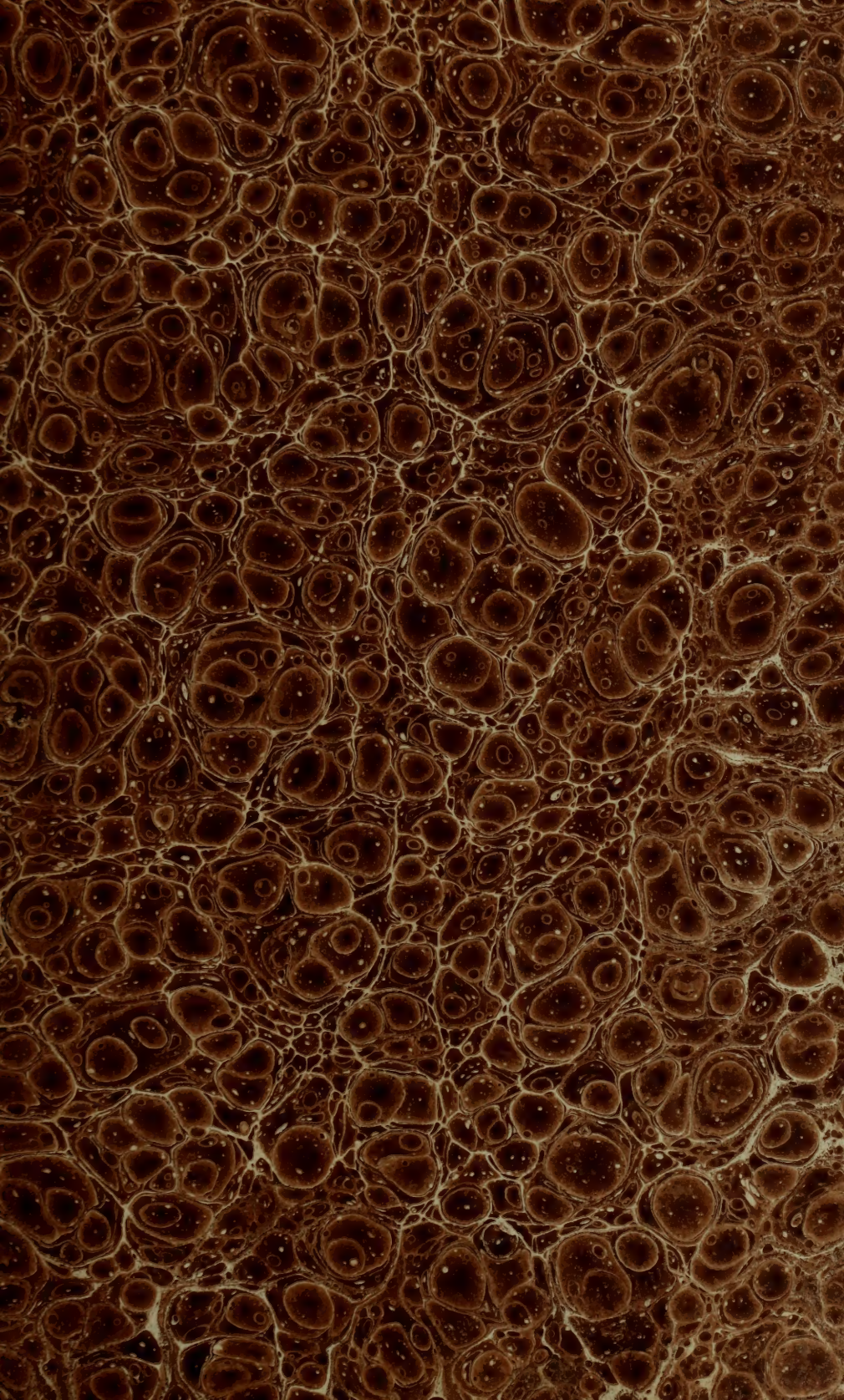


50 F
34 pièces
Guérard
Delavigne - Scribe - Brazier -
Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa
http://www.archive.org/details/francedramatique00pari

BIBLIOTHECA
Ottavienais

PQ
1922
.F7
1800z

# LE CAMARADE DE LIT,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR

MM. ÉMILE VANDER-BURCH ET FERDINAND LANGLÉ,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 10 mai 1833.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

| | |
|---|---|
| LE ROI | M. DERVAL. |
| THIÉBAULT, menuisier | M. LEPEINTRE aîné. |
| RUSTALL, suisse du parc royal | M. LHÉRITIER. |
| LE COMTE DE POLDEN, ministre de la police | M. MOREL. |
| LE BOURGUEMESTRE | M. PAUL. |
| YELVIN, braconnier | M. ALCIDE TOUSEZ. |
| JOSÉMA, fille de Rustall | Mlle AUGUSTINE. |

UN GARDE-CHASSE.

PLUSIEURS CHAMBELLANS.

PAYSANS, PAYSANNES.

GARDES DE CHASSE ET DE POLICE.

SUITE DU ROI.

HABITANTS NOTABLES.

VALETS DE PIED.

La scène est en Suède, chez le suisse du parc d'un château royal éloigné de Stockholm.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une grande salle à manger; porte au fond, croisée au fond à gauche. Au deuxième plan, à droite du spectateur, un escalier de quelques marches, avec palier, conduisant à une chambre à coucher. Au premier plan, une petite table; porte à gauche au deuxième plan; une table au premier.

### SCÈNE I.

JOSÉMA, YELVIN, RUSTALL. (Rustall entre en voulant arracher à Yelvin un fusil de chasse qu'il tient à la main; celui-ci résiste et Joséma fait ses efforts pour les calmer tous deux.)

YELVIN.

Mais, père Rustall, écoutez-moi donc...

JOSÉMA.

Papa, je vous en conjure...

RUSTALL.

Je n'écoute rien, et je ne veux pas d'un braconnier pour gendre.

JOSÉMA.

Au fait, pourquoi le tarabustez-vous, ce pauvre Yelvin ?

RUSTALL.

Pourquoi? je vais vous le dire, pourquoi. On m'a nommé portier de la grille du parc royal parceque je suis Suisse, c'est l'usage ; et, parceque je suis Suisse et portier, on m'a permis de tenir auberge dans ma maison, c'est encore l'usage. Mais qu'un braconnier, qu'un simple coquin, épouse la fille du Suisse d'un château appartenant à sa majesté le roi de Suède et de Norwège, ça ne s'est jamais vu et ça ne se verra pas!

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Je vous défends d' vous aimer davantage,
Ça m' compromet de toutes les façons;
Je n' puis prêter les mains au braconnage;
Ainsi, mon cher, tourne-moi les talons.
Je t' mets dehors comme pèr' de famille;
Je te désarme en vertu de la loi...
Car j' dois veiller sur l'honneur de ma fille,
Et plus encor sur les lapins du roi.

Suède un maître menuisier qui venait y exécuter des travaux importants dans les résidences royales.

JOSÉMA.

Eh bien! pourquoi n'allez-vous pas le voir, cet ami?

THIÉBAULT.

Hum! hum! c'est qu'on n'y va pas comm' ça.

JOSÉMA.

Eh bien! alors...

AIR du Matelot de madame Duchambge.

A votre ami pourquoi ne pas écrire?

THIÉBAULT.

Pour me comprendre il est placé trop haut.
« C'est un' faveur, dirait-il, qu'il desire : »
Connaissez mieux le menuisier Thiébault.
D' beaux sentiments je ne fais point parade;
Mais, quel que soit aujourd'hui son destin,
J'ouvre les bras à mon vieux camarade;
Je ne viens pas pour lui tendre la main.

JOSÉMA.

Il y a encore un moyen; il faut tâcher de le rencontrer, de vous présenter à lui.

THIÉBAULT.

C'est justement ça; aussi pas plus tard que ce matin j'ai tiré du sac mon vieil uniforme, celui qu'il portait aussi, oh! il y a bien des années : tantôt je l'endosse; et à l'heure où il fera sa promenade de ce côté-ci : halte!... front!... je me trouve sur son passage; et s'il ne nous remarque pas moi ou mon habit, c'est qu'il y mettra de la mauvaise volonté.

JOSÉMA.

C'est une fameuse idée.

THIÉBAULT.

N'est-ce pas? d'ailleurs je ne puis croire qu'il m'ait tout-à-fait oublié; car, quelque richesse, quelque grade qu'il ait eus, toutes les fois qu'à l'armée je me suis présenté à lui, il a reconnu, accueilli son ami Thiébault. Mais il y a plus de vingt ans qu'il n'a aperçu ma vieille moustache : tout ça est changé drôlement, et puis dans sa place on voit tant de figures!...

JOSÉMA.

Allons, allons, j'ai bonne espérance! et ce soir je ne me coucherai pas avant de savoir ce qui vous sera arrivé.

THIÉBAULT.

Touchez là, vous êtes une digne fille; et si l'occasion de vous rendre service se présente, je ne vous oublierai pas; mais motus! sur-tout à votre père.

JOSÉMA, souriant.

Pardine! mon père, il se croirait tout de suite compromis.

THIÉBAULT.

AIR des Blouses.

A mon dîner songe bien, ma petite,
Je risque un' pipe en attendant l'régal.

JOSÉMA.

Y pensez-vous?... Enfermez-la bien vite;
C'est défendu dans un jardin royal.

THIÉBAULT.

C'est juste. (Achevant l'air.)

Dans notre temps, pourvu qu'il s'en souvienne,
Il allumait sa pipe après la mienne;
Et l'on va m' dir' qu'on ne fum' pas ici!
(Il remet sa pipe dans son étui.)
C'est la consigne!... allons, pauvre petite,
Résigne-toi... rentre dans ton local :
Ton feu jadis égayait la guérite;
Mais on n' fum' pas dans un jardin royal!
(Thiébault sort.)

## SCÈNE III.

### RUSTALL, JOSÉMA, LE BOURGUEMESTRE.

LE BOURGUEMESTRE, au dehors, et saluant.

Oui, excellence; oui, monseigneur... l'exécution des lois... on s'y conformera. (A Joséma.) Qui est-ce qui se permet de sortir?

JOSÉMA.

Vous l'avez bien vu; c'est monsieur Thiébault.

LE BOURGUEMESTRE.

Justement! c'est l'homme que j'ai eu l'honneur de rendre suspect à son excellence le ministre de la police; un boute-feu, un prolétaire, un libéral.

RUSTALL.

Comment! est-ce qu'il aurait conçu des projets!...

LE BOURGUEMESTRE.

Des projets tendant à provoquer à la haine et au mépris d'un gouvernement quelconque.

RUSTALL.

Il a donc tenu des propos?...

LE BOURGUEMESTRE.

Des propos! jamais!... il est trop rusé pour ça. Il n'a pas dit un seul mot, et voilà ce qui m'a semblé louche tout de suite.

RUSTALL.

Je croyais qu'il était menuisier.

LE BOURGUEMESTRE.

Menuisier... menuisier... je soupçonne qu'il n'est pas plus menuisier que toi et moi.

RUSTALL.

Bah!

LE BOURGUEMESTRE.

Tu ne sais donc pas que les conspirateurs savent prendre toutes les formes? Tiens, par exemple, dans les champs tu vois des paysans avec des bêches, des charrues, des râteaux, qui ont l'air de travailler, de piocher la terre...

RUSTALL.

Eh bien?

LE BOURGUEMESTRE, avec mystère.

Conspirateurs!... Autre exemple : As-tu remarqué quelquefois une foule de jeunes gens qui courent la ville d'un air préoccupé, qui s'en vont avec des livres sous le bras passer des huit ou dix heures par jour dans les cours publics?... Conspirateurs!... Et cette multitude d'individus qui affectent d'être ouvriers, de faire de la

toile, du calicot, du papier peint, du... Conspirateurs! conspirateurs!

RUSTALL.

Pour ce qui est de vrai, on l'a bien payé de son ouvrage, et il ne s'en va pas.

LE BOURGUEMESTRE.

Bien plus!... en apprenant l'arrivée du roi il a laissé partir la voiture où il avait payé sa place... Mieux que ça... J'ai appris, par des gens à moi, qu'il cherchait sans cesse à se trouver sur le passage de sa majesté, demandant à tout le monde : A quelle heure sort le roi? où va le roi?... le roi se promène-t-il quelquefois seul!... Cela doit te tracer ton devoir...

RUSTALL, étonné.

Quel devoir?

LE BOURGUEMESTRE.

Sais-tu seulement ce que c'est qu'un aubergiste?

RUSTALL.

Dame!... sauf votre respect, c'est des gens qui tiennent une auberge.

LE BOURGUEMESTRE.

Cuisinier épais!... de sorte que tu t'imagines que ton métier, à toi, c'est de faire des mirotons, des canards aux navets, de bassiner des lits et de demander des pour-boire aux voyageurs?... Du tout : c'est un accessoire agréable de l'état, mais pas autre chose. Le premier devoir du véritable aubergiste, c'est d'avoir des yeux, des oreilles et une langue sans qu'on s'en aperçoive...

RUSTALL.

Ah bah!

LE BOURGUEMESTRE.

Il voit tout, entend tout; et le soir, quand il a appris quelque chose, il invite à souper son bourguemestre... et entre la poire et le fromage il lui fait part...

RUSTALL.

Mais, s'il n'apprend rien... alors il ne doit pas...

LE BOURGUEMESTRE.

Il invite toujours à souper son bourguemestre, et alors...

RUSTALL.

Ah ça... Eh bien! à votre compte, les aubergistes seraient donc des... mou...

LE BOURGUEMESTRE, lui mettant la main sur la bouche.

Je n'en ai pas dit un mot... seulement voilà comme on entend l'aubergiste... on ne le tolère que pour ça...

RUSTALL.

Ça suffit; je ferai mon état en conscience.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, YELVIN, GARDES-CHASSE.

(On entend un grand bruit de voix au dehors.)

CHOEUR.

AIR d'Ivanhoë.

Ah! quelle audace!
Délit de chasse!
Une bécasse
Vaut la prison!...
Il nous menace :
Pour tant d'audace,
Non, point de grace,
Pas de raison!

YELVIN, aux gardes qui le tiennent.

Voulez-vous bien me lâcher?

UN GARDE, au bourguemestre.

Autorité, voilà un braconnier que nous vous amenons.

LE BOURGUEMESTRE.

Qu'est-ce qu'il a tué? (Regardant.) Un lièvre... c'est deux riksdalers d'amende *.

YELVIN.

Deux riksdalers pour un lièvre?... c'est abominable!... c'est vexatoire!...

LE BOURGUEMESTRE.

Je te conseille de te plaindre! mais, misérable, du temps du feu roi Christiern, de glorieuse mémoire, pêcheurs ou braconniers étaient punis avec la dernière rigueur... on mettait aux galères pour un goujon et on pendait pour une mauviette.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, THIÉBAULT.

THIÉBAULT, fredonnant.

Ils sont passés, ces jours de fête...

LE BOURGUEMESTRE, se retournant brusquement.

Qu'est-ce qui dit ça?

THIÉBAULT, froidement.

C'est la chanson.

LE BOURGUEMESTRE.

La chanson... la chanson... (à part.) je t'en donnerai des chansons! (Haut.) Quant au lièvre, il est confisqué provisoirement... (Il avance la main pour saisir le lièvre.)

THIÉBAULT, plus prompt, le saisit.

Minute, l'ancien!... c'est moi qui l'ai commandé. (Il tire de sa bourse de l'argent et le donne au bourguemestre.) Et si je paie les deux riksdalers, le lièvre est à moi.

UN GARDE.

Mais ce n'est pas tout, monsieur le bourguemestre; (montrant Yelvin.) il a levé la main sur un de nos camarades.

LE BOURGUE MESTRE.

Frapper un garde-chasse dans l'exercice de ses fonctions! trois riksdalers!

YELVIN.

Tout ça, c'est des lois à vous... v'là ce que c'est...

LE BOURGUEMESTRE, tirant un volume de sa poche.

Sais-tu lire, pécore? (Ouvrant son livre.) « Pour voies de fait envers domestiques, ouvriers, postillons, etc., un riksdaler... pour gardes-chasse, gardes-champêtres, douaniers et autres préposés,

* Prononcer *rixdâlèrs*, l'*â* très long.

trois riksdalers... pour greffiers, huissiers, assesseurs et autres, cinq riksdalers. »

THIÉBAULT, qui regarde le livre.

Et pour un bourguemestre?

LE BOURGUEMESTRE.

Oh! oh! c'est une autre affaire... et encore la loi est trop douce... c'est une pitié! j'en ai honte... Douze riksdalers!...

THIÉBAULT.

Pas davantage!

LE BOURGUEMESTRE.

Comment voulez-vous que la magistrature locale soit respectée?

THIÉBAULT.

C'est pour rien.

LE BOURGUEMESTRE.

D'autant plus que le nombre des coups n'est pas limité.

THIÉBAULT.

Vraiment, on peut rosser aux idées des personnes?

LE BOURGUEMESTRE.

*Ad libitum.*

THIÉBAULT.

Et aussi fort que...

LE BOURGUEMESTRE.

Entièrement à la discrétion du perturbateur.

THIÉBAULT, à part.

Ah! ma foi, ce n'est pas la peine de s'en priver. (Au bourguemestre.) Ici, local... (Il compte des pièces d'argent sur la table.) Mettez vos lunettes... Nous disons, six et six font douze.

LE BOURGUEMESTRE, recevant.

Eh bien!

THIÉBAULT.

Le vin est payé, faut le boire... (Il saisit le bourguemestre par le bras, et s'apprête à le frapper avec une baguette; tout le monde se jette entre eux.)

TOUS.

Qu'est-ce que c'est?

## SCÈNE VI.

LES MÊMES; RUSTALL ET JOSÉMA, accourant aux cris du bourguemestre; puis LE ROI, en habit bourgeois et sans aucun signe distinctif.

LE BOURGUEMESTRE, criant et cherchant à gagner la porte.

Au secours!

LE ROI, entrant.

Eh bien! messieurs, quel est ce tapage? je croyais qu'on livrait bataille.

THIÉBAULT, à part, reconnaissant le roi.

C'est lui!... voilà le rêve de vingt années accompli.

LE BOURGUEMESTRE.

Un étranger!... vous allez me servir de témoin... vous saurez que...

LE ROI.

J'ai tout entendu en passant près de cette croisée...

LE BOURGUEMESTRE.

Ce drôle est un Français qui...

LE ROI, avec surprise.

Un Français!...

THIÉBAULT, s'approchant.

Silence! municipal... je suis dans mon droit... et je veux parler... (Respectueusement au roi.) Pardon, monsieur... j'ai pas l'honneur d'être connu de vous... mais enfin j'ai payé ma dépense, et je veux consommer.

LE ROI.

A la rigueur, c'est assez naturel.

LE BOURGUEMESTRE, au roi.

Naturel!... vous osez rire! (A part.) Est-ce que ce serait aussi un Français?... ils s'entendent ensemble... ils me sont suspects tous les deux... (A Rustall.) Stupide aubergiste, veille sur eux jusqu'à mon retour, je te les recommande. (A part.) Moi, je m'en vais prévenir monseigneur le comte de Polden, je l'amène ici avec moi, et nous les prenons en flagrant délit. Suivez-moi.

(Il sort suivi des gardes-chasse; Joséma rentre.)

LE ROI, à Thiébault.

Plaisanterie à part, quelle idée singulière vous a pris?

THIÉBAULT.

Je suis peut-être fautif pour l'idée; mais, que voulez-vous? on aime à rire, c'est dans le sang... Soldat à seize ans, les anciens m'ont inculqué le respect à l'épaulette et au galon, et la haine des baillis, des maires, des podestats, des alcades, des bourguemestres sur-tout... Oh! les bourguemestres!... je sais même une chanson qui a été faite dans notre bon temps, et qui enseigne à les faire aller en un temps et deux mouvements.

LE ROI.

Une chanson?

THIÉBAULT.

Oh! je ne l'ai pas oubliée!

(Il chante sur l'air de la deuxième scène*.)

Bourguemestre, ouvre ta maison :
C'est pour y faire garnison
Au régiment des bons apôtres...

(Sur un geste du roi il s'arrête en fredonnant.)

Tra la deri dera, etc., etc.

(Le roi fait signe à Rustall et à Joséma de sortir.)

## SCÈNE VII.

### LE ROI, THIÉBAULT.

LE ROI, vivement

Votre pays?

THIÉBAULT.

La France!

LE ROI.

Où avez-vous appris ces couplets?

THIÉBAULT.

Au bivouac.

LE ROI.

Qui vous les a donnés?

* Sans accompagnement d'orchestre.

THIÉBAULT.

L'auteur.

LE ROI.

Vous le connaissez donc?

THIÉBAULT.

C'était mon camarade de lit...

LE ROI.

Son camarade?... mais non, je ne me trompe pas... malgré le temps... les événements... ces traits... ce son de voix... Thiébault!

THIÉBAULT.

Oui, Thiébault, ancien grenadier... aujourd'hui menuisier... Vous?

LE ROI, vivement.

Moi? Jean, ancien grenadier...

THIÉBAULT, à demi-voix.

Aujourd'hui, suffit... Portez arme! présentez arme!

LE ROI.

Chut! ne parlons pas de cela. Ici, je ne suis, je ne veux être que le volontaire du régiment de Marine.

THIÉBAULT.

Quoi! bien vrai? Jean tout court, Jean comme devant?... Oh! si j'en étais bien sûr!

LE ROI.

Eh bien?... (Il fait le geste d'ouvrir ses bras.)

THIÉBAULT, vivement.

Ah! de tout mon cœur! (Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassent.) Voilà le plus beau jour de ma vie! car je ne souhaitais, je ne voulais que cela, vous revoir encore une fois! Maintenant tous mes vœux sont remplis; la conscription pour l'autre monde peut me prendre quand elle voudra.

LE ROI.

Mon bon Thiébault! combien je partage ton émotion!... et... tiens... (Il lui met la main sur son cœur.)

THIÉBAULT.

Oui, ce sentiment-là, c'est du bon et du naturel... il n'est pas frelaté.

LE ROI.

Jamais, depuis vingt ans qu'ils m'ont jeté dans la fumée des grandeurs, je n'ai éprouvé un plaisir aussi vif.

THIÉBAULT.

Et moi donc!... quand je vous dirai que depuis la dernière fois que je vous ai rencontré... depuis Wagram... car c'était bien Wagram... une belle bataille!... vous étiez déja prince de... je ne sais plus quoi... et maréchal de France...

AIR de Garrick.

J' pouvais encor me rapprocher un peu,
De l'étiquett' sans consulter la forme,
L' chapeau bordé... Je vous r'trouvais au feu;
Mais c'était encor l'uniforme!...
Le soldat et le général
S' pressaient la main sans offusquer personne :
A c't' heur' le ch'min est par trop inégal,
Puisque le chapeau d' maréchal
Est remplacé par la couronne.

(Il essuie une larme.)

LE ROI.

Une larme!... des regrets!... Ah! Thiébault, c'est me méconnaître...

THIÉBAULT, ému.

Pardon, sire, c'est que la majesté... ça vous coupe terriblement la respiration.

LE ROI.

Rends-moi plus de justice, mon ami.

Même air.

Bien qu'assis au fauteuil des rois,
Je n'ai pas perdu la mémoire,
Et je pense encor quelquefois
A mes amis, à la France, à la gloire.
Mon bon Thiébault, juge donc sans rigueur
Ce trop d'éclat qui m'environne;
Oui, ce haut rang qui te fait peur
Peut éblouir... Mais, par bonheur,
Le cœur est loin de la couronne!

THIÉBAULT, plus ému.

Oui, oui... je vous crois. (A part.) Il m'a reconnu, il m'a embrassé, je suis content; mais je craindrais de gâter ce bonheur-là... je veux rester sur la bonne bouche. (Haut.) Adieu!

(Il va pour sortir.)

LE ROI, l'arrêtant.

Oh! tu ne t'en iras pas ainsi.

THIÉBAULT.

Il le faut... D'ailleurs, qu'est-ce que je ferais ici? Je ne verrais mon ami Jean que de loin... entouré de factionnaires... diable!... Messieurs les grands officiers de la garde-robe ne permettraient pas à mes chevrons de laine de se mêler à leurs habits brodés.

LE ROI.

Que cela ne t'inquiète pas; il y a mille moyens...

THIÉBAULT.

Non, non, je ne suis venu chercher ici qu'un souvenir d'amitié... pas autre chose... car Thiébault n'aura besoin de rien tant qu'il lui restera des bras... et quand ils prendront leur retraite, eh bien! le petit patrimoine est là.

LE ROI.

Bon Thiébault! j'admire ton désintéressement. Va, tu n'es pas changé.

THIÉBAULT.

Non, Dieu merci! tel je suis parti en 89, tel je suis resté... soldat et peuple.

LE ROI.

Eh bien, soit! je consens à ton départ... je ne veux pas même chercher à te séduire... ce serait gâter un beau caractère... ils sont si rares!... Mais cependant tu ne peux me quitter aussi brusquement, et tu ne me refuseras pas le reste de cette journée...

THIÉBAULT, attendri.

Dame! si ça vous fait bien plaisir...

LE ROI.

En doutes-tu?... Allons, tu ne me refuses plus?

THIÉBAULT.

Est-ce que j'en ai la force?

LE ROI.

D'abord, je t'emmène dîner avec moi... là, incognito.

THIÉBAULT.

Au palais! moi dîner au palais! non, non, je me défie de ces endroits-là... Mort-Dieu! dans ces salons dorés vous vous souviendriez trop de ce que vous êtes, et moi peut-être pas assez de ce que je suis.

LE ROI.

Cependant...

THIÉBAULT.

Écoutez: s'il est vrai qu'aujourd'hui vous vouliez être tout à Thiébault, rien qu'à Thiébault... mais non, vous n'accepterez pas...

LE ROI.

Parle donc sans crainte.

THIÉBAULT.

Eh bien! comme autrefois... les jours de solde... dînons...

LE ROI.

Au cabaret?

THIÉBAULT.

Eh! oui, ici, en tête-à-tête, tout seuls, sans laquais pour verser à boire... et pour espionner... enfin, comme dit le soldat, sur la table à trois clous, avec la nappe de bois et les serviettes pareilles.

LE ROI, hésitant.

Tu crois?... Oh! non, non, je n'oserai jamais.

THIÉBAULT.

Vous n'oserez pas?... vous n'auriez pas dit cela autrefois! bien du contraire, vous ne trouviez le potage bon que quand Thiébault était de soupe.

LE ROI, le regardant.

Cela te chagrine... Eh bien! j'accepte.

THIÉBAULT.

Bien vrai?

LE ROI.

Oui, aujourd'hui à moi; le reste de ma vie... à eux... à l'étiquette!

THIÉBAULT.

Et que ce soit Thiébault qui régale.

LE ROI.

Ah! par exemple...

THIÉBAULT.

Il en a le droit; n'était-il pas l'ancien de la chambrée?

LE ROI.

Allons... tout ce que tu voudras.

THIÉBAULT.

Vivement! et ne perdons pas de temps. (Il appelle.) Rustall! Joséma! Rustall!

(Ils entrent.)

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES; RUSTALL, JOSÉMA. (Pendant cette scène Rustall et Joséma vont et viennent sans cesse en préparant le service.)

THIÉBAULT, à Rustall.

Écoute, tonneau des Danaïdes: il faut ici te distinguer... une table, deux couverts et tout ce qu'il y a de plus beau et de meilleur dans ta cave et dans ta cuisine.

LE ROI, regardant la table.

C'est bien ça! le pain de pâte ferme, la salière de bois et les couverts d'étain... Oh! quel parfum d'étape!

THIÉBAULT.

Je nous y vois encore, quand nous sommes partis comme volontaires... la blouse au dos et le fin bonnet de police en arrière.

LE ROI.

Les sabots neufs aux pieds...

THIÉBAULT.

Et tout notre avoir dans un mouchoir de poche... Je n'ai pas même oublié votre vieille tante Michelette... quand elle vous donna sa bénédiction... et deux lapins...

LE ROI.

Et notre installation au régiment.

THIÉBAULT, montrant son front.

Elle est là.

AIR: C'était le bon temps.

Nous n'avions qu'un lit
Pour deux, bien petit...
Qu'une cuiller à la gamelle;
Le pain d' munition
Presque à discrétion;
Place au feu, place à la chandelle;
Et puis un sou par jour...
Pour défrayer l'amour,
Pour payer à la vivandière
Le tabac, le schnick et la bière:
C'était le bon temps! (*bis.*)
Car nous avions vingt ans!

TOUS DEUX.

C'était le bon temps! (*bis.*)
Nous n'avions que vingt ans.

THIÉBAULT.

Aussi notre habit de volontaire, le premier uniforme français qui ait été roussi par la poudre...

LE ROI.

Eh bien! ton premier uniforme?

THIÉBAULT.

Je l'ai encore.

LE ROI.

En vérité!

THIÉBAULT.

Il est là.

LE ROI.

Je pourrais le voir?

THIÉBAULT.

Au premier rappel.

LE ROI, à part.

Vraiment! oui... c'est cela... mais il faut un

peu de mystère. (Il se met à écrire une lettre, et fait signe à Joséma d'approcher.) Petite!

THIÉBAULT, le regardant.

Tiens! il écrit... Ah! j'y suis. C'est sans doute à son épouse... il lui fait à savoir qu'il dine en société avec un pays... Faut des égards avec les femmes.

(Le roi se lève après avoir écrit, fait signe à Joséma d'approcher et lui parle bas.)

JOSÉMA, au roi.

Vous dites comm' ça un homme en habit gris, qui se promène derrière la grande cascade du parc.

LE ROI.

Précisément. (Joséma sort vivement.)

## SCÈNE IX.

THIÉBAULT, LE ROI, RUSTALL.

THIÉBAULT, à Rustall.

Eh bien! ce dîner?

RUSTALL, qui se donne beaucoup de mal, approchant la table.

Voilà!

THIÉBAULT.

Et sur-tout n'oublie pas le vin de France.

LE ROI.

La France! notre belle patrie... Oh! j'y pense souvent... sur-tout quand je compare ce pays glacial avec nos montagnes du Béarn, avec notre riante ville de Pau... Et dire qu'il me faudra mourir ici, sans espoir de revoir jamais nos collines fleuries et la petite maison de mon père!

THIÉBAULT.

Avec ses jolis contrevents verts... Ah! je l'ai encore visitée au dernier printemps... elle est bien conservée, ma foi! et le maire a fait graver au-dessus de la porte : ICI, LE 26 JANVIER 1764, NAQUIT UN GRAND HOMME.

LE ROI, ému.

Vraiment!

THIÉBAULT.

Parole d'honneur.

LE ROI, plus ému.

Ils ne m'ont pas oublié. . Et Paris!... cette ville où brilla ma jeunesse... et que je n'ai pas visitée depuis 1814.

THIÉBAULT.

Oui... ce fut votre dernier voyage... je me le rappelle... je vous y ai aperçu... à votre fenêtre... vous y receviez une aubade de la musique des Autrichiens... moi j'étais alors blessé, licencié et sans solde.

LE ROI.

Ah! pourquoi n'être pas venu auprès d'un ami?

THIÉBAULT.

Non!... j'ai préféré prendre ma part du malheur d'un vieux maître... je suis parti à pied... je suis allé demander un asile et du pain à l'île d'Elbe!.. (Regardant le roi qui fait un mouvement.) Mais effaçons ce souvenir... d'ailleurs les chaumières qu'ils ont brûlées sont rebâties .. les champs foulés par leurs chevaux ont refleuri... le bois de Boulogne est aussi vert qu'avant le passage des Cosaques... une autre jeunesse a poussé... belle, ma foi... une jeunesse qui n'a pas vu l'étranger... et qui n'est pas d'humeur à recevoir sa visite... Ainsi ne parlons plus de tout cela... (Rustall sort.) et occupons-nous sérieusement de notre compatriote (il montre la bouteille.) qui s'impatiente dans son étui de verre. Allons! à table.

LE ROI, en s'y mettant.

Buvons!...

THIÉBAULT, qui a versé.

A l'avenir de la France!

LE ROI.

Toujours!...à la France!... Allons!... vive la France!. .

AIR : Verse, verse le vin de France. (d'A. Adam.)

Doux climat et peuple guerrier;
Gaîté, raison, savoir, courage;
Olive, épis, rose et laurier,
Dieu lui donna tout en partage,
Tout en partage!
A jamais elle régnera
Par ses arts, par son éloquence,
Tant que sa main nous versera
Ces bons vins que la Providence
Avec largesse lui dispense.
Sans crainte buvons à la France,
Toute l'Europe applaudira!

TOUS DEUX.

Sans crainte, etc.

(Ils boivent.)

THIÉBAULT, élevant son verre.

Même air.

Oui, noble terre, oui, tes enfants,
Quant tout se courbait à la ronde,
Ont lutté depuis quarante ans,
Seuls pour la liberté du monde,
Seuls dans le monde!
Aussi tant qu' sur ell' s'appuîra
Des nations la délivrance,
Tant qu' sa main puissant' soutiendra
Des peuples la sainte alliance,
L'égalité, l'indépendance,
Sans crainte buvons à la France,
Toute l'Europe applaudira!

(Ils boivent.)

LE ROI.

Diable!... diable!... mon cher camarade de lit... voilà des principes... Est-ce que par hasard ton opinion... (Versant à boire.)

THIÉBAULT.

Mon opinion... eh! mon Dieu!... elle est restée fixe au port d'arme... c'est celle que m'a inculquée autrefois mon ami Jean... Jean le grenadier, s'entend... car Jean le colonel était un peu plus tiède... Jean le général une idée plus modéré... Jean le maréchal. . avait mis bien de l'eau dans son vin... et je ne m'étonnerais pas qu'il se fût operé un changement de front complet quand mon ami Jean est passé roi...

LE ROI, versant à boire.

C'est ce qui te trompe... car j'ai toujours été libéral... mais avec sagesse... avec modération.

THIÉBAULT, avec un léger mouvement d'humeur.

Ah bah! ils disent tous ça... et vous le dites comme les autres...

LE ROI, un peu animé.

Moi, du tout... je te jure...

THIÉBAULT, se versant à boire.

Avalons encore celui-là...

## SCÈNE X.

LES MÊMES, JOSÉMA.

JOSÉMA, mystérieusement au roi.

Voilà le paquet que l'homme m'a remis.

LE ROI, lui donnant une pièce d'or.

Merci... tiens...

JOSÉMA.

Une pièce d'or!... (Joséma pose le paquet sur une table et sort.)

THIÉBAULT.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE ROI, se levant.

Va voir...

THIÉBAULT, se levant et regardant.

Notre uniforme?... des grenadiers... Je vais chercher le mien... (Il sort.)

LE ROI.

Bien pensé... nous les mettrons tous deux... nous nous croirons à notre départ du pays... (Regardant l'habit.) Ça nous reporte un peu loin!

AIR du vaudeville de l'Anonyme.

Quel souvenir, mon vieux compagnon d'armes!
Notre destin fut un instant pareil.
Retrace-moi nos plaisirs, nos alarmes,
Nos jours mêlés d'orage et de soleil!
Parle à mon cœur de gloire et de clémence,
De nos combats et du pays natal;
Pour me parler des jours de l'indigence
Reste toujours près du manteau royal!

THIÉBAULT, revenant.

Voilà le chef de file... (Il montre son habit *.)

LE ROI, ôtant son habit bourgeois.

Eh vite!... la grande tenue... Il y a long-temps que je n'ai mis cet habit-là... ça rajeunit!

THIÉBAULT, chantant entre ses dents.

J'suis dans mon printemps!...
Je n'ai plus que vingt ans!

LE ROI.

Ah! plus que vingt ans!... jeune homme en cheveux blancs!...

THIÉBAULT, l'arrêtant au moment où il a une manche de passée.

Un moment... que je vérifie quelque chose.

LE ROI, à moitié habillé.

Quoi donc?

* A partir de ce moment Thiébault et le roi commencent à être un peu échauffés par le vin qu'ils ont bu assez largement dans la scène précédente.

THIÉBAULT, riant et montrant le bras du roi.

Ah! ah! ah! c'est bien ça. Thiébault pinxit... avec de la poudre à canon... le bonnet phrygien et vive la république sur le bras d'un roi... Fameux! fameux! (Ils rient tous deux aux éclats en mettant leur uniforme.) (Regardant le roi avec satisfaction.) Oh! morbleu! que vous êtes bien comme ça!...

LE ROI.

Vous!... Qu'est-ce que c'est que vous!... c'est toi... qu'il faut dire... entends-tu?... car sous cet habit-là nous devons être égaux...

THIÉBAULT, hésitant.

Toi!... comment?... il faut dire... tu le veux?...

LE ROI, lui prenant les deux mains avec émotion.

Certainement... je le veux...

THIÉBAULT.

Eh bien? oui... eh bien! oui... ne te fâche pas. Ah! quelle joie!... quelle journée!... c'est le soleil de Fleurus et d'Arcole! Il ne nous reste plus qu'à serrer les rangs... croiser baïonnette... et à marcher sur les carrés ennemis en répétant:

AIR de la Parisienne.

En avant, garde consulaire!
Vois briller sur ton étendard
Ce beau jour dont l'azur éclaire
Les blancs sommets du Saint-Bernard:
Battez, tambours, qu'on se rallie;
L'Italie! à nous l'Italie!
En avant! plus prompts
Que les flots des monts,
Qui de rocs en rocs s'en vont tombant par bonds,
Tombons sur l'Italie!
Aux Français l'Italie!

TOUS DEUX.

En avant! plus prompts, etc.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE BOURGUEMESTRE, plusieurs gardes de police, LE COMTE DE POLDEN.

LE BOURGUEMESTRE, entrant à leur tête.

Ah! ah! vous tombez sur l'Italie, mes gaillards!... Eh bien! moi je tombe sur vous! (Au comte qui entre.) Arrivez! arrivez! monseigneur... je les tiens, ces scélérats, ces anarchistes... ces ennemis de l'ordre... (Il va pour saisir le roi au collet.) La monarchie est hors d'atteinte...

LE COMTE, au bourguemestre.

Que faites-vous!... c'est le roi!...

(Mouvement général de surprise.)

LE BOURGUEMESTRE, pétrifié.

Le... le... roi... Ah! mon Dieu!

THIÉBAULT, s'avançant.

Oui, c'est nous, municipal absurde!... vous êtes enfoncé... Pour vous punir, empoignez-vous vous-même, et en prison!... et ne nous lâchons pas!...

LE ROI.

Oui, en prison! Qu'on nous laisse tranquil-

quilles... et à table ! (Il fredonne.)

Bourguemestre, ouvre ta maison...

(Le roi et Thiébault se remettent à table.)

## SCÈNE XII.

### LE ROI, LE COMTE, THIÉBAULT*.

LE COMTE, à part.

Boire avec un soldat! le roi s'oublier à ce point! Il faut absolument trouver un prétexte pour l'éloigner d'ici. (Après un moment de réflexion, haut.) Sire, veuillez m'excuser, mais je pense qu'il serait temps de rentrer au château.

LE ROI.

Au château! et pourquoi?

LE COMTE.

Mais, des affaires importantes... la réunion du conseil... vous savez... j'ai à vous communiquer un projet d'ordonnances...

THIÉBAULT.

Des ordonnances ! Méfie-toi, Jean, c'est de la mauvaise monnaie, elle ne passe pas.

LE ROI.

Eh bien ! monsieur le ministre, mettez-vous à table, buvez un verre de vin du Rhin avec nous; et nous parlerons de votre projet.

LE COMTE.

Quoi, sire ! à cette heure ! en ce lieu !

LE ROI, gaiment.

Pourquoi pas?

THIÉBAULT.

A votre santé, monsieur, ou monseigneur, car je ne sais pas au juste. (Bas au roi.) C'est ton préfet de police; il a l'air bien aimable.

LE ROI.

Enfin, monsieur le comte, finissons-en ; voyons quelles sont ces affaires si pressées.

LE COMTE, à part.

Comment faire pour éviter...?

THIÉBAULT.

Nous écoutons !

LE COMTE.

A la rigueur, cependant, nous pouvons remettre cela à demain.

LE ROI.

Parlez donc! je l'ordonne.

LE COMTE.

Sire, puisque vous l'exigez... il s'agit d'une pétition de la vieille cour, qui réclame ses anciennes prérogatives.

LE ROI.

Encore la vieille cour! allons, c'est égal, lisez.

LE COMTE.

Ils demandent premièrement à votre majesté le rétablissement de leurs pensions.

LE ROI.

Et où diable veulent-ils que je trouve de l'argent pour cela?

LE COMTE.

Ils proposent à cet effet une légère augmentation sur les octrois.

THIÉBAULT.

Augmenter les octrois dans un pays où le vin est déja si cher!... fi donc!... c'est une tyrannie.

LE ROI, buvant.

Il a raison, je ne dois pas empêcher mes sujets de boire.

THIÉBAULT, élevant son verre.

A bas l'octroi !

LE ROI, faisant de même.

Supprimé l'octroi !

THIÉBAULT.

Nous supprimons l'octroi.

LE COMTE, à part.

Est-ce bien sérieux?

LE ROI, au comte.

Continuez.

LE COMTE.

Ils se plaignent ensuite amèrement des écrits qui circulent chaque jour sur leur compte, et sollicitent contre les écrivains une détention préventive.

THIÉBAULT, se levant.

En voilà une bonne !... mille z' yeux ! je n'entends pas ça, moi.

AIR du Père Finot.

Faut supprimer l'impôt, les tailles,
Et les prisons, et les geôliers ;
Au lieu d'élargir vos murailles,
Élargissez vos prisonniers;
Pour des couplets, des bagatelles,
Dont pendant huit jours on rira,
Point de donjons, de citadelles :
Pour les vrais coupabl's gardez ça.

mais des chansonniers, des jeunes gens un peu exaltés, des têtes chaudes, un verre de vin... allons donc ! (Achevant l'air.)

A la porte (*ter*) tous ces gens-là !
A la porte (*ter*) ces brav's jeun' gens-là !

LE ROI.

Bien dit, Thiébault; je veux la liberté de la presse, la liberté individuelle. Qu'on relâche sur-le-champ tous les détenus pour cause politique.

LE COMTE, stupéfait.

Quoi! sire...

LE ROI.

Je le veux, entendez-vous?

THIÉBAULT.

Nous le voulons, entendez-vous?

LE ROI.

Après ?

LE COMTE.

On se permet enfin de remontrer à votre majesté que la trop grande simplicité de sa maison nuit un peu à sa dignité, et qu'elle ferait bien d'augmenter le nombre des grands officiers de la couronne.

LE ROI.

Quant à ça, par exemple, je crois que c'est bien vu.

* Dans cette scène Thiébault et le roi achèvent de se griser.

THIÉBAULT, se levant brusquement.

Voilà encore une fameuse idée... pour grever le pauvre peuple ! Non, non.

MOZART.

Croyez-en un vieux camarade,
N'allez pas ramer le tocsin
Pour un tas d'soldats de parade
Galonnés de rubans et d'or.
Pris d'vot' peuple ! vous vous damnez,
Vous l'aimez... il vous chérira :
Quand vous aurez besoin de gendarmes
Un citoyen vous prêtera.

Ainsi, croyez-moi, restons-en là à votre garde nationale et quant à vos pouvoirs, chambellans et autres fricoteurs de la même espèce...

A la porte ! tous ces gens-là !
A la porte ! tous ces gens-là !

LE ROI.

Il a raison; je supprime aussi toute la noblesse : je n'aurai plus que de bons bourgeois, bien gais, bien contents... ça m'amusera...

THIÉBAULT.

A bas l'aristocratie !

LE ROI.

Et vive la joie !...

LE COMTE, à part.

Ah ! si nous allons jusque là, ce serait folie à moi de parler raison. (Haut.) Puisque vous l'ordonnez, sire, veuillez seulement me donner votre signature; je remplirai vos intentions. (Il présente le papier au roi.)

LE ROI, signant négligemment.

Bien ! très bien !

LE COMTE, à part.

**Je suis curieux de voir ce qu'il en dira demain matin.** (Haut.) Sire, permettez-moi de me retirer. (Il va pour faire un signe à quelqu'un, le comte sort. Thiébault l'accompagne.)

## SCÈNE XIII.

### LE ROI, THIÉBAULT.

THIÉBAULT, à la porte, qu'il vient de fermer.

Enchanté d'avoir fait votre connaissance, monsieur le comte de la police; bien le bonjour... mes respects à madame. (A part.) Je ne **suis pas fâché qu'il s'en aille; j'ai un autre fameux projet à te communiquer.**

LE ROI, se levant.

Vraiment !

THIÉBAULT.

Un coup d'ancien régime couvert d'une gloire surnaturelle : il faut que tu abdiques.

LE ROI.

Bah ! tu crois ?

THIÉBAULT.

Pas plus tard que demain matin; quand ils **viendront pour te faire la cour, tu leur dis :** Messieurs, je vous souhaite une bonne année, mais j'en ai assez comme ça; voilà mon abdication bien en règle, sur papier timbré : arrangez-vous comme vous voudrez; je vous laisse mon trône, mon chapeau à plumes et tout le bataclan : règne qui voudra, je n'en joue plus : trouvez, gouvernez, mangez-vous la laine sur le dos; moi, je m'en vais avec mon ami Thiébault dans le département des Basses-Pyrénées où m'attendent des bras ouverts, mon oncle le laboureur, **mon cousin le meunier, ma tante la fermière,** et où je ferai mes foins et mes orges.

LE ROI.

Oh ! mon ami ! la bonne idée, l'excellente idée ! **j'en pleure de joie : plus de cour, d'ennui, d'étiquette ... Revoir notre beau soleil du Beau ! Ah ! viens, viens, partons tout de suite.**

THIÉBAULT.

**Un moment, attendons qu'il fasse jour; il me semble d'ailleurs qu'il fait du brouillard !... Comme le temps a changé tout de suite !...**

LE ROI.

Bah ! c'est égal, mais c'est bien décidé, demain j'abdique... Thiébault, tu ne te dédiras pas !...

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE COMTE, RUSTALL, JOSÉMA, suite du comte. (Les valets portent des torches allumées et se tiennent en dehors de la porte, le comte s'approche avec réserve; on les voit passer devant la croisée qui est au fond.)

CHŒUR, en dehors.

Air de la Fausse Agnès.

Quand dans la nuit s'avance,
Inquiets de son absence,
Nous accourons, par prudence,
Au palais garder ses pas.

LE ROI, à part.

Ah ! ah ! mes gentilshommes et mes valets de pied qui viennent me chercher !

THIÉBAULT.

**Non, mille tonnerres ! il ne s'en ira pas; il est à moi, il reste avec son vieux camarade : n'est-ce pas, Jean, que tu ne veux pas me quitter ?**

LE ROI, riant.

Ah ! ah ! ah ! non, vraiment.

THIÉBAULT.

Air du vaudeville des Chevaliers.

Dans ton palais je crains quelque surprise :
Reste : demain nous partirons, c'est convenu :
Revivre en France, notre terre promise,
Cacher ta gloire et finir inconnu...
Si quelqu'un jour dans l'histoire l'on dise :
Jean s'en alla comme il était venu.

LE ROI.

Tu as raison, mon brave Thiébault, oui... (Achevant l'air.)

**Je veux qu'un jour dans l'histoire l'on dise :**
Jean s'en alla comme il était venu...

(Il se retourne le bras passé sur l'épaule et montre à Josémа, qui est près de lui, la compagnie réunie à l'autre extrémité du théâtre. Le comte et Rustall entrent par le fond, on les voit causer. Il paraît le moment de rester en scène.)

# ACTE SECOND.

Même décor qu'au premier acte.

## SCÈNE I.

(Au lever du rideau il fait petit jour; des chambellans, des pages, des officiers d'ordonnance sont assis sur des chaises autour des tables, où l'on voit des bougies allumées; au dehors deux factionnaires se promènent.)

CHŒUR en sourdine.

AIR : Noble Chatelaine (du COMTE ORY, opéra).

Le jour vient d'éclore,
Et la fraîche aurore
De ses feux colore
L'horizon vermeil;
Quand la nuit s'achève,
Aux jeux faisons trêve,
Car le roi se lève
Avec le soleil!

LE COMTE DE POLDEN, entrant, à mi-voix.

Voici le jour, messieurs; il est inutile de veiller plus long-temps sur la personne de sa majesté; vous pouvez vous retirer.

UN CHAMBELLAN.

Est-ce que nous ne ferons pas le petit-lever?

LE COMTE.

Le petit-lever aura lieu au château, où chacun va reprendre son service ordinaire; vous, monsieur de Berghen, voici une ordonnance dont il faut assurer l'exécution; baron de Gothland, vous allez prendre connaissance de ces nouvelles dispositions, qui devront être rendues publiques à l'instant même.

UN OFFICIER SUPÉRIEUR.

Eh quoi! monsieur le comte...

UN CHAMBELLAN.

Vous exigez...

LE COMTE.

Ne voyez-vous pas que ces ordres sont revêtus de la signature de sa majesté?...

(Chacun sort en s'inclinant; on relève les factionnaires.)

## SCÈNE II.

LE COMTE, seul.

Je comprends leur étonnement : n'importe, j'agirai de manière à ne compromettre personne.

## SCÈNE III.

RUSTALL, YELVIN, JOSÉMA, LE COMTE DE POLDEN.

YELVIN, entrant.

Mais quand je vous dis, suisse entêté, que c'est la volonté de monsieur Thiébault...

RUSTALL, apercevant le comte.

Chut!... monsieur le comte.

LE COMTE DE POLDEN.

Bien! bien! mes amis, je suis content de votre zèle; mais je vous recommande le silence sur tout ce qui s'est passé ici cette nuit.

(Il sort. Rustall et les autres s'inclinent.)

## SCÈNE IV.

RUSTALL, YELVIN, JOSÉMA.

RUSTALL.

Si je comprends un mot à tout ce qui nous arrive depuis hier...

YELVIN.

C'est pourtant bien simple... quand je vous dis qu'hier soir, après que la majesté royale a été couchée dans votre chambre jaune, monsieur Thiébault est venu me délivrer au violon avec un ordre du roi, qu'il m'a promis de me marier avec Joséma et qu'il m'a donné d'avance sa bénédiction, entendez-vous? j'ai la bénédiction de Thiébault, du vrai Thiébault.

RUSTALL.

Qu'est-ce que tout cela prouve?

JOSÉMA.

Cela prouve qu'il a la place de garde-chasse.

RUSTALL.

Allons donc!

YELVIN.

Voilà l'ordre de me remettre un brevet, signé du roi.

RUSTALL, examinant le papier.

Ça m'a l'air bien en règle; mais c'est tout de même singulier! un braconnier devenir garde-chasse!

YELVIN.

Vous avez raison, car d'ordinaire c'est les gardes-chasse qui deviennent braconniers.

RUSTALL.

Tout est mêlé, tout est confondu; la royauté est au cabaret, le cabaret est sur le trône; un roi dîne avec un ouvrier, et c'est l'homme du peuple qui régale!

YELVIN.

Oh! pour ça, c'est pas du nouveau; j'ai entendu dire que quand un roi vous invite à dîner, c'est toujours le peuple qui paie.

JOSÉMA, les interrompant.

Allons, en voilà assez... c'est ce matin que nous devons être unis par monsieur Thiébault; je vais aller mettre mon bouquet de mariée, parceque le roi doit signer à mon contrat.

RUSTALL.

Le roi!...

JOSÉMA.

Rien que ça, et cependant c'est un avantage réservé seulement aux grandes dames... Allons, viens, Yelvin.

(Elle sort avec Yelvin.)

## SCÈNE V.

RUSTALL, seul.

Ma tête se détraque... suis-je endormi? suis-je éveillé? suis-je le père de ma fille? ou est-ce le menuisier Thiébault? En vérité, je commence à croire que c'est moi qui me suis grisé hier au soir.

## SCÈNE VI.

LE ROI, RUSTALL.

(Le roi descend les marches de la chambre dans laquelle il a couché avec Thiébault; il a repris son habit bourgeois de la première scène, mais sa toilette se ressent du désordre de la nuit: il regarde autour de lui.)

LE ROI, assez gaîment.

Ah çà, où diable ai-je passé la nuit?

RUSTALL, s'avançant.

Dans mon auberge, sire, avec le menuisier votre auguste ami.

LE ROI.

Mon auguste ami... oui, oui, je me rappelle à présent...Tu vas aller chercher tout de suite...

RUSTALL.

Monseigneur de Thiébault?...

LE ROI.

Non, non... plus tard... En ce moment je veux voir le comte de Polden; qu'il vienne sur-le-champ.

RUSTALL.

J'y cours, sire... (A part.) Le roi a couché chez moi... je vais être fait duc.

(Il sort.)

## SCÈNE VII.

LE ROI, seul.

Autant qu'il m'en souvient, j'ai mené une conduite peu royale hier... Ce coquin de Thiébault boit mieux que moi... Ah! c'est tout simple, je n'en ai jamais eu l'habitude... Comment tout cela s'est-il fait? (Riant.) Je ne me rappelle presque rien... Voyons donc, voyons donc... Parbleu! tranchons le mot... je me suis grisé... Ce vieux camarade... le vin de France... tant de souvenirs! c'est que tout cela est séduisant... on s'y ferait. Cependant, avant de sortir d'ici et de paraître en public, il faut que je sache au juste comment je me suis comporté... Pardieu! il serait curieux que je fusse sur le rapport comme tapageur!... (Plus gaîment.)

AIR : De sommeiller encor, ma chère.

Pour la tranquillité publique
Je paie assez de surveillants;
Boire et chanter la république
Est un peu hors des réglements.
Après ce joyeux tête-à-tête,
Qui n'était pas trop de saison,
Si ma police était bien faite,
J'aurais dû coucher en prison.

## SCÈNE VIII.

LE ROI; THIÉBAULT, qui s'arrête court en entrant et fait quelques gestes d'hésitation avant de s'approcher du roi.

THIÉBAULT, à part, et qui a repris son premier costume.

Oh! oh! le v'là... c'est drôle, je suis tout chose... je ne me sens plus à mon aise comme hier au soir... Ah bah! je connais son cœur... d'ailleurs, nous allons bien voir...

LE ROI, à part.

Ce pauvre garçon, je l'aime bien sincèrement... mais je tremble d'avoir un peu trop écouté ses confidences.

THIÉBAULT, s'avançant.

Pardon, sire... oserai-je vous demander si vous avez passé une bonne nuit?

LE ROI, souriant.

Oui... une excellente nuit...

THIÉBAULT.

C'est que je vous... vous vous êtes peut-être un peu dérangé de vos habitudes.

LE ROI, riant.

Bah!

THIÉBAULT, riant aussi.

Dame! c'est que vous n'aviez ni chambellans pour vous offrir les pantoufles, ni gentilshommes pour vous tenir la robe de chambre.

LE ROI, lui frappant sur l'épaule.

Eh! mon ami, on n'en dort que mieux.

THIÉBAULT.

Comment?... en vérité!..." là, sans rire... vous êtes content?...

LE ROI.

Très content.

THIÉBAULT.

Vrai?... Eh bien! vive Dieu!... moi aussi, je suis content; car vous êtes un brave homme de prince, et vous avez fait votre état de roi en conscience.

LE ROI.

Comment?

THIÉBAULT.

Après ce qui s'est passé hier...

LE ROI, gaîment.

Que veux-tu dire?

THIÉBAULT.

Je veux dire que c'est des fameuses lois... des lois immortelles que vous avez données là à votre peuple...

LE ROI, vivement.

Quelles lois?

THIÉBAULT.

Les lois de cette nuit, vous savez bien...

LE ROI.

Comment! j'ai fait des lois cette nuit?

THIÉBAULT.

La modestie est inutile... c'est connu.

LE ROI.

Connu?

THIÉBAULT.

De tout le monde... et à peine ça a-t-il été proclamé, que le peuple s'est senti abîmé de bonheur... on a fermé les boutiques... on s'est rassemblé sur la place du marché... on s'embrasse, on chante, on danse en rond... il y aura des illuminations ce soir.

LE ROI, à part.

Ah! mon Dieu!

THIÉBAULT.

Ça sera la mort aux lampions dans tout le royaume... car ces nouvelles-là ça va vite... et pas plus tard que tout-à-l'heure j'ai vu le télégraphe qui faisait manœuvrer ses grandes jambes d'un air tout joyeux... Il avait l'air de leur dire : Ohé! les autres! ça va bien. (Il jette son bonnet de police en l'air.) Vive le roi!

LE ROI.

En vérité... mais ça commence à devenir inquiétant.

(On entend au-dehors les cris de la multitude.)

THIÉBAULT.

Et tenez, justement, voilà l'avant-garde des enfants de la joie.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES; RUSTALL, guidant des paysans.

CHOEUR.

AIR de danse de mademoiselle Taglioni.

Quel instant prospère!
Plus de loi sévère!
Buvons à plein verre
A la santé du roi,
Qui du populaire
Se montrant le père,
Supprim' la barrière,
Les gab'lous et l'octroi.

THIÉBAULT.

Oui, mes enfants!... oui... célébrez votre prince, votre excellent prince! qui vient d'émanciper vos futailles... Grace à lui les liquides passeront aussi librement à la barrière que dans votre gosier... et quant à messieurs les douaniers, s'ils tiennent à faire l'exercice, eh bien! ils prendront un fusil au lieu d'une sonde.

TOUS.

Vive le roi!

LE ROI, un peu contrarié, à Rustall.

Ah çà, voyons... qui a pu vous mettre de pareilles folies dans la tête? parlez, parlez... je vous l'ordonne.

RUSTALL.

Sire... c'est officiel.

LE ROI.

Officiel!

THIÉBAULT.

Affiché au coin de toutes les rues et signé.

LE ROI.

Signé... par qui?

RUSTALL.

Par notre gracieux ministre, le comte de Polden.

LE ROI.

Par le comte de Polden! (A part.) Diantre! mais cela devient plus sérieux que je ne le pensais... et je cours m'informer...

(Fausse sortie.)

## SCÈNE X.

LES MÊMES; LE BOURGUEMESTRE, suivi de quelques NOTABLES, etc., etc. (Le bourguemestre et sa suite se placent devant le roi qui va sortir, et lui barrent le passage.)

LE BOURGUEMESTRE, criant.

Vive le roi!... Prince auguste! prince colossal! prince plus haut que les pyramides d'Egypte!...

LE ROI, sérieux.

Qu'est-ce encore, bourguemestre? que demandez-vous?

LE BOURGUEMESTRE.

Ce que je demande... nouveau Trajan... autre Titus... je demande à vous exprimer, au nom des notables habitants de cette commune, l'admiration, la stupéfaction... (Aux paysans.) Et toi, peuple ignorant! apprends un trait sublime de ton monarque... Par son ordre on vient de mettre en liberté tous les détenus pour cause politique... on m'a relâché... moi, moi factieux... moi, énergumène... sans m'en douter...

LE ROI.

Par exemple!

THIÉBAULT.

Sans doute... c'était convenu.

LE ROI, au bourguemestre.

Et qui donc s'est permis...?

LE BOURGUEMESTRE.

Le comte de Polden... Pour le moment j'étais seul en prison, de façon que je ne puis représenter suffisamment l'enthousiasme universel... Mais rassurez-vous, sire... quand votre munificence va être connue de toute la Suède... ça va courir les provinces... c'est là qu'il y aura de l'écho et des pétards.

LE ROI, à part.

Connu de toute la Suède!... il me fait frémir. (Haut.) Voyons, est-ce là tout?

THIÉBAULT.

Ah! bien oui! tout!... on ne s'arrête pas en si beau chemin!

LE ROI, inquiet.

Ah! mon Dieu! qu'ai-je donc décrété encore?

THIÉBAULT.

Ce qui doit couronner votre règne, sire... la liberté de la presse.

LE ROI, se mordant les lèvres.

Vraiment?

LE BOURGUEMESTRE.

Oui, la liberté de la presse, pleine, entière,

illimitée... on peut tout dire, tout chanter... témoins... ces couplets séditieux (il tire des imprimés et les distribue.) que j'avais saisis hier, et qui aujourd'hui peuvent circuler librement.

LE ROI.

Des couplets sur ma personne?...

LE BOURGUEMESTRE.

Sur votre personne auguste.

(Il chante.)

AIR : Oui, l'or est une chimère (de ROBERT-LE-DIABLE).

Gai! mes amis, qu'on s'amuse!
Le roi veut qu'on s'amuse bien;
Oui, le roi veut qu'on s'amuse,
Pourvu qu'on n'abuse
De rien!

CHOEUR.

Gai! mes amis, etc.

LE BOURGUEMESTRE.

On permet de tout dire,
Pourvu que l'on parle tout bas;
On permet d' tout écrire,
Pourvu que ça ne paraiss' pas.

CHOEUR.

Gai! mes amis, etc.

THIÉBAULT.

Même air.

Vos fêt's, loin d'êtr' troublées,
Seront libres de toutes parts;
Mais dans vos assemblées
Vous laiss'rez entrer les mouchards.

(Parlé.) des petits mouchards bien gentils...

CHOEUR.

Gai! mes amis, etc.

LE ROI, s'efforçant de sourire, à part.

J'aurais mauvaise grace à me fâcher devant ces bonnes gens. (A tous.) C'est bien! c'est très bien! (Au bourguemestre.) C'est sans doute encore le comte de Polden qui vous a autorisés?...

LE BOURGUEMESTRE.

Le comte lui-même... et tenez, justement le voici.

LE ROI.

Ah! parbleu! il va payer pour tous les autres.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE COMTE, SEIGNEURS, etc.

LE COMTE.

Sire...

LE ROI.

Comte de Polden, deux mots.

LE COMTE.

Permettez aux fidèles serviteurs que vous daignez admettre à votre cour de vous exprimer leur regret de n'avoir pu assister ce matin à votre petit-lever.

LE ROI

Allons, mon petit-lever!... il s'agit bien de ça! (Il fait un signe pour faire reculer tout le monde.) (Au comte, qui s'approche.) Que signifient les étranges évènements qui se passent autour de moi, et pour lesquels tout le monde s'autorise de votre nom?

LE COMTE.

Sire, c'est l'exécution fidèle de vos ordres.

LE ROI.

Je n'ai pas pu donner d'ordres semblables.

LE COMTE.

Sire, vous souvient-il qu'hier... ?

LE ROI, souriant.

Hier...

LE COMTE.

Voilà les décrets que vous avez signés.

(Il lui remet les ordonnances.)

LE ROI, après avoir regardé.

Comment! j'ai pu signer de pareilles choses!

THIÉBAULT, à part.

Qu'est-ce que j'entends!

LE ROI.

Mais aussi c'était à vous de ne pas les faire exécuter.

THIÉBAULT, à part.

Ce n'était pas lui qui était libéral, c'était...

(Il fait le signe de boire.)

LE COMTE.

Ne pas faire exécuter vos ordres, sire! mais vous avez sans doute oublié votre maxime : « Avant de prendre une mesure, j'admets toutes « les observations; quand elle est prise, j'exige « l'obéissance passive. »

LE ROI

A la bonne heure; mais il ne fallait pas prendre les choses à la lettre.

LE COMTE.

C'est ce que j'ai fait.

LE ROI.

Comment ?

LE COMTE.

Votre constitution était un peu large.

THIÉBAULT, à part.

Je crois bien, j'y avais mis la main; c'était du nanan.

LE COMTE.

Je me suis dit : Essayons-la, seulement sur cette petite commune.

AIR de Garrick.

Votre charte nous menait loin...
Ne pouvant lui rompre en visière,
J'ai dû la parquer avec soin
Comme en un cordon sanitaire.
Dans ce seul village écarté
Ayant eu sa libre carrière,
Le sol entier n'en peut être infecté :
Rassurez-vous, sire, la liberté
Ne passera pas la barrière!

THIÉBAULT, à part.

Du moins, qu'il fasse encore deux heureux avant qu'il soit redevenu roi tout-à-fait.

(Il sort.)

## SCÈNE XII.

LE ROI, LE COMTE, LE BOURGUEMESTRE, RUSTALL, SEIGNEURS, NOTABLES, PAYSANS.

LE ROI, gaiment.

Je vous remercie, comte de Polden, d'avoir ainsi pallié mes petites erreurs d'hier.

LE COMTE.

Pas toutes, sire; cette promesse que vous avez faite au menuisier...

LE ROI.

Quelle promesse?

LE COMTE.

D'abdiquer votre couronne et de retourner en France avec lui, vous livrer à la vie champêtre.

LE ROI, gaiment.

Ah! c'était une plaisanterie.

LE COMTE.

Qu'il est bien capable d'avoir prise au sérieux; et je ne répondrais pas que tout-à-l'heure et devant tout le monde...

LE ROI.

Ce serait une terrible esclandre : hâtons-nous donc de rentrer au château.

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, THIÉBAULT, JOSÉMA, YELVIN.

(Thiébault est en tenue de route, son sac sur le dos, son bâton à la main; Joséma et Yelvin sont en habits de noce.)

THIÉBAULT se présente sur le passage du roi.

Un moment, sire; j'ai à réclamer de vous l'exécution d'une promesse sacrée.

LE ROI, au comte.

Nous y voilà... l'abdication.

LE COMTE, au roi.

Pas moyen de l'éviter.

THIÉBAULT, aux jeunes gens.

Soyez tranquilles, laissez-moi faire, je vous réponds de ne pas sortir d'ici qu'il n'ait signé votre contrat de mariage. (Au roi.) Sire, vous le voyez, me voilà en tenue de route pour le département des Basses-Pyrénées, et je n'attends plus que votre paraphe en bas de ce papier-là...

LE ROI.

Comment, est-ce que tu penses encore...?

THIÉBAULT.

Plus que jamais : chose promise, chose due.

LE ROI.

Oh! promise, promise, un peu en l'air.

THIÉBAULT.

Du tout, j'ai votre parole : et ce serait la première fois que vous y manqueriez.

LE ROI.

Ah çà, tu y tiens donc bien?

THIÉBAULT.

Certainement; d'ailleurs il ne s'agit pas de moi; c'est pour le bonheur des autres...

LE ROI, vivement.

Leur bonheur! (Au comte de Polden.) Grand merci du compliment.

THIÉBAULT, à Yelvin et Joséma.

Allons donc, parlez aussi, vous autres, ça vous regarde plus que moi.

JOSÉMA, au roi.

Sire, nous serions si contents!

YELVIN.

Majesté, ça nous rendrait si heureux!

RUSTALL.

Après tout ce que vous avez déja fait...

LE BOURGUEMESTRE.

Grand roi! c'est notre plus cher desir à tous.

TOUS.

A tous!...

LE ROI, à part.

Eh bien! il paraît que je suis adoré de mon peuple. (A Thiébault qui s'approche de lui.) Mais enfin... cet acte, qui l'a rédigé?

THIÉBAULT.

Oh! j'ai bien fait les choses, c'est passé pardevant notaire.

LE ROI.

Un notaire!... (Il parcourt le papier; riant.) Oh! oh! c'est le contrat de ces enfants; (il s'approche de la table.) je signe de grand cœur.

(Il signe.)

CHOEUR.

AIR : Charles-Quint, etc. (de MAZANIELLO).

Quelle fête pour le village!
Ce prince que nous aimons tous,
Il a signé... c'est un présage
De bonheur pour les deux époux!

LE BOURGUEMESTRE.

Le roi a signé... il a signé lui-même... vive le roi!

TOUS.

Vive le roi!

LE ROI, frappant sur l'épaule de Thiébault et le prenant à part.

Eh bien! mon vieux camarade, es-tu content de moi?

THIÉBAULT.

Dame! comme ça... Tout ce que vous aviez fait hier, vous le défaites aujourd'hui.

LE ROI, à mi-voix.

Hé! hé! il y avait bien un peu d'exagération; mais rassure-toi, je ne déferai pas tout, et les libertés de la Suède auront gagné quelque chose à notre petit souper d'hier soir.

THIÉBAULT.

A la bonne heure! ça me fait plaisir, je ne serai pas venu pour rien; mais avec tout ça je pars seul.

LE ROI.

Que veux-tu? on ne fait pas toujours tout ce qu'on veut; mais je suis venu te voir, j'espère que tu me rendras ma visite.

THIÉBAULT, un peu ému.

Je n'oserai jamais; faut pas m'en vouloir.

LE ROI, souriant.

Au moins, n'as-tu rien à me demander?

THIÉBAULT, toujours ému.

Votre souvenir.

LE ROI.

Pas autre chose?

THIÉBAULT.

Non... pourtant je me trouve de noce; si par hasard je m'oubliais un peu; s'il m'arrivait un malheur... du vin blanc... et de chanter quelque vieux refrain de la république, promettez-moi de n'en rien dire au roi... (Le roi ému lui serre la main affectueusement en signe d'adhésion et s'éloigne avec sa suite.)

CHOEUR.

Quelle fête pour le village!
Ce prince que nous aimons tous,
Il a signé... c'est un présage
De bonheur pour les deux époux!

FIN DU CAMARADE DE LIT.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
nº 4, boulevart d'Enfer.

# MONSIEUR CHAPOLARD,

OU

# LE LOVELACE DANS UN GRAND EMBARRAS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. DUVERT, LAUZANNE ET PAULIN;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 25 juin 1831.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

| | |
|---|---|
| CHAPOLARD, maître d'hôtel garni | M. Odry. |
| Édouard D'AUBIGNY, substitut du procureur du roi | M. Alerme. |
| Émilie DUTILLEUL, jeune veuve | Mlle Cayot. |
| Mme CHAPOLARD | Mlle Chalbos. |
| PIERRETTE, domestique | Mlle Émilie. |
| Un Gendarme | M. Charlet. |

La scène se passe à Grenoble, dans un hôtel garni.

---

Le théâtre représente un salon commun d'hôtel garni, trois portes au fond, deux portes latérales; à gauche du spectateur, une table sur laquelle il y a tout ce qu'il faut pour écrire, un registre ouvert, un journal et une sonnette; à droite, une psyché placée de manière à réfléchir la porte du cabinet qui est à gauche.

## SCÈNE I.

ÉMILIE, Mme CHAPOLARD*.

MADAME CHAPOLARD.

Comment, madame, c'est vous?...

ÉMILIE.

Eh mon Dieu oui, ma pauvre Louison, c'est moi-même; j'arrive de Paris; on m'a ordonné de venir respirer pendant quelque temps l'air de mon pays, et me voici revenue à Grenoble... Mais, à mon tour, je ne reviens pas de ma surprise; je ne m'attendais pas, en descendant à l'hôtel des Trois-Rois, à t'en trouver dame et maîtresse!... Et y a-t-il long-temps que tu as quitté le service de madame Bigotin, ma maîtresse de pension?

MADAME CHAPOLARD.

Trois ans environ, un an après votre mariage... Ça m'ennuyait de servir; j'ai fait un petit héritage, j'ai acheté le fonds de l'hôtel garni que vous voyez, et, grace à mon activité, à ma prévenance pour les voyageurs, et à l'insouciance de mon mari, tout va le mieux du monde...

ÉMILIE.

Ah çà mais... tu es donc mariée?

MADAME CHAPOLARD.

Oui vraiment! depuis plus d'un an, j'ai épousé quelqu'un de votre connaissance.

ÉMILIE.

Qui donc?

MADAME CHAPOLARD.

Le père Chapolard...

ÉMILIE.

Le maître d'écriture de la pension?...

MADAME CHAPOLARD.

Lui-même!

ÉMILIE.

Quoi!... ce vilain?...

MADAME CHAPOLARD.

C'est vrai qu'il n'est pas beau... mais, en revanche, c'est le plus ennuyeux des hommes.

ÉMILIE.

A-t-il toujours la manie de croire que toutes les femmes sont éprises de lui?

MADAME CHAPOLARD.

Plus que jamais; c'est ce qui l'a fait renvoyer de la pension; il s'imaginait que son physique avait mis toute la maison en rumeur. Aussi je le retiens le plus possible... de peur de quelque

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite.

escapade de galanterie... Dès qu'il voit un bonnet, c'est un cheval échappé... L'été dernier même, sa folie était désolante; il courait la ville avec un manteau à grand collet, et il cachait sa figure pour ne pas troubler, disait-il, le repos public... Eh mon Dieu oui, voilà le mari que j'ai pris... Mais vous, madame, qu'avez-vous donc fait du vôtre?

ÉMILIE, gaîment.

Je suis veuve, ma pauvre Louison, veuve depuis un an...

MADAME CHAPOLARD.

Ah! mon Dieu!... Et vous l'avez bien regretté, ce digne monsieur Dutilleul!

ÉMILIE.

Oh! assurément, et je le regrette bien encore.

MADAME CHAPOLARD, à part.

C'est juste... on a treize mois.

ÉMILIE.

AIR du Piège.

Mais le temps commence aujourd'hui
A calmer ma douleur amère,
Car j'étais bien jeune pour lui;
On le prenait pour mon grand-père.

MADAME CHAPOLARD.

En conscience, ce n'est rien
Que perdre un mari de cet âge!
Et puis quand le noir nous va bien,
Ça nous console du veuvage.

Et depuis ce temps, y a-t-il eu quelque passion sous jeu?

ÉMILIE.

Va! tu te moquerais de moi!...

MADAME CHAPOLARD.

Allons donc! je n'en suis pas capable...

ÉMILIE.

C'est qu'il s'agit d'un amour fantastique... ridicule...

MADAME CHAPOLARD.

Parlez toujours: j'ai épousé Chapolard, je dois être indulgente.

ÉMILIE.

Te rappelles-tu Adèle d'Aubigny?

MADAME CHAPOLARD.

Adèle d'Aubigny?

ÉMILIE.

Oui, cette jeune personne qui s'était fait présenter chez ma tante par un ami de la famille il y a quatre ou cinq ans?

MADAME CHAPOLARD.

Et qui faisait de la musique avec vous?

ÉMILIE.

Précisément!

MADAME CHAPOLARD.

Je ne l'ai jamais vue. N'avait-elle pas un frère?

ÉMILIE.

A ce qu'elle m'a dit... car je ne le connais pas; tout ce que je sais, c'est qu'il lui ressemble beaucoup, ce qui veut dire que c'est un fort joli garçon, car elle était fort bien, sa sœur, quoique un peu grande...

MADAME CHAPOLARD.

Et qu'est-elle devenue, elle?

ÉMILIE.

Je l'ignore... Quand elle quitta Grenoble pour retourner à Paris dans sa famillle, elle me laissa ce portrait en témoignage d'amitié.

MADAME CHAPOLARD.

Et depuis ce temps vous n'avez plus entendu parler d'elle?...

ÉMILIE.

Non!... eh bien, malgré cet oubli, je ne puis regarder son portrait sans éprouver des regrets... sans penser à ce frère dont elle m'a parlé, et que ma folle imagination a doué de toutes les qualités.

MADAME CHAPOLARD.

Ah! bien, par exemple!... en voilà une bonne!...

ÉMILIE.

Sur-tout, Louison, pas un mot de cela à ton mari.

MADAME CHAPOLARD.

A lui, madame?... ce serait donc pour que toute la ville le sût... il est bavard comme un grand journal, et médisant comme un petit... (On entend Chapolard, qui parle dans le fond.) Mais le voici lui-même... Voyons s'il vous reconnaîtra... Eh bien! avec qui donc est-il en dispute?...

## SCÈNE II.

ÉMILIE, CHAPOLARD, Mme CHAPOLARD.

(Au moment où Chapolard paraît au fond, il est aux prises avec Pierrette, et lui dérobe violemment un baiser; celle-ci, furieuse, lui dit: Avisez-vous de recommencer!...)

CHAPOLARD, à Pierrette, qui est hors de vue.

Qu'est-ce que tu feras si je recommence?... tu feras, tu feras la chatte! v'là ce que tu feras... (Il aperçoit sa femme.) Ma femme!

(Pendant que Chapolard descend la scène, Émilie s'assied près de la table et n'est pas vue de lui.)

MADAME CHAPOLARD.

Qu'est-ce que c'est donc, monsieur Chapolard?... à qui donc en avez-vous?...

CHAPOLARD.

Oh! rien... c'est que je riais avec Pierrette...

MADAME CHAPOLARD.

C'est que vous avez une manière de rire qui ne plaît pas à tout le monde... votre galanterie...

CHAPOLARD, avec énergie.

C'est vrai, madame Chapolard... j'ai ce malheur-là... je suis galant... les femmes!... les femmes!... c'est ma mort... il faut que je sois né dans un mois terrible, sous le signe du bélier,

qui est un fameux animal pour la tendresse et les attentions.

AIR du Premier Prix.

Un feu cruel brûle mon ame...
Ah! c'est un tourment sans égal!
Depuis que vous êtes ma femme,
J'aim' tout le sexe en général...
Oui, j'adore l'espèce entière,
Et c' n'est pas étonnant, Louison,

(D'un air tendre et lui prenant la main.)

Puisque je suis propriétaire
D'un si superbe échantillon!

MADAME CHAPOLARD, le repoussant.

Au lieu de me dire de pareilles bêtises, vous feriez mieux de saluer madame, qui nous fait l'honneur de descendre chez nous...

CHAPOLARD, saluant Émilie.

Madame, je vous demande... (A part.) Ah! mon Dieu! est-ce une illusion?... ou un effet d'optique?... je connais cette tête-là!... (A Émilie.) Madame! j'ai l'avantage de connaître vos traits... vos traits me sont connus...

ÉMILIE, en riant.

Cherchez bien.

MADAME CHAPOLARD, à son mari.

Mademoiselle Émilie de Montgéran.

CHAPOLARD.

Juste!... qui a quitté la pension pour épouser M. Dutilleul, un vieux pas beau... Comment se porte-t-il?... (D'un air piteux.) Il était bien maigre!... ah! il était bien maigre!...

MADAME CHAPOLARD, bas à Chapolard.

Veux-tu te taire, elle est veuve!

CHAPOLARD, à sa femme.

Veuve!... ce que c'est que de nous!... c'est le cas de dire, on meurt à tout âge... (A part.) Mais j'y pense... dans le temps... est-ce que, par hasard, mon physique... ah! voilà une aventure étonnante!... Éloignons ma femme... (Haut.) Mais, madame Chapolard, pourquoi donc n'êtes-vous pas au salon des voyageurs?... il vient d'en arriver un qui a un train magnifique, deux domestiques, berline à quatre chevaux... c'est au moins un ambassadeur de quelque grande puissance, ou un employé des messageries Laffitte et Caillard... tenez, regardez dans la cour.

MADAME CHAPOLARD, allant vers le fond et regardant en dehors.

En effet... et moi qui n'avais rien entendu!...

(Pendant que madame Chapolard remonte la scène, Chapolard lance des œillades à Émilie, qui ne s'en aperçoit pas.)

CHAPOLARD.

Allez vite, madame Chapolard, allez vite, pour l'amour de Dieu!... moi, je vais offrir la main à madame pour la conduire à son appartement. A quel numéro la mettez-vous?

MADAME CHAPOLARD.

Au n° 16. (A Émilie.) C'est la plus belle chambre et la plus commode...

ÉMILIE.

Avec grand plaisir, car j'ai besoin de repos.

CHAPOLARD, à part.

Plus de doute... elle en tient... O amour!... que tu es cocasse dans tes combinaisons!

(Il prend la main d'Émilie et la caresse.)

ÉMILIE.

AIR : Mon cœur à l'espoir s'abandonne.

Vous m'offrez la main, et sans doute
Je ne saurais la refuser,
Car des fatigues de la route
J'ai besoin de me reposer.

CHAPOLARD et MADAME CHAPOLARD.

Cette offre n'a rien qui { me / lui } coûte...
Daignez ne pas le refuser,
Et des fatigues de la route,
Madame, allez vous reposer!

CHAPOLARD, à part.

Sa main dans la mienne est tremblante :
C'est la pudeur, et c'est l'amour sur-tout;
Oui, certes, ce n'est qu'une amante
Qui peut trembler ainsi dans le mois d'août.

ENSEMBLE.

ÉMILIE.

Vous m'offrez la main, etc.

CHAPOLARD, à madame Chapolard.

Cette offre n'a rien, etc.

(Chapolard sort par le fond avec Émilie.)

## SCÈNE III.

Mme CHAPOLARD, seule.

Chapolard a raison... ce jeune homme a une tournure distinguée... Ah! mon Dieu!... mon bonnet me va comme une horreur!

(Elle se met devant la psyché.)

## SCÈNE IV.

ÉDOUARD, PIERRETTE, Mme CHAPOLARD.

PIERRETTE, entrant la première.

Madame, voici le voyageur qui vient d'arriver; quelle chambre faut-il donner à monsieur?

MADAME CHAPOLARD.

Le n° 12. (A Édouard.) Monsieur, c'est la plus belle chambre, la plus commode.

LA SERVANTE, à part.

Toujours.

(Elle sort.)

## SCÈNE V.

ÉDOUARD, Mme CHAPOLARD.

ÉDOUARD.

Mille remerciments, belle hôtesse! je compte m'arrêter ici quelque temps.

MADAME CHAPOLARD.

Monsieur, ce sera nous faire beaucoup d'honneur... d'autant plus que je suis dans l'usage de loger des personnes de la plus haute distinction ; c'est ici que descendent les grandes diligences et les patâches de Lyon..... L'année dernière j'ai logé deux milords anglais, avec deux dames, artistes-danseuses de l'Académie royale... elles sont mêmes revenues cette année avec d'autres étrangers. Nous avons très bonne compagnie ici.

ÉDOUARD.

Madame, dites-moi, je vous prie... quel est ce brave homme que j'ai trouvé dans la cour?... une espèce de magot... qui a l'air d'être de la maison... Sa figure ne m'est pas inconnue.

MADAME CHAPOLARD, un peu piquée.

Monsieur, c'est... c'est mon mari.

ÉDOUARD.

Ah! pardon, madame! alors vous devez le connaître... n'a-t-il pas été autrefois maître d'écriture?

MADAME CHAPOLARD.

Oui, monsieur, et distingué, encore... si vous voyiez les billets qu'il m'écrivait avant notre mariage!... cet être-là ne pouvait pas écrire trois mots sans faire un oiseau ou un tire-bouchon superbe!...

ÉDOUARD.

C'est un agréable talent.

MADAME CHAPOLARD.

C'est à-peu-près tout ce qu'il sait faire!

ÉDOUARD.

N'a-t-il pas professé dans une maison d'éducation de cette ville?

MADAME CHAPOLARD.

Oui, mais il a quitté... il a donné sa démission...

ÉDOUARD, à part.

Diable! sa démission! (Haut.) Et a-t-il conservé quelques relations avec cette maison?..... (A part.) C'est que cela pourrait m'être fort utile.

MADAME CHAPOLARD.

Non, monsieur... mais moi, j'y connais encore beaucoup de monde; je suis été presque élevée dans la maison.

ÉDOUARD.

Vous?

MADAME CHAPOLARD.

Pas comme pensionnaire; j'étais demoiselle de confiance.

ÉDOUARD, à part.

Oui, la bonne... j'entends..... C'est drôle, je ne me la rappelle pas. (Haut.) Je serais flatté de renouer connaissance avec M..... M. Chapolard!

MADAME CHAPOLARD.

Je vais vous l'envoyer à monsieur..... et donner des ordres pour le logement de monsieur!

ÉDOUARD.

Vous avez tout le temps : voilà ce qu'il me faut pour écrire... tout est au mieux...

MADAME CHAPOLARD, tandis qu'Édouard s'approche de la table.

Il est fort bien, fort bien, ce jeune homme. Ah! j'oubliais... monsieur voudrait-il avoir la bonté d'écrire son nom sur mon registre?... Nous sommes obligés...

ÉDOUARD.

Comment, madame!

(Il écrit sur le registre.)

MADAME CHAPOLARD, lisant.

Édouard d'Aubigny! le nom de la jeune personne!... Allons vite en prévenir madame Dutilleul.

(Elle sort.)

## SCÈNE VI.

ÉDOUARD, seul.

Allons vite... un mot au procureur du roi. (Écrivant.) « Mon cher ami, les journaux vous « auront appris qu'une ordonnance ministé- « rielle vient de m'arracher à l'obscurité du « barreau pour m'envoyer à Grenoble comme « votre substitut. J'apprends, en arrivant, que « la cour royale a fixé à demain l'audience de « mon installation; mais je n'ai point encore « mon costume. Je m'adresse à vous, mon « ancien condisciple, pour vous prier de « m'en prêter un des vôtres. Mille remercî- « ments par avance, et croyez., etc., etc. »

(Il plie la lettre, met l'adresse et sonne : Pierrette entre.)

Portez cette lettre à son adresse. (Pierrette sort.) Qui croirait que dans cette même ville de Grenoble, où je viens, par état, me constituer le défenseur obligé de la morale, j'avais ébauché, il y a quatre ans, la plus jolie intrigue, grace à des habits de femme qui m'allaient à ravir? Sans mon damné d'oncle, je serais peut-être maintenant le mari d'Émilie, je serais heureux... Mais non! venir m'enlever sans me donner le temps de déclarer ni mon amour, ni mon nom! c'est une indignité! Je dois passer aux yeux d'Emilie pour un... ou plutôt pour une intrigante... Oh! je veux la revoir! Oui, je me présenterai à elle comme si j'étais le frère de son amie : pas de danger qu'elle soupçonne la ruse; d'abord je suis grandi, et puis j'ai mis des favoris postiches pour remplacer ceux que la nature m'a refusés; j'en ai même plusieurs paires de rechange en cas d'accident : il ne s'agit plus que de la trouver... Autant que je puis me rappeler ce Chapolard, c'est un vieil imbécile... Il faut le questionner adroitement sans me faire reconnaître, car il m'a vu souvent sous mon accoutrement féminin... Le voici! laissons-le venir.

(Il prend un journal et se met à lire.)

## SCÈNE VII.

ÉDOUARD; CHAPOLARD. Il entre sans voir Édouard.

CHAPOLARD, à part et riant.

Voilà l'incident le plus étrange qui me soit arrivé depuis ma naissance. Nous arrivons à la fenêtre du corridor; elle regarde dans la cour... elle aperçoit ce voyageur... Crac!... la voilà qui tombe dans mes bras, évanouie subitement, comme une bougie sur laquelle vous planteriez l'éteignoir. Quel tableau! une femme évanouie sur mon bras..... Si je n'avais été vêtu que d'un bouclier, on aurait dit un groupe de l'enlèvement des Sabines; c'était une fameuse occasion! mais ma légitime est arrivée, il n'y a pas eu moyen. Elle est jalouse, et nous aurions eu des difficultés ensemble. Si ce n'étaient que des mots, bon! mais avec elle, ça finit toujours par une scène de gymnastique, et c'est toujours à mon visage qu'elle en a: elle a une idée fixe, cette femme-là! elle voudrait me défigurer, me rendre affreux! Ah! farceuse que tu es! que je connais bien ton fil! (Apercevant Édouard.) C'est le voyageur à la berline.

ÉDOUARD, assis.

Oui, monsieur, c'est moi-même!

CHAPOLARD, à part.

Oh! cette petite voix flûtée qu'il a...

ÉDOUARD.

Vous avez une femme charmante...

CHAPOLARD.

Oh! oh!... oui, ce n'est pas l'embarras... elle est assez drôle dans la conversation.

ÉDOUARD.

Elle m'a appris que vous n'êtes pas seulement un excellent aubergiste, mais un artiste très distingué.

CHAPOLARD.

C'est vrai, mais j'ai quitté... J'avais quelque chose contre moi qui me faisait beaucoup de tort...

ÉDOUARD, riant.

Ah! ah!

CHAPOLARD.

Oui, je professais dans les pensionnats de demoiselles, et mon physique, qui n'est pas absolument disgracié de la nature, donnait des distractions à mes élèves. Et c'est drôle, dans ma famille ils sont tous laids, laids... Il n'y a que moi... C'est un jeu de la nature...

ÉDOUARD, d'un air goguenard.

Je vous crois sans peine... vous êtes en effet très bien.

CHAPOLARD.

Cela me rend très malheureux, car ma femme est d'une jalousie! ah!... mais je ne peux pas me mettre dans une boite, n'est-ce pas?... L'hiver, je me mets la tête dans mon manteau... cela va encore... Mais dans la belle saison, ma foi tant pis, le physique est à l'air, le physique est dehors, sauve qui peut.

ÉDOUARD, à part.

Ah çà mais, c'est une seconde édition du vieillard d'Hernani, il est stupide.

CHAPOLARD, à part.

Je suis sûr qu'il m'apprécie. C'est drôle, j'ai vu cette figure-là quelque part... ou ailleurs!...

ÉDOUARD.

Monsieur Chapolard, j'ai quelques renseignements à prendre sur une personne de cette ville.

CHAPOLARD.

Parlez!...

ÉDOUARD.

Tout le monde n'est pas aussi heureux que vous; il est des hommes qui sont forcés de soupirer long-temps sans se faire aimer...

CHAPOLARD.

C'est pourtant vrai qu'il y en a comme ça! Nous avons des hommes qui soupirent six mois, sept mois, d'autres quinze, seize ans...

ÉDOUARD.

Je suis, je vous l'avouerai, un de ces hommes-là... J'aime une dame de cette ville, et je ne suis pas certain d'être payé de retour.

CHAPOLARD.

Dame! que puis-je faire pour vous?

ÉDOUARD.

M'accompagner sur le Cours; si nous la rencontrons, vous l'aborderez, vous lui parlerez... je me charge du reste.

CHAPOLARD.

J'entends! Mais il faudra que vous me l'indiquiez... car enfin je ne puis pas aller chercher, comme l'âne savant qui trouve la personne la plus amoureuse de la société, et sans savoir son nom; il dit aussi l'heure qu'il est, il tape du pied comme ça (il donne trois coups de pied par terre.) : il est trois heures.

ÉDOUARD.

Bien entendu! je vous l'indiquerai...

CHAPOLARD, lui tenant la main.

Touchez là... à la vie... à la mort... Vous êtes amoureux..... je vous protége, j'aime les intrigues d'amour, c'est amusant; et puis j'en ai l'habitude. Je ferai tout pour vous; mais pas un mot de cela à madame Chapolard!... si elle savait que je suis fourré dans une affaire d'amour... c'est une bonne femme, c'est une excellente femme! elle a le cœur sur la main..... mais son cœur me sauterait à la figure, et je n'aime pas ça..... Silence!..... la voici, je consens à tout..... (A part.) Bien sûr, je le connais..... mais je ne peux pas me rappeler l'endroit.....

## SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, Mme CHAPOLARD, CHAPOLARD.

MADAME CHAPOLARD.

Monsieur, tout est prêt... votre appartement

vous attend..... le domestique va vous y conduire...

ÉDOUARD.

Mille remercîments, aimable hôtesse. (Il touche la main à Chapolard.) C'est bien convenu?

CHAPOLARD.

Oui, cher ami.

## SCÈNE IX.

### Mme CHAPOLARD, CHAPOLARD.

MADAME CHAPOLARD.

Qu'est-ce que c'est que *cher ami*?

CHAPOLARD.

Cher ami..... cher ami! c'est une expression d'amitié qu'on emploie entre particuliers; on dit: Oui, cher ami; oui, cher ami!

MADAME CHAPOLARD.

Et que signifie ce *c'est convenu* qu'il vous a adressé en sortant... et de quoi êtes-vous convenus ensemble?

CHAPOLARD.

D'aller faire un tour de promenade, pas davantage...

MADAME CHAPOLARD.

Un tour de promenade! un tour de promenade! seul avec lui?

CHAPOLARD.

Et pourquoi pas? Qu'est-ce qu'il a donc pour qu'on ne sorte pas avec lui? Il est mis proprement, ce voyageur.

MADAME CHAPOLARD.

Chapolard, vous me trompez...

CHAPOLARD, étonné.

Moi? je vous... je jure...

MADAME CHAPOLARD.

Je sais à quoi m'en tenir.

CHAPOLARD.

Et à quoi vous en tenez-vous?

MADAME CHAPOLARD.

J'ai dévoilé le mystère.

CHAPOLARD.

Vous avez dévoilé le ministère?

MADAME CHAPOLARD.

Eh bien, je veux vous confondre... regardez ce portrait.

CHAPOLARD, prenant le portrait.

C'est un portrait de femme! eh bien?

MADAME CHAPOLARD.

Mais c'est le sien... la ressemblance est frappante, seulement elle est un peu plus jeune...

CHAPOLARD, à part, regardant le portrait.

Qu'ai-je vu? C'est cette petite Parisienne d'il y a quatre ans... Encore une qui m'arrive.

MADAME CHAPOLARD.

Eh bien! conviendrez-vous maintenant que ce prétendu jeune homme n'est qu'une femme déguisée?

CHAPOLARD.

Mais, madame, attendez donc que je me remette un peu, je tombe de mon haut! je n'en peux plus de surprise!

MADAME CHAPOLARD.

Oui! oui! jouez la surprise, vous! le complice d'une intrigante!

CHAPOLARD.

Madame Chapolard, vos soupçons n'ont pas le sens commun. (Madame Chapolard fait un geste menaçant; Chapolard s'éloigne en cherchant à parer le coup.) Pardon de l'expression; ce voyageur a des favoris, ah!

MADAME CHAPOLARD.

Précisément! elle en a même encore deux paires de rechange dans son porte-manteau.

CHAPOLARD, à part.

Deux paires! Que ces Parisiennes sont romanesques, mon Dieu! mon Dieu... Elle a deux paires de favoris! Il y en a une qui manque, crac, elle en met une autre! (Haut.) Eh bien! voyons, j'admets que ses favoris soient postiches; qu'est-ce que cela prouve? Je ne connais pas d'ordonnance qui empêche un homme de mettre des favoris postiches..... quand la nature ne lui a pas donné son suffisant..... Si cette malheureuse nature fait des injustices, il faut bien les réparer.

AIR: Sur votre table, quand on porte.

L'un d'une épaisse chevelure
Se voit pourvu comme Absalon;
L'autre n'a pas un cheveu pour coiffure,
Ou n'a pas de barbe au menton:
D'y suppléer pourquoi le blâme-t-on?
Moi, par bonheur, j'ai des mollets d'Hercule,
Mais mon voisin peut avoir des fuseaux:
Il faut que l'art égalise les lots,
Puisque, d'ailleurs, la Charte, en sa formule,
Veut que les Français soient égaux.

MADAME CHAPOLARD.

Je ne prends pas le change, c'est une femme... et une femme qui vient d'écrire au procureur du roi! Vous savez que M. le procureur du roi passe pour être très galant.

CHAPOLARD.

Je sais qu'il est quelque peu farceur, le procureur du roi.

MADAME CHAPOLARD.

Et comme ma maison, Dieu merci, a été jusqu'à présent à l'abri de tout reproche, je vais lui signifier que demain...

CHAPOLARD.

Madame Chapolard! vous êtes la femme la plus soupçonneuse des quatre parties du monde! Et qui vous a donné le droit d'aller fouiller dans les effets de cette demoiselle... ou de ce monsieur, car vous me faites dire des bêtises que je ne sais plus où j'en suis... Il pourrait vous attaquer en violation de porte-manteau.

MADAME CHAPOLARD.

Et vous voulez sortir?

CHAPOLARD.

Oui, je veux sortir avec elle... c'est-à-dire

avec lui. Le moyen de m'en dispenser? C'est peut-être une mauvaise tête!... Lui manquer de parole, c'est m'exposer à une querelle! D'ailleurs, si c'est une femme, vous savez comment j'ai toujours agi avec le beau sexe... Je ne puis pas me conduire comme un butor... il faut que mon ramage se ressemble à mon image et à mon plumage, madame Chapolard!

MADAME CHAPOLARD.

Allez! monsieur Chapolard, allez! ne croyez pas que je sois jalouse, au moins; si je le suis, c'est de votre réputation, et pas autre chose.

ÉDOUARD, dans la coulisse.

Monsieur Chapolard, je suis prêt.

CHAPOLARD.

Me voilà! me voilà! Vous le voyez bien, madame, ce jeune homme m'attend... Je ne puis me dispenser... (A part.) O mon amour, protège-moi!

(Il sort.)

MADAME CHAPOLARD.

Je ne vous retiens pas. Je ne veux pas faire de scène devant les voyageurs, mais vous me le paierez.

## SCÈNE X.

ÉMILIE, Mme CHAPOLARD, entrant par la porte de côté.

ÉMILIE.

Ma bonne amie, plus de doute, c'est lui! le frère d'Adèle!

MADAME CHAPOLARD.

Dites donc que c'est elle-même!

ÉMILIE.

Tu crois?... As-tu remarqué s'il a un signe sur la joue comme Adèle?

MADAME CHAPOLARD.

Un signe? j'y regarderai.

ÉMILIE.

Quoi! ce jeune Édouard d'Aubigny...

MADAME CHAPOLARD.

N'est autre que mademoiselle Adèle d'Aubigny, quoiqu'elle soit sans doute changée depuis quatre ans.

ÉMILIE.

Elle serait donc bien grandie?

MADAME CHAPOLARD.

A son âge, cela n'est pas étonnant; et puis elle a renouvelé connaissance avec monsieur Chapolard... tandis que son frère n'est jamais venu à Grenoble, et n'a jamais eu de rapports avec mon mari...

ÉMILIE, après un moment de réflexion.

Écoute, Louison! tous nos doutes peuvent être éclaircis...

MADAME CHAPOLARD.

Par quel moyen?

ÉMILIE.

AIR nouveau de M. Casimir Gide.

Avec lui prends l'air séducteur:
S'il en profite, c'est le frère;
S'il veut s'éloigner, au contraire,
Sois bien sûre que c'est la sœur. (*bis.*)
Car près de femme aimable et vive,
Quand l'instant du bonheur arrive, (*bis.*)
Un homme, le fait est certain, } *bis.*
Ne s'arrête pas en chemin. }

MADAME CHAPOLARD, étonnée.

Mais que me proposez-vous là?

ÉMILIE.

Que crains-tu? ne suis-je pas là?
Allons, faut-il qu'un rien t'émeuve?
Songe à bien conduire l'épreuve
Qui seule nous éclairera. (*bis.*)
Sur-tout, pour acquérir, ma chère,
Une conviction entière, (*bis.*)
Ne va pas trahir mon dessein; } *bis.*
Ne l'arrête pas en chemin. }

MADAME CHAPOLARD.

J'entends du bruit... Allons, je me décide, ne fût-ce que pour venger notre sexe! Une femme prendre des habits d'homme!

ÉMILIE et MADAME CHAPOLARD, à demi-voix.

AIR du Hussard de Felsheim.

Ne lui laissons pas de refuge,
Ne lui laissons pas de repos;
Il faut punir un transfuge
D'avoir déserté nos drapeaux.

ÉMILIE, à madame Chapolard.

Le succès bientôt, je le pense,
Doit couronner ce noble effort...

MADAME CHAPOLARD, à part.

On voit qu'il s'agit de vengeance,
Puisque deux femmes sont d'accord.

ENSEMBLE.

Ne lui laissons, etc.

(Émilie entre dans le cabinet à gauche.)

## SCÈNE XI.

Mme CHAPOLARD; ÉDOUARD, entrant par le fond.

ÉDOUARD, entrant d'un air de mauvaise humeur.

Quel homme insupportable que ce Chapolard! Je suis bien aise que la pluie m'ait servi de prétexte pour rentrer... Ne pas vouloir quitter mon bras! m'accabler de petits soins ridicules!... A-t-on jamais vu chose pareille? Appuyez-vous sur moi! Prenez garde de tomber! Ne marchez pas si vite! Enfin jusqu'à vouloir me prendre dans ses bras, pour traverser un ruisseau! Cela ressemblait à une mystification.

MADAME CHAPOLARD.

Déja de retour, monsieur! (A part.) Elle a le signe sur la joue... Je ne risque rien.

ÉDOUARD.

Ma foi oui, belle hôtesse.

AIR du Baiser au Porteur.

La promenade est agréable;
Mais, vous concevrez ma raison,
Il fait un temps épouvantable,
J'ai dû regagner la maison:
C'est la faute de la saison.

(Il se place devant la psyché et arrange ses cheveux.)

MADAME CHAPOLARD.

Loin de maudire ce nuage
Qui vient de causer votre effroi,
Je dois rendre grace à l'orage,
Il vous ramène auprès de moi!

ÉDOUARD, à part.

Ah çà, qu'est-ce qu'elle a donc? (Haut.) Madame, je suis confus de votre politesse et de celle de votre mari, qui tout-à-l'heure m'accablait de ses attentions et de ses prévenances.

MADAME CHAPOLARD, à part.

Mon mari! le traître! Preuve qu'il est sûr que c'est une femme. (Haut.) Ah! monsieur, il peut être en fonds d'amabilité pour les autres, car il fait assez d'économies avec moi.

ÉDOUARD.

Comment?

MADAME CHAPOLARD, le regardant.

Hélas!

ÉDOUARD, à part.

Un soupir! comme elle me regarde! le drôle de ménage!

MADAME CHAPOLARD.

Oui, monsieur, je vous fais juge entre nous... Il trouve que je ne suis pas assez bien pour lui.

ÉDOUARD.

Il est bien difficile!... et que vous reproche-t-il?

MADAME CHAPOLARD, montrant sa main.

Que sais-je? Ne m'accusait-il pas l'autre jour d'avoir la main mal faite!

ÉDOUARD.

Voyons. (Il lui prend la main.) Je le condamne, (il lui baise la main.) et je signe mon arrêt.

MADAME CHAPOLARD, à part.

Comme il appuie! serait-ce un homme! (Haut.) N'ajoute-t-il pas encore que j'ai la taille mal prise!

ÉDOUARD.

Mais pas du tout; au contraire... je la trouve très bien prise... et très agréable à prendre.

(Il lui prend la taille.)

MADAME CHAPOLARD, à part et effrayée.

Un homme n'agirait pas autrement.

ÉDOUARD.

Et n'a-t-il pas encore d'autre grief?

MADAME CHAPOLARD.

Ah! mon Dieu oui.

ÉDOUARD, à part.

Ça commence à devenir fort piquant.

MADAME CHAPOLARD.

Il trouve que ma figure manque de fraîcheur.

ÉDOUARD.

Ah!... En ma qualité de juge... il faut que j'examine de près.

(Il veut l'embrasser.)

MADAME CHAPOLARD, reculant.

Monsieur. (A part.) Il persiste!...

ÉDOUARD.

Allons, belle hôtesse! ne fût-ce que pour vous venger de lui...

MADAME CHAPOLARD.

Non, non... S'il nous surprenait...

ÉDOUARD.

Je vais voir!... Il serait bien drôle que... Ma foi...

(Il va voir si toutes les portes sont fermées : pendant ce temps, Émilie entr'ouvre la porte du cabinet.)

MADAME CHAPOLARD, à Émilie.

Madame, arrangez-vous... j'y renonce.

ÉMILIE, bas.

Va donc toujours.

MADAME CHAPOLARD.

C'est que le danger...

ÉMILIE, d'un air suppliant.

Encore une épreuve!

ÉDOUARD, revenant.

Personne... et nous pouvons... (En prononçant ce dernier mot, il aperçoit dans la psyché Émilie, qui referme vivement la porte du cabinet.) Ciel! dans cette glace... l'image d'Émilie... Ah!... cette chambre!

(Il frappe à la porte à coups redoublés.)

MADAME CHAPOLARD.

Eh! bien... il me laisse là.

ENSEMBLE.

AIR : La voix de la patrie.

ÉDOUARD.

Ah! mon ame est saisie
De trouble et de plaisir!
L'image d'Émilie
A mes regards vient de s'offrir.

MADAME CHAPOLARD.

Est-ce un trait de folie?
Me faire ainsi languir!
D'une femme jolie
Un baiser doit-il faire fuir?

ÉDOUARD, hors de lui.

Elle n'ouvre pas! N'importe! je parviendrai jusqu'à elle, dussè-je passer par la fenêtre!

(Il sort en courant par le fond.)

## SCÈNE XII.

ÉMILIE, sortant de la chambre; Mme CHAPOLARD.

ÉMILIE, restant sur la porte de la chambre.

Eh bien!

MADAME CHAPOLARD.

Eh bien! madame.

ÉMILIE.

Se sauver ainsi !

MADAME CHAPOLARD.

Sans doute... comme je cédais toujours, ça lui a fait peur.

ÉMILIE.

Plus de doute... c'est bien Adèle : quel changement dans sa voix, dans ses manières !

MADAME CHAPOLARD.

Il est certain que pour une jeune personne, elle a des manières bien étranges. (On entend Chapolard dans la coulisse.) Mais... voici mon mari. Maintenant que nous sommes sûres de notre fait, je vais le confondre, et il le mérite bien... le drôle qu'il est !

ÉMILIE.

Oui, oui ; c'est une affaire de ménage, je te laisse.

MADAME CHAPOLARD.

Oh ! ne craignez rien...

ÉMILIE.

N'importe. Je crois plus prudent de quitter le champ de bataille.

(Elle sort par la porte du fond à gauche.)

## SCÈNE XIII.

CHAPOLARD, entrant par le fond ; Mme CHAPOLARD.

MADAME CHAPOLARD.

Ah ! vous voilà, monsieur ! Êtes-vous enfin désabusé sur le compte de ce voyageur de ce matin ?

CHAPOLARD.

Ce voyageur de ce matin ? si je suis désabusé ? ma foi non ! je suis toujours dans le même état...

MADAME CHAPOLARD.

Eh bien, moi, monsieur, je sais la vérité. J'ai fait des avances... on y a répondu...

CHAPOLARD, à part.

Délicieux. (Haut.) Après ?

MADAME CHAPOLARD.

Après ? on m'a serré la main ; et quand je l'ai eu mis au pied du mur, on s'est échappé.

CHAPOLARD.

Vous l'avez mis au pied du mur ?... Alors je l'ai échappé belle !.....

MADAME CHAPOLARD, avec un geste menaçant.

Chapolard, vous êtes un insolent !

CHAPOLARD, reculant.

Louison ! pas de gestes ! bornons-nous à dialoguer, car enfin il me semble que si ce voyageur n'était pas parti..... je me trouvais faire les honneurs de ma maison à la manière des Lapons, qui donnent aux étrangers la table, le logement, et tout ce qui peut les flatter en général, et leur procurer de l'agrément en particulier.

MADAME CHAPOLARD.

Imbécile !

(Elle lui donne des tapes sur les bras.)

CHAPOLARD.

Bien ! bien ! très bien ! sur les bras tant que vous voudrez : ça n'abîme rien.

MADAME CHAPOLARD, sortant.

Allez, je vous déteste, infâme homme que vous êtes. (Elle le frappe avec force.) Oui, infâme homme que vous êtes...

(Elle sort en colère.)

## SCÈNE XIV.

CHAPOLARD, seul.

Infâme homme ! infâme homme ! elle est si en colère, qu'elle me dit des sottises en latin ! Voyez-vous la jalousie effrénée de cette femme ? Ah çà mais, c'est donc à dire que toutes les femmes... toutes... A quoi sert mon physique ici ? je mets toute la ville en révolution ! c'est hideux, une situation comme ça ! J'allume la guerre civile... je suis un gueux ! un scélérat ! va-t'en donc ! infâme gueux que tu es ! il n'y a pas de mot dans le dictionnaire qui corresponde à ce que je suis.

AIR : Un page aimait la jeune Adèle.

Sur mon destin il faut que l'on s'accorde.
Dans Grenoble, pour mon malheur,
Je suis un brandon de discorde ;
Je suis la pomm' qui met tout en rumeur :
Est-il au monde un plus malheureux homme ?
Dieu ! que la grace est un funeste don !
Ah ! dites-moi si je suis une pomme,
Ou bien si je suis un brandon.

Parole d'honneur !... il y a des moments où je voudrais être laid comme une chenille..... Quoique ça, me voilà dans une drôle de passe : cette petite qui en tient pour moi et d'une fameuse force...

## SCÈNE XV.

LE GENDARME, apportant un grand carton carré ; CHAPOLARD.

LE GENDARME.

C'est ici l'hôtel des Trois-Rois ?

CHAPOLARD.

Ici même, mon respectable camarade.

LE GENDARME.

C'est que j'ai oublié le nom de la personne...

CHAPOLARD.

Voyons ! qu'est-ce que vous apportez sous votre invincible bras ?

LE GENDARME.

C'est de la part de M. le procureur du roi.

CHAPOLARD.

Gendarme, faites-moi l'honneur de vous as-

seoir... je sais pour qui est ce carton... qu'est-ce qu'il y a dedans?

LE GENDARME.

Dame! je n'y ai pas regardé; le carton est ficelé comme un soldat prussien; on m'a dit qu'il y avait dedans une robe et une toque.

CHAPOLARD, à part.

Une robe et une toque! ah! farceur de procureur du roi, tu envoies des cadeaux... tu voudrais me la souffler. (Haut.) Mon bon ami, dites à ce vertueux magistrat que sa commission sera faite, et que ce sera remis exactement à M. d'Aubigny.

LE GENDARME.

D'Aubigny! c'est ça! voilà le nom, il m'a dit M. d'Aubigny!

CHAPOLARD, avec intention.

Il vous a dit monsieur?

LE GENDARME.

Il me semble que oui.

CHAPOLARD, à demi-voix.

Dites donc, gendarme! là, entre nous, vous ne trouvez pas ça cocasse? un procureur du roi qui envoie une robe et une toque à une tierce personne... qu'est-ce que vous avez pensé, là, franchement?

LE GENDARME.

Dès lorsque je me trouve de planton pour porter les ordonnances, je ne me permets point aucune chose à l'égard des magistrats.

CHAPOLARD.

A la bonne heure!..... mais enfin on a une idée...

LE GENDARME.

Je suis gendarme.

CHAPOLARD.

Ça ne vous a pas fait rire?

LE GENDARME.

Jamais dans le service..... je ne ris que dès lorsque j'ai descendu la garde.

CHAPOLARD, à part et s'éloignant.

Ah çà mais, il est bête comme une oie, cet animal-là. (Haut.) Mon ami, il n'y a pas moyen de raisonner avec vous: laissez là votre carton, et allez-vous-en..... je sais pour qui il est, ça suffit... Allez! allez! vous me fatiguez.

LE GENDARME place le carton sur la table.

Dès-lors, bourgeois, je vous présente mes respects.

CHAPOLARD.

Allez! allez donc!

(Il sort.)

## SCÈNE XVI.

CHAPOLARD, seul.

Ainsi il est clair que j'ai le procureur du roi pour rival. J'ai bien envie de regarder les cadeaux qu'il lui fait. (Au moment où il va ouvrir le carton on entend un grand bruit de vitres cassées dans le cabinet à droite de l'acteur.) Qu'est-ce que c'est que ça! on brise mon établissement! (Il regarde par la serrure.) La jeune personne qui entre par la fenêtre!!! Est-il possible? Ah! c'est trop fort! ce n'est plus de l'amour, c'est du délire, c'est de la rage..... elle aura craint de rencontrer ma femme dans l'escalier. (Il parle par la serrure.) Je suis là, mon ange! elle ne m'entend pas! (Il crie plus fort.) Ho! hé! mon cher ange, ho! hé, par ici, je suis par la serrure... Elle vient! elle approche! j'entends le bruit de ses bottes sur le parquet... éloignons-nous, n'ayons l'air de rien. (Il prend le carton et descend sur l'avant-scène.) O toi, être incommensurable qui présides à tout ce qui se passe, écoute bien ce que je vais te dire: tâche que ma femme ne vienne pas, entends-tu? je te serai infiniment obligé..

(Il va se cacher derrière la psyché.)

## SCÈNE XVII.

ÉDOUARD, sortant du cabinet; CHAPOLARD.

ÉDOUARD.

Personne! a-t-on plus de malheur que moi? Tenter l'escalade au risque de me rompre le cou, et trouver la place déserte!

CHAPOLARD, à part.

Imprudente! imprudente que tu es!... va!

ÉDOUARD.

Mais je saurai à quoi m'en tenir... Il est impossible que je me sois abusé à ce point... Pas moyen d'interroger madame Chapolard... Elle doit être furieuse contre moi!

CHAPOLARD, à part.

Parle, va! parle toute seule..... Tu ne m'échapperas pas, avec tes favoris postiches; on connaît ça, petite blondinette.

ÉDOUARD.

Si je m'adressais à Chapolard!

CHAPOLARD, à part.

Elle parle de moi.

ÉDOUARD.

C'est un sot... et de plus un bavard!

CHAPOLARD, à part.

Comment dit-elle? je n'ai pas entendu; parle donc plus haut... gaillarde!

ÉDOUARD.

Il me sera facile de le faire jaser, mais il faut de la prudence... il ne faut me confier à lui qu'avec circonspection... et par degrés.

CHAPOLARD, à part.

Voyez-vous ça? il faut peut-être que ça soit moi qui commence...

ÉDOUARD.

En ne lui laissant pas pénétrer mon motif, en lui cachant l'amour que je ressens... je pourrai...

CHAPOLARD, à part.

Elle veut me cacher son amour! O malice

cousue d'un fil d'une entière blancheur... Approchons! Je crois le moment favorable.

(Il tousse.)

ÉDOUARD, avec empressement.

Ah! vous voilà, Chapolard! c'est le ciel qui vous envoie... Je suis enchanté de vous voir!

CHAPOLARD.

Et moi, donc! Tenez, donnez-moi la main. (Il prend la main d'Édouard et la place sur son cœur.) Sentez-vous comme il bat?

ÉDOUARD, étonné.

Vous avez donc bien couru!

CHAPOLARD, à part.

O sexe astucieux!

ÉDOUARD.

Écoutez, Chapolard, nous avons peu de temps; il faut que je vous révèle un mystère....

CHAPOLARD, à part.

Nous y voilà.

ÉDOUARD.

Le moment est venu de vous le confier, je ne puis garder plus long-temps ce secret! Mais puis-je compter sur votre discrétion?

CHAPOLARD, avec feu et à demi-voix.

Moi! si on peut compter sur ma discrétion? Quand on m'a confié un secret, le préfet, le procureur du roi, le receveur des contributions, le garde-champêtre... la garde municipale; enfin tout ce qu'il y a de plus élevé dans l'ordre social viendrait chez moi pour me séduire, en me disant: Chapolard, vous savez un secret, dites-nous-le... Rien! N'y a pas de punition, n'y a pas de ci, n'y a pas de ça; l'échafaud, l'échafaud... et même seize francs d'amende; je ne céderais pas... Voilà ce que je suis pour les secrets. (D'un air tendre.) Allez! allez à présent... O vous, qui voulez épancher vos chagrins dans le sein d'un véritable ami, vous voyez à qui vous avez affaire...

ÉDOUARD.

Songez qu'il s'agit de la réputation d'une femme! et c'est une chose si délicate!...

CHAPOLARD.

Moi! la compromettre!... Non! jeune ami, non! Je connais l'amour. O scélérat! que je te connais particulièrement! C'est une branche du cœur humain que j'ai un peu exploitée pour ma part, je m'en flatte! Et la femme qui me confiera son secret est sûre de n'être jamais trahie... jamais! oh! jamais!

ÉDOUARD.

Eh bien, d'abord, sommes-nous bien seuls?

CHAPOLARD remonte la scène et en redescend d'un air triomphant.

Nous sommes seuls! (A part.) O quel événement!

ÉDOUARD.

Apprenez toute la vérité. (Avec feu.) J'aime, Chapolard, j'aime à l'adoration...

CHAPOLARD, d'un air suppliant.

Ne me nommez pas! j'ai peur que ma femme... Dites tout bonnement: J'aime! je sais de qui vous voulez parler.

ÉDOUARD.

Vous le savez?

CHAPOLARD.

Est-ce que l'amour peut se cacher?

ÉDOUARD.

Jugez de ma souffrance!... nous sommes ici ensemble, sous le même toit... et nous ne pouvons nous entendre!

CHAPOLARD, marchant à grands pas.

C'est vrai!... il faudrait tâcher de prendre un rendez-vous ailleurs!..

ÉDOUARD.

Ah! si madame Chapolard voulait s'y prêter!

CHAPOLARD, vivement.

Pas un mot de ça!... elle vous arracherait les yeux, et à moi aussi...

ÉDOUARD.

Mais vous ne savez pas tout... un affreux mariage nous sépare à jamais l'un de l'autre...

CHAPOLARD, marchant toujours.

Que voulez-vous?... le divorce est aboli!... c'est un malheur... on m'a abîmé mon Code civil!...

ÉDOUARD.

Mais qu'avez-vous donc, Chapolard?... vous avez l'air égaré...vous marchez comme un fou!...

CHAPOLARD.

C'est que j'ai peur que ma femme ne vienne... parlons bas!... (A demi-voix.) De manière que depuis plusieurs années, vous soupirez pour la personne en question?... parlons bas!...

ÉDOUARD.

Depuis quatre ans, cher Chapolard!

CHAPOLARD.

Ne me nommez pas, ne me nommez pas Chapolard... (Tendrement.) Appelez-moi Adolphe!... oh! appelez-moi Adolphe!....

ÉDOUARD.

Depuis quatre ans... cette image chérie me poursuit par-tout; le jour la nuit... elle exalte mes idées, égare ma raison...

CHAPOLARD.

Bien!... bien!... (A part.) Dans quel état je l'ai réduite!...

ÉDOUARD.

La nuit dernière encore, un songe délicieux m'a retracé cet objet chéri, sous le costume simple et modeste où je l'aperçus pour la première fois!...

CHAPOLARD, lui prenant la main.

Je m'en souviens!... Il faisait un temps de chien... il pleuvait à verse; quand je suis arrivé pour donner ma leçon... j'étais fait comme un caniche...

ÉDOUARD.

AIR: Une sur-tout fraîche et jolie (VISITE A BEDLAM).

Oui, devant moi je vois encore

Ses yeux si doux, ses jolis traits,
Son pied charmant que le satin décore,
Et sa couronne de bluets;
(Chapolard commence à être déconcerté.)
De légers plis de mousseline
Dessinaient sa taille divine.
Quel doux moment! (*bis.*)
Pour moi quel souvenir charmant!

CHAPOLARD, d'un air étonné.

Jamais, vraiment, (*bis.*)
Je n'eus un pareil vêtement!
Cher ami, vous n'y êtes pas!

Même air.

L'objet d'une flamme si pure
Portait l'habit et le pantalon verts.

ÉDOUARD.

Que dites-vous?

CHAPOLARD.

Et sa chaussure,
C'étaient des bottes à revers!
Voilà quelle était sa toilette...

ÉDOUARD, à part.

Aurait-il donc perdu la tête?
Assurément (*bis.*)
Il devient fou complètement.

CHAPOLARD.

Assurément (*bis.*)
C'était là son ajustement.

ÉDOUARD.

Je ne comprends pas du tout ce que vous voulez dire!...

CHAPOLARD, s'animant.

Plus de détours... parlons bas!... Je sais qui vous êtes... vous êtes cette jeune personne que j'ai vue il y a quatre ans dans le pensionnat...

ÉDOUARD.

C'est moi-même... et le déguisement que j'ai pris...

CHAPOLARD.

Inutile!... l'amour a des yeux de chat-huant... je vous ai reconnue...

ÉDOUARD.

Bah!...

CHAPOLARD.

Nos cœurs se sont entendus... Je tremble que ma femme ne vienne!...

ÉDOUARD, surpris.

Ah çà!... mais...

CHAPOLARD.

Vous aimez!... on vous aime aussi.... parlons bas!...

ÉDOUARD, transporté.

Vous êtes sûr!... quoi! Chapolard...

CHAPOLARD.

Vous adore!... cessez donc de vous déguiser à ses yeux... ôtez ces favoris qui peuvent abuser tout le monde excepté lui... Ah! mademoiselle!...

(Il se jette aux pieds d'Édouard.)

MADAME CHAPOLARD, entrant.

Que vois-je!..

CHAPOLARD, se relevant vivement.

Ma femme!... elle va m'exterminer.

## SCÈNE XVIII.

ÉDOUARD, Mme CHAPOLARD, CHAPOLARD.

ÉDOUARD.

Madame Chapolard, est-ce que votre malheureux mari est sujet à des vertiges? il me conte des douceurs... il se jette à mes genoux... la tête n'y est plus du tout...

CHAPOLARD, à part.

Je suis dans une position ridicule. (Haut, passant à la droite de sa femme.) Mademoiselle, je déclare que c'est vous qui tout-à-l'heure me faisiez une déclaration.

ÉDOUARD.

Allons, décidément, il faut le faire enfermer... la tête est complètement déménagée!...

MADAME CHAPOLARD.

Il suffit... je sais à quoi m'en tenir.

CHAPOLARD.

Comment ça?

MADAME CHAPOLARD, passant à droite de son mari.

Mademoiselle!

ÉDOUARD.

Elle aussi!

MADAME CHAPOLARD.

Je dois vous dire que je ne suis pas dans l'usage de recevoir chez moi des personnes... des personnes qu'on ne sait pas au juste ce que c'est... et alors j'ai disposé de votre chambre.

ÉDOUARD.

Ah!... mais un instant... si votre mari a le timbre fêlé, j'en suis bien fâché; mais il est dans votre maison quelqu'un de qui je suis connu, et je vais...

MADAME CHAPOLARD.

C'est inutile... la personne dont vous voulez parler, madame veuve Dutilleul, part à l'instant.

## SCÈNE XIX.

ÉDOUARD; ÉMILIE, entrant par le fond; Mme CHAPOLARD et CHAPOLARD.

ÉDOUARD.

Veuve, dites-vous?... veuve!... et elle s'en va?... Émilie!... c'est vous, c'est vous que je revois!...

(Il se jette à ses pieds.)

CHAPOLARD.

Oh! elle se jette aux pieds de l'autre!... la farce est très bonne!

ÉMILIE.

Relevez-vous, mademoiselle.

ÉDOUARD, impatienté.

Ah! à la fin...

ÉMILIE.

Sans chercher à pénétrer les motifs qui vous engagent à voyager sous un pareil costume, je me bornerai à vous prier de ne faire désormais aucune tentative pour vous rapprocher de moi!...

ÉDOUARD, l'arrêtant.

Émilie, je vous ai abusée, il est vrai! mais ce n'est pas aujourd'hui, c'est il y a quatre ans, lorsque je me présentai à votre tante, à vous-même, sous le nom de ma sœur...

CHAPOLARD, qui pendant ce temps a été chercher le carton derrière la psyché.

Eh bien! non!... c'est encore une imposture... je vais tout dévoiler... Ah! vous êtes le frère!... et vous recevez des cadeaux du procureur du roi!...

ÉMILIE.

Que voulez-vous dire?...

CHAPOLARD.

Voilà une parure complète que ce galant magistrat vous envoie par le canal d'un gendarme.

ÉDOUARD, à part.

Je suis sauvé!... (Haut.) Eh bien! monsieur Chapolard, ouvrez ce carton.

CHAPOLARD.

Ah! ah! nous allons rire à la fin... nous allons avoir un instant d'agrément!

(Il ouvre le carton avec empressement et en retire une robe et une toque de magistrat.)

TOUS.

Que vois-je?

ÉDOUARD.

C'est une robe et une toque que le procureur du roi me prête pour mon installation, je suis son substitut.

CHAPOLARD, s'éloignant avec la toque à la main.

J'ai une colique affreuse, je suis dans le plus grand embarras. (A Édouard.) Mademoiselle le substitut, c'est un évènement qui s'est passé à huis clos : il est inutile d'aller bavarder.

ÉDOUARD.

Je vous promets le secret.

MADAME CHAPOLARD.

Vous mériteriez bien...

CHAPOLARD.

Si vous parlez, je parlerai, Louison.

MADAME CHAPOLARD.

Vous parlerez?... qu'est-ce que vous direz?...

CHAPOLARD.

Je dirai que vous vous êtes fait faire la cour par toute la magistrature, (il met la toque sur sa tête.) et par plusieurs jeunes gens de Grenoble, notamment deux maréchaux de logis de gendarmerie, vous savez?... Je dirai que votre mari... ah! celui-là, il peut bien se flatter... en voilà un par exemple qui peut dire... Ah! le malheureux!... Voilà ce que je dirai... je vous perdrai de réputation, Louison.

MADAME CHAPOLARD.

Vous êtes un indigne!

CHAPOLARD.

En ce cas, taisez-vous.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de la Loge du Portier.

ÉMILIE.

Par ses discours (*bis.*), par sa tournure,
Si mon esprit fut abusé,
Dois-je en rougir? sous sa parure
Il était si bien déguisé! (*bis.*)
Et puis prendre un air d'innocence,
Déclamer contre l'inconstance,
Un homme prêcher la vertu! (*bis.*)
Qui jamais l'aurait cru?
Qui jamais s'y serait attendu?

MADAME CHAPOLARD.

Comm' j'ai changé (*bis.*) de caractère!
Je n'en r'viens pas, en vérité!
En nous mariant, monsieur le maire
Me fit jurer fidélité
A l'époux qu' j'avais adopté...
Eh bien! depuis plus d'une année
Qu'à l'hymen je suis condamnée,
Ce serment-là, je l'ai tenu.

CHAPOLARD.

Qui jamais l'aurait cru?
Qui jamais s'y serait attendu?

ÉDOUARD.

Ces Polonais (*bis.*) pleins de vaillance,
Que de sang ils ont répandu!
« A nous le ciel! à nous la France!
« Disaient-ils, tout n'est pas perdu! »
Mais le ciel seul a répondu!
Par milliers le czar les moissonne,
Et la France les abandonne,
Eux qui pour elle ont combattu!
Qui jamais l'aurait cru?
Qui jamais s'y serait attendu?

CHAPOLARD, au public.

Sexe charmant (*bis.*), à toi j' m'adresse,
Ne te montre pas inhumain
A propos de cett' petit' pièce
Qui n' peut supporter l'examen;
Je voudrais pouvoir dir' demain :
La pièce d'hier n'est qu'un' bluette;
Mais, grace aux grac's de l'interprète,
Par le sex' l'ouvrag' fut bien r'çu!
Qui l'eût cru?
Qui jamais s'y serait attendu?

FIN DE MONSIEUR CHAPOLARD.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

# LES CUISINIÈRES,

## COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR

## MM. BRAZIER ET DUMERSAN;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 14 avril 1823.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

| | | |
|---|---|---|
| M. CHIFFART, bourgeois | | M. BRUNET. |
| Mme CHIFFART | | Mme GONTHIER. |
| VICTOIRE, leur cuisinière | | Mlle FLORE. |
| MÈRE MICHEL, sa mère | | Mme VAUTRIN. |
| FRANÇOIS, garçon boulanger | | M. ODRY. |
| THÉRÈSE, | cuisinières | Mlle ALDEGONDE. |
| MADELEINE, | | Mlle MARIA. |
| CATHERINE, | | Mlle SOPHIE. |
| LA BOURGUIGNONNE, | | Mlle CHALBOS. |
| LA JEUNESSE, cocher | | M. GEORGES. |
| LE PORTEUR D'EAU | | M. AUGUSTE. |

La scène est au Marais, chez M. Chiffart.

Le théâtre représente l'intérieur d'une cuisine bourgeoise; au milieu, en face du public, la grande table; à droite, les fourneaux et la cheminée; à gauche, la batterie de cuisine, la fontaine et la porte de l'appartement; au fond, la porte qui donne sur le carré.

### SCÈNE I.

(Au lever du rideau, on entend sonner à la porte de la cuisine, en dehors.)

Mme CHIFFART, LE PORTEUR D'EAU*.

MADAME CHIFFART, sans paraître.

Victoire! Victoire! voilà trois fois qu'on sonne, est-ce que vous n'entendez pas? (Elle entre en scène.) Mais où est-elle donc, cette fille? (On sonne.) Qui est là?

LE PORTEUR D'EAU, en dehors.

C'est moi, c'est le porteur d'eau. (Elle ouvre.) Salut, madame.

MADAME CHIFFART.

On a rempli la fontaine hier.

LE PORTEUR D'EAU.

C'est que mademoiselle Victoire a dit qu'elle savonnait... Faudra-t-il revenir demain?

MADAME CHIFFART.

Non, après-demain.

(Le porteur d'eau sort.)

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre: le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, ainsi de suite.

### SCÈNE II.

Mme CHIFFART, seule.

Tenez, tenez, comme cette cuisine est arrangée!... huit heures du matin, et pas encore revenue de la halle! En vérité, si l'on pouvait se servir soi-même... Mais vous me direz: La femme d'un sous-chef au Mont-de-Piété ne peut pas traverser la rue Barbette avec un panier sous le bras, comme celle d'un petit employé; avec ça que, dans cette maison, ils sont d'une fierté! d'une hauteur!... Un chef aux Droits-Réunis, un courtier-marron... Nous les valons pourtant bien. Est-ce qu'autrefois M. Chiffart n'était pas conseiller à la table de marbre? C'est dur de perdre ses titres!

M. CHIFFART, appelant.

Victoire!

MADAME CHIFFART.

Ah! voilà M. Chiffart qui se lève; il va demander de l'eau chaude pour sa barbe, et il n'y en a pas.

(Elle emplit une petite cafetière, va à la cheminée, et se baisse pour l'arranger.)

FRANÇOIS.

C'est comme vous.

VICTOIRE.

Les amours sont bonnes, quand il y a du pain à la maison; entendez-vous, beau boulanger?

FRANÇOIS, riant.

Les amours ne sont pas mauvaises, quand il y a du fricot avec, belle cuisinière. (Il saute, en s'appuyant sur son panier.) Heim! nous deux... Ah! faut que je trime, pour revenir à ce soir.

VICTOIRE, écumant le pot au feu.

Je ne vous offre pas un bouillon, le pot ne fait encore que d'écumer.

FRANÇOIS.

Vous le mettez trop tard, aussi; c'est égal, donnez-moi un verre de vin.

VICTOIRE.

J'en ai toujours là, vous le savez. (Elle va prendre sous la fontaine une bouteille de vin.) Il est au frais.

FRANÇOIS.

Donnez-moi mon gobelet.

(Victoire va le chercher dans le buffet, et le met sur la table.)

FRANCOIS.

Ce n'est pas mon gobelet.

(Victoire lui en verse à moitié du verre.)

FRANÇOIS.

Emplissez-le donc, pas de farce.

(Elle l'emplit.)

VICTOIRE.

Dépêchez-vous donc, si madame entrait...

FRANÇOIS, avalant.

Oui, regardez-bien; les maîtres sont si ridicules!

VICTOIRE, prenant une taille dans le tiroir de la table.

Marquez le pain... tenez...

FRANÇOIS.

Donnez-moi la taille...

VICTOIRE.

La v'là.

FRANÇOIS.

Non. (Il lui prend la taille.) C'est ça, la taille. (Riant.) Ah! ah! c'est un calembour.

(Il prend le paquet de tailles, auquel est attaché un eustache, et place la taille que lui a donnée Victoire à côté d'une de celles qui sont au paquet.)

VICTOIRE.

Nous disons donc, aujourd'hui, un grand pain.

FRANÇOIS, marquant.

Deux. (Il lui rend la taille.) Ah çà, à tantôt, puisque vous avez du monde, je reviendrai ce soir.

VICTOIRE.

C'est ça, vous dînerez avec nous.

FRANÇOIS, riant.

C'est ça, tiens, nous rirons, nous ferons des calembours; ces demoiselles y viendront-elles?

VICTOIRE.

Oui.

FRANÇOIS, lui prenant la taille.

Adieu, ma mignonne, adieu.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES; M. CHIFFART a mis sa perruque, et a un pot à l'eau à la main.

M. CHIFFART.

Eh bien! eh bien! eh bien!

(Victoire se recule; François recharge son panier sur son épaule.)

FRANÇOIS, s'en allant.

Pardon, monsieur Chiffart, c'est le pain.

(Il sort.)

M. CHIFFART.

Je le vois bien que c'est le pain.

## SCÈNE IX.

VICTOIRE, M. CHIFFART.

M. CHIFFART.

Qu'est-ce qu'il fait donc toujours près de toi, ce mitron-là?

VICTOIRE.

C'est le boulanger qui riait.

M. CHIFFART.

Le boulanger... le boulanger... je ne veux pas de ça.

VICTOIRE.

Vous savez bien que c'est l'amoureux du quartier... est-ce que je l'écoute!

M. CHIFFART.

Tiens, Victoire, nous te sommes attachés, mais prends-y garde: les fournisseurs doivent apporter leurs marchandises et s'en aller; c'est le petit garçon épicier, c'est le grand charbonnier... Tu es belle, et si tu attires tout le monde dans ta cuisine, tu feras de mauvaises liaisons.

VICTOIRE.

Monsieur, avez-vous eu la complaisance...? je vous demande pardon, mais comme vous êtes au Mont-de-Piété...

M. CHIFFART.

Oui, oui, j'ai retiré ta chaîne d'or, et j'y ai ajouté un cœur et une petite croix.

VICTOIRE.

Monsieur est bien bon.

(Il tire la chaîne d'une boîte, et la lui passe au cou.)

VICTOIRE.

Monsieur dira à madame ce que je lui redois, elle me retiendra ça.

M. CHIFFART.

Du tout; il ne faut pas parler de ça à ma femme.

VICTOIRE.

En ce cas-là, monsieur, pendant que vous

y êtes, si vous aviez la chose de me retirer aussi mes boucles d'oreilles?

M. CHIFFART.

Ah! dame, Victoire, écoute donc : ma femme me laisse bien peu de chose pour mes menus plaisirs; mais le mois prochain tu peux y compter... je compte aussi sur un peu de reconnaissance.

VICTOIRE, à part.

Il aura celle du Mont-de-Piété. (Haut.) Tenez, monsieur.

(Elle lui donne un papier.)

M. CHIFFART, le regardant.

Mais c'est un billet de loterie... comment, Victoire...

VICTOIRE.

Ah! c'est des numéros que j'ai rêvés. C'est un terne sèche. Voilà la reconnaissance.

(Elle lui donne un papier.)

M. CHIFFART.

Aie donc des égards pour ma femme; c'est elle qui se plaint que tu n'es pas soigneuse... Tiens, pas d'eau dans mon pot à l'eau!

VICTOIRE, riant.

Il y en a dans la fontaine.

M. CHIFFART.

C'est vrai.

(Il va à la fontaine. On entend madame Chiffart dans la coulisse.)

MADAME CHIFFART.

Monsieur Chiffart, venez donc. Vous ne serez jamais habillé!

M. CHIFFART.

Me voilà, ma femme, me voilà. Je prends de l'eau.

MADAME CHIFFART.

Allons donc, vous êtes toujours dans la cuisine.

M. CHIFFART.

Mais me voilà.

(Il sort.)

## SCÈNE X.

VICTOIRE, seule.

Ce pauvre cher homme, il canne joliment... voilà toujours ma chaîne... Tiens, j'ai mal à l'estomac; si je prenais un bouillon. (Elle remplit une tasse, et remet de l'eau dans le pot au feu.) Ah! v'là maman!

## SCÈNE XI.

VICTOIRE, LA MÈRE MICHEL.

MÈRE MICHEL.

Bonjour, ma fille.

VICTOIRE.

Bonjour, maman; quoi donc qui vous amène?

MÈRE MICHEL.

Je vas te conter ça; donne-moi une chaise, que je m'assise. (Elle s'assied.) Ce coquin de Paris est si grand, comme dit c't autre. Tu prends un petit bouillon?

VICTOIRE, prenant son bouillon.

Eh ben! m'avez-vous trouvé queut' chose?

MÈRE MICHEL.

Oui, j'ai presque parole, une bonne maison, c'est pas faute d'avoir trotté. Ah çà, t'es ben décidée à les quitter?

VICTOIRE.

Plus que jamais, ils n' veulent pas me r'augmenter.

MÈRE MICHEL.

Ah! dame, là-bas t'aurais cent écus, et ça vaut mieux que deux cents francs.

(Elle rit.)

VICTOIRE.

Vous avez déjeuné?

MÈRE MICHEL.

Du tout; puisque je venais te voir. J'ai dit : Je mangerai un morceau chez ma fille, comme dit c't autre.

VICTOIRE.

Mettez-vous là, au bout de la table; n'y a pas grand' chose, on ne fait pas de restes ici, c'est sèche. Je vas vous donner une cuisse de volaille.

(Elle prend une cuisse de volaille dans le buffet.)

MÈRE MICHEL.

Une cuisse de poulet! elle n'est pas déja si sec.

VICTOIRE.

Mon Dieu, maman, je suis toute sens dessus dessous, j'ai du monde aujourd'hui.

MÈRE MICHEL.

Oh! alors je viendrai ce soir t'aider à ranger la vaisselle.

VICTOIRE.

Tant mieux, vous dinerez avec M. François; vous le ferez s'expliquer, car il n'en finit pas.

MÈRE MICHEL.

Certainement qu'il faudra qu'il s'explique. Mais, Victoire, donne-moi à boire; car je n'ai pas envie de m'étouffer, comme dit c't autre.

VICTOIRE met une bouteille et un verre devant elle.

Tenez, maman, buvez. C'te nouvelle place serait donc bien bonne?

MÈRE MICHEL.

J' crois bien... C'est madame Badoulard, la garde-malade d'en face de d' cheux nous, qui m'a trouvé ça.

VICTOIRE.

C'est une bonne enfant, madame Badoulard.

MÈRE MICHEL.

C'est un gros marchand de vins de la Rapée, tu seras là comme l' poisson dans l'eau.

VICTOIRE.

En ce cas-là, je les lâche demain.

MÈRE MICHEL.

N' faut pas déja tant t'nir aux maîtres, y n' tiennent déja pas tant à nous. Si nous étions dans l'embarras, y nous y laisserions bien... Tiens, t'as ta chaîne !

VICTOIRE.

Oui, c'est monsieur qui m'l'a r' tirée d' gage.

MÈRE MICHEL.

Les maîtres sont d's ingrats... Je n' te connaissais pas c' fichu-là.

VICTOIRE.

C'est madame qui m' l'a donné.

MÈRE MICHEL.

T' as assez d' peine auprès d'elle, tu n' l'as pas volé.

VICTOIRE.

A c't' heure, mettez-moi c' pot d'graisse dans vot' poche, et c'te demi-bouteille sous vot' tablier; c'est les profits des cuisinières.

MÈRE MICHEL, mettant dans les poches de son tablier.

Ah! la mauvaise maison! donne toujours, comme dit c't autre...

( Victoire range la bouteille, le verre et l'assiette. Mère Michel enveloppe les restes dans du papier, et se tient à l'écart. )

## SCÈNE XII.

LES MÊMES; Mme CHIFFART, habillée.

MADAME CHIFFART.

Allons, Victoire, il est trois heures; où en êtes-vous, ma fille? comment, votre broche n'est pas encore mise !

VICTOIRE.

Soyez tranquille, madame, j's'rai en mesure.

MADAME CHIFFART.

Ah! voilà votre mère! Bonjour, madame Michel.

(Victoire met le poulet dans la cuisinière.)

MÈRE MICHEL.

Madame, j'ai ben l'honneur de vous saluer. J' passais par ici; j'ai dit : J' vas monter voir ma ma fille, et présenter mes respects à madame Chiffart.

MADAME CHIFFART.

C'est bien.

MÈRE MICHEL, câlinant.

Madame, êtes-vous toujours contente de Victoire?

MADAME CHIFFART.

Mais oui, assez... Elle a quelques défauts; mais elle est bonne fille.

MÈRE MICHEL.

Tant mieux, qu'elle vous contente; c'est tout c' que j' desire! J' lui disais encore tout-à-l'heure, que quand on a l' bonheur d'avoir de bons maîtres, faut ben s'y tenir, et n' pas changer d' maison pour l'appât de gagner queuque chose de plus.

MADAME CHIFFART.

Je suis persuadée que vous lui donnez de bons conseils.

MÈRE MICHEL.

Ah çà, vous pouvez lui demander qu'est-ce que je lui disais quand vous êtes venue. Qu'est-ce que je te disais; Victoire?

VICTOIRE.

C'est vrai, maman.

MÈRE MICHEL.

D'ailleurs, c'est pour elle qu'elle travaille : si elle fait bien, elle trouvera bien, comme dit c't autre.

MADAME CHIFFART.

Victoire, avez-vous fait rafraîchir votre mère ?

VICTOIRE.

Je ne me permettrais pas sans l'ordre de madame...

MÈRE MICHEL.

Je vous remercie, madame, je n'ai besoin de rien.

MADAME CHIFFART.

Mais si...

AIR : Dans la paix et l'innocence.

Allons, servez votre mère;
Regardez dans le buffet,
Il doit y rester, ma chère,
Une cuisse de poulet.

MÈRE MICHEL.

Vous êt's bien bonn', sur mon ame;
D' moi vous vous occupez trop :
Mais je n' sors jamais, madame,
Sans avoir pris tout c' qui m' faut.

Adieu, Victoire !

VICTOIRE.

Adieu, maman.

MÈRE MICHEL.

Pense bien à tout ce que je t'ai dit... continue à bien contenter madame et M. Chiffart, reste chez eux le plus long-temps que tu pourras : car pierre qui roule n'amasse pas de mousse, comme dit c't autre... Adieu, madame Chiffart, bien des choses à monsieur Chiffart, si j'ose vous prier... souffre-t-il toujours de sa catarrhe?

MADAME CHIFFART.

Non, pas trop.

MÈRE MICHEL.

Ah! tant mieux, car il en a bien souffert l'hiver dernière.

MADAME CHIFFART.

Au revoir.

MÈRE MICHEL.

Je vous salue, madame Chiffart.

( Elle sort en faisant la révérence. )

MADAME CHIFFART.

Adieu, mère Michel. Allons, Victoire, pressez votre dîner.

( Elle sort. )

## SCÈNE XIII.

VICTOIRE.

Mon dîner! mon Dieu, il est prêt... ah! Dieu, j'ai oublié de rapporter du beurre et je n'en ai plus ici. Je vais en emprunter à la bonne d'en face... (Elle ouvre la porte du fond.) Mam'zelle Thérèse!

THÉRÈSE, en dehors.

De quoi, mam'zelle Victoire?

VICTOIRE.

Prêtez-moi donc un peu de beurre, j'ai des épinards à fricasser. (Revenant.) Ces gueuses d'épinards, c'est la mort au beurre.

## SCÈNE XIV.

THÉRÈSE, VICTOIRE.

THÉRÈSE, apportant du beurre sur un plat.

Tenez, mam'zelle Victoire, en voilà une livre, prenez ce qu'il vous faut... Tiens, vous avez du monde!... fallait donc me dire ça, je suis libre, monsieur dîne en ville, et vous pensez bien que madame...

VICTOIRE.

Est-ce qu'on est venu la chercher?

THÉRÈSE.

Non, elle dîne chez sa tante... ou ailleurs; je ne resterai pas long-temps dans c'te maison-là, moi, je n'aime pas les allures.

VICTOIRE.

Faites comme moi, plantez là la baraque.

THÉRÈSE.

Hein?... Vous vous en allez d'ici? est-ce qu'on vous renvoie?

VICTOIRE.

Non, c'est moi qui s'en va. Ils n'en savent rien encore.

THÉRÈSE, à part.

C'est bon à savoir; madame qui m'a donné mon compte, si je pouvais... je n'aurais que le carré à traverser...

VICTOIRE.

Ah çà, c'est entre nous, Thérèse...

(Elle chante en préparant sa soupe et son bœuf.)

AIR: Elle était heureuse au village.

Vous êt's bonne enfant, v'là pourquoi
Je vous mets dans ma confidence.
Monsieur est toujours après moi;
Quand il finit, madam' commence.
Ils pourront quenqu' jour me r'gretter,
Mais de les servir je suis lasse.

THÉRÈSE.

Vous faites bien de les quitter,
Et je me mets à votre place.

V'là un beau bœuf; vous ne mettez pas de persil?

VICTOIRE.

Je n'en ai pas, ils s'en passeront. Thérèse, pendant que je vais servir la soupe et le bouilli, tournez mon poulet et veillez à mes épinards, vous serez bien gentille.

(Elle sort avec la soupière et le bouilli par-dessus.)

## SCÈNE XV.

THÉRÈSE, seule.

Tiens, c'te Victoire qui quitte une place comme ça! c'est pourtant agréable, deux personnes seules et pas d'enfants... avec ça qu'on donne ici deux cents francs, et que je n'ai que cinquante écus où c' que je suis.

AIR du Ménage d'un Garçon.

A sa place il faut que j' me glisse,
Puisqu'on y gagn' quequ' chos' de plus.
Si j' fais un' pareille malice,
Je n' suis pas la seule au surplus.
N' faut pas prendr' la place d'un autre
Sans motif et sans bonn' raison.
Mais quand elle vaut mieux qu' la nôtre,
Ma foi, pourquoi se gên'rait-on?

## SCÈNE XVI.

VICTOIRE, THÉRÈSE.

VICTOIRE, accourant.

Ah! mon Dieu, je le sentais de là-dedans, mon poulet brûle; vous ne l'avez donc pas retourné?

THÉRÈSE.

J'y allais.

VICTOIRE, le débrochant.

Voyez, voyez, il est tout noir; comment que je vais le servir, à présent?

THÉRÈSE, le retournant avec sang-froid.

Eh bien! on met le brûlé en dessous, ça ne paraît pas.

VICTOIRE.

Qu'est-ce que madame va dire?

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que ça vous fait, puisque vous les quittez?

VICTOIRE, allant au fourneau.

Ça n'est pas encore décidé... allons, v'là mes épinards qui sont attachés!

THÉRÈSE.

Ça ne leur donnera qu'un petit goût...

VICTOIRE, les mettant sur un plat.

Quelle drôle de fille vous faites! Vous êtes d'un tranquille...

THÉRÈSE.

Je ne suis pas forte sur la cuisine, on en fait si peu chez nous!

VICTOIRE.

Je vas toujours leur porter ça; s'ils ne le mangent pas, ils le lairont.

(Elle emporte le poulet et les épinards.)

THÉRÈSE, seule un moment.

J'y ai donné là un joli coup de main, tout de même. (Elle écoute.) Je crois qu'on la gronde; c'est bon, ça va avancer la chose.

MADAME CHIFFART, en dehors.

Je vous dis que vous êtes une maladroite, que vous ne savez rien faire.

VICTOIRE, en dehors.

Mais, madame...

THÉRÈSE.

Les v'là qui viennent.

## SCÈNE XVII.

THÉRÈSE, Mme CHIFFART; VICTOIRE, rapportant le rôti, et une chandelle à la main.

MADAME CHIFFART.

Vous faites toujours trop de feu.

VICTOIRE.

Mais, madame, il n'y en avait presque pas.

MADAME CHIFFART.

Tenez, tenez, un feu à rôtir un bœuf... Allons, on se passera de rôti; voilà un beau dîner, pour un dîner prié! Allez chercher deux demi-tasses pour ces messieurs, au café du coin... sans sucre.

VICTOIRE.

Mon Dieu, madame, vous ne trouvez rien de bien. Si vous n'êtes pas contente... Je vas mettre mon schall.

MADAME CHIFFART.

Comment, un schall pour aller à deux pas?

VICTOIRE.

Faut bien que je mette mon schall, je ne peux pas sortir de d' sans.

(Elle sort en bougonnant.)

MADAME CHIFFART.

L'impertinente!

## SCÈNE XVIII.

THÉRÈSE, Mme CHIFFART.

MADAME CHIFFART.

Tiens, vous étiez là, Thérèse?

THÉRÈSE.

Oui, madame; je lui disais, au moment même: Retournez donc votre poulet, Victoire, il y a trop de feu!

MADAME CHIFFART.

Oh! mais, vous avez du soin, vous.

THÉRÈSE.

Il en faut où c' que j' suis; madame est près regardante, et l'on n'a pas toujours le bonheur d'avoir des maîtres comme madame Chiffart.

MADAME CHIFFART.

Je vous réponds que je suis bien lasse de Victoire.

THÉRÈSE.

Elle est pourtant bonne fille; eh bien! il faut qu'elle ait des ennemis dans la maison; car on ne la ménage pas.

MADAME CHIFFART.

Bah!...

THÉRÈSE.

Oh! c'est peut-être que la portière l'y en veut, et qu'elle aura monté contr' elle les autres cuisinières.

MADAME CHIFFART.

Est-ce que vous sauriez quelque chose?

THÉRÈSE.

Je ne suis pas faite pour dire du mal d'une camarade, certainement; d'ailleurs nous sommes amies, et, comme elle oublie souvent, je lui prête tout ce qu'elle a de besoin; mais elle rend fidèlement!

MADAME CHIFFART.

Vous ne voulez pas lui faire du tort, c'est bien, Thérèse; mais qu'est-ce qu'on dit d'elle dans la maison?

THÉRÈSE.

AIR: Voilà la manière.

Ça me fait d' la pein',
Mais on dit dans l' quartier,
Qu'elle fait sans gên'
Danser l'ans' du panier.
On dit que toujours
Les voisin's chez ell' font bonn' chère,
Et qu' tous les huit jours
Ell' donne un pot d' graisse à sa mère.
Je ne peux pas croire
A ces propos-là;
Mais faut ben qu' Victoire
Fass' queuqu' chos' comme ça. } bis.

MADAME CHIFFART, à part.

J'en apprends de belles! est-ce tout?

THÉRÈSE.

Je n'ose pas vous dire le reste.

MADAME CHIFFART.

Voyons, voyons.

THÉRÈSE.

Même air.

On dit dans l' monde
Que c' bon monsieur Chiffart,
Bien loin qu'il la gronde,
La traite avec égard.
Que d'vant votre époux
Ell' sait s' contrefaire de sorte,
Que ça n' s'rait pas vous
Qui pourriez la mettre à la porte.
Je ne peux pas croire
A ces propos-là;
Mais faut ben qu' Victoire
Fass' queuqu' chos' pour ça. } bis.

MADAME CHIFFART.

Ah! je n'oserais pas la mettre à la porte; nous verrons... je la renvoie demain. C'est décidément un mauvais sujet que cette fille.

THÉRÈSE.

Madame n'aura pas cette peine-là; car sa mère lui a trouvé une place, et elle va quitter madame.

MADAME CHIFFART.

Elle compte, sans doute, me laisser dans l'embarras! Quel dommage que vous soyez placée, Thérèse! car vous êtes une bonne fille.

(Victoire rentre et porte le café dans l'intérieur.)

THÉRÈSE.

Ah! madame, je ne me plais pas beaucoup chez madame Goblot.

MADAME CHIFFART.

Eh bien! c'est dit, Thérèse; si ça vous convient, voilà le denier à Dieu.

(Elle lui donne cinq francs.)

THÉRÈSE, après quelques façons.

Je suis bien contente d'entrer chez vous; mais ne dites rien à Victoire que je n'aie prévenu madame Goblot; car les maîtres méritent toujours des égards.

MADAME CHIFFART.

C'est bien, c'est bien, Thérèse; elle n'aura son paquet que demain; d'ailleurs j'en ai besoin ce soir.

## SCÈNE XIX.

THÉRÈSE, VICTOIRE, Mme CHIFFART.

MADAME CHIFFART.

AIR: Venez donc, mon cher Caquet.

La renvoyer, Dieu merci,
D'avance,
Est une jouissance;
Demain ell' verra si
Mon époux est le maître ici.

VICTOIRE, arrivant de l'intérieur.

Madame, à l'instant,
Monsieur vous attend.
Vous n' m'en voulez plus, j' pense?

MADAME CHIFFART, à Victoire.

Tout est arrangé,
(A part.)
Demain, ton congé.

VICTOIRE, faisant la révérence.

Madame, ben obligé.

ENSEMBLE.

La renvoyer, Dieu merci, etc.

(Madame Chiffart sort.)

VICTOIRE, à part.

Ell' va sortir, Dieu merci;
D'avance,
Quelle jouissance!
Nous allons bien rire si
Les voisin's viennent ici.

THÉRÈSE, à part.

Ell' va sortir d'ici;
D'avance,
Quelle jouissance!
Demain ell' verra si
Un' autr' maison vaut mieux qu' cell'-ci.

VICTOIRE, se débarrassant de son schall.

Les voilà partis... on respire... Faut espérer qu'ils seront toute la soirée dehors. Vous allez dîner, Thérèse?

THÉRÈSE.

Oui, je vais manger un morceau... Votre bourgeoise était bien en colère, allez...

VICTOIRE.

Elle vous a donc parlé?

THÉRÈSE.

Oui, mais j'y ai dit ce que je devais lui dire; elle est méchante; je ne voudrais pas la servir.

VICTOIRE.

Vous avez raison, je ne la servirai pas longtemps, non plus. Tiens, voilà M. François.

## SCÈNE XX.

LES MÊMES; FRANÇOIS, en toilette.

FRANÇOIS.

Salut, mesdemoiselles. Dites donc, j'arrive bien; je viens de rencontrer les bourgeois qui filaient du côté de la rue de Braque.

VICTOIRE.

C'est bon; ils vont à la Gaîté... ils rentreront tard. Allumons donc une deuxième chandelle; il faut voir clair à ce qu'on fait.

(Elle pose les deux chandelles sur la table de cuisine.)

## SCÈNE XXI.

FRANÇOIS, VICTOIRE, MADELEINE, THÉRÈSE.

MADELEINE, entr'ouvrant la porte.

Excusez, Victoire, je croyais que vous étiez seule.

VICTOIRE.

Entrez donc, Madeleine, c'est monsieur François et Thérèse... vous les connaissez.

MADELEINE, posant sa chandelle sur la table à côté des autres.

Je viens d'éclairer monsieur, qui va, comme de coutume, voir jouer au billard, au café Turc.

THÉRÈSE.

Alors, vous v'là la bourgeoise.

MADELEINE, riant.

Je la suis bien sans cela.

FRANÇOIS.

Vous êtes heureuse de servir chez un garçon.

MADELEINE.

C'est pas un garçon, c'est un veuve; il m'a dit qu'il ne se remarierait jamais, si je restais à son service.

FRANÇOIS, riant.

Hum!... vous... la petite mère.

CATHERINE, appelant au dehors.

Mam'zelle Victoire!

VICTOIRE.

Tiens, c'est Catherine; quoi qu'elle veut donc? (Elle ouvrē la fenêtre.) Qu'est-ce que vous voulez, Catherine?...

CATHERINE.

Montez donc, il me reste un restant de pâte, nous ferons des crêpes.

VICTOIRE, criant.

Descendez votre pâte, j'ai du monde; nous les ferons ici...

CATHERINE, criant.

C'est bon, je descends.

THÉRÈSE.

Victoire, vous avez tort de la voir c'te Catherine; je ne peux pas la sentir.

VICTOIRE.

Pourquoi ça?

THÉRÈSE.

Parcequ'elle fait trop d'embarras. Ça se donne pour habile, et ça sort de d'chez un mauvais petit traiteur à cinq sous le plat.

MADELEINE.

Elle dit pourtant qu'elle gagne cent écus là-haut. Quel amour-propre!

THÉRÈSE.

Oui, je sais bien, comme je danse; ça n'a que ses cinquante écus, sans profits encore.

FRANÇOIS.

La voilà, mangeons ses crêpes, et ne disons rien.

## SCÈNE XXII.

LES MÊMES; CATHERINE, sa chandelle à la main qu'elle pose sur la table, et apportant son poêlon qu'elle met sur le fourneau.

CATHERINE, entre Victoire et Madeleine.

V'là ma pâte. Bonjour, les autres; ils ont voulu des beugnets, c't' idée! Eh bien! j'ai dit, Je mangerai des crêpes; j'ai remis là-dedans trois bons jaunes d'œufs, ça fait que la pâte sera plus légère.

VICTOIRE.

C'est étonnant, qui se soyent mis en frais.

THÉRÈSE, riant.

Oui, ça ne leur z'arrive pas souvent.

CATHERINE.

Mais aujourd'hui, ils avaient c't oncle en question.

THÉRÈSE.

Ah! oui, c't onque, ça fait encore une drôle de famille!

CATHERINE.

Ne m'en parlez pas; ils me font rire; c'est comme les vôtres, Victoire.

VICTOIRE.

Il y a comme ça un tas de gens qui ont des petits revenus, et qui veulent faire les personnes aisées.

THÉRÈSE.

Ça fait de la dépense pour paraître, et ça économise sur les pauvres domestiques; ça f' rait bien mieux d'augmenter nos gages.

MADELEINE.

Dites donc, on dit que la vôtre serre les restes dans le buffet, et qu'elle emporte la clef?

THÉRÈSE.

Est-ce que je n'ai pas soin de mettre à part ce qu'il me faut? C'est comme vous, on dit que votre maître va lui-même à la cave.

MADELEINE.

Ça n'empêche pas qui n'y voye que du feu, et que je ne bois pas de l'eau.

FRANÇOIS.

Je vois qu'avec vous, les maîtres sont en bonnes mains. Laissons-les donc un peu tranquilles, ces pauvres maîtres.

(On frappe à la porte.)

VICTOIRE.

Entrez.

## SCÈNE XXIII.

LES MÊMES; LA BOURGUIGNONNE.

(La Bourguignonne ouvre la porte, et reste sur le seuil d'un air hébété.)

VICTOIRE.

Tiens, c'est la Bourguignonne, la nouvelle du second.

LA BOURGUIGNONNE.

Voulez-vous me permettre d'allumer ma lumière, mesdemoiselles?

VICTOIRE.

Entrez donc, entrez donc; a-t-elle l'air godiche!

MADELEINE.

Elle est toute honteuse...

LA BOURGUIGNONNE, entrant, le nez baissé.

Quand on ne connaît pas.

FRANÇOIS.

On fait connaissance; nous sommes tous des bons enfants.

LA BOURGUIGNONNE, allumant sa chandelle.

Excusez, mesdemoiselles.

(Elle fait une révérence.)

THÉRÈSE.

Eh ben! elle s'en va... est-ce que votre bourgeoise est chez vous?

LA BOURGUIGNONNE.

Non, mais elle m'a donné des tabeliers à ourler.

MADELEINE.

Vous les ourlerez demain; nous allons manger des crêpes.

LA BOURGUIGNONNE, riant.

Hum! hum! hum! en ce cas, je vas t'éteindre ma chandelle.

THÉRÈSE.

Mais non; si vous ne la laissez pas brûler, votre bourgeoise verra que vous êtes sortie.

LA BOURGUIGNONNE.

C'est vrai.

(Elle pose sa chandelle à côté des autres.)

FRANÇOIS.

Dites donc, la Bourguignonne est joliment jobarde.

MADELEINE.

Elle ne fait que d'arriver.

THÉRÈSE.

Vous êtes entrée de mercredi?

LA BOURGUIGNONNE, riant.

Oui.

THÉRÈSE.

Combien que vous gagnez?

LA BOURGUIGNONNE.

Vingt écus.

FRANÇOIS.

Soixante francs!... et pas de vin?

LA BOURGUIGNONNE.

De l'eau.

FRANÇOIS.

Quelle baraque!

MADELEINE.

Et pas de café?

LA BOURGUIGNONNE.

Du pain sèche.

VICTOIRE.

Soixante francs!... si c'est pas une horreur! ils prennent des jeunesses de campagne, parce-qu'ils mènent ça comme ils veulent.

LA BOURGUIGNONNE.

Je n'y resterai pas long-temps. Sitôt que je saurai faire un peu de cuisine, mes parents m'ont dit que je m'en irais de cheuzeux.

THÉRÈSE.

C'est bien.

MADELEINE.

A la bonne heure!

FRANÇOIS.

Voyons, je vais mettre la poêle au feu. Pendant que la friture chauffera, mam'zelle Victoire nous chantera *Bergerette*.

TOUTES.

Ah! oui! Victoire, chantez donc Bergerette.

VICTOIRE.

Non, non, quand nous aurons mangé.

THÉRÈSE.

Voulez-vous que j'aille vous querir un restant de pâté, pour vous prouver que madame n'enferme pas tout dans le buffet?

(Elle prend sa chandelle et sort.)

VICTOIRE.

Allez.

MADELEINE.

Je vas vous apporter du vin, pour vous faire voir que monsieur n'a pas toujours les clefs de la cave dans sa poche.

CATHERINE.

Faut prendre du café, j'en ai fait pour demain, je vas le descendre.

(Elle sort.)

VICTOIRE.

Eh bien! et vous?

LA BOURGUIGNONNE, les bras ballants.

Moi, je n'ai rien, madame serre tout.

FRANÇOIS.

Ah! la grande jeunesse! ça passera pour aujourd'hui, mais une autre fois il faudra apporter queq' chose.

VICTOIRE.

Je m'en vas toujours mettre un bout de couvert... eh bien! aidez-moi donc, vous restez là les bras croisés?

(Elles descendent la table sur le devant du théâtre.)

LA BOURGUIGNONNE.

Ous qu'y a des assiattes?

VICTOIRE.

Quoi?

LA BOURGUIGNONNE.

Ous qu'y a d's assiattes?

VICTOIRE, se moquant d'elle.

Elles sont là, les assiattes.

(Elle indique le buffet.)

FRANÇOIS.

Je suis pourtant seul d'homme ici. Si l'on était t'hardi...

## SCÈNE XXIV.

VICTOIRE; LA JEUNESSE, une chandelle à la main; LA BOURGUIGNONNE, FRANÇOIS.

LA JEUNESSE.

Salut, mam'zelle Victoire. Excusez, c'est que la portière m'avait dit que mam'zelle Madeleine était ici.

FRANÇOIS, se retournant.

Qu'est-ce que c'est, mam'zelle Victoire?

VICTOIRE.

C'est le cocher du premier.

FRANÇOIS.

Il ne vient pas pour vous?

VICTOIRE.

Non, il vient pour Madeleine.

FRANÇOIS.

A la bonne heure.

VICTOIRE.

Entrez, monsieur La Jeunesse; elle est allée chercher du vin, vous boirez avec nous.

LA JEUNESSE.

Pas de refus, mam'zelle Victoire; justement je lui apportais une bouteille.

(Il la tire de sa poche et la pose sur la table; François fait sauter les crêpes dans la poêle.)

## SCÈNE XXV.

LES MÊMES; THÉRÈSE, CATHERINE, MADELEINE, arrivent l'une après l'autre.

AIR du Carillon.

Vite au festin,
Que la fête
Soit complète;
Vite au festin,
Les cuisinièr's sont en train.

THÉRÈSE.

V'là mon pâté.

MADELEINE.

Mon vin n'est pas d' la piquette.

CATHERINE, montrant sa cafetière.

Je l'ai goûté,
J dis qu'il n'est pas éventé.

(Elle la met au feu.)

CHOEUR.

Vite au festin, etc.

## SCÈNE XXVI.

LES MÊMES; LA MÈRE MICHEL.

MÈRE MICHEL, essoufflée.

Ah! que de monde! Victoire, j'ai à te parler.

VICTOIRE.

Parlez, ne vous gênez pas, n' y a personne de trop ici.

MÈRE MICHEL.

J' te viens dire que c'te place...

VICTOIRE.

Ah! j' suis t'arrêtée; bon!

MÈRE MICHEL.

Non, au contraire; malheureusement ils ont une cuisinière d'hier; c'est leur bouchère qui leur a procurée. Madame Badoulard est désolée; mais ces bouchères, ça se méle toujours de ça.

VICTOIRE.

J' crois ben, ça y trouve leurs intérêts; mais ne vous chagrinez pas, maman: justement je n'ai rien dit à ceux-ci.

MÈRE MICHEL.

Tu as eu raison; n' faut jamais s' presser, comme dit c't autre.

THÉRÈSE, à part.

J'ai bien fait de me presser, moi; elle va joliment être attrapée ce soir.

VICTOIRE.

Allons, allons, à table. Monsieur La Jeunesse, à côté de Madeleine.

MADELEINE.

C'est aimable à vous d'être venu, monsieur La Jeunesse!

FRANÇOIS.

Eh ben! et moi, qui tiens la queue de la poêle!

MÈRE MICHEL.

Vous êtes le plus embarrassé, comme dit c't autre.

(On rit.)

FRANÇOIS, riant.

Ah! c'est un calembour.

(Tout le monde se place à table. Toutes les chandelles que les cuisinières ont apportées sont sur la table. — La Bourguignonne se tient à l'écart.)

VICTOIRE, à la Bourguignonne.

Mais placez-vous donc.

(Elle se place au bout de la table, et met son assiette sur ses genoux.)

FRANÇOIS, distribuant les crêpes.

Y en a assez; servons chaud.

CHOEUR.

Vite au festin,
Que la fête
Soit complète;
Vite au festin,
Les cuisinièr's sont en train.

VICTOIRE.

Buvons d'abord un coup.

FRANÇOIS.

Buvons-en deux... Dites donc, monsieur le cocher... versez de votre côté. (Bas à Catherine.) Ne dites rien.

LA JEUNESSE.

Que je verse... Parceque je suis cocher?... Ah! ah!

FRANÇOIS.

C'est un calembour.

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!

THÉRÈSE.

A vot' santé, mam' Michel.

MÈRE MICHEL.

J' vous r'mercie, comme dit c't autre.

FRANÇOIS.

Allons, mam'zelle Victoire, ça n' se passera pas en conversation; vous nous avez promis *Bergerette.*

VICTOIRE.

C'est que l'air est commune.

FRANÇOIS.

Oui, mais elle est belle.

VICTOIRE.

J'aime mieux vous chanter *le Départ du Guernadier.* Mais avant, monsieur François, racontez-nous quelque chose.

FRANÇOIS.

Oui, je veux bien vous raconter ça... la pièce des *Deux Forçats*.... La drôle d'intitulée! Pour lors... voilà donc qu'y en a un grand pâle, habillé tout en blanc, avec un habit gris, qui doit épouser une meunière qu'a des écus. Pendant qu'ils vont à la municipalité, arrive un galérien échappé de là-bas, qu'est mal mis, une redingote râpée... un chapeau terrible... pas de barbe

faite... un air minable qui fait frémir... t'nez, juste comme le brigand de *la Femme à Deux Maris*, de l'Ambégu : on dirait que c'est le même... puisque y avait, à côté d'nous, des bourgeois qui disaient que c'était l'Ambégu qu'il l'avait prêté à la Porte-Saint-Martin, pour quelques jours, parceque ces deux théâtres sont amis ensemble... Voilà donc que l' marié r'vient, y trouve le scélérat qui l'attendait, parcequ'ils se sont trouvés ensemble à Toulon... Oui, l' marié avait été condamné pour un autre qu'avait fait une bassesse... C'est un beau trait ça!... V'là donc qui demande au brigand, pourquoi qui vient comme ça, qu'est-ce qui y a donné son adresse? Quéque tu me veux? qui dit.—Ah bien! qu'dit l' galérien : ah! qu'est-ce que je veux? qui dit; eh ben! puisque t'est à ton aise, et que t'est heureux, faut qu'tu m'en donnes. — Ah! faut que je t'en donne? qui dit... quiens! c'est tout commode, qui dit; — eh comben qui te faut? — Donne-moi ce que tu voudras, mais que ça soye une bonne somme. — Ah! dit l' marié, si j'aurais su que tu aurais v'nu, je m'aurais en allé autre part, tout d' même; mais, c'est égal, j'vas t'en donner... et j' t'invite de la noce, à condition qu'personne te verra... et que tu t'en iras tout de suite. — C'est bon, qui dit le gueux. — Ils se quittent. — Pour enjoliver la chose, on fait v'nir des danseuses en bergères... mais des belles paysannes, avec des robes de soye et des souyers blancs... Ces paysannes-là doivent gagner de bonnes journées dans leurs départements pour être si calées... et puis, quand c'est trop triste, on en fait v'nir un grand sec, qui est mince, qui vient dire des bêtises; on voit qu'il met du sien, y dit un tas de mots... ça fait rire la salle; et puis quand il s'en va, on se r'met à pleurer... et pis y revient de quart d'heure en quart d'heure... parcequ'on le paye pour ça, comme à l'Ambégu dans *Thérèse*. Eh ben, moi, quand je pleure, j'aime pas qu'on me fasse rire, parceque ça m'coupe ma satisfaction... Quand la danse est finite, le scélérat va dans la chambre du marié, enfonce son secrétaire, vole tous ses effets. L' marié arrive, et lui dit : Comment, moi que je t'ai obligé, tu me voles ma monnaie blanche et jusqu'à mes pantalons! tu es t'un gueusard! qui dit. Pour toute réponse, il reçoit un coup de pistolet de la main d' son ami. On arrive, on panse sa blessure, et on découvre sur son épaule deux lettres, *T. F.*, c'qui veut dire, *galérien*. Tout le monde pleure. Arrive un maître de poste qui s'en va; un officier en militaire, qui vient dire que le marié est un garçon honnête, qui s'a sacrifié pour un autre; le mariage se consume; et puis ça finit par la morale, comme à la Gaîté dans *la Fille de l'Exilé*. Comme dit M. Martv : « Toutefois et quand que l'innocence a de la » vertu, tant plus qu'on la tourmente, tant plus » qu'alle doit dormir tranquille*. » C'est sensible comme tout!...

VICTOIRE.

A présent, je vas vous chanter *le Départ du Guernadier*, mais vous ferez chorus; y êtes-vous? J'y suis.

PREMIER COUPLET.

Guernadier, que tu m'affliges } *bis.*
En m'apprenant ton départ! }
Va dire à ton capitaine
Qu'il te laisse en nos cantons;
Que j'en serais
Ben aise,
Contente,
Ravie,
De t'avoir en garnison. } *bis en chœur.*

DEUXIÈME COUPLET.

Ma Fanchon, sois-en ben sûre, } *bis.*
Je ne t'oublierai jamais; }
C'est un amant qui te l' jure :
Et crois bien qu'il n'aura pas
Le cœur assez
Capable,
Barbare,
Perfide,
D'oublier tous tes attraits. } *bis en chœur.*

TROISIÈME COUPLET.

Guernadier, puisque tu quittes } *bis.*
Ta Fanchon, ta bonne amie, }
Tiens, voilà quatre chemises,
Cinq mouchoirs, un' pair' de bas.
Sois-moi toujours
Fidèle,
Constant,
Sincère,
Je ne t'oublierai jamais. } *bis en chœur.*

## SCÈNE XXVII.

LES MÊMES; M. et Mme CHIFFART ouvrent la porte du fond, et demeurent stupéfaits du tableau qu'ils voient sur le devant.

FRANÇOIS, se levant avec enthousiasme.

Ah! mam'zelle Victoire, faut que je vous embrasse.

MÈRE MICHEL.

C'est juste. (Riant.) Elle va t'avoir un garçon sur la joue, comme dit c't autre.

MADAME CHIFFART, sévèrement.

C'est superbe! très bien, très bien, mademoiselle!

TOUS, prenant leur chandelle.

C'est ses maîtres!

(La mère Michel est stupéfaite à la vue de madame Chiffart.)

MADAME CHIFFART.

Il paraît qu'on ne m'avait pas trompée, et que ça va bien quand je n'y suis pas.

* Ce récit est arrangé par M. Odry, et fait beaucoup rire par la manière comique dont il le débite.

VICTOIRE.

Quoi donc, madame? quand l'ouvrage est faite on peut s'amuser.

MADAME CHIFFART.

Oui, aux dépens de ses maîtres.

VICTOIRE.

Si vous croyez qu'on mange votre bien, vous vous trompez, chacun avait apporté son plat.

TOUS.

Oui, madame, chacun avait apporté son plat.

FRANÇOIS.

Et ceux qui n'avaient rien apporté ont apporté leur émabilité.

VICTOIRE.

Et je suis bien libre dans ma cuisine.

M. CHIFFART, son rat de cave à la main.

Au fait, si chacun avait apporté son plat...

MADAME CHIFFART.

Taisez-vous, monsieur Chiffart, je sais ce que je sais.

VICTOIRE.

Qu'est-ce que vous voulez dire, madame?

MADAME CHIFFART.

Comme je ne veux pas que vous me laissiez dans l'embarras, je me suis précautionnée, et demain vous sortirez de chez moi.

MÈRE MICHEL.

Comment, madame, vous mettez ma fille sur le pavé!...

MADAME CHIFFART.

Non, puisqu'elle a une place.

VICTOIRE, pleurnichant.

Qui est-ce qui a pu vous dire des choses pareilles? Non, madame, je n'en ai pas.

MADAME CHIFFART.

J'en suis fâchée, j'ai arrêté Thérèse.

VICTOIRE.

Comment! Thérèse?

THÉRÈSE.

Dame! vous m'aviez dit que vous quittiez.... mais entrez à ma place chez madame Goblot.

VICTOIRE.

Oui, cinquante francs de moins qu'ici. Merci!

M. CHIFFART, à sa femme.

Mais, ma femme, puisque Victoire n'a pas de place, tu ne peux pas...

MADAME CHIFFART.

Je vous conseille de parler! qu'est-ce que j'ai trouvé dans votre gilet? (Lui montrant la reconnaissance de Victoire.) Reconnaissez-vous ça?

M. CHIFFART.

C'est une reconnaissance... puisque je suis au Mont-de-Piété, et que Victoire m'avait prié...

MADAME CHIFFART.

Qu'elle retire ses effets elle-même.

(Elle lui rend la reconnaissance.)

MÈRE MICHEL.

Madame, il ne faut humilier personne; si ma fille s'est endettée, c'était pour être utile à sa famille... d'ailleurs, comme monsieur François ne peut pas faire autrement que de l'épouser, je suis tranquille.

FRANÇOIS.

A propos! je savais bien que j'étais venu pour quelque chose.

MÈRE MICHEL.

Vous voyez.

FRANÇOIS.

Je me suis arrangé avec la bourgeoise : décidément elle me recédera son fonds l'année prochaine; mais, en attendant, il lui faut une fille de boutique; mam'zelle Victoire, j'ai pensé à vous... ça fait que nous demeurerons toutes les deux dans la même maison, et plus tard l'hymen calmera vos chagrins.

VICTOIRE.

Vous voyez, madame, que je ne suis pas sur le pavé. Monsieur, madame, comme vous n'avez pas de reproches à me faire sur la probité, voudrez-vous me permettre de revenir vous voir?

M. CHIFFART.

Oui, Victoire; vous nous ferez toujours plaisir.

(Il lui parle bas.)

MADAME CHIFFART.

Allons, monsieur Chiffart, allez-vous faire long-temps la conversation?

M. CHIFFART.

Je te suis, mignonne.

MADAME CHIFFART.

Qu'est-ce que c'est que *je te suis?* passez devant.

M. CHIFFART.

Mais...

MADAME CHIFFART, le poussant.

Passez devant.

VICTOIRE.

Madame, si vous voulez voir mes effets?

MADAME CHIFFART, sortant.

Nous verrons ça demain, il fera jour.

FRANÇOIS.

Et lui signer son livret, s'il vous plaît?

## SCÈNE XXVIII.

TOUS, excepté LES MAÎTRES.

VICTOIRE.

Dites donc, Thérèse, vous êtes une sournoise.

THÉRÈSE.

Dame! vous m'aviez dit que vous les quittiez.

VICTOIRE.

Je ne vous en veux pas. Quéque ça me fait? j'ai une place. Les v'là partis, remettons-nous à table, et mangeons nos crêpes.

AIR du vaudeville des Blouses.

En vain un maître et gronde et fait tapage,
A la cuisine on sait fair' son métier ;
Depuis l' premier jusqu'au dernier étage,
On f'ra toujours danser l'anse du panier.

TOUS.

En vain, etc.

THÉRÈSE.

Quand ma maîtress' vient pour peser sa viande,
Afin d' savoir si le compte est bien net,
Je prends à part un p'tit os d' contrebande,
Je le lui glisse, et v'là son poids tout fait.

TOUS.

En vain, etc.

MADELEINE.

Lorsque monsieur a marqué la bouteille,
Et qu' mon cousin desire boire un coup,
Ce qu'il boit d' vin l'eau l' remplace à merveille ;
Mais, au coup d'œil, ça n' paraît pas du tout.

TOUS.

En vain, etc.

LA BOURGUIGNONNE.

Mesdemoisell's, je suis encor novice,
N'y a pas long-temps que je suis à Paris ;
Dam'! quand on n'a qu' deux ou trois mois d' ser-
On est encore un peu de son pays. [vice,

TOUS.

En vain, etc.

FRANÇOIS.

Pour votre époux, quand vous daignez me prendre,
N' voyez en moi qu'un boulanger d'amour.
Comme mon pain je s'rai chaud, je s'rai tendre ;
Comprenez-vous, mam'zell', le calembour ?

TOUS.

En vain, etc.

VICTOIRE, au public.

Messieurs, mesdam's, vous voyez nos manières,
Nous en avons ici pour tous les goûts ;
Si vous voulez former vos cuisinières,
Envoyez-les à l'école chez nous.

TOUS.

Messieurs, mesdam's, vous, etc.

FIN DES CUISINIÈRES.

PARIS.—IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

# LE DUEL ET LE DÉJEUNER,

OU

# LES COMÉDIENS JOUÉS,

COMÉDIE-ANECDOTE EN UN ACTE ET EN PROSE, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR

MM. ARMAND GOUFFÉ ET P. LEDOUX;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 22 septembre 1818.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

| | |
|---|---|
| DÉSESSARTS | M. Bosquier. |
| DUGAZON | M. Lepeintre. |
| SAINT-LÉON, capitaine de dragons | M. Cazot. |
| Mme SAINT-LÉON | Mlle Victorine. |
| LECOQ, domestique | M. Odry. |
| Deux Domestiques venus du dehors. | |

La scène se passe entre Versailles et Paris.

---

Le théâtre représente une forêt; à droite du spectateur, un petit pavillon, attenant au mur d'un parc; ce pavillon, dont la porte doit être fort étroite, est couronné par une terrasse, sur laquelle on peut placer un couvert pour cinq ou six personnes: de l'autre côté du théâtre un arbre se détache des autres et ombrage un banc de gazon.

## SCÈNE I.

Mme SAINT-LÉON, une lettre à la main, et assise sur le banc de gazon.

Mon mari n'arrive pas de Versailles! voilà près d'une heure que je l'attends. C'est pourtant bien ici, au bout du parc, auprès du pavillon, qu'il m'a donné rendez-vous... c'est fini, nous n'irons pas ce soir au bal, où je me promettais tant de plaisir... me laisser ainsi seule pendant deux jours, après trois mois de mariage!... voilà ce que c'est que d'épouser un jeune officier! Cependant j'aurais tort de me plaindre; Saint-Léon sait que j'aime la campagne, et il vient de m'acheter cette jolie terre, entre Versailles et Paris... On ne saurait être plus heureuse que moi; la seule chose qui m'inquiète, ce sont les liaisons qu'il a formées avec de jeunes étourdis, particulièrement avec la plupart des comédiens français qu'il ne quitte presque plus, depuis que les spectacles de la cour les appellent à Versailles. Ces messieurs, qui pourtant ne m'ont jamais vue, se sont fait de moi une idée assez singulière et très peu flatteuse, si j'en juge d'après cette impertinente lettre que M. Dugazon a adressée à mon mari, et qui, par hasard, est tombée entre mes mains.

(Elle lit.)

« Mon cher Saint-Léon,

« Ce que nous venons d'apprendre est-il vrai? « Comment, toi, officier de dragons, tu as été « chercher une femme dans le fond d'une pro- « vince! Que vont dire nos dames de la ville? « Elles vont se moquer de toi, elles auront tort, « sans doute... Désessarts pense, ainsi que moi, « que tu as bien fait d'épouser une provinciale, « fût-elle même bien gauche et bien niaise, si « elle t'a apporté une bonne dot.

« Reçois donc nos sincères félicitations.

« Scapin-Dugazon. »

Quelle impertinence! comme s'il était nécessaire qu'une femme fût élevée à Paris pour avoir de la malice!

Air: Rassurez-vous, ma mère.

Aujourd'hui, c'est l'usage,
La beauté la plus sage
Montre, même au village,
Mille talents
Brillants.

Messieurs les bons apôtres,
Je pourrai quelque jour,
Vous qui jouez les autres,
Vous jouer à mon tour.

Aujourd'hui, etc.

## SCÈNE II.

### Mme SAINT-LÉON, LECOQ.

LECOQ.

Madame!

MADAME SAINT-LÉON.

Qui est-ce?

LECOQ.

C'est moi, Lecoq, votre chef de cuisine.

MADAME SAINT-LÉON.

Que veux-tu?

LECOQ.

Comme, d'après les ordres de monsieur, votre femme de chambre, votre cocher et vos deux laquais sont tous partis ce matin pour Paris, afin de transporter ici vos meubles, votre vin, vos robes, et autres comestibles, je suis resté seul pour vous servir, et je viens prendre vos ordres pour le déjeuner... Qu'est-ce que madame veut que je lui serve ici?

MADAME SAINT-LÉON.

Donne-moi ce que tu voudras.

LECOQ.

Pour faire plaisir à madame, j'aurais bientôt fait rôtir un ou deux perdreaux : mais monsieur a renvoyé depuis quatre jours le garde-chasse; de sorte qu'il n'y a pas tant seulement une alouette dans le garde-manger.

MADAME SAINT-LÉON.

Voilà une maison bien montée!

LECOQ.

Eh! mais, qu'est-ce que j'entends?... Je ne me trompe pas, c'est monsieur.

## SCÈNE III.

### SAINT-LÉON, Mme SAINT-LÉON, LECOQ.

SAINT-LÉON, en capitaine de dragons.

Bonjour, ma chère amie... pardon si je t'ai fait attendre.

MADAME SAINT-LÉON.

Pourquoi as-tu tardé?

SAINT-LÉON.

Je te conterai cela... Donne, avant tout, des ordres pour que l'on prépare à déjeuner dans ce pavillon.

MADAME SAINT-LÉON.

Ah! ah! tu as invité quelqu'un?... Oublies-tu qu'avant de partir pour Versailles, tu as donné des commissions à tous les domestiques?

SAINT-LÉON.

C'est vrai. Que veux-tu? l'invitation est faite, et j'attends les convives... Mais il suffit d'un lièvre, de quelques perdrix.

MADAME SAINT-LÉON.

Tu te chargeras donc d'en tuer?

SAINT-LÉON.

Peste soit de moi! jusqu'au garde-chasse qui me manque!... Lecoq?

LECOQ.

Monsieur!

SAINT-LÉON.

Es-tu leste, adroit? connais-tu le gibier?

LECOQ.

Si je connais le gibier!... il y a dix ans que je suis à la broche; ainsi je vous demande un peu...

SAINT-LÉON.

En ce cas, va vite endosser l'attirail de garde-chasse, et tu iras chasser sans perdre de temps.

MADAME SAINT-LÉON.

Les lièvres, je crois, peuvent être bien tranquilles.

SAINT-LÉON.

Le bois est bien garni.

LECOQ.

Ah! ah! laissez-moi faire; ce n'est pas mon coup d'essai.

SAINT-LÉON.

Va, dépêche-toi; je te promets un louis si tu me rapportes quelque chose.

LECOQ.

Un louis! ah! mon bon ange, tâche donc que les lièvres ne courent pas trop fort aujourd'hui.

SAINT-LÉON.

Eh! tu devrais déjà être parti.

LECOQ.

Je vas me costumer; je vous jure que le gibier ne perdra rien pour attendre.

(Il rentre dans le pavillon.)

## SCÈNE IV.

### SAINT-LÉON, Mme SAINT-LÉON.

MADAME SAINT-LÉON.

Mais, mon ami, qui donc as-tu invité?

SAINT-LÉON.

D'abord, un personnage très puissant.

MADAME SAINT-LÉON.

Ton colonel?

SAINT-LÉON.

Et le fourbe le plus rusé, l'intrigant le plus adroit...

MADAME SAINT-LÉON.

Comment?

SAINT-LÉON.

Le valet le plus spirituel.

MADAME SAINT-LÉON.

Ah! j'y suis, des comédiens.

SAINT-LÉON.

Précisément.

MADAME SAINT-LÉON, à part.

Ils viennent à propos.

SAINT-LÉON.

L'homme puissant que je t'annonce, c'est le gros Désessarts, qui est devenu un intrépide chasseur...

MADAME SAINT-LÉON.

M. Désessarts, chasseur!...

SAINT-LÉON.

Par ordonnance de médecin. Je l'ai rencontré hier, derrière le parc de Versailles, prêt à se battre avec ce diable de Dugazon... Quoique aimable et gai, il est presque aussi irascible qu'il est gros.

MADAME SAINT-LÉON.

C'est beaucoup dire.

SAINT-LÉON.

Je passais auprès d'eux comme ils allaient mettre l'épée à la main; après une assez vive discussion, je les ai forcés de s'embrasser, et, pour cimenter cette réconciliation, je les ai invités à venir aujourd'hui déjeuner ici.

MADAME SAINT-LÉON.

Comment! ils voulaient se battre? et pourquoi?

SAINT-LÉON.

Que sais-je, moi? sans doute pour une bagatelle... Les hommes sont comme cela à présent... Passe encore pour nous autres militaires; mais les gens de lettres, les artistes, les comédiens... tout le monde s'en mêle.

AIR: Je voudrais voir à chaque instant.

Ah! combien de sang répandu,
Et quels regrets seraient les nôtres,
Si, pour chaque malentendu,
L'on s'égorgeait les uns les autres!
Mais quand l'orgueil dit: En avant!
La raison retient en cachette,
Et tout se termine souvent
Par un combat à la fourchette.

MADAME SAINT-LÉON.

Et tu attends ces messieurs?... C'est bon, j'ai certain projet...

SAINT-LÉON.

Ah! je t'en prie, conte-moi cela.

MADAME SAINT-LÉON.

C'est mon secret. Qu'il te suffise de savoir pour le moment que je suis charmée de leur visite.

SAINT-LÉON.

J'ai quelque raison aussi pour en être content... Mais ce maudit Lecoq n'est pas encore parti! Eh! arrive donc, lambin!

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; LECOQ, en chasseur.

LECOQ.

Me voilà prêt... Ah! dame, c'est que, voyez-vous, j'ai voulu, avant de me mettre en route, m'assurer que mon fusil était en bon état.

SAINT-LÉON.

C'est très bien... (On entend un coup de fusil.) Qu'entends-je?... Allons, c'est peut-être encore quelque braconnier; ils profitent de ma bonté; mais c'en est assez; si tu en rencontres, je t'ordonne de les désarmer.

LECOQ.

Et de confisquer leur gibier, n'est-ce pas?

SAINT-LÉON.

Sans doute... Justement, j'ai sur moi la note des personnes qui ont le droit de chasser sur mes terres... la voici. Point de grace pour tous ceux qui ne seraient pas portés sur cette liste, entends-tu?

(Il remet un papier à Lecoq.)

LECOQ.

Pas plus que pour les lièvres.

AIR de Gilles en deuil.

J'ai déja préparé la broche
En qualité de cuisinier;
Maintenant, chasseur sans reproche,
Je vais poursuivre le gibier.
Si j' puis, après un' chass' prospère,
Rapporter lapins ou levreaux,
Ça vous prouvera, je l'espère,
Qu' je n' tir' pas ma poudre aux moineaux.

SAINT-LÉON, MADAME SAINT-LÉON.

Puisqu'il a préparé la broche
En qualité de cuisinier;
Maintenant, chasseur sans reproche,
Qu'il aille chercher le gibier.

(Lecoq sort.)

## SCÈNE VI.

SAINT-LÉON, Mme SAINT-LÉON.

SAINT-LÉON.

Moi, ma chère amie, pendant que tu vas faire tes préparatifs, je vais prier notre voisin, le chevalier de Vermont, de me prêter un panier de vin; je suis à toi dans un instant.

(Il sort.)

## SCÈNE VII.

Mme SAINT-LÉON, seule.

Et pas une femme de chambre... et pas un valet ici pour faire le service!... Étourdi de Saint-Léon! pour la première fois que tes amis viennent chez ta femme, tu l'obliges à jouer devant eux le rôle de *la Servante Maîtresse*... Mais, je ne me trompe point... j'aperçois déja un de ces messieurs... à sa tournure... Ah! ah! ah! je reconnais le gros Désessarts... et rien n'est prêt! Je n'ai pas un moment à perdre.

(Elle sort.)

## SCÈNE VIII.

DÉSESSARTS, seul. (Il est habillé en chasseur ; il a le fusil sur l'épaule, le couteau de chasse au côté, et la gibecière sur le dos. Son costume doit être d'une couleur foncée.)

Ouf! je suis excédé de fatigue. Faire deux lieues à pied et avec mon embonpoint, c'est payer un déjeuner un peu cher.

AIR de Marianne.

Un gros ventre est bien difficile
A porter, hélas! je le sens,
Lorsqu'il faut parcourir la ville
Et sur-tout voyager aux champs!
Quand l'embonpoint,
Vient à ce point,
On ne fait point
Vingt pas sans perdre haleine,
Et dans la plaine,
Et dans ce bois,
J'ai bien, je crois,
Vingt fois,
Maudit mon poids.
Mais, si Plutus dans ma cassette
Plaçait un jour mon pesant d'or,
Je dirais, fier d'un tel trésor :
Ah! ma fortune est faite!

Voilà plus de deux heures que je suis en route sans trouver personne qui puisse m'indiquer le château de Saint-Léon... Il faut que je me sois égaré... Ah! c'est ce maudit règlement qui me tourne la tête! Je m'engage au Théâtre Français pour jouer les pères nobles et les financiers, et maintenant on exige que je représente Auguste, Zopire, Agamemnon... C'est en étudiant ce dernier rôle que j'ai perdu mon chemin. J'ai ma foi bien fait de mettre dans ma gibecière un bon pâté ; je pourrai du moins prendre un à-compte sur le déjeuner, à l'ombre de ces arbres... Ce site est fort beau; remettons-nous un peu de notre lassitude. (Il ôte sa gibecière et l'accroche à un arbre.) Allons, pas une créature humaine ne viendra s'offrir à mes regards!... Me voilà seul dans ce bois, bien seul. (Tirant un livre de sa poche.)

AIR : L'hymen est un lien charmant.

Mais pour escorte n'ai-je pas
Corneille, Racine et Molière?
Dès mon début dans la carrière,
J'ai constamment suivi leurs pas. (*bis.*)
D'être avec eux sous cet ombrage,
Faut-il donc me plaindre aujourd'hui!
Ah! le désert le plus sauvage
Doit plaire à l'homme instruit et sage
Lorsqu'il a, pour charmer l'ennui,
De tels compagnons de voyage. (*bis.*)

## SCÈNE IX.

### DÉSESSARTS, SAINT-LÉON.

SAINT-LÉON se débarrasse de son épée et la pose sur un banc de gazon.

Enfin voilà toujours un panier de bon vin et plusieurs autres provisions qui vont m'être envoyés dans quelques minutes.

DÉSESSARTS.

Dieu soit loué!... C'est Saint-Léon.

SAINT-LÉON.

Eh! te voilà, Désessarts! sois le bienvenu, mon ami... Où est Dugazon?

DÉSESSARTS.

Je croyais le trouver ici.

SAINT-LÉON.

Je pensais que vous viendriez ensemble?

DÉSESSARTS.

Ma foi non, mon ami... Tiens, vois-tu, je le connais et je me connais aussi; j'avais envie de voir ta nouvelle habitation et de faire connaissance avec la dame du château, et je me suis dit : Si je pars de Versailles avec Dugazon, ce mauvais plaisant-là me fera peut-être en route quelque nouvelle espièglerie; je me fâcherai, il faudra nous battre, et j'aime mieux faire un bon déjeuner.

SAINT-LÉON.

Toi, qui es sage, tu devrais lui pardonner ses folies : à ta place, j'en rirais.

DÉSESSARTS.

C'est ce qui m'arrive souvent vingt-quatre heures après; mais, vois-tu, moi, je suis vif, emporté, et, dans le premier moment, je ne suis pas maître de ma colère... D'ailleurs une plaisanterie, passe ; mais avec lui, c'est toujours à recommencer.

AIR : Du matin au soir et contre tous.

Puis-je trouver bon que Dugazon,
Sans relâche
Me pique et me fâche,
Avec plus d'esprit que de raison,
Par des quolibets hors de saison?
Un jour, frappant sur mon ventre,
Il me dit insolemment,
Que seul je forme le centre
D'un gros arrondissement.
Un soir, je sortais seul d'un souper,
Dugazon se montre
A ma rencontre;
Il faut, me dit-il, vous dissiper,
On défend la nuit de s'attrouper.
Aimez-vous la promenade?
Disait-il un autre jour...
De notre gros camarade
Nous allons faire le tour.

ENSEMBLE.

DÉSESSARTS.

C'est toujours ainsi que Dugazon etc.

SAINT-LÉON.

Ris, si tu m'en crois, quand Dugazon,
Sans relâche
Te pique et te fâche,
Avec plus d'esprit que de raison,
Par des quolibets hors de saison.

SAINT-LÉON.

D'honneur, tout cela est très gai! ah! ah! ah! ah! et tu conviendras... ah! ah! ah!

DÉSESSARTS, riant.

Ah! ah! ah! sûrement je conviens que cela est plaisant... Mais quelquefois il ne s'en tient pas à des bons mots... Par exemple, hier, n'a-t-il pas mis ma personne en jeu!

SAINT-LÉON.

Sérieusement?

DÉSESSARTS.

Tu vas voir.

AIR: Vive une femme sans tête.

Il vient au lit me surprendre,
L'air contrit, la larme à l'œil:
Ça, dit-il, sans plus attendre
Il faut te mettre en grand deuil.
Avec cet habit sinistre,
Sans t'inquiéter de rien,
Viens, mon cher, chez le ministre,
Et tu t'en trouveras bien;
Il s'agit d'un personnage
Qui tenait le plus haut rang;
Il est mort; son héritage
T'appartient comme parent;
Il avait la nourriture,
Il avait le logement;
Or il mangeait, je t'assure,
Presque autant qu'un régiment.
Tout en parlant on chemine;
Chez le ministre on parvient,
Je donne alors à ma mine
L'air pleureur qui lui convient;
Eh! mais, dit son excellence,
Que venez-vous faire ici?
Après un malin silence,
Dugazon s'exprime ainsi:
« Monseigneur, bientôt j'espère
« Pouvoir me justifier
« De vous offrir mon confrère,
« Sous l'habit d'un héritier.
« C'est en tremblant qu'il s'avance;
« Il voudrait, le pauvre enfant!
« Obtenir la survivance...
« — De qui donc? — De l'éléphant. »
Oui, du défunt éléphant!

SAINT-LÉON.

Ah! ah! ah! Et tu t'es fâché de cela?

DÉSESSARTS.

Devant un ministre!

SAINT-LÉON.

Le ministre a dû bien rire.

DÉSESSARTS.

Plus il riait, et plus j'étais en colère.

SAINT-LÉON.

Mais, à présent que ta colère est passée, conviens avec moi que... Ah! ah! ah! La survivance de l'éléphant!... Mais ris donc, ah! ah! ah!

DÉSESSARTS, riant.

Ah! ah! ah! Je conviens que je faisais là une singulière figure... Mais, dis-moi donc, déjeunons-nous aujourd'hui?

SAINT-LÉON.

Sans doute. (A part.) L'heure approche et rien n'arrive... Quelque accident aurait-il arrêté mes porteurs? (Haut.) Mon ami, permets que je te laisse un moment... J'attendais quelqu'un, je parie qu'il s'est égaré en route... Excuse-moi, je reviens dans la minute.

(Il sort.)

DÉSESSARTS.

Dépêche-toi, car j'ai un appétit d'enfer.

## SCÈNE X.

DÉSESSARTS, seul.

Quand je dis un appétit, je pourrais fort bien ajouter une soif dévorante... Je dois être d'une pâleur mortelle... Mais tout cela se remettra à table.

AIR: A soixante ans, il ne faut pas remettre.

Quand la chaleur et m'accable et m'altère,
On voit pâlir, hélas! mon front vermeil;
Je suis enfin comme un brillant parterre
Qui se flétrit à l'ardeur du soleil.
En l'arrosant, quelle métamorphose!
D'un vif éclat soudain brillent les fleurs...
A table, moi, quand de vin je m'arrose,
Je sens renaître à l'instant mes couleurs;
Je reprends mes couleurs. (*bis.*)

En attendant Saint-Léon, je crois que je ne ferais pas mal de repasser quelques scènes du rôle qu'il me faut jouer demain; peut-être parviendrai-je à me le mettre dans la tête.

## SCÈNE XI.

DÉSESSARTS; LECOQ, arrivant à pas de loup.

LECOQ, à part.

Si je ne me trompe, voilà le braconnier que j'ai aperçu dans le bois... Allons, du courage! Sachons s'il est autorisé à chasser sur nos terres... Hum! hum!

DÉSESSARTS, à part.

Peste soit de l'importun!

LECOQ, tremblant.

De quel droit, monsieur, chassez-vous dans ce bois? De quel droit?

DÉSESSARTS, à part.

Ah! parbleu! essayons l'effet de ma déclamation sur ce gaillard-là. (Haut.) De quel droit*, dis-tu?... (Déclamant.)

« Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins,
« A sur l'esprit grossier des vulgaires humains! »

* Désessarts, comédien, à La Haye, ayant été surpris

LECOQ, étonné.

Ah! ah! je vous demande bien pardon, monsieur, je ne savais pas ça. (A part.) C'est égal, il faut lui demander son nom; s'il n'était pas sur ma liste... (Haut.) Je vous prie, monsieur, de vouloir bien me dire comment vous vous nommez.

DÉSESSARTS, à part.

Amusons-nous un peu à ses dépens.

(Haut et déclamant.)

(Lecoq salue.)

« Vois quel est Mahomet. Nous sommes seuls?

LECOQ, regardant.

Oui.

DÉSESSARTS.

Écoute.

« Je suis ambitieux, tout homme l'est sans doute;
« Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
« Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
« Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
« Par les lois, par les arts, et sur-tout par la guerre;
« Le temps de l'Arabie est à la fin venu. »

LECOQ, à part.

Je ne comprends rien à tout cela, mais c'est égal... Voyons d'abord s'il est sur ma liste. (Il parcourt sa note.) (Haut.) Je suis bien fâché de vous le dire; mais...

(Lisant sa note.)

AIR: Au soin que je prends de ma gloire.

« Permettons (c'est monsieur qui parle),
« Permettons de chasser ici
« A Damis, Valère et Saint-Charle,
« A Gercourt, à Dormeuil aussi. »
Je trouve Orgon, je trouve Ariste
A qui de même on le permet;
Mais je ne vois pas sur ma liste
Le nom de monsieur Mahomet.

DÉSESSARTS.

Vraiment?

LECOQ.

Oui, monsieur Mahomet, et je vous somme de déclarer ce que vous avez dans votre gibecière.

DÉSESSARTS.

Ceci est un peu fort, par exemple!

LECOQ.

C'est au nom de monseigneur que je vous parle; je vous invite à me répondre... Qu'avez-vous dans votre gibecière?... (Le mettant en joue.) Une fois, deux fois, à la troisième je lâche le chien.

DÉSESSARTS, à part.

Cet original est capable de le faire comme il le dit, et Mahomet ne doit pourtant pas périr d'un coup de fusil.

LECOQ.

Je vous le répète, une fois, deux fois...

DÉSESSARTS.

Eh bien! il y a dans ma gibecière un pâté de lièvre.

LECOQ, à part.

De lièvre! C'est du gibier! confisqué!

(Il s'empare de la gibecière.)

DÉSESSARTS.

Confisqué!

LECOQ.

Je m'empare aussi de votre fusil.

DÉSESSARTS.

Insolent!

LECOQ.

Il n'y a pas d'insolent qui tienne; si vous voulez le ravoir, vous n'avez qu'à venir le chercher chez le bailli de ce village.

DÉSESSARTS.

Savez-vous, monsieur le garde-chasse, que vous commencez à m'échauffer, et que je pourrais bien vous faire repentir de votre impertinence!

LECOQ.

Ah! je ne vous crains pas; et, si mon maître m'a promis un louis pour un lièvre, j'espère que pour un pâté...

DÉSESSARTS.

Comment, coquin!...

LECOQ.

AIR: Non, non, point de pardon.

Oui, oui,
Chez le bailli
Il faut vous rendre,
Et vous allez apprendre
Ce qu'on gagne aujourd'hui
A braconner sur les terres d'autrui.
Ce pâté promet;
Quel joli fumet!

DÉSESSARTS.

Le maraud, je croi,
Se moque de moi;
Voyez le faquin,
Le sot, le coquin!

LECOQ.

Monsieur Mahomet
Paraît un gourmet.

ENSEMBLE.

LECOQ.

Oui, oui,
Chez le bailli, etc.

DÉSESSARTS.

Oui, oui,
Chez le bailli

à la chasse sur les plaisirs du Sthathouder, sut profiter à propos de son art pour sortir d'embarras. Un garde-chasse, qui n'avait vu cet acteur que dans les rôles de princes, lui demanda de quel droit il chassait en ce lieu; Désessarts, avec l'air et le ton de la fierté la plus héroïque, lui répondit: De quel droit, dites-vous?

« Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins,
« A sur l'esprit grossier des vulgaires humains! »

Ces vers, récités d'un ton tragique et théâtral, en imposèrent tellement à cet homme, que, tout étourdi du ton et de la réponse, il se retira, en disant: Ah! c'est autre autre chose. excusez, monsieur, je ne savais pas cela.

(*Anecdotes dramatiques* tome 3, page 508, année 1775.)

Je vais me rendre,
Et tu vas apprendre
Ce qu'on gagne aujourd'hui
A s'emparer du déjeuner d'autrui.

(Ils sortent ensemble.)

## SCÈNE XII.

Mme SAINT-LÉON, avec un tablier de gaze, comme étant obligée de remplacer sa femme de chambre.

Voilà toujours le couvert et le dessert préparés. Comment, personne!... Où donc est passé Désessarts? Je croyais l'entendre causer ici avec quelqu'un. Eh! mais, on vient de ce côté. Oh! la bonne rencontre! c'est M. Dugazon; ma foi, j'en suis enchantée! Il mérite bien que je tire parti de la circonstance, et que je m'amuse un peu à ses dépens. Allons, vite à mon rôle.

## SCÈNE XIII.

### Mme SAINT-LÉON, DUGAZON.

DUGAZON.

Grace au ciel, me voici arrivé! Que vois-je à la porte de ce pavillon?... Peste, le joli minois!

MADAME SAINT-LÉON, à la cantonade.

Oui, madame, vous pouvez chercher une autre femme de chambre; ce n'est pas ma faute si votre chapeau vous va mal. (A part.) Il me regarde! bon.

DUGAZON.

Bonjour, ma belle enfant.

MADAME SAINT-LÉON.

Votre servante, monsieur.

DUGAZON.

Permets que je t'embrasse.

MADAME SAINT-LÉON.

Doucement, je vous prie; apprenez que Finette ne souffre pas...

DUGAZON.

Comment, Finette, tu es sauvage? je raffole de tes jolis yeux.

MADAME SAINT-LÉON.

Monsieur Dugazon croit sans doute jouer la comédie?

DUGAZON.

Ah! ah! tu me connais?

MADAME SAINT-LÉON.

AIR : Comme on fait son lit on se couche.

J'ai vu le spectacle français;
Comment ne pas vous reconnaître!
Si j'en juge par vos succès,
Des valets vous êtes le maître.
Dans votre jeu cette chaleur,
Qui charme et la cour et la ville,
Nous offre en vous le successeur
Et l'heureux rival de Préville.

DUGAZON.

Je n'accepte que la moitié du compliment.

Même air.

Préville n'est point un acteur;
C'est un peintre habile et fidèle :
Si j'obtiens un succès flatteur,
C'est en le prenant pour modèle;
Et je puis dire avec raison,
Moi son élève et son pupille :
Préville a formé Dugazon,
Mais la nature a fait Préville.

MADAME SAINT-LÉON, à part.

Il est plus modeste que je ne l'aurais cru.

DUGAZON.

Ah çà, dis-moi donc, aimable Finette; il paraît qu'il n'y a pas long-temps que tu es au service de madame de Saint-Léon?

MADAME SAINT-LÉON.

Vous êtes dans l'erreur.

DUGAZON.

Cela n'est pas possible.

MADAME SAINT-LÉON.

Et pourquoi cela?

DUGAZON.

C'est qu'à en juger par tes manières, il est difficile de supposer que tu aies toujours habité la province.

MADAME SAINT-LÉON.

Vous croyez?

DUGAZON.

Il n'y a que dans la capitale que l'on puisse avoir un air aussi éveillé. Je suis bien sûr que ta maîtresse est bien loin de te ressembler.

MADAME SAINT-LÉON, à part.

Nous y voilà.

DUGAZON.

Allons, conviens-en avec moi.

MADAME SAINT-LÉON.

Mais...

DUGAZON.

Ne crains rien; parle.

MADAME SAINT-LÉON.

Puis-je me permettre de dire que ma maîtresse est?...

DUGAZON.

Bien simple, n'est-ce pas? Je l'avais deviné.

MADAME SAINT-LÉON.

Ah! vous l'aviez deviné!

DUGAZON.

Le soin que Saint-Léon a pris jusqu'à ce jour de nous dérober sa chère compagne, nous l'annonçait d'avance. Je crois la voir : tiens, je me figure une de ces beautés bien sentimentales qui ne lèvent les yeux qu'en rougissant, et qui ne parlent jamais que par monosyllabes.

MADAME SAINT-LÉON.

Le portrait est flatteur.

DUGAZON.

Du reste, une mise fort décente, à-peu-près celle qu'on avait sous le règne de Pépin-le-

Bref, n'est-ce pas?... En vérité je ne puis m'empêcher de rire rien qu'en y songeant..... Où diable Saint-Léon a-t-il été prendre une femme dans le fond de la province?

MADAME SAINT-LÉON.

Ah! monsieur Dugazon...

DUGAZON.

Allons, conviens.

MADAME SAINT-LÉON.

AIR : A Paris, dit-on, c'est l'usage.

Je sais qu'à Paris on admire
D'aimables et piquants minois,
Dont un coup d'œil, dont un sourire
Fixent tous les cœurs sous leurs lois :
Mais, pour enchaîner auprès d'elle
Les amours, les jeux et les ris,
En province, plus d'une belle
Est aussi fine qu'à Paris,
Oui, qu'à Paris.

DUGAZON.

Eh! mon enfant, j'en sais à cet égard-là autant que toi... Mais j'en reviens toujours à ma première idée; pourquoi Saint-Léon a-t-il tant différé de nous présenter à sa femme? Et toi-même, pourquoi voudrais-tu la quitter, si elle était d'un commerce agréable?

MADAME SAINT-LÉON.

Moi? c'est différent; un motif puissant m'attire à Paris.

DUGAZON.

Vraiment?

MADAME SAINT-LÉON.

Telle que vous me voyez, je joue aussi la comédie.

DUGAZON.

En vérité?

MADAME SAINT-LÉON.

Et l'on dit que je m'en acquitte assez bien; aussi je veux débuter à Paris : qui sait? peut-être me ferai-je un jour une réputation.

DUGAZON, transporté.

Je le parierais, si tu veux te confier à mes soins.

MADAME SAINT-LÉON.

J'accepte votre offre avec plaisir, et un secret pressentiment me dit que je vous ferai honneur.

AIR : En ce séjour je veux fixer ma cour (des MONTAGNES RUSSES, ou LE TEMPLE DE LA MODE).

Dans mes essais
Au Théâtre Français
Si je vous plais,
Pour moi quel beau succès!

De soubrette,
De coquette,
Tour-à-tour prenant le ton,
Je serai Rose ou Lisette,
Agnès, Climène ou Marton.

Si quelquefois
En duègne je me vois,
(Imitant une duègne.)
J'en ai, je crois,
Et le geste et la voix.

De l'orgueilleuse bourgeoise
Z'ai le langaze affecté,
De la simple villageoise
J'ons l' patois plein d' naïveté.

Faut-il chanter,
On peut sans se flatter
Vous attester
Qu'on se fait écouter.

Aussi je mourais d'envie,
Et pour plus d'une raison,
De jouer la comédie...
Devant monsieur Dugazon.

Si ce Crispin,
Si rusé, si malin,
M'approuve enfin,
Mon triomphe est certain.

DUGAZON, à part.

C'est une acquisition charmante! Elle a de l'esprit, elle est jolie; elle ne peut manquer de réussir. (Haut.) Mais qui diable aurait pu l'imaginer... que l'on pouvait rencontrer autant de talents?...

MADAME SAINT-LÉON.

Dans une provinciale, n'est-ce pas?

DUGAZON.

Tu veux te moquer de moi.

MADAME SAINT-LÉON.

Ah! monsieur, pouvez-vous croire que j'oserais prendre une pareille liberté?... C'est une chose arrêtée; je débute dans les *Fausses Confidences*.

DUGAZON.

C'est cela... et, si tu veux, je te ferai jouer *madame Fougère*.

MADAME SAINT-LÉON.

Dans *l'Intrigue épistolaire*?

DUGAZON.

Précisément.

MADAME SAINT-LÉON.

Ah! j'y suis : attendez donc, monsieur.

« On peint qui l'on rencontre, et vogue de la brosse!
« Et pour les gens à pied et les gens en carrosse,
« A tout payant beau jeu; l'on encadre au besoin
« Son boucher, son hôtesse et l'épicier du coin. »

DUGAZON.

« Ventrebleu! rendez grace à l'amour conjugale;
« Sans quoi vous paieriez cher cet indigne scandale!
« L'avez-vous pu penser, que ces nobles pinceaux,
« Imprégnés du génie et du sang des héros,
« A peindre de Phryné la mine grimacière,
« Avilissent leur touche et vigoureuse et fière!
« Moi colorer un fat de ces mêmes couleurs
« Qui rougirent le front d'Achille en ses fureurs!
« Moi le portrait!... Et vous, vous, madame Fougère,
« Je n'ai pas fait le vôtre, et pourtant tu m'es chère!
« Vous préserve le ciel en des soucis pareils
« D'offrir à votre époux ces perfides conseils!
« Apprenez qu'en portrait, mille opulentes faces
« Ne valent pas, madame, un muscle des Horaces.

« Tout est dit : je pardonne ; allons, plus de courroux.
« Je vais sortir, je sors, et j'ai pitié de vous.

Allons, ma petite Finette, apprends des rôles, travaille, et je réponds de ton succès.

AIR de Doche.

Avec moi viens à Paris,
Et sans peine
Sur la scène,
De tant de talents chéris
Tu dois obtenir le prix. } *bis.*
Entre nous, c'est un présent
Que je vais faire à Thalie ;
Mainte actrice en te voyant
Va mourir de jalousie. (*bis.*)

ENSEMBLE.

DUGAZON.

Avec moi viens à Paris, etc.

MADAME SAINT-LÉON.

Ah! croyez-vous qu'à Paris,
Et sans peine
Sur la scène,
A tant de talents chéris
Je puisse enlever le prix ?

MADAME SAINT-LÉON.

Mais je crois qu'on m'appelle... Ah! c'est sans doute ma maîtresse, dont l'humeur est apaisée, et qui veut que je l'aide à terminer sa toilette. (A part.) Il est temps de songer à la mienne. (Haut.) Permettez que je lui rende encore ce dernier service.

DUGAZON.

Va, et fais en même temps toutes les dispositions nécessaires pour ton départ.

MADAME SAINT-LÉON, à part, en s'en allant.

Monsieur Dugazon, attendez-moi sous l'orme

## SCÈNE XIV.

DUGAZON, seul.

J'espère qu'en leur faisant un pareil cadeau, les amateurs du théâtre m'auront quelques obligations... Mais Désessarts n'arrive point! (Riant.) Se serait-il laissé *enlever* sur la route? Oh! non ; pas possible. Ce bon camarade, je me permets souvent sur son compte des plaisanteries un peu vives! quelquefois je me les reproche ; mais, dès que je le vois, l'envie de plaisanter me reprend comme de plus belle ; c'est plus fort que moi, et cependant je sais rendre justice à sa personne et à son rare talent.

AIR du vaudeville de Jadis et Aujourd'hui.

J'entends quelquefois avec peine
Nos censeurs malins s'écrier :
« Qu'il est malaisé sur la scène
« De trouver un bon *financier!...*»
Je ne crains plus cette apostrophe
Pour mon théâtre ; car je vois
Chez Désessarts assez d'étoffe
Pour en faire au moins deux ou trois.

Mais ne nous occupons, pour le moment, que de notre jolie recrue; ne la perdons point de vue, et en attendant Désessarts, allons rejoindre cette charmante soubrette, afin de l'entretenir dans ses bonnes dispositions. Je serais désolé si un trésor comme celui-là venait à m'échapper.

« Frontin n'est point un sot, Finette a l'œil lutin :
« Les dieux protégeront et Finette et Frontin. »

(Il sort par la porte du pavillon.)

## SCÈNE XV.

SAINT-LÉON, suivi de deux domestiques portant des provisions; LECOQ, un pâté à la main, entre du côté opposé.

SAINT-LÉON, aux domestiques.

Portez ces provisions dans le pavillon ; nous déjeunerons sur la terrasse, ce sera plus gai.

(Les domestiques entrent dans le pavillon.)

LECOQ.

Bonne chasse, monseigneur, bonne chasse !

SAINT-LÉON.

Que vois-je!... un pâté!

LECOQ.

De lièvre, rien que ça... Je l'ai saisi sur vos terres entre les mains d'un braconnier; partant, il est bien à vous.

SAINT-LÉON.

Qui t'a dit que ce fût un braconnier?

LECOQ.

Je lui ai demandé comment il s'appelait, et il m'a répondu d'un air fier... « Connais-tu Mahomet? « Ce nom-là n'étant pas sur ma liste... j'ai confisqué.

SAINT-LÉON.

Que veux-tu dire?

LECOQ.

Oui, monseigneur, ce gros monsieur m'a dit qu'il s'appelait *Mahomet*, et qu'il chassait du droit qu'un esprit... et comme je ne sais pas ce que c'est que l'esprit, d'après ma consigne, j'ai confisqué.

SAINT-LÉON.

Je devine... Il faut convenir que le tour est impayable! mais qu'est devenu ton monsieur *Mahomet*?

LECOQ.

Je l'ai conduit chez le bailli, où il attend que vous alliez le réclamer, parceque, dit-il, il est très connu de vous.

SAINT-LÉON.

Ah! ah! ah!... Nous rirons à table de cette nouvelle aventure. Allons, mets ce pâté dans le pavillon, et moi je cours délivrer ce bon Désessarts, car il est bien juste qu'il mange sa part des provisions qu'il apporte.

(Il sort.)

## SCÈNE XVI.

LECOQ, seul.

Qu'est-ce qu'il dit donc, Désessarts? est-ce que par hasard... ah! mon Dieu! je crains bien que tout ça finisse pour moi comme une tragédie. Dame, aussi, est-ce que je peux m'imaginer qu'un homme en veste est un de ces grands Turcs que j'ai vus l'autre jour au spectacle?.. J'aurais pourtant bien dû me le rappeler, car j'ai eu joliment peur.

AIR : L'autre jour la p'tite Isabelle.

Ah! j' crois encore être à ma place,
Et voir le grand Turc furieux,
A Zaïre, en f'sant la grimace,
Dir' comm' ça qu'il est amoureux;
J' la vois pleurer comme un' Mad'leine,
Lorsque c' vilain homm', l'œil hagard,
Tire d' sa gaîne
Un grand poignard.
Mais c' qui m'a paru ben pus drôle...

C'est d'entendre crier bravo quand il enfonce dans le cœur de c'te pauvre innocente son poignard jusqu'au manche; alors n'me sentant pas d'fureur, j'allais crier à la garde, quand un voisin m' dit : N' vous effrayez pas...

De tout's ces cruautés;
Ça n' s'ra rien, car, après leux rôle,
Y s'ront tout d' suit' ressuscités.

## SCÈNE XVII.

DÉSESSARTS, LECOQ.

DÉSESSARTS.

Ouf! j'étouffe... il était temps que Saint-Léon vînt me délivrer... Ah! te voilà donc, mon coquin?

LECOQ.

Ah! mon Dieu! je suis perdu... monsieur, croyez...

DÉSESSARTS.

Tu mériterais d'être pendu sur la place.

LECOQ.

Pendu! quoi! pour si peu de chose?

DÉSESSARTS.

Le coquin me fait mettre en prison lorsque l'on va se mettre à table!

LECOQ.

Je ne savais pas...

DÉSESSARTS.

Voyez-vous l'hypocrite!...je parie qu'il a mangé mon pâté?

LECOQ.

AIR du vaudeville du Mur mitoyen.

Hélas! on a mis à l'écart
Le pâté que monsieur réclame;
Plus heureux que moi, sur mon ame,
Il est sûr d'en manger sa part.

DÉSESSARTS.

Va-t'en bien vite, je t'en prie,
Ou de ma main tu périras.

LECOQ.

Quand il m'aurait ôté la vie,
Monsieur en serait-il plus gras?

(Désessarts menace Lecoq en le poursuivant.)

LECOQ, à part et en fuyant.

J'ai eu tort de lever ce lièvre-là.

## SCÈNE XVIII.

DÉSESSARTS, seul.

Il ne me manque plus à présent qu'une chose, c'est que Dugazon soit arrivé, et qu'on se soit mis à table sans moi!... Mais j'aperçois une femme... elle me regarde, approchons.

## SCÈNE XIX.

Mme SAINT-LÉON, en toilette; DÉSESSARTS.

MADAME SAINT-LÉON, à part.

C'est maître Désessarts! à son tour.

DÉSESSARTS, à part.

Vraiment, elle est fort bien. (Haut.) Madame...

MADAME SAINT-LÉON.

Eh! bonjour, mon cher monsieur Désessarts; je suis enchantée d'avoir le plaisir de vous voir.

DÉSESSARTS.

Est-ce à madame de Saint-Léon que j'ai l'honneur de parler?

MADAME SAINT-LÉON.

A madame de Saint-Léon, dites-vous? ah! monsieur Désessarts, vous qui connaissez le monde et le théâtre, vous me prenez pour une femme fraîchement débarquée de sa province?

DÉSESSARTS.

Pardon, madame; j'oubliais...

MADAME SAINT-LÉON.

Madame de Saint-Léon n'est que ma cousine...

DÉSESSARTS.

Ah! je vois bien que vous n'avez pas été élevées ensemble.

MADAME SAINT-LÉON.

Vous voyez cela?

DÉSESSARTS.

Sans doute; vous avez une tournure...

MADAME SAINT-LÉON.

Il faut convenir que ces pauvres provinciales sont bien à plaindre.

DÉSESSARTS.

Quand Saint-Léon a choisi sa femme, je gage qu'il ne connaissait pas sa jolie cousine?

MADAME SAINT-LÉON.

Pardonnez-moi, monsieur.

DÉSESSARTS.

Et il ne vous a pas préférée?

MADAME SAINT-LÉON.

Le désir de me faire un compliment vous rend injuste envers madame Saint-Léon... Si elle n'a pas les manières aisées, élégantes, de nos dames de la ville; grace à mes soins, elle se formera, je vous assure... Je lui fais parcourir les bals, les concerts, les spectacles, et bientôt...

DÉSESSARTS, à part.

On n'est pas plus séduisante... (Haut.) Je vois avec orgueil que vous mettez le spectacle au nombre de vos plaisirs...

MADAME SAINT-LÉON, à part.

Tourmentons-le un peu. (Haut.) Il faut voir de tout... cependant, à mon avis, la meilleure comédie ne vaut pas un joli bal.

DÉSESSARTS.

Oubliez-vous, madame, que la comédie est l'école des mœurs?

MADAME SAINT-LÉON.

Je le sais, et souvent vous prêchez si bien, qu'on se croirait au sermon.

DÉSESSARTS.

Plus d'une fois nos grands maîtres, dans leurs tableaux pleins de vigueur, ont corrigé l'égoïste, puni le méchant, et fait rougir l'hypocrite.

MADAME SAINT-LÉON.

Ah! mon Dieu !... vous me feriez bientôt croire qu'avec des théâtres on pourrait se passer des tribunaux et des parlements!

DÉSESSARTS.

Ma foi, madame...

AIR : Trouverez-vous un parlement?

Le vice peut braver les lois,
Mais chez Thalie on s'en empare.
Pour punir l'orgueilleux bourgeois,
Le fat, l'hypocrite et l'avare;
Enfin, pour corriger gaiment
La pédante et la minaudière,
Trouverez-vous un parlement
Qui puisse remplacer Molière?

Et la tragédie, madame, la tragédie!

Même air.

Melpomène, usant de ses droits,
Nous offre des leçons sublimes!
Des conquérants, des mauvais rois,
Sous la pourpre elle atteint les crimes.
Pour infliger un châtiment
Aux grands coupables de la terre,
Trouverez-vous un parlement
Qui puisse remplacer Voltaire?

MADAME SAINT-LÉON.

Vous pouvez avoir parfaitement raison; mais tout cela est trop sérieux pour moi, car j'aime par-dessus tout la gaîté, la folie et la danse... La danse!... elle me transporte à un point!.. Vous savez danser, monsieur Désessarts?

DÉSESSARTS.

Dans mon jeune temps, je ne m'en acquittais pas mal.

MADAME SAINT-LÉON.

Vous savez danser, quel bonheur! Je vais ce soir au bal, il faut que vous me rendiez un service.

DÉSESSARTS.

Vos moindres désirs sont des ordres pour moi. (A part.) Si je pouvais parvenir à lui plaire, quel triomphe!

MADAME SAINT-LÉON, à part.

Je le tiens.

AIR : Je regardais Madelinette.

Dois-je m'expliquer? Non, je tremble.

DÉSESSARTS.

Que faut-il? Daignez prononcer.

MADAME SAINT-LÉON.

Danser une gavotte ensemble.

DÉSESSARTS.

Ah! je ne saurais la danser,
Madame, pour vous satisfaire;
Je suis trop las et trop pesant.

MADAME SAINT-LÉON.

Mon cher monsieur, quand on veut plaire,
Il faut être plus complaisant.

ENSEMBLE.

MADAME SAINT-LÉON.

Eh quoi! monsieur Désessarts tremble,
D'avance il craint de se lasser!
Je n'aurais jamais cru qu'ensemble
Il eût refusé de danser.

DÉSESSARTS.

Ah! de vous refuser je tremble!
La gavotte, on le doit penser,
Me charmerait, sur-tout ensemble...
Je suis trop gros pour la danser.

MADAME SAINT-LÉON.

Comment, vous me refusez?

DÉSESSARTS.

Jugez vous-même si je puis.

MADAME SAINT-LÉON.

Ah! vous êtes si galant!

DÉSESSARTS.

Vous voulez que dans cet équipage?...

MADAME SAINT-LÉON.

Nous sommes à la campagne... et d'ailleurs personne ne nous voit.

DÉSESSARTS.

Impossible, impossible!

MADAME SAINT-LÉON, froidement.

Adieu donc, monsieur Désessarts.

DÉSESSARTS.

De grace, madame...

MADAME SAINT-LÉON.

M. Dugazon, qui est en ce moment au château, sera, j'en suis sûre, plus complaisant que vous.

DÉSESSARTS, à part.

Dugazon!... le drôle serait capable de m'enlever une si belle conquête. (Haut.) Disposez de moi, madame, et, dussé-je en mourir, je danserai tout ce qu'il vous plaira... J'avoue cependant que j'aurais préféré le menuet.

MADAME SAINT-LÉON.

Fi donc! le menuet... c'est bien cette sotte danse-là qu'il faut laisser à la province.

DÉSESSARTS.

On danse encore le menuet à Paris, j'en fais grand cas.

MADAME SAINT-LÉON.

Cela se peut bien, mais je tiens à la gavotte.

DÉSESSARTS, soupirant.

Nous allons danser la gavotte. (Il lui donne la main.) Je suis à vos ordres.

(On danse une gavotte, pendant laquelle Désessarts exprime l'impatience et la fatigue; à la fin, il tombe accablé sur un banc de gazon.)

DÉSESSARTS.

Ouf!... madame, je n'en puis plus... vous voyez ce que je fais pour vous.

MADAME SAINT-LÉON.

Je n'oublierai point votre complaisance... On vient... (A part.) C'est M. Dugazon, il n'est pas encore temps de me faire connaître. (Haut.) Permettez que je me retire, nous nous reverrons à déjeuner.

DÉSESSARTS.

Je vous demande pardon si je ne vous reconduis pas.

MADAME SAINT-LÉON, riant.

Restez, restez donc.

(Elle rentre.)

DÉSESSARTS.

Aïe! aïe! j'ai peine à respirer. A-t-on jamais vu une idée comme celle-là, de me faire danser la gavotte! On a bien raison de dire que les femmes nous font toujours faire tout ce qu'elles veulent. Ouf!

## SCÈNE XX.

### DUGAZON, DÉSESSARTS.

DUGAZON, à part en entrant.

Personne au château!... (Haut en voyant Désessarts.) Enfin, je te trouve donc, depuis une heure que je te cherche par-tout.

DÉSESSARTS.

Tu as cru, peut-être, que j'étais devenu invisible?

DUGAZON.

Invisible? oh! non.

DÉSESSARTS.

Ah! ah! mon gaillard, je t'ai soufflé ce bon mot-là; tu ne me le diras pas.

DUGAZON.

Je peux bien t'en faire cadeau; mais qu'as-tu donc, tu me parais bien gai?

DÉSESSARTS.

On a ses raisons, monsieur le goguenard.

DUGAZON.

Et pourrait-on, sans indiscrétion?...

DÉSESSARTS, posant son bras sur l'épaule de Dugazon.

Ah! mon Dieu oui, apprends que... (Dugazon fléchit sous le poids, Désessarts dit vivement:) Ah! mon Dieu! qu'as-tu donc?

DUGAZON.

Tu viens de te poser sur mon épaule, et tu me demandes ce que j'ai?

DÉSESSARTS.

Que le diable t'emporte! Moi qui croyais qu'il se trouvait mal!

DUGAZON.

Je t'assure que je ne me trouvais pas bien du tout.

DÉSESSARTS, voulant poser encore son bras.

Allons, voyons, pas de mauvaises plaisanteries.

DUGAZON, se retirant.

Pas de mauvaise charge.

DÉSESSARTS, se fâchant.

Encore!

DUGAZON.

Ne te fâche pas, voyons; c'est que c'est la première fois que je te porte sur les épaules. Il est joli, celui-là, j'espère que tu ne t'en plaindras pas?

DÉSESSARTS.

Quand tu m'en dirais un de temps en temps.

DUGAZON, mettant la main sur le ventre de Désessarts.

Oui, sur la masse.

DÉSESSARTS.

Allons, toujours. Oh! oh!

DUGAZON.

Qu'est-ce que tu me disais?

DÉSESSARTS.

Je te disais que madame de Saint-Léon n'était pas la seule femme qui habitât ce château.

DUGAZON, finement.

Ah! tu as découvert cela. Eh bien! je le savais.

DÉSESSARTS.

Tu le savais. Mais ce que tu ne savais pas, c'est que j'ai fait la conquête de la femme charmante qui demeure ici avec elle.

DUGAZON.

Par exemple, je ne le savais pas; je ne m'en serais même pas douté.

DÉSESSARTS.

Je te l'apprends donc.

DUGAZON.

Apprends, toi, que je t'ai devancé de deux heures, et qu'avant ton arrivée j'avais tourné la tête de l'aimable personne.

DÉSESSARTS.

Une taille!...

DUGAZON.

Des yeux!...

DÉSESSARTS.

Une grace!...

DUGAZON.

Elle chante!...

DÉSESSARTS.

Elle danse!... ouf!

DUGAZON.

Et c'est ici même qu'a commencé notre connaissance.

DÉSESSARTS.

Elle t'a donc tout dit? C'est ici qu'a eu lieu notre premier entretien.

DUGAZON.

Ah çà, monsieur le père noble, monsieur Agamemnon, chef de la graisse (lui frappant sur le ventre), entendons-nous en bons camarades; restez dans votre emploi, et laissez-moi les privilèges du mien.

AIR: C'est un sorcier.

Mainte Agnès en sait des nouvelles.
Par-tout l'adresse étonne et plaît,
Et pour gagner le cœur des belles,
Rien ne vaut un malin valet.

DÉSESSARTS.

On aime, avant tout, ce qui brille:
Aussi, mon cher, sois bien certain
Qu'un Frontin,
Un Scapin,
Un Crispin,
Près d'une femme ou d'une fille,
Ne peut valoir, fût-il sorcier,
Un financier. (4 *fois.*)

DUGAZON.

Tais-toi donc... vois dans la fable.

Même air.

Mercure, un jour, l'ame enivrée
D'amour pour un joli tendron,
Vainquit, en prenant la livrée,
La soubrette d'Amphitryon.

DÉSESSARTS.

A Danaé cherchant à plaire,
Et voulant, par un nouveau tour,
Que l'amour
Se fît jour
Dans sa tour,
Jupin fit pleuvoir l'or sur terre,
Et se costuma, pour briller,
En financier. (4 *fois.*)

DUGAZON.

Nous verrons si ma charmante Finette...

DÉSESSARTS.

Finette, dis-tu?... Ce ne peut être là le nom de la jolie cousine.

DUGAZON.

La jolie cousine? Peste! monsieur élève ses vues jusqu'au salon.

DÉSESSARTS.

Comme tu dis, et je laisse à mons Frontin l'antichambre. Mais voici Saint-Léon.

## SCÈNE XXI.

DÉSESSARTS, DUGAZON, SAINT-LÉON.

SAINT-LÉON.

Dieu merci, vous voilà réunis, mes chers amis. Le déjeuner nous attend.

DÉSESSARTS.

Bravo!

SAINT-LÉON.

Si tu savais combien je suis fâché de ce qui t'est arrivé.

DÉSESSARTS, montrant Dugazon.

Ne parlons pas de cela.

DUGAZON.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?

DÉSESSARTS.

Oh! tout de suite, voilà.

SAINT-LÉON, à Désessarts.

Mais sois sans inquiétude, ton pâté occupe une place distinguée sur la table.

DUGAZON.

Un pâté, Désessarts! un gros pâté!

DÉSESSARTS, en colère.

Un pâté, Désessarts! un gros pâté!

SAINT-LÉON.

A propos, admirez notre bonheur; je viens de me faire adjuger, en payant, à la vérité, le double de sa valeur, une cloyère d'huîtres destinée à un honnête procureur de Versailles, qui compte dessus pour déjeuner avec de vieux amis.

DUGAZON.

Des huîtres d'un honnête procureur!... c'est un mets rare, ça, mon ami Désessarts.

DÉSESSARTS.

Des huîtres, mon cher Saint-Léon! Permets que je t'embrasse... Des huîtres!.. (Il veut embrasser Saint-Léon, mais son ventre l'en empêche.) Où déjeunons-nous, mon ami?

SAINT-LÉON.

Sur la terrasse que vous voyez.

(Ici on voit Lecoq, en livrée, qui met le couvert.)

DUGAZON.

Sur la terrasse... (A part, en regardant l'entrée.) S'il n'y a que cette petite porte, jamais Désessarts ne pourra... Parbleu, ne disons rien.

DÉSESSARTS, à Saint-Léon.

Dis donc, il faut que je te gronde... Comment, tu ne nous préviens pas que tu as une cousine charmante!

SAINT-LÉON.

Une cousine?

DUGAZON.

Et une soubrette jolie, vive, spirituelle!

SAINT-LÉON.

Une soubrette? vous vous êtes donné le mot pour vous moquer de moi?

DUGAZON.

C'est toi qui te moques de nous.

DÉSESSARTS.

Oui, mon ami, c'est toi; car, puisqu'il faut te le dire, j'ai vu ta belle cousine.

SAINT-LÉON.

Tu l'as vue?

DÉSESSARTS.

J'ai même dansé la gavotte avec elle.

DUGAZON.

J'aurais voulu voir cela. Comment, petit Zéphire, tu as dansé la gavotte! (A Saint-Léon.) Te figures-tu Désessarts dansant la gavotte? Est-ce que tu as cette légèreté?

(Il fait quelques pas.)

DÉSESSARTS.

Prends donc garde, tu vas t'envoler.

DUGAZON.

Tu as plus d'aplomb que moi.

SAINT-LÉON, plaisantant.

Il ne peut pas s'enlever.

DUGAZON.

Si, comme un ballon.

SAINT-LÉON.

Il a son genre; il est pour le sérieux.

DÉSESSARTS.

Eh bien! et toi aussi?

SAINT-LÉON.

Allons, tu es fou, je n'ai pas de cousine.

DUGAZON.

As-tu une Finette, hein!

SAINT-LÉON.

Oui, je vous le répète, vous êtes fous ou vous voulez rire... Mais, comme ma femme, qui est à sa toilette, ne veut pas qu'on l'attende, allons nous mettre à table.

DUGAZON.

Eh bien! puisqu'elle le permet, je vous donne l'exemple... (A part.) J'ai de bonnes raisons pour entrer le premier.

(Il entre dans le pavillon.)

## SCÈNE XXII.

SAINT-LÉON, DÉSESSARTS.

DÉSESSARTS.

Avant tout, mon ami, promets-moi une chose.

SAINT-LÉON.

Volontiers.

DÉSESSARTS.

C'est que tu me placeras auprès d'elle à table.

SAINT-LÉON.

De qui?

DÉSESSARTS.

De ta jolie cousine.

SAINT-LÉON.

Oh! parbleu! c'en est trop... Viens, suis-moi, et place-toi où tu voudras.

(Il entre dans le pavillon; on voit Dugazon sur la terrasse; il tient une assiette d'huitres qu'il mange. Désessarts l'aperçoit et lui fait signe de l'attendre.)

## SCÈNE XXIII.

DUGAZON, sur la terrasse; DÉSESSARTS, en scène.

DÉSESSARTS.

Eh! dis donc, mon cher Dugazon, veux-tu bien nous attendre? (A part.) Morbleu! hâtons-nous de monter.

DUGAZON.

Dépêche-toi, mon ami, les huîtres sont excellentes!

DÉSESSARTS se présente à la porte du pavillon et ne peut entrer.

En voilà bien d'une autre! il m'est impossible de passer par la porte.

DUGAZON.

Comment cela?

DÉSESSARTS.

La porte est trop étroite.

DUGAZON.

Tu ris, je pense?

DÉSESSARTS.

Non, te dis-je, je ne saurais passer.

DUGAZON.

Essaie donc. (Désessarts essaie.) Ah! je vois ce que c'est; ce n'est pas la porte qui est trop étroite, j'y ai passé; c'est toi qui es trop gros.

DÉSESSARTS.

Plaisante tout à ton aise.

DUGAZON.

Attends, il me vient une idée... avec une corde et un panier nous allons te hisser.

DÉSESSARTS.

Cesse de te moquer de moi, je te prie. (A part.) Aurait-il encore l'intention de me mystifier?

DUGAZON.

Saint-Léon, regarde donc Désessarts.

## SCÈNE XXIV.

DUGAZON, SAINT-LÉON, sur la terrasse; DÉSESSARTS, sur le théâtre.

SAINT-LÉON.

Que fait-il là?

DUGAZON.

Il attend que le soleil fasse fondre un peu de son embonpoint, afin de pouvoir entrer dans le pavillon.

DÉSESSARTS.

Il paraît que vous voulez renouveler la scène d'hier?

DUGAZON.

Allons, ne te fâche pas; fais petit ventre, tu pourras peut-être passer... as-tu essayé de profil?

SAINT-LÉON, riant.

Ah! ah! ah!

DÉSESSARTS, se fâchant.

Monsieur Dugazon...

DUGAZON.

Mon ami, portons une santé à ce pauvre Désessarts.

AIR : Mon Galoubet.

A ta santé !

DÉSESSARTS, furieux.

A ta santé !

DUGAZON.

Qui déjà me semble assez belle ;
Nous allons boire avec gaîté.

(Il boit.)

DÉSESSARTS, furieux, montrant son couteau de chasse, sans le tirer.

Ce fer va, secondant mon zèle,
Porter une atteinte cruelle
A ta santé.

DUGAZON, riant.

A ta santé !

TOUS TROIS.

A ta santé ! (*bis.*)

DÉSESSARTS.

Je suis furieux.

SAINT-LÉON.

Ne t'emporte pas, mon cher Désessarts.

DUGAZON.

Laisse-moi faire, je vais descendre le calmer.

(Il descend.)

## SCÈNE XXV.

DÉSESSARTS, sur le théâtre; SAINT-LÉON, sur la terrasse.

SAINT-LÉON.

Je t'assure, mon ami, que ce qui t'arrive n'est que l'effet du hasard.

DÉSESSARTS.

Bah! bah! à chaque instant on se fait un jeu de me tourner en ridicule.

SAINT-LÉON.

Ah! crois bien que Dugazon et moi nous sommes entièrement innocents dans cette affaire.

DÉSESSARTS.

Je ne me plains que de M. Dugazon, et je veux, pour lui ôter l'envie de me jouer de nouveaux tours, lui donner une forte leçon.

(Saint-Léon quitte la terrasse.)

## SCÈNE XXVI.

DUGAZON, DÉSESSARTS.

DUGAZON, sortant du pavillon.

Donner une forte leçon!.. Et à qui donc, mon cher Désessarts?

DÉSESSARTS.

A vous, monsieur...

DUGAZON.

Ah! ah! quel air martial!

« Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans ! »

DÉSESSARTS.

J'ai bien voulu hier vous dire que j'oubliais vos mauvaises plaisanteries; mais, puisque vous vous faites toujours un malin plaisir de me prendre pour votre jouet, défendez-vous.

(Il tire son couteau de chasse.)

DUGAZON.

Ah çà, un instant; les armes ne sont pas égales. Qu'est-ce que vous voulez faire avec ce couteau-là? voulez-vous bien cacher votre couteau?

## SCÈNE XXVII.

LES MÊMES, SAINT-LÉON.

DÉSESSARTS, à Saint-Léon.

Prête-moi ton épée.

SAINT-LÉON.

Je ne souffrirai pas...

(Désessarts aperçoit l'épée de Saint-Léon, s'en empare, et se met en garde ; Saint-Léon le retient.)

DÉSESSARTS.

Allons, monsieur Dugazon.

DUGAZON.

Laisse-le, puisqu'il veut absolument fondre sur moi. Fonds, mon ami, fonds, ça ne peut pas te nuire.

SAINT-LÉON.

Eh! mes amis, que faites-vous?

DUGAZON.

Mais j'ai trop d'avantage comme cela.

DÉSESSARTS, montrant Saint-Léon.

Le voilà votre avantage.

DUGAZON.

Je veux rendre la partie égale... Je vais indiquer l'endroit où je dois viser.

(Il ramasse un morceau de blanc et fait un rond sur le ventre de Désessarts.)

DÉSESSARTS.

Qu'est-ce que cela signifie ?

DUGAZON.

Que tous les coups portés hors du rond ne compteront pas.

(Désessarts s'élance de nouveau sur Dugazon, mais Saint-Léon le retient et le pousse loin de son adversaire.)

## SCÈNE XXVIII.

LES MÊMES; LECOQ, sur la terrasse; Mme SAINT-LÉON, sortant du pavillon.

LECOQ.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?... Ils vont se tuer! Au secours ! au secours!

MADAME SAINT-LÉON, accourant.

Mon cher Saint-Léon, je t'en supplie, sépare ces messieurs.

SAINT-LÉON.

Mes amis, mettez fin à ces débats, ma femme vous en conjure.

DUGAZON et DÉSESSARTS.

Ta femme !

SAINT-LÉON.

Oui, messieurs, ma femme que j'ai l'honneur de vous présenter.

DUGAZON, à part.

C'est la Finette de ce matin... Je suis joué.

DÉSESSARTS, à part.

C'est la prétendue cousine ; on se moquait encore de moi.

DUGAZON, rengaînant.

Madame, j'étais loin de penser...

(Désessarts donne son épée à Lecoq.)

MADAME SAINT-LÉON.

Puis-je espérer, messieurs, que vous me pardonnerez une plaisanterie que je me suis permise, d'après le passage d'une certaine lettre que monsieur Dugazon a adressée à Saint-Léon ?

SAINT-LÉON.

Comment, tu as trouvé ce billet ? (A part.) Maladroit que je suis ! (Haut.) Expliquez-moi, je vous prie...

DUGAZON.

Nous te conterons tout cela à table... Pour le moment, qu'il te suffise de savoir que ta femme s'est amusée à mes dépens.

DÉSESSARTS.

Ainsi qu'aux miens

DUGAZON.

Et que nous l'avons bien mérité.

MADAME SAINT-LÉON.

Cet aveu me réconcilie avec vous.

SAINT-LÉON.

Allons, mes amis, faites la paix. On va mettre le couvert sous ces arbres, et après le déjeuner nous irons au château par la grande avenue.

DUGAZON.

J'espère que par la grande avenue tu pourras...

DÉSESSARTS, se fâchant.

Par la grande route, tout de suite.

MADAME SAINT-LÉON.

J'espère, messieurs, que vous céderez à ma prière ?

DÉSESSARTS.

On ne peut rien vous refuser.

MADAME SAINT-LÉON, souriant.

Je le sais, monsieur.

DÉSESSARTS, à part.

Si elle croit me faire danser la gavotte !

DUGAZON.

On a trop de plaisir à vous voir pour songer à se priver de la vie.

SAINT-LÉON.

C'est ça, mes amis ; mettons-nous à table, et, le verre à la main, oublions le passé.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. Darondeau.

A présent, mes chers camarades,
Les plaisirs d'un joyeux repas
Et les glouglous de cent rasades
Vont succéder à vos débats. (*bis.*)
Des verres pleins, voilà des armes
Qui du moins n'ont jamais blessé ;
Ah ! du présent goûtons les charmes,
Et ne parlons plus du passé. (*bis, en chœur.*)

DUGAZON.

Nargue d'un plaisir qui m'échappe,
Nargue d'un plaisir que j'attends ;
Mais vive un plaisir que j'attrape,
Que je dérobe au vol du temps.
Ce maudit temps nous fait la guerre ;
Aussi, dis-je, en homme sensé :
De l'avenir ne parlons guère,
Et ne parlons plus du passé.

DÉSESSARTS.

Au bon vin, à la bonne chère,
Je dois mon heureux embonpoint ;
Aussi la table m'est bien chère ;
Tant qu'on y boit, je n'en sors point ;
J'y remplis joliment ma place !...
Sitôt que le vin est versé,
Je dis : Fêtons celui qui passe,
Et ne parlons plus du passé.

LECOQ.

Jadis ma femme était jolie,
Et moi j'étais fort amoureux ;
Ma pauvre femme a la folie
De regretter ces temps heureux.
(Voix de femme.)
« Autrefois vous étiez, dit-elle,
« Plus caressant plus empressé. »
(Voix d'homme.)
Tiens, passons là-dessus, ma belle,
Et ne parlons plus du passé.

MADAME SAINT-LÉON, au public.

Lorsque nos vœux et notre zèle
Imploraient un bravo flatteur,
Souvent d'une pièce nouvelle
Vous avez maltraité l'auteur.
Comblez ce soir notre espérance,
Il faut que tout soit compensé ;
Applaudissez à toute outrance,
Et ne parlons plus du passé.

FIN DU DUEL ET LE DÉJEUNER.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer

# LE
# PHILTRE CHAMPENOIS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. MÉLESVILLE ET BRAZIER;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 19 juillet 1831.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

CATHERINE, jeune fermière..... Mlle DÉJAZET.
GOBERGEOT, perruquier..... M. SAMSON.
CLAUDE-ÉLOI, paysan..... M. PAUL.
GEORGETTE, sa cousine..... Mlle PERNON.
MÈRE MICHELIN, ancienne vivandière..... Mme TOBY.
MACLOU, garçon de ferme..... M. BEAU.
VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

La scène se passe dans un village de la Normandie.

---

Le théâtre représente une jolie campagne, à l'entrée d'un village; à droite du public, la ferme de Catherine; à gauche, une petite maison neuve, avec un jardin à la suite; sur le devant de la maison, une chaise et une petite table.

## SCÈNE I.

ÉLOI, puis GEORGETTE *.

ÉLOI, planté* devant la porte de la ferme de madame Catherine. Il est enveloppé d'un vieux manteau de berger.

Encore une nuit passée à la belle étoile! et quelle nuit!... J'ai fait que rêver à madame Catherine... C'est embêtant ça... Dire qu'elle est là, et que je suis ici... (Il monte sur une échelle qui est le long du mur opposé, pour tâcher de voir dans la ferme.) (Soupirant.) Ah! faudra que ça finisse!... (se haussant sur la pointe des pieds.) je pourrais pas rester long-temps dans c'te position-là.

AIR du Carnaval de Béranger.

Qu'est-c' qui pourra m' fair' l'amitié de m' dire
Ce qui se pass' dans mon individu?
Depuis six mois, je gémis, je soupire.
Ah! je l' vois bien, j' suis un berger perdu!
J' croyais qu'l'amour, aux champs comme à la ville,
Donnait d' l'esprit à c'ti-là qu'en manquait:
Avant d'aimer, je n'étais qu'imbécille,
Et me v'là bête, à présent, tout-à-fait

GEORGETTE, qui est arrivée tout doucement, lui frappe sur la jambe.

Qu'est-ce que vous faites donc là, cousin?

* Le premier acteur inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur.

ÉLOI.

Ah! que c'est traître, de pincer comme ça les mollets!

GEORGETTE.

Qu'est-ce que vous faites là, qu'on vous demande?

ÉLOI.

Je me promène.

GEORGETTE.

Sur une échelle?

ÉLOI, descendant.

Tiens, c'est vrai... j'étais sur une échelle!...

GEORGETTE.

Vraiment, je ne sais pas ce que vous avez depuis quelque temps, mon cousin! vous n'êtes pas reconnaissable.

ÉLOI.

Parceque je m'ai fait arranger mes cheveux.

GEORGETTE.

Eh! non; vous avez beau être toujours planté devant la ferme de madame Catherine, on ne vous y donnera pas d'ouvrage.

ÉLOI.

A cause...?

GEORGETTE.

A cause que vous êtes un mauvais berger... que vous ne faites pas attention à vos bestiaux.

AIR : On dit que je suis sans malice.

Vous avez, la semain' dernière,
Perdu la vache à la mèr' Pierre.
Vous avez manqué, y a z'un mois,
D' noyer les ch'vaux d' monsieur Bourgeois;
La chèvre de ma tante Huvée
N'est pas encore retrouvée...
Et l'on cherch' l'ân' du père Leroi.

ÉLOI.

Vous verrez qu'ils diront qu' c'est moi. (*bis.*)

GEORGETTE.

C'est vrai! j' crois que dans toute la Normandie on n' trouverait pas vot' pareil! jamais un mot aimable... à personne...

ÉLOI.

Ça m'ennuie.

GEORGETTE.

Quand on joue aux gages touchés, vous ne trichez jamais pour embrasser les filles...

ÉLOI.

Si je ne veux pas les embrasser, moi, qui peut m'y forcer?

GEORGETTE.

On n' vous voit jamais à la danse.

ÉLOI.

Faut-il pas que je m'harasse pour vous faire sauter?... A la fin de ça, quoi que vous voulez?...

GEORGETTE.

Eh! mon Dieu! n' vous fâchez pas, j' viens vous chercher de la part du père Gervais, il vous attend pour déjeûner.

ÉLOI.

Je peux pas.

GEORGETTE.

Il dit qu'il y aura une bouteille de vin.

ÉLOI.

Hein! comment que vous dites?

GEORGETTE.

Une bouteille de vin; c'est une rareté dans le pays... on ne se souvient pas d'en avoir bu! On lira le testament de défunt notre oncle.

ÉLOI.

On le lira bien sans moi... puisque je ne sais pas lire couramment.

GEORGETTE.

Enfin, viendrez-vous, ou ne viendrez-vous pas?

ÉLOI, regardant toujours la ferme.

J' voirai plus tard.

GEORGETTE, à part.

Ah! quel animal!... quel lourdaud!...

ÉLOI.

Lourdaud! lourdaud!...

GEORGETTE.

Quelle différence avec mon petit Maclou! c'est ça un garçon aimable... Je vas voir en m'en retournant s'il est aux champs. (D'un air moqueur, se croisant les bras devant Éloi, en l'imitant.) Sans adieu, cousin... Quand celui-là se fera aimer des femmes, il fera chaud... J' haïrais-t'y un homme comme ça!... Adieu, cousin!...

(Elle sort.)

## SCÈNE II.

ÉLOI, seul.

Elle a raison! c'est bête de n'avoir pas plus d'esprit... Mais c'est plus fort que moi: quand je vois madame Catherine, une si jolie petite veuve... un nez.. une bouche... et puis qu'est mignonne comme tout... il me semble que je lui dirais des choses... et dès qu'elle s'approche, va te promener, il n'y a plus rien là-dedans... pas une idée! J'ai pas même osé lui dire que j'ai passé trois nuits pour guetter le loup qui désolait sa ferme... Car enfin, qui qui m'empêchait de lui dire: « Madame Catherine, vous avez vu le loup... Et puis, vous n'avez plus vu le loup... Et puis, c'est moi qui « a tué le loup!... « Ça aurait eu l'air de lui demander quelque chose!... Ah! bah! j'aurai jamais d'agrément avec cette femme-là... Au lieu que ce Gobergeot, le barbier du village... il réussira, lui... il a des moyens, et puis une langue qui a plus le fil que ses rasoirs... (Ritournelle.) Ah! mon Dieu! le voilà déja!...

## SCÈNE III.

GOBERGEOT, ÉLOI.

GOBERGEOT.

AIR : Je suis sergent (du PHILTRE de M. Auber).

Barbier galant,
Tendre et fringant,
Moi je fais aussi lestement
La barbe que le sentiment.
Est-il beauté, prude ou coquette,
Qui résiste à la savonnette?
Barbier galant,
Tendre et fringant,
Moi, je fais aussi lestement
La barbe que le sentiment.

(S'essuyant le front.) Tiens, c'est toi, Éloi!

ÉLOI, le chapeau à la main.

Salut, monsieur Gobergeot.

GOBERGEOT.

Tu viens encore rôder autour de la ferme de madame Catherine...

ÉLOI.

Est-ce que la route n'est pas aussi bien à moi qu'à vous?

GOBERGEOT, souriant.

Ce n'est pas sur cette route-là que tu feras ton chemin...

ÉLOI.

Qui qui m'en empêchera?

GOBERGEOT.

Mais d'abord... un certain Clément-Ignace Gobergeot, perruquier-coiffeur, dont tu as

peut-être entendu parler... c'est comme ça, mon cher; dès que j'ai jeté mon dévolu sur une belle, il ne faut pas qu'elle s'avise de me résister... la malheureuse en serait la première victime !...

ÉLOI, à part.

Hum!... comme il abuse de son physique!

GOBERGEOT.

Madame Catherine me convient, et puis je ne crois pas lui déplaire.

ÉLOI.

A quoi que vous avez vu ça?

GOBERGEOT.

Je l'ai rencontrée hier... à l'entrée du village... (tirant son jabot.) je lui ai dit, en me pinçant les lèvres : « Vous vous portez bien aujourd'hui, « madame Catherine? — Hum!... » qu'elle m'a dit, « mauvais sujet ! — Dame ! que voulez-vous, » que je lui ai dit... « c'est dans mon ca- « ractère. — Ça l'a fait rire comme une folle !... voilà comme il faut mener les femmes.

ÉLOI, à part.

Dieu! a-t-il des moyens!... si j'en avais seulement la moitié...

GOBERGEOT, montrant la maison de la mère Michelin.

Aussi, nous ferons la noce avant huit jours, ici, chez la mère Michelin, cette ancienne vivandière,

ÉLOI, s'excitant.

La noce!... faudra voir.

GOBERGEOT.

C'est tout vu.

ÉLOI, barbouillant.

Il y a... il y a... d'autres partis.

GOBERGEOT, d'un air dédaigneux.

Qu'est-ce que ça fait ?

ÉLOI, s'échauffant.

Il y a... il y a... l'adjoint du maire...

GOBERGEOT.

Je viens de le raser.

ÉLOI.

Il y a... le brigadier de la gendarmerie.

GOBERGEOT.

Je lui fais la queue.

ÉLOI, s'échauffant de plus en plus.

Et puis il y a... il y a... y en a encore d'autres.

GOBERGEOT.

Toi ?

ÉLOI, en colère.

Eh ben ! oui... là... moi ! et, puisque c'est comme ça... je vas me déclarer aussi, je lui dirai que je l'aime... je le crierai tout haut...

(Il chante à tue-tête.)

AIR : Que le seul mérite (de Zoé).

J'aime la fermière,
Seule elle a su me charmer,
Et rien n' peut, j'espère,
M'empêcher d' l'aimer.

(Criant plus fort.)

Oui, je l'aim', je l'aime...
Et quand ell' s'rait là,
Je l' dirais tout d' même...

(L'apercevant et en tremblant.)

Grand Dieu ! j' crois qu' la v'là.

GOBERGEOT, riant.

Eh bien ! va donc !

ÉLOI, gagnant la gauche.

Certainement j'irai.

(Il chante à mi-voix.)

J'aime la fermière,
Seule elle a su me charmer,
Et rien n' peut, j'espère,
M'empêcher d' l'aimer.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE, sortant de chez elle et sans les voir.

Lorsque je sommeille,
J' rêve aux amoureux,
Et dès que j' m'éveille...

(Elle les aperçoit : parlant.)

Tiens !...

En v'là déja deux.

ENSEMBLE.

ÉLOI, très bas.

J'aime la fermière,
Seule elle a su me charmer,
Et rien n' peut, j'espère,
M'empêcher d' l'aimer.

GOBERGEOT.

Voilà la fermière,
Seule elle a l' droit de m' charmer,
Et rien n' peut, j'espère,
L'empêcher d' m'aimer.

CATHERINE.

Voilà la fermière,
Personn' n'a pu la charmer;
Mais faudra, j'espère,
Finir par aimer.

Ah ! c'est vous, monsieur Gobergeot!

GOBERGEOT.

Moi-même, la fermière !... (D'un air malin.) Vous vous portez bien ce matin ?

ÉLOI, à part.

V'là qu'il recommence ses séductions !...

CATHERINE.

Pas mal, Dieu merci !... (A Éloi, avec bonté, et passant au milieu.) Bonjour, Éloi; bonjour, mon garçon.

ÉLOI, d'un air honteux.

Salut, mame Catherine... (A part.) v'là mon poids qui revient.

GOBERGEOT.

Belle comme Cérès !... je dis Cérès, à cause des meules de foin et des tas d'avoine... j'aurais dit Cybèle qu'il n'y aurait encore rien de trop... sont-elles belles, les avoines, cette année ?

ÉLOI, à part.

Dieu ! qu'il a des moyens, cet être-là ! je ne pourrai jamais lutter avec lui.

CATHERINE.

Mais la récolte n'est pas mauvaise, les orges viennent bien, les seigles ont donné...

GOBERGEOT, d'un air galant.

Pas tant que les amoureux ?...

ÉLOI, à part, se frappant le front.

Oh! que c'est adroit !...

GOBERGEOT, d'un air de prétention.

En avez-vous, de ce bétail-là !

CATHERINE, souriant.

C'est vrai... ça donne assez !... vingt-deux de déclarés... (Regardant Éloi en dessous.) sans compter ceux qui ne disent rien.

GOBERGEOT.

Vous les comptez, ceux-là ?

CATHERINE.

Mais oui, ils peuvent parler; je compte tout, moi !

ÉLOI, dans l'admiration.

A-t-elle de l'ordre !

CATHERINE.

Et il faut de la tête pour ne pas s'embrouiller !... mais je ne m'en plains pas... c'est une occupation d'occuper l'un, d'répondre à l'autre... de gronder celui-ci, d'encourager celui-là; ça n'a l'air de rien, mais c'est un tas de petits détails... ça demande du soin.

AIR : Il faut obéir à mes lois (ZAMPA).

Un seul coup d'œil, en passant,
Leur fait tourner la tête,
Et c'est toujours amusant,
Mêm' sans être coquette !
Le plus sévèr', fuyant mes pas,
A beau jurer qu'il n'aim'ra pas...
Un seul coup d'œil, en passant,
Lui fait tourner la tête ;
Un seul coup d'œil, en passant,
Le soumet à l'instant.
Dès que le bal commence,
Plus d'un galant s'avance;
Tous veulent me prier ;
On peut, sans conséquence,
A chaque contre-danse,
Changer de cavalier.
Quel plaisir ! quelle ivresse
De recevoir sans cesse
Bouquets et compliments !...
De voir les jeunes filles,
Même les plus gentilles,
Trembler pour leurs amants ! (*bis.*)
Un seul coup d'œil, en passant,
Leur fait tourner la tête ;
Et c'est toujours amusant,
Mêm' sans être coquette.
L'une a beau dir' : « Suivez mes pas; »
L'autr' : « Monsieur Jean, ne r'gardez pas... »
Un seul coup d'œil, en passant,
Leur fait tourner la tête,
Ils r'vienn'nt tous en s' disputant;
Vraiment, c'est amusant.

GOBERGEOT.

Oui ! je conçois ! mais faudra finir par faire un choix.

CATHERINE, soupirant.

Je le sens bien ; mais je tremble de me tromper... ces hommes !... c'est si vétilleux !

GOBERGEOT, d'un air câlin.

Il faut prendre le plus aimable...

CATHERINE.

Oui.

GOBERGEOT.

Le plus spirituel...

CATHERINE.

Oh! je tiens beaucoup à l'esprit !...

GOBERGEOT.

C'est l'essentiel !... parcequ'une fois mariés, c'est pour long-temps... les soirées d'hiver sont longues... et quand on est là, au coin du feu... il est désagréable de s'apercevoir qu'on a épousé une bûche !...

CATHERINE.

Toujours de jolis mots !...

GOBERGEOT.

Dame... ils viennent d'eux-mêmes !... je les laisse aller, je ne m'en mêle pas... d'ailleurs, vous savez ce que je vous ai dit !...

CATHERINE, minaudant.

Est-ce que c'est sérieux ?

GOBERGEOT.

Parole d'honneur ! toutes les veuves du pays, les gros bonnets, sont au désespoir !... je leur ai dit : « C'est inutile, il n'y a qu'une femme « au monde pour moi !... »

(Il lui prend la main.)

ÉLOI, à part, mordant dans son pain.

Oh ! il en viendra à bout !... s'il se le met dans la tête.

CATHERINE, retirant sa main.

Eh ! mais, eh ! mais, monsieur Gobergeot, savez-vous que vous êtes un homme bien dangereux !

GOBERGEOT.

AIR : Et voilà comme tout s'arrange.

Qui, moi, dangereux?... mon Dieu, non !
Mais je suis l'esclave des dames.

CATHERINE.

Entre nous... Comment fait's-vous donc
Pour vous faire aimer d' tout's les femmes?
A des sortilég's faits exprès
Vous devez sans doute vos armes,
Vous avez des philtres secrets...

GOBERGEOT.

J'ignor' si j'ai des philtres... mais
Je sais que vous avez des charmes.

ÉLOI, à part.

Il a des philtes... c'est sûr.

CATHERINE.

Ah ! c'est charmant !...

GOBERGEOT, lui baisant la main.

Eh bien ?...

CATHERINE.

Dame ! il faut réfléchir ! s'il s'en présentait d'autres... (A part, regardant Éloi.) C'est drôle, je

croyais qu'Éloi... il paraît que non... (Haut.) car enfin, il peut en venir d'autres... Qu'est-ce que tu en penses, toi, Éloi?

ÉLOI, étourdi.

Moi, mame Catherine?

CATHERINE.

Oui, tu ne dis rien, viens donc ici.

ÉLOI, s'avançant.

(A part.) Oh! la bonne occasion, si on avait des moyens...

CATHERINE.

Eh bien? qu'est-ce que tu dis?

ÉLOI, avec hésitation.

Hé, hé, hé!

CATHERINE.

Après?

ÉLOI, rencontrant ses yeux et perdant contenance.

Il... il... pourra faire beau aujourd'hui... la girouette est du côté de la Mare aux Biches.

CATHERINE.

Bah!

ÉLOI.

A moins pourtant que le vent ne change, parce que les guernouilles chantaient à ce matin.

CATHERINE, le regardant tristement.

Ah!... c'est, c'est bien!... (A part.) c'est dommage!... je le trouvais gentil! l'air si bon! (Haut.) Au revoir, monsieur Gobergeot.

GOBERGEOT.

Où allez-vous donc?

CATHERINE.

Chez le notaire, pour ce nouveau bail...

GOBERGEOT.

Je vais vous donner le bras.

CATHERINE.

Non, non... vous allez m'afficher...

GOBERGEOT, riant.

Tant mieux... c'est ce que je veux.

CATHERINE.

Laissez-moi donc?

GOBERGEOT, lui offrant le bras.

Nous causerons de notre mariage.

CATHERINE.

Non, c'est inutile, je ne le prendrai pas.

ÉLOI, à part.

Elle le prendra tout de même.

GOBERGEOT, gaîment.

AIR: Chasseur joyeux, il faut partir.

Point de façons, partons soudain,
Prenez mon bras, fermière,
En attendant, ma chère,
Que vous me donniez votre main.

ENSEMBLE.

CATHERINE, souriant.

(Seule d'abord, et ensuite ensemble.)

Il est vraiment aimable...
D'un esprit agréable,
Et je ne sais pas trop, oui-dà,
Où tout ça m' mèn'ra.

GOBERGEOT.

Elle me trouve aimable...
D'un esprit agréable;
Et moi, je sais très bien, oui-dà,
Où tout ça la mèn'ra.

ÉLOI, à part.

Elle le trouve aimable...
D'un esprit agréable;
Et j' crains bien de d'viner, oui-dà,
Où tout ça la mèn'ra.

(Gobergeot et Catherine sortent en se donnant le bras.)

## SCÈNE V.

ÉLOI, seul et un peu agité.

Eh bien! eh bien!... ils s'en vont bras dessus, bras dessous... c'est bien fait! imbécile!... grand lâche! qu'a pas le courage de dire un mot... tu devrais te souffleter... t'arracher les cheveux, te donner des coups de pieds dans le ventre... mais tu ne le feras pas... je te connais... (Il va s'asseoir à une table.) Grand faignant! Ah! tu ne sais rien dire... et tu veux qu'on t'aime, toi!... Ah! ben oui... avec ça que l'autre a des charmes, des philtes... il y a de quoi se périr!...

(Il frappe sur la table avec son poing.)

## SCÈNE VI.

ÉLOI, LA MÈRE MICHELIN.

MÈRE MICHELIN, répondant.

On y va!

ÉLOI.

Quoi!

MÈRE MICHELIN, étonnée.

Déja une pratique!... Qu'est-ce que vous voulez, jeune homme? du petit salé, des choux, du cidre excellent?

ÉLOI.

Ah! ben oui, du cidre... j'ai plutôt envie d'aller boire un coup dans la rivière!...

MÈRE MICHELIN.

Pourquoi faire?

ÉLOI.

C'est mon idée.

MÈRE MICHELIN.

Ah!... quelque désespoir d'amour?

ÉLOI.

Vous savez ce que c'est?

MÈRE MICHELIN.

Pardine! j'ai passé par là du temps que j'étais vivandière.

ÉLOI.

Oui, mais on vous payait de retour.

MÈRE MICHELIN.

Ah!... on me payait pas toujours!

ÉLOI.

Oui, le militaire gagne si peu!

MÈRE MICHELIN, soupirant.

J'ai été trompée bien des fois!

ÉLOI.

Trompée!

MÈRE MICHELIN.

D'abord par le dix-neuvième léger, qui s'est conduit avec moi comme un polisson!

ÉLOI.

Un régiment!...

MÈRE MICHELIN.

Qui, malgré ses serments, est parti pour aller battre le roi de Prusse.

ÉLOI.

Et vous vous êtes désespérée!

MÈRE MICHELIN.

Du tout, je suis partie pour l'Égypte avec la trente-deuxième demi-brigade.

ÉLOI.

A votre place, je serais parti avec la brigade toute entière, moi!

MÈRE MICHELIN.

J'ai vu avec elle les pyramides... les mamelucks et autres animaux du Nil ah! une demi-brigade si aimable... si prévenante...

ÉLOI.

Qui vous a épousée?

MÈRE MICHELIN.

Du tout.

AIR du Ménage de Garçon.

Le militair' fait des promesses,
Mais il chang' souvent d' garnison :
Il m'a fait des traits d' tout's espèces ;
Les caloniers sont des démons,
J'ai beaucoup à m' plaindr' des dragons ;
Contr' les hussards j'étais furieuse,
Et j' dis, en quittant les lanciers :
Je ne serais pas plus heureuse,
Quand j' pass'rais dans les cuirassiers.

Et j'ai quitté le militaire pour venir offrir ici aux jeunes gens ma cuisine et mes conseils.

ÉLOI.

Ah ben!.. dites donc... vous devez connaître le cœur des femmes, puisque vous avez vu les pyramides? Vous devez connaître comment qu'on s'en fait aimer!

MÈRE MICHELIN.

Mais, il y a plusieurs moyens...

ÉLOI.

Oui, des charmes, des philtes?... on dit qu'il y en a.

MÈRE MICHELIN, à part, le regardant.

Ce nigaud!... (Haut.) Certainement... il y en a! D'abord, vous n'avez qu'à avoir une douzaine de mille livres de rentes...

ÉLOI.

C'est des philtes, les rentes? mes moyens ne me permettent pas ces philtes-là... faudrait-en chercher d'autres.

MÈRE MICHELIN.

On peut encore... mais, qu'est-ce qui vous empêche donc de plaire, vous?

ÉLOI.

J'sais pas; quand elle est là, je n'ose pas parler.

MÈRE MICHELIN, à part.

Pauvre garçon! il est timide... il m'intéresse... (Haut.) Ah! pardi... si ce n'est que cela, j'ai votre affaire!...

ÉLOI.

Un philte!...

MÈRE MICHELIN.

D'un effet sûr... et qui vous rend aimable!... (A part.) Ce panier de Champagne que j'ai apporté pour monter mon restaurant... on n'en a jamais bu dans le pays... (Haut.) Mais ça coûte cinq francs la bouteille...

ÉLOI.

Cinq francs!... je n'ai que trente sous.

MÈRE MICHELIN.

Ah! diable!

ÉLOI.

C'est égal... donnez-moi-z'en toujours pour ça... quand elle ne m'aimerait que pour trente sous, moi qui ne l'ai jamais été... ça me paraîtrait encore bien bon!

MÈRE MICHELIN.

Non, non, faut tout boire... mais je vous ferai crédit du reste, à condition que, quand vous serez aimé, vous ferez la noce chez moi!...

ÉLOI.

Je vous le promets... et une fière noce... allez vite chercher la drogue.

MÈRE MICHELIN.

Tout de suite... (Lui faisant signe de se taire.) Chut!...

(Elle disparaît.)

ÉLOI, seul.

Dieu! il serait possible! méchant barbier! tu ne t'attends pas à ça!... ah! tu es aimé, toi, ah! tu veux l'épouser, toi! nous allons voir, toi!

(La mère Michelin revient avec une bouteille de Champagne étiquetée et goudronnée, un couteau et un verre qu'elle pose sur la table.)

MÈRE MICHELIN *, d'un air mystérieux.

Tenez, jeune homme, buvez-moi ça; vous m'en direz des nouvelles.

ÉLOI, regardant la bouteille.

Oh! quelle fiole! faut tout boire?...

MÈRE MICHELIN.

Tout.

ÉLOI.

Faut pas en laisser une miette?

MÈRE MICHELIN.

Non. (On appelle dans la coulisse : « Mère Michelin! On y va! (A Éloi.) Du courage!

ÉLOI, d'un air résigné.

J'en aurai!

(Elle rentre chez elle.)

* Mère Michelin, Éloi.

## SCÈNE VII.

ÉLOI, seul.

C'est unique!... allons, allons, il faut montrer qu'on est un homme!... (Il lit l'étiquette.) A... i... ahi... aye... ail mousseux... (Regardant la bouteille.) Ils ont mis de l'ail là-dedans? ça doit faire un joli ragoût... Ah! faut couper ça... (Prenant le couteau.) Je peux pourtant pas le croire... mais elle ne peut pas me tromper, elle a vu les pyramides!... (Il coupe la ficelle, le bouchon part, il manque de tomber à la renverse.) Oh! là, là... à la garde!... qui est-ce qui tire des pétards? tenez! ça fume encore. (Regardant la bouteille.) C'est égal... je ne reculerai pas d'une semelle. (Il verse dans le verre.) Oh! comme ça bout, comme ça bouillonne! et de dire que quand j'aurai bu ça... C'est unique qu'on soit parvenu à mettre comme ça l'amour en bouteille. (Il prend le verre.) Dieu! je suis sûr que ça un goût... rien que l'odeur seulement... pouah!... allons, faut avaler la douleur! (Il se bouche le nez et fait la grimace en buvant.) Tiens... (Souriant.) Ce n'est pas si méchant... (Il boit.) C'est singulier, on croirait à la première vue... (Il boit.) mais pas du tout! c'est même assez coulant... le passage n'a rien de pénible.

(Il se verse encore.)

AIR de la Fête du village voisin.

Ce philte-là, ma fin', n'est pas si bête,
Et j' crois vraiment qu'à la longue on s'y f'rait.
(Il boit.)
Ça vous picot', ça vous rend tout guill'ret,
Et ça vous r'tourn' comme un' girouette.
Ah! je sens qu' ça fait
Déja son effet;
Quell' tape; on dirait
Qu' ça vous donn' dans la tête!
Encore un p'tit coup,
Faut voir jusqu'au bout;
C'est une chaleur
Qui vous réjouit l' cœur!
C'est un je n' sais quoi
Qui me met hors de moi...
Quel philte divin!
Comme il vous met en train!
Si j'avais d' l'argent, j'en boirais jusqu'à d'main.
(Regardant la bouteille.)

Il y en a encore... tout y passera. (Il se verse.) Elle m'a dit de ne pas en laisser une miette. (Se prenant le nez.) Oh! oh! lâche-moi donc, satané philte... Ça vous pince le nez!... Veux-tu me lâcher?

DEUXIÈME COUPLET.

L'jour est plus beau, la rivièr' m'sembl' plus claire,
Tout me paraît plus frais et plus joli;
J' crois qu' j' vois des étoil's en plein midi,
Toutes les fois que je lève mon verre.
(Il boit.)
J' sens dans mon gosier
Ma langu' se délier.
Venez donc babiller
Avec moi, la fermière.
(Il boit à même la bouteille.)
Allons! l' dernier coup,
Faut avaler tout;
V'là ma têt' qui part,
J' suis t'un égrillard...
Si Jeann'ton passait,
Ou Fanchette, ou Babet!...
Quel philte divin!
Comme il vous met en train!
Si j'avais d' l'argent, j'en boirais jusqu'à d'main.

Ahais!... ahais!... (Il jette la bouteille.) J' suis t'aimable, j' vas plaire... Gare les femmes!... Oh! v'là mame Catherine, ne disons rien.

## SCÈNE VIII.

ÉLOI, CATHERINE.

CATHERINE, sans voir Éloi.

AIR: Douce Jouvencelle (de ZAMPA).

Adieu le veuvage:
Le deuil à mon âge
Ne saurait conv'nir.
Quoiqu' l'on soit coquette,
Quand l'amour vous guette,
Il faut en finir...
Il dit qu' toujours il m'aim'ra,
Et qu' jamais ça n' s'arrêt'ra...
Patience,
Espérance,
Car bientôt, bientôt nous verrons ça.

ÉLOI, à part.

Qu'est-ce qu'elle dit donc?

CATHERINE.

Ce Gobergeot est d'une folie... tout en riant chez le notaire... il a commandé un contrat... je n'ai pas eu la force de m'y opposer.

ÉLOI.

Le contrat... ah! ben, il est temps de m'y mettre. (Il va derrière elle.) Il faut que je lui fasse une niche. (Il lui crie aux oreilles.) Hou!... hou*!...

CATHERINE, se retournant avec un cri.

Ah! c'est cet imbécile d'Éloi... c'est joli, ce que vous faites là... c'est spirituel...

ÉLOI, riant.

Dam, voilà!... oh, ah! bonjour, mame Catherine; vous vous portez bien; je vous ai pas manqué, mam' Catherine?...

CATHERINE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc?...

ÉLOI.

Vous avez là un bonnet qui vous va, ah!...

CATHERINE.

Je suis charmé qu'il soit de votre goût.

ÉLOI, riant toujours.

Tiens, vous croyez peut-être parce qu'à ce matin... mais non... allez... faut pas croire,

* Catherine, Éloi.

vous, la petite mère... ah! ah! vous ne vous attendiez pas à ça?...

CATHERINE.

Quelle drôle de figure il me fait!

ÉLOI, l'agaçant.

AIR de Baroco.

Ma p'tit' madam' Cath'rine...

CATHERINE, étonnée.

Mais qu'est-c' que vous avez?

ÉLOI.

Quell' fraicheur et quell' mine!

CATHERINE.

Quoi! vraiment, vous trouvez?

ÉLOI.

Allez!... si j'osais, moi...

CATHERINE.

Quoi?

ÉLOI.

Je vous surprendrais bien...

CATHERINE.

Hein?

ÉLOI.

En vous disant un mot...

CATHERINE.

Oh!

ÉLOI.

Et je n' me gên'rais pas.

CATHERINE, étonnée.

Ah!

ÉLOI, la pinçant.

Non, je n' me gênerais pas.

CATHERINE.

Ah!... mais vous me pincez.

ÉLOI, riant.

Oui, je vous pince... on pince toujours quand on aime!

CATHERINE, surprise.

Comment, vous m'aimez?...

ÉLOI.

Y a gros... et depuis long-temps!... mais puisque vous allez épouser M. Gobergeot... Vous avez peut-être raison!... c'est un homme spirituel... il est aimé de toutes les femmes... à ce qu'il dit!... après ça, si j'étais femme, moi, j'aimerais pas les ceux qui sont si recherchés, ça me ferait peur!...

CATHERINE, à part.

Eh! mais, pas si mal!...

(Haut.)

AIR du vaudeville de l'Ours et le Pacha.

Avec nous, hélas! j'en conviens,
Les homm's ne dissimulent guère;
Dès qu'ils sont sûrs qu'on les aim' bien,
Ils ne font plus rien pour nous plaire.

ÉLOI, avec un peu d'ame.

Eh bien! moi, si j'avais charmé
La femme la plus agréable,
Loin d' suivre une route semblable,
J' dout'rais toujours si j' suis aimé,
Afin d'être toujours aimable.

CATHERINE, étonnée.

Je ne le reconnais plus! mais c'est qu'il parle... il parle à-peu-près comme tout le monde... et puis, ses yeux éveillés... il n'est pas mal, au moins, ce garçon; j'ai toujours dit qu'on ne lui rendait pas justice... (Haut, en souriant.) Viens donc ici, Éloi... viens donc... n'aie pas peur...

ÉLOI, à part.

Oh! elle a dit: viens donc...

CATHERINE.

Comment, vrai?... tu pensais à moi?

ÉLOI.

Jour et nuit, mam' Catherine.

CATHERINE.

Voyez-vous ça!

ÉLOI.

Vous êtes si avenante, si jolie!

CATHERINE, à part.

Par exemple, il est franc.

ÉLOI.

Vous rappelez-vous quand nous jouions à la main chaude? je vous devinais jamais pour que vous tapiez toujours.

CATHERINE.

Ah! tu y mettais de la malice!...

ÉLOI.

Je me couchais pas pour être levé le premier... pour vous voir à vot' fenêtre! quelquefois je voyais que vot' bonnet... mais, c'est égal, j'étais content...

CATHERINE, à part.

Il est sensible!...

ÉLOI.

Et je me disais: dieux! si j'avais une petite femme comme ça... comme je l'aimerais!... et ça, pas par intérêt, pas pour vot' ferme, pas pour vot' argent.. mais pour vous, pour vous seule, pour vous rendre bien heureuse... et moi aussi...

CATHERINE, un peu émue.

Eh! mais vraiment, il n'a besoin que d'être formé... d'abord il est beaucoup mieux que M. Gobergeot; c'est quelque chose... et puis plus jeune... et on a beau dire, il y a toujours de la ressource avec la jeunesse!

(Haut.)

AIR: Un soir, dans la forêt voisine (de Zoé).

Pour la toilette de ta femme,
Tu n'épargn'rais donc pas ton bien?

ÉLOI.

J' voudrais qu'ell' fût mis' comm' un' dame,
Que jamais ell' n' desire rien,
Car son bonheur serait le mien.

CATHERINE.

Et si l'on t' disait par la suite:
Vot' femm' par-ci, vot' femm' par-là?...

ÉLOI.

Je n' croirais pas un mot d' tout ça;
Les jaloux sont trompés plus vite.

CATHERINE, à part.

Eh! mais... eh! mais...

Pas si bêt' que j' croyais.
(Haut.)
Vrai?

ÉLOI.

Vrai.

CATHERINE, à elle-même.

Mais... mais...
Pas si bêt' que j' croyais.

DEUXIÈME COUPLET.

CATHERINE.

Mais souvent dans l' meilleur ménage,
Pendant quelqu's jours on peut s' bouder.

ÉLOI.

Ça n' m'inquièt' pas, dans l' mariage
Y a des moyens d' s' racommoder;
Le plus sag' des deux doit céder.
(Se rapprochant.)
On vient tout douc'ment, on s' rapproche...
(Il lui prend la taille.)

CATHERINE, lui donnant un petit soufflet, et passant à sa droite *.

Eh bien! monsieur, finissez donc.

ÉLOI.

Un soufflet! j' vous entends... C'est bon,
J' n'ai pas la répons' dans ma poche.
(Il l'embrasse.)

CATHERINE, souriant et à part.

Eh! mais... eh! mais...
Pas si bêt' que j' croyais.
(Haut.)
Vrai?

ÉLOI.

Vrai.

CATHERINE, à part.

Mais... mais...
Pas si bêt' que j' croyais.
(Enchantée.)
Il est charmant.. et c'est bien là le mari...

ÉLOI, transporté.

Comment que vous dites, mam' Catherine?

CATHERINE.

Eh bien! je dis, mon garçon, que si tu es bien sage, bien discret... c'est toi que je choisirai.

ÉLOI.

Oh!...

CATHERINE.

Chut!... (On entend Gobergeot qui chante.) Dieu! et Gobergeot que j'oubliais! le voilà!
(Elle fait signe à Éloi de ne rien dire.)

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, GOBERGEOT **.

GOBERGEOT, essoufflé.

Voilà, voilà, ma chère Catherine, j'ai joliment couru!

CATHERINE, froidement.

Pourquoi donc?...

GOBERGEOT.

Eh bien! pour ces préparatifs...

CATHERINE.

Quels préparatifs?

GOBERGEOT.

Ceux de ma noce.

CATHERINE.

Votre noce! Ah! vous vous mariez?

GOBERGEOT

Pardi!...

CATHERINE.

Et avec qui?

GOBERGEOT.

Tiens, c'te farce!... mais vous savez bien... avec vous.

CATHERINE.

Avec moi?...

GOBERGEOT.

Ne m'avez-vous pas dit...?

CATHERINE.

Comment! je ne vous ai rien dit du tout... Par exemple, monsieur Gobergeot, ne me faites pas parler... vous avez pris des politesses... quelques mots sans conséquence... pour une promesse.

ÉLOI, d'un air goguenard.

Oui, quelquefois on rit, on s'amuse, on dit comme ça : Monsieur *chose*... nous nous marierons dimanche, et puis on se marie pas.

GOBERGEOT, le regardant.

Eh bien!... il parle à présent... (Se fâchant.) Mais songez donc que j'ai déja invité quinze personnes!...

CATHERINE.

Comment, vous avez osé... mais c'est très mal... ah! vous êtes avantageux avec les femmes, monsieur Gobergeot... je n'aime pas ça.

GOBERGEOT, éclatant.

Eh! morbleu, madame!...

CATHERINE, le voyant s'agiter.

Et vous êtes emporté, colère, jaloux peut-être par-dessus le marché... il ne manquerait plus que ça! je suis bien aise de connaître le fonds de votre caractère, et je vous prie de ne pas remettre les pieds chez moi.

ENSEMBLE.

GOBERGEOT.

AIR : Cessez de vous en défendre (du BOUFFON DU PRINCE).

Ah! j'étouffe de colère...
Quoi! je perdrais la fermière?
Repousser tous mes vœux!
Oui, je suis furieux!
Mais quel démon, sur mon ame,
Vient dê m'enlever ma femme?
Me voilà, sans pitié,
Veuf avant d'être marié.

CATHERINE et ÉLOI.

Il étouffe de colère...
Ah! quel mauvais caractère!
Quel dépit dans ses yeux!
Comme il est furieux!

* Éloi, Catherine.
** Éloi, Gobergeot, Catherine.

Oui, j'en ris au fond de l'ame ;
Il comptait sur une femme,
Et le v'là sans pitié,
Veuf avant d'être marié.

CATHERINE, avec intention, regardant Éloi, et passant entre eux deux.

Il est ben vrai que j' me marie,
Et mon futur peut, à l'instant,
Commander la cérémonie,
Je vais m'habiller sur-le-champ.
(Tendrement.)
Je l'aimerai toute ma vie...
(Faisant un signe de tête à Éloi.)
Jusqu'au revoir, mon p'tit Éloi.
Dit's-lui sur-tout qu'il pense à moi !

ENSEMBLE.

GOBERGEOT.

Ah ! j'étouffe de colère, etc.

CATHERINE et ÉLOI.

Il étouffe de colère, etc.

(Catherine rentre dans la ferme.)

## SCÈNE X.

### GOBERGEOT, ÉLOI.

ÉLOI, sautant.

Oh ! quel bonheur !... quel bonheur !...

GOBERGEOT, le regardant.

Comment, ce serait toi ?...

ÉLOI.

Pourquoi pas ?

GOBERGEOT.

Silence, idiot !

ÉLOI.

J' peux bien comme un autre...

GOBERGEOT.

Paix, pâtre !

ÉLOI.

Ah ! je vous crains plus, maintenant c'est mon tour de faire jabot... je suis t'aimé !

GOBERGEOT.

Pas pour long-temps ; et si je voulais m'en donner la peine...

ÉLOI.

Parceque vous avez des sorts, des charmes... mais j'ai des philtes... hein ?

GOBERGEOT.

Bah !

ÉLOI.

Et des fameux philtes... Vous voyez comme ça prend... comme ça rend aimable !...

GOBERGEOT, à part.

Il serait possible que cette brute eût découvert... (Haut.) Voyons, viens donc ici.

ÉLOI, le narguant.

Ah ! vous voudriez ben le savoir... mais j' vous l' dirai pas... la mère Michelin me l'a défendu... c'est chez elle... c'est en bouteille... C'est cher... ça coûte cent sous !...

GOBERGEOT, à part.

Comment... cette vieille sorcière... Je ne puis pas croire... Cependant, il y a des recettes de bonne femme... et, puisque ça fait aimer un imbécile... je ne vois pas pourquoi je ne m'en servirais pas.

ÉLOI.

Ah ! ça vous vexe !

GOBERGEOT, d'un air dégagé.

Moi ! je n'y pense plus ! une de perdue, cent de retrouvées !.. Je m'en vais faire une barbe.
(A part, pendant qu'Éloi regarde la croisée de Catherine.)
Tu n'en es pas où tu crois ; j'ai de l'argent... je me ferai r'aimer ! ou j'y perdrai le nom de Gobergeot.

(Il se glisse chez la mère Michelin.)

ÉLOI, regardant toujours la croisée.

Va faire ta barbe, va faire ta barbe, mon garçon !... Moi, je vais inviter mon monde...

(Il va pour sortir et rencontre Georgette.)

## SCÈNE XI.

### GEORGETTE, ÉLOI.

GEORGETTE, en pleurant.

Ah ! ah ! c'est vous, mon cousin ?...

ÉLOI.

V'là l'autre à cette heure...

GEORGETTE.

Vous n'êtes pas venu chez le père Gervais ?

ÉLOI, d'un air affairé.

J'ai pas pu... j'ai pas pu...

GEORGETTE, pleurant.

On a lu le testament de notre oncle.

ÉLOI.

Eh bien ! c'est bon...

GEORGETTE, pleurant plus fort.

Il nous laisse toute sa fortune à nous deux. Six cents livres de rentes !...

ÉLOI, s'arrêtant.

Eh bien ! faut pas pleurer pour ça.

GEORGETTE.

Oui, mais à condition que nous nous marierons.

ÉLOI.

Ensemble ?...

GEORGETTE.

Dans les vingt-quatre heures !

ÉLOI, à part.

Là, voilà les femmes qui me pleuvent à présent... C'est ce diable de philte.

GEORGETTE, hésitant.

Et je venais vous dire, mon cousin...

ÉLOI, à part.

Ah ! mon Dieu ! elle veut m'épouser !...

GEORGETTE, pleurant.

Que j'en aime un autre, et que je serais malheureuse comme tout avec vous.

ÉLOI, avec joie.

Vous en aimez un autre ?...

GEORGETTE.

Oui, le petit Maclou, que mon tuteur ne veut pas me donner, parce qu'il n'a rien.

ÉLOI.

Ah! Maclou! ce petit blond qu'est un peu roux... Et vous n'avez pas d'amour pour moi?

GEORGETTE.

Non, mon cousin.

ÉLOI.

C'est une preuve d'amitié que je n'oublierai jamais!

GEORGETTE.

Et j'aime mieux renoncer à la succession...

ÉLOI.

Du tout, c'est moi qui y renonce; je suis trop content! j'donne ma part à Maclou, à condition qu'il vous épousera dans les vingt-quatre heures.

GEORGETTE.

Est-il possible!... ah! mon cousin!

(Elle lui saute au cou.)

ÉLOI, à part.

Pouf! encore le philte!

## SCÈNE XII.

LES MÊMES; GOBERGEOT, sur le seuil de la porte de la mère Michelin.

GOBERGEOT, à part.

La mère Michelin est allée m'en chercher. (Il les aperçoit s'embrassant. Qu'est-ce que je vois là!... oh!...

(Il passe derrière eux sur la pointe des pieds et entre dans la ferme.)

GEORGETTE, attendrie.

Ah! mon cousin... c'est un trait...

ÉLOI.

Eh bien! tu pleures encore?... attends, attends, je m'en vais te faire rire, moi... je m'en vais commander la noce, c'est-à-dire les deux noces, car je me marie aussi... (Appelant.) Ohais! ohais! mère Michelin! la maison!... la boutique!...

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES; LA MÈRE MICHELIN; puis CATHERINE ET GOBERGEOT, à la fenêtre de la ferme.

LA MÈRE MICHELIN, entrant*.

On y va!... on y va!... Ah! c'est vous, jeune homme? Eh bien! à propos, dites donc, ça a-t-il réussi?..,

ÉLOI.

Si bien réussi, qu'on m'adore et que j'me marie!...

MÈRE MICHELIN.

Vraiment?

ÉLOI.

AIR : Plus qu'un millionnaire.

Pour que ma noc' se fasse,
Ici rien n' va m' coûter.

* Mère Michelin, Éloi, Georgette.

MÈRE MICHELIN, l'embrassant.

Souffrez que j' vous embrasse.

(Parlé.) Allons, jeune homme, j'y tiens.

ÉLOI.

J'y tiens pas, moi.

MÈRE MICHELIN.

Pour vous complimenter.

ÉLOI, à part.

Quoi! les vieill's y sont prises,
Ça m' donn'ra du tintoin;
Allons! c'est des bêtises,
Le philte va trop loin. (*bis.*)

(Haut.) Il n'est pas question de cela, il nous faut une noce... une noce pour deux, pour Georgette et pour moi.

CATHERINE, à sa fenêtre, avec Gobergeot.

Qu'entends-je?

GOBERGEOT, bas.

Qu'est-ce que je vous disais?...

ÉLOI.

Tout ce qu'il y a de plus magnifique... de la soupe au lard, comme les dimanches; du cidre à discrétion.

GEORGETTE.

Allons, il va se ruiner!

ÉLOI.

Ah! dame! rien ne me coûtera pour faire ton bonheur.. le mien!... faut rien dire... ça va les surprendre.

CATHERINE, à part.

Oh! l'indigne!

GEORGETTE, attendrie.

Quel bon cœur!... ah! Éloi, que vous méritez bien d'être aimé!... Faut que je vous embrasse encore.

ÉLOI, à part.

Scélérat de philte, va!

CATHERINE, indignée à Gobergeot.

Retirons-nous... c'est de la dernière indécence.

(Ils disparaissent.)

ÉLOI, à la mère Michelin.

Ah! ça, la mère, vite à vos fourneaux!

MÈRE MICHELIN.

J'y cours...

ÉLOI.

Toi, Georgette, ne te fais pas attendre.

GEORGETTE.

Je vais prévenir Maclou; adieu, cousin.

(Elle sort.)

MÈRE MICHELIN, s'essuyant les yeux.

C'est gentil, ces amoureux... ça me rappelle la trente-deuxième... j'vas plumer mes canards.

(Elle sort.)

ÉLOI.

Et moi, je vais rejoindre mam' Catherine... j'suis sûr qu'elle s'ennuie déja de ne pas me voir... Ah! la v'là.

## SCÈNE XIV.

ÉLOI; CATHERINE, en mariée; GOBERGEOT.

GOBERGEOT, bas.

Vous avez tort de lui parler.

CATHERINE, de même.

Non, je ne veux pas qu'il me croie sa dupe. (Haut et avec émotion.) Ah! c'est vous, monsieur Éloi.

ÉLOI, gaîment.

Oui, vraiment, et j'ai déja fait de la bonne besogne, ma petite femme!

CATHERINE, d'un ton froid.

Hein? qu'est-ce que c'est?

ÉLOI.

J'ai dit, *ma petite femme*. Je viens de commander la noce.

CATHERINE, regardant Gobergeot.

Une noce!...

GOBERGEOT.

Est-il effronté!

CATHERINE.

Ah! vous vous mariez?

ÉLOI.

Pardine!

CATHERINE.

Et avec qui?

ÉLOI.

Tiens, c'te question!... avec vous.

CATHERINE.

Avec moi?

ÉLOI, étonné.

Sans doute.

CATHERINE.

Qui est-ce qui vous a fait ce conte-là?

ÉLOI, plus étonné.

Mais c'est vous... Vous m'avez dit...

CATHERINE.

Je ne vous ai jamais parlé de ça.

GOBERGEOT, imitant Éloi.

Oui, oui, quelquefois on dit: « Monsieur chose, nous nous marierons dimanche, » et on ne se marie pas.

ÉLOI, ému et montrant la toilette de Catherine.

Mais, vous v'là toute habillée!

CATHERINE, vivement et montrant Gobergeot.

Parceque j'épouse monsieur.

ÉLOI.

Gobergeot!...

CATHERINE.

Un homme charmant, fidèle, délicat, qui n'épouserait pas trente-six femmes à-la-fois, lui. (Lui tapant les joues.) Aussi, je l'aime, ce pauvre petit Gobergeot...

ÉLOI, indigné.

Eh bien! ne vous gênez pas, sautez-lui au cou devant moi.

CATHERINE.

Pourquoi pas?

(Elle feint de vouloir l'embrasser.)

ÉLOI, passant entre eux, et donnant un coup de poing à Gobergeot, qui l'empêche de recevoir le baiser.

Ah! c'est trop fort.

GOBERGEOT, criant.

Certainement c'est trop fort!... Ce malheureux abuse de son infortune pour m'assommer.

CATHERINE.

Voulez-vous bien ne pas frapper mon mari, monsieur!...

ÉLOI.

Son mari! (Étouffant et pouvant à peine parler.) Adieu, mam' Catherine, vous me reverrez plus!

CATHERINE.

C'est tout ce que je demande.

ÉLOI.

Vous vous repentirez, mais il sera trop tard... parcequ'il ne faut pas croire qu'avec votre petit air... Ah!... ah!... c'est que... (Sanglotant, à part.) C'est fini, il n'y a plus de philte qui tienne, mon étoile l'a emporté.

(Il sort.)

## SCÈNE XV.

CATHERINE, GOBERGEOT.

CATHERINE, triomphante.

Il est parti!

GOBERGEOT, se frottant le bras sur lequel il a reçu le coup.

Est-il vexé!

CATHERINE, encore émue.

Le perfide! il voulait dire à sa belle Georgette: « Vois-tu... la fermière qui fait la renchérie, j'peux l'épouser si j'veux, et c'est toi que j'préfère. » (Avec dépit.) Oh! c'te Georgette... mais qu'est-ce qu'elle a donc? qu'est-ce que vous lui trouvez?

GOBERGEOT.

Je ne lui ai jamais rien trouvé... Il en est hébété!

CATHERINE, vivement.

Monsieur Gobergeot, je veux que not' noce se fasse en même temps que la sienne.

GOBERGEOT.

Ah! tendre et sensible amie, que cette impatience me fait de bien!... elle me prouve que vous commencez à me r'aimer.

CATHERINE, langoureusement.

Oh! non.

GOBERGEOT, de même.

Si fait.

CATHERINE, soupirant.

Je ne crois pas!... c'est l'autre que j'aime encore.

GOBERGEOT.

Qui, l'autre?

CATHERINE, fondant en larmes.

Ce monstre!

GOBERGEOT.

Pauvre femme!

CATHERINE, sanglotant.

Je sens que je l'aimerai toujours... plus longtemps, peut-être!... Mais, c'est égal, c'est vous que j'épouserai, pour lui apprendre...

GOBERGEOT.

Bien flatté d'une distinction....

CATHERINE.

Vous voyez quelle confiance j'ai en vous.

GOBERGEOT.

J'en serai digne, femme céleste ; et avant un quart-d'heure, vous m'adorerez!

CATHERINE.

Je n'y tiens pas.

GOBERGEOT.

Mais, moi, j'y tiens!... diable, un moment... épouser une femme qui en aime un autre... je sais que ça arrive tous les jours, mais ça a des inconvenients... (A part.) Il paraît que le philtre de ce bêta l'a ensorcelée, il n'y a pas à hésiter...

CATHERINE.

Qu'est-ce que vous dites?

GOBERGEOT.

Que je ne vous demande que cinq minutes de préparation pour vous paraître aimable, spirituel... j'ai un moyen...

CATHERINE.

Ça doit être difficile.

GOBERGEOT.

Du tout, ce n'est pas la mer à boire!... je vais toujours inviter nos amis... commander le repas... (Appelant.) Mère Michelin!... où diable est-elle donc?... mère Michelin!... je suis à vous... (A part) Courons en avaler...

(Il entre chez la mère Michelin.)

## SCÈNE XVI.

CATHERINE, seule et pensive.

Il n'y a plus à se dédire... Mais cet Éloi!... comme il m'a trompée!...

AIR : Je n'ai guère d'attraits (de Zoé).

Ah! pour moi quel ennui!
J' lui croyais l'am' si bonne!
Mais, puisqu'il m'abandonne,
Il va voir, aujourd'hui,
Quel courage est le nôtre...
Je s'rai la femm' d'un autre;
Mais je n' pens'rai qu'à lui.

DEUXIÈME COUPLET.

Si mon nouveau mari
Réclame une caresse,
J' lui dois tout' ma tendresse.
Éloi va voir ici
Quel courage est le nôtre;
J' vais en aimer un autre,
Mais je n' pens'rai qu'à lui.

(Elle s'assied de côté et paraît plongée dans ses réflexions.)

## SCÈNE XVII.

CATHERINE, de côté ; GOBERGEOT déja ivre ; MÈRE MICHELIN, sur le pas de la porte ; UNE SERVANTE.

GOBERGEOT, appelant.

Allons donc... un peu d'activité.

MÈRE MICHELIN.

Tout le monde se marie donc aujourd'hui... vous dites que c'est encore pour une noce?

GOBERGEOT, la langue épaisse.

Oui, vénérable aubergiste... et une noce aussi sensuelle que possible.

MÈRE MICHLLIN.

C'est que toutes nos provisions sont retenues...

GOBERGEOT.

C'est bien, je prends le reste... vingt couverts... (A la servante.) Vous, ma petite colombe... volez faire nos invitations, le notaire, les amis, les violons. (La servante sort, la mère Michelin rentre.) C'est drôle, en parlant de violons, il me semble que tout danse autour de moi... c'est ce misérable philtre... j'en ai vidé deux fioles d'un trait, parceque je veux être excessivement aimable... ça a passé comme une lettre à la poste!... voyons s'il fait son effet.

(Il regarde Catherine)

CATHERINE, se levant.

Ce qui me console du moins, c'est que mon mari est un homme sage, posé, qui n'a aucun vice... (Elle l'aperçoit clignant des yeux et chancelant.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il a donc?

GOBERGEOT, enchanté.

V'là que ça commence.

CATHERINE, à part.

Dieu! qu'il est laid comme ça!

GOBERGEOT, souriant.

Vous vous apercevez d'un petit changement?

CATHERINE.

Pardi!

GOBERGEOT, se soutenant à peine.

Je suis aimable, pas vrai?

CATHERINE.

Mais, du tout! au contraire.

GOBERGEOT.

Bah! (A part.) C'est que je n'en ai pas assez pris, faut doubler la dose, j'ai encore là une fiole!

(Il tire une bouteille de sa poche et va se détourner pour boire.)

AIR : Encore un quart'ron, Claudine.

(A part.)
Ça va venir, j'espère,
Faut d' la patience en tout;
Je connais la manière...
Nous en viendrons à bout.
(Il boit.)
Encore un p'tit coup
Pour plaire;
Encore un p'tit coup.

CATHERINE.

Qu'est-ce que vous faites donc?

GOBERGEOT, plus ivre.

Ne faites pas attention... c'est une potion suivant l'ordonnance.

CATHERINE.

Ah! l'horreur!... ah! le vilain homme!

GOBERGEOT.

Même air.

Ah! vous fait's la sévère,
Je vous croyais du goût;
Mais nous allons vous plaire,
Et vous plaire beaucoup.
(Il boit.)
Encore un p'tit coup,
Fermière!
Encore un p'tit coup.

(Il veut lui prendre la taille.) Hé! hé! hé!...

CATHERINE, le repoussant, et gagnant la gauche du public.)

Laissez-moi... laissez-moi!

GOBERGEOT, plus lourd.

Ah! vous ne devez pas me rudoyer... j' suis aimable... j' suis un honnête homme, un bon citoyen... je paie bien mes portes et fenêtres... je ne vous ai pas insultée... passez votre chemin... d'ailleurs, dites donc, je suis vot' mari... vot' seigneur et maître; et si on ne marche pas droit (tombant sur un banc) pif... paf... v'lan... le code maritime... je 'n connais que ça...

CATHERINE.

Dieu! il me battra, c'est sûr!...

GOBERGEOT, s'endormant.

C'est drôle! elle m'avait dit que je verrais tout couleur de rose... et j'y vois plus du tout... du tout... du tout... ils ont donc éteint les chandeles!... hum!... chère amie de mon cœur...
(Il s'endort.)

CATHERINE.

Eh bien! il s'endort!... ça promet!... (Levant les yeux au ciel.) Dieu! quel avenir je me suis préparé là! il faut convenir que j'ai bien mal placé mes affections! va-t-on se moquer de moi!... on vient... justement c'est la future d'Éloi... Je ne peux pourtant pas laisser voir mon mari dans cet état-là!...

(Elle se rapproche de Gobergeot et le masque avec son tablier.)

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; GEORGETTE, en mariée; MACLOU *.

(Ils entrent sans voir Catherine, Georgette se défend contre Maclou qui veut l'embrasser)

GEORGETTE.

AIR: D'une simple fleur.

Je vous gronderai,
Maclou, soyez donc plus sage!

* Maclou, Éloi, Catherine, Georgette.

MACLOU.

Je t'embrasserai,

GEORGETTE.

Me v'là déja tout en nage!
(Souriant et le repoussant.)
Mais un jour de mariage!
Mon mari s' fâch'ra, je gage.

MACLOU.

Ma chèr', ne crains rien pour toi,
Je prends c' baiser-là sur moi.

GEORGETTE.

Laissez...

MACLOU.

Pourquoi t'en défendre?
Ne l' donn' pas, mais laiss'-le prendre.

GEORGETTE, tendant la joue.

Soit! pour sortir d'embarras:
Mais songez qu' j' n'y consens pas.

ENSEMBLE.

GEORGETTE.

Songez bien qu' j' n'y consens pas.

MACLOU.

Ne crains rien, on n' nous voit pas.
(Il l'embrasse.)

CATHERINE, à part.

Comme elle se défend mal!...

GEORGETTE, l'apercevant.

Qu'est-ce que je disais?... v'là quelqu'un.

CATHERINE, avec ironie.

N'ayez pas peur, mam'zelle Georgette, je n'en dirai rien; mais si M. Éloi était là!...

MACLOU.

Ah! comme ça lui ferait plaisir de voir son ouvrage!... car c'est sa propre ouvrage...

CATHERINE.

Comment?

GEORGETTE.

C'est lui qui nous marie!

CATHERINE.

Qui vous marie tous deux?... et c'est pour cela que vous lui sautiez au cou tantôt?...

GEORGETTE.

Je crois bien.

MACLOU.

Elle n'en fera jamais assez pour lui... imaginez-vous...

GEORGETTE.

Laissez-moi conter ça...

MACLOU.

Non, j'aurai plus tôt fait.

GEORGETTE.

Du tout, je parle plus vite que toi!... (A Catherine.) Il pouvait m'épouser...

MACLOU.

Avec une fortune...!

GEORGETTE.

Six cents livres de rentes.

MACLOU.

Il m'a donné sa part...

GEORGETTE.

Pour se conserver à quelqu'un qu'il adore.

CATHERINE, émue.

Dieu! qu'entends-je!... et moi qui l'ai renvoyé... qui l'ai sacrifié!...

GEORGETTE.

Ce bon Éloi!...

MACLOU.

Qui vous aimait tant...

GEORGETTE.

Qui vous a rendu service, car c'est lui qui a tué ce vilain loup.

CATHERINE.

Gobergeot m'a dit que c'était lui.

GEORGETTE.

Il ment... c'est mon cousin.

MACLOU, montrant Georgette.

Puisqu'il lui a donné la patte, à elle... donnes-y la patte.

CATHERINE, désolée.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai fait!... je ne m'en consolerai jamais... Ce pauvre Éloi!...

(Éloi, qui est venu jeter un dernier regard sur la maison de madame Catherine, aperçoit Maclou et veut s'esquiver tout doucement.)

GEORGETTE, l'apercevant.

Eh! le v'là qui se sauve.

MACLOU, courant et le ramenant en lui faisant comme aux chevaux.

Oh! là, là... oh! petit...

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES; ÉLOI, avec son petit paquet et un bâton à la main.

ÉLOI, résistant.

Voyons, Maclou, veux-tu me lâcher? tu vas déchirer ma veste...

CATHERINE, s'avançant.

Monsieur Éloi!

ÉLOI.

Dieu! c'est elle!...

(Ils restent immobiles.)

GEORGETTE.

Les v'là comme deux estatues!

CATHERINE, timidement.

Où c'que vous alliez donc comme çà, monsieur Éloi, sans dire adieu au monde?

ÉLOI, la regardant en dessous.

Oh! voilà ses yeux qui sont revenus!... Comment qu'elles font donc pour les avoir comme ça à volonté?

CATHERINE.

Où c'que vous alliez donc?...

ÉLOI.

J'allais... j'allais... désalter le village.

CATHERINE, avec sentiment.

Désalter le village... et pourquoi?

ÉLOI.

Parceque... parceque... (Il la regarde.) Dieu! mame Catherine, qu'est-ce que vous avez?... (Prenant sa main.) Votre main tremble...

CATHERINE, très émue.

AIR du Matelot (de MADAME DUCHAMBGE).

On m'a trompée... Ah! je vous rends justice,
Je vous demande un pardon généreux...
J' sais qu' vous m'avez rendu plus d'un service,
J' sais qu' vous êt's bon, modeste et courageux;
Je n' pourrais plus supporter votre absence,
Plus que jamais... je vous aim', je l' sens là;
(Baissant les yeux.)
Et ce n'est pas de la reconnaissance,
Ça s'rait trop peu pour payer tout cela.

GEORGETTE, qui a été reprendre le bras de Maclou.

Allons donc...

ÉLOI, hors de lui.

Qu'est-ce que j'entends!... elle m'aime... et elle me demande pardon; est-ce que ça a le sens commun?... (Courant de l'un à l'autre.) Elle m'aime, Georgette!... elle m'aime, Maclou!.. Au diable le voyage! au diable le chagrin!... (Il danse.) Tradera, dera, la, la... (Il se trouve en face de Gobergeot) Tiens, qu'est-ce qu'il fait donc, celui-là?...

CATHERINE, à part.

Ah! mon dieu! je l'avais oublié!...

GEORGETTE.

Pardi... il ronfle.

MACLOU.

C'est honnête!... en société...

CATHERINE, désolée.

Ça me fait penser que j'ai promis de l'épouser... il a tout commandé... et justement voici l'village!...

GEORGETTE, pendant la ritournelle.

Attendez!... Ne dites rien!... pendant qu'il dort... c'est un bon tour à lui jouer!

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, MÈRE MICHELIN*, LE NOTAIRE, LES VIOLONS, PAYSANS ET PAYSANNES.

CHOEUR.

AIR de la Fiancée.

Heureux époux, chacun s'apprête
A chanter l' jour qui vous unit;
Nous apportons à cette fête,
Nos vœux, nos cœurs et l'appétit.

GEORGETTE, leur montrant Gobergeot qui dort.

Pas tant d' bruit, mes amis, et pour cause:
Un parent qu'est malade et qui r'pose;
Mais c'pendant cet aimable parent,
Ne veut pas retarder c' doux moment:
Signons vite, et chantons tout douc'ment.

TOUS, à mi-voix.

Heureux époux, etc.

LE NOTAIRE.

Ah ça!... le nom du futur?

GEORGETTE, regardant Catherine.

Mettez Jean-Claude Éloi.

*Mère Michelin, Maclou, Georgette, le notaire, Catherine, Éloi, Ménétriers, Gobergeot, le Chœur, au fond.

LE NOTAIRE, criant.

Ah! c'est ce petit Éloi!...

CATHERINE, regardant Gobergeot.

Taisez-vous donc, on vous dit qu'il y a quelqu'un de malade.

LE NOTAIRE, s'asseyant à la petite table que l'on a placée au milieu du théâtre.

Très bien!

MÈRE MICHELIN, montrant la table servie que l'on a placée à gauche du public.

V'là le repas que monsieur Gobergeot a commandé...

GEORGETTE.

On lui gardera sa part.

UN MÉNÉTRIER.

Et les violons que monsieur Gobergeot a commandés...

GEORGETTE.

Les violons... il les paiera.

ÉLOI, regardant Catherine.

Mais, je ne crois pas qu'il danse d'aujourd'hui.

GOBERGEOT, rêvant et se retournant.

Ah! ce pauvre garçon!... sera-t-il attrappé!

CATHERINE, à part.

Dieu! m'a-t-il fait peur!...

GEORGETTE, faisant signe de se taire.

Il a le cauchemar!

AIR du vaudeville des Couturières.

Amis, parlons tout bas:
De la prudence,
Et faisons silence.
Amis, parlons tout bas;
Il est heureux, ne le réveillez pas.

TOUS, à voix basse.

Amis, etc.

(Pendant le chœur, les mariés signent, on se met à table en face de Gobergeot; au fond, les paysans boivent et se disposent à danser; les ménétriers sont sur un tonneau vis-à-vis la table.)

GOBERGEOT, rêvant et se croyant près de Catherine.

Que c' baiser est doux,
Ma chèr' petit' femme!

ÉLOI.

Il croit, sur mon âme,
Être auprès de vous.

GOBERGEOT, faisant le signe d'embrasser.

Que c' baiser est doux!

ÉLOI, embrassant Catherine.

Oui, c'est assez doux.

CATHERINE, lui mettant la main sur la bouche.

Plus bas, parlez plus bas.
Quell' maladresse!
Allons, un peu d' sagesse:
Paix, paix, parlez plus bas.
(Montrant Gobergeot.)
Il est heureux, ne le réveillez pas.

TOUS, à mi-voix.

Plus bas, etc.

CATHERINE, au public.

Grace à vos arrêts
Remplis d'indulgence,
Nos auteurs, je pense,
Rêvent un succès.
P't-êtr' qu'en c' moment ils rêvent un succès.
Paix, paix, parlez tout bas;
Si leur ouvrage
N'a pas votre suffrage,
Messieurs, dit's-le tout bas;
Ils sont heureux, ne les réveillez pas.

TOUS.

Paix, paix, parlez tout bas, etc.

(Catherine se remet à table, on porte la santé des mariés, le rideau tombe au moment où Gobergeot se réveille.)

FIN DU PHILTRE CHAMPENOIS.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

# HEUR ET MALHEUR,

## VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. DUVERT, ALEXANDRE BASSET ET LAUZANNE;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville, le 19 avril 1831.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

MONTIVON..... M. Arnal.
CLÉMANÇOT, ancien marchand..... M. Lepeintre jeune.
Jules FOMBERT, sous le nom de Durand..... M. Perrin.
MAIGREPEAU, huissier..... M. Émilien.
AMÉLIE, fille de Clémançot..... Mlle Atala Beauchêne.
ANNETTE, petite paysanne au service de Clémançot. Mlle Léontine.
Un Paysan.
Voisins et Voisines de Clémançot.

La scène se passe chez Clémançot, dans une campagne à une lieue de Melun.

---

Le théâtre représente un salon au rez-de-chaussée; la porte du fond donne sur un jardin. A gauche, au troisième plan, une fenêtre; deux portes latérales.

### SCÈNE I.

AMÉLIE, JULES, arrivant par le fond *.

AMÉLIE.

Je tiens absolument à le savoir, ou je ne vous reparlerai de ma vie.

JULES.

Mademoiselle! qu'exigez-vous de moi?

AMÉLIE.

Je veux savoir pourquoi vous nous quittez... D'où vient cette lubie qui vous prend de partir pour Paris, juste au moment où votre présence ici est plus nécessaire que jamais?

JULES.

Nécessaire!... A qui?

AMÉLIE.

A moi. Oui, monsieur, c'est aujourd'hui, dans un instant peut-être, que M. Montivon va arriver. Ce n'est pas assez que d'être forcée de me marier à un homme que je n'aime pas, qui est maussade, et qui à l'air d'un imbécile; il faut que, le même jour, vous nous quittiez... Vous qui, depuis trois mois que vous êtes ici, vous êtes fait aimer de toute la maison; vous, le fils d'un ancien ami de mon père! C'est affreux!

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre: le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, ainsi de suite.

JULES.

Eh bien! charmante Amélie! dussiez-vous me condamner à ne vous revoir jamais, apprenez toute la vérité. (A demi-voix.) J'ai trompé votre père, vous-même, tout le monde.

AMÉLIE, effrayée.

Ah mon Dieu!

JULES.

Je ne suis pas celui que vous croyez.

AMÉLIE.

Est-il possible! vous n'êtes pas le fils de M. Durand?

JULES.

Eh non!... Je suis l'ami de son fils... Ce n'est pas la même chose.

AMÉLIE.

Mais cette lettre de M. Durand que vous avez remise à mon père, lorsque vous vîntes vous établir ici, elle était donc fausse?

JULES, vivement.

Ah! gardez-vous de le croire! Non! cette lettre était bien de lui. Seulement, c'est son fils qui devait la présenter à votre père; il m'a fait le plaisir de me la prêter, et voilà comment depuis trois mois...

AMÉLIE.

Vous êtes ici sous un nom supposé!... Mais qui donc êtes vous, monsieur?

JULES.

Mon nom!... que servirait de vous le dire? Il vous est inconnu; du moins, je le crois... (A part.) Elle n'est pas huissier.

AMÉLIE.

Mais quel motif a pu vous déterminer à employer cette ruse?

JULES.

Le plus impérieux de tous... la nécessité. J'étais forcé de me cacher.

AMÉLIE.

De vous cacher? (Avec hésitation.) Vous avez donc fait quelque mauvaise action.

JULES.

Pouvez-vous le penser? Non!... mais j'ai eu un léger différend avec la magistrature. J'ai eu la faiblesse de faire de petites lettres-de-change.

AMÉLIE.

Mais, si elles étaient petites?

JULES.

Ah! voilà; mais j'ai suppléé à leur importance par le nombre. Le jour de l'échéance est arrivé, et le Tribunal de Commerce (c'est assez ridicule), le Tribunal de Commerce... Que vous dirai-je? Je venais d'échapper par une espèce de miracle aux inconvénients de la situation, lorsque je rencontrai Durand; je lui exposai en deux mots la nécessité où j'étais de me mettre à l'abri des recherches; il m'offrit la lettre que son père lui avait donnée pour le vôtre... Vous savez le reste.

AMÉLIE.

Ah! monsieur, je ne saurais vous dire l'effet que cet aveu produit sur moi... (Avec intérêt.) Et qui vous force à partir?

JULES.

Ah! je vais vous dire... D'abord une raison de délicatesse... Oui, si nous restions plus long-temps auprès l'un de l'autre, moi, qui n'ai rien... vous, qui allez vous marier.

AMÉLIE.

Je ne vous comprends pas.

JULES.

AIR : Un page aimait la jeune Adèle.

Un seul mot suffirait peut-être
Pour troubler tout votre bonheur;
Car bien souvent on n'est pas maître
D'imposer silence à son cœur.
En pareil cas, je dois le croire,
Quand le cœur est mal affermi,
On est plus sûr de la victoire
Quand on est loin de l'ennemi.

AMÉLIE.

Quoi! c'est là, monsieur, le motif de votre fuite?

JULES.

Ah! ce n'est pas le seul. Non. Je comptais recevoir une somme assez majeure qui m'est due par un homme qui habite l'Alsace, et pour lequel j'ai suivi à Paris une affaire importante. J'espérais par-là faire honneur à mes engagements, et implorer de votre père le pardon d'une ruse coupable... Mais j'ai écrit, et depuis trois mois je n'obtiens pas de réponse. Plus de salut pour moi, car, ce matin, en me mettant à la fenêtre, j'ai cru apercevoir une figure... de sinistre présage.

AMÉLIE.

Qui donc?

JULES.

Un de mes ennemis... un huissier... et comme je ne voudrais pas, pour tout au monde, que l'excellent M. Clémançot eût le chagrin de se voir enlever son hôte, je vais au-devant du destin, de peur qu'il ne vienne au-devant de moi.

AMÉLIE.

Y pensez-vous?... Mais vous me faites trembler... Comment! on vous arrêterait?...

JULES.

La seule chose qui m'afflige, c'est de laisser, en partant d'ici, une réputation imméritée; mais je me confie à l'avenir : le véritable Durand viendra quelque jour voir votre père... Il vous dira que son ami n'a pas de fortune, mais qu'il a le cœur droit et sincère; qu'il était digne peut-être d'un meilleur sort; et, en faveur du Durand légitime, vous pardonnerez à celui qui a usurpé son nom. Dans une heure je serai à Melun, où j'ai fait arrêter ma place à la diligence, et ce soir je couche à Paris... Vous dire où, c'est ce que j'ignore; mais n'importe... (A part.) N'entends-je pas du bruit? (Il écoute.) Non... La justice me corne aux oreilles.

AIR : Noble dame, pensez à moi.

Un songe affreux poursuit ma vie!
Ah! pour moi quel rêve cruel!
Je crois voir Sainte-Pélagie
Qui m'offre un lit dans son hôtel.

AMÉLIE.

Quoi! monsieur, vous quittez ces lieux,
Et sans me faire vos adieux!

JULES.

L'avez-vous pu penser, grand Dieu!...
Adieu, belle Amélie, adieu!
Adieu!

AMÉLIE.

Adieu!

(Il sort pendant la ritournelle. Amélie le suit des yeux et redescend tristement la scène.)

## SCNÈE II.

AMÉLIE, seule.

Il part!... il part!... C'était bien la peine d'avoir de l'amitié pour lui. L'ingrat!... Et comme il nous a trompés! Prendre un nom qui ne lui appartient pas... Mais ce pauvre jeune homme, puisqu'on voulait l'arrêter, il a bien fait.

## SCÈNE III.

ANNETTE, AMÉLIE.

ANNETTE, accourant par le fond.

Mademoiselle! mademoiselle! savez-vous la nouvelle? M. Durand qui s'en va!

AMÉLIE

Je le sais.

ANNETTE.

Et il reviendra pour la noce.

AMÉLIE.

Je l'ignore.

ANNETTE.

Comment! il s'en irait tout-à-fait?

AMÉLIE, en soupirant.

C'est possible, ma pauvre Annette.

ANNETTE.

Ah ça! mais ça lui a donc pris comme... (Elle regarde par la fenêtre.) Tenez! le voilà qui arrange la bride de son cheval.

AMÉLIE.

Comme il a l'air chagrin!

ANNETTE.

Le cheval? je ne trouve pas. Ah! c'est de lui que vous voulez parler? c'est vrai. Le voilà monté. (Elle crie.) Au revoir, monsieur Durand! Dites-lui donc adieu! il vous fait signe. Au revoir! au revoir!

AMÉLIE, faisant des signes d'adieu.

Adieu! adieu!

ANNETTE.

Le voilà parti!... Dieu va-t-il fort!!! Oh! que j'aurais donc peur si j'étais à califourchon comme ça, sur le dos d'un animal! Mais pourquoi donc, mam'selle, que vous avez l'air triste? puisque vous allez vous marier? Ah! si je me mariais, moi, si j'avais la belle robe blanche, le bouquet au côté, et la fleur d'orange sur la tête, je rirais comme une folle.

AMÉLIE

Tais-toi, tais-toi; voici mon père.

ANNETTE.

Faut pas lui dire que vous êtes triste? (A part.) Je n'y comprends rien; elle se marie et elle est triste!

## SCÈNE IV.

ANNETTE; CLÉMANÇOT, entrant par la porte à droite; AMÉLIE.

CLÉMANÇOT.

Ma foi! voilà deux heures que je suis au grenier pour voir de plus loin... Personne sur la grande route; à moins que ce cher Montivon ne soit venu par la traverse... ce qui est bien possible... Et l'ami Durand, où est-il donc? je ne l'ai pas encore vu aujourd'hui.

AMÉLIE.

Mon père, il vient de partir pour Melun.

CLÉMANÇOT.

Que le diable soit de lui! aller à Melun aujourd'hui; pourquoi faire? Ce garçon là tient beaucoup de son père... Durand est un original... Mais s'en aller quand il sait que j'ai compté sur lui pour tous nos préparatifs!... pour servir de garçon d'honneur à Montivon! Cela va le contrarier beaucoup; moi qui lui ai promis que je disposerais tout pour la cérémonie. T'a-t-il dit quand il reviendrait?

AMÉLIE.

Non, mon père.

CLÉMANÇOT.

C'est mal, c'est très mal; sur-tout quand je viens d'obtenir pour lui la place que je sollicitais à son insu, celle de percepteur de contributions. Ne le lui dis pas, je veux le surprendre agréablement. Je lui laverai la tête à son retour. Mais trêve à la mauvaise humeur. C'est un jour de bonheur, d'allégresse; il faut que tout le monde soit gai... Ah! ma fille!... c'est que ce n'est pas une petite cérémonie qu'un mariage! Ça n'arrive qu'une fois dans la vie.

AMÉLIE, d'un air sec.

Quelquefois deux, puisque M. Montivon est déja veuf.

ANNETTE, à part.

Oh! que j'haïrais un homme veuve, moi!

CLÉMANÇOT, à Annette.

De quoi te mêles-tu, toi? (A Amélie.) Il est veuf, c'est vrai; mais il est encore jeune. Il a vingt sept-ans, c'est un bon âge... Va, va; tu seras très heureuse avec lui. Je sais bien qu'il n'est pas... Ah! ce n'est pas l'Apollon du Belvédère... mais il n'est, ma foi! pas désagréable à l'œil.

AMÉLIE.

Mon père, je ne vous parle pas de son physique... mais il m'a semblé, pendant les quatre jours qu'il a passés ici l'année dernière, qu'il avait le caractère... singulier.

CLÉMANÇOT.

C'est un homme qui a eu tout plein de malheurs. De manière qu'il est devenu fataliste... Il m'écrit dernièrement que rien de ce qu'il avait entrepris ne lui a réussi, et qu'il me donnera de vive voix des détails sur tout cela.

AMÉLIE.

Avec le caractère que je lui connais, je crains qu'il ne regarde encore son mariage comme un accident.

CLÉMANÇOT, en riant.

Il en est bien capable, le luron; mais je suis inquiet de ne pas le voir arriver. D'après sa lettre, il y a plus de deux heures qu'il devrait être ici. (On entend Montivon et Jules discuter en dehors.) Eh mais! n'entends-je pas!... Eh oui! c'est sa voix... et celle de Durand.

AMÉLIE, à part, avec émotion.

Il reviendrait!

CLÉMANÇOT.

Qu'est-ce que tu me disais donc qu'il était parti?

ANNETTE, à part.

Ah ça! nous avons donc rêvé!

ENSEMBLE.

AIR : Je saurai bien le faire marcher droit.

CLÉMANÇOT.

Oui, le voilà, mon enfant, le voilà!
Auprès de toi le destin le ramène.
Jour de bonheur! ah! quelle douce chaîne!
Oui, dès demain, l'hymen vous unira.

AMÉLIE.

Il se pourrait! quoi! vraiment, le voilà!
Auprès de nous le destin le ramène.
A son aspect, je sens finir ma peine;
Le chagrin fuit aussitôt qu'il est là.

ANNETTE.

Il se pourrait! quoi! vraiment, le voilà!
Jusqu'en ces lieux quel motif le ramène?
En vérité, ce n'était pas la peine
De prendre un ch'val pour aller jusque-là.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, JULES; MONTIVON, appuyé sur Jules; Montivon est couvert de poussière, et son habit est déchiré*; UN PAYSAN, portant un porte-manteau.

(Annette conduit le paysan dans la chambre à droite; il y dépose le porte-manteau et s'en va.)

MONTIVON.

Voilà une histoire originale qui m'arrive!!... J'ai manqué d'être tué à deux cents pas d'ici.

CLÉMANÇOT, avec étonnement.

Allons!

MONTIVON.

Ah Dieu! c'est dégoûtant, rien que d'y penser. (A Clémançot.) Connaissez-vous la gravure de Mazeppa, emporté par un cheval sauvage? (Indiquant Jules.) C'était monsieur... Fi! monsieur, fi! on ne monte pas des animaux comme ça sur la voie publique... Quand on a un cheval si fougueux, on le monte chez soi. (Avec force.) Jamais dehors, jamais.

CLÉMANÇOT.

Mais que vous est-il donc arrivé?

MONTIVON.

Figurez-vous que...

JULES, l'interrompant.

Figurez-vous, monsieur, qu'au détour du petit sentier...

MONTIVON.

Laissez-moi dire. (A Amélie.) Pardon, mademoiselle, si je ne vous ai pas encore dit un mot de politesse... Je suis en marmelade; en... Holà! la hanche!... Grand Dieu! la hanche! (A Clémançot.) Bref, mon cher monsieur Clémançot, j'arrivais ici tranquillement par la traverse, lorsque j'ai rencontré monsieur qui galopait... (A Jules.) Il paraît que vous êtiez furieusement pressé, monsieur? (A Clémançot.) Moi, je m'écarte, le cheval vient de mon côté, il me jette par terre; il me foule aux pieds; Dieu de Dieu! quel animal!... Si j'y ai survécu, c'est que, pour la première fois de ma vie, le destin ma favorisé... ce matin.

JULES.

Croyez, monsieur, que je suis désolé...

MONTIVON.

A la bonne heure! mais vous n'avez pas de contusions, vous... J'aime encor mieux votre douleur que la mienne... Holà! le fémur!

CLÉMANÇOT.

Pauvre garçon!... Ah ça! vous n'avez pas de fractures?...

MONTIVON.

Je ne crois pas. (Il marche à grands pas et remue le bras.) Regardez donc, je marche assez agréablement, n'est-ce pas?...

CLÉMANÇOT.

Oui, oui, très bien!

MONTIVON.

C'est ce que je pense; il me semble que si j'avais quelque chose de cassé, j'aurais bien moins de grâce et de facilité.

CLÉMANÇOT.

Sans aucun doute.

MONTIVON.

C'est heureux!... Quand j'y songe!... c'est qu'il me faisait rouler dans la poussière, ce malheureux cheval! je ne pouvais pas me dépêtrer de ses quatre diables de jambes.

AIR du Code et l'Amour.

Dans les flancs et dans la poitrine
Quels coups de pied il me donnait!
Comme un poisson dans la farine
Cet animal me retournait.
Ah! quel quadrupède terrible!

JULES.

Mais non, vraiment, il est fort doux.

MONTIVON.

Quand on est dessus, c'est possible,
Mais non pas quand on est dessous.

CLÉMANÇOT.

Mon pauvre Montivon, voulez-vous que je fasse chercher un docteur?

MONTIVON.

Non, je crois qu'un déjeûner vaudrait mieux, si ça ne vous fait rien.

CLÉMANÇOT.

Annette! tu entends!...

ANNETTE, à part.

Allons! allons! il paraît que le gosier n'est pas attaqué.

(Clémançot donne tout bas des ordres à Annette, qui sort par la droite.)

* Annette, Jules, Montivon, Clémançot, Amélie.

## SCÈNE VI.

JULES, MONTIVON, AMÉLIE, CLÉMANÇOT, au fond.

MONTIVON.

Vous le voyez, charmante Amélie, c'est une suite de la fatalité qui me poursuit. Je reste là à parler de mon événement, et je ne vous demande pas comment vous vous portez... Je suis grossier comme pain d'orge!

AMÉLIE, avec hésitation.

Monsieur!...

MONTIVON, appuyant.

Comme pain d'orge. Je ne connais rien qui peigne mieux ma grossièreté à votre égard. Mon excuse est dans ma situation. Je vais vous montrer toutes mes contusions : je suis sûr que je suis tout bleu.

(Il déboutonne son habit et son gilet; Clémançot accourt vivement pour l'arrêter.)

CLÉMANÇOT, bas à Montivon.

C'est inutile... ma fille...

MONTIVON.

C'est juste... mais je disais, comme futur... (Il parle bas à Clémançot et ajoute tout haut :) C'est égal! vous avez raison. (A Amélie.) L'essentiel est que vous ne m'en veuillez pas.

AMÉLIE.

Monsieur, j'ai été plus touchée de votre accident que de votre silence.

MONTIVON, d'un air gracieux.

Charmante repartie!

AMÉLIE.

Je vois que, Dieu merci! le résultat de cet événement (regardant Jules.) n'aura rien d'affligeant pour personne; j'aurai seulement une grâce à vous demander, ou plutôt à mon père.

CLÉMANÇOT.

A moi?

MONTIVON.

Si ça dépend de moi?

AMÉLIE, à Clémançot.

Je voudrais... je desire vivement que vos projets ne se réalisent que dans un mois.

MONTIVON, stupéfait.

Un mois! je suis anéanti!

AMÉLIE, à Clémançot.

Vous y consentez?

CLÉMANÇOT, avec embarras.

Ma fille!...

AMÉLIE.

J'y compte...

Elle sort. Clémançot remonte la scène avec elle et paraît lui faire des remontrances.)

MONTIVON, à part, avec dépit.

C'est fait pour moi!

(Il jette son chapeau par terre avec colère, et jette un cri douloureux.)

CLÉMANÇOT.

Qu'est-ce que vous faites donc?

MONTIVON, souriant.

J'avais laissé tomber mon chapeau.

(Il ramasse son chapeau et fait un cri de douleur en se relevant.)

## SCÈNE VII.

JULES, CLÉMANÇOT, MONTIVON.

CLÉMANÇOT, à Montivon.

Oh! nous lui ferons entendre raison. (Montivon remonte la scène et s'occupe à épousseter ses vêtements, pendant le dialogue entre Clémançot et Jules.) (A Jules.) Ah ça! pourriez-vous me dire, mon cher ami, ce que vous alliez faire à la ville?

JULES.

Monsieur, j'y allais pour... (A mi-voix.) Je vous dirai plus tard mon motif, et je pense que vous m'approuverez... (Haut.) Sans l'accident arrivé à monsieur, je ne serais point ici...

MONTIVON, se rapprochant de Clémançot.

C'est vrai! c'est moi qui ai prié monsieur de me donner le bras pour m'aider à arriver jusque chez vous.

CLÉMANÇOT.

Mais, c'est fort heureux!... c'est lui qui doit vous servir de garçon d'honneur.

MONTIVON, regardant Jules.

C'est monsieur?...

JULES, avec hésitation.

Monsieur!...

MONTIVON.

Je vous avoue, mon cher Clémançot, que si j'étais arrivé ici sans accident, j'aurais été bien attrappé. Tout le long du chemin, je me disais à moi-même : C'est drôle, il ne m'arrive rien... Lorsqu'enfin j'ai rencontré monsieur, j'ai dit : voilà mon affaire!

CLÉMANÇOT.

Vous êtes donc toujours fataliste?

MONTIVON.

Je voudrais bien savoir comment je ne le serais pas, quand je vois que le diable fait élection de domicile à ma porte, et impossible de lui donner congé? Je crois qu'il a un bail. Je vais vous en faire juge, jeune homme. (Ici Montivon passe entre Clémançot et Jules.) Et vous allez me dire si je ne suis pas l'homme le plus malheureux de France... et de Navarre. Du moment que j'entreprends n'importe quoi, crac! (Jules et Clémançot le regardent avec étonnement.) ça manque.

JULES.

Ce ne peut être qu'une prévention.

MONTIVON, bas à Jules.

J'ai demandé l'emploi de percepteur des contributions : j'aurai la place. Mais n'en dites rien au père Clémançot, c'est une surprise que je lui ménage. (Haut.) Oh! mais il y a long-

temps que je lutte contre la destinée... Cela remonte à plus de quatre ans. Vous allez voir... En 1827, peu de temps après la mort de mon épouse... (mais ne parlons pas de ça, il n'est question ici que de mes guignons,) en 1827, je sollicitais une place dans les Ponts-et-Chaussées. Après six mois de démarches, qu'est-ce que j'apprends?... j'apprends qu'un jeune homme, qui avait fait une demande la veille, a obtenu l'emploi.

CLÉMANÇOT.

Ah! c'est terrible!

MONTIVON, avec un sourire amer.

C'était un nommé Fombert.

JULES, étonné, et à part.

Ah! la rencontre est bizarre.

MONTIVON.

Assez joli garçon (d'un air de doute), dit-on; et qui se trouvait appuyé par la femme d'un chef de division.

CLÉMANÇOT.

Ça se voit tous les jours; c'est inique.

MONTIVON.

Inique! Vous avez... (A Jules.) Monsieur a parfaitement appliqué le mot. Mais ce n'est rien que ça. Repoussé avec perte aux Ponts-et-Chaussées, six mois après, je braque la lorgnette de mon ambition sur les Finances; ce n'est pas que j'aie absolument besoin d'un emploi; mais enfin expéditionnaire aux Finances, c'est une position sociale, n'est-ce pas? on fait partie de l'État; on mange du budget: c'est une profession. Je me mets donc sur les rangs... Nous étions au moins quatre-vingts. Devinez qui est-ce qui attrape la place? (A Jules.) Devinez, jeune homme!... Allez! cherchez! Vous pouvez chercher aussi, monsieur Clémançot... Je vous le donne en sept.

(Il remonte la scène tranquillement comme pour attendre le résultat de leurs réflexions.)

JULES, avec embarras.

Si c'est le plus digne, c'est vous... sans doute...

MONTIVON.

Du tout!

CLÉMANÇOT.

Alors... un autre?...

MONTIVON.

Du tout... C'était encore ce Fombert, ce même scélérat de Fombert qui avait quitté les Ponts-et-Chaussées, et qui s'était insinué aux Finances, je ne sais par où... un lézard administratif.

CLÉMANÇOT.

Ah! voilà qui est bien étonnant!

JULES.

C'est de la fatalité.

MONTIVON, vivement.

Pure. Vous avez trouvé le mot. (A Clémançot.) Il a trouvé le mot aussi. Vous avouerez que ceci passe toute expression... J'écumais... Alors, transporté de fureur, d'indignation...

CLÉMANÇOT.

Il y avait de quoi.

MONTIVON.

Je prends un cabriolet.

CLÉMANÇOT.

Très bien.

MONTIVON.

Je vole aux Finances.

CLÉMANÇOT.

Ça s'est vu...

MONTIVON, qui ne comprend pas d'abord l'intention de Clémançot, reste un moment interdit, puis il dit d'un air d'approbation :

Ah! oui... Je demande à voir en face mon obstacle, mon rival, cet homme qui pèse sur toute ma vie comme un cauchemar perpétuel... Il y avait quinze jours qu'il n'était venu au bureau, et il était remplacé... Oh! alors, je dis: Un instant! s'il est sans place, gare à moi! il faut que je lui en trouve une, à ce gaillard-là... Je cours, je questionne, je m'informe; enfin, après mille recherches, j'apprends que mon luron a fait des lettres-de-change... mais qu'il en a fait! qu'il en a fait!... plus que notre Saint-Père le pape ne pourrait en bénir en quarante-huit heures de travail. Un de mes voisins en avait quinze, de deux cents francs chacune. Je vais chez le voisin; je lui achète sa créance. (A Clémançot.) Pour le coup, je me dis: Je tiens mon homme! (Se retournant gaîment vers Jules et lui saisissant le bras.) Je tiens mon homme! Une fois à Sainte-Pélagie, c'est bien le diable si je le trouve encore pour me barrer le chemin.

JULES, à part.

En effet, ce nom me revient maintenant. Que le ciel te confonde!

MONTIVON.

Après huit jours de recherches, on l'arrête...

CLÉMANÇOT.

Ah! vous le tenez à la fin!

MONTIVON.

Minute. Ici, dénoûment tragique; on pleure (pas moi, par exemple), mon huissier et les gardes du Commerce...

CLÉMANÇOT.

Pleuraient?...

MONTIVON.

Allons donc! Il y a des professions qui ne pleurent jamais. Mon huissier, dis-je, et les gardes du Commerce le conduisaient à la maison... en question; voilà qu'en traversant le pont d'Austerlitz, mon luron fait un écart, et puis, plof!

CLÉMANÇOT, d'un air effrayé.

Ah mon Dieu!

JULES, de même.

Il se jette à la rivière?

MONTIVON.

Comme une poule d'eau, mon ami... Vous

jugez de l'embarras de mes trois officiers ministériels qui ne savent pas nager, et qui restent là... le bec... sur le pont, avec leur dossier sous le bras. Enfin, on a vu ce malheureux passer sous des bateaux de vin, des bateaux de charbon, des bateaux de fagots, enfin tous les bateaux imaginables... bref, il a disparu... noyé... à perpétuité... comme un joli garçon, sans que j'aie jamais eu le plaisir de le voir.

CLÉMANÇOT.

O ciel! quel évènement! c'est affreux!

JULES.

Ma foi! c'est bien fait, c'est très bien fait.

MONTIVON.

Incident horriblement ridicule, et qui me coûte mille écus, sans les frais.

JULES.

Au moins vous êtes débarrassé d'un adversaire diablement incommode, convenez-en... Il est vrai que vous lui avez fait payer assez cher le triste avantage que le hasard lui a donné.

MONTIVON, à Jules.

Eh bien! j'aime beaucoup... (se retournant vivement vers Clémançot.) j'aime beaucoup le raisonnement de monsieur. (A Jules.) Il s'est noyé, c'est vrai; mais il s'est noyé à mes frais; il n'a pas déboursé un sou. (Vivement, à part, d'un air satisfait.) Mais dam!...

CLÉMANÇOT.

Mais peut-être ne perdrez-vous rien; car, enfin, sa famille...

MONTIVON.

Sa famille? le ciel me garde d'aller au-devant des Fombert... s'il en existe.

CLÉMANÇOT.

Allons, allons, vous avez été malheureux; maintenant il n'y faut plus penser... Oublions le passé... Et l'héritage?...

MONTIVON, d'un air confidentiel.

Oh! cela va très-bien. Si le diable ne s'en mêle pas, j'aurai une réponse aujourd'hui; j'ai donné ordre qu'on m'envoyât la lettre ici par un exprès... (A Jules.) Je vous demande pardon; c'est lui qui me parle. (A Clémançot.) C'est une fameuse affaire; nous ne sommes que dix-sept héritiers, et je représente un tiers de tête; j'ai déjà dépensé douze cents francs pour justifier de mes droits. Mais, mon cher Clémançot, je ne vous cache pas que je suis moulu, et qu'après la scène de pantomime que j'ai jouée sur la route, j'aurais diablement besoin de me refaire un peu.

CLÉMANÇOT.

Je vais faire hâter le déjeûner; il cuit, mon ami, il cuit. Je vous laisse avec Durand, votre garçon d'honneur, le fils d'un de mes bons amis. Faites votre paix ensemble, en attendant.

MONTIVON, bas à Clémançot en le reconduisant.

Eh mon Dieu! ce pauvre Dunand! ce n'est pas sa faute s'il m'a assassiné. J'aurais été à cent lieues de lui qu'il m'aurait écrasé tout de même: c'est le sort; je commence à m'y faire.

CLÉMANÇOT, sortant par la droite.

Ah! diable de fataliste que vous êtes!

JULES, à part, tandis que Montivon redescend la scène.

Voilà une arrivée qui complique singulièrement ma situation.

## SCÈNE VIII.

JULES, MONTIVON.

MONTIVON.

Ah! vous vous appelez Dunand?

JULES.

Non, monsieur, pas Dunand; Durand.

MONTIVON.

J'ai connu autrefois un nommé Dunand, c'était peut-être votre cousin?

JULES.

J'ai l'honneur de vous dire que mon nom est Durand. (Appuyant.) Durand.

MONTIVON.

J'entends bien! D'où êtes-vous?

JULES.

Ma famille a toujours habité Paris.

MONTIVON.

Ah bien! ça ne peut pas être cela. Les Dunand que j'ai connus étaient de Bayonne! Monsieur votre père a-t- il beaucoup d'enfants?

JULES.

Je suis fils unique.

MONTIVON.

C'est singulier! les Dunand étaient trois frères... dont une demoiselle.

JULES, à part.

Il paraît qu'il y tient! laissons-le aller.

MONTIVON.

Mon cher Dunand, je n'en rends pas moins grâce au ciel du hasard heureux qui m'a fait faire votre connaissance, quoique dans le premier instant nous ne fussions pas placés fort agréablement pour causer, vous qui étiez... et moi qui étais...

(Il imite le geste d'un homme qui est foulé aux pieds d'un cheval.)

JULES.

Je serais enchanté, monsieur, de réparer le tort involontaire que j'ai eu envers vous.

MONTIVON.

Allons donc! pourquoi donc ça? Du tout, du tout... parbleu!

JULES.

Mais je me vois forcé de m'éloigner... Il le faut.

MONTIVON.

Vous en aller?... Non, parbleu! Eh bien! il serait joli, celui-là! quand le papa vous a nommé pour remplir les augustes fonctions... Allons donc!

JULES.

Je vous assure, monsieur, que personne n'est moins capable que moi...

MONTIVON.

AIR : Ami! jamais l' chagrin n' m'approche (de PRÉVILLE ET TACONNET).

Je ne vois pas ce qui vous embarrasse,
C'est un tribut levé sur l'amitié;
Garçon d'honneur!... c'est la plus belle place,
Après celle du marié...
Faut-il par moi que vous soyez prié?
Eh bien! mon cher, c'est moi, moi qui vous somme
D'être ici mon garçon d'honneur.
Me refuser, ce serait une horreur!

JULES, à part.

O destinée! il faut que le pauvre homme,
Décidément, ait l'instinct du malheur!

Monsieur, je vous assure...

MONTIVON.

Il n'y a pas de : je vous assure. Vous resterez... Comment! après m'avoir presque assassiné au physique, vous voulez maintenant m'assassiner au moral. Il n'y a que vous qui puissiez lui faire entendre raison.

JULES.

A qui, monsieur?

MONTIVON.

A mademoiselle Clémançot. Vous n'avez pas entendu? Elle veut ajourner notre mariage à un mois... Un mois!!!... Savez-vous combien il peut m'arriver d'accidents en un mois?... (Il réfléchit un instant.) Soixante-sept.

JULES.

Quel singulier calcul! (A part.) Il y a de la folie dans son fait.

MONTIVON.

Cela peut aller là! Je me connais si bien!... Si vous saviez, mon cher Dunand, comme je me connais!... Parole d'honneur, je suis comme les paratonnerres, j'attire la foudre.

AIR : L'Établi, mon ami (de MILLER).

Au sort pas moyen d'échapper!
Fussiez-vous à Troye en Champagne,
Fussiez-vous à Brest en Bretagne,
Quand le diable veut vous happer,
Il saura, le coquin, il saura vous happer;
Pas moyen, pas moyen d'échapper.

Aux environs de Bagnolet,
J'avais une maison charmante;
Le jour où j'en signais la vente,
Mon ami, la maison brûlait!
J'avais eu soin d'avance
De la faire assurer.
Oui... mais mon assurance...

JULES.

Quoi?

MONTIVON.

Venait d'expirer.

Et les scélérats de voisins, mon cher monsieur Dunand!... ils m'ont chipé toute la braise... Je n'en ai pas retiré trois fois plein votre chapeau... Quand je vous le dis :

Reprise de l'air.

Au sort pas moyen d'échapper, etc

Ma femme était brune de peau
Et faite!!... A cela je me borne :
Représentez-vous une borne
Sur laquelle on met un chapeau.
Quoiqu'elle fût affreuse
Comme les sept péchés,
Eh bien! la malheureuse
M'a fait... allez!... cherchez!...

Petite scélérate, va!

Reprise de l'air.

Au sort pas moyen d'échapper, etc.

Ainsi, je compte sur vous pour déterminer mademoiselle Clémançot à nous marier sans retard; (A demi-voix.) Je suis horriblement pressé.

JULES.

Monsieur!... vous me chargez là d'une mission...

MONTIVON.

Vous la remplirez dignement... Oui, oui, vous êtes fort bien dans la maison... Soyez mon appui, mon avocat; pour un rien je me jetterais à vos genoux... Parole d'honneur, je m'y jetterais, si je ne craignais pas de paraître ridicule. (Il remonte la scène pour s'assurer qu'il ne peut pas être vu, puis il revient près de Jules et s'efforce de se jeter à genoux, en disant : hein? hein? comme pour le consulter. Jules s'y oppose.)

JULES.

Y pensez-vous? Vous n'avez pas besoin de cela... Je tâcherai, mon cher monsieur Montivon...

MONTIVON, avec effusion.

Appelez-moi votre ami... Qu'est-ce que ça vous fait, mon cher Dunand?

JULES, à part.

Il me fait de la peine! (Haut.) Mon ami! comptez sur moi.

MONTIVON.

C'est ça. (D'un air solennel.) Dunand! je compte sur vous.

AIR : Dans ce castel, dame de haut lignage.

Déployez bien toute votre éloquence,
Pour hâter notre heureux hymen.
Je mets en vous toute ma confiance;
Mais que, sur-tout, la noce ait lieu demain.
Demain, sans faute... il le faut, j'y persiste.
C'est important, car si je réussis,
C'est que le diable, ayant perdu la piste,
N'a pas encor découvert où je suis...

## SCÈNE IX.

LES MÊMES; ANNETTE, entrant par la droite.

ANNETTE.

Le déjeûner de M. Montivon est servi.

MONTIVON.

J'y cours... ou plutôt, je m'y traîne, car, mon cher Dunand, vous m'avez mis dans un état affreux!... La jeune fille! donnez-moi le bras!... (Elle lui prend le bras.) Holà! êtes-vous maladroite! vous me prenez le bras, là justement où l'animal a le plus tapé... (Annette lui prend l'autre bras; il jette un nouveau cri, et finit par s'appuyer sur son épaule.) (A Jules en sortant.) Je vous demande pardon! c'est ridicule tout ça! mais que diable voulez-vous?

## SCÈNE X.

JULES, seul.

Comment me tirer de là!... c'est à en perdre la tête. Parler au père, c'est impossible... Et ce malheureux Montivon qui me jette sa confiance à la tête... un homme dont, sans le savoir, j'ai contrecarré tous les projets, et pour une fois que je le rencontre sur mon chemin, je l'écrase. (On entend Montivon pousser un cri dans la coulisse.) Mais voyons! puisque le sort m'a ramené ici, si j'essayais de remettre à Amélie le billet que j'avais préparé pour elle... ce billet qui lui peint mon amour, qui l'engage à rompre cette union... Oh! fi donc!... j'ai la confiance de ce malheureux futur, et j'irais le trahir... (Il aperçoit Amélie et reste interdit.) Amélie!

## SCÈNE XI.

JULES; AMÉLIE, entrant par le fond.

AMÉLIE.

Je suis aise de vous trouver seul, monsieur Jules, j'ai besoin d'un conseil. Parlez, que dois-je faire?...

JULES.

Je sais, mademoiselle, que vous n'avez point d'amour pour M. Montivon; mais il a de la fortune, c'est un honnête homme; il peut vous rendre heureuse... Le retard que vous voulez mettre à accomplir le vœu de votre père peut compromettre votre avenir. Hâtez votre mariage, c'est tout ce que je puis, tout ce que je dois vous dire. (Avec timidité.) J'ai peut-être plus de mérite qu'un autre, en vous donnant ce conseil.

AMÉLIE, avec un sentiment de reproche.

C'est vous qui me le donnez!...

AIR: De votre bonté généreuse.

Je subirai la loi que l'on m'impose,
Mais un motif peut encor m'arrêter,
Car sur l'époux qu'ici l'on me propose,
Moi, je venais vous consulter.
De cette main qu'il faut que je lui donne,
Quelqu'un est-il plus digne à votre gré?

(Montivon paraît au fond.)

JULES.

Plus digne? Non, je ne connais personne...

AMÉLIE, avec résignation.

Eh bien! monsieur, j'obéirai. (*bis.*)

## SCÈNE XII.

JULES, MONTIVON, AMÉLIE.

(Montivon a changé de gilet et d'habit.)

MONTIVON.

O vertueux Dunand! Si je n'étais pas dans l'état où je suis, je voudrais vous serrer dans mes bras; mais impossible! je suis presque en dissolution; il n'y a que le côté gauche qui marche un peu.

JULES.

Quoi! monsieur Montivon, vous avez déjà déjeûné?...

MONTIVON.

Je n'ai pas faim... (Bas à Jules.) Et puis je ne puis pas m'asseoir... je vous dirai pourquoi. (Haut.) Charmante Amélie! je suis touché jusqu'aux larmes de ce qu'il vient de vous dire... Vous consentez, n'est-ce pas? Oh! dites-moi, dites-moi, que vous consentez à ne pas retarder la cérémonie; et vous pouvez ajouter tout bas: Je suis une femme idolâtrée!

AMÉLIE, avec intention.

Je ne veux qu'être aimée, monsieur; ce désir est d'autant plus sincère que jusqu'à présent du moins, il n'a pas été exaucé.

MONTIVON, à part, après un moment de réflexion.

Je ne saisis pas à quoi elle veut faire allégorie, en me disant cela. Ah! imbécile que je suis!... Dans l'excès de ma joie, j'oubliais de vous dire... J'arrive de l'écurie... Oui, j'ai voulu voir mon assassin manger de l'avoine (c'est une fort belle bête); j'ai fait une trouvaille à la porte... une lettre...

JULES, à part.

Ma lettre, que j'aurai laissé tomber, en descendant de cheval.

MONTIVON.

Je l'ai mise dans ma poche... et la voici.

JULES, bas à Montivon.

Que faites-vous, monsieur Montivon? cette lettre...

(Jules saisit vivement le bras de Montivon pour l'empêcher de remettre la lettre à Amélie; celui-ci jette un cri de douleur.)

MONTIVON.

Ho! holà!... (En riant d'un air douloureux.) Oh! mon bon ami, parole d'honneur! vous m'avez fait un mal affreux! Eh bien! quoi! cette lettre...

JULES, bas à Montivon.

Donnez-la-moi.

MONTIVON.

En voilà une jolie, par exemple! Vous liriez une lettre qui n'est pas à votre adresse? Est-ce vous qui êtes mademoiselle Amélie Cléman-

çot? Voilà toute la question. Êtes-vous mademoiselle Amélie Clémançot? Répondez franchement.

AMÉLIE.

Quoi! cette lettre?...

MONTIVON.

Vous est adressée, et quoiqu'elle ne soit pas cachetée, je vous prie de croire que je ne l'ai pas lue... La voici telle que la nature l'a produite...

(Amélie prend la lettre.)

JULES, à part.

Et c'est lui!... Cet homme est marqué du sceau de la fatalité.

MONTIVON, bas à Jules.

Vous avez eu de la peine à la décider, hein?

JULES.

Je vous jure que jamais position ne fut plus embarrassante que la mienne.

AMÉLIE, regardant la signature.

De lui!... (Elle lit.) « Mademoiselle, jusqu'à « présent je vous ai caché mes sentiments, mais « je ne puis en contenir plus long-temps l'ex- « pression. Je vous aime, je vous adore! Au « nom du ciel! faites tout au monde pour rom- « pre votre mariage avec ce Montivon, ou je « m'éloigne pour toujours. Selon votre réponse, « au revoir ou adieu! » Il m'aime! et c'est M. Montivon qui me remet cette lettre...

MONTIVON, bas à Jules.

Elle a l'air drôle, dites donc?

JULES, avec embarras.

Oui... il me semble...

AMÉLIE, souriant à Montivon.

Je vous remercie, monsieur Montivon, de votre discrète attention; je ne l'oublierai pas.

(Elle fait une révérence.)

MONTIVON, à part, avec joie.

Elle ne l'oubliera pas!... Tout me sourit, mon ami, tout me sourit. (La saluant.) Vous nous quittez? Je vous présente l'hommage empressé de mon respect.

(Il jette un cri en saluant, et porte la main à sa hanche.)

AIR: Je reconnais ce militaire.

L'amour dans ses yeux étincelle.

JULES, à part.

Je tremble et de crainte et d'espoir!

(Bas à Amélie.)

Je pars!... Adieu, mademoiselle...

AMÉLIE.

Au revoir, messieurs!

JULES, à part, avec joie.

Au revoir!...

(Au moment où Amélie va sortir, Jules la retient par la main, et lui dit à demi-voix:)

Non! de vous fuir, mademoiselle,
Le devoir m'impose la loi;
Oubliez-la, cette lettre cruelle
Que l'on vous remit malgré moi;
A mon rival engagez votre foi.

(Amélie cherche à réprimer son émotion, et sort d'un air résigné.)

ENSEMBLE.

MONTIVON.

L'amour dans ses yeux étincelle;
Ah! pour moi quel heureux espoir!
Elle est encor six fois plus belle
Lorsqu'elle me dit: Au revoir.

JULES.

Ah! le bonheur est auprès d'elle,
Un instant j'ai cru l'entrevoir.
Pourquoi la fortune cruelle
Vient-elle m'ôter tout espoir?

## SCÈNE XIII.

MONTIVON, JULES.

MONTIVON.

Je suis aux anges! Je plane dans le septième ciel! Vertueux jeune homme! C'est à vous que je dois ça, Dunand!... Dunand! c'est à vous que je dois ça!

(Il s'avance vers Jules, et le prend dans ses bras avec effusion.)

JULES, à part.

Sa reconnaissance m'embarrasse à un point...

MONTIVON

Oui!... quand je pense que c'est à vous que je dois de voir mon mariage conclu si promptement... Tenez! parole d'honneur! je voudrais faire quelque chose pour vous.

JULES, modestement et avec embarras.

Ah! monsieur Montivon!...

MONTIVON, criant plus fort que lui.

Si, si, si fait! si!... je veux vous faire avoir un débit de tabac!... Aimeriez-vous un débit de tabac dans un bon quartier? ou un bureau de papier timbré? hein?

JULES, en souriant.

Mille remerciements! Je ne porte pas si haut mon ambition.

MONTIVON.

C'est que, voyez-vous, je suis si content d'avoir enfin trouvé un homme qui me seconde dans mes entreprises; moi qui depuis quatre ans ai toujours été poursuivi par ce coquin de Fombert!... Enfin il est mort; que le diable l'emporte!... et sur-tout qu'il ne le lâche pas!... O diable!... ne va pas le lâcher, mon bon ami.

JULES, à part.

Dites donc votre nom à ce malheureux-là!

## SCÈNE XIV.

JULES; CLÉMANÇOT, arrivant par la droite, un bouquet à la boutonnière, MONTIVON.

CLÉMANÇOT.

Comment! mon ami, vous donnez à ma fille... Je viens de voir la corbeille.

MONTIVON, se frottant les mains.

Voilà, monsieur Clémançot, voilà!...

(Il est occupé à mettre ses gants; il les regarde avec attention.)

CLÉMANÇOT.

Qu'avez-vous donc?

MONTIVON.

C'est que... je m'aperçois... j'ai acheté deux gants de la même main. Si vous vouliez me...

(Clémançot lui donne un de ses gants.)

CLÉMANÇOT.

Oui, j'ai vu la corbeille. Ce sont de jolies épingles! (Bas à Jules.) Savez-vous que c'est un cadeau de dix mille francs! Aussi j'ai profité du moment... J'ai fait prévenir à la mairie, à l'église... On nous attend... Le curé avec son étole, le suisse avec sa hallebarde, les pauvres avec le gobelet de fer-blanc et les bénédictions... Tout le monde est sous les armes... la mariée elle-même... je l'entends.

MONTIVON, marchant à grands pas avec joie.

Ah! je crois que j'en deviendrai fou... Je suis dix fois plus content que lorsque j'ai eu le désagrément de perdre ma première... Comme on change!... La voilà!...

## SCÈNE XV.

LES MÊMES; AMÉLIE, en costume de mariée, VOISINS et VOISINES.

CHOEUR.

AIR du Hussard de Felsheim.

Puisqu'un doux hymen les engage,
Qu'ils soient contents, qu'ils soient heureux!
Pour le bonheur de leur ménage,
Que le ciel exauce nos vœux!

MONTIVON.

Notre union a droit d'être bénie.
Car le destin, en vérité,
Après quatre ans de tyrannie,
(Montrant Amélie.)
Me doit bien cette indemnité.

CHOEUR.

Puisqu'un doux hymen les engage, etc.

CLÉMANÇOT, à Amélie.

Ma fille! c'est très bien.

(Il l'embrasse au front.)

MONTIVON, à Jules.

C'est votre ouvrage, Dunand.

JULES, à part.

Quel supplice! et pas moyen de parler à Amélie, au milieu de cette cohue nuptiale.

MONTIVON.

Allons, mon cher Dunand, je connais l'usage: le garçon d'honneur donne la main à la mariée; moi je vais donner le bras au papa Clémançot.

JULES.

Quoi! monsieur, vous voulez...

MONTIVON.

Ah! gaillard que vous êtes! je devine... Vous voudriez bien aller voltiger, courir de l'une à l'autre... Du tout... Vous êtes garçon d'honneur, le bras à la mariée, tout de suite...

(Il prend la main d'Amélie, la place dans celle de Jules, et court prendre le bras de Clémançot. (A Clémançot.) Je crois qu'il est un peu vexé; mais, ma foi! qu'y faire?

CLÉMANÇOT, à Montivon.

Il n'y a rien à y faire... Mais le diable m'emporte! vous êtes un homme...

MONTIVON.

Je m'en flatte, mon cher... (A part.) Cette nouvelle qu'il m'apprend!

CHOEUR.

Puisqu'un doux hymen les engage, etc.

(Au moment où tout le monde va pour sortir, Annette apporte une lettre.)

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, ANNETTE.

ANNETTE, une lettre à la main.

Pardon, monsieur, mais c'est une lettre pour M. Montivon.

(Elle sort.)

## SCÈNE XVII.

CLÉMANÇOT, MONTIVON, AMÉLIE, JULES, VOISINS et VOISINES dans le fond.

MONTIVON.

Une lettre pour moi! Allez, allez toujours. Je vous rejoins à la mairie.

CLÉMANÇOT.

Non, non, nous attendrons... Lisez votre lettre.

MONTIVON.

De Strasbourg! C'est celle que j'attendais... L'affaire de l'héritage... Des lettres-de-change, sans doute... (Il décachète la lettre.) Non, il n'y a rien dedans.

CLÉMANÇOT.

Diable! c'est intéressant... Voyons...

MONTIVON.

C'est de mon homme d'affaires... Lisez, mon cher Clémançot, lisez; c'est la propriété de votre fille maintenant.

CLÉMANÇOT.

Volontiers, parbleu! (Il lit.) « Monsieur, la « succession de M. votre oncle à été enfin in- « ventoriée. Elle se compose d'environ mille « francs en numéraire. »

MONTIVON.

Bon! bon!

CLÉMANÇOT.

« Sa maison de Strasbourg, cinquante ar- « pents de vignes sur les bords du Rhin, et en- « viron vingt mille francs de bijoux... «

MONTIVON.

Excellent oncle!

CLÉMANÇOT.

« On a trouvé dans ses papiers un testa- « ment olographe qui institue pour légataire « universel... »

MONTIVON, vivement.

Qui!

CLÉMANÇOT.

« Un autre que vous... »

MONTIVON.

Ah! le vieux malfaiteur!

CLÉMANÇOT.

« Un jeune homme qui a suivi pour lui un « procès duquel dépendait toute sa fortune. »

MONTIVON.

Nous sommes volés comme dans un bois!

CLÉMANÇOT.

« Cejeune homme se nomme Jules Fombert. »

JULES, à part.

Est-il possible!

MONTIVON, avec force.

Holà! Ah mon Dieu! Une chaise, mon ami, une chaise!... Pour l'amour de Dieu, une chaise! je fonds sous moi.

(Jules apporte précipitamment une chaise. Montivon se laisse tomber dessus; mais il se relève brusquement en jetant un cri douloureux, et s'assied sur sa jambe qu'il a pliée sur la chaise. Il semble anéanti sous le poids de sa douleur. Pendant ce mouvement, Jules est passé du côté de Clémançot, à gauche de la scène.)

JULES, bas à Clémançot

Il faut absolument que je vous parle.

CLÉMANÇOT.

Attendez! attendez! (Il lit.) « Cependant, d'a- « près le vœu du testateur, et comme depuis « long-temps il a perdu de vue le légataire, « l'héritage retournerait à la famille dudit tes- « tateur. »

MONTIVON, qui jusque-là est resté accablé.

La famille dudit testateur?... J'en suis mem- bre.

CLÉMANÇOT.

Sans doute. (Continuant de lire.) « A la famille « dudit testateur, si elle pouvait produire une « preuve légale du décès de Fombert. »

MONTIVON, se levant.

Je respire! je respire... J'avais là un poids de seize quintaux. En voilà un qui peut se vanter de s'être noyé à temps.

JULES, bas à Clémançot.

Monsieur, il faut que je vous dise absolu- ment...

CLÉMANÇOT.

Tout-à-l'heure, je suis à vous.

MONTIVON, avec joie.

La preuve est facile à donner, parbleu! Il s'est jeté à l'eau en présence de M. Maigrepeau, huissier, et en présence des gardes du Commer- ce... S'il est mort?... Je le crois, parbleu! bien qu'il est mort! ce digne garçon! Hein! mon cher Dunand, j'en échappe d'une belle. Allons, partons, partons!...

JULES, à part.

Et impossible de parler à M. Clémançot!

MONTIVON.

Allons, allons! Ne vous impatientez pas. Nous voilà.

CHOEUR.

Puisqu'un doux hymen les engage, etc.

(Après quelques mesures, Annette arrive; tout le monde se tait.)

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, ANNETTE.

ANNETTE.

Un monsieur demande à parler à M. Monti- von.

MONTIVON.

Encore un obstacle! le diable a bien de la peine à me lâcher... Quel est ce monsieur?

ANNETTE.

C'est M. Maigrepeau, huissier de Paris.

## SCÈNE XIX.

MONTIVON, MAIGREPEAU, CLÉMAN- ÇOT, AMÉLIE, JULES et ANNETTE.

MONTIVON.

Maigrepeau! c'est le ciel qui l'envoie! c'est un témoin de l'événement. Ah! maître Maigre- peau, je parlais de vous à l'instant.

MAIGREPEAU.

Depuis ce matin, je rôde dans le voisinage; j'avais oublié le nom de votre hôte. Je viens vous chercher! Grande et bonne nouvelle! Vos mille écus ne sont pas perdus!

MONTIVON.

Comment ça?

MAIGREPEAU.

J'ai fait des recherches.

MONTIVON, avec inquiétude.

Quelles recherches?

MAIGREPEAU, d'un air de triomphe.

Et j'ai fini par découvrir une fameuse affaire. Votre débiteur n'est pas mort!

MONTIVON.

Ah grand Dieu! je vois tout bleu! j'ai un éblouissement.

MAIGREPEAU.

Pas plus mort que vous et moi, le drôle!

(Montivon a les yeux fermés; il reste un instant comme frappé de stupeur, puis il croise les bras sur sa poitrine, et marche à grands pas d'un air égaré.)

CLÉMANÇOT.

Diable! mais ceci change bien la question. (Regardant Montivon avec inquiétude.) Mais quelle mine fait Montivon? Je crois qu'il devient imbécile! Ah grand Dieu! il tourne à l'imbécillité.

MONTIVON, d'un air hébété.

Fombert! Fombert! être féroce! tu ne veux donc pas me laisser tranquille?

(En prononçant cette phrase, il arrive devant Maigrepeau.)

MAIGREPEAU, d'un air mystérieux.

J'ai découvert qu'il est caché dans une maison de cette ville.

MONTIVON, effrayé.

De cette ville!... Ah! le scélérat!... je suis sûr qu'il me cherche. Je voudrais me cacher... Dunand! Dunand! cachez-moi, je vous en prie!

(Il prend les mains de Jules, et se place devant lui.)

MAIGREPEAU.

Si vous vous cachez tous les deux... c'est très drôle; il est, dit-on, caché lui-même sous le nom de Durand...

CLÉMANÇOT.

Bah!

MONTIVON.

De Dunand!

(Jules fait un mouvement en avant, Maigrepeau l'aperçoit.)

MAIGREPEAU.

Eh mais! le voilà!

MONTIVON.

Lui!

JULES.

Moi-même.

(Montivon se tourne avec effroi vers Jules, le regarde fixement et se sauve de l'autre côté de la scène.)

MONTIVON.

A la garde! à la garde!

JULES, s'approchant de Montivon.

Monsieur Montivon...

MONTIVON, vivement.

Ne m'approche pas, génie infernal! ne m'approche pas! ou je me porte à des excès sur toi. Clémançot, je quitte votre maison, je la quitte... Lucifer est à mes trousses... Voilà son fondé de pouvoirs... Il n'y a pas moyen...

CLÉMANÇOT.

Allons! allons! vous êtes visionnaire, mon pauvre ami!

MONTIVON, d'un air d'indignation, et en faisant un geste menaçant.

Missionnaire?

JULES.

Mais, monsieur Montivon, réfléchissez donc!... J'aimais mademoiselle avant vous...

MONTIVON.

Il l'aimait! il l'aimait!

JULES.

C'est vous qui, malgré moi, lui avez remis la lettre?...

MONTIVON.

Quoi! cette lettre... (A Clémançot.) Et vous ne me l'avez pas dit?

CLÉMANÇOT, bêtement.

Est-ce que je le savais?

MONTIVON, à part.

Ah! c'est ignoble!

JULES.

Monsieur Montivon!

CLÉMANÇOT.

Pouvais-je le deviner? Je voulais le fixer près de nous; c'est pour cela que j'ai sollicité pour lui la place de percepteur des contributions, et on la lui a accordée.

MONTIVON, avec force.

Mais je l'ai demandée aussi.

CLÉMANÇOT.

Est-ce que je le savais?

MONTIVON, hors de lui, après avoir porté la main sur ses yeux.

Ah! je vois une quantité innombrable de chandelles... Ma raison se détériore... Il n'y a qu'un moyen d'échapper... Je l'emploierai... Laissez-moi passer!... laissez-moi passer!...

(Il remonte vivement la scène.)

CLÉMANÇOT.

Où allez-vous? où allez-vous, Montivon? Vous êtes dans une agitation...

MONTIVON, au désespoir.

Je vais périr dans les flots de Seine-et-Marne.

TOUS.

Grand Dieu!

CLÉMANÇOT.

Avez-vous perdu la tête!... Je vous défends de quitter cette maison. (Aux invités.) Ne le laissez pas sortir!

(Montivon marche d'un air égaré, Jules le suit sans qu'il s'en aperçoive.)

JULES.

Monsieur Montivon, un peu de philosophie! quand vous serez plus calme, vous me rendrez justice. Je vous jure que...

MONTIVON, apercevant Jules auprès de lui.

Ne m'approche pas! ne m'approche pas!

(Il se sauve au milieu des invités; il en jette plusieurs par terre, puis, revenant sur le devant de la scène, il prend Clémançot par les épaules, comme pour s'en faire un rempart, et se place derrière lui.) Ne m'approche pas!

(Par un mouvement brusque, il fait pirouetter Clémançot, se trouve face à face avec lui, et lui dit d'un ton larmoyant:) Ainsi, monsieur Clémançot, je suis chez vous en état d'arrestation... Vous sentez cependant que je ne puis pas respirer le même

air que cet être fantastique que le destin a collé à ma destinée.

CLÉMANÇOT, pleurant aussi.

Mon ami, vous avez tort! vous vous faites des idées...

(Ils s'attendrissent de plus en plus tous les deux : Montivon, dans un excès d'expansion, embrasse Clémançot sur les deux joues. Clémançot en fait autant à Montivon.)

MONTIVON, pleurant plus fort.

Hélas! mon Dieu! vous voyez bien qu'il m'est impossible de lui échapper.

AIR : Restez, restez, troupe jolie.

Souvent, pour lui faire une niche,
Un écolier, un franc vaurien,
A la queu' d'un pauvre caniche
Attache un bouchon d' paille... Eh bien!
Le sort du caniche est le mien!
L'animal effrayé s'agite,
Il saute, il fait mille détours;
Mais il a beau prendre la fuite,
Le bouchon d' paill' le suit toujours.
Ainsi j'ai beau prendre la fuite,
(Désignant Jules avec une sorte de fureur.)
V'là l' bouchon d' paill' qui m' suit toujours!

Pour l'amour de Dieu, laissez-moi m'en aller? (Clémançot le retenant encore, Montivon prend un air suppliant.) Laissez-moi m'en aller à la diligence... pour arrêter ma place.

JULES, avec embarras.

Mon Dieu! monsieur Montivon, je doute que vous en trouviez, car, ayant le dessein de partir ce soir, j'ai arrêté la seule qui restât.

MONTIVON et CLÉMANÇOT, se regardant mutuellement d'un air stupéfait.

Là!

MONTIVON, après un moment et d'un air décidé.

Eh bien! non!... non! je trouve ça très bien; c'est naturel : cela devait être comme ça... (A Jules, d'un air indigné.) O cauchemar!

JULES, tirant un papier de sa poche.

Si j'osais vous offrir le bulletin.

CLÉMANÇOT, prenant le bulletin des mains de Jules, et l'offrant à Montivon.

Ah! oui, prenez le bulletin.

MONTIVON.

Que le ciel m'en préserve! pour que je me casse le cou en route... (Il prend le bulletin des mains de Clémançot, le déchire avec colère, et en jette les morceaux.) Non, non, je m'en irai à pied; oui, à pied... comme un vagabond, comme un pestiféré, comme un dangereux reptile.

CLÉMANÇOT.

Allons! allons! ne vous frappez pas l'imagination; restez avec nous, que diable! vous avez été malheureux... Monsieur a toujours réussi... c'est l'effet du hasard; dans le monde il n'y a qu'heur et malheur.

MONTIVON.

Eh bien! je reste... (A part.) Au fait, c'est lui qui se marie, la veine est peut-être changée. (D'un air satisfait.) Ah diable! (Il offre la main à Amélie, et la conduit près de Jules en disant :) Mon cher Dunand!... voilà votre fiancée... J'ai été heureux, très heureux en ménage, vous le savez... c'est votre tour maintenant... (A part.) O cauchemar!...*

JULES, à Clémançot.

Que veut-il dire?

CLÉMANÇOT, bas à Jules.

AIR : Déjà la trompette sonne (du HUSSARD DE FELSHEIM).

C'est un mot de nouvell' mode;
Groom, banquier ou potentat,
Tout homm' qui nous incommode
Est cauch'mar de son état;
Arrangeurs de vieilles pièces,
Jongleurs du trône et d' l'autel,
Et ceux qui grug'nt nos espèces
Pour payer leur maîtr'-d'hôtel :
Des cauch'mars (*bis.*)
On en remplirait le Champ-d'-Mars.

MAIGREPEAU.

La comète est retardée,
Mais pour l'annoncer, je crois,
Voici venir une ondée
De rubans roug's et de croix;
Mais de ces présents célestes,
Bien qu' l'almanach l'ait promis,
Il n'en tomb' pas sur les vestes,
Ça n'attrap' que les habits.
Quel cauch'mar! (*bis.*)
Faut pourtant qu' chacun ait sa part.

MONTIVON.

Sur les héros d'antichambre
La peur fait un drôl' d'effet;
Ils ont des sueurs en décembre,
Ils tremblent au mois d' juillet;

* Quelques raisons de localité déterminèrent les auteurs de cette pièce à en supprimer le vaudeville final à la représentation. Les mêmes circonstances n'existant pas dans les départements, ils ont cru devoir le conserver sur la brochure. Voici, dans tous les cas, le seul couplet qui soit chanté sur le théâtre du Vaudeville.

MONTIVON, à part.

O cauchemar!...

AIR : A soixante ans.

Un petit mot en faveur de la pièce...
A demi-voix je voudrais vous parler,
Car si Dunand sait qu'elle m'intéresse,
Il est capable encor de cabaler,
Le scélérat! il viendrait nous troubler.
Préservez-nous de ce cruel outrage!
Protégez-moi! que, du moins, notre auteur,
Qui, bien à tort, m'a pris pour protecteur,
Ne dise pas qu'à ce léger ouvrage
Ma pauvre étoile aura porté malheur.

(Pendant que Montivon salue le public, le rideau tombe. Il se trouve enfermé sur l'avant-scène; et quand il se retourne, il dit en frappant du pied : *C'est fait pour moi!... Monsieur Clémançot! monsieur Clémançot!* — Clémançot lui répond d'un côté du rideau : *Où êtes-vous!* — *Par ici!* — Montivon se dirige vers le côté où il a entendu la voix de Clémançot; mais celui-ci est passé du côté opposé, et crie à son tour : *Par où?* — *Par ici!* (A part.) *Que le diable l'emporte!* Enfin le rideau se relève; Clémançot lui dit : *Allons donc; toute la société est déjà partie.*)

Faut qu' l'État ferme boutique,
Disait l'un deux, j'ai, c' matin,
Rencontré la république,
S' prom'nant la canne à la main.
Quel cauch'mar ! (*bis*)
Il s' trouv' que c'était un mouchard.

JULES.

Ceux qui livrèrent au glaive
Tout un peuple valeureux!
Ah! quel effroyable rêve
Doit un jour peser sur eux!
Sous une main décharnée,
Oui, leur sein s'oppressera;
La Pologne assassinée
Devant eux se dressera.
C'est l' cauch'mar (*bis.*)
Qui vous poursuivra tôt ou tard.

AMÉLIE, au public.

Soit fatigue, soit paresse,
Nos auteurs mal affermis,
Tandis qu'on jouait leur pièce,
Tous trois se sont endormis;
Ils font un rêve effroyable,
Ils semblent tout essoufflés;
Je crois (c'est assez probable)
Qu'ils rêvent qu'ils sont...
Quel cauch'mar! (*bis.*)
Ah! réveillez-les sans retard!

## FIN D'HEUR ET MALHEUR.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

# LE
# CALEB DE WALTER SCOTT,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR

MM. ACH. D'ARTOIS ET EUGÈNE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Nouveautés, le 12 décembre 1827;

et reprise sur le théâtre des Variétés.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

HENRI, comte de Douglas, jeune officier..... M. Derval.
ÉDOUARD, son ami, jeune officier..... M. Armand.
CLARA, sœur d'Édouard..... Mme Génot.
CALEB, vieux majordome du château du comte de Douglas..... M. Bouffé.
JAKET, charpentier du village..... M. Preval.
KRIK, aubergiste..... M. Guenée.
EMMY, très jeune fille gardant les troupeaux du village.. Mme Albert.
LE GREFFIER DU JUGE DE PAIX..... M. Fleury.
VILLAGEOIS.

La scène se passe en Écosse.

---

Le théâtre représente une campagne écossaise; la maison de Jaket est au fond; quand la porte est ouverte on voit l'intérieur d'une petite cuisine et le feu de la cheminée. A gauche, à la première coulisse, une tourelle attenante au mur et à la porte d'un parc. Une table de pierre vis-à-vis cette tourelle: elle est ombragée par des arbres. A droite, une haie vive qui ferme une prairie. Tout-à-fait dans le fond, après la maison de Jaket, s'élève une montagne, dont le milieu est censé un chemin creux allant de gauche à droite.

## SCÈNE I.

(Au lever du rideau il commence à faire jour et les airs sont obscurcis par un épais brouillard qui se dissipe peu à peu pendant cette scène. Des villageois et villageoises passent sur le théâtre en chantant.)

CHŒUR de M. Adam.

Il n'est plus temps que l'on sommeille;
Le jour nous rappelle aux travaux.
Quand la nature se réveille
L'homme doit quitter le repos!
Allons, partons; la nature se réveille:
On doit quitter le repos!

(Ils sortent et l'on aperçoit au-dessus de la montagne les têtes de différents troupeaux qui passent dans le chemin creux; Emmy paraît sur la droite, les appelant avec sa cornemuse.)

## SCÈNE II.

KRIK, JAKET.

KRIK, frappant à la porte de Jaket.

Holà!... holà!... compère Jaket?

JAKET, sortant de chez lui.

Ah! c'est toi, mon ami Krik?

KRIK.

Et de bon matin, comme tu vois?

JAKET.

Qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur l'aubergiste?

KRIK.

Une bonne affaire pour nous deux, monsieur le charpentier! As-tu quelque chose pour déjeuner?

JAKET.

J'ai une bonne sarcelle toute plumée que je gardais pour dimanche.

KRIK.

Ça sera pour aujourd'hui... Moi, j'ai ce panier rempli de provisions, et quatre pintes de cette ale délicieuse que je fais moi-même, en ma qualité de marchand de vin.

JAKET.

C'est vrai... tout marchand de vin est fabricant!

KRIK.

J'ai volé tout cela à ma femme, et je viens établir mon couvert chez toi, puisque tu es assez heureux pour être veuf.

JAKET.

C'est juste... voilà des préparatifs superbes auxquels je puis encore ajouter. Tu sais que lorsqu'on vendit la cave du château, avec du linge et de l'argenterie, j'achetai pluiseurs douzaines de bouteilles de vin de France?

KRIK.

Oui, mais je sais encore que tu les as bues!

JAKET.

Eh bien! c'est ce qui te trompe. Il en reste une.

KRIK.

Une!... de vin de France!

JAKET.

Mais pourquoi tout ce régal aujourd'hui?

KRIK.

Pour inviter et mettre dans nos intérêts le petit greffier de M. le juge de paix.

JAKET.

Comment? est-ce que le projet dont nous avons parlé si souvent...?

KRIK.

Eh! oui, mon enfant!... la poire est mûre! Le vieux procureur d'Édimbourg, après avoir prêté à triple usure de bonnes sommes à défunt monseigneur, après avoir plaidé et embrouillé les affaires comme la quenouille d'étoupes d'une sorcière, après avoir fait vendre à l'encan jusqu'aux portes et fenêtres du château, va se faire adjuger la terre, et donner à bail à ferme tous les revenus, bénéfices et droits seigneuriaux.

JAKET, avec joie.

Et c'est le juge qui fait dans ce pays toutes les affaires du procureur?

KRIK.

Et le greffier celles du juge.

JAKET.

Ça va tout seul... Oh! comme charpentier, je veux absolument affermer la coupe des bois; je taillerai là comme un tailleur en plein drap.

KRIK.

Et la licence du genièvre et des eaux-de-vie dans notre petite baie!... Oh! je l'aurai, de par le diable!... ou bien je me noierai dans un de mes tonneaux!

JAKET.

Maintenant je suis prêt à m'en mettre jusque-là!... parceque enfin ce n'est pas le tout de se griser, il faut, autant que possible, que ça serve à quelque chose.

AIR d'une Folie (de Méhul).

Nous ferons donc bombance!

TOUS DEUX.

Ah! god! god! je m'y crois déja!

KRIK.

Je sens le vin de France
Qui me passe par-là!
Quell' chaleur ça vous a!

TOUS DEUX.

Ah! god! god! quel effet
Ça fait!

JAKET.

Pour fair' durer la jouissance
J'bois en gourmet,
A petit trait!

TOUS DEUX.

Ah! ah!... god! god!... quel effet
Ça fait!
God! god!... quel effet
Ça fait!

Allons vite inviter le petit greffier!

KRIK.

Oui, mais il faut lui porter d'avance de quoi l'intéresser.

JAKET.

Tu as raison; il faut quelque chose qui l'décide.

KRIK, montrant sa poche.

Moi, j'ai déja là ce qu'il faut.

JAKET.

C'est bien; je vais prendre la même précaution.

KRIK.

Avant tout, il faut faire grand feu, mettre la sarcelle à la broche, ta bouteille à rafraichir, et disposer un couvert propre... N'as-tu donc personne pour ton ménage?

JAKET, allant du côté de la prairie.

Attends!... attends!... (Appelant.) Oh!... là!... eh!... Emmy?... la bergère?...

KRIK.

Qui?... cette petite bergère qui garde les troupeaux du village?

JAKET.

Oui, oui... pendant que son troupeau est tranquille dans la prairie... C'est tout ce qui nous est nécessaire.

TOUS DEUX, retournant appeler.

Emmy?... holà!... Emmy?...

## SCÈNE III.

LES MÊMES, EMMY.

JAKET.

Arrive donc.

EMMY, paraissant; elle fredonne l'air de la ballade.

Ah! c'est vous, monsieur Jaket? Pardon, ex-

cuse... mais... j'étais à mes bêtes! maintenant me voilà à vous... On ne peut pas être à tout le monde à-la-fois. Que vous plaît-il, monsieur Jaket?

JAKET.

Sais-tu tourner la broche?

EMMY.

Ah! oui-da!... tous les dimanches au soir, chez monsieur le juge... O la bonne maison... et quel honnête homme!...

AIR : J'en guette un petit de mon âge.

Quand un plaideur, suivant l'usage,
Arrive dans son cabinet,
Avec du beurre et du fromage,
Quelque chevreuil, un bon poulet...
Soudain monsieur prend une mine
Et de colère et de dédain,
Et dit : Sortez d'ici, coquin!
Allez bien vite à la cuisine!

KRIK.

C'est ça... et le lendemain le coquin gagne son procès?

JAKET.

Oui, à moins cependant que quelque fraîche fermière ne vienne lui apporter autre chose.

EMMY.

Ah! pour ça, c'est vrai, qu'il est doux comme du miel avec les jeunes filles.

Même air.

Quand l'heure du souper approche,
Il vient causer bien gentiment...
Si ma main droite est à la broche,
Il prend la gauche à tout moment.
Et quand sa femme, très taquine,
L'impatiente en l'appelant,
Il lui répond : Dans un instant;
Je me réchauffe à la cuisine...

KRIK.

Ah! il se réchauffe à la cuisine?

EMMY.

Oui, tout près de moi.

JAKET.

C'est bon, babillarde!... c'est bon!... Mais sais-tu encore mettre le couvert?

EMMY.

Ah! oui.... et enlever les assiettes avant qu'elles soient vides, pour souper à mon tour, voyez-vous? J'aime mieux ça que de garder mes vaches... ça me nourrit davantage.

JAKET, à Krik.

Donne-moi ton panier, compère. (A Emmy.) Viens, petite, je vais t'établir chez moi comme ma ménagère.

EMMY.

Et j'aurai-t-y quelque profit, monsieur Jaket?

JAKET.

On aura soin de toi.

EMMY.

Ah! c'est que j'ai toujours faim, moi.

KRIK.

Et soif, peut-être?

EMMY.

Oh! pour ça, non!...

AIR :

De m' rafraîchir j'ai le moyen :
Qu' la fatigue ou le chaud m'altère,
De c' côté-là je n' manqu' de rien,
Mes vach's me donn'nt le nécessaire.
Quequ' fois s'enfuyant tout-à-coup,
Ell's me font fair' plus d'un' bonn' course;
Mais si je veux boire un p'tit coup...
Je suis tout de suite à la source.

JAKET, l'entraînant.

Allons, allons, tu babilleras une autre fois.

EMMY.

C'est que, quand j'y suis, moi, je n'en finis jamais...

(Elle entre avec Jaket dans sa maison.)

## SCÈNE IV.

KRIK, seul.

J'ai bien envie d'inviter ce vieux Caleb, le majordome du château... ce pauvre diable doit mourir de misère et de besoin. N'importe... il est capable de refuser... Quel drôle de corps!... Depuis la ruine complète de ses maîtres, il se met en fureur dès qu'on a pitié de lui; il fait mille mensonges pour nous persuader que rien n'est changé dans la fortune et la puissance de la famille qu'il a servie pendant soixante ans... c'est le rebours des autres hommes. — Mais le voilà qui est levé... je suis curieux de savoir la mine qu'il fait quand il est seul.

(Il se retire à l'écart dans le fond, du côté de la tourelle.)

## SCÈNE V.

KRIK, à l'écart; CALEB, il a un manteau tout déchiré, il est transi de froid.

CALEB, sur le pas de la porte, se secouant et grelottant.

Ah!...

AIR du Petit Dragon.

Qu'il fait frais!
Sans succès
De mon mieux je me mets!
La nuit gèle
Dans cette tourelle.
Mais aussi
L'air ici
Radouci,
Dieu merci!
Va chasser le froid qui
M'a saisi...

Aussitôt mon réveil,
Je cherche le soleil;
Chaque jour je l'attends!.. je l'appelle...
Dans ces lieux je ne voi
Personne autour de moi...
Je puis, je crois,
Souffler dans mes doigts!

Qu'il fait frais !
Sans succès, etc.

Le soleil se fait bien attendre aujourd'hui !... (Un rayon perce tout-à-coup le feuillage et vient frapper sur lui ; se retournant du côté du rayon.) Ah ! le voilà !... (Présentant ses mains et les frottant.) Je puis me chauffer !...

KRIK, à part.

Il ne se brûlera pas les mains. (S'avançant.) Bonjour, monsieur Caleb !

CALEB, surpris.

Ah ! mon Dieu !... c'est toi, Krik ?

KRIK.

Qu'est-ce que vous faisiez donc là ?

CALEB.

Ce que je faisais !... j'admirais le lever du soleil.

KRIK.

Et c'est pour ça que vous vous frottiez les mains ?... je crois plutôt que vous cherchiez à vous réchauffer.

CALEB.

Que dis-tu ?

KRIK.

Il ne fait pas chaud à habiter avec des corbeaux !

CALEB.

Qu'est-ce qui te parle de corbeaux ?

KRIK.

Depuis long-temps je pense que le château n'a pas d'autres habitants. Vous-même, y mourant de froid, vous vous êtes retiré dans cette tourelle du parc, dont les huissiers vous feront déguerpir !

CALEB.

Allons, tu vas recommencer ! Vraiment, tu me fais pitié, mon pauvre Krik !

KRIK.

Pauvre ?...

CALEB.

Oui, pauvre... auprès de moi.

KRIK.

Ah ! par exemple !

CALEB.

Peux-tu donc écouter les bavardages de nos commères ! Quoi ! ce château, l'asile des plaisirs et de l'opulence, ce château où le roi Jacques II nous fit l'honneur de souper... deviendrait honteusement la propriété d'un petit coquin de procureur d'Édimbourg !

KRIK.

Eh bien ! quelque autre roi viendra souper chez le procureur !

CALEB.

Tais-toi ! te dis-je ; les guerres nous ont gênés... cela est vrai ; nous avons tous été tués pour la bonne cause !

KRIK.

On ne gagne donc pas toujours dans la bonne cause ?

CALEB.

On perd quelquefois... Un seul rejeton de notre illustre tige est encore sur pied ; mais ce noble jeune comte suffira pour relever l'éclat et la splendeur de sa famille.

KRIK.

Je ne conçois pas votre dévouement pour ce jeune homme ! vous faites gloire de le servir ; il est tout pour vous... Comment a-t-on fait pour vous attacher ainsi ?

CALEB.

Comment on a fait ?

AIR : On dit que je suis sans malice.

Du nom d'ami que je révère
J'étais appelé par son père ;
Avec bonté son fils chéri
M'appela bientôt comme lui !
Ma tendresse aisément s'explique ;
Et, quoique étant né domestique,
Toujours en homme on me traita...
Voilà comment on m'attacha !

KRIK.

Si c'est ainsi, il n'y a rien à dire.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, JAKET.

JAKET.

Allons, Krik, dépêchons. (Tapant sur sa poche.) J'ai pris ce que tu sais bien... Ah ! vous voilà, monsieur Caleb ? Serviteur... Êtes-vous des nôtres ?

CALEB.

Comment ?

KRIK, à Jaket.

Gageons qu'il refusera !

CALEB.

De quoi s'agit-il donc ?

JAKET.

D'un bon déjeuner, en voulez-vous ?

CALEB, vivement.

Si j'en veux !... (Réprimant ce mouvement.) O mes enfants !... je suis au désespoir ; mais il est trop tard... je suis déjà lesté, suivant l'usage du château, d'une tranche de venaison, de deux grives et d'un flacon d'Oporto !

KRIK et JAKET, riant.

Ah ! ah !... c'est différent !

JAKET.

AIR : Mon cœur à l'espoir s'abandonne.

Vot' déjeuner sans doute vous pèse ;
Et le grand air vous remettra.

KRIK.

Promenez-vous tout à votre aise
Pour faire passer tout cela !

JAKET.

Nous avions ..

CALEB, qui ne veut pas entendre.

Ah ! je vous dispense...

KRIK.

Un' sarcelle et du saumon frais...

CALEB, de même.

Taisez-vous donc !

JAKET, plus haut.

Et du vin de France !

CALEB.

Mais je crois qu'ils le font exprès
Afin d'exciter mes regrets !

ENSEMBLE.

Vot' déjeuner sans doute vous / Mon déjeuner vraiment me } pèse,
Et le grand air { vous / me } remettra.
Promenez-vous tout à votre / En me promenant à mon } aise
Pour faire / Je ferai } passer tout cela.

(Krik et Jaket sortent en se retournant pour rire de Caleb, qui reste.)

## SCÈNE VII.

CALEB.

Certainement je suis lesté et je n'ai besoin de rien. (Regardant.) Ils ne peuvent plus me voir! (Tirant de sa poche un morceau de pain noir et une sardine enveloppée de papier.) Mangeons ma sardine !... plutôt crever de faim que d'avouer la misère du château... Le vieux Caleb connaît ses devoirs; il a de la fierté dans l'ame, rien ne pourra l'abattre!... Ces gens de justice, ces oiseaux de proie, ont emporté jusqu'à mon fauteuil de majordome : ils ne m'ont laissé qu'un peu de paille dans cette tourelle ; eh bien ! j'y dors comme dans mon ancien lit à rideaux cramoisis... Toute la valetaille a décampé : tant mieux !... je ne m'égosille plus à gronder... je suis resté seul comme un chien fidèle ; tant mieux encore ! Au retour de mon jeune maître, ses regards caressants ne pourront tomber que sur moi !... Non... je ne suis pas pauvre !

AIR : Un homme pour faire un tableau.

Le sort, loin de m'être fatal,
De mille embarras me délivre.
(Montrant son pain et sa sardine presque mangés.)
Lorsque l'on est un peu frugal
Il est facile de bien vivre.
Opulents, avides, jaloux,
Qu'un nouveau desir toujours tente,
Je suis plus riche encor que vous,
De ce que j'ai je me contente...

Et pourtant du pain noir et une sardine, ce n'est pas trop : c'est même tout au plus si c'est assez... il n'y a rien à retrancher.

(Il achève son repas.)

## SCÈNE VIII.

CALEB; CLARA, dans le fond.

CLARA.

Ah! pour le coup je le rencontre enfin... Bonjour, monsieur Caleb.

CALEB, saluant profondément.

Madame, pardonnez... ma mémoire en défaut...

CLARA.

Oh! ne cherchez pas à me reconnaître... vous ne m'avez jamais vue!

CALEB.

Je vous remercie de m'en avertir.

CLARA, vivement.

Et, malgré cela, je vous connais beaucoup, moi... Il y a huit jours que je suis en visite dans ce village, chez une de mes parentes, mistriss Anderson, et je suis venue plusieurs fois me promener jusqu'ici dans l'espoir de vous rencontrer et de causer avec vous; mais impossible... on ne vous trouve jamais...

CALEB.

Ah! madame!... si j'avais pu savoir que des yeux si charmants fussent à la recherche de votre humble serviteur... (La regardant et se redressant, à part.) C'est très flatteur pour moi, cela... cette jeune personne a une mine!... (Haut.) Si vous connaissiez toutes mes occupations!... majordome d'un grand château !... intendant d'une terre immense!... recevoir, payer, donner des ordres à quarante personnes, suffire à une foule de détails...

CLARA, avec un sourire d'intérêt.

Oui, oui; brave et digne serviteur, je sais de vous tout ce qu'on en peut savoir.

CALEB.

Est-il possible!... est-ce dans ce pays qu'on vous a parlé de moi?

CLARA.

Non, c'est en Irlande, chez moi, il y a près de deux ans...Un jeune officier fit naufrage près de nos côtes : il s'était blessé sur des rochers. Ce fut moi-même qui le recueillis dans une barque, au retour de la pêche ; et, pendant sa convalescence, il nous a fait cent fois le portrait du vieux Caleb, en l'appelant toujours son meilleur ami.

CALEB, s'écriant.

Bonté du ciel!... mon maître!... monseigneur!... le comte Henri de Douglas!

CLARA.

Eh oui! monsieur Caleb; et il a raison de vous aimer, car je vois que vous le lui rendez bien...

CALEB.

Vous avez secouru mon maître, c'est chez vous qu'il a trouvé l'hospitalité... Souffrez qu'à vos genoux...

CLARA.

Levez-vous, levez-vous, mon ami ; tout autre à ma place aurait agi comme moi.

CALEB.

Ah ! madame, en avez-vous des nouvelles ? Son régiment est-il toujours en Angleterre ?

CLARA.

Oui, mais il vient d'être licencié... Mon frère qui sert dans le même corps a pris soin de me l'écrire... Votre maître va sans doute bientôt vous rejoindre...

CALEB.

Ah ! madame !... vous êtes pour moi un ange consolateur !

CLARA.

Je le voudrais... Vous avez en effet besoin de consolations, et le vieux avare qui vous poursuit...

CALEB.

Nous en triompherons, madame ; ce n'est rien que cette affaire-là, et ce misérable intrigant...!

CLARA, l'arrêtant.

AIR du vaudeville de la Somnambule.

Ma mère était cependant la cousine
De celui qui vous déplaît tant !

CALEB.

Votre mère !... bonté divine !
Quoi !... vous avez un tel parent ?
Le méchant homme et le vilain modèle !

CLARA.

Monsieur Caleb !... vous m'effrayez... hélas !

CALEB.

Rassurez-vous, mademoiselle,
Tous les parents ne se ressemblent pas.

CLARA.

Au surplus, il nous déteste, n'a jamais voulu nous voir ; et, quoiqu'il n'ait pas d'autres parents que nous, on dit qu'il veut laisser toutes ses richesses à une vieille gouvernante !

CALEB.

Tant mieux !... ce bien mal acquis vous porterait malheur.

CLARA.

O ciel !... Que vois-je arriver là-bas ?...

CALEB.

Que dites-vous ?

CLARA.

Mon frère !

CALEB.

Le compagnon de monseigneur !

CLARA.

Lui-même !

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, entrant.

Ma sœur !...

ENSEMBLE.

TRIO du final du premier acte de LA DAME BLANCHE.

CLARA et ÉDOUARD.

Ah ! c'est toi
Que je vois !
Pour toi que ma tendresse est vive,
Qu'avec plaisir je te revoi !
Je sens / Je crois } que le bonheur arrive
Quand { je te trouve près / tu reviens auprès } de moi.

CALEB, à part.

Pour toi que ma tendresse est vive !
Viens, ô mon maître, près de moi.
Ciel ! à son tour fais qu'il arrive,
Je suis heureux sitôt que je le voi.

ÉDOUARD.

Tu le sais, ton frère, ma chère Clara, n'est plus qu'un officier licencié. De retour en Irlande et ne t'y trouvant pas, je suis venu te chercher en Écosse !

CLARA.

Quelle douce surprise !

ÉDOUARD.

Et le comte Henri, notre ami, où est-il ? l'as-tu déjà vu ?

CALEB.

Quoi ! serait-il arrivé avec vous, mon officier ?

ÉDOUARD, surpris et regardant Caleb.

Quel est cet homme ?

CLARA.

Tu ne le reconnais pas ?

ÉDOUARD.

Ah ! j'y suis !... Touchez là, mon brave Caleb ; car vous êtes un honnête homme !

CALEB.

Ma réputation perce dans les trois royaumes.

ÉDOUARD.

Mais je ne conçois point ce retard du comte. Nous avons fait la traversée dans la même barque.

CALEB, pleurant.

Il arrive ! il arrive !

ÉDOUARD.

Eh ! sans doute !... Hier soir je me fis débarquer seul près d'Édimbourg où je voulais m'arrêter ; je le laissai à bord, et sa barque a dû arriver ce matin sur votre côte.

CALEB.

Ah ! courons !... courons sur le rivage ! si le bonheur m'en laisse la force. Ah ! Dieu !... qu'allais-je faire ? dans ce négligé du matin, pour recevoir...! (A part.) Que penserait-il ? il croirait que nous sommes ruinés sans ressource !... Ah ! quel mal cela lui ferait !... Eh ! vite !... à ma tourelle !... Ah ! que suis heureux d'avoir sauvé de leurs griffes ma toilette de majordome !

(Il entre chez lui.)

## SCÈNE X.

ÉDOUARD, CLARA.

CLARA.

Ce bon vieillard deviendra fou de joie!

ÉDOUARD.

Et vous, ma sœur!... votre cœur n'est-il pas bien doucement agité?

CLARA.

Et vous, mon frère!... allez-vous recommencer déja vos propos malins et railleurs!

ÉDOUARD.

Ma petite sœur, je te conseille de ne point te fâcher aujourd'hui!... Ah! quel charmant voyage je viens de faire à Édimbourg!

CLARA.

Qu'est-ce à dire?... Explique-toi!

ÉDOUARD.

Oh! non pas, s'il vous plaît! J'ai résolu de ménager une surprise à ma sœur pour le jour de son mariage. Allons, dépêchez-vous, si vous êtes curieuse!...

CLARA.

Je ne demande pas mieux que de me dépêcher... mais...

ÉDOUARD.

Le roi n'a plus besoin des services de Henri; c'est à toi de te l'attacher!

AIR de Téniers.

A ton amant la gloire était bien chère;
Et, ne voyant que son brillant éclat,
Brave guerrier, ses vœux étaient naguère
Avec honneur de mourir au combat!
Que son bonheur soit toujours, je t'en prie,
De vivre pour toi, maintenant:
Tu sais, ma sœur, que le devoir varie
Selon l'engagement qu'on prend.

CLARA.

Et que dirais-tu, mon frère, si je t'assurais que jamais un mot d'amour n'est sorti de la bouche de Henri?

ÉDOUARD.

C'est possible; mais, si sa bouche est restée muette, en revanche, pendant toute sa convalescence, ses yeux étaient de terribles bavards. Ah! diantre! quels faiseurs de phrases!

CLARA, vivement.

Mon frère, le voici... Venez sous ce feuillage, je vous en supplie!

ÉDOUARD.

A merveille! nous ne voulons pas être vus... mais nous verrons avec plaisir.

(Ils se cachent.)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, cachés sous un berceau; HENRI.

HENRI.

AIR de madame Duchambge.

Les voilà donc ces lieux de mon enfance,
Où plein d'orgueil dix-huit ans j'ai grandi!
Où quelquefois par la faible indigence
Avec amour je me suis vu béni!
Moments si doux!... temps heureux qui m'accable!
Tout dans ces lieux m'excite au désespoir!
Mais il m'y reste un ami véritable,
Et c'est un bien que j'ai voulu revoir!

CLARA, à part.

Bon jeune homme!

ÉDOUARD, à Clara.

Tendre sœur!

HENRI.

Même air.

Je m'en souviens, après un court voyage,
Lorsque j'étais de retour en ces lieux,
Le clan pressé venait sur mon passage
Me répéter le chant de mes aïeux!
Ce chant, pour moi qu'il était agréable!
L'entendre ici, ce n'est plus mon espoir...
Mais il m'y reste un ami véritable,
Et c'est un bien que j'ai voulu revoir!

## SCÈNE XII.

LES MÊMES; CALEB, en toilette.

CALEB, accourant.

C'est sa voix!... c'est sa voix!

HENRI.

Mon vieux Caleb!

CALEB, voulant se jeter à ses pieds.

Mon maître!

HENRI, le relevant et l'embrassant.

Non... dans mes bras!... Les tiens m'ont porté si souvent!

CALEB.

Oui... sur votre cœur!... Pour récompense, Caleb doit être là!

(Il se jette dans ses bras.)

CLARA, à Édouard.

Mon frère!... n'êtes vous pas touché?

ÉDOUARD, à Clara.

Presque autant que toi...

CALEB, ivre de joie.

Laissez-moi vous regarder, monseigneur!... laissez-moi bien vous regarder!

HENRI.

AIR d'Aristippe.

Mon cher Caleb, tout à ton aise,
Tu peux m'examiner, je croi...
Ne crains pas que ça me déplaise;
Tiens, me voilà tout-à-fait devant toi;
Regarde bien, suis-je changé? dis-moi.

CALEB.

Pardon, mais ce n'est pas sans cause :
Tant de bonheur vient m'émouvoir
Que je sens là, dans les yeux, quelque chose
Qui m'empêche de vous bien voir !

HENRI.

Mon ami, tu as eu le courage de me cacher dans tes lettres presque tous nos malheurs; mais je les connais, et je sais que bientôt un arrêt définitif des juges d'Édimbourg va me dépouiller de l'héritage de mes pères !

CALEB.

Impossible !... impossible !... monseigneur ! jour de Dieu ! un château où a soupé le roi Jacques II.

HENRI.

Mais enfin nos biens étaient considérables... et quelques ressources nous restent peut-être?

CALEB.

Des ressources immenses, monseigneur !

HENRI, avec joie.

Il serait vrai !

CALEB.

Oui, oui, monseigneur !... (A part.) Il faut lui sauver le premier moment !... (Haut.) Ils ont pu saisir nos revenus; mais nos économies, les prix de ferme arriérés... des créances à recouvrer...

HENRI.

Je ne dois donc pas encore me désespérer?

CALEB.

Point de tristesse, je vous en supplie !... Ne songez aujourd'hui qu'au bonheur de revoir l'asile de votre enfance et vos bons amis !

HENRI, lui serrant la main.

Oui, toi d'abord... et puis... ne connais-tu pas une jeune dame qui habite depuis quelques jours ce village?

ÉDOUARD, à sa sœur.

Le vois-tu venir?

CALEB.

Oui, sans doute... son frère vient d'arriver.

HENRI.

Ah ! si tu savais combien je les aime !

ÉDOUARD, à sa sœur.

Voilà qui est clair !

CLARA, à son frère.

Du tout ! il parle au pluriel.

ÉDOUARD, à sa sœur.

C'est juste ! tu voudrais que ce fût au singulier !

CALEB, à Henri.

Je vous avouerai que la jeune miss a tourné ma vieille tête. C'est tout simple, elle me parlait de vous... Oh ! elle vous aime aussi, je vous en réponds !

ÉDOUARD, à sa sœur.

Voyez-vous le vieux renard ?

HENRI.

Elle m'aime, dis-tu?... Ah ! mon pauvre Caleb !

CALEB.

Un soupir !... O quelle idée !... j'y suis !... nous l'appellerons dans peu madame la comtesse !

ÉDOUARD, saluant Clara.

Que votre seigneurie reçoive mon hommage !

CLARA, à son frère.

Mais silence, donc !...

ÉDOUARD, à Clara.

Oui, ça commence à t'intéresser.

HENRI, prenant la main de Caleb.

Plût au ciel qu'il me fût permis de lui donner mon nom !

ÉDOUARD, à sa sœur.

C'est à présent que c'est clair !

HENRI.

AIR d'Adam.

Que n'ai-je encor ma richesse !...
Vers Clara je volerais :
Ma fortune, ma tendresse,
Offrant tout, je lui dirais :
Près de si tendre amie
Tous mes jours seront doux !
Vous m'avez sauvé la vie...
Elle doit être à vous !

ENSEMBLE.

Ah ! mon amour extrême
Sera toujours le même !
Mais sans espoir je l'aime,
Et jamais à Clara
Je ne dirai cela,
Tout cela !...

CALEB, à Henri.

Mon plaisir est extrême !
Son ardeur est la même;
Mon maître, elle vous aime...
Ah ! que n'est-elle là...
Pour entendre cela,
Tout cela !...

ÉDOUARD, à part.

Ah ! quel plaisir extrême !
Leur ardeur est la même.
Quand il lui dit qu'il l'aime,
Il ne la croit pas là !
Elle entend tout cela...
Elle est là !

CLARA, à part.

Ah ! quel plaisir extrême !
Notre ardeur est la même.
Quand il me dit qu'il m'aime,
Il ne me croit pas là!
Mais j'entends tout cela...
Je suis là !

DEUXIÈME COUPLET.

HENRI.

Quels regrets l'amour me coûte !
Oui, Clara, tout mon bonheur
Serait d'obtenir sans doute...
Votre main et votre cœur !
J'excite son courroux.
Mais le sort m'abandonne ;

Pour un bien aussi doux
Je n'ai que ma personne...
Et c'est trop peu pour vous!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ah! quel plaisir
Ah! mon amour
Ah! quel plaisir
Mon plaisir est
} extrême!

ÉDOUARD, à Clara.

Tu attendais une déclaration, j'espère que tu sais à quoi t'en tenir?

CLARA, à Édouard.

Ah! mon frère!... que nous avons bien fait d'écouter!

CALEB.

Le beau jour que celui d'un tel mariage!

HENRI.

Ce mariage!... non, je n'y puis prétendre... ma fierté me le défend. Dans quelques jours je quitte ma patrie, et vais chercher fortune ailleurs.

CLARA, à part.

O ciel!

ÉDOUARD, à Clara, lui prenant la main.

Sois tranquille, il n'est pas encore parti.

HENRI, à Caleb.

Mais, dis-moi, où est le frère de Clara?

CALEB.

Je pense qu'il vous attend avec sa sœur, en se promenant dans la prairie, où nous avons joué si souvent ensemble.

CLARA, à Édouard.

Venez, mon frère!... passons-y bien vite.

ÉDOUARD, la suivant.

Oui... nous en savons assez, n'est-ce pas!...

(Ils disparaissent.)

## SCÈNE XIII.

HENRI, CALEB.

HENRI.

Je vais les trouver... Mais, Caleb, il faut que tu saches qu'Édouard, le frère de Clara, m'a dit hier, en quittant notre vaisseau pour passer à Édimbourg, qu'il s'invitait à déjeuner ici.

CALEB, à part.

Ah! mon Dieu!...

HENRI.

Qu'as-tu, mon cher Caleb?

CALEB.

Moi, je n'ai rien, je vous assure... si j'avais quelque chose, j'aurais un tout autre air.

HENRI.

Nous te prenons peut-être au dépourvu?

CALEB.

Au dépourvu!... moi, Caleb! majordome du château de Douglas!... Allez, allez rejoindre votre compagnie... je vais donner quelques ordres, et, dans un quart d'heure...

HENRI.

Ce n'est pas tout encore... Au régiment, Édouard m'a prêté cinquante couronnes, et je veux absolument les lui rendre.

CALEB, à part.

Miséricorde!... (Haut.) Quoi, monseigneur, une somme aussi misérable peut-elle vous occuper?

HENRI.

Tu me parlais tout-à-l'heure de quelques fermages qui te sont dus! fais diligence, je t'en prie.

CALEB.

Cela vaut fait, monseigneur, après le déjeuner; vous savez mon exactitude!

HENRI.

AIR de Robin des Bois (valse).

Ah! quel doux espoir tu me donnes!
Grace à toi, je puis m'acquitter;
Et sur les cinquante couronnes,
Mon cher Caleb, je puis compter!
Je t'embarrasse, je le gage...
Mais à cela je suis fixé!

CALEB.

Vous demanderiez davantage...
Je ne serais pas plus embarrassé!

ENSEMBLE.

Toujours mes promesses sont bonnes;
Oui, vous pourrez vous acquitter:
Et sur les cinquante couronnes
En repos vous pouvez compter!

HENRI.

Ah! quel doux espoir tu me donnes!
Grace à toi, je puis m'acquitter;
Et sur les cinquante couronnes,
Mon cher Caleb, je puis compter! etc.

(Il sort.)

## SCÈNE XIV.

CALEB, seul et consterné.

Une sueur froide coule sur mon front!... Le déshonneur va donc souiller mes cheveux blancs! Un déjeuner et cinquante couronnes à trouver! Misérable Caleb!... pas une pauvre monnaie dans ta poche, pas une seule obole de crédit dans tout le village: la vieille Anna m'a refusé hier une demi-once de tabac! Mais aussi pourquoi lui cacher...? Pourquoi? le bien se fait toujours trop tard, le mal toujours trop tôt!... et je voudrais épargner à mon jeune maître jusqu'à l'ombre d'un chagrin! Je sais que le bonheur est bien léger!

AIR de la Robe et les Bottes.

Comme le vent, le sort varie;
Le temps n'est pas toujours au beau;
Et, puisqu'il faut dans cette vie
Que chacun porte son fardeau,
Ne rends pas ma prière vaine.

Ciel! jusqu'au bout laisse-moi le servir!
Charge-moi de toute la peine,
Afin qu'il ait tout le plaisir!

O vicissitudes de la fortune!

(Il tombe, accablé, sur un banc de gazon.)

## SCÈNE XV.

CALEB; EMMY, elle ouvre les deux battants de la boutique de Jaket; le spectateur aperçoit tout l'intérieur de la cuisine, un feu pétillant et la broche qui tourne.

EMMY, ouvrant.

Ouf! je n'y puis plus tenir!... J'ai répandu un peu de jus dans le feu, et la fumée me suffoque!

(Elle se remet à tourner la broche.)

CALEB, revenant à lui.

Hein?... Quelle est donc cette odeur balsamique si bien de circonstance, et qui me rappelle, à s'y méprendre, le soir où le roi Jacques II...? (Il se lève, se retourne et aperçoit la broche.) O coup d'œil ravissant! ô grand saint André, protecteur et digne patron du château!

EMMY.

V'là le rôti qui prend couleur.

CALEB, haussant la voix.

Qui est-ce donc qui parle ici de rôti? (Sur le seuil de la boutique.) Eh! bonjour, ma petite Emmy!

EMMY.

Ah! Dieu vous garde, monsieur Caleb!

CALEB.

Comme ça grandit!... comme ça devient gentil... et comme ça tourne bien la broche! (S'écriant.) Ah! mon Dieu!

EMMY.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

CALEB.

O ciel!... Ce canard est brûlé!

EMMY, niaisement.

Bah!

CALEB.

Voilà un rôti gâté!

EMMY.

Je ne vois pas.

CALEB.

Ote-toi de là, petite! ôte-toi de là!

EMMY.

Mais, monsieur Caleb!

CALEB, décrochant la broche.

Laisse-moi, laisse-moi, ne t'inquiète pas... Je sais ce que j'ai à faire.

(Emportant la broche, et arpentant le théâtre.)

ENSEMBLE.

Duo du Maçon.

Je te tiens, je te tiens, déjeuner de mon maître!
Il faut mettre
A profit
Ma ruse et mon esprit.
Quel plaisir! quelle odeur!
Quel fumet! quel bonheur!
O hasard favorable!

(Montrant la table.)

Sur la table,
Au plus tôt,
Mettons tout ce qu'il faut;
Ils vont venir bientôt,
Quel plaisir! quelle odeur!
Quel fumet! quel bonheur! (*bis.*)

EMMY.

Rendez-moi, rendez-moi le repas de mon maître!
Il doit mettre
En crédit
Mon talent, mon esprit.
Quel plaisir! quelle odeur!
Quel fumet! quel bonheur!
Déjeuner délectable!
Sur la table,
Au plus tôt,
Mettons tout ce qu'il faut!
Ils vont venir bientôt.
Quel plaisir! quelle odeur!
Quel fumet! quel bonheur!...

CALEB, à Emmy.

Allons, le couvert, vite!

EMMY.

Vous êtes invité?

CALEB.

Sans doute, ma petite.

EMMY.

Oh! tout est apprêté!

CALEB.

Le couvert; vite, allons.

EMMY, montrant la table.

Là-dessus?...

CALEB.

Dépêchons!

ENSEMBLE.

Allons donc, allons, allons, allons!

(Emmy porte le panier; ils mettent le couvert, ils continuent ensemble.)

Dépêchons,
Et servons
Sous cet épais feuillage;
Son ombrage
Est charmant,
Pour déjeuner gaiment!
Au milieu le rôti,
Le dessert par ici.
Des assiettes
Bien nettes;
Puis encore un poisson,
Et de plus un flacon,
Tout exprès
Mis au frais.
Là, c'est fait,
Tout est prêt! (*bis.*)

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, ÉDOUARD, HENRI, CLARA.

ÉDOUARD, gaîment.

Tout est prêt, monsieur le majordome? Bonne nouvelle!... Nous mourons de faim!

CALEB, saluant profondément.

Monseigneur est servi.

EMMY, à Caleb.

Hein? Ce n'est ni monsieur Krik, ni monsieur Jaket!

CALEB, à Emmy, avec importance.

C'est beaucoup mieux!

HENRI, à Caleb.

Grand merci de ton zèle!

(Emmy est étonnée, Caleb lui fait signe de se taire.)

CALEB.

J'ai pensé que ce berceau de feuillage vous plairait plus que la grande salle à manger, qui est d'ailleurs mal disposée!... J'étais loin de m'attendre...

EMMY.

Et moi aussi...

(Caleb la regarde et la pince pour la faire taire.)

CLARA.

Oh! nous serons très bien ici...

ÉDOUARD.

Diantre! comme tout cela a bonne mine!

CALEB.

Vos seigneuries auront de l'indulgence pour un déjeuner improvisé. J'ai pris à la hâte tout ce que j'ai trouvé.

EMMY.

Oh ça, c'est bien vrai!... et...

CALEB, bas à Emmy.

Tais-toi! (Haut.) Par malheur, dès le point du jour tous les gens du château, sommelier, cuisinier, domestique de table, sont venus me demander instamment la permission d'aller à la fête du clan voisin.

EMMY.

Par exemple, en voilà d'une bonne!

CALEB, bas à Emmy.

Te tairas-tu, bavarde!... (Haut.) N'est-ce pas, petite?

EMMY.

Je ne dirai pas le contraire, mais je ne les ai pas vus passer.

CALEB.

Dans tous les cas, cette jeune fille et moi suffirons à vous servir.

HENRI, bas à ses amis.

Pardonnez-lui son intrépidité d'amour-propre.

ÉDOUARD.

A table!

CALEB, à Emmy, lui passant une serviette sous le bras.

Allons, petite, à votre place derrière madame; prenez une assiette.

EMMY, bas à Caleb.

Il n'y en a plus!

CALEB, à part.

Ah diable! (A Emmy.) Alors n'en prends pas pour l'instant. (A part.) Quand on en demandera, nous verrons ce qu'il y aura à faire.

ÉDOUARD, goûtant le vin.

Du vin de France, parbleu!

CALEB, à Henri.

Monseigneur doit en reconnaître le cachet? j'en ai toujours de dix espèces, et si ce coquin de sommelier n'avait pas emporté les clefs du caveau...

ÉDOUARD.

Cette bouteille suffira, ma sœur ne boit que de l'eau.

CALEB, à part.

O la bonne habitude!

ÉDOUARD, regardant une fourchette.

Voilà donc vos armoiries, mon ami? elles sont belles!

CALEB.

L'écusson en fut embelli par autorisation du roi Jacques II, le jour où il nous fit l'honneur de souper au château... (à part.) et c'est un coquin de charpentier qui porte à sa mâchoire un beau cheval en champ d'azur.

CLARA, regardant les armoiries.

Un coursier et son cavalier, qui sont engloutis dans les sables; cela me rappelle la ballade de la fiancée de lam Mermour...

CALEB.

Précisément, madame... Ce noble cavalier était un de nos ancêtres; et, si vous desirez entendre cette fameuse ballade qui a fait autrefois nos délices, voici un ménestrel femelle qui la chante toute la journée.

EMMY, niaisement.

Oh dame! monsieur Caleb, c'est bon pour amuser mes vaches; mais je serais trop honteuse devant du monde!...

CLARA.

Voyons, mon enfant! je vous en prie, nous répéterons le refrain!...

EMMY, bas à Caleb.

Donnez-moi donc un verre de vin, parceque ça m'étrangle.

CALEB.

Petite sotte!... voulez-vous bien chanter?

EMMY.

Voilà!...

AIR d'Adam.

PREMIER COUPLET.

Un beau jeune homme était
Qu'Henri l'on appelait;
Était fille jolie

Que l'on nommait Lucie.
Le sort les rapprocha,
Et leur cœur s'alluma...
Ah !...
Jeune fille pressée
D'être à l'amour,
Songe à la fiancée
De lam Mermour !

(Tout le monde répète, et Emmy danse selon l'usage du pays.)

DEUXIÈME COUPLET.

D'être bientôt unis,
Tous deux s'étaient promis ;
Ce jour qu'ils devaient l'être,
Refusa de paraître ;
Mais le jour arriva
Où l'on les sépara...
Ah !...
Jeune fille pressée, etc.

(Tout le monde répète. Même jeu.)

TROISIÈME COUPLET.

Contre un cruel rival
Henri court à cheval ;
Tout brûlant de vengeance,
Sur le sable il s'élance !...
Mais un gouffre était là ;
Son cheval s'enfonça...

(Tous avec Emmy, en faisant un signe, comme s'ils voyaient Henri disparaître.)

Ah !...
Jeune fille pressée, etc.

(On s'est levé de table sur le *ah!* tout le monde répète, mais Emmy ne danse plus.)

CLARA.

Fort bien ! à merveille !

CALEB, avec enthousiasme.

C'est charmant ! c'est charmant !

EMMY, fredonnant sur la ritournelle du refrain.

La, la, la, la.

ÉDOUARD.

C'est bon, c'est bon, petite. Allons voir mistriss Anderson ; il me tarde d'embrasser cette bonne parente... et puis j'irai seul chez le juge, où j'ai une affaire secrète à traiter. (A Henri et à Clara.) N'oubliez pas que c'est dans ces lieux que je veux vous retrouver en revenant de chez lui.

CLARA.

Nous serons exacts au rendez-vous.

HENRI, bas à Caleb.

Rappelle-toi les cinquante couronnes dont j'ai besoin.

CALEB.

Elles ne me sortent pas de la tête.

HENRI, à Clara.

Je suis à vous !...

CLARA, à part

J'ai bien envie de le prendre au mot.

ENSEMBLE.

AIR des Petits Appartements.

CLARA.

A mes regards le plus doux espoir brille,
Et le bonheur m'est, je crois, réservé.
Oui, je le sens, l'éclat de sa famille
Par moi bientôt doit être relevé.

ÉDOUARD, à part.

D'impatience, ah ! vraiment je pétille !
Et le moment est, je crois, arrivé.
A mes regards le plus heureux jour brille,
Si mon ouvrage est enfin achevé.

HENRI, regardant Clara, à part.

A mes regards comme sa beauté brille !
Mais mon destin, hélas ! est achevé.
Tout est fini ; jamais de ma famille
L'éclat par moi ne sera retrouvé !

CALEB.

A mes regards le plus doux espoir brille,
Le déjeuner est enfin achevé.
Et, grace à moi, l'honneur de la famille
En ce moment est encore sauvé !

EMMY.

A mes regards le plus doux espoir brille,
Le déjeuner est enfin achevé :
Et là, tout près, j'aperçois pour la fille
Plus d'un morceau que l'on a réservé.

## SCÈNE XVII.

CALEB, EMMY.

EMMY, regardant la table.

Ah çà mais... j'y comprends rien, moi... Le déjeuner du compère Jaket n'était donc pas pour lui ?

CALEB.

Tu vois bien que non...

EMMY.

Ah ! et moi ?... on m'avait promis de me régaler un petit peu !...

CALEB.

Peste de la gourmande ! allons, tiens, voilà un pilon de canard, un gros morceau de pain, et laisse-moi tranquille !... (Il emporte brusquement la nappe et tout ce qu'il y a dedans). Confisquons ces débris, je souperai ce soir.

(Il entre dans la tourelle.)

## SCÈNE XVIII.

EMMY, seule, sautant de joie.

Est-ce amusant !... est-ce amusant de manger du canard !... Pauvre bête ! va, que je t'aime !

AIR : Cou, cou (d'Adam).

Lorsque j'entends dire du mal des bêtes,
Au même instant ça m'donne à réfléchir.
Je vois qu'à table et dans toutes les fêtes
On les accueille avec beaucoup d'plaisir.
A mes regards
Ce qui brille,
Fourmille,
C'est les canards !
Y en a-t-il des canards !

On en entend de tout's parts.
Canards! (*ter.*)
Ah! qu'on voit de canards!

DEUXIÈME COUPLET.

Beaucoup de gens de qui l'ame est ingrate
N'estim'nt dans tout que l'esprit, la beauté;
Jusqu'à présent ce qui d'abord me flatte,
Ce qui m' convient, c'est la seule bonté!
A nos regards
Quell' famille
Gentille!
Quoique criards,
Qu'ils sont bons, les canards!
Jamais trop de canards.
Canards! (*ter.*)
Ah! vivent les canards!

(Elle s'enfonce dans le bosquet.)

## SCÈNE XIX.

KRIK, JAKET, ensuite EMMY.

KRIK.

Tant pis pour le greffier s'il a trop d'ouvrage aujourd'hui.

JAKET.

Et tant mieux pour nous!

KRIK.

Nous en aurons davantage!...

AIR de la Forêt de Sénart.

Notre déjeuné
Bien ordonné
Doit nous attendre,
Et mon nez, d'ici,
Sent le rôti
Cuit et bien tendre!

JAKET.

Quels coups d' dents
Je vais donner d'dans!

KRIK.

Ah! doux moments,
Que vous êtes charmants!

TOUS DEUX.

Francs lurons,
Ah! nous le jurons,
Nous mangerons
Tout ce que nous trouverons.

JAKET.

Et notre déjeuner?

EMMY.

Votre déjeuner! Ah çà mais, vous voulez rire? est-ce qu'il était pour vous?

KRIK.

En voici bien d'une autre! Dis, où est-il?

JAKET.

Oui, où est-il?

EMMY.

Il est mangé!

TOUS DEUX.

Mangé!...

EMMY, montrant l'os.

Voilà tout ce qui en reste!

JAKET, menaçant Emmy.

Et qui l'a mangé?

KRIK, même jeu.

Réponds... ou sinon...

EMMY, pleurant comiquement.

Hen!... hen!... ne me battez pas; prenez-vous-en à M. Caleb.

KRIK.

Comment! Caleb?

EMMY, pleurant.

C'est lui qui a tout fait.

JAKET.

Le vieux scélérat!

EMMY, pleurant.

Il a régalé deux beaux messieurs avec une dame, là, tenez, sur cette table. Oh! tout y a passé, et ils ont trouvé votre vin le plus excellent du monde.

JAKET, furieux.

Le plus excellent du monde!

KRIK.

Il nous le paiera!

JAKET, devant sa porte.

Eh bien!...

KRIK, sans se retourner.

Quoi donc?

JAKET.

Ah! mon Dieu! le feu est éteint, la broche a disparu, point de couvert, point de préparatifs!

KRIK.

Ventrebleu! et mon panier rempli et la bouteille!...

TOUS DEUX.

Emmy!... Holà!... Emmy?

EMMY, la bouche pleine.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

KRIK.

Comment, qu'est-ce qu'il y a?

TOUS TROIS.

(Krik et Jaket frappant à la porte de la tourelle.)

Morceau, chœur du premier acte de la Dame Blanche.

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

Ouvrez, ouvrez, ouvrez, on vous appelle;
Sortez, sortez, sortez de la tourelle.

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, CALEB; les autres l'entraînent en colère au milieu du théâtre.

ENSEMBLE.

JAKET et KRIK.

Ah! vous voilà!... c'est bien heureux!
Nous voulons vous parler tous deux.
Dans le pays on vous renomme,
Et vous êtes un habile homme!

Les repas, noble majordome,
Pour vous ne sont pas onéreux;
Oser manger de tous les deux
Le déjeuner! ah! c'est affreux!
Quand nous avons l'estomac creux!
Oui, c'est affreux!... oui, c'est affreux!

CALEB, gaiment.

Ah! vous voilà! j'en suis joyeux!
Vous vous portez bien tous les deux!
Dans le pays on me renomme;
Oui, je suis un très habile homme!
Les repas, noble majordome,
Pour moi ne sont pas onéreux;
On a mangé de tous les deux
Le déjeuner délicieux!
Quoiqu'ils eussent l'estomac creux!
Ah! c'est heureux! c'est très heureux.

EMMY.

Ah! vous voilà!... c'est bien heureux,
Ils veulent vous parler tous deux;
Dans le pays on vous renomme,
Et vous êtes un habile homme!
Les repas, noble majordome,
Pour vous ne sont pas onéreux;
Oser manger de tous les deux
Le déjeuner délicieux!
Et lorsqu'ils ont l'estomac creux!
Ah! c'est affreux!... oui, c'est affreux!

CALEB, au milieu d'eux.

L'insolente canaille!

JAKET, étonné.

Canaille!

KRIK, étonné.

Canaille!

EMMY.

Canaille!

CALEB.

Ne devez-vous pas remercier le ciel de ce que monseigneur en débarquant tout-à-l'heure se soit trouvé de bon appétit, et vous ait fait l'honneur de déjeuner à votre place?

JAKET.

Monseigneur!

KRIK.

Le jeune comte est de retour?

EMMY.

Oh! pour ça, je l'ai vu, et avec une jolie dame qu'il regardait ma foi ben souvent.

CALEB, vivement.

Sa prétendue, précisément! un mariage superbe... une dot immense!... Nos misérables dettes vont être payées!... nous rentrons dans tous nos biens; le château reprend son antique splendeur, notre puissance va renaître... et, dès que j'aurai le temps d'y songer, je vous ferai pendre tous deux!

JAKET.

Nous faire pendre?

CALEB.

Oui; toi comme dilapidateur de nos forêts, et ton digne compère comme le plus effronté contrebandier de toute la côte!... (A Emmy.) Quant à toi, ma petite...

EMMY.

Comment, vous voulez me faire pendre aussi, moi?

CALEB.

Non, mais je vous ordonne d'aller rassembler tout le clan pour venir complimenter monseigneur et sa fiancée, dont je vous nomme femme de chambre!

EMMY.

Est-il possible!... Oh! comme ce canard m'a porté bonheur!

(Elle sort.)

## SCÈNE XXI.

### CALEB, KRIK et JAKET.

KRIK, à Jaket.

Compère! quel air d'assurance il a!

JAKET.

Ils rentrent dans leurs biens, il faut filer doux... vois-tu?...

CALEB, leur prenant la main.

Ingrats!... après le service que je viens de vous rendre! quand j'allais vous chercher pour vous apprendre que votre fortune était faite!

KRIK.

Comment?...

JAKET.

Notre fortune?

CALEB.

Je suis chargé de renouveler tous nos baux à ferme; je sais dès long-temps vos vœux et votre ambition, et comme je vous aime tous deux...

JAKET.

Eh quoi! j'aurais la coupe des bois?

KRIK.

Et moi, la licence des eaux-de-vie?

CALEB.

Qu'en pensez-vous? cela vous convient-il?

JAKET.

Vive monseigneur!

KRIK.

Vive l'ami Caleb! illustre majordome du château où le roi Jacques II...

CALEB.

C'est bon... touchez là... vous passerez chez le greffier du juge pour qu'il rédige vos deux brevets que je signerai... plus tard.

TOUS DEUX.

Courons!...

CALEB, les retenant.

Eh bien!... diantre! quelle vivacité! vous oubliez un préliminaire indispensable.

KRIK.

Quoi donc?

CALEB.

Parbleu!... le pot-de-vin d'usage, mes enfants... C'est un droit de ma charge, et j'y tiens aujourd'hui plus que jamais.

JAKET.

Ah!...

CALEB.

Un marché de cette importance!... allons, donnez-moi chacun vingt-cinq couronnes, (à part.) ça fera juste mon compte pour monseigneur.

KRIK.

Diable!... vous êtes cher!

JAKET.

Oh!... c'est trop!

CALEB, s'en allant.

Oui!... eh bien! bonjour... j'en vais chercher d'autres.

JAKET, l'arrêtant.

Eh! doucement!

KRIK.

Est-ce qu'on se quitte ainsi, donc?

JAKET, à part.

Au fait... le greffier en voulait davantage.

CALEB.

Oh! pas d'incertitude! j'ai besoin d'argent, et à l'instant.

KRIK.

Allons, voyons... Voici les cinquante couronnes.

(Ils lui donnent chacun un petit sac.)

JAKET.

Nous allons vous attendre.

CALEB.

Allez... et soyez sûrs de ma protection.

JAKET.

AIR de Rossini.

Une
Fortune
Si peu commune
Va combler mes vœux cette fois!

KRIK.

Quelle victoire!
Ah! puis-je y croire!

CALEB.

Croyez-y tout comme j'y crois.

JAKET.

Ah! de ces promesses nouvelles
Nous verrons bientôt les effets!

CALEB.

J'en ferais encor de plus belles
Que de même je les tiendrais.

ENSEMBLE.

KRIK et JAKET.

Une
Fortune
Si peu commune
Va combler mes vœux cette fois!
Quelle victoire!
Il faut y croire...
Je ne doute pas quand je vois.

CALEB.

Une
Fortune
Si peu commune
Va combler vos vœux cette fois.
Quelle victoire!
Il faut y croire
Tous les deux tout comme j'y crois.

(Krik et Jaket sortent.)

## SCÈNE XXII.

CALEB, seul; il s'essuie le front.

Ouf!... quelle matinée!... ce qu'il y a de bon, c'est que je m'enfonce à chaque instant davantage sans savoir comment je me tirerai de là... Je frémis à l'idée des explications! Oh! ma foi... tout coup vaille... Silence!... voici monseigneur!

## SCÈNE XXIII.

CLARA, HENRI, CALEB.

CLARA, à Caleb.

Mon frère n'est pas revenu?

CALEB.

Je n'ai point encore eu le plaisir de le voir... (A part.) Il a bien fait, car il m'aurait un peu dérangé. (Saluant Henri.) Voici ce que monseigneur a demandé.

HENRI, prenant le billet.

Merci, mon ami!

CALEB.

Il n'y a pas de quoi... je vous en aurais donné deux cents comme ça que je n'en serais pas plus pauvre!... (A part en sortant.) Vite à la tête du clan!

## SCÈNE XXIV.

CLARA; HENRI, regardant Caleb sortir.

HENRI.

Quelle peine il se donne pour me faire croire que je suis riche encore!... quelle amitié il ne cesse de me montrer!...

CLARA.

Il doit vous rendre ce séjour bien cher!

HENRI.

Ce séjour!... sans doute... j'y vois des choses bien faites pour me le faire aimer; et cependant je dois le fuir.

CLARA, vivement.

Le fuir? et pour quelles raisons?

HENRI.

AIR: A demain.

Dans ces lieux j'étais maître,

Tout suivait mon desir;
Rien maintenant, peut-être,
N'y peut m'appartenir!
J'ai perdu mon empire
Sur tout ce que je voi...
Jamais je ne puis dire:
C'est à moi!
C'est à moi!

CLARA.

Même air.

Ici l'on vous honore
Par des vœux empressés.
(Avec intention.)
Vous possédez encore
Plus que vous ne pensez.
L'espoir doit vous sourire.
Quand vous voudrez, je croi,
Ici, vous pourrez dire:
C'est à moi!
(Baissant les yeux.)
C'est à moi!

HENRI, vivement.

Ah! Clara!... croyez que sans l'injuste fortune...

## SCÈNE XXV.

LES MÊMES; CALEB et EMMY, à la tête du clan.

EMMY.

Monseigneur... monseigneur... c'est tout le clan qui vient vous rendre hommage.

CALEB, accourant.

Monseigneur, c'est tout le clan, tous vos vassaux.

EMMY.

Je l'ai dit avant vous! je l'ai dit avant vous...

CALEB, apercevant le greffier.

Que vois-je? le greffier! tout va se découvrir!

## SCÈNE XXVI.

LES MÊMES; LE GREFFIER, un contrat à la main.

LE GREFFIER et LES VILLAGEOIS, à Henri.

Air d'Adam.

Honneur, honneur,
A monseigneur!
Ah! pour nous quel jour enchanteur!
Honneur, honneur,
A monseigneur!
Pour le fêter chantons en chœur!

HENRI.

Mais...

TOUS, avec le greffier et Caleb.

Honneur, honneur, etc., etc.

LE GREFFIER, à Henri et à Clara.

En ces lieux,
J'apporte à tous deux
Votre contrat de mariage.

(Étonnement de Henri, de Clara et de Caleb.)

HENRI.

Qui vous a donné ce message?

LE GREFFIER.

De votre château l'intendant.

ENSEMBLE.

CHOEUR, CALEB, EMMY.

L'intendant!
C'est vraiment
Étonnant!

CLARA.

L'intendant!
C'est charmant! c'est charmant!

HENRI.

L'intendant!
J'ai donc un intendant!
(Au greffier.)
Mais quel est donc cet intendant
Qui me marie en ce moment?
Je n'ai pas ici d'intendant.

## SCÈNE XXVII.

LES MÊMES, JAKET, KRIK.

(Ils ont leurs brevets à la main et se jettent aux pieds de Henri; étonnement de Caleb.)

JAKET et KRIK.

Honneur, honneur,
A monseigneur! etc.

HENRI.

Je saurai...!

CHOEUR.

Honneur, honneur, etc., etc.

JAKET et KRIK, montrant leurs brevets.

Nos brevets
Les voilà, parfaits!
Monseigneur, voyez notre joie!

HENRI.

Auprès de moi qui vous envoie?

KRIK et JAKET.

De votre château l'intendant.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

L'intendant!
C'est vraiment, etc.

HENRI.

Mais quel est donc cet intendant,
Dont le zèle est si prévenant,
Et qui me sert en se cachant?

## SCÈNE XXVIII.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, paraissant.

Le voilà !

HENRI.

Édouard !

CLARA.

Mon frère !

ÉDOUARD.

Allons, mes amis, reprenez votre refrain avec moi.

CALEB, joyeux.

Oui, c'est cela.

CHŒUR, excepté Henri; Caleb, transporté, crie plus fort que les autres.

Honneur, honneur ! etc.

HENRI.

Ah ! mon ami, ne m'abusez pas plus longtemps !

CLARA.

Mon frère !... explique-nous...

ÉDOUARD.

Ah ! rien de plus facile. Notre cousin, le vieux procureur, est parti subitement pour l'autre monde. Il était si pressé qu'il n'a point fait de testament. Nous sommes ses héritiers. La terre, le château de mon ami, forment à-peu-près la moitié de l'héritage, et je les cède à ma sœur pour qu'elle les rende à celui qui en fut injustement dépouillé, à condition qu'un bon mariage mettra d'accord toutes les délicatesses... Hein ? tous ces petits arrangements ne sont-ils pas de votre goût ?

HENRI.

Ah ! mon ami ! serai-je donc le plus heureux des hommes !

ÉDOUARD, donnant à Henri la main de Clara.

Ma sœur... ceci te regarde !

CALEB, à Krik et à Jaket.

Eh bien ! étais-je sûr de mon affaire ?

CLARA, au public.

C'est notre enfant que cette œuvre légère,
C'est au public d'embellir son destin;
Et, pour qu'il ait le don si doux de plaire,
Nous le prions d'en être le parrain !

REPRISE DU CHOEUR.

Honneur, honneur,
A monseigneur !
Pour le fêter chantons en chœur :
Vive à jamais notre bon seigneur !

## FIN DU CALEB DE WALTER SCOTT.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINE,
n° 4, boulevart d'Enfer.

# CATHERINE,

OU

# LA CROIX D'OR,

## COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE CHANTS,

PAR

MM. BRAZIER ET MÉLESVILLE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville, le 2 mai 1835.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

| | |
|---|---|
| MAURICE PILOIS | M. CHARLES POTIER. |
| CATHERINE, sa sœur | Mlle BROHAN. |
| LOUISE, orpheline, sa fiancée | Mlle L. MAYER. |
| CHARLES BOUDET, lieutenant de la Garde | M. HYPPOLITE. |
| AUSTERLITZ, sergent | M. LAFONT. |
| HUBERT, charretier | M. MATHIEU. |

CONSCRITS, PAYSANS, JEUNES FILLES.

La scène se passe dans un village de Bretagne, aux environs de Plavignier.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle basse de maison de village. Porte et larges croisées au fond, donnant sur la grande route. A gauche, l'entrée des chambres et de la cuisine; à droite, une petite porte conduisant à un hangar. Meubles grossiers.

### SCÈNE I.

CATHERINE, seule*.

(Il y a une lampe sur la table. Catherine referme la petite porte à droite qui conduit au hangar, en parlant à une personne qu'elle y a fait entrer.)

Oui, mon brave homme... reposez vous là... tout à votre aise!... vous avez de bonne paille!... on vous avertira pour le souper!... vous serez content, allez... c'est une auberge très distinguée... où l'on ne reçoit que des marchands d'œufs et des rouliers. (Elle referme la porte.) Est-il trempé! ah!... faut qu'il en ait reçu!... je voulais lui allumer du feu, lui donner une chambre, il a mieux aimé c'te petite grange!... Au fait, il ne risque pas d'abîmer les meubles!... et c'est plus sage... car il n'a pas la mine de payer en milord!... une blouse déchirée et un vieux chapeau rabattu... si bien que je n'ai pas vu sa figure!... et j'y pense maintenant!... si c'était quelqu'un de suspect... un vagabond... un... oh! non!...

AIR du vaudeville de l'Apothicaire.

Un pauvr' piéton que je reçois!...
De lui, je n' suis jamais inquiète!
J' sais qu'il paira!... mais quand je vois
Un aigrefin, en belle toilette...
Qui parle haut, goût' tous les vins,
Et fait tout mettr' sur ses mémoires...
Sur mes poch's, moi, j'mets mes deux mains,
Et j'ôt' la clef d' tout's les armoires!

### SCÈNE II.

CATHERINE, LOUISE.

LOUISE, entrouvrant la porte du fond.

Catherine!...

CATHERINE.

C'est toi, Louise?... Eh bien! viens-donc... est-ce que tu n'es pas de la maison?

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre: le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, ainsi de suite.

LOUISE, timidement.

Est-il rentré?

CATHERINE.

Qui?

LOUISE.

M. Maurice?

CATHERINE.

Mon frère? ah bien oui!... un tirage à la conscription... c' n'est pas une petite affaire? Avant que l'on ait mesuré celui-ci, redressé celui-là... fait voir les aveugles, fait marcher les bancals, écouté le discours de M. le sous-préfet!... car ce n'est pas tout d'être conscrit, faut encore entendre le sous-préfet!... tous les désagréments à-la-fois!...

LOUISE, soupirant.

Je n'ai fait que pleurer toute la nuit!...

CATHERINE.

Tu as peur qu'il n'amène un mauvais numéro?...

LOUISE.

Dame! on ne le choisit pas.

CATHERINE.

Qui est-ce qui vous en empêche? on y a la main; mais je suis bien tranquille, va! tout lui réussit à mon frère!... il est comme Napoléon!!! il a son étoile.

LOUISE.

Son étoile!... oui, joliment.

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

Ces deux maladi's qu'il a faites!

CATHERINE.

Mais depuis, il n' s'en port' que mieux...

LOUISE.

Il n' gagne rien!...

CATHERINE.

Il n'fait pas d' dettes!
Quand on est pauvr'... c'est bien heureux!
Avant qu'il n' parvint à te plaire,
Il se s' rait marié de bon cœur!...
Personn' n'en a voulu, ma chère...
Il a toujours eu du bonheur!

LOUISE.

Et c'te auberge où il ne vient jamais de voyageurs...

CATHERINE.

Qu'est-ce que tu dis donc?... nous en avons un en blouse!... mais je doute qu'il paye l'arriéré!... aussi mon frère a rendu cette bicoque au propriétaire, et il vient de prendre à bail une bonne petite ferme que nous ferons valoir... et où nous irons nous établir dès que vous serez mariés.

LOUISE.

Et s'il tombe au sort!...

CATHERINE.

Allons donc!... est-ce que c'est possible!... il n'y aurait plus de justice ici bas ni dans le ciel... mon frère! notre seul bien, notre seul appui! que deviendrais-je, bon Dieu!... moi qui n'ai de joie qu'auprès de lui... Pauvre Maurice, je le vois encore quand nous avons perdu notre père!... il n'avait que douze ans... et moi cinq... il n'avait jamais voulu rien faire... il passait sa vie à jeter des pierres aux passans ou à grimper dans les pommiers des jardins voisins... un vrai polisson!... mais dès qu'il vit que nous étions seuls au monde... et que je pleurais... il devint un homme! « Console-toi, « ma petite Catherine, me dit-il, je n'ai que « douze ans... mais c'est moi qui serai ton sou- « tien, ton protecteur!... je le jure devant Dieu... « devant mon père!... » Et il a tenu parole!... il est devenu le meilleur sujet du village... Le matin, il me menait à l'école... et puis il allait travailler pour nous deux, dans les champs, dans les granges! le soir il venait me reprendre... et rentrés chez nous... je lui montrais ce que j'avais appris le matin!... à lire, à écrire!... je faisais à mon tour la maîtresse d'école!... il m'écoutait, il se laissait gronder... il se laissait mettre en pénitence!... pauvre frère!...

LOUISE.

Et moi donc!... est-ce qu'il n'a pas soigné ma mère comme la sienne propre!... et quand je l'ai perdue, ne m'a-t-il pas proposé de m'épouser... en me disant avec un air si simple : *Je travaillais pour deux, mamzelle... eh bien! je travaillerai pour trois!*

CATHERINE.

Oh! c'est un cœur!... comme il n'y en a pas!...

AIR : Te souviens-tu, Marie?

Pour ce bon petit frère
Je n' sais pas ce que j' f'rais!
Je suis presque, ma chère,
Jalous' de tes attraits!..
Louise, de son ame
Je connais la candeur...
Aussi j'approuv' ta flamme,
Car je sens dans mon cœur
Que j' voudrais êtr' sa femme,
Si j' n'étais pas sa sœur...

LOUISE.

Eh! qui ne l'aimerait pas?

CATHERINE.

Vois-tu, il va amener un bon numéro... mes pressentimens ne me trompent jamais!... demain vous vous mariez, nous nous installons dans notre petite ferme, où nous serons si heureux tous les trois...

LOUISE.

Tous les quatre!... car tu te marieras aussi.

CATHERINE.

Moi? oh! non.

LOUISE.

Pourquoi?...

CATHERINE.

Je n'aime personne.

LOUISE.

Personne!

CATHERINE.

Que toi et mon frère... et puis vos enfants

quand vous en aurez... je les gâterai, je les élèverai... ça me revient de droit... Je serai la bonne vieille tante! la vieille gangan... je mettrai des lunettes pour leur montrer à lire; je leur donnerai des tartines et le fouet; ils m'aimeront bien, va! il faudra en avoir beaucoup!

LOUISE.

Que tu es folle!... ah! c'est Maurice!

CATHERINE, avec joie.

Dieu merci!...

## SCÈNE III.

### MAURICE, CATHERINE, LOUISE.

MAURICE, à lui-même.

Allons!... quand je me casserais la tête contre les murs!... (Il aperçoit Louise.) Tiens... Louise était ici!...

LOUISE.

Nous vous attendions, monsieur Maurice; est-ce que cela vous contrarie?

MAURICE, affectant de la gaîté.

Au contraire, je suis enchanté...

CATHERINE.

Nous v'là tout portés pour nous réjouir ensemble. Eh bien! voyons, ta fameuse conscription... t'en v'là quitte?... as-tu mis la main dans le chapeau du sous-préfet?... est-ce fini?...

MAURICE, avec un petit soupir.

Oui!...

LOUISE.

Et vous avez amené un bon numéro?

MAURICE.

Mais... le meilleur!

LOUISE, avec joie.

Ah!

CATHERINE, de même, à Louise.

Qu'est-ce que je te disais!...

MAURICE.

Le numéro un!

CATHERINE.

Comment!

LOUISE.

O ciel!...

CATHERINE.

Le numéro un!... tu as été le prendre!...

MAURICE.

Il fallait bien que quelqu'un le prît!... il ne pouvait pas rester pour le compte du sous-préfet!...

CATHERINE.

Oui, mais toi, mon frère!...

LOUISE, pleurant.

Vous allez partir!... nous abandonner!...

CATHERINE, de même.

Te faire tuer!...

MAURICE.

Ah! un moment!... je ne suis pas encore mort!...

CATHERINE, sanglottant.

Tu n'en vaux guère mieux, va!...

MAURICE.

Que diable! il n'y a pas des boulets de canon pour tout le monde!...

CATHERINE, de même.

Ce n'est pas ça qui manque!... (S'essuyant les yeux.) Mais tu n'iras pas!...

LOUISE.

Oh! non.

MAURICE.

Chut!... voici quelqu'un!... essuyez vos yeux.

## SCÈNE IV.

### MAURICE, AUSTERLITZ, CATHERINE, LOUISE.

AUSTERLITZ.

Salut! mesdemoiselles ou mesdames, souffrez que je m'incline! Le soldat doit se courber devant le sexe, comme disait un ancien militaire.

MAURICE.

C'est le sergent Austerlitz!...

CATHERINE, brusquement.

Eh bien! que voulez-vous?... que venez-vous faire ici?...

AUSTERLITZ.

Complimenter monsieur votre frère.

LOUISE, tristement.

Il y a bien de quoi!...

AUSTERLITZ.

Certainement, la grâce avec laquelle il a amené le numéro *un* m'a gagné le cœur!... Savez-vous qu'il a eu la main heureuse!... Le numéro un!... il n'y en a pas deux comme ça dans le sac!... Dans les temps j'ai eu le numéro cinq, et je me croyais favorisé de la nature!...

MAURICE.

Je ne me plains pas!...

CATHERINE, l'interrompant vivement.

Oh! sans doute, ça lui est bien égal... Il ne partira pas!...

AUSTERLITZ, retroussant sa moustache et regardant Maurice.

Hein?

MAURICE, le poussant et lui montrant les femmes.

Motus devant ces femmes!...

AUSTERLITZ, comprenant.

C'est juste!... la beauté est naturellement sensible..

CATHERINE.

D'abord, il n'a pas l'âge.

AUSTERLITZ.

Oh! le sénatus-consul a donné des dispenses...

CATHERINE.

Il est trop petit.

AUSTERLITZ.

AIR: A soixante ans.

Il grandira le jour de la bataille,
Je vous en donn' ma parole d'honneur.
D'un grenadier s'il lui manque la taille,
Nous en ferons un gentil voltigeur,
Nous en ferons un charmant voltigeur;
Et, comm' disait un ancien militaire,
Toujours à l'aune, on mesure les draps...
Mais le courage ainsi ne s' mesur' pas,
Et notr' Emp'reur est bien la preuv', j'espère,
Qu' dans les p'tit's boît's on trouv' les bons soldats.

LOUISE, timidement.

Oui, mais monsieur Maurice n'est pas fort.

CATHERINE.

Et il n'aime pas l'état militaire.

AUSTERLITZ.

Ah! dame! des goûts et des couleurs on ne peut pas en disputer. Après ça, je vous dirai que l'Empereur a une faiblesse, c'est que ça lui est complètement indifférent qu'on aime ou qu'on n'aime pas l'état militaire. Il dit à ça : le soldat est parfaitement libre de ses actions, pourvu qu'il réponde aux appels et qui fasse son temps. Mais vous concevez que s'il lui fallait consulter le goût de chacun, ça serait peu en harmonie avec sa gloire et la loi sur la conscription!...

CATHERINE.

Oh! pardi, l'Empereur, parcequ'il est toujours prêt à se battre, il croit que tout le monde est comme lui, qu'on n'a que cela à faire!... C'est commode.

MAURICE.

Catherine!

CATHERINE.

Mon frère n'a pas le temps, il vient de louer une ferme... il se marie... v'là sa future!... Mais, avance donc, Louise! parle donc...

LOUISE, près de lui.

Oui, monsieur le sergent, c'est moi!...

AUSTERLITZ, souriant.

C'est un motif!... Mais, voyez-vous, mes petites colombes, je vous parle en ami... Vous auriez tort de détourner monsieur Maurice d'essayer de la chose!... C'est une superbe carrière!... Voilà vingt-deux ans que je la parcours en long et en large, et je peux dire que j'y ai eu de l'agrément!... Quinze ans soldat, cinq ans caporal, et depuis deux ans, sergent!... Honoré de mes chefs, chéri de mes inférieurs, je puis le dire!... Vous voyez qu'avec du courage et de la patience, les grades arrivent imperceptiblement!... Il y en a qui vont un peu plus vite, témoin le grand Napoléon; mais, généralement parlant, voilà l'ordre et la marche.

MAURICE.

Hé! mon Dieu, je ferai mon chemin tout comme un autre...

CATHERINE, bas.

Tais-toi donc!...

AUSTERLITZ.

Pour du chemin, jeune homme... vous en ferez indubitablement!... Tel que vous me voyez... c'est à Asterlisse que je me suis fait remarquer!... aussi, caporal d'emblée... sur le champ de bataille!... Tous mes camarades voulaient m'embrasser... mais comme nous étions vingt-trois mille hommes de ce côté-là... ça aurait pris trop de temps!

COUPLETS.

AIR d'une contredanse du Chalet (Dans le Service de l'Autriche).

C'était un' journé' triomphante!
Il f'sait une chaleur étouffante,
Chacun sait ça.
Avec son p'tit air de conquête,
L'Emp'reur nous dit : J' suis à votr' tête,
N' bougez pas d' là.
Il s'agit donc de secouer les puces
Des Autrichiens, des Prussiens et des Russes;
Et de ma main pour en avoir pris six,
Chacun soudain me surnomma le sergent Asterliz...
Et l'on disait en poussant de grands cris:
Voilà, voilà le sergent Asterliz!
Voilà, voilà le sergent Asterliz! (*bis.*)
De sa main il en a pris six,
Honneur au sergent Asterliz!

DEUXIÈME COUPLET.

Je n' suis pas un soldat d' parade,
J'ai toujours bien porté mon grade,
On peut voir ça.
Qu'est-c' qui dit du mal du grand homme?
Qu'il s' montre donc, il verra comme
L' briquet est là.
Puis je prenais à tout's nos cantinières,
Un p'tit baiser et beaucoup de petits verres:
Car pour l'amour, la gloire et le cassis,
Personn', je crois, n' peut dégoter le sergent Asterliz...
A table, au feu, comme au sein de Cypris,
Voilà, voilà le sergent Asterliz,
Voilà, voilà le sergent Asterliz. (*bis.*)
Pour l'amour, la gloire et le cassis,
Honneur au sergent Asterliz!

(Aux deux couplets ci-dessus on pourra substituer le suivant.)

AIR: Le beau Lycas.

L'jour de c't' éclatante victoire,
L'Emp'reur n'avait pas mon pareil;
Soldat fini, vous devez croire
Que je brillais comme un soleil;
Et d' puis c'jour où nous s'couâmm's les puces
Des Autrichiens, des Prussiens et des Russes,
Les femmes poussant les hauts cris,
Dis'nt en m' montrant à leurs maris :
Ce sergent qui file
En serr'file,
C'était le soleil d'Austerlitz. } *bis.*

CATHERINE.

Tout cela est très beau... mais quand on ne veut pas être soldat...

AUSTERLITZ, suivant les signes de Maurice.

Il y a mille moilliens de s'exempter... on se fait réformer...

CATHERINE.

Tiens!... au fait... nous n'y pensions pas...

LOUISE, au sergent.

Qu'est-ce qu'il faut pour se faire réformer?...

AUSTERLITZ.

Mon Dieu... au physique, que l'on jouisse de la moindre imperfection... et au moral... que l'on soit myope ou manchot!...

(Austerlitz, Catherine, Louise, Maurice.)

MAURICE, près de Louise.

Eh! sans doute... nous allons causer avec le sergent, ça ne regarde pas les femmes; allez donc à vos affaires!... les chambres qui ne sont pas prêtes... le souper...

CATHERINE.

On y va, ne te fâche pas, Louise va m'aider. (Bas à Louise.) Au fait, s'il était réformé.

MAURICE.

AIR: Avançons avec prudence (de PAUL CLIFFORD).

Ne causez pas davantage,
Mettez le temps à profit:
Nous avons beaucoup d'ouvrage,
Et v'là le jour qui finit.
(A Louise.)
Des rouliers trempe la soupe,
(A Catherine.)
Fais donner l'avoine au ch'val.

AUSTERLITZ.

C'est ici comm' dans la troupe,
Vous êtes le général.

MAURICE.

Surveillez, et par-tout.

AUSTERLITZ.

La consigne avant tout.
Je vois que vos soldats,
Comme les miens vont au pas.

ENSEMBLE.

MAURICE.

Ne causez pas davantage,
Etc...

LOUISE, CATHERINE.

Ne causons pas davantage,
Mettons le temps à profit:
Nous avons beaucoup d'ouvrage,
Et v'là le jour qui finit.

AUSTERLITZ.

Ne causez pas davantage,
Mettez le temps à profit:
Vous avez beaucoup d'ouvrage,
Et v'là le jour qui finit.

(Les deux femmes sortent à gauche.)

## SCÈNE V.

### AUSTERLITZ, MAURICE.

AUSTERLITZ, les regardant sortir.

Pauvres chérubins!... Ah çà! maintenant que nous sommes seuls... j'ai rien dit... j'ai compris votre clignottement; mais je ne pense pas que vous vouliez tâter de la réforme, taillé comme vous êtes...

MAURICE.

Fi donc!... je ne suis pas un enfant!...

AUSTERLITZ.

C'est d'autant plus heureux, que dans les conscrits d'aujourd'hui... il y en a beaucoup!... mais vous m'avez l'air d'un luron, et je serai hostensiblement flatté de vous introduire au feu et à la gamelle!... Pour lors, voyez-vous, nous ne devions partir avec le détachement que dans deux jours!... mais l'ancien là-bas a besoin de son monde... il paraît que ça chauffe du côté du Kamchakka!

MAURICE.

On le dit!

AUSTERLITZ.

Et nous ne pouvons pas laisser les amis nous attendre en plein vent comme des abricotiers!... Il s'agit donc de presser le pas, de doubler les étapes et d'arriver incognito par un mouvement combiné... simultané... et, si le cœur vous en dit, nous prendrons notre sac et nos... jambes... et demi-tour à droite.. pas accéléré!...

MAURICE.

Ah!... il faudrait partir sur-le-champ!

AUSTERLITZ.

Toute la jeunesse qui compose le détachement vient de se réunir, et a décidé à *l'inimitié* que l'on se mettrait en route à la pointe du jour...

MAURICE, tressaillant.

Cette nuit?...

AUSTERLITZ.

A la fraîche! c'est plus sain, dans c'te saison. Ainsi, mon jeune ami, dès que l'aurore aux doigts de roses aura ouvert les portes du Setentrion, nous filerons vers les régions du péreborée, comme disait un ancien militaire...

MAURICE, avec effort.

Je serai prêt, sergent... il m'en coûte de quitter une sœur... dont j'étais le seul appui... une pauvre jeune fille qui n'a que moi au monde!... mais ce départ précipité m'évitera au moins de pénibles adieux!...

AUSTERLITZ.

Très-bien!... voilà comme j'aime le soldat... *résolu* et *intempestif*!... Mon Dieu... je sais bien!... il n'y a rien de déchirant comme celui de quitter une amante!... voyez-vous, jeune homme, je n'ai pas été dans ma vie sans avoir eu des liaisons charmantes; de véritables nœuds de fleurs... des guirlandes, quoi!... eh bien! jamais je ne faisais d'adieux... je ne m'étais pas mis sur ce pied-là! je leur disais: mes petites poules... quand vous ne me verrez pas revenir... c'est que je serai parti... Comme ça on s'évite bien des peines de cœur!...

MAURICE.

Ah! si vous saviez!...

AUSTERLITZ.

Mon Dieu!... quel est l'homme doué d'une taille avantageuse et d'un peu de physique qui n'ait pas été chéri, idolâtré...

MAURICE.

N'importe... je saurai payer ma dette à mon pays!...

AUSTERLITZ.

Vous payerez tout ce qu'il faudra... je ne suis pas inquiète de vous... comme disait un ancien militaire!... (Revenant sur ses pas.) A propos, dites-moi... vous savez où nous allons!... vous ne feriez pas mal de mettre quelque chose de chaud!... un gilet de flanelle, un bonnet de soie noire... la moindre chose, pour garantir les oreilles!

MAURICE.

Bah! je ferai comme les autres!

AUSTERLITZ.

C'est qu'on dit que dans cette Russie il y a quelquefois des gelées blanches... il tombe du givre, des giboulées!...

MAURICE.

Eh bien!... nous souflerons dans nos doigts...

AUSTERLITZ.

Ou nous battrons la semelle! c'est dit... (lui donnant une poignée de main.) à la pointe du jour...

MAURICE.

Motus... que personne ici ne se doute...

AUSTERLITZ.

Soyez donc paisible!... je frapperai à cette fenêtre, *toc, toc!*... vous me répondrez : *hem! hem!*... je dirai : *bon, bon!*... et nous filons... mes civilités à ces dames... sans que ça ait l'air de venir de moi!

(Austerlitz sort.)

## SCÈNE VI.

MAURICE, seul.

Il n'y a plus à reculer!... Pauvre sœur, pauvre Louise!... que vont-elles devenir?... et si je ne reviens pas!... si je suis tué!... ah! voilà qui est horrible... et si je pouvais partir sans les revoir!

AIR : Il faudra quitter l'empire.

Si pour souffrir nous sommes sur la terre,
Moi, Dieu merci, j'ai de la fermeté!
Je pourrais voir arriver la misère,
Et la subir avec tranquillité!
La force vient avec l'adversité.
Je pourrais voir sans pâlir davantage
La mort paraître... et rester l'arme au bras!...
Mais une sœur... mais ma Louise, hélas!...
Les voir pleurer... voilà le seul courage
Qu'en ce moment je sens que j'n'aurai pas!

Et dire que je n'ai plus que quelques heures!.. la nuit est déjà avancée, et... ce sont elles!

## SCÈNE VII.

LOUISE, CATHERINE, MAURICE.

LOUISE, à Catherine.

Puisque je l'ai entendu!...

CATHERINE, émue.

Ce n'est pas possible!... comment, mon frère... tu nous aurais trompées...

MAURICE, intrigué.

Moi?

CATHERINE.

Ce que Louise vient de m'apprendre...

LOUISE, tremblante.

Oui, monsieur... j'étais à la petite fenêtre de la rue... quand votre vilain sergent s'est arrêté pour causer avec un autre conscrit : *C'est arrangé, qu'il lui a dit*... Maurice ne passe pas à la réforme... il part avec nous!...

MAURICE, à part.

Oh! l'imbécile!...

TOUTES DEUX.

Eh bien?...

MAURICE, balbutiant.

Du tout... c'est-à-dire... il m'a proposé... je lui ai répondu que...

CATHERINE.

Tu mens!... tu es décidé à partir!

MAURICE, brusquement.

Eh bien!... après tout... si c'était...

(Les deux femmes se jettent dans les bras l'une de l'autre, en pleurant.)

LOUISE et CATHERINE.

Oh! mon Dieu! c'est donc vrai!

MAURICE.

Ah!... nous y voilà... les cris, les jérémiades...

CATHERINE, avec une fermeté affectée.

Des cris!... oh! mon Dieu, non! à quoi bon?... pourquoi faire?... il veut nous quitter, nous abandonner... c'est tout naturel!... il veut se battre! se faire tuer... ça l'amuse, ça lui plaît... on ne peut pas disputer des goûts!...

MAURICE.

Tu es une folle!... je ne te réponds pas.

CATHERINE.

Merci!... les frères sont aimables!...

MAURICE.

Il faut bien qu'ils aient de la tête pour vous!

CATHERINE.

Oui... je leur conseille de se vanter de leur tête!

MAURICE.

Mais dame!

CATHERINE.

Oh!...

LOUISE.

N'allez-vous pas vous quereller, à présent!

CATHERINE.

C'est que ça me met hors de moi! (Frappant du pied.) Oh! ces vilains hommes... je ne sais pas pourquoi on les aime... il n'y en a pas un qui le mérite!...

LOUISE, d'un air de reproche.

Catherine!...

CATHERINE.

Je ne m'en dédis pas... il n'y en a pas un!... ou il se cache si bien, qu'on ne peut pas le trouver!... Aussi Louise aurait bien tort de se morfondre d'attendre le retour d'un amoureux qui reviendra... quand ça lui plaira... à Pâques ou à la Trinité... Me v'là... me voulez-vous?... ah! c'est heureux!... Est-ce qu'on peut passer sa vie comme ça dans le doute, et rester fille des éternités!... elle fera très bien de se marier... d'en prendre un autre... moi, d'abord, à sa place, je n'y manquerais pas... je me marierais plutôt dix fois qu'une!...

MAURICE, à lui-même, et remontant le théâtre.

Quelle patience!...

CATHERINE.

Oui, tu nous feras mourir de chagrin... va!...

MAURICE, revenant entre elles deux.

Ah! vous me faites bien du mal! toi surtout, Catherine... au lieu de me consoler!... Est-ce que je ne suis pas le plus malheureux?... et parcequ'il faut que j'obéisse à la loi... à une nécessité que rien ne peut combattre, vous voulez mourir!... Et quand j'aurai gagné mes épaulettes et la croix comme les autres... que je reviendrai... je ne trouverai donc plus personne!... Et si je suis blessé... si j'ai un bras, une jambe de moins... qui est-ce qui me soignera, me soutiendra?... il faudra donc à mon tour que je meure là... à cette porte... de regret et de douleur!...

CATHERINE, se jetant dans ses bras.

Oh! mon frère!... mon frère!...

LOUISE, de même.

Maurice!

CATHERINE.

J'ai tort... je ne sais ce que je dis... pardonne... pardonne!... Mais tu ne peux pas partir, nous quitter... tu ne partiras pas.

LOUISE, pleurant.

Et comment?...

CATHERINE.

Comment?... comment?... je n'en sais rien... mais au lieu de pleurer... (pleurant aussi.) voyons, Louise, veux-tu être raisonnable?... Écoutez... il faut aller nous jeter aux pieds du préfet, du général, du maire, du garde-champêtre!... n'importe qui... (à Maurice.) tu leur diras : Monseigneur... voyez-vous, je ne veux pas partir... je ne veux pas me faire tuer... je suis un brave homme, moi... mais j'ai ma femme, ma sœur... qui veulent se jeter à la rivière, si je m'en vais... Battez-moi, mettez-moi en prison, mais que je ne parte pas... et *Vive l'Empereur!* A la bonne heure... voilà un brave homme, lui... qu'il nous laisse tranquilles et qu'il aille se promener!... Voilà comme on parle quand on a de la tête et du cœur!

MAURICE.

Et que ferait le colonel?

CATHERINE.

AIR : J'ons un curé patriote.

Dam'! sensible à mon reproche,
Il me donn'rait mon congé;
Et quand j' l'aurais dans ma poche,
J' lui dirais : ben obligé!
Heureux de cette faveur,
Je crierais de tout mon cœur :
Viv' l'Emp'reur! viv' l'Emp'reur!
Vivent ma femme et ma sœur?
Viv' ma sœur,
Ma femme et l'Emp'reur!

MAURICE.

Mais il me demanderait un remplaçant!...

CATHERINE.

Un remplaçant!

LOUISE.

Oh! quelle idée! quelqu'un qui partirait à votre place... que je le bénirais!

CATHERINE.

Et moi donc!... que je l'aimerais!... Comment il ne se trouve pas un camarade... un ami assez bon... je lui donnerais tout ce que je possède... mes bonnets... mes rubans... mes boucles d'oreilles... et cette croix d'or qui renferme des cheveux de mon pauvre père!...

MAURICE.

Enfant! tout cela ne vaut pas un homme!

CATHERINE, avec exaltation.

Eh bien... moi!... moi!... je vaux bien un homme peut-être... je vaux mieux... je me donnerai s'il le faut!... je lui dirai : voyez! je suis gentille... un peu folle, un peu étourdie... mais un bon cœur... qui vous appartiendra si vous me conservez mon frère!... si vous nous sauvez tous!... Oui, je le jure sur cette croix, sur les cheveux de mon vieux père... si vous partez à la place de Maurice... à votre retour je serai votre femme... je vous aimerai... je n'aimerai que vous seul... et en vous dévouant ma vie, mes soins, mon amour... je ne croirai pas avoir assez payé un si grand sacrifice!

MAURICE, attendri.

Pauvre sœur!... tu ne songes pas... (Écoutant à la porte à droite où l'on entend du bruit.) Qu'est-ce que c'est?

LOUISE.

Quoi donc?

MAURICE.

J'ai cru entendre... Est-ce qu'il y a quelqu'un dans la grange?

CATHERINE.

Ah! je l'avais oublié!... Ce pauvre diable en

blouse, qui s'ennuie sans doute de ne pas souper!... J'avais promis de l'avertir!...

MAURICE.

Il est temps d'y penser!... à deux heures du matin!...

CATHERINE.

Est-ce que j'ai la tête à rien!... je suis sûre (s'essuyant les yeux.) que la gibelotte est toute brûlée.

(Elle ouvre la porte à droite. Louise, Maurice, Catherine.)

CATHERINE.

Venez, venez, mon brave homme... (Regardant.) Eh bien?

MAURICE.

Est-ce qu'il dort?...

CATHERINE.

Personne!... il n'y est plus.

LOUISE.

Comment?

CATHERINE.

Et la lucarne qui donne sur la ruelle est ouverte...

MAURICE.

Il s'est sauvé!...

CATHERINE.

Sans payer!...

LOUISE.

Si c'était un voleur!...

MAURICE, riant.

Il aurait été bien attrapé, il n'y a que de la paille et du foin. Il se sera lassé d'attendre et aura été chercher son souper ailleurs!... Faisons comme lui, dépêchons-nous de manger un morceau et d'aller nous reposer... (A part.) J'ai une peur que le sergent...

(Il regarde la fenêtre avec inquiétude.)

CATHERINE.

Oui, mais nous n'avons pas pris un parti.

MAURICE, d'un air dégagé..

Eh! mon Dieu! nous avons le temps d'y penser... Je ne pars que... dans huit jours.

LOUISE.

Dans huit jours!...

CATHERINE, avec joie.

Dans huit jours!... Il fallait donc le dire!... Nous trouverons mille moyens pour un...

MAURICE.

C'est bien, fais-nous souper.

CATHERINE

Oui, oui, mon bon petit frère!... (Elle l'embrasse.) Mon bon Maurice!... Huit jours!... (Lui tapant sur la joue.) Oh! que tu es gentil! que je t'aime!... va... et toi aussi, ma bonne Louise!

(Elle lui saute au cou.)

LOUISE.

Ah! Catherine!...

CATHERINE.

Etions-nous bêtes de nous désoler, de nous tourmenter les sens!... huit jours!... Il ne partira pas!

MAURICE, frappant du pied.

Le souper!...

CATHERINE.

J'y cours... je vais chercher la gibelotte!

(Elle sort.)

## SCÈNE VIII.

MAURICE, LOUISE.

LOUISE.

Ah! que je suis heureuse! que je suis contente!... huit jours! D'ici là...

MAURICE, à part.

Elle me fend le cœur, et je ne puis me résoudre... (Haut.) Ecoute, ma bonne Louise.

LOUISE, remarquant son trouble.

Qu'avez-vous donc?

MAURICE.

Catherine est un enfant; mais toi, tu as plus de caractère, plus de courage.

LOUISE, avec crainte.

Mon Dieu! non... je n'en ai pas, je n'en ai pas du tout; je vous en préviens...

MAURICE.

Si fait!... d'ailleurs, je te regarde déja comme ma femme; et c'est à toi seule que je puis donner mes dernières instructions...

LOUISE, tremblante.

Mon Dieu! mais c'est comme un testament... tu me fais peur! ce que tu viens de dire à Catherine...

MAURICE, baissant la voix.

Ça n'est pas vrai, je pars cette nuit... à la pointe du jour...

LOUISE.

Cette nuit!...

MAURICE.

Silence!... si Catherine nous entendait!... Il a fallu la tromper... elle aurait fait quelque folie... Mais toi... toi, ma bonne Louise... est-ce que je pouvais partir sans te serrer sur mon cœur?... sans te dire combien je t'aime, et ce que j'attends de ton amour?...

LOUISE, accablée.

Oh! mon Dieu, mon Dieu!...

MAURICE, la soutenant.

Allons, un peu de fermeté! dès qu'un malheur est inévitable... Écoute... quand je n'y serai plus... tu consoleras Catherine...

LOUISE.

Et moi... qui me consolera?...

MAURICE.

Vous irez habiter ensemble cette petite ferme que j'avais louée... vous la ferez valoir... Gervais, le valet de charrue que j'avais arrêté, vous guidera... c'est un honnête garçon... vous pouvez vous fier à lui... et puis... je reviendrai... je reviendrai bientôt... j'en suis sûr... je te le promets!... Chut! c'est Catherine!

LOUISE, à part.

Ah! je me soutiens à peine!

## SCÈNE IX.

LES MÊMES; CATHERINE, apportant un plat qu'elle pose sur la table.

CATHERINE.

Allons, allons... à table! Louise, aide-moi donc!

MAURICE, allant prendre la table et l'approchant.

Attends!

CATHERINE.

Et des chaises!...

MAURICE.

Voilà!

CATHERINE.

Tu vas te mettre entre nous deux... là... Viens donc, Louise.

LOUISE, tristement et s'asseyant.

Oh! je n'ai pas faim!

CATHERINE, gaîment et assise.

Qu'est-ce que ça fait?... on mange toujours quand on est heureux... Tout en retournant la gibelotte, j'ai trouvé un moyen excellent!

MAURICE, affectant de la gaîté.

Oui dà!

LOUISE, vivement.

Quel est-il?

CATHERINE, d'un air triomphant.

Ah! c'est mon secret!... c'est immanquable... Vous verrez, il ne me faut que trois jours.

LOUISE, soupirant.

Trois jours!...

CATHERINE, lui versant à boire.

Bois donc, Louise!

LOUISE.

Je n'ai pas soif.

CATHERINE, l'imitant.

Ah! je n'ai pas faim... je n'ai pas soif... Fait-elle la mijaurée, parcequ'elle est contente à présent, qu'elle ne craint plus rien!

(On entend frapper à la porte.)

AUSTERLITZ, en dehors.

Toc! toc!

CATHERINE, se retournant.

Hein?

AUSTERLITZ, en dehors.

Bon! bon!

CATHERINE.

Qui frappe?

LOUISE, à part.

Ah! mon Dieu!... serait-ce...

MAURICE, à part.

C'est le sergent! (Haut et se levant.) Ce n'est rien... je vais voir... (A lui-même.) Si je pouvais m'esquiver...

LOUISE.

O mon dieu!

CATHERINE.

Qu'as-tu donc, Louise?... tu pâlis!

LOUISE, avec explosion.

Ne le laisse pas sortir!

CATHERINE.

Comment?

LOUISE.

Il nous a trompées... on vient le chercher... il part à l'instant!

CATHERINE, avec un cri.

Lui!

MAURICE, allant ouvrir.

Calmez-vous.

CATHERINE, furieuse.

Ça ne se peut pas!... non, jamais!... Qu'ils viennent... qu'ils viennent le chercher!... Je me moque du sergent, du préfet, de tout le monde, et même des gendarmes!

(Elles s'emparent toutes deux de Maurice, qu'elles semblent vouloir défendre. La porte s'ouvre.)

## SCÈNE X.

AUSTERLITZ, CATHERINE, MAURICE, LOUISE.

AUSTERLITZ, le sac sur le dos et le fusil sous le bras.

Salut, la société!... Mes belles demoiselles, souffrez que je me réincline... (A Maurice.) Ah! çà, jeune et beau guerrier, voilà le jour... et...

CATHERINE.

C'est bon!... on n'a pas besoin de vous ici... Tournez-moi les talons... et plus vite que ça!

MAURICE et LOUISE.

Catherine!

AUSTERLITZ, souriant à Catherine.

C'est bien ce que nous allons faire, mon officier... résolument et du pied gauche... comme disait un ancien militaire; mais avant de nous embarquer dans ce charmant pélerinage, voici une petite feuille de route que je prie l'ami Maurice...

(Il lui tend un papier.)

CATHERINE, voulant se jeter dessus.

Je vais la déchirer votre feuille de route...

AUSTERLITZ, l'arrêtant et donnant le papier à Maurice.

Sac à papier!... Minute!... pas de bêtise, la petite mère!... Vous en seriez bien fâchée... c'est son congé...

TOUS.

Son congé!...

CATHERINE.

Qu'est-ce que vous dites?

LOUISE.

Il serait possible!

MAURICE, qui a parcouru le papier.

Oui, vraiment... mon congé! ma libération!... Je ne pars plus!... qu'est-ce que cela signifie?...

AUSTERLITZ.

Ça signifie que vous pouvez rester dans vos foiliers respectives!...

CATHERINE, hors d'elle.

Mon frère!..

LOUISE, de même.

Maurice!...

CATHERINE.

Ah! j'en deviendrai folle de joie!... Comment, M. le sergent, ce papier!... (Elle le couvre de baisers.) Et c'est vous qui nous l'apportez! oh! que vous êtes bon! que vous êtes beau!...

AUSTERLITZ, souriant.

Elle est connaisseuse!...

CATHERINE, lui sautant au cou.

Il faut que je vous embrasse...

AUSTERLITZ.

Ne vous gênez pas... pour peu que ça vous fasse plaisir...

LOUISE, lui sautant au cou de l'autre côté.

Et moi aussi!...

AUSTERLITZ.

Allez... allez... on reçoit à bureau ouvert! Cré nom d'un petit bonhomme! si les Cosaques avaient ces manières-là!...

MAURICE.

Eh! vite, Catherine... du vin!... Le sergent boira bien un coup avec nous.

AUSTERLITZ.

Deux même... si la chose se présente... Le conscrit n'est jamais remplacé pour payer à l'ancien.

CATHERINE.

J'y cours...

MAURICE.

Et du meilleur, au moins!...

AUSTERLITZ.

AIR: Adieu; je vous fuis, bois charmant.

Du meilleur, c'est un mot charmant;
V'la comm' j'aim' qu'on parle, mon brave.

CATHERINE, en sortant.

Pour moi, j'ai le cœur si content,
Que j'vais vous monter tout' la cave!

AUSTERLITZ.

Très bien! nous boirons tous les deux.
J'ai pris part à votre tristesse;
Mais à présent qu'vous êt's heureux,
Je veux partager votre ivresse!

(Il se met à table avec Maurice et mange pendant presque toute la scène.)

(Souriant.) Ce n'est pas de moi cette idée là... c'est d'un ancien militaire!...

MAURICE, à Louise.

Mais, en vérité, je n'ose y croire... Ça me paraît un songe, une vision... Ma Louise, je ne te quitterais plus...

(Austerlitz à table, Maurice, et Louise debout près de Maurice.)

AUSTERLITZ.

Et vous n'en serez pas fâché, malgré votre humeur belliqueuse... On ne se sépare pas comme ça d'un joli petit camarade de... (Louise baisse les yeux.) Ne craignez rien, jeune fille... le Français est malin et léger... mais plein de convenances.

(Catherine revient et pose deux bouteilles sur la table.)

MAURICE, versant à boire.

Mais expliquez-nous donc comment ce congé... car je n'y comprends rien encore!...

AUSTERLITZ.

C'est juste! j'oubliais la moitié de la consigne...

MAURICE, choquant son verre.

A votre santé!...

AUSTERLITZ.

A la vôtre! sans oublier ces dames! (Tirant un papier de sa poche.) Vous n'êtes pas sans savoir que vous avez une sœur... mamzelle Catherine Pilois.

CATHERINE, saluant en militaire.

Présente!

AUSTERLITZ.

Très-bien! le corps en avant, la main droite au bonnet! J'aime la folie dans une femme!... Pour lors, caporal... voilà le mot d'ordre...

(Il lui présente une lettre.)

CATHERINE, prenant la lettre et l'ouvrant.

Une lettre!... pour moi?...

AUSTERLITZ.

Personnellement...

CATHERINE, de même.

Eh bien! je n'en ai jamais reçu!

MAURICE, pendant qu'elle lit.

Qui est-ce qui peut lui écrire? et qui vous a remis cette lettre, sergent?

AUSTERLITZ.

Un individu qui m'est parfaitement inconnu!...

MAURICE.

Et c'est pour ma sœur?... (Voyant qu'elle fait un mouvement.) Eh bien! Catherine... Catherine, qu'as-tu donc?

CATHERINE, un peu émue.

Moi? rien... rien... Ah bien! c'est drôle!... Dam! après tout, je l'ai dit; il a raison! ça m'est bien égal!

MAURICE, vivement.

Oui, mais ça ne me l'est pas, à moi!... et je veux savoir...

(Il saisit la lettre.)

AUSTERLITZ, buvant.

C'est juste! un frère est un ami... comme disait un ancien... Non, c'n'était pas un militaire, celui-là... c'était un écrivain public!

LOUISE, se pressant près de Maurice.

Quelle est donc cette lettre?

MAURICE, lisant.

« Mamzelle,

« Vous ne me connaissez pas... mais moi, je « vous ai vue tout-à-l'heure... tandis que vous « vous désoliez du départ de votre frère! car « j'étais là... près de vous... »

LOUISE, montrant la porte à droite.

Comment! c'était ce voyageur...

CATHERINE.

Il nous écoutait!...

MAURICE.

Par exemple! (Continuant.) « Je pars sans « condition... je remplace votre frère!... vous « avez besoin de lui et personne n'a besoin de « moi!... car je suis sans famille, sans amis!... « mais je suis bon... et je vous aime depuis « que je vous ai vue pleurer!... Si vous avez « pitié de moi, donnez au sergent qui me la « remettra, votre croix d'or qui contient, dites-« vous, des cheveux de votre père... et sur la-« quelle vous avez juré... et puis vous m'atten-« drez deux ans... et si je ne suis pas tué, je vous « la rapporterai moi-même!...

AUSTERLITZ.

Au fait... s'il était tué... on ne pourrait pas exiger de lui...

MAURICE, continuant.

« Adieu, mamzelle!... vous souviendrez-vous « que vous avez fait un serment sur cette croix?... » (A lui-même.) Et pas de nom!... pas de signature!...

LOUISE.

Oh! c'est égal... quel brave homme!

MAURICE, au sergent.

Et vous ne savez pas qui c'est?

AUSTERLITZ.

Du tout!...

MAURICE, à Catherine.

Et tu ne l'as pas entrevu!...

CATHERINE.

Pas le moins du monde.

MAURICE.

C'est inconcevable!... un inconnu qui abuse d'un mot jeté au hasard... et qui ose réclamer...

CATHERINE.

Eh bien! je ne m'en dédis pas!... les honnêtes gens n'ont qu'une parole... n'est-ce pas, sergent?

AIR du vaudeville du Premier Prix.

J'n'ai pour tout bien dans ma personne,
Qu'un bon cœur et quelques attraits;
Pour te sauver, moi, je les donne!
Si j'avais plus... je l'offrirais!

AUSTERLITZ.

Que voulez-vous que l'on réponde
A ce que votre sœur dit là?
La plus belle fille du monde,
Ne peut donner que ce qu'elle a!

C'est pas d' moi non plus c't' idée là... c'est d'un ancien militaire.

MAURICE, avec fermeté.

Oui... mais moi... je ne dois pas accepter un pareil dévouement!... Au diable ce congé!... je pars avec vous, sergent.

CATHERINE.

Comment?...

LOUISE, effrayée.

Qu'est-ce qui lui prend à présent!...

MAURICE.

J'y vois clair... et son trouble!... Pauvre sœur!... t'obliger à un pareil sacrifice... ne devoir ma liberté, mon bonheur, qu'à un marché qui ferait ma honte et ton désespoir!... Non... je pars... je ne veux plus d'un semblable remplaçant...

CATHERINE, l'arrêtant et vivement.

Et si j'en veux, moi! s'il me plaît!...

MAURICE.

Sans le connaître!...

CATHERINE.

C'est peut-être pour cela!... c'est si bizarre... si singulier!... mon Dieu... les femmes... il n'en faut pas davantage!... Et puis, ce qu'il fait là... c'est bien... c'est d'un honnête homme...

LOUISE, appuyant.

D'un très-honnête homme!

CATHERINE.

Et puis... il est seul au monde... il est malheureux... qui sait? j'ai peut-être envie de l'aimer... je l'aime peut-être déjà...

MAURICE.

Toi!...

CATHERINE.

Si tu dis un mot, je vais en être folle!... (Après un silence et regardant le sergent de côté.) Seulement... je voudrais savoir... ce n'est pas que j'y tienne au moins! ah! mon Dieu, c'est des bêtises... il serait... laid, très-laid... pourvu que les qualités du cœur s'y trouvent!... (A part.) Quoique ça... ça serait désagréable!... (S'approchant du sergent et patelinant.) Dites donc, sergent.

(Austerlitz, Catherine, Maurice, Louise.)

AUSTERLITZ.

Hem!...

CATHERINE.

Vous l'avez vu?...

AUSTERLITZ.

Hum!... c'est-à-dire...

CATHERINE.

Il est jeune?...

AUSTERLITZ.

Dame!... puisque c'est un conscrit...

CATHERINE.

C'est clair! et les jeunes gens sont toujours... Il est bien, n'est-ce pas?

AUSTERLITZ.

Pouth!...

CATHERINE.

Blond ou brun?...

AUSTERLITZ.

Mais...

CATHERINE.

Ça m'est égal... Je n'ai pas de préférence...

AUSTERLITZ.

La vérité est qu'il faisait nuit... et la nuit tous les chats...

CATHERINE, vivement.

Enfin... il n'est ni bossu ni boiteux?

AUSTERLITZ.

Boiteux !... c'te farce !... est-ce que l'armée française se recrute sur ce pied là !...

CATHERINE, détachant sa croix et d'une voix très-émue.

Eh bien !... portez lui ma croix avec ma promesse !... dites-lui que dès ce moment... je lui appartiens... je suis sa femme... je ne serai jamais à un autre !... que je ne passerai pas un jour sans prier Dieu de me le conserver !... et puis, ne le quittez plus, sergent... tâchez de revenir avec lui, pour me dire : le voilà, c'est bien lui... il est digne de vous... Il avait commencé en brave homme... il a continué en brave soldat !...

AUSTERLITZ, ému.

Saperlotte !...

MAURICE.

Je ne souffrirai pas...

CATHERINE, avec fierté.

Je suis fiancée aussi, moi !... et mon gage est dans les mains d'un soldat de la Garde !...

LOUISE et MAURICE.

Catherine !...

CATHERINE, fondant en larmes et se jetant dans leurs bras.

Mon bon frère !...

AUSTERLITZ, s'essuyant les yeux.

Mille tonnerres !... ça ne m'était pas arrivé... depuis les Pyramides, quand j'ai eu mon sabre d'honneur... Diable de petite femme !... on se ferait tuer pour elle... rien que pour l'épouser après !...

(On entend un roulement de tambour dans l'éloignement.)

TOUS.

Qu'entends-je !

AUSTERLITZ.

Le signal du départ... Nous allons nous mettre en route...

CATHERINE.

O ciel !... il va partir...

MAURICE, faisant un pas.

Lui !...

LOUISE, le retenant.

Maurice, restez-là.

CATHERINE.

Et je ne l'aurai pas vu, je ne le connaîtrai pas... (Au sergent, à mi-voix et en souriant.) Je voudrais bien savoir, pourtant...

AUSTERLITZ.

S'il est joli garçon ?...

CATHERINE.

Non... mais enfin... le v'là presque mon mari.

AUSTERLITZ.

Au fait, il serait temps de vous ménager une entrevue, pour que, si vous vous rencontrez un jour par hasard, vous puissiez dire : tiens, c'est mon époux !... (Baissant la voix.) Écoutez... on ne peut pas quitter les rangs... msis ils vont passer là-haut... (Il montre la montagne du fond.) Restez-là... ne bougez pas... et regardez bien ; je vais m'arranger pour qu'il soit le quatrième.

CATHERINE.

Comment !...

AUSTERLITZ.

Chut !...

CATHERINE.

Ah !... je le verrai...

(Le tambour reprend et accompagne le final suivant.)

FINAL.

AIR : Des chevaliers de ma Patrie (ROBERT-LE-DIABLE).

AUSTERLITZ.

Écoutez l'écho qui résonne,
Et répète ces cris joyeux !

TOUS.

Il { faut / va } partir, quitter ces lieux,
Le tambour bat ! le clairon sonne !

MAURICE, avec effort.

Un autre, hélas ! prendra ma place !
Un autre, hélas ! va combattre pour moi !...

LOUISE, le retenant.

Cher Maurice... reste, de grace...
Ou je succombe à mon effroi !

ENSEMBLE.

AUSTERLITZ, CATHERINE, LOUISE, MAURICE.

AUSTERLITZ, CATHERINE et LOUISE.

Il va venir, il va paraître...
{ Son / Mon } cœur bat d'espoir, de frayeur !
Et { ses / mes } yeux pourront reconnaître
Celui qui { fera son / fait notre } bonheur.

MAURICE.

Il va venir, il va paraître...
Et je n'ose, dans ma frayeur,
Lever mes regards et connaître
Celui qui m'a rendu l'honneur !

(Le tambour se rapproche, Austerlitz leur serre la main et s'éloigne en faisant des signes à Catherine. La porte et les fenêtres du fond restent ouvertes.)

MAURICE, CATHERINE et LOUISE, écoutant.

Lorsque la gloire les appelle,
A cette voix immortelle...
Ils vont tous doubler le pas...

CHOEUR, qui s'approche.

Oui, marchons, doublons le pas !
Marchons, marchons, jeunes soldats ;
On nous attend, doublons le pas !

## SCÈNE XI.

LES MÊMES; AUSTERLITZ à la tête du détachement de conscrits, JEUNES PAYSANS qui paraissent précédés d'un tambour et défilent sur la montagne du fond.

(La musique continue piano, pendant que l'on parle ce qui suit.)

MAURICE.

Ils approchent...

CATHERINE.

Les voici!

MAURICE.

Et je ne puis lui serrer la main!...

LOUISE.

Le bénir!...

CATHERINE, avec joie

Chut! nous allons le voir... il est le quatrième.

MAURICE, et LOUISE.

Le quatrième!...

CATHERINE.

Attendez!... (Elle les compte pendant qu'ils passent.) Un, deux, trois, quatre!... Le voilà!... Ah! mon Dieu! ce chapeau nous dérobe ses traits... Impossible de distinguer!... Il s'arrête; il tient ma croix à la main, il me la montre en détournant la tête; c'est lui!... ô mon Dieu, je ne le verrai pas!...

(Elle veut s'élancer, la force lui manque; elle s'appuie contre la fenêtre, soutenue par son frère et Louise.)

MAURICE et LOUISE.

Catherine!...

CATHERINE, presqu'à genoux et les bras étendus vers l'inconnu.

Adieu!... adieu!

CHOEUR, reprenant en s'éloignant.

Marchons, marchons, jeunes soldats;
On nous attend, doublons le pas!

(Ils disparaissent. — La toile tombe.)

# ACTE SECOND.

Le théâtre représente la cour intérieure d'une jolie ferme, dont l'habitation principale est à gauche. Au fond, une rivière, un moulin: à droite, un petit pavillon dépendant de la ferme.

## SCÈNE I.

LOUISE; HUBERT, charretier; FILLES et GARÇONS DE FERME.

(Au lever du rideau, Louise est assise à une petite table à droite: elle inscrit sur un registre l'argent qu'elle reçoit.)

CHOEUR.

AIR: Final du premier acte (ESPIONNE RUSSE).

De la vill' nous v'là tous revenus!...
Notre crème et nos œufs sont vendus.
A la ferm' nous rapportons gaîment
D'l'appétit et de l'argent
Comptant!

UNE FILLE, donnant de l'argent à Louise.

Tenez, voilà le prix
D'mes douz' paniers d'fruits...

UN GARÇON, de même.

V'là l'montant d'ma charrette de paille.

HUBERT.

Moi, pour faire une ripaille,
D'argent ayant besoin,
J'ai mangé pour quarant' sous de foin!

CHOEUR.

De la vill' nous v'là tous revenus,
Etc.

LOUISE se levant et donnant son registre à une fille qui le rentre.

C'est bien, mes enfants! je ferai votre compte plus tard.

HUBERT.

Oh! nous ne sommes pas inquiets, la bourgeoise.

LOUISE, souriant.

Je crois bien, père Philippe! avec votre tendresse pour le cabaret, vous êtes toujours en avance, vous! (Aux autres.) Eh bien! mes amis, que dit-on à Plavignier? L'Empereur, l'armée... que deviennent-ils?

HUBERT.

Ma fine! depuis que les courriers sont interceptés par les alliés, y en a qui soutiennent que l'enn' mi est entré dans Paris.

LOUISE.

Que Dieu nous en préserve!

HUBERT.

Laissez donc! comme je leur dis, est-ce que notre bourgeois, M. Maurice, n'est pas par-là?

LOUISE, soupirant.

Malheureusement!

HUBERT.

Est-ce qu'à la première nouvelle de l'extravasion étrangère, on a pu le retenir... quoiqu'il avait fourni un remplaçant dans les temps? Est-ce qu'il n'a pas planté là sa sœur, sa jolie petite femme qu'était au moment de lui donner un héritier, pour aller faire le coup de fusil dans la Jeune-Garde?

LOUISE, regardant du côté de la maison.

Pauvre enfant, qui est venu en son absence!

HUBERT.

Et qui pousse comme un champignon... Est-ce que tous ces braves gens-là laisseraient entrer dans Paris ces vermines... qui désolent la France et boivent tout not' vin! Voilà ce qui est affreux, par exemple!... Ils boivent! ils boivent!... il paraît que dans ces pays là, c'est des éponges!... Et comme ça, la bourgeoise, vous n'avez pas des nouvelles de votre homme?

LOUISE.

Aucune... depuis trois mois!... On assure cependant que les communications sont rétablies, et...

CATHERINE, en dehors.

Louise!... Louise!...

LOUISE.

C'est Catherine qui va tous les matins à la poste!

HUBERT.

Elle tient un papier en l'air.

CATHERINE, en dehors.

Une lettre.

LOUISE.

Une lettre!

## SCÈNE II.

LOUISE; CATHERINE, tout essoufflée, HUBERT.

CATHERINE.

C'est de lui!

LOUISE, courant à elle.

De Maurice?

CATHERINE.

J'ai reconnu l'écriture!

LOUISE.

Donne vite!

CATHERINE, la retenant.

Un moment! Pour ma peine, je la lirai moi-même.

LOUISE.

Dépêche-toi donc.

CATHERINE, respirant.

Ah! une minute!.. j'ai tant couru... oh! la rate! (Aux valets et filles de ferme.) Écoutez tous.

HUBERT.

Silence, Mesmzelles!

(Il sont tous groupés autour des deux femmes.)

CATHERINE, lisant.

« Fontainebleau... du 11 avril...» (S'interrompant.) Allons, elle n'a que trois semaines de date celle-là! Comme ça marche depuis que les alliés se mêlent de nos affaires!.. (Lisant.)« Chère « Louise, chère sœur, tout est fini!.. le nombre, « la trahison l'ont emporté! L'Empereur abdi- « que; il part pour l'île d'Elbe. »

TOUS, avec une expression douloureuse.

Ah! mon Dieu!

HUBERT.

Nous n'avons plus d'Empereur!... eh! bien qui est-ce qui va nous gouverner?

CATHERINE.

Oh! il ne manquera pas de gens de bonne volonté! (En soupirant.) « Il part pour l'île d'Elbe... « et nous, qui ne pouvons le suivre, nous allons « rentrer chacun chez nous... »

LOUISE, avec joie.

Il revient!...

CATHERINE, lisant.

« Je me mets en route ce soir même!...

LOUISE.

Il y a vingt jours qu'il est parti!..il devrait être arrivé?

CATHERINE.

Attends donc!... (Continuant) « Nous irons « un peu lentement, rapport à mon pauvre « lieutenant qui est encore faible de sa dernière « blessure... et qui va à quelques lieues plus « loin... C'est un brave et digne homme qui, « pendant cette courte campagne, m'avait pris « en amitié, et m'a rendu plus d'un service. « Je voudrais bien le retenir quelque temps, « parmi nous; mais c'est un caractère si singu- « lier... si sauvage!... Il fuit le monde, ne dit « jamais rien et allonge des coups de sabre à « faire trembler!... » (S'interrompant et avec ironie.) Ça doit être une société bien aimable! (Continuant.) « Je pense qu'il a quelque chagrin!... je compte sur Catherine pour l'égayer...» (S'interrompant.) Ça ne sera pas facile!... un vieux bougon!... (Lisant.) « Nous prendrons la diligence « de Quimper... qui arrête à la Croix-Verte... « Envoyez quelqu'un prendre nos bagages... « J'espère bien vous embrasser le trois au ma- « tin!...»

LOUISE.

Le trois!... c'est aujourd'hui!...

CATHERINE, achevant très vite.

« Adieu!... je vous serre toutes deux sur « mon cœur!... Un baiser à mon mioche!...

« MAURICE, chasseur de l'ex-Garde!... »

LOUISE.

Il est peut-être arrivé!...

CATHERINE, rendant la lettre à Louise.

Il faut vite envoyer...

LOUISE.

Père Philippe!...

HUBERT.

J'y cours, la bourgeoise!... ce bon M. Maurice...

LOUISE, aux filles et aux valets de ferme.

Vous, mes amis... préparez les chambres... faites les lits... du linge blanc... bon feu partout!... allez vite!...

CHOEUR.

AIR: Ah! quel jour heureux! (PAUL CLIFFORD).

Pour nous quel beau jour!
Le v'là de retour!...
Quell' joie!
Le ciel nous l'renvoie!
Le v'là de retour:
Il faut en ce jour,
Célébrer son retour!...

HUBERT.

C' moment si doux... m' touch' déjà!...
Car j'en suis sûr... on boira!...

TOUS.

Pour nous quel beau jour!
Etc.

(Ils sortent de différens côtés.)

## SCÈNE III.

### LOUISE, CATHERINE.

LOUISE, tenant la lettre et la relisant avec agitation.

Et ne pouvoir courir!... il faut que nous restions auprès du petit...

CATHERINE.

Pardine!... il faut lui donner sa bouillie... et le débarbouiller, ce grand garçon, pour qu'il embrasse son papa!... (Avec un peu d'humeur.) Pourquoi mon frère nous amène-t-il donc son lieutenant?... Ça va nous gêner... Un étranger... un vieux grognon à moustaches grises... je le vois d'ici!...

LOUISE, qui a continué à parcourir la lettre.

Eh bien! étourdie que tu es!... tu as joliment lu!... il y a encore quelque chose...

CATHERINE.

Un post-scripton?...

LOUISE.

Qui t'intéresse...

CATHERINE.

Bah!...

LOUISE, lisant.

Écoute!... « Je me suis informé partout de « ce pauvre diable qui m'avait remplacé, et du « sergent Austerlitz qui seul pouvait me le faire « connaître... je n'ai plus d'espoir! il paraît que « leur régiment a été écharpé, et que depuis le « passage de la Bérésina... il n'en reste aucune « trace... »

CATHERINE.

O ciel!... il serait mort!...

LOUISE, de même.

Et nous n'en parlions presque jamais!... lui à qui nous devions tant!...

CATHERINE.

Oh! oui, vous n'aviez pas le temps... vous étiez heureux, vous! mais moi, je ne passais pas un jour sans y penser!...

AIR : Je sais arranger des rubans.

Il a reçu mes serments et ma foi,
De l'oublier mon cœur n'est pas le maître;
Oui, chaque jour, j'y pensais malgré moi...
Et je l'aimais sans le connaître!...
Sitôt que le jour avait fui,
Au ciel j'adressais ma prière...
Et je disais : mon Dieu, veillez sur lui!
Il tient la place de mon frère...
Et il serait mort!

LOUISE.

Au fait, il ne nous a jamais donné de ses nouvelles!... et les deux ans sont expirés.

CATHERINE, tristement.

Et je ne l'aurai pas vu!... et ma mémoire ne pourra jamais me rappeler ses traits!...

LOUISE.

C'est peut-être heureux pour toi! s'il avait été joli garçon... tu l'aurais trop regretté...

CATHERINE.

Oh! ça n'empêchera pas! car, vois-tu, ça m'était bien égal... ça ne me faisait rien... mais je me doutais qu'il n'était pas très-bien...

LOUISE.

Bah!

CATHERINE.

Oui, le soin avec lequel il s'est caché le jour de son départ... Quand on a une figure bonne à montrer, on ne la cache pas! demande plutôt!...

LOUISE.

Tu crois?

CATHERINE.

Mais c'est égal... je lui resterai fidèle!

LOUISE.

Bah! il viendra quelque beau garçon... qui te fera les doux yeux, et...

CATHERINE.

Du tout; je ne peux pas me persuader d'ailleurs qu'il soit mort!... Il y en a tant de prisonniers... il arrivera un beau matin... tu verras... j'en ai le pressentiment!

LOUISE, avec ironie.

Oh! tes pressentiments!... tu croyais aussi que ton frère amènerait un bon numéro...

CATHERINE.

Eh bien!... il n'est pas parti... il n'a pas été tué... et la preuve... (Prêtant l'oreille.) la preuve, c'est que je l'entends, le voilà... c'est lui!...

LOUISE.

Maurice!

CATHERINE.

Comme il court!

MAURICE accourant.

Louise! Catherine!

LOUISE et CATHERINE.

Mon ami!

(Elles se jettent dans ses bras au moment où il paraît.)

## SCÈNE IV.

LES MÊMES; MAURICE, CHARLES BOUDET, tous deux en tenue de voyage et n'ayant conservé que quelques signes du costume militaire. HUBERT, VALETS et FILLES DE FERME portant les valises, sabres et équipements, que l'on entre ensuite dans le pavillon.

CHOEUR.

AIR : Le bon tour, la bonne folie! (ÊTRE AIMÉ OU MOURIR).

ENSEMBLE.

MAURICE, LOUISE, CATHERINE, CHARLES et LES PAYSANS.

MAURICE, LOUISE, CATHERINE.

Quel bonheur! quelle douce ivresse!
Après de périlleux combats,
Sur mon cœur enfin je vous presse!
Désormais ne nous quittons pas.

CHARLES et LES PAYSANS.

Quel bonheur! quelle douce ivresse!
Après de si nombreux combats,
Revoir l'objet de sa tendresse,
Et le presser entre ses bras!

LOUISE, à Maurice.

Nous avons bien pleuré, mais notre douleur cesse.

CATHERINE.

Oui, tu n'es pas blessé;
Mon chagrin est passé.

MAURICE leur présentant Charles.

Voici mon lieutenant, un brave, mes amis...

CHARLES.

On l'est toujours pour servir son pays.

MAURICE, à Louise.

Recois-le bien, Louise; il mérite qu'on l'aime.

LOUISE.

Puisqu'il est ton ami, nous l'aimerons de même.

MAURICE.

Je vous revois, je vous embrasse tous: [doux!
Après d'si grands chagrins que ces moments sont

TOUS.

Allons, plus de douleur!
Sa présence,
D'avance,
Vient rendre à chaque cœur
Le calme et le bonheur.

(Louise, Catherine, Maurice, Charles.)

MAURICE ému.

Ma sœur... ma bonne Louise!.. et mon bambin... que je ne connais pas... Où est-il donc?

LOUISE.

Il dort.

MAURICE, en riant.

C'est comme çà qu'il reçoit son père! c'est égal, je vais l'embrasser.

CATHERINE.

Et sa toilette qui n'est pas faite!...

MAURICE.

Le grand malheur!... (A Charles.) Vous permettrez... mon lieutenant... je reviens tout de suite.

(Il entraîne Louise et disparaît un moment avec elle.)

CATHERINE, au moment de les suivre et regardant Charles.

Son lieutenant! un jeune homme!... tiens! moi qui attendais de vieilles moustaches!...

HUBERT, bas aux autres, qui regardent Charles avec respect.

Un lieutenant de la garde!... hum!... fameux héros ça!... Ils ont vu le Saint-Bernard.

UN AUTRE, montrant Charles.

Mais à peine s'il était né, lui!...

HUBERT.

Ça n'fait rien, ils y allaient tout de même!... l'enthousiasme!.... (A Charles.) Assisez-vous donc, mon général.

CHARLES, froidement.

Merci...

CATHERINE, s'approchant.

Monsieur le lieutenant doit être fatigué?

(Charles leve les yeux, la regarde un moment avec attention, sans lui répondre.)

CHARLES, après un silence, et soupirant.

Un peu...

CATHERINE.

Cela nous fait espérer qu'il restera quelque temps avec nous?...

CHARLES.

Oh! non,..

CATHERINE.

Vous voudriez déja nous quitter?...

CHARLES, de même.

Oui...

CATHERINE, après un silence, et le regardant.

Si on l'accuse d'être bavard, celui-là... on sera bien injuste!...

MAURICE, revenant avec Louise.

C'est tout mon portrait, s'il avait mon shako!... (Aux charretiers et aux valets de ferme.) Merci de votre attachement, mes amis!... à ce soir!... nous défoncerons une feuillette que nous viderons à la santé de mon lieutenant et des débris de notre pauvre armée!...

TOUS.

Vive le lieutenant de la Garde!..

HUBERT, à part.

Une feuillette à boire!.. (Avec sentiment.) Hum!.. Il y aura encore de beaux jours pour la France!

REPRISE DU CHOEUR de Paul Cliffort.

TOUS.

Ce moment heureux
A comblé nos vœux!...
Que d'joie
Il nous envoie!
Ce moment heureux
L'ramène à nos yeux...
Et comble tous nos vœux!

(Ils sortent.)

## SCÈNE V.

LOUISE, CATHERINE, MAURICE, CHARLES.

MAURICE.

Quel bonheur de se revoir!... Eh bien! voilà mon lieutenant... ce bon Charles! Catherine, Louise regardez-le bien; sans lui vous n'auriez plus ni frère ni mari!...

LES DEUX FEMMES.

Comment?

CHARLES, avec embarras et humeur.

Allons, Maurice... vous allez encore m'ennuyer de cette vieille histoire!...

MAURICE.

Oh! il n'en conviendra pas!... Mais voyez cette balafre... au beau milieu du front... ça

parle de soi-même, c'est le coup de sabre qui m'était destiné !...

LOUISE et CATHERINE.

Est-il possible !...

(Maurice fait passer Charles entre Louise et Catherine.)

LOUISE.

C'est à vous que je dois mon mari !...

CATHERINE, s'empressant auprès de lui.

Comment jamais nous acquitter ?...

MAURICE, gaiment.

D'abord, en l'embrassant.

LOUISE et CATHERINE, voulant l'embrasser.

Oh ! de bon cœur !...

CHARLES, se défendant doucement.

Non, non... ce n'est pas la peine !...

MAURICE, riant.

Ça lui fait peur !... ça se retrouvera au moins !.. on ne vous en fait pas grâce !... C'est le garçon le plus timide, le plus modeste : il ne songe jamais aux récompenses, lui... Croiriez-vous qu'après vingt belles actions et des blessures reçues à Montmirail, à Champaubert, par-tout, il ne pensait pas à la croix !...

CHARLES.

Bah !... il y en avait tant qui la demandaient.

MAURICE.

Heureusement que d'autres y pensaient pour lui !... Vous rappelez-vous, mon lieutenant, ce jour où l'Empereur accourt... devant notre régiment ? Il venait de distribuer des croix, et il en tenait encore une à la main : « C'est la dernière, dit-il, qui est-ce qui la réclame ?... Comment, on se tait !... »

AIR : On y va, on y va.

Allons, que l'on me cite,
Et la main sur le cœur,
Le brave qui mérite
D'porter c'tte croix d'honneur !
Soldats, que chacun parle !...
Tout l'monde s'écria,
En montrant du doigt Charle :
Le voilà ! (5 *fois.*)

CATHERINE.

A la bonne heure, quand on les obtient comme ça.

LOUISE.

Que vous avez dû être fier !...

CHARLES, simplement et avec un peu d'émotion.

Oui... ça m'a fait plaisir !...

CATHERINE, l'entourant.

Nous n'avons pas de croix d'honneur à vous donner... mais notre amitié... nos soins.

LOUISE.

Notre affection !...

CHARLES, avec confusion.

Mon Dieu ! je suis confus ; mes chères dames, je n'ai rien fait, je vous jure... Si j'ai été assez heureux pour donner quelques coups de sabre qui aient été agréables à l'ami Maurice... c'est un service qu'on se rend tous les jours à l'armée.

AIR du vaudeville de la Somnambule.

Mauric' dans un gros de Cosaques,
Allait périr, quand par bonheur
Je suis tombé sur leurs casaques,
Et j'les ai frottés de bon cœur...
Avec les gens qu'on a coutum' de battre,
Quéqu's bons coups d' sabre sont permis :
On en r'çoit un ; on en rend quatre...
On ne compt' pas avec ses amis !

Et ça ne mérite pas...

MAURICE.

Si fait, si fait... Et si vous étiez un bon enfant, vous resteriez ici, vous vivriez avec nous ?

CHARLES.

Moi !...

MAURICE.

Hé mon Dieu !... il y a long-temps que je rumine ce plan-là... Je ne vous en parlais pas... parceque vous êtes un sauvage que tout effarouche, mais je me disais... (A Louise.) Donne-nous donc une bouteille, femme, que nous causions là... à notre aise... en attendant le dîner.

LOUISE, sortant et revenant un moment après.

Tout de suite, notre homme.

MAURICE, continuant et se mettant à table ainsi que Charles.

Je me disais... v'là nos campagnes finies !... Dieu sait ce qu'on fera de notre pauvre France ! Chacun va se renfermer dans son petit coin !... Qui empêche mon lieutenant de prendre ses invalides avec nous... dans notre ferme... Nous formerons une petite colonie si heureuse !... Depuis dix ans que j'ai épousé ma bonne Louise... notre petite fortune s'arrondit !... Nous avons de belles récoltes, de bons voisins, de bons amis !... Le lieutenant en augmenterait le nombre ; il aurait sa chambre là, dans le petit pavillon... (Montrant la droite.) Liberté entière !... chacun suivrait son goût... Le matin, on fume sa pipe, le bonnet de police sur l'oreille, en regardant pousser les blés ou tomber les feuilles... A dîner, on vide une bouteille à la santé de l'autre... là-bas... ça soulage !... (Il lui verse un verre de vin.) Le soir, on apprend l'exercice aux bambins ; on fait danser les jeunes filles, on raconte ses campagnes aux papas... On est sûr d'avoir toujours quelqu'un pour vous écouter... c'est quelque chose pour un soldat !... Et l'on est plus heureux qu'au bivouac de Smolensk ou à la prise de Moscow... Eh bien ! voyons... ça vous va-t-il ?...

CATHERINE.

Oh ! la bonne idée !...

LOUISE.

Vous ne nous quitteriez plus !...

CHARLES, un peu ému.

Mon bon Maurice... je suis touché !... Cer-

tainement!... (Avec un soupir.) Mais je ne peux pas!... il faut que je m'en aille !...

MAURICE.

Pour aller vivre tout seul dans votre bicoque de Pontivy...

CATHERINE.

Tout seul! ah! que c'est ennuyeux!...

MAURICE.

Vous n'avez que des parents éloignés...

LOUISE.

Et des amis... ça vaut bien des parents...

CATHERINE.

Ça vaut mieux!

MAURICE.

Oui, c'est plus sûr et plus économique !...

CHARLES.

Je ne dis pas... mais il faut que je m'en aille!...

MAURICE.

Est-ce que le pays n'est pas agréable?...

CHARLES.

Charmant!

MAURICE.

Est-ce que ma femme vous paraît si méchante?...

CHARLES.

Par exemple!...

MAURICE.

Ou ma sœur pas assez gentille?

CHARLES.

Au contraire!... très jolie.

CATHERINE, à part.

Allons donc!... on a bien de la peine à lui arracher ça!

MAURICE.

Eh bien?

CHARLES.

Eh bien! c'est égal... il faut que je m'en aille! Je voulais vous voir... je vous ai vus; vous êtes heureux... ça me fait plaisir... et je m'en vais.

(Il se lève.)

MAURICE, le retenant et passant à droite de Charles.

Diable d'entêté! Dix pièces de canon ne le feraient pas démarrer... Et le baptême de mon gas... Vous m'aviez promis d'être son parrain avec ma sœur Catherine... (A sa sœur.) Un compère un peu soigné, j'espère.

CATHERINE.

Je crois bien... on nous aurait porté les armes!...

MAURICE, bas à Charles.

Une petite commère éveillée... Hein?...

CHARLES.

Ah! c'était mademoiselle?...

CATHERINE, à part.

Ça le radoucit...

CHARLES, hésitant.

Certainement, ce serait avec plaisir... mais il faut que je m'en...

MAURICE.

Ah! je sais bien... vous nous l'avez déja dit!...

CATHERINE, avec dépit.

Ils sont aimables dans la garde impériale!

LOUISE.

Quel dommage! moi qui avais fait porter vos effets dans le pavillon...

CHARLES.

Vous êtes bien bonne... mais je suis très pressé... et si Maurice ne peut pas me prêter la carriole qu'il m'avait offerte...

MAURICE, avec humeur.

Il s'en irait à pied!... (Se levant.) Un moment, que diable!... vous donnerez bien le temps qu'on l'attèle cette carriole!... (Bas à Louise.) Allons, rien ne me réussit... moi qui avais des idées...

LOUISE, bas.

Quoi donc!

MAURICE, bas.

Ça aurait fait un si bon mari pour Catherine!...

LOUISE, bas.

J'y pensais... mais l'autre...

MAURICE.

L'autre! hé mon Dieu! il n'est plus de ce monde... c'est trop clair à présent! Mais celui-ci qui n'entend rien... qui veut partir... (Faisant signe à sa sœur.) Dis donc, Catherine... tâche donc de le décider à rester!

CATHERINE, bas et le montrant qui s'est assis d'un air rêveur.

C'n'est pas facile!...

MAURICE, de même.

Fais ton possible!... j'ai mes raisons... (Haut.) Lieutenant... j'vas faire atteler!

ENSEMBLE.

MAURICE, LOUISE, CATHERINE.

AIR : L'amitié vous engage (ELLE EST FOLLE).

MAURICE et LOUISE, à part.

Mettons y d'la prudence.
Avec elle en ces lieux
Il aura plus d'confiance :
Laissons-les tous les deux!

CATHERINE, à part.

C'est p'têtre une imprudence
De rester en ces lieux!
Mais non, j'ai confiance;
Il paraît malheureux.

CHARLES, à part.

L'amitié vient d'avance
Au devant de mes vœux;
Mais il faut d'la prudence,
Je dois quitter ces lieux.

CATHERINE, seule, à part en le regardant.

Un secret l'inquiète,
C'est bien facile à voir.
(Avec un sourire.)
Si l'on était coquette,
On tâch'rait de l'savoir.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Mettons-y d'la prudence.
Etc.

(Louise et Maurice sortent à gauche.)

## SCÈNE VI.

### CATHERINE, CHARLES.

(Charles est assis de côté, et se croyant seul, il a tiré sa pipe qu'il a allumée. Catherine s'est assise à l'autre bout du théâtre, et travaille à un bonnet d'enfant.)

CATHERINE, à part.

Quel air mélancolique!... C'est intéressant quoique ça... les hommes qui ont un air mélancolique!

CHARLES, après un silence pousse un soupir.

Ah!...

CATHERINE, à part.

Quel soupir!... il a été trompé par une femme!... ça se voit tout de suite!...

CHARLES, se croyant seul.

N'y pensons plus!

CATHERINE, à part.

C'est ce qu'ils disent tous... et ils y pensent toujours!... Je voudrais bien connaître son secret, savoir s'il n'y a aucun moyen de le consoler!... (Le regardant en dessous.) C'est qu'il est très-bien, au moins... (Elle tousse légèrement.) Hem!...

CHARLES, tressaillant.

Comment! ils nous ont laissés...

CATHERINE, à part.

Il m'a vue!

CHARLES, qui a allumé sa pipe et qui fume.

Ce Maurice... qui s'en va!... Moi, qui n'ai pas l'habitude des tête-à-tête...

CATHERINE, à part.

Le v'là bien embarrassé!... C'est amusant un homme qui a fait la guerre et qui a peur d'une femme!

CHARLES, à part.

Il faut cependant que je lui dise quelque chose d'agréable... (Otant sa pipe de sa bouche et après avoir hésité.) Ça vous incommode, peut-être, l'odeur de la pipe, mamzelle?

CATHERINE.

Mon Dieu, non! D'ailleurs... depuis que les alliés sont en France, tout le monde fume!

CHARLES.

Oui... plus ou moins!... (Fermant le poing.) Cré mille noms de canailles!... Ah! pardon...

CATHERINE.

Oh! ne vous gênez pas! A cet égard-là... je pense absolument comme vous... et je conçois que ça vous donne de l'humeur... Un brave officier!... Mais ce n'est pas une raison pour fuir le monde, pour aller s'enterrer dans un coin, comme un ours!...

CHARLES, se radoucissant

Quelle jolie petite voix... (Haut.) C'est pourtant ce qu'on a de mieux à faire... quand on n'est pas heureux!...

CATHERINE.

Pas heureux! pas heureux! parce que vous êtes peut-être trop exigeant!... Je ne cherche pas à savoir vos secrets... mais pourquoi avez vous refusé les offres de mon frère?

CHARLES, secouant la tête.

Ah! Dame!...

CATHERINE.

Pourquoi refuser d'être mon compère?... (Faisant une petite moue.) Ce n'est pas gentil, ça!...

CHARLES, la regardant.

Ah! dame!... écoutez donc, peut-être que c'eût été trop dangereux pour moi.

CATHERINE, affectant de ne pas comprendre.

Comment?

CHARLES, souriant.

Oui... si j'allais... enfin... on ne sait pas... si j'allais...

CATHERINE, de même.

Quoi donc?

CHARLES, hésitant.

Dame!... si j'allais... vous aimer?...

CATHERINE, à part.

Tiens!... pas mal... pour un homme qui fume.

CHARLES.

C'est une plaisanterie, au moins.

CATHERINE.

Oh! je sais bien.

CHARLES, hésitant.

Car, jeune et jolie comme vous êtes, entourée de beaux garçons qui vous font la cour... il est impossible que vous n'ayez pas fait un choix.

CATHERINE.

Moi? mon Dieu, non... je n'ai choisi personne.

CHARLES, étonné.

Bah!...

(Il rapproche un peu sa chaise.)

CATHERINE, le regardant du coin de l'œil.

Il s'est rapproché un petit peu.

CHARLES.

Cependant votre frère veut vous marier: il ne faisait que me parler de ses projets, du désir de vous établir, et j'ai cru naturellement...

CATHERINE.

Du tout! il n'est question de rien...

CHARLES, met sa pipe dans sa poche, et se rapprochant encore.

Ah!... vous n'allez pas vous marier?...

CATHERINE.

Mon Dieu, non!...

CHARLES, comme s'il allait parler, s'arrêtant et reprenant froidement.

C'est différent!... alors... (La regardant travailler et après un silence.) Qu'est-ce que vous faites donc là?...

CATHERINE, lui souriant.

Un petit bonnet... pour notre filleul...

CHARLES

Notre filleul?

CATHERINE.

Certainement! vous serez mon compère!... je l'ai mis dans ma tête!...

CHARLES

Dame! si vous le voulez absolument... je pourrais revenir...

CATHERINE, à part.

V'là déja quelque chose!... (Haut.) Oui, mais quand vous reviendrez, il faut être plus gai que ça!... Voyez-vous, je veux changer votre caractère, moi!... Je ne vous demande pas vos secrets!... mon dieu!... mais enfin, qu'est-ce que vous avez?... voyons... Pourquoi ces gros soupirs, cette tristesse et cet air malheureux?...

CHARLES, profondément ému.

Parceque je le suis malheureux!... que je l'ai toujours été!...

CATHERINE, avec intérêt.

Vous!

CHARLES, de même.

Parceque je n'ai jamais été aimé... jamais!... de personne...

CATHERINE, se rapprochant aussi.

Oh! pauvre jeune homme!... et votre mère?

CHARLES, les yeux au ciel.

Je ne l'ai pas connue!... je n'avais que mon père et un frère aîné... qu'il me préférait!... Oh! lui, c'était son idole, son Benjamin... Tout ce qu'il faisait était bien; tout ce que je faisais était mal: c'était tout au plus si l'on me souffrait dans la maison. On l'accablait de caresses, et moi de duretés! j'étais gauche, mal-adroit... Je n'entendais que ces mots: Oh! le vilain enfant!... il n'y avait pas jusqu'à une vieille tante... qui me rudoyait parceque je marchais sur son petit chien.

CATHERINE.

Oh! les vieilles femmes sont terribles avec leurs petits chiens et leurs chats!...

CHARLES.

On m'avait mis au séminaire pour se débarrasser de moi... Fatigué, rebuté d'être à charge à toute ma famille, je me sauvai, je m'engageai; mais je n'en fus pas plus heureux!... Je portai à l'armée ce caractère sauvage, ombrageux, que l'on m'avait donné, à force d'injustice!... Repoussé de tout le monde, je me défiais de tout le monde; je ne croyais plus à rien... Quand un camarade me tendait la main... je l'évitais; quand un ami me souriait, je disais: Il va me tromper!... Et cependant j'étais bon, sensible... j'avais un cœur qui ne demandait qu'un peu de tendresse, de pitié pour se donner tout entier; mais froissé, méconnu par tous les hommes... je les pris tous en haine!...

CATHERINE.

Et les femmes?

CHARLES.

Les femmes!... oh! vous sentez qu'avec ma malheureuse étoile... je ne m'y suis pas joué souvent... (Plus lentement.) Une seule fois, pourtant... j'avais cru rencontrer celle que je devais aimer toute ma vie... Ah! j'étais heureux!... (avec un soupir.) mais c'était encore un rêve, une folie... car on m'a tout-à-fait oublié... j'en suis sûr!... (Se levant.) Et voilà pourquoi je veux fuir le monde... pourquoi j'ai tenté mille fois de me faire tuer... mais je n'ai pas même pu y réussir. Quand je courais au-devant d'un obus, il me tombait des épaulettes; quand j'aurais voulu qu'un biscayen me brisât la poitrine, c'était un ruban qui m'arrivait!... Toujours du malheur!...

CATHERINE, qui s'est levée aussi, et à part.

Pauvre garçon! comme ils l'ont traité!... avec une ame si noble, si généreuse!... (Haut.) Allons, monsieur Charles... il ne faut pas se désespérer; vous avez des amis... mon frère d'abord, et puis moi, qui vous suis bien attachée!...

CHARLES.

Vous, Catherine!...

CATHERINE.

Oui! vous m'avez tout émue... et je ne sais pas ce que je donnerais pour vous voir heureux!... Il ne faut pas vivre seul... vous deviendriez bourru, méchant, et ça serait dommage!... Parcequ'on a été trompé une fois, ce n'est pas une raison pour qu'on le soit toujours!... Je suis sûre, moi, que vous finirez par trouver une bonne petite femme, bien gentille, qui vous aimera pour vous-même... qui sera fière de vous appartenir, de porter votre nom!...

CHARLES.

Que dites-vous!

AIR: T'en souviens-tu.

Je n'ose croire à ce bonheur extrême...

CATHERINE.

Pour vous, hélas! qui ne s'rait pas touché?

CHARLES.

Où rencontrer un' personne qui m'aime?

CATHERINE.

On ne sait pas, tant qu'on n'a pas cherché.

CHARLES, avec ame.

De posséder un cœur qui me réponde,
Je n'ai jamais tant senti le besoin;
Pour le trouver, j'irais au bout du monde.

CATHERINE, baissant les yeux.

N' faudra p't-êtr' pas qu' vous alliez aussi loin.

CHARLES, frappé et la regardant.

Qu'ai-je entendu?

CATHERINE, émue.

Moi? monsieur Charles, je n'ai rien dit.

CHARLES.

Oh! si fait!... Ce regard... cette voix émue et tremblante... Catherine, s'il était vrai... Oh! par pitié, ne me trompez pas!... Une pareille espérance déçue, j'en mourrais!... je me tuerais d'abord.

CATHERINE, effrayée.

Allons, voilà déjà sa mauvaise tête!

CHARLES, hors de lui.

Non, non, je ne me tuerais pas... Mais si j'étais aimé... si quelqu'un par pitié, par bonté, consentait à se charger de mon bonheur... ma vie entière ne suffirait pas pour reconnaître un si grand bienfait; j'en deviendrais fou de joie!

CATHERINE.

Il va devenir fou à présent!

CHARLES, lui prenant la main.

Non, non... mais si c'était vous... vous!

CATHERINE, souriant.

Vous n'auriez pas peur que je vous trompe?

CHARLES.

Me tromper! est-ce que je ne vous connais pas? est-ce que je ne sais pas par votre frère tout ce que vous valez?... En venant ici, s'il faut vous l'avouer, eh bien! c'était ma dernière espérance.

CATHERINE, émue.

Vraiment!

CHARLES.

Me tromper!... vous, Catherine!... oh! non... vous en êtes incapable; et quand vous m'aurez dit, en me donnant votre main : Monsieur Charles, je vous aime... je suis à vous... je vous appartiens... je serai tranquille; car vous ne le direz qu'une fois dans votre vie, et jamais vous n'avez manqué à votre serment!

CATHERINE, qui a été frappée pendant ces derniers mots.

Un serment!... que dit-il?... ah! grand Dieu!... mais j'en ai fait un autre, et je l'oubliais!

CHARLES, remarquant son trouble.

Qu'avez-vous?

CATHERINE, pâle et tremblante.

Rien!... rien!... mais laissez-moi.

CHARLES.

Catherine!

CATHERINE.

Laissez-moi, vous dis-je! (Se cachant la figure dans sa main, et d'une voix entrecoupée.) Ah! malheureuse!

(Elle s'enfuit dans la maison.)

## SCÈNE VII.

CHARLES, seul.

Catherine!... Elle me fuit!... ah! je devine... ce trouble, cette émotion... je ne me suis pas trompé... elle m'aime!... Oui, elle a craint de se trahir, de ne pouvoir me cacher ce qui se passait dans son cœur... Heureux Charles!... moi qui me désespérais, qui maudissais mon étoile... Ah! j'étais un ingrat!... et, grace au ciel, je ne puis plus douter de mon bonheur. Justement, voici Maurice.

## SCÈNE VIII.

MAURICE, arrivant d'un autre côté; CHARLES.

MAURICE, tristement.

Allons, puisqu'il le faut, mon lieutenant... je viens vous avertir que la carriole est prête.

CHARLES, qui l'écoute à peine.

Quelle carriole?

MAURICE.

Celle que vous m'avez demandée.

CHARLES.

Pourquoi faire?

MAURICE.

Dame! pour vous en aller.

CHARLES.

M'en aller... moi!... il est bien question de cela!... Je reste, je reste, mon ami.

MAURICE.

Comment?

CHARLES, agité.

Si tu savais ce qui m'est arrivé!...

MAURICE, inquiet de son agitation.

Ah! mon Dieu! est-ce que vot' dernière blessure se serait rouverte?

CHARLES, hors de lui.

Du tout!... c'est de joie, de bonheur!

MAURICE, intrigué.

Ah!... bien! vous avez une manière d'être heureux... qui est effrayante!...

CHARLES, allant à lui, et d'un ton ferme.

Mon ami, mon cher Maurice... tu me connais... Ma demi-solde, un bon cœur et ma croix, voilà tout ce que je possède; mais tu m'as dit souvent que tu m'étais dévoué... que tu m'aimais...

MAURICE, vivement.

Comme un frère!

CHARLES.

Comme un frère!... oui... c'est justement cela... Veux-tu me rendre le plus heureux des hommes?

MAURICE.

Si je le veux!

CHARLES.

Accorde-moi la main de ta sœur.

MAURICE, hors de lui.

De ma sœur!... de Catherine!...

CHARLES.

Si tu me refuses, je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle!

MAURICE, avec transport.

La main de ma sœur!... que je voulais vous offrir, que je vous aurais supplié à genoux

d'accepter... si je vous l'accorde!... (Lui sautant au cou.) Mon bon lieutenant!

CHARLES.

Mon ami!

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

MAURICE, s'essuyant les yeux.

J'en pleure!... mais dites-moi, vous l'aimez donc?

CHARLES.

Plus que ma vie!...

MAURICE.

Et elle?...

CHARLES.

Mais... je crois...

MAURICE.

Parbleu! vous en êtes bien capable... Oh! la petite masque... avec son air... (L'imitant.) « Dame!... ça n'est pas si facile... » Et cet autre avec son air sournois... « Il faut que je m'en aille!... » (Vivement.) Faut que je l'embrasse c'te bonne petite sœur pour la peine... (Il l'appelle.) Catherine!

CHARLES.

Ah ça! ne vas pas la brusquer...

MAURICE.

Laissez donc... ça ira comme sur des roulettes! Je voudrais bien voir! (Lui serrant la main.) Dieu merci!... nous ne nous quitterons plus!... (Il appelle.) Catherine! Louise!...

CHARLES.

On vient... je ne veux par la gêner! je serai là... chut!...

(Il se cache derrière le pavillon.)

## SCÈNE IX.

MAURICE, LOUISE.

MAURICE, appelant toujours.

Catherine!

LOUISE, accourant.

Eh bien! à qui en as-tu donc?

MAURICE, la faisant passer à sa gauche.

Ce n'est pas toi que j'appelle... où est ma sœur?...

LOUISE.

Dans sa chambre... je l'ai vue rentrer tout en larmes!

MAURICE.

Pauvre petite!... un premier amour!... mais je vais bien vite la consoler. (Appelant.) Catherine!

LOUISE.

Mais tu as l'air d'un fou.

MAURICE.

Je le suis aussi!... Si tu savais un événement... tout ce que je desirais... (Voyant sa sœur.) Eh! la voilà!

## SCÈNE X.

LES MÊMES; CATHERINE, pâle et s'essuyant les yeux.

CATHERINE.

Vous m'appelez, mon frère?

MAURICE, se contenant.

Viens ici, mon enfant, ma bonne petite Catherine!... (La regardant.) Eh bien!... qu'est-ce que c'est que ça... ? nous avons du chagrin... nous avons les yeux rouges!...

CATHERINE.

Oh! ce n'est rien!...

MAURICE, d'un air goguenard.

Oui... une lubie de jeune fille... un nuage... je me charge de ramener le beau temps!... (Faisant des signes à Charles qui se montre un peu.) Dis-donc, Catherine... le lieutenant vient de me parler...

CATHERINE, troublée.

Le lieutenant?...

MAURICE, de même.

C'est un brave homme... n'est-ce pas?... une figure assez... et puis un cœur tout-à-fait... franc, un cœur loyal qui n'y va pas par quatre chemins!... il prétend qu'il t'aime...

CATHERINE.

Oui, je le crois...

MAURICE.

Et toi?...

CATHERINE.

Moi?...

LOUISE, vivement.

Oh! elle l'aime aussi... Ce trouble!... ce tremblement... je m'y connais... voilà juste comme j'étais il y a deux ans.

CATHERINE, d'un air abattu.

C'est vrai!...

CHARLES, à part.

Qu'entends-je!

CATHERINE.

Je l'aime de toute mon âme... je l'aimerai toute ma vie... j'en suis sûre!

MAURICE.

Vivat!

CATHERINE, avec fermeté.

Mais jamais je ne l'épouserai.

CHARLES, à part.

O ciel!...

LOUISE.

Que dit-elle?

MAURICE, revenant à sa gauche.

Et pourquoi ça, s'il vous plait?

CATHERINE.

Parceque j'appartiens à un autre; qu'il a ma promesse, mes serments, et que je ne puis disposer de moi sans son aveu!...

MAURICE, craignant que Charles n'entende.

Un autre!... Ne parle donc pas si haut!...

Certainement ! ce pauvre diable!... c'était un brave et digne garçon!... je serais heureux de le serrer dans mes bras... de lui offrir la moitié de ce que je possède!... Mais il faut être raisonnable, Catherine!... tu vois bien qu'il n'existe plus! Après deux ans passés...

CATHERINE.

N'importe, je suis sa fiancée.

MAURICE, craignant toujours que Charles ne l'entende.

Sa fiancée! sa fiancée!...

CATHERINE.

Oui... sa fiancée... je l'ai juré en lui donnant ma croix ; et s'il revenait, s'il reparaissait tout-à-coup pauvre, malheureux... quand je serais à un autre; qu'il me dît en me présentant ce gage : « Je vous ai conservé votre frère!... c'est « à moi que vous devez tout le bonheur dont « vous jouissez... Pour vous... j'ai tout souf- « fert... tout bravé ; et quand je reviens, n'ayant « plus qu'un dernier espoir, vous l'avez trom- « pé!... vous avez trahi votre foi!... et pour « toute récompense, vous me condamnez à l'a- « bandon! » Oh! mon frère... j'en mourrais de honte!...

MAURICE.

Mais il ne reviendra pas...

LOUISE.

Il ne peut pas revenir...

MAURICE et LOUISE.

Catherine!

CATHERINE, avec fermeté.

Non, vous dis-je... je tiendrai ma promesse... et dussé-je en mourir... je ne l'oublierai pas!

## SCÈNE XI.

LES MÊMES ; CHARLES, se précipitant au milieu d'eux.

CHARLES, avec joie.

Ah! voilà ce que j'espérais!...

MAURICE et LOUISE.

Le lieutenant!

CATHERINE.

Il était là!

CHARLES.

J'ai tout entendu!

CATHERINE.

Comment!...

CHARLES.

Oh! n'ayez pas peur... Catherine... mes amis... je suis dans mon bon sens!... Catherine! vous m'aimez, et sans le serment qui vous lie à un autre... vous seriez à moi!

CATHERINE.

Je le jure!...

CHARLES, vivement.

Eh bien! rassurez-vous... c'est moi qui l'ai reçu!

TOUS.

Vous!...

CHARLES, avec feu.

C'est moi qui ai reçu votre croix, qui suis parti à la place de votre frère!...

MAURICE et LOUISE.

Est-il possible!...

CATHERINE, avec joie.

O mon Dieu!...

CHARLES.

Craignant toujours le malheur qui s'attachait à mes pas, je me suis caché; je tremblais de me faire connaître!... je voulais à force de bravoure, de distinctions, mériter votre estime. Plus tard, désolé de ne devoir votre promesse qu'à la reconnaissance, je me disais qu'il était affreux de vous avoir liée à un homme que vous ne connaissiez pas... que peut-être vous en aimiez un autre... Je venais pour vous rendre votre parole... pour vous dégager... Mais maintenant... je m'en garderai bien... Vous m'aimez, Catherine, vous êtes à moi, et rien ne peut plus nous séparer.!...

CATHERINE.

J'ai peine à rassembler mes idées...

LOUISE.

V'là-t-il une surprise!

MAURICE, passant entre Charles et Louise.

Mon bon lieutenant!... c'était vous!... et vous ne m'en aviez rien dit!...

CATHERINE, émue.

Ah! que vous m'avez causé de chagrin, mais c'est égal... (Lui tendant la main.) je ne vous en veux plus!... (En souriant.) Allons, monsieur... rendez-moi ma croix!...

CHARLES, troublé.

Votre croix?...

CATHERINE.

Mais oui... puisque c'est mon gage...

LOUISE.

Donnez-la vite...

CHARLES, frappé.

Ah! mon Dieu!...

CATHERINE.

Qu'avez-vous donc? ce trouble... Vous ne l'avez pas perdue, j'espère...

CHARLES.

Oh! non...

MAURICE, bas.

Vous ne l'avez pas donnée à une autre femme quelquefois!...

CHARLES.

Non... mais... je suis bien malheureux!... Cette croix... je ne l'ai plus!...

CATHERINE.

Vous ne l'avez plus!...

CHARLES.

Je l'avais confiée... dans un moment où je n'espérais plus... et maintenant... j'ignore... je ne sais...

CATHERINE, défiante.

Ma croix, monsieur, ma croix... montrez-la-moi vite...

CHARLES.

Impossible!... Mais qu'importe après tout... si vous m'aimez... si vous n'aimez que moi?...

CATHERINE, retirant sa main.

Non... j'y vois clair... vous me trompez... ça n'est pas vous!...

MAURICE et LOUISE.

Comment?...

CHARLES, stupéfait.

Vous pourriez croire?...

CATHERINE.

C'est un piége, une ruse concertée avec mon frère.

MAURICE.

Avec moi?

CATHERINE.

Il vous aura tout conté, et...

MAURICE.

C'est possible que je lui en aie dit quelque chose au bivouac... Mais...

CATHERINE, indignée.

Là! voyez-vous!... Ah! c'est indigne!.. c'est affreux! Abuser de ma bonne foi, surprendre ma tendresse pour me rendre plus malheureuse encore!

CHARLES.

Catherine!

CATHERINE.

Ne me parlez pas... ne me dites rien... Je ne veux plus vous voir, vous entendre... je vous déteste!... jamais je ne serai à vous!...

CHARLES, désespéré.

Ah!... mon étoile maudite! je ne puis pas en triompher... Eh bien! soyez contente... je pars, je vais m'éloigner sur-le-champ, et vous ne me reverrez plus!...

ENSEMBLE.

CHARLES, CATHERINE, MAURICE, LOUISE.

AIR : C'est un lutin, c'est un démon (PAUL CLIFFORD).

CHARLES.

Que j'étais fou, quand j'espérais
Qu'un destin plein d'attraits
Calmerait désormais
Et mes chagrins et mes regrets!
Tout conspire contre mes vœux!
Suis-je assez malheureux!
Mais c'en est fait, je veux
M'exiler enfin de ces lieux.

CATHERINE.

Oh, quel outrage! quand j'espérais
Qu'un lien plein d'attraits
Calmerait désormais
Et nos chagrins et nos regrets.
Tout conspire contre mes vœux,
Quel destin malheureux!
Dès aujourd'hui je veux
Qu'à jamais il quitte ces lieux.

MAURICE et LOUISE.

Voyez un peu, quand j'espérais
Qu'un hymen plein d'attraits
Calmerait désormais
Et leurs chagrins et leurs regrets.
Tout conspire contre nos vœux;
Sommes-nous malheureux!
Il voudrait à nos yeux,
S'éloigner à jamais de ces lieux!

MAURICE, seul.

Mais cette croix donnez-la donc.

CHARLES, hors de lui.

J'en perdrai la raison!

LOUISE.

Monsieur, donnez-la donc,
Si vous l'avez...

CHARLES.

Eh! mon Dieu, non!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Que j'étais fou! etc.
Etc,

(Charles se précipite dans le pavillon.)

## SCÈNE XII.

CATHERINE, MAURICE, LOUISE.

MAURICE, furieux.

C'est le diable qui s'en mêle!

LOUISE.

Tout s'arrangeait si bien!

MAURICE, à Catherine qui sanglotte sur une chaise.

Mais les femmes ne sont contentes que quand elles mettent le trouble partout!... Je ne sais qui me tient que je ne parte avec lui... (La regardant.) Ah! tu pleures à présent!

CATHERINE.

Oui... parceque j'ai beau dire... je sens que je l'aimerai toujours!... Mais c'est égal... j'épouserai l'autre!...

LOUISE.

Une belle vengeance!...

MAURICE.

Et tu as le cœur de le désespérer... un si brave homme!... mon ami le plus cher!

CATHERINE.

Je lui aurais tout pardonné... Mais me tendre un piége, me tromper, prendre la place d'un pauvre malheureux!...

MAURICE.

Qu'en sais-tu?

CATHERINE.

Alors, pourquoi n'a-t-il plus ma croix?

MAURICE.

Bah! à l'armée... ces babioles-là... des croix, des cœurs... ça se perd si facilement! Et puis, après tout, quand ça serait... quand il t'aurait trompée... Eh bien! c'est une ruse de guerre, et les ruses de guerre... c'est permis! sur-tout quand ça ne fait de tort à personne!... Car enfin, si tu n'étais pas entêtée... obstinée... comme... une femme et une Bretonne par-dessus le marché... tu comprendrais que cet autre ne peut pas s'en fâcher... qu'il ne reviendra pas... que c'est impossible!...

CATHERINE.

Vous croyez ?

MAURICE.

Je te le promets... je m'y engage, et si tu entends jamais parler de lui...

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, HUBERT.

HUBERT.

Not' bourgeois...

MAURICE, brusquement.

Que veux-tu ?

HUBERT.

Il y a là un pauvre soldat qui demande mamzelle Catherine !

MAURICE, étonné.

Un soldat ?...

CATHERINE, de même.

Qui me demande ?

LOUISE.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que ça serait... ?

MAURICE, inquiet.

Au fait, quand on parle du loup... Quelle figure a-t-il ?

HUBERT.

Pas trop belle !... un air minable !... Il dit comme ça... qu'il était ici il y a deux ans... que vous savez ce que c'est... et qu'il a quelque chose à remettre à mamzelle votre sœur !

CATHERINE.

C'est lui !

LOUISE.

C'est clair...

MAURICE.

J'en ai peur !

CATHERINE.

Là ! qu'est-ce que je vous disais ! je savais bien qu'il reviendrait.. Et maintenant me voilà forcée de l'épouser-.. je suis sûre qu'il est affreux !

MAURICE.

Allons, allons ! nous allons voir ça... Fais-le entrer !

HUBERT, au fond.

Venez par ici, mon brave homme !

CATHERINE, se détournant.

Ah ! je n'ose pas le regarder !...

HUBERT

Entrez !... n'ayez pas peur !

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES ; AUSTERLITZ, vêtu plus misérablement qu'au premier acte, la barbe un peu longue, un bâton à la main, etc.

(Catherine, Maurice, Hubert, Austerlitz, Louise.)

AUSTERLITZ.

Peur !... c'est bien moi qui m'amuse à ça... (Hubert sort.) Salut, famille aimable !... Mesdames, il y a quelque laps... que je n'ai eu l'avantage !... Je me réincline de rechef...

MAURICE, cherchant à se rappeler ses traits.

Pardon !... on vous a fait attendre.

AUSTERLITZ.

N'y a pas d'affront !... vu que j'étais vis-à-vis d'une petite commère à cachet rouge ; et on ne s'ennuie jamais avec un camarade dont l'uniforme est vert-bouteille... comme disait un ancien militaire !...

MAURICE, surpris.

Eh mais !... ce langage...

AUSTERLITZ.

Vous n' me remettez pas ?... Il paraît que le séjour que j'ai fait chez ces antipodes de Russes... le physique !... (Se posant.) Allons... fixe... la revue d'inspection !... Regardez bien.

MAURICE, l'examinant.

Eh !... mon Dieu... ce teint brûlé...

AUSTERLITZ.

Dans c' pays-là, cependant... si l'on attrape des coups... c' n'est pas des coups d' soleil.

MAURICE.

Je ne me trompe pas... c'est ce pauvre Austerlitz !...

LES DEUX FEMMES.

Le sergent Austerlitz !...

(Maurice, Catherine, Austerlitz, Louise.)

AUSTERLITZ.

Lui-même !... toujours sergent... avant, pendant et après... les sardines jusqu'à extinction.

CATHERINE.

Celui qui, il y a deux ans...

MAURICE.

Et d'où venez-vous, mon brave ?

AUSTERLITZ.

De Russie... en me promenant la canne à la main.

LOUISE et CATHERINE.

De la Russie !...

MAURICE.

Que vous avez dû souffrir !

AUSTERLITZ.

Si je disais que j'n'ai pas soufflé dans mes doigts, je mentirais !... Trente-huit degrés de glace... et dix pieds de neige !... Si je retourne de ces côtés-là... il y fera chaud... comme disait un ancien militaire.

LES DEUX FEMMES.

Bonté divine !...

AUSTERLITZ.

Sans compter une pluie battante de Cosaques et de Kalmoucks... un tas d' Chinois qui n'ont de courage qu'au bout de leurs lances et dans les jambes de leurs chevaux ! Hum ! s'ils ne nous avaient pas envoyé l'onglée, quelle dégelée !... on aurait vu !...

MAURICE.

Et, dites-moi... le camarade qui était parti avec vous ?...

AUSTERLITZ, se grattant le front.

Le camarade... ?

LOUISE.

Oui, ce jeune homme...

CATHERINE.

Qui a remplacé mon frère ?..

AUSTERLITZ, avec embarras.

Juste !... c'est pour ça que je venais... il m'avait chargé d'une commission...

TOUS.

Lui ?...

AUSTERLITZ, se grattant toujours le front.

Le diable m'extermine !... j'avais préparé un petit discours pour vous glisser la chose... mais v'là que je n' m'en souviens plus... j'ai une mémoire de lapin !... J'aime mieux aborder à la baionnette... et vous dire... (avec un soupir.) que le pauvre garçon...

TOUS.

Ah ! grand Dieu !... est-ce que... ?

AUSTERLITZ.

Fini !... plus personne... Y a déja long-temps qu'il a regagné sa dernière caserne...

MAURICE.

Mort !...

AUSTERLITZ, essuyant une larme.

Dans mes bras !...

CATHERINE, à son frère, en montrant le pavillon.

Tu vois si ton lieutenant nous trompait...

MAURICE, lui faisant signe de se taire.

Chut !... (A Austerlitz.) Vous étiez auprès de lui ?...

AUSTERLITZ.

Toujours !... nous faisions route ensemble, et il marchait d'un train !... A la Moskowa, déja caporal... grace à son éducation stimulée d'une crânerie équivalente !... (Avec abandon.) Ah ! quel joli conscrit ! quel charmant caractère !... quel commerce agréable !... toujours prêt à se battre !... il enlevait des redoutes... comme moi mon fusil, d'une seule main et à bras tendu !... Je me disais quêtfois : « Qu'est-ce qu'il a donc mangé, le camarade ?... il en fait trop... c'est des bêtises... » Ça n'a pas manqué... à la Bérésina...

TOUS, avec intérêt.

A la Bérésina !...

AUSTERLITZ.

Nous étions dans le gâchis jusqu'au cou !... je vois mon gaillard qui se lance à travers ces gueuses de barbes rousses... il en abattait à faire frémir l'univers ! Je dis : n'y a pas de tempérament qui puisse y tenir !... aussi je le vois tomber sous trois coups de lance, escortés de deux coups de feu et d'une mitraille ! Excusez du peu... J'accours... il me reconnaît... « Camarade, qu'il me dit... en se soulevant « avec peine de dessus un major russe dont il « s'était fait un oreiller... c'est toi qui m'as re- « mis c't croix d'or... mon seul bien, ma vie !... « reprends-la... mon affaire est faite, je le sens... « tu la rendras à mamzelle Catherine, en lui « disant que je ne l'ai jamais oubliée; que je « ne me suis séparé de sa croix qu'à la mort !...» et... et la v'là.

(Il la lui donne.)

CATHERINE, pleurant et la prenant.

Oui, oui ! c'est bien elle !

AUSTERLITZ, ému.

AIR du Matelot (de M. Duchambge).

Là d'sus il m' dit : touch'-là, mon camarade !
J' lui pris la main pour calmer ses douleurs :
« Allons, sergent... la dernière accolade... »
En l'embrassant... j' sentis couler mes pleurs !
Sa tête alors tomba sur ma poitrine...
Et j'entendis sa bouch' qui murmura
Le nom d' l'Emp'reur et celui d' Catherine... [ça !
Qu'est-c' qui n's'rait pas heureux d'mourir comm'

CATHERINE.

Ah !...

MAURICE, abattu.

Et c'est pour moi !

LOUISE.

Pauvre jeune homme !...

AUSTERLITZ, s'essuyant les yeux et la moustache.

Je voulais le venger; mais je fus entraîné... et plus tard... comme je me disposais à remplir sa commission... ne v'là-t-il pas qu'au pont de Leispick, dans la débacle, je suis aplati entre un caisson et un gueux de parapet... que j'en suis resté onze mois à l'hôpital, avec quinze cataplasmes en guise de serre-files ! Bien obligé ! c'est ce qui m'a empêché d'être de la dernière danse d'ici ! car si j'y avais été... je vous prie de croire que ça ne se serait pas passé comme ça !... Mais on ne peut pas être partout, comme dit l'autre !

CATHERINE.

Eh bien ! eh bien ! mon frère ?

MAURICE.

Que veux-tu ?

CATHERINE, regardant du côté du pavillon.

Il était mort ! et lui qui ose se présenter à sa place, qui ose réclamer ses droits !... Ah ! quelle indignité !...

AUSTERLITZ.

Qu'est-ce que vous dites ?... Comment ! il y aurait un être assez dégradé... assez avili.

LOUISE.

Oui ! un homme qui prétend que c'est lui qui est parti à la place de Maurice...

MAURICE.

Qui le soutient...

CATHERINE.

Qui voulait m'épouser !

AUSTERLITZ, furieux.

Mille Kremlins ! quelle infamie ! tromper de braves gens ! prendre le nom d'un camarade, et vouloir prendre un susterfuge auprès d'une jeune fille... Où est-il ?

MAURICE, montrant le pavillon.

Dans cette chambre ! Mais je ne puis croire.

AUSTERLITZ, froidement et la main sur son sabre.

Je vas lui dire deux mots... à ses oreilles!...

MAURICE.

Non, non!...

LOUISE.

Prenez garde!...

CATHERINE.

C'est un officier...

AUSTERLITZ.

Qu'est-ce que ça me fait!...

MAURICE.

Un brave!

AUSTERLITZ.

Tant mieux!... je lui passerai mon sabre au travers du corps; j' peux pas faire moins pour un ami!...

(Il fait un pas vers la porte.)

MAURICE, remontant aussi.

Je ne souffrirai pas...

LOUISE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

CATHERINE.

Ils vont s'égorger!

## SCÈNE XV.

LES MÊMES; CHARLES, prêt à partir et sortant du pavillon.

AUSTERLITZ, tirant le sabre.

Mille tonnerres! c'est donc vous... (Il l'envisage.) Que vois-je?...

CHARLES.

Austerlitz!

AUSTERLITZ.

C'est lui!

(Il jette son sabre et saute à son cou.)

TOUS, étonnés.

Ils s'embrassent!

AUSTERLITZ, fou de joie.

Il n'est pas mort! mon bon Charles...

(Maurice, Catherine, Austerlitz, Charles, Louise.)

ENSEMBLE.

AIR : Ah! mon Dieu, quel malheur! (FEMME DE L'AVOUÉ.)

Ah! grand Dieu, quel bonheur!
Est-ce un prodige? ô joie extrême!
D'ivresse et de bonheur
Comm' je sens s'agiter mon cœur!
Celui { que j' croyais / qu'il croyait } mort,
Le voilà donc... oui, c'est lui-même.
Ah! je bénis le sort
De pouvoir l'embrasser encor.

MAURICE, très ému.

C'était mon lieutenant,
Qui me remplaça l'autre année.

CHARLES.

J' vous l' disais dans l'instant.

CATHERINE

Qu j'étais injuste en l'repoussant!

LOUISE.

C'te croix qu'il n'avait pas...

AUSTERLITZ.

J'crois bien, puisqu'il m' l'avait donnée.

MAURICE.

Vous pleuriez son trépas?

CATHERINE.

Il était mort!...

AUSTERLITZ, avec transport.

Il n' l'était pas!

(Tous sautent au cou de Charles.)

ENSEMBLE.

Ah! grand Dieu, quel bonheur!
Etc.

MAURICE, gaîment.

Avons-nous eu du mal à nous y reconnaître.

AUSTERLITZ, à Charles.

Mais comment diable vous en êtes-vous tiré?... Car, enfin... je vous ai tenu mort dans mes bras!...

CHARLES, souriant.

Je n'étais qu'évanoui... Ramassé par un brave chirurgien-major... il a long-temps désespéré de moi!... Mais au bout de trois mois j'étais en état de recommencer, et j'en ai attrappé bien d'autres!

AUSTERLITZ.

Je n'en suis pas en peine... Vous étiez fait pour avoir tout ce qu'il y a de mieux dans ce genre là!

CATHERINE, très émue et regardant Charles.

C'était vous... vous que je repoussais... que je désespérais ..

AUSTERLITZ.

Comment! eh bien! on vous en donnera des épaulettes de la Jeune Garde pour que vous me les arrangiez comme ça!

CATHERINE, tendant la main à Charles.

Pardon, pardon! je t'avais méconnu... mais je t'aimerai deux fois!...

CHARLES, lui baisant la main.

Catherine!

MAURICE, la contrefaisant.

Ma croix! ma croix... montrez-moi ma croix!

CATHERINE.

Ah! je n'étais coupable que par excès de fidélité!

AUSTERLITZ.

C'est d'autant plus beau... que c'est infiniment plus rare... Ce n'est pas d'un ancien militaire ça... c'est de moi!...

MAURICE, à sa sœur.

C'est égal, voilà une croix qui sera ta croix d'honneur!

CATHERINE.

Elle ne me quittera plus... je lui dois mon bonheur!...

CHARLES.

Et moi donc!

MAURICE et LOUISE.

Et nous!

AUSTERLITZ.

Et moi! Il y a de l'écho!...

MAURICE.

Eh bien! sergent... faites comme lui... restez aussi avec nous!...

AUSTERLITZ.

Oh! je ne peux pas, moi... Je n'ai ni femme, ni enfants... mais j'ai mon Empereur... là bas, qui m'attend à l'île d'Elbe... Je suis sûr qu'il a deja dit : » Où est donc Asterlis? il n'y a donc plus d'Asterlis? » Oh! que si... on y va, mon général!... Le plus souvent que je le planterai là... tout seul!...

CHARLES, riant.

Et s'il ne veut pas de toi?

AUSTERLITZ, avec un tournoiement d'épaule.

Laissez donc!... il n'est pas si dégoûté!... Seulement... (Baissant la voix.) Si nous revenions quêtefois... On ne sait pas... faut rien dire... faut pas prévenir les autres... Je vous dirais bonjour en passant, et je fumerais une pipe avec vous!

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, HUBERT, GENS DE LA FERME, PAYSANS armés de brocs et de verres.

HUBERT.

Not' bourgeois, la feuillette est défoncée.

MAURICE.

Eh bien ! il faut la boire à la santé des nouveaux mariés!...

ENSEMBLE.

AIR : Le bon tour, la bonne folie ! (ÊTRE AIMÉ OU MOURIR).

CHOEUR DES PERSONNAGES.

Quel bonheur! quelle douce ivresse!
Après de périlleux combats,
Sur mon cœur enfin je vous presse!
Désormais ne nous quittons pas.

CHOEUR DES PAYSANS.

Quel bonheur! quelle douce ivresse!
Après de si nombreux combats,
Revoir l'objet de sa tendresse,
Et le presser entre ses bras!

TOUS.

Allons, plus de douleur!
Sa présence,
D'avance,
Vient rendre à chaque cœur
Le calme et le bonheur.

FIN DE CATHERINE.

PARIS.—IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

# L'OURS ET LE PACHA,

FOLIE-VAUDEVILLE,

PAR

## MM. SCRIBE ET XAVIER;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 10 février 1820.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

| | | |
|---|---|---|
| SCHAHABAHAM, pacha (*caractère crédule*)..... | | M. Brunet. / M. Blondin. |
| MARÉCOT, son conseiller (*espèce d'imbécile suffisant*).. | | M. Odry. |
| ROXELANE, sultane favorite..... | | Mme Vautrin. |
| ZÉTULBÉ, sa suivante..... | | Mme Piquot. |
| TRISTAPATTE, époux de Roxelane (*homme bonasse*); / LAGINGEOLE, associé de Tristapatte (*intrigant rusé*); | montrant des bêtes savantes. | M. Vernet. / M. Lepeintre. |
| ALI, premier eunuque..... | | M. George. |

LE GRAND ESTAFIER.

Plusieurs Sultanes, Esclaves, Derviches et Musiciens.

La scène se passe dans la demeure du pacha.

---

Le théâtre représente une espèce de cour du sérail; une grille au fond. A droite, au-dessus d'une porte, est écrit : Appartement des femmes; à gauche, une volière dont le treillage est doré, et sur laquelle est écrit : Petite menagerie. A la suite de la ménagerie un mur qui ferme le théâtre, et près duquel est un arbre. A droite, sur le premier plan, le trône du pacha. Au lever du rideau, Roxelane, Zétulbé et plusieurs autres sultanes sont dans l'attitude de la douleur.

### SCÈNE I.

ZÉTULBÉ, ROXELANE.

ZÉTULBÉ, à Roxelane.

Comment, on n'a point de ses nouvelles?

ROXELANE.

Le dernier bulletin annonçait du mieux, mais le médecin du sérail vient d'arriver, et nous sommes toutes dans une anxiété...

ZÉTULBÉ.

Ce n'est pas rassurant.

ROXELANE.

Sait-on qui lui succèdera?

ZÉTULBÉ.

Mais cette perte devrait vous effrayer moins que toute autre, madame; on sait quel rang vous tenez dans le cœur du pacha, et il se pourrait...

ROXELANE.

Qu'oses-tu dire!... ne sais-tu pas que je ne suis plus à moi, et que le souvenir de mon époux... ce pauvre Tristapatte...

ZÉTULBÉ, apercevant Marécot.

Ah mon Dieu! que nous veut Marécot, et d'où lui vient cet air consterné?

### SCÈNE II.

Les Précédents, MARÉCOT.

MARÉCOT.

Mesdames, c'en est fait.

ROXELANE.

Comment, il n'est plus!

MARÉCOT.

Vous l'avez dit, l'ours a vécu...

ZÉTULBÉ.

Il est mort?...

MARÉCOT, d'un air détaché.

Oui, oui, oui, oui, c'est une grande perte pour la ménagerie... car, au sérail, on peut s'en passer.

ROXELANE.

Comment, Marécot, vous qui l'aimiez tant...

MARÉCOT.

Je l'aimais..... je l'aimais comme tout le monde, quand le pacha était là... Je ne l'aurais pas dit de son vivant, mais c'était bien le plus vilain animal... et des caprices...

ROXELANE.

Il avait des caprices?...

MARÉCOT.

Beaucoup de caprices... moi, qui étais attaché à sa personne, j'ai été à même de l'apprécier; et, Dieu merci, j'en dirais long, si ce n'était le respect qu'on doit aux gens qui ne sont plus en place. Le plus terrible, c'est que le seigneur Schahabaham ignore la mort de son favori, et je me confie, mesdames, à votre discrétion.

ROXELANE.

Il faudra pourtant bien la lui annoncer.

MARÉCOT.

Oui; mais s'il est une fois de mauvaise humeur, c'est fait de nous tous, et le danger commun doit nous réunir.

ROXELANE.

Comment le distraire, et l'empêcher d'y penser?

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ALI.

ALI.

Seigneur Marécot, deux marchands européens viennent de se présenter à la porte du sérail. Ils prétendent que vous leur avez accordé audience pour ce matin.

MARÉCOT.

Eh, justement! ils ne pouvaient arriver plus à propos; ce sont des commerçants ambulants qui vendent, brocantent et achètent des raretés et des curiosités. J'ai à leur vendre une fourrure superbe. (A Ali.) Faites entrer ces négociants estimables, et priez-les d'attendre.

(Ali sort.)

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, excepté ALI.

MARÉCOT.

AIR: Sortez, croyez-moi, sortez (CHATEAU DE MON ONCLE).

Oui, mesdames, cherchons bien,
Nous trouverons le moyen
Qui plaira,
Conviendra
A notre excellent pacha
Il s'agit de le duper;
Il s'agit de l'attraper;
Vous voyez, entre nous,
Que je compte un peu sur vous.

CHOEUR.

Oui, mesdames, etc.

(Ils sortent.)

## SCÈNE V.

LAGINGEOLE, TRISTAPATTE.

LAGINGEOLE.

Eh bien! entre donc, Tristapatte; il n'y a rien à craindre... nous sommes près de l'appartement des femmes... as-tu peur qu'elles te mangent?

TRISTAPATTE.

Non; mais je ne puis entrer dans un endroit où il y a des femmes, sans penser aussitôt à la mienne!... je l'aimais tant!

LAGINGEOLE.

Il est vrai que nous l'aimions bien.

TRISTAPATTE.

Hein! j'espère qu'elle pouvait se flatter d'être aimée, celle-là; mais aussi c'est ta faute.

LAGINGEOLE.

Comment, ma faute?

TRISTAPATTE.

Sans doute; sans toi je n'aurais pas été jaloux: si je n'avais pas été jaloux, je ne l'aurais pas fait partir en avant; si je ne l'avais pas fait partir en avant... les maudits corsaires... enfin nous serions encore ensemble.

LAGINGEOLE.

C'est vrai. Mais aussi où diable vas-tu t'aviser d'être jaloux de ton meilleur ami!... Il n'y a pas que moi de bel homme dans le monde! mon garçon, il faut se consoler de tout..... La perte de ta femme me fait pour le moins autant de peine qu'à toi; mais ne songeons maintenant qu'à notre fortune.

TRISTAPATTE.

Oui, elle est en bon train, notre fortune!

AIR: Vive une femme de tête.

D'un coup d' commerc' tu me tentes,
Tous deux nous entreprenons
D' réunir des bêt's savantes,
Et nous nous associons.
De peur de la concurrence,
Nous abandonnons Paris,
Et pour doubler not' finance
Nous am'nons dans ce pays
L'ours savant et plein d'adresse,
L' chat savant qui miaule en ut:
Bref, des savants d' toute espèce,
C'était pis qu'un institut;
Mais des gens de c't' importance
Mangeaient tous soir et matin;
Ne pouvant vivr' de science,
En route ils sont morts de faim.
Lors, avec eux, j' m'en accuse,
J'ai calmé mon appétit;
Et j'ai la science infuse
Sans en avoir plus d'esprit.
Pour dernier coup, à notre âne
Nous v'nons de fermer les yeux,
Et de tout' la caravane
Il ne reste que nous deux.

LAGINGEOLE.

Et ne nous reste-t-il pas nos talents, notre industrie?... Avec de l'esprit... et j'en ai; de l'effronterie... et tu en as, on se tire de tout.

TRISTAPATTE.

Voilà que je suis un effronté maintenant!

LAGINGEOLE.

Enfin, n'est-ce pas toujours toi qui te mets en avant?

TRISTAPATTE.

C'est-à-dire que tu me mets toujours en avant, et je commence à en avoir assez... S'il y a quelque danger à courir, quelques coups de bâton à recevoir, c'est toujours pour moi... Voilà mes profits!... nous devrions au moins partager.

LAGINGEOLE.

Tout peut se réparer... Si nous pouvions faire ici quelque bonne opération de commerce.

TRISTAPATTE.

Mais je te répète que nous n'avons plus rien.

LAGINGEOLE.

Justement!... c'est comme cela qu'on commence!... Si nous avions seulement avec nous cette petite baleine qu'on a pêchée dernièrement, dans le *Journal de Paris*, sur les côtes du Holstein... c'était là un joli cadeau à faire au pacha!...

TRISTAPATTE.

Oui, mais nous ne l'avons pas, et ne l'avant pas...

LAGINGEOLE.

Comment dis-tu?

TRISTAPATTE.

J'te parle de la baleine; j'te dis ne l'avant pas, la susdite...

LAGINGEOLE.

Si tu vas parler comme ça, ici, ça va-t-être gentil. Mais silence! on vient... dis toujours comme moi, et tenons-nous prêts à profiter de toutes les bonnes occasions.

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MARÉCOT.

MARÉCOT, à part.

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour assoupir la fatale nouvelle, et, grace au prophète, le pacha ne se doute encore de rien... Je l'ai laissé occupé à regarder de petits poissons rouges qui se remuent dans un bocal, et en voilà au moins pour une bonne heure... Ah! ce sont ces marchands européens. Bonjour, marchands européens, bonjour!

TRISTAPATTE, à part.

Oui, marchands!... sans marchandises.

LAGINGEOLE.

Il est vrai de dire que nous possédons un assortiment complet d'animaux curieux, de bêtes savantes, d'oiseaux les plus rares.

MARÉCOT.

Cela se rencontre à merveille. Nous qui voulons donner au pacha une petite fête... un divertissement.

LAGINGEOLE.

Une fête!... J'ai ce qu'il vous faut!... J'ai l'honneur de vous présenter mon camarade, qui danse fort bien sur la corde.

TRISTAPATTE, bas.

Mais tais-toi donc... ce n'est pas vrai.

LAGINGEOLE, de même.

Eh, mon ami! avec un bon balancier tu t'en tireras tout comme un autre.

MARÉCOT.

Ce n'est pas cela que j'entends, je veux dire quelque rareté en fait d'animaux...

(Lagingeole frappe Tristapatte sur le ventre.)

Eh bien! c'est bon... Il faut vous dire que le pacha aime beaucoup les bêtes savantes, et nous avions ici un ours blanc qui faisait ses délices.

TRISTAPATTE.

Un ours... nous qui en possédions un si beau!

LAGINGEOLE, vivement, après avoir rêvé.

Un ours, dites-vous?... j'ai justement ce qu'il vous faut.

TRISTAPATTE, bas.

Mais tu sais bien qu'il est mort.

MARÉCOT.

Comment, il serait possible!... vous auriez mon pareil?...

LAGINGEOLE.

Oh, exactement semblable!... excepté, par exemple, qu'il est noir; mais, en fait de talents, la couleur n'y fait rien, et je vous livre celui-là pour le premier ours du monde; il a fait l'admiration de toutes les cours et ménageries de l'Europe... En ce moment, il arrive directement de Paris, où il avait été appelé par son excellence le ministre de l'intérieur, pour remplacer le bœuf gras qui était indisposé, mais l'indisposition n'a pas eu de suite... Cet ours, dans le séjour qu'il a fait à Paris, a pris les belles manières et la gentillesse des habitants de cette grande ville. Il boit, il mange, pense et raisonne comme vous et moi pourrions faire.

MARÉCOT.

C'est admirable!... c'est admirable!

LAGINGEOLE.

Il danse comme une personne naturelle de l'Opéra!... Je n'ai pas encore pu lui apprendre à chanter, cela viendra... mais en revanche, il pince de la harpe divinement, et il a manqué de figurer dans une représentation à bénéfice.

MARÉCOT.

Ah, mon ami! mon cher ami! nous sommes sauvés!... Je prédis à vous et à votre ours le sort le plus brillant!... Par exemple, si celui-

là ne devient pas le favori du pacha!... Mais ce n'est pas tout, le pacha aime aussi les poissons; il aime beaucoup les poissons.

TRISTAPATTE.

Il aime le poisson?...

MARÉCOT.

Il adore le poisson.

TRISTAPATTE.

C'est pas mauvais; je l'aime aussi, moi, le poisson.

MARÉCOT.

Le poisson est une chose fort agréable.

LAGINGEOLE.

Vous n'avez pas l'air de le détester non plus?

MARÉCOT.

Non, je ne l'haïs pas. Il nous faudrait un poisson...

TRISTAPATTE.

Vous voudriez en avoir, du poisson?...

LAGINGEOLE.

Chut!...

MARÉCOT.

Comment vous dirai-je cela?

TRISTAPATTE.

Comment nous direz-vous ça?

LAGINGEOLE.

Laisse donc parler monsieur.

MARÉCOT.

Il nous faudrait de ces sortes de poissons...

LAGINGEOLE.

De sept sortes?

TRISTAPATTE.

Laisse donc parler monsieur, à ton tour.

MARÉCOT.

Si vous m'interrompez, j'aime mieux m'en aller... Voyons, il nous faudrait un poisson... Je suppose que votre poisson commence de là (il indique ses pieds) et qu'il s'en aille... Vous voyez bien d'après ça, qu'il ne faudrait pas un roquet de poisson.

LAGINGEOLE.

Monsieur ne se contenterait pas d'un simple goujon?

MARÉCOT.

Ah! fi donc!

TRISTAPATTE.

Non, non; excusez si je vous interromps; je vois ce que vous voudriez avoir. Vous voudriez un beau poisson; un énorme poisson..... mais nous n'en avons pas.

LAGINGEOLE.

Monsieur voudrait un poisson comme on en voit peu.

TRISTAPATTE.

Un poisson comme on n'en voit guère...

MARÉCOT.

Un poisson comme on n'en voit pas!

LAGINGEOLE.

Prenez mon ours!

MARÉCOT.

Il est possible que je m'arrange de votre ours pour la fête de ce soir; mais, pour l'instant...

TRISTAPATTE.

Je disais aussi... T'entends donc pas c' que monsieur te demande?

LAGINGEOLE.

V'là qui dit que j'entends pas ce que vous me demandez.

MARÉCOT.

Pourquoi donc qu'il n'entend pas ce que je lui demande?

TRISTAPATTE.

C'est pas vous, lui. Ou bien il n' comprend pas.

LAGINGEOLE.

Allons, v'là qui dit que je ne comprends pas. Car, enfin, qu'est-ce que monsieur m'a fait l'honneur de me demander?

TRISTAPATTE.

Monsieur t'a demandé un poisson.

LAGINGEOLE.

Eh ben!

TRISTAPATTE.

Eh ben!

MARÉCOT.

Eh ben!

LAGINGEOLE.

Qu'est-ce que je me suis fait l'honneur de répondre à monsieur?

TRISTAPATTE.

Tu t'es fait l'honneur de répondre à monsieur, Prenez mon ours.

LAGINGEOLE.

Eh ben!

TRISTAPATTE.

Eh ben!

MARÉCOT.

Eh ben!

LAGINGEOLE.

Qu'est-ce que j'ai donc dit à monsieur?

MARÉCOT.

Et auparavant, qu'est-ce que j'ai répondu, moi?

TRISTAPATTE.

Ça vous arrange... je n'y conçois rien.

LAGINGEOLE.

Qu'est-ce qu'il a donc?... Qu'est-ce que tu as?

MARÉCOT.

Mais qu'est-ce que vous avez?

TRISTAPATTE.

Je n'ai rien, moi, c'est lui.

LAGINGEOLE.

Excepté sa danse de corde, il ne faut rien lui demander.

TRISTAPATTE.

Ah! oui, encore la danse de corde!

MARÉCOT.

Il doit être bien fort sur la danse de corde, car il est bien insupportable dans la conversation.

TRISTAPATTE.

Vous demandez un poisson.

MARÉCOT.

Allez vous promener. Promenez-vous; plus vite que ça... (A Lagingeole.) Nous, nous entendons bien...

LAGINGEOLE.

Comme il a fort bien dit tout-à-l'heure, vous voudriez un poisson comme on n'en voit guère.

TRISTAPATTE, se promenant toujours.

C'est moi, qui a dit ça.

MARÉCOT.

Ah! c'est lui?... il a eu un moment fort agréable.

LAGINGEOLE.

A laquelle phrase vous avez ajouté un poisson comme on n'en voit pas.

MARÉCOT.

C'est moi qui ai dit ça?... j'en suis bien capable.

LAGINGEOLE.

Ça revient à ce que je vous disais, prenez mon ours.

TRISTAPATTE, à part, étant revenu prendre sa place.

Prenez mon ours, il ne sortira pas de là.

MARÉCOT.

Votre ours... votre ours... votre ours fera donc le poisson?...

LAGINGEOLE.

C'est son état... c'est un ours marin.

MARÉCOT.

Un ours marin! ah! le pacha en perdra la tête!... Mon ami, notre fortune est faite, la vôtre et la mienne.

LAGINGEOLE, bas.

Entends-tu? notre fortune. (Haut.) Et dites-moi, seigneur Marécot, votre pacha est-il bon homme?

MARÉCOT.

Oh! bon homme tout-à-fait... Il est d'une douceur et d'un laisser-aller qui vous étonneront. Mais sur-tout il n'aime pas à attendre... Ainsi, hâtez-vous d'amener votre ours; Schahabaham...

TRISTAPATTE.

Schaha...

LAGINGEOLE, prononçant très vite.

*Schahabaham*, on te dit, imbécile!

MARÉCOT.

Schahabaham, on te dit, imbécile! vous ne le dites pas bien.

TRISTAPATTE.

Vois-tu, toi, avec ton petit air de tout savoir!

MARÉCOT.

Il le dit beaucoup mieux, le petit.

TRISTAPATTE.

Je n'en ai dit que la moitié.

MARÉCOT.

C'est égal, c'est beaucoup mieux. Répétez-moi ça... Schahabaham.

LAGINGEOLE, plus lentement.

Schahabaham.

MARÉCOT.

C'est mieux. (A Tristapatte.) A vous, là-bas.

TRISTAPATTE, ne comprenant pas.

Que j'aille encore me promener?

MARÉCOT.

Ce n'est pas ça; le mot.

TRISTAPATTE.

Ah! le mot?... Schahabaham.

MARÉCOT.

C'est bien, très bien! (Il leur donne une poignée de main à chacun.) Schahabaham donne aujourd'hui même une fête à la sultane favorite, qui justement est française; et puisque vous et votre ours l'êtes aussi, ça lui fera plaisir... On aime à voir ses compatriotes. Voyons, enchaînons le spectacle: nous disons que nous commençons par la danse de corde.

TRISTAPATTE.

S'il n'y a que moi pour commencer la danse de corde, on risque fort de ne pas commencer.

MARÉCOT.

Voyez-vous l'amour-propre! monsieur ne veut pas commencer... Soyez tranquille, on vous donnera tout ce qu'il vous faut. Ensuite nous vous ferons avaler des couleuvres, de séduisantes fourchettes, de charmants canifs, de galants tire-bouchons.

TRISTAPATTE, désignant Lagingeole.

Et lui, qu'est-ce qui fera donc?

MARÉCOT.

Il vous regardera.

TRISTAPATTE.

Je n'avale pas vos galants tire-bouchons.

MARÉCOT.

Et de jolies petites souris blanches.

TRISTAPATTE.

Je n'avale pas de souris.

LAGINGEOLE.

Il avalera tout ce qu'on voudra.

MARÉCOT.

Et l'on commencera par la danse de corde.

(Il sort.)

## SCÈNE VII.

TRISTAPATTE, LAGINGEOLE.

LAGINGEOLE.

Eh bien! que t'avais-je dit? Tu l'as entendu... notre fortune est faite.

TRISTAPATTE.

Ah ça! mon ami Lagingeole, dis-moi si, par hasard, tu n'as pas perdu la tête, d'aller promettre au pacha un ours qui joue et qui danse... Et où veux-tu que nous trouvions une bête comme celle-là?

LAGINGEOLE.

Comment! tu ne devines pas qui est-ce qui est la bête ?

TRISTAPATTE.

Ma foi, non.

LAGINGEOLE.

Hé bien ! mon ami, c'est toi.

TRISTAPATTE.

Comment! je suis la bête?

LAGINGEOLE.

Oui, c'est toi qui es la bête... car il ne comprend rien... Ne te rappelles-tu pas que nous avions un ours ?

TRISTAPATTE.

Oui, mais il est mort, et il ne nous en reste que la peau.

LAGINGEOLE.

Hé bien! Je te mets dedans.

TRISTAPATTE.

Comment! tu me mets dedans!... Voilà justement ce que je ne veux pas... tu n'en fais jamais d'autres.

LAGINGEOLE.

Songe donc que tu es justement de sa taille, que tu danses, que tu joues de la harpe... que diable! je t'avais en vue, et le rôle est destiné pour toi.

TRISTAPATTE.

C'est égal, tu as beau dire, je ne serai pas ours... je ne veux pas être un ours, ça sent trop le bâton.

LAGINGEOLE.

Pense donc, notre fortune !

TRISTAPATTE.

Je me moque bien de la fortune, moi; je méprise la fortune, je suis philosophe, et je ne veux pas être ours.

LAGINGEOLE.

Eh ! mon ami, l'un n'empêche pas l'autre. Silence ! on chante.

ROXELANE, en dehors.

AIR de Montano.

Amour !
Amour !
Que ton doux pouvoir nous enflamme;
Amour ! (*bis.*)
Pour nous descends dans ce séjour.

TRISTAPATTE.

Quel trouble dans mon ame!...
Je connais ces accents ;
Oui... c'est ma femme!
C'est elle que j'entends.

CHOEUR.

Amour! etc.

TRISTAPATTE.

Mon ami, c'est bien elle, c'est ma femme !

LAGINGEOLE.

Ah ! quel bonheur! embrassons-nous !

TRISTAPATTE.

Mais il me semble qu'elle parlait d'amour.

LAGINGEOLE.

C'est qu'elle pensait à nous.

TRISTAPATTE.

A nous.... à moi.... je ne sais pas, quand il s'agit de ma femme, pourquoi tu te mets toujours de moitié.

LAGINGEOLE.

Je parle comme ton associé, ton ami, et je me félicite de ce qu'elle nous est rendue.

TRISTAPATTE.

Pas encore... comment pourrons-nous pénétrer auprès d'elle ?

LAGINGEOLE.

Ah ! mon ami ! une idée sublime ! une idée admirable ! mets-toi en ours.

TRISTAPATTE.

Encore !

LAGINGEOLE.

C'est le seul moyen de te rapprocher d'elle, sans danger, et de te faire reconnaître.

TRISTAPATTE.

Comment ! tu veux qu'elle me reconnaisse quand je serai en ours ?

LAGINGEOLE.

Sois donc tranquille... je me charge de causer avec elle, et de la prévenir en particulier...

TRISTAPATTE.

Tu lui diras donc : Il y a quelque chose-là dessous ?

LAGINGEOLE.

Sans doute... Mais j'entends le bruit des fanfares; partons et revenons au plus vite.

(Ils sortent.)

## SCÈNE VIII.

SCHAHABAHAM, MARÉCOT, ROXELANE, etc.; SUITE D'ESCLAVES, DE MUSICIENS, DE FEMMES.

CHOEUR.

AIR de Joconde.

Quelle fête
Ici s'apprête !
Mes amis, crions tous, crions : Alla !
Chantons notre auguste maître,
Dans ces lieux il va paraître...
Gloire, honneur ! honneur à notre pacha !
A ce pacha si juste et si bon.

SCHAHABAHAM.

C'est bon. (*6 fois.*)

CHOEUR.

Quelle fête, etc.

SCHAHABAHAM.

Ainsi donc, il est censé que nous sommes ici pour nous amuser; en conséquence, je déclare que le premier qui ne s'amusera pas sera empalé de suite.

MARÉCOT.

Premier rayon de la lumière éternelle, je

viens t'offrir mon hommage, et me précipiter à tes sacrés genoux pour baiser la poussière de tes souliers.

SCHAHABAHAM.

Baise, mon ami, mais sois gai, c'est l'ordre du jour... Ne m'as-tu pas promis que nous aurions une bête curieuse?...

MARÉCOT.

Oui, seigneur, un ours marin... voici justement son instituteur... j'ai l'honneur de le présenter à Votre Grandeur. Il parle.

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LAGINGEOLE.

SCHAHABAHAM.

J'aime beaucoup les ours, moi; ainsi, soyez le bienvenu, mon garçon.

ROXELANE, à part.

Dieux! me trompé-je?... c'est Lagingeole!... une connaissance de mon époux... l'intime de la maison!...

MARÉCOT, à Lagingeole.

Vous pouvez commencer, marchand de raretés.

LAGINGEOLE.

L'ours incomparable amené des forêts du Nord dans Paris, et de Paris dans ces augustes lieux pour les plaisirs du grand, du vertueux, du généreux Scha...

MARÉCOT.

Un si beau nom! Schahabaham.

LAGINGEOLE.

Schahabaham... va paraître à ses yeux.

ROXELANE, à part.

Qu'est devenu Tristapatte?

LAGINGEOLE.

Il ne s'agit point ici, messieurs et mesdames, comme tant d'autres pourraient vous le faire voir, d'une chèvre qui danse sur la corde, ou d'un chien savant qui joue aux dominos, ou fait des calculs d'arithmétique...

SCHAHABAHAM.

Comment, des chiens mathématiciens!... est-ce qu'il y en a?

LAGINGEOLE.

J'en attends, et j'aurai l'honneur de vous les offrir!... je vais commencer par vous distribuer le programme des exercices.

SCHAHABAHAM.

A la bonne heure, car je n'entends jamais rien à un concert quand je n'ai pas le programme.

LAGINGEOLE, en donnant un à Roxelane.

Lisez.

ROXELANE.

Que vois-je?... (Lisant.) « L'ours est votre « époux! Dissimulons!... »

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, L'OURS.

CHOEUR.

AIR : Dis-moi, cher Jeannot.

J'admire vraiment
Ce spectacle étrange;
J'admire vraiment
Cet ours étonnant.

ROXELANE, à part.

Grands dieux! quoi! c'est lui!
Comme ça le change!
Qui croirait qu'ici
Je vois mon mari?

CHOEUR.

J'admire, etc.

(Pendant ce temps l'ours danse avec un bâton.)

LAGINGEOLE.

Si Sa Grandeur daigne lui commander, il obéira.

SCHAHABAHAM.

Animal surprenant, dites-moi... (A part.) Ma foi, je ne sais quoi lui dire moi-même. (Haut.) Dites-moi, animal surprenant... surprenant animal... non, non, autre chose. Je suis curieux de l'entendre griffer sur la harpe un morceau de sa composition, comme on me l'a promis.

LAGINGEOLE.

Seigneur, vous allez être satisfait.

SCHAHABAHAM.

La musique est-elle vraiment de sa composition?

LAGINGEOLE.

Oui, seigneur, lisez le programme.

SCHAHABAHAM.

On l'aura sans doute un peu retouchée... Enfin nous allons en juger.

LAGINGEOLE.

Mesdames et messieurs, la plus grande attention, l'ours va commencer.

(L'ours griffe son air.)

CHOEUR.

AIR : C'est charmant! (des GARDES-MARINE.)

Quel talent! (*bis.*)
C'est divin, c'est admirable!
Quel talent! (*bis.*)
Cet ours n'a pas son semblable;
Sa méthode est admirable,
Sa touche est douce, agréable;
Plus d'un artiste estimable
N'en saurait pas faire autant.

SCHAHABAHAM, se levant.

On a beau dire, il n'y a que les Européens pour ces choses-là, un ours turc n'en ferait jamais autant. Dites-moi, l'homme, comment vous y êtes-vous pris pour instruire cet animal d'une manière aussi surprenante? Si vous répondez juste, je vous nomme gouverneur de mes enfants.

LAGINGEOLE.

Seigneur, vous prenez un ours; il faut pour cela qu'il soit jeune... Cependant il serait vieux, ce serait absolument la même chose. Vous l'élevez comme il faut... Je dis comme il faut, car là-dessus chacun a sa manière, et je n'en puis fixer aucune particulière. Vous lui donnez de l'éducation, et il se trouve instruit s'il profite de vos leçons.

SCHAHABAHAM.

Parbleu! vous m'étonnez autant que votre ours. Mais comment diable avez-vous pu le rendre musicien?

LAGINGEOLE.

Seigneur, je lui ai appris la musique.

SCHAHABAHAM.

Cet homme-là s'exprime avec une clarté, une facilité qui me surprennent!... Votre ours danse-t-il, mon ami?

LAGINGEOLE.

Oui, seigneur... Allons, Rustaut, allez inviter deux de ces dames.

(L'ours va vers Roxelane.)

SCHAHABAHAM.

Il invite Roxelane, c'est admirable!

LAGINGEOLE.

Ne craignez rien, mesdames, c'est un mouton.

(L'ours danse une allemande avec Roxelane et une autre sultane: au moment du baiser, il se détourne et presse Roxelane dans ses bras.)

ROXELANE, à part.

Quelle imprudence!

SCHAHABAHAM.

Que fait-il donc? Assez... que tout le monde se retire... tout le monde, excepté vous, l'homme aux bêtes...

LAGINGEOLE.

Je suis à vous.

SCHAHABAHAM.

Qu'on promène cet ours dans les jardins du palais; allez.

ROXELANE.

Ciel, protège mon époux et mon innocence.

CHOEUR.

Quelle fête, etc.

## SCÈNE XI.

SCHAHABAHAM, LAGINGEOLE.

LAGINGEOLE, à part.

Que signifie cela?... se douterait-il...?

SCHAHABAHAM.

Ils n'y sont plus... Je voulais vous prévenir d'une chose; c'est qu'il m'est venu une idée.

LAGINGEOLE.

Vrai?...

SCHAHABAHAM.

J'ai d'autres ours dans ma ménagerie, car je ne vous cache pas que je les affectionne singulièrement, et je me disais tout-à-l'heure que deux ours qui danseraient l'allemande, ce serait bien plus gracieux et bien plus singulier, parceque des femmes, ça dépare... Est-ce que vous ne pourriez pas donner à mes ours quelques leçons de danse?

LAGINGEOLE.

Ah! diable!

SCHAHABAHAM.

Mais, moi, je suis pressé de m'amuser; et si vous voulez commencer sur-le-champ, on va vous enfermer avec eux, rien qu'une petite demi-heure, cela suffira toujours pour les premières positions.

LAGINGEOLE.

Ah! mon Dieu!

SCHAHABAHAM.

Mais il faut vous dépêcher, parceque, voyez-vous, je suis naturellement la douceur même: mais quand mes gens me fâchent ou m'impatientent...

LAGINGEOLE.

Eh bien! quel parti prenez-vous?

SCHAHABAHAM.

Dame! je leur fais tout bonnement couper la tête.

LAGINGEOLE.

C'est un moyen, mais...

SCHAHABAHAM.

Moi, je trouve que cela tranche les difficultés.

LAGINGEOLE.

D'accord... mais s'il m'était permis là-dessus de vous présenter mon système d'économie politique...

SCHAHABAHAM.

Comment donc! présentez-le, je vous en prie.

LAGINGEOLE.

Vous savez, sans doute, ce que c'est que l'économie politique.

SCHAHABAHAM.

Allez toujours, allez toujours.

LAGINGEOLE.

Tenez, c'est moi qui serai l'exemple d'économie politique: croyez-vous que mes animaux ne soient pas aussi difficiles à conduire?... Mais, si je leur faisais couper la tête, où diable serait l'économie, je vous le demande?

SCHAHABAHAM.

C'est vrai!... cet homme-là est étonnant.

LAGINGEOLE.

Je me contente de leur faire administrer la bastonnade, une forte bastonnade; encore pas à tous, car il faut aller proportionnellement; et vous sentez que si je la faisais donner à mes serins savants... Mais je respecte en eux leur âge et leur faiblesse, et je ne leur donnerais même pas une croquignole.

SCHAHABAHAM.

Comment, une croquignole?

LAGINGEOLE.

Oui, une croquignole.

(Il fait le geste du doigt

SCHAHABAHAM.

Ah! vous voulez dire une pichenette?

LAGINGEOLE.

Non, croquignole est le mot.

SCHAHABAHAM.

Pichenette est plus usité.

LAGINGEOLE.

Tenez, voilà ce qui a tout brouillé en politique : on a cessé de s'entendre sur les mots, et alors...

SCHAHABAHAM.

On dit pichenette.

LAGINGEOLE.

On doit dire croquignole.

SCHAHABAHAM.

Voici justement mon conseiller intime qui s'avance vers nous, nous allons le prendre pour juge.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, MARÉCOT.

MARÉCOT, entrant d'un air effaré.

Seigneur...

SCHAHABAHAM.

Il ne s'agit pas de cela.

MARÉCOT.

Mais, seigneur...

SCHAHABAHAM.

Tais-toi, tais-toi, te dis-je, et réponds. (Il lui donne une pichenette sur le nez.) Comment appelle-t-on ça?

MARÉCOT.

Ça?

LAGINGEOLE.

Ne l'influencez pas. (Lui donnant une croquignole de l'autre côté.) Oui, ça.

MARÉCOT.

Aïe!... Hé bien, cela s'appelle une chiquenaude.

LAGINGEOLE.

Oh bien, alors, croquignole, pichenette, chiquenaude... Il y a un langage différent pour toutes les classes de la société.

MARÉCOT.

Seigneur...

SCHAHABAHAM.

Tu peux parler maintenant.

MARÉCOT.

D'après vos ordres, on avait laissé l'ours de monsieur se promener en liberté, et on vient de le surprendre...

SCHAHABAHAM.

Où ça?...

MARÉCOT.

Vous ne le devineriez jamais... aux pieds de la belle Roxelane.

SCHAHABAHAM.

C'est admirable!... un ours aux pieds de Roxelane... Et avait-il bon air?

MARÉCOT.

Mais l'air de quelqu'un qui fait une déclaration; il paraît que c'est un animal bien caressant que l'ours de monsieur.

SCHAHABAHAM.

Ah! il se lance dans la déclaration... C'est miraculeux!... je n'en ai jamais fait autant.

MARÉCOT.

Du reste, je l'ai fait conduire dans la petite ménagerie, ici près.

LAGINGEOLE.

Grands dieux! dans la ménagerie!... Pauvre Tristapatte!

MARÉCOT.

Oh! je présume que l'on peut compter sur sa sagesse; car il n'y a dans cette ménagerie que des oiseaux, des singes, des bipèdes enfin.

LAGINGEOLE.

Je respire. (Apercevant Tristapatte à travers les barreaux.) C'est lui, je le vois.

(Ils se font des signes.)

SCHAHABAHAM.

Je n'y tiens plus, il faut absolument que je le voie aux prises avec mon ours de la mer glaciale.

TRISTAPATTE, lui faisant signe de refuser.

Dis que je ne veux pas.

SCHAHABAHAM.

Je donne douze mille sequins, s'ils dansent ensemble la gavotte.

LAGINGEOLE, bas à Tristapatte.

Douze mille sequins!

TRISTAPATTE.

Ça m'est égal, refuse.

SCHAHABAHAM.

Mais il le faut, ou je me fâche. Eh bien! Marécot, que vous ai-je dit?... Allez me chercher la grande ourse de la mer glaciale, et l'amenez ici pendant que je vais avertir ces dames du spectacle qui va avoir lieu. (Revenant à Lagingeole.) Croyez-vous réellement qu'ils pourront danser la gavotte?

LAGINGEOLE.

Mais, seigneur...

SCHAHABAHAM.

Oh! je l'ordonne, d'abord... ainsi arrangez-vous... Je suis bon naturellement; mais je sais déployer de la sévérité quand il le faut; et si je n'ai pas de gavotte, je fais trancher la tête aux deux danseurs... ainsi qu'à vous, messieurs, et à tous les musiciens... Sur ce, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

## SCÈNE XIII.

MARÉCOT, LAGINGEOLE.

MARÉCOT.

C'est qu'il est homme à le faire... Et quel parti prendre?

LAGINGEOLE, à part.

Par exemple, si je sais comment me tirer de là, moi et le pauvre Tristapatte...

MARÉCOT.

Ah! seigneur Lagingeole, vous me voyez dans un embarras...

LAGINGEOLE, à part.

Parbleu! il n'y est pas plus que moi. (Haut.) Votre ours de la mer glaciale est donc bien méchant?

MARÉCOT.

Le pauvre animal ne fera jamais de mal à personne, il est mort ce matin.

LAGINGEOLE.

Mort, dites-vous?

MARÉCOT.

Eh oui!... et c'est sa peau que je voulais vous vendre ; mais le pacha ignore que son favori est défunt... Comment le lui apprendre, maintenant, sur-tout, qu'il compte sur lui pour danser la gavotte?... Il ne nous le pardonnera jamais, et je suis un homme perdu !

LAGINGEOLE.

Ah! mon ami, que c'est heureux!... Attendez, une idée lumineuse!... Dansez-vous un peu la gavotte?

MARÉCOT.

Je vous avoue que, dans ce moment, je n'ai pas trop le cœur à la danse.

LAGINGEOLE.

Il ne s'agit pas de cela... Vous dansez la gavotte?

MARÉCOT.

Dame! la gavotte, le rigaudon ; je ne m'en tirais pas mal autrefois.

LAGINGEOLE.

Eh bien! nous voila tirés d'affaire... Le pacha est bon homme dans sa férocité, et avec lui, le premier moment une fois passé... Venez, je vais vous expliquer... présider à votre toilette, et je cours après avertir le pacha que ses ordres sont exécutés, et que le bal va commencer.

MARÉCOT.

Comment, qu'est-ce que vous dites donc là?

LAGINGEOLE.

Oh! ne craignez rien de mon ours, j'en réponds, et je ne le quitterai pas.

ENSEMBLE.

AIR final du deuxième acte d'Honorine.

Dépêchons-nous,
Notre / Votre maître
Va paraître ;
Dépêchons-nous :
C'est ici le rendez-vous.

LAGINGEOLE.

Mais quel est ce bruit, s'il vous plaît!

MARÉCOT.

Sans doute quelque perroquet,
Ou quelqu'un de nos animaux
Qui se disent quelques gros mots.

ENSEMBLE.

Dépêchons-nous, etc.

TRISTAPATTE.

Finirez-vous?
Ils viennent me prendre en traître ;
Finirez-vous?
Je vais vous étrangler tous.

(Lagingeole et Marécot sortent.)

## SCÈNE XIV.

TRISTAPATTE, sortant par-dessus le mur de la petite ménagerie en désordre, la tête d'ours sous le bras, et descendant le long d'un arbre.

Piche, piche!... Ah! le maudit animal!... il croit peut-être qu'il me fera peur, et que je me laisserai faire... Il m'a joliment mordu, malgré ça; mais c'était en traître...Ah! mon Dieu! quel état que celui d'ours, puisqu'on ne peut même pas se faire respecter d'un singe! J'étais là dans mon coin, et je ne lui disais rien, quand il est venu m'attaquer... D'abord, le ciel est témoin que ce n'est pas moi qui ai commencé ; je suis connu, quand même! Mais, malgré ma candeur naturelle, je me suis dit : Je suis ours, enfin, et il faut que chacun tienne son rang... Je lui ai alongé un coup de griffe, et il m'a mordu... Aïe! faites donc l'ours, après cela, pour vous faire mordre, vous faire bastonner... Je demande s'il n'y a pas de quoi perdre la tête... et dans le désespoir où je suis, je ne sais pas qui pourrait me la remettre. (Regardant à gauche.) Mais on vient... Dieux! que vois-je? c'est la grande ourse de la mer glaciale. Où fuir? je n'aurai pas le temps de remonter chez moi. Remettons ma tête, il ne me fera peut-être pas de mal, me prenant pour son égal.

(Il remet sa tête.)

## SCÈNE XV.

TRISTAPATTE, en ours noir ; MARÉCOT, en ours blanc.

MARÉCOT, à part.

Le projet est bouffon ; mais s'il pouvait réussir... Eh bien! que vois-je donc là? C'est l'ours du seigneur Lagingeole... Il m'avait promis de ne pas le quitter... Ah! mon Dieu! s'il allait me dire quelque chose! si je pouvais l'attraper par sa chaîne...

TRISTAPATTE, à part.

Aïe! il s'avance vers moi!... Oh! oh!

MARÉCOT, reculant.

Mais il est sauvage!... Oh!

(Tous deux cherchent à s'éviter ; ils parcourent le théâtre dans le même sens, se heurtant en voulant fuir. Leurs têtes d'ours tombent du côté opposé.)

TOUS DEUX.

Bah!

TRISTAPATTE.

Comment, c'est vous !... vous êtes donc aussi dans les ours ?

MARÉCOT.

C'est donc vous, danseur de corde... je vous reconnais.

(Ils vont s'asseoir sur le trône.)

Comment se fait-il... ? Mais j'entends les fanfares, c'est le pacha !... vite à notre poste, ou nous sommes perdus !

(Ils ramassent précipitamment leurs têtes, et les troquent sans s'en apercevoir.)

## SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, SCHAHABAHAM, LAGINGEOLE, ROXELANE, SUITE.

LAGINGEOLE.

Oui, seigneur, vous allez être satisfait, et...

SCHAHABAHAM.

Mais que vois-je ?

LAGINGEOLE, à part.

Oh ! les maladroits ! qu'ont-ils fait ?

CHŒUR.

AIR du Bachelier de Salamanque.

Grands dieux ! la singulière chose !
Ciel ! par quel inconnu pouvoir
Ces ours, dans leur métamorphose,
Sont-ils moitié blanc, moitié noir ?

LAGINGEOLE, aux femmes.

Je vais être leur interprète ;
Oui, vos beaux yeux, sur mon honneur,
Peuvent faire tourner la tête.

SCHAHABAHAM.

Mais non la changer de couleur.

CHŒUR.

Grands dieux ! etc.

SCHAHABAHAM.

Au fait, comment se fait-il que mon ours blanc ait la tête noire, et mon ours noir la tête blanche ?

LAGINGEOLE.

C'est la chose la plus aisée à comprendre. (A part.) Que le diable les emporte !

SCHAHABAHAM.

Aisée à comprendre... c'est aisé à dire... expliquez-vous donc.

ROXELANE, à part.

O ciel ! comment reconnaître mon époux dans ce chaos d'ours ?

LAGINGEOLE.

Messieurs et mesdames, vous n'êtes pas sans avoir lu M. de Buffon et le traité d'Aristote sur les quadrupèdes ?

SCHAHABAHAM.

Certainement, nous les avons lus ; néanmoins, comment se fait-il qu'un ours qui avait la tête noire l'ait blanche maintenant ?

LAGINGEOLE.

Vous allez me comprendre de suite, parceque, Dieu merci, je ne parle pas à une buse, mais au grand Schahabaham, le prince le plus éclairé de l'Orient.

SCHAHABAHAM.

Vous êtes bien bon. Voyons.

LAGINGEOLE.

Cet animal fidèle sait qu'il a changé de maître, et vous êtes beaucoup trop instruit pour ne pas connaître l'effet de la douleur sur les ames sensibles... On a vu des personnes naturelles qui, dans l'espace d'une nuit, voyaient blanchir leurs cheveux à vue d'œil.

SCHAHABAHAM.

Ça, c'est vrai, je comprends... mais cet autre qui est blanc et qui a la tête noire ?

LAGINGEOLE.

Ah ! pour celui-là, je vous avoue que je suis fort embarrassé, et je ne crois pas... à moins cependant qu'il n'ait pris perruque, ce que je n'ose affirmer.

SCHAHABAHAM.

C'est impossible !... Je sais qui est-ce qui peut me rendre compte... Marécot !

MARÉCOT, en ours, se retournant vivement.

Plait-il ?

SCHAHABAHAM.

Il me semble qu'un des deux a parlé.

LAGINGEOLE.

C'est impossible !

SCHAHABAHAM.

Je l'ai bien entendu, peut-être... Je veux savoir lequel m'a répondu.

LAGINGEOLE.

Vous voyez qu'ils ne vous répondent pas.

SCHAHABAHAM.

C'est qu'ils y mettent de l'obstination... mais je vais leur apprendre à parler, moi : qu'on leur coupe la tête !

ROXELANE.

Ah ! seigneur, qu'allez-vous faire ?... au nom de Mahomet !...

SCHAHABAHAM.

Que ces femmes sont coquettes !... Parcequ'on a surpris un de ces ours à ses pieds... Mais je ne sais rien vous refuser, je vous permets d'en sauver un ; point de pitié pour l'autre.

ROXELANE, bas.

Que faire ? comment le reconnaître ?... Seigneur Lagingeole, lequel est mon mari ?

LAGINGEOLE.

Je n'y suis plus... je n'y entends plus rien...

« Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses. »

ROXELANE.

Je n'ose.

SCHAHABAHAM.

Mon grand estafier, tranchez le différend ; apportez-moi leurs têtes.

MARÉCOT et TRISTAPATTE, déposant leurs têtes aux pieds du pacha.

Tenez, voilà les têtes demandées.

SCHAHABAHAM.

Qu'est-ce que c'est que ça? mon conseiller en ours? eh! quelle est cette autre bête?

ROXELANE.

Seigneur, c'est mon époux.

SCHAHABAHAM.

Qu'entends-je?... ainsi donc tout le monde me trompait! ces ours n'étaient pas des ours; et madame qu'on m'avait donnée pour demoiselle... vengeance!...

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR : Grace, grace pour elle.

Grace, grace, grace, de grace. (*bis.*)

SCHAHABAHAM.

Mais laissez-moi donc avec vos graces! c'est bien mon intention aussi; mais vous m'en ôtez le mérite... Il faut que je m'amuse aussi, en leur faisant peur.

LAGINGEOLE.

Seigneur, quand me paiera-t-on mes émoluments comme gouverneur de vos enfants?

TRISTAPATTE.

Et moi comme ours, hein?

SCHAHABAHAM.

Il est bon, celui-là... Il m'en fait gober de toutes les couleurs,

Et, sa tête à la main, demandant son salaire.

Partagez les douze mille sequins.

AU PUBLIC.

AIR du vaudeville de Farinelli.

TRISTAPATTE, à Marécot.

Monsieur, c'est à vous de passer.

MARÉCOT.

Monsieur, c'est à vous, ce me semble.

TRISTAPATTE.

Monsieur, vous devez commencer.

MARÉCOT.

Eh bien donc, commençons ensemble.

TOUS DEUX, au public.

Je crains que plus d'un trait malin
Sur mon collégue et moi n'éclate;
Mais vous pouvez d'un coup de main
Nous sauver plus d'un coup de patte.

FIN DE L'OURS ET LE PACHA.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

# LES DEUX MARIS,

OU

# MONSIEUR RIGAUD,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR

MM. EUGÈNE SCRIBE ET VARNER;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 3 février 1819;

et reprise sur le théâtre du Vaudeville, le 5 février 1835.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

| | |
|---|---|
| M. DE SÉNANGE..... | M. VERNET. / M. HYPPOLITE. |
| ÉLISE, sa femme..... | Mlle PAULINE. / Mlle H. BALTHAZARD. |
| RIGAUD, receveur de l'enregistrement..... | M. LEFEINTRE aîné. |
| Mme RIGAUD, sa femme*..... | Mlle VICTORINE. / Mlle BROHAN. |
| GERTRUDE, gouvernante d'Élise..... | Mme BAROYER. / Mme GUILLEMIN. |
| LABRIE, domestique..... | M. ARNAL. / M. ARMAND. |

La scène se passe dans un château, au fond de la Touraine,

Le théâtre représente un salon élégant, une porte au fond et une à droite et à gauche; à la gauche du spectateur une table.

## SCÈNE I.

( Élise entrant à droite et Gertrude au fond. )

GERTRUDE, ÉLISE**.

ÉLISE.

Eh bien, Gertrude?

GERTRUDE.

Je vous disais bien, mademoiselle, qu'on n'avait point frappé et qu'il n'y avait personne à la porte du château.

ÉLISE.

A la bonne heure, je me serai trompée... tant mieux... car le cœur me battait déja... voilà pourtant, je crois, cinq heures passées.

GERTRUDE.

Eh! qui voulez-vous donc qui vienne?..... Depuis un an que vous avez perdu madame votre tante, et que vous m'avez fait venir habiter avec vous cet immense château, au fond de la Touraine, nous n'avons pas reçu une seule visite..... Dieu merci, nous n'attendons jamais personne, et je vous vois aujourd'hui d'une impatience, d'une inquiétude.....

ÉLISE.

Il est vrai... Il y a des jours où l'on ne peut rendre compte de ce qu'on éprouve.

GERTRUDE.

Nous y voilà... Je vous disais bien moi, que cette solitude finirait par vous ennuyer... que le cœur viendrait à parler... Ah!... si vous saviez ce que c'est que de rester demoiselle... Ce n'est pas parceque j'ai manqué trois mariages, mais certainement...

* Ce rôle ne doit point être joué en caricature, il est de l'emploi des premiers rôles ou des jeunes soubrettes.

** Toutes les indications sont prises à droite et à gauche du public. Les acteurs sont placés au théâtre comme ils le sont en tête de chaque scène : le premier toujours à la gauche du public.

ÉLISE.

Gertrude...

GERTRUDE.

Oui, mademoiselle, le dernier était en 98... je venais alors d'entrer dans votre famille en qualité de gouvernante; j'ai vu depuis tout le monde s'établir et je suis restée mademoiselle Gertrude.

ÉLISE, soupirant.

Ah! ma bonne!

GERTRUDE.

Eh bien! voyons, de la confiance... allons, je le vois, vous aimez.

ÉLISE.

Oh! mon Dieu, non.

GERTRUDE.

Vous êtes aimée.

ÉLISE.

Ce ne serait rien... je suis...

GERTRUDE.

Eh bien, quoi?

ÉLISE.

Je suis mariée!

GERTRUDE, stupéfaite.

Mariée! encore une!... comment, mademoiselle, avec cet air si doux, si tranquille!.. qui s'en serait douté?... moi qui vous prêchais... et quel est donc cet époux invisible?

ÉLISE.

Je ne le connais pas.

GERTRUDE.

On n'a jamais rien vu de pareil!... et voilà la première fois que vous m'en parlez.

ÉLISE.

Que veux-tu?... C'était un secret, et depuis le temps, j'avais presque oublié moi-même que j'étais enchaînée... j'étais encore en pension lorsque des intérêts de famille et la volonté de ma tante me firent contracter cet hymen; nous fûmes séparés en sortant de l'église, je vins habiter cette solitude... et jamais l'idée d'une entrevue ou d'un rapprochement ne s'était présentée à mon esprit lorsque cette lettre est venue troubler mon repos et renverser toutes mes idées... lis toi-même.

GERTRUDE.

J'en suis encore tout étonnée!... (Lisant.) « Paris, ce six décembre... Ma chère amie, « Adolphe de Sénange vient d'arriver ici... » Comment, M. de Sénange que j'ai vu si jeune! que j'ai presque élevé!... c'était un charmant enfant!... « Vous vous imaginez bien que « huit années de voyages l'ont un peu changé; « mais on s'accorde à lui trouver de l'esprit, « de la grace et la réputation d'un fort ai- « mable cavalier... Je ne doute point que cet « hymen qu'on lui a fait contracter si jeune « ne l'occupe beaucoup... »

ÉLISE.

Et moi donc!

AIR du vaudeville de Haine aux Hommes.

Las! par un bizarre devoir,
Il faut que je m'efforce à plaire
Aux yeux d'un époux, sans savoir
Quel est son cœur, son caractère.

GERTRUDE.

C'est terrible qu'il faille exprès
L'aimer avant de le connaître.

ÉLISE.

Eh! mon Dieu, ce sera, peut-être,
Encor plus difficile après.

Et quand je songe qu'aujourd'hui même il peut arriver...

GERTRUDE.

Mais je ne vois point cela.

ÉLISE, lui prenant la lettre.

C'est que tu ne lis pas... (Lisant.) « Il s'in- « forme de sa femme à tout le monde; mais, « vu l'extrême solitude où vous vivez, peu de « gens peuvent lui répondre, et je sais, par « un de ses amis intimes, qu'il part demain « pour se rendre auprès de vous. Il arrivera à « votre château, à pied, incognito, comme « un voyageur égaré qui demande l'hospita- « lité, décidé, selon les évènements, à se faire « connaître, ou à demander la dissolution « d'un hymen qui, peut-être, vous serait à « charge à tous les deux. » Eh bien, qu'en dis-tu?

GERTRUDE.

Je dis que ce mari-là vous conviendra; qu'il faut qu'il vous convienne.

AIR : De sommeiller encor, ma chère.

Malgré le temps, malgré l'absence,
Vous avez fait, assurément,
L'un en Afrique, l'autre en France,
Bon ménage jusqu'à présent.
Respectant le lien suprême,
Par qui vous fûtes attachés,
Ne vous brouillez pas le jour même
Où vous vous serez rapprochés.

ÉLISE.

J'y suis décidée, je ne demanderai jamais la rupture de ce mariage; mais, s'il l'exige, je serai prête à y souscrire... Tu vois que je n'y mets point d'amour-propre et que ma vanité blessée n'entre pour rien dans la crainte de lui déplaire... Mais, dis-moi, comment n'exciterais-je pas ses dédains, moi qui n'ai jamais quitté cette solitude, qui n'ai ni les talents, ni les graces des dames de la ville?..... J'en suis certaine, il va me trouver gauche, insipide... je m'en apercevrai, cela me troublera encore plus, et je ne pourrai pas lui dire un mot.

GERTRUDE.

Allons donc, mademoiselle.

ÉLISE.

Écoute: pour les premiers moments seulement, ne me nomme pas; dis que madame de

Sénange est absente, et désigne-moi comme une de ses amies.

GERTRUDE.

Tenez, mademoiselle, tous ces détours... ces épreuves-là portent toujours malheur... On ne saurait agir trop franchement... C'est vous, c'est moi! Ça vous convient-il? nous voilà! Moi qui vous parle, j'ai manqué mes trois mariages pour avoir voulu éprouver mes futurs, et, s'il s'en présente jamais un quatrième, je vous jure que je le prendrai sur parole.

ELISE.

N'importe! entends-tu, j'exige... Ah! mon Dieu! que nous veut ce valet?

## SCÈNE II.

RIGAUD; LABRIE, en grande livrée; GERTRUDE, ÉLISE.

LABRIE entre du fond.

Madame, c'est un homme qui est à la porte du château; il dit qu'il s'est égaré, qu'il ne reconnaît plus son chemin.

ÉLISE.

Eh bien?

LABRIE.

Il demande à entrer un instant, et à se sécher au feu de la cuisine, car il fait une neige et un froid...

ÉLISE, très émue.

Qu'on le fasse entrer ici! qu'on ait pour lui tous les soin, tous les égards...

LABRIE.

Oui, madame.

GERTRUDE.

Les plus grands égards, entendez-vous?

LABRIE.

Oui, mademoiselle.

ÉLISE.

AIR : Adieu, je vous fuis, bois charmant.

Dites qu'en cet appartement
A nous attendre je l'invite,
Que nous revenons dans l'instant.

GERTRUDE.

Madame, dépêchons-nous vite.
Quand il vient réclamer ses droits,
Et sur-tout qu'il vient en décembre,
On ne peut décemment, je crois,
Laisser l'hymen faire antichambre.

ÉLISE.

Viens, te dis-je, ma frayeur redouble, et j'ai besoin de me remettre quelques instants.

(Elles sortent à droite.)

## SCÈNE III.

LABRIE, puis RIGAUD, tenant sous le bras un petit sac de nuit en taffetas flambé.

LABRIE.

Par ici, monsieur, par ici.

RIGAUD.

C'est mille fois trop de bontés!... j'aurais aussi bien attendu en bas... je ne déteste pas le feu de la cusine... Diable! un beau château et de beaux appartements!

LABRIE.

Madame a dit qu'elle allait venir, et que si monsieur voulait se reposer et se rafraîchir...

RIGAUD.

Je n'en reviens pas!... les maîtres de ce château sont d'une politesse... Ma foi, j'en profiterai, car j'ai une soif et un appétit!...

LABRIE, s'inclinant.

Rouge ou blanc?

RIGAUD.

Comment, rouge ou blanc?... ah! ça m'est égal, je prends le temps comme il vient, les gens comme ils sont, et le vin comme il se trouve.

LABRIE.

Je vais monter à monsieur une bouteille de Bordeaux et une tranche de pâté.

(Il salue et sort.)

## SCÈNE IV.

RIGAUD, seul.

Une tranche de pâté et une bouteille de vin de Bordeaux! quel accueil on me fait!... on m'aura aperçu des fenêtres du salon... voilà ce que c'est que de voyager à pied; on ne va pas vite, il est vrai, mais qu'est-ce qui me presse?... qu'est-ce que j'ai en perspective?... Madame Rigaud et mon bureau d'enregistrement... j'arriverai toujours assez tôt, et je peux déposer un instant ce havresac conjugal que, nouvelle Pénélope, madame Rigaud a cousu elle-même de ses pudiques mains.

(Il met le sac sur la table.)

AIR : Gai, Coco.

Bien loin d'être volage,
Toujours fidèle et sage,
J'offre dans mon ménage
La raison
D'un Caton.
Mais si, loin de ma femme,
Le hasard me réclame,
S'il faut quitter ma dame,
Alors, la mort dans l'ame
Et poussant un soupir,
Je dis, prêt à partir,
Bonsoir à ma femme,
Bonjour au plaisir.

C'est terrible les femmes!... parceque j'ai eu

quelques succès dans ma jeunesse; parceque j'ai eu le malheur (car c'en est un) d'être signalé comme un homme à bonnes fortunes, je ne peux pas m'absenter une quinzaine de jours sans que soudain ma femme ne me décoche une douzaine d'épîtres fulminantes de tendresse, et cela sous prétexte qu'elle est jalouse!... mais est-ce ma faute à moi si je suis doué de quelque sensibilité, d'une tournure entraînante, d'une amabilité contagieuse?... Je ne peux pas me refaire et empêcher les aventures qui me tombent de tous côtés.

## SCÈNE V.

RIGAUD; GERTRUDE, entrant d'un air mystérieux, et à voix basse.

GERTRUDE.

Monsieur!

RIGAUD.

Qu'est-ce que c'est?

GERTRUDE, de même.

Monsieur est sans doute ce beau voyageur... à qui nous avons donné l'hospitalité?

RIGAUD.

Moi-même.

GERTRUDE, à part.

C'est bien cela... il a une excellente figure, et j'étais bien sûre que je le reconnaîtrais rien qu'à l'air de famille. (Mystérieusement.) Madame est encore à sa toilette et j'en ai profité pour venir vous prévenir... on m'a recommandé le secret, mais c'est pour votre bonheur à tous deux; chut!

RIGAUD, à part.

A qui en a-t-elle donc?

GERTRUDE.

On vous attendait avec impatience; on vous aime déja.

RIGAUD, d'un air étonné.

Hein? On m'aime déja?...

GERTRUDE.

Silence!... On voulait se déguiser, vous éprouver; mais à quoi bon toutes ces précautions? On ne saurait trop se hâter d'être heureux... et vous-même, pourquoi feindre plus long-temps? Vous êtes dans votre maison, une femme charmante vous attend... vous voyez que j'en sais autant que vous.

RIGAUD, à part.

Je dirai même plus... (Haut.) Ah çà, pour qui me prend-on?

GERTRUDE.

Pour le propriétaire de ce château... pour le mari de ma belle maîtresse.

RIGAUD, vivement.

Hein?... Comment dites-vous?... Répétez-moi cela, je vous en prie. (A part.) Ma foi, voilà une bonne fortune que je ne cherchais pas, mais mon étoile l'emporte!

GERTRUDE.

AIR: Le briquet frappe la pierre.

Reconnaissez-vous Gertrude
Qui vous fit marcher, courir?

RIGAUD.

J'en ai quelque souvenir.

GERTRUDE.

Moi, j'en ai la certitude,
(A part.)
Quoique depuis ce temps-là
Il ait changé... c'est bien ça.

RIGAUD.

(A part.)
Adviendra ce qui pourra;
J'ai beau renoncer à plaire,
Du monde me retirer,
On s'obstine à m'adorer:
Il faut bien se laisser faire,
Puisque l'on ne peut enfin
Lutter contre son destin.

GERTRUDE.

Mais silence avec madame; ne dites pas que je vous ai prévenu, et attendez le moment de vous déclarer... ça ne tardera pas.

RIGAUD.

Ma femme... est donc gentille?

GERTRUDE.

Charmante, fraîche et jolie comme on l'est à vingt ans.

RIGAUD.

Et cette propriété?

GERTRUDE.

Superbe!... des bois, des prés, des vignes.

RIGAUD.

Ah! des vignes!... nous avons donc de bon vin?

GERTRUDE.

Vous en jugerez... une cave admirable!...

RIGAUD, à part.

Parbleu! je ne serais pas fâché une fois en ma vie d'être propriétaire, ne fût-ce que pour un quart d'heure... Il me semble que c'est un de ces rôles qu'on peut jouer sans avoir appris... (Haut.) Ma foi, madame...

GERTRUDE.

Dites donc Gertrude.

RIGAUD.

Eh bien! oui, ma chère Gertrude... oui, oui, c'est tout ce que j'ai à vous dire.

GERTRUDE.

Et c'est tout ce que je voulais.

RIGAUD.

Ça n'était pas difficile... Hein? qui vient là? Est-ce la tranche de pâté?...

## SCÈNE VI.

RIGAUD, LABRIE, GERTRUDE.

LABRIE.

Madame n'est point là?

GERTRUDE.

Que lui veut-on?

LABRIE.

Je venais apprendre à madame un accident qui est arrivé dans le chemin creux; une espèce de diligence a versé non loin d'ici.

GERTRUDE, montrant Rigaud.

Parlez à monsieur.

LABRIE, étonné.

Comment!

GERTRUDE.

Prenez les ordres de monsieur.

RIGAUD, à part.

C'est bien le moins que je fasse pour eux ce qu'on vient de faire pour moi. (Haut.) Qu'on vole au secours de ces voyageurs, et qu'on s'empresse de les recevoir.

AIR de Julie ou le Pot de fleurs.

La maison, les vins et la table,
Il faut tout offrir, tout donner.
Dès qu'il s'agit d'obliger son semblable,
Moi, je ne sais rien épargner.
Dans le bonheur que le hasard m'apporte,
Je ne suis pas de ceux qui, par bon ton,
Ont oublié, dès qu'ils sont au salon,
Qu'ils étaient naguère à la porte.

GERTRUDE, à part.

Quelle bonté! je le reconnais bien là.

RIGAUD.

Je reviendrai savoir s'il ne leur manque rien... le plus pressé, je crois, est de me rendre présentable; (à Gertrude.) car je n'ai pas trop l'air d'un maître de maison.

LABRIE.

Je vais montrer à monsieur la petite chambre d'en haut.

GERTRUDE.

Qu'est-ce que c'est?... L'appartement du premier, entendez-vous?... le grand appartement.

LABRIE.

Mais; c'est celui qui est à côté de la chambre de madame.

GERTRUDE.

Qu'importe! exécutez ce qu'on vous dit... ces gens-là font des questions... Eh! allez donc, Labrie.

(Pendant ce temps, Rigaud a ouvert son porte-manteau, et en a retiré une chemise, une cravate et des bas.)

RIGAUD, à part.

Diable! ne nous négligeons pas... Allons, Rigaud.

GERTRUDE.

Ne vous donnez pas la peine, on va vous porter cela... Labrie!... Je vais voir moi-même s'ils vous ont allumé du feu, si tout est en ordre.

RIGAUD.

Voilà bien la meilleure femme que j'aie jamais vue... Ma chère Gertrude, où est mon appartement?

GERTRUDE, lui indiquant la porte à gauche.

Le voici.

(Rigaud sort.)

## SCÈNE VII.

GERTRUDE, seule.

La meilleure femme! qu'il est aimable!... Je vais donner un coup d'œil à son appartement... et cette diligence qui arrive... et madame donc, je veux la prévenir que son mari est charmant, qu'il lui convient à merveille... mais j'ai bien fait de m'en mêler; sans cela, ces pauvres enfants ne se seraient jamais entendus... Ah! mon Dieu! déjà un monsieur et sa femme qui viennent de ce côté!... dépêchons-nous.

(Elle sort du côté de l'appartement de Rigaud.)

## SCÈNE VIII.

Mme RIGAUD, en costume de voyage élégant; SÉNANGE, lui donnant le bras et portant son sac.

SÉNANGE, à la cantonade.

C'est inutile, nous n'avons besoin de rien; soignez ces dames et les autres voyageurs.

MADAME RIGAUD.

Ah! les maudites voitures! J'avais beau crier au postillon : Vous allez verser! vous allez verser! ça n'a pas manqué... juste au milieu d'une ornière, et sans l'hospitalité qu'on veut bien nous accorder en ce château...

SÉNANGE.

Je me félicite de m'être trouvé là au moment pour vous porter secours. (A part.) Ça ne pouvait pas mieux tomber; je me suis glissé à la faveur de la diligence.

MADAME RIGAUD.

Ah! monsieur, que ne vous dois-je pas?... On ne pouvait y mettre plus de délicatesse... de galanterie... Eh bien! je l'ai toujours dit, depuis que le maître de poste de l'île Bouchard a organisé ses pataches en célérifères, on ne voit que des accidents.

AIR : Lise épouse l'beau Germance.

Grace à cette mode anglaise,
Au lieu de huit on tient seize,
Et sur ce haut phaéton,
On se croit presque en ballon.
Ces voitures qu'on redoute
Ont acquis le droit, dit-on,
De verser sur chaque route,
Par brevet d'invention.

SÉNANGE.

Vous ne vous êtes point blessée?

MADAME RIGAUD.

Non, mais cette aventure nous fait perdre deux heures!... Imaginez-vous, monsieur, que je poursuis mon mari, qui depuis huit jours devrait être de retour... Mais il n'en fait jamais

d'autres. Il part en diligence et revient toujours à pied... voyant qu'il n'arrivait pas, je me suis mise en route pour aller à sa rencontre.

SÉNANGE.

Je vois que madame a les passions vives.

MADAME RIGAUD.

Non, monsieur... Autrefois, je ne dis pas, j'étais l'exigeante, la tendresse même; mais vous sentez qu'on se lasse de tout, et maintenant mon parti est pris; plus de reproches, de querelles; je ne veux plus me venger de mon mari qu'en le faisant enrager de tout mon cœur.

SÉNANGE.

Voilà certainement une intention louable, et pour peu que madame soit vindicative... (A part.) Je suis bien heureux que ce ne soit pas là ma femme.

MADAME RIGAUD.

A quoi sert la jalousie?... A se tourmenter, à se créer des soupçons... (Apercevant la valise que Rigaud a déposée sur la table.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois là!

SÉNANGE.

Qu'avez-vous donc?

MADAME RIGAUD.

Rien. (A part.) Mais cela ressemble étrangement au porte-manteau de M. Rigaud... je le connais trop bien pour me tromper!

RIGAUD, dans la coulisse, à haute voix.

C'est bon, ma chère Gertrude; qu'on ait soin de me faire chauffer mes pantoufles.

MADAME RIGAUD.

Qu'entends-je?... C'est bien lui!

(Elle s'élance vers la porte.)

## SCÈNE IX.

LES MÊMES; GERTRUDE, sortant de l'appartement à gauche, et l'arrêtant sur la première marche.

GERTRUDE.

Eh bien! où allez-vous donc?

MADAME RIGAUD, embarrassée.

Rien... Je connais la personne qui est dans cet appartement... et je voudrais...

GERTRUDE.

Comment, vous connaissez...! Eh bien donc! silence, ne dites rien.

MADAME RIGAUD.

Que je ne dise rien?... Savez-vous que c'est?...

GERTRUDE.

Eh bien! oui, c'est le maître de la maison; mais il est ici incognito, à cause de madame... vous saurez tout cela plus tard; la déclaration n'a pas encore eu lieu.

MADAME RIGAUD.

Ah! la déclaration n'a pas encore eu lieu!... j'arrive au bon moment.

SÉNANGE, qui pendant ce temps a toujours regardé vers la porte à droite.

Je ne vois rien paraître. (A Gertrude.) Me serait-il permis de parler à madame de Sénange?

GERTRUDE, à part.

Et lui aussi?... encore une visite! ces pauvres époux n'auront pas un moment pour se voir. (A Sénange.) Ça ne se peut pas, madame ne sera point au château d'aujourd'hui, elle fait des visites dans les environs... (à madame Rigaud.) et monsieur n'est pas visible.

MADAME RIGAUD, à part.

J'en suffoque! mais il vaut mieux se contenir, se modérer, voir jusqu'où il poussera la perfidie, et le confondre par ma présence. (A Sénange.) Vous ne venez pas, monsieur?

SÉNANGE.

Vous m'excuserez; je suis à vous dans l'instant.

(Madame Rigaud sort par le fond.)

## SCÈNE X.

GERTRUDE, SÉNANGE.

SÉNANGE.

De sorte que madame de Sénange n'est point au château?

GERTRUDE.

Non, monsieur, je vous l'ai déja dit.

SÉNANGE, regardant à droite.

Eh! dites-moi, quelle est cette jolie personne que je viens d'entrevoir?

GERTRUDE.

C'est... c'est une demoiselle... une amie de madame... (A part.) Mon Dieu! ce monsieur est bien curieux!

## SCÈNE XI.

GERTRUDE, SÉNANGE; ÉLISE, en grande parure.

ÉLISE.

Et cette Gertrude qui ne revient pas...! (Apercevant Sénange.) Ah! mon Dieu! c'est lui!

(Ils se saluent profondément.)

SÉNANGE.

On m'a assuré, mademoiselle, que madame de Sénange n'était point au château?

ÉLISE, à part.

C'est bien; Gertrude a suivi mes ordres. (Haut.) Je suis fâchée que madame de Sénange ne soit point ici.

SÉNANGE.

Je ne m'aperçois plus de son absence.

AIR: Quand l'Amour naquit à Cythère.

J'aurais pourtant, mademoiselle,
Voulu la voir et lui parler;
On m'a tant dit qu'elle était belle!

ÉLISE.

Hélas! je commence à trembler.

SÉNANGE.

Quoique l'on vante votre amie,
Je ne saurais me figurer
Qu'elle puisse être aussi jolie.

ÉLISE.

Je commence à me rassurer.

SÉNANGE, à part.

Ah! si c'eût été là ma femme, j'aurais été trop heureux!

ÉLISE.

Madame de Sénange ne reviendra que demain.

GERTRUDE, appuyant.

Oui, que demain.

ÉLISE.

Mais, comme son amie, elle m'a chargée de faire les honneurs de chez elle... et j'espère que monsieur me fera le plaisir de passer cette journée au château?

GERTRUDE.

Qu'est-ce qu'elle dit donc?

SÉNANGE.

Madame... (A part.) J'ai peur que l'amie de ma femme ne soit beaucoup trop jolie.

ÉLISE.

Vous avez, dites-vous, à parler à madame de Sénange?

SÉNANGE.

Oui, il est vrai, j'avais à lui parler; mais je crois que maintenant ce que j'aurais à lui dire serait inutile... je préfère lui écrire... croyez, madame, qu'un devoir indispensable peut seul m'empêcher d'accepter votre invitation.

AIR de Montano et Stéphanie.

Voilà (*bis.*)
Celle dont je rêvais l'image,
Voilà (*bis.*)
Celle que j'adorais déja.
Hélas! quel dommage,
J'ai formé d'autres nœuds!
L'honneur m'engage
A fuir loin de ces lieux.

ÉLISE, SÉNANGE.

Voilà (*bis.*)
Celui / Celle } dont je rêvais l'image,
Voilà (*bis.*)
{ Celui qui me charmait déja,
{ Celle que j'adorais déja.

(On peut passer ce morceau.)

## SCÈNE XII.

ÉLISE, GERTRUDE.

ÉLISE.

Oh! je le comprends, c'est bien lui... voilà l'idée que je m'en faisais... ah! Gertrude, j'en suis enchantée.

GERTRUDE.

Eh de qui?

ÉLISE.

De lui.

GERTRUDE.

De lui!... de ce monsieur qui n'a rien dit?

ÉLISE.

C'est égal!... nous nous entendions si bien!.. quel air de bonté!... mais aie soin au moins qu'il ne parte pas, car je me reproche déja de l'avoir trompé et de ne lui avoir pas dit sur-le-champ que j'étais sa femme.

GERTRUDE.

Sa femme!... mais ce n'est pas là votre mari.

ÉLISE.

Comment, ce n'est pas là...

GERTRUDE.

Il a, ma foi, une bien autre tournure... Je l'ai vu, je lui ai parlé... allez, madame, vous en serez enchantée! Eh bien! madame, qu'avez-vous donc?... vous vous trouvez mal?

ÉLISE.

Non, non, ce n'est rien... Mais celui-là?...

GERTRUDE.

Celui-là est un habitant de ce département, qui pour son plaisir, ou ses affaires, voyage en diligence avec sa femme.

ÉLISE.

Sa femme!

GERTRUDE.

Oui, une petite femme à laquelle il donnait le bras en entrant.

ÉLISE, à part.

Ah! qu'ai-je fait?

GERTRUDE.

Mais l'autre, quelle différence!... si vous saviez comme il m'a reçue... Ma bonne Gertrude!... Il a le cœur sur la main, en un instant il m'a tout avoué; qu'il était votre mari, qu'il venait vous éprouver; mais qu'il voulait encore garder le secret; ainsi, motus.

ÉLISE, douloureusement.

Plus de doute.

GERTRUDE.

Tenez, le voici... Regardez-moi un peu quelle tournure et quel aplomb! Il est encore mieux que tout-à-l'heure.

## SCÈNE XIII.

ÉLISE; RIGAUD, en grande parure; GERTRUDE.

RIGAUD.

AIR: Vivent les amours qui toujours.

Salut, ô vous à qui je dois
Le bon accueil qu'aujourd'hui je reçois;
Ces lieux sont enchantés, je crois,
On est chez vous, ma foi,
Comme chez soi.

Rien n'est si frais
Que vos bosquets :
Rien de si beau
Que cet ancien château.
C'est divin !
Je ne vois enfin,
Que vous ici
Qui soyez mieux que lui.

Salut, etc.

(A Gertrude.) C'est qu'elle est charmante, ma femme !

GERTRUDE.

N'est-il pas vrai?... mais elle est si émue de l'idée de vous voir.

RIGAUD.

Je connais cela... (Haut à Élise.) C'est un événement bien extraordinaire que celui... qui fait que des gens... qui ne se sont jamais vus, se trouvent attirés l'un vers l'autre par une espèce de sympathie.

GERTRUDE, bas.

Prenez garde d'en trop dire.

RIGAUD, de même.

Sois tranquille, je vais compliquer mon style. (Haut.) En vérité, si je ne croyais pas aux attractions soudaines... je ne pourrais expliquer ce qu'on éprouve en entrant dans ce château ; on y est comme sous l'influence d'un charme magique... qui semble vous interdire la possibilité de tout mouvement rétrograde.... (A Gertrude.) Eh bien ! toi, qui craignais que je ne me fisse trop comprendre, qu'en dis-tu ?

GERTRUDE, de même.

C'est bien. (Haut.) Hein ! madame, est-ce là parler ?

(Elle passe *.)

ÉLISE, très émue.

Je ne doute point, monsieur... que votre arrivée en ces lieux... ne soit un grand bonheur... pour nous... mais, avant de nous expliquer davantage, permettez-moi de me recueillir... de rassembler mes idées... je ne vous le cache pas, je suis en ce moment dans un trouble...

RIGAUD.

Qui a bien son côté flatteur, et quand nous nous connaîtrons mieux...

ÉLISE.

Oui, je dois chercher à détruire les impressions défavorables que cette réception a pu vous faire naître ; vous n'êtes pas bien pressé, je crois, de continuer votre voyage?

RIGAUD.

Mon Dieu, rien ne me gêne, et j'ai du temps devant moi.

AIR : Tenez, pour vous rendre gaillard (LA LAITIERE SUISSE).

Faut-il venir ou s'en aller,
Je suis l'homme le plus commode.

(A part.)

Bravo ! l'on vient de m'installer ;
Moi, j'aime assez cette méthode.
Entre deux ménages que j'ai,
Je prends, heureux propriétaire,
L'un pour domicile obligé
Et l'autre pour un pied à terre.

GERTRUDE, avec intention.

Vous vous plaigniez tout-à-l'heure, madame, d'être obligée de souper seule ; pourquoi monsieur ne vous ferait-il pas l'honneur...? (bas.) aux termes où vous en êtes, vous ne pouvez vous dispenser de l'inviter.

ÉLISE.

Eh bien ! dispose, ordonne, fais tout ce que tu voudras... ah ! ma bonne, je n'y tiens plus, et je me sens prête à pleurer.

## SCÈNE XIV.

GERTRUDE, ÉLISE, RIGAUD, SÉNANGE.

SÉNANGE.

Non, je ne partirai pas ; il faut absolument que je lui parle. (Apercevant Rigaud.) Quel est cet homme?

RIGAUD.

Souper en tête-à-tête !... en honneur je suis trop heureux.

(Il baise la main d'Élise.)

SÉNANGE.

Mille pardons, mademoiselle, ma présence est sans doute importune, et je me retire.

ÉLISE.

Non, monsieur.

SÉNANGE.

Je vois que cette retraite n'est pas aussi inaccessible que vous le disiez... je ne partais pas sans quelque crainte lorsque je songeais aux dangers que vous pouviez y courir... mais je vous quitte bien plus rassuré, en voyant en quelle compagnie je vous laisse.

RIGAUD, à part, après l'avoir salué.

Quel est ce monsieur si pincé?

ÉLISE.

J'ignore, monsieur, de quoi vous pouvez vous plaindre?

SÉNANGE.

Moi, madame, me plaindre... Eh ! qui m'en aurait donné le droit?... Je me disais seulement qu'il était souvent moins cruel de perdre certaines personnes que de renoncer à l'estime qu'on avait d'elles... qu'il y avait des sentiments qu'on regrettait d'avoir éprouvés... et des illusions dont on était bien cruellement détrompé.

ÉLISE.

Grand Dieu ! quelle idée a-t-il donc de moi?... vous êtes bien prompt dans la manière dont vous accordez ou retirez votre estime,

* Gertrude, Élise, Rigaud.

monsieur; vous vous hâtez de juger avec bien de la sévérité une plaisanterie que j'avais crue innocente et dont je vois maintenant les conséquences... Je vous ai dit ce matin que madame de Sénange était absente, que j'étais une de ses amies; je vous ai trompé, et, quelque opinion que puisse vous donner de moi ce mensonge, je sens qu'il faut vous avouer la vérité : je suis... madame de Sénange elle-même.

SÉNANGE, avec transport.

Comment! Il serait vrai!... L'ai-je bien entendu! Vous seriez...?

RIGAUD, appuyant en le saluant.

Oui, monsieur.

ÉLISE.

C'est vous dire assez que je ne puis vous entendre... et que ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser. (A Rigaud.) Je suis bien fâchée, monsieur, de trahir votre incognito, mais les circonstances où nous nous trouvons rendent cette explication indispensable... Quoique monsieur ne soit qu'un étranger, je tiens aussi à son estime, et je vous prie de lui apprendre vous-même qui vous êtes, et les liens qui nous unissent... Viens, Gertrude.

(Elles sortent à droite.)

## SCÈNE XV.

### RIGAUD, SÉNANGE.

SÉNANGE, à part.

Qui vous êtes... et les liens qui nous unissent! qu'est-ce que cela signifie! (Haut.) Et vous, monsieur, qui semblez exercer ici une si grande influence, m'apprendrez-vous enfin quels rapports existent entre vous et madame de Sénange?

RIGAUD.

Des rapports assez simples et assez naturels... Je suis son mari.

SÉNANGE.

Comment, vous êtes?...

RIGAUD.

Son mari... on m'attendait, je me suis fait reconnaître, vous devinez le reste.

SÉNANGE.

Eh! y a-t-il long-temps que monsieur est de retour?

RIGAUD.

J'arrive à l'instant même.

SÉNANGE.

Allons, il n'y a que demi-mal.

RIGAUD.

Quoi qu'il en soit, je me ferai toujours un vrai plaisir de vous recevoir, et je vous prie de vous regarder comme l'ami de la maison.

SÉNANGE.

Il n'y a qu'une petite difficulté... c'est que j'ai beaucoup connu le mari de madame de Sénange.

RIGAUD.

Ah! diable!... C'était peut-être le premier.

SÉNANGE.

Comment, le premier!... Est-ce qu'elle serait veuve?

RIGAUD.

C'est-à-dire veuve, jusqu'à un certain point... parceque... voyez-vous... je ne vous dirai pas au juste...

SÉNANGE.

Comment, vous ignorez si votre femme est veuve?

RIGAUD.

J'ignore... j'ignore... non, monsieur; mais enfin, si je veux l'ignorer... si j'ai des raisons pour cela... ce sont des affaires de famille, et ce n'est pas à un étranger à vouloir pénétrer... C'est vrai! il y a une foule de gens qui veulent ainsi se mêler des affaires des autres... Enfin, monsieur, c'est ma femme! Je ne sors pas de là... ça répond à tout.

## SCÈNE XVI.

### RIGAUD, SÉNANGE, Mme RIGAUD.

MADAME RIGAUD, à Sénange.

Ah! monsieur, je vous trouve à propos; je venais vous raconter...

RIGAUD, l'apercevant et restant stupéfait.

Dieu! c'est ma femme!

SÉNANGE, prenant madame Rigaud par la main.

Sa femme!... Ah çà, monsieur, vous êtes donc le mari de tout le monde?

RIGAUD.

Il ne s'agit pas de cela... Je veux savoir comment madame, qui devrait être chez elle, se trouve aujourd'hui dans ce château.

SÉNANGE.

Elle y est avec moi.

RIGAUD.

Avec vous, monsieur?... vous m'apprendrez, je l'espère, quelle espèce d'intimité existe entre vous et madame!

SÉNANGE.

Parbleu! monsieur, c'est ma femme.

RIGAUD.

Comment, votre femme?

SÉNANGE, à part.

Puisqu'il prend la mienne, je puis bien à mon tour... (A madame Rigaud.) Ne me démentez pas.

MADAME RIGAUD.

Soyez tranquille, j'ai ma revanche à prendre.

RIGAUD.

Quoi!... vous oseriez me soutenir ici même...?

MADAME RIGAUD, à Sénange d'un air étonné et montrant Rigaud.

Mais, mon ami, quel est donc ce petit monsieur ?

RIGAUD.

Comment, mon ami !... et devant moi, en ma présence !... il y a au moins des personnes qui y mettent des procédés.

MADAME RIGAUD, toujours d'un air étonné.

En vérité, monsieur, je ne vous connais pas, je ne sais d'où vient le trouble et l'agitation où je vous vois.

SÉNANGE, bas à madame Rigaud.

C'est bien, c'est ça... allons, du courage, tutoyez-moi un peu, n'ayez pas peur.

MADAME RIGAUD, à Sénange, hésitant d'abord un peu.

Mais, mon ami, regarde donc comme sa figure est bouleversée !... tu devrais appeler du secours, car il va se trouver mal.

RIGAUD.

Tu devrais !... je ne sais plus où j'en suis !... et je ne reconnais pas là ma femme ! Ma chère amie, tâchez de vous rappeler, de me reconnaître... C'est moi, Narcisse Rigaud, receveur de l'enregistrement à l'île Bouchard, je suis connu.

MADAME RIGAUD.

Rigaud... mais attendez donc... nous avons une parente assez éloignée, qui me ressemble beaucoup, par parenthèse, et qui a épousé quelqu'un de ce nom-là... Estelle Rigaud.

RIGAUD.

C'est cela.

MADAME RIGAUD.

Ah ! c'est votre femme !... je vous en fais mon compliment... Comment se porte-t-elle ?... (A Sénange.) Dis donc, mon ami, tu l'as vue à Paris ; une petite femme d'un caractère charmant ! certainement ce serait affreux de ne pas la rendre heureuse, car elle le mérite sous tous les rapports.

RIGAUD, stupéfait.

En vérité, je ne sais si je veille, ou si je dors.

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme.

Ce sang-froid qui me désespère
Me confond et trouble mes sens,
Comment cela s'est-il pu faire ?...
Plus je cherche et moins je comprends.
D'accidents quel triste amalgame !
Comment retrouver sans émoi
Ma femme qui n'est pas ma femme,
Avec un moi qui n'est pas moi ?

SÉNANGE, à madame Rigaud.

C'est un homme qui a perdu la tête... rassure-toi, ma bonne amie. (Lui baisant la main.)

RIGAUD.

Ah ! c'en est trop et je n'y tiens plus. (Se mettant à genoux.) Ma femme ! madame Rigaud, je vous demande grace.

## SCÈNE XVII.

SÉNANGE, Mme RIGAUD, RIGAUD, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Que vois-je !... Comment, ici même M. de Sénange aux pieds d'une autre que...! mais levez-vous donc, si madame venait...

RIGAUD.

Et qu'est-ce que ça me fait ?

GERTRUDE.

Ce que ça lui fait... moi, qui en avais une si haute opinion !

RIGAUD.

Ma chère amie, je vous en supplie.

GERTRUDE.

Sa chère amie !... quel comble de scandale !... mais prenez garde, si ce n'est pour la morale, qu'au moins ce soit pour vous... vous ne voyez pas le mari de cette dame, qui est là, qui vous regarde ?

RIGAUD, toujours à genoux, se tournant du côté de Gertrude.

Comment, son mari ?

GERTRUDE.

Lui-même.

(Sénange fait passer madame Rigaud à sa droite et se trouve près de Rigaud.)

RIGAUD.

Et elle aussi... ah ! ça ne plaisante pas, êtes-vous bien sûre qu'ils soient ?...

GERTRUDE.

Tout ce qu'il y a de plus mari et femme ; regardez plutôt.

RIGAUD, prenant la main de Sénange pour celle de sa femme.

Ah ! c'en est trop !... je ne souffrirai pas davantage...

SÉNANGE.

Ni moi non plus, monsieur ; et si vous parlez encore à ma femme, vous m'entendez ?

RIGAUD.

Eh bien ! oui, monsieur, je suis prêt à vous suivre. (Regardant madame Rigaud.) Ça ne lui fait rien... Nous verrons, je ne vous dis que cela ! (Même jeu.) Elle ne se déclare pas... Allons, sortons ! (Fausse sortie.) Ah çà, mais elle ne m'arrête pas, je crois qu'elle me laisserait tuer.

MADAME RIGAUD.

Monsieur est le maître de disposer de lui.

RIGAUD.

Allons, tout sentiment de délicatesse est éteint en elle.

AIR : Un homme pour faire un tableau.

Tous vos forfaits seront transmis
Aux yeux de la race future,
Et de la femme à deux maris,
Vous retracerez l'aventure

(A part.)

Quel que soit le sort des combats,
Au sang-froid dont elle fait preuve,
On voit qu'elle est bien sûre, hélas!
De n'être pas tout-à-fait veuve.

MADAME RIGAUD.

Je vais tout disposer pour notre départ.

(Elle sort.)

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, excepté Mme RIGAUD.

RIGAUD.

Par exemple, si je la laisse partir...

GERTRUDE, le retenant.

Mais madame de Sénange qui vous attend à souper et qui sans doute va venir...

RIGAUD.

Qu'elle vienne, qu'elle s'en aille, ça m'est égal... j'ai bien d'autres choses en tête!...Vous lui direz... non, vous ne lui direz rien... Ah! le maudit château!... Allons encore supplier ma femme et tâchons de nous faire reconnaitre.

(Il sort.)

## SCÈNE XIX.

SÉNANGE, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Voilà pourtant les hommes!... qui se serait attendu à cela de M. de Sénange?

SÉNANGE, en souriant.

Allons, il y a là-dessous quelque quiproquo qu'il faut achever d'éclaircir.

GERTRUDE.

Ma maîtresse qui est si bonne, ne méritait certainement pas un tel mari.

SÉNANGE.

Ma bonne Gertrude, il faut que je parle à ta maîtresse.

GERTRUDE.

Dans ce moment elle n'est disposée à voir personne, et vous moins que tout autre.

SÉNANGE.

Eh pourquoi?

GERTRUDE.

Pourquoi?... pourquoi?...vous le savez peut-être bien... qui peut expliquer les femmes d'aujourd'hui? un compliment, un coup d'œil, et crac voilà un cœur pris... mais vous n'en serez pas plus avancé pour cela, vous n'avez rien à espérer... et je vous conseille de partir au plus tôt; votre voiture doit être prête.

SÉNANGE.

Non, je ne partirai pas sans l'avoir vue... tu ne sais donc pas que je l'aime... que je l'adore?

GERTRUDE.

Et c'est à moi que vous l'avouez!

SÉNANGE.

Oui; tu me serviras, tu me feras obtenir un moment d'entretien.

GERTRUDE.

Ah çà, mais, où en sommes-nous?... dans quel siècle vivons-nous?... Je vous déclare que madame vous a positivement défendu sa porte.

SÉNANGE.

Eh bien! attends; un seul mot, rien qu'un mot d'explication. (Il écrit.) Dès qu'elle l'aura lu... Je te jure que ça ne contient rien que d'honnête et de raisonnable...(Écrivant toujours.) Un moment d'entretien.

GERTRUDE.

Dieu me pardonne, il demande un rendez-vous!

SÉNANGE, écrivant toujours.

Si tu savais dans quel motif... Les intentions les plus louables... « de vous aimer toujours. » Oh! je signe... Va, il n'y a rien à craindre; tiens, porte-lui ce billet.

GERTRUDE.

Jésus Maria! le ciel m'en préserve!

SÉNANGE, apercevant Labrie.

Tiens, porte ce billet à ta maîtresse.

GERTRUDE.

Labrie, je vous le défends.

SÉNANGE.

Et moi, je te l'ordonne! (Lui donnant de l'argent.) Prends, et va vite.

LABRIE.

Écoutez donc, mademoiselle; dans ces cas-là, il n'y a que le poids qui décide.

SÉNANGE.

Et songe qu'il y aura une réponse.

(Labrie sort à droite.)

## SCÈNE XX.

SÉNANGE, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Une réponse!... Vit-on jamais une pareille audace?... Apprenez, monsieur, qu'il n'y aura d'autre réponse que l'ordre de vous faire mettre à la porte du château.

SÉNANGE.

J'ose espérer le contraire.

GERTRUDE.

En vérité, il ne doute de rien... Apprenez que ma maîtresse est trop raisonnable... qu'elle a été élevée par moi, monsieur, et que je connais ses principes comme les miens.

## SCÈNE XXI.

LES MÊMES; ÉLISE, entrant précipitamment, la lettre de Sénange à la main.

SÉNANGE.

C'est elle!

ÉLISE, avec joie, à Sénange.

Comment, il serait possible!... Ah! monsieur, que je vous demande d'excuses!

GERTRUDE, étonnée.

Elle vient elle-même!

ÉLISE.

Gertrude, laisse-nous, et que personne ne puisse entrer ici.

GERTRUDE, à part.

J'en reste muette. (Haut.) Comment, madame!...

SÉNANGE.

Vous l'avez entendu, Gertrude; laissez-nous.

GERTRUDE, à part.

Allons, on a jeté un sort sur la maison, et maintenant je n'oserais pas même répondre de moi.

(Elle sort par le fond.)

## SCÈNE XXII.

### SÉNANGE, ÉLISE.

AIR de Céline.

ÉLISE.

De votre présence soudaine
Mon cœur aurait dû m'avertir.

SÉNANGE.

Oublions un instant de peine
Qu'efface un instant de plaisir.

ÉLISE.

Du bonheur me créant l'image,
Sans te connaître je t'aimais;
Je vais t'aimer bien davantage,
A présent que je te connais. } *bis.*

(On entend la voix de Rigaud au dehors, Sénange se met à genoux, et baise la main d'Élise.)

## SCÈNE XXIII.

### RIGAUD, entrant; SÉNANGE, ÉLISE.

RIGAUD.

Allons, elle n'en démordra pas... impossible de lui faire avouer qu'elle est madame Rigaud. (Apercevant Sénange aux pieds d'Élise.) Que vois-je! c'est encore ce monsieur, qui est aux pieds de mon autre... qu'est-ce que vous faites donc là, s'il vous plaît?

SÉNANGE.

Vous le voyez bien, je suis son mari.

RIGAUD.

Ah çà, entendons-nous; vous êtes donc aussi le mari de tout le monde?... et vous, madame, je trouve bien inconvenant qu'étant tacitement mon épouse...

ÉLISE.

Moi, monsieur! vous vous trompez sans doute... Dieu merci, je ne la suis point et ne l'ai jamais été.

RIGAUD.

Là, c'est comme tout-à-l'heure, le même refrain... de deux femmes voilà que je n'en ai plus... après tout, il n'y a pas de quoi se désoler, je me retrouve garçon; qui perd gagne... je redeviens un célibataire aimable, et je reprends la route de Paris, où m'attendent de nouveaux triomphes.

(Il va pour sortir.)

## SCÈNE XXIV.

### RIGAUD, Mme RIGAUD, ÉLISE, SÉNANGE, GERTRUDE.

MADAME RIGAUD, qui a entendu les derniers mots et qui le ramène en le prenant rudement par le bras.

Non pas, monsieur, et avant que vous retourniez à Paris, je vous ferai voir du chemin.

RIGAUD, se frottant le bras.

Aye! je te retrouve donc enfin... et mon cœur te reconnaît à la vivacité de tes transports.

MADAME RIGAUD.

Oui-da, c'est donc ainsi que vous preniez votre parti? vous étiez déjà d'un calme, d'une tranquillité...

RIGAUD.

Que veux-tu, ma chère amie, je me croyais veuf! maintenant que me reste-t-il à desirer?... je retrouve madame Rigaud, mon bureau d'enregistrement et le bonheur!

## SCÈNE XXV.

### RIGAUD, Mme RIGAUD, GERTRUDE, ÉLISE, SÉNANGE.

GERTRUDE, entrant, un petit paquet sous le bras.

Madame, je viens vous faire mes adieux; je ne puis plus long-temps rester dans cette maison.

ÉLISE, montrant Sénange.

J'espère pourtant que lorsque M. Sénange, mon mari, t'en priera...

GERTRUDE.

Quoi! c'est monsieur?... Ah! que de pardons...!

RIGAUD.

Et moi donc, monsieur, je ne sais comment m'excuser à vos yeux; avoir osé prendre votre femme pour un instant!...

SÉNANGE.

Ah! monsieur, nous sommes quittes.

MADAME RIGAUD.

Et à bon marché; mais une autre fois ne t'y fie pas, parceque...

RIGAUD.

Je sais ce que tu veux dire.

GERTRUDE.

Ah! Dieu merci, les mœurs ont été respectées.

CHŒUR.

Allons, plus de voyage;
Il faut, c'est bien constant,
Pour faire un bon ménage
Qu'un mari soit présent,
Présent, toujours présent.

RIGAUD, à sa femme.

J'ai senti renaître ma flamme,
Abjurant la légèreté;
Je veux, tout entier à ma femme,
Être sans cesse à ton côté;
Là tous mes jours seront des jours de fête.

AU PUBLIC.

Malgré cela, venez le soir chez nous,
Pour éviter à deux tendres époux
L'ennui d'un trop long tête-à-tête.

FIN DES DEUX MARIS.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINE,
n° 4, boulevart d'Enfer.

# UN DUEL
SOUS
# LE CARDINAL DE RICHELIEU,

DRAME EN TROIS ACTES, MÊLÉ DE COUPLETS,

PAR

MM. LOCKROY ET EDMOND BADON;

Représenté pour la première fois, sur le théâtre national du Vaudeville, le 9 avril 1832.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

| | |
|---|---|
| MARIE DE ROHAN-MONBAZON, veuve du connétable de Luynes | Mme Albert. |
| Le comte DE CHALAIS, favori de Louis XIII | M. Adrien. |
| Le duc DE CHEVREUSE | M. Volnys. |
| ARMAND DE RETZ, abbé de Gondi | M. Émile Taigny. |
| DE FIESQUE, capitaine des gardes du cardinal | M. Dérouvère. |
| DE SUZE, BALAGNIER, SOUBISE, jeunes seigneurs. | M. Perrin. M. Balari. M. Prosper. |
| AUBRY, secrétaire du comte de Chalais | M. Armand. |
| Un Domestique du duc de Chevreuse | M. Cassel. |
| Un autre Domestique | M. Lacombe. |
| Un Huissier du cabinet du roi | M. Lejeune. |
| Un Gentilhomme ordinaire | M. Auterno. |
| Seigneurs et Dames de la Cour, Domestiques du duc de Chevreuse, Archers. | |

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du Louvre; portes au fond; à gauche, les appartements du roi; à droite, ceux de la reine.

### SCÈNE I.

CHALAIS, assis, un billet à la main; AUBRY, debout devant lui *.

AUBRY.

On m'a répondu que le cardinal était toujours fort malade; cependant je n'ai pu le voir.

CHALAIS.

C'est bien.

AUBRY.

Voilà trois jours qu'aucun gentilhomme n'est venu de la part du roi s'informer de la santé de M. de Richelieu, et cette subite indifférence a été remarquée au Palais-Cardinal.

CHALAIS.

Qu'importe?

AUBRY.

Comme la dernière entrevue du roi et de son éminence a été fort animée, on commence à craindre une disgrace, et on l'attribue à monsieur le comte.

CHALAIS.

Il suffit.

AUBRY.

C'est sans doute pour prévenir le coup qui

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre: le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur; ainsi de suite.

le menace, que le premier ministre négocie avec la reine.

CHALAIS.

Comment?

AUBRY.

Au moment où j'arrivais au Palais-Cardinal, la surintendante de sa maison, madame la connétable de Luynes, en sortait.

CHALAIS.

Madame de Luynes! se peut-il?... laisse-moi.

AUBRY.

Monsieur le comte restera-t-il au bal chez la reine?

CHALAIS.

Je ne sais... oui... ne m'attends que fort tard.

(Aubry sort par le fond.)

## SCÈNE II.

CHALAIS, seul.

Marie chez le cardinal! quel motif a pu l'y conduire? et quel secret a-t-elle aussi à me confier? (Il lit le billet qu'il tient à la main.) « Ne « suivez pas la chasse aujourd'hui; avant que « le roi soit rentré, je viendrai par la porte se- « crète de la reine. » Je sens encore sa main trembler en glissant ce billet dans la mienne. Elle qui, pendant une année, n'a répondu à mon amour que par un intérêt bien ménagé, bien calculé, changer aussi brusquement! Ah! je suis injuste: alors même qu'elle repoussait mes hommages, n'ai-je pas vu des larmes briller dans ses yeux? elle m'aime!... Pourquoi me flatter de cet espoir? Mais le temps passe; le roi va rentrer... c'est elle!

## SCÈNE III.

CHALAIS; LA DUCHESSE, entrant par la porte de la reine. Elle est pâle et fort agitée.

CHALAIS.

Ah! madame, qu'ai-je fait pour mériter tant de bonheur?

LA DUCHESSE.

Écoutez-moi, monsieur de Chalais. C'est par amitié pour la reine, pour moi, peut-être, que vous avez engagé une lutte avec Richelieu.

CHALAIS.

Ah! pour vous, pour vous seule. Sans vous, ce titre de favori, je l'abandonnerais à tous ceux qui l'envient. Les insensés! ils ne savent pas ce que c'est que de passer sa vie avec un roi faible, triste, ombrageux; d'écouter ses plaintes, de souffrir ses caprices, de partager son ennui. Ils appellent cela du pouvoir, du bonheur. Ah! je ne connais, moi, d'autre bonheur que d'être aimé de vous d'autre ambition que de vous plaire.

LA DUCHESSE.

Eh bien! ce pouvoir qui vous pèse, si je venais l'implorer? si j'avais un service, une grace à vous demander?

CHALAIS.

A moi? oh! ne me trompez pas.

LA DUCHESSE.

Oui, c'est à votre pitié que je m'adresse. Apprenez que, ce matin même, monsieur de Chevreuse a eu le malheur de tuer en duel de Launay, le neveu du cardinal. Les lois sur le duel sont terribles, et Richelieu inexorable: vous êtes tout-puissant sur l'esprit du roi; suppliez-le d'assoupir cette affaire, obtenez du moins des délais; donnez à monsieur de Chevreuse le temps de fuir, de se soustraire aux poursuites dirigées contre lui; enfin, monsieur, sauvez-le! sauvez-le!

CHALAIS.

Est-ce la reine, madame, qui prend au duc de Chevreuse un si vif intérêt, ou bien...? Pardon... Mais ce trouble, cette douleur... sans doute mes craintes sont injustes.

LA DUCHESSE.

Monsieur de Chalais, vous avez mon amitié, mais mon cœur doit être fermé pour vous à tout autre sentiment: mon devoir me l'ordonne.

CHALAIS.

Votre devoir? et cependant vous êtes veuve et maîtresse de votre main. Ah! vous n'êtes pas franche. Mieux valait me dire que j'avais un rival, un rival préféré, et ne pas feindre de partager des sentiments que vous n'éprouviez pas.

LA DUCHESSE

Ah! monsieur! que vous me reprochez durement l'intérêt que je vous ai témoigné! Voilà notre sort, à nous autres pauvres femmes; on s'empare d'un mot, d'un regard, on tourmente notre pensée, on interprète nos sentiments, et plus tard on se croit en droit de nous adresser des reproches; ou bien, lorsqu'on est sûr d'avoir lu dans notre cœur, lorsqu'une émotion nous trahit, oh! alors on s'applaudit d'un aveu, auquel notre volonté est restée étrangère, sans s'inquiéter de savoir s'il peut blesser notre réputation, ou si nous avons osé nous le faire à nous-mêmes.

CHALAIS.

Regardez-vous comme un outrage l'offre de ma main?

LA DUCHESSE.

Eh! monsieur, savez-vous si la mienne est libre?

CHALAIS.

Comment?

LA DUCHESSE.

Savez-vous si je ne suis pas coupable en vous écoutant, et si M. de Chevreuse ne devrait pas avoir toutes mes pensées?

CHALAIS.

Ah! oui, les serments que vous lui avez faits...

LA DUCHESSE.

Ils sont sacrés, monsieur, c'est mon mari. Depuis deux ans, nous sommes secrètement unis.

CHALAIS, accablé.

Mariée!

LA DUCHESSE.

Après la mort de monsieur de Luynes, je me refusai d'abord à contracter un nouveau lien; mais ma famille le voulut, et je fus obligée de céder. Monsieur de Chevreuse a caché jusqu'à ce jour son mariage, par crainte du cardinal, qui voulait m'unir à son neveu, ce même de Launay qui ce matin a péri dans ce malheureux duel.

CHALAIS.

Mariée!...

LA DUCHESSE.

Eh bien! monsieur, vous étonnez-vous encore de ma douleur, et refuserez-vous de me servir?

CHALAIS.

Non, madame, non.

AIR : T'en souviens-tu !

C'en est donc fait, plus d'espoir qui me flatte :
Il faut du sort accepter les arrêts.
Ne craignez pas que ma douleur éclate;
Non, je saurai renfermer mes regrets.
Loin de me plaindre, ah! je vous remercie,
Puisqu'un aveu détruisait mon bonheur,
Puisqu'un seul mot désenchantait ma vie,
D'avoir au moins prolongé mon erreur. (*bis.*)

Mais mon secours pourra-t-il maintenant vous être utile? Monsieur de Chevreuse vient d'être arrêté.

LA DUCHESSE.

Arrêté! ah! le cardinal me l'a caché. En me refusant sa grace, il savait que sa victime ne pouvait lui échapper. Plus d'espoir! ô mon Dieu!

CHALAIS.

Et ne suis-je pas là, madame? n'avez-vous pas compté sur moi? ( On entend le son du cor. ) Le roi rentre au château : je vais me jeter à ses pieds. Dieu me donne la force de surmonter ses craintes! Lui demander l'impunité pour monsieur de Chevreuse, c'est lui demander le renvoi du cardinal. Beaucoup l'ont tenté qui se croyaient comme moi à la veille de réussir; tous l'ont payé de leur tête. Oh! cela ne m'effraie pas : je vous ai sacrifié mon repos, mon bonheur; ma vie de plus, qu'importe? adieu, madame.

( Il fait un mouvement pour entrer dans le cabinet du roi. )

LA DUCHESSE.

Monsieur de Chalais, ne me quittez pas ainsi; ne me laissez pas avec cette affreuse pensée que je serai la cause de votre ruine. Vos paroles, vos regards, tout me tue. Que faut-il donc que je vous dise? c'est mon mari qu'on va conduire à l'échafaud; mon mari... et quand je demande sa grace, je ne fais que remplir le plus sacré des devoirs.

CHALAIS.

Oui, madame, qui oserait vous blâmer? et d'ailleurs n'est-ce pas lui dont les soins ont su vous plaire?

LA DUCHESSE.

Oui, monsieur, oui.

CHALAIS.

N'est-ce pas lui que vous avez préféré?

LA DUCHESSE, presque à elle-même.

Vous n'étiez pas à la cour, alors.

CHALAIS.

Ah! j'avais besoin de ce mot.

LA DUCHESSE, très vivement.

Je n'ai rien dit qui vous autorise à penser...

CHALAIS, de même.

Oh! ne craignez rien! votre parole est là, là, dans mon cœur; elle n'en sortira jamais. Restez ici; adieu, madame.

( Il entre chez le roi. )

## SCÈNE IV.

LA DUCHESSE, seule.

Mon secret m'a échappé. Malheureuse! oserai-je encore paraître devant lui? Ah! son cœur est généreux, il est noble; il n'abusera pas d'un aveu arraché à ma faiblesse et qu'aucune parole à l'avenir ne viendra confirmer. Je recevrai ses soins avec plus de réserve encore, de froideur; j'éviterai, s'il le faut, sa présence... Il en mourra, car il m'aime de toutes les forces de son ame; et moi!... ah! un amour comme le sien eût fait le bonheur de toute ma vie! ( Écoutant près du cabinet du roi. ) Je n'entends rien. Réussira-t-il? S'il allait échouer! s'il se perdait pour moi! Serait-ce donc la première fois que Louis aurait livré à son ministre la tête de ses amis? J'aurais dû n'exposer personne; j'aurais dû me jeter moi-même aux genoux du roi... Ah! mon Dieu! mon Dieu!... j'ai cru entendre... non... et cette fête qui va commencer!

## SCÈNE V.

LA DUCHESSE, DE FIESQUE, BALAGNIER; ils entrent par le fond.

DE FIESQUE, à Balagnier.

Nous arrivons beaucoup trop tôt, monsieur. Ah! pardon, belle dame, je ne vous avais pas aperçue. Nous étions loin de nous attendre à cette bonne fortune; mais puisque nous vous avons les premiers rencontrée, nous pouvons

nous dire maintenant les plus heureux des gentilshommes qui assisteront à la soirée de la reine.

BALAGNIER.

Et pourtant toute la noblesse de France s'y trouvera, je crois. Un bal chez sa majesté est un évènement, c'est presque un miracle.

LA DUCHESSE.

En effet...

DE FIESQUE.

On dit que le roi lui-même doit y venir.

LA DUCHESSE.

Je ne sais... oui... il l'a promis.

BALAGNIER.

Cela donne un air de fête à cette pauvre cour, si triste depuis que le cardinal est aux affaires.

DE FIESQUE.

Il fallait que son éminence fût malade pour qu'on s'amusât.

LA DUCHESSE, à part.

Rien, encore rien!

BALAGNIER.

Ma foi, j'ai craint que le ministre ne vînt troubler nos plaisirs. Je viens de voir entrer un officier de ses gardes dans le cabinet du roi. Il est porteur d'un message.

LA DUCHESSE, à part.

Ah! tout est perdu!

BALAGNIER.

Heureusement votre présence et ces apprêts nous rassurent.

(On entend sonner très fort dans l'appartement du roi.)

LA DUCHESSE.

On a sonné.

DE FIESQUE.

Vous paraissez souffrante, madame?

BALAGNIER.

En effet, nous n'avions pas remarqué cette agitation.

LA DUCHESSE.

Oh! ce n'est rien, messieurs; une légère indisposition... La fatigue causée par les apprêts de cette fête... Elle a été donnée si inopinément! La reine n'a songé qu'au plaisir du bal.

DE FIESQUE.

Et elle vous en a laissé les embarras?

LA DUCHESSE.

Oui... oui... c'est cela; mais rien ne sera oublié, j'espère, et j'aurai fait de mon mieux.

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; UN HUISSIER, sortant du cabinet du roi.

L'HUISSIER, une lettre à la main.

Pour madame la connétable de Luynes, de la part du roi.

(Il remet la lettre et sort.)

LA DUCHESSE, ouvrant précipitamment la lettre.

La grace! Ah! Chalais! je vous devrai tout.

(Elle va pour sortir.)

DE FIESQUE, bas à Balagnier.

Que signifie...? (Haut.) Eh quoi! madame, vous vous éloignez souffrante comme vous l'êtes? permettez que j'appelle quelqu'un.

LA DUCHESSE.

Non, messieurs, non, c'est inutile: je me sens tout-à-fait remise maintenant; tout-à-fait, je vous assure. Nous nous reverrons dans un instant au bal, et j'espère vous y paraître plus aimable qu'ici. Monsieur de Fiesque, vos galanteries vous coûteront cher; je compte sur vous pour le premier menuet. Adieu, messieurs, adieu; à tout-à-l'heure.

(Elle sort par le fond.)

## SCÈNE VII.

DE FIESQUE, BALAGNIER.

DE FIESQUE.

Que pensez-vous de ce brusque changement?

BALAGNIER.

Eh parbleu! ce que vous en pensez vous-même. Il se trame quelque chose contre le cardinal, et ce bal donné ici à l'improviste m'a tout l'air d'une fête en réjouissance de sa chute.

DE FIESQUE.

S'il est une fois disgracié, je gage que le pouvoir reviendra à Monsieur. Il est toujours prêt, lui.

BALAGNIER.

Ce serait fâcheux pour vous, que son éminence vient de nommer capitaine de ses gardes.

## SCÈNE VIII.

DE SUZE, DE FIESQUE, BALAGNIER, SEIGNEURS.

DE SUZE.

Salut, de Fiesque. Eh bien! que dit-on de nouveau chez le cardinal?

DE FIESQUE.

Oh! pas grand' chose. Mais vous, de Suze, qui êtes un raffiné, donnez-moi donc des détails sur le duel de ce matin entre le duc de Chevreuse et de Launay. Il paraît que l'affaire s'est passée à merveille, et que de Launay a reçu un furieux coup d'épée. Est-il mort?

DE SUZE.

A-peu-près; et son médecin s'est chargé de l'achever.

DE FIESQUE.

Maubreuil, son second, ne l'a-t-il pas vengé? c'est une bonne lame.

DE SUZE.

Maubreuil avait affaire à plus fort que lui, à ce cher abbe de Gondi, qui d'un coup d'estoc l'a cloué sur place. Tout l'avantage est resté du côté de Chevreuse. Victoire complète.

BALAGNIER.

L'abbé de Gondi! mais c'est un vrai diable que ce petit abbé. Il a à peine l'âge de recevoir les ordres, et voici son troisième duel de ce mois.

DE SUZE.

Que voulez-vous? c'est un cadet de famille Il a endossé la soutane malgré lui, et il se bat pour qu'on la déchire. Eh! justement le voici.

BALAGNIER.

Par la messe! il est fou. Venir au Louvre le soir, après avoir aidé le matin à tuer le neveu du cardinal!

## SCÈNE IX.

DE SUZE, GONDI, (même costume que les autres seigneurs, mais tout noir, grand feutre sans plumes, un rabat.) DE FIESQUE, BALAGNIER, SEIGNEURS.

GONDI. (Il est entré en fredonnant et avec la plus grande gaîté.)

Eh! bonjour, de Suze! que tu es beau aujourd'hui! te voilà épanoui comme une rose. Et ta maîtresse? cette cruelle, cette rebelle, ne rend-elle point les armes à ce beau front, à cette moustache si bien troussée? mais c'est à en mourir!

DE FIESQUE, à voix basse.

Prends garde, l'abbé! l'air du Louvre ne te convient pas aujourd'hui. Attends du moins que de Launay soit rétabli ou enterré; autrement le cardinal...

GONDI.

Laissez-moi donc avec votre cardinal : je viens de le siffler, votre cardinal.

DE FIESQUE.

Le siffler! par la morbleu! il ne te manquait plus que cela.

GONDI.

Eh! certainement! ignorez-vous que Richelieu a la manie d'être à-la-fois bel esprit et homme d'état! Il vient tout-à-coup de s'apercevoir qu'il est né poëte. (Éclat de rire des seigneurs.) C'est une bonne fortune pour la France et pour nous.

AIR : Au temps heureux de la chevalerie.

Sa tyrannie est enfin moins sévère,
Il se corrige et veut nous égayer.
Tous ces impôts qui nous pesaient naguère
Sont désormais plus légers à payer.
S'il faut le jour redouter sa puissance,
S'il faut se taire et payer en tremblant...
Le soir au moins la liberté commence;
On peut alors siffler pour son argent. (*bis.*)

Je sors du théâtre : cette fameuse Mirame, qu'il croyait un chef-d'œuvre! eh bien! chute complète. J'ai sifflé son éminence avec délices, et le parterre a demandé le Cid.

## SCÈNE X.

DE SUZE, GONDI; SOUBISE, arrivant du fond; DE FIESQUE, BALAGNIER, SEIGNEURS; puis CHALAIS, sortant du cabinet du roi.

SOUBISE.

Grande nouvelle, messieurs! mais nouvelle positive, qui vous sera confirmée demain. Richelieu est disgracié.

TOUS.

Que dis-tu?

GONDI, riant.

Ah! parbleu, ce serait charmant.

DE FIESQUE.

Voici Chalais qui sort de chez sa Majesté, il peut nous apprendre... (Tout le monde remonte. A Chalais, en traversant le théâtre *.) Que penser de la nouvelle qui se répand, monsieur le comte? est-il vrai que le premier ministre soit remercié?

CHALAIS.

On le dit, messieurs; mais je n'en suis pas mieux instruit que vous.

(Il remonte la scène, puis vient s'asseoir sur un fauteuil près du cabinet du roi.)

DE SUZE, bas aux autres.

Il fait le discret; la disgrace est positive.

GONDI, très étourdiment.

Vive Dieu! nous en voilà donc débarrassés. Ce maudit cardinal nous nuisait sous tous les rapports. Figurez-vous que depuis quelques jours il avait pour maîtresse la plus jolie femme de Paris.

DE SUZE.

Tu veux parler, sans doute, de la jeune Ninon de Lenclos? mais tu te trompes, Gondi. Elle a refusé les cent mille écus que le cardinal lui a fait offrir par Marion Delorme.

GONDI.

Vous n'y êtes pas.

SOUBISE.

Eh morbleu! c'est la propre nièce du cardinal?

GONDI.

Vous n'y êtes pas.

DE FIESQUE, à demi-voix.

Ce petit abbé ne respecte personne. Je gage qu'il veut parler de la reine?

GONDI.

Vous n'y êtes pas.

DE SUZE.

Pas encore? nous finirons par trouver cependant.

* Chalais, de Fiesque, de Suze, Gondi, Soubise, Balagnier.

SOUBISE.

AIR du vaudeville du Baiser au porteur.

Je la connais, c'est une du théâtre.

BALAGNIER.

Non, mais plutôt Parabère ou Lisieux.

DE SUZE.

Ou bien encor d'Aumont, qui l'idolâtre.
Nous cherchons mal; ces souvenirs sont vieux...

SOUBISE.

Ah! Châtillon, qui le suit en tous lieux.

DE SUZE.

Ou Pardaillan, cette beauté divine
Qui pour lui plaire a quitté Montbrisons?

GONDI, qui à chaque nom a compté sur ses doigts en riant.

Heureux prélat, qui peut, sans qu'on devine,
Nous faire ainsi compter jusqu'à huit noms! (*bis.*)

BALAGNIER.

Quelle est-elle enfin?

(Chalais descend la scène et se rapproche avec curiosité*.)

DE FIESQUE.

De grace, messieurs, laissez-le. Vous lui ferez faire quelque folie : il est déja à moitié gris.

GONDI.

Eh! veux-tu bien te taire, toi, de Fiesque? ou tu ferais croire qu'il s'agit de ta femme.

(Rire général.)

DE FIESQUE.

Par la morbleu!

(De Suze le calme en riant.)

GONDI. (Tout le monde se rapproche de lui.)

Ah çà, vous me promettez le secret? car je ne voudrais pas la compromettre.

DE SUZE.

Oui... certainement.

GONDI.

Eh bien! messieurs, vous connaissez tous madame de Luynes?

CHALAIS, traversant vivement la scène, et marchant droit à Gondi.

Madame de Luynes! en êtes-vous bien sûr, monsieur l'abbé?

(Tout le monde s'écarte**.)

GONDI.

Vous le prenez sur un ton un peu haut, monsieur le comte; cependant je veux bien vous dire qu'aujourd'hui même, je l'ai vue entrer mystérieusement au Palais-Cardinal.

CHALAIS.

Et ce sont là toutes vos preuves pour l'attaquer dans son honneur? savez-vous, monsieur, quel motif la conduisait chez Richelieu?

GONDI.

Je ne suis pas si avant que monsieur le comte dans sa confidence.

* Chalais, de Fiesque, de Suze, Gondi, Soubise, Balagnier.

** De Fiesque, de Suze, Chalais, Gondi, Soubise, Balagnier.

CHALAIS.

Apprenez qu'elle allait demander la grace de... d'un de ses parents.

GONDI.

Oui, et de manière à n'être pas refusée, monsieur le comte.

(Rire général.)

CHALAIS.

Ah! c'en est trop! et puisqu'il n'y a personne ici qui ose prendre la défense d'une femme, qui ose venger sa réputation indignement calomniée, c'est moi, monsieur, moi, qui vous dirai que vous mentez.

GONDI.

Vrai Dieu! vous m'en rendrez raison.

CHALAIS, mettant l'épée à la main.

A l'instant!

GONDI, saisissant celle de Soubise, qui est près de lui.

Volontiers!

DE SUZE, passant derrière Chalais et écartant tout le monde.

Franc jeu! franc jeu! faites place, messieurs, franc jeu!

DE FIESQUE, se jetant entre eux.

Y pensez-vous, messieurs? dans l'intérieur du palais, presque sous les yeux du roi!

PLUSIEURS SEIGNEURS.

Arrêtez!

(On les sépare.)

CHALAIS.

Eh bien! demain, au Pré-aux-Clercs, à six heures.

GONDI.

Où vous voudrez, pourvu que je sente cinq minutes seulement votre épée contre la mienne.

CHALAIS.

Nous nous battrons avant le lever du soleil, monsieur l'abbé, pour ne pas gâter votre teint.

DE SUZE, bas à Gondi.

Ceci t'apprendra à mettre dans tes médisances un peu plus de circonspection. On ne sait pas à qui l'on s'adresse.

SOUBISE, de même.

Te voilà corrigé?

GONDI, de même.

Ma foi! pour une vertu de cour, deux à-la-fois, c'est trop, vous en conviendrez.

## SCÈNE XI.

DE FIESQUE, CHALAIS, CHEVREUSE, DE SUZE, GONDI, SOUBISE, BALAGNIER.

(Pendant toute cette scène, et jusqu'à la fin de l'acte, les salons se remplissent de seigneurs et de dames en costumes de cour.)

CHEVREUSE, entrant par le fond.

Ah! je vous trouve enfin, monsieur le comte!

TOUS.

Chevreuse!

GONDI.

Comment diable as-tu fait pour sortir de prison?

CHEVREUSE.

Demande à mon libérateur, à monsieur de Chalais, qui a obtenu ma grace. Quelle agréable surprise vous me causez aujourd'hui! en moins d'une heure je passe d'un cachot bien triste et bien noir à une fête brillante. Ce n'est pas pour un bal que je croyais en sortir: aussi, je suis à vous à la vie, à la mort; toute ma crainte est de ne pouvoir jamais m'acquitter de ce que je vous dois.

(Balagnier sort par le fond.)

DE FIESQUE, qui a remonté la scène.

Voyez, messieurs! les salles du Louvre se remplissent de monde: nous aurons des quadrilles charmants. Le coup d'œil sera enchanteur.

CHALAIS, seul sur le devant du théâtre.

Pouvais-je la laisser insulter? non, il était de mon devoir de la défendre, et l'abbé de Gondi paiera cher ses calomnies.

CHEVREUSE, qui a causé avec un groupe, revenant vivement à Chalais.

Vive Dieu! que viens-je d'apprendre, mon cher ami? que vous vous battez demain avec Gondi? ah! je suis heureux d'être arrivé assez à temps pour vous servir de second.

CHALAIS.

Moi, monsieur de Chevreuse! merci. De Suze m'accompagnera.

CHEVREUSE.

Il vous faut deux tenants; vous ne sauriez être trop bien secondé. Gondi est le roi des raffinés; son audace et son bonheur l'ont rendu fameux.

CHALAIS.

N'importe.

AIR du vaudeville de la Lune de Miel.

Le sort demain me servira, je pense;
Gardez, monsieur, vos généreux secours.

CHEVREUSE.

Allons, mon cher, pourriez-vous, sans offense,
Les refuser quand je vous dois mes jours?
A votre appui n'ai-je pas eu recours?
D'un tel bienfait mon ame est pénétrée;
Oui, je le sais, je viens de contracter,
En l'acceptant, une dette sacrée...
Mais laissez-moi l'espoir de l'acquitter. (*bis.*)

Gondi, à demain, je suis pour monsieur de Chalais.

GONDI.

A ton aise, Chevreuse. Tu sais comme je t'ai servi ce matin, tu prends le mauvais côté.

(Il parle à Soubise et à un autre seigneur.)

CHEVREUSE.

C'est ce que la journée de demain nous prouvera, l'abbé. Ah! de Suze, apprenez-moi donc la cause de cette querelle

(La musique se fait entendre dans les salons, se lie avec le chœur de la scène suivante, et ne cesse plus jusqu'à la fin de l'acte.)

## SCÈNE XII.

DE FIESQUE, CHALAIS, LA DUCHESSE, CHEVREUSE, DE SUZE, GONDI, SOUBISE, DAMES et SEIGNEURS.

LA DUCHESSE, entrant par le fond.

Eh bien! mesdames, messieurs, le bal commence. Monsieur de Fiesque, faut-il que je vienne vous chercher?

CHALAIS, bas à la duchesse.

Vous ai-je tenu parole, madame?

## SCÈNE XIII.

CHALAIS; DE FIESQUE, qui a remonté près de la duchesse; LA DUCHESSE, BALAGNIER, CHEVREUSE, DE SUZE, GONDI, SOUBISE.

BALAGNIER.

Soubise avait raison, messieurs. Le renvoi du ministre n'est plus un mystère: la reine vient de l'annoncer hautement.

UNE FOULE DE SEIGNEURS.

Vive le roi!

DE FIESQUE.

Adieu ma compagnie!

CHEVREUSE.

Vrai Dieu! je suis dans mon jour de bonheur. Puisque nous sommes enfin délivrés de ce maudit cardinal, messieurs, permettez-moi de vous présenter madame la duchesse de Chevreuse*.

(Grand mouvement de surprise.)

GONDI.

Hein? qu'est-ce que tu dis? ta femme?

CHEVREUSE.

Depuis deux ans, l'abbé: tu n'avais pas deviné celle-là.

GONDI.

Non, en vérité: reçois nos sincères félicitations. (A de Suze et aux autres.) C'est bien plus drôle comme ça.

CHEVREUSE, s'approchant de Chalais qui est sur l'avant-scène.

A quelle heure demain?

CHALAIS.

Mais, monsieur de Chevreuse, permettez-moi de ne pas vous exposer...

CHEVREUSE.

Silence! ma femme nous écoute; elle est folle de moi, et si elle se doutait de la moindre chose...

*Chalais, la duchesse, Chevreuse, de Fiesque, Balagnier, de Suze, Gondi, Soubise.

DE SUZE, bas à Gondi et aux autres.

Et moi, qui allais raconter au mari le sujet de la querelle! Mais on ne peut plus parler sans faire des bévues ici.

CHOEUR.

AIR de Doche.

Entendez-vous? la reine est prête,
L'olympe entier forme sa cour;
Car pour embellir cette fête
Les dieux ont quitté leur séjour.

## SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; UN GENTILHOMME ORDINAIRE, sortant de l'appartement du roi.

LE GENTILHOMME.

Le roi demande son premier ministre, monsieur le comte de Chalais.

(Étonnement général, grand silence.)

DE FIESQUE, à Balagnier.

Nous nous étions trompés dans nos calculs: qui jamais eût dit que le petit Chalais...? (Haut.) Monseigneur, recevez mes sincères compliments: je suis ravi qu'on ait enfin récompensé votre mérite.

(Tout le monde s'incline. Chevreuse et de Suze serrent la main de Chalais, les autres passent près de lui en le félicitant.)

GONDI, sur le devant de la scène, à part et gaîment.

Vive Dieu! je saurai demain si un morceau de parchemin et un titre d'excellence peuvent détourner la pointe d'une bonne épée.

CHALAIS, à Gondi qu'il n'a pas perdu de vue et dont il s'est rapproché.

Ma nouvelle position ne change rien entre nous; et comme vous serez obligé de sortir de France si la fortune vous favorise, je vous enverrai ce soir un sauf-conduit.

GONDI, en saluant.

Son excellence peut être assurée que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour ne pas le rendre inutile.

REPRISE DU CHOEUR.

(Chalais s'arrête un instant à l'entrée du cabinet du roi pour jeter un coup d'œil sur Gondi et sur la duchesse. tout le monde se dispose à sortir; la toile tombe.)

# ACTE SECOND.

Le théâtre représente une salle de l'hôtel de Chalais; à gauche, une porte qui conduit dans un cabinet d'armes, à l'entrée duquel on voit des trophées. Dans le fond, une pendule gothique; à sa gauche, une large fenêtre laissant apercevoir la façade du Louvre tout illuminée; à sa droite, une porte conduisant au-dehors.

## SCÈNE I.

AUBRY, dans le fond; CHALAIS, occupé à écrire devant une table sur laquelle sont deux bougies allumées.

(L'horloge sonne cinq heures.)

CHALAIS.

Déja cinq heures du matin! le jour commence à paraître. (Il tire une boîte de son sein, embrasse à plusieurs reprises ce qu'elle contient, et l'attache sur une lettre qu'il vient de ployer.) Aubry!

AUBRY.

Monseigneur?

CHALAIS, désignant une lettre qu'il prend sur la table.

Cette lettre est pour ma mère. (Montrant le paquet.) Ceci, pour une personne dont tu ne prononceras jamais le nom: Madame de Chevreuse. Je dépose le tout ici. (Il ouvre un panneau de la boiserie, à gauche du spectateur.) J'emporte la clef. Si je ne rentrais pas ce soir, tu briserais ce panneau, et tu remettrais ce qu'il contient à son adresse; mais aux personnes désignées, à elles seules.

AUBRY.

Oui, monseigneur.

CHALAIS.

Ah! j'oubliais le sauf-conduit de l'abbé de Gondi. (Il signe un papier et le met dans sa poche.) Tu vas faire seller de suite mon meilleur cheval; et sur-tout qu'on ne fasse pas de bruit, on pourrait réveiller ma mère.

AUBRY.

Tous vos ordres seront exécutés, monseigneur.

CHALAIS.

Ah! tu laisseras aussi la grande porte ouverte, car je vais sortir.

AUBRY.

Seul, monseigneur?

CHALAIS.

Oui.

AUBRY.

Si j'osais vous demander la permission de vous accompagner? Monsieur le comte connaît ma discrétion, et il peut avoir besoin de quelqu'un.

CHALAIS.

Non, mon ami, je te remercie de ton zèle. Comme te voilà ému! est-ce donc la première fois que tu me vois sortir à cette heure? Allons donc, mon pauvre Aubry, pas d'enfantillage. Va.

(Il détache son épée et la met sur la table.)

## SCÈNE II.

CHALAIS, seul, regardant à la fenêtre.

Le bal continue toujours. Ils se réjouissent de la chute de Richelieu, comme ils se réjouiraient de la mienne. Elle est là, pensant à moi peut-être; car maintenant il ne m'est plus permis de douter de son amour. L'heure approche, (il prend dans le cabinet d'armes des pistolets et les pose sur la table.) et j'ai promis à de Suze de le prendre chez lui. Chevreuse s'y trouvera sans doute; je n'ai pu m'en débarrasser. Hier, j'aurais donné tout mon sang pour obtenir un aveu : d'où vient qu'il manque aujourd'hui quelque chose à mon bonheur! Ah! c'est qu'il existe entre elle et moi un obstacle contre lequel mes espérances viennent se briser. Elle m'aime, dit-elle, mais elle se doit à son mari. Oui, il l'a achetée corps et ame; attraits, amour, on lui a tout vendu, et elle veut observer le marché jusqu'au bout. Dérision! Ah! la vie tient-elle jamais ce qu'elle promet! On arrive rempli d'espérance; on s'élance joyeux vers un avenir riant : mais chaque jour une illusion s'efface, un plaisir s'en va, une réalité se présente, et à vingt-cinq ans on se trouve seul, désabusé, et dévoré par une soif de bonheur qu'on n'étanchera jamais. (On entend frapper légèrement à la porte du fond.) Qui frappe ainsi?

## SCÈNE III.

CHALAIS; GONDI, passant la tête à la porte.

GONDI.

C'est moi, monseigneur.

(Il entre, portant une épée à son côté et des pistolets à sa ceinture.)

CHALAIS.

Que veut dire ceci, monsieur? (Montrant la pendule.) Cinq heures un quart, vous voyez, et notre rendez-vous n'est que pour six heures. Craignez-vous donc que je manque d'exactitude?

GONDI.

Votre réputation m'est trop connue, monsieur le comte. Non; je sais fort bien qu'à l'heure précise je vous aurais trouvé au rendez-vous, le pistolet ou l'épée à la main, et prêt à me faire payer cher toutes mes extravagances, pour peu que je vous en eusse laissé le temps.

CHALAIS.

Pourquoi cette visite, alors? Nous avons encore trois quarts d'heure.

GONDI.

Je le sais, et c'est précisément là ce qui m'amène.

CHALAIS.

Comment?

GONDI.

Passé ce temps, je n'aurai plus une seconde à vous donner.

CHALAIS.

Pourquoi donc, monsieur?

GONDI.

Parce que j'ai à six heures une affaire également importante, qu'il ne m'est pas possible de traiter dans le même lieu, et que je n'ai pas encore trouvé le moyen d'être dans deux endroits en même temps.

CHALAIS.

Ah! un rendez-vous encore?

GONDI.

Précisément.

CHALAIS.

Rassurez-vous. Il est probable que, dans tous les cas, vous manquerez l'un ou l'autre.

GONDI, en riant.

J'ai plus de confiance que monsieur le comte, et c'est pour cela que je voudrais tout concilier.

CHALAIS, avec impatience.

Mais, monsieur, c'est moi qui le premier vous ai provoqué : l'autre personne attendra.

GONDI.

Je n'aurais pas hésité à le lui proposer, si je n'avais eu affaire qu'à une simple mortelle; (un rendez-vous d'amour, vous le voyez;) mais c'est à une divinité de l'Olympe que mes vœux se sont adressés; elle a daigné les exaucer, et une déesse, quelque petite qu'elle soit, n'est pas faite pour attendre. Celle-ci sur-tout, que tant de respects et d'hommages ont entourée! c'est la blanche Phœbé, qui, au milieu d'un essaim de nymphes, brillait d'un si vif éclat dans cette soirée enivrante.

CHALAIS.

Je ne vous demande pas à la connaître.

GONDI.

Comme il vous plaira; d'ailleurs toute la cour l'apprendra demain.

CHALAIS.

J'en serais fâché pour vos bonnes fortunes, monsieur; mais s'il ne me plaisait pas de changer l'heure de notre combat?

GONDI.

J'obéirais à vos ordres, monsieur le comte; mais il y aurait vraiment de la cruauté.

AIR : Ainsi qu'au temps de la chevalerie.

C'est dans la nuit que règne ma déesse;
Là seulement elle brille à nos yeux.
L'éclat du jour la fatigue et la blesse;
Voyez! l'aurore a paru dans les cieux.
De nos maisons elle a blanchi le faîte;
Ah! dans l'instant où, pour fuir son retour,
Ma déité va gagner sa retraite,
N'exigez pas que je reste au grand jour. (*bis.*)

C'est un service qu'en pareil cas je serais prêt à vous rendre.

CHALAIS.

Eh bien ! monsieur, marchons.

GONDI.

Je n'attendais pas moins de votre générosité.

CHALAIS, lui donnant un papier qu'il tire de sa poche.

Votre sauf-conduit.

GONDI, le lisant.

Votre excellence voudrait-elle y mettre deux noms ? Ma déesse consentira peut-être à adoucir les rigueurs de mon exil ; et comme elle est mariée...

CHALAIS.

Ceci est votre affaire, monsieur. (Indiquant les pistolets et l'épée de Gondi.) Tous ces apprêts sont-ils nécessaires ?

GONDI.

Ils vous indiquent que vous avez le choix des armes.

CHALAIS.

Je vous le laisse.

GONDI.

Oh ! cela m'est tout-à-fait indifférent, à moi.

CHALAIS.

Eh bien ! alors, à cheval.

GONDI.

Soit.

CHALAIS.

A l'épée et au pistolet.

GONDI.

J'ai l'un et l'autre.

CHALAIS.

Jusqu'à ce que l'un des deux reste sur la place.

GONDI.

Hein ?

CHALAIS.

Ce combat vous étonne, monsieur?

GONDI.

Je ne le propose jamais, mais je l'accepte toujours.

CHALAIS.

Allons.

## SCÈNE IV.

AUBRY, CHALAIS, GONDI.

AUBRY, bas à Chalais.

Une dame masquée veut absolument parler à monsieur le comte.

CHALAIS.

Une dame !

GONDI.

Eh bien, monsieur le comte?

CHALAIS.

Un moment, monsieur.

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LA DUCHESSE. (Elle est masquée et couverte d'un grand manteau en satin noir, ayant la forme d'un domino ; en voyant Gondi, elle fait un mouvement pour sortir.)

GONDI, cachant ses armes sous son manteau.

Ah ! madame, c'est à moi de m'éloigner. (A Chalais, en souriant et à demi-voix.) Vous êtes plus heureux que moi, monsieur le comte : je dois m'immoler, c'est trop juste.

(Aubry sort.)

AIR du vaudeville de l'Anonyme.

Bien plus qu'à moi l'amour vous est propice ;
Et pour ne pas troubler un tel moment,
De mon bonheur je fais le sacrifice ;
Ne craignez plus que j'insiste à présent.
Nous maintiendrons, car il faut que je cède,
Le rendez-vous qui causait mes regrets.
Pour vous, soyez, puisque le ciel vous aide,
Heureux avant... je saurai l'être après. (*bis.*)

## SCÈNE VI.

CHALAIS, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, jetant son masque.

C'est moi.

CHALAIS.

Vous, madame ! Ah ! si c'est un rêve, ne me réveillez pas, laissez-moi mon bonheur.

LA DUCHESSE.

Insensé, qui parlez de bonheur, et qui ne voyez pas la mort devant vous !... Fuyez ! Richelieu a repris son empire.

CHALAIS.

Richelieu ! c'est impossible : j'ai revu sa majesté pendant le bal, et son accueil...

LA DUCHESSE.

Et ne connaissez-vous pas Louis XIII ? Est-ce à moi de vous rappeler sa faiblesse, son ingratitude? Roi sans ame, qui n'a jamais su refuser une tête !

CHALAIS.

Oh ! ce serait un lâche abandon !

LA DUCHESSE.

Croyez-moi : il coûte moins à son froid égoïsme que le sacrifice d'une heure de repos. En apprenant sa disgrace, le cardinal s'est fait transporter au Louvre. Il attendait le roi dans son cabinet. Le roi l'a vu, il a cédé, il a eu peur.

CHALAIS.

C'est bien cela !

LA DUCHESSE.

Cet événement est encore un mystère ; nul ne le soupçonne à la cour : la reine seule en a été instruite sur-le-champ. Elle m'a prise à part, elle m'a tout raconté ; et moi j'ai couru dans le bal, je vous ai cherché ; j'ai cherché votre ami, monsieur de Suze, pour vous faire

avertir; personne; vous aviez disparu l'un et l'autre. Alors, ne sachant à qui me confier, craignant de m'adresser à un ennemi, j'ai pris à la hâte dans le cabinet de la reine ce manteau, ce masque, et j'ai tout quitté pour vous sauver.

CHALAIS.

Oh! vous êtes un ange! Mais qu'ai-je à redouter? Mon ministère de deux heures n'a fait de mal à personne, et il a été utile à quelqu'un.

LA DUCHESSE.

Mais le ministre vous accuse de trahison envers l'État, d'un complot tramé avec la reine pour placer le duc d'Orléans sur le trône.

CHALAIS.

Ah! c'est une infame calomnie! il faudra en fournir les preuves.

LA DUCHESSE.

Les preuves? tout en servira. Vous ne m'avez donc pas comprise? Richelieu vous accuse, vous dis-je. Les preuves! mais il veut votre tête; et il l'aura, si vous ne la sauvez.

CHALAIS.

Eh bien! qu'il l'envoie chercher.

LA DUCHESSE.

Oh! ce n'est pas votre pensée, n'est-ce pas? ce n'est pas votre résolution? Vous dites cela pour me tourmenter seulement; car c'est moi qui vous ai précipité dans l'abîme; et ce remords éternel, vous ne voudriez pas me le laisser, n'est-ce pas? Non: ce serait trop affreux. Je ne vous ai jamais voulu de mal; oh! vous ne pensiez pas ce que vous avez dit.

CHALAIS.

Marie!

LA DUCHESSE.

Non, vous ne le pensiez pas. Un carrosse vous attend en bas, et la reine a envoyé des courriers en avant pour protéger votre fuite.

CHALAIS, regardant la pendule.

Eh bien! que la voiture parte et m'attende à la porte de Nesle; dans une heure j'irai la joindre.

LA DUCHESSE.

Dans une heure! et pourquoi ce retard? dans une heure il ne sera plus temps. Le jour vient; au lever du soleil vous serez arrêté. Partez à l'instant, ou vous êtes perdu.

CHEVREUSE, dans la coulisse.

Chalais! eh! Chalais! (La duchesse s'arrête comme anéantie.) Où diable est-il donc?

LA DUCHESSE.

Mon mari!

CHALAIS.

Chevreuse*!... Où vous cacher? là, dans ce cabinet... Venez, ne craignez rien.

(Il prend le bras de la duchesse, qui est restée immobile, saisie d'un tremblement convulsif; la pousse dans un cabinet d'armes et ferme vivement la porte.)

* La duchesse, Chalais.

## SCÈNE VII.

### CHALAIS, CHEVREUSE.

CHEVREUSE.

Je gage qu'il repose... Ah! j'avais tort.

CHALAIS.

Monsieur le duc, il me semble que ce n'était pas ici...

CHEVREUSE.

Que nous devions nous retrouver? c'est vrai; pardonnez à mon impatience; j'ai voulu vous prouver que je ne serais pas en retard. Me voici à vos ordres: j'estime ce jour le plus heureux de ma vie, puisque je vais employer mon épée à votre service.

CHALAIS.

Plus bas, plus bas, de grâce. (Chevreuse le regarde d'un air étonné.) Les appartements de ma mère sont près d'ici; elle pourrait nous entendre.

CHEVREUSE, baissant la voix.

Vous avez raison; cette pauvre comtesse, il ne faut pas l'inquiéter: vous ne sauriez prendre trop de précautions. C'est comme moi, avec ma femme; si vous saviez combien il m'a fallu de peine pour lui cacher tout ceci! Heureusement je me suis esquivé du bal de bonne heure et sans qu'elle s'en aperçût: d'ailleurs, elle doit passer la nuit entière chez la reine; il est impossible qu'elle conçoive un soupçon. L'admirable soirée! vous en étiez le héros, monsieur le comte, votre nom était dans toutes les bouches; tous voulaient vous voir, vous féliciter: votre règne commence par une fête.

CHALAIS.

Il peut finir bientôt.

CHEVREUSE.

A Dieu ne plaise! il sera long, car vous êtes aimé, et votre puissance ne fera pas de jaloux.

CHALAIS, dont l'impatience et l'embarras augmentent à chaque instant.

Pardon, monsieur le duc; mais j'ai encore quelques ordres à donner.

CHEVREUSE.

Ne vous gênez pas, je vous en prie; faites comme si je n'étais pas là. (Chalais, voyant qu'il ne s'en va pas, se met à la table et fait semblant d'écrire; Chevreuse s'asseoit. Moment de silence *.) A propos, quelle arme choisissez-vous?

CHALAIS.

Si cela vous convient, nous nous battrons à cheval, à l'épée et au pistolet.

CHEVREUSE, se levant.

Très volontiers; c'est plus gai, plus animé: cela ressemble à une charge de cavalerie. (Il va examiner sur la table les armes de Chalais.) Dieu me damne! mais c'est une épée de bal que

* Chevreuse, Chalais.

vous avez là. Un bon coup, appliqué d'une main ferme, la ferait voler en éclats : elle est prête à rompre sous ma main : voyez! vous en possédez vingt meilleures dans votre cabinet d'armes.

(Il se dirige vers le cabinet.)

CHALAIS, vivement.

Celle-ci me convient mieux; elle est plus légère. Partons, je vous prie, j'ai fini maintenant.

CHEVREUSE.

Parbleu! je ne souffrirai pas que vous vous exposiez avec une pareille arme. Il est de mon devoir...

(Il fait un pas vers le cabinet.)

CHALAIS, le retenant.

Arrêtez, monsieur le duc! l'heure s'écoule, il faut partir.

CHEVREUSE, apercevant le masque qui est resté à terre.

Ah! c'est différent. Diable! je n'avais pas vu... (En souriant.) Oui, oui, votre épée est excellente. D'ailleurs, de Suze nous en prêtera une ; je monterai chez lui (il ramasse le masque avec sa canne), et je la choisirai. (Il essaie le masque.) Vous deviez être gêné là-dessous; il est un peu petit. (L'examinant.) Je crois vous avoir vu danser au quadrille de la reine. (Élevant la voix et regardant du côté du cabinet.) N'aviez-vous pas une robe pensée, avec des faveurs orange? (Chalais lui fait signe de la main.) Oui... parlons bas, votre mère pourrait nous entendre.

CHALAIS.

Oh! venez, monsieur, venez!

CHEVREUSE.

En vérité, je suis d'une indiscrétion, d'une maladresse! entrer à cinq heures du matin sans me faire annoncer! combien vous devez m'en vouloir! Je vais vous attendre sur la place de Henri IV ; Gondi sera exact sans doute : je prendrai de Suze, notre témoin, en passant. (Revenant de la porte *.) Ah! un mot encore; est-ce la première fois qu'elle vient ici?

CHALAIS.

Oh! sur Dieu et l'honneur, oui.

CHEVREUSE.

Voyez, je suis inexcusable; pardon, mille pardons, je me retire : restez, restez, monsieur le comte.

## SCÈNE VIII.

### LA DUCHESSE, CHALAIS.

CHALAIS.

J'ai cru que nous mourrions ici tous trois. (Il va fermer le verrou à la porte du fond et court à celle du cabinet.) Venez, Marie, venez. Eh bien, ne m'entendez-vous pas? Marie! (Il la conduit près d'un fauteuil et la fait asseoir.) Remettez-vous, vous n'avez plus rien à craindre.

* Chalais, Chevreuse.

LA DUCHESSE.

Non, plus rien, n'est-ce pas? Encore un coup pareil et je tomberai morte; mais je suis sauvée, maintenant? sauvée... ah! mon Dieu!

(Elle pleure.)

CHALAIS.

Calmez-vous, au nom du ciel!

LA DUCHESSE.

Oui, il faut que je parte à l'instant.

CHALAIS.

Eh! le pouvez-vous, accablée comme vous l'êtes? Attendez quelques minutes encore.

LA DUCHESSE.

Attendre? et s'il revenait?... je ne me cacherais plus, savez-vous? Je ne le livrerais pas une seconde fois au ridicule et au mépris : j'aimerais mieux qu'il me tuât. Lui! cet homme si noble, si plein d'honneur, il plaisantait de sa propre infamie! il s'est retiré en riant devant cette femme qu'il savait ici ; et cette femme, c'est la sienne! elle entendait tout, et elle n'est pas morte de honte et de désespoir!

CHALAIS.

Marie!

LA DUCHESSE.

J'ai tout entendu, vous dis-je, le motif de sa visite et celui qui l'a fait sortir.

CHALAIS.

Eh bien! maudissez-moi, car je vous ai flétrie à vos propres yeux, et pourtant vous étiez pure et n'avez pas cessé de l'être; mais mon amour est fatal, il porte avec lui la douleur et le remords. Oh! je suis malheureux, moi, qui aurais donné ma vie pour vous éviter un chagrin, et qui vous lègue le désespoir! moi, pour qui vous avez tout bravé, et qui ne peux même pas vous laisser la consolation de m'avoir sauvé!

LA DUCHESSE.

Et pourquoi me refuser jusqu'à celle-là?

CHALAIS.

Sera-t-elle en mon pouvoir dans une heure?

LA DUCHESSE, se levant.

Ah! oui, ce duel, c'est cela, il faut vous y trouver ; et si vous échappez à votre adversaire, vous n'échapperez pas au bourreau ; mais que vous importe? vous ne laissez aucun regret après vous.

CHALAIS.

Marie! assez, je vous en supplie... j'ai besoin de tout mon courage.

LA DUCHESSE.

Et ne m'en faut-il pas, à moi?

CHALAIS, regardant la pendule.

Ah! l'heure est déjà passée.

LA DUCHESSE, l'arrêtant.

Encore un instant, mon Dieu! un instant, rien de plus.

CHALAIS.

Non, non... je ne le puis... ne me retenez pas.

LA DUCHESSE.

Vous voulez donc mourir?

CHALAIS.

Le ciel décidera de mon sort.

(Il s'élance vers la porte.)

LA DUCHESSE, le retenant.

Chalais! au nom de votre amour, du mien... du mien, monsieur...

CHALAIS.

Et suis-je digne de cet amour, si je reste?

LA DUCHESSE.

L'heure est passée, vous l'avez dit, elle est passée.

CHALAIS.

Chaque seconde qui s'écoule emporte avec elle mon honneur. Venez, sortons.

LA DUCHESSE.

Sortir!... non, je reste ici... (saisissant le fauteuil.) ici, entendez-vous? N'espérez pas m'emmener: je veux me perdre aussi, moi; et quand les émissaires de Richelieu viendront vous chercher, eh bien! ils rapporteront au cardinal qu'ils ont trouvé madame la duchesse de Chevreuse chez monsieur de Chalais. Allez, allez, monsieur, je ne vous retiens plus.

(Elle s'asseoit.)

CHALAIS.

Ah! vous me faites trembler! Écoutez-moi, Marie; vous le savez, nous autres hommes, nous avons des devoirs auxquels nous ne pouvons manquer sans encourir l'infamie. Un rendez-vous d'honneur est sacré... j'ai insulté mon adversaire, je lui dois une réparation, dussé-je, pour la lui avoir donnée, porter ma tête sur l'échafaud.

LA DUCHESSE, se levant.

Mais ce n'est pas votre adversaire que vous fuirez, c'est l'anathème de Richelieu. Eh! mon Dieu! dans la vie ordinaire, je ne vous engagerais pas à éviter un combat que l'honneur commande, j'en gémirais sans me plaindre; mais ici c'est l'échafaud, l'échafaud, entendez-vous? Voyons, comment faut-il que je vous parle? dites-moi les paroles qui pourront le plus toucher votre cœur, les sentiments qui lui sont le plus chers. Mon amour? non; il ne peut rien; pas cela... Votre mère?... Ah! oui, votre mère, que vous aimez tant, qui verra son nom flétri, qui mourra de douleur!... non, ni cela non plus!... Je ne sais plus que vous dire, moi, quelle prière employer; mon ame est usée, je n'ai plus que la force de pleurer et d'embrasser vos genoux.

CHALAIS.

Laissez-moi, au nom du ciel!

LA DUCHESSE.

Ne l'espérez pas, monsieur.

CHALAIS.

Ah! vous ne voudriez pas me déshonorer?

LA DUCHESSE, se relevant.

Et si je me déshonore avec toi?

CHALAIS.

Marie!

LA DUCHESSE.

Si je partage ta honte?... si je pars aussi?

CHALAIS.

Tais-toi, tais-toi!...

LA DUCHESSE.

Partons, oui, partons à l'instant, c'est cela. Dans quelques heures, nous serons loin de France, loin de Richelieu, loin d'eux tous. Il n'y aura plus que nous deux au monde. Comprends-tu notre félicité? Oh! ce sera une vie toute d'amour et de bonheur, le ciel sur la terre... partons.

CHALAIS.

Malheureux! je suis perdu, si je t'écoute.

LA DUCHESSE.

Tu ne peux plus me refuser... oh! tu ne le peux plus, vois-tu?... Qu'est ton sacrifice près du mien? moi, je n'ai pas d'excuse, j'abandonne un mari qui m'aime, je trahis tous mes devoirs... (Chalais la presse sur son cœur.) Oh! oui, entoure-moi de tes bras, cache-moi à tous les regards, car je suis infame.

CHALAIS.

Ne parle pas ainsi, toi qui me sacrifies tout, qui m'appartiens désormais.

LA DUCHESSE.

Oui, à toi, à toi!

CHALAIS.

Que m'importe le monde maintenant? elle est à moi pour la vie.

(Il la presse sur sa poitrine et la couvre de baisers. Bruit de pas dans la coulisse. Coups répétés à la porte.)

LA DUCHESSE, avec un grand mouvement d'effroi.

Ah! ce sont les soldats de Richelieu qui viennent te chercher.

CHALAIS.

Ils ne m'auront pas vivant.

DE SUZE, en dehors.

Chalais! Chalais! ouvre donc!

CHALAIS.

C'est la voix de de Suze.

DE SUZE, secouant plus fortement la porte.

Ouvre donc! morbleu! (La porte cède, il entre. La duchesse se cache le visage dans ses mains.) Es-tu fou? Chevreuse vient de partir pour se battre à ta place.

CHALAIS.

Malédiction! (Il saute sur ses armes.) Et je le déshonorais!

(Il entraîne de Suze; la duchesse tombe évanouie dans un fauteuil.)

# ACTE TROISIÈME.

Un salon chez le duc de Chevreuse. A droite, au premier plan, une porte; au second, une horloge. Une autre porte à gauche, conduisant dans les appartements de la duchesse; une troisième au fond, à côté d'une grande croisée, donnant dans la cour de l'hôtel. A gauche, sur le premier plan, une table entre deux grands fauteuils.

## SCÈNE I.

SOUBISE, debout derrière la table; CHEVREUSE, assis dans un fauteuil; deux DOMESTIQUES, derrière lui; LA DUCHESSE, assise dans le fond, de l'autre côté du théâtre.

CHEVREUSE, le bras en écharpe, s'adressant à Soubise.

Le pied m'a glissé, monsieur; et tout l'avantage est resté à Gondi; (à demi-voix.) mais dites-lui que nous nous reverrons.

SOUBISE, après avoir déposé deux pistolets sur la table.

Je cours bien vite lui apprendre qu'heureusement votre blessure n'a rien de dangereux.

CHEVREUSE, aux domestiques.

Merci, mes amis, merci; je n'ai plus besoin de vous; laissez-moi.

## SCÈNE II.

CHEVREUSE, LA DUCHESSE.

CHEVREUSE, à la duchesse, qui est restée immobile, la tête appuyée dans ses mains.

Marie! pardonnez-moi de vous avoir caché tout ceci. Ah! vous n'en auriez jamais rien su sans cette maudite blessure. Allons, vous m'en voulez toujours? Je vois bien qu'il faut que j'aille demander grace.

LA DUCHESSE, se levant et venant à lui.

Ah! monsieur!

CHEVREUSE.

Enfant! mais ce n'est qu'une égratignure, rien de plus. Je ne sais, en vérité, comment je me suis trouvé mal pour si peu de chose, ma blessure est à peine sensible. Voyez, elle ne m'empêche pas de vous presser dans mes bras. Vous vous éloignez? Ah! cela n'est pas bien, quand je confesse mes torts. S'il y a eu du danger, j'y ai échappé; et je n'ai pas comme hier de condamnation à craindre.

LA DUCHESSE.

Oui; du moins votre grace a été signée du roi. Il ne serait plus temps de la demander aujourd'hui.

CHEVREUSE.

Comment?

LA DUCHESSE.

Richelieu a repris le ministère.

CHEVREUSE.

Qui vous l'a dit?

LA DUCHESSE.

La reine.

CHEVREUSE.

Toutes nos espérances déçues encore une fois!... Mais ce pauvre Chalais est perdu! il n'a que le temps de fuir, de se dérober aux poursuites de Richelieu. (Il se lève.) Il faut envoyer à son hôtel, par-tout; s'il va au Louvre, il est mort.

VOIX dans la cour.

Ah!... arrêtez! ah!

CHEVREUSE, allant à la croisée.

Quel est ce bruit?... Un cheval vient de s'abattre dans la cour de l'hôtel, il est couvert d'écume; mais je ne vois pas son cavalier.

## SCÈNE III.

CHEVREUSE; CHALAIS, couvert de poussière, dans le plus grand désordre, se précipitant dans l'appartement; LA DUCHESSE.

CHALAIS.

C'était trop tard! (A Chevreuse.) Cruel que vous êtes, si vous m'aviez attendu!

CHEVREUSE, lui tendant la main.

C'était pour faire prendre patience à ces messieurs. (A Chalais qui regarde son bras.) Oh! moins que rien.

CHALAIS.

Gondi a payé cher votre blessure.

CHEVREUSE.

Est-ce que vous l'avez tué?

CHALAIS.

Non, mais il gardera le lit quelques mois.

CHEVREUSE.

Ah! ce pauvre abbé! j'en suis fâché, car je l'aime beaucoup; mais pensons à vous d'abord. Que je suis heureux de vous revoir, mon ami! Je tremblais que vous ne fussiez retourné à votre hôtel: vous ignorez sans doute ce qui se passe?

CHALAIS.

Non; je viens de l'apprendre à l'instant.

CHEVREUSE.

Eh bien! vous n'êtes plus en sûreté en France: vous allez partir. Nous vous sauverons, je l'espère; attendez-moi quelques minutes.

CHALAIS.

Y songez-vous, monsieur le duc? votre blessure...

CHEVREUSE.

Allons donc! est-ce que j'y pense à présent? Je vous laisse avec la duchesse*.

* Chalais, Chevreuse, la duchesse.

LA DUCHESSE.

Monsieur, permettez-moi de me retirer : je suis souffrante.

CHEVREUSE.

Quelques instants seulement. Pour moi, quelques instants, je vous en prie.

## SCÈNE IV.

CHALAIS, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, à part, après un grand silence.

Ah ! quel supplice, grand Dieu !

CHALAIS, sans regarder la duchesse et avec la plus grande réserve.

Combien j'ai tremblé pour vous, madame ! Vous avez pu sortir sans qu'on vous aperçût ?

LA DUCHESSE, de même.

Oui... oui, monsieur.

CHALAIS, après un nouveau silence.

J'ai bien souffert depuis deux heures.

LA DUCHESSE, presque à elle-même.

Et moi, mon Dieu ! et moi !

CHALAIS.

Si la blessure de M. de Chevreuse eût été plus grave, vous ne m'auriez pas revu.

LA DUCHESSE.

Ah ! je le crois, monsieur.

CHALAIS.

Pardonnez-moi d'être venu jusqu'ici m'informer de la vérité. Maintenant qu'il n'y a pas de danger pour lui, que tout est enseveli dans la nuit, que je n'ai plus à craindre pour personne, je m'éloigne sans plaintes, sans hésitation, n'emportant avec moi que le souvenir de ce moment.

## SCÈNE V.

CHALAIS, UN DOMESTIQUE, LA DUCHESSE.

LE DOMESTIQUE.

Un homme qui ne veut pas dire son nom demande avec instance à parler à madame la duchesse.

LA DUCHESSE, vivement.

Faites entrer.

(Le domestique sort.)

CHALAIS.

Je me retire. Adieu, madame.

## SCÈNE VI.

CHALAIS, AUBRY, LA DUCHESSE.

CHALAIS.

Aubry, c'est toi !

AUBRY.

Vous ici, monsieur le comte ! vous pouvez encore vous sauver, du moins. Vous saviez donc tout ?

CHALAIS.

Oui : mais c'est à moi qu'il faut remettre le dépôt que je t'ai confié. Pardon, madame, c'est une lettre qui maintenant est inutile. Donne.

AUBRY.

Mais elle n'est plus entre mes mains, monsieur le comte.

CHALAIS.

Que dis-tu ?

AUBRY.

Et c'est de cela que je vous croyais instruit. Il y a une heure, une compagnie d'archers a envahi votre hôtel. On vous a cherché par-tout. Tous vos papiers ont été saisis, tous : ils sont entre les mains du cardinal. Je n'ai pu en soustraire aucun.

CHALAIS.

C'en est fait : et je n'aurai pu échapper à ma destinée. Laisse-moi.

AUBRY.

Mais, monsieur le comte...

CHALAIS.

Laisse-moi, te dis-je, sors.

## SCÈNE VII.

CHALAIS, LA DUCHESSE.

(L'horloge marque deux heures.)

LA DUCHESSE.

Monsieur, quelle est donc cette lettre dont vous parliez ?

CHALAIS, avec désespoir.

Cette lettre ? je l'écrivais ce matin, avant de partir pour ce duel : elle vous était adressée.

LA DUCHESSE.

A moi ! et que renferme-t-elle, mon Dieu !

CHALAIS.

Mon amour, le vôtre ; des aveux qui vous perdent.

LA DUCHESSE.

Que dites-vous ?

CHALAIS.

Tout cela est entre les mains du cardinal, et sera bientôt entre celles de ton mari.

LA DUCHESSE.

Il me tuera. Oh ! j'ai peur, j'ai peur.

CHALAIS.

Silence ! ou tu es perdue. Écoute, un seul parti te reste : fuir.

LA DUCHESSE.

Oui, comment ?

CHALAIS.

Tous deux.

LA DUCHESSE.

Jamais, monsieur*.

CHALAIS.

Attends-toi donc à mourir ici ; mais avec lui, avec moi.

LA DUCHESSE.

Vous me faites frémir.

* La Duchesse, Chalais.

CHALAIS.

Penses-tu que je consente à sauver mes jours quand les tiens sont menacés? Tu préfères la mort! eh bien! elle nous frappera tous trois.

LA DUCHESSE.

Ah! vous m'avez perdue!

CHALAIS.

Allons! pas de cris, pas de plaintes maintenant. Écoute : je vais sortir d'ici. Je t'attendrai à la porte Saint-Paul. Une heure te suffit pour m'y rejoindre : tu trouveras un prétexte. Ce n'est plus mon amour qui te parle, ce n'est plus pour lui que je te presse de fuir. Non; ton oncle est gouverneur de Champagne : eh bien! je te remettrai dans ses bras : il te protégera; et moi, moi, je respecterai ta douleur, je te dirai adieu pour toujours.

LA DUCHESSE.

Oui : j'irai implorer son appui, mais seule.

CHALAIS.

L'oseras-tu? en sera-t-il temps? Non, c'est moi qui dois t'y conduire.

LA DUCHESSE.

Vous! eh! ne suis-je pas assez coupable?

(On entend les pas de Chevreuse dans la coulisse.)

CHALAIS.

Un mot de plus, c'est fait de nous tous.

## SCÈNE VIII.

LA DUCHESSE, CHALAIS, CHEVREUSE, puis UN DOMESTIQUE.

CHEVREUSE.

Venez, mon ami, tout est prêt. (Indiquant la porte à droite.) Ce cabinet conduit par un escalier dérobé dans le jardin de l'hôtel. Il touche presque à la porte Saint-Antoine. Un cheval vous attend; dans quelques minutes vous serez hors de Paris.

CHALAIS.

Permettez-moi de vous rendre grace, monsieur le duc.

CHEVREUSE.

Le cardinal croit sans doute vous surprendre au Louvre ou à votre hôtel : pendant que ses espions vous chercheront ici, vous aurez passé la frontière.

UN DOMESTIQUE, de la porte du fond.

La reine fait demander madame la duchesse.

CHEVREUSE.

C'est bien. (Le domestique sort.) Elle est inquiète peut-être de ce qui se passe; elle craint que vous soyez arrêté. Partez, les instants sont précieux.

(Il va ouvrir la porte du cabinet, et disparaît.)

CHALAIS, bas à la duchesse.

Saisissez ce prétexte : rejoignez-moi à la porte Saint-Paul, ou dans une heure je viens vous chercher.

CHEVREUSE, en dehors.

Allons, mon ami!

CHALAIS, en saluant la duchesse.

Adieu, madame. (Bas.) Dans une heure, ou je me livre.

CHEVREUSE, rentrant.

Venez.

(Il conduit Chalais dans le cabinet.)

## SCÈNE IX.

LA DUCHESSE, seule.

Seule enfin! et je puis pleurer en liberté. Si heureuse hier, aujourd'hui avilie! Comment oser lever les yeux sur cet homme à qui je dois tout, que j'ai trompé, et qui bientôt peut-être me demandera compte de son honneur qu'il m'avait confié! Il me semble à tout moment que cette parole va sortir de sa bouche : Infame!... infame! ce nom me poursuit; il est là, qui résonne à mon oreille; je l'entends toujours. Qu'il sera terrible, prononcé par lui! La vengeance le suivra de près. Alors il faudra du sang... A vous mon ame, ô mon Dieu! dès qu'il aura tout appris. Je tremble à chaque instant que la vérité se découvre : ah! c'est une horrible torture!

## SCÈNE X.

LA DUCHESSE, CHEVREUSE.

CHEVREUSE.

Parti! je l'ai vu s'éloigner. Dans peu d'heures il sera loin de nous, et sur sa route il trouvera sans peine un asile chez ses nombreux amis. (Il s'asseoit dans le fauteuil qui est au fond à droite.) Lorsqu'il apprendra sa fuite, le cardinal va achever de se damner. Oh! ce ne sera pas la peine de dresser un échafaud, monsieur de Richelieu : votre prisonnier vous échappe. (Regardant la pendule.) Au train dont il allait, il doit être maintenant sorti de Paris et en rase campagne. Ma foi! l'attrape qui pourra; son cheval est bon. Ils peuvent bien mettre deux régiments à ses trousses, je les défie de l'atteindre. (Se levant.) Ce serait mon plus mortel ennemi, que maintenant... adieu la vengeance!... Qu'avez-vous? Comme vous êtes pâle!

LA DUCHESSE.

Moi, monsieur! la fatigue du bal, les émotions de cette journée...

CHEVREUSE.

Oui; c'est vrai : pardonnez-moi. Mais votre malaise paraît augmenter : je crains que vous n'ayez pas la force d'aller chez la reine.

LA DUCHESSE.

Chez la reine!... oui, elle m'a fait demander.

CHEVREUSE.

Je suis sûr qu'elle brûle de vous voir, de

vous interroger. Sa cause était unie à celle de Chalais, et l'inquiétude qu'elle éprouve est bien naturelle. Je voudrais de grand cœur que votre présence la fît cesser.

LA DUCHESSE, à part.

Ah! c'est trop souffrir! (Haut.) Permettez, monsieur, que dans ce moment...

## SCÈNE XI.

LA DUCHESSE, UN DOMESTIQUE au fond, CHEVREUSE.

LE DOMESTIQUE.

Le capitaine des gardes de son éminence le cardinal.

LA DUCHESSE, à part.

Ah! c'est la mort!

CHEVREUSE.

Il était temps. Remettez-vous, il n'y a plus de danger. Faites entrer.

(Le domestique sort.)

LA DUCHESSE, à part.

Perdue! perdue!

(Elle sonne; un domestique paraît à la porte de gauche.)

CHEVREUSE.

Qu'y a-t-il donc?

LA DUCHESSE, avec trouble.

Ne m'avez-vous pas dit que la reine m'attendait, que je devais me rendre auprès d'elle? et je m'y rends, monsieur, j'y vais.

CHEVREUSE, la considérant.

En effet, je vous en ai priée.

LA DUCHESSE.

Aussi, vous le voyez, je m'empresse... (Au domestique.) Mon carrosse est-il prêt?

LE DOMESTIQUE.

Il attend les ordres de madame.

LA DUCHESSE.

Je descends.

(Il sort.)

CHEVREUSE, fixant ses regards sur elle.

Vous paraissez si peu disposée à sortir...

LA DUCHESSE, timidement.

Je resterai si vous l'ordonnez.

CHEVREUSE, après un temps.

Non, non, allez.

(Elle sort par le côté; Chevreuse la suit long-temps des yeux.)

## SCÈNE XII.

CHEVREUSE, DE FIESQUE.

DE FIESQUE.

Son éminence m'envoie vers vous, monsieur le duc, pour vous rassurer sur les événements d'hier. Votre grace a été signée de sa majesté, elle est confirmée.

CHEVREUSE.

Voilà une visite qui doit me surprendre, et monsieur de Richelieu ne m'a pas accoutumé à toutes ces politesses.

DE FIESQUE.

Je suis chargé de vous assurer de sa part le plus complet oubli du passé, et il ose compter un peu de son côté sur la générosité de monsieur le duc.

CHEVREUSE.

Mais, vrai Dieu! monsieur, ce sont des avances qu'il me fait. Son éminence n'en risquerait pas plus pour une jolie femme.

DE FIESQUE.

Elles vous prouvent, monsieur le duc, quelle haute estime monseigneur attache à votre amitié. Il sait que vous étiez tout dévoué à monsieur de Chalais, mais il vous connaît trop bien pour vous soupçonner d'avoir pris part à ses perfides projets.

CHEVREUSE.

Oh! il ne me semble pas si criminel, à moi. Parlons nettement, monsieur; le cardinal me flatte; il m'offre une réconciliation: il n'a pu découvrir la retraite de monsieur de Chalais, et il espère que je la lui vendrai. Eh bien! monsieur, dites-lui de ma part que cette retraite, je ne la connais pas, et que, s'il la croit ici, je vous ai autorisé à chercher par-tout.

DE FIESQUE.

Votre parole suffit, monsieur le duc. Il ne me reste plus qu'à vous remettre ce paquet trouvé chez M. de Chalais. Son éminence dit que ces papiers n'intéressant pas l'État, c'est à vous, ou à madame la duchesse, qu'ils doivent être rendus.

CHEVREUSE.

Et pourquoi, monsieur? il ne pouvait exister chez M. de Chalais aucun écrit qui nous concernât.

DE FIESQUE.

Son éminence seule a ouvert ce paquet. Je ne fais que répéter ses paroles. Veuillez lire, monsieur le duc; je vais attendre.

(Il sort.)

CHEVREUSE, ouvrant la lettre.

Moi! je ne sais en vérité ce que signifie ce mystère. (Il lit près de la table.) « Vendredi, quatre heures du matin. Enfin vous m'aimez, je le sais. Il est sorti de votre bouche cet aveu que j'attendais depuis si long-temps, que je n'osais espérer. Ah! qu'il envie mon bonheur, celui qui ne possède que votre main: moi, je suis aimé. (Une pause.) Vous reverrai-je? Oh! oui; je suis trop heureux maintenant pour mourir. » (S'interrompant.) Eh bien! cette lettre... quel intérêt peut-elle exciter en moi? J'ignore tout-à-fait... (Poursuivant.) « Voici votre portrait; il ornait votre bracelet tout-à-l'heure: vous l'en avez détaché pour moi. (Une pause.) Faut-il sitôt m'en séparer? Non, il ne vous sera pas rendu: je le retrouverai là, et je pourrai encore le

couvrir de baisers, comme je le fais en ce moment. A demain donc; à demain, j'en ai l'espoir. » Et puis... le portrait... (Il ouvre la boîte.) Le sien !... Ah! ah! (Il tombe anéanti dans un fauteuil.) Le sien !... elle !... c'était elle !... cette nuit !... Oh! comment la tuer? Allons! cette lettre, ce portrait... ici. (Il les met dans sa poche.) Des plaintes, des pleurs? Non; du sang, du sang! (Il se lève et se promène avec agitation.) Elle était là! elle m'entendait! Oh! cela passe toute croyance. Honte! opprobre sur moi qui leur servais de risée et qui ne les ai pas poignardés! (Apercevant de Fiesque, qui est rentré dans le fond.) Qu'attendez-vous donc, monsieur?

DE FIESQUE.

Une réponse, monsieur le duc.

CHEVREUSE.

Et laquelle? Il n'est pas ici, vous dis-je; il n'y est pas. (A lui-même.) N'avoir qu'elle seule entre mes mains! elle seule! (Après un instant de réflexion.) Elle vient de partir !... quel soupçon !... son empressement... Oh! avec lui, c'était avec lui !... Il l'attendait! (Il court à la croisée qui donne dans la cour, la duchesse paraît au fond au même instant.) La voilà!

## SCÈNE XIII.

CHEVREUSE, LA DUCHESSE, DE FIESQUE.

LA DUCHESSE, s'adressant à de Fiesque.

Est-ce par votre ordre, monsieur, qu'on me retient prisonnière dans mon hôtel?

DE FIESQUE.

Daignez m'excuser, madame la Duchesse; j'ai dû me conformer à mes instructions : vous n'étiez pas exceptée de la défense générale, et personne ne devait sortir. Maintenant que ma mission est remplie, je vais m'empresser de vous laisser libre.

LA DUCHESSE.

Je me plaindrai à la reine, monsieur. Il est impossible que cette défense puisse concerner une femme. Le cardinal abuse de son autorité. (Elle fait un pas pour sortir : Chevreuse la retient d'un geste.)

CHEVREUSE, les yeux fixés sur la duchesse.

En effet, c'est pousser un peu loin les précautions. (A de Fiesque*.) Monsieur, veuillez reporter ma réponse à son éminence, et dites-lui bien que M. de Chalais n'est pas caché chez moi. Si son arrestation importe au salut de l'État, on n'a qu'à le faire poursuivre sur toutes les routes.

LA DUCHESSE, bas.

Quoi! monsieur...

CHEVREUSE, de même.

Oubliez-vous qu'il a une demi-heure sur nous?

* La duchesse, Chevreuse, de Fiesque.

LA DUCHESSE, à part.

Une demi-heure !... déjà!

CHEVREUSE.

D'ailleurs, c'est l'affaire du cardinal.

DE FIESQUE, saluant.

Vos paroles, monsieur le duc, seront fidèlement transmises à son éminence.

## SCÈNE XIV.

LA DUCHESSE, CHEVREUSE; ils sont près de la table.

CHEVREUSE.

Je suis plus heureux que je ne l'espérais. Je vous croyais partie, madame.

LA DUCHESSE.

Oui, la reine m'attend.

CHEVREUSE.

La reine attendra. Vous avez une excuse à laquelle je n'avais pas songé d'abord : cette blessure, que j'ai reçue pour M. de Chalais... sa Majesté trouvera tout naturel que vous soyez restée près de moi. Puis, je vous assure, je suis triste, souffrant; j'ai besoin de quelqu'un, de quelqu'un qui m'aime, (détachant la coiffure de la duchesse, et la jetant sur un fauteuil.) et vous ne voudriez pas me laisser seul ici, me quitter en cet état? (Il sonne.) Je vous connais : votre cœur se le reprocherait comme une mauvaise action. (Au domestique qui paraît.) Qu'on dételle les chevaux; madame ne sort pas. (Le domestique sort; Chevreuse s'assied.) Ah! j'avais besoin de vous voir : je suis plus content maintenant. Asseyez-vous ici... asseyez-vous donc, ou vous me contraindrez à rester debout, et cela me fatigue. (Il la fait asseoir.) Déjà vous regardez l'heure, et vous mesurez avec chagrin le temps que vous aurez à passer ici.

LA DUCHESSE.

Ah! monsieur!

CHEVREUSE.

Vous êtes gênée avec moi comme avec un mari soupçonneux et jaloux qui se ferait un jeu de contrarier vos plaisirs; et cependant, avez-vous jamais eu ce reproche à me faire? ne vous ai-je pas toujours laissée libre de vos actions?

LA DUCHESSE.

Monsieur! pourquoi me parler ainsi?

CHEVREUSE, s'appuyant sur la table.

Ma confiance en vous a toujours été si grande, je l'ai manifestée si hautement, qu'il serait moins cruel de me tuer que de me tromper aujourd'hui. Qu'est-ce en effet que la mort auprès du mépris? Voilà pourtant tout ce que je serais en droit d'attendre, moi, si j'étais trompé... le mépris; voilà ce que d'autres ont obtenu pour prix de leurs soins. Oh! comment cette pensée ne prévient-elle pas l'adultère? Il y a là-dedans de quoi arrêter la femme la plus éhontée. Un homme dont on a porté le nom,

qui vous a entourée de vénération et d'amour, livré à la risée publique! Croyez-vous donc qu'il suffise après cela de lui dire : Tuez-moi, et que tout soit fini? Non : sa vengeance ne satisfait que lui; mais cette honte que vous avez empreinte sur son nom, cette honte... elle est toujours là, toujours, et tout votre sang ne saurait l'effacer.

LA DUCHESSE.

Vous me faites peur, monsieur.

CHEVREUSE.

Et pourquoi? je crois à votre vertu, moi, à votre respect pour vos devoirs, comme je crois à l'amitié.

LA DUCHESSE.

Monsieur! du sang! vous ne voyez donc pas? du sang qui s'échappe de votre blessure!

CHEVREUSE.

Ah! il coulait plus abondamment ce matin, quand je me battais pour lui! quand je lui donnais ma vie! Si vous aviez vu avec quelle joie j'en faisais le sacrifice! oh! cela vous aurait touchée peut-être, car j'étais noble et grand, je vous assure, et je crois tous les cœurs aussi purs que le mien.

LA DUCHESSE, à part.

Malheureuse!

CHEVREUSE.

Me paiera-t-il jamais ce que j'ai fait pour lui, maintenant; maintenant qu'il n'est plus ici?

(On entend sonner trois heures.)

LA DUCHESSE, se tournant vers le cabinet avec un grand mouvement d'effroi.

Ah!

CHEVREUSE, s'élançant dans le cabinet.

Qui donc, dans ce cabinet? Personne! vous vous étiez trompée, il n'y a personne. (Il revient s'asseoir, et à compter de ce moment ses yeux ne quittent plus la porte du cabinet.) Oh! je vous le disais bien, que vous comptiez les minutes près de moi! c'est qu'il est des moments où chacune d'elles emporte une espérance et amène une crainte; c'est que la même heure mesure à l'un la joie, à l'autre la terreur et le remords. Votre visage pâlit à mesure que le mien s'anime. Je suis content de moi, moi, naguère si triste et si torturé; car vous m'avez réservé un bonheur, et ce bonheur je le goûterai tout entier. Ah! cela me semble un délire, une joie céleste au-dessus des forces de l'homme. Ne la comprenez-vous pas, vous? (Lui saisissant le bras et le secouant avec force.) Répondez donc, répondez! vous ne parlez plus maintenant!

LA DUCHESSE.

Eh! je meurs, monsieur; ne voyez-vous pas que je meurs?

CHEVREUSE, se levant pendant que la duchesse tombe à ses pieds.

Oh! ne nous quittons pas la main; fixons nos yeux sur la même porte, car nous attendons tous deux.

LA DUCHESSE.

Grace! grace!

CHEVREUSE, désignant la porte, en s'asseyant de nouveau.

C'est de là, de là qu'il doit venir, et personne encore! Ne vous semble-t-il pas, à chaque instant, comme à moi, qu'il va paraître? Ne vous semble-t-il pas, au moindre bruit, que votre cœur va briser votre poitrine? Si cela devait durer long-temps, nous mourrions ici tous deux. Mais nous n'avons plus, peut-être, qu'une minute d'attente... qui sait? une seconde... une seconde. (La porte s'ouvre, Chalais paraît.) Ah! enfin!...

(Chevreuse saute sur ses pistolets. La duchesse est restée à genoux, presque évanouie.)

## SCÈNE XV.

LA DUCHESSE, CHEVREUSE, CHALAIS, puis UN DOMESTIQUE.

CHEVREUSE.

Quel intérêt vous ramène donc, monsieur le comte?

CHALAIS.

Aucun. Le dégoût de la vie, le desir de m'en délivrer.

CHEVREUSE.

Oh! vous n'y songez pas; la mort vous attend ici, et il ne vous sera plus possible de l'éviter.

(Un domestique se précipite à la porte du fond.)

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le duc! l'hôtel est envahi.

CHEVREUSE, s'asseyant

Ah! vous le voyez, monsieur : il est temps d'adresser votre ame à Dieu.

CHALAIS.

Je vais leur porter ma tête.

CHEVREUSE, sautant sur lui.

Pas à eux!

LE DOMESTIQUE.

Les voici! les voici! ils accourent.

CHEVREUSE.

Arrêtez-les quelques instants. (Le domestique sort. A Chalais, indiquant le cabinet et lui mettant un pistolet dans la main.) Et nous ici, par-là. Tenez, monsieur!

CHALAIS.

Non; laissez-moi.

CHEVREUSE, le saisissant à la gorge.

Par-là, vous dis-je. Oh! vous ne m'échapperez pas! (Il l'entraîne dans le cabinet. A la duchesse, qui s'est jetée à ses genoux, en la repoussant.) Faites des vœux pour lui, madame.

LA DUCHESSE, en se traînant vers le cabinet.

Ah! monsieur!... (On entend fermer la porte en dedans.) Par pitié! par pitié! moi aussi. (S'efforçant avec ses ongles d'ouvrir la porte.) Rien, rien, pour ouvrir cette porte. Désespoir!... Oh! je l'ouvrirai, je l'ouvrirai. (On entend crier dans la coulisse: Il est ici!) La clef, je l'ai, oui... (Elle se précipite vers la table.)

## SCÈNE XVI.

LA DUCHESSE, DE FIESQUE; SOLDATS, DOMESTIQUES, entrant pêle-mêle.

LES SOLDATS.

Il est ici!

DE FIESQUE.

Qu'on le délivre. (On entend deux coups de pistolet dans le cabinet. La duchesse tombe évanouie dans le fauteuil qui est près de la table.) C'est de là que les coups sont partis. Il a beau se défendre, il n'échappera pas. A moi, messieurs!

## SCÈNE XVII.

LA DUCHESSE, DE FIESQUE; CHEVREUSE, sortant du cabinet; SOLDATS, DOMESTIQUES.

CHEVREUSE.

Que voulez-vous?

DE FIESQUE, avec force.

Monsieur de Chalais.

CHEVREUSE, froidement.

Il vient de se tuer pour vous échapper.

(De Fiesque et deux soldats entrent dans le cabinet; tous les autres font un mouvement de ce côté, ainsi que les domestiques. Pendant que tous les regards sont fixés vers la porte, Chevreuse s'est approché de la duchesse.)

LA DUCHESSE, voyant le sang dont Chevreuse est couvert, et tombant à genoux.

Ah! monsieur!

CHEVREUSE, lui jetant la lettre et le portrait.

A vous les remords et une séparation éternelle.

(De Fiesque et les soldats sortent du cabinet. Tableau.)

FIN D'UN DUEL SOUS LE CARDINAL DE RICHELIEU.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

# ESTELLE,

OU

# LE PÈRE ET LA FILLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

## M. SCRIBE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 7 novembre 1834.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

M. DE SOLIGNI, ancien militaire et ancien négociant.. M. Saint-Aubin.
RAYMOND DE BUSSIÈRES, marin..... M. Rhozevil.
FUMICHON, notaire à Pau..... M. Ferville.
ESTELLE, fille de M. de Soligni..... Mme Léontine-Volnys.
RENAUD, domestique de M. de Soligni..... M. Bordier.

La scène se passe dans le château de M. de Soligni, situé dans le département des Basses-Pyrénées.

Le théâtre représente un salon attenant à une première pièce, dont la croisée ouverte laisse voir les murs extérieurs et les tourelles du château ; porte au fond ; deux portes latérales. A droite du spectateur, une table et ce qu'il faut pour écrire. A gauche, sur le premier plan, un secrétaire ou une caisse faisant partie de la boiserie. Un peu sur le devant du théâtre et du même côté, un canapé.

### SCÈNE I.

RAYMOND ; RENAUD, entrant par le fond*.

RAYMOND.

Comment je ne pourrai pas le voir?...

RENAUD.

Non, monsieur...

RAYMOND.

Dites-lui que c'est un jeune officier de marine qui demande à lui être présenté.

RENAUD.

Impossible, monsieur... mon maître ne reçoit personne.

RAYMOND.

Alors, et quoique j'aie peu de temps à moi, je reviendrai plus tard...

RENAUD.

Plus tard ce sera de même ; ni les étrangers, ni les gens du pays n'entrent au château ; notre maître n'aime pas la compagnie... Il veut toujours être seul ici avec sa fille.

RAYMOND.

C'est bien singulier !

RENAUD.

C'est tout au plus s'il aime à me rencontrer dans le parc, moi son valet de chambre, moi qui suis de la maison, et qui ne lui dis jamais rien ; et je ne sais même pas comment vous avez pu pénétrer jusqu'ici...

RAYMOND.

Le pont-levis était baissé... je suis entré, et tu es la première personne que je rencontre...

RENAUD.

Si monsieur s'en aperçoit, le vieux concierge sera renvoyé.

RAYMOND.

Qui vient là?... Est-ce ton maître?

RENAUD.

Non vraiment!... Encore un étranger... Il y a foule aujourd'hui, et depuis deux ans je n'en ai jamais tant vu à-la-fois.

### SCÈNE II.

RAYMOND, FUMICHON, RENAUD.

FUMICHON.

Enfin voilà quelqu'un à qui on peut parler.

*Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre ; le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite. Les changements de position, dans le courant des scènes, sont indiqués par des notes au bas des pages.

(A Raymond.) Enchanté de trouver un jeune homme... un militaire... ça me rassure... car l'extérieur de ce vieux château, au pied des Pyrénées, avec ses fossés, ses créneaux, ses ponts-levis... et pas un être vivant...

RENAUD.

Vous n'avez donc pas vu Michel le concierge?

FUMICHON.

Solitude complète... Et moi qui ne suis pas un brave... je me disais... (On entend un coup de fusil.) Qu'est-ce c'est que ça?... Est-ce qu'il y a ici du danger?

RAYMOND.

Ne craignez rien, monsieur.

RENAUD.

C'est le vieux Michel qui aura aperçu un isard... Il ne peut pas y résister... C'est pour le poursuivre dans la forêt qu'il aura quitté un instant la porte du château...

FUMICHON.

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme.

Ah! j'admire fort son audace;
Mais s'il aime tant le gibier,
Que ne le fait-on garde-chasse
Au lieu de le nommer portier!
Je crains, cumulant les deux places,
Qu'il n'aille, par quelques erreurs,
Tirer le cordon aux bécasses,
Et son fusil aux visiteurs.

(A Raymond.) Voudriez-vous, mon jeune ami, me conduire près du seigneur châtelain?...

RAYMOND.

Vous vous adressez mal, monsieur; car j'ai moi-même à lui parler de l'affaire la plus importante, et je ne sais comment parvenir jusqu'à lui... il est invisible, il ne reçoit personne...

FUMICHON.

N'est-ce que cela?... Je vous ferai avoir audience, je vous en réponds. (A Renaud.) Annonce-moi! à lui ou à mademoiselle Estelle sa fille.

RENAUD.

Défense absolue!... Il a refusé de recevoir le général, le préfet lui-même; or, comme vous n'êtes ni préfet... ni général...

FUMICHON.

Je suis mieux que cela, mon garçon; et, si tu ne veux pas, à ma recommandation, être chassé dès ce soir... tu vas lui porter sur-le-champ cette carte. A ce nom seul, qu'il attend avec impatience, grilles, verrous, tourelles et poternes vont s'ouvrir comme par enchantement.

RENAUD, effrayé.

Eh! mon Dieu!... et ce nom si redoutable?...

FUMICHON, lui lisant sa carte.

Fumichon, notaire.

RENAUD.

Quoi! monsieur...

FUMICHON, d'un air important.

Notaire royal!... Songe à ce que je t'ai dit, et va vite.

RENAUD; avec respect.

Oui, monsieur; ne vous impatientez pas, car, s'il est au bout du parc, il faudra le temps.

(Il sort par le fond. En sortant il ferme la croisée de la première pièce.)

## SCÈNE III.

### RAYMOND, FUMICHON.

RAYMOND.

Ah! monsieur est notaire!

FUMICHON.

A une douzaine de lieues d'ici, dans la ville de Pau... vous la connaissez?

RAYMOND.

Non, monsieur.

FUMICHON.

Tant pis pour vous!... une vue magnifique, la vue des Pyrénées, l'aspect du Gave, et, mieux encore, des coteaux de Jurançon... un vin excellent que je serais charmé de vous offrir, si vous me faisiez l'honneur de vous arrêter chez moi. Et si, d'ici là, comme je vous l'ai dit, je puis vous être utile à quelque chose...

RAYMOND.

Vous êtes trop bon, et un pareil accueil fait à un étranger...

FUMICHON.

Vous ne l'êtes pas. Vous avez là une épaulette... Et vous devez avoir une vingtaine d'années?

RAYMOND.

A-peu-près.

FUMICHON.

N'importe... J'ai un fils de dix-huit ans, officier comme vous... pas dans la marine, dans les dragons... C'est égal.

AIR de Lantara.

Quand un militaire, un jeune homme
Paraît à mes yeux attendris,
Sans m'informer comme il se nomme,
Je l'aide autant que je le puis;
D'avance il est de mes amis!...

RAYMOND.

Eh quoi! monsieur, sans le connaître?...

FUMICHON.

S'il a besoin d'un appui... me voilà!
Je le soutiens, en me disant : Peut-être
Un autre à mon fils le rendra!

RAYMOND, lui serrant la main.

Ah! monsieur.

FUMICHON.

Et puis, j'ai toujours eu un faible pour la jeunesse... Demandez à Hector, c'est mon enfant, Hector Fumichon... un gaillard qui fait

de moi tout ce qu'il veut. Ma femme, qui est dévote, l'élevait avec une sévérité, un rigorisme qui me semblaient peu convenables; aussi, et sans la contrarier, parceque je suis bon mari, je gâtais mon fils Hector le plus que je pouvais, afin de rétablir l'équilibre... Ça allait bien, ou plutôt cela allait mal, jusqu'au moment où il a fallu qu'il prît un état; et alors il n'y a plus eu moyen d'y tenir. Ma femme voulait qu'il entrât au séminaire, et moi dans le notariat. Madame Fumichon a résisté, j'ai tenu bon, et, pendant que nous nous disputions pour savoir s'il serait notaire ou curé, l'enfant s'est fait dragon.

RAYMOND.

Sans votre consentement?

FUMICHON.

Il nous l'a demandé après. Il est militaire dans l'ame... il boit, il fume, il se bat... Du reste, un excellent cœur, qui m'aime bien et qu'il est impossible de ne pas aimer. En passant ce matin à Bagnères, où son régiment est en garnison, j'ai voulu l'embrasser; il était aux arrêts, parceque hier, au spectacle, il avait eu une querelle.

RAYMOND.

Eh! pour qui?

FUMICHON.

Pour moi. Il y avait dans la pièce un notaire ridicule, comme ils en mettent dans toutes leurs comédies, et, par piété filiale, Hector n'a pas voulu laisser finir l'ouvrage; de là du bruit, du tapage, un défi, *et cætera*.

AIR: Qu'il est flatteur d'épouser celle.

C'est un bon enfant! c'est un diable!
Par intérêt pour ses parents,
Le sabre au poing, il est capable
D'amener chez moi des clients!...
Et nous n'avons pas l'habitude,
Dans l'état que nous exerçons,
De faire marcher une étude
Avec un piquet de dragons!

Malheureusement je n'ai pas pu le gronder à mon aise... on m'attendait ici, j'avais reçu hier la lettre la plus pressante de mon ami Soligni, que depuis deux ans je n'ai pas vu.

RAYMOND.

C'est votre ami?

FUMICHON.

Ami intime; je l'ai connu si jeune! militaire sous l'empire, officier supérieur à vingt-cinq ans, puis, lors de la Restauration, lancé dans les spéculations commerciales, il m'a toujours confié toutes ses affaires, il n'a jamais rien fait sans me consulter.

RAYMOND.

Quel bonheur! j'ai grand besoin de protection auprès de lui.

FUMICHON.

Eh bien! jeune homme, comme je vous l'ai dit, me voilà... On vient.

RAYMOND, avec effroi.

Ah! mon Dieu!

FUMICHON.

Est-ce que vous avez peur? vous, un marin! (Lui prenant la main et regardant du côté de la porte à gauche de l'acteur.) Rassurez-vous, c'est sa fille... Eh bien! je crois que vous tremblez encore plus fort?

## SCÈNE IV.

### RAYMOND, FUMICHON, ESTELLE.

ESTELLE, entrant par la porte à gauche de l'acteur.

Serait-il vrai!...du monde en ce château...(A Fumichon.) Vous, monsieur! (S'avançant et apercevant Raymond.) Ah! mon Dieu! monsieur Raymond!

FUMICHON.

Vous vous connaissez donc?

RAYMOND, troublé.

Mais... oui, monsieur.

FUMICHON.

Et moi qui voulais vous présenter!... (Souriant.) Je vais vous prier de me rendre ce service.

ESTELLE.

Comme si vous en aviez besoin, vous, l'ami de mon père et sur-tout le mien!... car vous étiez toujours de mon avis.

FUMICHON.

C'est mon usage; je suis toujours du parti de la jeunesse, et fais cause commune avec elle... Nous n'avons, nous autres vieillards, que ce moyen-là de nous rajeunir... Mais permettez, mon nouvel allié, permettez, vous qui m'interrogiez tout-à-l'heure, me direz-vous, à votre tour, comment vous vous trouvez ici en pays de connaissance?

ESTELLE, montrant Raymond.

Nous sommes de vieux amis.

FUMICHON.

Vraiment!

RAYMOND.

Des amis d'enfance... Pendant les cinq années qu'a duré le dernier voyage de M. de Soligni...

ESTELLE.

Ma mère m'avait amenée à Paris pour mon éducation, car j'avais alors douze ans...

RAYMOND.

Mon père, ancien camarade de régiment de M. de Soligni, m'avait présenté à ces dames; je les voyais presque tous les jours.

ESTELLE.

C'était notre chevalier... à moi sur-tout; il ne me quittait pas.

RAYMOND.

D'abord; mais bientôt, et en cinq années, d'enfant qu'elle était, mademoiselle Estelle...

FUMICHON.

Est devenue une grande personne... ce qui n'était pas fait pour vous éloigner, ni pour vous effrayer.

RAYMOND.

Si, monsieur.

FUMICHON.

Eh ! comment cela ?

RAYMOND.

C'était une riche héritière... et moi je n'avais rien, je n'avais pas de fortune à espérer de mes parents... Alors, et sans confier mes projets à personne, je suis parti à bord d'un vaisseau, en me disant : Je reviendrai amiral... ou je me ferai tuer...

ESTELLE.

O ciel !...

RAYMOND.

Je ne suis pas encore amiral... il s'en faut... car je ne suis que lieutenant... c'est tout ce que j'ai pu gagner à Navarin... et je m'embarque demain pour un voyage de long cours.

ESTELLE.

Est-il possible !...

RAYMOND.

Mais auparavant... et c'est pour cela que je suis venu... j'ai pensé que ces épaulettes me donnaient peut-être le droit de dire à votre père : « Monsieur, accordez-moi deux ans... « trois ans, et pendant ce temps-là je me con- « duirai si bien... que, si je ne suis pas mort... « je pourrai aussi me mettre sur les rangs, et « solliciter la main de votre fille... »

ESTELLE.

Raymond !

RAYMOND.

Oui, mademoiselle... c'est là tout ce que je vous demande, attendez-moi jusque-là.

ESTELLE.

Ah ! toujours.

FUMICHON, souriant.

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Qu'ai-je entendu ?

ESTELLE.

La vérité !
Oui, j'estime son caractère,
Sa franchise, sa loyauté...
Je le dirais devant mon père !
Devant vous aussi je le dis.
Est-ce un mal ?

FUMICHON.

Non vraiment, ma chère !...
De pareils aveux sont permis,
Lorsque c'est par-devant notaire.

Mais s'il en est ainsi, mes chers enfants... je ne vois pas pourquoi mon jeune ami tiendrait toujours à être amiral... il me semble que, pour arriver, c'est prendre le plus long... car, si je connais bien votre ascendant sur le cœur paternel, vous n'avez qu'un mot à dire ?

ESTELLE.

Oui, autrefois ; mais depuis deux ans il y a bien du changement.

FUMICHON.

Comment, qu'est-ce que cela signifie ?

ESTELLE, passant au milieu *, et après un moment de silence.

Mon père, que vous avez vu si gai, si aimable, si heureux, est devenu tout-à-coup sombre et misanthrope.

FUMICHON.

C'est donc pour cela qu'il ne m'écrivait plus, que je n'ai plus reçu de ses nouvelles !

ESTELLE.

Il ne veut voir personne.

RAYMOND.

Et d'où vient ce profond chagrin ? sans doute de la mort de sa femme ?

FUMICHON.

D'abord il y a plus de trois ans qu'il l'a perdue. Elle n'existait plus quand il est revenu de son dernier voyage... et il a supporté cela avec courage, avec philosophie... la philosophie du veuvage !

RAYMOND.

Aurait-il éprouvé quelques revers de fortune ?

FUMICHON.

Impossible ! il est revenu avec des capitaux immenses qu'il a réalisés ! J'en sais quelque chose ! moi, son notaire, qui lui ai acheté dans ce département deux ou trois mille hectares de terres, prairies, forêts, *et cætera*.... ce qui a consolidé sa fortune et bonifié mon étude. Ce n'est donc pas cela ; il y a donc autre chose ! et je ne connais que vous, mon enfant, qui puissiez le forcer à vous confier...

ESTELLE.

Eh ! comment ? Je n'ose lui parler ! j'ai peur...

FUMICHON.

Est-il possible !... il serait changé, même avec vous !

ESTELLE.

Ah ! j'ai cru que j'en mourrais de chagrin !... vous savez quelle était pour moi la tendresse de mon père, vous en avez été témoin !

FUMICHON.

Parbleu ! cela tenait de l'adoration ! (à Raymond.) c'était sa joie, son bonheur, son rêve de tous les instants ! il se serait jeté dans le Gave pour y ramasser son bouquet ; enfin moi qu'on accuse d'avoir gâté mon fils Hector... j'étais un tyran auprès de lui... un tyran domestique.

ESTELLE.

Eh bien ! vous n'avez rien vu encore ; et depuis la mort de ma mère, vous ne pouvez vous faire une idée d'une tendresse, d'un dévouement pareils ! Il ne me quittait plus d'un

* Raymond, Estelle, Fumichon.

seul instant... j'étais tout pour lui, j'étais sa seule pensée... et je ne vous dirai pas de quels soins il m'entourait... Paris n'avait pas pour moi d'étoffes assez riches, de bijoux assez précieux... Je me serais crue la fille d'un *nabab*... car vingt domestiques étaient à mes ordres... et il aurait renvoyé à l'instant celui qui n'aurait pas prévenu mes volontés ou deviné mes désirs... Dès qu'il me voyait sourire... il était transporté de joie... il m'embrassait.. il me remerciait d'être heureuse !... la moindre souffrance... la plus légère migraine... le désolait... le désespérait !... et souvent le matin, en ouvrant les yeux, je le voyais debout près de moi, qui me regardait dormir en attendant mon réveil ! Aussi, vous le devinez sans peine, j'étais la plus heureuse des filles, et jamais on n'aima son père comme j'aime le mien... Quand il me parlait de mariage, de brillant établissement... je lui disais : Pas encore !... car malgré moi je pensais à vous, Raymond... Il me semblait, quoique vous ne m'eussiez rien dit, que vous m'aimiez... que vous viendriez me demander en mariage, et j'attendais...

RAYMOND.

Oh ! que je suis heureux !

ESTELLE.

Quant à mon père... il ne disait jamais que ces mots : « Tu es la maîtresse... quand tu « voudras ! ma fille... et qui tu voudras... »

FUMICHON.

A la bonne heure... c'est lui... je le reconnais ! voilà un véritable père !

ESTELLE.

Mais il y a deux ans à-peu-près... nous étions alors à Paris... il avait voulu y passer l'hiver à cause de moi, pour les spectacles, les bals, tous ces plaisirs qu'il aimait à me prodiguer... et un jour qu'il avait un travail pressé, et qu'il ne pouvait m'accompagner, il m'avait confiée à ma tante, et avait exigé avec instance que je me rendisse à une brillante soirée qui avait lieu ce jour-là... Il le voulait, j'obéis ; mais je n'y restai pas long-temps... Je revins de bonne heure à l'hôtel, et, avant de rentrer dans ma chambre... je me glissai vers l'appartement de mon père... Il ne dormait pas... il y avait de la lumière chez lui... et, puisqu'il aimait tant à me voir belle, je voulais lui montrer ma toilette de bal et l'embrasser... J'ouvris doucement la porte, et je n'oublierai jamais le spectacle qui s'offrit à moi... Il était seul auprès du feu... mais pâle et glacé... l'œil fixe... les traits renversés et décomposés... Je jetai un cri, je courus à lui... je le serrai dans mes bras... Le croiriez-vous, mon Dieu !... le croiriez-vous !... il me repoussa avec force... moi, son enfant... J'eus beau l'interroger... « Je n'ai rien, me dit-il, je n'ai rien... » Et il me regardait d'un air sombre et farouche... il semblait examiner mes traits... comme s'il ne les connaissait pas, comme si pour la première fois ils frappaient sa vue... et je croyais lire dans ses yeux du dédain, de la fureur... de la haine... oui, de la haine ! Mon père me haïssait... me repoussait de son sein... eh ! qu'avais-je fait, mon Dieu ?... de quel crime étais-je coupable ?... Je le demandai à lui... je le demandai au ciel... je m'interrogeais moi-même... je ne trouvais dans mon cœur qu'amour et respect pour lui... Et cependant, dès le lendemain de grand matin, il avait quitté Paris, me laissant avec ma tante ; et pendant deux mois je ne reçus pas de ses nouvelles.

FUMICHON.

Deux mois !

ESTELLE.

Lui qui auparavant ne pouvait vivre un jour loin de moi !... J'appris seulement par ma tante qu'il était à deux cents lieues de Paris, dans ce château au pied des Pyrénées... Il y était malade !... et il ne m'appelait pas !... Je ne demandai ni permission ni conseil à personne... j'eus tort sans doute ; mais je n'écoutai que ma tendresse et mon désespoir... Je partis avec une femme de chambre au milieu de l'hiver... et j'arrivai ici, où mon père me demanda brusquement : « Qui vous amène ? » Il ne me tutoyait plus !... Que venez-vous faire ?... » Vous soigner, lui dis-je ; et, quel que soit mon crime, en obtenir le pardon par mon dévouement et mon repentir... « Il fallait commencer « par l'obéissance, me répondit-il, et ne pas « venir ici sans mes ordres !... »

RAYMOND.

J'espère cependant qu'il ne vous obligea pas à repartir ?

ESTELLE.

Hélas ! il le voulait ! mais, grace au ciel, je tombai si malade moi-même, qu'il fallut bien rester... Tous les soins me furent prodigués ; deux fois par jour il envoyait savoir de mes nouvelles... mais jamais il n'est venu me voir...

FUMICHON.

Est-il possible !...

ESTELLE.

Depuis ce temps il ne me dit rien ! il ne m'ordonne rien ; je puis aller et venir en ce vaste château... où je suis près de lui, seule, abandonnée, et comme une étrangère... Nous ne nous voyons qu'aux heures des repas, qui sont silencieux et solitaires, car il ne reçoit personne... ne va voir personne, ne sort jamais de ces lieux... Du reste, il évite de m'adresser la parole, et même de me rencontrer... et quand je veux l'interroger, quand seulement je lève vers lui mes yeux suppliants... ma vue lui cause une impression pénible et douloureuse... Il s'éloigne sans me répondre... ou en me jetant des regards de reproche et de colère... Et moi, je me dis en pleurant : C'est ma faute... car mon père ne peut être injuste...

c'est ma faute... mais quelle est-elle?... comment l'expier?... Je redouble alors de soins et de tendresse... lui de froideur, d'indifférence... et je passe ma vie à pleurer, à prier pour lui, à le craindre... et à l'aimer... Ah! plaignez-moi, car je suis bien malheureuse.

(Elle remonte un peu la scène.)

FUMICHON, passant au milieu*.

Je ne puis revenir encore de ce que je viens d'entendre... c'est un rêve... un mauvais rêve... un cauchemar!... Il est impossible qu'il ne revienne pas à la raison... Cela me regarde, et je m'en charge.

ESTELLE.

Est-il possible?...

FUMICHON.

En attendant... je comprends bien que ce n'est pas le moment de lui parler de mariage.

RAYMOND.

Et cependant il faut que d'ici à quelques jours je sois à Bayonne... Le brick que je commande doit mettre à la voile... et une fois parti...

(Estelle remonte vers le fond.)

FUMICHON.

Je comprends bien!... mais c'est que nous autres notaires, nous avons certainement de l'esprit... mais avec le temps!... il nous faut le temps... et les délais fixés par la loi... Aussi, pour enlever les affaires à l'abordage... je compte sur vous.

RAYMOND.

Moi!...

FUMICHON.

Vous m'aiderez; et, pour commencer, je vais vous présenter à monsieur de Soligni.

RAYMOND.

Vous ne pourriez pas commencer sans moi?... je l'aimerais mieux.

FUMICHON.

N'avez-vous pas peur?

RAYMOND.

Non... sans doute.

ESTELLE, au fond et regardant au dehors.

Voici mon père.

RAYMOND.

Je vous laisse, et reviendrai quand il le faudra... vous me le direz...

(Il s'enfuit et sort par la porte à droite de l'acteur.)

FUMICHON, criant après lui.

Mais permettez donc!... monsieur l'amiral!... Il gagne au large... toutes voiles dehors! Voilà un marin qui est joliment brave!

## SCÈNE V.

FUMICHON, SOLIGNI, ESTELLE; RENAUD, au fond.

SOLIGNI, se jetant dans les bras de Fumichon.

Je te revois!

* Raymond, Fumichon, Estelle.

FUMICHON*.

Oui, mon ami, mon cher Soligni.

SOLIGNI.

Ah!... que mon cœur en avait besoin... (Essuyant une larme.) Cela fait tant de bien d'embrasser un ami! (S'avançant et apercevant Estelle.) Que faites-vous là, Estelle? laissez-nous...

ESTELLE.

Oui, mon père... je m'en vais...

SOLIGNI.

Tu restes ici, n'est-il pas vrai... toute la semaine?

FUMICHON.

Je ne peux pas... j'ai besoin de revoir mon étude, et puis mon fils, dont le régiment est à Bagnères... Mais je te donnerai au moins aujourd'hui et demain.

(Il s'assied sur le canapé. — Estelle, au fond, parle à Renaud et a l'air de lui donner des ordres.)

SOLIGNI.

Ah! c'est ce que nous verrons. (A Renaud.) Occupez-vous de son appartement.

RENAUD, qui est près de la porte à droite.

Mademoiselle a dit que l'on préparât celui du premier... celui de sa mère...

SOLIGNI.

De sa mère!...

RENAUD.

Le plus beau de la maison!...

SOLIGNI, à Renaud.

Eh! de quel droit mademoiselle donne-t-elle ici des ordres?... Ce n'est pas à elle d'y commander, je pense... c'est à moi!...

ESTELLE.

Pardon, mon père, j'ai eu tort....

FUMICHON, assis.

Le tort n'est pas grand!

SOLIGNI.

C'est bien... cela suffit... Vous placerez monsieur... près de mon cabinet... près de moi; nous pourrons causer plus à l'aise... mais dorénavant n'oubliez pas que moi seul suis maître en ce château, et que rien ne doit se faire avant qu'on m'ait consulté... Allez.

(Renaud sort par la porte à droite.)

ESTELLE.

Vous avez raison, monsieur... c'est moi qui sans y réfléchir et croyant bien faire...

SOLIGNI, froidement.

Je ne vous fais pas de reproche... je ne vous dis rien! Ce n'est pas à vous... c'est à ce domestique que je m'adressais...

ESTELLE.

N'importe, mon père, croyez que désormais ma soumission...

SOLIGNI, sèchement.

Je n'en vois pas la preuve... car il me semble vous avoir priée de nous laisser.

(Fumichon se lève.)

* Renaud, au fond; Fumichon, Soligni, Estelle.

ESTELLE, passant auprès de Fumichon, lui dit bas et avec douleur :

Vous l'entendez?

(Elle passe à sa droite et reste un peu en arrière pendant le morceau de chant.)

ESTELLE, bas à Fumichon.

AIR : Séduisante image (de GUSTAVE).

Vainement j'espère
Désarmer son cœur ;
Rien ne peut d'un père
Calmer la rigueur!

FUMICHON, la retenant.

Mais, hélas! ma chère,
Que pouvez-vous faire?

ESTELLE.

Lui donner mes jours!
Souffrir et me taire,
Et l'aimer toujours.

ENSEMBLE.

SOLIGNI.

Contrainte sévère,
Funeste rigueur,
Cachons ma colère
Au fond de mon cœur.

ESTELLE.

Vainement j'espère
Attendrir son cœur ;
Rien ne peut d'un père
Calmer la rigueur.

FUMICHON, regardant Soligni.

Je saurai, j'espère,
Lire dans son cœur,
Je saurai d'un père
Calmer la rigueur.

(Elle sort par la droite.)

## SCÈNE VI.

### FUMICHON, SOLIGNI.

FUMICHON.

Eh! mais, tu me sembles bien sévère avec cette chère enfant?

SOLIGNI.

Moi! en quoi donc?

FUMICHON.

Le ton dont tu lui as parlé...

SOLIGNI.

N'est-ce que cela?... Tu dois m'en savoir gré, et m'en complimenter!... J'ai mis à profit tes remontrances... Tu me reprochais autrefois d'être trop indulgent, trop facile... C'est un tort, disais-tu...

FUMICHON.

Quand les enfants en abusent! mais ta fille est si bonne, si aimable!...

SOLIGNI, froidement.

Oui, elle n'est pas mal...

FUMICHON, avec enthousiasme.

Pas mal!... elle est charmante! et si dans son genre mon fils Hector était comme elle!...

SOLIGNI.

Hector, mon filleul!... un joli cavalier que j'aime de tout mon cœur!... et pour la moitié de ma fortune je voudrais qu'il fût à moi!... Ah! que tu es heureux, toi... d'avoir un enfant... (se reprenant.) je veux dire un garçon!

FUMICHON.

Parbleu! le bonheur n'est pas si grand... car il me fait damner... il me mange un argent fou. Tous les produits de mon étude y passent. Monsieur ton filleul donne à dîner à tout son régiment... monsieur donne à danser à toutes les jolies femmes de Bagnères.

SOLIGNI.

Lui, Hector?

FUMICHON.

Parbleu!... il ne manque pas d'Andromaques.

SOLIGNI.

A son âge!

FUMICHON.

C'est bien là ce qui m'effraie... il n'a pas vingt ans, et est déjà aussi mauvais sujet que s'il en avait quarante...

Mais aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

C'est la devise de la jeune France!... c'est la sienne... Voilà, mon cher ami, ce que l'on gagne à avoir un garçon... tandis que toi, qui as une fille... une fille si sage... si raisonnable...

SOLIGNI, avec impatience.

Certainement.

FUMICHON.

Une fille qui a, je crois, en partage, toutes les qualités.

SOLIGNI, de même.

Eh! mon Dieu... je n'en doute pas... Mais je t'avais prié de venir me voir...

FUMICHON.

Pour me parler d'elle?...

SOLIGNI.

Non vraiment... mais pour te demander un conseil, ou plutôt un grand service... J'ai pensé que je ne pouvais m'adresser qu'à toi...

FUMICHON.

Tu as bien fait... et je t'en remercie!...

SOLIGNI, après un instant de silence.

C'est un ami à moi... un ami intime qui est venu me consulter, moi, ancien militaire, ancien négociant, qui n'entends rien aux affaires de jurisprudence, et sans trahir un secret d'où dépend sa vie... je me suis promis de t'en parler.

FUMICHON.

Je t'écoute!

SOLIGNI, lui montrant le canapé.

Asseyons-nous.

(Ils s'asseyent sur le canapé à droite du théâtre, Fumichon à la gauche de Soligni.)

FUMICHON.

De quoi s'agit-il?...

SOLIGNI, après un instant de silence.

Quand un homme marié est riche et n'a qu'un enfant, et qu'il a des motifs graves pour l'exclure totalement de sa succession, quels moyens pourrait-il employer?

FUMICHON.

Aucun... à moins d'aliéner et de dénaturer ses biens, et de les donner enfin de la main à la main.

SOLIGNI.

Mais s'il ne voulait pas s'en dessaisir de son vivant?

FUMICHON.

Cela deviendrait plus difficile... Il faudrait alors souscrire à un tiers une obligation qu'il acceptât, et par laquelle on reconnaîtrait avoir reçu de lui telles ou telles sommes remboursables à la mort du signataire.

SOLIGNI.

Je comprends.

FUMICHON.

Un acte fait double, sous seing privé, deux signatures au bas, et tout est en règle.

SOLIGNI.

A merveille.

AIR de l'Écu de six francs.

Mais avant tout il est utile
Que quelqu'un accepte l'écrit.

FUMICHON.

Ah! ce n'est pas le difficile,
Quand d'une fortune il s'agit... (*bis.*)
Sois sûr que sans se faire attendre,
Il va soudain se présenter
Maint amateur pour l'accepter,
Et souvent même pour la prendre.

SOLIGNI, d'un air distrait.

Je le crois aussi... (Avec un peu d'hésitation.) Mais ne pourrais-tu pas me faire le modèle de cet acte, de cette donation?

FUMICHON.

Si tu connais intimement la personne... si tu me réponds qu'elle a de justes raisons pour agir ainsi?

SOLIGNI.

Je te le jure sur l'honneur.

FUMICHON.

C'est différent... ce n'est plus moi... c'est toi qui es responsable. (Ils se lèvent; Fumichon se mettant à la table et écrivant.) Ce ne sera pas long. (Montrant ce qu'il écrit à Soligni qui le suit des yeux.) Tiens, vois-tu... pas autre chose. (Écrivant toujours.) Mettre là les noms... que je laisse en blanc... désigner la somme... qu'on est censé emprunter; et pour que ce soit mieux... lui donner une destination et en indiquer l'emploi... Mais pour cela, il faudrait connaître les affaires et la position de celui qui veut souscrire cette obligation.

SOLIGNI, à demi-voix.

Eh bien! s'il faut te le dire... celui-là... c'est moi!...

FUMICHON, se levant*, à haute voix.

Qu'ai-je entendu?... Toi déshériter ta fille... la priver de tes biens... vouloir les transmettre à un autre!...

SOLIGNI.

Silence!... Si je me suis adressé à toi, à mon seul ami, c'est pour être sûr du secret, et j'y compte... tu me l'as promis!

FUMICHON.

Je ne t'ai pas promis de t'aider dans une injustice, et c'en serait une.

SOLIGNI.

Qu'en sais-tu?... Sais-tu ce qui se passe là?... sais-tu ce que j'ai souffert... ce que je souffre encore?... Je suis le plus malheureux des hommes; abandonné de tous, trahi, outragé; j'ai la rage dans le cœur... Et il me faut en silence dévorer un affront dont je ne peux même pas tirer vengeance...

FUMICHON.

Que dis-tu?

SOLIGNI.

Ah! tu sauras tout maintenant... aussi bien c'est trop souffrir, c'est trop se contraindre... et c'est déjà alléger ses maux que de les confier à un ami!... je ne te parlerai pas des premières années de ma vie... elles furent trop heureuses; et je regrette encore le temps, où, simple officier sortant de Saint-Cyr... je dus à ton amitié mes premiers frais d'équipement et de campagne... tu étais le plus âgé, le plus riche de nous deux, car je n'avais rien, et je ne t'offrais pour caution que moi... ma personne, qu'un boulet de canon pouvait enlever!... il n'en fut pas ainsi... on allait vite alors; et quand je revins général de brigade... aide-de-camp de l'Empereur... on crut ma fortune faite... un armateur de Bordeaux m'offrit sa fille, je l'acceptai... elle était jolie... je l'aimais... je croyais en être aimé... je me conduisis du moins en bon mari, et ne songeais qu'à la rendre heureuse!... la Restauration m'avait enlevé mon avenir, mes espérances et ma fortune... je cherchai à m'en faire une autre dans le commerce: j'équipai un bâtiment marchand... je fis plusieurs voyages qui presque tous réussirent; et pendant mes longues absences, je n'avais d'autres consolations que le souvenir de ma femme, et sur-tout de ma fille!... c'était un bonheur qui jusque-là m'avait été inconnu... un sentiment qui absorbait tous les autres, une passion, un amour qui m'aurait tenu lieu de tout... car ma vie à moi... c'était mon enfant, et depuis la mort de sa mère... tu en as été le témoin, je ne pouvais passer un instant sans l'avoir là près de moi... J'étais fier de ses suc-

* Soligni, Fumichon.

cès, de ses talents, de sa beauté; et, quand tout le monde l'admirait, avec quel orgueil, quel bonheur je leur disais... Elle est à moi c'est mon sang, c'est ma fille!... Ah! j'étais trop heureux, et toutes mes illusions, tous mes rêves allaient se dissiper.

FUMICHON.

Comment cela?

SOLIGNI.

Un soir j'étais resté seul chez moi, à Paris, dans l'hôtel où, pendant mes voyages, habitait autrefois ma famille... et en cherchant dans une armoire secrète des papiers qui m'étaient nécessaires, et que je voulais t'envoyer, un ressort que je ne connaissais pas me fit découvrir une cachette dans l'épaisseur de la boiserie. J'y trouvai un portrait... et un billet... Ce portrait, je le reconnus très bien; et quant au billet, je ne l'oublierai jamais... voici ce qu'il disait : « Tu m'as écrit : « Viens, je t'attends; » « et ces mots qui hier encore auraient fait mon « bonheur me réduisent au désespoir... Je ne « puis me trouver au rendez-vous que tu me « donnes : je ne puis plus te voir. Adieu, Hen- « riette; ton mari vient de me sauver la for- « tune et l'honneur, à moi qui le trahissais de- « puis si long-temps ! »

FUMICHON.

O ciel !...

SOLIGNI, froidement.

C'était un de mes anciens compagnons d'armes, que dès le commencement de mon mariage j'avais accueilli chez moi... M. de Bussières...

FUMICHON.

Celui qui est mort pendant ton dernier voyage?...

SOLIGNI.

Oui; pour mon malheur, il est mort... ils sont tous morts, ceux qui m'ont trahi ! Et pendant cette fatale découverte, calme et impassible, j'avais abandonné en moi-même, à la vengeance du ciel, l'épouse coupable qui n'était plus, l'ami perfide que j'avais sauvé du déshonneur, et qui avait tramé le mien... j'éprouvais pour eux trop de mépris, pour avoir de la colère... Mais, quand je relus ce billet et ces derniers mots : « *moi qui le trahissais depuis si* « *long-temps!...* » je sentis un froid mortel se glisser dans mes veines en pensant à Estelle... à celle que je nommais ma fille...

FUMICHON.

Ah ! quelle horrible idée !

SOLIGNI.

Eh ! comment ne pas l'avoir?... comment ne pas sentir un tel soupçon parcourir, en frémissant, tout votre être, et remonter jusqu'au cœur, pour y dessécher tout ce qu'on avait de sentiments tendres... pour empoisonner votre joie, pour changer votre bonheur en défiance, et votre amour en haine?... Mille souvenirs dont je te fais grace, mille circonstances autrefois indifférentes venaient maintenant s'offrir à mon esprit, et faisaient jaillir à mes yeux la lumière que j'aurais voulu fuir... Que n'ai-je pas fait pour m'y soustraire, et pour m'abuser moi-même ! je le desirais, j'aurais payé de mon sang un mensonge qui m'aurait rendu le repos ; mais ils ne m'ont même pas laissé les tourments et le bonheur d'un doute.

FUMICHON.

Que veux-tu dire?

SOLIGNI.

Tu sais que, lors de mon dernier voyage, recueilli par un vaisseau anglais qui faisait voile pour Canton, on a été plus d'un an sans recevoir d'autre nouvelle que celle de mon naufrage ! On dut me croire mort, et ce bruit était devenu une certitude, lorsque ma femme succomba elle-même à une longue et cruelle maladie... mais en expirant, sais-tu ce qu'elle a fait?... sais-tu à qui elle a confié, par son testament, la tutèle, l'éducation, l'existence de sa fille? Ce n'est pas à sa propre sœur, qui était près d'elle... ce n'est pas à des parents à moi, qui étaient ses tuteurs naturels !... non, c'est à son complice, à son amant, au père de son enfant... à M. de Bussières !

FUMICHON.

Est-il possible !

SOLIGNI.

Et ce qu'il y a de plus évident encore, c'est qu'à cette époque M. de Bussières n'était pas en France ; marié lui-même et sans fortune, il était passé à l'étranger ; il avait pris du service en Russie, dans l'armée polonaise, où depuis il a trouvé, en combattant, une mort que je lui envie, et qu'il ne méritait pas!... Mais pourquoi cette femme qu'il avait abandonnée à jamais, cette femme à qui il avait écrit une lettre d'éternel adieu, aurait-elle été, au moment de sa mort, lui confier, à lui... absent, le soin d'une orpheline... si cette orpheline lui eût été étrangère? Et ce titre de tuteur qu'elle lui donnait, ne prouve-t-il pas qu'à ses propres yeux à elle, il avait d'autres titres?... (Vivement.) Mais réponds, réponds-moi donc ! trouve donc quelques raisonnements, quelques objections qui détruisent, qui atténuent les preuves qui l'accablent !

FUMICHON, avec embarras.

Eh !... eh !... ce ne serait pas encore impossible !

SOLIGNI.

Non, tu le sais bien !... tu sens toi-même que j'ai raison, que cette enfant ne m'est rien, qu'elle est ici une étrangère, ou plutôt un affront continuel, une preuve vivante de mon déshonneur !... Et quand je pense que pendant si long-temps je l'ai chérie, je l'ai adorée, que j'ai prié pour elle, que j'ai pressé sur mon cœur et couvert de mes baisers... qui? la fille de mon

ennemi... Et comme si ce n'était pas assez, pendant ma vie, des tourments que j'éprouve, il faudrait encore qu'après ma mort, mon bien, ma fortune, ce fruit de mes travaux et de mes peines, allassent enrichir mademoiselle de Bussières !... Ah ! mon cœur se révolte à cette seule idée ! Je devais à mon enfant, à ma fille, tout ce que je possédais, mon or comme mon sang; je n'avais pas de mérite à les lui donner; je les lui devais !... mais je ne dois rien à mademoiselle de Bussières, et il y aurait honte à moi... ce serait mépris de toutes lois et de toute morale, de doter ainsi le parjure et de récompenser l'adultère... Non... Cet acte que je t'ai demandé est un acte de justice, elle n'aura rien... ma fortune appartient à mes amis... (avec intention.) ceux qui ne me trahissent pas !... C'est à toi que je la destine... tu l'auras.

FUMICHON.

Moi ?

SOLIGNI.

Tu l'auras tout entière, toi et les tiens... Je ne voulais pas te le dire; mais c'est mon intention.

FUMICHON.

Sur laquelle j'espère bien te faire revenir... Mais dans ce moment il ne s'agit pas de cela... il ne s'agit pas de moi... mais de ton bonheur, de ton repos, et pour toi il n'y en aurait pas de possible si tu avais des reproches à te faire...

SOLIGNI.

Des reproches !...

FUMICHON.

Oui... tu es un galant homme, un homme juste, et, quels que soient les motifs de ta colère, tu dois sentir que ta fille... je veux dire qu'Estelle... ne doit pas être punie d'un crime qui n'est pas le sien !... Ce n'est pas sa faute à cette pauvre enfant ! Si elle t'aime, si elle te respecte, si elle te regarde comme ce qu'elle a de plus cher, tu ne dois pas lui en vouloir.

SOLIGNI.

Je ne lui en veux pas; et, s'il faut te l'avouer, j'avais tellement l'habitude de l'aimer, que souvent j'oublie ma haine; je n'y pense plus, je suis prêt à m'élancer vers elle, à l'embrasser, à lui dire : Ma fille ! Et puis je m'arrête ! et la rougeur sur le front, honteux de moi-même, indigné de l'aimer encore, je m'en venge en l'accablant de mon indifférence, et souvent de ma colère ! Parfois même, que te dirai-je ? je suis furieux de la voir si jolie, d'être forcé d'admirer en elle tant de beauté, tant de vertus, tant de trésors enfin, qui ne m'appartiennent plus. Elle me croit bien méchant, et je suis bien malheureux... sa vue me fait tant de mal !

(Il se jette dans les bras de Fumichon, puis il s'éloigne en remontant le théâtre, et en redescendant il se trouve à gauche de Fumichon.)

FUMICHON*.

Oui, je le comprends maintenant... Alors il faut qu'elle s'éloigne, mais sans que personne puisse s'étonner de votre séparation.

SOLIGNI.

Eh ! comment cela ?

FUMICHON.

En la mariant.

SOLIGNI.

Moi !... me mêler de son mariage !

FUMICHON.

Tu ne t'en mêleras pas; c'est moi que cela regarde...

SOLIGNI.

A la bonne heure; trouve-lui un mari... qui tu voudras !... ton fils Hector.

FUMICHON.

Hector ! pauvre fille !!! tu lui en veux toujours !... Ce n'est pas bien; je suis trop honnête homme pour y consentir !... en huit jours sa dot serait mangée.

SOLIGNI, d'un air mécontent.

Sa dot !!!

FUMICHON.

Celle que tu lui donneras... car tu lui en donneras une... tu ne peux pas faire autrement... tu le sens toi-même... ne fût-ce que pour le monde.

SOLIGNI.

Eh bien ! soit... Si une cinquantaine de mille francs...

FUMICHON.

Impossible !... je ne trouverai jamais un mari à ce taux-là... dans ce moment sur-tout, où ils sont hors de prix...

SOLIGNI.

Eh bien !... eh bien !... cent mille francs ! .. j'espère que c'est bien assez ?...

FUMICHON.

Pour tout autre... oui... mais pour toi... pour ta fortune... ça ne suffit pas...

AIR du vaudeville des Frères de lait.

Et s'il fallait insister davantage,
Par un seul mot je te déciderais;
C'est qu'il est noble, alors qu'on nous outrage,
De nous venger par de nouveaux bienfaits !
Tu le feras !

SOLIGNI.

Qui, moi !

FUMICHON.

Je te connais...
Tu donneras ce généreux exemple.

SOLIGNI.

Qui me saura jamais gré d'un tel bien ?

FUMICHON.

Personne au monde ! hors Dieu qui te contemple,
Et ton ami qui te dira : C'est bien !

Silence !... c'est elle !...

* Fumichon, Soligni.

## SCÈNE VII.

### ESTELLE, FUMICHON, SOLIGNI.

SOLIGNI, à Estelle, qui entre par la porte à droite.

Que voulez-vous ?... pourquoi entrer ici sans mon ordre... et venir ainsi nous interrompre ?...

ESTELLE.

Ah ! ne m'en veuillez pas... c'est bien malgré moi ! c'est quelqu'un qui voudrait parler à monsieur Fumichon, et qui m'a suppliée de venir le lui dire.

SOLIGNI, plus doucement.

C'est différent !... Nous étions occupés d'une affaire importante... et dans mon impatience... Pardonnez-moi, Estelle, de vous avoir parlé aussi brusquement.

ESTELLE.

N'en avez-vous pas le droit, mon père ? quand vous êtes mécontent, je n'en accuse que moi, qui sans doute en suis cause !...

FUMICHON, regardant Estelle.

(s'approchant de Soligni.)

Pauvre enfant !... tant de douceur et de résignation !

SOLIGNI, avec émotion.

Tu as raison... je suis injuste.

FUMICHON, le faisant passer à sa droite entre lui et Estelle.

Regarde-la donc... (Soligni lève les yeux sur elle avec émotion.) Eh bien ! qu'en dis-tu* ?

SOLIGNI, à voix basse avec colère, à Fumichon, en le ramenant sur le devant du théâtre.

Je dis... que c'est inconcevable comme elle ressemble à ce Bussières !...

FUMICHON, avec dépit.

Toujours ces maudites idées !... (Vivement, à Estelle.) De quoi s'agit-il, mon enfant, et que me veut-on ?

ESTELLE, timidement.

C'est la personne de ce matin... ce jeune marin...

SOLIGNI, brusquement.

Un jeune homme... un marin ?... qu'est-ce que c'est que ça ?

FUMICHON.

Un ami à moi !... un ami intime.

SOLIGNI.

C'est autre chose...

ESTELLE.

Il voudrait absolument vous parler...

FUMICHON.

Eh bien ! qu'il vienne.

SOLIGNI.

Non pas... je ne reçois ici personne...

FUMICHON, prenant son chapeau et sa canne, qui sont sur la table, et prêt à sortir.

Alors, puisque je ne peux recevoir mes amis chez toi...

SOLIGNI, le retenant.

Où vas-tu ?

FUMICHON*.

Le recevoir chez moi ! je pars avec lui...

SOLIGNI.

Quelle idée !... Qu'il entre au château... et qu'il attende !... tu lui parleras tantôt.

ESTELLE, à demi-voix, à Fumichon.

C'est qu'il dit que c'est très pressé... puisqu'il a reçu l'ordre de partir ce soir même pour Bayonne, où il doit s'embarquer...

FUMICHON.

Je conçois alors que les moments sont précieux... Eh bien ! priez-le de dîner avec nous.

SOLIGNI.

Comment !...

FUMICHON.

C'est moi qui l'invite... pour que nous puissions parler affaires...

ESTELLE, timidement, à Soligni.

Faut-il, mon père ?

SOLIGNI.

Puisque monsieur Fumichon le desire !...

FUMICHON.

Non seulement moi, mais monsieur de Soligni, qui sera enchanté de le voir... Je vais te le présenter.

(Il va auprès de Soligni.)

SOLIGNI, avec colère.

A moi ! y penses-tu ?

ESTELLE, effrayée.

Ah ! mon Dieu !

FUMICHON, lui faisant signe de la main.

Ne vous effrayez pas et attendez !

(Estelle se retire au coin du théâtre à droite.)

SOLIGNI, à demi-voix.

A qui diable en as-tu avec tes présentations ?

FUMICHON, de même.

Nous cherchions un mari... c'en est un ! un jeune officier de marine fort gentil, fort aimable, qui aime ta... (se reprenant) qui aime mademoiselle Estelle... et, puisque tu m'as chargé de la marier, je ne pourrai jamais trouver mieux...

SOLIGNI.

A la bonne heure... tu es le maître... pourvu que je ne paraisse en rien dans tout cela...

FUMICHON, regardant Estelle.

En rien ?... c'est difficile... mais il s'agit d'y paraître une fois, pas davantage... Il va venir... il te fera poliment sa demande en mariage ; et toi, tu lui répondras en quatre mots : « Je con- « sens ; je vous donne Estelle et deux cent mille « francs... »

SOLIGNI.

Je n'ai pas dit cela...

FUMICHON.

Tu le diras... (A Estelle.) Attendez toujours. (A Soligni.) Tu le diras, pour en finir, et pour qu'il n'en soit plus question... Voilà ce que

* Estelle, Soligni, Fumichon.

* Estelle, Fumichon, Soligni.

j'exige de toi... ce n'est pas bien difficile... et en revanche je me charge de tout le reste!

SOLIGNI, froidement et à demi-voix.

Soit : à condition que tu accepteras la donation dont je te parlais tout-à-l'heure?

FUMICHON.

Non.

SOLIGNI.

Eh! pourquoi?

FUMICHON.

Parceque, grace au ciel, je suis un notaire honnête homme, qui n'ai jamais dépouillé la veuve ni l'orphelin.

SOLIGNI, élevant la voix.

Ce sera pourtant ainsi.

FUMICHON, de même.

C'est ce qui te trompe.

SOLIGNI.

Je le veux.

FUMICHON.

Je ne le veux pas.

ESTELLE, effrayée.

Voilà qu'ils se disputent!

FUMICHON, allant à Estelle.

N'ayez pas peur! cela s'arrange! allez le chercher... qu'il vienne!

ESTELLE.

Oui, monsieur... il est là, dans l'autre appartement.

FUMICHON.

Eh bien! qu'il paraisse!

(Elle sort un instant par la porte à droite.)

## SCÈNE VIII.

FUMICHON, SOLIGNI.

SOLIGNI.

Tu acceptes donc?

FUMICHON.

J'aimerais mieux mourir.

SOLIGNI.

Et moi, j'aimerais mieux anéantir ma fortune, la détruire, la jeter au feu... (jetant un coup d'œil sur la table; vivement.) ou plutôt, je n'ai plus besoin de toi... (Montrant la table.) J'ai là ce modèle d'obligation.

(Il va s'asseoir à la table.)

FUMICHON, le regardant.

Que veux-tu faire?

SOLIGNI.

Cela ne te regarde pas.

## SCÈNE IX.

RAYMOND; ESTELLE, entrant par la porte à droite; FUMICHON, au milieu; SOLIGNI, à la table et écrivant.

ESTELLE, entrant sur la pointe des pieds, et à demi-voix à Fumichon.

Le voilà!

FUMICHON.

C'est bien; qu'il avance.

RAYMOND *.

Ah! monsieur...

FUMICHON, lui montrant Soligni qui écrit.

Silence... tout est arrangé, mes enfants... votre mariage est convenu...

ESTELLE.

Est-il possible?

RAYMOND.

Il y consent?

FUMICHON.

J'ai sa parole.

ESTELLE.

Ah! que ne puis-je me jeter dans ses bras!

FUMICHON.

C'est inutile dans ce moment... (à part.) et ça gâterait tout... (A Raymond.) Ce qu'il faut d'abord... c'est lui faire votre demande. (Lui montrant Soligni.) Il est là... allez-y.

RAYMOND.

Je le voudrais, mais je n'ose pas.

FUMICHON.

Allez donc... quelle timidité! Si mon fils Hector était là...

(Il le prend par la main et le fait passer du côté de Soligni **.)

AIR : Berce, berce, bonne grand'mère.

Avancez, allons, du courage!
N'allez pas trembler devant lui;
Et soyez, pour ce mariage,
Comme en face de l'ennemi.

RAYMOND, à demi-voix.

Quoi! vous voulez?...

FUMICHON, de même.

Présentez à son père...

ESTELLE, de même.

Votre demande...

FUMICHON, de même.

Il va tout accorder.

(A Estelle.)

Pour nous, partons... Vous ne pouvez, ma chère,
Entendre ici ce qu'il va demander.

ENSEMBLE.

FUMICHON.

Avancez, allons, du courage!
N'allez pas trembler devant lui;
Et soyez, pour ce mariage,
Comme en face de l'ennemi.

RAYMOND.

Avançons, allons, du courage!
N'allons pas trembler devant lui;
Et soyons, pour ce mariage,
Comme en face de l'ennemi.

ESTELLE.

Fais, mon Dieu! que ce mariage,
Par mon père ici soit béni;

* Estelle, Raymond, Fumichon, Soligni.

** Estelle, Fumichon, Raymond; Soligni, à la table.

Et que cet hymen qui m'engage
Puisse me rapprocher de lui !

SOLIGNI, à la table, à part

Cet écrit à jamais m'engage,
Ma fortune sera pour lui ;
Et par-là, du moins, mon outrage
Ne restera pas impuni.

(Fumichon et Estelle sortent par la porte à droite.)

## SCÈNE X.

RAYMOND; SOLIGNI, à la table.

RAYMOND, s'avançant timidement.

Monsieur...

SOLIGNI, brusquement.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il? que voulez-vous?

RAYMOND.

C'est moi... dont M. Fumichon a daigné vous parler... et les espérances qu'il m'a fait concevoir ont seules encouragé des prétentions que vous trouverez peut-être bien téméraires... j'aime mademoiselle votre fille...

SOLIGNI, se contenant.

Estelle!...

RAYMOND.

Oui... monsieur... je l'aime...

SOLIGNI, froidement.

C'est bien.

RAYMOND.

Et je viens en tremblant vous demander sa main.

SOLIGNI, froidement.

Je vous l'accorde !

RAYMOND, avec joie.

Est-il possible!... vous me jugez digne d'une pareille faveur?

SOLIGNI.

Mon notaire, qui est mon ami, me répond de vous.

RAYMOND.

Mais il me connaît à peine...

SOLIGNI, se levant.

C'est égal, ça me suffit!

RAYMOND.

Mais pour moi, cela ne suffit pas... je veux que vous sachiez qui je suis, que vous connaissiez ma position, mon avenir, quelle est pour moi l'estime de mes chefs.

SOLIGNI, avec un peu d'impatience.

C'est inutile, vous dis-je; je m'en rapporte à vous; et, quelle que soit votre fortune...

RAYMOND.

Je n'en ai pas.

SOLIGNI, passant à droite du théâtre*.

N'importe!... je donne deux cent mille francs de dot... à la condition que le mariage se fera le plus promptement possible, et que Fumichon se chargera de régler, d'arranger tout cela; ainsi que de tous les soins de la noce... car moi, je ne pourrai y assister.

RAYMOND.

Eh! pourquoi cela, monsieur?

SOLIGNI.

Un voyage essentiel... indispensable, me force à partir dès demain...

RAYMOND.

Alors, monsieur, nous retarderons ce mariage; et, quelque longue que puisse être votre absence, nous attendrons votre retour.

SOLIGNI, avec impatience.

Eh! à quoi bon? morbleu!

(Il s'assied sur le canapé.)

RAYMOND, étonné.

Il me semble, monsieur, que le respect et la reconnaissance m'en feraient seuls une loi... mais il est encore d'autres raisons; et la longue intimité, l'amitié qui autrefois unissait nos familles...

SOLIGNI.

Que voulez-vous dire?

RAYMOND.

Amitié que jusqu'ici il ne m'a guère été permis de cultiver; car entré bien jeune à l'École de marine... j'étais à Angoulême quand vous habitiez Paris... et lorsque j'y arrivai, vous veniez de partir pour un long et pénible voyage... mais, en votre absence, je fus présenté par mes parents chez madame de Soligni, votre femme, qui daigna toujours, moi et mon père, nous accueillir avec tant de bonté!...

SOLIGNI.

Qui êtes-vous donc? et quel est votre nom?

RAYMOND.

O ciel! vous l'ignorez?...

SOLIGNI.

Eh! oui, sans doute! qui me l'aurait dit?

RAYMOND.

Quoi! vous ne le connaissiez pas? vous ne l'avez pas même demandé? et vous m'acceptez pour gendre... et vous m'accordez votre fille?

SOLIGNI, avec colère.

Ma fille... toujours ma fille!... il ne s'agit pas d'elle... mais de vous!... votre nom?...

RAYMOND.

Raymond... Raymond de Bussières, lieutenant de marine!

SOLIGNI, se levant, et allant à lui.

Bussières!... Est-ce que vous seriez le fils du colonel Bussières?

RAYMOND.

Votre ancien ami!...

SOLIGNI, s'éloignant.

Bussières!...

RAYMOND.

A qui vous avez rendu de si grands services... et qui, pendant quinze ans, n'eut presque pas d'autre maison, d'autre famille que la vôtre.

* Soligni, Raymond.

SOLIGNI, avec fureur.

Quinze ans !

RAYMOND, avec joie.

Oui, monsieur !...

SOLIGNI, avec fureur.

Et c'était votre père ?

RAYMOND.

Oui vraiment !...

SOLIGNI, avec joie.

Il a un fils !... un fils qui porte l'épée.... Ah ! que je suis heureux ! (Allant à Raymond et lui prenant les deux mains.) Monsieur, votre père était un traître et un lâche...

RAYMOND, stupéfait.

Monsieur...

SOLIGNI.

Je vous le dis à vous.

RAYMOND.

Parlez-vous sérieusement ?

SOLIGNI.

Oui !... un infâme !...

RAYMOND.

Monsieur ! mon père était un honnête homme !... un homme d'honneur.

AIR : Corneille nous fait ses adieux.

Et vous oubliez, je le voi,
Que son sang coule dans mes veines !
Son nom, son honneur sont à moi,
Et ses injures sont les miennes !
En vain vous avez espéré
Qu'il ne pourrait plus vous entendre !...
(Allant à Soligni en lui serrant fortement la main.)
Mon père, tant que je vivrai,
Existe encor, pour se défendre.

SOLIGNI, traversant le théâtre*.

C'est tout ce que je demande ; je pourrai donc me venger sur quelqu'un !

RAYMOND.

Et vous rétracterez à l'instant les paroles injurieuses que vous venez de proférer contre lui, ou sinon...

SOLIGNI.

Eh bien ?...

RAYMOND.

Eh bien ! quand je devrais perdre tout ce que j'aime, je ne laisserai pas outrager sa mémoire.

SOLIGNI, lui frappant sur l'épaule.

Bien ! jeune homme, vous n'êtes pas comme lui ; car pendant quinze ans votre père fut un...

RAYMOND, lui prenant la main avec force.

N'achevez pas !... (Froidement.) Vos armes ?

SOLIGNI.

L'épée.

RAYMOND.

Le lieu ?

SOLIGNI.

Sous les murs du parc.

* Raymond, Soligni

RAYMOND.

Et l'instant ?

SOLIGNI, allant à la table.

Dans une heure... le temps d'achever cet écrit.

ENSEMBLE.

AIR : A la mort qui s'approche (de GUSTAVE).

RAYMOND.

Pour moi plus d'espérance ;
Mais puis-je au fond du cœur
Supporter qu'il offense
Mon père et son honneur ?

SOLIGNI.

Enfin ma vengeance
Est offerte à mon cœur ;
C'est ma seule espérance,
C'est là mon seul bonheur !

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, ESTELLE et FUMICHON, entrant par la droite.

ENSEMBLE.

ESTELLE, allant à Raymond.

Qu'entends-je ! quelle offense
Excite sa fureur !
Pour moi plus d'espérance ;
Ah ! je tremble de peur.
Ah ! daignez nous apprendre,
Ah ! daignez nous apprendre
D'où vient ce que j'entends ;
Quels regards menaçants !

FUMICHON, allant à Soligni.

Qu'entends-je ! quelle offense
Excite sa fureur !
Moi qui croyais d'avance
Compter sur leur bonheur !
On n'y peut rien comprendre,
Et daigne ici m'apprendre
D'où vient ce que j'entends,
Et ces cris menaçants.

RAYMOND.

Il faut que dans une heure
Je le venge ou je meure ;
Ici je vous attends,
Comptez sur mes serments.

SOLIGNI.

Il faut que dans une heure
Je me venge ou je meure ;
Ici je vous attends,
Songez à vos serments.

(Sur les dernières mesures du morceau, Raymond et Soligni ont remonté le théâtre et se sont rapprochés en chantant ces derniers vers. Soligni sort par la gauche.)

## SCÈNE XII.

RAYMOND, FUMICHON, ESTELLE.

FUMICHON.

Eh bien ! il sort furieux... Qu'est-ce que ça signifie ?

RAYMOND.

Que tout est perdu.

FUMICHON.

Laissez donc !

ESTELLE, à Fumichon.

Ah! nous n'espérons plus qu'en vous.

FUMICHON, à Raymond.

Vous n'avez donc pas fait votre demande?

RAYMOND.

Si vraiment!

FUMICHON.

Et qu'a-t-il répondu?

RAYMOND.

Qu'il acceptait... qu'il me donnait sa fille et deux cent mille francs de dot.

FUMICHON.

Voilà l'essentiel... le reste n'est rien.

RAYMOND.

Pas du tout... car dès que je lui ai dit mon nom... sa physionomie a changé... ses traits se sont contractés... il m'a insulté dans ce que j'avais de plus cher.

FUMICHON.

Quelque lubie qui lui sera passée dans ce moment par la tête... car je ne peux croire que cela vienne de votre nom... qui, après tout, n'a rien de bien terrible !

ESTELLE.

Non... sans doute!

FUMICHON.

N'est-ce pas Raymond que l'on vous nomme?

ESTELLE.

Oui vraiment!... Raymond de Bussières!

FUMICHON, stupéfait.

Bussières !

ESTELLE et RAYMOND.

Qu'avez-vous donc?

FUMICHON, dans le plus grand effroi.

Bussières, avez-vous dit?

RAYMOND.

Eh bien! vous voilà comme lui!

FUMICHON.

Malheureux que vous êtes!... malheureux enfants!...

ESTELLE, tremblante.

Qu'y a-t-il donc?

FUMICHON.

Rien, mes amis... rien du tout... mais la surprise... l'effroi!...

ESTELLE.

Nous ne devons plus en avoir, puisque vous êtes pour nous.

RAYMOND.

Puisque vous parlerez en notre faveur.

FUMICHON.

Moi!... m'en préserve le ciel!

ESTELLE.

Comment, notre mariage!...

FUMICHON, à demi-voix.

Taisez-vous!... taisez-vous!... (A part.) Qu'est-ce que j'allais faire là? (Haut.) Mes chers amis... ne m'accusez pas... ne m'en veuillez pas... mais en conscience... voyez-vous... ce mariage... il ne faut plus y penser.

ESTELLE et RAYMOND.

Que dites-vous?

FUMICHON.

Il ne peut plus avoir lieu.

ESTELLE.

Eh! pour quelles raisons?

FUMICHON.

Je ne peux pas vous le dire!

RAYMOND.

Ah! c'est trop se jouer de nos tourments, et vous parlerez...

FUMICHON.

Ça m'est impossible... mais vous sentez bien, mes enfants, que moi qui suis votre ami... il ne me viendrait pas à l'idée de vous désunir... de vous séparer... si les motifs les plus graves...

RAYMOND et ESTELLE.

Eh bien! quels sont-ils?

FUMICHON.

Ne me le demandez pas!... mais si vous avez quelque confiance en moi, si vous avez quelque amitié pour elle...

RAYMOND.

De l'amitié!!! dites donc l'amour le plus fort, le plus violent.

FUMICHON.

Eh bien! en voila trop!... je ne vous en demande pas tant; je vous demande seulement de partir, de rester éloigné d'elle pendant quelque temps... je vous en supplie en grace.

RAYMOND.

Je ne puis partir en ce moment; mais ce soir, mais demain, vous serez satisfait, (passant auprès d'Estelle.) et il est probable que nous ne nous verrons plus.

ESTELLE.

Raymond!

RAYMOND.

Adieu!... D'autres devoirs m'appellent; mais rassurez-vous, je respecterai ce qui vous est cher... et si... je ne reparais plus à vos yeux, parfois du moins donnez-moi un souvenir.

ESTELLE.

Ah! toujours...

RAYMOND, à Fumichon.

Adieu, monsieur... (A Estelle.) Adieu, Estelle... j'espère, quoi qu'il arrive, que tous les deux vous serez contents de moi.

(Il sort par le fond.)

## SCÈNE XIII.

ESTELLE, FUMICHON.

FUMICHON, essuyant une larme.

C'est un brave jeune homme que l'on doit plaindre.

ESTELLE, pleurant.

Oh! certainement, et pour moi je l'aimerai toute ma vie.

FUMICHON.

Eh bien! non... il ne faudrait pas.

ESTELLE.

Que dites-vous?

FUMICHON.

Qu'il ne faudrait pas... pour bien faire, l'aimer comme vous dites là.

ESTELLE.

Quoi! même de loin?

FUMICHON.

Même de loin.

ESTELLE.

Eh! pourquoi donc? car toute votre conduite est une énigme que je ne puis comprendre.

FUMICHON.

Tant mieux alors, c'est ce qu'il faut... mais croyez, ma chère fille, que de mon côté tout ce qui pourra assurer votre bonheur ou votre avenir... (A part.) Et quand j'y pense maintenant, cette donation de Soligni... j'ai eu tort de refuser... (Haut.) J'accepterai, mon enfant, j'accepterai... mais pour tout vous rendre un jour.

ESTELLE.

Que voulez-vous dire?

FUMICHON.

Vous ne pouvez le savoir encore; ce n'est pas ma faute... Mais silence!... c'est votre père...

## SCÈNE XIV.

ESTELLE, FUMICHON; SOLIGNI, entrant par la gauche, va s'asseoir auprès de la table.

FUMICHON, à part.

Comme il a un air sombre! il ne nous voit seulement pas. (Allant à lui.) Soligni!

SOLIGNI, apercevant Fumichon et Estelle.

Ah! te voilà! (Il se lève.)

FUMICHON.

Oui, mon ami; je voulais te parler sur ta proposition de ce matin, à laquelle j'ai réfléchi, et dont je ne serais peut-être pas maintenant très éloigné.

SOLIGNI.

Quoi! vraiment, tu accepterais?...

FUMICHON.

Pour te rendre service.

SOLIGNI.

J'en suis fâché; tu m'avais refusé... j'ai fait d'autres dispositions.

FUMICHON.

Que tu peux changer.

SOLIGNI.

Non! il n'est plus temps; l'acte signé par moi en bonne forme, et d'après le modèle que tu m'avais donné, vient de partir à l'instant.

FUMICHON.

O ciel! et pourquoi te presser ainsi?

SOLIGNI.

Je n'avais pas de temps à perdre, car dans une heure peut-être...

FUMICHON.

Que veux-tu dire?

SOLIGNI.

Rien!... Je suis content!... je suis heureux!... Voilà le premier bonheur qui depuis longtemps me soit arrivé!... (S'avançant et apercevant Estelle.) Ah! c'est vous, Estelle, approchez... approchez! (Estelle passe entre Fumichon et Soligni*.) Je viens de voir ce jeune homme qui vous demandait en mariage... il n'a pu hasarder une pareille démarche sans votre aveu?

ESTELLE.

Ce n'est pas moi, c'est monsieur Fumichon.

FUMICHON.

Parceque alors j'ignorais que M. de Bussières...

SOLIGNI.

Tais-toi... je ne te demande rien. (A Estelle.) Vous l'aimiez donc?

ESTELLE.

Oui, mon père.

SOLIGNI.

Et comment ne m'en avez-vous jamais parlé?

ESTELLE.

Je vous l'ai dit, mon père, il y a bien longtemps... C'était dans le temps où vous m'aimiez! Vous me disiez alors : Il faut te marier. Et moi je vous ai répondu : Attendez, car il y a quelqu'un que je préférerais peut-être à tous les autres... mais il ne s'est jamais déclaré, il ne m'a jamais dit qu'il m'aimait... Et si tu te trompais, mon enfant, avez-vous ajouté... car alors vous me disiez toujours *toi*... si tu te trompais, tu serais bien malheureuse.—Non, vous ai-je répondu, car j'aurais, pour me consoler, l'amour de mon père; et cet amour-là tient lieu de tout. S'il en est ainsi, avez-vous dit en m'embrassant, attendons et n'en parlons plus... Je n'en ai plus parlé, et j'ai attendu... cela m'était facile alors... j'étais si heureuse!

SOLIGNI, après un instant de silence.

Oui, tout cela est vrai... je me le rappelle maintenant... mais ce jeune homme, où l'aviez-vous vu?

ESTELLE.

A Paris, chez ma mère... où il venait presque tous les jours avec M. de Bussières, son père... C'était pendant votre absence, lors de ce dernier voyage que vous avez fait et qui a duré si long-temps.

FUMICHON, à part et lui faisant des signes qu'elle ne voit pas.

Impossible de la faire taire!

* Fumichon, Estelle, Soligni

SOLIGNI, avec émotion.

Ce monsieur de Bussières... je ne parle pas de Raymond, mais de l'autre... ce monsieur de Bussières vous aimait?

ESTELLE.

Beaucoup!... il m'avait vue si jeune!

FUMICHON, à demi-voix.

Taisez-vous!

ESTELLE, à Fumichon.

Eh! pourquoi donc?... pourquoi ne dirais-je pas la vérité?

SOLIGNI.

Vous avez raison. Savez-vous qu'en mon absence, et croyant que j'avais perdu la vie, votre mère voulait vous le donner pour tuteur?

ESTELLE.

Oui vraiment! car, quelques jours avant sa mort, il y a trois ans... ma pauvre mère me fit venir près de son lit. Nous étions seules et elle me dit: Bientôt, ma fille, tu seras orpheline; je t'ai donné pour tuteur un ami de notre famille, un ami de ton enfance, M. de Bussières, qui dans ce moment n'est pas dans ce pays... Mais, dès qu'il sera de retour, ce qui ne peut tarder, tu lui remettras toi-même... et à lui seul, ces papiers.

SOLIGNI et FUMICHON, à part.

O ciel!

ESTELLE.

Et elle me confia alors une lettre cachetée de noir, qui contenait sans doute ses dernières volontés et tous les renseignements nécessaires sur notre fortune... Mais vous savez que peu de temps après, M. de Bussières ayant perdu la vie en Pologne...

SOLIGNI.

Vous n'avez pu lui remettre cette lettre?

ESTELLE.

Non, mon père.

SOLIGNI.

Et elle existe encore!

ESTELLE.

Je le pense!... je l'avais serrée dans l'écrin de ma mère avec les lettres que vous m'écriviez, quand vous étiez en voyage... enfin, avec tout ce que j'avais de plus précieux... et, le jour même de votre arrivée, je me suis hâtée de vous remettre cet écrin. J'ignore ce que vous en avez fait; mais le lendemain j'étais dans votre cabinet, debout près de vous; cet écrin était sur votre bureau, et vous m'avez dit: Ce sont les diamants de ta mère, ils t'appartiennent; mais tu ne peux pas les porter avant ton mariage... je te les garderai jusque-là... Alors vous avez renfermé l'écrin, vous m'en avez remis la clef.

FUMICHON, vivement, à Estelle.

Et l'écrin?

ESTELLE.

Mon père l'a gardé.

SOLIGNI, froidement.

C'est vrai; il est entre mes mains... il est ici.

FUMICHON, à part.

Ah! mon Dieu!

SOLIGNI, à Estelle, froidement.

Donnez-moi cette clef.

FUMICHON, à voix basse.

Ne la donnez pas!

ESTELLE, étonnée.

Qu'est-ce que cela signifie?

SOLIGNI.

Je veux l'avoir.

FUMICHON.

Et moi, je pense que c'est absurde... que c'est inutile... et que, s'il faut le dire, tu as tort de la lui demander... parceque après tout...

SOLIGNI.

Je l'ordonne!

FUMICHON.

Et moi je le lui défends... pour elle-même et pour toi... (A Estelle.) Oui, mon enfant... (Bas et très vivement.)

AIR de l'Angélus.

Il y va de votre avenir
Et du bonheur de votre vie;
Gardez-vous bien d'y consentir;
Écoutez-moi, je vous en prie.

ESTELLE, plus lentement.

Ah! je n'écoute que mon cœur
(Montrant Soligni.)
Et sa voix qu'ici je révère...
Dût-il ordonner mon malheur,
Je dois obéir à mon père!

(Elle détache de son cou une chaîne où est la clef, et la remet à Soligni.)

SOLIGNI.

C'est bien.

FUMICHON, avec humeur.

La belle avance!... (A Estelle, en s'en allant.) Vous avez fait là un beau trait; c'est sublime... c'est admirable!... adieu.

(Il sort par le fond.)

ESTELLE, tremblante.

Que veut-il dire?

SOLIGNI.

Ah! que je souffre!

ESTELLE.

Mon père!

SOLIGNI.

Sortez... laissez-moi.

(Estelle sort par le fond en regardant son père, et en soupirant.)

## SCÈNE XV.

SOLIGNI, seul.

Enfin... je suis seul... (Il va ouvrir le meuble à droite qui est incrusté dans la boiserie; il en tire un écrin qu'il apporte sur la table, à gauche.) C'est bien cela... (Il s'assied.) C'est cet écrin qu'elle m'a remis... il y a trois ans... (Il l'ouvre.) Oui, voilà les diamants de sa mère... ces diamants qu'autrefois je lui ai donnés... (Il soulève le premier compartiment, le place sur la table et regarde au fond

de l'écrin.) Dans ce double fond... Ah ! je ne sais ce que j'éprouve !... Et l'on m'accuse d'injustice... moi qui ne demandais au ciel que de douter encore... moi qui suis persuadé du crime, et dont la main tremble au moment d'en trouver une nouvelle preuve!... (Saisissant au fond de l'écrin une lettre cachetée.) La voici. (Regardant la lettre.) C'est bien l'écriture d'Henriette... (Lisant.) « A monsieur de Bussières !... » (Décachetant la lettre en tremblant.) Allons, du courage ! (Lisant lentement.) « O vous que j'ai tant « aimé... je vous écris de mon lit de mort et « prête à paraître devant celui que j'ai offen- « sé... Quand, de ce séjour où l'on ne peut « plus tromper, il connaîtra mes regrets et sur- « tout mon repentir, peut-être ce juge si sé- « vère trouvera-t-il, sinon quelques mots pour « m'absoudre, du moins quelques larmes pour « me plaindre ! » (Il s'arrête, essuie une larme, et après un instant de silence il continue.) « Vous avez « eu du courage pour moi qui n'en avais plus ; « et lorsque, après six ans de tourments et de « combats, j'allais tout oublier, c'est vous qui, « fidèle à l'amitié, m'avez rappelée au de- « voir. » (Avec indignation.) Lui !... (Lisant.) « Ce « n'est pas moi, c'est vous-même qui m'avez « sauvée du déshonneur !... » (S'interrompant.) Ah ! pense-t-on m'abuser encore? Ces mots seraient écrits de son sang, que je ne les croirais pas !... (Lisant.) « Soyez-en béni devant « Dieu, et souffrez qu'en ma reconnaissance « je vous confie un trésor dont vous seul êtes « digne... à vous, Ernest, qui avez respecté la « femme de votre ami ; je vous lègue sa fille ; » (avec indignation.) sa fille !... (lisant.) « j'exige « même plus. J'ai cru voir que Raymond, vo- « tre fils, était aimé d'Estelle, qu'il l'aimait « aussi, mais que son peu de bien l'avait em- « pêché d'avouer cet amour... Comme une pa- « reille crainte pourrait aussi vous retenir, je « vous ordonne de les unir un jour... » (Se levant et relisant.) Je vous ordonne de les unir... de les unir... C'est de sa main... elle l'a écrit... *de les unir*... Ah ! qu'ai-je lu ! J'aurais pu douter encore ; mais comment supposer qu'à son heure dernière, que, prête à paraître devant Dieu, elle ait voulu commettre un nouveau crime en fiançant le frère et la...? Non, ce n'est pas possible !... non, cela n'est pas, et Estelle est mon bien... c'est mon sang, c'est ma fille !...

AIR de Teniers.

Combien, dans mon erreur cruelle,
Je fus injuste et rigoureux !
Et maintenant, comment sur elle
Oserai-je lever les yeux ?
Remords dont mon ame est flétrie,
Regrets que rien ne peut calmer,
Comment retrouver dans ma vie
Tous les jours perdus sans l'aimer?...

(Voyant entrer Estelle.) Ah !

(Il s'assied sur le canapé.)

## SCÈNE XVI.

SOLIGNI ; ESTELLE, qui s'avance lentement et les yeux baissés.

SOLIGNI, la regardant avec amour, et comme s'il la revoyait après une longue absence.

C'est ma fille... c'est bien elle... la voilà... comme je l'ai laissée... il y a deux ans ! (Estelle lève les yeux, l'aperçoit et fait un mouvement de crainte.) Ah ! c'est de la crainte que je lui inspire... et elle ne sait pas que maintenant c'est moi qui tremble devant elle ! (Haut.) Estelle !

ESTELLE, s'approchant.

Mon père!

SOLIGNI, avec honte et embarras.

Estelle, venez là... je vous en prie... (Elle s'approche lentement, s'assied près de lui, à sa gauche, sur le canapé. Après un moment de silence, Soligni la regardant avec tendresse.) Estelle...

ESTELLE, de même.

Mon père...

SOLIGNI.

Je voudrais bien vous embrasser.

ESTELLE, se jetant dans ses bras.

Ah ! mon père !

SOLIGNI, la serrant contre son cœur.

Ma fille!... ma fille bien-aimée! ..

ESTELLE.

Ma fille! avez-vous dit... Ah ! qu'il y a longtemps que ce mot n'est sorti de votre bouche!...

SOLIGNI.

Oui, tu as raison... il y avait bien longtemps que nous étions séparés, (la regardant.) que je ne t'avais vue...

ESTELLE.

N'est-ce pas?

SOLIGNI.

Pendant deux ans exilée du cœur de son père... elle a été traitée comme une étrangère... comme une ennemie... chez moi... chez elle .. (Il se jette à ses genoux.)

ESTELLE, voyant Soligni à ses genoux.

Ah ! que faites-vous !

SOLIGNI.

Ma fille... pardonne-moi!

ESTELLE.

Moi... grand Dieu! moi pardonner à mon père ! eh ! pourquoi?

SOLIGNI.

Je ne puis te le dire... mais pardonne-moi ! dis-moi que tu m'aimes encore...

ESTELLE.

Toujours! toute la vie... C'est moi qui, sans le vouloir, vous ai fâché contre moi... Je le vayais... je m'en doutais et ne pouvais en deviner la raison... Je la connais maintenant.

SOLIGNI.

O ciel !

ESTELLE.

C'est cet amour que j'avais pour Raymond...

c'est là ce qui vous offense... Eh bien! mon père... quelque douleur que j'en éprouve...

SOLIGNI.

Quoi! tu sacrifierais?...

ESTELLE.

Tout au monde à votre amour!...

SOLIGNI.

Ah! c'en est trop!... (Il la serre tendrement dans ses bras.) Qui vient là?

## SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, RENAUD.

RENAUD *.

Monsieur... c'est ce jeune homme de ce matin, qui était sorti... qui revient encore et demande à vous parler, à vous, en particulier.

ESTELLE.

Je reste... C'est en votre présence, mon père, qu'il apprendra ma résolution... Qu'il vienne... fais-le entrer. (Voyant que Renaud ne lui obéit point.) Eh bien! Renaud?

RENAUD.

Impossible, mademoiselle, parceque monsieur me l'a dit ce matin; votre volonté, à vous, ça ne suffit pas.

SOLIGNI, se levant avec colère et allant à Renaud **.

Ça ne suffit pas!... Apprends que ma fille est ici souveraine et maîtresse, que tout ici lui appartient... et, dis-le bien à tout le monde, j'entends qu'on obéisse à elle d'abord et avant tout... sinon... chassé à l'instant même.

ESTELLE, le modérant et l'embrassant.

Mon père!... (A Renaud, avec douceur.) Dis à monsieur Raymond d'entrer.

RENAUD, avec empressement.

Oui, mademoiselle... sur-le-champ. (Allant à la porte du fond et introduisant Raymond.) Entrez, monsieur, entrez... c'est mademoiselle qui l'ordonne.

## SCÈNE XVIII.

ESTELLE, SOLIGNI, RAYMOND.

RAYMOND, à Soligni.

Me voici, monsieur... (A part.) Dieu! sa fille!

SOLIGNI.

C'est juste! (Regardant Estelle.) Je n'y pensais plus...

RAYMOND.

Je viens vous chercher...

ESTELLE.

Eh! pourquoi donc?

SOLIGNI.

Pour nous battre!

* Soligni, Estelle, Renaud.

** Estelle, Soligni, Renaud.

ESTELLE.

Est-il possible! (Passant entre eux deux.) Vous, Raymond... vous que j'aimais, menacer les jours de mon père!...

RAYMOND *.

C'est malgré moi... demandez-lui.

SOLIGNI.

C'est vrai! c'est moi qui l'ai provoqué.

ESTELLE, se jetant dans les bras de son père.

Eh bien! si je suis toujours votre fille bien-aimée; si, comme vous me le disiez tout-à-l'heure, vous m'avez rendu votre amour d'autrefois... autrefois vous ne me refusiez rien...

SOLIGNI.

Eh bien, parle!... que veux-tu?

ESTELLE.

Que vous renonciez à ce combat.

SOLIGNI.

Cela ne dépend pas de moi, mais de Raymond... Je l'ai offensé; il a droit à des réparations... Demande-lui celles qu'il exige.

ESTELLE, à Raymond.

Mon père demande, monsieur, quelles réparations vous exigez.

RAYMOND, hésitant.

Moi?...

ESTELLE.

Sans doute!

RAYMOND.

Eh bien! j'en demande deux...

ESTELLE.

Lesquelles?...

RAYMOND.

D'abord, que monsieur rétracte ce qu'il a dit sur mon père...

ESTELLE, à Soligni.

Y consentez-vous?

SOLIGNI.

Dans ce moment je suis heureux de reconnaître que j'avais tort, et que M. de Bussières n'a manqué ni à l'honneur, ni à l'amitié. (A Estelle.) Qu'il te dise à présent ce qu'il veut de plus.

ESTELLE, à Raymond.

Mon père demande, monsieur, ce qu'il vous faut encore.

RAYMOND, hésitant, à demi-voix.

Vous!

ESTELLE, baissant les yeux.

Ah! mon Dieu!...

SOLIGNI.

Qu'y a-t-il donc?

ESTELLE.

Des choses impossibles...

SOLIGNI.

Cela ne dépend donc pas de nous?

ESTELLE.

Si vraiment...

SOLIGNI.

Eh bien! ne t'ai-je pas dit que tu étais ici la

* Soligni, Estelle, Raymond.

maîtresse... maîtresse absolue!... Tu peux donc sans crainte et en mon nom accorder tout ce qu'il demande.

ESTELLE.

Mais ce qu'il demande... c'est moi.

SOLIGNI.

Eh bien! à moins que tu ne veuilles pas...

ESTELLE.

Mais si vraiment, je veux bien...

SOLIGNI.

Eh bien! s'il en est ainsi... et ma fille, et tous mes biens, et tout ce que je possède... (Avec douleur.) Ah! mon Dieu! je n'y pensais plus... Malheureux que je suis!... Qu'ai-je fait!...

(Il court vers la porte du fond.)

## SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, FUMICHON *.

FUMICHON, l'arrêtant.

Eh bien! qu'y a-t-il encore?

SOLIGNI.

Ma fille que j'ai retrouvée... et que je viens de ruiner!... car tantôt, comme je te l'ai dit... cet acte... cette donation...

FUMICHON.

Tu l'as signée?

SOLIGNI.

Eh! mon Dieu oui!

FUMICHON.

La frustrer ainsi de tous tes biens!...

ESTELLE.

Qu'importe, si vous m'aimez toujours?...

FUMICHON, l'arrêtant.

Eh! morbleu! ça ne suffit pas... et, quelle que soit la personne à qui l'on ait fait une pareille donation, elle ne peut pas accepter... elle n'acceptera pas...

## SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, RENAUD **.

RENAUD, à Soligni.

Le courrier arrive à l'instant et apporte la réponse... Il prétend que le jeune homme est ravi, enchanté... Un jeune homme de dix-huit ans qui est gentil au possible... Il a dit à un de ses camarades : « Fais sonner le boute-selle « et annonce à tout le monde que je donnerai « à dîner à tout le régiment demain et les jours « suivants. » (Prenant dans sa poche une lettre qu'il lui remet.) Puis il a écrit cette lettre à votre adresse, en s'écriant : « Dis à mon parrain que « je le remercie, et que j'irai l'embrasser dès que « je ne serai plus aux arrêts. »

FUMICHON.

Aux arrêts!... c'est mon fils Hector!

SOLIGNI.

Lui-même... (Bas à Fumichon.) Tu sais bien que je voulais anéantir ma fortune?...

FUMICHON.

Et tu ne pouvais pas mieux choisir!... mais il n'est pas possible qu'il ait pu sérieusement...

SOLIGNI, froidement, lui donnant l'acte.

Si vraiment!... il accepte... et l'acte est en bonne forme... tu le sais.

FUMICHON.

Du tout... Hector Fumichon mon fils est mineur; il ne peut rien accepter sans ma signature... (Déchirant le papier.) et je refuse la donation.

SOLIGNI.

Que fais-tu?

FUMICHON.

Un acte de justice... (Regardant Estelle.) Et toi aussi, je le vois!

SOLIGNI.

Non, mon ami, non, ça ne sera pas ainsi, et je veux que ton fils Hector...

FUMICHON.

Tant que je vivrai il ne manquera de rien... après moi, c'est différent...

SOLIGNI.

Je veux lui assurer une rente...

FUMICHON.

Incessible et insaisissable...

SOLIGNI.

De six mille francs...

ESTELLE.

Ce n'est pas assez; de dix mille!

FUMICHON.

Comme vous voudrez! Ce sera la même chose; il la mangera de même!

CHOEUR.

AIR de Gustave.

O destin prospère!
Tu viens dans ce jour,
D'un amant, d'un père,
Me / Lui } rendre l'amour.

* Estelle, Soligni, Fumichon, Raymond.

** Estelle, Soligni, Renaud, Fumichon, Raymond.

FIN D'ESTELLE.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

# LES MALHEURS
# D'UN JOLI GARÇON,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. VARIN, ÉTIENNE ARAGO ET DESVERGERS;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville, le 25 janvier 1834.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

| | |
|---|---|
| Mme LEDOUX, limonadière | Mme GUILLEMIN. |
| FORTUNÉ, premier garçon de café | M. ARNAL. |
| FRANÇOIS, deuxième garçon | M. ARMAND. |
| BRINGUET, oncle de Fortuné | M. LEPEINTRE. |
| THÉRÈSE, domestique de Mme Ledoux | Mlle ATALA. |
| FLORA, femme de chambre d'une prima donna | Mlle WILMEN. |
| UN VOITURIER | M. BALLARD. |

La scène se passe à Paris, chez madame Ledoux.

Le théâtre représente une chambre dans le fond d'un café. Porte d'entrée au fond, laissant apercevoir le café. Deux portes à droite, une à gauche; une cheminée surmontée d'une glace; une table, des chaises, etc., etc.

## SCÈNE I.

FRANÇOIS, puis THÉRÈSE.

FRANÇOIS, écoutant à la première porte à droite.

Fortuné dort profondément!... De son côté, madame Ledoux, la bourgeoise, n'est pas prête à descendre... ça serait bien l'instant de causer avec Thérèse... et si elle avait l'esprit de venir me trouver... Justement, la voici...

THÉRÈSE, entrant par la gauche.

J' peux-t-il entrer?

FRANÇOIS.

Oui, Thérèse... nous sommes seuls... il est de bonne heure... je viens d'ouvrir le café... ainsi, laisse-moi t'embrasser pour aujourd'hui, pour hier, pour tous les jours précédents...

THÉRÈSE.

Non!... je ne veux pas!... Laisse-moi tranquille...

FRANÇOIS.

Tu me refuses?... après une année de séparation...

THÉRÈSE.

C'est toi qui l'as voulu...

FRANÇOIS.

C'est vrai!... Mais dès que j'ai entrevu le moyen de nous réunir, je l'ai joliment saisi. Madame Ledoux, la bourgeoise, a eu besoin d'une domestique, je t'ai fait venir de Beauvais, et depuis hier au soir, tu es installée chez elle...

THÉRÈSE.

Comme c'est agréable d'être domestique, quand on avait l'idée d'être autre chose.

FRANÇOIS.

Patience, Thérèse... j'ai de vastes projets. Madame Ledoux est une veuve opulente... son café l'ennuie; et depuis qu'elle n'est plus de la première jeunesse, elle prétend que le gaz lui est contraire... en un mot, je ne la crois pas éloignée de céder son établissement, et j'aspire à lui succéder : voilà mes rêves d'ambition!...

THÉRÈSE.

Toi! et comment?... Tu n'as rien, ni moi non plus...

FRANÇOIS.

Je n'ai rien... c'est ce qui te trompe!... J'ai des mœurs, je suis connu pour avoir des mœurs... et j'ai toujours refusé de servir dans les restaurants à cause des cabinets particuliers... Il est vrai que, dans les cafés, on gagne davantage...

AIR de la Robe et les Bottes.

Personn', ma chère, mieux que moi ne calcule,

Je suis très fort sur cet article-là !...
Et dans ce siècle, où sur-tout on spécule,
Il faut tirer parti de ce qu'on a.
Moi, j'ai des mœurs ! c'est une bonne affaire,
C'est un trésor; car, vois-tu, de nos jours,
En fait de mœurs, pour soi, l'on n'y tient guère,
Mais dans les autr's on y tiendra toujours.

Voilà pourquoi, Thérèse, avec mes économies, je puis prétendre... Enfin, je ne te demande à toi que de la patience et de la discrétion.

THÉRÈSE.

C'est que justement je n'aime pas les mystères... les cachoteries... A quoi que ça sert?...

FRANÇOIS.

A quoi que ça sert? le voici, à quoi que ça sert ! Mais non, tu ne me croirais pas : il vaut mieux que madame Ledoux te le dise elle-même...

THÉRÈSE.

Quel drôle de mari que tu fais... Avec toi, on ne peut jamais rien savoir.

FRANÇOIS.

Thérèse, il faut bien se gêner un peu pour devenir cafetière... et tu le seras... Tu auras un comptoir... tu seras coiffée en cheveux, et tu nageras dans le velours et l'acajou...

THÉRÈSE.

Tiens!... ce sera gentil!...

FRANÇOIS.

Moi, j'aurai l'habit noir, et je me promenerai, avec la serviette sous le bras, comme un grand seigneur... Je donnerai mes ordres. François, voyez ce que veut monsieur... Je connais un particulier qui en sera fièrement vexé...

THÉRÈSE.

Qui donc ça?

FRANÇOIS.

Notre premier garçon, que tu n'as pas encore vu... Hier, à ton arrivée, il était dehors... et il doit être rentré fort tard... si toutefois il est rentré... car c'est un gaillard... le don Juan du quartier... très joli garçon... beau, bien fait, spirituel... du moins, à ce qu'on dit... car cet homme-là va à tant de monde, qu'il ne m'est jamais revenu... Mais les femmes en raffolent... elles ne jurent que par M. Fortuné...

THÉRÈSE.

Fortuné!... il s'appelle Fortuné?:..

FRANÇOIS.

Au fait... c'est un compatriote... Il est de Beauvais... et voilà six mois, tout au plus, qu'il est à Paris... Tu as peut-être entendu parler de lui?...

THÉRÈSE.

Non, non, je ne crois pas...

FRANÇOIS.

A propos... Et Julien, le petit Julien, notre fils... à quelle heure arrivera-t-il?

THÉRÈSE.

A deux heures, avec le voiturier.

FRANÇOIS.

C'est bien... j'irai l'attendre à la voiture...

THÉRÈSE.

Par exemple, je te déclare que je ne veux pas me séparer de lui.

FRANÇOIS.

Oui, nous verrons ça... Silence! voici la bourgeoise !... Elle s'est levée bien matin aujourd'hui.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, Mme LEDOUX. Elle entre par la gauche et porte une tasse de lait.

MADAME LEDOUX.

Ah! vous voilà, Thérèse?... C'est bien, mon enfant... j'aime qu'on soit matinal... Où donc est Fortuné?...

FRANÇOIS.

Encore à dormir, madame; mais, si vous voulez, je vais l'appeler...

MADAME LEDOUX.

Du tout... il a besoin de repos... sa santé exige les plus grandes précautions... Dès qu'il paraîtra, vous lui recommanderez de prendre cette tasse de lait que j'ai préparée.

(Elle la pose sur la cheminée.)

FRANÇOIS, à part.

Dieu ! quelle attention...

MADAME LEDOUX.

N'avez-vous pas remarqué, François, que, depuis quelque temps, il a une petite toux sèche?

FRANÇOIS.

C'est vrai, madame... et si j'ai un conseil à lui donner, c'est de se marier bien vite.

MADAME LEDOUX.

Vous croyez?

FRANÇOIS.

Oui, madame... le mariage est un calmant... et je vous avoue que moi-même je serais presque disposé...

MADAME LEDOUX.

Vous songeriez à vous marier?

FRANÇOIS.

C'est assez naturel, quand on a des mœurs...

MADAME LEDOUX.

Je n'aurais pas le droit de m'y opposer... mais je crois vous en avoir déja prévenu... je ne veux pas chez moi de gens mariés, et je serais forcée de vous donner votre compte.

THÉRÈSE, à part.

Ah! mon Dieu!

FRANÇOIS, bas à Thérèse.

Tu l'entends... et tu comprends le motif...

THÉRÈSE, bas à François.

C'est toujours bien ennuyeux...

## SCÈNE III.

LES MÊMES; FLORA, accourant par le fond.

FLORA.

Ah! madame Ledoux, je vous trouve à propos.

MADAME LEDOUX.

De quoi s'agit-il, mademoiselle Flora?

FLORA.

Ma maîtresse qui se trouve mal... elle est dans un état...

MADAME LEDOUX.

Cette jeune cantatrice des Bouffes, qui loge au premier?...

FLORA.

Hier, elle a chanté faux par hasard... ce qui lui arrive souvent... et depuis ce moment-là ses nerfs la tourmentent... Nous voici au dixième évanouissement... c'est au point que je viens vous emprunter un flacon, si vous en avez: les nôtres sont épuisés...

MADAME LEDOUX.

Bien volontiers... je vais voir.

(Elle cherche dans le tiroir de la table.)

FRANÇOIS, bas à Thérèse.

C'est un prétexte... Je suis sûr qu'elle ne vient pas pour ça.

FLORA, à part.

Je ne vois pas Fortuné!... il m'évite depuis quelques jours... Qu'il tremble, le perfide!...

MADAME LEDOUX.

Voici le seul que je possède, et je ne sais s'il vous suffira : c'est de l'eau de mélisse.

FLORA.

N'importe.

AIR : Un homme pour faire.

Chez ma maîtress', vous l'pensez bien
De pareill's scènes sont nombreuses ;
Aussi j'connais le bon moyen
De calmer ses attaqu's nerveuses...
De c'que j'lui présent' sans façon
Jamais madame ne s'informe ;
Il suffit qu'ell' voie un flacon...
Et j' prends le vôtre pour la forme.

FRANÇOIS.

Madame, faut-il vous servir votre chocolat?

MADAME LEDOUX.

Pas encore!... J'attends Fortuné, nous déjeunerons ensemble... J'ai à lui parler d'affaires.

FRANÇOIS, à part.

Diable... quel honneur!...

FLORA, à part.

Déjeuner ensemble!... c'est bien singulier...

MADAME LEDOUX.

Thérèse, vous irez d'abord chez le boulanger, ici près, et vous y prendrez un pain de gruau... Fortuné les aime beaucoup... c'est plus léger... et sa poitrine devient si délicate...

THÉRÈSE.

Oui, madame..

FLORA, à part.

Cette femme a des soins bien tendres pour ses garçons...

FRANÇOIS, de même.

Il y a quelque chose là-dessous...

FLORA.

Je n'avais pas encore vu mademoiselle chez vous?...

MADAME LEDOUX.

Elle n'est à mon service que depuis hier.

FLORA, à part.

Elle est bien jolie! Je n'aime pas cette fille-là!...

MADAME LEDOUX.

François, j'ai quelques comptes à régler... vous me préviendrez sitôt que Fortuné paraîtra!... Adieu, mademoiselle.

FLORA.

Madame, je vous salue... (A part.) Il faut que j'aie une explication avec Fortuné...

ENSEMBLE.

FLORA, MADAME LEDOUX, FRANÇOIS, THÉRÈSE.

AIR: Ma tendresse paternelle. (des MALHEURS D'UN AMANT HEUREUX.)

FLORA.

Me serait-il infidèle?...
Je le soupçonnais déja...
Sur lui veillons avec zèle.
Je pars, mais il me r'verra.

MADAME LEDOUX.

Tous les deux montrez du zèle ;
Vous le savez... Il faudra
Que sans retard on m'appelle
Quand Fortuné paraîtra.

FRANÇOIS.

Oui, comptez sur notre zèle ;
J'n'oublierai point qu'il faudra
Que sans r'tard on vous appelle
Quand Fortuné paraîtra.

THÉRÈSE.

Oui, comptez sur notre zèle.
Madame, on obéira.
A ses d'voirs toujours fidèle,
Jamais Thérès' ne manqu'ra,

FRANÇOIS, à part.

Pour lui, quelle bienveillance!...

FLORA, à part.

Ah! s'il a trahi mes vœux,
Qu'il redoute ma vengeance!..

FRANÇOIS, à part.

C'est un gaillard bien heureux!...

(Reprise de l'ensemble.)

(Madame Ledoux sort par la gauche; Thérèse et Flora sortent par le fond.)

## SCÈNE IV.

### FRANÇOIS, puis FORTUNÉ.

FRANÇOIS, seul.

Je ne suis pas tranquille... La bourgeoise a bien des prévenances pour Fortuné; est-ce qu'elle voudrait par hasard?... Diable!... ça ne m'arrangerait pas du tout... mais je suis là... et si je m'aperçois de quelque chose... Ah! çà, mais... il a le sommeil bien dur... il fait sa grasse matinée... C'est aujourd'hui son jour de sortie: il faut pourtant l'éveiller.

(Il va encore écouter à la porte de Fortuné, qui est la première à droite; au même instant, on voit celui-ci entrer par la deuxième porte du même côté: il est nu-tête, et ses vêtements sont un peu en désordre.)

FORTUNÉ.

Personne ne m'a vu rentrer... et j'espère qu'on ne m'a pas suivi.

FRANÇOIS, l'apercevant.

C'est vous, monsieur Fortuné... par où diable êtes-vous entré?...

FORTUNÉ.

Par la porte de l'allée...

FRANÇOIS.

Vous avez donc passé la nuit dehors

FORTUNÉ.

Silence, François!... Si tu m'avais vu tout-à-l'heure... j'étais dans un état déplorable... mais je suis entré chez un coiffeur pour réparer mon désordre.

(Il fait quelques pas.)

FRANÇOIS.

On dirait que vous boitez?

FORTUNÉ.

Tais-toi, malheureux... tu vas me compromettre...

FRANÇOIS.

Je parie qu'il vous est arrivé quelque aventure?

FORTUNÉ.

Eh bien! oui... je puis te le dire à toi... mon ami, mon camarade... une aventure fort brillante dans ses débuts... mais très ordinaire dans ses conséquences... je sors de recevoir une volée.

FRANÇOIS.

Encore une bonne fortune?

FORTUNÉ.

Hélas! oui... une femme charmante, une jeune veuve dont je tairai le nom... Elle était sur le point de contracter un nouvel hymen... un mariage de convenance, lorsqu'il y a un an à peu près, son futur époux fut obligé d'entreprendre un voyage de long cours. Quelques mois plus tard, je fis sa connaissance... ce fut en prenant une glace qu'elle me vit pour la première fois... elle me vit, la malheureuse, et elle ne put achever sa glace... son ame fut subjuguée... Chaque soir je m'échappe pour me rendre auprès d'elle, et je ne rentre dans ma chambre qu'au lever du jour... Voilà le commerce que je fais depuis je ne sais combien de semaines...

FRANÇOIS.

Et moi qui ne m'en suis jamais aperçu...

FORTUNÉ.

Ce matin j'allais prendre congé d'elle comme à l'ordinaire, lorsqu'on frappe violemment à la porte... nous ne répondons pas... une voix se fait entendre.... c'était celle de son prétendu...

FRANÇOIS.

Qui revenait de voyage... il avait peut-être pris la poste...

FORTUNÉ.

Juge de notre frayeur... Palmyre était tremblante...

FRANÇOIS.

Ah!... elle se nomme Palmyre?...

FORTUNÉ.

Dieu!... e me suis trahi... n'abuse pas de cette confidence... Enfin le bruit cesse, le temps s'écoule, et au bout d'une heure je me hasarde à sortir... Il faisait à peine jour... je franchis lestement les degrés... mais arrivé à l'endroit le plus obscur de l'escalier, je sens tomber quelque chose sur moi: c'était une canne...

FRANÇOIS.

Vraiment?

FORTUNÉ.

Une canne, ou un bâton!... je n'ai pas pris le temps de vérifier... et j'étais déja loin, que l'autre frappait encore sur la rampe et sur le mur.... il a dû casser sa canne.... si c'en était une...

FRANÇOIS.

Vous êtes bien heureux qu'il n'est pas cassé autre chose...

FORTUNÉ.

Tu appelles ça être heureux François?.. je ne partage pas ce préjugé...

AIR: J'en guette un petit de mon âge.

Va, crois-moi, l'état que j'exerce
Donn' moins d' plaisirs que de regrets...
Dans tout' autr' branche de commerce
On a quelques profits secrets!...
Là-dessus personne ne chicane;
Chaqu' métier a son r'venant bon...
Dans l' mien le seul tour de bâton,
Mon ami, ce sont les coups d' canne.

Mais, dis-moi, madame Ledoux m'a-t-elle demandé?...

FRANÇOIS.

Je crois bien et de grand matin... elle avait même préparé cette tasse de lait pour vous rafraîchir l'intérieur.

FORTUNÉ.

Excellente femme... c'est la crême des limo-

nadières... Tiens! voici la clé de ma chambre; donne-moi mon habit.

(Il donne sa veste à François.)

FRANÇOIS.

Ah çà!.... vous êtes donc sorti sans chapeau?

FORTUNÉ.

Ah! grand Dieu!... tu m'y fais penser... j'avais mon bonnet grec... celui que Flora m'a brodé elle-même. Dans mon trouble je l'aurai laissé chez sa rivale.

FRANÇOIS.

Ah! prenez-y garde... ces Italiennes, c'est capable de tout.

(Il entre dans la chambre de Fortuné.)

FORTUNÉ.

A qui le dis-tu?... Depuis long-temps j'ai l'intention de rompre avec elle... mais je redoute sa fureur... elle a une ame si vindicative...

FRANÇOIS, rentrant avec l'habit de Fortuné.

La bourgeoise m'a recommandé de la prévenir quand vous seriez visible... j'y cours... Ah! j'oubliais... une lettre pour vous, que le facteur m'a remise ce matin, en ouvrant la boutique.

FORTUNÉ.

Donne.

(Il la met dans sa poche.)

FRANÇOIS.

Vous ne la lisez pas...

FORTUNÉ.

Une écriture de femme.... c'est toujours la même chose... des pattes de mouche trempées dans les larmes... voilà leur style épistolaire...

FRANÇOIS.

Ah! maudit farceur... va!...

(Il sort.)

## SCÈNE V.

FORTUNÉ, seul.

Oh! oui, je suis un farceur, et voilà ce qui me rend si mélancolique... j'ose à peine jeter un regard sur l'horizon de ma vie. O nature! pourquoi m'as-tu prodigué de funestes agréments?... pourquoi m'as-tu doué d'une physionomie intéressante?... pourquoi suis-je bien bâti?... pourquoi suis-je d'une architecture si remarquable?... Je voudrais être laid, je voudrais être bossu, je voudrais qu'une de mes jambes eût un pied de plus que l'autre!... Quelle existence que la mienne!... tromper des maîtresses qui me le rendent bien, recevoir des volées que je ne rends pas, telle est ma destinée... L'univers me croit heureux, et je suis l'homme le plus à plaindre du troisième arrondissement... Il faut que ça finisse... et pour ça j'ai pris un parti désespéré... un parti qui est encore un secret pour tout le monde... mais ici je puis le dire tout haut... (A voix basse.) Je vais me marier... j'épouse madame Ledoux!... ma bourgeoise. A la vérité, je ne l'aime pas, mais j'aime sa fortune, et, sous ce point de vue, c'est un mariage d'inclination... Au surplus elle n'a rien à craindre, je lui serai fidèle. Oui, je te serai fidèle, estimable limonadière... si je t'épouse, c'est que je ne veux plus aimer personne.

AIR: Ce soir j'arrive donc, etc. (du PRÉ-AUX-CLERCS).

Enfin de la beauté fuyant les nœuds perfides,
Mon cœur se ferme au sentiment.
Puisque l'hymen m'offre les invalides,
Entrons dans cet établissement.
Aimable bourgeoise,
A toi sans retour,
Mon humeur grivoise
Renonce à l'amour.
Près de toi, ma chère
Vivant sans desir,
La nuit tout entière
Je pourrai dormir.

Cependant je prévois mille obstacles, et le plus terrible, le plus embêtant... c'est Flora!... cette jalouse Italienne dont le caractère est si volcanique!... Ah! j'ai d'affreux pressentiments... n'importe, je romprai avec elle comme avec les autres... Adieu, Marton, adieu, Lisette, je n'en veux plus aucune, ni à Paris, ni en province où j'avais conservé quelques correspondances, et, pour commencer, je vais répondre à ce billet que m'a remis François. (Il prend la lettre dans sa poche.) C'est bien une écriture de femme, mais je ne la connais pas, voyons toujours...

(Il lit.)

« Monsieur, vous m'avez rendu mère, et ça ne « peut pas se passer comme ça... je saurai bien « vous contraindre à remplir les devoirs que ceci « vous occasione... va, tu n'en es pas quitte, « et si le ciel est juste, il doit te réserver d'ef- « froyables châtiments.

« Je t'embrasse de tout mon cœur.

« *Signé*, celle que tu as indignement trompée.»

Celle que j'ai trompée!... c'est bien vague... pas d'autre signature... La lettre est datée de Beauvais... mais c'est qu'à Beauvais j'en ai laissé cinq ou six... serait-ce Jenny la modiste, Ursule la dévote, ou la coquette Saint-Firmin? Ma foi, je m'y perds... dans tous les cas elle est à Beauvais... je ne risque rien... mon mariage va se conclure.... et une fois marié... Voici la bourgeoise... composons-nous un maintien plein de candeur et d'amour...

## SCÈNE VI.

FORTUNÉ, Mme LEDOUX.

MADAME LEDOUX.

Ah! vous voilà, Fortuné, j'étais inquiète... Vous vous êtes levé bien tard...

FORTUNÉ.

Trop tard, puisque je vous aurais vu plus tôt...

MADAME LEDOUX.

Il ne tenait qu'à vous...

FORTUNÉ.

Je passe des nuits si agitées...

MADAME LEDOUX.

Et d'où cela vient-il?...

FORTUNÉ.

D'où?... d'où...

AIR de Céline.

Cela provient d'une personne
Par qui mon repos est détruit;
A ce tourment je m'abandonne,
J'y pense le jour et la nuit...
Le soir, son souvenir me ronge;
Ça m'empêche de sommeiller...
Le matin, je la vois en songe...
Ça m'empêche de m'éveiller.

MADAME LEDOUX.

En effet, il y a dans vos traits un abattement...

FORTUNÉ.

Bien naturel...

MADAME LEDOUX.

Pourquoi donc?

FORTUNÉ.

Demandez à votre miroir...

MADAME LEDOUX.

Taisez-vous, Fortuné, taisez-vous... Avez-vous pris la tasse de lait que je vous ai préparée?...

FORTUNÉ.

Non!.... ce n'est pas cela qui peut me calmer....

MADAME LEDOUX.

Votre santé l'exige.... vous n'en avez aucun soin...

FORTUNÉ.

Eh bien! non, madame, non, Rosalie, je ne puis plus vivre comme ça... Depuis que tu m'as promis ta main.... je dépéris d'une façon cruelle... J'ai des rivaux, Rosalie!... des rivaux redoutables... l'un d'eux sur-tout, M. Giraud, ce jeune parfumeur qui a fait des folies pour vous...

MADAME LEDOUX.

Ne vous l'ai-je pas sacrifié?...

FORTUNÉ.

C'est vrai... mais je ne suis pas tranquille... et si notre hymen est encore différé...

MADAME LEDOUX.

Silence!... silence, imprudent!... si on vous entendait... Il est vrai que notre mariage est arrêté... mais vous savez quelle précautions nous avons à prendre... Une limonadière épouser un de ses garçons... ça ferait jaser et je ne veux pas d'avance exciter les caquets...

FORTUNÉ.

Vous avez raison... continuons le mystère... ça me va beaucoup... ça me va tout-à-fait...

MADAME LEDOUX.

Heureusement, cela finira bientôt... Votre oncle Bringuet n'arrive-t-il pas aujourd'hui?

FORTUNÉ.

Aujourd'hui même... il revient de Hongrie, où il est allé faire emplette de sangsues.

MADAME LEDOUX.

De sangsues?

FORTUNÉ.

Oui, madame... Mon oncle, ancien vétérinaire d'Espagne, s'est livré à cette industrie analogue à ses habitudes. Ses richesses se composent d'une immense quantité de ces reptiles... trop heureux si je pouvais mettre une pareille fortune à vos pieds...

MADAME LEDOUX.

Ce n'est point l'opulence que je desire, Fortuné... mais un cœur tendre et sans allure... et je ne suis pas rassurée là-dessus...

FORTUNÉ.

Quoi!... vous pourriez supposer?...

MADAME LEDOUX.

Vous le savez... je suis bonne, indulgente... je puis passer bien des petites choses; mais vous êtes galant, très galant... et il y a dans la maison une jeune Italienne...

FORTUNÉ.

Flora!.... une femme de chambre.... Fi donc!...

MADAME LEDOUX.

En effet... ce serait fort inconvenant.

FORTUNÉ.

Je ne lui adresserai plus une syllabe.

MADAME LEDOUX.

Cette promesse me suffit... Il est tard... nous allons déjeuner ensemble.

FORTUNÉ.

Que dites-vous?... une pareille faveur...

MADAME LEDOUX.

N'êtes-vous pas mon mari?...

FORTUNÉ, lui baisant les mains.

Je ne serai jamais que ton amant!...

MADAME LEDOUX, sonnant.

François... François!...

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, FRANÇOIS, puis THÉRÈSE.

FRANÇOIS, entrant.

Madame...

MADAME LEDOUX.

Le chocolat!...

FRANÇOIS.

Voilà, madame...

(Il sort.)

MADAME LEDOUX.

Et cette petite Thérèse qui n'est pas revenue...

FORTUNÉ.

Thérèse!...

MADAME LEDOUX.

Ma nouvelle domestique... Je l'avais envoyée chercher un pain de gruau pour vous...

FORTUNÉ, à part.

Thérèse!... il est vrai qu'il y a tant de Thérèses dans le monde.

FRANÇOIS, rentrant avec un plateau servi.

Voici votre déjeuner... (Il le pose sur la table.) Et puis, j'ai à vous dire...

MADAME LEDOUX.

Et Thérèse?...

FRANÇOIS.

Elle me suit... Et puis, j'ai à vous dire...

MADAME LEDOUX.

Enfin, la voilà!....

(Thérèse entre.)

FORTUNÉ, à part.

Grand Dieu!...

THÉRÈSE, le voyant.

Ah!...

(Elle laisse tomber les petits pains.)

MADAME LEDOUX.

Eh bien! que faites-vous donc, maladroite?

FRANÇOIS, à part.

Qu'est-ce que ça signifie?... Comme ils ont l'air troublé tous les deux...

THÉRÈSE.

Madame, c'est le pied qui m'a tourné...

FORTUNÉ, à part.

Thérèse ici... Quel contre-temps...

MADAME LEDOUX.

François, qu'aviez-vous à me dire?...

FRANÇOIS.

Moi, madame... je ne sais plus... Ah!... j'y suis... On vous demande au comptoir... un effet qu'on vient toucher.

MADAME LEDOUX.

J'y vais... Attendez-moi un instant... Fortuné.

(Elle sort.)

## SCÈNE VIII.

FORTUNÉ, THÉRÈSE, FRANÇOIS.

FORTUNÉ, s'approchant vivement de Thérèse.

Thérèse!... au nom du ciel!... quel est votre dessein?... Pourquoi venez-vous me relancer jusqu'ici?...

FRANÇOIS, à part.

Qu'est-ce que j'entends-là?...

THÉRÈSE.

Qu'est-ce qu'il a donc, ce monsieur-là?... Est-ce que je vous connais!...

FORTUNÉ.

Tu ne me connais pas?...

FRANÇOIS, à part.

Il la tutoie...

FORTUNÉ.

Dis-tu vrai?... Aurais-tu des raisons pour ne pas me reconnaître... ça m'arrangerait parfaitement.

THÉRÈSE, à part.

Et mon mari qui est-là!...

FORTUNÉ.

Mais non.... c'est plutôt la présence d'un étranger, qui te gêne... François, laisse-nous un peu, je t'en prie...

FRANÇOIS.

Non, non... permettez... je ne suis pas fâché... ça m'amuse.

THÉRÈSE.

Pourquoi donc que je ne parlerais pas devant lui?... Je n'ai aucun secret... je vous le répète : je ne vous ai jamais connu.

FORTUNÉ.

Eh bien! tu as raison... tu es charmante... Oublions tout ce qui s'est passé : soyons étrangers l'un à l'autre...

FRANÇOIS, à part.

Et dire que je n'ose pas lui donner un coup de pied...

FORTUNÉ.

Si tu y consens... je te promets de te chercher un mari; n'est-ce pas, François, nous lui chercherons un mari?... un vrai mari... un bon enfant... un jobard?...

FRANÇOIS, à part.

Oh! par exemple... je ne me contiens plus... (Haut.) Monsieur Fortuné!...

FORTUNÉ.

Silence!... on vient.

BRINGUET, en dehors.

Oui, madame Ledoux... je brûle d'embrasser mon neveu...

FORTUNÉ.

C'est la voix de mon oncle Bringuet... Thérèse, de la discrétion... et toi, François, pas un mot...

FRANÇOIS.

C'est une atrocité!... Ayez donc des mœurs!

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, BRINGUET, Mme LEDOUX.

BRINGUET, MADAME LEDOUX, FORTUNÉ.

AIR : Vive l'empereur! (d'UN TRAIT DE PAUL PREMIER).

Pour nous quel beau jour!
Oui, c'est bien lui! bonheur extrême!
Près de ceux { qu'il aime, / que j'aime,
Enfin { me / le } voilà de retour.

BRINGUET.

Embrassons-nous, mon cher Fortuné...

(Ils s'embrassent.)

FRANÇOIS, bas à Thérèse.

Suivez-moi, madame... j'ai à vous parler.

THÉRÈSE, de même.

Mais, mon ami!... je t'assure que...

FRANÇOIS.

Venez, vous dis-je...

(Fausse sortie.)

MADAME LEDOUX.

Où allez-vous, François?... Restez pour nous servir...

FRANÇOIS, à part.

Je ne pourrai pas faire une scène à ma femme!

(Thérèse sort.)

MADAME LEDOUX.

Eh bien! monsieur Bringuet, êtes-vous content de votre voyage?...

BRINGUET.

Oui, madame... Pour ce qui est du voyage... il a été bon : la Hongrie est un pays superbe... des sangsues énormes.

FORTUNÉ.

Il me semble qu'en France il y en a d'une assez belle grosseur.

BRINGUET.

Oui... mais l'espèce est différente...

MADAME LEDOUX.

Vous déjeunez avec nous!

BRINGUET.

Pardon, belle dame!... c'est une chose faite... mais je prendrai volontiers une demi-tasse, une simple demi-tasse.

MADAME LEDOUX.

Vous entendez, François : dépêchez-vous.

FRANÇOIS, sortant.

Oui, madame...

BRINGUET.

Arrivé pendant la nuit, j'avais un appétit du diable... et je suis entré de grand matin chez un restaurateur, où, pour dix-huit sous, j'ai mangé comme un Turc.

FORTUNÉ.

Ce repas-là ne vous fera pas de mal.

BRINGUET.

Peut-être!... vu que je me suis emporté contre un garçon : d'abord j'avais de l'humeur à cause d'un autre événement... et puis, je suis très vif, et, dans ma vivacité, j'ai cassé vingt-deux assiettes.

FORTUNÉ.

Vingt-deux!...

BRINGUET.

Une pile qui se trouvait à côté de moi!... de manière que mon déjeuner de dix-huit sous m'est revenu à quinze francs. Aussi, je les ai traités... j'étais comme un lion...

FORTUNÉ.

Il paraît que vous avez toujours une tête?...

BRINGUET.

Une tête!... au contraire... Mais il ne faut pas me manquer... Je suis très vif!... et ceux qui me manquent... moi, je ne les manque pas : une, deux... enfoncé...

FORTUNÉ, à part.

Il a des bras fort pittoresques.

FRANÇOIS, rentrant.

La demi-tasse demandée...

MADAME LEDOUX.

Allons, monsieur Bringuet, calmez-vous, et veuillez vous asseoir...

(Il se mettent à table.)

BRINGUET.

Vous avez raison, belle dame!... Parlons de vous... de vos affaires... je m'y intéresse beaucoup, et je me suis hâté de revenir dès que Fortuné m'a écrit vos projets de mariage.

FRANÇOIS, à part.

De mariage, voilà du nouveau...

FORTUNÉ, bas à Bringuet.

Silence, mon oncle, devant François... il ne sait rien...

MADAME LEDOUX, de même.

Oui... c'est encore un mystère...

BRINGUET.

Bah!... à quoi bon les mystères?... vous n'attendiez que moi, eh bien! me voilà... Je suis pour qu'on se presse, car je sais personnellement ce qu'il en coûte pour attendre.

FORTUNÉ.

Vous, mon oncle?

BRINGUET.

Oui, mon ami... Lorsque je suis parti... il y a onze mois, j'étais sur le point de me marier aussi...

FORTUNÉ.

Pas possible.

BRINGUET.

Je ne te l'ai pas dit, parceque tu es mon héritier et ça t'aurait fait de la peine...

FORTUNÉ.

Merci, mon oncle...

BRINGUET.

Une jeune dame que j'adorais... malheureusement mon départ fit ajourner l'hymen à mon retour... mais je suis revenu sans la prévenir et plus tôt qu'elle ne l'espérait... une surprise agréable que je voulais lui procurer... Cette nuit, en descendant de voiture, mon premier soin fut de me rendre à son domicile...

FORTUNÉ, à part.

Ah! mon Dieu!... quel rapport...

FRANÇOIS, de même.

Est-ce que par hasard...

BRINGUET.

Je frappe à la porte... j'appelle... point de réponse... je me doute de quelque chose et je me cache dans le renfoncement de l'escalier.

FORTUNÉ, à part.

C'est bien ça...

BRINGUET.

Au bout d'une heure! j'en suffoque encore!... je vois sortir de la chambre de Palmyre... c'est son nom... un être du sexe masculin...

MADAME LEDOUX.

Ah! quelle horreur!...

BRINGUET.

Le jour qui commençait m'a permis de le reconnaître.

FORTUNÉ.

Vous l'avez reconnu?

BRINGUET.

J'ai reconnu que c'était un homme... Il s'élance dans l'escalier... et quand il a passé devant moi... je ne puis vous dire le nombre de coups de canne dont je l'ai gratifié... S'il est vrai que les mortels soient fragiles... celui-là doit être en morceaux...

FRANÇOIS, à part.

Ah! ah! ah! quel dommage que je n'aie pas envie de rire!...

FORTUNÉ, à part, en se levant.

Décidément c'était une canne...

BRINGUET, se levant ainsi que madame Ledoux.

Vous sentez qu'après une pareille découverte, je ne suis pas entré chez la belle... je suis très vif... je l'aurais écrasée, et je veux attendre que ma colère soit un peu calmée.

FORTUNÉ.

A votre place je ne retournerais pas chez cette malheureuse.

MADAME LEDOUX.

Permettez, on est souvent la dupe des apparences...

BRINGUET.

Ta future a raison; il est de fait que les apparences... et puis j'apprendrai peut-être le nom de l'individu, et, alors, malheur à lui! je le tuerai.

FORTUNÉ, à part.

Je suis sur un volcan!

BRINGUET.

Mais tout cela ne doit influer en rien sur votre mariage... nous signerons le contrat ce soir... c'est convenu!... et je vous quitte pour aller chercher des témoins.

FRANÇOIS, à part.

Vieil animal!

MADAME LEDOUX.

J'inviterai aussi quelques personnes.

FORTUNÉ.

Le moins possible, chère amie... le bonheur fuit l'éclat.

MADAME LEDOUX.

Deux ou trois amies seulement... Je vais envoyer Thérèse les engager de ma part... Moi, je passe chez mon notaire, j'y fais préparer un projet de contrat et je reviens vous le communiquer...

FORTUNÉ, à part.

Que n'est-il déja signé?...

FRANÇOIS, à part.

Moi, je vais m'occuper de leur mettre des bâtons dans les roues.

BRINGUET, cherchant sa canne.

Où donc est ma canne... ah! j'oubliais que je l'ai cassée ce matin.

FORTUNÉ, à part.

J'ai plus de mémoire que lui.

FRANÇOIS, à part.

Oh!... une idée!... le petit Julien .. mon fils.

BRINGUET.

Au revoir, mon neveu.

FRANÇOIS.

Voilà le bâton que je cherchais...

BRINGUET.

Madame Ledoux, je vous baise les mains...

FORTUNÉ.

Adieu, mon oncle...

AIR: Allons, l'honneur nous appelle (de SEIZE JOURS DE SAGESSE).

Allez, partez, le temps presse,
Et revenez tous en ces lieux
Joyeux,
Combler mes vœux et ma tendresse,
Trop heureux si dans ce beau jour
L'amour
Nous engage enfin sans retour!

ENSEMBLE.

FORTUNÉ.

Allez, partez, le temps presse,
Etc., etc.

BRINGUET et MADAME LEDOUX.

Allons, partons, le temps presse,
Etc., etc.
C'en est fait, il faut qu'en ce jour
Etc., etc.

FRANÇOIS.

Allez, partez, le temps presse,
Etc., etc.
(A part.)
Moi j' vais vous jouer en ce jour
Un tour,
Qui pourra calmer votre amour.

(Ils sortent tous par le fond.)

## SCÈNE X.

FORTUNÉ, seul.

Mon horizon se rembrunit de toutes parts, les nuages s'accumulent... Comment détourner la tempête?... où trouver un paratonnerre... ou plutôt un parafemme!... car voilà ce qu'il me faudrait, un parafemme!... objet qui manque absolument dans le commerce... Heureusement la bourgeoise est folle de ma personne, et mon oncle ne se doute de rien!... je puis encore me sauver à travers les écueils...

AIR de Marie.

Au courant qui m'entraîne
Livrons-nous sans frémir;
Que ma barque incertaine
Flotte au gré du zéphir.
L'espérance fidele
Me promet de beaux jours.
Chantons, chantons toujours:

Eh ! vogue la nacelle
Qui porte mes amours !

(Apercevant Flora qui entre.) Dieu ! Flora !... encore un nuage que j'oubliais...

## SCÈNE XI.

### FORTUNÉ, FLORA.

FLORA.

Vous chantiez, Fortuné; vous êtes bien joyeux.

FORTUNÉ.

Je prévoyais sans doute votre arrivée.

FLORA.

Toujours galant... Je suis bien aise de vous trouver seul... J'ai à vous parler...

FORTUNÉ, à part.

Et la bourgeoise qui va revenir... quel supplice !... (Haut.) Parlez, piquante Flora.

FLORA.

Ce que j'ai à vous dire exige tant de ménagements... Et d'abord, Fortuné... croyez-vous que l'amour puisse être éternel?

FORTUNÉ.

Celui que j'ai pour vous est de ce nombre.

FLORA.

Oh! point de fadeurs, je vous en prie... mais de la franchise... Pour mon compte, je vais vous en donner l'exemple...

FORTUNÉ.

Vous me surprenez...

FLORA.

C'est un aveu que la délicatesse m'oblige à faire... Oui, Fortuné, il n'est que trop vrai... les sentiments du cœur sont éphémères; l'inconstance est dans la nature; vous le savez mieux que personne... Si vous m'aviez toujours aimée comme autrefois... je n'aurais peut-être jamais songé... mais l'indifférence, la froideur qui percent malgré vous dans vos manières...

FORTUNÉ.

Moi ! j'ai donc bien dissimulé...

FLORA.

Ah !... ne vous en défendez pas... je vous le répète...

AIR : Rose, ma bien-aimée (de Plantade).

Jadis votre tendresse
Vers moi guidait vos pas ;
Vous me cherchiez sans cesse,
Ca n'est plus d' même, hélas !...
Vous semblez, au contraire,
Et me craindre et me fuir...
Il n' faut pas en rougir...
Car c'est involontaire.
Changer, c' n'est pas trahir.

FORTUNÉ.

Comment !... Flora... vous pensez?...

FLORA.

Oui, Fortuné... et d'ailleurs j'ai perdu le droit de vous en faire un crime?

FORTUNÉ.

Que dites-vous?

FLORA.

Ne me suis-je pas clairement expliquée?...

FORTUNÉ.

Vous ne m'aimez plus?... est-ce possible?...

FLORA.

Vous allez m'accabler de reproches?

FORTUNÉ.

Le ciel m'en préserve !...

Même air.

Liberté tout entière.
Je n' suis pas un tyran...
J'ai cessé de vous plaire ;
C'est la fin du roman :
N' croyez pas que j'en pleure,
A quoi bon s'attendrir ?...
Quittons-nous sans gémir.
Vous l' disiez tout-à-l'heure :
Changer, c' n'est pas trahir.

Flora, ce mot là est fort juste... j'aurais voulu le trouver... je le pensais, mais je ne le trouvais pas... Et pour imiter votre franchise, je vous avouerai que depuis quelque temps je ne vous trahissais pas, mais je changeais à vue d'œil.

FLORA.

Il est donc vrai, misérable?... On ne m'a pas trompée...

FORTUNÉ, reculant.

Qu'est-ce qui vous prend, chère amie?

FLORA.

Je m'en doutais... mais je ne pouvais le croire... et c'est lui qui ose en convenir !

FORTUNÉ.

O soubrette artificieuse !...

FLORA.

Mais tu me connais donc bien mal?... Tu ne sais donc pas jusqu'où peut aller ma vengeance?... Elle sera terrible... rien ne m'arrêtera?... la mort m'est indifférente... mais je ne mourrai pas seule... (Elle tire un poignard de son sein.) Vois-tu ce fer, qui ne me quitte jamais?... il est destiné à punir les traîtres comme toi...

FORTUNÉ.

Un poignard! Flora, si vous continuez, il n'y aura plus moyen de vivre avec vous.

FLORA.

Va, ne crains rien... ce n'est pas à toi de trembler... mais à ta complice...

FORTUNÉ.

On vous a monté la tête, ma bonne amie.

FLORA.

Traître !... le bruit qui vient de se répandre m'a éclairée... on connaît tes liaisons et ton mariage avec la limonadière.

FORTUNÉ.

Flora, c'est un pur cancan... Je parie que c'est une portière qui vous a dit ça?...

FLORA.

Tu vas l'épouser.

FORTUNÉ.

Jamais...

FLORA.

Dis-tu vrai ?

FORTUNÉ.

Plutôt me brûler la cervelle !...

(On entend parler madame Ledoux au dehors.)

FLORA.

Eh bien! tu vas m'en donner la preuve.

FORTUNÉ.

Vous voulez que je me tire un coup de pistolet ?...

FLORA, qui a remonté la scène.

Voici madame Ledoux... tu vas l'attendre... moi, je serai là... cachée dans cette chambre... et s'il vous échappe un seul mot de tendresse, si tu ne me fais pas voir positivement qu'il n'existe aucun rapport entre vous... (Elle lui montre son poignard.) Tu comprends ?...

FORTUNÉ.

Flora! voilà des folies... De grace, un seul mot...

FLORA.

Tais-toi... et fais ce que je te dis...

(Elle entre vivement dans la chambre de Fortuné.)

FORTUNÉ.

Quelle enragée!.... c'est tuant d'être aimé comme ça.... Tâchons de prévenir une catastrophe...

## SCÈNE XII.

FLORA, cachée; FORTUNÉ, Mme LEDOUX.

MADAME LEDOUX.

Enfin, me voilà de retour... avec cet acte dont je vous ai parlé... le projet de contrat.

FORTUNÉ, toussant pour couvrir la voix de madame Ledoux.

Hum!... hum!...

MADAME LEDOUX.

Je vous ai fait attendre.

FORTUNÉ, regardant la porte de la chambre.

Mais, non... au contraire.

MADAME LEDOUX.

Au contraire... Le mot est peu flatteur.

FORTUNÉ, même jeu.

Je voulais dire que vous ne devez pas vous gêner avec moi... parcequ'enfin...

MADAME LEDOUX.

Il me semble pourtant qu'aux termes où nous en sommes.

FORTUNÉ, toussant.

Hum!... hum!... hum!...

MADAME LEDOUX.

Il est naturel que je m'empresse...

FORTUNÉ, de même.

Hum!... hum!... hum!...

MADAME LEDOUX.

Vous toussez beaucoup, Fortuné ?...

FORTUNÉ.

En effet, j'éprouve un malaise...

MADAME LEDOUX.

Dans la poitrine ?

FORTUNÉ.

Non.... Ça me tient comme ça.... par derrière...

MADAME LEDOUX.

J'espère que cela n'aura pas de suites, et bientôt les soins que je serai à même de vous prodiguer...

FORTUNÉ, à part, regardant toujours du côté de la chambre.

Ah! mon Dieu!... Elle ouvre la porte... (Haut.) Madame... je ne sais à quoi attribuer... Si on vous entendait.... on pourrait supposer des choses...

MADAME LEDOUX.

Supposer... que nous importent les suppositions ?... Ne sommes-nous pas d'accord ?... n'avons-nous pas juré ?...

FORTUNÉ.

Moi, du tout... je n'ai rien juré... Vous avez pu croire un instant... c'est possible... parcequ'au fait, tout le monde à votre place aurait imaginé... mais, après ça, vous auriez tort de conclure... (A part.) La porte se referme...

MADAME LEDOUX.

Quel langage !... En vérité... je ne vous reconnais plus : Fortuné, vous seriez-vous joué de ma tendresse ?...

FORTUNÉ, vivement.

Je vous en prie, ménagez vos expressions. (A part.) La porte se rouvre.

MADAME LEDOUX.

Air du Piége.

Pourquoi ce changement soudain,
Est-ce vous que je viens d'entendre,
Fortuné, vous qui, ce matin
Me parliez de l'air le plus tendre ?

FORTUNÉ, à part.

A chaque instant je crois, dans ma frayeur,
Voir un poignard qui s'avance et la frappe.

MADAME LEDOUX.

Cruel ! tu me perces le cœur.

FORTUNÉ, à part.

Impossible qu'elle en réchappe !

(Pendant le couplet il s'est rapproché de la porte.)

MADAME LEDOUX.

Non, vous n'avez pu m'abuser ainsi.... au moment d'être heureux.... au moment de nous unir pour la vie!

FORTUNÉ.

Oh !...

(Il est près de la porte, la pousse et donne un tour de clé.)

MADAME LEDOUX.

Que faites-vous ?... pourquoi fermer cette porte ?... Le trouble où je vous vois n'est pas na-

turel, Fortuné : il y a quelqu'un dans cette chambre!...

FORTUNÉ.

Quelqu'un?... (A part.) Comment diable me tirer de là?...

MADAME LEDOUX.

Vous ne répondez pas?

FORTUNÉ.

Eh bien! oui, madame... il y a quelqu'un...

MADAME LEDOUX.

Et quelle est cette personne?

FORTUNÉ.

Vous me le demandez? madame... Au fait, vous ne le savez peut-être pas... et c'est sans doute à votre insu que ce jeune homme s'est présenté ici.

MADAME LEDOUX.

Un jeune homme!...

FORTUNÉ.

Un fou!.... un forcené!... Giraud le parfumeur, qui vous a fait long-temps la cour... et qui vous aime toujours... à en perdre la tête... Je ne vous accuse pas... mais vous êtes d'une coquetterie...

MADAME LEDOUX.

Il serait possible!...

FORTUNÉ, à part.

En voilà du toupet! (Haut.) En apprenant notre mariage, dont le bruit commence à se répandre... il est accouru comme un furieux... Tout-à-l'heure il s'est caché là pour écouter notre entretien... Maintenant vous comprenez ma position.

MADAME LEDOUX.

Comment un homme si doux et si poli!... Laissez-moi lui parler...

FORTUNÉ.

Gardez-vous en bien... il est armé... il parle d'attenter à vos jours...

MADAME LEDOUX.

Grand Dieu!...

(On entend frapper à la porte.)

FORTUNÉ.

L'entendez-vous frapper?... (Élevant la voix.) C'est bien, monsieur!... je suis à vous!... (A madame Ledoux.) Laissez-moi avec lui... j'en fais mon affaire...

MADAME LEDOUX.

Je ne vous quitte pas...

(On frappe encore.)

FORTUNÉ.

On y va!... (A madame Ledoux.) Rentrez, madame... rentrez dans votre appartement, femme trop légère...

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FRANÇOIS, puis UN VOITURIER portant un berceau couvert.

FRANÇOIS, accourant.

Madame! madame!... voici un homme de campagne qui veut vous parler...

MADAME LEDOUX.

Que me veut-il?...

FRANÇOIS.

Je n'en sais rien... Entrez, entrez, brave homme.

LE VOITURIER.

Salut, monsieur, madame.

FRANÇOIS, bas au voiturier.

Souviens-toi de ce que je t'ai dit...

LE VOITURIER, de même.

Suffit!... (Haut.) Je suis le messager d'Saveignies près Beauvais... C'est un enfant mâle que l'père nourrice m'a chargé de remettre à son père, qu'est garçon cheux vous...

(Il dépose le berceau sur la table.)

MADAME LEDOUX.

Garçon chez moi?...

FORTUNÉ, à part.

C'est l'enfant de la lettre!

LE VOITURIER.

Oui, monsieur, M. Fortuné Bringuet.

MADAME LEDOUX.

Fortuné!...

FRANÇOIS, bas au voiturier en lui glissant de l'argent dans la main

Tiens!... voilà pour ta peine!... va-t'en.

LE VOITURIER.

Bonjour, messieurs, mesdames...

(Il sort.)

## SCÈNE XIV.

Mme LEDOUX, FORTUNÉ, FRANÇOIS.

MADAME LEDOUX.

Je ne sais où j'en suis... parlez Fortuné, parlez, je vous en conjure... Cet enfant... Mais répondez-moi donc?...

FORTUNÉ.

Madame. (Il s'assied.)

FRANÇOIS, à part.

C'est drôle!... il ne s'en défend pas.

MADAME LEDOUX.

Vous vous taisez... Il est donc vrai... vous vous êtes joué de ma tendresse.... Monsieur, tout est fini entre nous... je ne vous reverrai de ma vie.

(Fausse sortie.)

FRANÇOIS, à part.

Mon petit Julien fait son effet.

FORTUNÉ, arrêtant madame Ledoux.

Madame, je suis un malheureux que la fata-

lité poursuit... je veux en vain lutter contre elle... c'est comme si je chantais... Aussi, je me reconnais vaincu, je n'essaierai pas de me défendre...

MADAME LEDOUX.

Mais cet enfant... cet enfant!...

FORTUNÉ.

Il est à moi, Rosalie!...

FRANÇOIS, à part.

Par exemple, en voilà une sévère?

FORTUNÉ.

Aujourd'hui même, sa mère m'en a donné la nouvelle...

FRANÇOIS, à part.

Oh!... quelle horrible soupçon!

MADAME LEDOUX.

Fortuné!... quelle est cette femme?... nommez-la moi... je veux la connaître.

FORTUNÉ.

L'honneur m'impose le silence, c'est un secret entre le ciel et moi... (A part.) Je donnerais beaucoup pour savoir son nom... (Haut.) Rosalie, je ne chercherai point à me disculper... mais songez qu'alors je ne vous avais pas vue, je vous ignorais complètement... Ah!... si je t'avais connue.. Mais je n'en suis pas moins criminel, puisque j'ai pu t'affliger, ô Rosalie!

AIR: Époux imprudent, fils rebelle.

Sur moi tu peux assouvir ta colère,
Je dois, hélas!... te paraître odieux...
Oui, roule-moi dans la poussière,
Ou de tes mains arrache-moi les yeux...
De tes bell's mains arrache-moi les yeux...
Pourtant... souffre que je t'implore...
Ce châtiment serait par trop commun.
Choisis... ne m'en arrache qu'un...
Pour que l'autre te voie encore!
Que l'autre au moins te voie encore!...

MADAME LEDOUX.

Monstre!... pourquoi ne puis-je te haïr?

FORTUNÉ, se levant.

Vous m'aimez toujours...

FRANÇOIS, qui a été regarder l'enfant.

C'est qu'il lui ressemble... il a beaucoup de ses traits.

MADAME LEDOUX.

Fortuné... que cet enfant s'éloigne... qu'il parte... que jamais je n'en entende parler.

FORTUNÉ.

Eh! quoi?... vous daignez ne pas m'ôter tout espoir...

MADAME LEDOUX.

Ah! je suis trop coupable!... je n'ose interroger mon cœur.

FORTUNÉ.

Vous pourriez me pardonner?

MADAME LEDOUX.

Laissez-moi... je rougis de ma faiblesse... et je vais cacher ma honte à tous les yeux.

(Elle rentre précipitamment dans sa chambre.)

## SCÈNE XV.

FORTUNÉ, FRANÇOIS.

FORTUNÉ.

Elle me pardonne!... ô femme inconcevable!... Elle me l'avait dit ce matin... je puis passer sur bien des petites choses... et je vois qu'elle tient parole... Allons, François!... viens vite, tu m'aideras à porter cet enfant!

FRANÇOIS.

Moi!... que je vous aide... et où voulez-vous donc le porter?...

FORTUNÉ.

Je connais une sage-femme... madame Perpétue, qui m'est toute dévouée... je suis une de ses meilleures pratiques... dépêchons-nous.

FRANÇOIS.

Non... je ne veux pas.

FORTUNÉ.

Tu ne veux pas!... Ah! çà... qu'est-ce que tu as! d'où vient ton air sombre et taciturne... toi qui devrais être toujours content... car, enfin, tu es tranquille... tu n'as pas de soins, pas de tracas!... tu es laid, désagréable... qu'est-ce que tu peux donc desirer, mon Dieu?...

FRANÇOIS, à part.

Ah! si j'étais sûr que cet enfant...

(Il lève la main sur le berceau.)

FORTUNÉ.

Qu'est-ce que tu fais là?

FRANÇOIS.

Je l'agace... monsieur Fortuné... Moi qui suis votre confident... voyons franchement... à qui est le mioche?

FORTUNÉ.

Mon ami... je ne puis te répondre qu'une chose... c'est un de plus... et voilà tout...

FRANÇOIS.

AIR du vaudeville de l'Apothicaire.

Il vous ressemble de profil.

FORTUNÉ.

De face il a mon doux sourire.

FRANÇOIS.

Comm' voir' fils, à l'état civil,
Allez-vous donc le faire inscrire?

FORTUNÉ.

Je l' voudrais bien... mais en tout cas...
(A l'enfant.)
Pauvre orphelin, le sein d'un père
Pour toi jamais n' pourrait, hélas!
Remplacer celui d'une mère.
Le sein d'un pèr' ne peut, hélas!
Remplacer celui d'une mère.

Enfin, refuses-tu toujours de porter ailleurs cette chétive créature?...

FRANÇOIS.

Écoutez donc... je ne sais plus maintenant si je dois...

FORTUNÉ.

Eh bien !... au risque de me compromettre, je vais moi-même... ça m'est égal... je brave tout...

(Il s'empare du berceau et va pour sortir.)

FRANÇOIS, à part.

Il s'en va ! quel parti prendre ?...

FORTUNÉ, voyant entrer son oncle au moment où il va pour sortir.

Dieu ! mon oncle !...

(Il s'arrête.)

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BRINGUET.

BRINGUET.

Eh bien !... où vas-tu donc, Fortuné, à qui cet enfant ?...

FORTUNÉ.

Un enfant !... Ah ! oui... un petit enfant de rien !... un mystère... un roman ! je vous expliquerai ça... ça vous amusera !

BRINGUET.

Tu sors... j'avais à te parler.

FORTUNÉ.

Attendez-moi une minute... je reviens dans un quart-d'heure !... Un mot seulement... il y a dans ma chambre une personne enfermée...

BRINGUET.

Un homme !...

FORTUNÉ.

Oui, un jeune homme déguisé... Ayez la bonté de lui ouvrir la porte... et de le faire évader sans qu'on l'aperçoive... vous me rendrez un immense service...

BRINGUET.

Volontiers...

FORTUNÉ.

Adieu, mon oncle... ne vous impatientez pas.

(Il sort par l'allée.)

FRANÇOIS.

Suivons-le... et que je sache au moins où il dépose son fils... ou mon fils... ou notre fils.

(Il sort après Fortuné.)

## SCÈNE XVII.

BRINGUET, puis FLORA.

BRINGUET.

Un mystère !... un roman !... c'est comme mon aventure avec Palmyre... je viens de chez la perfide, et j'y ai trouvé des preuves non équivoques... Ah ! si je connaissais celui qui... mais n'oublions pas ce jeune homme... pouquoi diable est-il enfermé ?... (Il va ouvrir la porte de la chambre.) Sortez, ne craignez rien... je suis seul...

FLORA, sortant précipitamment.

Ah ! l'infâme !... le scélérat !... où est-il ?... je ne le vois plus... ah ! qu'il n'espère pas m'échapper...

BRINGUET, à part, en l'examinant.

C'est un fort joli cavalier...

FLORA.

Je l'attendrai... il reviendra peut-être...

BRINGUET.

Rassurez-vous ! je suis instruit... et je vais vous faire évader secrètement.

FLORA.

Que voulez-vous dire ?

BRINGUET.

C'est convenu avec Fortuné, mon neveu... vous pouvez vous fier à moi.

FLORA.

Votre neveu !... le fourbe !... mais c'est lui, monsieur, qui a eu l'audace de m'enfermer... j'allais crier... lorsque la colère et l'indignation m'ont suffoquée... je me suis évanouie.

BRINGUET.

Évanoui !... vous, jeune homme ?...

FLORA.

Jeune homme... vous êtes aliéné, mon cher.

BRINGUET.

Monsieur, je vous prie de mesurer vos expressions... je suis très vif... et je ne souffrirai pas...

FLORA.

C'est encore une ruse de Fortuné... Je suis une femme, monsieur... une femme que votre neveu a indignement trahie.

BRINGUET.

Une femme ?... je m'en doutais... pauvre petite, va... Ah !... ah.... ah !... ce gaillard de Fortuné.

FLORA.

Vous riez...

BRINGUET.

Non, non... mais il faut bien se consoler... c'est un malheur si commun

FLORA.

Quand je vous répète que ses procédés... sont odieux !... Son mariage avec madame Ledoux... Un enfant qu'on vient d'apporter ici.

BRINGUET.

Je sais tout cela... mais calmez-vous. A quoi sert de prendre les choses au tragique ? qui est-ce qui n'est pas trompé en ce monde ?... Moi, qui vous parle, je suis en ce moment victime d'une trahison dans le même genre.

FLORA, riant.

Ah !... ah !... ah !... pauvre homme, va...

BRINGUET.

Vous riez ?...

FLORA.

Non, non... mais il faut bien se consoler... c'est un malheur si commun...

BRINGUET.

Ils me le paieront cher tous les deux... je découvrirai l'individu... Grace à Dieu, le hasard

m'a déjà fourni quelques indices... et ce bonnet grec trouvé chez l'almyre...

(Il tire le bonnet de sa poche.)

FLORA.

Un bonnet grec... voyons?... Dieu!... c'est moi qui l'ai brodé...

BRINGUET.

Vous?...

FLORA.

J'en ai fait cadeau à Fortuné... il y a un mois...

BRINGUET.

A Fortuné!... mon neveu?...

FLORA.

Encore une rivale que j'ignorais.

BRINGUET.

Ah! le drôle!... le polisson... sans respect pour son oncle... il a osé...et maintenant que j'y sonse... cet enfant encore au berceau... et mon absence qui a duré près d'un an... Oh!... c'est atroce! et Fortuné a beau être mon neveu, je l'exterminerai...

FLORA.

Point de pitié pour lui.

BRINGUET.

Je cours chercher des témoins... et je reviens lui apprendre... Vous serez vengée, mademoiselle.

FLORA.

Oh! je me vengerai bien moi-même.

BRINGUET.

Reposez-vous sur moi...

(Il sort par le fond.)

## SCÈNE XVIII.

FLORA, FORTUNÉ.

FLORA.

Oh! oui... je médite un projet dont l'effet sera plus sûr que le bras d'un vieillard.

FORTUNÉ, rentrant par la droite.

L'enfant est en sûreté.

FLORA.

Le voilà... dissimulons!...

FORTUNÉ.

Ciel!... Flora!.. je n'en serai donc jamais libéré!...

FLORA.

Ma présence vous interdit, Fortuné?

FORTUNÉ.

J'en conviens, Flora... vous devez être irritée... vous avez contre moi des griefs bien virulents.

FLORA.

Rassurez-vous...'tant que je vous estimais... j'ai pu me montrer jalouse... mais à présent...

AIR du Château perdu.

Tout est changé!... c'est par l'indifférence
Que désormais mon cœur se vengera.
L'amour finit, quand le mépris commence;

FORTUNÉ, à part.

Elle aurait bien dû commencer par là!

FLORA.

Ce sentiment est le seul que je garde!

FORTUNÉ, à part.

A la bonne heure, et j'en suis enchanté...
Je ne tiens pas à l'amour qui poignarde!
Et le mépris vaut mieux pour la santé!

(Haut.) Pardon, Flora!... n'auriez-vous pas vu mon oncle... un gros que j'ai laissé ici?...

FLORA.

Il est sorti pour un instant... mais il va revenir avec des témoins.

FORTUNÉ.

Ah! oui... je sais... ce pauvre oncle!... je l'ai fait diablement courir aujourd'hui... c'est bien le moins que je lui offre quelques rafraîchissements à son retour... Je crois que du punch ou du vin chaud... non... je me rappelle qu'il préfère le bischopp... et je vais ordonner à François...

FLORA.

Ne vous dérangez pas... J'ai moi-même à commander un thé pour ma maîtresse... et je puis en même temps...

FORTUNÉ.

Vous, Flora... une pareille complaisance!...

(Il lui prend la main et va pour l'embrasser.)

FLORA, le retenant.

Prenez donc garde... voici madame Ledoux.

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, THÉRÈSE, Mme LEDOUX.

MADAME LEDOUX.

Ainsi, Thérèse, toutes ces personnes vont se rendre à mon invitation... j'en suis presque fâchée à présent!... Mais, enfin, il faut les recevoir... Appropriez cette chambre.

THÉRÈSE.

Oui, madame...

(Elle range les chaises.)

MADAME LEDOUX, voyant Flora.

Encore cette femme...

FORTUNÉ, à part.

Flora d'un côté... la bourgeoise de l'autre... je suis entre deux précipices.

MADAME LEDOUX.

Fortuné! ne pourrais-je vous parler seule et sans témoins?...

FORTUNÉ.

Pourquoi donc pas?...

FLORA.

Je comprends... madame desire un tête-à-tête...

MADAME LEDOUX.

Auriez-vous de l'humeur, parceque j'ai troublé le vôtre?...

FORTUNÉ, à part.

Bon!... les voilà parties.

FLORA.

Madame a peur qu'on ne lui enlève sa conquête.

MADAME LEDOUX.

Que mademoiselle n'a pas su conserver...

FORTUNÉ, faisant signe de les exciter.

C'st, c'st, c'st...

FLORA.

Tout le monde n'a pas le talent de madame : quand on est décidée à tous les sacrifices...

MADAME LEDOUX.

Il y a des personnes qui n'ont même plus la ressource d'en faire...

FORTUNÉ, à Flora.

Allons, Flora, c'en est assez...

FLORA, lui donnant un soufflet.

Tiens... voilà pour toi...

FORTUNÉ.

Oh !...

MADAME LEDOUX.

Une pareille familiarité en ma présence !...

FORTUNÉ, regardant madame Ledoux.

Quelle brutalité !...

(Madame Ledoux lui donne un soufflet.)

MADAME LEDOUX.

Ça vous apprendra à vous laisser frapper devant moi....

FLORA.

Madame a des droits que je ne conteste pas !... Dieu merci, il ne m'est jamais arrivé d'enfant par le messager de Beauvais.

MADAME LEDOUX.

Quelle indignité !...

THÉRÈSE, s'approchant.

Un enfant !... de Beauvais !...

MADAME LEDOUX.

Si j'étais sa mère... l'aurais-je fait disparaître ?...

THÉRÈSE.

O ciel !... mon fils !...

TOUS.

Son fils !...

THÉRÈSE.

Et mon mari a pu le souffrir !... Oh ! je cours le chercher... il faut qu'on me le rende... il faut qu'on me le rende.

(Elle sort en courant.)

MADAME LEDOUX.

Son mari !...

FLORA.

Ils sont mariés !!!...

ENSEMBLE.

AIR : C'en est trop, mon honneur. (des MALHEURS D'UN AMANT HEUREUX).

MADAME LEDOUX.

C'en est fait, plus d'hymen !...
J'avais trop d'indulgence...
Vous pensez, mais en vain,
Rester ici demain !
Pour punir votre offense...
Portez au loin vos pas.
Une telle imprudence
Ne se pardonne pas !

(Elle sort à gauche.)

FLORA.

Non, pour eux plus d'hymen.
Mais d'une telle offense
Punissons-le soudain,
Sans attendre à demain.
Gardons bien le silence ;
Évitons les éclats.
A ma juste vengeance
Il n'échappera pas.

(Elle sort par le fond.)

FORTUNÉ.

C'en est fait, plus d'hymen...
Oui, je perds l'espérance ;
Je perds tout... mais enfin
Je brave le destin...
Fier de mon innocence,
Dût la foudre en éclats
Briser mon existence,
Je ne me plaindrais pas.

## SCÈNE XX.

FORTUNÉ, seul.

Mon horizon devient d'une couleur... d'une couleur très foncée... je ne m'y reconnais plus... je me perds dans les nuages... Comment !... C'est Thérèse qui est !... Je ne conçois rien !... Dans tous les cas, me voilà brouillé avec Flora et la bourgeoise... Eh bien ! tant mieux... je suis libre, je suis mon maître... je marche dans ma force et mon indépendance... je puis aspirer à un parti plus brillant... J'ai des vues sur une baronne allemande... Et puis, mon oncle est là... mon oncle qui me chérit, et dont la bourse est à mon service... Décidément, mon horizon s'éclaircit... j'entrevois un ciel pur.

## SCÈNE XXI.

FORTUNÉ, BRINGUET.

BRINGUET, entrant par la droite.

Le voilà !

FORTUNÉ.

Tiens ! c'est mon oncle... vous arrivez à propos... je pensais à vous !... Est-ce que vous amenez des témoins ?...

BRINGUET, d'un ton sombre.

Ils nous attendent... Marchons, monsieur...

FORTUNÉ.

Monsieur !... Et où voulez-vous aller ?

BRINGUET, lui montrant le bonnet grec.

Tiens, voilà ma réponse !...

FORTUNÉ.

Dieu ! mes cheveux deviennent perpendiculaires.

BRINGUET.

Suis-moi ! te dis-je...

FORTUNÉ.

Quel est votre projet ?...

BRINGUET.

Regarde... ceci te fera comprendre l'objet de ma visite...

(Il tire de dessous sa redingotte deux briquets d'infanterie.)

FORTUNÉ.

Des briquets !... Vous vous êtes fourré dans la tête que j'irais me battre avec vous ?

BRINGUET.

Sur-le-champ... Marchons !

FORTUNÉ.

Moi !... votre neveu !... que j'attente à vos jours !... que je commette un *oncle*cide ?

BRINGUET.

Tu refuses ?... Est-ce que tu serais un lâche ?...

FORTUNÉ.

Je suis de votre famille : et voilà tout.

BRINGUET.

Ton outrage a rompu tous nos liens !...

FORTUNÉ.

AIR de Turenne.

Rien ne peut donc calmer votre colère ?...
Vous insistez pour me percer le flanc !

BRINGUET.

Ton oncl' pour toi, n'a plus le cœur d'un père,
Je veux me baigner dans ton sang...
Oui, Fortuné, je veux du sang.

FORTUNÉ.

Marchand d' sangsu's, il faut que je vous l' dise,
Vous entendez fort mal votre intérêt...
Tirer du sang au moyen d'un briquet
C'est fair' tort à votr' marchandise.

BRINGUET.

Ah ! tu railles...

FORTUNÉ.

Encore un mot : je suis père de famille... Cet enfant, que vous avez vu... j'ai lieu de croire que j'en suis l'auteur.

BRINGUET.

Et tu oses m'en parler !... tu rallumes ma fureur... l'enfant de Palmyre !...

FORTUNÉ.

De Palmyre ?...

BRINGUET.

Viens !... Plus de retard... et si tu hésites encore... c'est ici que nous combattrons !... Défends-toi, scélérat !...

FORTUNÉ.

Bringuet... vous lassez ma patience !

BRINGUET.

Défends-toi, te dis-je... ou je vais te flanquer une paire de giffles !

FORTUNÉ.

Vous me poussez à bout... vous m'exaspérez... Des soufflets de femme... je les supporte avec plaisir... mais des giffles d'hommes, je ne puis les tolérer.

BRINGUET.

Si tu ne veux pas que je t'humilie... choisis...

(Il lui présente les briquets.)

FORTUNÉ, il prend les deux sabres et se met en garde de la main droite, en tenant l'autre sabre de la main gauche.

Eh bien ! soit... En garde, défends-toi.

BRINGUET.

Eh bien ! et moi ?...

FORTUNÉ.

Ah ! c'est une distraction... (Il lui rend un sabre.) En garde, oncle sauvage et carnassier...

(Ils croisent le fer et féraillent un instant.)

## SCÈNE XXII.

LES MÊMES ; FRANÇOIS, entrant par le fond avec un bol et deux verres sur un plateau.

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que je vois ?... arrêtez !.... arrêtez !...

FORTUNÉ.

Ce n'est rien, François... c'est une leçon que mon oncle voulait me donner...

FRANÇOIS.

Ah ! c'est différent... je vous apporte le bischopp, que mademoiselle Flora a demandé pour vous.

(Il le pose sur la table.)

FORTUNÉ.

Flora !... comment, elle y a pensé ?... c'est singulier... (A son oncle.) Je suis à vous dans l'instant.

FRANÇOIS.

S'il ne vaut rien... ce n'est pas ma faute. Mademoiselle Flora a voulu le préparer elle-même.

FORTUNÉ.

Encore Flora !...

FRANÇOIS.

Elle prétend qu'il est beaucoup meilleur à l'italienne...

FORTUNÉ.

Cette femme-là m'adore toujours.

(Il s'approche ainsi que Bringuet de la table où est le bischopp, et en verse dans les verres.)

FRANÇOIS, à part.

J'ai eu un colloque avec Thérèse !... elle m'a prouvé son innocence... j'étais sûr qu'elle avait des mœurs...

(Il sort.)

## SCÈNE XXIII.

BRINGUET, FORTUNÉ.

BRINGUET.

Vous le voyez, monsieur, il est impossible de rien terminer ici... allons vider la querelle ailleurs.

FORTUNÉ.

Vidons d'abord ce demi-boll... Il faut que je me monte la tête pour terminer ce combat monstrueux...

BRINGUET.

Il n'en finira pas... Aidons-le pour aller plus vite !

FORTUNÉ.

C'est la dernière fois qu'un de nous deux boit du bischopp.

BRINGUET.

Que m'importe !... je suis si fatigué de vivre.

(Il boit.)

FORTUNÉ.

Et moi donc !... je bénirai le jour où on me l'ôtera.

(Il boit.)

BRINGUET, buvant encore.

Tu verras bientôt que je ne crains pas la mort...

FORTUNÉ, de même.

Et moi je la desire... (Trinquant avec Bringuet.) A la vôtre, mon oncle...

BRINGUET, après avoir bu.

Ce bischopp a un drôle de goût...

FORTUNÉ.

Voici le reste !...

(Il enlève le boll et verse dans le verre de son oncle.)

BRINGUET.

Allons... dépêchons-nous...

FORTUNÉ.

Qu'est-ce que c'est que ça ?... un billet entre le boll et la soucoupe.

BRINGUET.

Un billet... que m'importe ?...

(Il boit.)

FORTUNÉ, qui a pris le papier.

(Lisant.) « Je vous ai fait dire que ce bischopp « était à l'italienne... Quand vous l'aurez bu... « vous serez empoisonné. »

BRINGUET, qui buvait, posant vivement son verre.

Empoisonné ?...

FORTUNÉ, continuant.

« Et mon trépas suivra le vôtre... voilà comme « se venge Flora. »

BRINGUET, criant.

Empoisonné !

FORTUNÉ.

Empoisonné !...

BRINGUET.

Brigand... il ne te manquait plus que d'être l'assassin de ton oncle...

FORTUNÉ.

Ah !... ne m'accusez pas !... je suis assez puni... je donnerais ma vie pour nous sauver tous les deux.

BRINGUET.

Oh ! là, là... je brûle !...

FORTUNÉ.

Quelle affreuse colique !...

BRINGUET, qui s'est approché de la cheminée.

Que vois-je ? une tasse de lait ?...

FORTUNÉ, y courant.

Dieu !... je n'y pensais plus... partageons !...

BRINGUET, qui a pris la tasse.

Il n'y en a que pour un...

(Il va boire.)

FORTUNÉ, l'arrêtant.

Je veux boire le premier...

BRINGUET.

Non... après moi...

FORTUNÉ, tenant un côté de la tasse.

Tu ne boiras pas...

BRINGUET, tenant un côté de la tasse.

Veux-tu bien lâcher cette tasse ?...

FORTUNÉ, la tirant à lui.

Jamais !...

BRINGUET, de même.

Vil égoïste...

FORTUNÉ, de même.

Vieux goulâfre...

(La tasse se brise entre leurs mains.)

TOUS DEUX, avec effroi.

Ah !...

BRINGUET.

Je suis mort !... au secours !...

FORTUNÉ.

Au secours !... au secours !...

(Ils vont tomber chacun sur une chaise.)

## SCÈNE XXIV.

LES MÊMES ; Mme LEDOUX, entrant par la gauche ; FRANÇOIS et THÉRÈSE, entrant par le fond ; puis après, FLORA, qui reste à l'écart.

TOUS, entrant.

AIR : Dois-je me mettre en colère ? (des FEMMES D'EMPRUNT).

D'où vient ce bruit, ce tapage ?
Arrive-t-il un malheur ?
Vos cris au café, je gage,
Ont répandu la terreur.

BRINGUET.

Ah ! ma chère dame !... nous sommes empoisonnés.

TOUS.

Ciel !...

FORTUNÉ.

C'est Flora !... l'horrible Flora !... qui a glissé du poison dans le bischopp.

FRANÇOIS.

Et moi qui en ai goûté !...

THÉRÈSE.

Comment !... mon pauvre mari !...

MADAME LEDOUX.

Son mari !... Vous n'êtes donc pas la femme de Fortuné ?

FRANÇOIS.

Sa femme !...

THÉRÈSE.

Sa femme!...

FORTUNÉ.

Sois tranquille, François... je ne suis pas le mari de ton épouse.

MADAME LEDOUX.

Mais cet enfant mystérieux...

FORTUNÉ.

Madame Ledoux... vous pouvez en croire un homme qui a une jambe dans le tombeau... cet enfant est à Thérèse, et je n'en suis pas le père...

MADAME LEDOUX.

Il serait possible!

THÉRÈSE, à part.

A la bonne heure!

BRINGUET.

Mais je vous demande un peu de quoi vous allez vous occuper... Nous expirons, ma chère madame Ledoux.

MADAME LEDOUX.

C'est juste!...

BRINGUET.

Comment, c'est juste!...

MADAME LEDOUX.

Thérèse, courez chez le pharmacien...

FLORA, s'avançant.

Arrêtez! Il n'est plus temps!... tous les secours sont inutiles.

FORTUNÉ.

Flora!... elle me fait l'effet de la Brinvilliers ou de Lucrèce Borgia.

BRINGUET.

Effroyable créature!...

FLORA.

Je possède seule le moyen de les sauver... mais leur salut dépend de Fortuné, et s'il est vrai qu'il soit libre... qu'il ne soit pas marié...

BRINGUET.

Épouse-la, Fortuné, épouse-la... c'est ce quelle demande.

FORTUNÉ.

Non, j'aime mieux mourir... pendant que je suis en train...

FRANÇOIS.

Ayez pitié d'un homme qui a des mœurs...

BRINGUET.

Je te donne la moitié de ma fortune...

FORTUNÉ.

Flora... voilà ma main!

FLORA.

Voici le contre-poison...

(Elle présente un flacon, que Fortuné saisit et porte vivement à sa bouche.)

BRINGUET, le lui prenant.

A moi, maintenant...

(Il boit.)

FORTUNÉ, à part.

Je me sens déja mieux...

BRINGUET, repassant le flacon à François.

C'est excellent!...

FRANÇOIS, l'examinant.

Mais, c'est le flacon de ce matin... c'est de l'eau... de... mélisse.

FLORA, vivement et bas à François.

Silence!... François!... tais-toi... ou il épouse madame Ledoux...

FRANÇOIS.

Je me tais, et je bois pour la forme.

MADAME LEDOUX.

Ah! Fortuné... deviez-vous finir ainsi?

FORTUNÉ.

Ah! madame Ledoux! priez pour moi!

THÉRÈSE, bas à François.

Je te défends de revoir cet homme-là.

FORTUNÉ.

Je vous épouse, Flora... mes malheurs sont comblés!...

FLORA, s'approchant de lui, à demi-voix.

Et si tu m'es infidèle...

(Elle lui montre son poignard.)

FORTUNÉ.

Voilà ce que j'ai gagné à être joli garçon : une femme qui m'apporte en dot un poignard et de l'arsenic.

CHOEUR.

AIR : Confiant et sincère (du LORGNON).

Fêtons son mariage!
Ah! pour lui quel plaisir!
De son humeur volage
L'hymen va le guérir.

FORTUNÉ, au public.

AIR de Théniers *.

Sexe enchanteur que j'aime avec ivresse,
Femmes, objets de mes vœux inconstants,
Ah! n'allez pas partager ma tristesse;
Riez plutôt, riez de mes tourments.
Par la gaîté vous êtes embellies;
Rien ne sied tant à vos traits gracieux.
Si mes malheurs vous rendent plus jolies,
Je me trouve encor trop heureux.

Reprise du chœur.

* Ou le couplet suivant, au choix de l'acteur :

Sexe cruel, auteur de mes alarmes,
Console-moi par tes soins généreux.
Rien n'enlaidit, hélas! comme les larmes;
Ne souffre pas que je devienne hideux.
Je veux garder, dans l'intérêt des femmes,
Et mon sourire et mes regards fripons...
Car, entre nous, convenez-en, mesdames,
Vous aimez les jolis garçons.

FIN DES MALHEURS D'UN JOLI GARÇON.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

# LA
# FAMILLE DE L'APOTHICAIRE,
## OU
# LA PETITE PRUDE,

### VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. DUVERT, DESVERGERS ET VARIN;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville, le 12 juillet 1830.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

| | |
|---|---|
| M. BENOIT, pharmacien. ..... | M. LEPEINTRE jeune. |
| BARNABÉ, son neveu..... | M. ARNAL. |
| GUSMAN, jeune Espagnol, élève pharmacien*.. | M. ALVARÈS. / M. BALLARD. |
| HENRIETTE, femme de Barnabé..... | Mlle BROHAN. |
| HÉLOISE, fille de Benoît..... | Mlle ATALA. |
| GERTRUDE, vieille domestique..... | Mme GUILLEMIN. |

VOISINS et AMIS DE M. BENOIT.

La scène se passe à Paris.

---

Le théâtre représente l'arrière-boutique de M. Benoît. Le fond est fermé par une cloison : à travers les portes on aperçoit la boutique. Au milieu de cette cloison est la porte d'entrée. A droite et à gauche, une porte; deux autres portes au second plan, à droite et à gauche; sur le devant, un comptoir sur lequel sont posés des bocaux et des fioles. Chaises, fauteuils, etc., etc.

## SCÈNE I.

BARNABÉ, seul, à droite, près du comptoir et préparant une potion.

Je suis là depuis une heure à préparer des drogues... je fais des paquets, des mélanges; mais la tête n'y est pas du tout, elle est à cent lieues, la tête! c'est-à-dire à quinze lieues, il n'y a guère que ça d'ici à Gisors. C'est qu'en vérité jamais garçon apothicaire ne s'est trouvé dans une position plus alambiquée que la mienne, et c'est bien la faute de mon oncle. Voilà un homme qui peut dire : C'est ma faute! Il avait bien besoin de m'envoyer à Gisors pour acheter des simples! Le hasard me fit rencontrer dans ce chef-lieu de canton une jeune personne charmante, la vertu même... Elle allait en journées, c'est vrai; mais la vertu peut aller en journées... quand elle est couturière. Je lui fais ma cour, elle a le malheur d'apprécier les avantages dont la nature m'a orné; je triomphe... O fatalité! la vertu avait un frère dans le cinquième dragons; un grand, un très bel homme, qui me propose d'épouser sa sœur ou de me passer sa latte au travers du corps! Il fallait opter... ma foi! j'opte... j'opte pour la sœur, et je contracte malgré moi un mariage d'inclination.

AIR d'Yelva.

J'en conviens, j'ai fait un' folie;
Mais je suis loin d'en avoir des regrets;
Mon Henriette est si jolie!
Je ne rêve qu'à ses attraits.
Oui, nuit et jour son absenc' me chagrine;
En travaillant j'y songe malgré moi,
Et tout's les fois que j'prépare un' méd'cine,
O ma femme, je pense à toi!

Une fois marié, je reviens à Paris pour avouer tout à mon oncle; mais pendant que je guettais le moment favorable... (voilà le hic! voilà ce

* Ce rôle doit être baragouiné en espagnol.

qui rend ma position très dramatique) ce malheureux oncle, cette ganache d'oncle (qu'il me passe l'expression) ne s'ingère-t-il pas de m'offrir la main de sa fille, et sa pharmacie par-dessus le marché? Sa pharmacie, bon! mais sa fille, non! impossible! Et pourtant je n'ose lui avouer... car il me chasserait, et je n'ai rien; je n'ai pas le sou... Je suis placé par le hasard entre l'indigence et la bigamie. Ah! mon Dieu! pourquoi suis-je allé à Gisors! (Écoutant.) Qui est-ce qui vient là? Ah! c'est le petit Gusman. Encore une boulette de mon oncle! Il avait bien besoin de prendre pour apprenti ce petit Espagnol! on ne comprend pas la moitié de ce qu'il dit; et, comme il est bavard, ça devient singulièrement absurde.

## SCÈNE II.

GUSMAN, entrant par le fond, BARNABÉ.

BARNABÉ.

Que voulez-vous, Gusman, voyons?

GUSMAN.

Je vous apporte plusieurs choses, monsieur Barnabé : d'abord (il lui montre une lettre.) *una carta*.

BARNABÉ.

Comment! une carte?

GUSMAN, se reprenant.

Oune lettre, avec le timbre de Gisorse.

BARNABÉ.

Gisorse, Gisorse! on prononce Gisors. (Il prend vivement la lettre.) L'écriture d'Henriette! dissimulons.

(Il met la lettre dans sa poche.)

GUSMAN.

Vous avez donc des connaissances dans Gisors?

BARNABÉ.

Oui, j'ai un ami qui habite ce pays-là. (A part.) Maudit bavard! (Haut.) Mais, Gusman, voilà un lok qu'il faudrait porter à l'instant chez madame... madame... enfin cette cantatrice allemande dont je ne peux jamais prononcer le nom.

GUSMAN.

Encore des courses! Je suis ici pour apprendre la pharmacie, et je cours toute la journée *como un cavallo*. Il faut que ça finisse. Je demande de l'avancement, je veux passer aux piloules.

BARNABÉ.

Ah! vous voulez passer aux piloules! vous n'êtes pas dégoûté, jeune Andalou!

GUSMAN.

Je vous demande *un poco* si ça n'est pas vexant. Il y a deux ans, quand mademoiselle Héloïse est venue de sa pension, je pilais des amandes amères, et hier, lorsqu'elle est arrivée, elle m'a retrouvé pilant des amandes douces.

BARNABÉ.

Vous voyez bien que votre sort s'est considérablement adouci.

GUSMAN.

Oui, monsieur Barnabé; mais dans *su imaginacion** , qu'est-ce qu'elle doit penser de moi?

BARNABÉ.

Elle doit penser dans son imagination que vous pilez toujours. Il me semble que je vous vois...

(Il fait le geste de quelqu'un qui pile au mortier.)

GUSMAN.

A propos, avez-vous vu sur sa figure comme elle était triste?

BARNABÉ.

Qu'est-ce que ça me fait, à moi?

GUSMAN.

Comment? puisque vous allez être bientôt son mari.

BARNABÉ.

Oh! ce n'est pas encore fait! et puis, d'ailleurs, ça ne vous regarde pas.

GUSMAN.

Oh! elle est bien jolie! *que boca! que naz! que ojos*** !

BARNABÉ.

Qu'est-ce qu'il baragouine donc là, ce petit Castillan?

GUSMAN, fâché.

Ah! Castillan!... Catalan! Andalou! tâchez de vous entendre.

BARNABÉ.

AIR : On parle de philosophie.

Ne vous emportez pas, jeune homme;
On peut se le dire entre amis,
Vous parlez notre langue comme
Certain' bêt' de votre pays;
Mais il n' faut pas qu' ça vous désole;
Chez nous pour avoir des succès,
Il faut maint'nant parler français
Comm' un' vache espagnole.

GUSMAN.

Monsieur Barnabé! ce que vous me dites là est assez malhonnête, et j'ai appris assez pour dire en français ce que je sais sur vous.

BARNABÉ.

Vous ne savez rien, Gusman.

GUSMAN.

Ah! ah! et ces petites lettres que vous écrivez le soir dans votre chambre!...

BARNABÉ, effrayé.

Ces lettres... parlez plus bas.

GUSMAN.

Et cette grosse paysanne qui est venue l'autre jour et qui vous a dit que le... le niño*** était superbe... l'enfant, le petit, petit...

* On doit prononcer : sou imarinacionne.

** On doit prononcer : qué boca! qué nasse! qué orosse!

*** Ce mot doit se prononcer : nigno.

BARNABÉ.

Gusman! le niño, puisque vous appelez ça un niño, c'est mon neveu, parole d'honneur!

GUSMAN, riant.

Ah! votre neveu!... vous n'avez ni frère ni sœur.

BARNABÉ, à part.

Allons! bon! bien! (Haut.) Gusman, taisez-vous, je vous en supplie; si vous me promettez de ne rien dire à mon oncle des remarques saugrenues que vous avez faites...

GUSMAN.

Eh bien?

BARNABÉ.

Je vous récompenserai. Je comblerai vos souhaits; j'obtiendrai de mon oncle de vous faire passer aux piloules... Sommes nous content?

GUSMAN.

Oh! bravo! bravo!... Je ne souis pas méchant, moi.

BARNABÉ.

C'est vrai.

GUSMAN.

*Pero* l'inzoustice, oh! l'inzoustice! c'est assez pour me faire sauter dans le plancher... Ainsi c'est convenu, j'ai votre parole.

BARNABÉ, lui prenant la main.

Et moi, j'ai la vôtre, Andalou.

## SCÈNE III.

### GUSMAN, BENOIT, BARNABÉ.

BENOIT, entrant par le fond.

Eh bien, petit bavard, te voilà encore ici? et personne à la pharmacie!

BARNABÉ, à part.

Allons! bon! bien! voici l'autre à présent! ils ne me laisseront jamais lire la lettre d'Henriette.

GUSMAN.

Je vas d'abord porter ce lok... Ah! *caramba!*... J'oubliais... J'ai encore quelque chose à remettre à M. Barnabé; le bijoutier d'à côté m'a donné cette chaîne pour vous.

(Il présente une chaîne à Barnabé.)

BARNABÉ, la mettant vivement dans sa poche.

Devant mon oncle, petit imbécile!... la chaîne de ma femme, qu'elle ma envoyée pour la faire raccommoder.

BENOIT.

Courez vite, petit bon homme, et revenez à la boutique... vos sangsues n'ont pas encore été changées aujourd'hui.

GUSMAN.

J'y vais, j'y vais, monsieur Benoit... Je vais changer les sangsoues.

(Il sort par le fond.)

BARNABÉ.

Il va changer?... Il va chercher de la monnaie?

BENOIT.

Il va changer les sangsues.

BARNABÉ.

Ah!... c'est cette diable de langue.

## SCÈNE IV.

### BENOIT, BARNABÉ.

BENOIT.

Qu'est-ce que c'est donc, Barnabé, que ce collier que tu as mis dans ta poche?

BARNABÉ, embarrassé.

Un collier!... Je ne sais pas, mon oncle.

BENOIT.

Ce que tu viens de mettre là, dans cette poche?

BARNABÉ.

Ah! oui, cette chaîne... c'est que vous disiez un collier... ce n'est pas un collier, c'est une chaîne... c'est une petite chaîne... que je destine à quelqu'un... et je ne voulais pas vous dire...

BENOIT, la lui prenant des mains et l'examinant.

Un secret!... à moi! Comment! un chiffre, diable! c'est pousser loin la galanterie; tu emploies les grands moyens de séduction.

BARNABÉ, à part.

Qu'est-ce qu'il veut donc dire?

BENOIT.

Je pourrais te faire le reproche de me l'avoir caché... mais tes intentions sont pures... et j'approuve tout... Je vois avec plaisir que tu cherches, par des attentions délicates, à te faire aimer de ma fille.

BARNABÉ, à part.

Ah! par exemple!

BENOIT.

Elle mérite qu'on l'aime, cette chère enfant! Vois-tu? moi, j'ai suivi un système pour son éducation. Je vous l'ai mise en pension en province, à Melun, chez des dames!... hum! des gaillardes très sévères pour les mœurs... Aussi ma fille a des principes... elle n'ose pas regarder un homme en face... Hier, en arrivant, c'est à peine si elle osait m'embrasser.

BARNABÉ.

En effet, voilà des principes.

BENOIT.

J'avais beau lui dire: Mais, ma fille, songe donc que je suis ton père! elle me répondait d'un air timide: Non! non! mon papa! Cependant, malgré sa timidité excessive, fais-lui toujours ton cadeau; ça ne pourra que la flatter infiniment.

BARNABÉ.

Certainement, mon oncle. (A part.) Que le diable l'emporte!

BENOIT.

Quelle femme tu vas avoir, mon ami, quand elle sera un peu familiarisée avec le monde! et quel établissement! la première officine du quartier latin! les deux écoles à fournir!...

quelle clientelle! et comme ce sera joli de voir sur ton enseigne : *Barnabé, gendre et successeur de Benoît, pharmacien...* avec un serpent qui se mord la queue... en lettres d'or longues de ça!

AIR : Ah! que de chagrins dans ma vie.

Sortant de la classe commune,
Tu deviendras célèbre dans cet art
Qui fit la gloire et la fortune
Des Vauquelin, des Cadet, des Charlart;
Oui, tu seras un Cadet, un Charlart.
A leurs talents les tiens sont analogues;
Tu voleras de succès en succès;
Car, à Paris, le commerce des drogues
Est plus florissant que jamais.

Et pour commencer à te faire renouer connaissance avec ma fille, j'ai imaginé de donner un petit bal ce soir, avec des gâteaux, du sirop d'orgeat, de la limonade, de la bière et des croquets; vrai bal de famille, rien qu'avec les voisins. Une fois animée par la danse, Héloïse sera moins craintive, et, avant la fin du bal, vous serez déja comme d'anciens amis... Hein! qu'en dis-tu?

BARNABÉ.

C'est fort ingénieux! (A part.) Vieillard stupide!

BENOIT.

Mais je crois entendre Héloïse; allons! mon neveu, de la galanterie; offre-lui ton présent.

BARNABÉ, à part.

Il est enragé après ma chaîne!

BENOIT.

Ça tombe bien... elle pourra s'en parer pour le bal.

BARNABÉ.

Oui, mon oncle!... (A part.) Me voilà bien, moi! pas moyen de lire la lettre d'Henriette, et obligé de donner sa chaîne!

## SCÈNE V.

GERTRUDE, HÉLOISE, entrant par la porte du fond à gauche; BENOIT, BARNABÉ.

GERTRUDE.

Allons donc, mademoiselle; est-ce que vous avez encore peur de dire bonjour à monsieur votre père?...

BENOIT.

Comment, Héloïse! tu n'oses pas venir m'embrasser?

HÉLOÏSE.

Mon papa, je craignais de vous déranger, de vous importuner... D'ailleurs vous n'étiez pas seul...

BENOIT.

Qu'importe! Il ne faut pas être si craintive, et sur-tout si triste... Hier c'était pardonnable, tu quittais ta pension, tes bonnes amies... mais aujourd'hui il faut de la gaité, morbleu!

HÉLOÏSE.

Ah! mon papa!

BENOIT.

Eh bien?...

HÉLOÏSE.

Vous dites des mots...

BENOIT, riant.

Ah! ah! parceque je dis morbleu!... tu t'y habitueras.

HÉLOÏSE.

Oh! non, mon papa... j'aurai de la peine... je regretterai long-temps ma pension... je le vois; avec des supérieures si douces, si respectables, j'étais si heureuse! je n'avais rien à craindre... j'étais à l'abri des séductions et des dangers de la société...

BENOIT.

Mais, ma chère amie, la société...

BARNABÉ, à part.

Suites des principes.

HÉLOÏSE.

Tandis que chez vous, mon papa, jetée au milieu d'un monde corrupteur, que vais-je devenir?... qui me garantira des pièges du vice et de la perversité des hommes?...

BENOIT.

Ah çà, quel galimatias vient-elle me faire?

GERTRUDE, pendant qu'Héloïse remonte la scène.

Il faut l'excuser, monsieur; elle a comme ça des chimères... c'est au point qu'elle n'a pas dormi de la nuit... Il lui prenait des frayeurs... des peurs paniques. Elle m'a appelée au moins dix fois... elle croyait toujours voir un homme dans sa chambre... enfin, un vrai crochemar... C'est que vous ne savez pas tout... il paraît qu'il est arrivé un évènement terrible à Melun...

BARNABÉ, s'approchant avec curiosité.

Vraiment! quelque chose d'atroce?...

HÉLOÏSE, revenant près de Gertrude.

Silence, ma bonne, silence!

BENOIT.

Un évènement?

GERTRUDE.

Mademoiselle ne m'en a raconté qu'une partie... mais elle pourrait elle-même...

BENOIT.

Voyons, raconte-nous cela, Héloïse, ça me fera plaisir.

BARNABÉ, à part.

Si ça pouvait le distraire de ma chaîne!

HÉLOÏSE.

Mon papa, ce serait bien volontiers, mais c'est impossible!

BENOIT.

Pourquoi donc?

HÉLOÏSE.

On ne peut pas dire cela devant des hommes.

BARNABÉ.

Eh bien! mais... en gazant un peu...

BENOIT.

Il paraît que ça peut se dire devant des demoiselles... Allons, c'est quelque enfantillage... tu oublieras tout cela... Ah çà, mais comment n'es-tu pas encore habillée pour le bal?

HÉLOÏSE.

Mon papa, si ça ne vous faisait rien, je voudrais bien n'y pas y aller.

BENOIT.

N'y pas aller!... eh bien! voilà du nouveau!

HÉLOÏSE.

C'est que ces dames m'ont dit qu'au bal on pouvait faire des connaissances bien dangereuses.

BENOIT.

Ah! ma fille, à la fin, c'en est trop...

BARNABÉ.

On lui a tourné la tête dans l'établissement.

BENOIT.

Écoute, ma chère amie, il faut renoncer à toutes ces idées-là. Que diable! il faut bien s'habituer aux manières du monde quand on est sur le point de se marier.

HÉLOÏSE, effrayée.

Me marier!

BENOIT.

Oui, et le plus tôt possible... Barnabé est extrêmement pressé... Il y a long-temps que tu ne l'as vu; n'est-il pas vrai qu'il est assez bien à présent?...

(Barnabé se rengorge d'un air satisfait.)

HÉLOÏSE.

Non, mon papa.

BARNABÉ, à part.

Eh bien! elle est franche!... il est vrai qu'elle n'a pas encore le goût formé... c'est si jeune!

BENOIT.

Comment! il ne te plaît pas?

HÉLOÏSE.

Non, mon papa.

BENOIT.

Pour quel motif, mademoiselle?

HÉLOÏSE.

Mon papa... (Baissant les yeux.) il est grêlé.

BARNABÉ, à part.

AIR: Ces postillons sont d'une maladresse.

Ma cousine a bien peu d'usage!

BENOIT, à Héloïse.

De ce défaut on ne peut l'accuser.
(A Barnabé.)
Puisqu'elle attaque ton visage;
Ne pouvant la désabuser,
Allons, mon cher, tâche de t'excuser.

BARNABÉ, d'un air piqué.

Oui, vous avez raison, mademoiselle,
Quand je naquis, et c'est là tout mon tort,
L'assurance contre la grêle
N'existait pas encor.

BENOIT, à part, le regardant.

Au fait, il est bien grêlé!

BARNABÉ.

Très bien, très bien.

BENOIT.

Allons, mon ami, allons, voilà le moment, le vrai moment!

BARNABÉ.

Le moment de quoi?

BENOIT.

De faire ton cadeau... appelle la bijouterie au secours de la nature... donne, donne ta chaîne... offre... offre!

BARNABÉ, à part, en passant.

Pas moyen de l'éviter! Dieu de dieu!... (Prenant un air riant.) Ma cousine, voulez-vous me faire l'amitié d'accepter!...

(Il lui présente la chaîne.)

HÉLOÏSE.

Mon cousin, je ne sais si je dois...

BARNABÉ.

Eh! mon Dieu! prenez toujours!

BENOIT.

Prends toujours, ma fille, prends toujours! puisque j'y consens...

BARNABÉ.

Certainement je ne vous l'aurais pas offerte sans l'ordre de votre respectable père...

HÉLOÏSE, passant près de son père.

Tiens! c'est assez gentil!... voyez donc, papa, il y a mon chiffre.

BENOIT.

C'est ma foi vrai!

HÉLOÏSE.

Un H et un B. *Héloïse Benoît.*

BARNABÉ, à part.

O Henriette! malheureux Barnabé!

BENOIT.

Maintenant, ma chère amie, allons nous préparer pour le bal de ce soir.

HÉLOÏSE.

Comment! mon père, vous voulez?...

BENOIT.

Tous nos voisins sont invités; je veux que que tu sois belle, je veux que l'on t'admire, moi; c'est mon idée.

HÉLOÏSE.

Puisque vous l'exigez, je tâcherai d'être jolie; il faut bien obéir à son père...

BENOIT.

AIR: Amis, le soleil va paraître (de LA MUETTE DE PORTICI).

Va t'apprêter, oui, ma fille chérie,
Sachons toujours honorer notre état,
Car notre bal doit de la pharmacie,
Dans ce beau jour, doubler encor l'éclat.
(A Barnabé.)
Pour Esculape et l'Amour quelle fête!
Bientôt, mon cher, présageant tes succès,

Avec orgueil je verrai sur ta tête
Se réunir le myrte et l'aloès.

Va t'habiller, oui, ma fille chérie, etc., etc.

ENSEMBLE.

HÉLOÏSE.

Puisqu'on le veut, tâchons d'être jolie;
Je saurai faire honneur à notre état;
Oui, notre bal doit, de la pharmacie,
En ce beau jour, doubler encor l'éclat.

GERTRUDE.

Il faut toujours tâcher d'être jolie,
Oui, vous ferez honneur à votre état,
Et votre bal doit, de la pharmacie,
En ce beau jour, doubler encor l'éclat.

BARNABÉ, à part.

Ma chèr' cousine est vraiment très jolie;
Comment, hélas! terminer ce débat?...
En refusant épouse et pharmacie,
Je crains ici quelque fâcheux éclat.

(Gertrude et Héloïse sortent par la porte de gauche, Benoît par celle du fond.)

## SCÈNE VI.

BARNABÉ, seul.

Enfin me voilà seul! je puis ouvrir l'épître de mon épouse... Pourvu qu'elle ne me redemande pas sa chaîne! Va la chercher, ta chaîne, à présent, va... cherche, cherche... M'accable-t-elle de ses lettres!... et de ses ports de lettres!... cette chère Henriette!... Ça et les mois de nourrice du petit bon homme, oh! que ça devient onéreux!... Voyons l'épître. (Il lit.) « Gisors, le 10 juin 18030. » 18030! où diable va-t-elle fourrer un zéro?

« Monsieur. » Oh! oh! elle est fâchée! « vo-« tre conduite n'est pas claire... vos lettres « m'occasionent des soupçons déchirants.... « monstre! si tu me trompais... mon cœur ne « puis le croire... mais cette idée trouble mon « sommeil que je n'en dors ni jour ni nuit... Je « pars aujourd'hui pour Paris par l'entreprise « Touchard; j'arriverai demain samedi onze de « ce mois. » C'est aujourd'hui. « Venez m'attendre « au bureau à six heures précises pour porter « mes paquets, et suis pour la vie avec estime,

« HENRIETTE. »

Ah! mon Dieu! à six heures!... et il en est sept!... je crève d'une heure... Je la connais, elle doit être furieuse. Mais qu'est-ce qu'elle vient faire ici?... Ah! n'importe; courons au-devant d'elle, et tâchons qu'elle ne paraisse pas dans cette maison.... sinon, je suis perdu...

HENRIETTE, dans la coulisse.

C'est bien! c'est bien! puisqu'il est là, je vais lui parler!

## SCÈNE VII.

BARNABÉ, HENRIETTE.

BARNABÉ.

Allons! bon! bien! c'est elle... je suis plus mort que vif...

HENRIETTE, entrant par le fond.

Fort bien, monsieur; je vous trouve là les bras croisés, et vous me laissez en plan au bureau des messageries!...

BARNABÉ.

Au contraire, chère épouse, je courais à l'instant même... Mais permets donc que je t'embrasse...

HENRIETTE, le repoussant.

Oh! nous avons le temps!

BARNABÉ.

Sois sûre, chère amie, qu'il n'y a pas de ma faute... tu arrives coup sur coup avec ta lettre, tu tombes ici comme une tuile.

HENRIETTE.

Vous êtes fort honnête; voilà une jolie réception! et je ne sais qui me retient!... mais non, je suis calme.... je me modère.

BARNABÉ.

C'est qu'en vérité, tu me mets dans un embarras cruel! Que diable viens-tu faire à Paris?

HENRIETTE.

Je viens pour tout avouer à votre oncle... je suis votre femme devant Dieu et devant l'état civil... il faut qu'il en soit instruit, c'est une chose décidée.

BARNABÉ.

Henriette! gardez-vous-en bien! mon oncle me chasserait... attendez que je sois son successeur... qu'il m'ait cédé sa pharmacie... et alors...

HENRIETTE.

Non, monsieur!... je ne veux plus attendre... vous êtes un monstre!... un perfide!... un...! Je m'arrête par prudence. Mais vous n'en êtes pas moins coupable. Vous m'abandonnez, vous ne songez même pas à votre enfant!

BARNABÉ, à demi-voix et d'un air inquiet.

Parlez plus bas! j'ai des nouvelles du petit, il va bien, il a une dent.

HENRIETTE.

Il a une dent?

BARNABÉ.

Oui! et c'est en son nom, c'est au nom de l'hymen et de la nature que je vous prie de vous en aller... va-t'en, Henriette! ta place n'est pas ici... c'est à Gisors, c'est là qu'est le domicile politique de ton époux.

HENRIETTE.

Moi, je veux rester à Paris.

BARNABÉ, furieux.

Eh bien! non, tu partiras: je serai le maître une fois.

HENRIETTE.

Ah! c'est comme ça! vous voulez employer la violence! employez la violence, c'est ce que je demande; ça fera une scène, une scène scandaleuse; je démasquerai un mauvais père, un mari dénaturé.

BARNABÉ.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! si on venait; quel caractère!... Pourquoi suis-je allé à Gisors! Voyons, Henriette, sois raisonnable, qu'est-ce que ça te fait d'aller loger dans un garni? j'irai te rejoindre... Ce soir il y a ici un petit bal... un joli petit bal... je tâcherai de m'échapper.

HENRIETTE.

Ah! il y a un bal... et tandis que monsieur s'amusera... Non, je reste; arrivera ce qui pourra; je veux danser, j'aime la danse, la valse, la musique, le plaisir... je n'en dis pas davantage; mais j'irai au bal, et, si on le trouve mauvais, je me nommerai, et tout sera dit.

BARNABÉ, au désespoir.

Tu te nommeras? tu te nommeras?... Henriette, avez-vous pu concevoir un aussi horrible dessein? ne venez-vous ici que pour éventer cette effroyable mèche? Si mon oncle apprend jamais... Ah! Dieu! vous ne savez pas ce que c'est que le courroux d'un apothicaire.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que ça me fait? je veux danser, et je danserai.

BARNABÉ.

O ciel! comment sortir de là? Henriette, puisque rien ne peut vaincre votre obstination, quittez du moins cette pièce; tenez, voilà la clef de ma chambre... à l'entre-sol, la porte à gauche... enfermez-vous: me refuserez-vous encore cette grace? car tu me refuses toujours.

HENRIETTE.

Ne dis donc pas des bêtises. Allons, je veux bien consentir à monter dans ta chambre; mais tu viendras m'y rejoindre, et sur-tout ne me laisse pas long-temps seule, parceque je m'ennuie facilement.

BARNABÉ, transporté de joie et prenant la taille d'Henriette.

Femme charmante! femme adorée! j'irai te retrouver dans un instant; nous nous concerterons... tu verras que je suis toujours ton Barnabé, ton même Barnabé.

HENRIETTE.

AIR de la Fiancée.

Je te cède la place;
Rejoins-moi dans l'instant;
Sur-tout songe, de grace,
Que ta femme t'attend.

BARNABÉ.

Sur tes pas je m'empresse;
Je vais prendre mon vol.
Monte, et que ta tendresse
M'attende à l'entre-sol.

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

J'obéis sans murmure;
Je consens à cela.
Mon époux, j'en suis sûre,
Bientôt me rejoindra.

BARNABÉ.

Ma promesse est bien sûre;
Oui, crois à c' serment-là,
Ton époux, je le jure,
Bientôt te rejoindra.

(Henriette sort par la porte du fond à droite, Barnabé la reconduit, ferme la porte et redescend la scène d'un air satisfait.)

## SCÈNE VIII.

GUSMAN, entrant par le fond, BARNABÉ.

BARNABÉ, apercevant Gusman.

Dieu! Gusman! (Il retourne ouvrir la porte et crie de toutes ses forces.) Ayez bien soin de remuer la fiole, et une cuillerée au malade de demi-heure en demi-heure!

GUSMAN.

Tiens! vous étiez avec una señora *... Pourquoi donc qu'elle sort par-là, en cachette?

BARNABÉ.

Parceque... parcequ'elle venait chercher une potion qu'elle veut faire avaler à son mari...

GUSMAN.

Ah!

BARNABÉ.

Elle ne veut pas être aperçue, elle a ses raisons.

GUSMAN.

C'est drôle! Enfin c'est égal! Dites donc... vous avez vu mademoiselle Héloïse; n'est-il pas vrai qu'elle est jolie comme un ange, la señorita?

BARNABÉ.

Il est de fait que la señorita n'est pas mal.

GUSMAN.

Vous êtes bien heureux, parceque vous allez être riche... vous aurez une jolie femme... tandis que moi, je ne me marierai jamais.

BARNABÉ.

Ah! Gusman, de toutes les positions, la plus agréable est celle d'un garçon.

GUSMAN.

Oui, mais d'un garçon apothicaire! Ah! monsieur Barnabé! (D'un air passionné et mettant la main sur son cœur.) *Si fuera bastante feliz para poder obtener! pero no! jamas* **!

BARNABÉ, d'un air d'autorité.

Gusman! vous avez soupiré dans votre patois!

GUSMAN.

Moi?

* On doit prononcer: ségnora et ségnorita.

** On doit prononcer ainsi: Si fouêra bastannté féli para poder obténer! péro, no! ramass!

BARNABÉ.

Vous avez soupiré dans votre patois.

GUSMAN.

Du tout.

BARNABÉ.

Si fait, si fait! tu aimes ma cousine.

GUSMAN.

Vous croyez?

BARNABÉ.

J'en suis sûr.

GUSMAN.

Eh bien!... c'est possible.

BARNABÉ.

Je sais ce que c'est qu'une passion comprimée, mon ami, et je ne veux pas être cause de ton malheur. Jeune étranger! tu peux agir comme si je n'étais pas ton rival; ne t'occupe pas de moi; tâche de te faire aimer d'elle; je n'y trouverai pas à redire, et même tu m'obligeras.

GUSMAN.

*O Jésus**!

BARNABÉ, appuyant.

Tu m'obligeras.

GUSMAN.

Ah! caramba! vous seriez assez bon enfant!... Mais votre oncle!

BARNABÉ.

Mon oncle changera peut-être d'idée. Ce n'est pas l'embarras, ça lui sera difficile, vu qu'il n'a pas de quoi en changer souvent... mais avec de la patience... J'entends quelqu'un... c'est justement Héloïse... je te laisse avec elle, moi, je monte un instant à ma chambre. (On entend sonner.) On y va! on y va! (A part.) Ah! mon Dieu! mon oncle d'un côté! ma future là-dedans et ma femme là-haut!... comment sortir de cette affreuse trilogie?...

(On sonne très fort; il sort par le fond.)

## SCÈNE IX.

### GUSMAN, GERTRUDE, HÉLOISE.

GUSMAN.

*O Dios!* la voici!

GERTRUDE.

Venez donc, mademoiselle, faire voir votre parure à monsieur votre père... Ah! il n'est pas ici... Voilà monsieur Gusman... comme il s'est fait beau pour le bal!

GUSMAN, à part.

Je ne sais vraiment que lui dire, malgré la permission de M. Barnabé... (Haut.) Mademoiselle... je vous salue... oh! comme vous êtes jolie avec cette robe!

HÉLOÏSE.

Monsieur Gusman! vous êtes complimenteur, et je n'aime pas les flatteries... c'est si pernicieux!

* On doit prononcer résousse.

GUSMAN.

Oh! des flatteries... jamais!... je vous dis ce que j'ai dans le cœur... je suis bien sûr que vous serez la reine du bal... et si j'osais vous inviter *para la primera* contre-danse?

HÉLOÏSE, à Gertrude.

Faut-il accepter, ma bonne?

GERTRUDE.

Certainement, mademoiselle.

HÉLOÏSE, à Gusman.

Je le veux bien, monsieur Gusman.

GUSMAN.

Ah! *que buena es usted**! que vous êtes charmante! je ne me sens pas de joie!

(Il lui baise la main et s'échappe par le fond. Héloïse jette un cri.)

## SCÈNE X.

### GERTRUDE, HÉLOISE.

GERTRUDE.

Qu'avez-vous donc?

HÉLOÏSE.

Tu vois, ma bonne, à quoi je suis exposée... on m'avait bien dit que les hommes étaient entreprenants et perfides...

GERTRUDE.

Il est vrai que ce petit jeune homme est un peu hardi, mais pour perfide, il en est incapable, c'est la douceur même...

HÉLOÏSE.

Je conviens que celui-là m'inspire moins de crainte que les autres...

GERTRUDE.

Vous avez donc toujours peur des autres... ça ne s'en va donc pas?...

HÉLOÏSE.

Au contraire, ma bonne, c'est plus fort que jamais; et si tu savais toute l'histoire de cette pauvre Irma, tu craindrais peut-être encore plus les hommes que moi...

GERTRUDE.

Oh! il n'y a pas de risque... Vous m'avez déja dit qu'il y a environ un mois cette jeune personne était arrivée à la pension, qu'elle était pâle, abattue; mais quelle était donc la cause de ses chagrins?

HÉLOÏSE.

Un jeune homme.

GERTRUDE.

Je m'en doutais.

HÉLOÏSE.

Un beau jeune homme, à ce qu'on dit... il avait dansé avec elle dans un bal... Il avait eu constamment les yeux sur elle; et tu vas voir combien les bals ont des suites dangereuses!

AIR de la Sorcière des Vosges (de Béancourt).

Pendant son sommeil paisible,

* On doit prononcer : Ah! qué bouénasse ousté!

C'était au milieu de la nuit,
Ce jeune homme au regard terrible,
Par sa fenêtre s'introduit.
A crier elle s'apprête;
Mais près de lui (quel malheur!)
Elle resta muette...
C'est l'effet de la peur! } bis.

GERTRUDE.

Ensuite?

HÉLOÏSE.

Depuis cette nuit affreuse,
Irma, le cœur attristé,
Devint pâle, sombre et rêveuse,
Et bientôt perdit sa beauté.
Oui, sa peine fut si forte
Que, cédant à sa douleur,
On dit... qu'elle en est morte! } bis.
C'est l'effet de la peur!

GERTRUDE.

Eh bien! il faut qu'aujourd'hui les femmes soient plus peureuses que de mon temps.

HÉLOÏSE.

Vois un peu!... dis donc, ma bonne, si un jeune homme s'introduisait dans ta chambre, qu'est-ce que tu ferais, toi?

GERTRUDE.

Ce que je ferais! (A part.) Cette petite me fait des questions... (Haut.) Je n'en mourrais pas, du moins.

HÉLOÏSE.

Mais puisque je te dis qu'on en meurt toujours... ces dames nous l'ont assuré...

GERTRUDE.

N'en croyez rien, et que ça ne vous empêche pas de danser, de vous amuser... à votre âge, moi, j'étais un démon!

HÉLOÏSE.

Ah! ma bonne, quel mot viens-tu de prononcer là? Ne me parle plus de ce bal, je suis sûre qu'il me portera malheur; d'ailleurs j'ai peu dormi la nuit dernière; je suis encore fatiguée du voyage, et j'ai bien envie d'aller me coucher.

GERTRUDE.

Gardez-vous-en bien!... la musique vous réveillera... que dirait votre papa?... Justement, le voici... Ayez donc l'air plus gai... Je vous laisse avec lui.

(Elle sort par la première porte à droite.)

## SCÈNE XI.

HÉLOISE, BENOIT, BARNABÉ.

BENOIT, entrant par le fond; à Barnabé.

Allons, Barnabé, vite! va faire ta toilette et reviens...

BARNABÉ.

J'y cours, mon oncle; ce ne sera pas long. (A part.) Comment faire pour empêcher cette malheureuse femme de venir au bal?

(Il sort.)

BENOIT, à la cantonade.

Et vous, Gusman, fermez la boutique... mettez les volets... Il est encore de bonne heure, mais c'est égal... ce n'est pas tous les jours fête... et nos amis vont arriver... Ah! te voilà, ma chère Héloïse, parée comme je le désirais... Ah çà, j'espère que tu vas faire les honneurs de la maison?

HÉLOÏSE.

Oui, papa.

BENOIT.

D'abord tu ouvriras le bal avec ton cousin.

HÉLOÏSE.

Oh! non, j'ai promis à Gusman.

BENOIT.

Ah! diable! Barnabé va être bien contrarié!

BARNABÉ, rentrant d'un air effrayé.

Qu'est-ce que ça signifie? Où est ma femme? elle n'est plus dans ma chambre! Je suis dans une anxiété affreuse!

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, GUSMAN, puis HENRIETTE en homme.

GUSMAN.

Monsieur Barnabé, il y a là un jeune homme qui demande à vous parler.

BARNABÉ.

A moi?

GUSMAN.

A vous-même... il dit qu'il est votre ami, que vous l'avez connu à Gisors... et qu'il s'appelle M. Hanneri.

BARNABÉ, cherchant à se rappeler le nom.

Anerie? Anerie?... Ah! Henri! Henri! Je ne le connais pas!

BENOIT.

Fais-le entrer, mon ami, fais-le entrer.

GUSMAN.

*Entra usted, cavallero* *!

(Il sort.)

BARNABÉ, à part.

Ma femme! Est-il possible! Elle a mis ma redingote!

BENOIT, à Henriette.

Monsieur est l'ami de mon neveu?

HENRIETTE, saluant.

Oui, monsieur... depuis long-temps je suis l'ami de Barnabé... (A Barnabé.) Eh bien! tu ne me dis pas bonjour?

BARNABÉ, s'efforçant de sourire.

Ah! bonjour, Henri...

HENRIETTE.

Tu ne m'attendais pas?

BARNABÉ.

Oh! non, bien sûr, je ne t'attendais pas. (A part.) O femme perverse, va!...

*On doit prononcer: Enntrousté, cavaliêro!

BENOIT.

Soyez le bienvenu, monsieur... J'espère que vous serez des nôtres... ça nous fera un cavalier de plus.

HENRIETTE.

Monsieur... c'est me faire beaucoup d'honneur.

BARNABÉ, à part.

Il prend ma femme pour un cavalier!

BENOIT.

Et si vous restez quelque temps à Paris, vous viendrez à la noce de votre ami.

HENRIETTE.

A sa noce?... (Très vite et en regardant Barnabé.) Tiens, tiens, tiens, tiens!

BARNABÉ, à part.

Il avait bien besoin de lui parler de ça!

HENRIETTE.

Comment! Barnabé, tu te maries? tu ne m'en avais rien dit.

BARNABÉ.

Non, je ne t'en avais rien dit, parceque... je me disais: Ce n'est guère la peine... (A part.) Je suis sûr que j'ai la fièvre.

(Il tire de sa poche une boîte de pilules et en met une dans sa bouche.)

BENOIT.

Il épouse sa cousine, ma fille que voici.

HENRIETTE.

Ah!... c'est mademoiselle qui est... (A part.) Que vois-je! cette chaîne... comme elle ressemble à la mienne!... Est-ce que?... Si je le savais...

BENOIT.

Saluez donc, Héloïse.

HÉLOÏSE, faisant la révérence.

Dieu! comme il me regarde! ses yeux sont effrayants.

BENOIT, bas à Henriette.

C'est un mariage d'inclination... Barnabé en est fou...

HENRIETTE, de même.

C'est singulier!... je ne l'en aurais jamais cru capable... lui qui à Gisors était mauvais sujet, libertin, débauché... Je me retiens parcequ'il est mon ami... mais sa conduite était odieuse.

BENOIT, étonné.

Odieuse?

HENRIETTE.

Affreuse.

BENOIT, de même.

Affreuse?

HENRIETTE.

Infâme.

BENOIT, de même.

Infâme? pas possible!...

HENRIETTE.

Il a eu sur-tout avec une jeune personne une aventure qui a fait beaucoup de bruit... ça a été très loin!...

BENOIT.

Je n'en avais jamais entendu parler... Moi qui lui croyais des mœurs... Barnabé?

BARNABÉ, qui jusque-là s'était tenu à l'écart.

Mon oncle?

BENOIT.

Écoute ici!

BARNABÉ, s'approchant avec crainte.

Ah! mon Dieu!

(Il prend et mâche une pilule.)

BENOIT.

Quelle est donc cette aventure que vous avez eue à Gisors avec une jeune personne?

BARNABÉ, regardant en l'air d'un air hébété.

Une aventure?... D'abord, mon oncle, ce n'était pas une jeune personne... c'était une petite fille sans conséquence.

HENRIETTE.

Une fille sans conséquence? vous mentez, monsieur... vous êtes un homme faux, dissimulé, hypocrite... Je m'arrête par égard pour monsieur; mais quand on est aussi audacieux... aussi impertinent...

BARNABÉ, élevant la voix.

Ah çà, monsieur, si vous voulez m'invectiver, vous n'avez qu'à le dire... sortons sur-le-champ; sortons, sortons... (A part.) Ah! oui, j'aime mieux ça. (Haut.) Sortons, sortons, sortons! (Il s'élance rapidement jusqu'à la pharmacie en entraînant Benoît avec lui; celui-ci le ramène avec peine, et quand il est rentré il recommence à provoquer Henriette en s'écriant toujours:) Sortons, sortons!

(Henriette reste immobile.)

HÉLOÏSE, effrayée.

Qu'est-ce qu'ils ont donc?

BENOIT.

Messieurs, messieurs, une querelle chez moi... entre amis et sans motif... encore!... le grand mal quand tu aurais fait quelques petites fredaines avant ton mariage!...

HENRIETTE.

D'autant plus que souvent ça n'empêche pas d'en faire après...

BARNABÉ, à part.

Encore un coup de patte!

BENOIT.

Ah! heureusement j'entends ma société... Barnabé, tu vas aller à la cuisine soigner les rafraîchissements. Ils sont sur le feu; songe bien à cela, tu vas aider Gertrude.

BARNABÉ.

Oui, mon oncle!... (A part.) O Dieu! pourquoi suis-je allé à Gisors!

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GUSMAN, AMIS et VOISINS, entrant par le fond.

CHOEUR.

AIR du Concert à la cour.

Le plaisir, la folie,

C'est aujourd'hui le refrain general ;
L'amitié nous convie,
Nous attendons du bal
Le doux signal.

(Ils sortent tous par la porte à gauche, excepté Barnabe, Gertrude sort à droite.)

## SCÈNE XIV.

BARNABÉ, seul.

Il faut convenir que ma femme est un être bien fantastique ! Venir de Gisors pour espionner ma conduite et m'usurper ma redingote ! encore, c'est mon oncle qui me l'a donnée, cette redingote ; heureusement qu'il ne l'a pas reconnue.

AIR : On dit que je suis sans malice.

Ah ! Dieu ! quelle affreuse aventure,
S'il eût découvert l'imposture
En r'connaissant le vêtement,
Qu'il m'a donné dernièrement !
Que ma mine aurait été sotte,
S'il eût r'connu ma redingote !
Heureusement qu'à son bienfait
J'ai fait mettre un nouveau collet.

(Il regarde dans la salle du bal.)

Ils s'amusent, ils mangent des petits gâteaux, et moi je suis là, le désespoir dans le cœur et rien dans l'estomac. Ah ! voilà la contre-danse qui va commencer... Que vois-je ? ma femme qui parle à ma cousine ! Elle l'invite peut-être à danser... je n'y tiens plus ; entrons vite pour couper la conversation.

(Il va pour sortir, Gertrude l'arrête.)

## SCÈNE XV.

BARNABÉ, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Eh bien ! monsieur Barnabé, et les rafraîchissements ? vous les avez donc oubliés ?

BARNABÉ.

Au fait, c'est vrai, je n'y pensais plus ; je perds jusqu'à la mémoire. (Il va à l'armoire et en tire un bocal.) Voyons ; réparons mon oubli.

(Il traverse rapidement la scène, comme pour sortir.)

GERTRUDE, l'arrêtant.

Eh bien ! que faites-vous donc ? c'est de l'ipécacuanha. Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que deviendrait toute la société ?

BARNABÉ, stupéfait.

Je reste confondu ! Vous le voyez, Gertrude, je perds toutes mes facultés, l'attention, la réflexion et le jugement ; voilà comme le malheur abrutit les hommes les plus distingués.

AIR : Daignez m'épargner le reste.

J'deviens absurd', c'est positif ;
J'allais pousser l'extravagance
Jusqu'à donner un purgatif
A ces bonn's gens sans défiance ;
Hélas ! de c' breuvage fatal,
Vois-tu d'ici l'effet funeste,
Tous les danseurs se trouvant mal,
Obligés de sortir du bal...

(L'orchestre seul doit achever l'air, tandis que Barnabe remet le bocal dans l'armoire, prend une bouteille et sort par la porte à droite.)

## SCÈNE XVI.

GERTRUDE, puis HÉLOISE.

GERTRUDE.

Qu'est-ce qu'il a donc, ce pauvre M. Barnabé ? vraiment il me fait de la peine... Comment ! vous voilà, mademoiselle ?

HÉLOÏSE.

Oui, ma bonne ; je me suis échappée un instant pour me reposer.

GERTRUDE.

Déja ?

HÉLOÏSE.

Il fait une chaleur dans ce salon !... et une poussière !... Je suis accablée de fatigue... et puis, tous ces jeunes gens qui vous entourent, qui vous regardent, ça fait rougir, ça fait baisser les yeux... et c'est gênant, quand on a envie de dormir. Je vais laisser passer la valse avant de rentrer dans le bal, ça me remettra.

GERTRUDE.

Eh bien ! c'est ça ; restez là un moment : moi, je vais aider M. Barnabé à préparer les rafraîchissements.

(Elle rentre.)

## SCÈNE XVII.

HÉLOISE, seule, s'asseyant sur le fauteuil à gauche.

Que me veut donc ce jeune homme ?... ce M Henri, l'ami de Barnabé ? ses yeux ont une expression singulière ; malgré moi je me suis senti un frissonnement... Il m'a semblé qu'il avait l'air... je ne sais, mais je ne voudrais pas... pour tout au monde...

(La lampe qui est sur le comptoir baisse peu à peu et ne jette qu'une faible clarté pendant la scène suivante.)

AIR du Muletier.

On viendrait en vain m'inviter ;
Comment passer la nuit entière ?
Le sommeil ferme ma paupière,
Et je ne puis lui résister.

(Elle s'endort. On entend la valse de *Robin des Bois* dans la salle du bal.)

## SCÈNE XVIII.

HÉLOISE, endormie ; HENRIETTE, sortant doucement du salon, dont elle ferme la porte.

HENRIETTE.

Mon mari n'a pas encore paru au bal, et la petite cousine vient d'en sortir ; qu'est-ce que

ça signifie? La conduite de Barnabé est si extraordinaire avec moi!... il y a un mystère... peut-être un rendez-vous... Si je le savais!... Calmons-nous, c'est plus prudent. (Apercevant Héloïse.) Eh! mais, que vois-je? c'est elle! elle dort... elle n'est vraiment pas mal... elle est trop bien pour mon repos, la petite sotte! Profitons de l'occasion pour vérifier si cette chaîne est vraiment la mienne. (Elle s'approche d'Héloïse et tire doucement la chaîne.) Grand Dieu! plus de doute! Le malheureux lui a donné ma chaîne. C'en est fait! je n'y tiens plus; je reprends mon bien où je le trouve.

(Elle lui enlève la chaîne.)

HÉLOÏSE, s'éveillant.

O ciel! un jeune homme! l'ami de M. Barnabé! et je suis seule!

HENRIETTE.

Taisez-vous, mademoiselle.

HÉLOÏSE.

Non, je vais appeler... Papa! papa! au secours! au secours!

HENRIETTE.

O la petite niaise!

(Elle sort par la porte à droite, tandis qu'Héloïse continue de jeter des cris.)

## SCÈNE XIX.

HÉLOISE, presque évanouie sur le fauteuil; BENOIT, accourant; GERTRUDE, GUSMAN, BARNABÉ, TOUTE LA SOCIÉTÉ.

CHOEUR.

AIR de la Semiramide.

Frayeur mortelle!
Grand Dieu! qu'a-t-elle!
D'où vient ce bruit?
Qui donc ici s'est introduit?

BARNABÉ, entrant.

D'où vient ce bruit?

CHOEUR.

Quelle surprise!

BENOIT.

Ah! calme-toi,
Mon Héloïse,
Et réponds-moi.

CHOEUR.

Quelle épouvante!
Et quel effroi!

HÉLOÏSE.

Je suis mourante,
C'est fait de moi.

CHOEUR.

D'où vient donc son effroi!

BARNABÉ, à part.

Où diable est donc passée ma femme?

BENOIT.

Parle, ma fille; parle, que t'est-il arrivé?

HÉLOÏSE.

Ah! mon papa, une aventure affreuse! Ici, à cette place, un jeune homme...

BENOIT.

Eh bien?

HÉLOÏSE.

Non! non, je n'oserai jamais vous dire...

BENOIT.

Ah! mon Dieu! tu me fais trembler! Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme? Où est-il?

HÉLOÏSE.

C'est l'ami de Barnabé.

BARNABÉ, à part.

Ma femme!

HÉLOÏSE, pleurant.

Ah! j'en mourrai, c'est sûr... comme cette pauvre Irma.

GERTRUDE.

C'est impossible, monsieur; je ne suis sortie qu'une minute.

BENOIT.

Non, mon enfant, non, tu n'en mourras pas... Vous voyez, Barnabé, de quel affreux attentat votre ami s'est rendu coupable. Je ne sais pas ce que c'est, mais il paraît que c'est horrible!

BARNABÉ.

Mais, mon oncle...(A part.) Quel diable d'attentat a-t-elle pu faire?

HÉLOÏSE.

Mon papa! mon papa! je suis volée! ma chaîne!... je n'ai plus ma chaîne.

BENOIT.

Il t'a volé ta chaîne?

GUSMAN.

Un voleur! un voleur!

BARNABÉ.

Soyez tranquille, je reponds d'elle.

BENOIT.

Comment, d'elle?

BARNABÉ, se reprenant.

Oui, de la personne... elle est dans ma chambre.

GUSMAN.

C'est bien; je vais l'arrêter, je vais la saisir!

BARNABÉ, s'élançant au-devant de Gusman.

Du tout! du tout! je m'y oppose... j'ai mes raisons pour ça.

BENOIT.

Silence! on marche dans l'escalier. Ce ne peut être que lui, le brigand! Allons, Barnabé, montre-toi, mon ami, montre-toi!

BARNABÉ, à part, et avec l'accent du désespoir.

Je voudrais être à soixante-quinze mille pieds sous terre. Ah! pourquoi suis-je allé à Gisors!

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HÉLOÏSE.

C'est lui ! c'est bien lui !

(Elle se cache la figure de ses mains et reste entre les bras de Gertrude.)

HENRIETTE, à Barnabé.

Enfin, vous voilà, monsieur !

BARNABÉ, d'un air décidé.

Henri !... ça ne peut pas se passer comme ça... C'est trop fort... beaucoup trop fort !

HENRIETTE.

Qu'est-ce que tu dis, malheureux !

BARNABÉ, à part.

Crions plus fort qu'elle ! (Haut.) Je dis que votre conduite est du dernier scandaleux, et je vous en demande raison. (Bas à Henriette.) Ne dis rien ; c'est une farce !

BENOIT.

Il vous en demande raison.

BARNABÉ.

Je t'en demande raison.

HENRIETTE.

Tu me demandes raison ! (Elle lui donne un soufflet.) Tiens !

BARNABÉ.

Holà ! bon ! bien !

(Tout le monde jette un cri.)

BENOIT.

Quelle audace ! mon pauvre Barnabé !

BARNABÉ, hors de lui.

C'est égal ! je comprendrai tout ensemble ; quelle est votre arme ?

HENRIETTE, montrant sa main.

Vous le voyez bien !

BARNABÉ.

Le bâton ou le chausson ? l'épée ou le pistolet ?... Opte !

HÉLOÏSE, effrayée.

O ciel ! qu'entends-je ?

BARNABÉ, toujours furieux.

Opte ! opte ! opte !... et sortons, sortons !

(Il veut entraîner Henriette.)

HÉLOÏSE, se précipitant entre eux.

Arrêtez !... qu'allez-vous faire ?... Ah ! mon papa !... ils vont se battre... vous ne savez donc pas que c'est un crime affreux... Je ne le souffrirai pas... non, papa, non... empêchez-les... J'aime mieux me sacrifier...

BENOIT.

Te sacrifier !

HÉLOÏSE.

Oui, mon papa... oui, mon cousin... Je sais le moyen de tout réparer... Il n'en est qu'un seul... on me l'a bien dit à la pension, et je veux l'employer... (après un moment de silence.) j'épouserai monsieur...

HENRIETTE.

M'épouser !

BENOIT, en même temps.

L'épouser !

BARNABÉ, à part.

Épouser ma femme ! Oh ! si faire se pouvait ! grand Dieu !

BENOIT, à Héloïse.

Mais réfléchis donc un peu...

HÉLOÏSE.

Non, mon papa... laissez-moi faire... et pourvu que M. Henri veuille y consentir...

BARNABÉ.

Au fait, mon oncle, si Henri consent...

BENOIT.

Mais je n'y consens pas, moi !... donner ma fille à un voleur !

HENRIETTE.

Un voleur !... pour qui me prend-on ?... Vous perdez la tête, mon cher monsieur... vous êtes un insensé, un vieux fou... Je me modère à cause de votre âge... mais il est temps que tout ça s'explique ; la chaîne que j'ai prise m'appartient... et je puis le prouver à tout le monde...

BENOIT.

Comment ?

HENRIETTE.

Oui, monsieur Benoît ; on vous trompe depuis trop long-temps... Vous saurez tout.

BARNABÉ, passant rapidement près d'Henriette.

Henri ! veux-tu te taire ? voulez-vous vous taire, Henri ?

HENRIETTE.

Je n'écoute plus rien... apprenez que nous sommes unis tous les deux par les liens du mariage.

BARNABÉ, à part.

Voilà le grand mot lâché !

BENOIT.

Du mariage !... (A Barnabé d'un air d'indignation.) Malheureuse, depuis six ans que tu es chez moi, tu m'avais caché ton sexe !

(A ce dernier mot de Benoît, Barnabé fait un mouvement de surprise très marqué : il marche à grands pas, sans avoir la force de prononcer une parole, puis enfin revient près de Benoît.)

BARNABÉ.

Comment ! mon oncle ! vous me voyez faire ma barbe trois fois par semaine, et puis vous venez me dire des choses comme ça ? Mais ce n'est pas moi qui suis sa femme, c'est lui !

BENOIT.

Comment, lui ?

BARNABÉ.

C'est elle.

HENRIETTE.

Oui, monsieur Benoît, c'est moi qui suis votre nièce... c'est moi que votre neveu a épousée à Gisors.

BENOIT.

Ah! j'en tombe de mon haut!... Gertrude! donne-moi une chaise; que je me trouve mal!... Je suis dans le cas d'en faire une maladie dangereuse...

BARNABÉ, à part.

Le fonds est perdu!

BENOIT.

Vous, la femme de mon neveu? vous, ma nièce?... et ma fille, que va-t-elle devenir?

HÉLOÏSE.

Moi, mon papa? vous savez bien que je n'aime pas Barnabé.

BARNABÉ.

O ma cousine, que vous êtes bonne!..... Écoutez, mon oncle; si vous voulez marier votre fille à quelqu'un qu'elle aime, j'ai votre affaire.

BENOIT.

Il serait possible!

BARNABÉ, présentant Gusman.

Voilà votre homme!

BENOIT.

Lui?... au moins, êtes-vous bien sûr que ce soit un homme?

GUSMAN.

Si, señor! si, señor!

BARNABÉ.

Vous l'entendez, il dit : Si, señor!... et moi, je n'ai plus qu'à implorer votre clémence.

BENOIT, en colère.

Toi?... va-t'en! va-t'en à Gisors; oui, malheureux! je te donnerai de quoi acheter un fonds, s'il le faut; je ne saurais payer assez cher le plaisir de ne te revoir jamais.

BARNABÉ.

Merci, mon oncle!... Mais quoi!... vous ne voulez pas que je vous amène mon petit?

BENOIT.

Ton petit!... Il y a un petit?

BARNABÉ.

Eh mon Dieu oui!... un jeune pharmacien de treize mois, un niño, un simple niño.

HÉLOÏSE.

Ah! mon papa!... il faut le faire venir... moi qui aime tant les enfants!

GERTRUDE.

Allons, monsieur, un beau mouvement!...

BENOIT.

Je sens que je m'attendris... Barnabé, et vous, femme de Barnabé, amenez-moi le fils de Barnabé.

BARNABÉ.

Excellent oncle! (A Gusman.) Voilà un oncle! voilà un fameux oncle!

GUSMAN, à Barnabé.

Eh bien! et moi?

BARNABÉ, à Benoit

Il dit : Et moi?

BENOIT.

Comment, et toi?

BARNABÉ.

Mais non! c'est lui qui parle, il dit : Et lui?

BENOIT.

Ah! lui? c'est bon! nous verrons ça l'année prochaine!

GUSMAN.

L'année prochaine! ô bonheur! (A Héloïse.) Mademoiselle, cela ne vous fait pas de peine?

HÉLOÏSE, les yeux baissés.

Non, monsieur Gusman; je n'ai pas peur de vous.

BARNABÉ.

Tu le vois, Henriette, tu m'accusais... et j'étais innocent comme le jour qui vient de naître.

HENRIETTE, d'un ton menaçant.

C'est égal, monsieur, nous en recauserons.

BARNABÉ.

Allons! bien! bon!...

VAUDEVILLE.

AIR de M. Doche.

GUSMAN.

Dans un an je vais devenir
L'époux de celle que j'adore;
Je sens mon cœur se réjouir
En pensant à ce qu'elle ignore.
Sur tous les points avec succès
Je saurai l'instruire, je pense,
Et si ma femm' pèch' désormais,
Elle n' pèch'ra pas par ignorance.

BENOIT.

Lorsqu'un tort peut être excusé,
L'oublier est toujours facile;
On pardonne à l'homme abusé,
Et l'on fait grace à l'imbécile.
Mais le parjure, le méchant,
Ont-ils des droits à l'indulgence?
Jamais!... qui trahit son serment
Ne pèche pas par ignorance.

HENRIETTE.

Jadis un serpent indiscret
Tenta notre ignorante mère :
Plus tard, la chèvre du Thibet
Vint aussi pervertir la terre.
Les cachemir's et les boas
Ont conservé leur influence;
Ils font encor pécher, hélas!
Mais ce n'est plus par ignorance.

BARNABÉ.

Pour me distraire, un beau matin,
En promenant ma rêverie,
Au fond du canal Saint-Martin,
Je tombai par étourderie.
Après avoir fait maint plongeon,
J'en sors... et voyez quelle chance!
Dans ma poch' je trouve un goujon...
J'avais *pêché* par ignorance.

GERTRUDE.

Fuir le plaisir et les amours,
Trembler au mot de mariage,
C'est la candeur des anciens jours,
Ça me rappelle mon bel âge.
Oui, des jeunesses de mon temps
Rien n'pouvait détruir' l'innocence,
Ell's péchaient... mais jusqu'à trente ans,
Elles péchaient par ignorance.

BARNABÉ.

Enfin voilà donc un succès!
Du champ d'bataill' nous sommes maîtres!
La victoire n'aim' que les Français,
La victoire a vu fuir les traîtres!
Forts de vos Suiss's et d' vos canons,
Tartuf's qui gouverniez la France!
Vous nous preniez pour des capons...
Ah! vous péchiez par ignorance.

HÉLOÏSE, au public.

Pour vous plaire, si mes efforts
N'ont pas racheté ma faiblesse,
Devant vous, messieurs, de mes torts
Bien humblement je me confesse.
Mais ce soir ne m'impo ez pas
Une trop rude pénitence...
Je suis encor si jeune, hélas!
Que j'ai péché par ignorance.

FIN DE LA FAMILLE DE L'APOTHICAIRE.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
nº 4, boulevart d'Enfer.

# RABELAIS,

OU

# LE PRESBYTÈRE DE MEUDON,

COMÉDIE-ANECDOTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR

MM. A. DE LEUVEN ET CHARLES;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 3 septembre 1831.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

| | |
|---|---|
| François RABELAIS, curé de Meudon | M. Samson. |
| Le cardinal DUBELLAY | M. Dormeuil. |
| LE VICAIRE DE MEUDON | M. Allard. |
| OLIVIER, neveu du cardinal | M. Auguste. |
| RONSARD, poëte, ami de Rabelais | M. Sainville. |
| PANURGE, serviteur de Rabelais | M. Paul. |
| JÉROME, ménétrier du village | M. Préval. |
| CLOTILDE, jeune orpheline, filleule de Rabelais | Mme Dormeuil. |
| Amis de Rabelais. | |
| Paysans et Paysannes. | |

La scène se passe au presbytère de Meudon.

---

Le théâtre représente un jardin. Grille et porte au fond ; à gauche, la façade du presbytère, avec fenêtres praticables au premier et au second étage ; du même côté, sur le second plan, un berceau.

## SCÈNE I.

JÉROME, Paysans et Paysannes ; puis RABELAIS et PANURGE, aux fenêtres.

(Au lever du rideau, il fait à peine jour ; les paysans, avec des bouquets, sont rangés devant le presbytère.)

CHOEUR.

Air : Pâques fleuries (Fra Diavolo)

Pour cette fête,
Nous venons tous
Au rendez-vous.
Garçon, fillette,
Que l'on s'apprête
A bien chanter,
A bien sauter :
Voici
Ce jour chéri.

RABELAIS, en robe de chambre, paraît à la fenêtre du premier.

Eh bien ! eh bien ! que me veut-on ?... pourquoi me réveiller si matin ?...

JÉRÔME.

Pardon, excuse ! maître Rabelais... c'est que, voyez-vous, c'est aujourd'hui la Saint-François...

RABELAIS.

C'est vrai... ma foi, mes enfants, je ne pensais guère à mon patron.

JÉRÔME.

Oh ! nous y pensions, nous, parceque, depuis qu' vous êtes curé de Meudon, vot' patron est devenu celui de tout le village... n'est-ce pas, vous autres ?

TOUS.

Oui ! oui ! vive maître Rabelais ! vive not' bon curé !

RABELAIS.

Merci, mes ouailles, merci... vous allez boire à ma santé, en attendant que je boive à la vôtre... ce qui ne sera pas long, car j'ai grand' soif aussitôt que je m'éveille... (Appelant.) Panurge !... Panurge !...

PANURGE, en bonnet de nuit, ouvrant la fenêtre du second.

Me voici, maître...

RABELAIS.

Passe vite ton haut-de-chausses et ton pourpoint, et donne à nos paroissiens, qui viennent pour ma fête, de quoi se désaltérer copieusement.

PANURGE.

Maître François, permettez-moi mêmement de vous la souhaiter bonne et heureuse.

RABELAIS.

Dieu te le rende, mon garçon!

PANURGE.

Amen!... quel vin faut-il leur donner, à nos paroissiens?

RABELAIS.

Du meilleur!

PANURGE.

Il sera fait comme il est dit... je vais leur bailler de votre vieux surène... c'est du velours en bouteille.

(Il disparaît de la fenêtre.)

RABELAIS.

Et moi, je vais faire un tour dans l'île des Lanternes... A tantôt, mes frères, à tantôt... j'irai vous voir à la danse.

(Il rentre.)

(Reprise du chœur.)

Pour cette fête, etc.

## SCÈNE II.

LES PAYSANS, PANURGE.

PANURGE, portant une petite tonne sur ses épaules.

Me voilà!... me voilà... ne vous impatientez pas. (Posant la tonne à terre, aidé par des paysans.) C'est qu'elle n'est pas légère, la camarade... ouf!... Tiens, c'est Griboulu, Jean de Vert, la Grimouille, Picrocole... tous les bons enfants...

(Il leur donne tour-à-tour des poignées de main.)

JÉRÔME.

Oh! oh! une tonne entière... nous allons la mettre en perce sur la place du village.

PANURGE.

C'est ça... vous rirez, vous chanterez, vous trinquerez tout à votre aise... et puis le père Griboulu vous fournira des gobelets comme l'année dernière... est-il généreux ce diable de père Griboulu!

JÉRÔME.

Messire Panurge, nous vous garderons vot' part.

PANURGE.

Par exemple!... est-ce que vous croyez qu'on chôme au presbytère?

JÉRÔME.

Au fait, maître Rabelais est un si brave homme!...

PANURGE.

Oh! oui, c'est un digne individu.

JÉRÔME.

Si son vicaire lui ressemblait!...

PANURGE.

Silence, Jérôme... la médisance est la fille de l'oisiveté... et la mère avec la fille, ça fait deux vilaines commères... Notre vicaire est un peu en dessous, c'est vrai... mais ça ne nous regarde pas... Il n'aime ni la danse, ni la gaîté, ni la bouteille...

JÉRÔME.

C'est tout l'opposé de M. le curé.

PANURGE.

Oh! maître François, c'est un homme à part... tout rond, tout jovial, vivant bien et voulant qu'on s'amuse; (se rengorgeant.) enfin ce que nous autres savants nous appelons un esprit fort... ça n'est pas étonnant, quand on a voyagé comme lui, quand on a été jusqu'à Rome.

TOUS.

A Rome!

PANURGE.

Rien que ça... et il a vu le pape... il a causé avec lui, sans se gêner... comme il cause avec moi... d'un tas de choses cocasses... et ils riaient tous les deux... lui et le pape... enfin ils ont dit beaucoup de bêtises ensemble... Mais je bavarde là, et ma copie n'avance pas... car c'est moi, maintenant, qui suis le scribe de maître Rabelais... et il m'en donne à copier, des balivernes!... il a des idées si bouffonnes!... L'autre jour, ne voilà-t-il pas qu'il me prend mon nom, et que je me retrouve dans l'île des Lanternes?...

JÉRÔME.

Où's que c'est donc cette île-là?

PANURGE.

Oh! c'est bien loin d'ici... je crois que ça se trouve entre Pontoise et Sarcelles... Allons, les amis, au revoir!

TOUS.

Au revoir!

CHŒUR.

AIR de Mathilde de Shabran.

Vive à jamais
Notre bon pasteur,
Qu'on révère
Comme un père!
Vive à jamais
Le bon pasteur
Qui fait notre bonheur!

(Les paysans sortent.)

## SCÈNE III.

PANURGE, seul.

Sont-ils gais, ces paysans! ça ne pense qu'à boire et à chanter... c'est pas l'embarras, maître Rabelais leur donne l'exemple... il chante dès qu'il s'éveille, et il boit toute la sainte journée!... il ne s'ennuie jamais, celui-là... excepté quand il prêche... ça ne l'amuse guère, ni moi

non plus... Il est vrai que moi, je suis naturellement mélancolique et sentimental... sur-tout depuis que l'amour s'est emparé de toutes mes facultés morales et intellectuelles. O Clotilde! Clotilde!...vous êtes la plus charmante créature du Créateur... J'ai beau me dire qu'il y a de la témérité à vous aimer, que vous êtes la filleule et la protégée de maître Rabelais, son enfant d'adoption... je parle à un sourd, et je me réponds: On a vu des rois épouser des bergères, et l'on a vu des reines... C'est dans l'histoire ancienne.

## SCÈNE IV.

PANURGE; CLOTILDE, entrant doucement et avec précaution par la porte du fond.

CLOTILDE, à part.

Personne ne m'a vue... rentrons.

PANURGE, l'apercevant.

Tiens, tiens, tiens...

CLOTILDE.

Ciel!

PANURGE.

Vous étiez sortie, mam'selle Clotilde?

CLOTILDE, embarrassée.

Oui... je venais...

PANURGE.

Vous êtes furieusement matinale... c'est comme l'aurore aux doigts de rose.

CLOTILDE, de même.

C'est que... (vivement.) c'est la fête de M. le curé, et je voulais avoir un bouquet...

PANURGE.

Eh bien! le jardin du presbytère n'est-il pas là, mam'selle?... Comptez sur moi, je vais vous faire un bouquet comme on n'en fait pas... Des pivoines, des coquelicots, des œillets d'inde, des gueules de loup et des oreilles d'ours!... ça vous embaumera... (On entend chanter dans la coulisse.) Voilà maître Rabelais, je me sauve; attendez-moi là.

(Il sort par la droite.)

## SCÈNE V.

### CLOTILDE, RABELAIS.

RABELAIS, sortant du presbytère.

AIR : Un chanoine de l'Auxerrois.

Joyeux curé de ce hameau,
Je sais mettre à sec mon tonneau
Pour quand viendra l'automne :
Bénissant Dieu de ses présents,
Je dis à mes bons paysans :
Pardon pour qui pardonne;
Cachez-moi bien ce qu'on fera;
Le diable aura ce qu'il pourra :
Eh! bon, bon, bon!
Vidons mon flacon,
Et ne damnons personne.

(Prenant le menton de Clotilde.)

Bonjour, fillette, bonjour.

CLOTILDE.

Vous êtes bien gai aujourd'hui, mon parrain?

RABELAIS.

Aujourd'hui comme hier et comme demain... de la joie, vive Dieu! de la joie...

« Le mal temps passe, et retourne le bon,
« Alors qu'on trinque autour du grand jambon. »

Et puis, j'ai trouvé ce matin bon nombre de joyeuses sornettes, qui feront pleurer de rire mes très chers lecteurs... Mais parlons raison, ma gente jouvencelle; sais-tu que je ne suis pas content de toi?

CLOTILDE.

Qu'ai-je donc fait?

RABELAIS.

Oh! les roses de votre teint ont pâli, mignonne... Depuis quelque temps, plus de chansonnettes, plus de joyeuseté, plus d'ébats à la danse... parfois je vous surprends des larmes dans les yeux; et, quand je vous requiers de me dire pourquoi, oh! alors de l'embarras... des mais non... je vous assure... et les regards baissés, les gros soupirs démentent ce que la bouche affirme.

CLOTILDE.

Mon parrain, je vous assure...

RABELAIS.

Tiens! encore!... Écoute, j'ai été cordelier, bénédictin, chanoine, médecin et curé; par ainsi je suis un vieux renard, et me tromper n'est pas facile... Je parie qu'un beau garçon du voisinage...

CLOTILDE, vivement.

Comment, vous sauriez...!

RABELAIS.

Tu vois... je suis un peu devin... Mais prends-y garde... on peut être beau et trompeur!...

CLOTILDE.

Oh! mon parrain, si vous connaissiez Olivier!...

RABELAIS.

Ah!... il s'appelle Olivier... ce nom-là n'est pas de ma paroisse.

CLOTILDE.

Il est de Paris, mon parrain.

RABELAIS.

De Paris!... vive Dieu! la chose devient sérieuse... et ce jeune homme, comment l'avez-vous connu? que venait-il faire ici?... répondez-moi bien vite...

CLOTILDE.

Mon parrain, ne vous fâchez pas... je vais vous conter ça...

AIR de madame Gail.

Dans le bois du village,
Un jour, me promenant,

Je vois sur mon passage
Un jeune homme charmant :
Il garde le silence ;
Je comprends son regard,
Et notre connaissance
Commença par hasard.

Pendant une semaine,
Le hasard, tous les deux,
Ensemble nous ramène
Toujours aux mêmes lieux ;
Mais à présent il m'aime,
Et sait que de ma part
Il est chéri de même...

RABELAIS.

Comment, mademoiselle!...

CLOTILDE.

(Suite de l'air.)

Parrain, c'est par hasard.

RABELAIS.

Par hasard!... et par hasard t'a-t-il dit ce qu'il faisait... quelle était sa famille?...

CLOTILDE.

Non, mon parrain... je sais seulement qu'il a un oncle très riche... et qu'il vient de se brouiller avec lui à cause de moi. Mais, si vous vouliez, il vous raconterait tout cela lui-même... il desire tant vous voir... vous parler!...

RABELAIS.

Il desire me parler?... (A part.) Allons, allons, il est honnête. (Haut.) Eh bien! je ne demande pas mieux : qu'il vienne!

CLOTILDE, sautant de joie.

Oh! qu'il sera content!... je cours sur-le-champ...

RABELAIS.

Où donc?

CLOTILDE.

Lui apprendre cette bonne nouvelle.

RABELAIS.

Ah! ah!... il est donc près d'ici?

CLOTILDE, baissant les yeux.

Oui, mon parrain... je l'ai vu ce matin.

RABELAIS.

Encore par hasard... (à part.) hum!... il était temps ; allons, je me croyais bien malin, mais, sire amour, vous l'êtes plus que moi... *Fiat voluntas tua.*

(Il embrasse Clotilde sur le front; en ce moment le vicaire paraît au fond.)

LE VICAIRE, à part.

Quel scandale! un ministre du Seigneur!

(Clotilde en sortant fait une grande révérence au vicaire, qui la salue d'un air froid et dédaigneux.)

## SCÈNE VI.

RABELAIS, LE VICAIRE.

RABELAIS.

Ah! c'est vous, messire mon vicaire... que venez-vous nous apprendre?

LE VICAIRE.

Une triste nouvelle; le désordre est dans ce village.

RABELAIS.

Vous m'effrayez, messire.

LE VICAIRE.

En passant sur la grande place, savez-vous ce que j'ai vu?

RABELAIS.

Non.

LE VICAIRE.

J'ai vu tous les paysans groupés autour d'un tonneau, et qui buvaient en chantant à tue-tête.

RABELAIS, riant.

Ah! ah! ah!

LE VICAIRE.

Peut-on rire de cette impiété?

RABELAIS.

De l'impiété?... ce serait tout au plus de l'intempérance.

LE VICAIRE.

Perdre son ame pour une méprisable boisson!...

RABELAIS.

Vive Dieu!... n'insultez pas ce vin-là... il est aussi vieux que vous, et je puis le garantir, puisqu'il sort de ma cave, et que c'est moi qui l'ai fourni.

LE VICAIRE.

Vous, monsieur le curé!...

RABELAIS.

Oui, messire, moi... ce n'est pas tous les jours fête; il faut bien que ces bonnes gens s'amusent, au moins une fois sur sept...

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Quand au travail on donne la semaine,
On peut garder le dimanche pour soi :
Du Créateur que l'exemple devienne
Sur ce point-là notre suprême loi :
Il travailla six jours... mais le septième
Il lui fallut se reposer un peu...
Nous pouvons bien, je crois, faire de même :
L'homme n'est pas plus robuste que Dieu.

LE VICAIRE.

Maître Rabelais, vous êtes d'une tolérance!...

RABELAIS.

Et vous, d'une sévérité!...

LE VICAIRE.

Vous êtes mon supérieur et je dois me taire... Le cardinal Dubellay, qui vous a donné cette cure, dont il dispose à son gré, a seul le droit de juger votre conduite.

RABELAIS.

Le cardinal Dubellay est juste... il sait peut-être mieux qu'un autre que nul n'est exempt d'erreurs, et je n'ai rien à craindre de lui.

LE VICAIRE, à part.

C'est ce qu'il faudra voir.

## SCÈNE VII.

Les Précédents, PANURGE.

PANURGE, accourant, un bouquet à la main.

Mam'selle Clotilde!... mam'selle Clotilde!... (Apercevant Rabelais et le vicaire.) Elle n'est plus là!...

(Il cache son bouquet.)

RABELAIS.

C'est toi, maître fainéant! et mon manuscrit de Gargantua, quand s'achèvera-t-il?

PANURGE.

Oh! soyez tranquille, maître François, ça marche... mais, pour le moment, je venais vous dire que l'on aperçoit une mule au bout de l'avenue... Je n'ai pas pu distinguer le cavalier... mais l'animal m'a sauté aux yeux.

RABELAIS.

Eh! tu m'y fais penser... j'attends aujourd'hui le grand Ronsard avec une bande de joyeux compères, maîtres passés en gaie science.

LE VICAIRE, à part.

Encore des impies, des athées!...

(Ronsard et ses amis parlent dans la coulisse.)

RABELAIS.

Ce sont eux, sans doute... je cours à leur rencontre... Eh! vive Dieu! les voici déja.

## SCÈNE VIII.

Les Mêmes, RONSARD, Amis.

RONSARD et LE CHOEUR.

Air du Port Mahon.

Fêtons un gai confrère;
Allons,
Entrons
Dans le presbytère:
Là nous aurons, j'espère,
Et, sans en voir la fin,
Grand festin,
Gras et fin,
Vin
Divin.

RONSARD.

Ce cher maître François,
Enfin je le revois!
Il est toujours le même:
Content,
Fêtant
Les amis qu'il aime;
Ah! quel plaisir extrême!
Des fous il est le roi...

RABELAIS, saluant.

Après toi!

RONSARD, de même.

Après toi!

RABELAIS.

Après toi!

Eh bien! Ronsard, la poésie, comment va-t-elle?

RONSARD.

A merveille, curé, à merveille... je viens de faire en route un quatrain pour mon triomphe d'Amphitrite... tu vas voir comme c'est rimé...

(Déclamant.)

« Triton marchait devant, qui tirait de sa conque
« Des sons si séduisants, qu'ils séduisaient quiconque;
« A ces sons ravissants son oreille on prêtait;
« Ah! la charmante, hélas! musique que c'était! »

PANURGE.

Quelle mélodie voluptueuse! ça me fait un effet... avec ça que je suis très nerveux...

RONSARD.

Eh bien! dans trois cents ans, je suis sûr qu'on ne fera pas de meilleurs vers. Or çà, Panurge, mon féal, qu'on nous verse le jus de M. Bacchus... car il fait soif!...

TOUS.

A boire! à boire!

PANURGE.

Vous allez être servis, messieurs les poëtes.

(Il entre au presbytère.)

RONSARD.

Eh! voilà le vicaire... Salut, trois fois salut... il va trinquer avec ses anciens?...

LE VICAIRE.

Non, messieurs, je ne bois jamais de vin.

RONSARD.

Tant pis pour vous, l'homme de Dieu!

LE VICAIRE.

Souffrez que je me retire. (A part.) Il est temps que monseigneur Dubellay mette fin à tant de scandale.

(Il salue et sort. Ronsard et ses amis le suivent des yeux en riant.)

## SCÈNE IX.

Les Mêmes, excepté LE VICAIRE.

RONSARD.

M'est avis que cet homme-là n'est qu'un damné cafard; moi, je me défie de quiconque refuse de boire... c'est un mauvais acolyte qu'ils t'ont donné là, maître François...

RABELAIS.

Allons, allons, tu as trop de défiance...

RONSARD.

Et toi pas assez; je te l'ai déja dit... je l'ai rencontré plusieurs fois chez monseigneur Dubellay, où il pateline et flatte. Tiens, je suis sûr que ta bonne cure de Meudon fait grande envie à ce chat noir, et qu'il t'égratigne avec une charité toute chrétienne.

RABELAIS.

Bah!... le cardinal Dubellay n'est-il pas mon protecteur?

RONSARD.

Oui; mais il est fort rigide, et il le devient chaque jour davantage... On dit qu'il a des remords, et qu'il veut racheter par la pénitence

les péchés de sa jeunesse... car monseigneur jadis a fait maintes fredaines. (Appuyant.) On m'a parlé sur-tout d'une jeune fille séduite...

RABELAIS.

Je connais cette histoire, elle est fort triste... Mais laissons cela, car voilà notre échanson Panurge.

RONSARD.

Vivat!... allons, verse, Ganymède.

PANURGE, donnant les verres et versant.

Ganymède!... Ganymède vous-même, monsieur le poëte... je ne sais pas pourquoi vous m'insultez toujours; tantôt vous m'appelez Cacus, tantôt Endymion, Orion, Adonis, Polyphème... c'est incivil!... je m'appelle Panurge, ne me débaptisez pas.

(Panurge, pendant toute cette scène, se verse des verres de vin et boit.)

RONSARD, riant.

Ah! ah! ah!... allons, à la santé du joyeux père de Gargantua et de Pantagruel!

RABELAIS, trinquant.

A la santé du prince des poëtes français!

RONSARD.

AIR :

Prosateur et poëte,
Choyons le jus divin
Qui fait jaillir soudain
L'esprit de notre tête.

TOUS.

Allons,
Trinquons,
Buvons,
Chantons;
Que le bon vin
Nous mette en train!
Le verre en main,
Jusqu'à demain,
Répétons le même refrain,
Chantons (*ter.*) vive le vin!

(Ils trinquent en cadence sur la ritournelle.)

RABELAIS.

Qui vieillit la jeunesse?
C'est madame Vénus;
Mais monseigneur Bacchus
Rajeunit la vieillesse.

TOUS.

Allons,
Trinquons, etc.

(Panurge reprend les gobelets et rentre au presbytère.)

RONSARD.

Ah çà, maître François, faudra-t-il nous contenter des beaux yeux de dame bouteille... ne verrons-nous pas aujourd'hui ta jolie Clotilde?

RABELAIS.

Clotilde est sortie dès le matin.

RONSARD.

Sais-tu, Rabelais, que tu es un heureux pasteur, d'avoir au presbytère si douce brebis?

RABELAIS.

AIR : Il n'est pas temps de nous quitter.

Oui, certes, je m'estime heureux,
Et, je l'avoue avec reconnaissance,
C'est un cadeau bien précieux
Que je tiens de la Providence.

RONSARD, riant.

La Providence! sur ma foi,
Je la trouverais bien aimable,
Si, chaque soir, elle daignait chez moi
Envoyer un cadeau semblable.

RABELAIS.

Mauvais sujet!... (En ce moment Clotilde paraît au fond et fait un signe à Rabelais. A part.) Mais voici Clotilde... tâchons de les éloigner. (Haut.) Eh bien! mes joyeux camarades, ce vieux nectar ne vous met-il pas en appétit?

RONSARD.

Vrai Dieu! je suis affamé... comme un poëte.

RABELAIS.

Eh! parle donc, fils d'Apollon... Panurge va vous servir là-dedans une collation digne du chancelier Duprat, gourmand s'il en fût onc!... Entrez, entrez, mes compères, je vous rejoins dans un instant.

RONSARD.

A ton aise, mon révérend... qui m'aime me suive!

(Reprise du chœur.)

Allons,
Trinquons, etc.

(Ronsard et les amis entrent dans le presbytère.)

## SCÈNE X.

RABELAIS, CLOTILDE, puis OLIVIER.

RABELAIS, allant au fond, et à demi-voix.

Eh bien?

CLOTILDE, au fond.

Mon parrain, il est là...

RABELAIS.

Il est là... qu'il entre! (S'approchant de la grille, et à la cantonade.) Allons, jeune homme, n'ayez pas peur, vous êtes chez un ami.

OLIVIER, entrant.

Ah! monsieur, serait-il vrai?... vous daignez prendre intérêt à moi... Que de reconnaissance ne vous dois-je pas?

RABELAIS.

Vive Dieu! vous ne me devez rien; est-ce un si bel effort que d'obliger son prochain?... Ah çà, jeune homme, vous aimez donc ma bonne petite Clotilde?

OLIVIER.

De tout mon cœur!

RABELAIS.

Tant mieux, car vous m'avez l'air d'un brave garçon; quel est votre état?

OLIVIER.

Je suis... séminariste.

RABELAIS.

Séminariste?... oh! oh! cela devient sérieux!... Il paraît que vous voulez jeter le froc aux orties?

OLIVIER.

Monsieur...

RABELAIS, à part.

Ma foi, il n'a peut-être pas tort... il est trop gentil pour vivre dans le célibat... ce serait dangereux pour lui et pour ses pénitentes... (Haut.) Comment vous appelle-t-on?

OLIVIER.

Olivier.

RABELAIS.

Je sais... je sais... mais votre nom de famille?

OLIVIER, avec embarras.

Mon nom de famille?... c'est que... lorsque vous le connaîtrez...

RABELAIS.

Eh bien?

OLIVIER.

La crainte de vous compromettre...

RABELAIS.

Par exemple! pour qui me prenez vous, messire?... lorsqu'il s'agit de rendre un service...

CLOTILDE, à Olivier.

Je vous l'avais bien dit.

OLIVIER.

Maître Rabelais, je n'hésite plus... vous me parlez avec trop de franchise pour que je puisse douter encore de votre zèle à nous servir... Je m'appelle Olivier... Dubellay.

RABELAIS, très surpris.

Dubellay! qu'entends-je!... le cardinal...

OLIVIER.

Est mon oncle.

RABELAIS.

Ah! mon Dieu!

OLIVIER.

C'est lui qui ne veut pas que je me marie, et qui me menace de sa colère si je sacrifie à Clotilde, que j'adore, une carrière pour laquelle je n'ai aucune vocation.

RABELAIS, à lui-même.

Le cardinal Dubellay!... quelle singulière rencontre!... c'est un coup du ciel... qui destinait le neveu à réparer les fautes de l'oncle.

OLIVIER.

Eh bien! monsieur?...

RABELAIS.

Rien, rien... ça ne vous regarde pas... ma pauvre Clotilde... si tu savais... je suis le plus heureux des hommes... tu épouseras Olivier... Olivier Dubellay!... En attendant, mon beau jouvencel, vous resterez avec nous, dans mon petit presbytère de Meudon.

OLIVIER.

Mais si mon oncle se fâche contre vous?...

RABELAIS.

Bah! il n'est que cardinal, et j'ai tenu tête au pape; d'ailleurs il ne faut qu'une messe pour faire votre bonheur, et je m'en charge; je suis bien sûr que celle-là sera agréable à Dieu!...

OLIVIER.

Ah! monsieur! si tous les hommes vous ressemblaient...

RABELAIS.

AIR : On dit que je suis sans malice.

Me ressembler, c'est très facile;
Mais puisque, grâce à ma pupille,
Notre état ne peut vous fixer,
Vous faites bien d'y renoncer.
Oui, mon enfant, il vaut mieux être
Un bon mari qu'un mauvais prêtre...
Braves gens, sous tous les habits,
Dieu vous reçoit en paradis.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES; JÉROME, tenant un violon brisé.

JÉRÔME, en entrant.

Ah! mon Dieu!... mon Dieu! queu malheur!

RABELAIS.

Eh! c'est Jérôme, le ménétrier; qu'est-ce qu'il a donc?

JÉRÔME.

AIR : Faut d' la vertu.

Hélas! mon violon est cassé,
Parc'que le village a dansé.
C' violon-là, c'était mon seul bien;
A présent je n' posséd' plus rien.

C'est un coup d' poing d' monsieur l' vicaire
Qu'a fait ce beau chef-d'œuvre-là:
Il dit qu' c'est dans un' saint' colère,
Et qu'on n'est point damné pour ça.

RABELAIS.

Comment! c'est mon vicaire?...

JÉRÔME.

Oui, monsieur le curé, sous prétexte qu'on ne doit pas danser avant vêpres.

(Reprise de l'air.)

Hélas! mon violon est cassé, etc.

CLOTILDE.

Pauvre Jérôme!

RABELAIS.

Allons, mon féal, console-toi; la première fois que j'irai à Paris, je t'achèterai un beau violon pour remplacer le tien.

JÉRÔME.

Vrai?... Ah! ma pauvre femme va-t-elle être contente!... et mes petits enfants, comme ils vous béniront, maître Rabelais!... il n'y a que le village qui pâtira... il faut qu'il se passe de danser aujourd'hui.

RABELAIS, courant au presbytère.

Ne pas danser le jour de ma fête, par exemple!

CLOTILDE.

Que va-t-il faire ?

RABELAIS, rapportant un violon.

Tiens, voilà mon violon.

JÉRÔME.

Dieu, le bel instrument !... ça doit jouer tout seul... v'là-t-il un bon curé ! quelle différence avec !...

RABELAIS.

Allons, allons, va faire danser les jeunes filles.

JÉRÔME.

Les faire danser... il faut d'abord que je les retrouve ; elles ont eu si peur, les pauvres petites, qu'elles sont toutes allées se cacher... avec les garçons.

RABELAIS.

Avec les garçons !... (A part.) Diable ! diable ! eh les mœurs ! (Haut.) Attends, je vais t'accompagner, ma présence les rassurera... (Il prend le bras d'Olivier.)

AIR de la Lune de Miel.

Allons, venez, mon enfant, il le faut,
Et cheminons ainsi jusqu'au village.
Doux entretien vous plairait davantage...
Mais en ces lieux nous reviendrons bientôt.

CLOTILDE.

Eh quoi ! déjà, mon parrain ? c'est affreux !
Vous m'enlevez celui que j'aime...

RABELAIS.

Vous vous aimez beaucoup trop tous les deux
Pour rester ici sans troisième.

ENSEMBLE.

Allons, venez, mon enfant, il le faut, etc.

OLIVIER.

Allons, partons, monsieur, puisqu'il le faut,
Et cheminons ainsi jusqu'au village.
(A part, à Clotilde.)
Doux entretien me plairait davantage ;
Mais près de vous je reviendrai bientôt.

CLOTILDE.

Allons, partez, hélas ! puisqu'il le faut ;
Et cheminez tous deux jusqu'au village :
Doux entretien me plairait davantage ;
Mais, mon parrain, rendez-le-moi bientôt.

(Ils sortent par le fond.)

## SCÈNE XII.

CLOTILDE, puis PANURGE.

CLOTILDE, les reconduisant, et à la cantonade.

Mon parrain, ne soyez pas long-temps... vous savez bien comme je m'ennuie quand vous n'êtes pas là...

PANURGE, sortant doucement du presbytère.

J'y suis moi, mam'selle ; et si voulez me permettre de vous dissiper un petit brin...

CLOTILDE.

Vous, mon pauvre Panurge ?

PANURGE, tirant un papier de sa poche.

Voici des vers de ma fabrique, qui, je m'en flatte, vous feront passer quelques moments fort agréables.

CLOTILDE.

Des vers de vous ?... y en a-t-il beaucoup ?

PANURGE.

Pas trop... il y en a deux... mais ils sont extrêmement longs... je les ai mesurés sur ceux de maître Ronsard, qui me sert de modèle pour la poésie, comme maître Rabelais pour la prose...

CLOTILDE.

Voyons, voyons, dépêchez-vous !

PANURGE, à part.

O amour ! prête à ma voix l'accent de la séduction (Lisant.) Dédicace : A celle qui a dirigé contre mon cœur une des flèches du dieu de Cythère !

CLOTILDE.

Tiens ! vous êtes amoureux ?...

PANURGE.

Horriblement !... écoutez la portraiture de l'objet... c'est de la poésie descriptive...

« Bras, pieds, mains, teint, port, taille, œil, peau, front, [nez, dents, bouche,
« Ah ! tout en toi me tente, ah ! tout en toi me touche ! »

CLOTILDE, riant.

Oh ! les drôles de vers !

PANURGE.

Ce n'est pas pour me vanter, mais je les crois d'une facture originale.

CLOTILDE.

Et peut-on savoir qui vous a inspiré ce chef-d'œuvre-là ?

PANURGE, avec mystère.

C'est une femme.

CLOTILDE.

Laquelle ?

PANURGE.

Vous ne devinez pas ?

CLOTILDE.

Mon Dieu non.

PANURGE, avec malice.

Hein ! méchante !

CLOTILDE.

Qu'est-ce que vous avez donc ?...

PANURGE.

Je n'ai rien, mam'selle... (A part.) Oh ! comme elle me regarde ! parole d'honneur, je crois qu'elle m'aime !...

CLOTILDE.

En vérité, Panurge, je ne vous reconnais plus, vous avez aujourd'hui un air...

PANURGE.

J'ai un air ?... c'est possible ; quand le cœur souffre, le physique se détériore...

CLOTILDE.

Mais qui peut vous faire souffrir ainsi ?

PANURGE.

C'est une femme... toujours la même.

CLOTILDE.

Eh bien ! si vous n'avez que cela à me dire...

(Elle va pour s'éloigner.)

PANURGE.

Arrêtez, ô mon bel astre, arrêtez ! vous le voulez absolument, vous me mettez aux pieds du mur... eh bien ! je tombe aux vôtres...

(Il se jette à ses pieds.)

AIR : Comme il m'aimait !

Mam'sell', c'est vous (*bis.*)
Qui me fait's soupirer sans cesse ;
Souffrez que j' vous d'mande à deux g'noux
La permission d'êtr' votre époux.

CLOTILDE, parlant.

Mon époux ?

PANURGE.

Oui, femme céleste, tu seras madame Panurge ! Ton émotion m'en dit assez ; tu m'adores, n'est-il pas vrai ?

CLOTILDE.

Écoutez, je vais vous parler sincèrement.

(Suite de l'air.)

Depuis long-temps, je le confesse,
J'aime quelqu'un avec tendresse...

PANURGE, parlant.

Achève, achève, fille aimante ; c'est...

CLOTILDE.

C'est...

(Reprise de l'air.)

Ce n'est pas vous. (*bis.*)

PANURGE.

Ce n'est pas moi ! C'en est donc un autre ?

CLOTILDE.

Oui.

PANURGE.

J'aurais un rival ?... où est-il ?

CLOTILDE.

Il est ici !

(Elle se sauve en riant aux éclats.)

## SCÈNE XIII.

PANURGE, seul.

Il est ici !... Je suis asphyxié... il est ici... Pas possible ! J'ai beau regarder autour de moi, je n'y vois goutte ; car, enfin, il n'y a ici que deux hommes saillants, distingués : moi et maître Rabelais ; or, si ça n'est pas moi, ça serait donc... quelle idée ! Cet amour serait par trop saugrenu... et pourtant les femmes sont des êtres si bizarres, si fantastiques !... Eh bien ! c'est fini, je romps tout commerce avec elles ; je veux vivre maintenant comme un ours, comme une couleuvre. Oh ! les femmes, les femmes !... Tas de scélérates, va... que je t'hais !

(Il se jette sur un banc d'un air désespéré, la tête appuyée sur ses mains.)

## SCÈNE XIV.

PANURGE, assis ; LE CARDINAL DUBELLAY, LE VICAIRE, entrant ensemble.

LE VICAIRE.

Non, monseigneur, je ne vous en ai point imposé, et vous verrez bientôt par vos propres yeux.

LE CARDINAL.

Monsieur le vicaire, si Rabelais est aussi coupable que vous le dites, mon amitié pour lui ne m'empêchera pas d'en faire justice ; mais peut-être l'avez-vous jugé trop sévèrement ; nous avons tous besoin d'indulgence, (à part.) et moi tout le premier.

LE VICAIRE.

Monseigneur, je vous le répète, ce Rabelais est un homme sans mœurs, qui encourage le vice et fait raillerie des choses les plus saintes ; j'ai long-temps fermé les yeux sur ses fautes, avant de me décider à vous porter plainte contre lui ; mais, enfin, il a comblé la mesure, et cette jeune fille, cette Clotilde qu'il cherche à séduire...

PANURGE, se levant précipitamment.

Qu'est-ce que j'apprends là !... il serait vrai... c'est monsieur le curé qui est mon rival !

LE VICAIRE.

Vous l'entendez.

LE CARDINAL.

Je ne puis croire...

LE VICAIRE, regardant à droite.

Monseigneur, voilà la jeune personne elle-même, vous pouvez l'interroger.

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, CLOTILDE.

CLOTILDE, regardant au fond.

Il ne revient pas ; mon Dieu ! mon Dieu ! quel ennui ! (Apercevant le cardinal.) Un étranger ! qui cela peut-il être ?

PANURGE, à part.

Est-elle jolie ! et dire qu'elle raffole d'une vieille tête de curé !

LE CARDINAL.

Approchez, mon enfant, approchez.

CLOTILDE.

Monsieur...

LE CARDINAL, à part.

C'est singulier ! il me semble avoir déjà vu cette jeune personne... il y a bien long-temps.

LE VICAIRE.

Ne craignez rien, mademoiselle ; monsieur est un ami véritable et saura vous le prouver, si vous répondez sincèrement à toutes ses questions.

CLOTILDE.

A ses questions ?

LE CARDINAL, à part.

Je ne puis me rappeler... (A Clotilde.) Mademoiselle, écoutez-moi; vous ne me connaissez pas, mais j'ai beaucoup entendu parler de vous, et votre position m'inspire le plus vif intérêt. Soyez franche; est-il vrai que vous aimiez quelqu'un?

CLOTILDE, très étonnée.

Mais, monsieur, qui a pu vous dire?...

LE CARDINAL.

Je le sais.

PANURGE, avec importance.

Nous le savons.

CLOTILDE.

Eh bien! monsieur, quel mal y a-t-il à cela? celui que j'aime n'a que des intentions honnêtes.

LE CARDINAL.

Des intentions honnêtes!

PANURGE.

Par exemple, c'est un peu fort!

LE CARDINAL.

Ignorez-vous donc que l'habit qu'il porte est un obstacle?...

CLOTILDE.

Ah! monsieur, il ne le portera pas longtemps; il n'a pas de vocation pour l'état ecclésiastique, et il y renonce de bien bon cœur pour se marier avec moi.

PANURGE, avec explosion.

Oh! quelle abomination! et les lois, et les statuts, et les canons?

CLOTILDE.

Maître Rabelais m'a dit que cela ne souffra aucune difficulté.

LE VICAIRE.

Quelle horreur!

PANURGE, à part.

Ce n'est pas l'embarras, lui qui est ami avec le pape, il abusera du saint-père!

LE CARDINAL.

Mademoiselle, tout ce que vous me dites m'étonne au dernier point; on vous a indignement trompée; on voudrait profiter de votre inexpérience; mais le coupable sera puni.

CLOTILDE.

Ah! monsieur, je vous en conjure...

LE CARDINAL.

Monsieur le vicaire, conduisez-moi près de maître Rabelais.

LE VICAIRE.

Oui, monseigneur.

CLOTILDE, étonnée.

Monseigneur!

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, OLIVIER.

OLIVIER, entrant vivement.

Enfin, je suis parvenu à m'échapper. (Apercevant le cardinal.) Ciel! mon oncle!

CLOTILDE, à part.

Son oncle! Ah! je comprends maintenant.

LE CARDINAL.

Vous en ces lieux, Olivier?... Pourquoi n'êtes-vous pas à votre séminaire?

OLIVIER, à part.

Et lui, pourquoi est-il donc ici avec elle? Quel mystère!

LE CARDINAL.

Est-ce ainsi, monsieur, que vous respectez mes ordres, vous qui bientôt devez appartenir à l'église?...

OLIVIER.

Mon oncle, l'église n'a pas besoin de moi, et l'on m'a dit qu'il valait mieux renoncer à mon état que de l'exercer à contre-cœur.

LE CARDINAL.

Fort bien, monsieur, écoutez les conseils de l'impiété!

OLIVIER.

De l'impiété!... dites plutôt de la sagesse... celui qui me les a donnés est un homme qui jouit de votre estime et de celle de tous les gens de bien... c'est le bon curé de Meudon.

LE CARDINAL.

Rabelais!

LE VICAIRE.

J'en étais sûr.

PANURGE.

Eh bien! il en fait des belles aujourd'hui!

LE CARDINAL.

Je suis indigné... et cet homme a pu si long-temps m'abuser!... Monsieur le vicaire, je vous remercie de m'avoir ouvert les yeux; aussi je vous dois une récompense, et c'est à vous désormais que je prétends confier la cure de Meudon.

RABELAIS, en dehors.

Par ici, mes enfants, par ici!

PANURGE.

C'est la voix de mon rival... (Regardant en dehors.) Tiens, tiens, tiens, il revient chez lui à la tête de tout le village!

LE CARDINAL.

Je veux le confondre publiquement.

LE VICAIRE.

Retirons-nous à l'écart, et voyons ce qu'il va faire.

LE CARDINAL prend Clotilde par la main et fait signe à Olivier de les suivre sous le berceau, où ils entrent tous.

Venez.

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, sous le berceau; RABELAIS; JÉROME, le violon à la main; PAYSANS, PAYSANNES.

RABELAIS, entrant, entouré par les villageois.

AIR d'Amédée Beauplan.

Je ne suis qu'un vieux bon homme,
Gai pasteur de ce hameau;
Mais pour sage on me renomme,
Car je bois mon vin sans eau;
De mon paisible ermitage
Nul ne viendra vous chasser...
Eh! lon, lan, la, gens du village,
Au presbytère on peut danser.

TOUS.

Eh! lon, lan, la, gens du village,
Au presbytère on peut danser.

RABELAIS.

Loin de maudire à l'église
Celui qui vit sans curé,
Prions que Dieu fertilise
Son grain, sa vigne et son pré;
Au plaisir s'il rend hommage,
Qu'il vienne ici l'encenser...
Eh! lon, lan, la, gens du village,
Au presbytère on peut danser.

TOUS.

Eh! lon, lan, la, etc.

RABELAIS.

Allons, Jérôme, une petite ronde, bien vive, bien guillerette; ça me ragaillardit de voir sauter la jeunesse!

JÉRÔME, d'un air inquiet.

Monsieur le curé, c'est que...

RABELAIS.

N'aie pas peur, on ne viendra pas nous déranger... tiens, je vais fermer la grille. (Il la ferme.) A présent, nous voilà en sûreté; voyons, commence, je le permets!

(Jérôme monte sur le banc et joue une ou deux mesures de l'air précédent.)

LE VICAIRE, sortant du bosquet et s'avançant sur Jérôme.

Malheureux!... malgré mes ordres...

RABELAIS, courant après le vicaire.

Doucement, mon cher, doucement; ne brisez pas ce violon; il est à moi.

JÉRÔME.

Monsieur le curé, souffrirez-vous qu'il nous persécute ainsi?

RABELAIS.

Chut! Jérôme, taisez-vous... il faut obéir à monsieur le vicaire; et, puisqu'il te défend de jouer du violon, donne... je vais en jouer pour toi. (Il prend le violon, monte sur le banc, et donne un accord.) Allons, mes enfants, en place.

TOUS.

En place!

(Ils vont pour balancer vis-à-vis les uns des autres.)

LE VICAIRE, furieux et au milieu d'eux.

Le premier d'entre vous qui se permettra de danser sera chassé de l'église pour un mois!

RABELAIS, debout sur le banc.

Par exemple, c'est trop fort! il me semble, mon cher ami, que je suis bien libre de donner un bal chez moi.

LE VICAIRE.

Vous n'êtes plus chez vous, monsieur; ce presbytère m'appartient, et c'est moi maintenant qui suis curé de Meudon.

RABELAIS.

Vous? quelle plaisanterie! et depuis quand?... par qui êtes-vous nommé?

LE CARDINAL, paraissant.

Par moi!

(Olivier, Panurge et Clotilde paraissent en même temps.)

RABELAIS, descendant précipitamment.

Monseigneur le cardinal Dubellay!

LES PAYSANS.

Le cardinal Dubellay!

LE CARDINAL.

Je suis bien aise, monsieur, de voir jusqu'où vous portez l'oubli des convenances.

RABELAIS.

Comment, monseigneur?...

LE CARDINAL.

Je croyais que vous cherchiez du moins à sauver les apparences, et que la crainte du scandale...

RABELAIS.

Le scandale!... vive Dieu! c'est au contraire pour l'éviter que je mets la danse en train... sans cela, les jeunes filles iraient se promener dans le bois, les garçons s'enivrer au cabaret... et puis, après cela, on se rencontre, on se parle... les têtes sont montées, et alors... alors on fait des faux pas... C'est un si vilain défaut que l'ivrognerie!

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, RONSARD et SES AMIS, sortant du presbytère avec des bouteilles et des gobelets à la main.

CHOEUR.

AIR: Mes amis, pour bien servir l'amour.

Mes amis, vidons nos gobelets!
Il faut boire! (*ter.*)
Mes amis, vidons nos gobelets
A la gloire
De Rabelais!

RABELAIS, à part.

Allons, juste au moment où je prêchais sur la tempérance!

RONSARD, à moitié gris.

Eh bien! joyeux amphitryon, tu nous laisseras donc boire tout seuls jusqu'à demain? tu ne viens pas fêter avec nous la dive bouteille?

RABELAIS, à demi-voix.

Tais-toi donc, vieux fou! tu ne vois pas que

je suis en affaires avec monseigneur Dubellay?...

RONSARD.

Bah!... en ce cas-là, à la santé de monseigneur Dubellay! c'est un prélat que j'estime beaucoup... il est superbe quand il a sa robe rouge!

PANURGE, à part.

Le grand poëte est ivre-mort!

LE CARDINAL.

Il paraît que le défaut que vous blâmiez tant est fort à la mode chez vous, maître Rabelais!

RABELAIS.

Monseigneur, ne faites pas attention... c'est le jour de ma fête... il fallait bien régaler mes amis... par exemple, ils avaient un peu trop soif!... Mais je ne leur en veux pas, il faut être indulgent pour les autres, et rigide pour soi seul.

LE CARDINAL.

Rigide pour soi!... c'est là où je vous attendais... Monsieur le vicaire, faites éloigner tout le monde.

(On se retire au fond, le cardinal et Rabelais restent sur le devant de la scène.)

PANURGE, à part, en s'éloignant.

Pauvre cher homme! il va être excommunié!

RABELAIS.

Eh! monseigneur, pourquoi tout ce mystère, toutes ces précautions?

LE CARDINAL.

C'est par égard pour vous, monsieur, pour vous dont, pendant vingt années, je fus le protecteur, l'ami, et auquel je veux bien encore maintenant épargner la honte d'un affront public...

RABELAIS.

Ah! mon Dieu! vous m'effrayez! quel crime énorme ai-je donc commis?

LE CARDINAL.

Osez-vous le demander? Les scènes dont je viens d'être témoin ne sont que des folies que je vous pardonnerais sans peine; mais il est des torts plus graves, des torts que rien ne peut excuser, et dont vous aurez à répondre devant Dieu et devant les hommes!

RABELAIS.

Cela ne m'inquiète pas... du moins vis-à-vis de Dieu, car, pour les hommes, il n'est pas si facile de leur faire entendre raison.

LE CARDINAL.

Quittez ce ton railleur, il ne vous convient pas... Quand on abuse de son autorité pour prêcher à un jeune homme la désobéissance et l'oubli de ses devoirs; quand, sous les dehors de l'affection paternelle, on cache des sentiments coupables, et l'on tente de séduire une jeune fille sans expérience...

RABELAIS, vivement.

Qui?... ma Clotilde?... Quelle infamie!... et c'est vous... ah! monseigneur!... je ne répondrai pas à une pareille calomnie... soixante ans d'une vie pure et sans tache me mettent à l'abri de cet odieux soupçon... Quant à votre neveu... c'est vrai... je l'ai engagé à se marier, et j'en avais bien le droit, puisque celle qu'il aime... c'est ma Clotilde!...

LE CARDINAL.

Qu'entends-je?... et vous avez pu croire que je consentirais!...

RABELAIS.

C'est le parti le plus sage; un mariage prompt peut seul les empêcher de commettre une grande faute... vous le savez mieux que personne...

LE CARDINAL.

Que voulez-vous dire?

RABELAIS, à part.

Plus d'hésitation, il faut parler! (Haut.) Monseigneur, écoutez-moi... J'ai connu jadis un jeune séminariste à-peu-près de l'âge de votre neveu; comme lui, il avait une imagination vive, exaltée... comme lui, il éprouva de l'amour et sut en inspirer à une jeune fille simple et naïve... elle s'appelait Clotilde aussi...

LE CARDINAL, à part, et avec émotion.

Clotilde!... quel souvenir!

RABELAIS.

AIR de la Lanterne sourde.

Le jeune homme, en ses vœux ardents,
Ne songeait pas au mariage;
Clotilde, au contraire, était sage,
Et lui résista bien long-temps...
Enfin, elle eut la faiblesse
De croire aux tendres discours
De cet amant qui, sans cesse,
Jurait de l'aimer toujours.
Elle eut pitié de ses tourments;
Mais l'ingrat, dès que sa maîtresse
Eut oublié vertu, sagesse,
Vite il oublia ses serments!
On lui parlait de naissance,
De dignités, de grandeur...
Et, pour chercher la puissance,
Il s'éloigna du bonheur.
Par l'orgueil à Dieu consacré,
Sur les autels, le jeune prêtre
Vint offrir à son divin maître
Un cœur qui s'était parjuré!
Dans sa brillante carrière
Bientôt il fut sans rival;
On para sa tête altière
Du chapeau de cardinal...
Et, jouet d'un affreux destin,
Pendant ce temps la pauvre fille,
Dans l'exil, loin de sa famille,
Expirait de honte et de faim!
Vers mon humble presbytère,
Le ciel dirigea ses pas:
Là, sans haine et sans colère,
Elle mourut dans mes bras...
Elle mourut en pardonnant;
Et sa plus fervente prière
Était, à son heure dernière,

Pour le père de son enfant...

(Mouvement du cardinal.)

Oui, la jeune infortunée
Eut une fille... en naissant
Orpheline, abandonnée
A la pitié du passant!...
Mais j'avais juré désormais,
Ici-bas, de veiller sur elle;
Et moi, je suis toujours fidèle
Aux serments qu'une fois j'ai faits...
Cependant, la calomnie
Ose aujourd'hui me noircir!
Quoi! ma Clotilde chérie,
J'aurais voulu te flétrir!...
Et quel est mon accusateur?...
C'est l'homme cruel et parjure,
Qui, de ta mère heureuse et pure,
Autrefois a flétri l'honneur!

LE CARDINAL, dans la plus vive agitation.

Qu'ai-je entendu! cette Clotilde... elle serait?...

RABELAIS.

La fille du jeune séminariste!

LE CARDINAL.

Grand Dieu!... et c'est vous, vous que je soupçonnais, qui avez pris soin de son enfance!...

RABELAIS.

Et qui veux maintenant assurer son avenir en l'unissant à votre neveu qu'elle aime... je leur épargnerai peut-être ainsi des remords dont un cœur coupable n'est jamais à l'abri... même sous la pourpre romaine!

LE CARDINAL.

Malheureux! qu'ai-je fait!... ah! mon ami... mon frère... comment vous exprimer...! (Il lui donne la main avec affection.) Mais il est encore temps... je veux réparer ma faute... venez ma...

RABELAIS, vivement.

Arrêtez, monseigneur, ce secret-là doit mourir avec nous; il est trop tard... ce ne serait plus maintenant qu'un scandale inutile, et pour que l'église soit respectée, il ne faut pas que ses chefs se déconsidèrent... laissez-moi faire... (Se tournant gaîment vers le fond.) Approchez, mes enfants, approchez.

PANURGE, à part, en s'approchant avec les autres.

A-t-il l'air triomphant! et l'éminence qui baisse les yeux!... oh! il l'aura menacé du pape, et le cardinal a peur qu'on lui ôte son chapeau.

RABELAIS.

Clotilde! Olivier! j'ai promis de faire votre bonheur, et je vous tiendrai parole... remerciez monseigneur Dubellay... il consent à votre mariage.

OLIVIER.

Ah! mon oncle! mon cher oncle!...

(Le cardinal lui tend la main.)

RABELAIS, bas à Clotilde.

A ton tour, maintenant...

CLOTILDE, même jeu.

Mon parrain, je n'ose pas...

RABELAIS, la poussant.

Va donc! va donc!

LE CARDINAL, à part, en regardant Clotilde.

Comme elle lui ressemble!... pauvre Clotilde!...

(Il lui donne sa main qu'elle baise; Rabelais, voyant qu'il s'attendrit, lui fait signe de ne pas se trahir.)

CLOTILDE.

Ah! monseigneur, tant de bonté!...

LE CARDINAL, la faisant passer du côté d'Olivier.

(A Rabelais.) Elle sera plus heureuse que sa mère!

PANURGE.

Mais, monsieur le curé, ce n'est donc plus vous qui épousez cette belle créature?...

RABELAIS.

Moi! imbécile, est-ce que tu perds la tête?.. ma compagne, c'est la gaîté; mes enfants, les voilà (il montre les paysans.), et j'espère bien que je ne les quitterai jamais... à moins pourtant que mon cher vicaire ne veuille absolument me mettre à la porte...

LE VICAIRE.

Maître Rabelais, sans doute je vous avais mal jugé...

RABELAIS, très gaîment.

Dites donc, vicaire... il paraît que vous aviez une fière démangeaison d'être curé!... Par exemple, mon cher ami, vous ne faisiez pas un très bon choix... la cure de Meudon est assez chétive, et ne peut guère convenir qu'à un vieux bon homme comme moi... celle de Surêne, à la bonne heure; en voilà une excellente, et qui vous irait beaucoup mieux; justement elle est vacante... et j'espère qu'à ma recommandation monseigneur voudra bien vous l'accorder.

(Le cardinal fait un signe affirmatif.)

LE VICAIRE.

Ah! monsieur, comment expier mes torts?...

RABELAIS.

Comment? je vais vous le dire... en chérissant vos nouveaux paroissiens; en travaillant à faire leur bonheur, et en vous rappelant toujours que vous n'êtes pas leur juge, mais leur père, leur consolateur... Quand un de ces braves gens commettra une faute, parlez-lui de repentir, de pardon, et ne lui faites pas peur du diable... Engagez-les tous à venir le dimanche à la messe, mais ne les empêchez pas non plus d'assister à la danse; prêchez-leur la sobriété, et pourtant ne leur faites pas un crime de goûter de temps en temps au jus de la treille... c'est un patriarche, c'est Noé qui planta la vigne... et vive Dieu! ce n'est pas pour des prunes... Enfin, vous-même, donnez l'exemple, renoncez à l'eau... c'est une vilaine boisson... et là bas, à Surêne, vous serez à la source du bon vin... j'irai vous voir... nous

trinquerons ensemble avec vos bons paysans, et vous verrez bientôt qu'on peut faire le voyage du ciel aussi gaîment que j'ai fait le voyage de Rome... c'est ce que je vous souhaite.

LES PAYSANS.

Vive maître Rabelais! vive notre bon curé!

CHOEUR DE PAYSANS, dansant au fond.

AIR d'Amédée Beauplan.

Heureux villageois, dansons!
Sautez, fillettes et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes et chansons!

RABELAIS, au public.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Je suis curé, mais avant je suis homme;
Aussi, parfois, je puis faire un faux pas.
Pour mes péchés j'ai rapporté de Rome
Mainte indulgence utile en certains cas;
Je ne crains plus que le diable me happe;
Mais, aujourd'hui, près d'arriver au but,
Je vois, malgré l'indulgence du pape,
Que sans la vôtre il n'est point de salut.

(Reprise en chœur.)

Il voit, malgré l'indulgence du pape,
Que sans la vôtre il n'est point de salut.

FIN DE RABELAIS.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINE.
n° 1, boulevart d'Enfer.

# LES PETITES DANAÏDES,

OU

# QUATRE-VINGT-DIX-NEUF VICTIMES,

IMITATION BURLESCO-TRAGI-COMI-DIABOLICO-FÉERIE DE L'OPÉRA DES DANAIDES, MÊLÉE DE VAUDEVILLES, DANSES, ETC.;

PAR

## DÉSAUGIERS ET M. GENTIL;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 14 decembre 1819.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

SOURNOIS, restaurateur..... M. POTIER.
MADELEINE, sa fille..... Mlle FLORVAL.
PINCÉE, son époux..... M. PIERSON.
L'AMOUR..... Mlle JENNY-VERTPRÉ.
L'HYMEN..... Mlle MARIANY.
QUARANTE-NEUF SOEURS DE MADELEINE.
QUARANTE-NEUF FRÈRES DE PINCÉE.
PETITS AMOURS.
DÉMONS.

La scène se passe dans une place publique, sur laquelle on voit la maison de M. Sournois, avec cette inscription : SOURNOIS, RESTAURATEUR. SALON DE CENT COUVERTS.

Le théâtre représente le Port-au-Vin.

### SCÈNE I.

(Au lever du rideau, on entend des airs analogues à une noce; un bateau à vapeur arrive, s'arrête, les cinquante couples débarquent, se tiennent sous le bras deux à deux, et entrent chez M. Sournois; des Amours dansent autour d'eux, et les accompagnent; l'Amour, dans un nuage, les regarde défiler.)

PINCÉE, MADELEINE, CHOEURS DE MARIÉS.

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR: Cocu, cocu mon père.

Quelle belle journée!
Quel heureux hyménée!
Nous ferons, chers amants,
Cinquante couples charmants.
Toujours même tendresse,
Toujours même allégresse!...

L'AMOUR, à part.

Et cela durera
Tant que cela pourra.

CHOEUR.

Quelle belle journée! etc.

(Ils entrent chez M. Sournois.)

L'AMOUR.

Chantez, chantez, mes amis, nous ne sommes point à la fin de la journée!... Mais j'aperçois l'Hymen, mon très honoré frère; à nous deux maintenant.

### SCÈNE II.

L'AMOUR; L'HYMEN, arrivant sur un nuage.

L'HYMEN.

Ah! vous voilà, mon frère? Je suis bien aise de vous voir.

L'AMOUR.

En effet, il y a long-temps que nous ne nous sommes trouvés ensemble.

L'HYMEN.

Et que diable venez-vous faire dans un endroit où l'on se marie?

L'AMOUR.

Une fois n'est pas coutume, et je n'y viens que pour avoir une explication avec vous.

L'HYMEN.

En ce cas, mettons pied à terre, car le vent pourrait emporter nos paroles.

L'AMOUR.

Volontiers.

L'HYMEN, descendant.

AIR du haut en bas.

Du haut en bas,
Descendons pour parler d'affaire,
Du haut en bas,
Descendons, mais ne tombons pas.

L'AMOUR, mettant pied à terre.

Bon, nous voici tous deux sur terre,
(A part.)
Et je vais traiter mon cher frère,
Du haut en bas.

(Les deux nuages disparaissent.)

L'HYMEN.

Maintenant vous pouvez parler, je suis tout oreilles.

L'AMOUR.

Ah çà, mon très cher frère, je voudrais bien savoir pourquoi vous vous permettez de venir débaucher ainsi cent de mes plus fidèles sujets.

L'HYMEN.

Débaucher! le reproche est nouveau, et je ne sais pas trop qui de vous ou de moi... D'ailleurs je ne fais qu'unir deux familles.

L'AMOUR.

Oui, des familles de cinquante enfants chacune; on n'en voit guère comme cela.

L'HYMEN.

Tant mieux pour moi! il est bien permis à un souverain d'augmenter la population de ses états.

L'AMOUR.

Mais non pas aux dépens de ceux des autres.

L'HYMEN.

Je vous conseille de vous plaindre!

AIR du vaudeville du Petit Courrier.

Les feux qu'on vous voit allumer
Font par-tout crier au scandale,
Quand ma couronne nuptiale
Ne vient pas les légitimer.

L'AMOUR.

Mais ces couronnes que vous faites,
Et dont vous osez vous vanter,
Blessent presque toujours les têtes
De ceux qui veulent en porter. (*ter.*)

L'HYMEN.

Il semble que vous vous fassiez un malin plaisir de me dire des choses désagréables; on ne croirait jamais que nous sommes frères.

L'AMOUR.

Nous le sommes pourtant, mais nous ne sommes pas toujours cousins.

L'HYMEN.

Pourquoi cela?

L'AMOUR.

Vous me contrariez en tout. Si j'apporte un bouquet de roses à quelque joli tendron, vous y mêlez des soucis; si j'allume quelques feux, vous arrivez pour les éteindre; ceux que j'éveille, vous ne manquez pas de les endormir. Jugez d'après cela si, en conscience, je puis vous aimer.

L'HYMEN.

Soit, ne m'aimez pas; mais au moins ne me traitez pas en ennemi.

L'AMOUR.

Au contraire, car nous ne l'avons jamais été plus qu'aujourd'hui. Je ne peux pas vous passer vos cinquante mariages... Oh! mais, je vous préviens qu'il y aura des coups de canif dans le contrat.

L'HYMEN.

Et quand cela, s'il vous plaît?

L'AMOUR.

Peut-être aujourd'hui même.

L'HYMEN.

Aujourd'hui?

L'AMOUR.

Oui, mon frère.

L'HYMEN.

C'est un peu trop fort!

L'AMOUR.

C'est pourtant comme cela.

L'HYMEN.

Bah! je ris de vos menaces.

L'AMOUR.

Oui, vous riez jaune.

L'HYMEN.

Je vois bien pourquoi ces cinquante mariages vous contrarient, c'est qu'ils rétablissent la paix entre deux familles brouillées, vous qui êtes un trouble-ménage...

L'AMOUR.

Un trouble-ménage! Eh bien, oui, je le serai, et vous aurez de mes nouvelles.

L'HYMEN.

Que comptez-vous donc faire?

L'AMOUR.

C'est mon secret; je n'ai pas l'habitude de vous mettre dans ma confidence.

L'HYMEN.

Ah çà, mon frère, pas de sottises, au moins!

L'AMOUR, riant.

Vous avez déja peur!

L'HYMEN.

Je suis payé pour cela.

L'AMOUR.

Ah! vous en verrez bien d'autres.

(On entend un chœur de mariés chez Sournois.)

L'HYMEN.

Voilà des chants qui réclament ma présence.

AIR du Verre.

Mon frère, je vous quitte, adieu.

L'AMOUR.

Adieu, mais rancune tenante.

L'HYMEN.

Quel caractère pour un dieu!
J'ai l'humeur plus accommodante;
Quelque tort qu'avec moi l'on ait,
A l'oublier mon ame est prête.

L'AMOUR.

Je sais que le mal qu'on vous fait
Vous sort promptement de la tête. } *bis.*

L'HYMEN.

Vous plaisantez; mais, quoi que vous en disiez...

AIR du Sigisbé.

De mon antique et vaste empire
Vous ne détruirez point les lois,
Et je vais où l'on me desire
User malgré vous de mes droits.

(Dès que l'Hymen entre chez Sournois, les Amours qui étaient avec les mariés sortent par les fenêtres.)

L'AMOUR.

Oui, mais dès que l'Hymen en maître
Par la porte entre fièrement,
En tapinois par la fenêtre,
L'Amour s'en va tout doucement.
En tapinois par la fenêtre,
L'Amour s'en va, s'en va, s'en va, tout doucement.
(*ter.*)

## SCÈNE III.

L'AMOUR, seul.

Bon! voilà déja des cartes à-peu-près brouillées; suivons mon plan de vengeance; j'ai envoyé cette nuit au papa Sournois un rêve qui lui a donné un cauchemar dont il n'est pas encore guéri, quoique éveillé... Je l'entends; laissons-le à ses idées noires, pour lui en préparer de toutes les couleurs.

(Il sort.)

CHŒURS DE MARIÉS, en dedans.

AIR : A boire, à boire, à boire.

A boire, à boire, à boire,
Buvons jusqu'à perdr' la mémoire;
Mais non pas jusqu'à trébucher,
Car ce soir il faudra marcher.

## SCÈNE IV.

SOURNOIS, seul, entrant d'un air sombre; il se promène, s'arrête et regarde les fenêtres de l'appartement où sont les mariés, dont on entend les chants.

Ils chantent!... ils dansent!... et moi, je me promène poursuivi par un songe; mais, me dira-t-on, que vous a annoncé ce songe? Ce qu'il m'a annoncé?... Qu'un des cinquante fils de mon frère, autrement dit, de mes cinquante neveux, je pourrais même dire de mes cinquante gendres, puisque aujourd'hui il épouse une de mes cinquante filles; il m'a annoncé, dis-je, que ce fils, gendre ou neveu, comme vous voudrez l'appeler, ayant hérité de la dent que mon frère a toujours eue contre moi, je ne sais pas trop pour quelle raison, mais enfin ayant hérité de cette dent-là, ce drôle devait profiter de la première nuit de ses noces pour m'envoyer *ad patres;* mais un instant, j'y mettrai bon ordre, et, comme le bon ange qui est venu m'annoncer cette nouvelle assez désagréable ne m'a pas dit le nom du délinquant, pour ne pas manquer mon homme, je commencerai par les faire tuer tous, sauf ensuite à rendre justice aux innocents. Mais je les entends, dissimulons.

## SCÈNE V.

SOURNOIS, PINCÉE, MADELEINE, les époux dans l'ordre où ils étaient en entrant.

CHŒUR DES ÉPOUX.

AIR : Ciel! l'univers.

O! ô! ô! ô hymen! ô hyménée!
O nœud divin!
O délices sans fin!
O trop heureuse journée!
O charmante destinée!
O doux plaisir!
O céleste avenir!
O amour! ô tendresse!
O douce ivresse!
O allégresse!

SOURNOIS, à part.

O! oh! bientôt,
Ils chanteront moins haut.

(Haut.) C'est ça, mes amis, vive la joie! vous avez bien déjeuné, bien dîné; maintenant, allez goûter, en attendant le souper, tous les plaisirs que vous offre un si beau jour.

PINCÉE, à sa femme.

Chère Madeleine!

MADELEINE.

Cher Pincée!

PINCÉE.

Te voilà donc à moi!

SOURNOIS, à part.

Prends garde de le perdre!

MADELEINE.

Il n'y a plus à reculer.

AIR : Dans ma chaumière.

Mon cher Pincée, (*bis.*)
Jamais ce jour, si beau pour moi,
Ne sortira de ma pensée;
Je porte ton nom, j'ai ta foi;
Je suis Pincée. (*bis.*)

SOURNOIS, à part.

Ils le seront tous.

PINCÉE.

Même air.

Mines pincées,
Flammes glacées,
Fuyez à jamais loin de moi!

(A Madeleine.)

Tu vaux, objet de mes pensées,
Toutes les belles qu'avant toi
J'avais pincées. (*bis.*)

CHOEUR.

O! ô! ô! ô hymen... etc.

SOURNOIS.

Assez, assez, mes enfants, vous l'avez déja dit; je sais que vous chantez comme des cœurs; mais taisez-vous et écoutez-moi : vous n'ignorez pas les bisbilles que feu mon frère et moi avons toujours eues, pour un oui ou pour un non... J'entends que tout cela soit mort avec lui; ainsi donc...

AIR : Ça n'dur'ra pas toujours.

O nombreuses familles!
Innombrables enfants,
Et vous sur-tout, mes filles,
Répétez mes serments :
Je jure d'étouffer...

CHOEUR.

Je jure d'étouffer...

SOURNOIS.

Je jure d'étouffer, tous mes ressentiments.

TOUS.

Je jure d'étouffer, etc., etc.

SOURNOIS.

C'est à merveille! maintenant allez vous promener au jardin, où vous trouverez tout ce qui pourra vous être agréable : casse-cous, feu d'artifice, illuminations, rafraîchissements, jeux de bagues, escarpolettes, saut de tremplin, saut du Niagara, et cinquante autres sauts que je n'ai pas besoin de vous nommer.

PINCÉE.

Grand merci! père Sournois.

SOURNOIS.

Il n'y a pas de quoi.

AIR : Rien n'était si joli qu'Adèle.

A la fête où je vous invite,
Ne brûlez-vous pas
De porter tous vos pas?
Mes gendres, ne vous gênez pas,
Amusez-vous.
(A part.)
Ils mourront tous.
(Haut.)
Amusez-vous,
Trémoussez-vous,
Amusez-vous vite;
Il n'est pas certain
Que vous vous amusiez demain.

TOUS.

Amusons-nous, etc., etc.

SOURNOIS.

A propos, mes filles; encore un mot en particulier, avec la permission de vos maris.

MADELEINE, à Pincée.

Tu veux bien, mon ami?

(Les maris se retirent dans le fond du théâtre, et les femmes se groupent autour de Sournois.)

PINCÉE.

Déja des secrets... Ça n'est pas trop aimable; mais c'est égal.

SOURNOIS, à Pincée.

Ce que j'ai dit pour les uns, je l'ai dit pour les autres.

(Il lui fait signe de rejoindre ses frères.)

SOURNOIS.

C'est à merveille!

(A ses filles mystérieusement.)

AIR : Ah! c' Cadet-là.

Venez ce soir
Dans le caveau noir.

TOUTES.

Pourquoi donc ça, mon père?

SOURNOIS.

Vous le saurez
Quand vous y serez;
Mais sur-tout sachez vous taire.

TOUTES.

Nous taire?...

SOURNOIS.

Vous taire.

TOUTES.

Mais quels sont donc vos projets?

SOURNOIS.

Vos maris sont trop près
Pour que je vous le dise.

TOUTES.

Ce soir ménageriez-vous
A nos tendres époux
Une aimable surprise?

SOURNOIS.

(A part.)
C'est ça. Comme elles sont dedans!
(Haut.)
Oui, c'est une surprise
Dont ils ne pourront, mes enfants,
Revenir de long-temps.

ENSEMBLE.

TOUTES.

Oui, oui, ce soir
Dans le caveau noir,
Nous descendrons, mon père;
Et nous saurons,
Quand nous y serons,
Ce que nous aurons à faire.

SOURNOIS.

Venez ce soir
Dans le caveau noir,
Et sur-tout sans lumière;
Et vous saurez,
Quand vous y serez,
Ce que vous aurez à faire.

PINCÉE.

Est-ce fait?

SOURNOIS.

Oui; je ne vous retiens plus.

AIR : Rien n'était si joli qu'Adèle.

Aimables couples, je vous quitte,

Un père toujours
Gêne un peu les amours;
Profitez bien de vos beaux jours,
Amusez-vous.
(A part.)
Il mourront tous.
(Haut.)
Amusez-vous,
Trémoussez-vous,
Amusez-vous vite;
Il n'est pas certain
Que vous vous amusiez demain.

TOUS.

Amusons-nous, etc., etc.

(Les mariés sortent en dansant; Sournois les accompagne jusqu'à la coulisse, les menaçant et leur souriant tour-à-tour; il traverse le théâtre en disant: Je les tiens!)

## SCÈNE VI.

(Le théâtre représente un caveau; on y voit des tonneaux sur leurs chantiers, des barils, et deux tonneaux debout.)

L'AMOUR, descendant par un soupirail.

C'est bien ici, oui... quelle obscurité! heureusement j'y suis fait... le chemin n'est pas facile; mais bah!...

AIR du Château de mon oncle.

Pas de noir, d'étroit séjour,
Où, par quelque malin tour,
Nuit et jour, (*bis.*)
Ne s'introduise l'Amour;
Vieux argus, tristes jaloux,
Portes, grilles et verrous,
Sous ses coups, (*bis.*)
Tôt ou tard vous tombez tous.
Ami de la peine,
Ami de la gêne;
A duper,
A tromper,
Ne cessant de s'occuper,
Vaincre les obstacles,
Tenter les miracles,
C'est son fort; (*bis.*)
Dès qu'il dort,
L'Amour est mort.
Monarques, nobles, bourgeois,
A ses lois, (*bis.*)
Se soumettent à-la-fois:
Il n'est pas dans l'univers,
Jusqu'aux habitants divers,
Et des airs,
Et des mers,
Qui ne subissent ses fers;
Pour séduire,
Pour réduire
Le cœur naïf qu'il desire,
Il soupire;
Son sourire
Est celui d'un dieu.
Intraitable,
Indomptable,
Quand on l'irrite, il accable;
C'est un diable (*bis.*)
Qui met tout en feu;
Bref, comme un enfant gâté,
Impérieux, effronté,
Entêté,
Emporté,
Bon, méchant à volonté,
Triste, gai, bavard, discret,
Et toujours mauvais sujet:
Trait pour trait, (*bis.*)
De l'Amour c'est le portrait.

C'est donc ici la salle du conseil de M. Sournois; il ne choisit pas mal son endroit; peste! la cave est assez bien garnie.

(Il va de tonneau en tonneau, et, à mesure qu'il les frappe, un transparent annonce la qualité du vin.)

AIR: Lon lan la.

Vin de Beaune, vin d'Espagne,
Vin d'Arbois, vin de Bordeaux,
Vin de Nuits, vin de Champagne,
Vin de Mâcon, de Mulseaux,
Ici le jus de la tonne
Est à bouche que veux-tu.
(Regardant un tonneau qui est debout.)
Mais que contient cette autre tonne?
(Il met la main dedans et en retire un couteau.)
Turlututu,
Couteau pointu!

Ah! mon Dieu! qu'en voilà! Papa Sournois, il y va bon jeu, bon argent, je vois que le rêve a fait son effet; mais de peur qu'il n'aille trop loin...

(Il touche le tonneau avec sa baguette.)

AIR du vaudeville de M. Désornières.

Oui, dans le fond de ce tonneau,
Je veux, par une heureuse niche,
Que dans l'instant chaque couteau
Se change en un poignard postiche: (*bis.*)
De Sournois, par-là, je détruis
Les projets, tant soit peu féroces;
Ce n'est pas ainsi qu'à Paris,
Les filles traitent leurs maris,
La première nuit de leurs noces.

Voilà ce que c'est. Maintenant il s'agit de prendre le costume et l'esprit du nouveau rôle que je vais jouer.

AIR: Quand on ne dort pas de la nuit.

Oui, d'un échappé de l'enfer,
A Sournois offrons l'apparence;
Prenons cœur et griffes de fer,
Et sous les traits de Lucifer,
Feignons de servir sa vengeance...
Adieu flambeau, flèches, carquois,
A moi, torche, masque effroyable;
Ce n'est pas la première fois
Que l'Amour (*bis.*) aura fait le diable.

On vient, cachons-nous vite dans ce tonneau, et opérons-y ma métamorphose.

(Il se blottit dans le tonneau et disparaît.)

## SCÈNE VII.

MADELEINE et SES SOEURS arrivent à tâtons, se tenant toutes par la robe.

MADELEINE.

AIR : Où allez-vous, monsieur l'abbé?

Mes chères sœurs, où courons-nous?
Dans de semblables casse-cous
Descendre sans chandelles,
Vraiment,
C'est pour des demoiselles,
Assez imprudent.

UNE MARIÉE.

Qu'appelles-tu demoiselles? nous sommes bien femmes, ou peu s'en faut.

MADELEINE.

AIR : A la papa.

Mais pourquoi donc c'rendez-vous?
Mes sœurs, cela m'inquiète.
Tantôt, dînant avec nous,
Il regardait nos époux
D'un air en d'ssous;
Des yeux gros comm' ça
Lui sortaient de la tête.
Jamais jusque-là,
J'n'avais vu ces yeux-là
A mon papa.

TOUTES.

A mon papa.

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; SOURNOIS, un rat de cave à la main.

SOURNOIS.

Chut!... êtes-vous folles de crier ainsi!... Oubliez-vous que les murs ont des oreilles? Heureusement cette cave est sourde... Et vous êtes sûres que personne ne vous a vues?

MADELEINE.

Non, mon père; nous n'avions pas de flambeau.

SOURNOIS.

Ni de lanterne?

MADELEINE.

Pas davantage.

SOURNOIS.

Ni de chandelle?

MADELEINE.

Encore moins.

SOURNOIS.

Peste!

AIR des Fraises.

Sans que rien vous éclairât,
Avoir osé... c'est brave!
Au risque d'un peu d'éclat,
Ma foi, moi, j'ai pris un rat
De cave. (*ter.*)

Ah çà, mes bonnes filles, rangez-vous autour de ces tonneaux, mettez-vous en cercle, et écoutez-moi.

TOUTES.

Nous écoutons.

SOURNOIS.

Fort bien, mes filles; au nom du père à qui vous devez non seulement la vie, mais encore l'existence qui en fait le charme, j'attends de vous un petit service indispensable à mon bonheur.

TOUTES.

Parlez.

SOURNOIS.

Taisez-vous; vous avez assez de confiance en moi pour croire que je suis incapable de vous donner un mauvais conseil.

TOUTES.

Oui, mon père.

SOURNOIS.

En ce cas, mes petits anges, faites-moi l'amitié de tuer cette nuit tous vos maris.

MADELEINE.

Tiens, c'te farce!

TOUTES, étonnées.

Comment!

SOURNOIS.

Comment? comme je vais vous le dire... cinquante eustaches, raiguisés à neuf, vous attendent dans ce tonneau.

MADELEINE.

Quoi! vous voulez que vos filles...!

SOURNOIS.

Ce sont de bonnes lames...

MADELEINE.

Mais, mon père, pourquoi?

SOURNOIS.

Parceque... c'est vous en dire assez, puis-je compter sur vous?

MADELEINE, à part.

Le plus souvent!

(Elle se retire dans un coin.)

SOURNOIS, à part.

J'ai entendu un *plus souvent*. (Haut.) Vous vous taisez, je sais ce que parler veut dire; écoutez maintenant l'ordre et la marche de la cérémonie.

AIR : Moi d'même.

Au bal vous irez...

TOUTES, excepté Madeleine.

Je l'jure. (*ter.*)

SOURNOIS.

Là vous les fatiguerez...

TOUTES.

Je l'jure. (*bis.*)

SOURNOIS.

Puis vous trinquerez...

TOUTES.

Papa, je l'jure.

SOURNOIS.

Les enivrerez...

TOUTES.

Je l'jure.

SOURNOIS.

Puis au logis vous reviendrez...

TOUTES.

Je l'jure.

SOURNOIS.

Puis vous vous déshabillerez...

TOUTES.

Je l'jure.

SOURNOIS.

Vous vous armerez...

TOUTES.

Papa, je l'jure.

SOURNOIS.

Vous vous coucherez...

TOUTES.

Papa, je l'jure.

SOURNOIS.

Les endormirez...

TOUTES.

Je l'jure.

SOURNOIS.

Puis vous les tuerez.

TOUTES.

Je l'jure.

SOURNOIS.

Bien, très bien, mes petits agneaux, vous ne vous faites pas tirer l'oreille pour jurer, et je recueille en ce moment le fruit des soins que j'ai donnés à votre éducation. Maintenant, mes colombes, je vais vous distribuer les instruments nécessaires à la petite expédition convenue.

(Il approche du tonneau, d'où l'Amour sort sous la forme du diable.)

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, L'AMOUR.

SOURNOIS.

Ciel! que vois-je?...

(Toutes les femmes jettent un cri de frayeur.)

L'AMOUR.

AIR : Quand Lubin va savoir ça (DEUX VALENTINS).

C'est Lucifer,
Échappé de l'enfer,
Qui partage
Votre rage;
C'est Lucifer,
Échappé de l'enfer,
Qui vous arme de ce fer.

SOURNOIS.

Je crois, ô surprise extrême!
Que mon rêve s'accomplit;
Car c'est le lutin lui-même
Qui m'apparut cette nuit.

L'AMOUR.

C'est Lucifer, etc.

SOURNOIS.

Il m'a fait une peur de possédé.

L'AMOUR.

AIR :

Comme on pourrait vous surprendre,
Ne perdez pas un instant,
Et de ma main venez prendre
Le couteau qui vous attend.

(Elles prennent toutes un poignard que l'Amour leur présente.)

SOURNOIS.

Que j'admire ce courage!
Voilà des femmes de bien;
Charmant tableau! donce image!

L'AMOUR.

Que chacune ait le sien.

TOUTES.

Moi, j'ai le mien,
J'ai le mien,
J'ai le mien, etc.

L'AMOUR.

Faites-en bon usage.

SOURNOIS.

Je vous réponds de mes filles, je les connais comme si...

AIR : Vos maris en Palestine.

Ah! de votre zèle extrême
Que je suis reconnaissant!

L'AMOUR.

Certe, il faut que je vous aime
Pour en avoir fait autant.
C'est un extraordinaire
Que je fais pour vous servir; (*bis.*)
Car jamais mon ministère
Ne fut de faire mourir.

SOURNOIS.

Je vous sais gré de la préférence. (Elles mettent leurs poignards dans leurs ridicules. — A part.) Leur affaire est dans le sac.

AIR de la Piété filiale.

Mes chers enfants, unissez-vous
Pour cet attentat salutaire,
Et songez bien que j'étais votre père,
Long-temps avant qu'ils fussent vos époux.
C'est un exemple de morale
Que vous allez donner ce soir;
Hâtez-vous donc de remplir le devoir
De la piété filiale.

LES FEMMES.

Hâtons-nous donc, etc.

SOURNOIS, à l'Amour.

Ah çà, je vous réitère mes remercîments pour la grace avec laquelle...

L'AMOUR.

Cela ne vaut pas la peine. Il faut que je vous quitte; je ne vous dis pas adieu.

(Il donne une poignée de main à Sournois, qui fait une grimace épouvantable.)

SOURNOIS.

Quand on a des mains comme cela, on devrait bien porter des gants. (L'Amour s'enfonce au milieu des flammes.) Pardon, si je ne vous reconduis pas. (A part.) C'est un bon petit diable dans le fond. (A ses filles.) Maintenant, mes petits moutons, vous savez ce que vous avez à faire.

(Les femmes sortent en chantant.)

C'est un exemple de morale, etc.

(Au moment où Madeleine va sortir, Sournois la rattrape par le jupon, et la ramène.)

## SCÈNE X.

### SOURNOIS, MADELEINE.

SOURNOIS.

Dites donc, princesse, un instant; je ne vous perds pas de vue; nous avons un chapelet à débrouiller ensemble.

MADELEINE.

Quel chapelet, mon père?

SOURNOIS.

Oses-tu bien me le demander? et ne t'ai-je pas vue dans ton coin?

AIR : O Fontenay.

Lorsque tes sœurs, partageant mon offense,
Sans hésiter, d'une unanime voix,
Faisaient serment de servir ma vengeance,
Tu te taisais pour la première fois.
Fille ingrate, suis-je ton père ou non?

MADELEINE.

Mon...

SOURNOIS.

Père ou non?

MADELEINE.

Eh bien! non.

SOURNOIS.

Non?

MADELEINE.

Non; car enfin pourquoi voulez-vous que je tue cet homme? il est mon mari.

SOURNOIS.

Raison de plus.

MADELEINE.

Il ne m'a rien fait.

SOURNOIS.

Raison de plus.

MADELEINE.

Mais c'est un abus de confiance.

SOURNOIS.

Ça m'est égal.

MADELEINE.

J'en mourrai de chagrin.

SOURNOIS.

Ça ne te regarde pas.

MADELEINE.

Mon père!...

SOURNOIS.

Je ne le suis plus, adieu.

MADELEINE.

Mais...

SOURNOIS.

Je n'aime pas les mais.

MADELEINE.

Si...

SOURNOIS.

Je n'aime pas les si; laisse-moi.

MADELEINE, à part.

Cher Pincée!...

SOURNOIS.

Je n'ai plus qu'un mot à te dire... Je ne te le dirai pas... mais tremble...

MADELEINE.

AIR des Danaïdes.

Par les larmes dont votre fille
Humecte, en pleurant, son mouchoir...
Mon père de votre famille
Ne devenez pas l'éteignoir.

(Sournois sort, Madeleine le suit en le tirant par son habit.)

## SCÈNE XI.

(Le théâtre change. Il représente le jardin de Sournois. Pendant le changement, on joue la ritournelle de l'air suivant.)

L'AMOUR, déguisé en Bacchus; LES FEMMES et LES MARIS.

(Ils arrivent bras dessus bras dessous.)

L'AMOUR.

Allons, mes amis, en place.

AIR :

En avant (*ter.*) toujours,
C'est l'refrain (*bis.*) des premiers amours;
Dos à dos (*ter.*) trop tôt
De l'Hymen deviendra l'mot.
Sans êtr' ben malin,
Si j' calculons ben,
Dans neuf mois, à dater de d'main
Matin,
Un d'mi-cent d'lurons,
Un d'mi-cent d'tendrons,
Ça doit faire un d'mi-cent d'poupons.

TOUS.

En avant, etc.

(Ils dansent.)

MADELEINE, regardant son mari, qui danse.

Pauvre innocent! y va-t-y d'bon cœur... s'il savait!.. que je souffre!.. et il périrait!.. plutôt mourir moi-même... (Elle danse.) Je sens mes traits se décomposer; je dois être d'une pâleur! et si Pincée me regarde, il doit dire...

PINCÉE, fatigué.

Quelle chienne de figure! je n'en puis plus.

(On exécute des danses qui parodient la bacchanale des Danaïdes: un danseur s'empare de Madeleine, une danseuse s'empare de Pincée, de façon qu'ils ne trouvent jamais le moyen de se parler; les femmes font boire leurs maris et les enivrent.)

MADELEINE, après la danse.

Il faut que je lui parle.

L'AMOUR.

AIR : Nage toujours, mais n'y fi pas.

Allons, enfants de la guinguette,
Buvons à ces jolis minois ;
En tapinois, l'Amour vous guette,
Et veut vous enivrer deux fois.

TOUS.

A moi, flacons ;
Versons, trinquons ;
C'est aujourd'hui jour de goguette ;
En cas d'faux pas,
J'prendrons un bras.

MADELEINE, à Pincée.

Trinque toujours, mais ne bois pas. (*bis.*)

PINCÉE.

Que veux-tu dire ?...

MADELEINE, apercevant Sournois.

Mon père ! Chut !

## SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, SOURNOIS.

RÉCITATIF.

SOURNOIS.

L'hymen en ce beau jour couronne votre tête ;
Je viens, mes chers enfants, je viens vous bénir tous.
Hâtez-vous de jouir d'un moment aussi doux,
Car ce n'est pas tous les jours fête.

CHOEUR.

AIR : A boire.

A boire, à boire, à boire,
A la gloire
De ce beau jour.
A boire, à boire, à boire,
A notre amour.

PINCÉE, à part.

N'bois pas, m'a dit tout bas Madeleine.
Est-c' que ça s'rait du vin d' Surène ?
Il a pourtant une bonne odeur.
Un peu moins bon, un peu meilleur,
On n'en meurt pas ; au p'tit bonheur.

CHOEUR.

A boire, à boire, à boire, etc.

SOURNOIS.

Ce n'est pas le tout de le dire, il faut le faire ; de la gaîté, mettez vous en train.

PINCÉE.

En train, nous y sommes.

SOURNOIS.

Buvez du vin, mes enfants, et vous vivrez long-temps.

MADELEINE, bas à Pincée.

Croyez ça, et buvez d' l'eau.

(On entend sonner huit heures.)

SOURNOIS, à ses filles.

AIR : Bien, père Cyprien.

Paix, l'heure sonne, allez ;
Dissimulez,
Flattez, cajolez ;
Si vous parlez,
Si vous reculez,
Si mes vœux ne sont pas comblés,
Tremblez, tremblez toutes, tremblez.
Paix, l'heure sonne, allez ;
Dissimulez,
Flattez, cajolez,
Courez, volez,
Servez mon courroux.
Unissez-vous ;
Que vos époux
Tombent cette nuit sous vos coups,
Tous.

LES MARIS.

Allons nous coucher, (*bis.*)
Car j'ai beau tâcher
D' marcher,
Je n'peux faire un pas sans broncher.

LES FEMMES.

Paix, l'heure sonne, allons ;
Dissimulons,
Flattons, cajolons,
Courons, volons,
Servons son courroux.
Unissons-nous,
Que nos époux
Tombent cette nuit sous nos coups,
Tous.

PINCÉE, à Madeleine.

V'là donc tout ce que tu me dis ?

MADELEINE, à part.

Que lui répondre ? si je me tais, il périt ; si je parle, il est mort.

PINCÉE.

Ah çà mais, mam'zelle Sournois !...

MADELEINE, soupirant.

Ah ! qu'il est dur de ne pouvoir parler !

SOURNOIS, aux mariés.

Allons, mes enfants, votre heure est arrivée, vous perdez ici un temps précieux.

AIR : Allez-vous-en, etc.

Allez-vous-en, gens de la noce,
Allez-vous-en chacun chez vous.

MADELEINE, à part.

Vit-on jamais chos' plus atroce !

PINCÉE, à part.

Vit-on jamais moment plus doux !

SOURNOIS.

Heureux époux !
(A part.)
Ils mourront tous.
Allez-vous-en, etc., etc.

LES MARIÉS.

Allons-nous-en, etc.

(Les mariés sortent, et Sournois les suit.)

## SCÈNE XIII.

(Le théâtre représente une grande chambre à coucher ; dans le fond on voit des lits, comme dans un dortoir.)

L'AMOUR.

C'est bien, tout est en ordre. Pendant que

mon frère est allé présider à d'autres mariages, je fais ici sa besogne; il est vraiment bien heureux d'avoir un aide-de-camp tel que moi.

AIR:

Nos époux vont se rendre ici,
Brûlants des flammes conjugales,
Et, graces à mes soins, voici
Toutes les couches nuptiales.
J'ai su, du dortoir que voilà,
Faire tous les lits pour mon frère;
Mais je lui devais bien cela,
J'ai fait si souvent le contraire!...

Je ne puis m'empêcher de rire, quand je pense à la terreur panique qui va s'emparer de mes burlesques Danaïdes; j'ai écrit au seigneur Pluton, par une de mes colombes, pour le prier de seconder ma vengeance en secondant mon espiéglerie, et, s'il y consent... mais sa réponse tarde bien. (Un bras sort de sous terre, et lui remet un billet, écrit sur du papier rouge.) Eh! que diable, arrive donc! lisons vite. (Il lit.) « Mon cher Amour, je suis jovial tout comme un autre, quand je trouve l'occasion de rire; et, comme elle n'est pas très commune chez moi, je saisis avec empressement celle que vous m'offrez; mon enfer et tous mes diables sont à votre service, heureux de pouvoir vous prouver que je suis et serai pour la vie le plus chaud de vos amis. »

« PLUTON. »

Ah! nous sommes des bons!

« *Post-scriptum.* Je suis sensible à l'intérêt que vous prenez à ma santé; nous nous portons tous ici comme des anges. »

Fort bien! moi, moi je vois nos bons hommes de maris. Ah! bon Dieu! comme ils bâillent! tant mieux, ils seront plutôt endormis. Les voici, cachons-nous un instant.

## SCÈNE XIV.

LES MARIS et LES FEMMES.

LES MARIS.

AIR : Frère Jacques.

Chère femme. (*bis.*)

LES FEMMES.

Cher époux.

LES MARIS.

L'hymen nous réclame,
Couchons-nous. (*bis.*)

LES FEMMES.

AIR : Bonsoir, la compagnie.

Va-t'en toujours devant,
J' te rejoins sur-l'-champ.
Va, mon p'tit homme.

LES MARIS.

C'est pour vous obéir.
Ah! comme
Je vais bien dormir!

LES FEMMES.

Tant mieux, c'est nous servir;
Nous servir
A ravir.

LES MARIS.

Bonsoir, ma bonne amie,
Bonsoir, femme chérie.

LES FEMMES et LES MARIS.

Bonsoir,
Jusqu'au revoir;
Jusqu'au revoir,
Bonsoir.

UN MARI, à sa femme.

Ah çà, dis donc, p'tite femme, ne va pas te tromper de numéro, je suis neuf.

LE CHŒUR.

Bonsoir, ma bonne amie, etc.

(Les maris vont au fond du théâtre, un grand rideau se ferme après eux.)

## SCÈNE XV.

LES FEMMES.

AIR : Vive le vin de Ramponneau.

Pour des d'moiselles d' bonne maison,
C'est un rôle
Assez drôle,
Que d' tuer comme ça par trahison
Nos maris, sans rim', ni raison,
Zon.

UNE MARIÉE.

C' que nous faisons n'a pas d' nom;
Mais qu' ça soit juste ou non,
Un bon enfant, j'espère,
Sans s'inquiéter d' son goût,
Doit en tout
Et pour tout
Obéir à son père.

TOUTES.

Ainsi, mes sœurs, sans plus d' façon,
Puisque j'ons l'ord' de l' faire;
Par égard pour l' chef d'la maison,
Frappons, sans rime, ni raison,
Zon.

(Elles passent derrière le rideau.)

## SCÈNE XVI.

MADELEINE; L'AMOUR, caché.

MADELEINE, arrivant.

Il n'y a pas à tourner, il faut qu'il parte, qu'il s'éloigne.

AIR des Fleurettes.

Oui, d'un père barbare
Il fuira l' coup fatal;
Faut-il que j' m'en sépare,
Au moment!... C'est égal.
Ah! quels malheurs sont les nôtres!
Cher époux, fuis à jamais,
Ta femm' t'aime mieux loin que d' près.

L'AMOUR, à part.

Comme tant d'autres.

MADELEINE.

Ah! le voilà.

## SCÈNE XVII.

MADELEINE, PINCÉE.

PINCÉE.

Chère Madeleine!

MADELEINE.

Que viens-tu faire ici?

PINCÉE.

Belle demande!

MADELEINE.

Va-t'en!

PINCÉE.

Pourquoi?

MADELEINE.

Je te le dirai.

PINCÉE.

Dis donc.

MADELEINE.

Quand tu ne seras plus là; va-t'en.

PINCÉE.

Où?

MADELEINE.

Où tu voudras.

PINCÉE.

Mais encore?

MADELEINE.

Au bout du monde; tu seras encore trop près.

PINCÉE.

Trop près!... Madeleine!

MADELEINE.

Pincée...

PINCÉE.

J'entrevois une anguille sous roche.

MADELEINE.

Quelle anguille?

PINCÉE.

Tu ne m'as jamais aimé.

MADELEINE.

Moi?...

PINCÉE.

Toi.

MADELEINE.

Moi?...

PINCÉE.

Oui.

MADELEINE.

Mais...

PINCÉE.

Paix.

MADELEINE.

Ciel!

PINCÉE.

Dieu!

MADELEINE.

Tiens...

PINCÉE.

Qu'est-ce?

MADELEINE.

Vois.

PINCÉE.

Quoi?

MADELEINE, lui montrant son couteau.

Ça.

PINCÉE.

C'est?...

MADELEINE.

AIR: On va lui percer le flanc.

Un présent d' noc', mon enfant,
En plein plan.

PINCÉE.

Quel présent
Pour un tendre amant!

MADELEINE.

Que j' dois te faire secrétement,
Par ordre de mon père.

PINCÉE.

Par ordre de ton père?
Eh! quand donc ça, ma chère?

MADELEINE.

Quand je te verrai ronflant,
En plein plan.

PINCÉE.

Mais vraiment,
Ton père est charmant!

MADELEINE.

Ainsi, tiens, crois-moi, va-t'en.

PINCÉE.

C'est c' que j'ai d' mieux à faire.

Mais avant tout, jurons que distance, absence, intervalle, éloignement, rien ne pourra nous séparer.

MADELEINE.

AIR: Bon voyage, cher Dumolet.

Ah! nourris, mon ami, nourris
Les feux chéris,
Qui pour moi te consument;
Que toujours par l'espoir nourris,
Ils se rallument
Dans ton cœur épris.

PINCÉE.

Te planter là, tout juste à l'instant même
Où l'hyménée allait m'ouvrir tes bras;
C'est assez dur, et sur-tout lorsqu'on aime.
Mais quand j' s'rai mort en serai-je plus gras?
Ah! nourris, ma femme, nourris, etc., etc.

MADELEINE.

Ah! nourris, etc.

(Elle sort.)

## SCÈNE XVIII.

PINCÉE, seul.

Pardine! faut avouer que Madeleine m'a

rendu là un fameux service ; mais mes pauvres frères !... (On entend l'air : Dodo, l'enfant do.) Les v'là qui s'endorment.

AIR : Toujours seule, disait Nina.

N'est-il pas possible pourtant
Qu'à c' coup-là j'les dérobe ?
Mais, si je me montre un instant,
Tout comme eux, je la gobe.
Ah ! mon Dieu ! j'les entends ronfler,
Je n'ose plus remuer, ni souffler ;
J'les vois, hélas !
Dans d'vilains draps.
Mariez-vous donc après ça !

(On entend un grand coup de tam-tam ; Pincée jette un cri de frayeur.)

Ah ! (Il va se tapir dans un coin. — Aussitôt après le coup de tam-tam, les femmes échevelées traversent le théâtre, leur couteau à la main ; ensuite le rideau s'ouvre et laisse voir, dans un tableau magique, les femmes précipitées dans l'enfer, et les hommes montant au ciel ; le tableau disparaît.) Eh ben ! tout est parti ! Ah çà mais, je n'sais plus si j'dors, ou si je veille, moi.

## SCÈNE XIX.

### PINCÉE, L'AMOUR.

(L'Amour vient derrière Pincée, et lui donne une tape sur l'épaule.)

PINCÉE, effrayé.

Ahi !!!

L'AMOUR.

Ne crains rien, et suis-moi.

PINCÉE.

Où donc ça ? (A part.) Quand je l'disais !...

L'AMOUR.

Tu le sauras.

PINCÉE.

Mais...

L'AMOUR.

Suis-moi, te dis-je...

PINCÉE.

C'n'est pas l'embarras ! quelque part qu'vous me meniez, j'serai toujours aussi bien qu'ici.

L'AMOUR.

En ce cas, marchons.

PINCÉE, avec inquiétude.

Mais ma femme ?

L'AMOUR.

Je te conduis dans ses bras, tu vois en moi l'Amour.

PINCÉE.

L'Amour ! quoi ! vous seriez ce dieu ?... diable ! je ne me croyais pas en si bonne compagnie.

L'AMOUR.

Oui, mon cher.

AIR : Comme il m'aimait.

Je suis l'Amour, (*bis.*)
N'hésite donc plus à me suivre,
Je suis l'Amour. (*bis.*)

PINCÉE.

N'allez pas me jouer d'un tour,
Je n'suis pas encor las de vivre.

L'AMOUR.

Viens, qu'à ma foi ton cœur se livre,
Je suis l'Amour.

PINCÉE.

Je suis l'Amour.

(Ils montent sur un char qui les emmène tous deux.)

## SCÈNE XX.

(Le théâtre représente le vestibule de l'enfer.)

### L'AMOUR, PINCÉE, MADELEINE.

L'AMOUR.

Eh bien ! que dites-vous de ma manière de voyager ?

PINCÉE.

AIR des Compagnons de voyage.

Vous pouvez vous flatter vraiment
Que vos ch'vaux ont une fière allure.

MADELEINE.

Pour moi, j'n'ai pas vu de voiture
Aller encor si lestement. (*bis.*)

L'AMOUR.

Il me faut un bon attelage,
A moi, qui marche nuit et jour ;
Et jamais un jeune ménage
Ne craint ni cahot, ni naufrage,
Quand il est sûr d'avoir l'Amour
Pour son compagnon de voyage. (*bis.*)

(Quelques lutins viennent pour tourmenter Pincée.)

PINCÉE et MADELEINE.

Ah ! quel bonheur d'avoir l'Amour
Pour son compagnon de voyage !

PINCÉE, aux lutins.

Un instant, un instant, messieurs ; je ne suis pas de la maison, moi. (A l'Amour.) Dites-leur donc que je ne suis ici que comme amateur.

L'AMOUR ; d'un geste il éloigne les lutins.

AIR du vaudeville de l'Avare.

Que ton ame soit rassurée,
Ce sont les valets de Pluton.

MADELEINE.

Ma foi, j'n'aime ni leur livrée,
Ni leurs manières, ni leur ton.

PINCÉE, à part.

Le diable soit de son voyage !
M'fair' voir l'enfer de mon vivant !
J'ne l'verrai p't-êt'e que trop souvent,
Lorsque je s'rai dans mon ménage. (*bis.*)

MADELEINE, à l'Amour.

Je n'oublie pas la promesse que vous m'avez faite.

L'AMOUR.

Je la tiendrai : sur cinquante femmes, j'en ai

trouvé une bonne; il est juste qu'elle ait sa récompense; tu reverras ton père et tes sœurs.

MADELEINE.

Vous m'avez aussi promis de ne pas leur faire de mal.

L'AMOUR.

Ils en seront tous quittes pour la peur, et ce qui leur arrive n'est qu'une illusion, comme ce qui leur est arrivé depuis ce matin; mais ils méritent une bonne leçon, et je veux qu'ils sachent, avant de retourner là-haut, ce qu'il pourrait leur en coûter un jour, pour avoir fait une mauvaise action... Mais j'aperçois là-bas mon pauvre frère; comme il a l'air furieux!... quant à vous, mes enfants, amusez-vous à parcourir ces lieux.

PINCÉE.

Cela ne laisse pas que d'avoir l'air amusant!

MADELEINE.

Comment, tout seuls!

L'AMOUR.

Je vous confie mon arc; il vous servira de talisman, et j'irai vous rejoindre dans quelques instants.

(Il fait signe aux démons, qui se préparent à conduire Pincée et Madeleine.)

PINCÉE.

Est-ce que ces messieurs vont venir avec nous?

L'AMOUR.

Oui; par mon ordre, ils vous serviront de guides et de défenseurs.

PINCÉE.

Il a beau dire, leur figure ne me rassure pas du tout.

MADELEINE.

Ni moi non plus.

(Ils sortent en témoignant beaucoup de frayeur.)

## SCÈNE XXI.

L'AMOUR, L'HYMEN.

L'HYMEN, furieux.

Ah! je vous trouve enfin! C'est affreux! c'est indigne!... c'est un tour...

L'AMOUR.

Diabolique, n'est-ce pas?

L'HYMEN.

Comment! je quitte un moment la maison de Sournois pour aller présider à d'autres nœuds; je reviens, je cherche, personne dans la salle du banquet, personne dans la salle de danse! personne dans le dortoir! je questionne, et j'apprends toutes vos sottises.

L'AMOUR.

Je vous l'avais bien dit, mais vous m'avez défié.

L'HYMEN.

Il faut absolument que vous me rendiez mes nouvelles mariées.

L'AMOUR.

Eh! mon Dieu! je vous les rendrai, et, de plus, telles que je les ai prises, ce qui n'est pas mon habitude.

L'HYMEN, étonné.

Vraiment! voilà un trait qui me réconcilie avec vous.

L'AMOUR.

Eh bien! pour prix de notre réconciliation, je veux vous faire voir un spectacle nouveau pour vous.

L'HYMEN.

Quoi donc?

L'AMOUR.

L'enfer avec tous ses agréments. Je suis le maître ici pour vingt-quatre heures, et je veux vous faire les honneurs du pays.

L'HYMEN.

AIR: Le briquet frappe la pierre.

De Pluton voir le domaine
N'est pas un plaisir fort gai...
D'ailleurs, je suis fatigué.

L'AMOUR, riant.

Vraiment, vous me faites peine!
Jamais frais, jamais dispos,
Vous ne parlez que repos. (*bis.*)
Ce petit pélerinage
Ne vous fera pas de mal.
Et puisqu'un air glacial
Souffle dans chaque ménage,
Vous devriez de ce lieu
Emporter un peu de feu.

L'HYMEN.

Vous, respectez davantage
Les droits du nœud conjugal;
Ne soyez plus mon rival,
Et qu'enfin, devenu sage,
L'Amour d'être un boute-feu,
Ne se fasse plus un jeu. (*bis.*)

(Ils sortent.)

## SCÈNE XXII.

(Le théâtre change et représente l'enfer.)

TABLEAU GÉNÉRAL.

(Au changement de décoration, tout est en mouvement sur le théâtre; on y voit une foule de démons sous les traits les plus hideux et les formes les plus burlesques. On distingue un diable crocodile; des oiseaux énormes qui vomissent des flammes par le bec; des singes, des chats sous divers costumes; un Don Quichotte, à cheval sur Cerbère, se promène sur la scène. Bientôt tout change de face: on annonce l'arrivée des filles de Sournois; on les voit paraître, les unes par groupes, et traînées par des furies qui les tourmentent; les autres, portées par des monstres qui vomissent des flammes. Au milieu

d'elles, est l'ombre d'un des maris; il leur reproche leur crime et leur montre ses blessures. Leur supplice commence; les furies se passent les coupables d'un bout du théâtre à l'autre, et les précipitent dans un fleuve de feu, qu'on voit rouler au fond de la scène; Sournois lui-même est poursuivi par des démons et par un dindon qui, parodiant le vautour de l'Opéra, lui donne de grands coups de bec; dans le moment, un énorme squelette sort des gouffres de l'enfer, tenant par les cheveux deux groupes de Danaïdes; le théâtre s'éclaire entièrement par les flammes, qui s'élèvent de toutes parts, et la toile tombe sur un tableau général.)

FIN DES PETITES DANAIDES.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 1, boulevart d'Enfer.

# WERTHER,

OU

# LES ÉGAREMENTS D'UN CŒUR SENSIBLE,

DRAME HISTORIQUE EN UN ACTE, MÊLÉ DE COUPLETS,

PAR

MM. GEORGES DUVAL ET ROCHEFORT;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 29 septembre 1817.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

| | |
|---|---|
| WERTHER | M. Potier. / M. Saint-Félix. / M. Legrand. |
| CHARLOTTE | Mme Vautrin. |
| ALBERT, son mari, en habit jaune | M. Brunet. |
| VOLMAR, ami de Werther | M. Aubertin. |
| LOUSTIC, sonneur du village | M. Lefèvre. |
| FRITZ, valet de Werther * | M. Odry. |

La scène se passe dans un village aux environs de Munich.

---

Le théâtre représente une place de village; dans le fond, on aperçoit l'église de la paroisse; sur le devant, à gauche, l'auberge d'Albert, avec cette enseigne: AU GRAND-CERF. ALBERT, AUBERGISTE, LOGE A PIED ET A CHEVAL. A droite, auprès de la maison où loge Werther, un pavillon avec des fenêtres à jalousie.

## SCÈNE I.

(Au lever du rideau, le théâtre est vide, et l'on entend chanter par les villageois, qui sont censés dans l'église, le chœur suivant, qui ne doit être accompagné que par le son des cloches.)

AIR de Benoît.

O l'heureux jour
Que celui d'un hyménée,
Lorsque l'amour
Nous enchaîne sans retour!
Tendres époux,
Votre union fortunée
Sera pour nous
Le modèle le plus doux!
O l'heureux jour, etc.

LOUSTIC, paraissant.

Ma foi! v'là encore un mariage fait... J' dis qu' ça n'a pas été sans peine ni sans embûches... Mais enfin Charlotte est maintenant madame Albert, et, en ma qualité de sonneur de la paroisse, je peux bien dire que c'est moi qui me suis donné le plus de mouvement pour l'apprendre à tout le monde... Il est vrai que les mariages me conviennent beaucoup à moi.

AIR: Din don, din don.

Comme sonneur du village,
J'ai toujours eu des raisons
Pour prêcher le mariage
A tous nos jeunes garçons.
Si j' rencontr' quequ's imbéciles,
Je leur dis: Soyez dociles;
Din di, din don;
Allons, mariez-vous donc!
Din di, din don.

Du mariage au baptême,
Souvent l' temps n'est pas ben long;
Mais j' m'en applaudis tout d' même
En sonnant mon carillon...
Et j' dis au célibataire:
Puisque l'on est sitôt père!
Din di, din don;
Allons, mariez-vous donc!
Din di, din don.

Quoique ça, je ne me bornerai point à sonner les cloches pour deux particuliers de c'te volée-là; et ce soir, pendant le bal...

* Le rôle de Fritz doit être baragouiné en allemand; il dit toujours *ya* au lieu de *oui*.

## SCÈNE II.

LOUSTIC; FRITZ, avec l'accent allemand.

FRITZ, accourant, et tenant un habit sur son bras.

Maudit fou, va! Ai-je eu de la peine à m'en débarrasser!

LOUSTIC.

De quel fou parlez-vous donc, voisin?... Il y en a plus d'un dans le village, sans compter les imbéciles.

FRITZ, en colère.

Qu'est-ce que vous dites donc, toi?

LOUSTIC.

Je dis que M. Werther en tient aussi une fameuse dose.

FRITZ.

C'est vrai... il parle des étoiles et de Charlotte, des ruisseaux et du bonheur, du soleil et de l'amour... il est toujours perché dans le firmament.

AIR de Misère et Gaîté.

Le soir, sitôt que vient la brune,
Chacun le rencontre souvent,
Faisant des discours à la lune,
Qui sont emportés par le vent. (*bis.*)
L'amour et la philosophie
L'ont rendu sec comme un coucou...
Si ce garçon-là n'est pas fou,
Qu'appelle-t-on de la folie?

LOUSTIC.

Ah çà, mais à présent que v'là sa Charlotte mariée avec Albert, qu'est-ce qu'il prétend faire?

FRITZ.

Il prétend qu'Albert étant son meilleur ami, il ne peut pas trouver mauvais qu'il lui fasse des visites comme à l'ordinaire.

LOUSTIC.

En v'là une bonne, par exemple!

AIR: Larirette, larira.

On voit ben d' ces bons apôtres,
Qui, conservant leurs penchants,
Auprès des femmes des autres
Viennent faire les chiens couchants.
Vot' maît' m'a l'air d'un' bonne lame,
Mais Albert ne voit pas tout ça.
Ma foi, d'après cette raison-là,
Si l'amant est l'ami
De la femme,
Le pauvre mari,
Sur mon ame,
Sera ce qu'il pourra,
Larira.

FRITZ.

Qu'est-ce que vous chantez là?... Et la vertu de mon maître, la comptez-vous pour rien?... Lui, il soupirerait vingt-cinq ans, uniquement pour le plaisir de soupirer... Ah! vous ne le connaissez guère. Mais je m'amuse ici à causer, et M. Werther m'attend. Je viens de chercher à Munich cet habit auquel il dit qu'il tient beaucoup, et qu'il attend avec impatience. Ainsi je vous quitte... aussi bien la noce va sortir de l'église; et quand je songe au chagrin que cette cérémonie cause à M. Werther, au désespoir de mon malheureux maître... aux suites épouvantables... (Serrant la main de Loustic, d'un air sombre.) Bonsoir, Loustic. Ah! Jésus mengote!

(Il sort.)

## SCÈNE III.

LOUSTIC, seul.

Eh bien! est-ce que ça se gagne?... il vient de me souhaiter le bonsoir avec un air aussi frénétique que son maître, quasiment... Les drôles de gens!

## SCÈNE IV.

LOUSTIC, ALBERT, CHARLOTTE, PAYSANS, PAYSANNES.

CHŒUR D'ENTRÉE.

AIR du chœur du Nécessaire et le Superflu.

Célébrons l'époque chérie
Qui vous a tous deux réunis;
Songez au serment qui vous lie.
Que rien ne trouble dans la vie
Des nœuds aussi bien assortis.

LOUSTIC.

Voyez le plaisir qu'inspire
L'hymen qu'ici nous fêtons.

ALBERT.

Amis, à c' tendre délire
Mon cœur peut à peine suffire,
Et tout c' que je puis vous dire,
C'est que vous êtes tous bien bons.

CHŒUR.

Célébrons, etc.

ALBERT.

Mes amis, je vous suis bien obligé des vœux que vous faites pour mon bonheur; ma foi, il en arrivera ce qu'il pourra; mais une chose qui ne peut pas manquer d'arriver, c'est que vous êtes tous invités au repas de noces.

CHARLOTTE, modestement.

Oui, mes amis, et nous aurons le plaisir, Albert et moi...

ALBERT.

De vous offrir quelques bonnes bouteilles de vin du Rhin, pour vous aider à chanter mon mérite et les vertus de Charlotte.

LOUSTIC.

C'est entendu.

ALBERT.

Allez, mes amis, allez vous rafraîchir chez moi, en attendant la noce.

AIR d'une valse de Mozart.

Puisque c'est l' jour de mon hymen,

En mémoire
Il faut boire ;
Et que l'on nous trouve demain
Encor le verre en main

CHOEUR.

Puisque c'est l' jour de son hymen, etc.

(Loustic et les gens de la noce entrent dans la maison d'Albert.)

## SCÈNE V.

### ALBERT, CHARLOTTE.

ALBERT.

Quant à vous, madame Albert, car je peux maintenant vous donner ce nom, puisque votre bouche a prononcé l'*oui* fatal, il faut, avant tout, que je vous instruise des devoirs de votre état. Songez bien, madame, que vous venez de contracter un nœud qui n'est pas toujours couleur de rose; il y a des moments qu'il est furieusement couleur de souci.

CHARLOTTE, avec dignité.

Je le savais.

ALBERT.

Vous le saviez !... alors je ne vous apprendrai pas tant de choses que je croyais... De mon côté, je vous jure... mais, comme j'ai déja juré, cela ferait un double emploi... Notre hymen, qui s'est fait par inclination et avec l'ordre positif de votre tante, ne peut qu'être heureux! je vous aime, vous m'aimez, nous nous aimons, (parlant des paysans.) ils nous aiment !... et voilà plus d'amour qu'il n'en faut pour notre usage particulier.

CHARLOTTE.

Albert est mon mari, et ce titre, joint à mon innocence personnelle, lui garantit des jours sans nuage.

AIR : Il ne vient pas.

Mon cher époux, soyez tranquille,
Je vous chérirai sans détour ;
Et puis mon cœur est très facile
Aux impressions de l'amour.
Je sais bien qu'une femme sage,
Comme je le suis...

ALBERT.

Dieu merci !

CHARLOTTE.

Sur-tout après son mariage,
Ne doit aimer que son mari.

ALBERT.

Je sais que votre vertu est de la première qualité, et je m'y appuie en tant que de raison. Ah çà, mais j'y pense... pourquoi n'ai-je pas vu, à l'église, mon ami?... (regardant Charlotte.) ou, pour mieux dire, notre ami Werther?... car il est aussi le vôtre...

CHARLOTTE, soupirant.

Ah !

ALBERT.

Ma femme ! est-ce que vous ne lui auriez pas envoyé un billet de part ?

CHARLOTTE, attendrie, détournant les yeux.

Oh ! si.

ALBERT.

Oh ! si ?... Alors je ne vois pas trop pourquoi ce jeune homme qui m'honore, ainsi que vous, de son amitié, n'a pas jugé à propos d'être témoin de notre union conjugale... je ne présuppose point qu'elle le vexe.

CHARLOTTE.

A quel propos ?

ALBERT.

C'est ce que je dis... Au surplus, nous le verrons sans doute à table ; car il est bon convive, et boit sec.

CHARLOTTE, à part.

C'est le seul défaut qu'il ait, et je le lui ai souvent reproché.

## SCÈNE VI.

### LES MÊMES, LOUSTIC.

LOUSTIC, revenant.

Monsieur et madame Albert, toute la noce est là, qui vous attend, pour boire à votre santé.

ALBERT.

J'y vais.

AIR d'une valse de Mozart.

Puisque c'est l' jour de mon hymen,
En mémoire
Il faut boire ;
Et que l'on nous trouve demain
Encor le verre en main.

LOUSTIC.

Ce projet doit enchanter mon ame ;
En buvant toujours jusqu'à ce soir,
Aujourd'hui je n' verrai pas ma femme,
Et demain je n' pourrai plus la voir.

ENSEMBLE.

ALBERT.

Puisque c'est l' jour de mon hymen, etc.

LOUSTIC.

Puisque c'est l' jour de son hymen, etc.

## SCÈNE VII.

### WERTHER, FRITZ.

(Au moment où ils entrent, Werther, à moitié habillé, arrive avec précipitation, suivi de son domestique, qui porte son habit, et le lui passe pendant son monologue.)

WERTHER.

Il est inouï, pardieu ! qu'un homme naturellement sensible... Donne-moi l'autre manche... ne puisse se livrer un quart d'heure à la mélancolie profonde qui le subjugue, sans être étourdi des accents grossiers d'un tas de villageois, plus

étrangers les uns que les autres au sentiment de l'amour, et qui n'ont pas eu l'esprit de s'affliger une seule fois dans leur vie.

FRITZ, achevant de l'habiller.

Ce sont des misérables qui ne savent que rire, boire et chanter.

WERTHER.

S'ils souffraient comme moi, au moral... et au physique... Ah! à propos, n'est-ce pas aujourd'hui que Lolotte se marie?

FRITZ.

Ya, monsieur; c'est une affaire terminée; et les chants joyeux que vous venez d'entendre, étaient ceux des gens de la noce... Ah çà, mais on a dû être étonné de ne pas vous y voir?

WERTHER.

A la noce de Charlotte!... Et quelle mine, grand Dieu! voulais-tu que je fisse? quelle figure voulais-tu que j'y portasse?... N'est-ce pas assez de savoir que... sans être obligé encore d'être le témoin auriculaire?

FRITZ.

Vous l'aimez donc toujours?

WERTHER.

A la fureur! et tu dis donc qu'elle est mariée?

FRITZ.

Vous saviez bien que ça finirait par-là?

WERTHER.

C'est vrai.

FRITZ.

Que vous ne l'épouseriez pas!

WERTHER.

C'est encore vrai... et le diable m'emporte, si j'y ai jamais songé... Mais, je te le répète, mon ami, depuis qu'elle est à un autre, je ne suis plus à moi... Ah! Lolotte, ah! Lolotte, quel mal tu me fais!... depuis le jour... T'ai-je narré ma première entrevue avec elle?

FRITZ.

Deux cents fois à-peu-près.

WERTHER.

Eh bien, mon ami, ça va être pour la deux cent-unième.

FRITZ.

Mais, monsieur, je vous assure que je me rappelle parfaitement bien...

WERTHER.

Il est possible que tu te lasses de l'entendre... moi, je ne me lasse pas de te la répéter. C'était un lundi soir, à l'heure du goûter; l'adorable Lolotte était entourée d'une demi-douzaine de marmots, ses frères et sœurs, qu'elle dépassait de toute la tête; de manière que, sans beaucoup d'efforts, je distinguai du premier coup d'œil sa figure, qui me parut d'une beauté tranchante!... Après avoir distribué autant de tartines qu'il y avait d'enfants... et cela avec une grace, dont tu essaierais vainement de te représenter le simulacre, elle se mit à vaquer aux travaux qui caractérisent particulièrement le sexe dont elle fait partie.

AIR de la Nature.

Mon attachement commença
En lui voyant, d'une main leste,
Broder une petite veste
Pour donner à son grand-papa.
Elle était si gentille,
Moi, pas du tout subtil,
Je vis peu le péril...
Et l'amour vint de fil
En aiguille.

FRITZ.

A la bonne heure; mais qu'est-ce que vous comptez faire à présent?

WERTHER.

L'aimer par continuation.

FRITZ.

Et son mari?

WERTHER.

Je m'explique, d'un amour aussi honnête que concentré.

FRITZ.

Un amour platonique, comme vous dites quelquefois; j'entends.

WERTHER.

Je t'ai dit aussi que le soir de l'entrevue, il y eut un petit bal de société... oh! bien modeste; deux violons et le serpent de la paroisse. J'eus l'inappréciable bonheur de la faire valser... te figures-tu voir valser Lolotte? quelles délices de tenir entre ses doigts une créature aussi bien traitée par la nature!... Mon ami, si par évènement tu fais une connaissance, ne la laisse pas valser avec un autre, je ne te dis que ça.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, VOLMAR.

VOLMAR commence ce couplet dans la coulisse.

AIR du Journal du voyage.

Dépensant promptement mes jours,
Sans compter avec la folie,
Le plaisir me suivra toujours
Dans l'heureux chemin de la vie.
Joyeux épicurien,
Je ne redoute rien
Dans ce pèlerinage,
Si j'ai la gaîté pour soutien
Jusqu'au bout du voyage.

FRITZ.

Eh! c'est monsieur Volmar.

VOLMAR.

Lui-même... mon cher Werther, embrassons-nous.

WERTHER.

De bien bon cœur... Et qui t'amène dans ma solitude champêtre?

VOLMAR.

Deux motifs: l'un de te prévenir que le mi-

nistre, ne te voyant pas revenir à Munich, a jugé à propos de prendre un autre secrétaire, et que c'est moi qui t'ai remplacé.

FRITZ.

Là, monsieur, qu'est-ce que je vous avais dit?... voilà où votre passion vous mène.

WERTHER, d'un ton sévère.

Fritz, c'est bon; je vous invite, de la manière la plus formelle, à ne pas sourciller. (A Volmar.) Mon ami, je t'en félicite!... s'il etait dans ma destinée d'être réformé, je dois me soumettre aux décrets... de son excellence.

VOLMAR.

Je suis enchanté que tu prennes bien la chose.

WERTHER.

Il me semble que je ne pouvais pas la prendre autrement, ou ne pas la prendre du tout... et j'aime autant la prendre comme ça... Et le second motif de ta visite, Volmar?

VOLMAR.

Celui de t'emmener d'ici pour te guérir.

WERTHER.

Pour me...

VOLMAR.

Pour te guérir.

WERTHER.

Qu'est-ce que j'ai donc?

VOLMAR.

On m'a dit que... (Montrant sa tête.) Déménagée.

WERTHER.

On t'a dit que j'étais déménagé?

VOLMAR.

On m'a dit que tu étais devenu fou.

WERTHER.

Par exemple!

VOLMAR.

On dit que cette Charlotte, dont tu m'as si souvent parlé dans tes lettres, t'a fait perdre la tête.

WERTHER.

Oui! eh bien! si tu veux conserver la tienne, je ne te conseille pas de la regarder. Avec ton petit air, regarde-la, et tu m'en diras des nouvelles.

VOLMAR.

Moi?... Oh! sois tranquille, je suis à l'épreuve.

AIR de l'Opéra-Comique.

Amant volage, amant léger,
Et vainqueur de plus d'une belle,
De maîtresse j'aime à changer...
Au plaisir seul je suis fidèle.
Faisant la cour en tapinois
A mainte blonde, à mainte brune,
J'en adore trente à-la-fois,
Pour n'en aimer aucune.

WERTHER.

Il en adore trente à-la-fois, et il n'en aime aucune... De manière que tu les portes toutes dans ton cœur, ensemble ou séparément.

VOLMAR.

Comme tu dis.

WERTHER.

Mon ami, je te souhaite bien du plaisir; mais je ne conçois pas comment on peut s'amuser à rire de tout. Il n'y a, selon moi, de véritable gaîté que celle qui est enfantée par un profond sentiment.

AIR du Galoubet.

Sans sentiment, (*bis.*)
Comment veux-tu donc que l'on prouve
Que l'on possède un cœur aimant?
Malheur à qui me désapprouve!
Un homme est mort, lorsqu'il se trouve
Sans sentiment.

VOLMAR.

Pour moi, j'en ai fort peu, et je ne m'en porte pas plus mal.

WERTHER.

O être peu philosophe!... la nature champêtre n'a donc jamais parlé à ton cœur, Volmar?

VOLMAR.

Ma foi, non.

WERTHER.

Ma foi, non! Quoi! tu ne t'es jamais trouvé dans une campagne émaillée de fleurs fanées à demi, pendant une soirée d'automne? Tu n'as jamais examiné la feuille veloutée de l'arbre de Jupiter, lorsque, jaunie par le souffle impétueux du zéphyr septentrional, elle tombe, inclinée par son propre poids, dans les vagues écumeuses du ruisseau paisible de la vallée solitaire, entraîné au sein du vaste Océan, où elle rencontre son tombeau?... Ah! si tu savais comme alors, à l'aspect ravissant de la nature en deuil, et prête à revêtir la robe glacée des frimas, l'ame s'épanouit aux impressions tardives d'un amour prématuré, et se balance avec délices dans le vague indécis de la mélancolie...

VOLMAR, à Fritz.

Il l'est au premier degré. (Haut.) Ainsi, mon ami, d'après tout ce que tu viens de me dire, tu penses...?

WERTHER.

Je pense que ton cœur n'étant pas monté au diapason du mien, il ne peut pas exister d'harmonie entre nous... Je te laisse blasphémer seul contre la sensibilité, et je vais errer dans la campagne. Blasphème, mon ami, blasphème; quant à moi, j'erre.

VOLMAR.

Que dis-tu?

WERTHER.

Je dis, j'erre...

(Il sort.)

## SCÈNE IX.

VOLMAR, FRITZ.

VOLMAR.

Je ne m'attendais pas à le trouver aussi avan-

cé, et je ne sais comment faire pour lui rendre la raison.

AIR du vaudeville du Diable en vacances.

Si c'était un amant français,
Sa tendresse me ferait rire ;
Si c'était un époux anglais,
Je ne craindrais pas son délire :
Il reviendrait facilement,
Et serait bientôt raisonnable.
Mais lorsqu'un profond sentiment
Remplit le cœur d'un Allemand,
S'il faut le guérir (*bis.*), c'est le diable !

FRITZ.

Mais c'est qu'il a déja un pied dans l'abîme ; et j'ai bien peur, entre nous, qu'il ne finisse par un vilain coup d'éclat.

VOLMAR.

Tu crois ?

FRITZ.

Encore hier, je l'ai surpris se promenant à grands pas, une main dans sa poche, et l'autre les bras croisés... et puis il disait, avec un accent pénétré : « Albert, tu as voulu causer ma « mort ; eh bien ! tu y as réussi. » Lorsque j'allais l'interrompre, il m'envoyait à tous les diables.

VOLMAR.

Quel moyen pourrions-nous employer ?

FRITZ.

Cherchez, et j'exécuterai.

VOLMAR.

Ma foi ! nous n'avons pas le choix dans cette circonstance, et je n'en vois guère d'autre que de le faire consigner par le mari de Charlotte.

FRITZ.

Ah bien ! oui... Vous ne savez donc pas qu'Albert est un autre imbécile qui n'a pas plus de caractère ?... Il se ferait un scrupule de chagriner son ami Werther.

VOLMAR.

C'est à ce point-là ?

FRITZ.

Oui, monsieur.

VOLMAR.

Eh bien ! nous lui monterons la tête ; nous lui ferons sentir les conséquences...

FRITZ.

C'est ça... et tâchez sur-tout de le rendre assez jaloux pour renvoyer mon maître.

VOLMAR.

AIR de la Monaco.

Laisse-moi faire,
Et ne crains rien ;
Nous réussirons, je l'espère ;
Mais le mystère
Est le moyen
De mener cette affaire
A bien.

FRITZ.

Vous voyez l'état de mon maître ;
Emmenons-le pour le sauver ;
Il faut le faire disparaître,
Si nous voulons le conserver.

ENSEMBLE.

VOLMAR.

Laisse-moi faire, etc.

FRITZ.

Laissons-le faire, etc.

FRITZ.

Mais il faudrait trouver un instant, seul, le confiant Albert, afin de lui faire sa leçon... Eh ! mais, justement, voilà toute la noce qui sort du Grand-Cerf ; Charlotte est en tête... Si vous voulez la voir, retirons-nous un peu à l'écart.

(Ils se cachent derrière le bosquet.)

## SCÈNE X.

LES MÊMES ; CHARLOTTE, un panier sous le bras ; LOUSTIC, LES PAYSANS et LES ENFANTS.

(Tous les paysans entrent en dansant.)

REPRISE DU CHOEUR.

Puisque c'est le jour de leur hymen,
En mémoire, etc.

CHARLOTTE.

Ainsi, voilà qui est convenu ; vous reviendrez ce soir pour le bal.

VOLMAR, à Fritz.

Comment ! c'est là l'objet ?

FRITZ.

Ya, monsieur, c'est ce gros maman-là.

VOLMAR, bas.

Ah ! mon cher Fritz, allons vite trouver Albert... Mon pauvre ami Werther est, pardieu ! bien plus fou que je ne croyais.

(Ils passent derrière les villageois, et entrent dans l'auberge.)

LOUSTIC, aux paysans.

Vous l'avez entendu, messieurs et mesdames ? nous sommes invités à rester à table depuis ce soir jusqu'à demain : ainsi partons tout de suite, pour revenir plus tôt.

CHOEUR.

AIR de Gille en deuil.

Nous termin'rons gaîment un' fête,
Qui déja ne commenc' pas mal ;
Et pour qu'elle soit plus complète,
Nous reviendrons tous pour le bal.

LOUSTIC.

Il est just' qu' chacun se retire ;
Aux mariés nous d'vons des soins :
Ils ont peut-êtr' queuqu' chose à s' dire,
Et ces chos's-là s' dis'nt sans témoins.

TOUS, en sortant.

Nous termin'rons, etc.

## SCÈNE XI.

CHARLOTTE, ENFANTS.

CHARLOTTE, préparant des tartines.

Venez, maintenant, mes enfants.

L'UN DES ENFANTS.

Et notre déjeuner, Lolotte?

CHARLOTTE.

Heureux petits mortels!... ils ne pensent qu'à boire et à manger, tandis que moi... Grand Dieu! pourquoi m'as-tu pourvue de ces funestes charmes?...

L'ENFANT.

Eh bien, Lolotte?

CHARLOTTE.

C'est juste, approchez.

TOUS.

Nous voilà.

(Ils se groupent autour d'elle. Charlotte leur distribue leur déjeuner.)

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, WERTHER.

WERTHER, s'élançant de la coulisse.

Groupe!... aussi intéressant que pittoresque, ne vous dérangez pas, restez exactement comme vous êtes!

UN ENFANT.

Ah! voilà notre bon ami Werther!

WERTHER.

Oui, ton ami, votre bon ami à tous... Ah! Lolotte, que n'êtes-vous leur mère, et que ne suis-je votre adjoint? Mais continuez à leur donner la collation. Vous la leur donniez aussi le jour... *néfaste*... où mes yeux se croisèrent pour la première fois avec les vôtres!... C'étaient aussi du pain et des confitures. Vous eûtes la bonté de m'en offrir une tartine. Je me le rappellerai long-temps, ce jour! J'étrennais ce frac bleu, cette veste canarie. Ils ne m'ont point quitté depuis; ils ne me quitteront jamais.

CHARLOTTE.

Jamais!

WERTHER.

Jamais! du moins, tant que ce cœur effervescent, dont le délire encore irrité par la résistance... Ah! Lolotte, tu ne sais pas au juste le nombre des larmes que renferme l'œil d'un personnage sentimental!

CHARLOTTE.

J'en ai bien quelque idée; mais il me semble que vous auriez pu ne pas attendre que je fusse mariée, pour venir me débiter cette déclaration un peu tardive, vu que les occasions ne vous ont pas manqué.

WERTHER.

Il est vrai, sur-tout lorsque nous passions des soirées entières... Mais je pense que je n'ai encore rien donné à ces enfants: tenez, petits, voilà des pistaches, des diablotins; et allez voir là-dedans si j'y suis.

LES ENFANTS.

Merci, bon ami.

WERTHER.

Allez, allez.

(Il les pousse assez rudement dans la maison, en leur donnant son pied dans le derrière.)

## SCÈNE XIII.

WERTHER, CHARLOTTE.

WERTHER.

Faut toujours prendre les enfants par la douceur; ils sont bien gentils. Je vous rappellerai donc, Charlotte, les soirées que nous passions ensemble à regarder la lune et les étoiles.

CHARLOTTE, à part.

Quel homme j'ai perdu là par sa propre faute!

WERTHER.

Mais c'est fini; vous êtes la femme d'un autre; le notaire y a passé; c'est après la cérémonie que je vous parle... Dieu veuille seulement que vous ayez fait un bon marché!

CHARLOTTE.

J'espère qu'Albert est un bon homme.

WERTHER.

Absolument; et, toutes réflexions faites, c'est lui qui vous convenait le mieux. Par exemple, je ne dis pas qu'il vous aime à la rage; je ne crois pas: mais, à cela près, vous pouvez être sûre de passer avec lui, dans une douce alternative de tristesse et d'ennui, des jours filés par l'indifférence conjugale... Je souhaite que cela vous amuse; mais j'en doute, s'il faut vous parler franchement.

CHARLOTTE.

On ne se marie pas pour ça.

WERTHER.

Ah! voilà, vous m'en direz tant.

CHARLOTTE.

Mais enfin, j'espère que vous aurez maintenant plus de raison, et que vous cesserez de m'aimer, cher Werther!

WERTHER.

Cher Werther!... ah! mes oreilles sont-elles bien ouvertes?... Cher Werther!... c'est la première fois que vous accolez cette épithète à mon nom patronimique... Je crains d'avoir mal entendu; si cela vous était égal de répéter, Lolotte?

CHARLOTTE, avec abandon.

Eh bien! oui, cher Werther.

WERTHER, hors de lui.

Voilà deux fois qu'elle le dit, ô ciel! et avoir attendu pour cela le soir de ses noces!

CHARLOTTE.

Puisque le mot m'est échappé, il n'y a plus à

revenir là-dessus ; d'ailleurs cet amour ne peut nous mener à rien.

WERTHER.

Et c'est bien ce qui en fait le charme.

CHARLOTTE.

AIR de la Tyrolienne.

Ah! qu'il est doux de s'aimer de la sorte!
On fait durer tant qu'on veut le plaisir.
Flamme d'amour est, dit-on, bientôt morte;
Mais celle-ci, c'est à n'en plus finir.

WERTHER.

Femme vraiment étonnante,
Je ne puis que t'admirer!
Plus ta sagesse m'enchante,
Et plus je dois t'adorer!
Quel bonheur!... Eh quoi!
Je vivrais pour toi!
Tu l'as dit, je croi;
Répète-le-moi...
Ah! mon cœur cède à la pente
Qui l'entraîne près de toi.

ENSEMBLE.

CHARLOTTE.

Ah! qu'il est doux, etc.

WERTHER.

Femme vraiment étonnante, etc.

( Werther se jette aux genoux de Charlotte. )

CHARLOTTE.

Werther, que faites-vous?

WERTHER, toujours à genoux.

Il y a long-temps que je ne sais plus ce que je fais.

CHARLOTTE, se retirant vers la maison.

Relevez-vous donc.

WERTHER.

N'y prenez pas garde; je suis bien comme ça.

CHARLOTTE.

Laissez-moi!...

WERTHER.

Impossible à mon cœur.

CHARLOTTE.

Laissez-moi, vous dis-je.

WERTHER.

Deux mots encore, Lolotte; ça ne te mènera pas loin.

CHARLOTTE, le poussant rudement à terre.

Pas un seul.

(Elle entre chez elle.)

## SCÈNE XIV.

WERTHER, seul, se relevant et s'essuyant les genoux.

Ma foi, elle a mis de la dignité... oh! mais excessivement de dignité... N'importe, elle m'adore, c'est l'essentiel... et, comme elle a trop de vertu pour... que j'ai moi-même trop de délicatesse, je n'ai qu'une voie pour sortir de perplexité; et au moyen d'une légère mixtion de soufre et de salpêtre... Oh! là là! qu'est-ce qui te passe par la tête?... Eh bien! eh bien! Werther, tu dis que tu sais aimer, et tu ne sais pas mourir!... Allons, du courage, et songe que quand on a passé par toutes les épreuves du sentiment, la mort n'est autre chose que le délassement de l'homme sensible.

ALBERT, dans l'intérieur de la maison.

Messieurs, vous avez beau dire, je ne puis m'y décider.

WERTHER.

Mais j'entends résonner la voix d'Albert... Retirons-nous; je ne me sens pas d'humeur à dialoguer avec lui.

(Il sort.)

## SCÈNE XV.

ALBERT, VOLMAR, FRITZ, sortant de l'auberge.

ALBERT.

Non, messieurs, je ne puis me résoudre à lui faire ce mauvais compliment-là. Werther est mon ami, il est l'ami de ma femme; je connais leur délicatesse mutuelle, et je vous assure qu'il n'y a pas le moindre danger pour moi.

VOLMAR.

A la bonne heure; mais, si vous continuez à le recevoir, empêcherez-vous les propos des médisants?

ALBERT.

Qu'est-ce que ça me fait?

VOLMAR.

Que diable! songez donc à votre réputation; songez qu'on va crier.

ALBERT.

On criera tant qu'on voudra; je me boucherai les oreilles, et je ne renverrai pas de chez moi un homme qui ne m'a encore rien fait.

FRITZ, bas à Volmar.

Hein! est-il d'une bonne composition?

VOLMAR.

Mais encore!

ALBERT.

C'est inutile.

AIR de Papa Bec.

Non, non,
Laissez-moi donc!
Werther nous aime,
Et nous l'aimons de même.
Non, non,
Laissez-moi donc!

VOLMAR.

Mais vous avez donc perdu la raison?

ALBERT.

Croyez-vous qu'Albert
Ne soit pas expert?
En vain, de concert,
Chacun le dessert;
Mon ami m'est cher;
Pourtant j'y vois clair:

Je connais Werther
Comme mon *Pater*.

ENSEMBLE.

VOLMAR, FRITZ.

Non, non;
Croyez-nous donc!
Et s'il vous aime,
Il vous trompe de même.
Non, non;
Croyez-nous donc!
Et rendez-vous enfin à la raison.

ALBERT.

Non, non,
Laissez-moi donc!
Werther nous aime.
Et nous l'aimons de même.
Non, non,
Laissez-moi donc!
Ne venez point me troubler la raison.

VOLMAR.

Quoique bien connu
Pour être ingénu,
Qui vous aurait cru
Aussi prévenu?
Si le plan conclu
N'est pas résolu,
J'en suis convaincu,
Vous serez... perdu.

ENSEMBLE.

Non, non, etc.

VOLMAR.

Eh bien! si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour lui.

ALBERT.

Comment ça?

VOLMAR.

Je veux bien convenir que Werther aime votre femme en tout bien, tout honneur.

ALBERT.

Mais c'est que ça ne peut pas être autrement.

VOLMAR.

Alors que deviendra notre malheureux ami?... Livré continuellement à une passion qu'il se reproche, n'ayant ni l'espoir, ni l'envie de séduire celle qui en est l'objet, sa mélancolie augmentera nécessairement.

FRITZ.

Sa tête, qui est déja fêlée, se cassera tout-à-fait.

VOLMAR.

Et vous aurez à vous reprocher cela toute votre vie.

ALBERT.

Fallait me montrer la chose comme ça d'abord; j'aurais entendu raison.

VOLMAR.

Ainsi vous consentez?

ALBERT.

Du moment que c'est pour son bien... mais je vous prie d'être bien persuadés que ce n'est pas par jalousie.

FRITZ.

Vous en êtes incapable.

VOLMAR.

Ah çà, prenez bien garde de vous laisser séduire par ses grandes phrases, ses protestations.

ALBERT.

Soyez tranquille... à présent que je vois qu'il y a effectivement du danger pour lui à rester plus long-temps, je l'aime trop pour ne pas le chasser sans rémission.

FRITZ.

Justement, je l'aperçois.

VOLMAR.

Nous vous laissons avec lui; sur-tout point de ménagement, ferme! bon homme. (A part, à Fritz.) Et nous, allons tout disposer pour le prompt départ de mon trop sensible ami.

(Ils sortent.)

## SCÈNE XVI.

ALBERT, WERTHER.

ALBERT.

Ah! voilà une vilaine commission.

WERTHER, en entrant.

Allons, c'est un parti pris... et dès que la nuit aura montré sa figure couverte d'étoiles... que le spectre livide de la lune...

ALBERT.

Ah! te voilà, Werther... je suis bien aise de te rencontrer.

WERTHER, d'un air sombre.

Cela me fait bien plaisir aussi.

ALBERT.

Tant mieux; nous avons à jaser.

WERTHER.

Jasons.

ALBERT.

Il y en a d'aucuns qui prétendent que mon mariage te déroute, et que tu pourrais bien avoir...

WERTHER.

Quoi?...

ALBERT.

L'intention...

WERTHER.

De?...

ALBERT.

Me...

WERTHER.

Fi donc!...

ALBERT.

AIR: Le luth galant.

Je vais, mon cher, te parler sans détours:
J'ai des amis qui m'répètent tous les jours
Que Charlotte est l'objet qu'en s'cret ton cœur adore;
Que tu l'aimais jadis...

WERTHER.

Pardieu! je l'aime encore.

ALBERT.

Eh quoi! tu l'aim's encore?

WERTHER.

Je l'aimerai toujours! (*bis.*)

ALBERT.

Et tu me le dis à moi?... Écoute donc, Werther.

WERTHER.

Qu'est-ce que tu me veux? laisse-moi; je suis occupé à...

(Il regarde du côté de la demeure de Charlotte.)

ALBERT.

C'est à cause de ça. Comment, tu me dis ça, à moi, Albert?

WERTHER.

A qui veux-tu donc que je le dise?... Je le dis à toi, parceque je te connais, que je sais que cela ne te tourmente guère; que tu te fies à moi. (Il lui serre la main.) Et enfin, si tu ne t'es pas aperçu de mon amour, c'est que tu n'as pas voulu t'en apercevoir; tu y a mis de la mauvaise volonté, allons.

ALBERT.

Non. Au fait, pour ce qui me regarde, ça m'est égal, et je n'ai pas peur; mais le respect humain, vois-tu, mon ami; et je ne me soucie pas qu'on me montre au doigt

WERTHER.

Par exemple, tu n'es guère philosophe; vraiment je te croyais plus philosophe que ça.

ALBERT.

Qu'est-ce qu'on est donc, quand on est philosophe?

WERTHER.

Quand on est philosophe on a la satisfaction de se dire à soi-même: Je suis philosophe; et une fois qu'on a dit cela, il semble que... au contraire, vois-tu l'avantage? Alors, tout ce qui vous arrive, eh! bien, vous vous y attendez... Est-ce que je sais?... Laisse-moi donc tranquille; d'ailleurs demande-le à tous les maris de ta connaissance; ils te diront ce qu'ils sont, quand ils sont philosophes.

ALBERT.

Ça les regarde... quant à moi, si j'ai avant mon mariage fermé les yeux sur bien des choses, il est à présent de ma dignité d'y voir clair, et de ne pas tolérer que ma moitié soit aimée par le tiers et le quart; aussi vais-je prendre un parti.

WERTHER.

Est-ce que tu ne l'as pas déja pris?

ALBERT.

C'est-à-dire... je voulais te demander... comptes-tu rester toujours ici?

WERTHER.

Je ne vois pas trop où je pourrais aller.

ALBERT.

Eh bien! si ça t'est égal, ne viens plus chez moi... sans façon.

WERTHER, avec surprise.

Mon ami me chasse donc?

ALBERT.

Non, je te prie seulement de t'en aller.

WERTHER.

Qu'est-ce qui te prend donc aujourd'hui?

ALBERT.

Ta santé exige que tu changes d'air... voilà la saison, va aux eaux, tu ne feras pas mal de voyager.

WERTHER.

Me séparer de toi, ce ne serait encore rien: mais me séparer de ta femme!... de ta Lolotte; car enfin c'est ta Lolotte.

ALBERT.

Sans doute; c'est parceque c'est ma Lolotte; si c'était la Lolotte d'un autre... Écoute, Werther, je n'ai pas sucé le lait d'une tigresse, et je sais ce qu'on doit d'égards à un amour taquiné... Je te permettrai donc encore la vue de mon épouse.

WERTHER, avec feu.

Généreux mortel, tu me fais passer du comble du malheur à l'extrême félicité! Je te remercie de la transition.

ALBERT.

Oui, mais pour aujourd'hui seulement, et à cause que ça ferait jaser, si on ne te voyait pas à la noce. Mais, demain, plus de Charlotte; c'est fini... Appelée à d'autres fonctions...

## SCÈNE XVII.

ALBERT, WERTHER, CHARLOTTE.

ALBERT.

Vous arrivez fort à propos, Charlotte, pour faire vos adieux à notre ami Werther.

CHARLOTTE.

Il nous quitte?

WERTHER.

Albert, mon ami, a pensé qu'il fallait, pour ma santé, que je voyageasse, que je changeasse d'air.

CHARLOTTE.

Et vous allez en changer?

ALBERT.

Il ne peut qu'y gagner, Charlotte.

CHARLOTTE, attendrie.

Et nous nous reverrons... quand?...

WERTHER.

J'ai le pressentiment que... pas du tout.

CHARLOTTE.

Le terme est éloigné?

WERTHER.

A perte de vue.

CHARLOTTE.

Quand je m'étais accoutumée...

WERTHER.

Quand c'était pour moi une habitude...

CHARLOTTE.

De vous voir à chaque...

WERTHER.

De vous contempler à tout...

CHARLOTTE.

Moment...

WERTHER.

De la journée.

(Ils se prennent les mains et se regardent avec passion.)

ALBERT, attendri.

Et c'est moi, barbare homme, qui désunis deux cœurs aussi bien faits l'un pour l'autre!... Mes amis, mes bons amis, je sens que je vous afflige, je partage votre affliction; mais, Werther, mets-toi à ma place.

WERTHER, vivement.

Je le veux bien.

ALBERT.

Non, non. Il faut que ça soit comme ça.

WERTHER.

Ce bon Albert!... et j'aurais pu songer à le... Charlotte, aimez l'époux que le ciel vous a donné; c'est bien la meilleure pâte d'homme!...

ALBERT.

Faire mon éloge!... et dans un pareil moment! Werther, tu n'avais que mon amitié...

WERTHER.

C'était déja pas mal comme ça.

ALBERT.

Emporte avec toi mon estime; va-t'en, car je m'attendris à un point...

WERTHER.

Soit... je m'en vais... mais promets-moi...

ALBERT.

Tout ce que tu voudras; mais va-t'en.

WERTHER, regardant Charlotte.

Promets-moi de la rendre singulièrement heureuse!

CHARLOTTE, à part.

Noble jeune homme! il songe à tout.

WERTHER, à Albert.

Entends-tu bien, Albert, singulièrement heureuse! C'est toi que je charge de sa félicité; tu m'en réponds sur ta tête.

ALBERT.

Rien n'y manquera.

WERTHER.

Maintenant je puis partir. (Il veut prendre la main de Charlotte, mais elle lui indique Albert.) Ah! c'est vrai; je ne pensais pas plus à lui que s'il... mais je suis sûr qu'il ne me refusera pas cela; vous allez voir, Charlotte... A propos, Albert, tu permets qu'en la quittant j'imprime sur cette main... potelée?

ALBERT.

Comment donc, mon ami! je t'y engage; imprime, imprime.

WERTHER.

Quel caractère!

CHARLOTTE.

Quelle impression!

ALBERT.

Quelle épreuve!

WERTHER.

C'est la première, Albert, foi d'honnête homme.

ALBERT.

Je le crois.

WERTHER, baisant la main.

Ce sera la dernière fois.

ALBERT.

Je l'espère.

WERTHER, à lui-même.

Heureux Werther! tu as senti palpiter sa main sous tes lèvres. Lolotte, dès cet instant tu es à moi.

CHARLOTTE.

Songez devant qui vous êtes.

WERTHER, montrant Albert.

Du moment qu'il le permet.

ALBERT.

Touchant spectacle! je n'y puis résister; et mes larmes...

WERTHER.

Ainsi donc, tâchez d'être heureux; faites votre possible pour l'être; pour moi... Oh! moi! Il est un lieu désert... mes amis!... Aujourd'hui... chargé de la rosée du ciel!... Demain, ou après-demain, couché dans la neige!... Actuellement encore!... Sois en deuil, ô nature!... et dans les espaces imaginaires!... Pèlerin fatigué... cherchant un asile pour reposer sa tête et ne le trouvant pas, le pèlerin... Adieu, adieu, mes véritables amis!

ALBERT, le ramenant.

Reviens, Werther!... Embrassons-nous tous les deux... Vois, cruel ami! à quel état de dépérissement tu réduis ma Lolotte. Ma foi, je n'y tiens plus, embrassons-nous tous les trois.

(Ils forment un tableau. Charlotte sort. Werther veut suivre Charlotte; Albert le retient.)

## SCÈNE XVIII.

### WERTHER, ALBERT.

ALBERT.

Oh! elle est partie.

WERTHER, criant.

Albert! Albert! il me reste une grace à te demander.

ALBERT.

Laquelle?

WERTHER, d'un air sombre.

Je pars à l'instant.

ALBERT, toujours attendri.

Tu feras bien.

WERTHER.

Mes pistolets de voyage sont à Munich.

ALBERT.

J'en ai à ton service.

WERTHER.

Apporte-les-moi, Albert.

ALBERT.

Immédiatement.

(Il entre chez lui.)

## SCÈNE XIX.

WERTHER; FRITZ, peu après.

WERTHER, se promenant à grands pas, les bras croisés.

Au fait, je vous le demande : qu'est-ce que la vie?... Qu'on me fasse l'amitié de me dire ce que c'est que la vie! Un sentier tortueux parsemé de ronces et d'épines, dans lequel on ne peut naturellement faire un pas sans s'emberlificoter les jambes. C'est, pardieu! bien la peine... (Ici Fritz paraît.) Ah! te voilà, Fritz!... Apporte-moi, dans ce pavillon, papier, plume et encre.

FRITZ.

Oui, monsieur.

WERTHER, à part.

Il est dans l'ordre que je fasse part à mes amis et connaissances... A propos, et du vin.

FRITZ.

Comme à l'ordinaire?...

WERTHER.

Non, plus qu'à l'ordinaire... beaucoup plus qu'à l'ordinaire... J'ai besoin de prendre des forces pour le voyage que je médite.

FRITZ, à part.

Albert nous a tenu parole. (A Werther.) Vous suivrai-je, mon cher maître?

WERTHER.

Non, ça te mènerait trop loin.

FRITZ, lui prenant la main.

Avec vous, mon bon maître, j'irais jusqu'au bout du monde.

WERTHER.

O attendrissant dévouement de la part d'un être sorti de la classe basse de la société!... Eh bien! les voilà ces domestiques, que nous nous permettons d'appeler nos valets!... (Voyant revenir Albert.) Va chercher ce que je t'ai dit.

(Fritz sort.)

## SCÈNE XX.

ALBERT, WERTHER.

ALBERT, tenant un pistolet.

J'ai pourtant la paire; mais je n'ai trouvé que celui-là.

WERTHER.

Est-il au moins d'un effet sûr?

ALBERT.

Tout ce qu'il y a de plus fin.

WERTHER.

Effectivement, il me semble bien poli.

ALBERT.

C'est Charlotte qui en a ôté la poussière.

WERTHER.

De sa main?

ALBERT.

Propre.

WERTHER.

O ange terrestre!... Tu ne l'auras pas essuyé pour rien. (Prenant la main d'Albert.) Albert, je le garderai peu.

ALBERT.

Tant que tu voudras.

WERTHER, d'un air troublé.

Confiance qui m'honore, mais dont je n'abuserai point... Tu l'auras plus tôt que tu ne penses... Laisse-moi, Albert.

ALBERT.

Qu'as-tu donc?... Tu as l'air altéré!

WERTHER.

En effet, j'ai soif!...

ALBERT.

Tu n'as pas l'air si serein que ce matin.

WERTHER.

Je suis tout aussi serein que toi. Va-t'en, laisse-moi; va-t'en.

(Albert rentre.)

## SCÈNE XXI.

WERTHER; FRITZ, dans le pavillon.

WERTHER.

Eh bien, Werther, tu voulais mourir de sa main!... Précisément elle s'est donné la peine de nettoyer ce tube avec lequel... Par conséquent elle y a touché... Alors c'est absolument comme si... Plains-toi donc, je te le conseille!

(Pendant les deux scènes précédentes, la porte et la croisée du pavillon sont restées ouvertes; on a vu Fritz apporter le papier, etc., et garnir la table de bouteilles de vin; cela fait, il ferme la croisée, et aborde Werther.)

FRITZ.

Monsieur, tout est prêt.

WERTHER.

C'est bon... Va-t'en; il faut que je sois seul.

FRITZ, à part.

Il me semble qu'il a les yeux encore plus hagards que de coutume. Allons prévenir M. Volmar de ce qui se passe.

WERTHER.

Seulement je voulais te dire, quand tu entendras du bruit, je serai visible... visible pour tout le monde.

FRITZ.

Ça suffit, je m'en vas.

WERTHER.

Il me semble que je te paie pour ça.

(Fritz sort. — La nuit.)

## SCÈNE XXII.

WERTHER, seul.

Allons consommer mon destin. (On entend la

ritournelle du chœur.) Aussi bien j'entends la musique, et le diable m'emporte si j'ai le cœur à la danse... (Il s'approche du pavillon; monté sur la dernière marche, il se retourne du côté du public.) Et vous, jeunes gens de tout âge, de tout sexe, de toutes conditions, qui êtes susceptibles d'éprouver les chagrins qu'entraine nécessairement un amour tant soit peu contrarié; vous voyez, le remède est tout simple, à-peu-près immanquable; il est philosophique, économique, et à la portée de toutes les fortunes; il faudrait ne pas avoir six francs dans sa poche... Puisse mon exemple lui donner une certaine vogue! et tant pis pour ceux qui n'en profiteront pas: je m'en lave exactement les mains.

(Il ferme la porte du pavillon en dedans.)

## SCÈNE XXIII.

LOUSTIC et TOUS LES VILLAGEOIS entrent en scène en chantant et en valsant; ALBERT et CHARLOTTE sortent à la fin du couplet.

CHOEUR.

AIR du vaudeville de Turenne.

Allons, faut valser;
C'est bien permis quand on s' marie:
Moi, c'est ma folie,
Et je voudrais toujours danser.

LOUSTIC.

On n' se lasse pas,
Lorsque l'on valse avec tant d' graces,
De faire des pas,
Et sur-tout de former des passes.

ALBERT, à Charlotte.

Voilà tous les conviés... J'espère, Charlotte, que vos yeux ont eu le temps de sécher.

REPRISE DU CHOEUR.

Allons, faut valser, etc.

ALBERT.

Comment!... des illuminations, Dieu me pardonne!

LOUSTIC.

Il n'y a rien de trop beau pour vous, pour madame Albert.

ALBERT, bas à Charlotte.

Vous voyez, Charlotte, ce que font pour nous ces braves gens? Tâchez d'y correspondre par une gaîté tout au moins factice.

CHARLOTTE, soupirant.

Hélas!

ALBERT.

C'est bien. Serrez votre mouchoir, et en avant deux.

LOUSTIC, à part, en s'en allant.

Allons, mon ami Loustic, t'es l' sonneur de la paroisse, v'là le moment du carillon.

(Il sort.)

## SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, excepté LOUSTIC.

ALBERT, à Charlotte.

Allons, madame, composez votre figure pour la circonstance, et songez que tout le monde a les yeux sur nous; marquez la mesure, et tenez bien votre aplomb.

(Tous les paysans se rangent des deux côtés du théâtre; Albert et Charlotte, au milieu, commencent le menuet; peu après on entend un coup de pistolet. Tout le monde paraît effrayé.)

ALBERT.

AIR d'Aline.

D'où peut venir tout ce vacarme?

CHARLOTTE.

Qui donc ici répand l'alarme?

FRITZ et VOLMAR, qui sont arrivés après le coup.

C'était, je crois, le bruit d'une arme?

CHARLOTTE, à son mari.

Dieu! quel soupçon! mon cher Albert!
Si c'était notre ami Werther!

TOUS.

L'ami Werther!

(Volmar ouvre la porte du pavillon; on aperçoit Werther occupé à boire; il est gris, et tient encore une bouteille; il sort du pavillon.)

## SCÈNE XXV.

LES MÊMES, WERTHER.

CHOEUR.

Oui, c'est Werther! (*ter.*)

WERTHER.

Eh bien!... qu'est-ce que c'est donc que ce tapage-là?... On n'a pas une minute pour se tuer, ici.

CHARLOTTE.

Malheureux! vous auriez pu songer...?

WERTHER.

J'allais m'y mettre, et je m'étais encouragé avec un ou deux verres de champagne.

CHARLOTTE.

Un ou deux?

ALBERT.

Il en aurait bu cinquante, Charlotte, qu'est-ce que ça vous fait?

VOLMAR.

Ah çà, mais le bruit que nous venons d'entendre?

## SCÈNE XXVI.

LES MÊMES; LOUSTIC, une mèche à la main.

LOUSTIC.

J' dis que ma boîte a joliment fait son effet, tout d' même... J'espère, messieurs, mesdames, que vous n'oublierez pas l'artificier?

VOLMAR, à Fritz.

Fais avancer la voiture. (Fritz sort un instant. — Volmar, arrachant le pistolet à Werther.) As-tu perdu la tête?

WERTHER.

Pas encore; mais ça ne sera pas long, si tu veux bien permettre...

(Il cherche à reprendre le pistolet.)

VOLMAR.

Non pas, non pas.

WERTHER.

Volmar, es-tu mon ami?

VOLMAR.

Oui.

WERTHER.

Mon véritable ami?

VOLMAR.

Sans doute.

WERTHER.

Laisse-moi disposer de mon individu... je me suis trop avancé pour reculer.

FRITZ, paraissant.

Voilà la voiture.

VOLMAR, l'emmenant.

Allons, Werther, prends congé de la compagnie.

WERTHER, se débattant.

Et de quel droit?

VOLMAR, l'entraînant malgré lui; il est aidé par Fritz.

Je te le dirai plus tard; viens toujours.

WERTHER.

Tu vois, Lolotte, qu'il y a force majeure... mais rassure-toi, je ne suis pas homme à en démordre. Albert, si tu étais bon enfant, comme je t'ai connu autrefois, tu permettrais à Charlotte de m'accompagner un petit bout de chemin.

ALBERT.

Va te promener, par exemple!

WERTHER s'est échappé des mains de Volmar au moment de monter en voiture; il revient comme un furieux sur le bord du théâtre.

C'est égal, nous nous reverrons, Lolotte; il est un autre monde, où les amants vexés dans celui-ci...

CHARLOTTE, essuyant une larme.

Oh! oui, bien vexés.

WERTHER.

Je vais t'y attendre... et là, réunis...

CHARLOTTE.

Pour jamais.

WERTHER.

Narguant l'autorité maritale...

ALBERT.

En v'là assez.

WERTHER.

Nous nous abreuverons des torrents d'une éternelle félicité... Adieu... pour la quinzième fois... Je vais retenir ma place dans l'éternité, et tu me trouveras au séjour des ombres... quand tu viendras faire un tour aux Champs-Élysées.

(Ici Fritz entraîne Werther dans la coulisse.)

ALBERT.

Je vous en prie, monsieur Volmar, veillez sur lui; dites-lui qu'il me donne souvent de ses nouvelles; vous savez combien je l'aime; mais tâchez que je ne le revoie plus. Le voilà encore.

VOLMAR.

C'est pour la dernière fois.

(Ici Werther reparaît dans une voiture qui traverse le théâtre.)

WERTHER, au public, par la portière.

Arrêtez, cocher.

(Volmar monte avec lui.)

AIR de Figaro.

Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
Que l'amour a fait gémir!
Par mes souffrances cruelles
Puissé-je vous attendrir!
Werther ne demande aux belles,
Pour prix de tous ses malheurs,
Que des larmes ou des pleurs.

TOUS.

Werther ne demande, etc.

(La voiture se met en mouvement. Charlotte se trouve mal dans les bras d'Albert. Tous les paysans lèvent les mains au ciel. Le rideau tombe sur ce tableau.)

FIN DE WERTHER.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
nº 4, boulevart d'Enfer.

# LE BÉNÉFICIAIRE,

## COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN UN VAUDEVILLE,

PAR

## MM. THÉAULON ET ÉTIENNE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 26 avril 1825;

et devant la Cour, à Saint-Cloud, le 10 mai, même année.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

| | |
|---|---|
| L'ESSOUFFLÉ, vieux souffleur, caractère gai et original. | M. POTIER. |
| Mme L'ESSOUFFLÉ, son épouse..... | Mme BARROYER. / Mme COULEAU. |
| PALMA, leur fille..... | Mlle MÉLANIE. |
| EUGÈNE, commis aux Assurances, amant de Palma.... | M. PAULIN. |
| M. DE LA TIRADE, acteur tragique..... | M. CAZOT. |
| Mlle ZÉPHIRINE, danseuse à réputation..... | Mlle FÉLICIE. |
| DU BÉMOL, célèbre chanteur..... | M. BOSQUIER. |
| MILORD DES COULISSES, caricature anglaise dans le bon genre..... | M. TOUSEZ. |
| M. DESROZIERS, jeune homme à la mode ..... | M. VICTOR. |
| UN RÉGISSEUR THÉATRAL..... | M. BRUNET. |
| UN JOCKEI ANGLAIS, au service de Mlle Zéphirine..... | M. CHARLES. |
| LE DOMESTIQUE de du Bémol..... | M. GEORGES. |
| LE DOMESTIQUE de M. de la Tirade..... | M. OSSARD. |
| DEUX ACTEURS DE TRAGÉDIE, habillés à la romaine. | |
| SIX COMPARSES, *idem*. | |

La scène se passe à Paris.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un appartement fort simple.

### SCÈNE I.

Mme L'ESSOUFFLÉ, PALMA.

MADAME L'ESSOUFFLÉ, appelant.

Palma! Palma!

PALMA, entrant.

Me voilà, maman!

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Que faisiez-vous donc dans la salle à manger?

PALMA.

Maman, je distribuais des billets pour la représentation de ce soir.

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

La recette va-t-elle bien?

PALMA.

Oh! nous aurons beaucoup de monde.

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Ah! c'est bien heureux que le public se soit décidé à venir!... Votre père, M. l'Essoufflé, n'a jamais pu réussir à rien, et je craignais... Mais enfin, le mérite finit tôt ou tard par être récompensé; et quoi qu'il soit dur, pour des gens qui ont de la fierté dans l'ame, d'avoir recours à des bénéfices... voilà votre mariage assuré maintenant... car vous allez avoir une dot...

PALMA.

Ne croyez pas que ce soit M. Eugène qui ait demandé une dot au moins!... c'est M. Baboulard, son père.

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Et son père a raison, mademoiselle... Quand on veut se mettre en ménage, il faut avoir de argent. M. Eugène a une place, c'est vrai; mais neuf cents francs par an, ce n'est pas le Pérou! d'ailleurs, une place aux Assurances, ce n'est pas sûr... Et puis il faut qu'une demoiselle bien née, comme vous l'êtes, je m'en vante, puisse tenir son rang dans la société où elle est appelée à vivre... Ah! si votre père avait voulu me croire, avec l'éducation qu'il avait reçue, il pouvait prétendre à tout au théâtre! (Palma paraît étonnée.) Je l'aurais fait nommer régisseur, et peut-être bien directeur de quelque troupe de département; mais il a toujours aimé mieux rester dans son trou de souffleur; il a fait le philosophe!... comme s'il y avait moyen de l'être avec des appointements de douze cents francs par an... Où en serait-il aujourd'hui si, par mon amabilité et par mes prévenances, je ne lui avais fait jadis beaucoup d'amis?...

PALMA.

Et ce sont des amis véritables, puisqu'ils vous ont fait obtenir cette représentation... Elle ira, dit-on, à dix-sept mille francs; les places sont triplées, et les premiers talents de nos théâtres sont réunis pour ce bénéfice.

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Et pourquoi? parceque ces premiers talents, je les ai tous connus dans les départements, quand ils voyageaient... Lorsque votre père était malade, c'était moi qui le remplaçais dans son trou; et j'ai eu l'honneur de souffler les premiers sujets de tous les théâtres. Aussi se sont-ils empressés de se rendre utiles à quelqu'un qui leur a été souvent nécessaire... Entre artistes, il faut se soutenir... ils jouent pour nous ce soir... et j'irai applaudir pour eux.

PALMA.

Quoi, maman, vous serez là ce soir?

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Sans doute, mademoiselle; j'ai déja commandé, sur la recette, un chapeau rose avec des marabouts!

PALMA.

Et moi, maman?

MADAME L'ESSOUFFLÉ, avec dignité.

Mademoiselle, les jeunes personnes bien élevées ne sauraient trop avoir de l'économie, de l'ordre et de la modestie. Vous... (On sonne dehors.) Mais qui sonne si fort? allez voir.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, DEUX DOMESTIQUES, UN JOKEI, avec des livrées différentes.

PALMA, qui est allée ouvrir la porte.

Maman, ce sont trois domestiques.

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Faites entrer. (Aux domestiques.) Qu'est-ce qu'il y a pour le service de ces messieurs?

LE DOMESTIQUE DE DU BÉMOL.

C'est ici monsieur l'Essoufflé?

MADAME L'ESSOUFFLÉ, fièrement.

Vous parlez à son épouse, messieurs.

LE DOMESTIQUE DE LA TIRADE.

Madame, M. de la Tirade, mon maître, qui joue ce soir à votre bénéfice, m'envoie demander cinquante billets de parterre pour enlever ses finales; il se sent un peu indisposé.

MADAME L'ESSOUFFLÉ, étonnée.

Cinquante billets de parterre! mais ça fait une somme considérable.

LE DOMESTIQUE DE DU BÉMOL.

Madame, M. du Bémol, qui chante ce soir dans votre représentation, desire avoir cent billets de parterre pour faire soutenir sa voix... il s'est enrhumé ce matin au bois de Boulogne.

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Qui est-ce qui le priait d'y aller, au bois de Boulogne? cent parterres! ce monsieur plaisante. (S'adressant au Jockei.) Et vous?

LE JOCKEI.

Moi, médème... c'était le miss Zéphirine, qui devait danser dedans le Zéphir de la Flore, qui demandait à vous, médème, cent cinquante billets de pâterre, pour faire applaudir ses enrées dans le ballette.

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Cent cinquante billets!

LE JOCKEI.

De pâterre, yès, médème.

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Ah! cette demoiselle peut se dispenser de faire ses entrées dans le ballet! ce n'est pas la danse qui fait la recette; on se passera de mademoiselle Zéphirine.

PALMA.

Mais, ma mère...

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Taisez-vous, c'est une indignité!... cent cinquante billets pour la danse, cent pour le chant, cinquante pour la tragédie; c'est une infamie!

PALMA.

Mais songez qu'il le faut.

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Il le faut! il le faut! trois cents billets! non, mademoiselle, non, il ne le faut pas! Messieurs, vous direz à ceux qui vous envoient que je suis très fâchée, mais que tous les billets sont vendus.

AIR : Sortez, mes amis, sortez.

(A part.)

Ils n'auront point de billets!
Je n'y consentirai jamais,
Non, jamais! (*bis.*)
Sans cesse je m'en voudrais.

(Haut.)

Allez, messieurs les valets,

Temoignez-leur mes regrets,
Je voudrais (*bis.*)
Avoir encor des billets!

PALMA.

Mais songez, ma mère,
Que dans leur colère...

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Je n'écoute plus rien.

PALMA.

Ma mère, songez-y bien.

LES TROIS VALETS.

L'accueil est aimable!
Quelle dame affable!

MADAME L'ESSOUFFLÉ, aux valets.

Vous m'avez entendu.

LES TROIS VALETS.

Oui, } tout leur sera rendu.
Yes, }

ENSEMBLE.

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Vous n'aurez point de billets, etc.

LES TROIS VALETS.

Ils n'auront point de billets,
Pour eux quel fameux soufflet!
Non, jamais (*bis.*)
On ne leur fit pareil trait.
Nous allons, en bons valets,
Et sans faire de paquets,
Sans délais, (*bis.*)
Leur parler de ses regrets.

PALMA.

Ils n'auront point de billets.
Pour eux quel fâcheux soufflet!
Non, jamais, (*bis.*)
On ne leur fit pareil trait, etc.

(Les domestiques sortent.)

## SCÈNE III.

### Mme L'ESSOUFFLÉ, PALMA.

PALMA.

Ah! maman, qu'avez-vous fait? si cette dame et ces messieurs allaient se fâcher?

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Qu'ils se fâchent.

PALMA.

Mais s'ils allaient faire manquer la représentation? s'il fallait rendre la recette?

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Ah bien oui! rendre la recette! les artistes sont trop heureux de se montrer devant une belle société. (On entend une ritournelle.) Ah! voilà monsieur mon mari... C'est bien heureux!

(Elles remontent la scène, pour aller au devant de l'Essoufflé.)

## SCÈNE IV.

### LES MÊMES, L'ESSOUFFLÉ.

L'ESSOUFFLÉ.

AIR: C'est ma philosophie (ROBIN DES BOIS).

Je ne suis qu'un vieux souffleur,
Et toujours avec honneur
Ma tâche fut remplie;
Mais, n'avoir pas pour défaut
D'souffler le froid et le chaud,
C'est ma philosophie. (*bis.*)

Dans ce monde, en vérité,
On ne voit que vanité
Et que forfanterie;
Pour moi, savoir avouer
Que souffler n'est pas jouer,
C'est ma philosophie. (*bis.*)

PALMA.

Bonjour, papa.

L'ESSOUFFLÉ.

Bonjour, ma petite Palma, bonjour. Dis donc, ma bonne femme, qui dirait, à nous voir, que cette belle fille-là c'est à nous deux?

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Ah! mon Dieu, vous êtes bien guilleret, ce matin.

L'ESSOUFFLÉ.

Ce matin comme hier soir, comme hier matin, comme avant-hier soir...

PALMA.

Comme tous les jours.

L'ESSOUFFLÉ.

Elle a raison; comme tous les jours. Est-ce que vous m'avez jamais vu triste, madame l'Essoufflé? Quand je quittai la maison paternelle pour aller courir le monde, mon père me dit: « Monsieur mon fils, allez droit votre chemin, et vous arriverez quelque part. » Je me mis en route dans la droite ligne, ce n'est pas ma faute si je suis tombé dans un trou.

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Vous pouviez aller si loin.

L'ESSOUFFLÉ.

Je ne te dis pas non, mais je n'y étais pas mal dans ce diable de trou: aussi j'y suis resté, tant que les yeux ont été bons et que le souffle a donné. Ce n'est pas l'embarras, le souffle y est encore, mais les yeux ont déménagé; et dès que j'ai vu que je n'y voyais plus rien, je me suis dit: « Mon vieux l'Essoufflé, pour l'intérêt des beaux arts, il faut te retirer; car, puisque la mode est venue aujourd'hui de n'apprendre ses rôles qu'à moitié, un bon souffleur est la cheville ouvrière d'une bonne administration dramatique. » Ce n'est pas pour me vanter, mais je me suis fait citer dans mon temps... Personne n'avait comme moi le talent de saisir le moment où l'acteur n'allait plus savoir que dire. Et comme je lui lançais le vers! zit!... Je me rappellerai toute

ma vie la représentation que feu M. Lekain vint donner à Carcassonne... C'était en...

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Ah! il y a long-temps.

L'ESSOUFFLÉ.

Oui, il y a long-temps... La date n'y fait rien... Il jouait Orosmane... Dans un moment de passion, je le vois qui hésite... *Zaïre, vous pleurez!* que je lui crie, à voix basse, comme ça... *plus fort: Zaïre, vous pleurez!* et ce mot qu'il allait oublier, fit la réputation de M. Lekain... à Carcassonne. Eh bien! il ne fut pas reconnaissant... après la représentation, il me dit que je l'avais soufflé mal à propos, et que c'était un temps qu'il prenait.

PALMA.

Ils sont tous comme ça.

L'ESSOUFFLÉ.

Tous! Quand on les souffle, ils vous disent: Ne soufflez pas, et quand on les laisse aller, ils vous crient: Soufflez donc! Est-ce que je ne les connais pas?... C'est égal, je ne suis pas fâché d'avoir pris ce pauvre M. Lekain sur le temps... C'était un joli acteur!

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Ah? joli!

L'ESSOUFFLÉ.

Pas joli de figure, mais...

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Laissons cela... Êtes-vous assuré que rien ne peut faire manquer cette représentation?

L'ESSOUFFLÉ.

Sois donc tranquille, je reviens du théâtre; les affiches sont posées, des affiches superbes, des caractères de trois pouces de haut! On paierait, rien que pour voir l'affiche. (Il fait le simulacre de lire l'affiche.) Aujourd'hui, après trente ans de service... Vois-tu comme ça dispose bien le public... On dit: comment, ce pauvre homme! il y a trente ans qu'il est dans... ça intéresse... J'ai vu des personnes qui en avaient la larme à l'œil... après trente ans de service, au bénéfice d'un vieux souffleur, qui a soufflé Lekain, Préville, Molé, Brizard, Fleury, Dugazon, Larochelle, etc., etc. (Ils sont là une douzaine de gaillards qui en valent bien d'autres.) La reprise de... (La tragédie.) Suivie de la reprise de... (L'opéra-comique.) On finira par la reprise de... (Le ballet... )

MADAME L'ESSOUFFLÉ, impatientée.

La reprise, la reprise...

L'ESSOUFFLÉ.

Quoi! la reprise?... je sais bien que ce n'est pas du neuf, mais j'espère que ces reprises-là ne seront pas des reprises perdues... Et puis, des talents recommandables!... Il faut être juste, ils y ont mis une grace; un empressement... Voilà pourtant comme nous sommes, nous autres artistes.

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Ah! dites-moi, m'avez-vous gardé une place?

L'ESSOUFFLÉ.

Oui, bobonne! une place pour toi, et une pour ma petite Palma.

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Et où cela, s'il vous plaît?...

L'ESSOUFFLÉ.

Dans l'orchestre des musiciens: ma fille, entre la flûte et la clarinette; et toi, bobonne, entre la basse et le trombonne.

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Comment, monsieur...

L'ESSOUFFLÉ.

Silence! je ne veux pas qu'on souffle le mot aujourd'hui: j'ai besoin de méditer sur la petite fortune qui m'arrive, afin d'en régler l'emploi. Nous disons que nous comptons sur...

PALMA.

Dix-sept mille francs... Tout est loué.

L'ESSOUFFLÉ.

Dix-sept mille francs, sans compter les cadeaux. Eh bien! dix mille francs pour la dot de notre chère fille, et le reste, ma foi... vive la joie et les artistes!

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Et les marabouts!

L'ESSOUFFLÉ.

Oui: la joie, les artistes et les marabouts!

## SCÈNE V.

LES MÊMES, EUGÈNE, des lettres à la main.

EUGÈNE.

Bonjour, monsieur l'Essoufflé; madame, je vous présente mes respects; ma chère Palma... (Il lui baise la main.)

PALMA.

Comme vous êtes venu tard aujourd'hui!

EUGÈNE.

Nous avons tant d'ouvrage aux Assurances!

L'ESSOUFFLÉ.

Qu'est-ce que tu portes là, monsieur du Phénix?

EUGÈNE.

Trois lettres pour vous: le portier me les a remises.

L'ESSOUFFLÉ.

Des demandes de billets, apparemment. Lisez-moi ça, à vous trois; je n'ai pas mes besicles. (Il distribue les lettres.)

EUGÈNE.

Celle-ci est de M. de la Tirade... Ah! mon Dieu! (Il lit.) « Mon cher l'Essoufflé, je suis dé-« sespéré de faire manquer votre représenta-« tion; mais il vient de me prendre une mi-« graine si forte qu'il me sera impossible de « jouer. »

L'ESSOUFFLÉ.

Allons donc, je connais ces migraines-là!

c'est encore une petite visite qu'il demande. Faire manquer mon spectacle !... je jouerai plutôt moi-même. A force de souffler la tragédie, il m'en est resté quelque chose.

PALMA, après avoir ouvert l'autre lettre.

Ah ciel ! celle-ci est de M. du Bémol : (Elle lit.) « Monsieur, faites changer l'opéra, je suis trop « enroué pour compromettre ce soir ma réputa- « tion. »

L'ESSOUFFLÉ.

A l'autre !... et où veut-il donc que je trouve un opéra maintenant ?

MADAME L'ESSOUFFLÉ, ayant pris lecture de sa lettre.

Et un ballet ? mademoiselle Zéphirine vous fait faux-bond comme les autres.

L'ESSOUFFLÉ.

Comment, ma danseuse me fait faux-bond ! On dirait qu'ils se sont donné le mot... mais tout n'est pas encore désespéré... ceci, je le vois, n'est que le résultat d'un moment d'humeur, une contrariété dramatique... il ne faut pas se tenir pour battu : je vais faire visite à mes acteurs, et je ferai si bien qu'ils joueront, ou qu'ils diront pourquoi.

PALMA, à part.

Si j'osais le lui dire !

L'ESSOUFFLÉ, à sa femme.

Comment trouves-tu ça ? M. de la Tirade... un vieux camarade de province... un homme qui ne savait jamais un mot de ses rôles... j'en ai joué plus de trente pour lui... et M. du Bémol, que j'ai vu dans les choristes à Troyes, en Champagne, où il chantait, lui sixième, les *combattons* et les *marchons*, à raison de cinquante centimes par jour... Il me semble encore l'entendre dans Lodoïska : *Venez, mes belles, suivez-nous !* Il criait, comme un enragé : *Suivez-nous ?* et il était toujours derrière les autres... Et cette petite demoiselle Zéphirine ! que j'ai fait débuter à Carpentras, dans le ballet de *la Fille mal gardée !*

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

C'est bon, c'est bon, au lieu de parler, il faut agir.

L'ESSOUFFLÉ.

Comme tu dis... il faut agir... et comme a dit M. Racine : « Il faut des actions et non pas des paroles. » Eh bien, laissez-moi faire, et vous, mes enfants.

AIR des Trois Cousines.

Ne perdez pas toute espérance,
Je cours visiter mes acteurs,
Vous connaissez mon éloquence ;
Je souffle le rire et les pleurs.
Oui, je vais attendrir leur ame.

PALMA.

J'aurai, je l'espère, un époux.

EUGÈNE.

J'aurai, je l'espère, une femme.

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Et moi, j'aurai des marabouts.

ENSEMBLE.

Ne perdons pas toute espérance,
Je vais / Allez } visiter { mes / vos } acteurs,
Vous connaissez mon / Nous connaissons votre } éloquence,
Je souffle / Vous soufflez } le rire et les pleurs.

(Ils sortent.)

# ACTE SECOND.

Le théâtre change et représente un salon bien décoré, chez M. de la Tirade, acteur tragique. Une table, sur laquelle est un pâté et tout ce qu'il faut pour déjeuner ; à droite, plusieurs fauteuils dans l'appartement.

## SCÈNE I.

LA TIRADE, Mlle ZÉPHIRINE, UN DOMESTIQUE.

(La Tirade entre à droite.)

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Mademoiselle Zéphirine.

(Il sort.)

ZÉPHIRINE, entrant par le fond.

Ah çà ! vous avez reçu ma lettre, mon cher ami, c'est bien convenu, nous ne jouons pas ce soir pour ce bénéfice.

LA TIRADE.

Oh ! il n'y a pas de risques ; mon domestique vient d'aller porter ma lettre à M. l'Essoufflé... je lui annonce qu'il ne doit pas compter sur la tragédie... je suis horriblement malade, vous voyez.

ZÉPHIRINE, souriant.

Bien certainement... mais n'oubliez pas que vous dînez chez moi... J'aurai quelques amis intimes ; du Bémol, le chanteur, que je veux faire entrer dans notre petite vengeance contre la femme revêche de ce pauvre souffleur... et le jeune lord qui va venir vous voir, et que je vous recommande ; il desire prendre des leçons d'éloquence.

LA TIRADE.

Vous l'avez prévenu que je n'en donne pas à moins d'une guinée le cachet.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Une guinée ! l'éloquence est donc aussi chère

que la danse? il ne me paye pas davantage les graces que je lui donne.

LA TIRADE.

Vous en avez tant, belle Psyché, que vous pouvez les lui passer à bon compte; vous êtes sûre de vous rattraper sur la quantité.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Je ne croyais pas la tragédie si galante.

LA TIRADE.

Il y a de la tragédie qui n'est pas aimable du tout... Nous avons quelques vieux Romains qui ne sont pas sociables avec leurs prétentions... Moi, je suis tragique, mais je ne suis pas fier; et puis j'ai des talents, et alors je suis naturellement modeste.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Mais à propos, mon cher, où irez-vous donc cette année?

LA TIRADE.

Je l'ignore... je suis en marché avec Bordeaux... mais Lille m'a fait des offres... cependant, je crois que je me déciderai pour Marseille, si je ne m'arrange pas avec Strasbourg... du reste, ça m'est égal; mon talent est toujours mon compagnon de voyage, et j'ai de l'agrément par-tout où je veux bien me transporter.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

C'est comme moi; mais il faut en convenir.

AIR de Blanchard.

C'est l'Angleterre (*bis.*)
Qui nous vaut le plus d'agrément,
Pour une danseuse légère,
Notre meilleur département,
C'est l'Angleterre. (*bis.*)

C'est l'Angleterre (*bis.*)
Qui récompense nos efforts;
Et qui nous donne sur la terre
Nos tilburys et nos milords?
C'est l'Angleterre. (*bis.*)

LA TIRADE.

C'est vrai, au moins!... et dire qu'il n'y a pas moyen d'aller en représentation dans ce pays?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

J'y vais bien, moi!...

LA TIRADE.

Quelle différence, les jambes des danseurs parlent toutes les langues... il n'y a qu'à regarder; un entrechat!... cela n'a pas besoin de traduction. (On entend parler en dehors.) Mais qu'est-ce donc que j'entends? (Criant.) Je n'y suis pour personne.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, MILORD, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Vous ne pouvez pas entrer, monsieur.

MILORD, paraissant.

Je entrerai, goddam!

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Ah! c'est milord des Coulisses.

MILORD.

Yes, miss, c'était moi-même.

LA TIRADE, à son domestique.

Je n'y suis pour personne!... excepté pour milord.

(Le valet sort.)

MILORD.

Monsieur de la Tirade, je venais de la part de miss Zéphirine, que voilà, pour le enseignement de le le... éloquence.

LA TIRADE.

Jeune milord, je suis tout à vous.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, à milord.

J'ai averti monsieur, et vous pouvez commencer dès aujourd'hui à vous instruire... mais, je vous prie, milord, que l'éloquence ne vous fasse pas oublier la danse.... songez que je vous attends.

AIR : Encor cette équipée.

Un dîner délectable
Pour nous est apprêté,
Puis, en sortant de table,
Nous aurons l'écarté.

ENSEMBLE.

Un dîner délectable, etc.
Oui, nous aurons un écarté.

(Zéphirine sort.)

## SCÈNE III.

LA TIRADE, MILORD.

LA TIRADE.

Nous disons donc, milord, que vous voulez apprendre l'éloquence.

MILORD.

Yès, monsieur de la tragédie... le éloquence... pour le parlement... Milord Brikbrock, mon père, il avait voulu faire de moi un bon orateur, et je venais prier vous de rendre à moi cette petite service.

LA TIRADE.

Vous ne pouviez mieux vous adresser... Il paraît que vous êtes riche?

MILORD.

Yès, beaucoup riche, excessivément riche.

LA TIRADE.

Allons, commençons la leçon; j'ai fait dire que je n'y étais pour personne, même pour le prince de... qui vient me voir tous les jours... nous ne serons pas dérangés. (On entend du bruit en dehors.) Quel est donc ce bruit? (Les portes s'ouvrent, on aperçoit l'Essoufflé.) Ah! mon Dieu! c'est ce maudit l'Essoufflé.

(Il se jette dans un fauteuil, couvre le pâté avec une serviette, et feint d'être indisposé.)

## SCÈNE IV.

LES MÊMES; L'ESSOUFFLÉ, LE DOMESTIQUE.

L'ESSOUFFLÉ, se débattant contre le domestique.

Je vous dis que j'entrerai.

LE DOMESTIQUE, l'empêchant d'entrer.

Monsieur n'est pas visible, il est malade.

L'ESSOUFFLÉ.

S'il est malade, raison de plus pour que je le voie... je suis un peu médecin., (Il entre, le domestique referme les portes... Apercevant la Tirade.) Eh! le voilà ce cher ami!... Eh bien, mon pauvre garçon, on dit que tu es indisposé... (il regarde la table où est le déjeuner.) que tu ne peux pas jouer... et j'accours (non pas guidé par mon bénéfice, je n'y pense déja plus, que veux-tu? c'est un bénéfice perdu), mais pour m'informer de ta santé, de ta chère santé. Ce pauvre ami! (Il lui prend la main.) comme tu es moite!... diable, il ne faut pas jouer avec ça... c'est-à-dire, il ne faut pas badiner avec ça.

LA TIRADE.

Milord, prenez un siège.

MILORD.

Ne faites pas attentionne... je vous prie.

L'ESSOUFFLÉ, d'un air doctoral à Milord.

Il n'est pas bien.

MILORD, à part à l'Essoufflé.

Ce était singulière... le indispositionne il lui était venue tout subitement.

L'ESSOUFFLÉ, à part à milord.

Ah! cela lui est venu tout de suite... Je vous crois, milord, ces indispositions-là le prennent toutes de même... (A lui-même.) C'est bon à savoir. (Haut à la Tirade.) Vois pourtant comme on est méchant!... Ne vient-on pas de me dire, au théâtre, qu'il y avait mauvaise volonté de ta part, et que c'était parceque tu n'étais pas sûr de l'effet que tu devais produire dans ton rôle.

LA TIRADE, piqué.

Qui est-ce qui a osé dire cette impertinence-là?

L'ESSOUFFLÉ.

Oh! mon Dieu, tout le monde... jusqu'aux figurants.

LA TIRADE.

Ce n'est pas parceque je suis modeste, mais je suis toujours sûr de mon talent, moi...

L'ESSOUFFLÉ, d'un air moqueur.

N'est-ce pas? tu es toujours sûr de ton talent... c'est parbleu bien ce que je leur ai dit... Je suis son ami, messieurs, j'ai l'honneur d'être son ami... il ne me ferait pas un trait comme celui-là... c'est lui qui doit faire la recette de ma représentation; car, sans blesser ta modestie, c'est toi qui aurais fait ma recette... et alors j'ai soutenu que tu étais malade... (Regardant le pâté.) et je vois bien que je ne me suis pas trompé.

LA TIRADE.

Sans cela, aurais-je refusé de jouer?

L'ESSOUFFLÉ.

Non; ce n'est pas dans ton caractère.

LA TIRADE.

Ce n'est qu'une migraine, mais elle est épouvantable: tiens, j'ai si mal à la tête que je ne te vois pas.

L'ESSOUFFLÉ, derrière la Tirade.

Je le crois... de la manière dont je suis placé.

MILORD.

Si monsieur il était dans le indispositionne, je reviendrai pour le leçonne.

LA TIRADE.

Non, non, restez, milord...

L'ESSOUFFLÉ.

Vous l'entendez, milord; ce n'est rien pour vous, et c'est quelque chose pour moi... (A la Tirade.) Tu as raison, mon ami; il ne faut pas se gêner avec les vieux camarades.

LA TIRADE, se levant.

Voyons, milord, pour débuter, récitez-moi quelque chose, afin que j'entende la direction, et que je voie les gestes.

MILORD.

Je allais réciter à vous une petite morceau de Schakespire.

L'ESSOUFFLÉ, riant.

Ça va bien nous amuser.

LA TIRADE.

Pardon, milord, je ne suis pas très familiarisé avec l'anglais. Vous me faites l'effet de savoir le français?

L'ESSOUFFLÉ.

Ça se voit tout de suite à la physionomie de milord.

MILORD.

C'est-à-dire que je parlai très purement le français.

LA TIRADE.

Savez-vous du Racine?

MILORD.

Si je savais du Racine? je aimais beaucoup lé Racine.

L'ESSOUFFLÉ.

A la bonne heure, nous voilà sur notre terrain! Racine!... ah Dieu! le tendre, le pathétique Racine!

LA TIRADE.

Tel que tu me vois, l'Essoufflé, je dois ma réputation à Racine.

L'ESSOUFFLÉ.

Qu'est-ce que tu dis donc là? (A milord.) Est-il charmant de nous dire qu'il doit sa réputation à Racine? (A la Tirade.) Écoute donc, ce n'est pas devant un vieux camarade qu'il faut dire ces choses-là... Dis donc la vérité; si tu n'oses pas la dire, moi je vais te la faire entendre... C'est parbleu bien Racine qui te doit la sienne!... Grand Dieu! étais-tu bien dans Racine!

LA TIRADE, d'un air suffisant.

Mais... je n'étais pas trop mal dans Corneille aussi...

L'ESSOUFFLÉ.

Qui est-ce qui te parle de Corneille? qui est-ce qui te prie de me parler de Corneille? Si je ne t'en parle pas, c'est que ça me fait mal aux nerfs, rien que d'y penser! Est-ce que tu crois que je ne te vois pas dans le Cid? Dieu de dieu! étais-tu sublime dans le Cid? étais-tu grand dans le grand Corneille! tu avais six pieds! qu'est-ce que je dis donc, six pieds! tu touchais les frises... à Pézénas, tu touchais les frises... Il est vrai que le théâtre était un peu bas... mais, enfin, tu touchais les frises!... Eh! te souviens-tu comme tu te relevais des pieds de Chimène?

LA TIRADE.

Comment tu te le rappelles?

L'ESSOUFFLÉ.

Si je me le rappelle!... est-ce que cela peut s'oublier? (A milord.) Milord, j'ai vu bien des tragédiens, mais jamais aucun ne s'est relevé des pieds de Chimène comme ce gaillard-là... je ne sais pas, tu avais un mouvement...

(Il cherche à imiter la Tirade.)

LA TIRADE, souriant de souvenir.

Tu n'y es pas.

L'ESSOUFFLÉ.

Mon cher, je te prie de croire que je n'ai pas l'amour-propre de vouloir me relever des pieds de Chimène comme toi : je voulais seulement en donner une idée à milord.

LA TIRADE.

Ce cher l'Essoufflé!... c'est pourtant un vieil ami de vingt ans... il a vu tous mes succès.

MILORD.

Ce monsieur, il était bien heureux!

L'ESSOUFFLÉ.

Oui, milord, je les ai vu tous! je n'en ai pas manqué un seul, et il y en a eu quelques-uns... je vous prie de le croire... (Changeant de ton.) Et cette migraine, mon garçon?

LA TIRADE.

Elle se dissipe un peu.

L'ESSOUFFLÉ, à part.

Je vais te la faire passer tout-à-fait ta migraine.

LA TIRADE.

Eh bien, milord, voyons! donnez-nous du Racine.

L'ESSOUFFLÉ.

Oui, donnez-nous un peu de Racine.

MILORD.

J'allais dire à vous le récitatif de M. Théramène pour Hippolyte, dans Pédre.

LA TIRADE.

Ah! oui, le récit de Théramène! Ce n'est pas mon emploi : ça regarde les confidents, mais c'est égal, j'ai là le livre.

L'ESSOUFFLÉ.

Laisse-donc, est-ce que je ne l'ai pas là, moi. (Il se frappe le front.) Allez, milord.

(Tous trois se placent.)

MILORD, déclamant.

« A peine nous sortions par les portes de Trézène,
« Il était dedans son char.

L'ESSOUFFLÉ. à la Tirade.

Que diable nous chante-t-il donc là?

MILORD, continuant.

« Ses gardes qui avaient du chagrin beaucoup,
« Imitaient son silence, rangés autour de lui;
« Il suivait, tout en pensant, le chemin de Mycène.

L'ESSOUFFLÉ, à part.

Tu peux reprendre le chemin de Londres.

MILORD, de même.

« Ses mains sur ses chevaux laissaient flotter les rênes.

LA TIRADE.

C'est bien! vous avez des dispositions.

L'ESSOUFFLÉ.

Oui, assez, milord; votre maître en a assez... Écorchez vos auteurs anglais, si vous voulez...

MILORD, un peu fâché.

Je écorchais pas Schakespire.

L'ESSOUFFLÉ.

Cela se peut, mais respectez Racine... ce tendre Racine! qui a valu tant de succès à votre maître... à votre grand maître!... à votre illustre maître!...

LA TIRADE.

L'Essoufflé, tu me flattes.

L'ESSOUFFLÉ.

Veux-tu bien me laisser aller; je n'en dis pas encore assez; je cherche une expression... à ce colosse de talents!... beau tragédien, va! (Changeant de ton.) Eh bien... et ta migraine?

LA TIRADE.

C'est drôle! je ne sens presque plus rien.

L'ESSOUFFLÉ.

Vrai?... tu pourrais peut-être jouer?

LA TIRADE.

Il me semble que oui. Écoute, mon cher, si j'ai tous mes moyens; tu penses que je ne voudrais pas faire une école.

« Je vais mourir, madame, et vous viens, en ce lieu,
« Avant le coup mortel, dire un dernier adieu.

L'ESSOUFFLÉ.

Oh! bravo, bravo! tu ne l'as jamais dit comme ça. (Il court embrasser la Tirade, qu'il serre dans ses bras avec effusion.) Alors, milord, pour votre première leçon d'éloquence... venez voir, venez admirer... venez applaudir ce soir votre maître! venez contempler l'affluence que son nom seul... milord, vous m'entendez?...

LA TIRADE.

Ce n'est pas pour me vanter... mais, j'ai du talent, et je suis modeste.

L'ESSOUFFLÉ.

Trop modeste, beaucoup trop modeste; voilà ton malheureux défaut.

LA TIRADE.

Je sais que mon nom fait un fier effet sur l'affiche. (A la cantonade.) Que l'on prépare mes costumes pour la représentation de ce soir... Ah çà, mon vieux l'Essoufflé, tu auras la tragédie; mais j'ai peur que l'opéra, le ballet...

L'ESSOUFFLÉ.

Bon! je n'embarrasse bien de l'opéra et du ballet: j'ai ma tragédie; voilà tout ce que je voulais.

MILORD.

D'ailleurs, c'était vous que le public il voulait voir.

L'ESSOUFFLÉ.

Pas de doute, et la preuve, c'est que tu verras comme ça s'éclaircira dans la salle après la tragédie... Tu peux dire que tu auras des claques, ce soir, car je puis compter sur toi?

LA TIRADE, en tragédien.

A la vie et à la mort.

L'ESSOUFFLÉ.

Ah çà, je compte aussi sur milord. Puisqu'il est tout porté, il va louer une loge.

MILORD.

Yes, les Anglais ils étaient toujours pour le louage des loges au spectacle...

L'ESSOUFFLÉ.

Très bien (Mystérieusement à la Tirade.) Pour toi, il faut que je te prévienne que tu seras redemandé.

LA TIRADE, avec satisfaction.

Tu crois?

L'ESSOUFFLÉ

C'est arrangé... et j'ai là quelque chose qui ne te fera pas de peine, à moins que tu n'aies un bien mauvais caractère...

(Il tire une couronne de dessous son gilet et la lui montre.)

LA TIRADE, d'un air modeste et presque fâché.

Je ne veux pas, mon cher, je ne veux pas.

L'ESSOUFFLÉ, insistant.

Pourquoi donc!... hommage au talent!... (Il resserre la couronne.) Tu vois bien, je ne donnerais pas ma place ce soir pour je ne sais pas quoi. Heureusement tu n'as pas besoin dêtre soufflé, car je ne pourrais pas... Quand tu es en scène, je suis de là, je te regarde comme un imbécile!... Je cours tout disposer pour que le public soit content... Adieu. (A part.) En voilà un d'empaumé: courons chez les autres.

(A la Tirade.)

AIR : Quand papa Lapin.

Ah! quel beau succès
Je te promets!
Cette
Recette,
Doit de ton grand nom
Augmenter encor le renom.
A ton beau talent
Ce jour est propice:
C'est jouer vraiment
A ton bénéfice.

ENSEMBLE.

LA TIRADE.

Ah! quel beau succès
Je me promets, etc.

L'ESSOUFFLÉ.

Ah! quel beau succès
Je lui promets, etc.

(Ils se saluent, se séparent et sortent.)

# ACTE TROISIÈME.

Le théâtre change, et représente un cabinet de travail, chez M. du Bémol, musicien et chanteur; on y voit un piano, une harpe et des fauteuils.

## SCÈNE I.

DU BÉMOL, Mlle ZÉPHIRINE, arrivant à droite.

DU BÉMOL.

Quoi! vous voulez vous en aller déja, ma toute belle?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Je n'ai voulu que vous voir en passant, mon cher du Bémol, vous inviter à dîner, et savoir si vous êtes dégagé de cette sotte représentation.

DU BÉMOL.

Elle ne m'amusait déja pas trop; et, pour vous faire plaisir, je me suis empressé d'écrire à l'Essoufflé que j'étais enrhumé, comme nous étions convenus; vous voyez même que je suis tout disposé à ne pas sortir de chez moi.

AIR du Billet de loterie.

Non, non, je ne veux pas chanter
Pour ce malheureux bénéfice;
Et que voudrait-on que j'y fisse,
Quand au *sol* je ne puis monter!

Mais à propos, et le petit milord, viendra-t-il prendre sa leçon de chant aujourd'hui?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Il me l'a dit, au moins.

DU BÉMOL.

Est-ce qu'il ne vous fera pas milady, un de ces jours?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Il me le fait espérer; mais avec les Anglais, est-ce qu'on peut compter sur quelque chose? Je me flatte pourtant, par ma constance...

DU BÉMOL, malignement.

Et vous en avez tant... Vous en avez même beaucoup trop.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, souriant.

Vous croyez... Sans adieu, mon cher du Bémol.

DU BÉMOL, reconduisant Zéphirine.

Adieu donc, méchante.

(Zéphirine sort.)

## SCÈNE II.

DU BÉMOL, seul.

(L'orchestre joue une grande ritournelle; du Bémol se promène, comme s'il allait chanter, et quand la ritournelle est finie, il dit tranquillement:)

C'est drôle! cette petite femme fait de moi ce qu'elle veut... Ces danseuses vous ont des manières... J'ai peut-être eu tort de refuser de chanter pour ce pauvre diable, mais elle l'a voulu... et je ne sais pas la contrarier.

## SCÈNE III.

DU BÉMOL, L'ESSOUFFLÉ, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, accourant.

Monsieur l'Essoufflé.

DU BÉMOL.

Vite, vite, apportez-moi ma théière, et tout ce qu'il faut pour paraître enrhumé. (Le domestique apporte un guéridon, sur lequel est un plateau garni d'une théière, d'un sucrier, d'une tasse, etc.) Faites entrer.

(Le domestique sort.)

L'ESSOUFFLÉ, feignant un air embarrassé.

Monsieur du Bémol, je viens...

DU BÉMOL, toussant.

Hum, hum, hum.

L'ESSOUFFLÉ, à part.

A la bonne heure, il oubliait de tousser. (Haut.) Qu'entends-je? Est-ce que je serais assez heureux pour que vous fussiez enrhumé?

DU BÉMOL.

Hum, hum, que voulez-vous dire?

L'ESSOUFFLÉ.

Parbleu! que cela me rendrait bien service... car à vous parler franchement, je ne sais plus comment faire.

DU BÉMOL, toussant.

Hum, hum; ah! j'entends, vous avez reçu ma lettre.

L'ESSOUFFLÉ, d'un air étonné.

J'ai reçu votre lettre... Ah! vous m'avez écrit? c'est possible... Je ne suis pas rentré chez moi depuis que j'en suis sorti... Je viens du théâtre, où il m'est arrivé la chose du monde la plus étrange. (Il pose son chapeau sur un fauteuil.) Mais, pardon, qu'est-ce que vous m'écriviez?

DU BÉMOL.

Que je ne puis chanter ce soir, attendu le rhume que vous entendez.

(Il tousse.)

L'ESSOUFFLÉ.

Oh! certainement que je l'entends, c'est même un bon rhume... un excellent rhume...

DU BÉMOL.

Qui m'arrache la poitrine.

L'ESSOUFFLÉ.

Il vous arrache la poitrine? et moi, il me tire joliment d'embarras... comme je vous disais.

DU BÉMOL.

Expliquez-vous, je vous en prie?

L'ESSOUFFLÉ.

Comment! vous ne devinez pas? personne ne vous a donc rien dit?

DU BÉMOL.

Je ne suis pas sorti. Vous pensez que dans l'état où je suis, on aurait pu venir du théâtre.

L'ESSOUFFLÉ.

Voilà ce que c'est. Votre chef d'emploi fait des siennes... Monsieur s'est trouvé offensé de ce que je me suis adressé plutôt à vous qu'à lui, pour mon bénéfice.

DU BÉMOL, avec dédain.

Quelle prétention!

L'ESSOUFFLÉ.

Oui, je vous demande... vous pensez bien que j'aurais pu lui dire des choses désagréables... mais je n'ai pas voulu. Je connais le goût du public, et un bénéficiaire doit toujours consulter le goût du public... (à part.) et puis l'autre m'avait refusé... sans cela...

DU BÉMOL.

Eh bien? (Il tousse.) Hum, hum.

L'ESSOUFFLÉ.

Eh bien, aujourd'hui il fait réclamer son rôle, prétendant qu'il a le droit de le jouer à votre place.

DU BÉMOL, se levant.

Un moment... il n'a pas ce droit-là.

L'ESSOUFFLÉ.

C'est parbleu bien ce que je lui ai dit... Vous n'avez pas ce droit-là; d'ailleurs, vous n'êtes pas sur l'affiche.

DU BÉMOL, à part.

Oh! ceci change bien la thèse; mon chef d'emploi! il n'aurait qu'à se faire applaudir dans ce rôle, je n'y aurais plus d'agrément, moi...

L'ESSOUFFLÉ.

Voilà pourquoi, mon cher du Bémol, je me suis réjoui un moment de votre rhume.

DU BÉMOL.

Comment?

L'ESSOUFFLÉ.

Non pas pour le rhume en lui-même, mais

pour la circonstance qui est tout-à-fait heureuse... Vous allez vous coucher, vous tenir bien chaudement, et vous aurez la douce satisfaction de vous dire : Je ne ferai pas manquer le bénéfice de ce pauvre l'Essoufflé ; la transpiration viendra, j'en suis sûr, et demain vous serez grand garçon.

DU BÉMOL.

Je suis enrhumé, il est vrai, mais en passant mon grand air...

L'ESSOUFFLÉ.

Il est sûr que le grand air vous enrhumerait davantage. Mais il ne faut pas exposer votre réputation ; puisque votre chef d'emploi veut bien être obligeant pour aujourd'hui, laissez-le faire.

DU BÉMOL

Non, monsieur l'Essoufflé, non ; je ne le souffrirai pas ; je suis sur l'affiche, et je chanterai.

L'ESSOUFFLÉ.

Prenez garde, si vous alliez vous casser quelque corde dans le gosier ; cela me ferait plus de mal qu'à vous.

DU BÉMOL.

Je vous dis, monsieur, que je ne risque rien... que diable ! je sens bien que j'ai tous mes moyens ; écoutez plutôt.

( Il chante avec toute l'étendue de sa voix. )

AIR : Pourquoi pleurer ?

Je puis chanter, (*bis.*)
Ma voix est sonore et brillante ;
Et je n'ai rien à redouter,
Puisque mon chef d'emploi déchante,
Je puis chanter. (*bis.*)

L'ESSOUFFLÉ, d'un air connaisseur.

Ce n'est pas ça.

DU BÉMOL.

Comment ! ce n'est pas ça ?

L'ESSOUFFLÉ.

Si vous prenez par là, je puis chanter aussi : mais vous avez beau dire... vous n'avez pas tous vos moyens... le *si* est absent.

DU BÉMOL.

Le *si*... et le *la* peut-être aussi ?

L'ESSOUFFLÉ.

Le *la*, je ne dis pas !... il m'a semblé l'entendre accidentellement, mais le *si* n'est pas venu.

DU BÉMOL.

Et moi, je vous dis que je le tiens... D'ailleurs savez-vous faire la différence d'un *si* avec un *la* ?

L'ESSOUFFLÉ.

J'ai entendu chanter plus d'une gamme dans ma vie.

DU BÉMOL.

Eh bien, monsieur, c'est positivement avec une gamme que je veux vous prouver que je tiens mon *si*.

( Il fait une gamme qui se termine par *si*. )

L'ESSOUFFLÉ.

*Si*, *si*, *si*, *si*, faut-il entendre des *si* comme ça !

DU BÉMOL.

Comment, vous soutenez...

L'ESSOUFFLÉ.

Si votre *si* n'est pas un *sol*, que je ne m'appelle jamais l'Essoufflé.

DU BÉMOL.

Ah ! quel homme !

L'ESSOUFFLÉ.

Mon ami, je ne souffrirai jamais que vous vous compromettiez pour moi. Si vous alliez attraper une fluxion de poitrine ou une extinction de voix, je ne me pardonnerais jamais d'avoir privé le théâtre d'un artiste aussi éminemment distingué que vous...

DU BÉMOL, avec satisfaction.

Comment !

L'ESSOUFFLÉ.

Ah ! si vous n'étiez pas un artiste aussi éminemment distingué, je ne dirais pas ; mais... étant éminemment distingué...

DU BÉMOL.

Mon cher l'Essoufflé, je reconnais bien là votre amitié ; mais je sais aussi ce que je vous dois ; et d'ailleurs je n'ai jamais eu la voix si belle, si pure, si fraîche ; je chanterais même du Rossini.

L'ESSOUFFLÉ.

Oh ! oh ! du Rossini, non...

DU BÉMOL.

Du Rossini, si.

L'ESSOUFFLÉ.

N'allons pas si loin... du Rossini... ce qu'il y a de plus difficile et de plus beau.

DU BÉMOL.

De plus difficile, d'accord ; mais de plus beau, il y a un peu d'exagération.

L'ESSOUFFLÉ.

C'est possible... moi, j'ai entendu dire ça.

DU BÉMOL.

Les voilà tous !... j'ai entendu dire ça.

AIR : Le luth galant.

De Rossini les accords sont brillants,
Mais notre France est-elle sans talents ?
Ds vingt maîtres fameux notre école s'honore :
Prenant des troubadours
Le luth noble et sonore,
Grétry chantait jadis, Boyeldieu chante encore,
Et les Français charmés les chanteront toujours.

Et je vois avec peine que vous soyez pour Rossini.

L'ESSOUFFLÉ.

Je suis pour Rossini... moi ?... je vous demande si j'ai l'air d'un homme qui est pour Rossini ?

DU BÉMOL.

Vous avez l'air d'un homme qui veut faire le *dilettante*.

L'ESSOUFFLÉ, à part.

Portons-lui le dernier coup. (Haut.) Eh bien, oui, puisque vous le voulez, je suis pour Rossini !

DU BÉMOL.

Il suffit ! je sais ce qu'il me reste à faire.

L'ESSOUFFLÉ.

Mais entendons-nous, s'il vous plaît; c'est quand vous le chantez.

DU BÉMOL, souriant d'un air satisfait.

Hein !

L'ESSOUFFLÉ.

C'est quand vous le chantez, cher ami !... Ainsi, vous êtes bien sûr que vous n'êtes pas enrhumé.

DU BÉMOL.

Foi de chanteur !

L'ESSOUFFLÉ.

Eh bien, j'en suis charmé pour vous et pour moi : pour vous, parceque votre chef d'emploi ne chantera pas (je ne suis pas fâché de lui jouer ce petit tour-là); et pour moi, parceque si j'avais été obligé d'ôter votre nom de dessus l'affiche, c'était un bénéfice perdu... Alors je peux dire à l'autre qu'il n'y a rien à faire.

DU BÉMOL.

Vous le pouvez.

L'ESSOUFFLÉ, faisant une fausse sortie.

Cependant j'attendrai jusqu'à ce soir, dans le cas où vous viendriez à prendre un coup d'air.

DU BÉMOL.

Mais soyez donc tranquille; tenez, je me couvre bien, je me jette dans ma voiture; je me fais conduire au théâtre, je dîne dans ma loge... et très bien...

L'ESSOUFFLÉ.

Ah ! vous dinerez dans votre loge... Mais je pense à une chose... j'ai envie d'aller vous y trouver, afin de convenir du moment où je dois...

(Il lui montre la couronne toujours cachée sous son habit.)

DU BÉMOL.

C'est juste, pour qu'elle ne tombe pas sur la tête d'un autre !... Eh bien ! oui, venez dans ma loge.

L'ESSOUFFLÉ.

Mais, je vous en prie, ménagez-vous, parceque si nous étions obligés d'avoir recours à votre chef...

DU BÉMOL, impatient.

Encore mon chef...

L'ESSOUFFLÉ.

Allons, ne vous fâchez pas, et croisez bien votre gilet; c'est toujours là que ça frappe.

(A part.)

AIR du vaudeville des Deux Valentins.

Je le tiens, (*bas*) nous voilà d'accord.
Le cher homme,
Entre nous, vraiment, n'est pas fort;
Voilà comme
Pourtant,
Avec du talent,
On met les gens
Dedans.

DU BÉMOL.

Quoi ! mon chef d'emploi
Me faisant la loi,
Voulait chanter mon rôle.
Ce monsieur croyait
Qu'il l'emporterait.

L'ESSOUFFLÉ.

Quelquefois, il est drôle.

ENSEMBLE.

Je le tiens, } (*bis.*) nous voilà d'accord, etc.
Il me tient, }

(Ils se serrent la main.)

# ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre change, et représente le boudoir de mademoiselle Zéphirine.

## SCÈNE I.

Mlle ZÉPHIRINE, DESROSIERS.

DESROSIERS.

Non, belle dame, non, je ne dois point vous obéir; vous voulez que je sorte, et le petit dieu malin me dit de rester.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Mais je vous répète, monsieur, que j'ai une mère et un frère, qui veillent sur moi avec la plus scrupuleuse attention, et s'ils vous trouvaient ici...

DESROSIERS.

Eh bien ! qu'auraient-ils à dire? Vous êtes jolie, je suis aimable, riche et galant, et je viens vous offrir mon cœur et mes hommages.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Vous ne me parlez pas de votre main, monsieur Desrosiers.

DESROSIERS.

Ma main, belle dame !

AIR des Maris ont tort.

Quand vous monterez en voiture,
Quand vous descendrez l'escalier,
Ma main, ici, je vous le jure,
Ne se fera jamais prier.
Mon cœur est bien votre conquête,
Pour ma main, je le dis tout bas,
Avec grand plaisir je la prête,
Oui, mais je ne la donne pas.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Eh bien ! monsieur, moi, je ne veux qu'un mari... ma moralité...

DESROSIERS.

En vérité ?... alors... je suis bien votre serviteur.

(Il veut sortir ; on entend sonner.)

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, à part.

Ah ! mon Dieu ! c'est le coup de sonnette de milord... S'il voit ici quelqu'un, je suis perdue.

DESROSIERS.

Qui est-ce qui vient donc là ?

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Mon frère, j'en suis sûre... Dans quel embarras vous me mettez... Ses visites heureusement ne sont pas longues... Entrez dans ce cabinet, je frapperai trois coups dans la main quand il faudra sortir.

DESROSIERS.

Belle dame, ne me laissez pas long-temps là dedans, je vous prie ; quand je suis en tête-à-tête avec moi-même, je m'ennuie considérablement.

(Il entre dans le cabinet à droite de l'acteur.)

## SCÈNE II.

### Mlle ZÉPHIRINE, MILORD, LE JOCKEI.

LE JOCKEI, annonçant.

Milord.

(Il sort.)

MILORD.

Ah ! enfin, me voici, miss, pour le leçon de grace de contre-danse.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Vraiment, milord, vous êtes d'une exactitude...

MILORD.

Je étais toujours dans le pressement pour voir vous.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Comment donc ! vous êtes déja galant comme un Français.

MILORD.

Je le étais encore davantage... beaucoup plus. (Il va pour baiser la main de Zéphirine ; on entend sonner très fort.) Ah ! diable ! voilà quelqu'un qui venait.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

C'est ma mère, sans doute ; elle m'a fait promettre de ne vous recevoir qu'après mon mariage... Comme elle me gronderait, si elle vous voyait ici... entrez, milord, entrez dans ce cabinet... je vous ferai le signal d'usage, quand vous pourrez sortir.

MILORD, en entrant dans le cabinet à gauche.

Yès... je vais me dissimuler.

## SCÈNE III.

### Mlle ZÉPHIRINE, L'ESSOUFFLÉ, LE JOCKEI.

LE JOCKEI, cherchant à empêcher d'entrer l'Essoufflé.

Je disais à vous, messer, que vous ne pouvez entrer du toute.

(L'Essoufflé force toujours la consigne.)

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, étonnée de voir l'Essoufflé.

Comment, monsieur ! c'est vous ?

L'ESSOUFFLÉ.

Oui, ma déesse ; c'est moi qui ai forcé la consigne, peut-être, mais dans les positions un peu désespérées, il faut de l'audace ; d'ailleurs, je n'ai franchi tous les obstacles, que pour venir tomber aux genoux de ma déesse, de ma belle déesse !

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

En vérité, vous avez sonné...

L'ESSOUFFLÉ.

Comme un grand seigneur, je savais bien ce que je faisais, (fort.) drelin ! Si j'avais sonné en pauvre souffleur... (plus bas.) drelin ! vous ne m'eussiez pas fait ouvrir ; vous sentez bien qu'on n'a pas vécu vingt ans au milieu des troupes légères de l'opéra, sans savoir comment sonnent ces messieurs... (très fort.) drelin, drelin ! J'ai même fait une étude particulière de la sonnette : et rien qu'à sa vibration... je vous distingue un Prussien d'un Anglais, un Russe d'un Autrichien, et un Turc d'un Français.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Vous avez là une belle science, et qui vous servira beaucoup.

L'ESSOUFFLÉ.

Elle m'a déja servi à quelque chose, puisque me voilà près de vous.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Mais enfin, monsieur, que voulez-vous ?

L'ESSOUFFLÉ.

Ce que je veux ? je ne veux que mon bénéfice.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, avec impatience.

Vous ne l'aurez pas.

L'ESSOUFFLÉ.

Je l'aurai, charmante Bayadère, car vous êtes aussi bonne que belle, et vous n'aurez pas la cruauté...

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Monsieur...

L'ESSOUFFLÉ.

Vous n'êtes pas inhumaine... vous avez beau dire... vous ne l'êtes pas... et vous passeriez pour l'être, si vous faisiez manquer mon spectacle ; si vous aviez cette réputation, si l'on venait à se dire dans Paris :... Vous voyez bien cette belle danseuse, cette excellente danseuse !... eh bien ? inhumaine !... Bah ! pas possible ?... En vérité !...

Allons donc!... Parole d'honneur!... Ça vous ferait le plus grand tort.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Mais, monsieur...

L'ESSOUFFLÉ.

Réfléchissez, d'ailleurs, à cette représentation : c'est le bénéfice de qui?... d'un père de famille, d'un vieux souffleur, qui a perdu la voix dans l'exercice de ses fonctions.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, avec indifférence.

Cela ne me regarde pas.

L'ESSOUFFLÉ.

Je le sais, ce n'est pas en vous soufflant; la mémoire des jambes ne me regarde pas... mais enfin, je suis presque artiste dramatique... comme vous, ma déesse! (Zéphirine sourit de pitié.) et ce bénéfice doit donner une dot à une demoiselle sage, économe, vertueuse, à ma fille enfin. Et quelle satisfaction...Terpsichore!... de pouvoir vous dire demain : « J'ai contribué par une pirouette au bonheur de deux jeunes époux; j'ai secouru l'innocence en faisant un battement, et j'ai assuré l'avenir d'une famille respectable par un rond de jambe, un flicflac, ou un jeté-battu... ce qui ne laisse pas que d'être très agréable.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, pendant les derniers mots de ce monologue prend un air moins sévère.

Je n'avais pas fait toutes ces réflexions, moi... et maintenant, en vérité, je ne sais plus que vous dire.

L'ESSOUFFLÉ.

Quoi! vous êtes embarrassée? mais, je ne suis pas si exigeant... Qu'est-ce que je vous demande? dites-moi purement et simplement, et c'est à genoux, et les mains jointes que j'implore *Flore, Psyché, Vénus, Calypso, Diane, Nina, Clary;* enfin toutes les divinités de l'Olympe; dites-moi, charmante Bayadère : Monsieur l'Essoufflé, je danserai, non pas pour vous, vous n'en valez pas la peine (c'est vrai); non pas pour votre femme, c'est une sotte, une entêtée, une rébecca, une... (allez toujours, ne vous gênez pas); mais je danserai pour votre aimable fille, pour votre chère Palma!... Oh! si vous la connaissiez!... la petite espiègle avait du goût pour la danse; mais il faut avoir votre talent, ma déesse, votre beau talent! pour se lancer dans la carrière de la danse où les difficultés augmentent... à chaque pas... une carrière que... car il est beaucoup d'autres carrières... mais cette carrière-ci n'est pas comme... enfin une carrière... (A part.) Allons, me voilà enfoncé dans cette maudite carrière sans pouvoir en sortir.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Certainement, je ne demanderais pas mieux... Mais n'avoir pas un billet pour faire soigner mes entrées... Moi, voyez-vous, monsieur l'Essoufflé, je n'ai point de ces intrigues qui font les amis, et les amis qui font applaudir.

L'ESSOUFFLÉ.

Eh bien! est-ce que je ne suis pas là?... je vous offre deux mains qui en valent quatre; c'est sec, ça résonne comme du bois.

(Il retrousse les manches de son habit et frappe ferme. M. Desrosiers et milord sortent des deux cabinets.)

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, DESROSIERS, MILORD.

MILORD et DESROSIERS.

AIR : Me voilà (de LA PETITE LAMPE MERVEILLEUSE).

Me voilà! (*bis.*)
Quittant cette
Cachette,
Me voilà! (*bis.*)
Quel est ce monsieur-là?
Me voilà!

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Que dire? que devenir?

L'ESSOUFFLÉ, comme stupéfait, et à part.

Qu'on dise que je ne soigne pas les entrées... Il paraît que ma déesse s'est humanisée.

DESROSIERS, à Zéphirine.

Est-ce là votre frère, belle amie?

L'ESSOUFFLÉ, à part.

Il faut la tirer d'embarras.

MILORD, à l'Essoufflé qui va près de lui.

Quel était ce monsieur?

L'ESSOUFFLÉ, embarrassé.

Ce monsieur... milord!... vous ne le connaissez pas?

MILORD.

Je le avais jamais vu.

L'ESSOUFFLÉ.

Ça fait bien mon affaire. (Haut.) Ce monsieur, C'est le directeur du théâtre d'Amsterdam.

MILORD.

Qu'est-ce qu'il voulait?

L'ESSOUFFLÉ.

Il vient pour engager mademoiselle Zéphirine...

MILORD, bas à l'Essoufflé.

Goddem! je ne voulais pas!

L'ESSOUFFLÉ.

Je m'en doute bien, aussi j'ai envie de lui dire que vous êtes le directeur du théâtre de Londres, pour faire mousser le marché... vous comprenez?

MILORD, riant.

Yès!... oh! c'était une bonne duperie.

L'ESSOUFFLÉ, à part, en passant près de Zéphirine.

Laissez-moi faire. (De même à Desrosiers.) Monsieur, je viens de faire croire à cet Anglais...

DESROSIERS.

Ah! c'est un Anglais.

L'ESSOUFFLÉ.

C'est un original... le directeur du théâtre de Londres, où il voudrait emmener mademoiselle

Zéphirine. Je lui ai fait accroire, dis-je que vous êtes celui du théâtre d'Amsterdam, afin qu'il renchérisse sur vos offres. Vous entendez : dites comme moi.

DESROSIERS.

A merveille!... l'idée est délicieuse.

L'ESSOUFFLÉ, à tout le monde.

Maintenant tout le monde comprend la situation... deux directeurs se disputent les talents de la danseuse par excellence; elle suivra celui des deux qui fera l'engagement le plus avantageux. Justement, cela se trouve bien, mademoiselle danse ce soir à mon bénéfice. (A part, à Zéphirine en lui baisant la main.) Car c'est bien convenu, vous dansez ce soir à mon bénéfice.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE, à part à l'Essoufflé.

Oui, je vous dois bien ça.

MILORD, avec jalousie.

En attendant, vous prenez des baisers à votre bénéfice.

L'ESSOUFFLÉ.

Ces messieurs vont se rendre au spectacle, et quand ils auront vu la manière dont mademoiselle récite la pantomime, et dialogue le pas de caractère, ils pourront conclure avec connaissance de cause.

MILORD.

Yès, ce était juste.

L'ESSOUFFLÉ.

Vous seule, ma déesse, êtes mon espérance! on a beau dire, aujourd'hui il n'y a que le ballet pour faire courir le public : l'Opéra est là pour le prouver.

AIR du vaudeville du Mariage à la Hussarde.

Selon les anciennes coutumes,
A notre sublime opéra,
On voit les plus brillants costumes;
Et les plus beaux décors sont là.
Les machines sont merveilleuses;
Et pourtant, malgré ce fracas,
Sans les jambes de ses danseuses
L'Opéra ne marcherait pas. (*bis.*)

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Tout ça est fort bien, mais, croyant ne pas danser ce soir, j'ai renvoyé mon répétiteur... et je ne suis pas sûre... si M. Pochette était ici... encore...

L'ESSOUFFLÉ, apercevant le violon placé sur le guéridon.

Eh bien, me voilà!... M. Pochette a justement laissé son violon.

MADEMOISELLE ZÉPHIRINE.

Comment... ce bon monsieur l'Essoufflé! il sait tout faire.

L'ESSOUFFLÉ, allant prendre le violon.

D'abord, j'ai toujours aimé la danse de passion; j'étais taillé pour ça... Voyons, y êtes vous? quel pas dansez-vous? le pas de Psyché?

(L'Essoufflé joue un air, et mademoiselle Zéphirine danse. Milord cherche à imiter les pas que fait la danseuse.)

LES TROIS HOMMES, après la danse.

Bravo! bravo! c'est charmant!

DESROSIERS et MILORD.

AIR : Au feu! au feu!

Monsieur
Le directeur,
Cette danseuse
Précieuse,
Elle n'est pas pour vous,
Je l'emmène chez nous.

L'ESSOUFFLÉ.

Vous avez vu ses graces;
Qui pourrait l'éclipser?
Allons / Allez } prendre { nos / vos } places,
Car on va commencer.

ENSEMBLE.

Monsieur
Le directeur, etc.

(Ils sortent, le rideau tombe.)

# ACTE CINQUIÈME.

Pendant que le rideau s'est baissé, madame l'Essoufflé, sa fille et Eugène se sont placés à l'orchestre des musiciens.

*Nota.* Cet acte doit être joué selon les localités et presque en proverbe.

## SCÈNE I.

M. et Mme L'ESSOUFFLÉ, PALMA, EUGÈNE, dans l'orchestre.

L'ESSOUFFLÉ, paraissant dans le trou du souffleur, et s'élevant au-dessus de la capote.

Voyons si ma femme est dans l'orchestre. (Au public.) Pardon, messieurs, c'est que j'ai dit à ma femme de se placer dans l'orchestre des musiciens. (Apercevant son épouse.) Ah! tu est là, bobonne!

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Oui, me voici, et ma fille auprès de moi.

L'ESSOUFFLÉ.

Es-tu bien?

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Oui, pas mal.

L'ESSOUFFLÉ.

J'en suis fâché... J'ai envie de te mettre autre part... Je crains que cela ne dérange le public... que cela ne fasse crier... assis!... assis... Decidé-

ment, monte au théâtre; on te mettra un fauteuil dans la première coulisse, derrière le manteau d'arlequin.

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Mais on ne verra pas mes marabouts; c'était bien la peine d'en acheter.

L'ESSOUFFLÉ.

Si; tu avanceras un peu la tête... Allons, pas de raisons, (on entend frapper les trois coups sur le théâtre.) et va-t-en... bien vite; on va commencer.

MADAME L'ESSOUFFLÉ, en s'en allant de l'orchestre, avec sa fille et Eugène.

C'est affreux! c'est révoltant! la femme du bénéficiaire qui n'a pas de place dans la salle!

L'ESSOUFFLÉ.

File, file, voilà l'ouverture.

(On joue une courte symphonie, le rideau se lève. — Le théâtre représente un palais romain; deux confidents et six comparses entrent en scène.)

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE RÉGISSEUR.

(Madame l'Essoufflé, Palma et Eugène sont dans la première coulisse, sur le théâtre.)

L'ESSOUFFLÉ, une brochure à la main et soufflant.

« Je te retrouve enfin, compagnon de ma gloire. »

LE RÉGISSEUR.

Eh bien! baissez donc le rideau; qui est-ce qui a dit de commencer?

L'ESSOUFFLÉ, sortant son corps à moitié hors du trou.

C'est moi... Allez-vous en donc; vous voyez bien qu'on est en scène. (Il souffle.) « Je te retrouve enfin... »

LE RÉGISSEUR.

Vous avez eu tort de faire lever la toile sans mon ordre; je crois que cela regarde le régisseur!

L'ESSOUFFLÉ.

Pourquoi donc ça?

LE RÉGISSEUR.

Vous allez le savoir. (Au public.) Messieurs, c'est avec le plus grand regret que j'ai l'honneur de vous annoncer que la représentation que nous devions donner ce soir au bénéfice de monsieur l'Essoufflé, ex-souffleur, ne peut avoir lieu.

L'ESSOUFFLÉ.

Qu'est-ce que vous dites donc?

LE RÉGISSEUR.

La vérité... et c'est votre faute.

L'ESSOUFFLÉ, au public.

Messieurs, je vous en prie, ne prenez pas cela à la lettre... Au fait, pourquoi ne jouerait-on pas?

LE RÉGISSEUR.

Parceque vous allez être arrêté...

L'ESSOUFFLÉ, d'un ton mystérieux.

Comment, arrêté!... par qui et pourquoi?

LE RÉGISSEUR, souriant.

Arrêté... dès la seconde scène de votre tragédie... la moitié de vos acteurs n'est pas encore arrivée.

L'ESSOUFFLÉ.

Laissez jouer ceux qui sont habillés... Je viens de voir M. de la Tirade, et je sors de manger une côtelette avec M. du Bémol. Quand à mademoiselle Zéphirine, n'étant que du ballet, elle a le temps.

LE RÉGISSEUR.

Mais M. de la Tirade ne suffit pas... il vous manque la princesse, le père noble, le raisonneur.

L'ESSOUFFLÉ.

Avec votre raisonneur, ne raisonnez donc pas comme ça... puisqu'ils sont sur l'affiche... que diable!... ils savent lire.

LE RÉGISSEUR.

Ils sont sur l'affiche, mais ils ne sont pas dans leurs loges... Est-ce que vous n'êtes pas allé les inviter à jouer?

L'ESSOUFFLÉ.

Ma foi, non... moi, je n'ai été voir que ceux qui ont l'habitude de se faire prier.

LE RÉGISSEUR.

Il fallait aller chez tout le monde

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Mais certainement! Quand je vous dis que vous ne savez rien faire.

L'ESSOUFFLÉ, à sa femme.

Pourquoi n'y as-tu pas été, toi? j'ai bien eu assez de préparer les contre-marques, de placer les gens des postes.

LE RÉGISSEUR.

Comment allez-vous faire?... ma foi, je suis curieux de voir comment vous allez vous tirer de là.

L'ESSOUFFLÉ.

Comment je vais me tirer de là... rien n'est plus facile... je vais vous le montrer. (Il monte sur le théâtre en sortant du trou.) A présent, vous pouvez vous en aller, je vais arranger mes affaires moi-même.

LE RÉGISSEUR.

J'en suis fâché pour vous, mais votre représentation est manquée, et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de rendre l'argent au public.

L'ESSOUFFLÉ, bas au régisseur.

Chut!... ne parlez donc pas de ça. (Haut.) Si vous n'avez que des conseils comme ça... vous pouvez retourner dans votre régie.

LE RÉGISSEUR.

Dame, je ne vois pas que vous puissiez faire autrement.

L'ESSOUFFLÉ.

Allons, c'est bon, cela ne vous regarde pas:

c'est à mon bénéfice, je vais terminer ça à ma manière; vous pouvez vous en aller, vous dis-je.

LE RÉGISSEUR.

Faites comme vous l'entendrez, je m'en lave les mains. (Aux confidents et aux comparses.) Suivez-moi, messieurs.

(Le régisseur sort, suivi des deux confidents et des comparses.)

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; Mme L'ESSOUFFLÉ, PALMA et EUGÈNE, entrant en scène un peu après.

MADAME L'ESSOUFFLÉ, encore dans la coulisse.

Comment allez-vous faire?

L'ESSOUFFLÉ.

Sois tranquille... D'abord, arrive ici avec ta fille et ton gendre.

MADAME L'ESSOUFFLÉ, arrivant près de son mari. Palma et Eugène l'imitent.

Nous voici. Après.

L'ESSOUFFLÉ, s'approchant du public.

Saluez, d'abord. (Ils saluent tous.) Messieurs, j'espère que vous voudrez bien prendre en considération mes longs services? et que vous daignerez jeter les yeux sur une famille bien unie, bien estimable sous plus d'un rapport. Je ne vous ferai pas l'éloge particulier de madame l'Essoufflé; il y a déjà long-temps que vous la connaissez. Je ne vous parlerai pas de ma fille, l'innocence en personne; je ne vous dirai rien non plus de mon gendre, jeune homme fort intéressant, employé aux Assurances... Ce n'est pas un phénix... mais avec le temps... Et, quant à moi, messieurs, vous connaissez ce dont je suis capable; vous m'avez vu souffler quelquefois...Vous voyez aujourd'hui la cruelle position où je me trouve... Je conviens qu'il y a eu un peu de négligence de ma part.

MADAME L'ESSOUFFLÉ, à son mari.

Oh! çà, vous avez bien raison!

L'ESSOUFFLÉ, à demi-voix.

Veux-tu bien te taire, ça ne te regarde pas, je parle au public; (haut.) mais je vais réorganiser le même spectacle pour un des jours de la semaine prochaine, et je ferai mon possible pour que tout le monde soit content.

MADAME L'ESSOUFFLÉ.

Vous allez donc rendre les contre-marques?

L'ESSOUFFLÉ.

Je ne rendrai rien du tout. (Mouvement de surprise de madame l'Essoufflé.) Je vais commencer par te mettre à la porte... c'est ce que j'ai de mieux à faire.

MADAME L'ESSOUFFLÉ, étonnée.

Comment, à la porte!

L'ESSOUFFLÉ.

Je vais mettre madame l'Essoufflé à la porte... du spectacle, et je prierai ces messieurs et ces dames d'avoir la complaisance de sortir un peu doucement, afin qu'elle puisse reconnaître les physionomies, et, quand on se présentera, faire donner à chacun sa place respective... Vous acceptez... Ah! j'en étais sûr! (A sa femme.) Tu le vois, rien ne manque plus à notre bonheur!

AU PUBLIC.

AIR: M'abandonnant à mon étoile (des PERROQUETS).

J'entends, parfois, dans la coulisse,
Chaque acteur dire franchement:
C'est moi qui fais le bénéfice
Par mon nom et par mon talent.
Je ris de son erreur complète,
Car je suis là pour l'attester;
Et ce n'est pas, *messieurs*, pour vous flatter,
Mais vous faites *seuls* la recette.

TOUS ENSEMBLE.

Non, ce n'est pas, *messieurs*, pour vous flatter,
Mais vous *seuls* faites la recette.

## FIN DU BÉNÉFICIAIRE.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ, nº 4, boulevart d'Enfer.

# MICHEL PERRIN,

## COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR


## MM. MÉLESVILLE ET CH. DUVEYRIER;



Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 19 février 1834.


### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

| | |
|---|---|
| MICHEL PERRIN, ancien curé | M. BOUFFÉ. |
| FOUCHÉ, ministre | M. MONVAL. |
| DÉSAUNAIS, chef de division | M. KLEIN. |
| JULES DE CRUSSAC | M. DAVENNE. |
| BERNARD | M. PAUL. |
| THÉRÈSE, nièce de Michel Perrin | Mlle HABENECK. |
| CHEFS DE BUREAU. | |
| COMMIS. | |
| HUISSIERS. | |
| GENDARMES. | |

La scène se passe, au premier acte, dans la chambre de Michel Perrin; au deuxième acte, au ministère de la police.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre très simple, près des mansardes. La porte d'entrée au fond, à gauche de l'acteur. Du même côté, et sur le premier plan, la porte de la chambre de Michel Perrin. Sur le deuxième plan, une cheminée avec un réchaud en terre. A droite et au fond, la porte qui conduit à la cuisine. Du même côté, sur le deuxième plan, une croisée. Quelques chaises de paille et deux petites tables, dont l'une est couverte de livres et de papiers. Un miroir au-dessus de la cheminée.

### SCÈNE I.

BERNARD, seul *.

(Il entre par le fond, et écoute à la porte à droite.)

J'ai trouvé la clé chez la portière... Thérèse n'est pas encore rentrée... tant mieux! ça me donnera le temps de me remettre!... C'est-il drôle! je viens d'avoir peur... moi, un soldat de l'an III, un vainqueur d'Arcole! qui ai brûlé plus d'une fois la moustache des Autrichiens!... et avec agrément, j'ose le dire; qui, dernièrement encore, au 18 brumaire, malgré que je sois rentré dans la menuiserie et le civique, avais repris ma clarinette de cinq pieds pour donner un coup de main à mon petit général... Ah! dame! c'est que mon général Bonaparte... oh! oh! ne badinons pas...

AIR du vaudeville du Baiser au Porteur.

Au Saint-Bernard et sur le pont d'Arcole,
Toujours près d' lui, dans un jour de combat!
C'était mon drapeau, mon idole..,
Et, quoiqu' ça n' soit plus mon état,
Dès qu'on l' menac', je suis encor soldat!
Car, en prenant mon congé de réforme,
J' n'ai pas r'noncé, je m'en souviens,
Au droit qu'j'avais quand j'portais l'uniforme,
D' donner mes jours pour conserver les siens. } bis.

Enfin, j'ai eu peur... j'ai tremblé devant un blanc-bec, un muscadin en cadenettes... (Après un silence.) C'est que c'était bien lui; je l'avais déjà reconnu, avant-hier, quand au milieu de cette foule, il m'a glissé à l'oreille, en passant: « Ne dis à personne que je suis à Paris. » (Autre silence.) Que diable vient-il y faire... avec ses idées, ses opinions? je lui dois de la reconnaissance, c'est vrai; mais s'il avait de mauvais desseins

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite.—Les changements de position, dans le courant des scènes, sont indiqués par des notes au bas des pages.

contre la république ou contre mon général... Minute! n'y a pas d'amitié qui tienne! ... Ah! si j'avais quelqu'un au moins pour me donner un bon conseil!

## SCÈNE II.

BERNARD; THÉRÈSE, un pot au lait à la main et un pain sous le bras.

THÉRÈSE, qui a entendu les derniers mots.

Eh bien! me voilà, moi, monsieur Bernard.

BERNARD, se retournant.

C'est vous, ma petite Thérèse?

THÉRÈSE, gaîment.

AIR : Papa et maman.

Oui, chaque matin,
Au marché voisin
Je vais encore
Avant l'aurore :
Lorsque l'on n'a pas
D' servante ici-bas,
Il ne faut pas
R'gretter ses pas.

BERNARD, montrant la porte de Perrin, et faisant signe de parler bas.

De votre oncl' ménageons la tête.

THÉRÈSE.

Dans Paris il court
Dès le point du jour :
(Montrant le pain et le lait.)
V'là son déjeuner que j'apprête.
Je me dépêchais ;
Car je me disais :
Ne tardons pas trop,
Et rentrons bientôt...
(Lui souriant.)
Quelqu'un, je crois, m'attend là-haut.

ENSEMBLE.

Oui, chaque matin,
Mon amour soudain
M'éveille encore,
Avant l'aurore ;
Et me dit tout bas :
Viens, ne tarde pas,
Le bonheur conduira tes pas.

THÉRÈSE, souriant.

Vous veniez finir notre armoire, n'est-ce pas?

BERNARD, gaîment.

J'allais me mettre à l'ouvrage. (Otant son bonnet et retroussant ses manches.) C'est commode, tout de même, d'avoir apporté un établi dans cette petite cuisine, qui ne servait pas à grand'chose.

THÉRÈSE, soupirant.

O mon Dieu! à rien du tout... par de bonnes raisons.

BERNARD.

Ça fait qu'en passant, je puis donner un coup de rabot à votre mobilier; et plus tard, ça fera mon cabinet de travail.

THÉRÈSE, posant le pain et le lait.

Sur quoi aviez-vous donc besoin d'un conseil, tout-à-l'heure?

BERNARD, avec embarras.

Oh! sur rien... Une affaire de menuiserie... une persienne qui vient tout de travers...

THÉRÈSE, le regardant.

Vous mentez, monsieur Bernard.

BERNARD.

Moi?...

THÉRÈSE, le menaçant.

Vous mentez; ce n'est pas cela.

AIR de la Fiancée du Poitou.

Car vous avez rougi,
Et j'en étais bien aise :
Je m' disais, n' vous déplaise:
Dès qu'il s'ra mon mari...
Il n' pourra pas, je gage,
Me tromper en ménage...
Sans qu' je l' sache, avant lui!

BERNARD, riant.

Vous croyez?

THÉRÈSE.

Ensuite... depuis deux jours... vous êtes triste... inquiet?

BERNARD, à part.

Est-ce qu'elle aurait vu mon jeune homme? (Haut.) Moi? du tout...

THÉRÈSE, vivement.

Comment, monsieur, vous n'êtes pas triste, malheureux; quand notre mariage est encore retardé... Ah! bien! c'est joli!...

BERNARD.

Si fait... Qu'est-ce que je dis donc?... je suis furieux!... Mais pourquoi mon mariage est-il retardé?

THÉRÈSE.

C'est tout simple : vous savez combien j'aime mon oncle?...

BERNARD.

Et moi donc! je me mettrais au feu pour lui! le citoyen Michel Perrin... un si brave homme!

THÉRÈSE.

Et un si bon cœur! si attaché à ma mère! Quoiqu'il ne fût pas riche!... un pauvre petit curé de campagne, c'est tout dire!... il nous envoyait sans cesse de l'argent, des cadeaux; et quand il est arrivé ici pour chercher un asile, a-t-il été désolé de ne plus trouver... que moi seule!...

(Elle essuie une larme.)

BERNARD, vivement.

Et moi, qui ne vous abandonnerai jamais... ni votre oncle non plus. Mais comment ont-ils eu le cœur de le renvoyer de sa cure? si celui-là a jamais conspiré, par exemple!

THÉRÈSE.

Ce ne sont pas les habitants... il en était adoré. Et d'ailleurs il ne se mêlait de rien que de donner aux pauvres. Mais v'là qu'un beau jour, on entend battre la générale : c'étaient les repré-

sentants, qui étaient furieux de ce qu'on n'avait pas trouvé de suspects dans la commune, et qui venaient en chercher eux-mêmes.

BERNARD.

De suspects?... Ah! oui... les plus braves gens!...

THÉRÈSE.

Mon oncle ne pouvait pas manquer d'en être. Il fut obligé de se sauver, la nuit, sans ressources!... et pendant trois ans, nous n'avons su ce qu'il était devenu.

BERNARD.

Ah! Dieu merci!... ce temps-là ne reviendra plus!... Mais qu'est-ce que tout ça fait à notre mariage?... V'là votre oncle auprès d'vous... il ne peut manquer d'avoir une bonne place...

THÉRÈSE, soupirant.

Il ne la tient pas encore!...

BERNARD.

Laissez donc! un homme qui est instruit comme... la Bibliothèque nationale!... qui s'rait de l'institute d'Égypte, s'il voulait?

THÉRÈSE.

Oui, mais il est si simple! si timide!... un enfant lui ferait croire ce qu'il voudrait!... Tous les matins, il court pour trouver d'anciens camarades de collége, qui pourraient lui être utiles... Il n'en rencontre pas un.

BERNARD.

Comment fait-il donc son compte?

THÉRÈSE.

D'abord, il ne sort jamais sans se perdre; ensuite, il s'arrête à chaque pas pour lire les affiches sur les murs.

BERNARD, riant.

Diable!... il doit rentrer tard.

THÉRÈSE.

Pendant ce temps-là, il faut vivre... la couture ne va pas fort.

BERNARD.

C'est comme la menuiserie.

THÉRÈSE.

Toutes mes économies y ont passé... (le regardant en dessous.) et même celles d'une autre personne...

BERNARD, embarrassé.

Comment?

THÉRÈSE, de même.

Oui, plus d'une fois, j'ai trouvé dans mon panier à ouvrage des secours... ses petites épargnes, sans doute?... Vous direz à cette personne que je ne veux plus de cela, entendez-vous, monsieur Bernard?

BERNARD, vivement.

Et pourquoi donc, mamzelle? Est-ce que mon argent n'est pas le vôtre? Et puisque nous devons nous marier.

THÉRÈSE.

Justement... c'est alors que vous vous tueriez pour nourrir toute la maison! Je n'entends pas cela... voilà pourquoi j'ajourne le mariage.

BERNARD.

Mais pourtant...

THÉRÈSE.

Du reste, faut pas vous tourmenter... j'ai encore de quoi aller pendant quelque temps! (A part, en regardant une pièce de monnaie.) Oui, une pièce de trente sous pour notre dîner... c'est la dernière... (avec un soupir.) et elle me coûte cher!

## SCÈNE III.

LES MÊMES; MICHEL PERRIN, en dehors.

MICHEL PERRIN, dans la rue.

Thérèse!... Thérèse!

THÉRÈSE, à Bernard.

C'est lui! (Allant à la fenêtre.) Où êtes-vous donc, mon oncle?

MICHEL PERRIN.

Dans la rue, ma bonne.

THÉRÈSE.

Eh bien! montez donc!...

MICHEL PERRIN.

Je ne peux pas, je suis en fiacre... jette-moi trente sous... j'ai oublié de prendre de l'argent.

THÉRÈSE, à part.

Je crois bien!... (Enveloppant sa pièce dans du papier.) Adieu, notre dîner... (Jetant le papier par la fenêtre.) Voilà, mon oncle.

MICHEL PERRIN.

Merci, ma bonne.

THÉRÈSE, à part.

Heureusement que le déjeuner est payé. (A Bernard.) Ah! çà, monsieur Bernard, soyez gai... que ce pauvre oncle ne se doute jamais qu'il peut m'être à charge, au moins.

BERNARD.

Soyez donc tranquille. Je veux qu'il se donne au diable, tout curé qu'il est... Vous croyez que j'irais lui dire que depuis qu'il est ici... vous ne savez comment suffire!... Pauvre cher homme, il y aurait de quoi le tuer... Laissez donc... je ne suis pas si maladroit, et... Chut! le voici.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES; MICHEL PERRIN, entrant par le fond.

MICHEL PERRIN.

Ouf!... cent deux marches tout d'une haleine... ça n'est pas mal, à mon âge... Et ce cocher qui me demandait pour boire!... comme je lui ai dit: « Citoyen cocher, mon cher ami... la « plus belle fille ne peut donner que... » (Donnant une poignée de main à Bernard.) Bonjour, mes enfants! bonjour, Bernard.

BERNARD*.

Salut, citoyen Perrin.

* Thérèse, Perrin, Bernard.

MICHEL PERRIN, embrassant Thérèse.

Et toi, ma petite Thérèse!... (La regardant avec attendrissement.) je ne t'ai pas vue d'aujourd'hui, et si tu savais quel plaisir j'ai à te regarder... (A Bernard.) C'est qu'elle ressemble à sa mère, à ma bonne Madeleine...

AIR de Teniers

Oui, plus je vois ma Thérèse chérie,
Plus je crois revoir dans ses traits.
Ceux d'une sœur, ceux d'une amie...
Oui, c'est elle que j'adorais!
(La regardant avec émotion.)
Dans ses yeux sa bonté respire...
C'est son regard pour me charmer,
C'est sa bouche pour me sourire...

THÉRÈSE, tendrement.

Et c'est son cœur pour vous aimer.

PERRIN.

Et sa petite moue, quand elle me grondait... parce qu'il faut vous dire qu'étant jeune, je n'avais jamais le sou.

BERNARD, à part.

Il me semble qu'à présent c'est absolument la même chose.

PERRIN, toujours attendri.

Et c'était Madeleine qui me glissait la pièce blanche, pour retourner au séminaire... Pauvre sœur!... et dire que je suis arrivé trop tard!

THÉRÈSE, avec tendresse.

Allons, mon oncle, ne parlons pas de cela.

PERRIN, se remettant.

Tu as raison... il ne faut pas s'attendrir, quand on a des affaires!... Mais c'est égal, je ne mourrai content que lorsque je t'aurai vue heureuse, mariée à un honnête garçon de ma connaissance...

(Il regarde Bernard de loin.)

THÉRÈSE, à part.

Cher oncle!

PERRIN, allant à Bernard qui est à l'autre bout du théâtre, et lui montrant Thérèse, qui va auprès de la cheminée.

Dis donc, Bernard, j'ai trouvé le cadeau que je veux lui faire le jour de vos noces... une demi-douzaine de couverts d'argent... Ne dis rien!... J'ai déja vu l'orfèvre!... c'est la première chose que j'acheterai... dès que je serai en fonds.

BERNARD, à part.

Qui est-ce qui ne se mettrait pas en quatre pour un brave homme d'oncle comme ça!...

PERRIN, haut.

Ah! çà! Bernard, tu venais nous demander à déjeuner?

BERNARD.

Moi?... Oh! non...

PERRIN.

Ne vas-tu pas faire des façons?... Thérèse, dis-lui donc que c'est ridicule.

THÉRÈSE, près de la cheminée.

Certainement, monsieur Bernard! j'ai compté sur vous.

BERNARD.

Ah! si vous avez compté... c'est différent.

(Il passe à la droite du théâtre.)

PERRIN, se frottant les mains.

Et tiens-toi bien, mon enfant. Si Bernard est comme moi, ton déjeuner trouvera à qui parler! Le grand air... la satisfaction...

BERNARD, vivement.

Vous avez donc réussi?

THÉRÈSE, venant auprès de son oncle *.

Comment, mon oncle?

PERRIN, d'un air triomphant.

Ah! vous ne vous y attendiez pas... toi, surtout, Thérèse, qui me répétais sans cesse que je n'en viendrais jamais à bout...

THÉRÈSE.

Vous avez une place!...

PERRIN.

Que ne demandes-tu tout de suite si je ne suis pas second consul?... Ça ne marche pas si vite, mes enfants!... mais les choses sont en bon train.

THÉRÈSE.

Vous avez donc trouvé vos anciens camarades de Juilly!

PERRIN.

Précisément.

BERNARD, regardant Thérèse.

C'est-il heureux!

THÉRÈSE.

Contez-nous donc cela, mon oncle.

PERRIN.

J'ai d'abord été chez Camus... tu sais, le petit Camus... Oh! non, tu ne sais pas! un ancien camarade... Il venait d'être nommé directeur de l'enregistrement des Bouches-du-Rhône, et il était parti.

THÉRÈSE.

Parti!...

PERRIN.

Ensuite, chez le gros Brigonnet... un tapageur!... Il est colonel à l'armée du Danube.

THÉRÈSE.

Ainsi, vous ne l'avez pas vu non plus?...

PERRIN.

Ne voulais-tu pas qu'il quittât le Danube pour me recevoir? Mais le troisième n'était pas parti, lui!

BERNARD.

Ah!

PERRIN.

Un inspecteur-général des vivres!... j'avais son adresse : faubourg du Roule, n° 87. Et jugez de mon bonheur!... c'était son jour d'audience!

THÉRÈSE.

Enfin!

PERRIN.

Il n'y avait qu'une chose qui me déplaisait...

* Bernard, Perrin, Thérèse.

tout en marchant, je me disais : Un jour d'audience... c'est indiscret!... Il y aura une foule... et puis, le plaisir de me voir... il va bousculer ses affaires... renvoyer tout le monde!

BERNARD, souriant.

Oh! il n'y avait pas de danger!...

PERRIN.

Enfin, j'allais toujours... Quand je crois être arrivé, je lève le nez pour chercher mon n° 87... faubourg du Roule... et je lis au coin d'un mur : « Place de la Bastille!... »

BERNARD.

Comment?

PERRIN.

Ah! ah! je dis : ce n'est pas encore là!... J'entre chez un cordonnier pour savoir un peu dans quel pays je me trouvais. (Riant.) Juste! à l'autre bout de Paris!... Il paraît qu'au lieu de tourner à gauche, j'avais pris à droite!

THÉRÈSE.

Là!... voyez donc!... s'exténuer ainsi!...

PERRIN.

J'en ai été bien dédommagé!... (à Thérèse.) imagine que la femme du cordonnier était du pays... une brave Normande... Nous avons causé de nos amis, de mes bons paroissiens!... Et si tu avais vu quel ménage uni!... des enfants charmants!... Je leur ai donné une leçon de lecture, tout en me reposant... ça me faisait un plaisir!... ça me rappelait le bon temps... quand j'étais entouré de mes marmots, et qu'après la leçon, je les faisais danser avec mon violon.

BERNARD.

Vous les faisiez danser... un curé?

PERRIN.

Eh bien! le grand mal!... (L'imitant.) Vous les faisiez danser? un curé! Qu'est-ce qu'il y a donc là de si terrible ?... Ah! dam! je n'étais pas toujours à gronder, à sermonner!... et j'avais mon système, qui en valait bien un autre.

AIR de Paris et le Village.

D'un malade, dès le matin,
Quand je soulageais la souffrance!
Quand je pouvais obliger un voisin,
Tendre la main à l'indigence!...
Dans un ménage quand la paix
Par mes soins était ramenée...
En bon curé, moi je croyais
Avoir bien rempli ma journée!

THÉRÈSE.

Enfin, vous êtes retourné chez votre inspecteur des vivres...

PERRIN.

Ah! bien oui!... l'heure de l'audience était passée... je n'en pouvais plus!... Mais je me suis dit : Voilà les choses en bon train, je puis me donner le plaisir de revenir en voiture.

THÉRÈSE.

Vous avez bien fait. (Souriant.) Mais gageons, mon oncle, que vous avez été enchanté de vous être trompé?

PERRIN.

Comment?... cette petite voudrait me faire croire que j'ai peur de mes anciens amis...

THÉRÈSE, le menaçant du doigt, en riant.

Hum!...

PERRIN.

Du tout... (Bas, à Bernard.) C'est que c'est la vérité! (Haut.) J'irai demain.

THÉRÈSE.

Ce ne sera plus jour d'audience; vous ne le trouverez pas.

PERRIN.

Alors ce ne sera plus ma faute; j'aurai fait humainement tout ce que je pouvais : je lui écrirai...

THÉRÈSE.

Aujourd'hui?

PERRIN.

Vraiment, ma bonne Thérèse, tu es sans pitié! Tu vois ce pauvre Bernard qui tombe d'inanition...

BERNARD.

Oh! ce n'est pas pour moi, citoyen Perrin.

PERRIN.

C'est pour toi comme... pour les autres. (A Thérèse.) Et ta crême qui s'en va!...

THÉRÈSE, courant à la cheminée.

Voilà, voilà, mon oncle!...

BERNARD, à part.

Je vois que le mariage n'est guère plus avancé.

(Il va prendre une petite table qui est auprès de la croisée, et la place au milieu du théâtre.)

PERRIN, s'asseyant à un bout de la table.

A propos, Bernard, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a parlé de toi...

BERNARD, troublé.

Un jeune homme en cadenettes?

PERRIN.

Qui est-ce qui te parle d'un jeune homme en cadenettes?... Du tout, c'est ton maître menuisier, qui t'a remis, à ce qu'il m'a dit, un journal pour moi.

BERNARD, le tirant de sa poche.

Ah! c'est juste... le journal des frères Chaigneau, que vous aviez demandé.

PERRIN, assis.

Je lirai cela après déjeuner. Mets-le là, sur la table. (Désignant celle où sont ses papiers.—A lui-même.) Cette armée de réserve qui file sur Genève occupe tout Paris... on ne peut pas deviner sa destination.

BERNARD.

C'est vrai... on fait des enrôlements, des revues! encore une pour demain, au Carrousel; cinq régiments!...

PERRIN.

Ça doit être un beau coup-d'œil! Ah! ah! cela donne à penser aux mécontents...

(Pendant ce temps Thérèse met sur la table une serviette, des tasses et des cuillers.)

BERNARD, secouant la tête.

Hum ! il y en a encore, des mécontents ! ! Eh ! tenez, j'ai un ami... (A part.) Au fait, si je le consultais sans avoir l'air...

PERRIN, mangeant une croûte.

Eh bien ! tu as un ami ?...

BERNARD, s'asseyant à l'autre bout de la table.

Qui est si fièrement embarrassé... un camarade d'Arcole !

PERRIN, à Thérèse. *

Tu n'as pas oublié la cassonnade, ma bonne ? (A Bernard.) Va toujours, je t'écoute.

BERNARD.

Avant d'aller en Italie, il avait brûlé quelques cartouches... là-bas, vous savez bien... cette autre guerre... si triste !... (poussant un soupir.) vu que l'ennemi parlait français comme nous, et qu'il se battait à faire plaisir à voir !

PERRIN, soupirant aussi.

(Il coupe des tartines.)

Ah ! oui.

BERNARD.

Mon camarade, qui était dans les bleus, rencontre un jour les autres... Aux premiers coups il tombe !... il allait être haché ; quand l'officier ennemi, un jeune homme, l'aperçoit !

AIR : Époux imprudent.

Près de lui soudain il s'élance,
Il le relève, il le défend...
A son courage il dut son existence.

PERRIN, attendri.

Digne jeune homme !

BERNARD, vivement.

Ah ! pour lui sûrement
Chacun de nous en aurait fait autant !
De pareils traits ne doiv'nt pas vous surprendre...
Entre ennemis nobles et généreux,
Lorsque l'on parl' la mêm' langue tous deux,
Il est si facil' de s'entendre.

PERRIN, enchanté.

C'est très bien !... Mais je ne vois là rien d'embarrassant.

BERNARD.

Attendez donc ; c'est que mon ami a rencontré son petit officier... ici, à Paris !

PERRIN.

Eh bien !

BERNARD, s'échauffant.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y vient faire ?

PERRIN, froidement.

Eh bien ! est-ce que cela le regarde...

BERNARD, s'animant.

Songez donc qu'il était déguisé, et que le parti pour lequel il s'est battu ferait croire naturellement...

PERRIN, souriant.

Tu crois qu'il viendrait faire un 18 brumaire aussi, lui ?... Ps't ! il ne s'est pas levé assez matin pour ça ! D'ailleurs, qu'est-ce que veut ton camarade ? sur de simples soupçons... le dénoncer ? faire le métier le plus vil, le plus lâche : celui d'espion !

BERNARD, repoussant cette idée.

Ah !

PERRIN, sérieusement.

Qu'il y prenne garde, Bernard ! l'honneur d'un soldat doit être pur et sans tache ! Le secret d'un ami est pour tout honnête homme, comme le secret du confessionnal ; il doit mourir dans le sein de celui qui l'a reçu. (Changeant de ton.) Qui te dit, d'ailleurs, que ce jeune homme n'est pas à Paris pour toute autre chose ?... pour faire sa soumission, pour prendre du service ? il est peut-être de l'armée de réserve !

BERNARD, avec joie.

Vous croyez ?

PERRIN.

Laissons faire le premier consul, mes enfants ! il n'est pas maladroit, voyez-vous ; et dès que le gouvernement pense que...

THÉRÈSE, posant la casserole sur la table.

Allons, laissez là le gouvernement, et déjeunez.

PERRIN, gaîment.

Thérèse a raison ! laissons le gouvernement tranquille, et déjeunons !... (A Thérèse.) Mets-toi là, ma petite... entre nous deux. (Thérèse s'assied à table entre Bernard et Perrin.) Une odeur excellente, ce café !... Chère enfant ! c'est que maintenant c'est toute ma joie !... (Regardant Thérèse.) Je la vois encore, quand elle est venue m'ouvrir la porte !... sa petite mine... une toilette modeste... avec sa petite croix au cou... (La regardant avec surprise.) Eh bien ! Thérèse, où est-elle donc, ta croix ?

THÉRÈSE, embarrassée.

Ma croix !...

PERRIN.

C'est celle de ta mère... elle ne doit jamais te quitter... Elle n'est pas perdue, j'espère ?

THÉRÈSE, embarrassée.

Non... non, mon oncle... je l'ai donnée... hier matin à raccommoder.

BERNARD, naïvement.

Bah ! vous l'aviez encore hier soir... (Thérèse lui marche sur le pied.) Oh !...

PERRIN.

Qu'est-ce que c'est ?

BERNARD.

Rien... rien... citoyen Perrin... j'ai rencontré le pied de la table...

PERRIN.

Mais, enfin, cette croix ?...

BERNARD, sans voir les signes de Thérèse.

Mon Dieu ! il ne faut pas vous inquiéter, allez... c'est qu'elle n'ose pas vous dire... ça arrive tous les jours, dans nos états !... Un moment de gêne, un surcroît de dépenses... qu'on n'attendait pas...

* Bernard, Perrin.

PERRIN, frappé.

Ah!... j'entends!...

(Il se lève lentement et jette sa serviette sur sa chaise.)

THÉRÈSE.

Eh bien! mon oncle... qu'avez-vous donc?

PERRIN, ému.

Rien!... rien... je n'ai plus faim.

THÉRÈSE, se levant.

Comment... vous qui tout-à-l'heure...

PERRIN, de même.

Oui, je croyais... on s'imagine, comme ça... que le grand air... l'exercice... et puis, pas du tout... c'était une fausse faim.

THÉRÈSE, allant à lui.

Ah! mon oncle, je vais croire que mon café...

PERRIN, plus ému.

Ton café, chère enfant!... il est comme toi... ce qu'il y a de meilleur, de plus parfait au monde! (L'embrassant sur le front et d'une voix émue.) Et moi qui ne m'apercevais pas!... Pauvre petite!... un ange!... qui se sacrifie... (Essuyant une larme.) Ah! ça ne peut pas durer comme ça...

(Il rentre dans sa chambre qui est à gauche.)

## SCÈNE V.

BERNARD, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, après un silence.

Là!... vous avez fait de belle besogne!

BERNARD, interdit.

Est-ce que je pouvais deviner?... Est-il susceptible!

(Il se lève, et place la table auprès de la fenêtre.)

THÉRÈSE.

Il y avait une heure que je vous marchais sur le pied... mais vous ne comprenez rien. Il sait maintenant que ma croix est en gage, et il est capable de se laisser mourir de faim...

BERNARD.

Allons, mamzelle, ne pleurez pas; il faut absolument la ravoir, cette croix.

THÉRÈSE.

Et comment?

BERNARD, tâtant ses poches.

Je m'adresserais bien au bourgeois; mais je suis déja en avance d'une quinzaine.

THÉRÈSE.

Attendez!... j'ai un mémoire chez une belle dame... qui me renvoie toujours; ces gens riches, ça ne paie jamais! Mais aujourd'hui, je la prierai tant...

BERNARD.

Je vas vous accompagner...

THÉRÈSE.

Non; restez près de mon oncle...

BERNARD, voulant prendre son bras.

Pourquoi donc?... nous reviendrons plus vite.

(La porte du fond s'ouvre, Jules paraît.)

THÉRÈSE.

Ah!... un étranger...

BERNARD, à part.

C'est mon diable de jeune homme! Je ne pouvais pas l'échapper.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES; JULES, habillé à la mode du temps.

JULES*.

Eh! le voilà, ce cher Bernard! Parbleu! j'arrive à temps... tu ne m'attendais pas!

BERNARD, embarrassé.

Non, vraiment... Je suis enchanté...

JULES.

J'ai passé chez ton maître menuisier, qui m'a dit que tu ne bougeais plus d'ici. (Regardant Thérèse.) Je n'en suis pas étonné.

THÉRÈSE, à Bernard, bas.

C'est un de vos amis?

BERNARD, de même.

Oui... Une connaissance de l'armée. (Haut.) J'allais sortir...

JULES.

J'en suis fâché; car il faut que je te parle.

THÉRÈSE.

Mon Dieu, que je ne vous gêne pas, messieurs... causez tout à votre aise... je me sauve.

BERNARD.

Comment! Mais permettez...

AIR de la Valse du duc de Reichstadt.

Il faut accompagner sa femme.

THÉRÈSE.

Restez donc tous les deux,
Dès que l'amitié vous réclame,
Restez donc, je le veux.
(A mi-voix.)
D'avance faites vos études,
Puisqu'on doit nous unir...
Prenez les bonnes habitudes
(En riant.)
Et tâchez d'obéir.

ENSEMBLE.

BERNARD et JULES.

Puisque l'amitié { me / vous } réclame,
Demeurons tous les deux;
Il faut obéir à sa femme:
Je me rends / Rendez-vous } à ses vœux.

THÉRÈSE.

Puisque l'amitié vous réclame,
Restez donc tous les deux:
Il faut obéir à sa femme;
Restez donc, je le veux.

(Elle sourit à Bernard, fait une petite révérence à Jules, et sort par le fond.)

* Thérèse, Bernard, Jules.

## SCÈNE VII.

### BERNARD, JULES.

JULES, regardant sortir Thérèse.

Très jolie, ma foi! je t'en fais mon compliment. (Voyant son air contraint.) Ah! çà, mais dis-moi donc, Bernard, tu me fais une singulière figure : est-ce que tu as déja oublié...

BERNARD, vivement.

Que je vous dois la vie? Non vraiment; et plût au ciel que je pusse vous rendre le même service, au prix de tout mon sang! vous verriez que Bernard n'est point un ingrat. Mais c'est justement parceque je vous suis dévoué, parce que je sais que vous êtes un brave et digne jeune homme, que votre présence ici me fait trembler. J'ignore quel est votre nom, votre rang; mais le drapeau sous lequel je vous ai connu, le parti que vous défendiez : tout me dit que vous courez des dangers à Paris.

JULES, froidement.

Aucun.

BERNARD, étonné.

Comment! vous avez donc renoncé?...

JULES, de même.

Absolument.

BERNARD, avec joie.

Est-il possible?

JULES.

Nous suivions une fausse route. La guerre civile! des déchirements intérieurs! lorsque nous voulons tous la gloire et le bonheur de notre belle France! Fi donc! c'était une folie!... j'ai changé de projet.

BERNARD, lui serrant la main.

Ah! vous n'imaginez pas le bien que vous me faites. Maintenant, disposez de moi, de ces jours qui vous appartiennent : je serai fier de les exposer pour vous.

JULES, lui tendant la main.

Touche là : j'y comptais.

BERNARD.

Auriez-vous quelque insulte à venger?

JULES.

Non!... (Se reprenant.) Mais, avant tout, pourquoi as-tu donc quitté le service si jeune?

BERNARD, montrant sa main.

Rapport à une blessure...

JULES.

Qui ne t'empêchait pas de manier un fusil.

BERNARD, souriant.

Non, mais un peu d'humeur.... un passe-droit...

JULES, à part.

Nous y voilà. (Haut.) Et si l'on t'offrait l'occasion de regagner le grade que tu mérites?

BERNARD.

Comment?

JULES, baissant la voix.

Chut!... Une expédition secrète se prépare.

BERNARD, à part.

L'oncle avait raison.... l'armée de réserve. (Haut.) Une expédition pour le bien de la France?

JULES.

Pour le bien de la France.

BERNARD, se grattant l'oreille.

Diable!... Un grade?

JULES.

Et cinquante louis d'avance.

BERNARD, étourdi.

Cinquante louis! Dieu! une fortune! Ce pauvre oncle! Thérèse! je pourrais les secourir, me marier à mon retour! (Haut.) C'est dit, je suis prêt.

JULES, lui donnant un papier.

Mets ton nom là-dessus.

BERNARD, gaîment, et allant à la table pour signer.

De tout mon cœur! et vous verrez un luron qui ne boudera pas. (Regardant le papier.) Tiens! quels drôles de noms! Il n'y a donc pas d'anciens camarades? (Lisant.) « Lecogneux, Landri, Jean Durand... »

JULES.

C'est moi.

BERNARD, le regardant.

Vous? Laissez donc! vous ne vous appelez pas Jean Durand! vos soldats vous donnaient un titre...

JULES, avec impatience.

Qu'importe?

BERNARD, jetant le papier sur la table et allant à lui.

Ah! un moment! des noms supposés!

AIR : Les Russes m'ont rendu visite.

On n'y met point tant de mystère
Lorsque l'on va droit son chemin.
Cette entreprise à l'honneur est contraire;
Oui, maintenant j'en suis certain;
Je veux savoir quel est votre dessein...
Parlez, monsieur, tout ici vous accuse!...
A vos projets comment peut-on
Prêter son bras... quand on refuse
De leur prêter le secours de son nom?

JULES.

Quelle idée!

BERNARD.

Non, monsieur; et j'exige avant tout que vous me disiez...

JULES.

Eh bien! puisqu'il le faut absolument... Silence! voici quelqu'un.

(Il lui serre la main.)

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MICHEL PERRIN, sortant de sa chambre; il a l'air rêveur.

PERRIN, à lui-même.

Oh! ça ne peut pas durer comme ça! (Il aper-

çoit les deux jeunes gens.) Hein! qu'est-ce que c'est?

BERNARD *.

Ne faites pas attention, cher oncle! un de mes amis... le citoyen...

JULES, l'interrompant.

Jean Durand.

PERRIN, préoccupé.

Le citoyen Jean Durand?... il vient nous demander à dîner. (A part, se reprenant.) Oh! qu'est-ce que je dis donc?

BERNARD.

Du tout, c'est pour une affaire...

JULES.

Une commande très pressée.

PERRIN, passant à droite, et s'asseyant près de la table.

Bien!... bien!... causez, mes enfants; que je ne vous gêne pas.

BERNARD, bas à Jules.

Impossible, devant lui. (Montrant la porte de la cuisine.) Mais j'ai là mon atelier.

JULES, bas.

A la bonne heure... car je ne te quitte pas que tu ne sois des nôtres.

BERNARD, l'entraînant.

Et moi, que je ne sache tout... Venez! venez!

(Ils disparaissent.)

## SCÈNE IX.

MICHEL PERRIN, assis, à lui-même.

Oh! bien décidément, ça ne peut pas durer comme ça... Pauvre petite!... Et moi, qui ne m'aperçois de rien...je me promène, je dors, je mange!... (avec un soupir.) je mange deux fois plus qu'à l'ordinaire!.. c'est vrai, ça a l'air d'un fait exprès... L'inquiétude, l'agitation, me donnent des appétits désolants!... Et voilà vingt-deux jours... oui, ma foi, je suis arrivé le premier décadi... vingt-deux jours que je vis à leurs dépens... qu'ils se privent de tout, qu'ils vendent même!... (Il se lève, et marche avec agitation.) Ah! Michel! Michel! toi qui devrais être leur appui, leur providence... (D'un ton résolu.) Allons, il faut prendre un parti... il faut travailler, n'importe à quoi... Après tout, j'ai des bras comme un autre, et je ne vois pas pourquoi un ancien curé...

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme.

Par malheur, je ne sais rien faire;
(Montrant la cuisine.)
Souvent j'ai voulu m'essayer
Avec Bernard... j'en désespère!
Je suis très mauvais menuisier!...
J'ai beau me retrousser la manche,
Et me démener comme un fou...
(Faisant le signe de scier.)
Je prends mon genou pour la planche,
(Faisant le signe de clouer.)
Et je prends mon doigt pour le clou.

Et alors ce sont des histoires de compresses et de cataplasmes à n'en plus finir! Mais il y a d'autres occupations... des écritures... (Il aperçoit le journal sur la table.) Ah! ce journal! voyons un peu dans les annonces... (il s'assied, et prend le journal.) car les amis... je n'y compte plus... D'ailleurs, il n'y a pas un moment à perdre. (Parcourant le journal.) Hum! « On desire trouver « un homme instruit et probe... » Voilà mon affaire! « qui soit en état de verser vingt mille « francs dans un fonds de commerce... » Votre serviteur... Allez donc demander vingt mille francs à un homme qui n'a jamais pu mettre deux sous de côté. (Lisant toujours.) « Armée de « réserve.. » Voilà mon malheur, c'est que je n'ai jamais eu d'armée de réserve!... (Regardant toujours le journal.) « Le ministre de la police gé- « nérale rappelle l'arrêté des consuls du 7 ven- « tôse...» Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois là! « Signé FOUCHÉ. » (Avec joie.) Fouché! est-ce que ce serait Joseph Fouché...mon meilleur ami, mon camarade des Oratoriens? Par exemple, celui-là n'aurait rien à me refuser... (S'arrêtant.) Oh! non! quelle apparence! lui, ministre!... Et pourquoi pas, on a vu tant de choses... Il avait de l'esprit, bon enfant, mais adroit et rusé comme un chat... Il aurait bien pu se faufiler... (Se levant.) Si j'y allais? Non; s'il me recevait mal, je serais forcé de ne plus l'aimer... j'aime mieux lui écrire; s'il ne me répond pas, je dirai : ce n'était pas lui, et il n'en sera ni plus ni moins... (Courant à la table.) C'est cela! J'ai justement là une feuille de papier... je n'en ai qu'une, par exemple, mais je ne peux pas l'employer pour une meilleure occasion! (S'asseyant, et prenant la plume.) Mon pauvre Joseph! la main me tremble rien que d'y penser... (Écrivant.) «Citoyen ministre...» (A lui-même.) Il ne peut pas m'avoir oublié, nous étions *faisans* à Juilly, et plus tard, répétiteurs de philosophie à Nantes... Mais maintenant qu'il est ministre, il ne se souviendra peut-être plus d'avoir été philosophe... (Écrivant.) «Citoyen ministre!» (On frappe au fond.) Entrez!

## SCÈNE X.

MICHEL PERRIN, à la table; FOUCHÉ, en redingote bleue, très simple, du matin.

FOUCHÉ, au fond.

Je crois que je me suis trompé de porte.

PERRIN, écrivant.

« J'ai l'honneur de te demander... » Je n'ai jamais beaucoup aimé le tutoiement républicain; mais entre camarades... (écrivant.) « de te « demander une audience particulière. »

FOUCHÉ, à part.

Le plus sûr est de m'informer. (A Perrin.) Le citoyen Michel Perrin?

* Jules, Bernard, Perrin.

PERRIN, levant le nez.

C'est ici... (Voulant le faire asseoir.) Donnez-vous donc la peine...

FOUCHÉ, le regardant, à part.

Eh! mais! c'est lui! oui, vraiment! Bon Michel!... Il n'est pas changé.

PERRIN, la plume en l'air.

Puis-je savoir ce qui me procure?...

FOUCHÉ.

Je viens de la part... d'un de vos amis...

PERRIN, cherchant.

Un de mes amis?

FOUCHÉ, à part.

Il ne me reconnaît pas!

PERRIN, à part.

Ah! peut-être mon directeur des vivres qui envoie... (Haut.) Mille pardons, citoyen, je suis à vous... c'est que j'écris à mon ami Joseph...

FOUCHÉ.

Joseph Fouché? le ministre?

PERRIN, vivement.

Décidément, il est donc ministre!... Ah! vous le connaissez aussi?

FOUCHÉ.

Fouché!... Beaucoup.

PERRIN.

Ah! vous le connaissez!... et dites-moi, est-il toujours bon enfant? Croyez-vous qu'il me recevra bien?

FOUCHÉ, souriant.

Lui!... il est capable de venir vous voir le premier.

PERRIN.

Ah! bah!... comment saurait-il jamais que je suis ici?... Pauvre homme!... il ne peut pas?...

FOUCHÉ.

Pourquoi donc? dans sa position, on doit lui rendre compte de toutes les personnes qui arrivent à Paris; il aurait pu voir votre nom... et le nom d'un ami d'enfance est si doux à retrouver!... On le croit dur, insensible, parce qu'il estime ce qu'ils valent tous ceux qui l'environnent! Mais, un ami, un véritable ami! ce serait une bonne fortune inespérée... et s'il sait que vous êtes à Paris, depuis un mois, sans être venu le voir! comment donc, se dira-t-il, parce que je suis ministre, je crois que Michel fait le fier.

PERRIN.

Le fier!... moi!... ah!... un si bon *faisant!* (Souriant.) Mais ce nom de Michel... Il vous a donc parlé de moi?...

FOUCHÉ.

Sans doute.

PERRIN, ému.

Est-il possible!... il n'a pas oublié ce temps où tout était commun?...

FOUCHÉ, vivement.

Les livres, les pensums du père VIEL...

PERRIN.

Les confitures que son père lui envoyait...

FOUCHÉ, s'animant.

Toujours partage égal!...

PERRIN, de même.

Oh! non... il avait déja de l'ambition... il lui fallait toujours les tartines les plus longues... mais c'était juste... il me donnait un coup de main dans mes thèmes.

FOUCHÉ, vivement.

Que vous lui rendiez dans ses querelles...

PERRIN, souriant.

En coups de poings! c'est vrai! j'étais petit... mais tout nerfs!... Je me rappelle, entre autres, un superbe combat... le combat des Horaces... trois contre trois.

FOUCHÉ, retrouvant ses souvenirs.

Oui, oui... Joseph venait d'être renversé...

PERRIN.

D'un coup de *Gradus ad parnassum!*

FOUCHÉ.

Vous vous élancez comme un lion.

PERRIN, fermant les poings.

Comme un tigre! et je reçois la plus belle tape!...

FOUCHÉ, le regardant avec intérêt, et montrant le sourcil.

Là!... là!...

PERRIN, s'animant.

Mais j'étends mon gaillard!... pas du tout... je ne voyais pas un grand...

FOUCHÉ, vivement.

Mathieu...

PERRIN.

Qui accourait derrière moi...

FOUCHÉ, s'oubliant.

C'est alors que je te crie: « Prends garde à toi, « Michel! »

PERRIN, interdit, et le regardant.

Comment! tu m'as crié: Vous m'avez... tu... toi?

FOUCHÉ, lui ouvrant ses bras.

Eh!... allons donc!... voilà une heure que tu aurais dû me sauter au cou!...

PERRIN, dans ses bras.

Joseph!... mon bon Joseph!... (d'une voix émue.) il serait possible!... Oh! oui, c'est toi... c'est bien toi!... car tu as les larmes aux yeux!

FOUCHÉ, attendri.

Michel!...

PERRIN, s'essuyant les yeux.

Ah! que ça fait de bien!... Je ne t'aurais pas reconnu!... comme tu es changé, mon pauvre Joseph... mais c'est égal!...

AIR de Colalto.

Oui, je retrouve tous ses traits
Que j'ai chéris dès mon enfance!...
Et, j'en suis sûr, même au fond d'un palais,
Ton cœur n'a point changé dans cette longue absence.
(Le regardant.)
Non, je le vois... et cet air attendri
Doit m'enlever toute crainte sinistre!...

FOUCHÉ, parlant.

Comment ?...

PERRIN, achevant l'air.

On craint toujours dans les yeux d'un ministre
De ne plus voir le regard d'un ami !...

FOUCHÉ.

Quelle folie !... tu avais peur de moi ?...

PERRIN.

Écoute donc !... dans ta position, entouré des heureux que tu fais... des gens les plus distingués.

FOUCHÉ, souriant.

Hum ! mon ami... c'est bien mêlé !

PERRIN.

Un beau ministère !... car je ne suis pas au courant de tout cela... mais tu as un beau ministère !...

FOUCHÉ.

Le plus important, du moins !...

PERRIN.

Et tu t'en acquittes bien ?

FOUCHÉ, souriant.

Pas trop mal...

PERRIN.

Tu fais le modeste... je suis sûr que tu y es adoré ?...

FOUCHÉ, secouant la tête.

Oh ! l'adoration !... ce n'est pas précisément là ce qu'un ministre inspire !... On est injuste dans le monde ! on veut de l'ordre, du calme, et l'on ne tient pas compte des difficultés... (Regardant sa montre.) Mais, pardon, voici l'heure du conseil... il faut que je te quitte. Ah çà ! Michel, tu viendras me voir ?... le matin... nous causerons...

PERRIN, étourdi.

Comment ! comment ! tu vas déja me quitter ?

FOUCHÉ.

Mes collègues m'attendent.

(Il fait quelques pas vers la porte.)

PERRIN, le retenant.

Eh bien ! qu'ils t'attendent ; ils te voient tous les jours, tandis que moi, je ne t'ai pas encore dit un mot. Tu vois, je t'écrivais. Assieds-toi, je t'en prie, (il le fait asseoir auprès de la table.) sans cela je ne serais pas à mon aise *. (A part.) Dire que je tiens là le ministre !... sous ma main ! (Haut.) Vois-tu, il s'agit d'une affaire qui ne souffre aucun retard. Tu n'as pas oublié que je fus nommé à une petite cure de Normandie.

FOUCHÉ.

Où tu as fait beaucoup de bien. Les pauvres secourus, l'école rétablie.

PERRIN, émerveillé.

Tu sais tout cela ?

FOUCHÉ, souriant.

Si je n'étais pas pressé, je ne saurais rien, et je te laisserais le plaisir de me tout conter. (Regardant sa montre.) Mais je n'ai que dix minutes à te donner.

PERRIN.

Il ne m'en faut pas cinq ! Ce n'est pas moi qui voudrais abuser... Un temps si précieux !

FOUCHÉ.

La cure fut supprimée...

PERRIN.

Oui... la terreur !... Quel temps ! Ah ! si tu avais été là, dans le gouvernement ! ce n'est pas toi qui aurais souffert...

FOUCHÉ, l'interrompant.

Mon ami, je t'ai dit que j'étais pressé.

PERRIN, tremblant.

C'est juste... Je voulais te dire... qu'est-ce que je voulais donc te dire ?

FOUCHÉ.

Voilà déjà deux minutes de passées !

PERRIN, se troublant davantage et perdant la tête.

Ah ! mon Dieu ! je n'en ai plus que huit... Suis-je malheureux !... j'ai une foule de choses... et n'avoir que huit minutes, tandis qu'il y a des gens...

FOUCHÉ.

Mais parle donc, au lieu de te désoler.

PERRIN, tout-à-fait troublé.

Non, je n'aurais jamais le temps...(il s'assied devant Fouché, et se croise les bras.) et décidement j'aime mieux ne te rien dire.

FOUCHÉ, se levant et allant à lui.

Ah ! çà, es-tu fou ? Voyons... tu es venu te réfugier à Paris ?

PERRIN.

Ah !... Voilà que tu me remets sur la voie... (Balbutiant.) Oui... près de ma sœur... que je n'ai plus trouvée... mais sa fille... une orpheline, un ange, mon ami !... Elle allait se marier à un brave garçon... menuisier de son état... excellent ouvrier... si tu avais même besoin de quelques objets... tu ne pourrais pas mieux t'adresser... (Geste d'impatience de Fouché.) Tu as raison... ce n'est pas de cela qu'il est question !... c'est-à-dire, ça s'y rattache dans un sens... parceque ces pauvres enfants... devaient se marier... et leurs économies... qu'ils ont mangées... c'est-à-dire que nous avons mangées...

FOUCHÉ, avec impatience.

Enfin, enfin !...

PERRIN, vivement et avec volubilité.

Enfin, enfin... c'est pour te dire qu'ils n'ont plus rien, ni moi non plus ; et que si tu ne trouves pas le moyen de me donner une petite place dans tes bureaux, je ne sais plus à quel saint me vouer.

FOUCHÉ, riant.

Eh bien ! tu ne pouvais pas commencer par là ?

PERRIN.

Si tu crois que c'est facile... (s'essuyant le front.) j'en sue à grosses gouttes.

* Fouché, assis ; Perrin

FOUCHÉ.

Te placer... dans mes bureaux?

PERRIN.

Ou ailleurs. La moindre des choses... je ferai tout ce que l'on voudra.

FOUCHÉ, voulant sortir.

J'y penserai.

PERRIN, l'arrêtant.

Non, Joseph, ce n'est pas ça; il ne faut pas dire : j'y penserai! il faut dire : Michel, j'ai trouvé ton affaire.

FOUCHÉ.

Eh bien! va voir Désaunais.

PERRIN.

Désaunais?

FOUCHÉ, prêt à partir.

Un de mes chefs de division.

PERRIN.

C'est que je suis brouillé avec les noms, et si tu ne m'écris pas celui-là...

FOUCHÉ, écoutant du côté de la cuisine.

Chut!... nous ne sommes pas seuls!...

PERRIN, étonné

Comment?

FOUCHÉ.

On a parlé près de nous!

PERRIN.

A-t-il l'oreille fine!... Je n'ai rien entendu...

FOUCHÉ.

Oui, mais moi!... l'habitude... (Voyant entrer Bernard et Jules.) Qu'est-ce que je te disais?

## SCÈNE XI.

LES MÊMES; BERNARD, JULES, sortant ensemble du cabinet à droite*.

BERNARD, vivement et à voix basse.

Jamais! jamais!... la vie d'un homme!... de mon ancien général!...

JULES, le retenant en voyant les autres personnages.

Tais toi!...

PERRIN, à Fouché.

C'est juste, j'avais oublié!... Bernard, le futur de ma nièce, et un jeune homme qui venait pour une commande... (cherchant le nom) le citoyen... le citoyen...

JULES, avec aplomb, et se présentant devant Fouché.

Jean Durand... entrepreneur du théâtre des Jeunes-Artistes.

FOUCHÉ, à lui-même.

Jean Durand...

(Il l'observe attentivement.)

JULES.

Si je puis vous être agréable, citoyen, je me ferai un vrai plaisir... (Voyant Fouché qui s'approche de lui en l'observant.) Qu'est-ce qu'il a donc celui-là?

* Bernard, Jules, Fouché, Perrin.

FOUCHÉ, lui faisant signe d'avancer.

Vous vous appelez Jean Durand?

JULES.

Oui, citoyen.

FOUCHÉ, à mi-voix.

Ça n'est pas vrai.

JULES, élevant la voix.

Comment, citoyen...

FOUCHÉ.

Plus bas, monsieur. Vous vous appelez Jules de Crussac.

BERNARD, à part.

Ciel!...

FOUCHÉ, continuant.

Vous n'êtes pas entrepreneur de théâtre... mais un écervelé, un fou, un esprit turbulent!... Depuis quand êtes-vous à Paris?

JULES, avec impatience.

Depuis six mois.

FOUCHÉ.

Depuis six jours!... Vous avez quitté Lyon, où vous étiez en surveillance : vous êtes descendu dans un petit hôtel borgne de la rue de la Loi, vous ne sortez que déguisé...

JULES, avec hauteur.

Monsieur...

FOUCHÉ, de même.

J'ai le droit de vous parler ainsi. Fouché, ministre de la police.

JULES.

Fouché!... (Regardant Bernard, qui est près de lui, d'un air de reproche.) Ah!

BERNARD, bas à Jules.

Je vous jure que j'ignorais...

JULES, à part et d'un air de résignation.

Et par conséquent, entouré... La maison doit être cernée... impossible de se défendre ou de fuir!

PERRIN, qui est au fond, près de la cheminée.

(A part.) Qu'est-ce qu'il peut donc avoir de commun avec un directeur de spectacle?

FOUCHÉ, à Jules.

Vous voyez que j'étais bien instruit... et qu'il ne tiendrait qu'à moi...

JULES, fièrement.

Eh bien! prenez ma tête!...

FOUCHÉ, froidement, et haussant les épaules.

Que voulez-vous que j'en fasse? Si elle était bonne... on pourrait l'employer... mais un fou, un brouillon... ce serait vous faire trop d'honneur... Vous êtes libre, monsieur; mais demain soir, ne soyez plus à Paris... ou c'est moi qui me charge de vous fournir un logement.

(Il lui tourne le dos.)

BERNARD, à part.

Je respire. (Bas à Jules.) Ainsi vous voilà obligé de renoncer.

JULES, bas.

Au contraire... cela avance l'exécution... à ce soir, au Cadran bleu... tu sais que nous nous réunissons, et...

BERNARD, avec force.

Jamais, jamais... ne comptez pas sur moi.

JULES.

Chut!

ENSEMBLE.

AIR : Confiant et sincère (du LORGNON).

JULES.

Ce délai, je l'espère,
Servira mon dessein...
Vigilance et mystère,
Attendons à demain.

BERNARD et PERRIN.

Quel est donc ce mystère?
Qu'attend-il pour demain?
Vigilance et mystère...
Quel est donc son dessein?

FOUCHÉ.

Quel est donc ce mystère?
Qu'attend-il pour demain?
Vigilance et mystère,
Surveillons son dessein.

(Jules sort, en regardant Fouché fièrement.)

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, excepté JULES.

BERNARD, à part.

O ciel!... comment le détourner...

FOUCHÉ, remarquant son trouble.

Qu'avez vous donc, jeune homme?

PERRIN.

Ce n'est pas étonnant... quand on voit un ministre pour la première fois... mais où est donc Thérèse, que je te la présente.

(Il va à la chambre à droite.)

FOUCHÉ, à Bernard.

Est-ce que vous êtes lié avec cet étourdi?

BERNARD, ému.

Oh! mon Dieu... j'ignorais son véritable nom...

FOUCHÉ.

C'est bien... évitez-le... quoiqu'il y ait plus de légèreté et de fanfaronades...

PERRIN, revenant.

Je ne sais ce qu'elle est devenue!... (A Bernard.) Cherche donc Thérèse, mon ami.

BERNARD.

J'y cours. (à part.) Tâchons de le rejoindre... et pour lui-même, de le faire renoncer...

(Il sort.)

PERRIN, revenant à Fouché.

Ah! çà... nous disons donc pour cette place...

BERNARD, reparaissant au fond, et indiquant Fouché à quelqu'un.

Oui, citoyen... il est là.

PERRIN, avec impatience.

Encore quelqu'un!

* Bernard, Fouché, Perrin.

## SCÈNE XIII.

MICHEL PERRIN, FOUCHÉ, DÉSAUNAIS.

DÉSAUNAIS, accourant.

Ah! je ne m'étais pas trompé, citoyen ministre!... j'avais les renseignements les plus positifs... et j'avais reconnu votre voiture.

FOUCHÉ.

C'est vous, Désaunais?

PERRIN, désolé.

Allons!... s'il donne son audience ici, je suis perdu!..

FOUCHÉ.

Qu'y a t-il?

DÉSAUNAIS, essoufflé.

Le premier consul vous a fait demander... il a envoyé trois fois.

FOUCHÉ, voulant sortir.

Ah! diable!...

PERRIN, à part.

Il va m'échapper, et ma place aussi!... (Haut.) Joseph... un moment, mon ami! tu m'avais parlé d'un monsieur Dumaillet?...

FOUCHÉ, distrait.

Désaunais? le voilà.

PERRIN.

Hé, bien... tu peux lui dire un mot?

FOUCHÉ, préoccupé.

C'est juste. (A Désaunais, et changeant d'idée.) Ah! à propos, Désaunais...

PERRIN, pendant qu'il lui parle à demi-voix et prenant une prise de tabac.

C'est si simple, pendant qu'il l'a sous la main!...

DÉSAUNAIS, répondant à Fouché.

J'ai les renseignements les plus positifs. Il est malade à Lyon.

FOUCHÉ, vivement.

Du tout! il est ici, à Paris!...

DÉSAUNAIS, abasourdi.

Pas possible!...

FOUCHÉ.

Je viens de le voir! Un peu plus tôt, vous le rencontriez dans l'escalier!...

DÉSAUNAIS, confondu.

Je vous jure, citoyen ministre, que j'ai reçu encore ce matin un rapport...

FOUCHÉ, brusquement.

Sottises!... mensonges!... ils se vendraient tous pour un écu!... Ne vous en rapportez qu'à vous... et encore!... Voilà pourtant à quoi vous m'exposez, avec vos renseignements positifs!... Vous ne savez jamais rien. Surveillez l'aide-de-camp d'Henriot.

PERRIN, désolé.

Joseph, il n'est pas question d'Henriot!...

FOUCHÉ.

Je suis à toi... (A Désaunais.) Dufour, Laignelot, le colonel Sarlovèse...

PERRIN.

Mon bon Joseph...

FOUCHÉ.

Voilà!... (A Désaunais.) Il se prépare quelque chose, j'en suis certain maintenant... et il faut qu'au premier signe...

DÉSAUNAIS, prenant des notes.

J'aurai les renseignements les plus positifs...

FOUCHÉ, haussant les épaules.

Mettez vos hommes en campagne; n'épargnez pas l'argent.... mais des gens sûrs, dévoués...

(Il va pour sortir.)

PERRIN, s'attachant à son habit.

Joseph!... au nom du ciel!...

FOUCHÉ, prêt à partir.

Ah! oui... à propos, j'oubliais... (Le montrant à Désaunais.) un homme actif, capable... que je vous recommande... Employez-le sur-le-champ... et traitez-le bien... je m'y intéresse beaucoup... Adieu, adieu... Je cours aux Tuileries.

(Il disparaît.)

PERRIN, le suivant.

Adieu, Joseph!... adieu, mon sauveur!... (Il lui crie sur la porte.) Prends garde de tomber... l'escalier est si mauvais!...

## SCÈNE XIV.

MICHEL PERRIN, DÉSAUNAIS.

PERRIN.

Enfin!... (Revenant à Désaunais.) Ah! çà, mon cher monsieur Beaumarchais...

(Il lui prépare une chaise.)

DÉSAUNAIS, voulant partir.

Demain, à huit heures... je vous attends.

PERRIN, exaspéré et courant fermer la porte.

Qu'est-ce que c'est?... vous croyez que je vais recommencer!... Du tout! je ferme la porte.

DÉSAUNAIS.

C'est que je suis très pressé...

PERRIN.

Et moi donc!... je vous défie de l'être plus que moi!... Le ministre sait que c'est une affaire qui ne souffre aucun retard, et puisqu'il m'a recommandé...

DÉSAUNAIS.

Au fait, ça vaut les renseignements les plus... (Reprenant son carnet.) Votre nom?...

PERRIN.

Michel Perrin... Ce n'est pas sans peine.

DÉSAUNAIS.

Rue Mouffetard...

PERRIN.

Au cinquième. (A part.) Pourvu qu'il n'aille pas me donner une place trop difficile!... Voilà la peur qui me prend maintenant.

DÉSAUNAIS, baissant la voix.

Vous êtes prudent...

PERRIN, d'un air approbatif.

Oh!...

DÉSAUNAIS.

Discret?...

PERRIN.

La discrétion même. Vous sentez que par état...

DÉSAUNAIS.

C'est juste! quand on se destine...

PERRIN, avec aplomb.

C'est la première condition. (A part.) Il paraît que c'est une place de confiance qu'ils vont me donner.... interprète des langues orientales, peut-être! ça m'irait assez.

DÉSAUNAIS, qui écrit toujours.

Le ministre vous connaît depuis long-temps?...

PERRIN, se rengorgeant.

Oui, oui... et puisqu'il m'a cru capable...

DÉSAUNAIS.

Je conçois!... vous venez d'ailleurs d'être jugé par un homme qui ne se trompe guère! l'intention du ministre est sans doute de vous attacher à mon cabinet?

PERRIN.

Puisqu'il m'adresse à vous...

DÉSAUNAIS.

C'est clair. Vingt francs par jour.. (Tirant une pièce d'or.) Voilà pour aujourd'hui...

(Il la lui donne.)

PERRIN, ouvrant de grands yeux.

Comment?...

DÉSAUNAIS.

Tous les matins, vous en recevrez autant.

PERRIN.

Vingt francs par jour!... ah! mon Dieu!... je suis millionnaire!... mais, permettez, citoyen Désaunais... nous sommes au milieu de la journée... vous ne me devez que dix francs.

DÉSAUNAIS, repoussant sa main.

Laissez donc!... un beau scrupule!...

PERRIN.

Dieu!... quelle place!...

DÉSAUNAIS.

Quant à vos fonctions...

PERRIN.

Croyez que je les remplirai avec tout le zèle... Qu'est-ce que j'aurai à faire?

DÉSAUNAIS, d'un air d'intelligence.

Vous fréquenterez les lieux publics... les jardins, les promenades...

PERRIN.

Ah! mon Dieu!... depuis un mois, je ne fais que cela!... il semblait que je devinais...

DÉSAUNAIS.

Les cafés du grand ton!... vous dînerez chez les meilleurs restaurateurs...

PERRIN.

Les meilleurs?...

DÉSAUNAIS.

Certainement!... l'intention du ministre n'est pas que vous alliez dans les gargottes.

PERRIN.

Oui... le décorum!... il faut bien dîner. (A lui-même.) Jusqu'à présent, c'est facile.

DÉSAUNAIS.

Par exemple, le matin, avant neuf heures...

PERRIN, à part.

Ah!... nous y voilà, le travail des bureaux...

DÉSAUNAIS.

Vous viendrez causer avec moi, dix minutes.

PERRIN.

Et après?

DÉSAUNAIS.

Vous recommencerez...

PERRIN, étonné.

A me promener?

DÉSAUNAIS.

Sans doute!

PERRIN, à part.

AIR : Je loge au quatrième étage.

Vingt francs par jour... bonté divine!
Cela peut-il se concevoir?
Vingt francs par jour! pour que l'on dîne,
Qu'on se promène et qu'on se fasse voir
Depuis le matin jusqu'au soir :
Si les commis du ministère
Sont si prodigues de leurs pas,
Mais qui diable alors peut donc faire
La besogne qu'ils ne font pas? } bis.

Ce n'est pas possible... il y a autre chose à faire... c'est qu'ils ne veulent pas m'effrayer aujourd'hui.

DÉSAUNAIS, fermant son carnet et prêt à partir.

Ainsi, à demain.

PERRIN, l'arrêtant.

Et où vous trouverai-je?

DÉSAUNAIS.

A l'hôtel du ministre... quai Voltaire.

PERRIN.

On ne me laissera pas entrer.

DÉSAUNAIS.

Je donnerai votre nom au concierge, qui vous indiquera ma petite porte secrète. (Revenant sur ses pas.) Ah! si vous aviez besoin de me voir dans la journée, je vais vous signer un laissez-passer. (Posant son chapeau sur la cheminée.) Un morceau de papier... le premier venu...

PERRIN, qui a remué plusieurs papiers, regardant la liste de Jules que Bernard a laissée sur la table.

(A lui-même.) Qu'est-ce que c'est?... des noms... Lecogneux, Landri... quelque état de service!... ça vient de chez l'épicier...

DÉSAUNAIS, le pliant en deux et écrivant dessus le revers.

C'est excellent... (Il écrit.) A propos... où dînez-vous aujourd'hui?...

PERRIN.

Je ne sais pas... je vous avoue que je n'avais pas de dîner bien arrêté.

DÉSAUNAIS, écrivant.

Eh bien! allez au Cadran bleu.

PERRIN.

Au Cadran bleu?... on y est bien?

DÉSAUNAIS, d'un air d'intelligence.

Oui... Il y a toujours là des réunions...

PERRIN.

C'est tout simple! s'il est bon, ça doit lui attirer du monde.

DÉSAUNAIS, continuant d'écrire.

Précisément... c'est à cela qu'il faut s'attacher.

PERRIN.

C'est évident.

DÉSAUNAIS, lui donnant son papier.

Tenez, cela suffit.

PERRIN, mettant le papier dans sa poche.

Et ma nomination?

DÉSAUNAIS, bas.

Inutile... vous êtes du service particulier.

PERRIN.

Ah!... bien.

DÉSAUNAIS.

AIR du galop de la Tentation.

Mais mon devoir me rappelle,
Adieu donc jusqu'à demain;
A mon rendez-vous, fidèle,
Soyez-y de bon matin.

PERRIN.

Ah! ce doute seul me blesse,
Et j'aurai dans mon emploi
Dévoûment, délicatesse...

DÉSAUNAIS, souriant.

On n'en veut pas tant, je croi.

(Ici Bernard rentre en s'essuyant le front.)

ENSEMBLE.

Mais { mon devoir me / son devoir le } rappelle,
Adieu donc, jusqu'à demain,
A { mon / son } rendez-vous, fidèle,
{ Soyez-y / J'y serai } de bon matin.

PERRIN, reconduisant Désaunais qui se sauve.

Au revoir, citoyen Dumanet.

## SCÈNE XV.

PERRIN, BERNARD, puis THÉRÈSE.

BERNARD, à part, pendant que Perrin reconduit Désaunais.

J'ai eu beau courir... impossible de le rattraper!... que faire maintenant? Si j'écrivais au premier consul... oui... peut-être... sans nommer personne...

PERRIN, le voyant.

Ah! Bernard!... eh bien! Thérèse?

BERNARD.

La voilà qui monte.

PERRIN, à part.

Pauvre enfant! va-t-elle être surprise! (Hors

de lui, se jetant sur une chaise près de la table.) Ouf! quel coup du ciel! c'est-à-dire que je crois rêver... j'ai une peur de m'éveiller!...

BERNARD, à Thérèse qui entre.

Vous voilà enfin, mam'zelle!

THÉRÈSE, accourant en larmes, et bas à Bernard *.

Qu'allons-nous faire?... j'ai été chez trois pratiques, je n'ai rien pu obtenir.

BERNARD, lui montrant Perrin.

Chut!

PERRIN.

C'est toi, Thérèse!... viens donc, chère petite. (Les regardant d'un air riant.) Eh! bien, mes enfants... il me semble que voilà l'heure du dîner...

(Il se lève.)

THÉRÈSE, bas à Bernard.

Ah! mon Dieu!

BERNARD, bas.

Comment lui apprendre?

PERRIN.

Hein? est-ce que vous ne sentez pas comme moi... que le déjeuner est un peu loin?

THÉRÈSE.

Certainement, mon oncle... ce serait avec plaisir... mais nous ne savons...

BERNARD.

Oui... nous ne savons...

PERRIN.

Où trouver un dîner, n'est-ce pas?... Ça me regarde, mes enfants!... c'est à mon tour... c'est moi qui traite! Je l'ai bien gagné, j'espère!

(Il passe au milieu.)

BERNARD et THÉRÈSE.

Comment **?...

PERRIN, les embrassant.

Oui, Bernard, oui, ma bonne Thérèse... plus de soucis, plus de misère!... nous voilà riches, heureux... j'ai une place!

BERNARD.

Une place?

THÉRÈSE, avec joie.

Vous, mon oncle?...

PERRIN.

Une place superbe!...

THÉRÈSE.

Et laquelle?

PERRIN.

Je n'en sais rien. Je ne peux pas dire au juste ce que j'ai à faire... mais jusqu'à présent, ça ne me paraît pas au-dessus de mes forces : vingt francs par jour! six cents francs par mois... Ce que j'avais par an pour être curé! Je vous demande si cela doit être honorable.

THÉRÈSE.

Vingt francs par jour!...

PERRIN.

Il y en a la moitié pour toi... ou plutôt... Non, tout est pour vous, mes enfants, pourvu que je vous voie heureux... que j'aie un petit coin, là, auprès de vous... c'est tout ce qu'il me faut... (Gaîment.) Mais, un moment, il ne faut pas négliger ses devoirs... il est temps que j'entre en fonctions... Allons dîner.

BERNARD et THÉRÈSE.

Allons dîner!

PERRIN, gaîment.

AIR du galop de Gustave.

Plus de retard!
Pour le départ,
Qu'ici chacun de nous s'apprête.
Prenez mon bras,
Suivez mes pas!...
Ah! quel plaisir!... quel repas!...
(A Thérèse.)
De tes bonnets
Mets le plus frais.

THÉRÈSE, devant le miroir.

(En mettant un bonnet.)
Dans un instant je serai prête.

PERRIN.

Vite, partons,
Et dépêchons;
Au Cadran bleu nous dînons!...

BERNARD, à part.

Au Cadran bleu?
C'est là, grand Dieu!
Que le complot s'assemble!
Non, non, jamais
Je ne voudrais
Nous y montrer ensemble,

THÉRÈSE, arrangeant sa toilette, et regardant son oncle.

Quel jour heureux!
Ah! dans ses yeux
Comme le plaisir brille!

PERRIN, se frottant les mains.

Moment charmant!
C'est là, vraiment,
Un dîner de famille.

BERNARD, à Perrin.

Pourquoi le Cadran bleu?...
On peut choisir un autre lieu.

PERRIN.

Non vraiment, ce n'est point un jeu...
C'est là qu'il faut que je m'installe.

BERNARD, insistant.

Mais cependant...

THÉRÈSE, mettant son petit schall.

Allons!

PERRIN.

Eh! que t'importe!

THÉRÈSE.

Obéissons!

BERNARD.

Mais c'est bien cher!...

* Perrin, Bernard, Thérèse.

** Bernard, Perrin, Thérèse.

PERRIN.

Point de raisons,
Puisque c'est moi qui vous régale !

(Il les prend chacun sous un bras.)

ENSEMBLE.

PERRIN.

Plus de retard
Pour le départ,
Dieu soit loué ! la voilà prête !
Prenez mon bras,
Suivez mes pas.
Ah ! quel moment... quel repas !
Oui, pour mon cœur
C'est un bonheur !
C'est vraiment comme un jour de fête :
Car le plaisir
Vient me saisir,
Et je me sens rajeunir.

THÉRÈSE.

Plus de retard
Pour le départ ;
Enfin, grace au ciel, je suis prête.
Prenez mon bras,
Suivons ses pas.
Ah ! quel moment !... quel repas !
Oui, pour mon cœur
C'est un bonheur.
C'est vraiment comme un jour de fête :
Car le plaisir
Vient me saisir,
Et je me sens tressaillir.

BERNARD, à part et désolé.

Aucun retard
Pour le départ.
Ah ! juste ciel !... la voilà prête !
Que faire, hélas !
Suivre leurs pas !
Ah ! quel tourment !... quel repas !...
Jour de malheur !
Oui, pour mon cœur
C'est un supplice qui s'apprête !
Comment les fuir ?
C'est trop souffrir,
Je sens mon cœur en frémir !

(Perrin et Thérèse entraînent Bernard en riant.)

(La toile tombe.)

# ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur du cabinet de Désaunais. Bureau couvert de papiers et de cartons, sur le devant, à droite de l'acteur. Du même côté, table à la Tronchin adossée au mur, où l'on voit suspendus plusieurs cordons de sonnettes. Derrière le fauteuil du bureau, une porte qui conduit chez le ministre. A gauche, une fenêtre donnant sur le quai Voltaire, avec une banquette au-dessous. Cartonniers, bibliothèque, gravures. Porte de fond ; et entre la croisée et le mur du fond, une petite porte masquée dans la boiserie.

## SCÈNE I.

DÉSAUNAIS, assis à son bureau ; plusieurs CHEFS DE BUREAU et COMMIS qui reçoivent de lui des instructions ; UN GENDARME, UN HUISSIER.

CHOEUR.

AIR : Le plaisir nous invite.

Quand l'heure nous appelle,
Au travail nous courons ;
Et chacun avec zèle
Reprend sa plume et ses cartons.

DÉSAUNAIS, leur distribuant le travail.

Qui dirait, quand j'y pense,
Que, par mille canaux,
Le bonheur de la France
Sorte de mes bureaux ?

CHOEUR.

Quand l'heure nous appelle,
Etc., etc., etc.

DÉSAUNAIS, leur donnant des papiers.

(A un chef.) Renvoyé au personnel. — (A un gendarme.) A l'état-major. — (A un autre chef.) Cette note aux journaux... et que l'on m'ait là-dessus les renseignements les plus positifs ! Allez !

UN HUISSIER, lui remettant un papier.

De la part du ministre.

DÉSAUNAIS.

Bien. (Il fait signe à ses commis.) Allez donc, messieurs, allez. (Ils sortent.) Quel enfer !... pas un moment à soi... (Regardant la lettre envoyée par le ministre.) Qu'est-ce que c'est que cela ? (La parcourant.) (Hum ! hum ! « Bernard, soldat d'Ar- « cole, au premier consul de la république une « et indivisible. » (Regardant en marge.) « Renvoyé par l'aide-de-camp de service, comme suspect. » Ah ! ah ! (Lisant.) « Mon général, vos jours sont menacés... » (A lui-même.) Toujours la même chanson. (Lisant.) « Je connais les coupables... « mais on me tuerait plutôt que de m'arracher « leurs noms. » (A lui-même.) C'est cela, c'est qu'il ne sait rien. (Lisant.) « Que je vous voie... « que je puisse vous parler en secret... » (A lui-même.) C'est pour s'approcher du premier consul, et attenter peut-être ! Il y a donc quelque chose !... quelque machination !...

(Il se lève.)

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Mais qu'est-ce donc ? pas un signe... un indice !
Mon esprit s'y perd, j'en convien,
C'est très fâcheux, au moins pour la police ;

Car pour agir chacun sait bien
Qu'à la police il ne faut presque rien.
Oui, d'ordinaire, elle découvre un traître
Sur un regard qu'on échange tout bas...
Sur ce qu'on dit, et plus souvent peut-être
Sur ce qu'on ne dit pas.

(On entend frapper deux coups à la petite porte à gauche.)

Ah! on frappe à ma petite porte!... Un de mes affidés!...

(Il va fermer au verrou la porte du fond, puis il ouvre la petite porte.)

## SCÈNE II.

DÉSAUNAIS, MICHEL PERRIN.

PERRIN, entrant sans reconnaître Désaunais.

Pardon... je suis du service particulier...

DÉSAUNAIS.

Ah! c'est vous, citoyen Perrin!

(Il va retirer le verrou de la porte du fond, puis il s'assied à son bureau.)

PERRIN.

Vous voyez, citoyen Dés... Désaunais... exact à la minute. Savez-vous que c'est fort commode, cette petite porte!... De la rue des Saints-Pères, trois marches... on est ici! Cela abrège beaucoup.

DÉSAUNAIS, parcourant sa lettre.

Pardon... je suis à vous.

PERRIN.

A votre aise... ne faites pas attention!... (Regardant autour de lui.) Superbe local!

DÉSAUNAIS, lisant.

« Donnez des ordres pour que je sois admis... seul... près de vous... » (A lui-même.) Ah! bien, oui! et pas d'adresse!...

(Il écrit quelques mots sur la lettre.)

PERRIN.

Me voilà donc au beau milieu du gouvernement!... aux sources de la gloire et de la prospérité nationales! Je vais connaître, enfin, ces rouages admirables qui assurent le bonheur de trente millions d'ames!... Il faut de la tête pour ne pas s'embrouiller dans tout ça, et que chacun en ait sa petite part. (Désaunais sonne. — Regardant les cartons.) Aussi, dans tous ces cartons, que de réformes!... que de projets utiles! (Lisant sur un carton.) « Jeux et loterie... » C'est pour les supprimer... C'est bien fait. (Lisant sur un autre.) « Fonds secrets... » C'est ça!... les bonnes œuvres!... les actes de charité!... Du mystère... cela double le prix!... S'il pouvait m'attacher à cette partie-là!... Les fonds secrets!

(Un commis entre.)

DÉSAUNAIS, au commis qu'il a sonné, en lui remettant la lettre de Bernard.

Bureau militaire... M. Croisy... qu'il fasse toutes les recherches, et qu'il me réponde sur-le-champ. (A Perrin, pendant que le commis sort.) Eh bien! mon cher?...

PERRIN, revenant à lui.

Eh bien! me voilà.

DÉSAUNAIS.

Vous avez quelque chose à me dire?

PERRIN, étonné.

Moi?... du tout!... j'attends que... (Se reprenant.) Ah!... si... au contraire, j'ai quelque chose... (A part.) Ma foi! qu'est-ce que je risque?... Ils ont l'air si obligeant. (Haut.) Ça va vous paraître bien singulier, qu'avant d'avoir rien fait... Mais je me confie à vous, comme à un frère... Après ça, si ça ne se peut pas, vous me direz: « Perrin, ça ne se peut pas... » Ça sera fini là, je ne vous en reparlerai plus.

DÉSAUNAIS, se lève et vient sur le devant du théâtre, à la droite de Perrin.

Qu'est-ce que c'est?

PERRIN.

Voyez-vous, j'ai une nièce... un enfant charmant... toutes les qualités... Elle allait se marier, et c'est moi, en partie, qui suis cause... Alors je me disais: le citoyen Désaunais m'a donné hier vingt francs, en me promettant que tous les jours...

DÉSAUNAIS, mettant la main à sa poche.

Ah! oui... j'oubliais...

PERRIN, l'arrêtant.

Non, non... ce n'est pas cela... j'aimerais mieux...

DÉSAUNAIS.

Qu'on vous payât à la fin du mois? Si ça vous arrange mieux...

PERRIN, vivement.

Non, ça ne m'arrangerait pas du tout! J'aurais désiré, au contraire... si toutefois... il n'y a pas d'indiscrétion...

DÉSAUNAIS.

Ah!... une avance d'un mois?

PERRIN.

Si ça ne vous gêne pas?

DÉSAUNAIS.

Pour les premiers frais? Rien de plus facile!... du moment que vous êtes connu du ministre. (Il va à la table et prenant un papier, il écrit.) Un bon sur la caisse.

PERRIN, à part.

Quelle maison!... Ces pauvres enfants!... je pourrai donc leur en faire la surprise, et les marier sur-le-champ!

DÉSAUNAIS, lui donnant le papier.

Tenez.

PERRIN.

Croyez que...

DÉSAUNAIS.

C'est bien! c'est bien! ah çà!... vous n'avez donc pas été content de votre journée d'hier?

PERRIN.

Hier?... si fait!... ma foi, cela en valait la peine.

DÉSAUNAIS, s'assied auprès du bureau, et fait asseoir Perrin auprès de lui, à sa gauche.

Ah!... mettez-vous donc là... et contez-moi ça...

PERRIN, qui s'est assis.

J'ai été dîner au Cadran bleu.

DÉSAUNAIS.

Eh! bien?

PERRIN, d'un air de satisfaction.

Eh! bien... vous aviez raison... on y est parfaitement.

DÉSAUNAIS.

N'est-ce pas?

PERRIN.

De belles pièces, bien éclairées... et puis ces boulevards... ces voitures... cette foule...

AIR : Plus qu'un millionnaire (de l'ARTISTE).

Superbe point d'optique!
Là, s'offrent aux regards
Commerce, arts, politique,
Jeunes gens et vieillards...
Oui, tout Paris y passe,
Et c'est, sur mon honneur,
Une excellente place...
Pour un observateur.

DÉSAUNAIS, à part.

Allons... il n'aura pas perdu son temps.

PERRIN.

Par exemple, je n'aime pas ces trente-six plats qu'on vous sert... moi qui suis accoutumé à la soupe et le bouilli.

DÉSAUNAIS, avec impatience.

Il est bien question...

PERRIN.

C'est ce que je me suis dit : quand on est placé, il faut faire ses affaires... et passer par-dessus bien des petites choses.

DÉSAUNAIS.

Et dans cette foule, vous n'avez rien vu, rien entendu?...

PERRIN.

Rien de bien remarquable!...

DÉSAUNAIS.

Cependant... il ne manque pas de mécontents!...

PERRIN.

Oh! oui... ça! il n'en manque pas!... on peut s'en flatter!...

DÉSAUNAIS.

Il faut les surveiller.

PERRIN.

C'est mon avis; et ce que je disais à un de mes voisins, un brave jeune homme... il faut vous dire, que je m'étais placé à côté de plusieurs jeunes gens... parceque la jeunesse...

(Faisant signe qu'elle est gaie et légère.)

DÉSAUNAIS, comprenant autre chose et faisant le signe de têtes chaudes.

C'est juste!... les jeunes gens! d'aujourd'hui... eh bien!.. votre voisin?...

PERRIN.

Ah! dam, il n'est pas très satisfait... il a beaucoup souffert... (En confidence.) C'est un ancien garde-du-corps...

DÉSAUNAIS, étonné.

Un garde-du-corps!... il vous a confié tout de suite...?

PERRIN.

Ce n'est pas étonnant, moi, je lui avais dit que j'avais été curé...

DÉSAUNAIS, riant.

Bah!... vous avez été lui dire...

PERRIN, sérieusement.

Pourquoi pas?

DÉSAUNAIS, riant toujours.

Au fait... c'est vrai!... (A part.) Ça éloigne tout soupçon... mais c'est bien la plus drôle d'idée!... ah!... ah!... ah!... ah!...

PERRIN, étonné.

Qu'est-ce qu'il a donc à rire?...

DÉSAUNAIS, riant encore.

Et maintenant que je vous regarde... vous me l'auriez dit à moi-même... que je vous aurais cru sur sa parole... vous avez un air...

PERRIN, naïvement.

Je n'ai jamais pu me défaire de cet air-là... ça a même manqué me jouer bien des tours, dans ces temps...

DÉSAUNAIS.

Il n'y a pas de mal!... ah çà!... et votre garde-du-corps vous en a donc dit?...

PERRIN.

Ah!... un bavard!...

DÉSAUNAIS.

Vous savez son nom?...

PERRIN.

Je ne pouvais pas!... une première fois...

DÉSAUNAIS.

Naturellement... mais en causant avec lui... en lui proposant une santé...?

PERRIN.

Je ne bois jamais de vin.

DÉSAUNAIS, à part.

Maladroit!

PERRIN.

Mais, nous devions faire une partie de dominos...

DÉSAUNAIS, se rapprochant

Ah!... à la bonne heure...

PERRIN.

Malheureusement... dans ce moment-là, est arrivé un autre jeune homme qui leur a dit à voix basse : « Messieurs, c'est pour demain. »

DÉSAUNAIS, intrigué.

Pour demain!... quoi?

PERRIN.

Apparemment... un autre dîner... alors, ils se sont serré la main, ont demandé du punch, un cabinet, et s'y sont enfermés.

DÉSAUNAIS.

Et vous?...

PERRIN.

Moi?... j'ai payé mon écot... et je me suis en allé.

DÉSAUNAIS.

Comment?... vous êtes parti?...

PERRIN.

Ne fallait-il pas y coucher?...

DÉSAUNAIS, se levant avec colère et gagnant la gauche du théâtre.

(A part.) L'imbécile!... il ne fera jamais rien!... un autre se serait faufilé... (Haut à Perrin.) Ainsi vous n'avez rien de plus à me dire?

PERRIN.

Il me semble qu'en voilà bien assez!...(A part.) Aime-t-il les histoires!... c'est bon de se distraire un moment, mais il devrait sentir qu'il est temps de me donner ma besogne.

DÉSAUNAIS, à part, et se remettant à son bureau.

J'aurais dû m'en douter à sa tournure seule... un lourdaud!... une buse!... belle acquisition, ma foi!...

PERRIN.

Eh bien! citoyen Désaunais... qu'est-ce que je vais faire?

DÉSAUNAIS, lui tournant le dos.

Oh! ce que vous voudrez... Allez vous promener!...

PERRIN.

Encore?... mais...

DÉSAUNAIS, avec impatience.

Eh! morbleu... laissez-moi... vous voyez que je suis accablé!...

PERRIN.

Pardon... pardon... c'est juste... quand on est occupé... Je reviendrai. (Changeant de ton.) J'ai envie d'aller à la revue...

DÉSAUNAIS, haussant les épaules.

Allez à la revue!... (A part.) S'il croit qu'il y apprendra quelque chose!...

PERRIN.

Vous n'avez rien autre?...

DÉSAUNAIS, avec impatience.

Non... non!...

PERRIN, le saluant.

Alors, je vais passer à la caisse, toucher ce bon...

DÉSAUNAIS, à part.

Oui!... C'est de l'argent bien gagné!...

PERRIN, à part.

Il paraît que ça sera pour demain!... ils veulent me donner un peu de bon temps!... C'est égal... c'est une drôle de place que j'ai là!...

AIR : J'ai vu par-tout dans mes voyages.

Toujours courir!... voilà, je jure,
Mon seul soin et mon seul emploi!
Dans tout cela c'est ma chaussure
Qui fatigue bien plus que moi!..
S'il survient plus d'ouvrage à faire,
Je vois que, pour l'expédier,
Au lieu de prendre un secrétaire,
Je pourrai prendre un cordonnier.

(Se tournant vers Désaunais.)

Si cependant...

DÉSAUNAIS, frappant sur son bureau.

Ah! morbleu...

PERRIN.

Je sors... je sors!

(Il sort par le fond, en saluant à plusieurs reprises.)

## SCÈNE III.

DÉSAUNAIS, puis UN HUISSIER.

DÉSAUNAIS, seul.

Il n'a pas les premiers éléments!... Je vais faire mon rapport au ministre, et le faire destituer sur-le-champ. (Il écrit en parlant.) Que l'on vole l'argent du gouvernement... bien! mais il faut au moins qu'on ait l'air de faire quelque chose. (Écrivant.) « Je propose au ministre de remercier le citoyen Perrin... (S'interrompant.) C'est qu'il est d'une tranquillité... il entend... *C'est pour demain*, et... (réfléchissant.) il ne s'avise pas... (A lui-même et vivement.) *Pour demain!...* c'est-à-dire... pour aujourd'hui!... Il est clair qu'il se trame quelque chose... mais quoi?... où?... comment?... par qui?...

L'HUISSIER, lui apportant un papier.

Du bureau de M. Croisi.

(Il remonte vers la porte.)

DÉSAUNAIS.

C'est la réponse!... (Regardant à la marge.) Rien!... il y avait à Arcole quatre cent trente-cinq Bernard... Que le ciel le confonde!

L'HUISSIER, annonçant.

Le ministre!

## SCÈNE IV.

DÉSAUNAIS; FOUCHÉ, entrant par le fond.

DÉSAUNAIS, se levant avec empressement.

Ah! citoyen ministre!...

FOUCHÉ, se promenant avec agitation.

Diable d'homme! Ah!... nous avons trouvé notre maître!...

DÉSAUNAIS.

Vous venez des Tuileries?

FOUCHÉ, de même.

Encore une scène!... On dirait qu'il prend plaisir à m'attaquer sans cesse, à me trouver en défaut!... (L'imitant.) La république!... le salut de la république!... toujours la république!...

DÉSAUNAIS.

Le fait est qu'il en parle avec une tendresse...

FOUCHÉ, ironiquement.

Oui!... comme ces amis que l'on embrasse au moment de les tromper!... M'accuser d'imprévoyance!... oser me dire qu'avant lui, je laissais conspirer contre le Directoire!... « Ma foi, ci-« toyen premier consul, lui ai-je répondu, c'est « le premier service que je vous ai rendu?... Et, « après tout, la police ne sait que ce qu'on lui « dit. »

DÉSAUNAIS, naïvement.

A moins qu'elle n'invente... et tout le monde sait qu'elle en est incapable.

FOUCHÉ.

J'étais piqué !... « Pourtant, lui ai-je dit, cet « homme qui ne devine rien, peut vous appren- « dre que souvent, à la nuit tombante, une petite « redingote grise quitte furtivement les Tuile- « ries pour aller voir en secret une certaine can- « tatrice !... et plus souvent encore... pour me « faire suivre, pour épier mes démarches... pour « savoir, comme hier par exemple, si je ne con- « spire pas moi-même !... Vous voyez que je sais « tout. »

DÉSAUNAIS.

Comment ?

FOUCHÉ, poursuivant.

« Ah ! vous savez tout ! s'est-il écrié, pâle de « fureur ! Duroc, le rapport !... » Et il me fait lire la déclaration d'un garçon du Cadran bleu !... une réunion de jeunes gens, hier... un complot contre ses jours !...

DÉSAUNAIS, effrayé.

Contre lui !...

FOUCHÉ.

Un complot... noué avec une adresse infernale !... Et c'est lui qui me l'apprend !...

DÉSAUNAIS.

Dam !... s'il se mêle de faire la police !...

FOUCHÉ.

Et nous ignorons le nom des conjurés... le lieu, le jour !...

DÉSAUNAIS.

Demain, ou après... je vous réponds que nous aurons les renseignements les plus positifs...

FOUCHÉ, plus agité.

Eh ! c'est aujourd'hui ! si dans deux heures je ne tiens pas tous les fils... je le connais, je suis perdu !...

DÉSAUNAIS.

Croyez que je prends bien de la part...

FOUCHÉ, brusquement.

Vous avez raison... cela vous regarde plus que moi.

DÉSAUNAIS.

Comment ?

FOUCHÉ.

Sans doute !... c'est vous qui êtes cause de tout... Vous ne savez rien, vous ne devinez rien... Vous êtes d'une maladresse...

DÉSAUNAIS.

Mais...

FOUCHÉ.

Pas la moindre imagination... J'aurais besoin d'une bonne petite conspiration que vous n'auriez pas l'esprit de me la faire !...

DÉSAUNAIS.

Ah ! citoyen ministre, j'ai fait mes preuves !...

FOUCHÉ, vivement.

Arrangez-vous... Si dans une heure vous n'êtes pas sur la trace ; si vous ne me mettez pas à même de déjouer ce complot, d'en faire mon rapport... je vous chasse !...

DÉSAUNAIS, stupéfait.

Moi ?...

FOUCHÉ.

Je vous chasse !... Je crois que je m'explique. Faites vos réflexions.

(Il sort par la porte à droite qui conduit chez lui.)

## SCÈNE V.

DÉSAUNAIS, seul.

Que je fasse mes réflexions !... Ça lui est bien facile à dire !... Mais c'est une infamie !... une horreur !... Quitter la police !... moi, qui l'ai vue naître... qui l'ai soignée comme mon enfant... Ah ! ça ne se passera pas ainsi !... (Il se pend à tous les cordons de sonnettes.) Holà ! mes chefs de bureaux... mes commis... tout le personnel du ministère !...

## SCÈNE VI.

DÉSAUNAIS, CHEFS DE BUREAUX, COMMIS.

TOUS, accourant.

Qu'est-ce donc ?.... qu'y a-t-il, citoyen Désaunais ?

DÉSAUNAIS, sèchement.

Il y a, messieurs, que je suis fort mécontent... que vous ne devinez rien... que vous êtes d'une maladresse !...

UN CHEF DE BUREAU.

Comment ?

DÉSAUNAIS, élevant la voix.

J'ai les renseignements les plus positifs... desquels il résulte que nous ne savons rien de ce qui se passe... Il existe un complot contre le premier consul...

TOUS.

Contre le premier consul !...

DÉSAUNAIS.

Cela vous regarde plus que moi : car si dans une demi-heure vous n'êtes pas sur la trace ; si vous ne me mettez pas à même de faire mon rapport... je vous chasse !...

TOUS.

Par exemple !...

DÉSAUNAIS.

Je vous chasse... je crois que je m'explique.

TOUS, entre eux.

Ah ! c'est la faute de nos employés !

CHOEUR.

AIR : Trahir ainsi sa foi.

Pour nous quel déshonneur !
Vraiment, c'est une horreur,..

Et nos commis, morbleu !
Verront bientôt beau jeu.

DEUX CHEFS DE BUREAUX, à leurs commis.

Ça vous regarde, et songez bien,
Messieurs, que de cette demeure
Je vous chasse dans un quart d'heure,
Si vous ne me découvrez rien.

TOUS, remontant.

Pour nous quel déshonneur !
Etc., etc., etc.

(Désaunais qui, pendant le chœur, est allé un instant donner des ordres à l'huissier, rentre et les fait tous sortir; ils restent dans la pièce d'entrée.)

## SCÈNE VII.

DÉSAUNAIS; COMMIS, au fond; HUISSIERS, puis PERRIN.

DÉSAUNAIS, se jetant dans son fauteuil.

J'en ferai une maladie !... Si j'avais seulement le nom d'un conjuré !... le plus petit indice... Avec mon habitude !... Et ce malheureux qui a entendu; *C'est pour demain*... et qui n'a pas l'esprit d'en entendre davantage... Le misérable ! si je le tenais !... s'il osait se représenter !...

PERRIN, au fond et repoussé par les huissiers.

Le citoyen Désaunais ?

DÉSAUNAIS, brusquement, et sans regarder.

Je n'y suis pas.

PERRIN, aux huissiers.

Comment ! il n'y est pas... je le vois d'ici.

UN HUISSIER, le repoussant.

Il ne reçoit personne.

PERRIN.

Il faut pourtant que je lui parle. Ah ! mon laissez-passer... je n'y pensais plus. (Donnant un papier à l'huissier.) Portez-lui ce papier... dès qu'il saura que c'est moi, vous verrez...

DÉSAUNAIS, lisant sur le papier.

Michel Perrin... Ah ! parbleu ! il arrive à propos.

PERRIN, à l'huissier qui le retient toujours.

Qu'est-ce que je vous disais ?

DÉSAUNAIS, à lui-même.

Je m'en vais le traiter... (Il a ouvert le papier, et y jette les yeux.) Que vois-je !... ces noms. (Lisant.) Lecogneux, Landri, Jean Durand !... (Il se lève, et se promène avec agitation, en regardant toujours le papier). Jean Durand... c'est le nom de guerre de ce Crussac... un conspirateur que nous surveillons, et qui se trouve à Paris ! c'est leur chef, sans doute... Et cette liste ?... C'est clair, c'est la liste des conjurés !... comment diable a-t-il fait ?... Oui !... mais la belle avance ! Des noms supposés !... par une adresse... pas un point de réunion ! (Regardant toujours la liste.) Étienne Longjumeau, Chapotel... Chapotel ?... Eh ! mais, nous avons un Chapotel arrêté d'hier au soir, comme il essayait d'embaucher des soldats de la garde des consuls !... Ça doit être cela. En l'interrogeant, en le tournant adroitement, nous pouvons saisir tous les autres !... Oui, oui, c'est cela... nous les tenons ! (A l'huissier.) Faites donc entrer le citoyen Perrin. (A lui-même.) Quel homme ! avec son air simple... et quelle découverte ! quand je ne savais plus ou donner de la tête !

(Perrin entre; les employés se retirent; les portes se referment.)

PERRIN *.

Pardon, je vous dérange peut-être ?

DÉSAUNAIS, avec admiration.

Me déranger !... (lui serrant la main.) c'est-à-dire, mon cher, que c'est superbe, c'est admirable, c'est magnifique !

PERRIN, étonné.

Quoi donc ?

DÉSAUNAIS.

Ce que vous venez de faire... un coup de maître !

PERRIN.

Bah !... qu'est-ce que j'ai donc fait ?

DÉSAUNAIS.

Et il le demande !.... vous avez sauvé la France !

PERRIN.

Moi !... j'ai sauvé... (A part.) Si j'y comprends un mot...

DÉSAUNAIS.

Et voulez-vous que je vous dise quelque chose ?

PERRIN, avec empressement.

Oui, vous me ferez plaisir.

DÉSAUNAIS.

Eh, bien; je vous avais deviné !... Un autre à ma place aurait dit... voilà un lourdaud !... un rustre... un homme incapable !... moi, au contraire, je me suis dit... voilà un homme essentiel... d'autant plus extraordinaire, qu'il n'a pas l'air d'y toucher... et la preuve, c'est que j'avais déjà préparé un rapport particulier sur vous !... tenez. (Il lit ce qu'il avait commencé.) « Je propose « au ministre de remercier le citoyen Michel Per- « rin... (écrivant.) de ses services... et de lui accor- « der une gratification de douze cents francs !... »

PERRIN, vivement.

Je ne les prendrai pas.

DÉSAUNAIS.

Pourquoi donc ?

PERRIN.

Parce que je n'ai encore rien fait !...

DÉSAUNAIS.

Rien fait !...

PERRIN.

Plus tard... je ne dis pas, nous verrons ! mais il faut avoir travaillé autrement que ça... (Changeant de ton.) Voyons un peu... je venais vous dire...

* Désaunais, Perrin

DÉSAUNAIS.

Du nouveau ?... encore !... attendez... je suis à vous !... quelques ordres à expédier pour achever... ce que vous avez si bien commencé !... (A part.) Quel homme précieux !... et quelle bêtise j'allais faire !...

(Il court à son bureau et écrit quelques mots, tout debout.)

PERRIN, à part.

Qu'est-ce que j'ai donc si bien commencé ? décidément, je crois que le chef de division aime un peu trop à rire !... (Allant vers la fenêtre.) Pourvu que Thérèse ne s'impatiente pas... non... elle m'attend sur le quai...

(Il lui fait des signes.)

DÉSAUNAIS, écrivant et sonnant en même temps.

(Un huissier entre un instant après.)

Interroger ce Chapotel... lui dire que l'on sait tout... (A lui-même.) Je ne sais rien, mais c'est égal... (Écrivant.) Qu'on lui promette sa grace... s'il nomme ses complices. (Donnant le papier à l'huissier qui est entré.) Bureau de M. Verat !... allez vite, et que l'on me tienne au courant !... (Revenant à Perrin.) Eh ! bien, mon cher Perrin ?...

PERRIN.

Il ne faut pas vous offenser... si je viens vous parler encore de détails... d'amourettes.

DÉSAUNAIS.

Pourquoi donc, mon cher ? il ne faut rien négliger !... souvent les plus petites choses...

PERRIN.

Il faut vous dire qu'il y a un jeune homme nommé Bernard, soldat d'Arcole...

DÉSAUNAIS, faisant un mouvement.

Bernard ! soldat d'Arcole !... Vous vous en occupez ?

PERRIN.

Beaucoup.

DÉSAUNAIS, à part.

Est-il étonnant ! je ne lui ai rien dit, je ne lui en ai pas ouvert la bouche, et il est déja à la piste... (Haut.) Eh bien ! mon cher, ce Bernard ?...

PERRIN.

Il m'inquiète.

DÉSAUNAIS.

Moi aussi !

PERRIN, d'un ton affectueux.

Vous êtes bien bon. Vous savez donc...?

DÉSAUNAIS, d'un air d'intelligence.

Certainement. (Baissant la voix.) Il a écrit au premier consul !

PERRIN, joignant les mains.

Allons donc !... Qu'est-ce qu'il a pu lui dire ?

DÉSAUNAIS.

Bah ! des histoires... des choses de l'autre monde !

PERRIN.

Ah ! mon Dieu ! voilà ce que je craignais. (A part.) Je m'étais bien aperçu dès hier que sa tête... (Haut.) Eh bien ! figurez-vous... depuis ce matin, je ne peux plus mettre la main sur lui !...

DÉSAUNAIS.

Il a disparu ?...

PERRIN.

J'en ai peur ! Tantôt, en vous quittant, après avoir touché ce bon à la caisse, j'ai été pour le chercher. J'avais mon idée ; je ne voulais pas perdre de temps : j'ai couru chez son maître menuisier...

DÉSAUNAIS.

Vous savez donc son adresse ?

PERRIN.

Parbleu !... le menuisier Leblanc, place de l'Estrapade...

DÉSAUNAIS, émerveillé.

Il sait tout !

PERRIN.

On n'en avait pas de nouvelles, il n'y avait pas couché ; et... (Écoutant par la fenêtre, qui est restée ouverte.) Hein !... qu'est-ce que j'entends là... Thérèse qui m'appelle en sanglotant ! (Lui parlant par la fenêtre.) Eh bien ? qu'est-ce que tu as donc, ma bonne ? (Écoutant sa réponse.) Hein ? Comment ?... Tu viens de le voir passer ?... Bernard ?...

DÉSAUNAIS, vivement.

Bernard ?

PERRIN, à sa nièce.

(Écoutant.) Hein ?... hein ? le bruit des voitures m'empêche... Je n'entends pas !... Attends, je vais aller te rejoindre...

(Il veut sortir.)

DÉSAUNAIS, l'arrêtant.

Eh ! non, faites-la monter.

PERRIN.

Y pensez-vous ?... une jeune fille !

DÉSAUNAIS.

Qu'est-ce que cela fait ?... dans un pareil moment !... (A l'huissier.) Giraud...

(Il lui fait signe de faire monter Thérèse.)

PERRIN.

Puisque vous le voulez absolument... (A sa nièce, par la fenêtre.) Monte, ma bonne... le citoyen Désaunais le permet. (Quittant la fenêtre.) Je vous avoue que cette affaire-là me désespère ; j'avais si bien arrangé tout cela... Mon Dieu !

DÉSAUNAIS, le calmant.

Allons, allons, mon cher, il ne faut pas non plus se rendre malade. (A part.) En voilà-t-il un qui est passionné pour son état !... Ah ! le ministre a un tact pour choisir son monde !...

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; THÉRÈSE, conduite par l'huissier.

PERRIN, allant au-devant d'elle.

Viens, viens, Thérèse... n'aie pas peur.

THÉRÈSE, timidement*.

Ah! mon oncle, où suis-je donc?...

PERRIN, avec aplomb.

Ce sont nos bureaux, ma bonne; c'est ici que nous travaillons.

DÉSAUNAIS.

Rassurez-vous, mon enfant. Eh bien! ce Bernard, vous venez de le voir?...

THÉRÈSE, émue.

Oh! mon Dieu! il a passé à deux pas de moi...

PERRIN, vivement.

Et tu ne l'as pas arrêté?...

DÉSAUNAIS.

Qu'est-ce que vous dites?... une jeune fille... au milieu de la rue...

PERRIN.

Je n'y aurais pas manqué, moi!

DÉSAUNAIS, à part.

Tudieu! comme il y va!

THÉRÈSE.

J'étais si troublée!... Je l'ai appelé... il s'est retourné; ah! il était pâle!... la figure renversée...

PERRIN, regardant Désaunais.

Voyez-vous!...

THÉRÈSE.

J'ai voulu aller à lui; il m'a fait comme ça, avec la main... (geste de résolution et d'adieu.) et puis il s'est mis à courir de toutes ses forces, du côté du pont, comme pour gagner le Carrousel.

DÉSAUNAIS.

Le Carrousel!...

PERRIN, à Thérèse.

Pour retrouver les jeunes gens d'hier... du Cadran bleu...?

DÉSAUNAIS, frappé.

Au Cadran bleu!... Il y était?...

PERRIN.

Certainement!...

THÉRÈSE.

Et avez-vous remarqué, mon oncle, qu'il n'a pas mangé?

PERRIN, à Thérèse.

C'est ce qui a commencé à éveiller mes soupçons... Et quand ils se sont donné rendez-vous à la revue...

THÉRÈSE.

Il a tressailli!...

DÉSAUNAIS, vivement.

A la revue, d'aujourd'hui?... Ils devaient s'y trouver?...

PERRIN.

Pardi! c'est ce qui m'a donné l'idée d'aller faire un tour par-là.

DÉSAUNAIS.

Et vous ne m'en avez pas parlé!...

PERRIN, vivement.

Comment! je vous ai dit: j'ai envie d'aller à la revue.

DÉSAUNAIS.

Oui; mais vous ne m'avez pas dit que ces jeunes gens devaient y être.

PERRIN.

Ah! dam... s'il faut tout vous dire!...

DÉSAUNAIS.

Non, non; c'est juste!... c'est moi qui aurais dû deviner... (A part.) Cet homme-là a une rapidité de conception!... il faut le saisir au vol!...

PERRIN, agité.

Mais maintenant qu'est-ce que nous allons faire?

DÉSAUNAIS, se promenant avec agitation et de côté.

Je n'en sais rien!...

THÉRÈSE, bas à son oncle, en pleurant.

Comme c'est agréable!... au moment de nous marier! Ah! mon oncle, c'est qu'il m'oublie, c'est qu'il en aime une autre.

PERRIN, à lui-même.

Eh! non, c'est qu'il est fou!

DÉSAUNAIS, à lui-même.

Il veut arriver jusqu'au premier consul, et tenter...

PERRIN, revenant à Désaunais, et à mi-voix.

Voyez-vous, je crains un coup de tête, une résolution désespérée!

DÉSAUNAIS, avec impatience.

A qui le dites-vous?... C'est ce qui me fait trembler.

THÉRÈSE, qui entend le dernier mot.

Comment, mon oncle!...

PERRIN, revenant à elle.

Rien, rien, ma bonne, calme-toi. (A part.) J'en perdrai la tête! (Haut.) Le citoyen Désaunais va trouver des moyens... C'est pour cela que je suis venu à lui... (Revenant à Désaunais.) Car, au fait, j'y pense... Mais il me semble qu'à Paris, il doit y avoir des moyens de surveiller quelqu'un, d'empêcher un malheur...

DÉSAUNAIS.

Parbleu! si j'avais seulement... le plus petit indice... un renseignement.

PERRIN.

Attendez... je crois me rappeler qu'ils devaient se trouver sous le second guichet... du côté de la rue de l'Échelle... N'est-ce pas Thérèse?

(Thérèse fait signe que oui.)

DÉSAUNAIS, attentif.

Le second guichet?... c'est quelque chose... Mais comment reconnaître notre homme?

PERRIN.

Oh! c'est facile... (Cherchant à se rappeler.) Il a une redingote bleue, un chapeau à trois cornes...

(Désaunais court à son bureau et écrit à mesure.)

THÉRÈSE, soupirant.

Jolie figure...

PERRIN.

AIR: Lise épous' le beau Germance.

Un jeune homme...

*Désaunais, Perrin, Thérèse.

THÉRÈSE.

l'air aimable,

PERRIN.

Très petit.

THÉRÈSE.

Taille agréable!

PERRIN.

Yeux noirs, ordinaires...

THÉRÈSE, se récriant.

Dieux!

C'est qu'il a de très beaux yeux.

PERRIN, montrant sa main.

Et puis une cicatrice...

THÉRÈSE.

Un sourire qui va là.

DÉSAUNAIS, qui a écrit à mesure.

L'amour, ainsi qu'la police
N'en demand'nt pas plus que ça.

(A part.) Un signalement complet... c'est admirable... (Haut.) Maintenant j'en réponds.

PERRIN, à Thérèse.

Tu vois... le citoyen Désaunais en répond!... ainsi ne pleure plus... car vraiment cette petite me fend le cœur.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN CHEF DE BUREAU.

LE CHEF DE BUREAU, accourant avec un papier, et bas à Désaunais.

Chapotel a fait des aveux... On n'a pas perdu de temps: il y en a trois d'arrêtés.

DÉSAUNAIS.

Trois!

LE CHEF DE BUREAU, bas.

Ils étaient en uniforme; et à la faveur de cet habit, ils devaient s'approcher...

DÉSAUNAIS, regardant le papier.

Et ce Crussac en est!... Victoire!

LE CHEF DE BUREAU, bas.

Oui, mais les autres ont échappé!

DÉSAUNAIS, à lui-même.

Ah diable!... C'est égal... par ceux-ci, nous pourrons peut-être... avec un peu d'adresse... (Au chef de bureau.) Qu'on les amène. (Le rappelant.) Ah! cet ordre... le nommé Bernard... (bas.) Quatre gendarmes à cheval... Vite!

(Le chef de bureau sort.)

PERRIN, de l'autre côté, à Thérèse.

Tu vois qu'il s'en occupe... Il s'en occupe toujours! Il y a mis une obligeance...

UN HUISSIER, entrant par la porte à droite.

Citoyen Désaunais, le ministre vous demande sur-le-champ.

DÉSAUNAIS.

J'y cours... (A lui-même et préparant ses papiers.) Grace au ciel! j'ai déja plus qu'il n'en faut pour le mettre de bonne humeur... Il sera content de moi.

PERRIN, à Thérèse.

Maintenant, ma bonne, je crois que nous pouvons nous en aller bien tranquilles.

(Il prend Thérèse sous le bras et se dispose à sortir avec elle.)

DÉSAUNAIS, prend son portefeuille et va partir.

(Se ravisant.) Ah! et mes jeunes gens qui vont venir... Il me faut quelqu'un d'adroit, quelqu'un de fort, pour les interroger, et tâcher de pénétrer... (Ses regards tombent sur Perrin, qui s'en va avec Thérèse, et qui s'est arrêté pour le saluer.) Eh! parbleu! je vais chercher bien loin... (Il rappelle Perrin.) Citoyen Perrin!

PERRIN, s'arrêtant.

Plait-il?

DÉSAUNAIS, bas.

Ne sortez pas: j'ai besoin de vous.

PERRIN, quittant le bras de Thérèse.

Comment?

DÉSAUNAIS.

Un travail pressé... une mission importante... Voici le moment de vous montrer.

PERRIN.

Enfin! c'est tout ce que je demandais...

THÉRÈSE, près de la porte.

Vous ne venez pas, mon oncle?

PERRIN.

Impossible, ma bonne: il paraît que nous sommes dans le coup de feu... Retourne à la maison, Bernard ne tardera pas à aller t'y rejoindre, et moi-même...

THÉRÈSE.

Mais...

PERRIN.

S'il y avait quelque chose de nouveau, viens tout de suite m'en instruire. Le citoyen Désaunais le permet.

DÉSAUNAIS, faisant signe à l'huissier.

Sans doute!...

THÉRÈSE, sortant avec l'huissier.

Ah mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que nous allons devenir?

PERRIN, avec empressement, à Désaunais.

De quoi s'agit-il?

DÉSAUNAIS, en confidence.

Il y en a trois d'arrêtés!

PERRIN, étonné.

Trois d'arrêtés?

DÉSAUNAIS.

Oui... ce complot... contre les jours du premier consul...

PERRIN, effrayé.

Ah! mon Dieu!... ils voulaient...

DÉSAUNAIS.

Cela vous regarde.

PERRIN.

Moi?...

DÉSAUNAIS.

Vous savez ce que vous avez à faire?

PERRIN, hésitant.

Mais...

DÉSAUNAIS, à mi-voix.

Ne les effrayez pas... promettez-leur... leur grace... (Avec un sourire équivoque.) comme nous faisons toujours.

PERRIN, avec bonté.

Vous avez raison.... c'est la bonne manière.

DÉSAUNAIS.

Dites... que c'est l'intention du ministre, si vous êtes content d'eux... s'ils ne vous cachent rien...

PERRIN, voulant le retenir.

Mais expliquez-moi...

L'HUISSIER, rentrant par la droite.

Citoyen Désaunais?...

DÉSAUNAIS, à Perrin.

Ah! c'est vrai! Le ministre m'attend... Adieu! adieu... bonne chance...

(Il entre avec empressement chez le ministre; l'huissier le suit et ferme la porte au nez de Perrin, qui voulait parler à Désaunais.)

PERRIN, seul.

Une conspiration!... des gens arrêtés!... Qu'est-ce que je peux faire...? Ah! je comprends... mission de paix, d'indulgence... ramener la brebis égarée... Au fait, ça rentre dans mes anciennes attributions!... (Voyant la porte du fond s'ouvrir.) Chut! ce sont eux.

## SCÈNE X.

MICHEL PERRIN; JULES, deux autres JEUNES GENS en uniforme, tous trois conduits par LES HUISSIERS et LES GENDARMES.

L'HUISSIER, aux jeunes gens.

Attendez ici.

(Il sort avec les autres et les gendarmes. Les portes se referment.)

JULES, à ses amis.

Quelle fatalité!...

PREMIER JEUNE HOMME, bas.

Un projet si bien combiné...

DEUXIÈME JEUNE HOMME, de même.

Il y avait des traîtres!...

JULES, apercevant Perrin.

Que vois-je?...

LES DEUX AUTRES.

Encore lui!...

JULES, bas.

Il était hier chez Bernard...

LE PREMIER JEUNE HOMME, de même.

Le soir, au Cadran bleu...

JULES, bas.

Et maintenant!... Nous étions vendus!... Le misérable!... (Serrant la main de ses amis.) C'est fait de nous!... mais notre mort sera vengée... Il n'y a que nous d'arrêtés, les autres agiront... Pas un mot...

(Ils restent tous trois immobiles de côté.)

PERRIN, à part.

Je crois que c'est le moment... (Allant à eux, et avec bonté.) Eh bien! mes pauvres enfants, qu'est-ce que nous avons fait là?... (Reconnaissant Jules.) Que vois-je?... Comment le citoyen Jean Durand...!

JULES, avec ironie.

Cela vous étonne?...

PERRIN, joignant les mains.

Ah! mes amis!... mes amis!... où allons-nous?... Qu'est-ce que c'est que des têtes comme cela?...

JULES, avec mépris.

Oh! la vôtre est bien meilleure!... Vous ne faites pas d'imprudence, vous!... et je dois convenir que vous avez là, monsieur, une jolie profession.

PERRIN, noblement.

Oui, jeunes gens!... et jamais je n'en ai mieux senti la noblesse et la dignité.

JULES, ironiquement.

C'est possible!... mais vous ne savez pas votre métier...

PERRIN.

Comment?...

JULES, de même.

Sans doute!... il faut s'y prendre plus adroitement... avoir l'air d'abonder dans notre sens... dire que le gouvernement est un gouvernement despotique... que le premier consul mériterait...

PERRIN.

Hé! pourquoi donc dirais-je cela?... quand je pense le contraire... quand mon admiration...!

JULES, avec impatience.

C'est bien!... épargnez-nous des discours inutiles.

PERRIN.

Non... vous m'entendrez, jeunes gens!... dussions-nous rester ici jusqu'à demain matin... Vous m'ouvrirez votre ame... vous me direz tout...

JULES, à ses amis.

Nous y voilà... il s'imagine...

PERRIN, se mettant entre eux et leur prenant les mains*.

Allons, mes enfants, un peu de confiance... je vous parle comme un père... Mais il est impossible que vous ne vous repentiez pas... (Sévérement.) La vie d'un homme, jeunes gens!... la vie d'un homme! savez-vous ce que c'est, et de quel poids vous alliez vous charger?... Qui vous a donné le droit d'en disposer?... S'il était coupable même, qui vous a chargé de le punir?... (Avec émotion.) Un coupable!... hé! mes enfants... la justice humaine elle-même tremble quand il faut le frapper... et Dieu pardonne!

JULES, regardant ses amis.

Quel langage!...

TOUS TROIS.

Mais, monsieur...

PERRIN.

Je sais ce que vous allez me dire!... que cet

* Jules, Perrin, les deux jeunes gens.

homme... vous le détestez... que vos opinions... Qu'importe, mes enfants!... un crime est toujours un crime! (S'animant.) Vous voulez le renverser!... et qui mettrez-vous à sa place?... Vous?... Eh! mes pauvres amis!... avec toute sa force, il a bien de la peine à contenir les factions... à pacifier la France!... et vous vouliez... sans songer aux suites d'un pareil attentat!... à votre pays, aux maux incalculables...

JULES.

Eh! monsieur...

PERRIN, s'animant de plus en plus.

A vous-mêmes! aux dangers auxquels vous vous exposiez... (Mouvement de fierté de Jules.) Eh bien! non, je le sais... vous avez du cœur... vous ne craignez pas la mort!... (Avec ame.) Mais vous avez une famille... des parents... une sœur... peut-être une mère?...

JULES, frappé, et avec un soupir.

Ma mère!... ah!...

PERRIN, vivement, et saisissant son bras.

Oui, vous avez une mère... j'ai vu briller des larmes!... Eh bien! jeune homme... cette pauvre mère... qui ne chérit que vous, qui n'existe que par vous... l'avez-vous oubliée?... la condamnerez-vous à ne plus vous serrer dans ses bras?... la condamnerez-vous à des larmes éternelles... à mourir de douleur?... (Mouvement.) Non, non... n'est-ce pas?... Voilà que nous nous entendons... que vous vous repentez... que vous abjurez tout projet coupable... Oui, j'en suis sûr... vous êtes émus!... (Tout en larmes, et les serrant dans ses bras.) Embrassez-moi, mes enfants... embrassez-moi... et croyez que les conseils d'un vieillard, d'un ami, valent bien ceux de la jeunesse et des passions.

JULES, très étonné.

Quels discours!...

PREMIER JEUNE HOMME.

Je n'en reviens pas!...

JULES, lentement à Perrin.

Enfin, monsieur! la conclusion de tout ceci...

PREMIER JEUNE HOMME, à son camarade.

C'est un cachot.

DEUXIÈME JEUNE HOMME, de même.

Et un jugement!

PERRIN, cherchant.

La conclusion...?

JULES.

Oui... que nous reste-t-il à faire?...

PERRIN.

Mais rien, je pense... qu'à vous en aller... bien tranquillement.

JULES.

Où ça?...

PERRIN.

Chacun chez vous.

LES DEUX AUTRES.

Comment?

JULES, à ses amis.

Chut!... (Haut.) Quoi! monsieur...

PERRIN.

Ce sont les intentions du ministre; je ne fais que suivre ses ordres... je suis content de vous... je suis sûr de vos sentiments... vous pouvez vous retirer.

JULES, hésitant, et regardant autour de lui.

Nous retirer...? et par où?

PERRIN, souriant.

Mais, dam... par la porte!... je ne vous propose certainement pas de sortir par...

(Il montre la fenêtre.)

JULES, désignant la porte du fond.

Mais... cette foule?... ces huissiers?...

PERRIN, à lui-même.

Ah! je comprends... un peu de honte!... je me mets bien à leur place!... heureusement que nous avons là... ça donne directement dans la rue.

(Il va à la petite porte à gauche, et l'ouvre; pendant ce temps, les deux jeunes gens passent à droite à côté de Jules.)

TOUS TROIS, étonnés.

Que vois-je?...

PERRIN.

Tenez, mes enfants... personne ne vous verra.

JULES, à ses amis.

Ce n'est pas possible... il y a des gens apostés pour nous saisir... mais que risquons-nous? (A part.) Nous pourrons peut-être encore arriver à temps.

PERRIN, les faisant passer, et leur serrant la main.

Adieu, mes enfants, adieu, mes bons amis! (A Jules qui est resté le dernier.) Et vous, jeune homme, allez embrasser votre mère.

JULES, le regardant avec émotion.

Monsieur... je ne sais comment vous exprimer...

PERRIN, lui serrant la main.

C'est bien!... c'est bien!... je vous comprends.

TOUS, à mi-voix.

AIR: Vite, à cheval.

Fuyons / Fuyez } sans bruit,
Et que rien ne nous trahisse;
Que le sort vous soit propice;
Fuyons / Fuyez } sans bruit,
L'espérance { nous / vous } conduit.

JULES, hésitant.

C'est un beau trait,
Je dois lui rendre justice;
C'est un beau trait...
(Regardant la porte et Perrin avec défiance.)
S'il tient ce qu'il nous promet.

TOUS.

Fuyons / Fuyez } sans bruit,
Et que rien ne nous trahisse,
Que le sort vous soit propice!

Fuyons } sans bruit,
Fuyez }
L'espérance { nous } conduit.
{ vous }

(Ils sortent; la porte se referme.)

PERRIN, seul, avec joie, et s'essuyant les yeux.

Ah! je suis content de moi... je suis sûr au moins d'avoir rempli les intentions... (Regardant au fond.) Eh! mais... quel bruit!

## SCÈNE XI.

MICHEL PERRIN; BERNARD, conduit par DES GENDARMES et DES HUISSIERS; THÉRÈSE, qui le suit en pleurant.

LES GENDARMES, à Bernard, et le poussant.

Allons... pas tant de raisons!

BERNARD.

Soyez tranquilles, je ne veux pas me sauver!

THÉRÈSE, pleurant.

Comment, monsieur Bernard! vous! arrêté!...

PERRIN, le reconnaissant.

Arrêté! Bernard?...

BERNARD.

Oui, vraiment... et comme conspirateur!

PERRIN, se récriant.

Comme conspirateur?

THÉRÈSE.

Ah! mon oncle, suis-je assez malheureuse!

PERRIN, vivement.

Mais ce n'est pas possible! il y a quelque méprise, quelque malentendu... ou bien... (A Bernard.) Tu as donc des ennemis?... quelqu'un qui t'aura dénoncé... Ah! nous allons voir!...

## SCÈNE XII.

LES MÊMES; DÉSAUNAIS, entrant par la porte qui conduit chez le ministre.

DÉSAUNAIS.

Le ministre va venir les confronter, et je me flatte qu'il sera content du zèle que j'ai déployé.

PERRIN, courant à lui.

Dites donc, citoyen Désaunais...

DÉSAUNAIS.

Qu'est-ce que c'est?

PERRIN, lui montrant Bernard.

Voilà Bernard... il est arrêté!...

DÉSAUNAIS*.

Je le sais... C'est bien.

PERRIN.

Comment! c'est bien!... Mais du tout, c'est une horreur! une indignité!... Qui est-ce qui a osé le faire arrêter?...

DÉSAUNAIS.

Eh! parbleu! mon cher, c'est vous.

* Désaunais, Perrin, Bernard, Thérèse.

PERRIN.

Moi!...

DÉSAUNAIS.

Une très bonne idée que vous avez eue là, j'en conviens; vous m'avez donné les renseignements, le signalement... je ne veux pas vous en ôter la gloire.

BERNARD, surpris.

Comment! monsieur Perrin, c'est vous qui me faites arrêter?

THÉRÈSE, se récriant.

Comment! mon oncle! c'est vous!...

PERRIN, étourdi.

Qu'est-ce que vous dites? qu'est-ce que vous me demandez? Est-ce que ça peut tomber sous le sens? Vous me feriez croire que c'est moi... que j'ai été... tandis qu'au contraire, je voulais... Ah! laissez donc! Vous finirez par m'embrouiller... que je ne m'y reconnaîtrai plus du tout!... (Apercevant Fouché.) Mais, Dieu merci, voilà Joseph qui va nous tirer d'embarras.

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FOUCHÉ.

PERRIN, courant à lui.

Mon bon Joseph, il faut que je te parle.

FOUCHÉ, l'éloignant doucement.

Tout-à-l'heure, mon ami; une affaire de la dernière importance... (A Désaunais.) Ce soldat?...

DÉSAUNAIS, montrant Bernard.

Le voici.

PERRIN.

C'est justement de cela que je veux...

FOUCHÉ, même jeu.

Un moment!...

DÉSAUNAIS, repoussant Perrin.

Taisez-vous donc!...

PERRIN, à Thérèse, et s'asseyant avec elle sur la banquette qui est au-dessous de la fenêtre.

Ne pleure pas, ma bonne, je m'en vais lui parler; il n'y a pas le moindre danger... (A part.) Malgré ça, je commence à avoir une peur!...

FOUCHÉ, regardant Bernard*.

Ah! ah!... c'est vous, jeune homme? J'aurais dû m'en douter! Lorsque l'on forme de mauvaises liaisons. (Tenant à la main la lettre de Bernard, que Désaunais lui tend.) Vous vouliez approcher du premier consul?

BERNARD.

J'en conviens.

FOUCHÉ.

Vous saviez qu'il existait un complot contre lui?

BERNARD.

C'est vrai.

* Désaunais, Fouché, Bernard.

FOUCHÉ, vivement.

Vous en étiez complice ?

BERNARD.

Moi !

THÉRÈSE.

Par exemple !

PERRIN, se levant.

Joseph, je t'ai dit que je voulais te parler...

FOUCHÉ, avec impatience.

Eh ! morbleu !

(On le fait rasseoir.)

BERNARD, avec indignation.

Moi, leur complice !

FOUCHÉ, froidement.

Vous ne pouvez pas le nier : je vous ai trouvé, hier matin, en conférence secrète avec le chef de la conspiration.

THÉRÈSE, respirant à peine.

Ah ! mon Dieu !

FOUCHÉ.

Le soir, vous étiez au Cadran-Bleu.

BERNARD.

C'est vrai ; en sortant de là, j'ai écrit à mon général... je voulais le voir... lui seul !... j'aurais pu le sauver, sans trahir leur secret... Je l'espérais du moins... il aurait compris mon silence, lui... mais vous, vous ne le pouvez pas.

FOUCHÉ.

Ainsi, vous connaissez les conjurés... vous pouvez les nommer ?... indiquer leur retraite ?

BERNARD, vivement.

Moi !

AIR d'Aristippe.

Y pensez-vous ?... que je me déshonore !
D'un tel espoir j'ai lieu d'être surpris.

FOUCHÉ.

Et pouvez-vous les ménager encore !
Songez-y donc... ce sont les ennemis
Et de la paix et de notre pays.

BERNARD.

Je ne sais pas quels princip's sont les vôtres ;
Un ennemi... j' puis l' combattr'... le défier...
Mais le livrer !... adressez-vous à d'autres !
Je suis soldat, ce n'est pas mon métier.

FOUCHÉ et DÉSAUNAIS.

Comment ?

BERNARD.

Faites-moi jeter dans un cachot... faites-moi fusiller... je ne dirai pas un mot de plus.

THÉRÈSE, retombant.

Il est perdu !

PERRIN, s'approchant.

Ah ! çà, est-ce qu'il est fou ?... (A Thérèse.) Laisse donc, ça ne se passera ainsi ! Joseph...

DÉSAUNAIS, bas à Fouché.

Nous saurons bien le faire parler, en le confrontant avec les autres.

FOUCHÉ.

Faites-les venir.

DÉSAUNAIS, s'inclinant.

Tout de suite. (Bas à Perrin.) Faites venir vos trois hommes ?...

PERRIN.

Quels hommes ?

DÉSAUNAIS.

Ceux que j'ai laissés, ici, avec vous !...

PERRIN.

Ah !... soyez tranquille, j'en ai été fort content... c'est une affaire finie.

DÉSAUNAIS.

Mais où sont-ils ?...

PERRIN, tranquillement.

Eh ! bien, ils sont partis.

DÉSAUNAIS.

Partis !... que voulez-vous dire ?...

PERRIN, montrant la petite porte.

Je leur ai ouvert la porte moi-même.

DÉSAUNAIS.

Celle-ci ?

PERRIN.

Sans doute.

DÉSAUNAIS, atterré.

Miséricorde !.... nous ne tenons plus rien !.... nous sommes ruinés ! perdus !...

FOUCHÉ, vivement.

Comment ?

DÉSAUNAIS, montrant Perrin.

Il les a laissé échapper !... Quand je disais que c'était un misérable, un traître !...

PERRIN.

Dieu me pardonne, ils ont tous la tête à l'envers !... Ne m'avez-vous pas dit, vous-même, de leur promettre leur grace ?...

DÉSAUNAIS, hors de lui.

Eh !... Monsieur, ça se promet toujours... (Furieux.) Malheureux !... vous avez perdu la France !...

PERRIN, avec colère.

J'ai perdu la France, à présent !... tantôt, je l'avais sauvée !... Tâchez donc de vous entendre... Vous me ferez croire peut-être que je peux remuer le France avec mon petit doigt !...

FOUCHÉ, vivement.

Allons, allons !... il ne s'agit pas de se désespérer ! il faut donner des ordres, il faut courir. (Allant vers le fond.) Holà quelqu'un...

(Tous les chefs de bureaux, huissiers, gendarmes accourent à sa voix.)

DÉSAUNAIS.

Et où les retrouver maintenant ?...

PERRIN.

Mon Dieu, je suis sûr qu'ils sont retournés bien tranquillement à la revue !... où était leur premier rendez-vous...

TOUS.

A la revue !...

BERNARD, très agité; il regarde par la fenêtre.

En effet... l'heure approche !... (On entend une musique éloignée.) La garde des consuls est déjà rassemblée... Ce mouvement... cette musique...

Et ce Crussac qui est libre!... O mon Dieu! (A ceux qui l'entourent.) Courez vite!...

FOUCHÉ.

Comment?

BERNARD, hors de lui, à Fouché.

Je n'y tiens plus!... Oui, c'est à la revue... au moment où il sortira des Tuileries... où on l'entoure pour lui présenter des pétitions... c'est là qu'il doit être frappé!...

TOUS.

Grand Dieu!

FOUCHÉ.

Et il ne veut pas que l'on veille sur lui... (Aux gendarmes.) Vite! votre piquet à cheval!... (A Désaunais.) Courez... prévenez Lannes, Duroc... ses aides-de-camp... (Aux huissiers.) Faites venir Comminges... Non, j'y vais moi-même... Ma voiture!...

DÉSAUNAIS, à haute voix.

La voiture du ministre!

(Fouché signe quelques ordres; tout le monde va et vient dans le plus grand désordre.)

PERRIN, au milieu d'eux.

Mais un moment... expliquez-moi... Qu'est ce qu'il y a donc?...

CHOEUR.

AIR : La voix de la patrie.

Du sort qui le menace
Comment le préserver!
De leur aveugle audace
Qui pourra le sauver?

BERNARD, très ému.

Des armes!... qu'on m'en donne!
Et Bernard aujourd'hui...
Sans accuser personne,
Pourra mourir pour lui!...

CHOEUR.

Du sort qui le menace,
Etc., etc.

FOUCHÉ, se levant et voulant partir.

Allons, messieurs!...

BERNARD, à la fenêtre.

Attendez! (On s'arrête en silence.) Le bruit des tambours... ces cris... ces acclamations... (On entend dans l'éloignement les cris : *Vive le premier consul!*) (Se retournant à Fouché.) Il sort des Tuileries!...

FOUCHÉ.

O ciel!...

(Musique qui continue en sourdine.)

BERNARD, avec effroi.

Il n'est plus temps!...

FOUCHÉ, tombant sur un siége.

C'en est fait!... (Moment de silence et de stupeur. On entend frapper deux coups à la porte secrète, à droite.) Qu'est-ce donc?

DÉSAUNAIS, d'une voix tremblante.

Sans doute... un de mes gens qui vient m'apprendre...

FOUCHÉ.

Ouvrez!...

(Désaunais va ouvrir.)

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES; UN HUISSIER, paraissant à la petite porte.

L'HUISSIER, à Désaunais.

Un homme, enveloppé d'un manteau, et qui a disparu aussitôt, vient de me remettre ceci, pour le citoyen Perrin.

(Montrant une lettre.)

PERRIN, s'avançant.

Pour moi!...

DÉSAUNAIS, la saisissant.

Un moment!... il était d'intelligence avec eux... il était du complot, j'en suis sûr... et je veux savoir...

(Il brise le cachet.)

FOUCHÉ, vivement.

Donnez!... donnez!... (Regardant la signature.) Jules de Crussac!...

DÉSAUNAIS, triomphant, à ceux qui l'entourent.

Voyez-vous!...

FOUCHÉ, lisant*.

« Monsieur, quoique je fusse en votre pou-
« voir, notre projet était immanquable... la vie
« du premier consul était entre nos mains...
« Tous les efforts de la police n'auraient pu le
« garantir. Le procédé noble et loyal du minis-
« tre, dont vous vous êtes montré un si digne
« interprète, sa confiance, sa générosité, ont
« dû changer notre résolution... Nous renon-
« çons à notre dessein, et mes amis et moi
« nous quittons Paris à l'instant. »

TOUS.

Il est sauvé!...

BERNARD, avec élan.

Mon pauvre général!

FOUCHÉ, achevant de lire.

« Adieu, monsieur. Je regrette de vous voir
« suivre une pareille carrière... Mais si le minis-
« tre n'employait que des hommes comme vous,
« son pouvoir serait immense, et la police bien
« plus facile. »

PERRIN, cherchant à comprendre.

Qu'est-ce qu'il veut dire?... *Une pareille carrière!...*

FOUCHÉ, à Perrin.

Comment, mon bon Michel, c'est à toi que nous devons...

DÉSAUNAIS, avec enthousiasme.

Quel homme prodigieux!... je l'avais bien jugé!...

PERRIN, le regardant avec ironie.

J'ai encore sauvé la France, n'est-ce pas?... Eh bien! moi je n'y comprends rien... et cette lettre... (La prenant et regardant.) Si fait! c'est bien pour moi. (Lisant l'adresse.) Au citoyen Michel Perrin... employé de la police secrète.

* Désaunais, Fouché, Perrin, Thérèse, Bernard.

THÉRÈSE.

De la police secrète?

BERNARD, vivement.

Quoi! monsieur Perrin... c'est là votre titre?... c'est là votre place?

DÉSAUNAIS.

Eh! mais, sans doute.

PERRIN, un peu inquiet.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc?... Voilà que tu m'effraies aussi, toi!

BERNARD, vivement.

C'est que vous ne savez pas... vous ignorez...

PERRIN, à qui Thérèse a dit un mot à l'oreille, tremblant d'émotion.

Grand Dieu!... comment, j'étais!... moi!... ah!...

(Il se cache la figure de ses deux mains, et tombe accablé sur une chaise.)

THÉRÈSE, s'empressant auprès de lui.

Mon oncle!...

BERNARD.

Monsieur Perrin!...

FOUCHÉ, à Désaunais.

Qu'est-ce que cela signifie?... Vous ne m'avez donc pas compris?... Qu'est-ce qu'il faisait ici?...

DÉSAUNAIS, interdit.

Mais dam! il faisait comme les autres... il faisait des rapports.

FOUCHÉ, avec un geste de colère.

Hum!... sotte espèce!... (Courant à Perrin.) Mon ami, mon bon Michel... pardonne! je n'ai jamais pensé... Mais la précipitation... J'étais si occupé... et puis tu voulais être employé sur-le-champ... tu étais décidé à tout faire!...

PERRIN, relevant sa tête et noblement.

Oui, sans doute, j'aurais tout fait!... j'aurais frotté vos appartements... monté du bois... tout ce qu'il y a de plus pénible, tout ce qu'un honnête homme peut faire, pour gagner du pain, sans rougir... je l'aurais fait! Mais me déshonorer! flétrir quarante ans d'une vie irréprochable!

FOUCHÉ, voulant prendre sa main.

Mon ami!

PERRIN, se levant et le repoussant.

Votre ami!

AIR du vaudeville des Amazones.

Moi, votre ami!... non, je ne veux plus l'être!
Et pour jamais je brise tous nos nœuds...
Je ne dois plus vous parler, vous connaître;
Je veux que rien, en fuyant de ces lieux,
Ne me rappelle un jour aussi honteux.
(Comme frappé d'une idée, et tirant une bourse de sa poche.)
Dieux! et cet or, dont l'aspect seul m'irrite.
Cet or, monsieur, dont je suis indigné...
Reprenez-le... reprenez-le bien vite;
Car, Dieu merci, je ne l'ai pas gagné!
(Jetant la bourse avec force à ses pieds.)
Tenez, tenez, reprenez-le bien vite;
Car, Dieu merci, je ne l'ai pas gagné!
Non, monsieur, je ne l'ai pas gagné! (*bis.*)

FOUCHÉ, l'arrêtant.

Michel! c'est une funeste méprise!... Mais je puis tout réparer, je puis te donner...

PERRIN, avec force, et voulant s'éloigner.

Rien.

FOUCHÉ.

Pourtant...

PERRIN.

Rien, vous dis-je!... je ne veux plus rien de vous.

FOUCHÉ, après un silence, lui prenant la main et l'amenant sur le devant du théâtre.

(Lentement.) Quoi?... pas même cette petite cure de Normandie, que tu regrettes si fort?

PERRIN.

Comment?

FOUCHÉ.

Le concordat est signé de ce matin... et ce Joseph, que tu accuses, que tu maudis!... songeait cependant au seul bonheur qui te convienne. (Tirant un papier de sa poche.) Voici ce que Portalis, le ministre des cultes, vient de m'envoyer.

PERRIN, y jetant les yeux et s'attendrissant.

Ma nomination!.. mon petit village... je reverrais... Ah! Joseph! il ne fallait pas moins que cela... (Se jetant dans ses bras, et d'une voix entrecoupée.) Je te pardonne! mais tu m'as fait bien du mal.

BERNARD, avec joie.

Oh! que je suis content!

THÉRÈSE, de même.

Et moi! mon pauvre oncle! mon pauvre oncle!

PERRIN, s'essuyant les yeux.

Oui, oui!... mais que je parte tout de suite... je ne veux pas rester un instant de plus...

FOUCHÉ, l'arrêtant.

Oh! tu ne peux pas t'en aller comme cela!... il faut que je te présente au premier consul, qu'il sache ce qu'il te doit.

PERRIN, souriant malgré lui.

Me présenter, moi? Comment! je verrais le grand homme!... Eh bien j'y consens... ça me fera plaisir... pour que je puisse dire là-bas : *Je l'ai vu!*... Mais qu'il ne s'avise pas de vouloir me faire évêque... Non, non, ça ne me convient pas.

FOUCHÉ, souriant.

Non; mais une pension... (mouvement de Perrin, qui veut refuser.) pas pour toi, mais pour tes pauvres?

PERRIN.

Ah! ça, c'est différent! car ce qu'il me faut, à moi, vois-tu, Joseph, c'est mon obscurité, mes bons paroissiens, mes petits enfants.... (montrant Thérèse et Bernard.) ces deux-là, que j'emmène avec moi.

THÉRÈSE.

Oui, mon oncle!

BERNARD.

Nous ne vous quitterons plus.

PERRIN, tendant la main à Fouché.

Et puis de temps en temps des nouvelles de mon ami Joseph! que j'apprenne que tout va bien... qu'il n'y a plus de conspirateurs, par conséquent plus de... (Regardant Désaunais, et se penchant à l'oreille de Fouché.) Tu sais ce que je veux dire.

CHOEUR.

AIR : Vive l'empereur! (du CZAR).

Gloire à ses talents,
Ses nobles accents,
Sa prudence,
Conjurent soudain
Ici le plus lâche dessein.
Du chef immortel
Qu'enfin le ciel
Donne à la France,
Il sauve à-la-fois
Les jours et les futurs exploits.

PERRIN, au public.

AIR : A soixante ans.

Je vais revoir ma modeste retraite;
Mais je voudrais, en partant de Paris,
Être bien sûr, cela seul m'inquiète,
De n'y laisser que des amis;
Oui, mes enfants, soyez tous mes amis!
Si, par malheur, en ces lieux, ma présence
A pu déplaire... imposez-vous la loi
De l'oublier!... pour les autres, je croi,
J'ai tant prêché la bonté, l'indulgence,
Qu'il en faut bien avoir un peu pour moi.

TOUS EN CHOEUR.

Quand pour autrui l'on prêche l'indulgence,
On a bien droit d'en obtenir pour soi.

## FIN DE MICHEL PERRIN.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

# PROSPER ET VINCENT,

## VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR

MM. DUVERT ET LAUZANNE;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 7 novembre 1833.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

| | |
|---|---|
| PROSPER, officier, fils adoptif de Rigault..... | M. Vernet. |
| VINCENT, garçon herboriste..... | |
| RIGAULT, rentier..... | M. Alexis. |
| DROUILLET, ancien marchand de draps..... | M. Cazot. |
| POTARD, herboriste..... | M. Prosper. |
| TARTEMPONT, chasseur de la Garde Nationale..... | M. Charlet. |
| ANTOINE, domestique de Rigault..... | M. George. |
| Mme RIGAULT, femme de Rigault..... | Mlle Flore. |
| SOPHIE, fille de Drouillet..... | Mlle Clara-Stéphany. |
| FANNY, jeune Anglaise..... | Mlle Jolivet. |
| Un Caporal et six Chasseurs de la Garde Nationale. | |

La scène se passe à Paris : au premier acte, sur la place publique, devant la maison de Drouillet et de Potard; au second acte, chez Rigault.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique. A gauche, au premier plan, la boutique de Potard, dont la porte donne sur la scène, et dont la fenêtre fait face au public; sur les deux façades, une enseigne portant : HERBORISTERIE DE POTARD. La porte et la fenêtre sont entourées d'herbes de toute espece; une planche servant d'appui à la fenêtre est également chargée d'herboristerie. Deux grands sacs de graines sont de chaque côté de la porte. — Au second plan, à gauche, la maison de Drouillet. — A l'arrière du troisième plan, un corps de bâtiment avançant jusqu'aux deux tiers du théâtre, mais disposé de manière à laisser vide la troisième rue. — A droite, les deux premiers plans sont occupés par une maison bourgeoise. L'espace resté libre entre cette maison et le manteau d'Arlequin est supposé former un cul-de-sac. — Il fait petit jour.

### SCÈNE I.

VINCENT, dans la boutique, occupé à ranger les herbes sur la fenêtre *.

Il ne fait pas encore jour... et voilà déja que j'ouvre la boutique. Pauvre malheureux garçon herboriste que tu es, va!... infortuné Vincent! (Il prend plusieurs paquets d'herbes.) Ici, ma camomille! là, ma racine de guimauve!... Oui, je suis malheureux, car j'aime... j'aime une jeunesse, et son père, M. Drouillet, sous prétexte qu'il est ancien marchand de draps et qu'il a de la fortune, monsieur ne veut pas entendre parler de moi, ni en bien ni en mal! (avec indignation.) et un homme comme ça est sergent dans la garde nationale!... où allons-nous? où nous conduit-on? Qu'est-ce que j'ai fait de mes têtes de pavots? (criant d'un air effrayé.) j'ai perdu mes têtes de pavots! ah! non, les voilà! (Quelques pavots roulent par terre, il marche dessus en voulant les ramasser.) Allons, bon! v'là que j' marche dessus à présent... Je foule aux pieds les choses les plus sacrées... Mlle Sophie n'a pas encore paru à sa fenêtre... son père est de garde, ça me donne l'espoir que je pourrai jaser avec elle... (Il sort

*Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite. — Les changements de position dans le courant des scènes sont indiqués par des notes au bas des pages.

de la boutique.) Mais il est si matin !... il n'y a de levé, dans la nature entière, que les laitières, les moineaux francs et les garçons herboristes !... Voilà mon étalage fait ! maintenant il faut aller balayer la boutique ! autre turpitude !...

## SCÈNE II.

VINCENT ; PROSPER, entrant par le troisième plan à gauche. Il est enveloppé d'un large manteau bleu; il frappe à la porte de la maison qui est à droite, on la lui ouvre et il entre.

VINCENT.

La voisine d'en face reçoit des visites de bonne heure. ( On entend dans la coulisse la voix de Drouillet qui dit : Par ici ! par ici ! ) J'entends le père Drouillet, qui fait de l'ordre public ! je ne veux pas le voir ; chaque fois que je me trouve avec lui, ce chef de patrouille me dit des choses déplacées, au sujet de mon amour pour sa fille...

( Il rentre. )

## SCÈNE III.

DROUILLET, TARTEMPONT, UN CAPORAL et SIX CHASSEURS DE LA GARDE NATIONALE.

DROUILLET.

Je vous dis qu'il est passé par-là.

TARTEMPONT.

Mais êtes-vous bien sûr que nous n'ayons pas perdu sa trace, monsieur Drouillet ?

DROUILLET.

Appelez-moi *sergent!* nous sommes sous les armes. Je ne vous appelle pas monsieur Tartempont... quand j'ai l'agrément de vous parler, je me sers de l'expression de *chasseur*, servez-vous de l'expression de *sergent ;* je vous appelle *chasseur*, appelez-moi *sergent.*

TARTEMPONT.

Eh bien ! sergent...

DROUILLET.

Très bien.

TARTEMPONT.

Je crois que nous avons manqué notre homme.

DROUILLET.

Puisque je vous dis qu'il a pris par-là !... ( montrant le premier plan à droite. ) et que c'est un cul-de-sac, par où voulez-vous qu'il sorte ?

TARTEMPONT.

Oui, mais comme je suis sûr qu'il a pris par-là... ( montrant le troisième plan à droite. ) et que c'est une rue, je vous dis qu'il nous a échappé ; c'était son jeu.

DROUILLET, avec importance.

Ce que vous dites là, chasseur, est d'une parfaite justesse, et décèle en vous une grande connaissance du cœur humain ; mais qu'est-ce que ça prouve ?

TARTEMPONT.

Ça prouve que depuis une heure vous nous faites patauger dans des rues malpropres, et tout ça pour nous amener devant votre porte.

DROUILLET.

Chasseur, vous êtes injuste ! cet homme que nous poursuivons avait-il un manteau bleu, comme un facteur ? ou, n'avait-il pas de manteau bleu ?

TARTEMPONT.

Eh bien ! oui, il avait un manteau bleu... après ?

DROUILLET.

Eh bien ! un homme qui court les rues, la nuit, avec un manteau bleu, comme un facteur, est nécessairement un homme qui a des vues répréhensibles ; et, si nous ne l'attrapons pas, c'est peut-être un très grand malheur pour la société.

TARTEMPONT.

Moi, je suis d'avis de retourner au poste.

TOUS LES CHASSEURS.

Oui, oui, retournons au poste.

DROUILLET, avec autorité.

On ne délibère pas sous les armes !...

## SCÈNE IV.

LES MÊMES ; SOPHIE, paraissant à la fenêtre et se retirant aussitôt.

SOPHIE.

Mon père !

DROUILLET.

C'est toi, ma fille ? levée si matin ?

SOPHIE.

Vous rentrez déja ?

DROUILLET.

Non, mon enfant, c'est que nous poursuivons un individu diablement suspect, va !

SOPHIE.

Qu'a-t-il donc fait ?

DROUILLET.

Ce qu'il a fait ?... Il est signalé à l'autorité comme coupable de l'enlèvement d'une jeune Anglaise. J'étais au poste, lorsqu'un sergent de ville vint nous dire qu'on l'avait aperçu dans le voisinage. Je me mets sur la porte, les mains dans les goussets, et en fredonnant comme un sous-officier... qui ne se doute de rien, lorsque je vois arriver un homme qui s'approche de moi et éternue de la manière la plus indiscrète à six pouces de ma figure, et sans la nécessité où je me suis vu de détourner la tête, pour échapper à son impolitesse, je le saisissais... ma parole d'honneur ! je le saisissais. Cependant... j'ai un soupçon... il m'a semblé connaître cette atroce figure. Je n'ai pas pu éclaircir mes doutes, car le drôle s'est éloigné rapidement... mais j'ai fait sortir mes hommes, et nous le poursuivons depuis une heure. Tu n'aurais pas vu passer un

homme avec un manteau bleu... comme un facteur?

SOPHIE.

Non, mon père!... Pauvre jeune homme! s'il a enlevé cette demoiselle, c'est qu'il l'aime sans doute.

DROUILLET.

La belle raison!... Ceux qui enlèvent des montres et des pains de sucre, c'est parcequ'ils les aiment aussi... ce n'en sont pas moins des mal-intentionnés. (En riant, aux gardes nationaux.) Elle est d'une grande naïveté, ma fille! elle a des raisonnements quelquefois fort drôles. (Les gardes nationaux rient.) On ne rit pas sous les armes! (A Sophie.) Allons! rentre chez toi! et sur-tout ne cause pas avec ce petit mauvais sujet de Vincent... tu sais que je le déteste... s'il te parle, ferme ta fenêtre!... je vais continuer mon devoir... retournons au poste! garde à vous! portez arme!... arme bras! par le flanc droit, droite!... marche!

(Ils sortent par la gauche.)

## SCÈNE V.

PROSPER, sortant avec précaution de la maison à droite, puis FANNY.

PROSPER, après s'être assuré que les gardes nationaux se sont éloignés.

Venez, chère Fanny! ne craignez rien!

FANNY.

Ah! *my dear* Prosper! je étais tremblante, je voulais retourner chez *my father*... mon père.

PROSPER.

Y pensez-vous? perdre ainsi le fruit de notre témérité? rappelez-vous donc les faits!... mon régiment part pour l'Afrique: forcé de m'éloigner de vous, la violence de mon amour, jointe au chagrin de vous avoir quittée, avait exalté mon esprit au point d'éveiller la sollicitude de mes chefs. Mon desir le plus vif était de trouver un prétexte pour revenir à Paris, pour vous revoir, lorsque je reçus une lettre de monsieur et madame Rigault, mes parents adoptifs, mes bienfaiteurs.

FANNY.

Vos bienfaiteurs!... vous ne étais donc pas leur fils?

PROSPER.

Non, et maintenant je ne dois plus vous le cacher... ils eurent un fils qui faisait la joie de madame Rigault, qui réalisait le rêve de toute son existence. Ma mère fut sa nourrice. Bientôt l'enfant mourut. M. Rigault instruit de cette fatale nouvelle accourut chez ma mère; il lui dit que madame Rigault était fort malade; qu'elle ignorait la mort de son fils, et, comme ma mère avait elle-même deux enfants jumeaux, il la conjura, les larmes aux yeux, de lui confier un de ces enfants qu'il ferait passer pour le sien. Ma mère était pauvre, M. Rigault assurait mon avenir; elle crut devoir consentir, dans mon intérêt, à cette substitution; madame Rigault, qui me croit son fils, me chérit comme une mère; son mari n'a jamais eu le courage de la désabuser, et il y a fort peu de temps qu'il m'a confié ce secret.

FANNY.

J'avais compris... beaucoup.

PROSPER.

Et, comme je vous le disais, monsieur et madame Rigault m'ont écrit à Alger qu'ils m'ont choisi une épouse: lire cette lettre, obtenir un congé et m'embarquer, fut l'affaire d'un moment; j'arrive, je me présente chez votre père; il refuse de me voir. Alors, pour contraindre nos deux familles à notre mariage, je prends un parti romanesque, désespéré, je vous enlève: depuis trois jours, vous êtes cachée dans cette maison; mais votre évasion a été signalée à l'autorité: il faut changer de quartier, je vais vous conduire chez la mère d'un de mes amis, vous y serez en sûreté, jusqu'à ce que nous soyons d'accord avec nos parents; et c'est au moment où nous touchons au port, que vous voudriez détruire toutes mes espérances!

FANNY.

Oui... mais je tremblais toujours... plus que *my* absence devient grande, plus que je me sentais bien *copèble*... Mon père... il me donnait son malédiction... Et le monde, il calomniait le pauvre Fanny.

PROSPER.

Le monde? Avez-vous donc cessé un instant d'être l'objet de tous mes respects, comme vous l'êtes de mon amour? Mais, de grace, hâtons-nous! Heureux, si nous pouvons trouver une voiture à l'heure qu'il est.

## SCÈNE VI.

SOPHIE, à la fenêtre; PROSPER, FANNY.

SOPHIE, à part.

Est-ce une erreur? c'est la voix de Vincent?

FANNY.

Allons! je suivais vous...

PROSPER.

AIR: Gymnasiens! remettons à quinzaine.

Rassurez-vous, comptez sur ma tendresse,
Ne craignez rien, fiez-vous à l'amour!
Mais hâtons-nous sur-tout, car le temps presse,
Voici bientôt le jour.

(Il emmène Fanny par la main vers la coulisse par laquelle il est entré; au moment où il a disparu, mais sans que Fanny ait cessé d'être en vue du spectateur, on entend Drouillet crier en dehors: *Il doit être par ici!*)

FANNY, entraînant Prosper du côté opposé.

O mon ami! la fuite est impossible!
Venez par-là! voyez! on suit nos pas!
Ah! je frémis! c'est un supplice horrible!
A ce chagrin je ne survivrai pas.

(Ils sortent par la dernière coulisse à droite, de manière

à ce que l'ensemble soit chanté par eux après leur sortie.)

ENSEMBLE.

SOPHIE, à part.

Mon cœur palpite et la crainte l'oppresse ;
Est-ce donc là me payer de retour?
Une autre a-t-elle obtenu sa tendresse?
Trahit-il mon amour?

PROSPER.

Rassurez-vous, etc.

FANNY.

Oui, je vous suis, je tiendrai ma promesse.
Mon Dieu! pardonne à mon fatal amour;
Dérobe-nous au danger qui nous presse.
Voici bientôt le jour.

(Pendant la ritournelle de l'air, on entend, dans la boutique de Potard, le bruit de la chute d'un vase de verre.)

## SCÈNE VII.

SOPHIE, toujours à la fenêtre.

Est-il possible, mon Dieu? après toutes les promesses qu'il m'a faites! Quelle est cette femme avec laquelle il s'éloigne?... (Elle appelle du côté opposé par lequel Prosper s'est éloigné.) Monsieur Vincent?... monsieur Vincent?...

(Il fait tout-à-fait jour.)

## SCÈNE VIII.

SOPHIE, à la fenêtre; VINCENT, sortant de la boutique de Potard.

VINCENT.

Qui est-ce qui m'appelle?...

SOPHIE, à part.

Ah! je respire! Je m'étais trompée. (Haut.) C'est moi.

VINCENT.

C'est vous, mademoiselle Sophie!.. Comment va la santé, mademoiselle Sophie?

SOPHIE.

Très bien, monsieur Vincent! .. et vous?

VINCENT.

Moi? je vas comme un homme entièrement démoralisé, mademoiselle Sophie! Je viens de casser le bocal à la farine de moutarde ; il en est tombé dans tout ce qui est possible, jusque dans le café de monsieur Potard, que je rédigeais dans ce moment-là ; j'ai remué, j'ai remué... à l'œil, ça ne paraît pas trop; mais, au goût, je crains qu'il ne s'en aperçoive... et c'en serait fait de moi... car il est féroce, cet homme... Je n'ai jamais vu un herboriste plus féroce que celui-là...

SOPHIE.

Il n'en a pourtant pas l'air.

VINCENT.

Mam'selle Sophie! si ça n'était pas abuser de votre complaisance, je vous prierais de m'ouvrir la porte; je voudrais vous parler de ma flamme; et par la fenêtre c'est incommode.

SOPHIE.

Mon père m'a défendu de vous recevoir.

VINCENT.

C'est indigne!

SOPHIE.

Mais il ne m'a pas défendu de sortir; attendez un peu, je descends.

(Elle ferme sa fenêtre.)

VINCENT, avec joie.

Vous descendez! (Il redescend la scène.) Elle descend! elle descend pour moi! pour moi, Vincent! Vincent, garçon herboriste!... Elle fille, fille d'un riche sergent de la garde nationale! Et moi qui croyais que l'événement de la farine de moutarde était un présage funeste pour toute la journée! (D'un air capable.) Je me suis complètement abusé! Cet accident ne peut nullement influer sur mon avenir.

SOPHIE, sortant de chez elle*.

Me voilà! j'ai bien à vous parler... allez! c'est pour cela que je me suis levée si matin.

VINCENT, d'un ton caressant.

Ah! parlez! parlez!

SOPHIE.

J'ai de bien mauvaises nouvelles à vous donner.

VINCENT.

Comment?

SOPHIE.

Je pars aujourd'hui même.

VINCENT.

Pour où aller, grand Dieu!

SOPHIE.

Pour aller passer quelque temps dans la famille de mon prétendu.

VINCENT.

Qu'entendez-vous par votre prétendu?

SOPHIE.

Un jeune homme que je ne connais pas; le fils d'un monsieur qui est notre parent éloigné, et qui est héritier avec mon père d'une succession qui allait donner lieu à un grand procès entre eux, lorsqu'ils sont convenus de marier leurs enfants pour ne pas plaider... concevez-vous ça?

VINCENT.

Mais où votre père a-t-il la tête?... Voilà ce que je me demande jour et nuit. Je voudrais savoir où cet homme-là a la tête... Qu'est-ce qu'il dit?

SOPHIE.

Il dit que vous n'avez rien (mouvement d'assentiment de Vincent.) et que vous êtes né dans l'obscurité.

VINCENT, d'un air scandalisé.

Comment, dans l'obscurité?... Je suis venu au monde à trois heures de l'après-midi, le 16 de mai...

*Sophie, Vincent.

SOPHIE, l'interrompant.

Mon Dieu! que vous êtes terrible, monsieur Vincent! vous prenez tout au pied de la lettre!

VINCENT.

Vous dites : dans l'obscurité.

SOPHIE.

Mon père veut dire que votre famille n'est pas connue.

VINCENT, fièrement.

Pas connue?... pas connue? Qu'il s'adresse au Cateau... où je suis né, au Cateau, près Cambrai (dont Fénélon fut archevêque à son époque); qu'il entre au Cateau; qu'il interroge la première personne venue (n'importe l'âge, quand elle n'aurait que trois ans); qu'il demande madame Vincent, tout le monde lui dira : Monsieur! c'est vrai! la mère est décédée, mais si c'est quelque chose qu'on puisse lui dire... son fils est à Paris, où, par les grandes protections qu'il avait, il est entré garçon herboriste chez monsieur Potard, telle rue, tel numéro... Et il viendra dire que mon nom n'est pas connu!!! Ceci est de la plus insigne mauvaise foi... je vais plus loin... je dis que mon nom, à moi, mon nom de Vincent est plus connu que le sien... de Drouillet... Je puis citer des documents historiques sur les Vincent, tandis que je défie votre père de me citer rien de semblable touchant les Drouillet... D'abord, nous avons le tabac *Saint-Vincent*, qui jouit de la considération générale; je n'ai jamais ouï parler du tabac *Saint-Drouillet*. Il est parfaitement inconnu. Ensuite nous avons *Vincent de Paule*, qui a inventé les Enfants-Trouvés... On n'a jamais entendu parler de *Drouillet de Paule*, qui ait établi le moindre hôpital. (D'un air posé et important.) Je vous laisse à tirer les conséquences, Sophie!

SOPHIE.

Tout ce que vous me dites là m'afflige, me désespère...

VINCENT, se rapprochant d'elle avec sentiment.

Oh! ce n'est pas mon dessein... mais quand je vois l'injustice d'un drapier... Je sens qu'il y a du sang flamand dans mes veines... On ne connaît pas les Flamands.

SOPHIE.

Mais voyons! N'auriez-vous pas un parent qui pourrait parler à mon père?

VINCENT.

Non!... c'est-à-dire, si... J'ai bien un frère, un frère jumeau, mais je ne l'ai jamais connu. Ma mère m'en a quelquefois parlé... mais d'une manière si singulière, que j'ai lieu de penser que cette excellente femme l'a confié aux soins paternels du gouvernement, dès sa plus tendre enfance...

SOPHIE, vivement.

Quoi!... elle l'aurait...?

VINCENT, avec gravité.

L'établissement de Vincent de Paule n'a pas été inventé pour les quadrupèdes... Sophie!

AIR du vaudeville de Préville et Taconnet.

C'est une armoire, un vaste magasin,
Qu'il a fondé dans le but le plus sage;
C'est une bibliothèque, enfin,
Où chacun a le droit d'déposer son ouvrage;
Or, si ma mèr', d'après ce que l'on croit,
Remit son œuvre à des soins tutélaires,
Certe, elle était d'autant plus dans son droit,
Qu'elle en avait deux exemplaires.

Du reste, ce que j'en dis... ça n'est peut-être pas vrai... j'en jurerais bien, mais je ne le parierais pas. Enfin votre père nous sépare aujourd'hui, voilà le fait. (Avec force.) Quand je disais que ce bocal de farine de moutarde me serait funeste!... hein? (Sophie va vers le fond.) jamais ça ne manque, ces-choses là! règle générale, si, en vous levant, vous renversez de la farine de moutarde, c'est fini... tout vous manque, tout vous craque.

SOPHIE.

Dieu! mon père qui revient!

VINCENT, remontant la scène d'un air effrayé.

Mon bourreau!... le voilà!... en grande tenue! tenons-nous à l'écart, et cachons-lui mon aversion!

(Il se place devant la fenêtre et range des herbes.)

## SCÈNE IX.

### VINCENT, SOPHIE, DROUILLET.

DROUILLET, à part.

Qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce que c'est? Vincent ici? quand je viens de le rencontrer avec une femme! (A Sophie.) pourquoi êtes-vous sortie, Sophie?

SOPHIE, embarrassée.

Mon père!...

DROUILLET.

Rentrez, je vous prie; vous savez que je vous avais défendu de vous trouver jamais avec ce... avec monsieur Vincent, enfin... (A Vincent.) J'ai à vous parler, à vous, galant herboriste!

VINCENT, à part.

Moi, aussi, j'ai à te parler... j'en ai gros sur le cœur.

DROUILLET.

Allez, ma fille! allez!

(Sophie s'est rapprochée de Vincent avant de rentrer chez elle; sur un geste impératif de son père, elle rentre, Vincent la suit de l'œil.)

VINCENT, à Sophie à demi-voix et avec colère.

On ne connaît pas les Flamands!

(Il continue à s'occuper de ses herbes.)

## SCÈNE X.

### VINCENT, DROUILLET.

DROUILLET, avec finesse.

Vous voilà donc dans ce quartier-ci, maintenant?

(Vincent regarde autour de lui comme pour savoir à qui Drouillet parle.)

VINCENT.

Que voulez-vous dire, monsieur Drouillet? que voulez-vous dire?

DROUILLET.

Je vous dis : Vous voilà donc dans ce quartier-ci?

VINCENT, après une pause.

Je ne comprends pas la plaisanterie! elle est peut-être fort agréable... je ne prétends pas... mais je ne la saisis pas.

DROUILLET, lui prenant le bras.

Homme dissimulé!... séducteur de jeunes filles! trouble-maison!

VINCENT.

Ah çà, monsieur Drouillet! je respecte votre âge... votre embonpoint... votre grade et vos cheveux blancs! mais je vous déclare peu amusant pour le moment.

DROUILLET.

Vous croyez donc que je ne vous ai pas reconnu, enveloppé d'un manteau bleu... comme un facteur?

VINCENT, criant.

Qui?

DROUILLET.

Vous!

VINCENT, criant.

Où?

DROUILLET.

Sur le quai!

VINCENT, criant.

Qué quai!

DROUILLET.

Des Lunettes...

VINCENT, criant.

Quand?

DROUILLET.

Il y a cinq minutes... Et vous osez en conter à ma fille! vous! un homme que la police recherche! un malheureux accusé d'enlèvement!

VINCENT, criant.

Moi?

DROUILLET.

Un homme qui outrage toutes les lois, les unes après les autres.

VINCENT, criant.

Moi?

DROUILLET.

Vous avez bien fait de vous sauver avec votre complice.

VINCENT, avec calme et dignité.

Je n'ai rien à répondre, je ne puis entrer en discussion sur la voie publique avec un vieillard dans l'état où vous êtes.

DROUILLET, le menaçant du poing.

Vous êtes un insolent, et si j'avais mes chasseurs sous la main... mais vous ne leur échapperez pas... ils sont à votre poursuite... qu'est-ce que vous avez fait de votre manteau?

VINCENT, d'un air goguenard.

Allez vous coucher, père Drouillet... allez! vous êtes dans un état déplorable! mon cher ami, je ne connais rien de plus affligeant qu'un ancien marchand de draps qui a bu.

DROUILLET.

Infâme herboriste! (A part, avec fureur.) Je donnerais dans ce moment-ci cinquante francs pour être très vigoureux... afin de le saisir...

## SCÈNE XI.

### VINCENT, POTARD, DROUILLET.

(Potard jette un regard d'inquiétude sur Vincent et s'approche de Drouillet.)

VINCENT, à part.

Allons! bien! voilà l'autre, à présent.

DROUILLET, voyant Potard sortir de chez lui.

Monsieur Potard! venez m'aider à m'emparer de Vincent! Savez-vous qui vous avez chez vous? savez-vous de quoi il est coupable?... d'un rapt!...

POTARD, bas à Drouillet.

Mieux... mieux que ça! il vient de chercher à atten-ten-tenter à mes jours, le ma... malheureux! il a mis dans mes aliments une su... ubstance vénéneuse que je ne co... connais pas.

DROUILLET, bas à Potard.

Pas possible! (A part.) En effet! je ne l'avais pas encore remarqué, il a le nez d'un scélérat.

VINCENT, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont donc à *suchoter?* ils *suchotent.*

POTARD, bas à Drouillet.

Lai... lai... laissez-moi lui pa... pa... pa... arler.

DROUILLET, bas à Potard.

Ne vous exposez pas! (A part.) Et il veut ma fille!

POTARD, prenant une pose digne.

Vin... Vin... Vincent?

VINCENT.

Monsieur?

POTARD.

Depuis un an... an que vous êtes chez moi, comment vous ai-je traité?

VINCENT.

Mal! Vous me faites travailler comme un cheval, et vous me nourrissez comme un *mogneau :* je deviens à rien.

POTARD.

Et tu veux te venger par un cri... cri... crime atroce?

VINCENT, à part, étonné.

Qu'est-ce qu'ils ont; voyons! qu'est-ce qu'ils ont?

POTARD.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Vit-on jamais un projet plus perfide?
Au crim' tu veux avoir recours!
Quoi! tu formas le dessein homicide,
Le dessein d'abréger mes jours!

VINCENT, étonné.

Moi? vouloir abréger vos jours?
Eh bien, monsieur, quand ça serait encore,
Par représaill's, je soutiens que je l'puis;
Puisqu'en m'faisant lever avant l'aurore,
Vous abrégez mes nuits.

DROUILLET, à part.

Ah! quelle raison!

POTARD.

Ma... malheureux! qu'as... qu'as-tu mis dans mon ca... ca... café?

VINCENT, à part.

Quoi! c'est pour ça!... (Haut.) Ce qu'il y avait, vous ne le saurez pas. Seulement ça ne peut rien abréger du tout... Soyez tranquille.

POTARD.

N'importe! je vous chasse comme un misérable que vous êtes. Allez vous faire pen... pendre ailleurs.

VINCENT, dans la plus profonde indignation.

Vous me chassez!... C'est une atrocité... c'est sans exemple dans les herbes! On n'a jamais renvoyé un jeune homme... (D'un air de mépris.) Vous déshonorez votre art... Ah! Dieu!... (A part, changeant brusquement de résolution.) Mais, au fait, ça m'est égal! Je végète dans cette maison-ci... je ne mange pas la demie de ma satisfaction... et puis mademoiselle Sophie quittant le quartier, je n'ai plus rien qui m'attache au douzième arrondissement... (A Potard, gaîment.) Allons, j'y consens, je vous quitte avec plaisir, père...

(Il cherche le nom.)

POTARD.

Allons, allons! entrons et réglons nos comptes.

(Potard va pour rentrer dans la boutique; Vincent, écartant les bras, lui barre le chemin*.)

VINCENT.

Je le veux bien... mais, avant, j'éprouve un besoin... c'est de vous dire ce que je pense.

POTARD.

Peu m'importe! Rentrons.

VINCENT, ramenant Potard au milieu du théâtre.

Non! je tiens à vous le dire devant monsieur. (D'un ton solennel.) Monsieur Potard, vous avez la forme d'un homme au physique; (mouvement de Potard.) mais, sous le rapport de l'intelligence, je vous déclare hautement que vous êtes une plante; pour le raisonnement, vous êtes de la force d'une guimauve.

(Potard reste interdit.)

DROUILLET, avec véhémence.

Quelle insolence!

VINCENT, à Drouillet.

Et vous aussi! Voilà mon opinion franche sur tous les deux. Je puis être dans l'erreur, mais je ne crois pas me tromper.

DROUILLET, à part.

Dieu! si j'avais là mes chasseurs!

* Potard, Vincent, Drouillet.

ENSEMBLE.

VINCENT.

AIR: Ne raillez pas la garde citoyenne.

Vieux végétal! n'avez-vous pas de honte?
Quoi! me chasser, me renvoyer ainsi!
Entrons bien vite et réglons notre compte.
J'voudrais déja me voir bien loin d'ici.

DROUILLET.

Jeune insolent, n'avez-vous pas de honte?
C'est votre chef que vous traitez ainsi;
Il a raison d'vous donner votre compte
Et d'vous défendr' de reparaître ici.

POTARD.

Je sens déja que la fureur me monte;
Quoi! m'insulter, m'injurier ainsi!
Entrons bien vite et réglons notre compte;
Je vous défends de reparaître ici!

(Vincent va pour entrer dans la boutique, Potard le prend par le bras, le fait pirouetter et passe devant.)

VINCENT.

Ah! pardi, v'là-t-il pas... monsieur Potard!...

(Il entre à son tour.)

## SCÈNE XII.

DROUILLET, seul.

Quand je pense que ma fille a du penchant pour un pareil vaurien!... Un petit malheureux, vouloir détruire monsieur Potard! Certes, ce n'est pas un aigle; et je partage jusqu'à un certain point l'opinion insolente qu'il a émise sur son compte; mais ce n'est point une raison pour mêler à ses aliments des choses fâcheuses... Enfin je vais donc être tranquille, ce drôle va quitter le quartier, et ma fille va aller dans la famille Rigault... Mais le retard de l'arrivée du fils me chiffonne, cela me paraît singulier... Eh! mais, c'est monsieur et madame Rigault...

## SCÈNE XIII.

DROUILLET; Mme RIGAULT, RIGAULT, entrant par la coulisse qui suit immédiatement la maison de droite.

RIGAULT.

Eux-mêmes, parbleu!

DROUILLET.

Si matin sur pied?

RIGAULT.

Nous venons chercher votre Sophie, notre chère enfant; car bientôt nous pourrons lui donner ce nom, s'il plaît à monsieur mon fils d'arriver.

DROUILLET.

Sans doute, sans doute! Mais qu'a donc la bonne madame Rigault?

MADAME RIGAULT.

Je suis triste, inquiète.

DROUILLET.

De qui?

MADAME RIGAULT.

De Prosper. Je reçois une lettre de son colonel; il m'annonce qu'il doit être à Paris depuis huit jours, et qu'il a remarqué en lui une exaltation d'imagination qui exige tous nos soins.

DROUILLET, un peu déconcerté.

Ah! ah! voulant dire par-là qu'il le croit... timbré... (A part.) Ceci me défrise en grande partie.

RIGAULT.

Allons! n'allez-vous pas croire...?

MADAME RIGAULT.

Je me suis informée, et j'ai appris aux grandes messageries qu'il était effectivement arrivé... J'ai vu tous nos amis : personne n'a entendu parler de lui.

RIGAULT, avec intérêt.

Allons! ne vas-tu pas t'inquiéter? Ne savons-nous pas qu'il laissait ici une amourette, une folie de jeune homme?... Il aura voulu renouer... (A part.) L'ingrat! donner de pareilles inquiétudes à ma femme, qui le croit son fils!... Ah! si je ne craignais son désespoir, je la désabuserais!

DROUILLET.

Il arrivera, madame Rigault, il arrivera... A son âge, je faisais des escapades indignes.

RIGAULT, à Drouillet.

Entrons chez vous.

MADAME RIGAULT.

C'est cela! je vais embrasser notre Sophie, et ensuite je continuerai mes démarches. J'ai encore à voir un des amis de Prosper, qui demeure à deux pas d'ici... Puisse-t-il me mettre sur ses traces!

RIGAULT.

Ne t'afflige donc pas!

DROUILLET.

Eh! mon Dieu! les jeunes gens!... Nous avons tous été jeunes; c'est dommage qu'il y ait longtemps.

ENSEMBLE.

DROUILLET.

AIR : Doux moment.

Plein d'espoir, (*bis.*)
Je vous remets ma fille;
Ah! que votre famille
L'accueille dès ce soir.

M. et MADAME RIGAULT.

Plein d'espoir, (*bis.*)
Il nous remet sa fille;
Et dans notre famille
Elle sera ce soir.

(Ils entrent chez Drouillet. — Au moment où ils disparaissent, on voit Vincent dans la boutique; Potard s'efforce de le pousser dehors en criant : *Allez! allez!* Vincent résiste en criant : *Poussez pas! poussez pas! Vous me retenez neuf sous.* Potard le jette enfin dehors, et lui ferme la porte au nez.)

## SCÈNE XIV.

VINCENT.

(Il est coiffé d'un tout petit chapeau; il porte un paquet enveloppé d'un mouchoir et sur lequel il y a une vieille paire de bottes.)

Vous me volez neuf sous! (Il descend la scène d'un air triste.) Enfin me voilà sur le pavé; comme c'est régalant, avec l'estomac vide, une grande passion dans le cœur.... et quatre francs!... (Avec indignation.) Quatre francs! quand je disais que ce bocal de moutarde me porterait malheur! (D'un air désolé, jetant son paquet par terre et regardant la boutique de Potard.) Vieux satrape, je te donne ma malédiction. Exaucez-moi, grand Dieu! et faites que, dans tout le douzième arrondissement, il n'y ait, pendant deux ans, ni catarrhes, ni rhumes de cerveau, ni contusions, ni rien de rien! Faites qu'il mange son fonds, le vieux scélérat! (Se tournant de nouveau vers la boutique, et avec la plus grande véhémence.) Oui, tu le mangeras, tu le boiras; tu seras réduit à faire de la soupe à la bourrache et aux quatre fleurs, à faire frire tes sangsues et à riboter avec du vulnéraire suisse; voilà mon vœu pour ton établissement, vieux scélérat! le voilà! (Alongeant les bras à deux reprises et les poings fermés, en signe de malédiction, vers la boutique de Potard.) Ingne, ingne! (Il redescend la scène, et dit d'un air satisfait :) En voilà une, de malédiction! (En ramassant son paquet.) Si seulement je savais où va demeurer ma chère Sophie! (Il examine avec douleur les semelles des bottes qui sont sur son paquet.) Tout vous arrive à-la-fois, tenez!... voilà mes bottes qui s'en vont.

## SCÈNE XV.

Mme RIGAULT, VINCENT.

MADAME RIGAULT, à la cantonade.

Restez, restez; je vous retrouverai à la maison. (Apercevant Vincent.) Ah! mon Dieu!... ah! mon Dieu!

(Elle le regarde d'un air ému.)

VINCENT, la regardant d'un air étonné.

Qu'est-ce qu'elle me veut, celle-là?

MADAME RIGAULT.

C'est toi?

VINCENT.

Eh bien! qui donc?

MADAME RIGAULT.

Mon ami!... mon enfant! ah! viens dans mes bras!

VINCENT, avec étonnement.

Pour quoi faire dans vos bras, grand Dieu!

MADAME RIGAULT.

Ingrat! as-tu bien pu nous laisser dans une

pareille inquiétude? depuis plus de huit jours... et sous quel costume te retrouvé-je?

VINCENT, à part.

Je ne comprends pas un mot à ce que dit cette dame âgée. (Haut.) Je suis sous le costume d'un herboriste sans place.

MADAME RIGAULT, à part.

Herboriste !... Est-ce que le colonel aurait dit vrai? (Haut.) Mon ami, reviens à toi! je t'en conjure... comment n'as-tu pas préféré rentrer sous le toit paternel, où je t'attendais, où je t'attends encore pour te presser dans mes bras, pour te couvrir de mes baisers et de mes caresses?

(Elle s'avance pour embrasser Vincent, qui la repousse par les épaules, la fait reculer jusqu'au milieu du théâtre, et se recule ensuite lui-même d'un air surpris.)

VINCENT.

Tiens! tiens! tiens! tiens! tiens!

MADAME RIGAULT.

Tu ne me réponds pas?... tu me regardes d'un air!

VINCENT, après une pause, pendant laquelle il regarde avec inquiétude madame Rigault.

Ah çà, voyons! vous me parlez d'entrer chez vous; ça peut m'aller... ça peut très bien m'aller, sur-tout dans ce moment ici; je puis être employé à bien des petites choses; d'abord... je connais les herbes comme si je les avais inventées..... et puis je suis plein de moyens... il n'y a pas à dire; plein de moyens.

MADAME RIGAULT, avec douleur.

Malheureux enfant! tu ne reconnais pas ta mère?

VINCENT, au comble de l'étonnement.

Vous? (A part, en s'éloignant, gaîment.) Ah! mais, elle est très bonne! allons, allons, la farce est très bonne!

MADAME RIGAULT, désespérée.

Est-il possible?... Malheureuse mère!

VINCENT, à part.

Ah! bien! ça va m'amuser!... (Se rapprochant d'elle.) Voyons... voyons... en supposant que j'aille chez vous, dites-moi, aurai-je tout ce qui m'est nécessaire?... la nourriture, le logement, le *blansissage*, et tout généralement?

MADAME RIGAULT.

T'avons-nous jamais rien refusé?

VINCENT, vivement.

Jamais! oh! ça, jamais!

MADAME RIGAULT.

Mais je te comprends! tu crains les reproches de ton père.

VINCENT, à part.

Il paraît que j'ai un père aussi... Bien!

MADAME RIGAULT.

Va! qu'il t'embrasse! et il aura bientôt oublié sa mauvaise humeur... Cher enfant! dis-moi, que t'est-il donc arrivé, pour que tes idées soient... dérangées à ce point?...

VINCENT, à part.

Elle est bonne! ce sont mes idées qui sont dérangées... Bien! (Haut.) Il m'est arrivé que j'ai reçu mon congé.

MADAME RIGAULT.

Je le sais : ton colonel te l'a accordé.

VINCENT.

Mon colonel! (A part.) Elle appelle les herboristes colonels, à présent! On ne devrait pas lâcher ces gens-là. (Haut.) Oui, j'ai reçu mon congé par suite du renversement d'un objet rempli de quelque chose qui est tombé dans un autre ustensile... mais ça ne vous intéresse pas... ainsi...

MADAME RIGAULT.

Mais qu'est-ce que tu me contes là?

VINCENT.

Dame! je vous conte ce qui m'est arrivé.

MADAME RIGAULT.

Voyons! ne parlons pas du passé, puisque cela te donne de l'émotion... Occupons-nous du présent, de ton avenir...

VINCENT.

Pour le présent, franchement, je suis dans un des plus larges pétrins qu'on ait jamais construits... Je me trouve sans asile et sans le sou, dans cette capitale où j'ai une passion pour une jeune personne... (appuyant.) criblée de qualités...

MADAME RIGAULT.

Viens! mon Prosper! viens.

VINCENT, à part, en riant.

Comment est-ce qu'elle m'appelle? Prosper! elle me donne une place et un nom... excellente femme, va! tu me fournis de tout, toi, alors... Il paraît qu'elle me prend pour un autre... ne la chagrinons pas, au fait... (Haut.) Allons, je veux bien aller chez vous, c'est convenu; mais, dites-moi, y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander le nom de monsieur votre mari?

MADAME RIGAULT.

Mais c'est ton père.

VINCENT.

C'est convenu; mais je vous demande comment il s'appelle?

MADAME RIGAULT.

Rigault...il est là chez notre ami Drouillet.

VINCENT, à part, s'éloignant rapidement.

Ils connaissent les Drouillet?... Quelle histoire!

MADAME RIGAULT.

Je ne veux pas lui annoncer ton arrivée avant que tu aies pris un costume plus convenable... Qu'il sera content de te revoir! mais, je t'en conjure, ne me refuse pas le doux titre de mère.

VINCENT.

Que je vous appelle mère Rigault? volontiers... mère Rigault, (en riant.) mère Rigault! le voilà! Allons, allons! venez! que je vous

embrasse à mon tour. (Il lui tend les bras.) Je vous adore, parole d'honneur!

MADAME RIGAULT, l'embrassant avec empressement.

Cher enfant!... Allons! viens! viens!

Air du Hussard de Felsheim.

Cher ami! ton retour présage
A tes parents un bonheur éternel.
Viens, des fatigues du voyage,
Te reposer sous le toit paternel.

VINCENT, à part.

L' ciel me protèg', ma foi je me hasarde.
Ah! voilà ce qui prouve bien
Que l'évén'ment du bocal de moutarde
N' signifie absolument rien.

ENSEMBLE.

VINCENT.

Je n' comprends rien à son langage;
Ell' veut me loger et c'est là l'essentiel,
A la suivre puisqu'ell' m'engage,
Allons sous le toit qu'elle appell' paternel.
Si l'herboriste est colonel,
Le toit peut être paternel.

MADAME RIGAULT.

Cher ami! ton retour présage
A tes parents un bonheur éternel.
Viens, des fatigues du voyage,
Te reposer sous le toit paternel;
Oui, viens, un bonheur éternel
T'attend sous le toit paternel.

(Il prend le bras de madame Rigault et l'emmène du côté de la maison de Drouillet.)

MADAME RIGAULT, lui montrant le chemin par où elle est venue.

Mais c'est par-là.

VINCENT.

Je ne sais pas, moi; j'irai où vous voudrez, mère Rigault, (appuyant.) mère Rigault! vous voyez, je vous appelle mère Rigault.

(Ils sortent par la droite.)

## SCÈNE XVI.

POTARD, le regardant partir.

Le voilà qui s'en va, le ma...malheureux! j'en suis débarrassé... Est-il possible que la nature produise de pareils scélérats! je ne suis pas encore remis de ma surprise... et de mon mal de cœu... cœur... Il a bou... bouleversé tout mon étalage, il a mis la ca... camomille auprès des têtes de pa...pa...pavots; je vous demande un peu! mais un jeune homme de trois mois ne ferait pas une pareille maladresse, c'est le com...comble de la bêtise... Et le chien... chiendent, où l'a-t-il fourré? Il est dans le cas de l'avoir emporté, je n'ai pas visité son pa...pa...paquet.

(Il va et vient en cherchant son chiendent pendant la scène suivante.)

## SCÈNE XVII.

POTARD, dans sa boutique; SOPHIE, RIGAULT, DROUILLET, sortant de chez lui. Ils ne descendent pas la scène.

DROUILLET.

C'est cela, mon cher Rigault; emmenez ma Sophie; moi, je retourne au poste, et, quand j'aurai fini mon service, je cours dîner avec vous.

SOPHIE, d'un air suppliant.

Mon père...

DROUILLET, l'interrompant.

Tu seras très heureuse, ma fille... très heureuse.

RIGAULT, avec bonté.

Soyez tranquille, ma chère enfant... (A Drouillet.) Allons, au revoir! tardez le moins possible.

(Il sort avec Sophie par le même chemin que Vincent et madame Rigault.)

DROUILLET, seul, descendant la scène.

Je puis dire que je n'ai jamais monté une garde plus laborieuse que celle-ci... au physique et au moral, je déclare que je suis sur les dents. (On entend dans la coulisse la voix de Prosper et celle des gardes nationaux; Drouillet remonte la scène vivement.) C'est lui! c'est notre homme! il a repris son manteau. Cernez-le bien!

## SCÈNE XVIII.

PROSPER, TARTEMPONT et GARDES NATIONAUX, entrant par la gauche; DROUILLET.

PROSPER, aux gardes nationaux.

Messieurs! je demande à m'expliquer, que diable! je demande à m'expliquer.

DROUILLET.

Ah! ah! luron! je vous disais bien que vous n'échapperiez pas à mes chasseurs.

PROSPER.

Sergent, vous vous trompez, sans doute: je suis officier en activité; conduisez-moi devant le magistrat, et vous reconnaîtrez votre erreur.

DROUILLET.

Tarataïta... Je vais vous montrer si je suis une guimauve!

PROSPER.

Je ne prétends pas...

DROUILLET.

Je ne veux point vous adresser d'injures; vous êtes dans les mains de la force armée; vous devenez pour moi un homme respectable; mais chercher à empoisonner un vieillard... établi!... vous êtes diablement léger.

PROSPER.

Je ne sais pas ce que vous voulez me dire...

DROUILLET, l'interrompant.

Je ne vous interroge pas; mais, enfin, il y a une heure vous passiez sur le quai avec une jeune personne?

PROSPER.

Je l'avoue, et n'ai aucune raison pour le cacher.

DROUILLET.

Et qu'avez-vous fait de cette jeunesse?

PROSPER, avec humeur.

Cela ne vous regarde pas.

DROUILLET.

Je ne vous interroge pas... me direz-vous, du moins, si l'aspect de cette boutique ne vous donne pas des remords?

PROSPER, de même.

Vous plaisantez sans doute?

DROUILLET.

Très bien. Mais, à la préfecture! s'il vous plaît; j'ai des ordres, et, ma foi, quand je suis sous les armes, je ne connais que mon devoir.

PROSPER.

A la préfecture, soit! (Aux chasseurs.) Allons, messieurs, c'est le moyen d'en finir, car il paraît qu'il est impossible de s'entendre avec le sergent.

DROUILLET.

Bon! je suis satisfait de cette réponse.

CHOEUR DES GARDES NATIONAUX.

AIR de la Dame du lac.

Pas de raisons! pas de lenteur!
Vite à la préfecture!
Ah! c'est une aventure
Qui va nous faire honneur.

PROSPER, aux gardes nationaux.

Allons, messieurs, je me laisse conduire;
Dépêchons-nous, finissons promptement.

DROUILLET, à part, avec joie.

Le voilà pris! maintenant je puis dire
Que j'ai purgé l'douzième arrondiss'ment.

POTARD, paraissant à la fenêtre de sa boutique un gros paquet de chiendent à la main.

(Parlé.) Voilà le chiendent!

ENSEMBLE.

DROUILLET.

Pas de raisons! pas de lenteur! etc.

GARDES NATIONAUX.

Pas de raisons! etc.

POTARD.

J'ai le chiendent, Dieu! quel bonheur!
Mais j'suis à la torture,
Cette substance impure
Me donne mal au cœur.

(Drouillet et les gardes nationaux emmènent Prosper par la dernière coulisse à droite; Potard, à la fenêtre de sa boutique, montre la botte de chiendent d'un air satisfait. Le rideau baisse.)

# ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon demi-octogone, fermé, plafonné. A droite, au second plan, une croisée avec tentures; dans le pan, du même côté, une petite porte. Au fond, dans le milieu, porte à deux battants, ouvrant sur une salle à manger. A gauche, en face de la fenêtre, une porte; dans le pan, une petite porte conduisant dans l'appartement. Sur les murs, des tableaux. — Au premier plan, à droite, table ronde, avec tapis; à gauche, au même plan, table toute semblable; fauteuils à côté des tables; fauteuils de chaque côté de la porte du fond; auprès des petites portes, des chaises.

## SCÈNE I.

ANTOINE, puis VINCENT et Mme RIGAULT.

ANTOINE, regardant par la porte du fond, qui est ouverte.

C'est bien lui!... v'là madame qui le ramène... Dieu! doit-elle être contente!... (A Vincent, qui entre.) Ah! monsieur! vous v'là donc à la fin! que je suis heureux de vous revoir!

(Vincent le regarde d'un air étonné; il pose son paquet et son chapeau sur la table, à droite.)

MADAME RIGAULT.

Oui, mon vieux Antoine, le voilà enfin!

VINCENT, prenant la main du domestique.

Bonjour, Antoine... ça va bien?

ANTOINE, avec respect.

Ah! monsieur! que d'honneur! comme vous voyez.

MADAME RIGAULT.

Prépare la chambre jaune, et, quand monsieur Rigault rentrera, qu'on ne lui dise pas que son fils est arrivé... je veux lui ménager une surprise.

ANTOINE.

Il suffit. (A part en sortant.) Comme il est fagoté pour un officier! il a toujours été original.

(Il sort par la porte de l'extrémité, à gauche.)

## SCÈNE II.

VINCENT, Mme RIGAULT.

MADAME RIGAULT, prenant un siége.

Asseyons-nous et causons! nous sommes seuls.

VINCENT, s'asseyant.

Il est de fait que vous m'avez tant embrassé dans le fiacre... (il s'essuie la figure.) que je n'ai pas

eu le temps de vous demander quelle est au juste ma position ici...

MADAME RIGAULT, le regardant avec attendrissement.

C'est que j'ai de la peine à me persuader encore que c'est réellement mon fils que j'ai là, près de moi.

(Elle l'embrasse.)

VINCENT.

Écoutez! ma chère madame... (Je ne me rappelle jamais votre nom), madame Rigault.

MADAME RIGAULT, à part.

Ah! mon Dieu! voilà encore sa tête qui s'égare.

VINCENT.

Vous m'accueillez chez vous : c'est bien ! vous m'offrez la table et le logement, c'est encore très bien; je vous regarde comme une femme philanthrope; j'admire votre conduite, mais c'est une charade pour moi, je vous le dis.

MADAME RIGAULT, à part.

Le colonel n'avait que trop deviné! (Haut.) Mon Prosper!

VINCENT.

D'abord, voyons! vous m'appelez Prosper!... y tenez-vous beaucoup à m'appeler Prosper? Ce n'est pas que le nom soit laid... mais comme jamais on ne me l'a donné...

MADAME RIGAULT, avec affection.

Si j'y tiens?

VINCENT.

Prosper, soit! va pour Prosper! c'était une simple observation...

MADAME RIGAULT.

Mais, écoute; M. Rigault va arriver; je t'en prie, ne lui parle pas ainsi, il est un peu irrité contre toi; et le moindre mot pourrait tout gâter.

VINCENT.

J'y ferai attention. Mon desir est de vous satisfaire, car je ne vous cache pas que j'ai un fier besoin d'argent... Rat d'église! voilà ce que je suis!...

MADAME RIGAULT, à part.

Mais qu'est-ce qu'il dit? (Haut.) Mon ami! c'est de l'argent qu'il te faut? Tiens! voilà pour tes menus plaisirs.

(Elle lui donne une bourse qu'elle tire de son sac.)

VINCENT.

De l'or! ô brave femme que vous êtes! il y a au moins cent écus là-dedans... (Avec tendresse.) Je ne vous en veux pas... allons! je ferai ce que vous voudrez; mais, je peux le dire, c'est un conte de fée que j'exécute, le diable me brûle!

## SCÈNE III.

VINCENT, ANTOINE, Mme RIGAULT.

ANTOINE, entrant par la porte du second plan, à gauche; il s'avance d'un air mystérieux.

Madame! voilà monsieur qui rentre.

(Il sort par le fond, et se dirige à droite.)

VINCENT.

Monsieur?

MADAME RIGAULT.

Ton père!... Je vais au-devant de lui et je te l'amène.

VINCENT.

AIR de la dernière pensée de Weber.

Ayez en moi confiance;
Je s'rai flatté dans ce jour
De faire sa connaissance
Et d'lui prouver mon amour.

(Il se met à compter ce qu'il y a dans la bourse.)

MADAME RIGAULT.

S'il te paraît sévère,
Songe qu'il t'éleva,
Songe qu'il est ton père
Et sois soumis...

VINCENT, lui tapant dans la main.

Ça va !

ENSEMBLE.

VINCENT.

Ayez en moi confiance, etc.

MADAME RIGAULT.

Oui, comble mon espérance;
A ton père dans ce jour
Prouve ta reconnaissance
Et réponds à son amour.

## SCÈNE IV.

VINCENT, puis M. et Mme RIGAULT; SOPHIE et ANTOINE, passant dans le fond.

(Ils viennent tous de la droite.)

VINCENT, seul.

Certainement que je lui dirai qu'il est mon père... Cent écus!... J'ai une excellente place... me voilà comme fils de famille, place Saint-André-des-Arts!!

(Ici, monsieur et madame Rigault, Sophie et Antoine paraissent dans la salle à manger. Rigault remet Sophie à Antoine et semble lui dire de la conduire dans les appartements à gauche. Antoine et Sophie disparaissent. Rigault et madame Rigault entrent en scène et restent groupés presque au fond du théâtre, un peu sur la gauche.)

VINCENT, près de l'avant-scène à droite; il n'aperçoit ni Rigault, ni sa femme. Il dit à demi-voix et à part :

Voyons!... avec ça, je vais payer mes petites dettes criardes... Je dois vingt et un sous à ma blanchisseuse... d'un autre côté, je dois dix-sept sous... à qui donc, déja, que je dois dix-sept sous ? je ne peux pas me rappeler... qui de cent écus paie vingt et un et dix-sept... Mais non, au fait, je paierai ça sur les quatre francs, il me restera cent écus net.

(Cet aparté doit être dit pendant que Rigault et sa femme disent haut ce qui suit; Vincent ne s'arrête que lorsque madame Rigault lui frappe sur l'épaule.)

MADAME RIGAULT, à son mari.

Oui, j'ai causé avec lui... la tête est exaltée,

mais son cœur est resté le même, il nous aime toujours; ne lui fais pas trop de reproches.

RIGAULT, s'avançant un peu.

As-tu besoin de me recommander cela? Mais quel singulier costume a-t-il pris?

MADAME RIGAULT.

C'est une bizarrerie; je vais préparer tout ce qu'il faut pour sa toilette.

(Elle s'approche de Vincent et lui frappe légèrement sur l'épaule*.)

VINCENT, à madame Rigault.

Cent écus net.

MADAME RIGAULT.

Voici ton père! n'oublie rien!

## SCÈNE V.

### RIGAULT, VINCENT.

VINCENT, avec surprise.

Mon père!... (S'avançant vers Rigault, qui lui tend la main. D'un ton très dégagé.) Bonjour, mon père! (appuyant davantage.) bonjour, mon père! (A part.) Il a une excellente figure!

RIGAULT.

Nous as-tu assez inquiétés?

VINCENT, très gaîment.

Mais, oui, je vous ai assez inquiétés comme ça! que diable voulez-vous?

RIGAULT.

Ne savais-tu donc pas combien j'attache d'importance à conclure au plus vite ce mariage pour lequel nous t'attendions?

VINCENT, à part.

Ah! mais un instant!... la mère Rigault ne m'a pas parlé de ça. (Haut.) Ce mariage, dites-vous?

RIGAULT.

Sans doute! tu as l'air tout surpris.

VINCENT, à part.

Je comprends maintenant l'affaire des cent écus; on veut me faire épouser quelque créature... je vois la couleur. (Haut.) Mon père, écoutez! vous êtes un brave homme que j'estime infiniment... (Rigault ouvre sa tabatière, Vincent prend une prise.), mais je dois vous dire que... pour ce qui est de mariage... je ne m'en soucie pas énormément.

RIGAULT.

Comment, tu ne t'en soucies pas!

VINCENT, finissant de prendre sa prise.

Non; j'aime mieux vous le dire tout de suite.

RIGAULT, avec humeur.

Eh bien! voilà quelque chose de nouveau, par exemple!...

VINCENT.

Mon père, permettez! je viens demeurer chez vous... c'est bien. Je sais la politesse, et je n'ignore pas ce que vous faites pour moi.

RIGAULT, vertement.

Et ce que j'ai fait?

VINCENT.

D'accord! alors donc je dis à ça: Faites-moi faire tout ce que vous voudrez; j'éplucherai des herbes, je conduirai madame Rigault à la promenade, enfin tout ce qu'il y a de plus disgracieux dans la maison, bon! c'est mon affaire; mais, pour me marier, non, non, non, merci!

RIGAULT, de même.

Ah çà, monsieur Prosper!...

VINCENT, à part.

Il paraît qu'elle lui a donné le mot; il m'appelle Prosper aussi...

RIGAULT.

Vous semblez vous faire un jeu de vous exprimer comme un sot...

VINCENT.

Mais, dame!...

RIGAULT, de même.

Cette plaisanterie n'est point de mon goût, et, puisque je ne retrouve en vous qu'un ingrat... qu'un drôle, disons le mot, je veux vous rappeler ce que vous ne devriez pas avoir oublié. Asseyez-vous! (Vincent reste interdit; Rigault va prendre un siége. Avec plus d'autorité:) Asseyez-vous!

VINCENT.

Eh bien, qu'est-ce qu'on fait? (A part en s'asseyant.) Il est moins caressant que son épouse; si je n'avais pas touché cent écus pour t'appeler mon père, toi!...

RIGAULT, assis auprès de Vincent.

Vous n'êtes point mon fils.

VINCENT, avec étonnement, à part.

Il le sait!... O la vieille! (A Rigault.) C'est vrai! mais faites comme si vous le croyiez, j'ai mes raisons.

RIGAULT, étonné, à part.

Qu'est-ce qu'il dit?

VINCENT, gaîment.

J'ignore tout-à-fait les motifs de madame votre épouse pour vouloir absolument que je sois son fils. (En riant.) Je trouve la farce fort curieuse, fort originale; qu'est-ce que vous en pensez?

(Il continue de rire, et donne plusieurs tapes sur les genoux de Rigault, qui reste stupéfait.)

RIGAULT, très sérieusement.

Comme vous le savez, c'est par tendresse pour madame Rigault, et pour lui cacher la perte de son enfant au berceau, que je vous ai élevé sous le nom de mon fils.

VINCENT, avec explosion.

Moi?

RIGAULT.

Oui, vous!... vous qui, aujourd'hui, me payez d'ingratitude.

VINCENT, à part.

Il est trop violent, celui-là! (Haut.) Écoutez, mon ancien!

*Rigault au milieu, à la hauteur du second plan, Vincent, madame Rigault.

RIGAULT, d'un ton fâché.

Comment!...

VINCENT, cherchant à l'apaiser.

Ne nous fâchons pas... Vous me dites que je ne suis pas votre fils... bon! nous tombons d'accord là-dessus, c'est bien! (s'animant.) mais maintenant voilà que vous dites que vous m'avez élevé; alors ce serait vous qui m'auriez donné les talents dont je suis orné? C'est vous qui m'auriez appris les herbes? (Il se lève et crie très fort.) Mais je ne vous connais pas; vous êtes pour moi un être nouveau, laissez-moi un peu tranquille, s'il vous plaît, laissez-moi un peu tranquille!

RIGAULT, qui s'est levé, essaie de le calmer.

Écoute, mon ami, calme-toi! pas d'éclat, je t'en prie; si ma femme apprenait la vérité, elle en mourrait de chagrin...

VINCENT, avec intérêt.

Ah bah!... O cette pauvre femme! eh ben! j'en serais fâché, voilà une bonne femme!... et caressante... et embrassante!... elle en est fatigante!

RIGAULT, avec tendresse.

Elle t'aime comme une mère, comme je t'aime moi-même, car je t'aime, mon ami, je t'ai toujours aimé.

VINCENT, à part.

Allons! voilà qu'il m'attendrit à présent!

RIGAULT, de même.

Et tu ne voudrais pas refuser ce mariage duquel dépend une partie de ma fortune; car il met fin à un procès que je puis perdre.

VINCENT, à part.

Je ne sais pas ce qu'il veut dire; mais... au bout du compte, j'ai reçu trois cents francs pour ne pas le contrarier. Quand on est payé d'avance, il faut faire l'ouvrage. (Haut.) Eh bien! père Rigault, nous verrons ça... si la jeune personne me plaît, je ne dis pas non... (A part.) O Sophie! pardonne-moi, je blasphème ta mémoire pour cent écus! ma chère amie.

RIGAULT.

A la bonne heure! et tu te garderas bien de dire à madame Rigault que tu n'es pas son fils.

VINCENT.

Moi, la tuer! mais, d'après ce que vous me dites, ce serait commettre un *assassin* à bout portant! ça serait indigne!... bien plus... ça serait indigne!

RIGAULT.

Ah! je te reconnais! oui, je reconnais mon fils d'adoption, l'enfant de mon choix.

VINCENT, avec intention.

Oui, vous me reconnaissez à présent... (A part.) C'est ça, allez, pataugez! je vas l'aider. (Haut.)

AIR: A soixante ans.

N' m'avez-vous pas toujours servi de père?

RIGAULT.

Oui!

VINCENT.

N'est-c' pas vous qui m'avez tout appris?

RIGAULT.

Oui!

VINCENT.

Vous m'avez fait apprendre la grammaire?

RIGAULT.

Oui!

VINCENT.

De vos soins mon amour est le prix;
Vous êt's mon pèr', je dois être votr' fils;
Votre am' pour moi n' fut-ell' pas toujours bonne?

RIGAULT, avec effusion.

Oui! mon Prosper!...

VINCENT.

Allons et tendrement
Embrassons-nous tous les deux!

RIGAULT, lui tendant les bras et l'embrassant.

Cher enfant!

VINCENT, pendant que Rigault le tient embrassé, et en lui tapant dans le dos.

Ah! pour l'argent que la vieille me donne,
A son mari j'procur' de l'agrément. (*bis.*)
Il a de l'agrément. (*bis.*)

RIGAULT.

Prosper! mon ami! ah! je suis si content!!! Dis-moi, tu dois être à court d'argent?

VINCENT.

C'est-à-dire, non... la mère Rigault... (A part.) Oh! non, il ne faut pas lui dire ça.

RIGAULT.

Tiens, voilà cinq cents francs pour faire face au plus pressé...

VINCENT, se reculant et n'osant pas prendre le billet.

Un billet de banque!!! O vieillard amusant! que de reconnaissance! mais je ne sais pas si je dois accepter, ce n'est peut-être pas à moi que vous le destiniez!

RIGAULT.

Tu me refuserais... allons, prends! je le veux.

VINCENT, prenant le billet.

Alors, j'accepte; mais je vous prie de remarquer que ce n'est pas moi qui vous l'ai demandé...

RIGAULT.

C'est moi, c'est moi qui te le donne.

VINCENT, regardant le billet.

Est-il bon?...

RIGAULT.

Puis-je l'être trop pour toi!

VINCENT.

Non, je dis le billet... est-il bon? c'est qu'on en passe quelquefois...

RIGAULT.

Sois tranquille!

AIR du vaudeville de la Nuit de Noel.

Cet hymen que j'espère

Bientôt s'ra contracté,
J' cours prév'nir ton beau-père
De ta docilité.

VINCENT, à part.

Leurs procédés sont rares...
Mes parents adoptifs,
S'ils sont un peu bizarres,
Ils sont très lucratifs.

ENSEMBLE.

VINCENT.

Cet hymen, je l'espère,
N' s'ra pas contracté.
Il croit qu'il est mon père,
Et j'en suis enchanté.

RIGAULT.

Cet hymen que j'espère, etc.

(Il sort par le fond.)

## SCÈNE VI.

VINCENT, seul.

Allons, allons, définitivement je joue un rôle de fils... il paraît que j'ai des airs de la personne. Après tout, je ne suis pas mal ici ; on me donne de l'argent, on m'embrasse (il est vrai que c'est une femme d'âge)... à ça près, je suis vingt fois mieux que chez le père Potard, où réellement je végétais. On me paie pour que je réponde au nom de Prosper, je réponds au nom de Prosper... Ah ! mon Dieu, mais, pour quelque chose de plus, je répondrais au nom de Castor... et de Médor si on veut... je ne tiens pas à ces bêtises-là, moi... je ne tiens pas à ces bêtises-là !... Pourtant, dans tout ce qui m'arrive, il y a une chose que je ne sais pas : la femme me donne cent écus pour faire accroire à son mari qu'il est le père de l'enfant, ça se comprend... ça s'est vu... ça se voit : bien ! mais le mari qui me donne cinq cents francs pour attraper sa femme, et qui fait accroire qu'elle est ma mère...

AIR du Premier Prix.

La chose ne m' paraît pas claire :
Chacun d'eux me défend de parler ;
C'est un écheveau de mystère
Que je ne puis pas démêler.
O naïveté que j'adore !
La mèr' me pai' d'un air discret...
Pour cacher un secret... qu'elle ignore,
A son mari... qui le connaît.

Enfin ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai une bonne place... et que cinq et trois font huit... il n'y a pas à dire, trois et cinq font huit !...

## SCÈNE VII.

Mme RIGAULT, SOPHIE, entrant par le second plan à gauche ; VINCENT, près de l'avant-scène à droite.

MADAME RIGAULT, en entrant.

Venez, ma jeune amie ! venez ! ne tremblez pas ainsi.

VINCENT, se retournant et apercevant Sophie, avec explosion.

Grand Dieu ! Sophie !!

SOPHIE, avec étonnement.

O ciel ! vous ici ?

MADAME RIGAULT, à Sophie.

Vous connaissez Prosper ?

SOPHIE, étonnée.

Prosper ?

VINCENT, bas à Sophie.

Appelez-moi Prosper ! ou vous la tuez raide...

SOPHIE.

Comment ?

VINCENT.

(Appuyant.) Raide ! (Bas.) Appelez-moi Prosper !

MADAME RIGAULT

Vous vous connaissez ?

VINCENT.

Mais c'est elle que j'aime : je n'en peux plus d'elle !

MADAME RIGAULT.

Vous, Sophie ?

SOPHIE, les regardant tous les deux.

Je suis surprise à un point !...

VINCENT, avec exaltation.

Mais dites donc que c'est vrai, ô mon amie ! dites donc que je vous aime... Vous le savez, parbleu ! bien.

SOPHIE, avec embarras.

Cela est vrai, madame ; mais j'ignorais que monsieur...

VINCENT, bas.

Prosper.

SOPHIE, de même.

Que monsieur Prosper fût votre fils.

VINCENT, à part.

Et moi donc !... (Bas à Sophie.) Je vous expliquerai ça... C'est une aventure *tonnante*... c'est une aventure *tonnante*.

MADAME RIGAULT, à Vincent.

Mais c'est elle que nous te destinons.

VINCENT.

Pas possible ! Quand je vous dis que je suis le plus heureux des hommes !... (Au comble de la joie, et allant de l'une à l'autre *. O mère Rigault ! ô ma Sophie ! dès demain, je vous épouse toutes les deux !... c'est-à-dire, non !... je ne sais plus ce que je dis : l'amour, la joie, les huit cents francs ; tout ça me bouillonne dans la tête, dans le cœur... et dans la poche.

* Madame Rigault, Vincent, Sophie.

MADAME RIGAULT.

Pauvre enfant ! comme il est agité !

VINCENT, ne tenant pas en place.

Oh ! oui, je suis agité dans ce moment-ci, je suis bien agité.

MADAME RIGAULT.

Allons, calme-toi ! et va prendre un habit plus décent !... j'ai tout préparé dans la chambre jaune, tu sais ?...

VINCENT.

Mais non, je ne sais pas, mère Rigault, je ne connais pas les êtres.

MADAME RIGAULT.

Appelle le domestique.

VINCENT.

Bien ! bien ! (Il va au fond et appelle.) Prosper ? Prosper ?

MADAME RIGAULT.

Qui appelles-tu donc ?

VINCENT, appelant.

Prosper ?... j'appelle le domestique.

MADAME RIGAULT.

C'est Antoine !

VINCENT, revenant vivement sur le devant de la scène.

Ah ! oui, Antoine !... moi qui l'appelais par mon nom !... O quelle faute !... (A demi-voix à Sophie.) Heureusement qu'elle n'est pas dans le secret.

(Sophie est étonnée et ne comprend pas ce que Vincent lui a dit.)

MADAME RIGAULT.

Je vais t'y conduire.

(Elle sort devant par le deuxième plan à gauche.)

VINCENT, à Sophie, en s'en allant.

Logé, nourri, blanchi, habillé et huit cents francs dans ma poche... hein ? et je vous épouse ! En voilà-t-il une d'histoire ?... ah ! corbleu ! corbleu ! je jure de joie !

(Il suit vivement madame Rigault, en sautillant.)

## SCÈNE VIII.

SOPHIE, seule.

Je ne reviens pas de ma surprise !... Il est le fils de monsieur Rigault ! et il me l'avait caché ! et il se plaignait à moi de sa pauvreté ! ce déguisement, ce changement de nom, c'était donc pour m'éprouver ?... Ah ! je me perds, en vérité, dans mes conjectures... pourquoi m'avoir trompée ainsi ?... lui, qu'on croyait si loin... il m'épiait... il me surveillait... ah ! je le gronderai bien... quand nous serons mariés.

## SCÈNE IX.

SOPHIE ; RIGAULT, DROUILLET, entrant par le fond.

RIGAULT.

Oui, mon cher ami ! tout va le mieux du monde ; mon fils est arrivé ; il consent à tout.

DROUILLET, à Sophie.

L'as-tu vu, ma fille ?

SOPHIE.

Oui, mon père, je l'ai vu.

DROUILLET.

Et il te plaît ?

SOPHIE.

J'épouserai sans peine M. Prosper.

DROUILLET.

J'en étais sûr. Le ciel seconde toutes mes entreprises. (A Rigault.) Figurez-vous que je n'ai pris que le temps de rentrer chez moi pour quitter mon uniforme... Une excellente affaire ! Je viens de faire coffrer le seul individu qui pouvait contrecarrer nos projets, un petit malotru qui s'avisait de... Enfin c'est une affaire finie... Il est dedans... Tire-toi de là comme tu pourras !

RIGAULT.

Maintenant le plus pressé serait d'aller régler nos petits arrangements dans mon cabinet ; qu'en dites-vous ?

(Il indique la porte du deuxième plan à droite.)

DROUILLET.

C'est cela, j'aime que les affaires marchent rondement.

(Il sort.)

RIGAULT, à Sophie.

Et vous, ma chère enfant, allez rejoindre ma femme et votre prétendu.

(Drouillet entre dans le cabinet. Rigault conduit Sophie à la porte du deuxième plan à gauche. Sophie disparaît. Rigault se dispose à aller rejoindre Drouillet. Antoine entre.)

## SCÈNE X.

RIGAULT ; ANTOINE, entrant par le fond.

ANTOINE.

Une demoiselle demande à parler à M. Prosper.

RIGAULT.

Une demoiselle !... qu'elle entre ! (Antoine disparaît.) (A part.) Comment diable ! il reçoit des demoiselles chez moi ?

## SCÈNE XI.

FANNY, introduite par Antoine, qui se retire aussitôt ; RIGAULT.

FANNY.

Oh ! monsieur ! je étais bien aise... pour voir M. Prosper.

RIGAULT.

Je suis son père... madame, et si je puis ?...

FANNY.

Oh ! no ! no ! no !

RIGAULT.

C'est à lui que vous desirez parler ?

FANNY.

Oh ! *yes* !... *yes* !... *yes* !...

RIGAULT.

Je vais vous l'envoyer, mademoiselle. (Il fait un mouvement vers la gauche, et appelle :) Prosper? Prosper?... (Vincent répond du dehors : Voilà! voilà!) Il va venir; veuillez vous asseoir, mademoiselle. (Drouillet paraît à la porte du cabinet à droite, et dit : Rigault, allons donc!)

RIGAULT.

J'y vas, mon ami, j'y vas!...

(Il entre dans le cabinet de droite avec Drouillet.)

## SCÈNE XII.

VINCENT, passant un habit; FANNY.

VINCENT.

Tiens! c'est une dame!

FANNY, allant au-devant de lui.

O *my dear*, j'étais dans le grand inquiétude pour vous.

VINCENT.

C'est une étrangère. (La regardant.) Elle est très bien.

FANNY.

Vous savez combien que je aimais vo!

VINCENT, à part.

Comment! elle m'aime!... Elle dit qu'elle m'aime!...

FANNY.

O Prosper!... vous tournez le vue...

VINCENT, à part.

Elle me prend pour l'autre... ah! bien, bien... Il paraît que c'est un luron... (S'avançant.) Qu'est-ce que je risque?

FANNY.

Je avais beaucoup pleuré depuis cet matin...

VINCENT.

Ah! je suis contrarié de cela, chère...

FANNY.

Oui, le pauvre Fanny était bien affligée...

VINCENT, vivement.

Comment, chère Fanny, c'est moi qui ai le désagrément de vous affliger! ah! je veux réparer mes torts... Croyez que mon amour...

(Il l'embrasse.)

FANNY, s'éloignant.

Oh! Prosper!... vous faites une action inconvenante.

VINCENT, s'excusant.

Non, non! eh bien! non! (A part.) Il n'en était pas encore là!

FANNY.

Il ne s'agissait pas de... de bêtises... Il fallait sauver vo, to de suite...

VINCENT.

Me sauver!

FANNY.

Cet matin, lorsque vous étiez arrêté... avec le *pétrouille*.

VINCENT.

Vous vous trompez, chère amie, je n'ai été arrêté par aucune *pétrouille*, comme vous dites... (A part.) Ce mot! *pétrouille*.

FANNY.

O mon Dieu! tant pis, car mon père, il cherchait vo pour vo exterminer.

VINCENT.

Comment, m'exterminer!

FANNY.

Je me avais jeté dans son genou, et il me avait to de souite perdonné... O *my dear* Prosper, allez vo sauve, car il est *fourious*.

VINCENT.

*Fourious*, *fourious*, qu'est-ce que ça me fait, quand il serait *fourious*? (Je présume que cela veut dire furieux.) Mais ça change la question; tout-à-l'heure c'était bien, parcequ'il s'agissait de... de plaisanter; mais du moment que vous avez un père aussi funeste... (Avec force.) Je ne vous connais pas, dites donc, je ne vous connais pas. Vous me prenez pour autrui.

FANNY.

Oh! votre tête est-il devenue déraisonnèble? Avez-vous oublié vos... vos serments de *this morning*?

VINCENT.

Mes serments de *six mornigne*... Ah çà, à la fin, belle inconnue, il faudrait me laisser tranquille... Vous êtes jolie femme, mais il ne faudrait pas en abuser... Allons, vous abusez!

FANNY.

Oh! je suis dans l'indignation le plus colossale... Je pouvais dire à vous un mot avec vigueur... vous êtes une homme... homme malhonnête.

VINCENT, avec force et dignité.

Belle Italienne!... je ne frappe jamais les femmes, ça n'entre pas dans mon système; mais je suis grossier dans mes expressions... et, quand on me pousse à bout, je dis des choses à faire frémir la nature; je vous en préviens.

FANNY.

J'ai pas peur; mais vous jouirez pas longtemps du fruit de votre perfidie.

VINCENT, à part.

Mais ce diable de Prosper me compromet avec cette Italienne.

FANNY, criant.

Ah! vous êtes un monstre! une grosse trompeur!

VINCENT.

Voulez-vous bien ne pas crier si fort?... on croirait que je suis un séducteur! ma fiancée qui est là dans la chambre ci-jointe... ma position est atroce, le diable m'emporte! ma position est atroce!

(Il va et vient avec inquiétude.)

FANNY.

Son fiancée?... suis-je assez malheureuse! ô scélérate de Prosper!

VINCENT, frappant du pied et s'éloignant avec colère.

Ah! mais... je suis vexé au dernier point!

FANNY.

AIR : Final du premier acte d'Un de Plus.

Trahir ainsi sa foi !
Malheur, malheur à toi !
Puisqu'on sut m'outrager,
Je saurai me venger. (*bis.*)

(Pendant que Fanny chante ces quatre vers, il ne cesse de donner les signes de la plus vive anxiété, et fait à plusieurs reprises : *Chut ! chut ! chut !*)

VINCENT.

Tous vos reproch's sont superflus ;
Sachez, agréable étrangère,
Si votre sort n'est pas prospère,
Que je n' suis Prosper non plus...

ENSEMBLE.

VINCENT.

C'est se moquer de moi !
Elle est folle, je croi ;
Autant que j'en puis juger,
Mes jours sont en danger.

FANNY.

Trahir ainsi sa foi, etc.

## SCÈNE XIII.

VINCENT, SOPHIE, Mme RIGAULT, FANNY, RIGAULT.

(Madame Rigault et Sophie entrent par la gauche, Rigault par la droite.)

RIGAULT.

Quel est donc ce tapage, grand Dieu !

MADAME RIGAULT.

Quelle est cette dame ?

VINCENT, avec humeur.

Je n'en sais rien... je ne la connais pas ; et elle m'accable des noms les plus disgracieux du dictionnaire.

MADAME RIGAULT.

Que demandez-vous, mademoiselle ?

VINCENT, avec force.

Oui, que demandez-vous ? voyons, que demandez-vous ?

FANNY.

Ah ! madame, je pouvais pas bien pour expliquer, moâ.

RIGAULT.

Eh bien ! expliquez-vous comme vous pourrez.

VINCENT.

Oui ! expliquez-vous comme vous pourrez.

FANNY.

Je suis une... bien misérèble personnège avec le perfidie de monsieur.

(Elle désigne Vincent. Sophie, étonnée, adresse par gestes des reproches à Vincent.)

VINCENT, avec véhémence.

Ça n'est pas vrai ! ça n'est pas vrai !

## SCÈNE XIV.

VINCENT, SOPHIE, Mme RIGAULT, FANNY ; DROUILLET, sortant du cabinet de Rigault ; RIGAULT.

DROUILLET.

Qu'y a-t-il donc ? qu'est-ce que c'est ? (Apercevant Vincent.) Que vois-je ? par où êtes-vous venu, et comment avez-vous fait pour vous échapper ?

VINCENT, à part.

Allons, voilà ce vieux cauchemar de père Drouillet, à présent ! il ne manquait plus que ça.

MADAME RIGAULT, avec joie.

C'est lui ! il adore votre fille.

DROUILLET.

Je le sais, parbleu ! bien, et il ose la poursuivre jusqu'ici ?... mais comment a-t-il fait ? Je viens de le conduire en prison.

M. et MADAME RIGAULT, stupéfaits.

Mon fils ?

DROUILLET, étonné.

Comment, votre fils ! c'est votre fils ?

VINCENT.

Mais, dame !

DROUILLET, le désignant, et avec volubilité.

Ça ?... cet homme-là ?... Celui-là ? qui est là ?

RIGAULT.

Sans doute.

DROUILLET.

Mais j'affirme sur l'honneur qu'il y a une demi-heure, je l'ai fourré à la préfecture, pour avoir enlevé une Anglaise.

FANNY.

*Yes !* depuis trois jors !

DROUILLET.

Il est donc venu ici par la vapeur ou par le télégraphe ?

VINCENT, souriant amèrement.

Ah ! ciel de Dieu ! je ris malgré moi. Voilà où on voit que des vieillards battent la breloque, quand ils soutiennent qu'ils ont mis en prison, il y a une demi-heure, des jeunes gens qui sont ici depuis ce matin...

DROUILLET, dans le plus grand étonnement.

Depuis ce matin ?

TOUS, excepté Fanny.

C'est vrai.

DROUILLET.

AIR : Grand Dieu ! quelle nouvelle (du PHILTRE).

Quel est donc ce mystère ?

TOUS.

Ce n'est point un mystère.

DROUILLET.

Qui trompe-t-on ici ?

TOUS.

Vous vous trompez ici.

DROUILLET.

La chose n'est pas claire !

TOUS.

La chose est assez claire.

DROUILLET.

Je suis sûr que c'est lui.

TOUS.

C'est { mon / leur } fils, c'est bien lui !

VINCENT.

Écoutez jusqu'au bout;
Monsieur nous fait un conte
A dormir tout debout.

DROUILLET.

Leur sang-froid me démonte !

RIGAULT.

Mais vous rêvez !...

DROUILLET.

Eh bien !
J'vais à la préfecture
Éclaircir l'aventure,
Et je revien !

(Il sort rapidement par le fond.)

## SCÈNE XV.

### VINCENT, SOPHIE, Mme RIGAULT, FANNY, RIGAULT.

Reprise de l'air.

ENSEMBLE.

M. et MADAME RIGAULT, SOPHIE.

Ce n'est point un mystère,
Vous vous trompez ici!
La chose est assez claire,
C'est Prosper ! c'est bien lui !

FANNY.

Mais quel est ce mystère ?
Qui trompe-t-on ici ?
La chose n'est pas claire,
Et pourtant c'est bien lui.

VINCENT, à Sophie.

Ah ! votre excellent père...
Qu'il divague aujourd'hui !
Je l'excus' d'ordinaire;
Mais je le blâme ici.

RIGAULT.

En attendant le retour de M. Drouillet, j'espère que mademoiselle voudra bien nous dire le motif qui la porte à faire une démarche aussi extraordinaire.

FANNY.

Oh ! je volais bien vous dire toute l'abomination.

MADAME RIGAULT, à Sophie.

Ma chère enfant, je crois que votre présence, à ces fâcheux détails, serait déplacée. Veuillez passer dans ma chambre.

SOPHIE.

Je sors, madame. (A Vincent avec reproche.) Qui l'aurait pensé ?

VINCENT, reconduisant Sophie jusqu'à la porte, à gauche.

Sophie ! vous ne le croyez pas, vous ne le croyez pas, Sophie ?

(Sophie sort.)

## SCÈNE XVI.

### VINCENT, Mme RIGAULT, FANNY, RIGAULT.

VINCENT, redescendant la scène et regardant Fanny.

Abominable fille, va ! je te déteste sans te connaître; tu me fais perdre ma position sociale.

FANNY.

O *god ! god !* Je vais *m'évanouiller...*

VINCENT, à part.

Allons, bon ! la voilà qui s'évanouille à présent ! Évanouille-toi si tu veux, va !

RIGAULT, à Fanny.

Mademoiselle... ou madame, nous voilà seuls, nous vous écoutons.

VINCENT, d'un air furieux.

Oui, nous vous écoutons.

MADAME RIGAULT.

Parlez, mademoiselle !

FANNY.

C'était déja plus que trois années que j'avais une grosse passion pour monsieur.

VINCENT, à part.

A-t-elle un toupet !

MADAME RIGAULT.

Laisse mademoiselle s'expliquer.

VINCENT, à part.

Oui, oui, j'ai reçu huit cents francs, je ne peux rien dire. Oh !

FANNY.

Quand il était revenu de Alger, il venait tout de suite chez mon père, qui le flanquait à la porte subtilement.

VINCENT, à part, se mordant les doigts, et d'une voix étouffée.

Oh ! oh ! oh ! oh !

FANNY.

Oh ! je étais bien affligée, et je avais renversé des larmes beaucoup.

VINCENT, à part.

Moi, j'ai renversé le bocal de moutarde, je m'en aperçois durement.

FANNY.

Et alors il était encore venu dans la maison, et il ne me avait emportée pendant trois jours...

VINCENT, à part.

S'il est possible !

FANNY.

A présent, mon père il savait tout, et il jurait des mots très vilains de colère contre le fils de vous.

VINCENT.

Ah ! je n'y tiens plus !... mais c'est un fagot...

un horrible fagot, je ne connais ni le père ni la fille... Voyons, qu'est-ce qu'il me veut, votre père? qu'est-ce qu'il me veut, à la fin des fins... votre père?

FANNY, avec fierté.

Mon père était un gentlemen brave... et c'est dans votre sang qu'il voulait nettoyer... no, no, laver son offensement.

VINCENT, criant et hors de lui.

Qu'est-ce que c'est que ce vieux enragé-là? Je lui défends de nettoyer, ni de laver n'importe quoi dans mon sang, je le lui défends... mais j'aime beaucoup ça, par exemple!

FANNY, d'un air menaçant.

Il voulait placer sur vous plus que trois mille calottes.

RIGAULT et MADAME RIGAULT.

Ah! bon Dieu!

VINCENT.

Trois mille calottes! mais c'est une abomination; mais je vous admire, vous autres... vous êtes d'une tranquillité! vous êtes là, vous ne dites rien.

RIGAULT, désolé.

Eh! qu'est-ce que tu veux que nous disions?

VINCENT.

Trois mille calottes!... mais je me plaindrai à son ambassadeur. Comment, un étranger, un homme à qui on prête le sol de ma patrie pour se promener dessus, viendra me faire faire des menaces aussi révoltantes par cette... Portugaise que je ne connais pas, je le jure!... (il lève les bras.) et je ne sais pas pourquoi son scélérat de père veut me tuer, voilà la vérité!

FANNY.

Il était fol, Prosper.

VINCENT*.

Encore Prosper... à la fin, je m'insurge. Je veux me faire connaître à l'univers entier. (A Fanny.) Je ne suis pas le jeune homme que vous cherchez, je ne suis pas le fils de cette maison ici. Cette maison ici m'est étrangère, je suis étranger à cette maison ici!

MADAME RIGAULT.

Que dit-il? ah! monsieur Rigault, voilà que ça lui reprend.

RIGAULT, bas à Vincent.

Malheureux! tu veux donc la faire mourir de chagrin?

VINCENT, hors de lui et frappant du pied.

Je n'écoute plus rien.

RIGAULT.

Mon ami, calme-toi.

VINCENT, gesticulant beaucoup, et criant de toutes ses forces.

Comment, que je me calme!... mais du tout, je ne me calmerai pas... je ne me calmerai pas... je ne veux pas me calmer... J'aime mieux rendre l'argent. (D'un air déterminé.) Allons, allons, je rends l'argent... (En tirant de son gousset le billet de banque et la bourse.) Je trouve que ce n'est pas assez payé pour l'ouvrage qu'il y a... Me faire tuer pour huit cents francs... merci, par exemple! J'aimerais mieux mourir de faim toute ma vie. (Offrant alternativement le billet et la bourse à Rigault et à sa femme.) Qui est-ce qui prend l'argent? qui est-ce qui prend l'argent? (Il le remet dans sa poche.) C'est un embrouillamini atroce. Je m'en vas, adieu.

(Il remonte vivement la scène. Rigault le saisit par le bras.)

RIGAULT.

Tu ne sortiras pas.

MADAME RIGAULT, au désespoir.

Où vas-tu, malheureux enfant, dans l'état où tu es?

VINCENT.

AIR: Le Luth galant.

Où j' vas, dit's vous?... je n'en sais rien, ma foi!
Mais Dieu protèg' les jeun's gens sans emploi;
Mon ame noble et pur' n'en est pas attristée.
Un tragique l'a dit dans un' pièc' fort vantée:
Aux petits des oiseaux il donne la pâtée...
Il en gardera pour moi. (*bis.*)

(Il remonte la scène.)

MADAME RIGAULT, le retenant.

Tu ne sortiras pas.

RIGAULT.

Je te le défends.

VINCENT.

Et de quel droit?

MADAME RIGAULT.

Mon Prosper, écoute-moi.

VINCENT.

Mais voilà justement ce qui a tout gâté... Vous me bombardez du nom de Prosper... mais je ne m'appelle pas Prosper; je suis Vincent...

RIGAULT, étonné et à part.

Vincent!...

VINCENT.

Le malheureux, l'infortuné Vincent, garçon herboriste. Vous me dites que j'arrive d'Alger: je ne sais seulement pas où il demeure... (S'attendrissant de plus en plus et finissant par pleurer.) Voilà un an que je suis chez M. Potard, faisant sécher de la fleur de sureau, et séchant moi-même de tendresse pour mademoiselle Sophie, qui demeure porte à porte; car, à la fin de ça, je n'y tiens plus... à la fin de ça.

(Il s'essuie les yeux.)

FANNY, à part.

Oh! il avait le fièvre chaud.

RIGAULT, à part.

Mais ce qu'il dit là... il se nomme Vincent.

VINCENT, à Rigault.

Et si vous en doutez, demandez à mademoiselle Sophie; elle vous dira que je suis sans place, sans asile et sans le sou... (A madame Ri-

*Madame Rigault, Vincent, Rigault, Fanny.

gault.) Et vous venez m'appeler Prosper... moi!... quel affreux calembour!

MADAME RIGAULT, à son mari.

Que dit-il?

RIGAULT, emmenant sa femme vers le fond.

Fais venir Sophie... il faut qu'elle nous dise...

MADAME RIGAULT, sortant par la porte à gauche.

Je cours la chercher...

## SCÈNE XVII.

### RIGAULT, VINCENT, FANNY.

RIGAULT, avec mystère à Vincent.

Un mot. Nous n'avons qu'un seul instant... Vous vous nommez?

VINCENT.

Vincent.

RIGAULT.

C'est votre nom de famille?

VINCENT.

Oui.

RIGAULT.

Vous êtes né au Cateau?...

VINCENT, l'interrompant.

Cambrésis; fils de la veuve Vincent.

RIGAULT.

Vous avez un frère?

VINCENT.

Jumeau; mais je ne l'ai jamais vu, je ne le connais pas.

RIGAULT.

C'est moi qui l'ai élevé... Votre ressemblance est cause de tout ceci.

VINCENT, avec joie.

Il existe?

RIGAULT.

Plus de doute maintenant: l'amant de cette Anglaise, ce jeune homme arrêté par Drouillet, et qui est en ce moment à la préfecture, c'est lui.

VINCENT, avec joie.

Mon frère... moi qui le croyais élevé par l'état.

FANNY, à part et avec surprise.

Oh! je me avais trompée de sédiouctor... c'était funeste.

RIGAULT.

Mes enfants, au nom du ciel, pas un mot de cela à ma femme; si elle savait que Prosper n'est pas son fils...

VINCENT, l'interrompant.

C'est comme si je lui tirais un coup de carabine dans l'estomac, je sais ça... mais je veux voir mon frère; je veux le voir.

ENSEMBLE.

VINCENT.

AIR: La voix de la patrie.

J' cours à la préfecture,
Rien n'arrête mes pas;
Bientôt, je vous le jure,
Il sera dans vos bras,
Bientôt il sera dans vos bras.

FANNY.

Quelle étrange aventure!
Quoi! tous les deux, hélas!
Ont la même figure!
Je suis dans l'embarras,
Je suis dans un grand embarras!

RIGAULT.

Quelle étrange aventure!
Ne vous arrêtez pas!
Allez! je vous conjure,
Allez! hâtez vos pas!
Allez! ne vous arrêtez pas!

(Au moment où Vincent va pour sortir, Drouillet entre en scène et l'arrête.)

## SCÈNE XVIII.

### Mme RIGAULT, RIGAULT, VINCENT; DROUILLET, entrant par le fond; SOPHIE et FANNY.

DROUILLET, vivement.

Il me suit; le voilà, le voilà avec son manteau bleu... Le père Potard l'a accroché en route... il le prend pour Vincent, et il se confond en excuses, en lui disant que c'est...

VINCENT.

De la farine de moutarde... je sais, je sais ce que c'est.

DROUILLET.

Je n'ai jamais vu ressemblance pareille... deux œufs.

VINCENT.

Je cours au-devant de mon frère.

RIGAULT, le retenant.

Reste, reste un instant.

MADAME RIGAULT, à son mari.

Son frère... quel frère?

RIGAULT, à part.

Il faut la tromper encore. (Haut.) Ma bonne amie, cette ressemblance entre eux... (Bas à Vincent.) Ne va pas me trahir. (Haut à sa femme.) Tu la concevras... J'avais un fils dont je t'avais caché l'existence en recevant ta main... le hasard me le rend... le voici.

(Vincent paraît stupéfait.)

MADAME RIGAULT.

Lui!

DROUILLET et SOPHIE.

Son fils!

VINCENT, à part.

Allons, allons, je trouve la colle... forte.

MADAME RIGAULT, regardant Vincent.

Est-il possible! vous êtes le fils de monsieur Rigault?

VINCENT, avec sentiment.

Oui, madame, j'ai cet agrément depuis ma plus tendre jeunesse... à ce qu'il paraît... (Rigault lui presse fortement le bras.) à ce qu'il paraît.

DROUILLET.

Mais écoutez donc, écoutez donc, ça change furieusement la question.

SOPHIE.

Mais, mon père, ne vaut-il pas mieux qu'il soit le fils de monsieur Rigault que garçon herboriste?

RIGAULT.

Soyez tranquille, Drouillet, nous concilierons tout.

VINCENT, à Drouillet.

Mais c'est sensible. Dieu! qu'il est bête, ce père Rigault!

RIGAULT.

Comment!...

VINCENT.

Non, pas vous, lui.

(Il désigne Drouillet.)

DROUILLET.

Moi!

VINCENT.

Mais non... C'est que vous ne comprenez pas. Remarquez bien une chose; j'aime votre fille, mademoiselle aime mon frère.

(Il désigne Fanny.)

FANNY.

Oh! oui, je le aimais fortement.

(Elle remonte la scène et va regarder par la fenêtre qu'elle ouvre.)

VINCENT.

Elle le aimait fortement, je ne le lui fais pas dire. En consentant à notre mariage, mon frère devient vacant... vous faites son bonheur, le bonheur de monsieur Rigault, le bonheur de madame Rigault, le bonheur de votre fille, le bonheur de l'Alsacienne et le mien; ça fait six bonheurs que vous faites. (Il montre six doigts à Drouillet.) Vous devenez l'entrepreneur-général du bonheur universel... c'est un beau grade.

RIGAULT, à part.

Allons, par amour pour ma femme, me voilà deux enfants dont je ne suis pas le père.

(Ici l'orchestre exécute un tremolo jusqu'à la fin.)

FANNY, à la fenêtre.

Je voyais Prosper, il accourait par ici.

(Tous remontent la scène et regardent par la fenêtre.)

DROUILLET.

Par ici, par ici!...

VINCENT.

Le voilà; il parle avec Antoine... Dieu! comme il me ressemble... Sophie, Sophie, pas d'erreur; il faudra faire une marque sur la figure, sur le nez; Sophie, une barre, une grande barre sur le nez.

(Tandis que tout le monde attend avec anxiété à la porte l'arrivée de Prosper, Vincent descend la scène et dit au public, à demi-voix.)

AIR de l'Apothicaire.

Dans un moment si solennel,
Quand je vais connaître mon frère;
Messieurs! mon amour fraternel
M'oblige à vous faire un' prière;
A vos bontés si j'ai des droits,
C'est à lui que je les transporte...
Car vous ne doutez pas, je crois,
De l'intérêt que je lui porte.

TOUS.

Le voilà, le voilà.

VINCENT va au fond; Prosper paraît; ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.

Mon ami, mon frère!

FIN DE PROSPER ET VINCENT.

PARIS.—IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINE,
n° 4, boulevart d'Enfer.

# LE
# BOURGMESTRE DE SARDAM,
## OU
# LE PRINCE CHARPENTIER,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR

MM. MÉLESVILLE, MERLE ET BOIRIE;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 5 mars 1825.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

PIERRE Ier, czar de Russie, sous le nom de Michaloff, garçon charpentier..... M. Lepeintre.
Pierre FLIMANN, garçon charpentier russe..... M. Vernet.
VAN-BETT, bourgmestre de Sardam..... M. Potier.
LEFORT, ami du czar, et son ambassadeur en Hollande..... M. Cazot.
Le marquis DE CHATEAUNEUF, ambassadeur français..... M. Victor.
Lord SIMPLEY, ambassadeur anglais..... M. Bignon.
MARIA, nièce du bourgmestre..... Mlle Mélanie.
BROWN, maître charpentier..... M. Lefèvre.
Un Officier hollandais..... M. Fleury.
Charpentiers, Habitants de Sardam, Gardes.

La scène se passe à Sardam, en 1698.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une vue intérieure des chantiers de Sardam; quelques cabanes de charpentiers, des pièces de bois, des haches, des instruments; à droite, une cloche.

### SCÈNE I.

LE CZAR, FLIMANN.

(Au lever du rideau, ils sont assis sur une poutre et causent familièrement. Ils sont vêtus en charpentiers.)

FLIMANN.

De par toutes les saintes-barbes de la flotte hollandaise, je veux mourir si je comprends rien à ton compte.

LE CZAR.

C'est pourtant bien clair; mais tu ne m'écoutes pas.

FLIMANN.

Si fait, si fait; voyons un peu... Tu as reçu notre paie de ce mois?

LE CZAR.

Vingt ducats pour chacun.

FLIMANN.

Bon... la dépense?

LE CZAR.

Elle a été forte.

FLIMANN.

Je m'en doute... J'avais du chagrin, et j'ai bu ce mois-ci deux fois plus qu'à l'ordinaire... Passe les détails; voyons le total.

LE CZAR.

Total... il nous revient à chacun douze ducats.

FLIMANN, très étonné.

Qu'est-ce que tu dis donc, Michaloff?

LE CZAR, se levant.

Les voici... (Il les lui donne.) Es-tu fâché de m'avoir choisi pour ton trésorier?

FLIMANN, se levant aussi.

Non parbleu !...

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Je n'entends rien, d'honneur, à ce mémoire...
Mon camarad' !... ne te trompes-tu pas?
Au cabaret, si j'ai bonne mémoire,
J'ai déja bu plus de trente ducats...

LE CZAR, souriant.

L'ordre, mon cher, de l'aisance est la source.

FLIMANN.

C'est un trésor... car, sans m'être épargné,
Je vois encor, je vois s'emplir ma bourse,
En dépensant plus que je n'ai gagné.

(Il serre les ducats.) Oh! j'aurai de l'ordre.

LE CZAR, gaîment.

Sois tranquille; quand je partirai, je te donnerai mon secret.

FLIMANN, vivement.

Est-ce que tu songes à nous quitter?

LE CZAR.

Non; mais voilà bientôt un an que je suis éloigné de ma famille, de mon pays, et tôt ou tard...

FLIMANN.

Foi de Pierre Flimann, cette séparation me désolera!... Tu es un brave garçon; je t'aime comme un frère: ton humeur franche, ta vivacité, ta brusquerie même, tout cela me convient à merveille; il n'y a pas jusqu'à cette conformité de noms qui ne m'ait attaché à toi... On ne nous appelle que les inséparables, les deux Pierre.

LE CZAR.

Oh! j'ai bien encore à tes yeux une qualité plus précieuse que toutes les autres.

FLIMANN.

Laquelle donc?

LE CZAR.

Eh parbleu! celle d'écouter avec une patience imperturbable le récit de tes amours pour la nièce de notre imbécile bourgmestre, cette piquante Maria, aussi fine, aussi jolie que son oncle est sot et ridicule.

FLIMANN.

C'est vrai. Mais à propos de mes amours... sais-tu que je tremble d'avoir fait une sottise.

LE CZAR.

Cela m'étonne... tu les fais d'ordinaire avec une assurance intrépide.

FLIMANN.

Raillerie à part, je suis inquiet... M. Van-Bett, notre bourgmestre, ne cesse de prendre des informations sur mon compte.

LE CZAR.

Est-ce que tu as quelque affaire d'honneur sur le corps?

FLIMANN.

Écoute... Je n'ai rien de caché pour toi... Je suis né en Russie, comme tu sais; à dix-huit ans on prétendit que le czar avait besoin de mes services: on me mit un uniforme sur le dos et un mousquet sur l'épaule!... Ma foi, l'état militaire m'ennuyait, et un beau jour je pris mon congé de réforme sans prévenir personne.

LE CZAR.

Ah! je commence à comprendre.

FLIMANN.

Voilà pourquoi je suis venu prendre la hache et le rabot à Sardam; mais mon colonel peut se ressouvenir que j'ai manqué à l'appel.

LE CZAR.

Je conçois... Il faudra nous tenir sur nos gardes.

FLIMANN.

Oui, oui... je soupçonne que tu as aussi quelque frasque à te reprocher... Tu évites de parler de ta famille, de ton pays... mais, au surplus, ça ne me regarde pas... Ah! j'entends Maria.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIA.

MARIA, à la cantonade.

C'est bon, monsieur, c'est bon... vous me direz le reste une autre fois. (Entrant.) Ah! mon Dieu, que ces Français sont pétulants!

FLIMANN.

Hein! qu'est-ce que c'est?

MARIA.

Un jeune officier qui rôde depuis hier dans ce chantier... (Au czar.) Votre servante, Michaloff.

FLIMANN, jaloux.

Un jeune officier... et vous lui avez parlé?

MARIA.

Il l'a bien fallu, pour m'en débarrasser.

FLIMANN, de même.

Et qu'est-ce qu'il vous disait?

MARIA.

Bon... des folies... que j'étais charmante... qu'il m'adorait!

AIR du vaudeville de l'Homme Vert.

Il en aurait dit davantage,
Mais je pris la fuite soudain.

FLIMANN.

Sont-ils bavards!... Morbleu! j'enrage.

LE CZAR, riant.

Allons, calme donc ton chagrin...
Chez eux c'est un mal de famille,
Et jamais un Français galant
N'a pu voir une jeune fille,
Sans lui dire un mot en passant.

FLIMANN, avec humeur.

Oui, un mot par ici... un mot par là... ça

fait des conversations tout entières qui ne finissent plus... Enfin, depuis que l'envoyé de France est au château de Riswick, pour traiter de la paix, nous ne voyons ici que de jeunes officiers, des pages très familiers, très causeurs, qui font tourner toutes les têtes avec leurs petits mots.

MARIA.

Eh! monsieur Flimann, au lieu de vous occuper des autres, vous feriez mieux de penser au danger qui nous menace.

LE CZAR.

Qu'y a-t-il donc, petite Maria?

MARIA, à Flimann.

Il y a, monsieur, que mon oncle est instruit de nos secrets.

FLIMANN.

Ah! diable.

MARIA.

D'abord, il va visiter les chantiers qui sont sous sa surveillance.

LE CZAR, à part.

Serais-je découvert?

FLIMANN, à part.

Il aura reçu des nouvelles du colonel.

MARIA, à Flimann.

C'est clair qu'il veut prendre des informations... (Voyant Lefort.) Eh! tenez, voilà déja un homme qui a l'air de nous espionner.

LE CZAR, à part.

C'est Lefort. (Haut.) Oh! celui-là n'est pas à craindre; c'est un de mes meilleurs amis.

## SCÈNE III.

LES MÊMES; LEFORT, vêtu très simplement.

LEFORT.

Bonjour, Michaloff, bonjour, mon cher Flimann.

LE CZAR, lui tendant la main.

Te voilà de bon matin dans notre chantier?

LEFORT.

Une affaire assez importante... (Bas au czar.) Il faut que votre majesté m'accorde un moment d'entretien.

FLIMANN, lui frappant sur l'épaule.

Eh bien! monsieur le marchand genevois, comment va le négoce?

LEFORT.

Pas mal... Je viens commander au père Brown quelques centaines de brasses de gros câble pour le Nord. Et vous, monsieur Flimann, êtes-vous toujours content de votre élève? Les progrès de Michaloff dans la construction?...

FLIMANN.

Lui, bah! il en sait déja plus que moi!... Il devine avant qu'on lui explique les choses... Il ira loin, ce garçon-là...

LEFORT, bas au czar.

Renvoyez ces gens.

LE CZAR, bas.

Chut!... viens de ce côté.

(Ils se parlent bas.)

FLIMANN, à Maria.

Allons... les v'là encore avec leurs chuchoteries.

MARIA.

C'est un parent de Michaloff?

FLIMANN.

Eh! non; je gagerais que c'est quelque juif, quelque usurier... Il est toujours à lui faire signer des papiers; pourvu qu'il n'aille pas ruiner ce pauvre garçon.

MARIA.

Ah! mon Dieu! et moi qui m'amuse ici, mon oncle pourrait m'y surprendre... Sans adieu, Michaloff, nous nous reverrons à la noce.

LE CZAR.

A la noce?

FLIMANN.

Pardi! celle de Charlotte et de Jean Brown, le fils de notre patron, à la grande taverne.

LE CZAR.

Je me garderai parbleu bien d'y manquer.

FLIMANN, à Maria.

Attendez que je vous reconduise... ce Français vous guette peut-être. (Bas au czar en lui montrant Lefort.) Dis donc, Michaloff, défie-toi de cet homme-là... Je suis sûr que tu lui emprunteras de l'argent, et qu'il finira par te mettre dans l'embarras. (Il prend le bras de Maria.) Venez, mamzelle.

## SCÈNE IV.

LE CZAR, LEFORT.

LE CZAR, gaîment.

Ma foi, mon cher Lefort, tu ne jouis pas d'une excellente réputation à Sardam; on m'engage à me défier de toi. C'est piquant pour un ambassadeur.

LEFORT, brusquement.

Eh, morbleu! sire, c'est votre faute; vous me faites jouer un rôle... Qui diable reconnaîtrait sous ce vêtement l'envoyé du czar de toutes les Russies, près des États-Généraux de Hollande?

LE CZAR.

Allons, allons, l'ambassadeur ne peut pas se plaindre, quand le czar lui-même se trouve très bien des habits et de la vie de garçon charpentier.

LEFORT.

Il faudra pourtant y renoncer.

LE CZAR.

Y renoncer!

LEFORT.

Oui, sire; j'ai applaudi à la noble résolution qui vous a fait quitter vos états, mais il est

temps de mettre un terme à nos voyages... Depuis un an que vous travaillez dans les chantiers de Sardam, sous le nom de Michaloff, la situation de l'Europe a changé, et l'intérêt de la Russie...

LE CZAR, vivement.

L'intérêt de la Russie!... Lefort, sous ces habits grossiers, j'ai plus fait dans une seule année pour ma gloire, que le czar n'eût fait en dix ans, s'il n'eût jamais quitté son trône et le palais de ses aïeux.

AIR : A soixante ans on ne doit pas remettre.

Grace à mes soins, à ma persévérance,
Un peuple entier me devra ses succès;
Des préjugés d'une longue ignorance
Seul je saurai l'affranchir à jamais,
Et ses enfants béniront mes bienfaits.
Je veux fixer au sein de mon empire,
Les lois, les arts, la force et la splendeur...
Pour mes sujets rien ne coûte à mon cœur!
Qu'en expirant je puisse au moins me dire :
Je fus leur roi... car j'ai fait leur bonheur.

LEFORT.

N'importe, sire, il faut partir, il faut voler à Moscou... Les puissances unies contre Louis XIV ont conçu l'espérance de découvrir votre retraite et de favoriser les troubles qui déchirent la Russie, en vous tenant éloigné de vos états. Les ambassadeurs sont déja rassemblés à Riswick... On soupçonne que vous êtes caché à Sardam, et je sais qu'ils se flattent de vous retenir par des fêtes, des honneurs...

LE CZAR, souriant.

Ils me connaissent bien peu! Lefort, attendons le courrier du gouverneur de Moscou, il fixera nos résolutions. Fais cependant tout préparer pour mon départ, qu'au premier signe je puisse sortir des états de Hollande... (Riant.) Mais c'est faire assez long-temps le souverain.

AIR du vaudeville de l'Intérieur d'une Étude.

Consacrons cette matinée
Aux soins qu'exigent mes sujets;
Mais du reste de la journée
Que le plaisir fasse les frais!
Qu'à la taverne on nous rassemble...
Je veux y courir le premier,
Et tâcher d'accorder ensemble
Le monarque et le charpentier.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, FLIMANN.

FLIMANN, à Lefort.

Encore ici? Eh! que diable! monsieur le marchand genevois, c' pauvre Michaloff n'a que son état, et vous lui faites perdre son temps.

LE CZAR.

C'est ce que je lui disais... il faut que chacun fasse son métier.

LEFORT.

Vous avez de l'humeur, monsieur Flimann?

FLIMANN.

Oui, monsieur, et beaucoup. (Bas au czar.) Dis donc, notre bourgmestre vient d'entrer dans le chantier. Tu devines ben pourquoi?...

LE CZAR.

Monsieur Van-Bett? Parbleu! je serai enchanté de faire sa connaissance. (Bas à Lefort.) Cours donner tes ordres et songe à terminer au plus vite les enrôlements d'officiers et de matelots dont nous avons besoin.

LEFORT, bas.

Où vous trouverai-je?

LE CZAR.

A la grande taverne.

FLIMANN.

V'là le père Brown et monsieur le bourgmestre.

LEFORT, bas.

Je vous laisse.

(Il sort d'un côté, tandis que Brown et Van-Bett entrent de l'autre.)

## SCÈNE VI.

LE CZAR, FLIMANN, VAN-BETT, BROWN.

BROWN, le chapeau à la main.

Par ici, monsieur le bourgmestre, si vous voulez commencer votre inspection.

VAN-BETT, un papier à la main.

Ah! bien oui, il s'agit bien d'une inspection!... Voici une affaire qui me tombe des nues par le courrier d'Amsterdam.

LE CZAR, à part.

D'Amsterdam!

BROWN.

Qu'est-il donc arrivé, monsieur Van-Bett?

VAN-BETT.

Ce qui est arrivé! le courrier... des dépêches, un ordre... Au fait, comme la chose vous regarde, il n'y a pas de mal que vous soyez instruit. Tenez, lisez-moi cela, vous m'en direz des nouvelles.

BROWN, riant.

AIR du vaudeville de l'Écu de six francs.

Moi, monsieur!... j' n'ai jamais su lire...
T' nez, Michaloff... c'est l' plus savant,
Il sait compter... il sait écrire...

VAN-BETT.

Ce n'est pas un petit talent...
J'en sais qui n'en font pas autant.

BROWN.

Il m'est vraiment très nécessaire;
Je ne puis rien faire sans lui...

VAN-BETT, parlant après avoir soupiré.

C'est comme moi.
Tous les grands hommes sont ainsi,
Quand ils n'ont pas leur secrétaire.

Tiens, mon garçon. (S'adressant au czar.) Tu sais lire?

LE CZAR.

Oh! monsieur!

VAN-BETT.

Allons, tu sais lire. Tu entends bien que je ne te demande pas de savoir lire comme moi, cela ne te servirait de rien... c'est clair, ça n'est pas ton état.

LE CZAR, lisant.

« Monsieur le bourgmestre... »

(Il parcourt l'écrit à voix basse.)

VAN-BETT.

Il ne lit pas mal, tout ce qu'il lui faut pour son usage particulier. Continue haut.

LE CZAR, continuant de lire.

« Monsieur le bourgmestre, les États-Généraux ont le plus grand intérêt à connaître et « à faire surveiller les démarches d'un étranger nommé Pierre, qui travaille dans les « chantiers de Sardam... »

FLIMANN, à part.

Ouf!

LE CZAR, à part.

Lefort avait raison.

VAN-BETT.

Qui est-ce qui a parlé? (Il interroge tout le monde.) Quelqu'un a dit ouf!

LE CZAR, lisant.

« Prenez toutes les mesures nécessaires pour « que cet étranger ne puisse s'éloigner de Sardam, et faites-moi parvenir-sur-le-champ les « renseignements que vous aurez recueillis à « son égard.

« J'ai l'honneur, et cætera, et cætera.

« VAN-HOLBEN,

« bourgmestre d'Amsterdam. »

VAN-BETT, reprenant l'écrit.

Et cætera, et cætera... Ceci vous prouve combien l'affaire est délicate.

BROWN.

Mais soupçonnez-vous ce qui peut?...

VAN-BETT.

Belle demande! je soupçonne toujours, moi... je dois toujours soupçonner, et je gagerais qu'il s'agit ici d'arrêter un personnage suspect, un déserteur.

FLIMANN, à part.

C'est bien cela.

VAN-BETT.

Faites paraître devant moi tous vos ouvriers.

BROWN.

Comment? interrompre les travaux?

VAN-BETT.

Ah çà, monsieur Brown, que chacun se mêle de son affaire. Je ne vais pas fourrer mon nez dans vos mâts de perroquet.

(Brown va à la cloche et sonne; les garçons charpentiers arrivent de tous côtés.)

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, GARÇONS CHARPENTIERS.

CHOEUR.

AIR du Carillon.

Quel carillon
Avant l'heure nous appelle?
Quel carillon
Nous ramèn' près du patron?

VAN-BETT.

Voyons, il faut s'y prendre adroitement pour qu'ils ne se doutent pas. (Haut.) Qui de vous s'appelle Pierre?

LE CZAR.

Moi, monsieur le bourgmestre.

VAN-BETT, à Brown.

Voilà mon homme.

FLIMANN.

Moi aussi.

VAN-BETT.

Ah! toi aussi?

PLUSIEURS OUVRIERS.

Moi aussi, j'm'appelle Pierre.

VAN-BETT.

Allons, en voilà une douzaine à présent; mais j'ai un bon moyen. (Aux ouvriers.) Vous êtes de Sardam, vous autres?

LES OUVRIERS.

Oui, monsieur le bourgmestre.

VAN-BETT.

Fort bien. (Au czar et à Flimann.) L'un de vous est étranger?

TOUS DEUX.

C'est juste.

VAN-BETT, à Flimann.

Voyons, toi. Tu es né?

FLIMANN.

A Smolensko, en Russie.

VAN-BETT.

C'est cela. (Au czar.) Et toi?

LE CZAR.

A Moscou, en Russie.

VAN-BETT, confondu.

Encore! Et vous vous nommez?

LE CZAR.

Pierre Michaloff.

FLIMANN.

Pierre Flimann.

VAN-BETT, à Brown.

Pierre! Pierre! Diable de commission! au lieu d'un, m'en voilà deux sur les bras... il en pleut, des Pierre.

BROWN.

Qu'est-ce qui vous embarrasse donc?

VAN-BETT.

Tout, tout absolument, car voilà ma position... On me charge de découvrir un étranger nommé Pierre... ça ne signifie rien... Il fallait m'envoyer son signalement, l'indication exacte

de sa demeure, le nom de la rue, le numéro de sa maison, et avec mon intelligence naturelle j'aurais fini par découvrir quelque petite chose.

BROWN.

C'est votre affaire. En attendant, permettez que mes garçons retournent à leurs travaux.

VAN-BETT.

C'est juste... mais que ces deux Pierre ne s'écartent pas; il peut me venir par hasard une idée lumineuse.

BROWN, aux ouvriers.

Allez, mes enfants, et dans une heure à la grande taverne, c'est moi qui régale.

CHOEUR, en sortant.

Que l' carillon
Bien vite alors nous rappelle.
Pour carillon
Faites sauter un bouchon.

(Ils sortent ainsi que le czar et Flimann.)

## SCÈNE VIII.

VAN-BETT; BROWN, prêt à sortir.

VAN-BETT, réfléchissant.

Flimann! j'ai quelque idée... Oui, parbleu! monsieur Brown, un moment, s'il vous plaît... Je crois que je tiens mon homme... Ce Flimann ne me sort pas de la tête.

BROWN.

Flimann, le plus honnête garçon...

VAN-BETT.

Ta, ta, ta, ta... Honnête garçon tant que vous voudrez... mais on m'a déja parlé de ce Flimann... comme d'un homme dangereux... un très mauvais sujet qui s'avise de faire les doux yeux à ma nièce.

BROWN.

Ah! ça... je n'en sais rien...

VAN-BETT.

Oui... mais je suis là... On me demande un homme suspect, ça ne peut être que celui qui fait les doux yeux à ma nièce.

BROWN, impatienté.

Serviteur, monsieur le bourgmestre, je vais m'occuper de ma noce.

VAN-BETT.

Une minute. Vous faites un repas à la grande taverne?

BROWN.

Oui.

VAN-BETT.

C'est que vous savez que tous les lieux publics sont sous ma surveillance, et que je dois être averti...

BROWN.

Eh bien, ne m'avez-vous pas donné votre permission?

VAN-BETT.

Ce n'est pas cela... ne sortons pas de la question.... Vous faites un repas, et ces repas de noce deviennent souvent des occasions de querelles... Je ne puis me dispenser d'être présent.

BROWN.

Eh parbleu! je ne vous empêche pas de venir surveiller...

VAN-BETT.

A la bonne heure... j'aime mieux que vous m'invitiez vous-même.

BROWN.

Comment?...

VAN-BETT.

Ce n'est pas à cause du repas, vous pensez que j'ai mon dîner chez moi... et tout le monde sait que je me nourris parfaitement bien... A quelle heure le dîner?

BROWN, stupéfait.

A midi, monsieur le bourgmestre.

VAN-BETT.

C'est bon... J'y serai de bonne heure... Je veux surveiller depuis le commencement jusqu'à la fin. Qu'on ne se mette pas à table sans moi.

BROWN, à part.

Eh bien, il est sans façon!

VAN-BETT.

Qu'est-ce que j'aperçois... un seigneur?...

BROWN.

C'est un Anglais qui est déja venu visiter nos chantiers.

VAN-BETT, se redressant.

Un Anglais!... un milord, sans doute... et vous ne m'avez pas prévenu?... Diable! je vais lui faire les honneurs.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES; LORD SIMPLEY, vêtu simplement.

SIMPLEY, à Brown.

Bonjour, monsieur le maître; on m'a dit que je trouverais ici monsieur le bourgmestre.

VAN-BETT, saluant.

C'est moi, milord; désolé de n'avoir pas su plus tôt que votre grace...

SIMPLEY, à Brown.

Faites dire à mes gens, je vous prie, qu'ils peuvent reconduire ma voiture à l'hôtel.

VAN-BETT, à Brown.

Laissez-nous. (Brown sort.) Un hôtel, une voiture, il est clair que c'est un personnage qui mérite les plus grands égards.

## SCÈNE X.

LORD SIMPLEY, VAN-BETT.

VAN-BETT.

Que desirez-vous, milord? Faut-il vous conduire au port, à l'arsenal, aux galères? tout ce qui pourra vous être agréable...

SIMPLEY, mystérieusement.

Il faut m'écouter et me servir dans une recherche de la plus haute importance.

VAN-BETT.

Parlez... Une recherche, c'est mon fort...

SIMPLEY.

On peut se fier à vous?.... Vous êtes prudent... discret?...

VAN-BETT.

La discrétion même.

SIMPLEY.

Ce n'est pas le moment de vous expliquer les motifs qui me font agir... Plus tard vous saurez qui je suis... (Van-Bett va pour sortir, mais il revient vivement sur ses pas lorsque Simpley ajoute.) Il faut vous hâter... de me découvrir un jeune homme qui se cache à Sardam sous les habits de charpentier.

VAN-BETT, frappé.

Un jeune homme?... Attendez donc.

SIMPLEY.

Un Russe.

VAN-BETT.

Un étranger... qui se fait appeler Pierre?

SIMPLEY.

Précisément. Vous savez donc?

VAN-BETT, d'un air d'importance.

Si je le sais. Je guette depuis long-temps ce Pierre Flimann... Tout-à-l'heure encore j'ai reçu des instructions...

SIMPLEY.

C'est cela.

VAN-BETT, élevant la voix.

Vous entendez bien qu'en le voyant, il ne m'a pas fallu dix minutes pour dire: Voilà un gaillard qui...

SIMPLEY, saisissant sa main.

Chut!... pas d'indiscrétion.

VAN-BETT, cherchant à deviner.

Sans doute, il ne faut pas ébruiter des secrets de cette nature...

SIMPLEY.

Monsieur Van-Bett?

VAN-BETT.

Milord?

SIMPLEY.

Votre fortune est dans vos mains.

VAN-BETT.

Dans mes mains?...

SIMPLEY.

Sachez adroitement de Pierre... quels sont ses projets relativement à l'Angleterre... Donnez-moi ensuite les moyens de le voir, de l'entretenir sur ses intérêts et les nôtres...

VAN-BETT.

Pardon, ceci est pour mon instruction particulière... c'est toujours relativement à l'Angleterre?

SIMPLEY.

Certainement... deux mille guinées seront le prix de ce service.

VAN-BETT, à part.

Deux mille guinées!... pour causer avec Flimann.

SIMPLEY.

Il faut prendre garde sur-tout que l'ambassadeur de France ne nous prévienne.

VAN-BETT.

Ah! s'il s'en mêle aussi, l'ambassadeur de France?...

SIMPLEY.

Sans doute... Il est à Sardam, il le cherche, il le surveille...

VAN-BETT.

Ah! je conçois... l'ambassadeur de France... il paraît que... du moins ça me fait cet effet-là... il est possible que je me trompe... voudrait aussi faire en sorte.... (A part.) Je n'y entends plus rien.

SIMPLEY.

Ah çà, monsieur Van-Bett, vous vous chargez donc de conduire l'affaire?

VAN-BETT.

Cela va sans dire... je conduirai l'affaire... Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse... c'est de savoir au juste où et comment je conduirai l'affaire... parceque ensuite le reste marche tout seul.

SIMPLEY.

Il vous sera facile en causant avec lui de fixer tous vos doutes.

VAN-BETT.

C'est bien mon intention.

SIMPLEY.

Le temps me presse; où nous retrouverons-nous?

VAN-BETT.

Où?... A la grande taverne... Il y a une noce, notre homme y sera... Vous pourrez profiter de l'occasion.

SIMPLEY, riant.

A la taverne!... je le reconnais bien là... J'y viendrai déguisé, sans suite, pour écarter tout soupçon... Vous, mon cher bourgmestre, préparez-le à me recevoir.

VAN-BETT.

Oui, milord.

SIMPLEY remonte la scène, prend le bras de Van-Bett, redescend à droite et lui dit mystérieusement:

Vous sentez combien ce coup d'état est important?

VAN-BETT prête l'oreille pour en entendre davantage; Simpley ne disant plus rien, Van-Bett lui dit à l'oreille:

Milord, il devient important... par le fait même...

SIMPLEY.

Adieu. (A part en s'en allant.) Enfin ce czar mystérieux est découvert, et j'aurai la gloire de l'unir aux destins de l'Angleterre. (Avec intention.) Deux mille guinées...

VAN-BETT.

Milord, je le desire de tout mon cœur.

(Simpley sort.)

## SCÈNE XI.

VAN-BETT, seul.

Deux mille guinées!... Ce Flimann... qui diable est-ce donc? on le cherche, on le surveille... Il est clair que c'est un personnage de la plus haute distinction, ou quelque criminel d'état... (Apercevant Flimann.) Mais le voici, il m'en dira peut-être plus que ce lord mystérieux.

## SCÈNE XII.

VAN-BETT, FLIMANN.

FLIMANN, sans voir Van-Bett.

On va partir, et Maria n'arrive pas. (Il voit Van-Bett.) Ah! mon Dieu, encore ce bourgmestre!

VAN-BETT, d'un air riant.

Eh bien, mon cher Flimann?

FLIMANN, étonné.

Mon cher Flimann!...

VAN-BETT, à part.

Ce ton familier paraît lui déplaire, prenons-en vite un autre. (Haut.) Croyez, monsieur Flimann, que c'est pour me conformer à vos desseins, et ne pas trahir le secret qui vous retient à Sardam...

FLIMANN, à part.

Le secret!... il sait tout. (Haut.) Comment, monsieur le bourgmestre, vous êtes donc instruit?...

VAN-BETT, d'un air confiant.

Instruit!... Si je ne le suis pas, je dois l'être; ainsi il est inutile de feindre davantage.

FLIMANN.

Allons, puisqu'il n'y a plus moyen de l'éviter... Vous avez donc reçu des nouvelles du colonel?

VAN-BETT.

Du colonel? oui, oui. (A part.) Ah! notre Anglais est un colonel. (Touchant sa tête.) Comme tout cela se classe! (Haut.) Je suis prévenu des dangers que vous courez si l'ambassadeur de France vous découvre.

FLIMANN.

L'ambassadeur de Russie?

VAN-BETT.

Est-ce l'ambassadeur de Russie? Non, non, l'ambassadeur de France, j'ai bien entendu.

FLIMANN, à part.

Eh bien, est-ce qu'il serait aussi chargé de me faire arrêter?

VAN-BETT, d'un air important.

Mais ne craignez rien, le colonel anglais est ici.

FLIMANN.

Un colonel anglais, à présent!

VAN-BETT.

Si vos intérêts... car vous concevez parfaitement la chose?

FLIMANN.

Eh bien, non, c'est que je ne conçois pas.

VAN-BETT.

Pardonnez-moi, vous la concevez peut-être mieux que ceux qui ont l'air de concevoir, et qui... enfin si vos intérêts coïncident... avec ses intentions et ses projets... relativement à l'Angleterre... alors nous nous concertons... les mesures sont prises... et nous conduisons l'affaire à la satisfaction générale de toutes les parties.

FLIMANN.

Vous croyez donc que ça pourra s'arranger?

VAN-BETT.

Pas le moindre doute.

FLIMANN.

C'est que j'ai fait là un fier coup de tête! Quand je pense qu'à dix-neuf ans c'était fait.

VAN-BETT.

Oui, oui, c'était ce qui s'appelle un coup de tête. (A part.) Je ne sais pas ce qu'il a fait. (Haut.) Mais nous sommes là, et nous leur ripostons par un petit coup d'état.

FLIMANN.

En vérité!... Ah çà, vous allez m'expliquer...

VAN-BETT.

Ah bien! vous allez m'expliquer...

FLIMANN.

Non, c'est vous.

VAN-BETT.

Ah! c'est moi... c'est que je crains qu'on n'entende... voyez vous, monsieur Flimann, il paraît que dans l'origine... il y a eu... d'un côté... les difficultés... relativement à l'Angleterre... viennent probablement de ce que... au sujet du... et alors... je crois cependant qu'il serait plus sage d'attendre le colonel anglais... je pourrais omettre quelques détails importants.

FLIMANN.

Dites toujours.

VAN-BETT.

C'est inutile... d'ailleurs tout ce que je pourrais vous dire et rien ce serait absolument la même chose... vous allez le voir.

FLIMANN.

Le colonel?

VAN-BETT.

Oui, à la grande taverne; c'est moi qui vous ai ménagé cette entrevue.

FLIMANN.

Ah! monsieur Van-Bett, je n'oublierai jamais un pareil service, et ma reconnaissance...

VAN-BETT.

Chut! chut! ne parlons pas de cela... Plus tard, si vous croyez me devoir quelque chose, il sera toujours temps. Et moi, je serai toujours là... pour recevoir. (A part.) Allons, le voilà parfaitement préparé... Je ne sais pas encore au juste ce qu'il est... je n'en sais même rien du

tout... mais encore deux conversations comme celle-là, et je tiens le nœud de l'intrigue.

(Il sort.)

## SCÈNE XIII.

FLIMANN, seul.

Ma foi, je n'en reviens pas... ce bourgmestre est un brave homme... prendre si chaudement mes intérêts... Laissons-le faire... si ça peut s'arranger le verre à la main... Mais c'est Maria qui accourt de ce côté... et un jeune homme... Sans doute le Français de ce matin. Ah! corbleu !...

## SCÈNE XIV.

FLIMANN, un peu à l'écart; LE MARQUIS DE CHATEAUNEUF, MARIA.

(Le marquis est vêtu en simple officier français; il entre en poursuivant Maria.)

AIR : Disposez, monsieur Sans-Gêne.

LE MARQUIS.

Arrêtez, ma toute belle.

MARIA.

Je ne vous écoute pas...

LE MARQUIS.

Oh! je suivrai vos pas,
Ne vous montrez pas si rebelle...

MARIA.

Laissez-moi...

LE MARQUIS.

Je suis fidèle,
Et votre amant est absent;
Cessez d'être cruelle.

FLIMANN, se mettant entre eux.

Le v'là l'amant.

ENSEMBLE.

MARIA, souriant.

Notre galant
Est pris, vraiment;
L'aventure est cruelle;
Mais un amant
Prudent
Devrait sans cesse être présent;
Un amant
A toujours tort, quand
Il est absent.

FLIMANN, avec humeur.

Oui vraiment,
L'amant est présent!
L'aventure est cruelle;
Non, non, dorénavant,
Je ne resterai plus absent!
Non, non, non, vraiment,
Je ne serai plus absent.

LE MARQUIS, riant.

Eh quoi! vraiment,
C'est votre amant?
L'aventure est nouvelle;
Un amant
Plus prudent
Aurait dû demeurer absent;
Pour un moment
Que n'était-il absent!

FLIMANN, avec colère.

Oui, monsieur l'officier... c'est moi, Pierre Flimann...

MARIA.

Allons, ne vas-tu pas lui chercher querelle!... c'était pour plaisanter...

LE MARQUIS, à part.

Pierre!... ah parbleu! il serait plaisant qu'en courant après cette petite fille, j'eusse découvert le czar que je cherche depuis deux jours...

FLIMANN, à Maria qui lui parle.

Laissez donc... j'n'ai pas mes mains dans ma poche... J' saurai ben lui parler.

LE MARQUIS, à part.

Ce langage... ce n'est pas lui!

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE CZAR.

LE CZAR, entrant gaîment.

Eh bien! êtes-vous prêts, vous autres?... on va partir...

MARIA.

Ah! monsieur Pierre, vous venez à propos.

LE MARQUIS, à part.

Pierre!... ah! ah! ceci est différent!

LE CZAR.

Qu'y a-t-il donc?

MARIA.

Flimann qui veut se prendre de dispute avec ce jeune Français.

LE CZAR, regardant le marquis.

Un Français?

FLIMANN.

Je n'entends pas qu'il t'approche, moi...

LE MARQUIS, à part.

Ce regard vif... cette physionomie...

MARIA, à Flimann.

Tu es insupportable!...

FLIMANN.

Tant mieux, mamzelle.

LE MARQUIS, à part.

Voyons si je ne me trompe pas. (Haut.) Allons, mes bons amis, je ne veux pas être une cause de discorde entre vous... D'ailleurs je ne suis pas si coupable... je rencontre une personne charmante... je lui offre mon hommage, c'est tout naturel... elle me fuit, je m'élance sur ses traces, c'est dans l'ordre; je l'atteins, c'est la règle; je lui baise la main...

MARIA.

Ce n'est pas vrai, monsieur, j'ai retiré ma main.

LE CZAR.

Allons, il n'y a pas grand mal à tout cela...

LE MARQUIS.

Au surplus, monsieur Flimann, vous n'aurez pas long-temps à souffrir de ma présence, je pars à l'instant pour Riswick.

FLIMANN.

Bon voyage...

LE CZAR, intrigué.

Ah! vous êtes attaché à l'ambassadeur?

LE MARQUIS.

Oui; les négociations sont rompues, et nous allons nous séparer.

LE CZAR, vivement.

Les négociations rompues!

FLIMANN.

Que diable cela te fait-il?

LE CZAR.

Oh! rien du tout... mais je serais curieux de connaître la cause...

LE MARQUIS, avec intention.

Elle est publique.

LE CZAR.

Publique!

LE MARQUIS.

La défaite des armées russes.

LE CZAR, s'animant.

Comment?

LE MARQUIS.

Le czar est à deux doigts de sa perte.

LE CZAR.

Impossible!

FLIMANN.

J'en serais au désespoir!

LE MARQUIS, légèrement et avec intention.

La nouvelle est sûre... l'armée russe a été complètement battue par les Ottomans, le visir poursuit ses succès et marche sur Moscou...

LE CZAR, éclatant.

C'est faux!... c'est faux!... l'armée du czar s'est couverte de gloire; elle a vaincu les Turcs, et leur a enlevé Précop!

LE MARQUIS, bas et vivement.

Vous êtes le czar...

LE CZAR, surpris.

Moi!... (A part.) Ah! quelle école!...

LE MARQUIS, de même.

Je vous avais deviné, sire... (Avec respect.) Puis-je espérer que vous daignerez m'accorder une audience au nom de mon souverain?

LE CZAR.

Qui êtes-vous?

LE MARQUIS.

Le marquis de Châteauneuf, colonel de cavalerie, envoyé de Louis XIV.

(Le czar donne la main au marquis.)

MARIA, à Flimann.

Eh bien! les voilà les meilleurs amis du monde.

FLIMANN.

Ce diable de Michaloff a des secrets avec toute la terre.

LE CZAR, bas au marquis.

Monsieur le marquis, je serai enchanté de causer avec vous; et si une partie de taverne ne vous effraie pas?...

LE MARQUIS, riant.

De taverne!

LE CZAR.

Oui; c'est là que j'ai choisi ma salle d'audience; mais on n'y est reçu qu'avec le costume de buveur.

LE MARQUIS, riant.

Je vais prendre mon habit de réception.

LE CZAR, bas.

Chut! voici toute la noce.

VAN-BETT, en dehors.

Allons donc, allons donc, le dîner sera froid.

MARIA.

Mon oncle, est-ce qu'il est de la fête?

FLIMANN, la masquant.

Rassure-toi, il ne te verra pas.

(Il lui donne le bras. Le czar cause de l'autre côté avec le marquis. La noce arrive au milieu.)

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, VAN-BETT, BROWN, LES MARIÉS, OUVRIERS, PAYSANNES, MUSICIENS.

CHOEUR.

AIR: Fragment de Joconde.

Mes amis, pour un jour quittons l'ouvrage,
Écoutez le doux son du tambourin;
Au plaisir il nous engage,
Et qu'à son réveil, l'hymen,
Verre en main,
Nous retrouve encor demain.

BROWN.

C'est monsieur Van-Bett qui s'avance;
Du respect, et faisons silence
Devant la fleur des magistrats.

VAN-BETT, arrivant au milieu.

Voyons le menu du repas.
(Aux ouvriers.)
Mais paix là... paix là... silence!
C'est une affaire d'importance,
Que de lire un menu.

BROWN.

Silence!

(Pendant l'ensemble suivant, le czar et le marquis causent bas d'un côté, Maria et Flimann sont à l'autre extrémité. Van-Bett fait répéter le menu que lui remet Brown en ayant l'air de lire; ils sont tous deux au milieu, les ouvriers et les musiciens sont plus haut et garnissent les côtés.)

ENSEMBLE.

MARIA, bas à Flimann.

Mon ami, la prudence
Veut que je parte d'avance...
Si mon oncle me voyait!

FLIMANN.

Non, vraiment, pas d'imprudence,
Car ce jeune homme, en mon absence,
Voudra vous parler en secret;
Et cela seul nous brouillerait.

MARIA.

Quoi! cela seul nous brouillerait?

LE CZAR, au marquis.

Jusqu'à ce soir de la prudence,
Venez sans suite... et du silence;
Nous pourrons causer en secret.

LE MARQUIS, au czar.

Soyez certain de ma prudence,
(A part.)
Du succès je réponds d'avance;
Mon triomphe sera complet.

VAN-BETT, parcourant le menu avec Brown.

Pieds de moutons à la poulette...
Quatre jambons... du vin clairet;
Nous ne craindrons pas la disette,
Oh! le dîner sera parfait.

BROWN, suivant le menu avec Van-Bett.

Pieds de moutons à la poulette,
Et deux tonneaux de vin clairet...
Oh! la fête sera complète,
Et le dîner sera parfait.

LE CHOEUR, en partant.

Mes amis, pour un jour quittons l'ouvrage,
Écoutez le doux son du tambourin;
Au plaisir il nous engage,
Et qu'à son réveil, l'hymen,
Verre en main,
Nous retrouve encor demain.

(Pendant le chant, tout le monde se met en marche, les violons en tête; ensuite Van-Bett qui donne la main à la mariée, Brown les suit. Le czar et Flimann donnent le bras à Maria, qui se cache de son oncle; le marquis regarde ce tableau qui représente une marche de noce flamande.)

# ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur de la taverne; les trois premiers plans forment une espèce de hangar couvert, sous lequel sont disposés des tables et des tabourets; le reste du théâtre, jusqu'au fond, représente le jardin de la taverne.

## SCÈNE I.

LE CZAR, LEFORT, FLIMANN, OUVRIERS, etc.

(Au lever du rideau, on voit différents groupes de buveurs autour des tables; les uns fument, les autres jouent, d'autres dansent. Le czar, Lefort et Flimann sont assis à la même table à droite.)

AIR: Quel tapage effrayant (MICHEL ET CHRISTINE).

CHOEUR.

Buvons aux deux époux,
A leur ardeur fidèle!
Puisse un jour aussi doux
Luire bientôt pour nous!

FLIMANN, se levant, un verre à la main.

S'ils sont heureux,
En raison de not' zèle;
Que d'jours heureux
Je viens d'vider pour eux!
(Il boit.)

CHOEUR.

Buvons aux deux époux, etc.

FLIMANN, se levant avec inquiétude.

Je vous demande un peu ce que cette petite Maria est déja devenue!...
(Il va au fond.)

LEFORT, bas au czar.

Oui, sire, tout est disposé pour notre départ, les enrôlements sont terminés. Je n'attends plus que le capitaine danois et la frégate que j'ai frétée pour notre passage... Dès qu'elle sera entrée dans le port, un signal convenu doit m'en instruire.

LE CZAR.

Fort bien... mais j'attends ici l'envoyé de Louis XIV; et si je puis, avant mon départ, signer une alliance avec la France, j'aurai rempli le plus cher de mes desirs.

PLUSIEURS VOIX.

Hoé! de la bière... du punch!

(Flimann redescend; le marquis, vêtu en ouvrier hollandais, paraît au fond, et se promène en cherchant le czar des yeux.)

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, à part.

Quel tapage... quel chaos, bon Dieu!... L'aimable société pour un des premiers potentats de l'Europe!

LE CZAR, bas à Lefort.

C'est Châteauneuf! (Haut.) Par ici, camarade.

FLIMANN, s'avançant.

Encore un convive.

(Le marquis prend le tabouret de Flimann.)

LE MARQUIS, s'asseyant.

Salut, camarades.

FLIMANN.

Eh bien! il ne se gêne pas, celui-là. (Au marquis.) Dites donc, l'ami, c'est ma place.

LE MARQUIS, sans se déranger.

Oui... c'est pour cela que je la prends.

FLIMANN.

Corbleu!... je trouve bien extraordinaire...

LE MARQUIS.

Hein!

FLIMANN, l'envisageant et le reconnaissant.

Que... dans... une reunion... où l'on se présente... sans être invité... (A part.) Dieu me pardonne, c'est lui... c'est le Français de ce matin.

LEFORT.

Qu'as-tu donc? te voilà tout troublé.

FLIMANN.

Rien... rien.

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames.

De Maria, je le suppose,
Il guette en ce lieu le retour...
Mais, morbleu! nous verrons s'il ose,
Devant moi, lui parler d'amour!...
Faut ici du cœur et d' la tête...
Tâchons de n' pas être en défaut!
J' veux bien qu'il assiste à la fête,
Mais j' veux pas payer son écot.

LE CZAR, offrant un cigarre au marquis.

Allons, camarade, armez-vous.

LE MARQUIS, après avoir fait une petite grimace.

Volontiers. (A part.) Singulière manière d'entamer une négociation!

LE CZAR.

Et toi, Flimann, prends donc ta pipe.

FLIMANN, d'un ton glacial.

J'ai fumé.

LE CZAR, au marquis.

Un verre de rum?

LE MARQUIS.

De tout mon cœur.

LE CZAR.

Allons, Flimann, ton verre.

FLIMANN, du même ton.

J'ai pas soif.

LE CZAR.

J'allais te proposer la santé de Maria.

FLIMANN, de même.

Elle se porte bien et moi aussi.

LE CZAR.

Tu as de l'humeur?

FLIMANN, plus froid.

Moi?... pas du tout! Je suis venu ici pour m'amuser, et je m'amuse beaucoup.

LEFORT.

On ne s'en douterait pas.

LE CZAR, à voix basse, et présentant son verre.

Marquis, à la gloire de la France!

(Ils boivent.)

## SCÈNE III.

LES MÊMES; MARIA, en toilette.

AIR: Oui, le métier des armes (QUINZE ANS D'ABSENCE).

MARIA, à Flimann.

Me voilà sous les armes

FLIMANN.

Quell' toilette, bon Dieu!

LE MARQUIS.

Non, jamais tant de charmes
N'ont embelli ce lieu...

(Maria salue.)

FLIMANN, à part.

Que d'attraits, la coquette!...
J' suis perdu, je le voi;
S'il faut que la toilette
Tourne aussi contre moi!...

ENSEMBLE.

FLIMANN, à part.

Tenons-nous sous les armes!
Suis-je assez malheureux,
Il admire ses charmes;
Il n' la quitt' pas des yeux!
Que d'attraits, la coquette!...
J' suis perdu, je le voi,
S'il faut que la toilette
Tourne aussi contre moi.

MARIA.

Me voilà sous les armes,
Je me rends à vos vœux!
Mais pourquoi ces alarmes,
Ce courroux dans tes yeux?
Quel trouble t'inquiète
Et cause ton effroi?
Tu sais que ma toilette
N'est faite que pour toi.

LE MARQUIS, LE CZAR, LEFORT.

D'honneur, à tant de charmes,
Qui s'offrent à nos yeux,
Il faut rendre les armes,
Et fléchir devant eux.
Il n'est poins de coquette
Qui lui donne la loi;
Fille aussi joliette
Serait digne d'un roi.

FLIMANN, à Maria.

Et vous écoutez tous ces compliments! venez de ce côté, mamzelle.

(Il l'emmène loin du marquis.)

MARIA.

On m'a dit que vous me cherchiez, je suis vite accourue...

FLIMANN.

Vous ne pouviez pas venir plus mal-à-propos.

MARIA, piquée.

Vous êtes aimable!

FLIMANN.

J' suis... j' suis furieux.

MARIA, effrayée.

Est-ce que mon oncle n'est pas parti?

FLIMANN.

Parti, lui!... il est à boire avec le père Brown.

MARIA.

Tant mieux; il ne pensera pas à moi, et pourvu qu'il ne quitte pas sa table pendant la danse!

LE MARQUIS.

Ah! il serait affreux qu'il privât la fête de son plus bel ornement.

MARIA fait la révérence et fixe le marquis.

(Avec surprise.) Eh ! mais, c'est le jeune homme de tantôt... par quel hasard ?...

FLIMANN.

Un hasard ! c'est bien un fait exprès, mamzelle... mais je ne vous perds pas de vue, vous ne danserez pas avec lui, ou je me fâche, et nous ne serons pas à la noce !...

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, BROWN.

BROWN, aux jeunes gens.

Allons, jeunes gens... on va danser dans le grand salon... l'humidité du jardin est dangereuse pour de jeunes mariés.

(Les jeunes gens sortent en courant.)

MARIA.

Dites-moi, monsieur Brown, mon oncle est toujours là ?

BROWN.

Ne m'en parlez pas !... il s'est invité pour maintenir le bon ordre, et il crie plus haut que tout le monde... et puis il paraît occupé d'une affaire... je crois qu'il guette quelqu'un.

MARIA.

Là... il aura appris que je venais au bal... ah ! mon Dieu ! je l'entends. (Maria se cache derrière Flimann pour ne pas être vue.)

## SCÈNE V.

LES MÊMES, VAN-BETT.

VAN-BETT, à la cantonade.

C'est bon, c'est bon... vous me ferez votre rapport demain !

BROWN.

Qu'y a-t-il, monsieur le bourgmestre ?

VAN-BETT.

Mon imbécile de secrétaire qui vient me relancer jusqu'ici, et me rompre la tête de prisonniers qui ont profité de mon absence pour s'échapper du bagne.

BROWN.

Ah ! diable !

VAN-BETT.

AIR : Un homme pour faire un tableau.

C'est une misère... voilà
Plus de cent fois que ça m'arrive ;
Je ne comprends rien à cela ;
Ma surveillance est très active.

BROWN.

Sans doute on les retrouvera.

VAN-BETT.

Oh ! c'est ma moindre inquiétude,
Et chacun d'eux me reviendra
Par la force de l'habitude.

LE CZAR, bas à Lefort.

Cours t'assurer si les nouvelles que nous attendons de Moscou sont arrivées.

LEFORT.

Il suffit.

(Il sort. Maria s'échappe en même temps sans être vue de Van-Bett.)

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, à l'exception de LEFORT et de MARIA.

FLIMANN, s'apercevant de la sortie de Maria.

Eh bien !

(Il va pour sortir, Van-Bett l'arrête.)

VAN-BETT.

Ne vous impatientez pas, monsieur Flimann... (à voix basse.) votre milord ne peut pas tarder.

(Flimann remonte la scène.)

BROWN, riant.

Monsieur Flimann !... vous le traitez bien respectueusement ? un garçon charpentier...

VAN-BETT, d'un air suffisant.

Un garçon charpentier... c'est ça... êtes-vous bien sûr que ce soit un garçon charpentier ?

BROWN.

Comment ?

VAN-BETT, avec un air mystérieux.

Chut ! (A voix basse.) Ce Flimann n'est pas ce qu'il paraît...

BROWN.

Vous le connaissez ?

VAN-BETT.

Belle demande !...puisque c'est moi qui ai découvert... la chose.

BROWN.

Ah ! vous avez découvert ?

VAN-BETT, de même.

La chose... monsieur Brown, retenez bien ce que je vais vous dire... ce Flimann est un prince à qui l'on rendra bientôt les plus grands honneurs. (Brown ôte son chapeau avec respect. Van-Bett le lui remet.) Attendez donc... ou un coquin que l'on pendra avant trois jours.

BROWN.

Qu'est-ce que vous dites donc ? un prince ou un coquin ?...

VAN-BETT.

C'est l'un ou l'autre... et je suis prêt à tout... d'un côté... le petit cachot que je viens de faire remettre à neuf... de l'autre, une harangue superbe... vous savez, celle que j'ai prononcée à l'avènement de notre stathouder, et qui commence par : Quel beau jour que celui !... Vous concevez... Quel beau jour que celui !...

BROWN.

Qui luit.

VAN-BETT.

Y a-t-il : Qui luit ?... Oui, je me le rappelle...

Quel beau jour que celui qui luit!... Ces choses-là vont à tout le monde.

(Van-Bett, apercevant lord Simpley, fait ranger précipitamment Brown.)

## SCÈNE VII.

LES MÊMES; LORD SIMPLEY, vêtu en ouvrier hollandais.

VAN-BETT, allant au-devant de Simpley.

Ah! milord, mille pardons de n'avoir pas été au-devant de vous.

SIMPLEY, bas.

Silence!... je ne suis pas milord ici.

VAN-BETT, à voix basse.

C'est juste; ici, il n'y a plus de milord... j'entends parfaitement. (Lui montrant Flimann, qui est assis à la table.) Voici notre homme... je l'ai interrogé adroitement, il est tout disposé à vous accueillir.

SIMPLEY, bas.

Vous êtes bien sûr que c'est lui?

VAN-BETT.

Que c'est lui?... oh! très sûr... vous allez voir vous-même. (A Flimann.) Monsieur Flimann...

FLIMANN.

Monsieur le bourgmestre...

VAN-BETT, bas à Simpley.

Vous voyez que c'est lui. (A Flimann.) Voici la personne... pour l'affaire... en question.

FLIMANN, étonné.

Quelle affaire?

VAN-BETT, bas.

Relativement à l'Angleterre.

FLIMANN, allant à Simpley.

Ah! je sais ce que c'est. (Au lord.) Monsieur, je suis bien flatté... mais on pourrait nous entendre, plaçons-nous à cette table.

SIMPLEY, respectueusement.

Je suis à vos ordres.

(Flimann et Simpley vont s'attabler à droite.)

VAN-BETT, bas à Brown.

A vos ordres... hem!... vous l'entendez?

BROWN.

Qu'est-ce que cela signifie?

VAN-BETT.

Cela signifie... que... d'après... relativement... cela signifie qu'il est à ses ordres.

BROWN.

Au surplus, je suis bien bon de m'occuper des affaires des autres, quand la noce demande tous mes soins!

VAN-BETT.

C'est cela, laissez-nous.

FLIMANN, appelant.

Hoé, garçon! du rum... des verres.

LE CZAR, de l'autre côté.

Du papier, de l'encre, du papier.

(On apporte ce qu'ils demandent. Brown et les garçons sortent.)

## SCÈNE VIII.

LE CZAR et LE MARQUIS, à la table à gauche; LORD SIMPLEY, VAN-BETT, FLIMANN, à l'autre table en face.

VAN-BETT, s'asseyant.

Moi, je ne demande qu'une chose, c'est que nous parlions à cœur ouvert.

SIMPLEY, très respectueusement et debout.

C'est bien mon intention.

FLIMANN, s'asseyant ainsi que Van-Bett.

Moi aussi, il n'y a pas de sacrifice que je ne fasse pour être tranquille.

SIMPLEY, regardant la table où est le czar.

Je crains qu'un indiscret...

FLIMANN.

Rapport à eux... Oh! ne faites pas attention, ce sont deux ivrognes, dont l'un est mon ami intime.

(Simpley s'assied.)

AIR du Renégat.

LE CZAR, au marquis.

Voyons les bases du traité.

LE MARQUIS, regardant l'autre table.

Mais ces messieurs... je les redoute...

LE CZAR, regardant.

Flimann qui boit... en vérité,
Je ne crains pas qu'il nous écoute...

LE MARQUIS, à part, reconnaissant Simpley.

Dieu! lord Simpley... je le vois, en secret,
Auprès du czar... Il suit le même objet!...

ENSEMBLE.

SIMPLEY, à part.

Conduisons-nous avec adresse,
Je serai fier de mon talent;
Si je puis, grace à ma finesse,
Terminer cet acte important,
On le devrait à mon talent.

FLIMANN, à part.

Conduisons-nous avec adresse,
Il faut se montrer très prudent;
Et sans y mettre de finesse,
N'agissons pas légèrement. (*bis.*)

VAN-BETT, à part.

Conduisons nous avec adresse,
Il faut être ici clairvoyant...
Je vais enfin, par ma finesse,
Savoir ce secret important...
Je devrai tout à mon talent.

LE CZAR.

En pareil cas, jamais d'adresse,
Moi j'agis toujours franchement;
Il faut que la délicatesse
L'emporte ici sur le talent! (*bis.*)

LE MARQUIS, à part.

Conduisons-nous avec adresse,
Je serai fier de mon talent;
Si je puis, malgré sa finesse,

Lui ravir l'honneur qu'il attend !
Le trait, vraiment, serait piquant.

SIMPLEY, à Flimann, debout et découvert.

Je me flatte que votre majesté... entend assez ses vrais intérêts...

(Van-Bett recule son tabouret en regardant Flimann.)

FLIMANN, étonné et debout.

A qui parlez-vous donc, s'il vous plaît?

SIMPLEY.

Ah! pardon... j'oubliais... monsieur Pierre.

FLIMANN.

Bah! pas plus de monsieur que de majesté. (A Van-Bett.) Venez donc... il était déja là-bas... lui..

SIMPLEY, d'un air d'intelligence.

J'entends.

VAN-BETT, se rapprochant.

C'est clair... aussi, je disais votre majesté... Ces grands seigneurs, ça ne leur coûte rien.

FLIMANN.

Monsieur Van-Bett dit que vous êtes...

SIMPLEY.

Envoyé de l'Angleterre.

FLIMANN.

De l'Angleterre ou d'un autre, ça m'est égal, pourvu que vous ayez un moyen de me tirer d'embarras.

SIMPLEY.

Un moyen sûr de vous faire triompher, si vous adoptez le projet dont j'ai déja rédigé quelques articles.

FLIMANN.

Je l'adopte.

VAN-BETT.

Il l'adopte... ainsi voilà déja une bonne avance... Voyons les articles. (A part.) Je finirai peut-être par accrocher quelque chose.

LE CZAR, au marquis.

Oui, marquis, si vous avez des pouvoirs assez étendus, je signerai le traité avant mon départ pour Moscou.

LE MARQUIS, tirant un papier.

Vous allez en juger, sire.

(Il lui donne un papier que le czar lit.)

AIR du vaudeville de la Somnambule.

SIMPLEY, à Flimann.

Vous le voyez, de servir l'Angleterre
En ce moment tout vous fait une loi.

FLIMANN.

Qui, moi, servir?... je renonce à la guerre.

VAN-BETT.

Je vous l'ai dit... il pense comme moi.

FLIMANN.

Je ne suis point d'une humeur vagabonde,
Et le repos a pour moi des attraits.
Que tous les rois se disputent le monde,
Avec chacun, moi, je veux vivre en paix.

SIMPLEY.

J'entends... vous voulez être neutre?

FLIMANN.

Neutre... c'est ça.

VAN-BETT, buvant.

La plus grande neutralité... Je connais les intentions de monsieur Flimann.

SIMPLEY.

C'est tout ce que nous demandons; et à ce prix, le roi, mon maître, répond de vous et de la Russie...

FLIMANN.

De moi, d'abord; on verra après pour le reste.

AIR de Lantara.

LE CZAR, au marquis après lui avoir remis un papier.

Ce traité doit vous satisfaire.

LE MARQUIS.

Ah! sire, il comble mon espoir.

LE CZAR, prenant une plume.

Je signe une paix aussi chère...

LE MARQUIS.

Quoi! sur-le-champ?

LE CZAR.

C'est mon devoir.
De deux pays elle comble l'espoir!
Un souverain saisit l'instant propice,
Le bien qu'il veut doit se faire soudain;
Et c'est, hélas! quand il faut qu'il punisse,
Qu'il doit toujours remettre au lendemain.

(Ils se remettent à causer et se lèvent.)

FLIMANN, à Simpley.

Ah çà, prenez garde de vous tromper... mettez neutre.

VAN-BETT.

Vous avez eu la complaisance de mettre neutre?

SIMPLEY, présentant le papier.

Vous n'avez qu'à lire.

VAN-BETT.

Je m'en rapporte à vous.

FLIMANN, prenant le papier.

C'est inutile; je veux lire moi-même, et dans ce moment-ci ça m'est impossible, il faut que je consulte un ami sûr qui lit ordinairement pour moi.

SIMPLEY, à part.

L'amiral Lefort est à Sardam; c'est lui qu'il veut consulter.

FLIMANN, se levant et remontant la scène.

Je m'en vais payer le garçon.

VAN-BETT, se lève aussi, Simpley l'imite.

C'est une bonne idée. Il paraît que c'est une affaire terminée?

SIMPLEY, bas et rapidement à Van-Bett.

Monsieur Van-Bett, je suis au comble de la joie! ce soir vous aurez les deux mille guinées.

VAN-BETT.

Milord, je suis à vos ordres. (A part.) Si je sais comment j'ai gagné cet argent!

SIMPLEY, de même.

Ne le perdons pas de vue, et il ne peut nous

échapper. Vous comprenez? que personne ne puisse lui parler.

VAN-BETT.

Eh bien! mais, milord... je puis le faire mettre au cachot.

SIMPLEY.

Hein!... perdez-vous la raison?

VAN-BETT, étourdi.

Ce n'est pas ça, je me trompe, j'ai mes prisonniers dans la tête.

SIMPLEY, remontant vers le fond.

Des égards... le plus grand respect...

VAN-BETT.

Cela va sans dire. (A part.) Avec ça je ne sais pas si c'est une idée; mais il me semble que c'est un peu moins clair qu'auparavant; mais c'est égal, je débrouillerai ce mystère ou j'y perdrai mon latin.

(On voit quelques personnes courir vers le fond avec un air d'effroi.)

VAN-BETT, remontant aussi.

Qu'est-ce que c'est? une dispute!

(Il sort par le fond.)

## SCÈNE IX.

LES MÊMES; LEFORT, entrant vivement.

LEFORT, bas au czar, qui est à causer avec le marquis.

Ah! sire, je vous l'avais prédit, tout est perdu. (Rapidement.) Le courrier du gouverneur de Moscou vient de me remettre ses dépêches; l'ancien parti de la princesse Sophie s'est réveillé tout-à-coup, le corps entier des Strélitz est soulevé.

LE CZAR, se levant vivement.

Les perfides! Partons, Lefort, partons à l'instant même.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, BROWN, VAN-BETT, revenant avec plusieurs personnes de la noce.

BROWN.

Ah! mon Dieu, mon Dieu, en voici bien d'une autre! Tout le village est en combustion.

VAN-BETT, le suivant.

Comment, le feu a pris au village?... Il faut rassembler tous les seaux... Marchons.

BROWN.

Eh! non, ce n'est pas cela... les faubourgs sont occupés par la milice bourgeoise... On parle de complots, de personnes suspectes que l'on veut arrêter sur-le-champ. Cette taverne est cernée de tous côtés.

LE CZAR.

Cernée de tous côtés!

BROWN.

Personne ne peut sortir.

LEFORT, bas au czar.

Comment faire?

LE CZAR, vivement.

Nous allons voir, morbleu! si l'on osera...

VAN-BETT.

Certainement, nous allons voir. Il est inouï qu'on se permette à mon insu...

BROWN.

Ils ne vous laisseront pas sortir.

VAN-BETT.

Qu'est-ce que vous dites?... Ah! bien, il serait joli celui-là!... me retenir... moi, la première autorité de Sardam!

BROWN.

Voilà l'officier qui les commande.

VAN-BETT.

Un officier?... vous ne me disiez pas qu'il y avait un officier.

LE CZAR, bas à Lefort.

Quel embarras! et comment en sortir sans me faire connaître?

FLIMANN, à part.

Je ne l'échapperai pas, c'est sûr.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES; UN OFFICIER suivi de QUATRE SOLDATS; MARIA, LES JEUNES FILLES.

L'OFFICIER, s'avançant.

Le bourgmestre de Sardam?

VAN-BETT, avec force.

C'est moi. (Enflant la voix.) C'est moi, monsieur, et je suis fort étonné que sans me prévenir...

L'OFFICIER.

Je me suis présenté trois fois chez vous, monsieur le bourgmestre, pour vous notifier les ordres dont je suis porteur. Ne vous ayant pas rencontré, j'ai dû suivre les instructions qui m'ont été données.

VAN-BETT.

Ah! diable... c'est différent si vous avez des instructions. (Aux ouvriers.) S'il a des instructions, en effet...

LE CZAR.

Des instructions... et de qui?...

BROWN.

Oui, de qui?

VAN-BETT.

Ah! c'est cela, de qui a-t-il des instructions?... il n'a peut-être pas plus d'instructions que moi. (A l'officier.) Vous entendez bien, monsieur, qu'un bourgmestre n'accorde pas sa confiance sans voir de ses propres yeux...

L'OFFICIER.

C'est trop juste. (Il présente un papier à Van-Bett.) Voici l'ordre de leurs seigneuries.

VAN-BETT, tournant la tête.

Je vous écoute, monsieur... article par article.

L'OFFICIER, insistant.

Voici l'ordre de leurs seigneuries.

VAN-BETT, après avoir regardé le cachet

Il a des instructions.

L'OFFICIER.

Les magistrats d'Amsterdam, instruits que, depuis quelque mois, des étrangers parcouraient les chantiers de la Hollande et leur enlevaient un grand nombre d'ouvriers et de matelots, ont résolu d'arrêter ces embauchages multipliés.

LEFORT, au czar.

Ceci nous regarde.

VAN-BETT, avec surprise.

Comment, on a eu l'audace de faire... de ces sortes de choses-là!... Mais les bourgmestres de Hollande ne savent donc pas leur affaire!... ah! je réponds bien qu'à Sardam...

L'OFFICIER.

C'est à Sardam précisément que le plus grand nombre d'enrôlements se sont faits.

VAN-BETT, stupéfait.

Hein!... à Sardam?... mais alors, messieurs, suis-je bourgmestre, ou ne le suis-je pas?... si je suis bourgmestre, je dois savoir quelque chose... et je ne sais rien... de rien.

L'OFFICIER.

L'ordre porte que tout étranger trouvé sur notre territoire sans autorisation soit arrêté et détenu.

VAN-BETT.

Arrêté et détenu... c'est bien le moins.

L'OFFICIER.

En conséquence j'ai fait cerner par mes troupes tous les endroits publics.

VAN-BETT.

A merveille... je n'aurais pas mieux fait...

LEFORT, bas au czar.

Comment nous tirer de là?...

LE CZAR, bas.

Morbleu! l'aventure est piquante.

LE MARQUIS, bas.

Il faut couper les oreilles à ce faquin de bourgmestre.

VAN-BETT.

Un moment... ne nous pressons pas... je crois, monsieur l'officier... que sans sortir d'ici nous trouverons notre affaire... j'ai des soupçons depuis ce matin.

L'OFFICIER.

Des soupçons?...

VAN-BETT.

Oui; je vois cinq à six figures qui me sont inconnues... ça doit être des embaucheurs.

BROWN.

Comment, monsieur le bourgmestre...

VAN-BETT, élevant la voix.

Silence! (Au marquis.) Voyons, toi qui fais le ricaneur, quel motif t'amène à Sardam?... qui es-tu?

LE MARQUIS.

Le marquis de Châteauneuf, envoyé de sa majesté le roi de France et de Navarre.

VAN-BETT, étonné.

Envoyé de sa majesté! ah!... mon Dieu!... je tombe bien pour le premier!... Mille pardons, monseigneur; ce n'était pas à vous que je m'adressais, c'était à celui-ci... (Montrant Lefort.) Qui es-tu, toi qui chuchottes toujours avec ce grand?... toi... l'habit brun... qui es-tu?

LEFORT.

L'amiral Lefort, ambassadeur du czar de toutes les Russies.

VAN-BETT, plus étonné.

Un amiral!... un amiral!... Je vous demande bien pardon, excellence; mais quand on est à la tête d'une administration comme celle-ci... (Apercevant lord Simpley.) Ah! je tiens l'embaucheur... oui, parbleu!... il a voulu m'embaucher moi-même, en me faisant un tas de contes... il m'a même offert de l'argent... deux mille guinées!... et jusqu'à présent je n'ai pas encore vu de quelle couleur... Il a eu des conférences avec cet autre fripon. (Il désigne Flimann.) Qui es-tu, toi, voyons?

SIMPLEY.

Lord Simpley, envoyé de sa majesté britannique.

VAN-BETT, confondu.

Allons... on me demande des embaucheurs... et je ne trouve que des seigneurs.... des milords... voilà une taverne qui n'est pas trop mal composée... il paraît que tout le corps diplomatique s'y est donné rendez-vous.

L'OFFICIER, à Van-Bett.

Je vous fais mon compliment, monsieur le bourgmestre, vous êtes parfaitement instruit.

VAN-BETT.

Attendez... J'y suis... oui, ventrebleu!... Ce Pierre Flimann, ce Pierre Michaloff... Arrêtez-moi ces deux hommes-là...

FLIMANN.

Moi?

VAN-BETT.

Vous-même.

BROWN.

Vous extravaguez!

VAN-BETT, désignant Flimann.

Arrêtez-moi cet homme-là.

SIMPLEY, bas à Van-Bett.

Que faites-vous? c'est le czar.

VAN-BETT, confondu.

Lui?... Oh! alors... (Montrant le czar.) Arrêtez-moi celui-ci.

LE MARQUIS, bas à Van-Bett.

Que faites-vous? c'est le czar.

VAN-BETT, hors de lui.

Lui? Ah çà, laissez-moi donc tranquille... ils seraient tous czars, maintenant, si je les écoutais... ils se sont donné le mot.... Eh bien, ambassadeurs, souverains, matelots, danseurs, buveurs, fumeurs, arrêtez-moi tout le monde... J'y verrai plus clair demain matin.

LE CZAR, vivement.

Le premier qui approche...

VAN-BETT.

Tu te révoltes?... Attends, attends. (A l'officier.) Faites avancer vos gardes. (Criant.) Que chacun arrête son homme; moi, je m'empare du plus mutin.

(Il va sur le czar.)

LE CZAR, le repoussant avec force.

Va-t'en au diable!

(Van-Bett tombe dans les bras de Brown.)

VAN-BETT.

Oh! le scélérat!... Oser lever la main sur un bourgmestre!... Tu seras pendu le premier. Balayez-moi toute cette canaille-là, et sur-tout n'oubliez pas le coquin qui m'a donné le coup de poing.

LEFORT, couvrant le czar de son corps, et montrant son cordon bleu qui est caché sous son habit.

Arrêtez! respectez les jours de mon maître!

LE CZAR.

Lefort!

SIMPLEY, frappant du pied.

Lefort! son maître! damnation!... c'est le czar!

TOUS.

Le czar!

LEFORT, avec force.

Lui-même.

CHOEUR.

AIR: C'est notre ami Blondel.

Eh quoi! le czar parmi nous?
Ah! quel jour heureux pour nous!
Tombons tous à ses genoux,
A ses genoux.

(Ils s'inclinent autour de lui.)

LE CZAR, gaîment.

Allons, je vois qu'il n'est plus possible de garder l'incognito. (Aux ouvriers.) Mes amis, que mon nouveau nom ne vous effraie pas, je serai toujours Pierre Michaloff, votre compagnon de travail, de plaisirs, qui veut assurer le bonheur de tous ses camarades de Sardam.

FLIMANN, hors de lui.

Ah! mon Dieu!... comment, c'est toi... pardon... (Reculant. Le czar lui tend la main.) Oh! que je suis content... Michaloff, mon meilleur ami, qui se trouve empereur!

SIMPLEY, à Van-Bett, lui montrant Flimann.

Que diable aussi veniez-vous me dire?...

VAN-BETT.

Laissez-moi donc tranquille, c'est vous au contraire qui êtes venu m'embrouiller... Parbleu! si vous m'aviez demandé le czar, je vous aurais dit tout de suite... voilà... Il est clair qu'il ne faut que cinq minutes d'attention pour voir que voilà sa majesté... D'abord je l'aurais reconnue rien qu'au coup de poing... J'ai bien vu que ça ne partait pas d'une main ordinaire. (Se tournant humblement vers le czar.) Sire, sire, quel beau jour que celui...!

LE CZAR.

C'est assez, monsieur le bourgmestre.

VAN-BETT.

Non, sire, ce n'est pas assez. Quel beau jour que celui... qui luit!... Puisque vous le voulez, je n'en dirai pas davantage. Il faut que toute la ville vienne vous rendre les hommages.

LE CZAR.

Miséricorde! toute la ville!... Je pars à l'instant. (A lord Simpley.) Lord Simpley, un traité d'alliance est signé entre la France et la Russie; que le roi, votre maître, accède aux propositions faites à Riswick, et la paix est conclue. (A Maria.) Petite Maria, je ne vous oublie pas, vous épouserez Flimann.

MARIA.

Est-il possible?

VAN-BETT.

Quoi! sire, un garçon charpentier?...

LE CZAR.

Je l'emmène avec moi, et je le mets à la tête de mes chantiers sur la Newa.

FLIMANN.

Sur la Newa? mais n'y a pas une chaloupe.

LE CZAR.

Dans dix ans on y verra la capitale de la Russie.

VAN-BETT.

C'est d'y mettre les ouvriers le plus tôt possible.

CHOEUR.

AIR: Il est, je le parie (du BAL CHAMPÊTRE).

Guidés par son génie,
Allons, bravant les flots,
Enrichir sa patrie
Des fruits de nos travaux.

FLIMANN, au public.

Dans ce voyage
Nous n'doutons un naufrage;
Un seul coup de vent
Renverse un bâtiment!
Mais souvent...
Votre indulgence enchaîne
Les vents, les ouragans;
Vous seuls pouvez sans peine
Nous donner le beau temps.

CHOEUR.

Votre indulgence enchaîne, etc.

FIN DU BOURGMESTRE DE SARDAM.

PARIS.—IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ, n° 4, boulevart d'Enfer.

# ZAMPA,

OU

# LA FIANCÉE DE MARBRE,

OPÉRA COMIQUE EN TROIS ACTES,

PAROLES DE M. MÉLESVILLE,

MUSIQUE DE M. HÉROLD;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 3 mai 1831.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

ZAMPA, corsaire..... M. Chollet.
Alphonse DE MONZA, officier sicilien..... M. Moreau-Sainti.
CAMILLE, fille de Lugano..... Mme Casimir.
Daniel CAPUZZI, contre-maître de Zampa... M. Féréol.
RITTA..... Mme Boulanger.
DANDOLO..... M. Juliet.
Une statue de femme.
Marins, Soldats, Paysans.
Jeunes Gens, jeunes Siciliennes.

La scène se passe près de Melazzo, en Sicile, dans le seizième siècle.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle gothique. Quelques statues garnissent les niches pratiquées entre les croisées ; la première, sur le devant de la scène et à gauche du spectateur, est une statue de femme, en marbre blanc, vêtue d'une longue robe et coiffée d'un voile retombant en arrière ; au-dessous, sur une table de marbre noir, on lit ces mots : Alice de Manfredi. 1604. Priez pour elle. A droite, une longue table massive et des tabourets sculptés en chêne. Les portes du fond s'ouvrent sur une galerie.

### SCÈNE I.

CAMILLE, RITTA ; jeunes Siciliennes, Valets *.

(Au lever du rideau, la table est couverte de fleurs, d'ajustements, que les jeunes filles se partagent. Camille leur montre les corbeilles que portent les valets, et les invite à choisir ce qui leur plaît. Elle est assise près de la table.)

INTRODUCTION.

CHOEUR.

Dans ses présents, que de magnificence !
Que le futur est aimable et galant !

Voyez, voyez, quelle élégance,
Quel goût dans cet ajustement !

LES JEUNES FILLES.

Et tout cela, c'est pour nous ?

CAMILLE, souriant.

Oui vraiment.

RITTA, montrant les corbeilles.

Ce n'est pas tout, mesdemoiselles,
Regardez, regardez encor...
Avec ces parures nouvelles,
Chacune aura sa croix en or !

LES JEUNES FILLES, avec joie.

Une croix en or !

CHOEUR.

Dans ses présents, que de magnificence !
Que le futur est aimable et galant !

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier occupe la gauche du spectateur.

Voyez, voyez, quelle élégance!
D'honneur, c'est un mari charmant!

(Pendant qu'elles essaient les écharpes, les rézilles, Camille se lève et regarde au fond avec impatience.)

CAMILLE.

Il ne vient pas, et cependant
De notre hymen bientôt voici l'heureux moment!

AIR.

A ce bonheur suprême,
Je n'ose ajouter foi,
Lorsque celui que j'aime
N'est pas auprès de moi.

Idole de mon père,
A mes vœux il souscrit;
L'époux que je préfère
Est celui qu'il choisit...
Que puis-je craindre encore?
Je l'ignore...
Mais je gémis,
Et me dis:

A ce bonheur suprême,
Je n'ose ajouter foi,
Lorsque celui que j'aime
N'est pas auprès de moi.

Mais, quand je vois Alphonse,
Quel changement soudain!
Sa présence m'annonce
Un plus heureux destin!
Son regard me rassure,
L'ivresse la plus pure
Succède à mon effroi!

A ce bonheur suprême,
Alors, j'ajoute foi,
Dès que celui que j'aime
Se trouve près de moi.

RITTA, qui vers la fin de l'air a regardé au fond.

Calmez-vous, je l'entends!
Le voici, précédé de tous nos jeunes gens!

## SCÈNE II.

ALPHONSE, en costume de cavalier: JEUNES GENS en habits de fête; LES MÊMES.

CHOEUR.

Enfants de la Sicile,
Sur la gondole agile
Embarquez-vous;
Venez à la chapelle,
Priez pour la plus belle
Et son époux!

CAMILLE.

Alphonse!

ALPHONSE, courant à elle.

O ma chère Camille!
Le voilà donc ce jour, si long-temps attendu!
De l'éclat dont il brille
Que mon cœur est ému!

COUPLETS.

I.

Mes bons amis, partagez mon ivresse;
Dans ces atours qu'on vous offre en mon nom,
Du peu que j'ai je vous fais l'abandon!
Ai-je besoin d'avoir d'autre richesse...

(Montrant Camille.)

Puisque aujourd'hui
Je deviens son mari?

II.

Être heureux seul, ne saurait me suffire...
Vous soupirez, fillettes de quinze ans?
Rassurez-vous, car à tous mes présents
J'en veux joindre un que votre cœur desire...
Je veux aussi
Vous donner un mari.

LES JEUNES FILLES.

Un mari!

LES GARÇONS, s'avançant.

Un mari!

CHOEUR.

Dans ses présents que de magnificence!
Que le futur est aimable et galant!
Je sens que je l'aime d'avance;
Vraiment, c'est un époux charmant!

RITTA, aux jeunes gens.

Mais voici l'heure qui s'avance,
A la chapelle, attendez-nous.

CHOEUR, s'éloignant.

Dans ses présents, que de magnificence!...
Allons prier pour ces époux.

(Ils sortent.)

## SCÈNE III.

RITTA, CAMILLE, ALPHONSE.

RITTA, les regardant s'éloigner.

Quel coup d'œil! quelle belle noce!

CAMILLE, souriant.

Beaucoup trop belle; je suis sûre que ce pauvre Alphonse s'est ruiné.

ALPHONSE, gaîment.

Moi? ce serait difficile! Un petit officier, un simple lieutenant!... Mais avec votre père, chère Camille, il n'y a pas moyen d'être économe!... « Mon ami, me dit-il chaque « jour, n'épargne pas l'argent; te voilà le gen- « dre du riche Lugano, du premier négo- « ciant de la Sicile; ne crains pas de vider mes « coffres. Dieu merci, ils sont inépuisables, « comme ma tendresse pour mes enfants. »

CAMILLE, avec tendresse.

Ah! je le reconnais là!

RITTA.

C'est vrai qu'il a plus de sequins à lui seul que toute la république de Venise; sans compter des terres, des châteaux... Tenez, il vient encore d'acheter celui-ci pour les nouveaux mariés; si ce n'est pas superbe!..

ALPHONSE.

C'est justement cette grande fortune qui me désole.

RITTA.

Ça vous fait peur? un militaire! ils en viennent à bout bien vite cependant!

ALPHONSE, à Camille.

Moi qui n'ai rien que mon épée !

CAMILLE.

Encore de l'orgueil ! c'est fort mal, monsieur ; nous reprocher nos richesses, comme si c'était notre faute ! Est-ce que je vous reproche les services que vous nous avez rendus, moi ? Est-ce qu'en sauvant mon père des mains des brigands du Val-Démoné, vous ne m'avez pas donné mille fois plus que je ne puis vous offrir ?

RITTA.

Certainement ; il faut se faire une raison. Le seigneur Lugano vous en laissera bien d'autres ; car, à son âge, il se donne un mal ! Ce matin encore, avant le jour, n'était-il pas sur sa tartane pour aller au-devant de ce riche convoi qu'il attend de Smyrne ?

CAMILLE, vivement.

Comment, Ritta, tu l'as laissé partir ?

ALPHONSE.

Au moment de notre mariage ?

RITTA.

Soyez tranquilles ; il sera revenu pour la cérémonie ; il n'y a plus de danger, maintenant que ce fameux corsaire, ce terrible Zampa, est arrêté.

CAMILLE.

Mais en est-on bien sûr ?

ALPHONSE.

Oh ! cette fois, la nouvelle est certaine. Surpris dans une des îles Lipari, qui lui servait de refuge, il a été conduit dans les prisons de Melazzo, à deux lieues d'ici. (Montrant des papiers.) Je viens même de recevoir du conseil de Messine la sentence qui le condamne, avec son signalement, pour faire constater l'identité.

RITTA, joignant les mains.

Sainte Marie ! le signalement d'un pareil monstre... Vous avez osé le lire, monsieur Alphonse ?

ALPHONSE, parcourant le signalement.

Et je t'assure que, s'il ressemble à son portrait, ce doit être un fort beau garçon.

RITTA.

Quel blasphème ! un beau garçon ! Un vrai Satan échappé de l'Etna avec sa bande de réprouvés...

CAMILLE.

Qui depuis quinze ans dévaste toute l'Italie...

RITTA.

Ne vit que de pillage, rançonne les hommes, séduit les femmes, enlève les filles !.. Il ne peut pas ressembler à un chrétien !

ALPHONSE, souriant.

Tu lui en veux beaucoup, ma bonne Ritta ?

RITTA.

Ce n'est pas sans raison ! Il est cause que je suis veuve, monsieur, et à trente ans cela ne se pardonne pas. (Essuyant une larme.) Pauvre Daniel Capuzzi ! un brave pêcheur de la côte de Gênes ! un si bon mari que je trouvais toujours là, quand je voulais gronder, et qui a disparu au bout de six mois de ménage, quand je commençais à m'y habituer ! C'est bien cruel ! il aura été jeté à la mer par ces mécréants !

ALPHONSE.

Je ne puis le croire. Ce Zampa, dit-on, ne manque pas de générosité, et dernièrement encore il a refusé sa grace pour ne point livrer ses compagnons.

RITTA.

Sa grace !...

ALPHONSE.

Sans doute ! dans un moment de guerre, son audace, ses talents pouvaient être fort utiles.

RITTA.

Par exemple, si on osait la lui accorder !...

CAMILLE, émue.

Ah ! je vous en prie, ne parlons plus de cet homme ; son nom seul me fait trembler.

RITTA.

C'est juste ; il faut être charitable, et, puisqu'il va être pendu, on peut lui pardonner. (A Camille.) Je cours surveiller les préparatifs du banquet. (A Alphonse.) Vous, monsieur l'officier, pour hâter le retour du seigneur Lugano, adressez une petite prière à la patronne du pays, (montrant la statue.) à la bonne Alice Manfredi ; elle ne vous refusera pas.

(Elle sort par la gauche.)

## SCÈNE IV.

### CAMILLE, ALPHONSE.

ALPHONSE, étonné, regardant la statue.

Alice Manfredi !

CAMILLE.

Qu'avez-vous donc, Alphonse ?

ALPHONSE.

Quel nom vient-elle de prononcer ?

CAMILLE.

Eh ! mais, celui de cette statue ; d'une jeune fille qui repose là, et que tout le canton révère comme une sainte ; vous devez connaître cette histoire ?...

ALP

Non, je vous jure ! Retenu à Messine par mon service, je n'avais jamais vu ce château, et j'ignore complètement... De grace, dites-moi tout ce que vous en savez.

CAMILLE.

Mais quel intérêt ?...

ALPHONSE.

Je vous l'expliquerai.

CAMILLE.

Cela se borne à bien peu de chose. Cette pauvre fille vivait ici, il y a une douzaine d'années, inconnue, séparée du monde, en proie au plus profond chagrin. Son seul bonheur était de partager sa fortune avec tous ceux qui l'entouraient : aussi ces braves gens la regardent en-

core comme leur ange gardien, et jamais un pêcheur ne s'embarque sans se recommander à sainte Alice! Ce n'est qu'à sa mort qu'on a connu ses malheurs. Il y a même là-dessus une complainte que chantent les jeunes filles... Attendez...je ne sais si je m'en souviendrai.

ALPHONSE.

Ah! je vous écoute!...

CAMILLE.

COMPLAINTE.

D'une haute naissance,
Belle comme à seize ans,
Alice, dans Florence,
Charmait tous les amants.
A seize ans, comment faire
Pour défendre son cœur?
Un seul parvint à plaire,
Et c'était un trompeur!...
(Se tournant vers la statue.)
(Prière.)
D'un pareil maléfice,
Sainte Alice!
Préservez-nous,
Nous prierons Dieu pour vous!

Flattant sa confiance,
Le traître, avant l'hymen,
Lui ravit l'innocence,
Et disparaît soudain.
*Il reviendra*, dit-elle...
Mais, ô funeste erreur!
Jamais près de sa belle
Ne revint le trompeur!
(Prière.)
D'un pareil maléfice,
Sainte Alice!
Préservez-nous,
Nous prierons Dieu pour vous!

ALPHONSE, parlant.

Eh bien! qu'est-elle devenue? continuez, de grace...

CAMILLE.

Hélas! sur ce rivage,
Alice vint mourir...
(Montrant la statue.)
Et cette froide image
Semble toujours gémir!
Quand, la nuit, on l'assure,
Le vent gronde en fureur,
Ce marbre encor murmure
Et nomme le trompeur!...
(Prière.)
Ah! soyez-nous propice,
Sainte Alice!
Veillez sur nous,
Nous prierons Dieu pour vous!

ALPHONSE.

C'est bien elle!

CAMILLE, remarquant son trouble.

Comme ce récit vous a ému!

ALPHONSE.

Vous n'en serez pas surprise, quand vous saurez que ce séducteur, qui a causé la mort de la pauvre Alice... c'était mon frère!

CAMILLE.

Votre frère!...

ALPHONSE.

Oui; ce comte de Monza, dont je vous ai parlé quelquefois, et qui a rempli l'Italie du bruit de ses désordres. Plus jeune que lui, élevé loin de Florence, je n'ai pu le connaître; je crois même que ses traits n'ont jamais frappé mes regards; mais je n'ai point oublié que je lui dois mes malheurs! Lié avec de jeunes débauchés qui faisaient gloire de porter le déshonneur dans toutes les familles, ne connaissant aucun frein, il dissipa les biens de mon père, força ce noble vieillard de chercher une autre patrie, de quitter un nom que l'indignation générale poursuivait, et termina, dit-on, son sort en Espagne, dans les prisons de l'inquisition! Jugez si la vue de cette statue a dû me troubler!

CAMILLE.

Eh! pourquoi?... Ne craignez-vous pas qu'elle venge sur vous les crimes de votre frère!

ALPHONSE, souriant.

Non; mais, dussiez-vous rire de ma faiblesse, j'avoue que l'idée d'habiter ce château me cause quelque émotion.

CAMILLE, regardant la statue.

Et moi, je suis sûre, au contraire, qu'Alice nous protègera... elle n'en veut qu'aux amants parjures, et j'espère bien, monsieur, que vous n'aurez rien à en redouter?

ALPHONSE, vivement.

Ah! jamais! (Se remettant.) Vous avez raison, Camille; le bonheur qui m'attend doit dissiper ces tristes souvenirs, et je ne veux plus songer qu'à mon amour.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, RITTA.

RITTA.

Eh vite! eh vite! on demande monsieur Alphonse.

ALPHONSE.

Qui donc?

RITTA.

Un homme à cheval, qui prétend qu'une troupe brillante de cavaliers vous attend dans le bois de Citronniers.

ALPHONSE.

Ah!...ce sont mes camarades, les officiers du vice-roi, que j'ai invités et qui n'osent se présenter sans moi! je cours au-devant d'eux.

CAMILLE.

Ne soyez pas long-temps.

ALPHONSE, lui baisant la main.

Dans cinq minutes je reviens auprès de vous.

(Il sort à droite.)

## SCÈNE VI.

### CAMILLE, RITTA.

RITTA, ouvrant les corbeilles qui sont sur la table.

A merveille! cela nous donnera le temps de nous occuper de la toilette de la mariée.

CAMILLE, s'asseyant.

On ne voit pas encore la tartane de mon père?

RITTA.

Non, madame.

CAMILLE.

Comme je vais le gronder de s'être fait attendre!... Dépêche-toi donc, Ritta!

RITTA, préparant le voile.

On se perd au milieu de toutes ces belles choses.

CAMILLE.

Choisis ce qu'il y a de plus simple.

RITTA.

Pour que le seigneur Lugano se fâche? lui qui est si fier de sa fille!... Non pas, s'il vous plaît; il faut vous résigner à être éblouissante.

CAMILLE.

Et à périr d'ennui!

RITTA, arrangeant la coiffure.

Dame! on ne se marie pas tous les jours! c'est un si beau moment! cette foule qui se presse pour voir la mariée, les cris de joie, le son des cloches... A propos, je ne les ai pas entendues de la matinée! Que fait donc Dandolo, le sonneur de la paroisse?

CAMILLE.

Ne l'a-t-on pas envoyée à Melazzo chercher le curé?

RITTA.

Il devrait être revenu, il est parti à quatre heures du matin; il se sera amusé en route.. Ah! bien, lui qui me fait la cour et qui veut remplacer ce pauvre Daniel, s'il n'est pas plus exact que cela, nous ne pourrons pas nous entendre.

CAMILLE, se levant.

Écoute, voici quelqu'un...

RITTA, regardant au fond.

C'est lui! c'est Dandolo!... ah! mon Dieu! comme il est pâle!

## SCÈNE VII.

### RITTA, DANDOLO, CAMILLE.

(Dandolo, pâle, et regardant toujours derrière lui comme s'il était poursuivi.)

TRIO.

RITTA.

Qu'as-tu donc?...

DANDOLO, tremblant.

Parlez bas!

CAMILLLE.

Quel effroi!

DANDOLO.

Parlez bas!
Ne le voyez-vous pas?
Je le crois toujours sur mes pas!

ENSEMBLE.

DANDOLO, CAMILLE, RITTA.

DANDOLO, troublé comme s'il parlait à quelqu'un qui le menace.)

Pardon!... pardon!...
Qui, moi? vous offenser! Non, non!...
Épargnez un pauvre garçon!...

CAMILLE.

Mais qu'a-t-il donc?...
Pauvre garçon... réponds-nous donc!...
Aurait-il perdu la raison?

RITTA.

Mais qu'a-t-il donc?...
Maudit poltron... réponds-nous donc!...
Aurait-il perdu la raison?

CAMILLE.

Mais d'où reviens-tu?...

DANDOLO.

Je n'en sais rien...

CAMILLE.

Qui t'a fait peur?

DANDOLO, soupirant.

Je le sais bien...
Tenez, là bas...
Voyez-vous pas,
Ce long manteau,
Ce grand chapeau,
Et ce regard étincelant?...
J'en ai la fièvre, assurément!

RITTA.

Il perd la tête, assurément!
Mais parle... ou je te punirai.
As tu vu le curé?

DANDOLO, regardant toujours de côté.

Non!...

CAMILLE.

Non...! mais, pour aller chez lui,
N'étais-tu pas parti?

DANDOLO.

Oui!...

RITTA.

Oui...
As-tu fait ta commission?

DANDOLO.

Non!

CAMILLE.

Non!...
Eh! qui t'empêchait?

DANDOLO, prêt à parler.

C'est...

RITTA.

C'est?...

CAMILLE.

C'est?...

DANDOLO.

C'est...

(Faisant un saut de côté.)

Parlez bas, parlez bas !
Ne le voyez-vous pas ?
Je le crois toujours sur mes pas !

ENSEMBLE.

DANDOLO, CAMILLE, RITTA.

DANDOLO, troublé.

Pardon, pardon...
Qui, moi ? vous offenser ! Non, non !...
Épargnez un pauvre garçon !...

CAMILLE.

Mais qu'a-t-il donc ?...
Pauvre garçon... réponds-nous donc !...
Aurait-il perdu la raison ?

RITTA.

Mais qu'as-tu donc ?...
Maudit poltron !... réponds-nous donc !...
Aurait-il perdu la raison ?

RITTA, avec impatience.

Ah çà, veux-tu bien t'expliquer plus clairement. Pourquoi ne ramènes-tu pas le curé?... réponds vite, ou je te donne ton congé, et jamais tu ne m'épouseras.

DANDOLO.

Dieux ! madame Ritta, vous allez me faire commettre quelque imprudence ! mais, puisque vous le voulez, ainsi que mademoiselle...

CAMILLE.

Eh ! mais, sans doute, tu nous fais mourir.

DANDOLO.

Vous saurez que j'avais pris ce matin par le Val-Démoné, pour arriver plus vite ; je chantais pour me tenir compagnie, parce qu'il faisait à peine jour, lorsqu'au détour de la Roche-Blanche je vois devant moi un grand diable qui m'arrête brusquement en me disant : *Où vas-tu, imbécile ?...*

RITTA.

C'était un de tes amis ?

DANDOLO.

Je l'ai cru d'abord, et je m'apprêtais à lui ôter mon chapeau... mais je me suis mis à trembler si fort, que je n'ai jamais pu le trouver.

RITTA.

Poltron ! trembler devant un homme seul !

DANDOLO.

Du tout ; c'est qu'il n'était pas seul... Il avait avec lui un sabre et quatre pistolets.

CAMILLE.

O ciel !

DANDOLO.

*Où vas-tu ?* qu'il me répète d'une voix de tonnerre. — *Chercher le curé de Melazzo*, que je lui réponds de l'air le plus agréable que je peux. — *Pour marier la fille du riche Lugano?* qu'il me dit ; *c'est inutile, le curé est malade, il n'ira pas.*

CAMILLE.

Est-il possible ?

DANDOLO.

*Alors*, que je reprends, *je m'en retourne bien vite, car on m'attend au château. — Pour sonner cette fête?* dit-il ; *si tu t'en avises, c'est ton enterrement que tu auras sonné.*

RITTA.

Ton enterrement !

DANDOLO.

Je vous demande ! à vingt-deux ans si c'est proposable !... *Du reste*, ajoute-t-il, *ce mariage ne se fera pas ; je ne le veux pas.*

CAMILLE et RITTA.

Comment ?

DANDOLO, continuant.

*Ainsi ta commission est faite ; pas un mot, sinon*, dit-il en me montrant ses pistolets, *mes amis ont le bras long, et tu aurais de leurs nouvelles. Va-t'en !* Ça, je ne me le suis pas fait dire deux fois ! je me suis mis à courir, et j'étais si troublé, que j'ai manqué me jeter à la mer, croyant suivre la grande route.

RITTA.

Sainte Vierge ! qu'est-ce que cela signifie ?

CAMILLE, à elle-même.

Ce mariage ne se fera pas !.. Quel est donc cet homme ?

RITTA.

De quoi se mêle-t-il ?... Je parie que c'est un conte que Dandolo a fait pour épargner ses jambes ?

DANDOLO.

Un conte !... si on peut dire... Tenez, je crois le voir encore ! il est sorti d'un petit enfoncement, (montrant une voûte à droite.) à-peu-près comme celui-ci.... et...(l'apercevant et balbutiant.) ah !... ah ! mon Dieu !... c'est encore lui !...

CAMILLE et RITTA, effrayées.

Qui donc ?

DANDOLO, le montrant en tremblant et gagnant la gauche.

L'homme au manteau... regardez !

## SCÈNE VIII.

DANDOLO, RITTA, CAMILLE, UN INCONNU.

(Il est enveloppé d'un long manteau rouge et la tête ouverte d'un chapeau gris orné d'une plume noire. Il entre par la droite, et reste appuyé sur le dos du fauteuil qui est près de la table, les yeux toujours fixés sur Camille.)

QUATUOR.

ENSEMBLE.

CAMILLE, RITTA, DANDOLO, L'INCONNU.

CAMILLE, RITTA, DANDOLO, à mi-voix.

Le voilà !... que mon ame est émue !
Son regard a doublé mon effroi !

L'INCONNU, à part.

La voilà! quelle ivresse inconnue!...
Je respire, elle est là... je la voi!...

L'INCONNU, s'avançant.

Quand de l'hymen on prépare les fêtes,
Ma présence, ici, vous surprend?

CAMILLE, le regardant avec crainte.

J'ignore qui vous êtes!
Mais, si je crois ce qu'on m'apprend,
Pour renverser le bonheur qui m'attend,
Un mot de vous pourrait suffire!...

L'INCONNU, lentement.

Je l'ai dit : cet hymen ne saurait s'accomplir...

CAMILLE et RITTA.

Grands dieux!...

L'INCONNU.

Et selon mon desir!
Vous-même allez le rompre...

CAMILLE.

O ciel! qu'osez-vous dire?

DANDOLO, à part.

Voilà qu'il commence déja!

CAMILLE.

Mais de quel droit?...

L'INCONNU, lui montrant une lettre.

Ceci vous l'apprendra!

(Camille prend le papier avec étonnement et semble craindre de l'ouvrir.)

ENSEMBLE.

DANDOLO, L'INCONNU, CAMILLE, RITTA.

DANDOLO, tremblant.

Le voilà... je le voi...
La frayeur me talonne
Dès qu'il est près de moi!
Et le diable en personne
Me causerait, je croi,
Moins d'effroi!

L'INCONNU, à part.

Dans mes sens quelle ivressse inconnue!...
Je respire... elle est là : je la voi!

CAMILLE, RITTA.

Près de lui, que mon ame est émue?
Le bonheur semble fuir loin de moi!

(A la fin de cet ensemble, l'inconnu fait signe à Ritta et à Dandolo de s'éloigner; ils obéissent et se retirent de côté; Camille et l'inconnu restent au milieu du théâtre. Pendant ce mouvement, Camille a ouvert la lettre.)

CAMILLE.

Qu'ai-je vu?...

L'INCONNU, bas.

De la prudence!

CAMILLE, d'une voix étouffée.

La main de mon père...

L'INCONNU.

Silence!

CAMILLE, lisant.

« Captif sur les vaisseaux du terrible Zampa!
« Du plus cruel destin rien ne me sauvera.

(S'interrompant.)

« Si mes trésors... » Quoi!... ce Zampa,
Qu'on croyait arrêté!...

L'INCONNU, souriant.

L'on vous trompa.

CAMILLE.

Comment?...

L'INCONNU.

Il est devant vous. Le voilà!...

CAMILLE, voulant fuir.

Dieux!...

ZAMPA, l'arrêtant et continuant à voix basse.

A vous seule je me confie,
Dans vos mains je remets mon sort.
Si par vous je perdais la vie,
Songez-y... votre père est mort!
Sur mon navire, dès demain,
Si je ne parais pas, son supplice est certain!

ENSEMBLE.

ZAMPA, CAMILLE, DANDOLO, RITTA.

ZAMPA, à part.

Ma faiblesse m'étonne...
Près de tout obtenir;
La force m'abandonne,
Quand je la vois souffrir!

CAMILLE, éperdue.

Je frémis!... je frissonne!...
Ah! comment le fléchir!
La force m'abandonne,
Et je me sens mourir!

DANDOLO et RITTA.

Je frémis!... je frissonne!...
Que veut-il obtenir?...
La force m'abandonne,
Et je me sens mourir!

CAMILLE, d'une voix suppliante.

Écoutez ma prière!
Ah! rendez-moi mon père...

ZAMPA.

Il me faut sa rançon!

CAMILLE.

Eh bien, qu'exige-t-on?
Que voulez-vous?
Nos biens?.. prenez-les tous!
Nos diamants?... de l'or?...

ZAMPA, la regardant avec amour.

Ah!... cent fois plus encor!...

CAMILLE, avec crainte.

Eh! quoi donc?...

ZAMPA, après un silence.

J'irai vous l'apprendre.
Je vous verrai quand vous pourrez m'entendre;
Mais suspendez tous ces apprêts joyeux...

CAMILLE, tremblant.

Comment?...

ZAMPA.

Il le faut! je le veux.

CAMILLE, d'une voix mourante.

J'obéis!...

RITTA, s'approchant.

Qu'avez-vous?

CAMILLE, prenant sa main et voulant l'entraîner.

Ote-moi de ses yeux!...

ENSEMBLE.

CAMILLE, éperdue.

Je frémis!... je frissonne!...
Ah! comment le fléchir? etc.

DANDOLO et RITTA.

Je frémis!... je frissonne!...
Que veut-il obtenir? etc.

ZAMPA.

Ma faiblesse m'étonne, etc.

(Camille et Ritta sortent en jetant des regards effrayés sur Zampa; celui-ci en remontant la scène barre le passage à Dandolo, qui est de l'autre côté et qui se trouve forcé de rester.)

## SCÈNE IX.

ZAMPA, DANDOLO.

DANDOLO, à part.

Allons, elles me laissent seul avec ce maudit homme!

ZAMPA, regardant Camille sortir.

Maintenant je lui défie de m'échapper.

(Il jette son manteau de côté et va s'asseoir dans un fauteuil à gauche.)

DANDOLO, à part.

Eh bien! il se met à son aise!

ZAMPA, l'apercevant au moment où il va pour s'esquiver.

Ah! ah! c'est toi, que j'ai rencontré ce matin?

DANDOLO, d'un air agréable.

Oui, c'est moi qui ai eu... ce plaisir-là.

ZAMPA.

C'est bien: fais-nous préparer des appartements pour moi et ma suite.

DANDOLO, à part.

Sa suite! Ah çà, c'est donc un seigneur! il a un drôle d'habit de voyage! (Haut.) Comme ça, vous restez quelque temps avec nous?

ZAMPA.

C'est possible. Une affaire imprévue retient Lugano loin d'ici; comme nous sommes d'anciens amis, il m'a offert sa maison, que j'ai acceptée sans façon.

DANDOLO, se rassurant, à part.

Ah! c'est un ami! c'est différent. (Haut.) Il paraît que vous n'avez pas apporté de trop bonnes nouvelles?

ZAMPA, d'un air léger.

Oui, il y a du changement; mais tout cela s'arrangera. (Se levant.) Il est fort bien, ce château, et le pays paraît charmant. Y a-t-il quelque chose à voir dans les environs?

DANDOLO.

Ah dame! si vous voyagez pour votre agrément, vous ne pouvez pas mieux tomber. L'Etna commence à jeter des flammes, et demain tout le canton se rassemble pour voir pendre le fameux Zampa... ça sera très beau!...

ZAMPA, négligemment.

Zampa!... un pirate?

DANDOLO.

Oui, un misérable.

ZAMPA.

J'en ai entendu parler... Ah! on le pend? C'est bien fait, c'est un maladroit; pourquoi se laisse-t-il prendre? Ah çà, je tombe de fatigue; que l'on me serve des rafraîchissements, une collation, et sur-tout les meilleurs vins de la cave de notre hôte.

DANDOLO.

Combien de couverts?

ZAMPA.

Une vingtaine.

DANDOLO, étonné.

Hein!

ZAMPA.

Tu hésites, je crois? Va consulter ta maîtresse, tu verras si l'on me refuse rien. Ah! n'oublie pas le Chypre, je n'en bois jamais d'autre.

DANDOLO, stupéfait.

Allons prendre les ordres de mamzelle; décidément c'est un ami, car il s'empare de tout.

(Il sort.)

## SCÈNE X.

ZAMPA, puis DANIEL.

ZAMPA.

Il est parti! (Allant vers la droite.) Hé! mon digne contre-maître Daniel, es-tu là?

DANIEL, paraissant à droite.

Depuis une heure, par saint Michel!

ZAMPA.

Où sont nos hommes?

DANIEL.

Dans le jardin.

ZAMPA.

La galère capitane?

DANIEL.

Elle s'éloigne de la côte avec notre prisonnier, le vieux Lugano.

ZAMPA.

A-t-on des nouvelles du jeune homme?

DANIEL.

L'amoureux? Il doit être en sûreté. Pippo s'était chargé de l'attirer dans le bois de Citronniers.

ZAMPA.

Vivat! nous voilà maîtres du terrain. Eh bien! mon vieux loup de mer, tu vois qu'avec de l'audace rien n'est impossible.

DANIEL, d'un air contrit.

C'est égal, c'est tenter le ciel qui n'est déjà pas trop bien disposé pour nous, quoique je

ne passe pas un jour sans lui demander pardon de nos fautes, parceque pour être corsaire on n'est ni juif, ni sarrasin.

ZAMPA.

Ah! voilà mon cafard! il volerait son père et croirait tout racheter avec quelques patenôtres. De quoi te plains-tu? est-ce que l'état n'est pas bon?

DANIEL.

Je ne dis pas; l'état est assez lucratif, grace aux tempêtes et à saint Nicolas; mais il est dur de l'exercer avec des enragés qui n'ont ni foi ni loi, qui ne croient à rien, et vous dépouillent un honnête homme sans s'imposer seulement la plus petite pénitence! Moi, je n'y manque jamais; au moins ça se compense, et, quand on réglera mon compte (levant les yeux au ciel.), j'espère bien me trouver en avance.

ZAMPA, riant.

Est-il fripon dans l'ame! il veut même voler sa place en paradis!

DANIEL.

Ah! je vous en prie, ne plaisantez pas là-dessus, capitaine. Voyons, prenons vite la rançon du vieux Lugano, et au large.

ZAMPA.

Non pas, j'ai changé d'idée.

DANIEL.

Comment?

ZAMPA.

Nous restons ici.

DANIEL, étonné.

Dans ce château?

ZAMPA.

Jusqu'à demain.

DANIEL.

Y pensez-vous, bonté divine! et si l'on vous reconnaissait?...

ZAMPA.

Il n'y a pas de danger; ils me croient encore entre quatre murailles; comme si je restais jamais plus de deux heures en prison! et quand ils s'apercevront de mon évasion, je serai l'époux de la séduisante Camille.

DANIEL.

Son époux!... qu'est-ce que vous dites?

ZAMPA.

Oui, je vais me marier...

DANIEL.

Encore! pour quinze jours, comme à votre ordinaire!

ZAMPA.

C'est le seul moyen de nous assurer la fortune immense du vieux Lugano; d'ailleurs la petite est charmante, j'en suis amoureux fou.

DANIEL.

Et vous croyez qu'elle consentira?

ZAMPA.

Sans hésiter. A propos, comme je veux que nous paraissions avec pompe, tu feras venir ces riches habits qui nous ont servi à mon dernier mariage à Venise.

DANIEL, se désolant.

Allons, voilà les sottises qui vont recommencer. J'ai toujours dit que les femmes nous perdraient!

ZAMPA, gaiment.

Que veux-tu? c'est ma seule passion! ce sont elles qui ont décidé mon sort. Dans ce monde où je devais vivre, il y a une foule d'usages ridicules; toujours des obstacles! Des pères, des frères qui se fâchent... il faut être fidèle ou n'en tromper qu'une à-la-fois; ça vous fait perdre un temps! (Avec enthousiasme.) Ah! la vie est trop courte pour toutes ces entraves! Sur mon vaisseau, du moins, point d'autre loi que ma volonté; mon royaume est par-tout où je suis le plus fort, et toutes les femmes m'appartiennent.

DANIEL.

Eh! qu'est-ce que vous en ferez, bon Dieu! je n'en ai jamais eu qu'une seule; c'était la mienne; je l'ai quittée, et je ne crains qu'une chose, c'est que le ciel ne me la rende. Tenez, capitaine, votre amour sera cause que nous serons pendus.

ZAMPA, froidement.

C'est mon affaire.

DANIEL.

C'est aussi un peu la nôtre.

ZAMPA.

Je réponds de tout, te dis-je, et j'ai déjà pris mes mesures... Piétro est-il parti pour Messine?

DANIEL.

Il ne voulait pas y aller.

ZAMPA.

Comment, morbleu!... depuis quand me désobéit-on?

DANIEL.

Il voulait savoir ce que c'était que cette lettre au vice-roi...

ZAMPA.

Et tu ne lui as pas cassé la tête de ma part?

DANIEL.

Je lui ai dit que ça ne pouvait pas lui manquer, s'il osait vous le demander... il s'est décidé à partir.

ZAMPA.

A la bonne heure! je n'aime pas les curieux, et le premier... (On entend un coup de canon très éloigné.) Qu'est-ce que cela?

DANIEL.

Le signal convenu: la galère est à l'ancre, à trois lieues de la côte.

ZAMPA.

Et nous pouvons donner cette nuit à la joie!... Appelle nos amis, la consigne est levée.

(Daniel s'approche du fond, prend un petit cor suspendu à son cou et en sonne légèrement. La nuit commence à venir.)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES ; PLUSIEURS MARINS DE L'ÉQUIPAGE, arrivant mystérieusement par la droite.

FINAL.

CHOEUR, à mi-voix.

Au signal qui s'est fait entendre,
Tu nous vois soudain accourir ;
Nul de nous ne se fait attendre
Pour le combat ou le plaisir !

ZAMPA.

Tout seconde notre desir !
Amis, je n'ai fait que paraître,
De ce château je suis le maître !

CHOEUR.

De ce château te voilà maître ?

ZAMPA.

Je n'ai qu'un mot à prononcer,
Aussitôt près de moi chacun va s'empresser.

CHOEUR.

Vraiment ?...

ZAMPA.

Vous allez voir... Vous avez faim, peut-être ?

DANIEL.

Toujours.

ZAMPA.

Et soif ?...

DANIEL.

A faire plaisir !

ZAMPA, élevant la voix.

Qu'on se dépêche de servir !

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, DES VALETS ET DES JEUNES FILLES.

(Ils placent sur la table une riche collation avec des verres, des flacons et des flambeaux. Ils entrent par la gauche.)

CHOEUR de valets et jeunes filles.

Au signal qui s'est fait entendre,
Vous nous voyez tous accourir ;
A vos ordres faut-il se rendre,
Nous sommes prêts à vous servir !

CHOEUR des marins, à part.

D'honneur, je n'y puis rien comprendre...
Quel repas à nous vient s'offrir !
Dès que sa voix se fait entendre,
Chacun accourt pour obéir !

ZAMPA, leur faisant signe de se retirer.

C'est bien, éloignez-vous !

CHOEUR de valets et jeunes filles.

Éloignons-nous,
Mais qu'un signal se fasse entendre,
Vous nous verrez tous accourir ;
A vos ordres faut-il se rendre,
Nous sommes prêts à vous servir !

(Ils sortent.)

## SCÈNE XIII.

ZAMPA, DANIEL, LES MARINS.

ZAMPA, gaîment.

A table !...

(Ils s'élancent tous à table et se placent avec désordre : quelques uns restent debout. Zampa se met sur le fauteuil qui est au bout de la table, et Daniel sur un tabouret à l'autre extrémité.)

CHOEUR, vif et bruyant.

Au plaisir, à la folie,
Consacrons tous nos instants ;
Le plaisir dans cette vie
Fuit sur les ailes du Temps.

DANIEL, assis vis-à-vis de Zampa.

Quel vin !...

PREMIER MATELOT.

Quel repas !...

DEUXIÈME MATELOT.

Quelle aubaine !

CHOEUR.

A la santé du capitaine !

ZAMPA.

C'est un à-compte, car demain
A ma noce je vous convie...

CHOEUR.

Nous acceptons !

PREMIER MATELOT.

Avec de pareil vin,
Je marierais... Rome avec la Turquie !

DANIEL.

Messieurs, pas de propos impie.

ZAMPA, déja échauffé.

Au diable, le Caton !
Pour t'égayer, écoute ma chanson !

PREMIER COUPLET.

Que la vague écumante
Me lance vers les cieux ;
Que l'onde mugissante
S'entr'ouvre sous mes yeux !
Nargue du vent et de l'orage,
Quand d'aussi bon vin
Mon verre est plein...
Buvons, car peut-être un naufrage
Finira demain
Notre destin !

CHOEUR, trinquant.

Nargue du vent et de l'orage, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

ZAMPA.

Que loin de moi, ma belle
Fasse un nouveau serment ;
Que son cœur infidèle
Tourne comme le vent !
Nargue d'un cœur faux et volage,
Quand d'aussi bon vin
Mon verre est plein...
Buvons, car peut-être un naufrage
Finira demain
Notre destin !

CHŒUR, trinquant.

Nargue d'un cœur faux et volage, etc.

(Daniel, qui s'est levé comme pour fuir ces propos, va s'asseoir dans un fauteuil à gauche, et se trouve près de la statue d'Alice dont il lit l'inscription en tremblant.)

DANIEL, reculant vers Zampa.

Dieux ! quel objet s'offre à ma vue !

ZAMPA, assis.

Quoi donc ?

DANIEL.

Cette statue !...

ZAMPA.

Eh bien ?

DANIEL.

Alice Maufredi...
Dont l'amour par vous fut trahi !
La voici...

ZAMPA, la regardant.

Eh bien ! une image de pierre
Te fait trembler !

DANIEL.

C'est que sur vous
Elle semble jeter un regard de colère ;
D'une autre vous voulez être l'heureux époux...
Les morts, dit-on, sont très jaloux.

ZAMPA, se levant, en riant.

Tu crois ?

DANIEL, l'arrêtant.

Qu'allez-vous faire ?

ZAMPA, de même.

Eh ! mais... apaiser sa colère !

DANIEL.

O ciel ! quel caprice nouveau !
Le Chypre a troublé son cerveau...
Je m'attache à vos pas.

CHŒUR, l'excitant en riant.

Il n'ira pas ! il n'ose pas !

DANIEL.

Craignez d'attirer le tonnerre...

CHŒUR, se moquant de Daniel.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

ZAMPA, le repoussant.

Laisse-moi !...
(Il s'avance vers la statue.)
De mon manque de foi
Ton ombre est courroucée.
Belle Alice, pardonne-moi,
Ma faute peut être effacée...
Accepte cet anneau, deviens ma fiancée...
Jusqu'à demain, je suis à toi.
(Il met au doigt de la statue une riche bague.)

DANIEL, dans un coin.

Quel sacrilège !

ZAMPA, souriant.

Eh bien ! regarde-moi...
Ton effroi s'est-il dissipé ?
La foudre m'a-t-elle frappé ?
Allons, rassure-toi,
Chante avec moi :
Au plaisir, à la folie,
Consacrons tous nos instants ;
Le plaisir dans cette vie
Fuit sur les ailes du Temps.

CHŒUR.

Jusqu'à l'aurore
Buvons encore,
Buvons toujours
A nos amours.

(Très animé.)

Au plaisir à la folie, etc.

ZAMPA, se rasseyant.

On vient, silence !

CHŒUR.

Silence !

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES ; DANDOLO, entrant par la gauche.

DANDOLO, à Zampa.

Pardon, si pour quelque moment,
Je trouble votre conférence ;
Notre maîtresse vous attend ;
Elle veut vous parler...

ZAMPA.

Je te suis à l'instant.
(Dandolo sort.)
(A Daniel.)
Prends ce flambeau, marchons !
(Daniel le précède.)
(A ses amis, gaîment)
A son impatience
La belle ne peut résister.

(Au moment où il va pour sortir, il aperçoit sa bague au doigt de la statue d'Alice.)

Ah ! j'oubliais cette riche alliance
Qu'à son doigt je veux présenter.

(Il veut la reprendre, la main de marbre se referme et se lève brusquement.)

(Reculant.)

Ciel ! qu'ai-je vu !

CHŒUR.

O terreur ! ô prodige !
Ce n'est point un prestige,
Je reste confondu !

DANIEL, tremblant.

Sa main inanimée
A mes yeux s'est fermée !
Notre dernier jour est venu...

(A Zampa.)

Eh quoi ! vous n'êtes pas ému ?

ZAMPA, se remettant.

Du vin la vapeur enivrante
Cause nôtre erreur, je le voi :
Mais, pour calmer votre épouvante,
Encore un coup, imitez-moi.
(Il se verse à boire avec gaîté.)
Au plaisir, à la folie,
Consacrons...

(Il s'arrête en les voyant tous pâles et immobiles.)

Eh bien ! chantez donc avec moi ! je le veux !

(Le verre en main et le sein citant.)

ENSEMBLE.

ZAMPA.

Au plaisir, à la folie,
Consacrons tous nos instants ;
Le plaisir dans cette vie
Fuit sur les ailes du Temps.

DANIEL et LE CHOEUR, tremblant et s'excitant tour-à-tour.

Au plaisir, à la folie...
Ah ! quel effroi je ressens !
Le plaisir charme la vie...
Ce sont mes derniers moments.

( Pendant cet ensemble, Zampa se verse plusieurs fois à boire pour s'étourdir ; il fait honte à ses compagnons de leur faiblesse, leur jette sa coupe avec colère, et s'approche de la statue pour arracher la bague ; la main se lève et lui fait un geste menaçant ; les marins jettent un cri en se groupant de côté ; Daniel se cache derrière la table, Zampa reste seul au milieu du théâtre, la tête haute et le regard assuré. La toile tombe. )

# ACTE SECOND.

Le théâtre représente une campagne un peu sauvage, sur le bord de la mer, et au pied des montagnes du Val-Démoné, dont on aperçoit la chaine à l'horizon. A gauche, quelques piliers dégradés entourés d'arbustes et de vignes suspendues indiquent l'entrée du château de Lugano. A droite, au fond, une chapelle gothique : elle se présente un peu obliquement, de manière que, lorsque les portes sont ouvertes, le public peut en voir l'intérieur. En avant du perron de la chapelle, et près des premières coulisses à droite, on voit les restes d'une tombe dégradée. A gauche de la chapelle, une croix avec une madone.

## SCÈNE I.

( Au lever du rideau, on entend des voix de femmes dans la chapelle dont les portes sont fermées ; cette prière termine l'entr'acte. )

CHOEUR, dans la chapelle.

Aux pieds de la madone
Prions avec ferveur !...
Quand l'espoir abandonne
Un malheureux pécheur,
Il prie... et la madone
Rend la paix à son cœur !
Aux pieds de la madone
Prions avec ferveur !

ZAMPA, paraissant à gauche.

RÉCITATIF.

Camille est là !... je l'entends ! elle prie ! ..
Vain espoir !... qui pourrait l'arracher de mes bras ?
( Avec transport. )
Non, non ; il y va de ma vie...
Camille, tu m'appartiendras !

CANTABILE.

Toi, dont la grace séduisante
Porte en mes sens le trouble et le bonheur,
Viens, que ta voix douce et touchante
Retentisse encore à mon cœur !
Beauté faible et craintive,
Te voilà ma captive !
De l'amour de Zampa
Rien ne te sauvera !

CAVATINE.

Il faut souscrire à mes lois !
Eh ! comment s'en défendre ?
Quand mon cœur a fait un choix,
La belle doit se rendre...
Un vrai forban, dès que je vois
Fille jolie, elle est à moi !
Il faut souscrire à mes lois !
Eh ! comment s'en défendre ?
Quand mon cœur a fait un choix,
Il faut subir mes lois.

Piquante Bayadère,
Par sa danse légère
M'enchaîna pour un jour ;
Des beautés d'Italie,
La divine harmonie
Mérita mon amour ;
La prude Castillane,
L'indolente Sultane,
Cédent à mon seul nom ;
Et jusqu'à l'Angleterre,
Qui, devant lui, moins fière,
A baissé pavillon !...

Il faut souscrire à mes lois, etc.

Mais qu'une belle
Soit cruelle ;
Pour me venger de ses rigueurs
Ma voile se déploie.
Je l'enlève malgré ses pleurs,
Et fuis comme un oiseau de proie !...
A mes accents son cœur est sourd
Le premier jour ;
Mais, dès le second, la pauvrette
Ne pleure plus autant...
Et le troisième... en soupirant,
Je l'entends qui répète :

Il faut souscrire à ses lois !
Eh ! comment s'en défendre,
Quand son cœur, etc.

## SCÈNE II.

DANIEL, ZAMPA.

( Daniel est richement vêtu. Il sort du château de Lugano. )

ZAMPA, gaiment.

Eh bien, vertueux Daniel, es-tu un peu remis de ta frayeur ?

DANIEL, secouant la tête.

Vous riez de tout, capitaine; mais moi, je n'en ai pas dormi de la nuit! Cette main de marbre, ce regard menaçant...

ZAMPA.

Folie! illusion!... Tu as revu ce matin cette statue si terrible, immobile à la même place...

DANIEL.

Avec cette différence, que la bague avait disparu.

ZAMPA.

Oh! pour cela, il n'y a rien de surnaturel! nos honnêtes camarades étaient là; elle est dans la poche de l'un d'eux; peut-être dans la tienne?

DANIEL.

J'atteste le ciel...

ZAMPA.

Ah! pas de serments si tu veux que je te croie, et laisse là le ciel qui ne s'occupe guère de toi.

DANIEL, joignant les mains.

Quel homme!

ZAMPA, sérieusement.

A-t-on exécuté mes ordres?

DANIEL, montrant son costume.

Vous voyez: tout l'équipage est superbe. J'ai mis l'habit de ce pauvre capitaine portugais... il est bien à moi à présent; j'ai assez fait dire de messes pour lui. Les autres ont choisi dans le magasin... Mais sérieusement, capitaine, ce mariage!... la belle Camille consent à vous épouser?

ZAMPA.

Le moyen de s'y refuser quand le salut de son père en dépend? Elle s'est jetée à mes pieds, les a arrosés de larmes. Soins inutiles! il a fallu se résigner.

DANIEL.

Ça vous portera malheur! nous en serons pour nos frais... Il nous faudra déguerpir avant la noce.

ZAMPA.

Eh! pourquoi?

DANIEL.

On s'est aperçu de l'évasion de Zampa.

ZAMPA, avec ironie.

Vraiment?

DANIEL, à voix basse.

Toutes les troupes sont sur pied.

ZAMPA.

Ah! diable.

DANIEL, de même.

Par-tout où il sera arrêté, sa sentence doit être exécutée à l'instant... Vous voyez qu'il n'y a pas un moment à perdre.

ZAMPA.

C'est juste; je vais donner l'ordre...

DANIEL.

De battre en retraite?

ZAMPA, riant.

D'avancer l'heure de la cérémonie...

DANIEL, indigné.

Quoi! vous songez encore?... Oh! que vous mériteriez que cette belle Camille vous livrât elle-même!

ZAMPA.

Elle s'en gardera bien! Les jours de son père sont attachés aux miens; la voilà obligée de veiller à ma sûreté.

DANIEL.

Mais nous ne pouvons échapper aux recherches.

ZAMPA.

J'ai un moyen sûr de les rendre inutiles.

DANIEL.

Mais enfin...

ZAMPA.

Pas un mot de plus. (D'un ton expressif.) Tu sais, mon bon Daniel, comment j'ai l'habitude de répondre aux objections.

DANIEL, regardant le poignard que Zampa caresse.

C'est différent; du moment que l'on me donne des raisons!...

ZAMPA, avec tranquillité.

C'est bien! je vais songer à ma toilette. Toi, guette le retour de Piétro, c'est plus important que tu ne penses; dès qu'il sera revenu de Messine, amène-le sur-le-champ, et souviens-toi que, fussions-nous entourés de tous les sbires de la Sicile, Zampa répond de vous!

(Il rentre dans le château.)

## SCÈNE III.

DANIEL, seul.

Il répond de nous! il répond de nous! et si nous étions pendus, qui est-ce qui irait lui demander des comptes?... Je sais bien que ce diable d'homme a des ressources inattendues: mais son étoile commence à pâlir! Ce prodige... il a beau le nier! j'ai des yeux, je l'ai vu... (secouant la tête.) et si saint Benoît ne nous assiste, il nous arrivera malheur!... Je crois que c'est le cas de mettre un peu d'ordre à ses affaires.

(Il se recueille et paraît faire des actes de contrition.)

## SCÈNE IV.

RITTA, sortant du château; DANIEL, du côté opposé.

RITTA, à elle-même.

Je n'y conçois rien! un autre mariage! le père qui prolonge son absence; l'amant qui ne paraît plus; et ma maîtresse qui ne veut rien dire!... ah! je ne peux pas vivre comme cela! Il faut que je sache quel est ce nouvel époux; peut-être qu'en faisant causer ses gens...

DANIEL, à part.

Diable de statue! (Il se retourne et aperçoit Ritta.) Ah! mon Dieu! la voilà encore!... Non... c'est une femme. Je ne peux plus voir une robe sans trembler de la tête aux pieds.

RITTA, de loin et à part.

En voici un!... comment entamer la conversation?... (Feignant de tousser.) Hem! hem!

DANIEL, la regardant avec plaisir.

Tournure honête et modeste! ce serait vraiment dommage que la pauvre créature tombât entre les mains d'un de ces misérables...

(Il s'approche un peu.)

RITTA, le regardant du coin de l'œil.

Il y vient!

DANIEL, souriant, et regardant si personne ne le voit.

Si je lui offrais mes services? Au fait, je suis veuf, ou à-peu-près... et personne ne me voit. (Allant sur la pointe des pieds et lui prenant la taille.) Aimable Sicilienne!

(Ils se regardent et restent confondus.)

DUO.

RITTA.

Juste ciel!

DANIEL.

Ah! grand Dieu!

RITTA.

Qu'ai-je vu?

DANIEL, à part.

C'est ma femme!

RITTA.

Quel bonheur!

DANIEL, à part.

Par Notre-Dame!
C'est avoir du malheur!

RITTA, courant à lui.

C'est toi, c'est toi
Que je revoi!
Mon bon Daniel, viens donc ici!
Oui, c'est bien toi, Dieu soit béni!
Mon pauvre ami,
Mon cher mari,
Que j'ai pleuré, que j'ai cru mort!
Mais parle donc... quel est ton sort?
Qu'as-tu fait? Qu'es-tu devenu?
Es-tu bien riche? D'où viens-tu?
Tu ne dis rien?

DANIEL, à part.

Tenons-nous bien,
Sa langue nous perdrait.

RITTA.

Es-tu donc devenu muet?
Je suis Ritta...

DANIEL, jouant l'étonnement.

Ritta!... qu'est-ce que c'est?
Que voulez-vous, ma bonne femme?

RITTA, interdite.

Bonne femme!
Ah! sur mon ame,
Ce n'est pas lui;
Car jamais mon mari
Ne m'a dit: Bonne femme!...
Ce n'est pas lui!

ENSEMBLE.

RITTA, à part.

Cet or, ces habits... tout m'étonne;
Ce n'est pas lui, ce n'est pas lui!
Pourtant cette mine friponne
Est bien celle de mon mari.

DANIEL, à part.

Cet or, ces habits... tout l'étonne;
Elle se trouble, Dieu merci!
Tenons-nous bien, car la friponne
Adore encore son mari.

DANIEL, souriant.

Et ce mari?

RITTA, à part.

Jusqu'à sa voix! si c'était lui!...
(Haut.)
Il est parti,
Mais près de moi
Quand je vous voi,
Je croirais presque que... c'est toi!

DANIEL, offensé.

Hein!

RITTA, se reprenant.

Non...

DANIEL.

Ma chère,
Vous me semblez bien familière!

RITTA.

Pardon, pardon.

DANIEL.

Je lui ressemble donc?

RITTA.

(Soupirant.)
Étonnamment! Pauvre garçon!

DANIEL, se rengorgeant.

Diable! c'était un homme aimable!

RITTA.

Ah! monsieur... si bon! tant d'esprit!...
D'une humeur toujours agréable...

DANIEL, flatté.

Vraiment?

RITTA, à part.

Il sourit!
(Haut.)
Parfois peut-être un peu colère...

DANIEL.

Plaît-il?

RITTA.

Taquin, brutal...

DANIEL, fronçant le sourcil.

Comment?

RITTA.

Mais ça ne durait qu'un moment.

DANIEL, souriant.

Ah!

RITTA.

Son caractère

Était charmant...
(Avec un geste.)
Quand il n'était pas trop frappant.

DANIEL.

Hein?

RITTA, sanglotant.

Je le regrette tant!
Mon cher Daniel... Ah! ah! ah! ah!

DANIEL, à part.

Dans quel désespoir la voilà!
La pauvre femme!
Je ne croyais pas, sur mon ame,
Qu'on pût m'aimer à ce point-là!

ENSEMBLE.

RITTA, à part.

Vraiment son langage m'étonne!
Serait-ce lui? N'est-ce pas lui?
Plus je vois sa mine friponne,
Plus je retrouve mon mari!

DANIEL, à part.

Ses pleurs, son amour, tout m'étonne!
Et je me sens presque attendri;
Comment croire que la friponne
Restât fidèle à son mari?

TRIO.

DANIEL, à part.

Je n'y tiens plus... elle soupire!...
(Haut.)
Et vous l'aimiez donc bien?...

RITTA.

Ah!... ça!... je puis le dire,
Et depuis qu'il est mort...

DANIEL.

Eh bien?

RITTA.

Les hommes ne me sont plus rien.

## SCÈNE V.

LES MÊMES; DANDOLO, accourant.

DANDOLO.

Madam' Ritta?

RITTA.

Que veux-tu donc?

DANDOLO, sans voir Daniel.

Ah! vous voilà!
Vous serez contente, j'espère!
J'ai fait tout ce que vous vouliez...
Nos bans sont publiés,
Et dans deux jours nous serons mariés.

RITTA, bas.

Veux-tu te taire?

DANIEL.

Qu'ai-je entendu!

DANDOLO, l'apercevant.

Ah! je n'avais pas vu!

ENSEMBLE.

DANIEL, à part.

J'étouffe de colère!
Quelle fidélité!
De sa vertu sévère
Je suis épouvanté!

RITTA, à part.

Il paraît en colère!
Très bien, en vérité!...
De son regard sévère
Mon cœur est enchanté.

DANDOLO, à part.

Pourquoi cette colère!
Eh! mais, en vérité,
De son regard sévère
Je suis épouvanté.

DANIEL.

Et ce mari, l'objet de vos amours!...

RITTA.

Ah! je l'aimerai toujours!
(Tendrement.)
Mais, puisque ma triste demeure
Retentit en vain de son nom;
Puisqu'à mes cris... personne ne répond...
Voilà dix ans que je le pleure,
Il faut bien s'faire une raison.

ENSEMBLE.

DANIEL, à part.

J'étouffe de colère!
Quelle fidélité!
De sa vertu sévère
Je suis épouvanté!

RITTA, à part.

Il paraît en colère!
Très bien, en vérité...
De son regard sévère
Mon cœur est enchanté.

DANDOLO, à part.

Pourquoi cette colère!
Eh! mais, en vérité,
De son regard sévère
Je suis épouvanté.

DANIEL.

Morbleu! (A part.) Allons, j'oublie que je suis mort, et que je dois être insensible à ces petits désagréments?...

DANDOLO, à Ritta.

Mais qu'est-ce que ça lui fait que je vous épouse?...

RITTA, bas.

Taisez vous donc!... Ce petit bon homme est d'une indiscrétion!

DANIEL, d'un air agréable et passant entre eux.

C'est très bien, mes bons amis! je vois que vous vous convenez à merveille, et je vous engage à vous marier le plus tôt possible!...

RITTA, interdite.

Ah! mon Dieu!... ce n'est donc pas lui!...

DANDOLO.

Certainement, nous allons nous marier!

DANIEL, bas à Dandolo.

Si tu t'en avises, je t'assomme!...

DANDOLO, effrayé.

Hein?...

RITTA.

Qu'est-ce que c'est?

DANIEL, souriant.

Rien!... je lui disais que, s'il vous manquait un témoin, je me ferais un vrai plaisir...! (Bas à Dandolo.) Ne lui parle plus, et ne me quitte pas... sinon, je ferai dire des messes pour toi!...

DANDOLO, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc?...

RITTA, voyant que Daniel l'emmène.

Eh bien! où allez-vous?...

DANIEL, lui serrant le bras.

Je l'ai prié de me servir de guide...

DANDOLO.

Oui... monsieur m'a prié... Oh!...

RITTA.

Mais vous allez revenir?

DANDOLO.

Sans doute... (Geste de Daniel.) Ouf!... c'est-à dire... non!... si fait... et puis... (à mi-voix) du reste, madame Ritta, calmez-vous, et sur-tout ne me regardez pas si tendrement... (Secouant son bras.) Vous ne savez pas le mal que ça me fait!...

(Daniel l'entraine.)

## SCÈNE VI.

RITTA, seule.

Qu'est-ce que cela signifie? ne me regardez pas si tendrement! On dirait qu'il y renonce!... Ah! mon Dieu! vous verrez que de deux... il ne m'en restera pas un!... Ce sont ces maudits étrangers qui ont jeté un sort sur tous les mariages!..mais ça ne se passera pas ainsi... je ne puis pas rester veuve plus long-temps, et si Notre-Dame de Bon-Secours m'abandonne!... (Apercevant Alphonse.) Ah! voilà monsieur Alphonse!... Au moins, celui-ci m'apprendra quelque chose.

## SCÈNE VII.

ALPHONSE, RITTA.

(Les vêtements d'Alphonse sont en désordre et couverts de poussière. Il entre par la droite.)

ALPHONSE, agité.

C'est toi, Ritta!

RITTA.

Comme vous êtes agité!

ALPHONSE.

J'ai cru que je ne pourrais pas m'échapper de leurs mains...

RITTA.

Des mains de qui?

ALPHONSE.

Un piège affreux! des misérables qui m'attendaient dans le bois, et dont je n'ai pu me débarrasser qu'après un combat opiniâtre.

RITTA.

Allons! encore un évènement!

ALPHONSE.

Plût au ciel que je fusse mort sous leurs coups! je ne connaîtrais pas un tourment mille fois plus horrible!

RITTA.

Quoi! vous savez déjà?...

ALPHONSE.

Que Camille m'abandonne, me trahit!...

RITTA.

Ah! ne l'accusez pas, monsieur Alphonse; elle est assez malheureuse, la pauvre enfant!.. elle a passé la nuit à prier, en prononçant votre nom, celui de son père...

ALPHONSE, amèrement.

Mon nom! et quel est donc ce rival?

RITTA.

On l'ignore; c'est un mystère impénétrable! il a une suite nombreuse, il répand l'or à pleines mains, et séduit tout le monde par ses présents; mais personne ne le connaît que ma maîtresse.

ALPHONSE.

Camille? (Vivement.) Je veux la voir, lui parler à l'instant!.. Après tous ses serments, elle ne peut me livrer au désespoir, sans me dire au moins de quel crime je suis coupable. (Il fait un pas et voit Camille qui sort de la chapelle.) C'est elle!...

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CAMILLE, suivie de deux de ses femmes.

CAMILLE, levant les yeux à la voix d'Alphonse.

Alphonse! (A part.) Ah! j'espérais que le ciel m'épargnerait cette dernière épreuve!

(Elle veut sortir, Alphonse la retient. Ritta et les deux femmes s'éloignent pendant la ritournelle, et sur un signe de Camille.)

DUO.

CAMILLE, ALPHONSE.

ALPHONSE, avec un calme affecté.

Pourquoi vous troubler à ma vue?
Je sais tout; calmez votre effroi.
Mais de cet arrêt qui me tue,
La cause doit m'être connue.
Qu'ai-je donc fait? Répondez-moi.

CAMILLE.

A peine je respire.

ALPHONSE.

Un seul jour a-t-il pu suffire
Pour m'effacer de votre cœur?

CAMILLE, les mains jointes.

Ayez pitie de ma douleur.

(Avec effort.)

Alphonse ! je ne puis rien dire !

ALPHONSE, vivement.

Ah ! j'ai tout deviné...

CAMILLE, effrayée.

Grands dieux !

ALPHONSE.

En vain vous voudriez le taire...

CAMILLE.

Comment ?

ALPHONSE.

Ce sacrifice affreux...

CAMILLE.

Eh bien !

ALPHONSE.

C'est votre père...

CAMILLE, avec force.

Ah ! ne l'accusez pas !
S'il le savait, hélas !
Il n'y souscrirait pas !

ALPHONSE, confondu.

Qu'entends-je ? ô ciel !

CAMILLE, avec ame.

Tel est le destin qui m'accable,
Je dois vous fuir, vous oublier,
Et ne puis me justifier
Sans devenir bien plus coupable.

ENSEMBLE.

CAMILLE, à part.

Pour mon cœur quel moment !
Ce doute qui l'accable
Augmente mon tourment.

ALPHONSE, à part.

Quel langage effrayant !
Ce doute qui m'accable
Augmente mon tourment.

ALPHONSE, vivement.

Quel est donc cet époux ?

CAMILLE, avec trouble.

Ne m'interrogez pas.

ALPHONSE.

Quels sont ses droits sur vous ?

CAMILLE.

Ne m'interrogez pas.

ALPHONSE.

Ah ! si pour vous défendre
Il ne faut que mon bras...

CAMILLE, effrayée.

Parlez bas !
Il pourrait vous entendre,
Et la mort suit toujours ses pas.

ALPHONSE.

Que dites-vous ?

CAMILLE, vivement.

Séparons-nous.

ENSEMBLE.

CAMILLE, tendrement.

Il faut se quitter pour la vie !
Alphonse, reçois mes adieux...
Loin de toi, ta fidèle amie
Pour ton bonheur fera des vœux.

ALPHONSE.

Eh quoi ! se quitter pour la vie,
Prononcer d'éternels adieux !...
Ah ! le seul bonheur que j'envie
Est de pouvoir expirer à tes yeux !

ALPHONSE, amèrement.

Tu ne m'aimas jamais.

CAMILLE.

O ciel ! qu'oses-tu dire ?
Moi ! je ne t'aimais pas ! Ingrat, je t'aime encor ;
C'est pour toi seul que je respire,
Mon amour est mon seul trésor ;
En cet instant je puis encor le dire ;
Mais bientôt un autre serment...

ALPHONSE, saisissant sa main.

Ah ! Camille !...

(On entend sonner une heure.)

CAMILLE, le repoussant.

Écoute ! on m'attend.

ENSEMBLE.

CAMILLE, tendrement.

Il faut se quitter pour la vie,
Alphonse, reçois mes adieux !...
Loin de toi, ta fidèle amie
Pour ton bonheur fera des vœux.

ALPHONSE.

Eh quoi ! se quitter pour la vie,
Prononcer d'éternels adieux !...
Ah ! le seul bonheur que j'envie
Est de pouvoir expirer à tes yeux !

(Camille rentre précipitamment.)

## SCÈNE IX.

ALPHONSE, seul.

Elle me fuit, et m'ordonne de l'oublier ! ah ! je n'obéirai point ! Je reste ici, près de cette chapelle, où l'on doit les unir, et je saurai quels devoirs peuvent être plus puissants que les ordres d'un père !

## SCÈNE X.

DANDOLO, sortant du château ; ALPHONSE, de côté.

DANDOLO, à la cantonade.

A-t-on jamais vu ! je vous dis que, si on les laisse faire, ils les prendront toutes. (Apercevant Alphonse.) Ah ! vous v'là, monsieur Alphonse ! Eh bien ! nous pouvons nous donner la main !.. pauvre madame Ritta !

ALPHONSE, absorbé dans ses réflexions.

Je ne puis le croire encore !

DANDOLO.

Ni moi non plus! d'autant qu'il ne veut pas l'épouser... je viens de le lui demander... et il me défend d'y songer! le plaisir de contrarier... Que diable! s'il ne veut pas, qu'il n'empêche pas les autres! c'est vrai, je lui suis plus attaché que je ne croyais, à cette pauvre femme! tout-à-l'heure, en passant dans la grande salle où ils sont encore à déjeuner, parceque ces gaillards-là, ça déjeune... jusqu'au dîner; elle m'a pincé le bras en signe d'amitié, ça m'a fait plaisir.. mais j'ai senti en même temps un coup de poing... c'était l'autre!

ALPHONSE, qui l'écoute à peine.

Et tu n'avais pas d'armes!

DANDOLO.

Fort heureusement, car je ne sais pas ce qui serait arrivé... avec de pareils misérables!

ALPHONSE, levant la tête.

Des misérables!... tu sais donc qui c'est? tu as donc appris quelque chose?

DANDOLO, mystérieusement.

Non, mais j'ai des soupçons.

ALPHONSE, vivement.

Explique-toi?

DANDOLO, de même.

Ces gens-là me sont suspects!

ALPHONSE.

Et leur chef?

DANDOLO.

Ne vaut pas mieux que les autres. (Lui faisant signe de se contenir.) Chut!.. ils disent tous que ce sont des seigneurs; ça n'est pas possible!... ils ont de beaux habits, c'est vrai; ils boivent rondement, je ne dis pas; mais ils ont des manières si singulières! pendant que je les servais, il n'y a qu'un instant, j'en ai vu plusieurs qui, après avoir bu, mettaient la tasse d'argent dans leur poche! je ne pense pas que ce soit l'habitude des seigneurs d'emporter, comme ça, l'argenterie en sortant de table.

ALPHONSE.

Est-ce là tout?

DANDOLO.

Non pas vraiment! je les ai entendus chuchoter, et se dire d'un air inquiet : *Piétro ne revient pas; s'il était pris, on serait bien vite sur nos traces, et nous serions perdus.*

ALPHONSE.

Piétro?

DANDOLO.

C'est un des leurs, qui s'est embarqué hier à la pointe *San-Felice*, et dont ils attendent le retour.

ALPHONSE, vivement.

Si l'on pouvait guetter l'arrivée de cet homme!...

DANDOLO, de même.

Et intercepter leur correspondance!

ALPHONSE, agité.

Oui, oui! il est clair que Camille est trompée; il y va de son salut!... Écoute, Dandolo, tu aimes ta maîtresse?

DANDOLO, d'un air résolu.

Oui, monsieur.

ALPHONSE.

Tu as du courage?...

DANDOLO, hésitant.

Je ne sais pas... mais, puisque vous le dites, vous devez vous y connaître mieux que moi.

ALPHONSE.

Cours sur la grande place; une partie de ma compagnie y doit être arrivée; demande, de ma part, à l'officier quelques hommes... vous vous embusquerez à la pointe *San-Felice*, et dès que ce Piétro paraîtra...

DANDOLO.

Je comprends!

ALPHONSE, écoutant.

Quel bruit?

DANDOLO.

C'est le peuple qui se rassemble pour le mariage...

ALPHONSE.

Il n'y a pas un moment à perdre. Cours vite; moi, je les attends au pied même de l'autel.

DANDOLO, s'excitant.

C'est dit! Rien ne donne du courage comme la crainte d'être assommé!

(Il sort par un sentier pratiqué dans les rochers, tandis qu'Alphonse passe derrière la chapelle. Aussitôt les cloches se font entendre, et le théâtre se remplit de pêcheurs, de jeunes filles qui arrivent dans des nacelles, de villageois qui descendent des montagnes.)

## SCÈNE XI.

ZAMPA, en costume magnifique; LES MARINS, richement vêtus; PÊCHEURS, VILLAGEOIS, JEUNES FILLES.

### FINAL.

CHOEUR.

L'écho de nos montagnes
A retenti soudain
Du chant de nos campagnes,
Des sons du tambourin.

C'est la fête
Qui s'apprête,
Le plaisir doit nous réunir.

ZAMPA, au peuple.

A cette heureuse fête,
Amis, hâtez-vous d'accourir.

BARCAROLLE.

1.

Douce jouvencelle,
Viens sur ta nacelle,
Traverse les flots;
Tandis qu'elle vole,
Que ta barcarolle
Frappe les échos.
Si ton cœur n'aime déjà,
Sois moins fière,

Moins sévère,
Car bientôt ton tour viendra.

CHOEUR.

Sois moins fière, etc.

ZAMPA.

II.

Aimable fillette,
Dont l'ame inquiète
Rêve un jeune époux;
Dans ce mariage
Tu vois le présage
Des jours les plus doux.
A ta voix l'écho dira :
Patience
Et constance,
Car bientôt ton tour viendra.

CHOEUR.

Patience, etc.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES; CAMILLE, pâle et conduite par DANIEL, RITTA, FEMMES, SUITE.

ZAMPA, avec joie.

C'est elle.

TOUS, allant au-devant d'elle.

La voilà !

CHOEUR.

L'écho de nos montagnes
A retenti soudain, etc.

(Tandis que l'on entoure Camille en formant des danses, elle se dirige vers la madone, à gauche de la chapelle, et s'agenouille devant la croix pour dire sa prière; tout le peuple l'imite, ainsi que Daniel et Ritta. Zampa, qui se trouve de l'autre côté, en avant de la chapelle, regarde Camille avec amour.)

ZAMPA, à part.

Quelle beauté noble et touchante !
Comment la voir sans l'adorer !
Qu'il me tarde de lui jurer
Qu'une flamme constante...!

(En ce moment le théâtre s'obscurcit un peu; la statue d'Alice sort du tombeau qui est en avant de la chapelle; elle se lève, droite, à côté de Zampa, avance la main, et lui montre la bague qui est encore à son doigt; elle semble lui rappeler ses serments, le menacer, et se recouche ensuite dans le tombeau qui se referme. Pendant cette vision, Zampa est immobile, et pâle de surprise.)

ZAMPA, reculant.

Ciel !

DANIEL, s'approchant à sa voix.

Qu'avez-vous?

ZAMPA, agité.

Encore elle !
Loin de moi, spectre affreux !
Ah ! ma raison chancelle !...

DANIEL, bas.

Comment !...

ZAMPA, l'œil fixe.

Toujours devant mes yeux !...
Cette vision effrayante !
Cette bouche glacée et cet œil sans regard !

DANIEL, bas.

Où donc?...

ZAMPA, détournant la tête.

Là !... là... l'air hagard !
Et la main menaçante !

DANIEL.

Vous vous trompez...

ZAMPA, étonné et regardant de tous côtés.

En effet ! rien !
Cependant je l'ai vue !

DANIEL, devinant.

La statue ?...
Je vous le disais bien...

ZAMPA, regardant les danses qui ont repris autour de lui.

Erreur ! folie !...
Tout est calme ! Regarde : on danse autour de moi...
Ces visages riants n'inspirent pas d'effroi.

DANIEL, avec crainte.

Et le diable est de la partie !...
Croyez-moi,
Remettez la cérémonie !

ZAMPA, avec résolution.

Non ! rien ne m'intimidera;
Ruses d'enfer, sorcellerie,
Rien ne peut effrayer Zampa !
(Offrant la main à Camille.)
Venez ! on nous attend.

(Ils se disposent à entrer dans la chapelle.)

ALPHONSE, sur le seuil de la porte.

Arrêtez !...

CAMILLE, avec effroi.

C'est Alphonse !

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ALPHONSE.

ZAMPA, à part.

Que vois-je?...

ENSEMBLE.

ZAMPA, CAMILLE, DANIEL, RITTA, CHOEUR, ALPHONSE.

ZAMPA, à part.

C'est Alphonse !
C'est mon rival !
Sa présence m'annonce
Quelque projet fatal !

CAMILLE, DANIEL, RITTA, CHOEUR, à part.

C'est Alphonse !
C'est son rival...
Sa présence m'annonce
Quelque dessein fatal !

ALPHONSE, à Camille.

Entre Alphonse...
Et son rival,
Que votre cœur prononce
En cet instant fatal !

ALPHONSE, à Camille.

Avant que cet hymen vous lie,

Universitas

Et qu'un rival obtienne votre foi.,.
Il faudra m'arracher la vie !
(Passant près de Zampa, comme pour le défier.)
Près de ces lieux à l'instant suivez-moi...
Que ce fer...
(L'envisageant.)
Dieux !...

ZAMPA.

Eh ! mais, quel trouble !

CAMILLE, à part.

Je tremble !...

ALPHONSE, le regardant.

Non, je ne me trompe pas !

DANIEL, à part.

Il le connaît !...

ZAMPA, à part.

Quel embarras !

ALPHONSE.

Ma surprise redouble...
(Tirant de sa ceinture le signalement que l'on a vu au premier acte.)

DANIEL et LES MARINS, à part.

O ciel ! quel embarras affreux !...
Comment nous cacher à ses yeux !

ALPHONSE, regardant Zampa et consultant le papier.

Ces traits, ces yeux !...
Ce front audacieux...
C'est lui !

TOUS.

Qui donc ?

CAMILLE, à part.

O mon père !...

ALPHONSE, au peuple qui l'entoure.

Ce terrible corsaire,
Cet infâme Zampa !
Le voilà !

TOUS, entre eux, se montrant Zampa qui est à droite avec ses marins.

Est-il possible !
Quoi, Zampa,
Ce corsaire terrible...
Le voilà !
(Avec explosion.)
Il est donc en notre puissance !
Vengeance ! vengeance !
Il périra !

DANIEL, bas à Zampa.

Et nous sommes sans armes !

ZAMPA, bas.

Silence !
(Haut et souriant avec audace.)
Qui, moi, Zampa ? quelle apparence !
Pour se défaire d'un rival,
Le moyen est original !
(Bruit.)

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES ; DANDOLO, accourant, suivi d'UN OFFICIER et de PLUSIEURS SOLDATS.

DANDOLO, essoufflé.

Victoire ! victoire !
Nous les tenons !

ALPHONSE, vivement.

Qui ?

DANDOLO.

Les brigands !
(Montrant les soldats.)
Grace à ces braves gens !
Je me suis couvert de gloire.
Vous allez savoir du nouveau !
Et ce papier surpris dans les mains de Piétro...
Regardez !
(Lui donnant le papier.)

ALPHONSE, lisant la suscription.

Pour Zampa !

TOUS.

Pour Zampa !

CAMILLE, à part.

Tout l'accable !
Et mon père est perdu...

ALPHONSE, le montrant à Zampa.

Pour Zampa !

ZAMPA, froidement.

Je le voi.

ALPHONSE.

Nierez-vous encor ?

ZAMPA.

Non.

ALPHONSE.

Ce papier ?...

ZAMPA.

Est pour moi.

TOUS, levant leurs armes.

Misérable !...

ZAMPA, avec assurance.

Lisez !...
(Moment de silence.)

ALPHONSE, ouvrant la lettre, et lisant.

« La main du vice-roi !
« Pour soutenir la guerre,
« Qu'aux Ottomans nous déclarons,
« De Zampa, de ses compagnons,
« Nous accordons la grace entière !
(Mouvement général.)
« Acceptons ses secours, l'admettons dans nos rangs !
« Qu'il combatte sous la bannière
« Qu'il méconnut long-temps !
« A ce prix, son pardon est accordé sur terre...
« Qu'il l'obtienne du ciel !... »

ZAMPA, légèrement.

Le ciel, c'est mon affaire !

ALPHONSE, accablé.

L'ai-je bien lu ?...

DANIEL, avec joie.

Quel changement!...

ZAMPA, à ses gens.

A mon pouvoir croirez-vous maintenant!
(Au peuple.)
Que toute crainte soit bannie...
Oui, mes amis, ce Zampa redouté,
Désormais consacre sa vie
A défendre vos jours et votre liberté!

ENSEMBLE.

ALPHONSE, CAMILLE, RITTA, DANDOLO, CHOEUR, PEUPLE, MARINS.

ALPHONSE.

Quelle douleur
Vient déchirer mon cœur!
Sa vue augmente mes alarmes,
Sa vue augmente ma fureur!

CAMILLE, RITTA, DANDOLO, regardant Alphonse.

Quelle douleur
Doit déchirer son cœur!
Tout vient redoubler nos alarmes:
Comment apaiser sa fureur?

CHOEUR, PEUPLE, MARINS.

Honneur! honneur!
A notre défenseur!
Plus d'alarmes!
Grace à ses armes,
La paix nous promet le bonheur!

ALPHONSE, avec fureur et brisant son épée.

Que je serve avec lui, que je me déshonore!
Jamais!...

CAMILLE, tremblant.

O ciel!

ALPHONSE.

Et vous, Camille! et vous,
Qu'attendez-vous encore?
Oserez-vous le nommer votre époux?

ZAMPA, prenant la main de Camille

Venez!

ALPHONSE, à Camille.

Qu'allez-vous faire?

CAMILLE, émue.

Alphonse!...

ZAMPA, bas à Camille.

Et votre père...
Il est encore en mon pouvoir!

CAMILLE, regardant Alphonse avec douleur, et donnant la main à Zampa.

Je suivrai mon devoir!

ENSEMBLE.

ZAMPA, regardant Alphonse.

De sa fureur
Je ris au fond du cœur...
Plus de soucis et plus d'alarmes.
Rien ne peut troubler mon bonheur!

CAMILLE, RITTA, DANDOLO.

Quelle douleur, etc.

ALPHONSE.

Quelle douleur
Vient déchirer mon cœur!
Sa vue augmente mes alarmes,
Je ne puis calmer ma fureur!

CHOEUR, PEUPLE, DANIEL, MARINS.

Honneur! honneur!
A notre défenseur!
Plus d'alarmes!
Grace à ses armes,
La paix nous promet le bonheur!

(Les portes de la chapelle se sont ouvertes et laissent voir l'intérieur, éclairé pour la cérémonie; l'évêque et ses prêtres en habits pontificaux sont à l'autel. Les soldats portent les armes; le peuple et les femmes se mettent à genoux, tandis que l'orgue fait entendre un chant religieux qui termine le final. Zampa et Camille, qui se soutient à peine, montent les degrés du perron; au moment où ils se mettent à genoux sur des coussins placés à l'entrée de la chapelle et où l'évêque s'avance pour les bénir, la toile tombe.)

# ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de l'appartement de Camille. Au fond, une riche portière, retombant en draperie, conduit à l'alcôve, au fond de laquelle on aperçoit un lit magnifique, avec un prie-dieu. A gauche, une fenêtre ouverte jusqu'au bas, et donnant sur un balcon extérieur; près de là, un guéridon avec une lampe d'argent qui éclaire la scène; portes latérales; la fenêtre, ornée de vitraux gothiques, et les portes, sont garnies de draperies pareilles à celles de l'alcôve.

## SCÈNE I.

CAMILLE, seule.

(Elle est assise à droite et en négligé du soir.)

Est-ce un rêve? me voilà donc sa femme!... lui! dont le regard seul m'épouvante; mais mon père est sauvé! il va m'être rendu... j'en ai vu donner l'ordre, et, en le serrant dans mes bras, j'oublierai de quel prix j'ai payé ce bonheur!... (Après un silence.) Pauvre Alphonse! il est parti sans doute, et ne saura jamais que je n'ai cédé qu'au plus saint des devoirs!... (On entend en dehors une ritournelle de mandoline qui continue jusqu'au nocturne.) (Écoutant.) Qu'entends-je? cet air sicilien que nous avons répété si souvent ensemble... (Elle se lève et regarde par la fenêtre.) Qui donc?... je ne vois, à la clarté de la lune, qu'un jeune pêcheur dont la barque s'approche lentement.

NOCTURNE.

ALPHONSE, en dehors.

Où vas-tu, pauvre gondolier?

— Je vais sur un autre rivage
Chercher un sol hospitalier
Que n'ait point flétri l'esclavage !

CAMILLE, parlant.

C'est sa voix !...

ALPHONSE, continuant.

Adieu donc pour toujours,
Terre chérie!
O ma belle patrie !
Adieu donc mes amours
Et mes beaux jours !

CAMILLE, parlant pendant la ritournellle.

Quelle imprudence !...

(Elle s'approche du balcon.)

ENSEMBLE.

DEUXIÈME COUPLET EN DUO.

CAMILLE, sur le théâtre.

Au malheur que je dois subir,
N'ajoute pas par ta présence;
Ton aspect me fait trop souffrir :
Il me rend presque l'espérance !...
Adieu donc pour toujours,
Toi, qu'une amie
Aimait plus que la vie...
Adieu donc mes amours
Et nos beaux jours !

ALPHONSE, en dehors.

Pour mon exil, prêt à partir,
Qu'un regard calme ma souffrance...
Un regard est un souvenir
Qui me tiendra lieu d'espérance.
Adieu donc pour toujours,
O mon amie !
O ma belle patrie !
Adieu donc mes amours
Et nos beaux jours !

( Camille s'éloigne de la fenêtre, la tête cachée dans ses mains; Alphonse paraît aussitôt sur le balcon qu'il vient d'escalader. )

## SCÈNE II.

ALPHONSE, en costume de matelot; CAMILLE.

CAMILLE, effrayée et jetant un cri.

Ah!... (Reculant.) Que vois-je!

ALPHONSE, à voix basse.

Silence !

CAMILLE.

Vous, ici !...

ALPHONSE.

Ne craignez rien, personne ne m'a vu; vos femmes sont retirées dans leur appartement, et celui que l'on nomme votre époux visite le port, l'arsenal, suivi de tous ses gens. Les moments sont chers : écoutez-moi.

CAMILLE.

Que voulez-vous, grands dieux !...

ALPHONSE.

Vous sauver.

CAMILLE.

Moi?

ALPHONSE.

Je connais enfin la cause de mon malheur. Un mot échappé à ce misérable m'a appris la captivité de votre père et le sacrifice qui vous était imposé; vous l'avez accompli, Camille, vous le deviez sans doute! mais une promesse arrachée par la violence ne saurait lier votre sort.

CAMILLE.

Que dites-vous?

ALPHONSE, vivement.

Je ne puis supporter la pensée de vous savoir la compagne de ce monstre... j'ai voulu l'appeler au combat.

CAMILLE.

O ciel !...

ALPHONSE, avec une ironie amère.

Il a refusé, en disant qu'il se devait maintenant à son pays ; et moi, l'héritier des Monza, j'ai subi cette dernière humiliation. (Après une pause.) Je n'ai plus qu'un moyen de vous soustraire à la honte qui vous menace.

CAMILLE.

Comment ?

ALPHONSE.

Tout est disposé pour votre fuite ; dites un mot, je vous conduis aux pieds du vice-roi. (Mouvement de Camille.) C'est là que vous trouverez un asile, un protecteur contre la plus odieuse tyranie ; cet hymen est nul, vos nœuds seront brisés, et votre liberté...

CAMILLE.

Qui, moi? réclamer contre un serment prononcé devant Dieu! Non, Alphonse, ma vie est terminée ; mais si j'ai dû renoncer au bonheur, du moins je ne serai pas à un autre.

ALPHONSE.

Que dites-vous?... Ce mariage !...

CAMILLE.

Me laisse encore un espoir : au moment d'être unis, je l'ai prié à mains jointes de m'accorder la première grace que je solliciterais...

ALPHONSE, amèrement.

Et vous comptez sur sa parole ? lui qui se joue effrontément du ciel, des hommes, de ses serments !

CAMILLE, l'interrompant.

Il tiendra celui-ci, il l'a juré sur l'Évangile ; oui, l'aspect de ce saint lieu l'avait ému! Si vous l'aviez vu, pendant que le prêtre nous bénissait... il était pâle, tremblant, l'œil fixé avec effroi sur je ne sais quel objet qui semblait le poursuivre...

ALPHONSE.

Et quelle est cette grace que vous allez réclamer?

CAMILLE.

La seule qui puisse encore me faire supporter la vie ; oui, Alphonse... (Écoutant.) O ciel !... n'entends-je pas marcher ? On s'arrête à la

porte. (On entend des pas en dehors.) C'est lui! fuyez, fuyez! vous n'avez qu'un instant.

ALPHONSE.

Ah! s'il n'y allait que de ma vie...

CAMILLE, d'une voix suppliante.

Alphonse!

ALPHONSE.

Vous le voulez! (Avec effort.) J'obéis.

CAMILLE, à voix basse.

Adieu! songez à votre sœur.

(Elle rentre précipitamment dans son oratoire à droite; Alphonse gagne la fenêtre : on entend aussitôt une musique douce sous les fenêtres.)

## SCÈNE III.

ALPHONSE, seul.

C'en est donc fait!... (S'avançant vers le balcon.) Qu'entends-je? Une fête, une sérénade pour les nouveaux époux!...

CHOEUR, en dehors.

La nuit profonde
Couvre le monde
Et nous seconde...
Heureux instants!
Quand tout sommeille,
L'amour s'éveille;
Son flambeau veille
Sur les amants.

ALPHONSE, pendant la reprise.

Aucune issue! Que faire?... Ah!... avant tout, sauvons l'honneur de Camille! Là... sur ce balcon...

(Il se place sur le balcon extérieur, et se trouve masqué par la fenêtre et les draperies; la fenêtre reste toujours ouverte : la porte du fond à droite s'ouvre : on voit Zampa et Daniel, escortés par des marins portant des flambeaux.)

## SCÈNE IV.

ALPHONSE, caché; ZAMPA, DANIEL, MARINS.

ZAMPA, parlant à sa suite pendant que la sérénade continue.

Merci, mes braves amis, merci de vos vœux et de vos compliments! A demain. (A quelques uns des chefs.) Comme au point du jour nous irons visiter les bâtiments qui sont en rade, j'ai fait disposer pour vous une pièce d'en bas; soyez prêts au premier signe.

(Ils se retirent sur les dernières mesures de la sérénade, et la porte se referme.)

## SCÈNE V.

ALPHONSE, sur le balcon; DANIEL, ZAMPA.

ZAMPA, s'étendant dans un fauteuil.

Me voilà donc chez moi, dans mon ménage... Qu'en dis-tu, Daniel?

DANIEL, regardant autour de lui.

L'ancrage paraît agréable.

ZAMPA, de même.

Oui, pour un homme qui a mené une vie errante, il est assez doux de se trouver maître tout-à-coup d'une jolie femme et d'une bonne maison...

DANIEL, soupirant.

Que Dieu vous y maintienne! Quant à moi, capitaine, je vous fais mes adieux, je me retire des affaires.

ZAMPA.

Tu veux me quitter? et au moment où nous allons vivre en honnêtes gens!...Tu n'as donc pas de vocation pour cet état-là?

DANIEL.

Au contraire, quand ce ne serait que pour changer! mais je ne puis me faire à tout ce qui se passe autour de vous!... Des statues qui marchent, qui se promènent, comme des personnes naturelles, qui ne vous laissent pas un moment de repos... (hésitant.) car il paraît que vous l'avez encore vue pendant la cérémonie?

ZAMPA, reprenant son sérieux.

Je t'avais défendu de m'en reparler.

DANIEL.

Pardon, c'est malgré moi; mais vos traits étaient si bouleversés en sortant de l'église, et puis cet ordre que vous nous avez donné...

ZAMPA, sévèrement.

Est-il exécuté? C'est tout ce que je veux savoir.

DANIEL.

Je me suis rendu avec quatre de vos gens, comme vous l'aviez commandé, dans la galerie du château, où, chose étonnante, cette diable de statue que vous veniez de quitter à la chapelle avait déja repris sa place ordinaire, comme si de rien n'était. Nous l'avons enlevée, c'est-à-dire on l'a enlevée; car je n'y aurais pas touché pour un empire; et, après l'avoir brisée en mille pièces, on l'a jetée à la mer.

ZAMPA, respirant.

C'est bien; m'en voilà délivré!

DANIEL.

Ainsi soit-il! Mais cela a produit un singulier effet : dès que ces débris ont disparu, la mer s'est agitée, l'Etna a jeté des flammes...

ZAMPA.

Imbécile! tu vois du merveilleux par-tout; c'est qu'il devait y avoir une éruption.

DANIEL.

C'est ce que je me suis dit. (Tressaillant.) Ah! mon Dieu! capitaine! n'avez - vous pas entendu marcher de ce côté?

ZAMPA, souriant en montrant la droite.

Sans doute, Camille qui m'attend, et tu me feras plaisir...

(Lui montrant la porte.)

DANIEL.

C'est juste, il est temps de se retirer. (Regardant autour de lui.) C'est qu'il faut traverser cette maudite galerie, pour aller rejoindre madame Daniel.

ZAMPA, surpris.

Madame Daniel?

DANIEL.

Hélas! oui, capitaine, tout n'est pas bénéfice dans ce monde : j'ai retrouvé ma femme.

ZAMPA, riant.

En vérité!

DANIEL, les yeux au ciel.

Et pour me mortifier, je vais finir mes jours avec elle. J'espère que ça me comptera là haut et que ça fera pardonner bien des choses!

ZAMPA.

Je le souhaite.

DANIEL.

Croyez-moi, capitaine, amendez-vous aussi; il n'est jamais trop tard pour se repentir! Tâchons de nous comporter le plus honnêtement possible, ne gardons plus le bien d'autrui, et...

ZAMPA, avec impatience.

Ah!...

DANIEL.

Je reviendrai demain chercher ma part des dernières prises. Bonne nuit, capitaine.

ZAMPA, l'accompagnant.

Au diable! et que Satan te confonde, toi et tes sermons!

(Daniel sort.)

## SCÈNE VI.

ZAMPA; ALPHONSE, caché ; il se montre pendant que Zampa a remonté la scène.

ALPHONSE, à part.

Quel étrange discours! Ah! veillons sur Camille!

ZAMPA, revenant en scène, et se débarrassant de son manteau et de son épée.

Sur mon honneur, ce sot de Daniel finira par me rendre aussi timide que lui. Quelle honte! Après tout, s'il y a, dans cette aventure, quelque mystère magique, le charme est rompu maintenant, et je ne dois songer qu'au bonheur qui m'est promis! (Il regarde la chambre de Camille.) Camille!... elle est là!... elle est à moi. (Allant au-devant d'elle.) Ah! la voici!

## SCÈNE VII.

LES MÊMES ; CAMILLE, sortant de son oratoire.

ZAMPA.

Chère Camille, qu'il me tardait de vous revoir!... (Lui prenant la main.) Eh! mais, comme vous êtes émue!... Qu'avez-vous?

CAMILLE, retirant sa main.

Pardon... je viens vous rappeler votre promesse; vous avez juré devant Dieu de m'accorder la première grace que je vous demanderais.

ZAMPA, vivement.

Et je le jure encore! que voulez-vous?

CAMILLE, baissant les yeux.

La permission de me retirer à l'instant dans le couvent de Sainte-Agnès, et d'y passer ma vie.

ZAMPA, stupéfait.

Qu'ai-je entendu? Impossible!

CAMILLE, vivement.

J'ai votre parole.

ZAMPA, hors de lui.

C'était un piège. Me quitter? vous à qui je sacrifierais le monde, vous que l'hymen a mise en mon pouvoir!

CAMILLE.

Cet hymen ne vous assure-t-il pas les seuls biens qui puissent vous toucher? Ma fortune est à vous; je n'y prétends plus rien; celle de mon père aussi, il vous l'abandonnera.

ZAMPA, avec emportement.

Périssent toutes ces richesses que je méprise! c'est vous seule que je veux! c'est pour vous mériter que j'ai vendu mon bras, ma liberté; que je me suis exposé à la haine de mes compagnons, et nulle force humaine ne pourra vous ravir à mon amour.

ALPHONSE, faisant un pas vers lui et le poignard levé.

Infâme!...

CAMILLE, à Zampa avec larmes.

Au nom du ciel, ayez pitié de moi!

ZAMPA, l'arrêtant.

Ah! je devine!... Votre orgueil s'indigne de partager le sort d'un proscrit, d'un corsaire! ce nom de Zampa vous fait horreur. Rassurez-vous, Camille, je puis vous en donner un plus illustre, et celui de comtesse de Monza...

ALPHONSE, s'arrêtant.

De Monza!...

CAMILLE, frappée.

Que dites-vous?... ce titre!...

ZAMPA, avec fierté.

C'est celui de mon père, le mien, et personne ne peut me le disputer.

ALPHONSE, à part, avec horreur, et jetant son poignard loin de lui.

Dieux! c'est mon frère!

MORCEAU D'ENSEMBLE.

ZAMPA, se retournant.

Que vois-je?

CAMILLE, effrayée et courant près d'Alphonse.

O ciel!

ZAMPA.

Eh quoi!...
Vous! en ces lieux! chez moi!...

(Il saute sur son épée et frappe un timbre qui retentit aussitôt.)

Holà! quelqu'un?

CAMILLE, à Alphonse.

Ah! fuyez loin d'ici.

ALPHONSE.

Non, mon sort est rempli!

(Plusieurs marins entrent aussitôt.)

TOUS.

Quel bruit se fait entendre?
Qu'est-ce donc?

ZAMPA.

Un rival que je viens de surprendre,
Armé de ce poignard... Quel était son dessein?

ALPHONSE.

De t'arracher la vie.

ZAMPA.

Vous l'entendez!...

ALPHONSE.

Mais par une autre main
Qu'elle te soit ravie!

CHOEUR DE MARINS.

Malheureux!

ZAMPA.

Il suffit! Qu'on l'entraîne, et demain,
A la pointe du jour, le supplice ordinaire!

CAMILLE, avec un cri.

Dieux! que voulez-vous faire?
Sachez...

ALPHONSE, l'arrêtant, et à mi-voix, pendant que Zampa donne ses ordres.

Camille! ô ciel! N'allez pas me trahir,
Et ne me nommez pas! J'aurais trop à rougir
S'il savait que je suis son frère!

CAMILLE, accablée, et tombant dans un fauteuil à gauche.

Ah! je me sens mourir!

ENSEMBLE.

CHOEUR.

Allons, marchons, il faut nous suivre:
Suivez-nous, suivez-nous.

ZAMPA.

De son aspect qu'on me délivre!

ALPHONSE, à Camille.

A mon malheur comment survivre!
Adieu, adieu; séparons-nous.

(Ils entourent Alphonse qui jette un dernier regard sur Camille, et veut s'élancer près d'elle; ils l'entraînent vivement et sortent en désordre. Zampa ferme la porte et revient près de Camille.)

## SCÈNE VIII.

### CAMILLE, ZAMPA.

(Camille cherche à rappeler ses sens, et jette des regards inquiets autour d'elle.)

ZAMPA.

Camille, revenez à vous!

CAVATINE.

C'est un amant qui vous supplie,
Ne tremblez plus auprès de moi!
Vous adorer, voilà ma vie;
Vous obéir, voilà ma loi.

Dans vos regards laissez-moi lire
Ce mot qui doit combler mes vœux...
Tout en ces lieux semble nous dire:
L'amour est là, soyez heureux!
Sur moi daignez tourner vos yeux...
C'est un amant qui vous supplie!
Ne tremblez plus auprès de moi!
Vous adorer, voilà ma vie:
Vous obéir, voilà ma loi.

CAMILLE, revenant à elle.

(Elle l'aperçoit.)

Où suis-je? O dieux! Éloignons-nous.

DUO.

ZAMPA, tendrement.

D'où vient cette frayeur subite?
Vous me voyez à vos genoux.
Eh quoi! votre regard m'évite!
N'êtes-vous pas près d'un époux?

CAMILLE, agitée.

Pardonnez ma frayeur subite,
Laissez-moi fuir... séparons-nous;
Ce bienfait que je sollicite,
Hélas! le refuserez-vous?

ZAMPA, avec amour.

Qu'elle est belle!

CAMILLE, à part.

Il hésite!

(Haut.)

Parlez! me le refuserez-vous?

ENSEMBLE.

CAMILLE, ZAMPA.

CAMILLE.

Dissipez mes alarmes,
Souscrivez à mes vœux.
Est-ce donc par des larmes
Que l'on peut être heureux!

ZAMPA.

Que d'attraits, que de charmes!
Moi, souscrire à ses vœux...
Sa douleur et ses larmes
Ont redoublé mes feux!

ZAMPA, avec amour.

Moi, m'ordonner l'indifférence,
Quand l'amour embrase mon cœur!
Quand le mystère et le silence
Ont préparé notre bonheur!

CAMILLE, s'éloignant avec effroi.

Ah! tout augmente ma terreur!

ZAMPA, tendrement.

La nuit et le silence
Protégent ce séjour...
La plus douce espérance
Vient m'enivrer d'amour!

CAMILLE, plus effrayée.

Vous tromperiez ma confiance!

ZAMPA, voulant la saisir.

Parlez bas!... du silence!

CAMILLE.

Votre serment, que je viens réclamer...

ZAMPA.

Je n'en ai fait qu'un seul, celui de vous aimer.

CAMILLE, éperdue.

Un mot encor...

ZAMPA, s'avançant.

Cède à mes lois !

CAMILLE, tombant à ses pieds et les mains étendues vers lui.

Ah ! daignez entendre ma voix !

ENSEMBLE.

CAMILLE, à genoux.

Dissipez mes alarmes !
Souscrivez à mes vœux.
Est-ce donc par des larmes
Que l'on peut être heureux !

ZAMPA, s'arrêtant et la regardant.

Que d'attraits, que de charmes !
Moi, souscrire à tes vœux !
Ta douleur et tes larmes
Ont redoublé mes feux !

FINAL.

CAMILLE, se relevant avec force.

Eh quoi ! rien ne vous touche !
Ah ! sans doute, celui
Dont l'ame insensible et farouche
Causa la mort d'Alice Manfredi,
Doit être sans pitié !

ZAMPA, frappé.

Qu'entends-je ?... Alice !
Encor ce nom fatal !

CAMILLE.

Qu'il soit votre supplice !

ZAMPA.

Il ne pourra t'arracher de mes bras.

CAMILLE, éperdue.

Où fuir, hélas !

(Elle court au prie-dieu et s'y attache comme à un dernier refuge.)

ZAMPA, courant fermer toutes les portes.

Vain espoir ! je m'attache à tes pas !
Je l'ai dit... tu m'appartiendras !

(La lampe s'éteint, les rideaux de l'alcôve se ferment comme poussés par un coup de vent : Zampa s'élance près de Camille ; mais elle a disparu et à sa place, au milieu de l'obscurité, il ne trouve que la statue d'Alice, qui lui saisit le bras. La nuit qui règne sur le théâtre n'est coupée que par la lueur des éclairs, qui se succèdent et traversent les vitraux des fenêtres.)

## SCÈNE IX.

### ZAMPA, LA STATUE.

(Musique sombre.)

ZAMPA, saisi par la statue.

Camille ! (Étonné.) O dieux ! cette main est glacée !... (Avec horreur.) C'est elle !... (Voulant s'en délivrer.) Laisse-moi ! laisse-moi. (Il veut la frapper de son poignard.) Ciel !... Mon poignard se brise sur ce marbre !... (Se débattant.) Ah !... quel tourment horrible !... Alice ! Alice ! pardonne !... Ah !... je meurs !...

(La musique a toujours continué. Coup de tonnerre plus violent. Zampa jette un cri terrible, et disparaît avec la statue qui s'engloutit au milieu des flammes, tandis que des femmes et des habitants traversent le théâtre en fuyant.)

CHOEUR.

O jour affreux !
La terre tremble,
Et l'Etna semble
Nous couvrir de ses feux !

(Une partie du palais disparaît. On voit au fond, sur le bord de la mer, la statue d'Alice, revenue sur son piédestal et entourée de tous les habitants qui s'agenouillent devant elle. Plus loin, Camille soutenue par Alphonse et environnée de ses femmes groupées sur des rochers. Une barque qui porte Lugano s'approche du rivage ; on entend crier : MON PÈRE !... CAMILLE !... Le jour revient peu à peu. Camille est à genoux, les mains étendues vers Lugano.)

CHOEUR, au pied de la statue d'Alice, reprenant la prière du premier acte.

Ah ! soyez-nous propice,
Bonne Alice !
Veillez sur nous,
Nous prierons Dieu pour vous.

(Le rideau tombe au moment où Lugano presse Camille et Alphonse dans ses bras.)

FIN DE ZAMPA.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

# FRA-DIAVOLO,

OU

# L'HOTELLERIE DE TERRACINE,

OPÉRA COMIQUE EN TROIS ACTES,

PAROLES DE M. SCRIBE;

MUSIQUE DE M. AUBER.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 28 janvier 1830.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

| | |
|---|---|
| FRA-DIAVOLO, sous le nom du marquis de San-Marco. | M. Chollet. |
| Lord KOKBOURG, voyageur anglais..... | M. Féréol. |
| PAMÉLA, sa femme..... | Mme Boulanger. |
| LORENZO, brigadier des carabiniers..... | M. Moreau-Sainti. |
| MATHÉO, maître de l'hôtellerie..... | M. Henri. |
| ZERLINE, sa fille..... | Mlle Prévost. |
| GIACOMO, BEPPO, compagnons du marquis. | M. Fargueil. M. Belnie. |
| FRANCESCO, prétendu de Zerline (personnage muet). | |
| Un Paysan. | |
| Choeur d'habitants et habitantes de Terracine. | |
| Carabiniers. | |

La scène se passe dans un village aux environs de Terracine.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un vestibule d'auberge en Italie, aux environs de Terracine. Le fond, que soutiennent deux piliers, est ouvert et laisse apercevoir un riant paysage. A gauche et à droite, porte latérale; sur le devant, à droite du spectateur, une table autour de laquelle boivent plusieurs carabiniers en uniforme de carabiniers romains.

### SCÈNE I.

Choeur de Carabiniers, LORENZO; ZERLINE, dans un coin.

INTRODUCTION.

CHOEUR.

En bons militaires,
Buvons à pleins verres :
Le vin au combat
Soutient le soldat.
Il mène à la gloire,
Donne la victoire...
(A Lorenzo.)
Brigadier romain,
Verse-nous du vin!

En bons militaires,
Buvons à pleins verres :
Le vin au combat
Soutient le soldat.

PLUSIEURS CARABINIERS.

S'il tombait en notre puissance
Ce bandit, ce chef redouté,
Nous aurions donc pour récompense?...

LORENZO.

Vingt mille écus!

PLUSIEURS CARABINIERS.

En vérité?

LORENZO.

Tout autant!

TOUS.

Sans compter la gloire!
Allons, notre hôte, allons, à boire!

(Entre Mathéo, qui apporte de nouvelles cruches de vin et retire celles qui sont vides.)

Vingt mille écus! nous les aurons!
Et mort ou vif nous le prendrons.
Nous le jurons, nous le jurons!

En bons militaires,
Buvons à pleins verres:
Le vin au combat
Soutient le soldat.

MATHÉO, s'adressant à Lorenzo, qui pendant ce temps s'est tenu à l'écart, triste et pensif.

Lorsque c'est vous qui leur payez rasades,
Qu'avec eux on vous voie au moins le verre en main.

LORENZO.

Buvez sans moi, buvez, mes camarades.

LE CHOEUR, à demi-voix.

Le brigadier a du chagrin.

MATHÉO, à part.

Moi, je crois deviner d'où provient ce chagrin.
(Haut.)
Demain, mes chers seigneurs, ma fille se marie
Au riche Francesco, fermier de ce canton.
Je vous invite tous!

LORENZO, à part.

Plutôt perdre la vie!

LE CHOEUR.

Du vin!... du vin!...

MATHÉO.

Je vais en chercher, et du bon!
(Il sort.)

ZERLINE, s'approchant de Lorenzo.

Lorenzo, vous partez?

LORENZO.

Je vais à la montagne
Combattre ces brigands, et puissé-je y périr!

ZERLINE.

O ciel!

LORENZO.

D'un autre, hélas! vous serez la compagne,
Votre père le veut, je n'ai plus qu'à mourir!

NOCTURNE A DEUX VOIX.

PREMIER COUPLET.

ZERLINE.

Cher Lorenzo, conservons l'espérance.

LORENZO.

En reste-t-il à qui perd ses amours?

ZERLINE.

Reste du moins, c'est calmer ma souffrance.

LORENZO.

Adieu, peut-être pour toujours!

DEUXIÈME COUPLET.

ZERLINE.

Mes vœux, hélas! au combat vont te suivre.

LORENZO.

Qu'ai-je besoin de penser à mes jours?

ZERLINE.

Ah! pense à moi, qui sans toi ne peux vivre.

LORENZO.

Adieu, peut-être pour toujours!

(En ce moment on entend un grand bruit au dehors; tous les carabiniers se lèvent.)

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MILORD et MILADY KOKBOURG; un postillon et plusieurs laquais en livrée qui les suivent.

MILORD, MILADY et LE CHOEUR.

Au secours!... au secours!
On en veut à nos jours.
Quel pays effroyable!
Ah! c'est épouvantable.
Au secours!... au secours!
On en veut à nos jours.

LORENZO, s'approchant de milord.

Qu'est-ce donc?... parlez, je vous prie.

MILORD.

Messié... l'archer.

LORENZO.

C'est un Anglais!
(Regardant Paméla, qui vient de s'asseoir.)
Une femme jeune et jolie!

MILORD.

J'étais dans la colère!

PAMÉLA, soutenue par Zerline.

Et moi, je me mourais!

MILORD, allant à elle et lui faisant respirer des sels.

Milady... Paméla... Ma chère milady!
C'est ma femme... elle était sensible... à l'infini.

PAMÉLA, se soutenant à peine.

Ah! quel voyage abominable!
En vérité, c'est effroyable:
Ce monsieur le brigand
S'était conduit vraiment
En gentleman bien peu galant.
Je n'avais plus l'envie
De revoir l'Italie.
Mes chapeaux, mes dentelles,
Mes robes les plus belles,
Répondez, où sont-elles?
Est-il malheur plus grand?

Oui, milord, cette aventure
Me mettrait en courroux,
Je voulais, je le jure,
Plus voyager avec vous.

ENSEMBLE.

MILORD.

Non, non, jamais plus de voyage,
Pour long-temps j'en suis revenu;
Si je cours davantage
Je veux être pendu.

LES CARABINIERS.

On prétend qu'en ce voisinage
Depuis quelque temps on l'a vu.

Gagnons avec courage
Le prix qui nous est dû.

PAMÉLA.

Non, non, jamais plus de voyage,
C'était un point bien résolu.
Malgré tout mon courage,
Que mon cœur est ému !

LORENZO.

On prétend qu'en ce voisinage
Depuis quelque temps on l'a vu.
Mes amis, du courage...
Le bandit est perdu.

ZERLINE.

Je tremble qu'en ce voisinage
Ce hardi brigand n'ait paru ;
Je redoute sa rage...
Que mon cœur est ému !

MILORD, s'approchant de Lorenzo.

Oui, messié le brigadier, c'est à vous que je faisais ma déclaration.

LORENZO.

Je vous écoute, milord.

MILORD.

Je havais l'honneur d'être Anglais ; je havais enlevé, selon l'usage, miss Paméla, une riche héritière que je havais épousée par inclination.

PAMÉLA, soupirant.

Oh oui ! à Gretna-Green !

MILORD.

Et pour éviter les poursuites, je havais voulu voyager en Italie avec elle, et la dot que je havais enlevée aussi, comme je disais à vous, par inclination.

PAMÉLA, soupirant.

Oh oui !

MILORD.

Et, à une lieue d'ici, le postillon à moi, il avait été arrêté.

PAMÉLA.

*Yes*, par des bandits... O Dieu !

LORENZO.

De quel côté venaient-ils ?

MILORD.

Quand ils ont attaqué moi, je dormais dans le landau... près de milady.

PAMÉLA.

*Yes*. Maintenant milord dormait beaucoup, aussi je disais : Cela portera malheur à vous, mon cher milord.

LORENZO.

Et que vous ont-ils dérobé ?

MILORD.

Ils avaient fouillé par-tout, et avaient pris...

PAMÉLA.

Tous mes diamants.

MILORD.

Ils étaient si beaux !

PAMÉLA.

Et ils allaient si bien à moi !

LORENZO.

C'est la bande que nous poursuivons, celle de Fra-Diavolo ! De quel côté se sont-ils réfugiés ?

MILORD.

Vers la montagne, et nos diamants aussi.

LORENZO, à ses soldats.

Allons, messieurs, en route ! buvez le coup de l'étrier, et dirigeons-nous de ce côté.

(Pendant que Mathéo verse à boire aux soldats.)

ZERLINE, s'approchant de Lorenzo et à demi-voix.

On dit ce brigand si redoutable... s'il vous arrivait malheur ?

LORENZO.

Autrefois je pouvais tenir à la vie... mais maintenant...

ZERLINE.

Lorenzo !

LORENZO.

Demain vous en épouserez un autre ; vous avez eu plus d'obéissance pour votre père que d'amour pour moi... je ne vous en ferai point de reproches... Adieu, soyez heureuse, et pensez à moi quand je ne serai plus...

ZERLINE.

Vous vivrez... vous vivrez... je ferai des vœux pour vous !

LORENZO.

Des vœux !... oui, faites-en pour que demain je ne puisse pas voir votre mariage.

ZERLINE.

Que dites-vous ?

LORENZO, essuyant une larme.

Allons ! allons ! le devoir avant tout. J'espère, milord, vous rapporter de bonnes nouvelles. Adieu, père Mathéo. Adieu, Zerline... (A ses soldats.) En marche !

(Il sort avec ses soldats.)

## SCÈNE III.

MILORD, PAMÉLA, MATHÉO, ZERLINE.

MILORD.

Il avait l'air bien ému, le brigadier. Ce Fra-Diavolo, il effrayait tout le monde.

MATHÉO.

Vous vous trompez... Lorenzo n'a peur de rien... Il a servi dans l'armée d'Italie avec les Français... C'est un brave garçon qui n'a qu'un défaut...

PAMÉLA.

Et lequel ?

MATHÉO.

Il est amoureux, et n'a pour s'établir que sa paie de soldat, et des coups de fusil en perspective.

MILORD.

Ce n'était pas assez pour vivre.

MATHÉO.

Sans cela je n'aurais pas demandé mieux...

(regardant sa fille.) mais il faut de la raison... Allons, Zerline, serrez ces verres, ces bouteilles.

MILORD.

Je havais envie de donner du courage aux gens du pays avec des guinées. (S'avançant vers Mathéo.) Messié l'hôtesse, voulez-vous rédiger une pancarte, où je promettrai de l'argent beaucoup à celui qui rapporterait à nous ce que nous avons perdu?

MATHÉO, se mettant à la table à droite, et écrivant pendant que milord lui dicte a voix basse.

Volontiers.

PAMÉLA, observant Zerline qui a été s'asseoir dans un coin à gauche.

Miss Zerline pleurait? elle avait du chagrin?

ZERLINE, essuyant ses yeux.

Moi! madame, pas du tout.

PAMÉLA.

*Yes*, je m'y connaissais... La petite brigadier, il avait lancé à vous un regard qui disait: Oh! je vous aime beaucoup!

ZERLINE, effrayée.

Madame!...

PAMÉLA.

Ce était bien... Ce était si joli les mariages d'inclination! (Tendrement.) N'est-ce pas, milord? (Voyant qu'il ne répond pas, et avec colère.) Milord?

MILORD, de l'autre côté occupé avec Mathéo.

Vous voyez que j'étais occupé, et vous tourmentez moi... Je faisais la pancarte pour le récompense. (A Mathéo.) Vous avez écrit que je promettais trois mille francs?

PAMÉLA.

Ce était pas assez! mettez dix mille francs... L'écrin, il en valait trois cent mille! et, s'il était perdu, ce était la faute à vous, qui avez voulu prendre le chemin de traverse.

MILORD.

Pour éviter ce cavalier si élégant qui nous suivait par-tout, et qui s'arrêtait toujours dans les mêmes auberges.

PAMÉLA.

Je ne pouvais pas empêcher lui de faire le même route.

MILORD.

Vous pouvez empêcher vous de le regarder et de chanter, comme hier au soir, ce petit barcarolle qui amusait pas moi du tout.

PAMÉLA, avec humeur.

On peut pas faire le musique?

MILORD.

Vous faisiez pas le musique, vous faisiez le coquetterie avec lui.

PAMÉLA.

Moi! le coquetterie!

MILORD.

*Yes*, milady; je l'avais vu, et je déclare ici que je ne voulais pas.

PAMÉLA.

Vous ne voulez pas?

MILORD.

C'est-à-dire... je voulais bien, mais je ne voulais pas! entendons-nous!

(Pendant les couplets suivants, Mathéo et Zerline vont placarder en dedans et en dehors des piliers de l'auberge les affiches que Mathéo vient d'écrire.)

PREMIER COUPLET.

Je voulais bien, je voulais bien
Que l'on trouve vous très aimable,
Et que de loin maint fashionable
Admire aussi votre maintien...
Je voulais bien, je voulais bien;
Mais qu'en tous les lieux où je passe,
En lorgnant vous avec audace,
Un galantin suive vos pas;
Je voulais pas... je voulais pas;
Non, non, non, non, je voulais pas,
Goddam! je voulais pas.

DEUXIÈME COUPLET.

Je voulais bien, je voulais bien
Payer les bijoux et la soie;
Et pour qu'à la mode on vous voie,
Par an dépenser tout mon bien...
Je voulais bien, je voulais bien;
Mais moi suivre votre méthode,
Mais être un époux à la mode
Comme on en voit tant ici-bas...
Je voulais pas, je voulais pas;
Non, non, non, non, je voulais pas,
Goddam! je voulais pas.

TROISIÈME COUPLET.

PAMÉLA.

Je voulais bien, je voulais bien
Être sage et jamais coquette,
Et, s'il le faut, pour ma toilette,
Ne plus depenser jamais rien;
Je voulais bien, je voulais bien,
Car, par goût et par caractère,
Je suis très douce d'ordinaire;
Mais dès qu'on dit: *Je veux*... hélas!
Je voulais pas, je voulais pas;
Non, non, non, non, je voulais pas,
Milord, je voulais pas.

MILORD.

Ah! vous voulez pas? Il faudra pourtant bien... car j'entends plus que vous voyiez jamais ce marquis napolitain.

MATHÉO, se levant et écoutant.

C'est le bruit d'une voiture!

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, puis LE MARQUIS.

QUINTETTE.

MATHÉO, regardant par la droite.

Un landau qui s'arrête... ah! quel bonheur extrême!
C'est quelque grand seigneur qui vient loger ici.
(Voyant entrer le marquis.)
Oui, c'est un grand seigneur.

MILORD.

Qu'ai-je vu? c'est lui-même!

PAMÉLA.

C'est monsieur le marquis!

MILORD, avec fureur.

Comment! c'est encor lui?

LE MARQUIS.

Comment! c'est milady!

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, MILORD, PAMÉLA, ZERLINE, MATHÉO.

LE MARQUIS.

Que vois-je? c'est elle!
C'est la charmante milady!
Que vois-je? c'est elle
Que je retrouve ici!

MILORD.

Surprise nouvelle!
Comme il regarde milady!
Surprise nouvelle!
Comment, c'est encor lui!

PAMÉLA.

Surprise nouvelle!
Il a suivi nous jusqu'ici?
Surprise nouvelle!
Comment, c'est encor lui!

ZERLINE et MATHÉO.

C'est elle, c'est elle
Que cherchait monsieur le marquis;
C'est elle, c'est elle
Dont son cœur est épris.

MATHÉO, à ses gens, montrant le marquis.

Que l'on serve sa seigneurie...

LE MARQUIS.

J'ai le temps, pourquoi vous hâter?
(Regardant Paméla.)
Je compte en cette hôtellerie
Jusqu'à demain matin rester.

MILORD, bas à sa femme.

Vous entendez? ce départ qu'il retarde,
C'était pour vous, assurément.
Eh! comme il vous regarde!
Tenez, encore en ce moment!

LE MARQUIS.

La bonne folie!
Mon ame est ravie,
La fortune et l'amour secondent tous mes vœux.

PAMÉLA.

De moi, bien jolie,
Son ame est ravie;
Est-ce ma faute, à moi, s'il était amoureux?

ZERLINE.

Oui, cette étrangère
Aura su lui plaire;
Il lui fait les doux yeux, les yeux d'un amoureux.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Que vois-je? c'est elle, etc.

MILORD.

Surprise nouvelle! etc.

PAMÉLA.

Surprise nouvelle! etc.

ZERLINE et MATHÉO.

C'est elle, c'est elle, etc.

(A la fin de ce morceau, milord force Paméla à rentrer dans l'auberge. Elle fait en sortant une révérence au marquis.)

## SCÈNE V.

LE MARQUIS, à table; MATHÉO, ZERLINE, GARÇONS D'AUBERGE.

MATHÉO, à Zerline.

Allons donc, petite fille, servez monsieur le marquis... J'espère que monseigneur sera content du zèle de mes gens, et de ma fille, que je laisse maîtresse de la maison, car je suis obligé ce soir de m'absenter.

LE MARQUIS.

Ah! vous partez?

MATHÉO.

Dans l'instant. Je vais coucher à deux lieues d'ici chez Francesco, mon gendre, que j'amènerai demain matin avec toute la noce.

ZERLINE, à part.

Ah! mon Dieu!

LE MARQUIS.

Avez-vous beaucoup de monde dans cette auberge?

MATHÉO.

Vous, monseigneur, et ceux que vous venez de voir, milord et milady.

LE MARQUIS.

Pas d'autres? (Après un instant de réflexion.) Milady est jolie; mais milord est de mauvaise humeur.

ZERLINE.

On le serait à moins. Il a été attaqué et dévalisé par les bandits de la montagne.

LE MARQUIS, toujours mangeant.

Pas possible! je ne crois pas aux voleurs.

MATHÉO.

Moi, j'y crois comme en Dieu et en Notre-Dame-des-Rameaux, notre patronne.

LE MARQUIS.

Ce sont des histoires pour effrayer les voyageurs. J'ai parcouru de jour et de nuit les montagnes, et je n'ai jamais été attaqué.

MATHÉO.

Autrefois, peut-être; mais depuis que Fra-Diavolo s'est établi dans ce canton...

LE MARQUIS.

Fra-Diavolo? Qu'est-ce que c'est que cela?

ZERLINE.

Vous n'en avez pas entendu parler? un fameux bandit...

MATHÉO.

Qui est par-tout...

ZERLINE.

Et qu'on ne peut jamais joindre.

MATHÉO.

Il a une amulette qu'il a volée à un cardinal, et qui le rend invisible.

LE MARQUIS.

Voyez-vous cela!

ZERLINE.

Et les balles des gendarmes rebondissent sur sa peau.

LE MARQUIS.

Vraiment!

ZERLINE.

Oui, monseigneur; et comme dit la chanson...

LE MARQUIS.

Il y a une chanson sur lui?

MATHÉO.

Une fameuse en son honneur!... Vingt-deux couplets!... Si, pendant son dîner, monseigneur veut permettre...

LE MARQUIS.

Est-on obligé de l'entendre tout entière?

MATHÉO.

C'est au choix des voyageurs; on ne force personne.

LE MARQUIS.

A la bonne heure.

MATHÉO, détachant de la muraille une mandoline, et la présentant à Zerline.

Tiens, ma fille...

ZERLINE, la repoussant de la main et la plaçant près d'elle sur le coin de la table.

Merci, mon père, je chanterai bien sans cela.

PREMIER COUPLET.

Voyez, sur cette roche,
Ce brave à l'air fier et hardi;
Son mousquet est près de lui,
C'est son fidèle ami.
Regardez, il s'approche,
Un plumet rouge à son chapeau,
Et couvert de son manteau
Du velours le plus beau.
Tremblez!... au sein de la tempête,
Au loin l'écho répète:
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

DEUXIÈME COUPLET.

S'il menace la tête
De l'ennemi qui se défend;
Pour les belles on prétend
Qu'il est tendre et galant.
Plus d'une qu'il arrête
(Témoin la fille de Pietro),
Pensive rentre au hameau,
Dans un trouble nouveau.
Tremblez!... car, voyant la fillette,
Tout bas chacun répète:
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

TROISIÈME COUPLET.

LE MARQUIS, se levant.

Il se peut qu'on s'abuse,
Ma chère enfant; peut-être aussi
Tout ce qui se prend ici
N'est-il pas pris par lui.
Souvent, quand on l'accuse,
Auprès de vous maint jouvenceau,
Pour quelque larcin nouveau
Se glisse incognito!
Tremblez!... cet amant qui soupire,
C'est de lui qu'on peut dire:
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; BEPPO, GIACOMO, paraissant près des piliers du fond.

ZERLINE.

Ah! mon Dieu! qu'ai-je vu!

MATHÉO, brusquement.

Qu'est-ce? que demandez-vous?

BEPPO.

L'hospitalité pour cette nuit.

GIACOMO.

Au nom de Notre-Dame-des-Rameaux!

MATHÉO.

On ne reçoit pas ainsi des mendiants, des vagabonds.

BEPPO.

Nous sommes des pèlerins.

ZERLINE.

Mon père, si c'était vrai!

MATHÉO.

Sous un pareil costume!

BEPPO.

Nous sommes partis pour remplir un vœu.

MATHÉO.

Et lequel?

GIACOMO.

Celui de faire fortune.

MATHÉO.

Ce n'est pas ici que vous la trouverez.

LE MARQUIS, se levant et ouvrant sa bourse, où il prend un peu de monnaie.

Peut-être! tenez... tenez, voici ce que je vous donne au nom de cette belle enfant.

BEPPO et GIACOMO.

Ah! monsieur le marquis!

MATHÉO, étonné.

Ils vous connaissent?

LE MARQUIS.

Oui, ce sont de pauvres diables que j'ai rencontrés ce matin, et à qui j'ai déjà fait l'aumône... Monsieur l'hôte, je veux bien payer leur souper et leur coucher.

MATHÉO.

Ce sera un écu par tête.

LE MARQUIS.

Par tête?... c'est peut-être plus qu'elles ne valent... n'importe!

MATHÉO, recevant l'argent.

Dès que monsieur le marquis s'y intéresse, il n'y a pas besoin d'autre recommandation.

ZERLINE.

Mon père, on va les loger tout là haut?

MATHÉO.

Pas dans la maison, sur-tout quand je vais passer la nuit dehors... Jean, vous leur donnerez un morceau, et puis vous les conduirez vous-même à la grange, ici à côté. (Aux autres gens de l'auberge.) Rentrez, et préparez le souper de milord. (A Zerline.) Toi, ma fille, tu vas me reconduire à quelques pas d'ici, jusqu'à l'ermitage, et nous parlerons de ton prétendu. (Au marquis.) Adieu, monsieur le marquis; j'espère, demain matin, en revenant avec mon gendre, retrouver encore votre seigneurie.

LE MARQUIS.

Je l'espère aussi... je me lève tard... Adieu, notre hôte, bon voyage. Adieu, ma belle enfant.

(Les domestiques rentrent dans l'hôtellerie; Mathéo, qui a pris son chapeau et son bâton, sort par le fond avec Zerline.)

## SCÈNE VII.

### LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

(Le marquis est assis sur le devant du théâtre, près de la table à droite, et tient un cure-dent; Beppo et Giacomo regardent si tout le monde est parti.)

BEPPO, redescendant le théâtre, et prenant la bouteille qui est sur la table, se verse un verre de vin.

A ta santé!

LE MARQUIS, se retournant avec hauteur.

Heim!

BEPPO, de même.

Je dis : A ta santé!

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est que de pareilles manières?

GIACOMO, le chapeau bas.

Excusez, capitaine; c'est une recrue qui ne sait pas encore le respect qu'on vous doit. (Bas à Beppo.) Ote donc ton chapeau! Il n'est pas encore au fait, mais il sort d'une bonne maison; c'est un ancien intendant qui veut travailler maintenant en brave, et à découvert.

LE MARQUIS.

Il ne suffit pas d'être brave, il faut encore être honnête et savoir vivre. Je n'ai jamais vu, dans l'origine, de troupe plus mal composée que celle que j'ai l'honneur de commander. Les bandits les plus mal élevés!... et si je n'y avais établi l'ordre et la discipline... (A Giacomo, lui montrant une carafe et relevant la manche de son pourpoint.) Verse-moi de l'eau! (A Beppo, tout en se lavant les mains.) A la première familiarité je te fais sauter la cervelle... cela t'apprendra.

BEPPO.

Eh bien! par exemple!

GIACOMO.

Il le ferait comme il le dit.

BEPPO, tremblant.

Hein!

LE MARQUIS.

Une serviette! (S'essuyant les mains.) Qu'y a-t-il de nouveau, et qui vous amène?

BEPPO, chapeau bas.

L'entreprise a réussi; nous avons arrêté le milord et ses diamants.

LE MARQUIS.

Crois-tu que je ne sois pas au fait? je le savais déja.

GIACOMO.

Toutes les indications que vous nous aviez données étaient si exactes!

LE MARQUIS.

Je le crois bien; depuis trois jours que je les suis à la piste, que je dîne avec eux dans les mêmes auberges, et que tous les soirs je chante des barcarolles avec milady, vous croyez que ce n'est pas fatigant!

GIACOMO.

Nous savons, capitaine, ce que vous faites pour nous.

LE MARQUIS.

Milord ne s'est pas défendu et nous n'avons perdu personne?

GIACOMO.

Non, capitaine, au contraire; le postillon était un ancien qui nous avait quittés, et qui demande à s'enrôler de nouveau.

LE MARQUIS.

Est-il entre vos mains?

GIACOMO.

Oui.

LE MARQUIS, se curant les dents et arrangeant sa chemise devant un miroir de poche.

Qu'on le fusille!... je n'aime pas l'inconstance; dans notre état, s'entend... près des belles, c'est autre chose... et puisque, grace à milord, nous avons des diamants, tu en enverras pour six mille écus à Fiorina, cette jeune cantatrice que je protège; j'aime les arts et sur-tout la musique.

GIACOMO.

Oui, capitaine.

LE MARQUIS.

Eh bien! est-ce tout?

GIACOMO.

Non vraiment... et nous craignons d'avoir été trompés.

LE MARQUIS.

Comment cela?

GIACOMO.

Cette cassette que vous nous aviez annoncée et que milord devait avoir dans sa voiture...

LA MARQUIS.

Cinq cent mille francs en or qu'il allait placer à Livourne chez un banquier; du moins milady me l'avait dit.

GIACOMO.

Impossible de les trouver.

LE MARQUIS.

Imbécile!... manquer une si belle opération!

BEPPO.

Peut-être, pour nous faire du tort, les a-t-il dépensés?

LE MARQUIS.

Ce que c'est que de ne pas faire ses affaires soi-même! Mais je saurai à tout prix ce que cet or est devenu... Laissez-moi. (A part.) Allons, il faudra encore faire de la musique avec milady. Ces coquins-là sont-ils heureux de m'avoir! (Regardant par la porte de l'auberge.) C'est elle! (Apercevant Beppo et Giacomo qui sont au fond du théâtre.) Eh bien! vous n'êtes pas encore partis!...

(Ils disparaissent par la droite.)

## SCÈNE VIII.

### LE MARQUIS, PAMÉLA.

RÉCITATIF.

PAMÉLA, sortant de l'auberge.

Oui, je vais commander le punch à vous, milord.

LE MARQUIS, s'avançant.

Charmante milady!

PAMÉLA, effrayée.

Comment! c'est vous encor?
Et mon époux était dans la chambre voisine;
Lui, si jaloux, jaloux comme Othello!

LE MARQUIS.

Est-ce donc l'offenser que chanter un duo?
(Prenant la mandoline que Zerline a placée sur le coin de la table à la cinquième scène.)
Et nous pouvons, sur cette mandoline,
Répéter tous les deux cet air
Que nous commençâmes hier.

PAMÉLA, regardant à gauche par la porte de l'auberge.

Ah! je l'entends! c'est lui...

DUO.

LE MARQUIS, saisissant brusquement la mandoline et en jouant.

« Le gondolier fidèle
« Brave, pour voir sa belle,
« Les autans ennemis.
(La regardant.)
« De loin, s'il obtient d'elle
« Un regard, un souris,
« C'est toujours ça de pris. »
(Il regarde vers la gauche si l'on ne vient pas, et remet la mandoline sur la table en s'adressant à Paméla.)
Faut-il que votre cœur ignore
Le feu brûlant qui me dévore!

PAMÉLA, voulant s'éloigner.

Monsieur, je ne puis écouter...

LE MARQUIS, la retenant.

Je me tais, vous pouvez rester;
Oui, vous admirer en silence
Ne peut vous paraître une offense.

PAMÉLA.

Je ne pouvais pas, je le croi,
Empêcher vous d'admirer moi.

LE MARQUIS.

Ah! combien mon ame est ravie
En contemplant ces traits charmants,
Cette robe simple et jolie!...
(Regardant un médaillon qui est à son cou.)
Ah! grand Dieu! les beaux diamants!

PAMÉLA.

Les seuls échappés au pillage,
Tant je les cachais avec soin!

LE MARQUIS, à part.

Les maladroits! Ah! quel dommage!
(Haut, à Paméla, d'un ton galant.)
Pour plaire en avez-vous besoin?
Mais plus je considère
Ce riche médaillon... il contient un secret?

PAMÉLA.

Pour lui mon époux l'a fait faire,
Car il renferme mon portrait.
(L'ouvrant et lui montrant.)
Trouvez-vous ressemblant?

LE MARQUIS, affectant un trouble amoureux.

O ciel! il se pourrait!...
(Le regardant avec ivresse.)
Voilà ce regard doux et tendre,
Voilà ces traits si gracieux;
Je crois la voir, je crois l'entendre.
(Avec délire.)
Mon ame a passé dans mes yeux...
(Avec rage.)
Et c'est pour un rival, un tyran, un barbare...
(Il met le portrait dans sa poche.)

PAMÉLA.

Que faites-vous!

LE MARQUIS.

Je m'en empare.

PAMÉLA, troublée et voulant le reprendre.

Monsieur!...

LE MARQUIS.

Jamais, jamais il ne me quittera.

PAMÉLA.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Oui, sur mon cœur toujours il restera.

PAMÉLA.

C'est mon mari!...

(Milord sort de l'hôtellerie; et le marquis, saisissant vivement la mandoline, reprend le premier motif.)

« Le gondolier fidèle
« Brave sur sa nacelle
« Les jaloux, les maris.
« Quand son cœur, de sa belle
« Presse les traits chéris,
« C'est toujours ça de pris. »

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; MILORD, passant entre eux deux.

TRIO.

MILORD.

Bravi!... bravi!...

PAMÉLA.

Ah! c'était vous?

MILORD.

Oui, milady.

PAMÉLA.

Nous faisions de la musique.

MILORD.

Je n'aime pas la musique.

ENSEMBLE.

PAMÉLA.

Combien moi, j'aimais la musique!
Elle me plaisait fort;
Mais je vois, c'est unique,
Qu'elle ennuyait milord.
Jamais, avec milord,
Nous ne sommes d'accord.

LE MARQUIS.

Bravo, bravo, c'est la musique
Qui nous a mis d'accord;
Il faudra qu'on s'explique
Et qu'on m'instruise encor.
Enlevons à milord
Et sa femme et son or.

MILORD.

Toujours ensemble, c'est unique,
Ils sont très bien d'accord;
Aussi cette musique
A moi me déplait fort,
Et peut faire du tort
A l'honneur d'un milord.

PAMÉLA.

Nous répétions cette barcarolle...

MILORD.

C'était bien aimable à vous pendant que je m'impatientais, moi, pour le punch!

LE MARQUIS.

Permettez donc, milord; puisque vous preniez du punch, nous pouvions bien faire de la musique.

MILORD.

Oui, si j'en avais pris!... mais j'en prenais pas... j'en attendais.

LE MARQUIS.

Que ne le disiez-vous? Holà! quelqu'un.

MILORD.

Ce était pas besoin... je avais plus soif... je l'avais perdu, le soif.

LE MARQUIS.

Depuis la perte de vos diamants!

MILORD.

Oui, cela et puis autre chose encore...

LE MARQUIS.

Ah! mon Dieu!... est-ce qu'il serait arrivé malheur à ces cinq cent mille francs en or que vous alliez placer à Livourne?

MILORD.

Je les avais toujours.

LE MARQUIS.

Ah! tant mieux!... je respire... car si vous les aviez perdus... j'en aurais été aussi fâché que vous-même.

PAMÉLA.

Que vous étiez bon!

LE MARQUIS.

Ce que j'en disais, c'était pour vous offrir mon portefeuille.

MILORD.

Je remerciais vous; (tirant son portefeuille.) je avais déja regarni le mien.

LE MARQUIS.

Et comment cela! comment avez-vous pu sauver votre or?

MILORD.

Par un moyen bien adroit que je ne disais à personne.

LE MARQUIS.

Vous avez de l'esprit.

MILORD.

Je croyais bien...

PAMÉLA.

Il avait changé les pièces d'or en billets de banque, et il les avait fait coudre.

LE MARQUIS, vivement.

Où cela?

MILORD, riant.

Devinez.

LE MARQUIS.

Moi, je ne devine jamais rien....

MILORD.

Dans mon habit, et dans la robe de milady.

LE MARQUIS.

Il serait possible!... (regardant la robe de Pamé-la.) ce tissu charmant et précieux... (Se retournant en riant vers milord.) C'est impayable.

MILORD, riant aussi.

*Yes, yes*, nous étions tout cousus d'or.

LE MARQUIS.

C'est bon à savoir.

(En ce moment on entend en dehors une marche guerrière. Milord et Paméla vont regarder par le fond.)

FINAL.

MILORD et PAMÉLA.

Écoutez!...

LE MARQUIS.

Quelle est donc cette marche guerrière?

BEPPO et GIACOMO entrent mystérieusement et disent à demi-voix au marquis, sur le devant du théâtre:

Un brigadier et des soldats
Qui vers ces lieux portent leurs pas.
Fuyons!

LE MARQUIS.

Jamais! Poltrons du cœur!

BEPPO.

Je n'en ai guère...

LE MARQUIS.

Auprès de moi n'êtes-vous pas?

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LORENZO, CHOEUR DE SOLDATS, ZERLINE, GENS DE L'AUBERGE ET DU VILLAGE.

LE CHOEUR.

Victoire ! victoire ! victoire !
Réjouissons-nous ;
Victoire, victoire !
Pour nous quelle gloire !
Ils sont tombés sous nos coups.

ZERLINE, courant à Lorenzo.

C'est lui que je revois !

MILORD et PAMÉLA, à Lorenzo.

De grace, expliquez-vous.

LORENZO.

En silence et dans l'ombre
Suivant leurs pas errants,
Dans un défilé sombre
J'ai surpris ces brigands.

LE MARQUIS, à part.

Et je n'étais pas là !

LORENZO.

Long-temps avec audace
Ils se sont comportés ;
Vingt d'entre eux sur la place
En braves sont restés !

LE MARQUIS, à part.

O fureur !

LORENZO.

Mais l'effroi qui les gagne
Disperse ces bandits,
L'écho de la montagne
A répété ces cris :

LE CHOEUR.

Victoire ! victoire ! victoire !
Réjouissons-nous ;
Victoire ! victoire !
Pour nous quelle gloire !
Ils sont tombés sous nos coups.

LORENZO, à milord.

Sur l'un de ces brigands, couché sur la poussière,
J'ai retrouvé, milord, cet écrin !...

MILORD et PAMÉLA, s'en emparant.

C'est le mien !

O sort heureux !

LE MARQUIS, à part.

O sort contraire !

(Montrant Lorenzo.)

Par lui perdre à-la-fois mes soldats et mon bien !

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO, ZERLINE, MILORD, PAMÉLA, LORENZO et LE CHOEUR.

LE MARQUIS, BEPPO et GIACOMO.

Que la fureur et la vengeance
Pour le punir arment nos bras ;
Son sang expiera son offense ;
Oui, je vous promets son trépas.
Oui, je jure ici son trépas !

ZERLINE, MILORD et PAMÉLA.

Honneur à sa vaillance !
Le ciel a protégé son bras ;
Oui, je renais à l'espérance.
Pour moi quel moment plein d'appas,
Oui, quel moment plein d'appas !

LORENZO et LE CHOEUR.

Victoire ! victoire ! victoire !
Réjouissons-nous ;
Victoire ! victoire !
Pour nous quelle gloire !
Ils sont tombés sous nos coups.

LORENZO.

Adieu, milord...

ZERLINE.

Déja quitter cette demeure !

LORENZO.

Il le faut.

ZERLINE.

Pourquoi donc repartir à cette heure ?

LORENZO.

Le chef de ces bandits a su nous échapper ;
Mais je suis sur sa trace, il ne peut nous tromper.
Adieu, Zerline.

PAMÉLA, le retenant.

Un instant, je vous prie ;

(A milord.)

Le portefeuille à vous ?

MILORD, le retirant avec peine de sa poche.

Et pourquoi, chère amie ?

PAMÉLA, ouvrant le portefeuille, y prenant des billets de banque et s'adressant à Lorenzo.

Milord, qui chérissait beaucoup les gens de cœur,
De ces dix mille francs est votre débiteur ;
(Montrant la pancarte du fond.)
Lisez plutôt.

LORENZO, repoussant les billets.

Jamais ! quelle idée est la vôtre ?

PAMÉLA, à demi-voix

C'est la dot de Zerline, acceptez aujourd'hui
Un trésor qui pourrait vous en donner un autre.

ZERLINE, les prenant vivement.

Moi, j'accepte pour lui ;
Le voilà riche, Dieu merci !
Autant que son rival.

LORENZO, avec joie et vivement.

Et je puis...

ZERLINE, de même.

A mon père...

LORENZO.

Demander...

ZERLINE.

Dès demain...

LORENZO.

Et ton cœur...

ZERLINE.

Et ma main.

LORENZO.

O sort prospère !

ZERLINE.

Heureux destin !

ENSEMBLE.

LORENZO, ZERLINE, MILORD et PAMÉLA.

LORENZO et ZERLINE.

Ah! je renais à l'espérance,
Le ciel me ramène en tes bras;
D'aujourd'hui mon bonheur commence;
Pour moi quel moment plein d'appas!

MILORD et PAMÉLA.

Rendons honneur à sa vaillance,
Le ciel a protégé son bras.
(Regardant l'écrin.)
Cher écrin, ma seule espérance,
Ah! tu ne me quitteras pas.
Quel moment plein d'appas!

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, BEPPO et GIACOMO.

Que la fureur et la vengeance
Pour le punir arment nos bras!
Son sang expiera son offense;
Oui, je jure ici son trépas!

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Victoire! victoire, etc.

(A la fin de cet ensemble, Lorenzo va parler à ses soldats et les range en bataille.)

LE MARQUIS, bas à Beppo et à Giacomo, sur le devant, à droite.

Tout nous sourit, sachons attendre.
Le père ne peut revenir.

BEPPO.

Et ces soldats?

LE MARQUIS.

Ils vont partir.
Ils vont ailleurs pour nous surprendre!

LORENZO, au fond.

Partons, mes braves compagnons!

LE MARQUIS.

Ils s'éloignent et nous restons.

ZERLINE, à Lorenzo.

Demain, songe au bonheur que le ciel te destine.

LE MARQUIS, bas à ses compagnons.

L'or et les diamants, et la dot de Zerline
Cette nuit...

BEPPO.

Sont à nous, et nous les reprendrons.

ENSEMBLE.

MILORD, PAMÉLA, ZERLINE, LE MARQUIS, BEPPO et GIACOMO.

MILORD, PAMÉLA, ZERLINE.

A demain, à demain, oui, nous nous reverrons.
Demain, demain nous reviendrons.
Partons, partons.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

Cette nuit, cette nuit, oui, d'eux tous je réponds.
Ils sont à nous, oui, j'en réponds,
Nous les tenons.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS et SES COMPAGNONS, LORENZO, ZERLINE, MILORD et PAMÉLA.

LE MARQUIS et SES COMPAGNONS.

Que la fureur et la vengeance
Pour le punir arment nos bras!
Son sang expiera son offense,
Et je jure ici son trépas;
Oui, je jure son trépas.

LORENZO et ZERLINE.

Mon cœur renaît à l'espérance;
Demain, demain tu reviendras;
Oui, demain tu m'appartiendras;
D'aujourd'hui mon bonheur commence.
Pour moi quel moment plein d'appas!

MILORD et PAMÉLA.

Le ciel protége sa vaillance!
Il doit encor guider ses pas.
Cher écrin, ma seule espérance,
Ah! tu ne me quitteras pas.

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Victoire! victoire! victoire!
Dieu combat pour nous.
Victoire! victoire!
Pour nous quelle gloire!
Il va tomber sous nos coups.

(Lorenzo, à la tête de ses soldats, défile au fond du théâtre, tandis que des gens de l'auberge apportent des flambeaux au marquis, à Paméla et à milord qui se souhaitent le bonsoir. Un garçon d'auberge montre à Beppo et à Giacomo la grange qui est à droite du théâtre, et les emmène de ce côté pendant que les autres entrent dans la maison.)

# ACTE SECOND.

Le théâtre représente une chambre d'auberge. Sur les deux premiers plans, à gauche et à droite, deux portes vitrées faisant face au spectateur; sur le second plan, à gauche, un lit et une table sur laquelle est un miroir; à droite, sur le second plan, une porte conduisant dans l'intérieur de la maison. Au fond du théâtre, une croisée donnant sur la rue.

## SCÈNE I.

ZERLINE, tenant à la main un bougeoir et des flambeaux. Elle entre par la porte à droite qu'elle laisse ouverte, et parle à la cantonade.

RÉCITATIF.

Ne craignez rien, milord!... oui, je vais sur-le-champ,
Pendant que vous êtes à table,
Préparer votre lit et votre appartement.
(Descendant le théâtre et posant le bougeoir sur la table.)
On n'entendit jamais de tapage semblable;
J'en perdrai la tête, je croi:
Aller, venir, courir au bruit de vingt sonnettes,
Et de tous ces messieurs écouter les fleurettes,
On n'a pas un instant à soi.

AIR.

Quel bonheur! je respire... Oui, je suis seule ici;
On me laisse un instant: qu'au moins il soit pour lui!

A peine ai-je le temps de dire que je l'aime.
De peur de l'oublier je le dis à moi-même...
Non, pour moi ce mot-là
Jamais ne s'oubliera...
(Montrant son cœur.)
Son souvenir est là!
Quel bonheur! je respire... Oui, je suis seule ici;
On me laisse un moment, qu'au moins il soit pour lui!

Ce ne sera pas long, car voilà que l'on monte déja. (A milord et à sa femme qui entrent.) Quand milord et milady voudront, leur appartement est prêt. Au bout du corridor.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MILORD, MILADY.

TRIO.

MILORD.

Allons, ma femme,
Allons dormir.
Déja le sommeil me réclame.
Pour un époux, ah! quel plaisir!
Ah! quel plaisir
De bien dormir!

PAMÉLA.

Eh quoi! milord, déja dormir?
Déja le sommeil vous réclame!
Jadis, je crois m'en souvenir,
Vous étiez moins prompt à dormir.

MILORD.

Pour un époux, ah! quel plaisir!
Ah! quel plaisir
De bien dormir!

ENSEMBLE.

ZERLINE, PAMÉLA et MILORD.

ZERLINE.

Après un an de mariage,
On querelle donc son mari?
Avec le mien, dans mon ménage,
Il n'en sera jamais ainsi.

PAMÉLA.

Après un an de mariage,
Comment! déja changer ainsi?
Voyez donc le joli ménage,
Voyez donc l'aimable mari!

MILORD.

Après un an de mariage,
Comment! déja changer ainsi?
Voyez donc le joli ménage!
Je reconnais plus milady.

MILORD.

Il est minuit, c'est très honnête;
Il faut partir de grand matin.

PAMÉLA.

Non vraiment: je reste à la fête;
(Montrant Zerline.)
Sa noce, elle avait lieu demain.

ZERLINE.

Croyez à ma reconnaissance.

PAMÉLA.

Je veux vous donner des avis.
Ma chère enfant, je veux d'avance
Vous prévenir sur les maris.
Voyez-vous bien, tous les maris...

MILORD, l'interrompant.

Allons, ma femme, allons dormir.

ENSEMBLE.

PAMÉLA et ZERLINE.

PAMÉLA.

Eh quoi! milord, déja, etc.

ZERLINE.

Milord, milord aime à dormir.

ZERLINE, le bougeoir à la main.

Milord voudrait-il quelque chose?

MILORD.

Un oreiller.

ZERLINE, allant en prendre un dans le cabinet à droite.

C'est là, je croi!

PAMÉLA, à Zerline.

Où donc est la soubrette à moi?

ZERLINE.

De moi que madame dispose.

(Au moment où ils vont sortir, milord s'arrête et regarde au cou de sa femme.)

MILORD.

Mais qu'avez-vous donc fait, ma chère,
Du médaillon que d'ordinaire
J'ai l'habitude ici de voir
Attaché par un ruban noir!

PAMÉLA, un peu troublée.

Ce portrait?

MILORD.

Oui, ce médaillon.

PAMÉLA, troublée.

Il est... il est...

MILORD.

Où donc?

PAMÉLA.

Allons, milord, allons dormir, etc.

(Reprise de l'ensemble.)

(Zerline, qui a pris un bougeoir et l'oreiller, entre, en les éclairant, dans la chambre à gauche. Milord et sa femme la suivent. La chambre reste dans l'obscurité.)

## SCÈNE III.

LE MARQUIS, seul, entrant mystérieusement.

(Au moment où ils sortent, le marquis paraît au haut de l'escalier à droite.)

Ils sont tous retirés dans leurs appartements, et personne, grace au ciel, ne m'a vu monter cet escalier. Orientons-nous. Au premier, m'a-t-on dit, la seconde chambre au bout du corridor. Voici bien la première chambre, j'y suis. Pour la seconde, est-ce celle-ci?

(Regardant par la porte à droite que Zerline a laissée ouverte.) Non, un cabinet noir avec des portemanteaux, des rideaux... (Regardant de l'autre côté.) Alors voilà sans doute la porte du corridor qui conduit chez l'Anglais. Pas d'autre issue, notre proie ne peut nous échapper. Il s'agit maintenant d'avertir mes compagnons qu'on a logés dans la grange. (Ouvrant la fenêtre du fond.) Ils devraient déjà être dehors... et je ne les vois pas!... La nuit est si sombre... Peut-être rôdent-ils autour de la maison. (Apercevant une mandoline accrochée à l'un des murs.) Allons, le signal convenu. Et si on m'entendait! qu'importe!... Je ne peux pas dormir... je chante... On chante jour et nuit en Italie. D'ailleurs ma chanson n'éveillera pas de soupçons. C'est celle que fredonnent toutes les jeunes filles qui attendent leurs amoureux: et elle est joliment connue dans le pays.

BARCAROLLE.

Agnès la jouvencelle,
Aussi jeune que belle,
Un soir à sa tourelle
Ainsi chantait tout bas :
La nuit cachera tes pas,
On ne te verra pas;
La nuit cachera tes pas;
Et je suis seule, hélas!
C'est ma voix qui t'appelle,
Ami, n'entends-tu pas?

DEUXIÈME COUPLET.

L'instant est si prospère!
Nulle étoile n'éclaire
Ta marche solitaire,
Pourquoi ne viens-tu pas?
Le jour, ma grand'mère, hélas!
Est toujours sur nos pas.
Mais ma grand'mère, là bas,
Dort après son repas.
L'instant est si prospère!
Ami, n'entends-tu pas?

(A la fin du couplet, Beppo et Giacomo paraissent à la croisée du fond.)

## SCÈNE IV.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

LE MARQUIS.

Entrez sans bruit.

GIACOMO.

Il ne nous a pas été difficile de sortir de la grange où l'on nous avait mis.

BEPPO.

Et nous voici exacts au rendez-vous.

LE MARQUIS.

Silence! milord et milady viennent d'entrer dans leur chambre.

GIACOMO.

Et les cent mille écus de diamants qu'ils nous ont pris?

BEPPO.

Les cinq cents billets de banque qu'ils nous ont dérobés?

LE MARQUIS, montrant leur appartement.

Sont là!... avec eux. (Voyant qu'ils font un mouvement pour y courir.) Où allez-vous?

GIACOMO.

Reprendre notre bien.

LE MARQUIS.

Un instant!... ils ne sont pas encore endormis, il y a dans leur chambre quelqu'un qui ne va pas tarder à en sortir... cette petite servante...

GIACOMO.

Zerline?

BEPPO.

Nous avons aussi un compte avec elle, car enfin il y a dix mille francs à nous, qu'elle a détournés de la masse.

LE MARQUIS.

Ils nous reviendront; mais ce n'est pas à elle que j'en veux le plus... c'est à Lorenzo, son amoureux, qui nous a privés d'une vingtaine de braves, et par San-Diavolo, mon patron, je me vengerai de lui, ou je ne suis pas Italien!

ZERLINE, en dehors de la porte à gauche.

Bonsoir, milord; il ne vous faut plus rien?

LE MARQUIS.

On vient... (Leur montrant la porte à droite.) Dans ce cabinet... derrière ces rideaux...

BEPPO, hésitant.

Ces rideaux!...

LE MARQUIS.

Eh oui!... jusqu'à ce que la petite soit partie!

(Ils entrent tous trois dans le cabinet à droite dont ils referment la porte.)

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, cachés; ZERLINE, tenant un bougeoir.

(Le théâtre redevient éclairé.)

ZERLINE.

Bonne nuit, milord; bonne nuit, milady... Oh! vous dormirez bien: la maison est très sûre et très tranquille. (Posant son bougeoir sur la table, près du lit.) Grace au ciel, voilà chez nous tout le monde endormi; et je ne suis pas fâchée d'en faire autant... je suis fatiguée de ma journée... dépêchons-nous de dormir, car il est déjà bien tard, et demain au point du jour il faut être sur pied. (Elle s'approche du lit, dont elle ôte la courte-pointe.) Mon lit ne vaut pas celui de milord; non certainement... (Elle ouvre la porte du cabinet, et place sur la chaise qui est à l'entrée la couverture qu'elle vient de ployer. Elle laisse la porte ouverte; cette porte doit s'ouvrir en dehors, c'est-à-dire du côté du spectateur. Continuant à parler, elle se rapproche de son lit et tourne le dos au cabinet.) Mais

c'est égal... j'ai idée que j'y dormirai mieux... je suis si heureuse !...

GIACOMO, paraissant à l'entrée du cabinet dont on vient d'ouvrir la porte.)

Il paraît que c'est sa chambre.

BEPPO, de même.

Qu'allons-nous faire ?

LE MARQUIS, de même.

Attendre qu'elle soit couchée et endormie.

BEPPO.

Alors, qu'elle se dépêche.

ZERLINE.

Demain matin Lorenzo reviendra ; il demandera ma main à mon père, qui ne pourra la lui refuser ; car il est riche... il a dix mille francs !... (Les tirant de son corset.) Les voilà !... ils sont à lui... qu'est-ce que je dis ? ils sont à nous... le compte y est-il ? oui vraiment ! J'ai toujours peur qu'il n'en manque... Qu'ils sont jolis ! que je les aime ! (Elle les porte à sa bouche.) Aussi ils ne me quitteront pas. (Allant les mettre sous son oreiller.) Ils passeront la nuit à côté de moi, sous mon chevet.

BEPPO, à part, dans le cabinet.

Ces coquins de billets !

LE MARQUIS.

Te tairas-tu ?

BEPPO, avec mauvaise humeur.

On ne peut plus parler maintenant...

ZERLINE va chercher la table qui est à côté du lit, et sur laquelle est un miroir en pupitre.

Et Francesco, que mon père doit m'amener comme son gendre ! Je lui parlerai franchement ; je lui dirai que je ne l'aime pas, cela le consolera ; et demain, à cette heure-ci, peut-être que je serai la femme de Lorenzo... (S'arrêtant.) Sa femme !... il est vrai qu'il y a si long-temps que j'y rêve... tous les soirs en me couchant ; mais maintenant il n'y a plus à dire.

(Sur la ritournelle de l'air suivant, elle s'assied près de la table et commence sa toilette de nuit ; elle détache son collier, ses boucles d'oreilles et les rubans de sa coiffure.)

CAVATINE.

Oui, c'est demain, c'est demain
Qu'enfin l'on nous marie !
C'est demain, c'est demain
Qu'il recevra ma main.
Que mon ame est ravie !
C'est demain ! c'est demain !...
C'est demain !

(Détachant son fichu.)

Nous ferons bien meilleur ménage
Que cette Anglaise et son époux ;
Car Lorenzo n'est pas volage,
Il ne sera jamais jaloux...
Aye, aye ! je n'y prends pas garde,
Et je me pique !...

(Elle presse son doigt.)

BEPPO, regardant par la porte vitrée.

Elle est jolie ainsi.

(Sur un geste menaçant que lui fait le marquis.)

Je ne parle pas, je regarde.

LE MARQUIS, le repoussant et prenant sa place.

Va-t'en ! c'est moi qui dois tout observer ici.

ZERLINE, continuant l'air en faisant sa toilette.

Je suis sûre de mon mari :
En sa femme il a confiance ;
Aussi pour moi quelle espérance !

C'est demain, c'est demain
Qu'enfin l'on nous marie ;
C'est demain, c'est demain
Qu'il recevra ma main !
Que mon ame est ravie !
C'est demain ! c'est demain !...
C'est demain !

(Elle a ôté son tablier, ses manches et son corset ; elle reste le cou et les bras nus, et avec une petite robe de dessous.)

Pour moi, je n'ai pas l'élégance
Ni les attraits de milady.

(Se regardant.)

Pourtant Lorenzo, quand j'y pense,
N'est pas à plaindre, Dieu merci !

(Se retournant pour voir sa taille.)

Oui, voilà pour une servante
Une taille qui n'est pas mal ;
Vraiment, vraiment, ce n'est pas mal :
Je crois qu'on en voit de plus mal.

(Avec satisfaction.)

Oui... oui... j'en suis assez contente.

LE MARQUIS, et les deux autres dans le cabinet, ne pouvant contenir un éclat de rire.)

Ah ! ah ! c'est original.

ZERLINE, effrayée, s'arrêtant.

Je crois qu'on vient de rire.

(Elle remonte le théâtre, écoute du côté du cabinet et n'entend plus rien.)

Est-ce en la chambre de milord ?

(Allant écouter.)

Non... il ne rit jamais ; je n'entends rien ! il dort...

(Reprenant avec gaîté.)

C'est demain ! c'est demain !
Ce jour que je desire,
C'est demain ! c'est demain
Qu'il recevra ma main.
Ah ! quel bonheur de dire :
C'est demain, c'est demain !

(Elle reporte la table près du lit, et s'y asseyant, elle défait ses souliers.)

Allons, allons, il faut dormir.

LE MARQUIS ET SES COMPAGNONS.

C'est heureux !

ZERLINE.

Lorenzo, que ton doux souvenir
Pour un seul instant m'abandonne !
Laisse-moi prier ma patronne...

(Se mettant à genoux près du lit.)

O Vierge sainte en qui j'ai foi !
Veillez sur lui ! veillez sur moi !

(Se relevant et s'asseyant sur le lit.)

Bonsoir... bonsoir, mon ami...
Mon mari...
O Vierge sainte en qui j'ai foi !
Priez pour lui ! priez pour moi...

(Le sommeil la saisit, ses yeux se ferment, et sa tête tombe sur son oreiller.)

LE MARQUIS, BEPPO, et GIACOMO, sortant du cabinet.

Que la prudence
Guide nos pas !
Que la vengeance
Arme nos bras !

LE MARQUIS, s'approchant de la lumière qui est sur la table et qu'il éteint.

Elle dort !

BEPPO.

Non sans peine.
Je croyais, capitaine,
(Montrant le cabinet.)
Que nous y resterions toujours.

GIACOMO.

Qu'une jeune fillette
Est longue en sa toilette,
Ainsi qu'en ses pensers d'amours !

BEPPO.

Entrons chez milord !...

LE MARQUIS.

Du mystère !

GIACOMO, montrant son poignard.

Je sais comment le faire taire.

ENSEMBLE.

Oui, la prudence
Veut son trépas !
Que la vengeance
Arme nos bras !

GIACOMO, prêt à entrer dans la chambre de milord.

Marchons !

BEPPO, l'arrêtant et lui montrant Zerline.

Et cette jeune fille
Que le bruit pourrait réveiller,
A son secours peut appeler.

LE MARQUIS.

Beppo par la prudence brille.

GIACOMO.

Que faire ?

BEPPO.

Commençons par elle.

GIACOMO, au marquis.

Le veux-tu ?

LE MARQUIS.

C'est dommage !

BEPPO.

Qu'ai-je entendu ?
Le capitaine y met de la délicatesse !

LE MARQUIS.

Moi, faquin ! pour qui me prends-tu ?
(Lui donnant son poignard.)
Tiens, frappe ! et point de faiblesse.

ENSEMBLE.

Oui, la prudence
Veut son trépas !
Que la vengeance
Arme nos bras !

(Beppo passe derrière le lit en faisant face aux spectateurs. Il lève le poignard pour frapper Zerline.)

ZERLINE, dormant et répétant les derniers mots de sa prière.

O Vierge sainte en qui j'ai foi !
Veillez sur lui ! veillez sur moi !

(Beppo, troublé, hésite.)

GIACOMO.

N'importe, frappe !

LE MARQUIS, détournant la tête.

Allons, n'hésite pas.

(Beppo lève le bras de nouveau, et va frapper, lorsqu'on entend heurter violemment en dehors. Tous trois, étonnés, s'arrêtent.)

C'est en dehors, c'est à la grande porte !
Que veut dire ce bruit ?

(On frappe plus fort.)

ZERLINE, étendant les bras.

Quoi ! déjà m'éveiller ! Qui frappe de la sorte
Au milieu de la nuit ?

LE CHOEUR, en dehors.

Qu'on se réveille en cette auberge !
Voici de braves cavaliers.
Ouvrez vite, qu'on les héberge !
Car ce sont des carabiniers ;
Oui, ce sont des carabiniers.

BEPPO.

(Tremblant.)
Des carabiniers ! Capitaine !

LE MARQUIS, froidement.

As-tu donc peur ?

BEPPO.

Qui les raméne ?

LORENZO, en dehors.

Zerline ! Zerline ! écoute-moi !
C'est ton amant qui revient près de toi.

ZERLINE, avec joie.

C'est Lorenzo !

GIACOMO.

Grands dieux !

LE MARQUIS, avec colère.

Ah ! j'en aurai vengeance !
Mais d'ici là de la prudence !

ENSEMBLE.

TOUS TROIS, se retirant vers le cabinet.

Que la prudence
Guide nos pas !
Faisons silence ;
Ne nous montrons pas.

LORENZO et CAVALIERS, en dehors.

Qu'on se réveille en cette auberge !
Voici de braves cavaliers.
Ouvrez vite, qu'on les héberge !
Ce sont les carabiniers.

(Ils frappent de nouveau à la porte.)

ZERLINE, qui pendant le chœur précédent s'est habillée à la hâte, a remis ses souliers, etc.

Mais un instant ! un instant, par Notre-Dame, donnez-vous patience. (Allant à la fenêtre du fond qu'elle ouvre.) Est-ce bien vous, Lorenzo ?

LORENZO, en dehors.

Sans doute.

ZERLINE.

Vous en êtes bien sûr?

LORENZO.

Moi et mes camarades que depuis une heure vous faites attendre.

ZERLINE.

Il faut bien le temps de s'habiller! quand on est réveillée en sursaut... Mais, tenez... (Jetant une clef par la fenêtre.) Vous entrerez par la cuisine, en voici la clef; la lampe y est allumée, d'ailleurs voici le jour qui commence à poindre. (Elle referme la croisée, et revient près du lit achever sa toilette.) Dépêchons-nous à grand renfort d'épingles... Encore faut-il être présentable, sur-tout devant des militaires... c'est terrible!

(Le bruit redouble en bas à gauche; en dehors, on entend milord.)

MILORD.

Calmez-vous, milady! je allais voir ce que c'était... je avais payé pour le dormir tranquille, et on volait à moi mon argent!

## SCÈNE VI.

ZERLINE; LORENZO, entrant par la porte à droite, puis MILORD.

ZERLINE, apercevant Lorenzo et s'enveloppant vivement dans le rideau du lit.

Ah! mon Dieu! c'est déja vous! on n'entre pas ainsi à l'improviste chez les gens! c'est très mal!

LORENZO.

Ma Zerline, pardonne-moi; tu es si jolie dans ce négligé!

MILORD, entrant et apercevant Lorenzo.

C'est vous la brigadier... D'où venait ce bruit, et qui ramenait vous ainsi?

LORENZO.

De bonnes nouvelles! je crois que maître Diavolo ne peut nous échapper.

ZERLINE et MILORD.

Vraiment?

LORENZO.

Nous avions de mauvais renseignements et nous le poursuivions dans une fausse direction, lorsqu'à trois lieues d'ici, nous avons rencontré un brave meunier qui nous a dit: Seigneurs cavaliers, je sais où est le bandit que vous cherchez, il n'est pas à la montagne; je connais sa figure, car j'ai été deux jours son prisonnier, et ce soir je l'ai vu passer dans une voiture découverte et suivant la route de Terracine.

ZERLINE.

Il serait possible!

LORENZO.

Il nous a offert alors de nous conduire, de ne pas nous quitter; ce que j'ai accepté, et de grand cœur; quand il ne servirait qu'à le désigner, c'est déja beaucoup, et nous allons nous remettre à sa poursuite; mais auparavant j'ai voulu faire prendre à mes soldats quelques heures de repos, car ils ont marché toute la nuit, et meurent de faim.

MILORD.

Mourir de faim! c'était un vilain mort!

ZERLINE.

Jésus, Maria! Et vous, monsieur?

LORENZO.

Et moi aussi! pour être brigadier cela n'empêche pas.

ZERLINE.

Il y a d'autres auberges où vous auriez depuis long-temps trouvé à souper?

LORENZO.

Il n'y avait que celle-ci où j'aurais trouvé Zerline.

ZERLINE.

Ah! ah! c'est pour cela?

LORENZO.

Justement, aussi je disais toujours: Cavaliers! En avant, marche! Voilà les occasions où il est agréable d'être commandant.

ZERLINE.

Ce pauvre garçon! je vais vous chercher à manger.

LORENZO.

Non, commencez par mes camarades... eux qui ne sont pas amoureux, sont plus pressés. Va vite, ma Zerline.

ZERLINE.

Ma Zerline! Il se croit déja mon mari.

LORENZO, la serrant dans ses bras.

Pas aujourd'hui... mais demain!

ZERLINE.

Finissez, monsieur! finissez! Je ne sais pas ce que vous voulez dire... Et tenez! tenez, voilà vos camarades qui s'impatientent.

(On entend les cavaliers qui sonnent et frappent sur les meubles.)

Holà! la fille. Holà! quelqu'un.

ZERLINE, se dégageant des bras de Lorenzo.

Ils ne sont pas comme vous! ils sont bien sages... Voilà, voilà... Je vais leur donner tout ce qu'il y aura, et puis je garderai ce qu'il y a de meilleur pour vous l'apporter... Eh! mon Dieu! quel tapage!

(Elle sort en courant. — Il est grand jour.)

## SCÈNE VII.

LORENZO, MILORD.

MILORD.

Et moi, messié le brigadier, je allais retrouver milady qui était capable pour mourir de frayeur... J'ai dit, Rassurez-vous, je vais aller voir... (Contrefaisant la voix d'une femme.) Milord, mon cher milord, ne laissez pas moi toute seule!... Et elle serrait moi tendrement beau-

coup... C'était pas arrivé depuis bien longtemps...

LORENZO, souriant.

Vous voyez qu'à quelque chose la frayeur est bonne.

MILORD.

*Yes*, c'était bonne pour des femmes. (Continuant à parler pendant que Lorenzo remonte le théâtre, regarde par la porte à droite si Zerline revient, et redescend à gauche du spectateur. Il s'assied près de la table.) Mais, pour nous autres, messié le brigadier, pour nous autres qui étaient des hommes...

(On entend dans le cabinet à droite le bruit d'une chaise qu'on renverse.)

MILORD, effrayé.

Hein ! avez-vous entendu ?

LE MARQUIS, bas à Beppo dans le cabinet.

Maladroit !

LORENZO, froidement.

C'est le bruit d'un meuble qu'on a renversé.

MILORD.

Nous n'étions pas seuls ici ?

LORENZO.

C'est sans doute milady ou sa femme de chambre.

MILORD.

Non, elle n'est pas de cette côté ; il n'y avait personne.

LORENZO, toujours assis.

Vous croyez ?

MILORD, inquiet et regardant.

Je en étais persuadé !

BEPPO.

Nous sommes perdus !

FINAL.

MILORD.

N'était-il pas prudent de reconnaître
Ce qui se passe là bas?

LORENZO, se levant.

On peut voir.

MILORD, l'engageant à passer.

*Yes*, voyez...

BEPPO, dans le cabinet.

C'est fait de nous !

LE MARQUIS, de même.

Peut-être.
Laissez-moi faire, et ne vous montrez pas.

(Au moment où Lorenzo traverse le théâtre pour entrer dans le cabinet, le marquis en ouvre la porte qu'il referme.)

## SCÈNE VIII.

### LORENZO, MILORD, LE MARQUIS.

LORENZO et MILORD.

Ah ! grand Dieu !

LE MARQUIS, le doigt sur la bouche.

Du silence !

MILORD.

C'est messié le marquis !

LORENZO.

Ce seigneur qu'hier soir j'ai vu dans ce logis?...

MILORD.

Lui-même !

LORENZO, vivement et à voix haute.

Qui l'amène à cette heure?

LE MARQUIS, à demi-voix.

Silence !
J'ai d'importants motifs pour cacher ma présence.

LORENZO et MILORD.

Quels sont-ils?

LE MARQUIS, feignant l'embarras.

Je ne puis les dire en ce moment ;
Si c'était, par exemple... un rendez-vous galant?

LORENZO et MILORD.

O ciel !

LE MARQUIS, passant entre eux deux.

En votre honneur... je mets ma confiance...

LORENZO et MILORD.

Achevez !

LE MARQUIS.

Eh bien ! oui... je l'avoue entre nous.
Soyez discrets... c'était un rendez-vous.

ENSEMBLE.

MILORD, LORENZO, LE MARQUIS, BEPPO et GIACOMO.

MILORD.

Quel soupçon dans mon ame
Se glisse malgré moi !
Si c'était pour ma femme !
Ah ! j'en tremble d'effroi !

LORENZO.

Quel soupçon dans mon ame
Se glisse malgré moi !

LE MARQUIS.

Je ris au fond de l'ame
Du trouble où je les voi ;
Le courroux qui l'enflamme
Est un plaisir pour moi.

BEPPO et GIACOMO, dans le cabinet.

L'espoir rentre en mon ame ;
J'en sortirai, je croi !
Le courroux qui l'enflamme
A banni mon effroi.

MILORD, au marquis.

Peut-on savoir au moins... la nuit... à la sourdine,
Pour qui donc vous veniez ici?

LORENZO, à voix basse et d'un air menaçant.

Était-ce pour Zerline?

MILORD, de même de l'autre côté.

Est-ce pour milady?

LE MARQUIS.

Qu'importe? de quel droit m'interroger ainsi?
De mes secrets ne suis-je pas le maître?

MILORD et LORENZO, chacun à voix basse, et aux deux côtés du marquis.

Pour laquelle des deux?

LE MARQUIS, riant.

Pour toutes deux, peut-être.

MILORD et LORENZO.

Monsieur, sur ce doute outrageant
Vous vous expliquerez ici même à l'instant.

LE MARQUIS, à part avec joie, et les regardant l'un après l'autre.

De tous mes ennemis, enfin, j'aurai vengeance!
(Prenant milord à part et à demi-voix.)
Pour vous-même, milord, ne faites point de bruit!
De milady... c'est vrai, les charmes m'ont séduit;
Et ce portrait charmant, gage de ma constance.
(Il tire de sa poche le médaillon qu'il lui montre.)

MILORD, furieux.

Ah! goddam! nous verrons!

LE MARQUIS, froidement et à voix basse.

Quand vous voudrez; suffit!
(Prenant à part Lorenzo, et montrant milord.)
Je voulais à ses yeux dérober ton offense;
Mais tu l'exiges...

LORENZO.

Oui!

LE MARQUIS, montrant le cabinet.

J'étais là... je venais...
Pour Zerline.

LORENZO.

Grand Dieu!

LE MARQUIS.

Tu comprends, je suppose?

LORENZO.

Être trahi par elle! et je le souffrirais!...
Courons!

LE MARQUIS, le retenant par la main.

Je n'entends point qu'un tel aveu l'expose!

LORENZO.

Vous la défendez?...

LE MARQUIS.

Oui, pour elle, point d'éclat.

LORENZO, s'arrêtant et regardant le marquis avec une fureur concentrée.

Quand un grand ne craint pas d'outrager un soldat,
S'il a du cœur...

LE MARQUIS, à demi-voix.

J'entends! tantôt, seul, à sept heures,
Aux rochers noirs.

LORENZO, de même.

C'est dit.

LE MARQUIS, à part, avec joie.

Il n'en reviendra pas.
Mes compagnons, dans ces sombres demeures,
De nos braves sur lui vengeront le trépas.

ENSEMBLE.

LORENZO.

O fureur, ô vengeance!
Elle a pu me trahir!
Après son inconstance
Je n'ai plus qu'à mourir!

LE MARQUIS.

O bonheur! ô vengeance!
Tout va me réussir!
Je punis qui m'offense:
Ah! pour moi quel plaisir!

MILORD.

O fureur, ô vengeance!
Elle a pu me trahir!
Gardons bien le silence;
Mais sachons la punir!

BEPPO et GIACOMO.

O bonheur! ô vengeance!
Il s'en tire à ravir!
Attendons en silence
Le moment de sortir.

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; PAMÉLA, sortant de la chambre à gauche; ZERLINE, entrant par la porte à droite.

PAMÉLA.

Dans cette auberge quel tapage!
(A son mari.)
Vous veniez pas me rassurer?

ZERLINE, allant à Lorenzo.

Venez, j'ai fait tout préparer.

ZERLINE et PAMÉLA, l'une à Lorenzo, l'autre à milord.

Pourquoi donc ce sombre visage?

MILORD et LORENZO, à part.

La perfide!

PAMÉLA, tendrement.

Mon cher époux!

MILORD.

Laissez-moi! je voulais me séparer de vous.

PAMÉLA.

Pourquoi donc?

MILORD.

Je voulais.

ZERLINE, de l'autre côté, à Lorenzo.

Lorenzo, qu'avez-vous?

LORENZO, froidement et sans la regarder.

Laissez-moi!... laissez-moi!...

ZERLINE et PAMÉLA.

Quel est donc ce mystère?

LORENZO.

Pour vous, pour votre honneur je consens à me taire.

ZERLINE.

Que dit-il?

LORENZO.

Mais partez!

ZERLINE.

Lorenzo!

LORENZO.

Laissez-moi!

ZERLINE.

Écoutez...

LORENZO.

Je ne puis! je vous rends votre foi!
(Bas au marquis.)
Ce matin aux rochers.

LE MARQUIS, de même.

C'est dit : comptez sur moi.

ENSEMBLE.

LORENZO, ZERLINE, MILORD, PAMÉLA.

LORENZO, de même.

Comptez sur moi.

ZERLINE.

C'est fait de moi !

MILORD, à sa femme.

Oui, laissez-moi !

PAMÉLA.

Mais qu'avait-il donc contre moi ?

ENSEMBLE.

ZERLINE.

Voilà donc sa constance !
Il ose me trahir.
Pour moi plus d'espérance !
Je n'ai plus qu'à mourir.

LORENZO.

O fureur ! ô vengeance !
Elle a pu me trahir !
Après son inconstance
Je n'ai plus qu'à mourir.

LE MARQUIS, qui tient le milieu du théâtre et qui les regarde tous avec joie.

O bonheur ! ô vengeance !
Tout va me réussir ;
Je punis qui m'offense :
Ah ! pour moi quel plaisir !

PAMÉLA.

Le dépit, la vengeance
A moi se font sentir ;
Milord de son offense
Pourra se repentir !

MILORD.

O fureur ! ô vengeance !
Elle a pu me trahir !
Gardons bien le silence ;
Mais sachons la punir.

BEPPO et GIACOMO, dans le cabinet.

O bonheur ! ô vengeance !
Il s'en tire à ravir ;
Attendons en silence
Le moment de sortir.

(Milord veut rentrer dans sa chambre; Paméla s'attache à ses pas et l'arrête. Lorenzo, qui veut s'élancer sur l'escalier à droite, est retenu par Zerline qui le conjure encore de l'écouter. Beppo et Giacomo entr'ouvrent la porte du cabinet pour sortir. Le marquis étend la main vers eux et leur fait signe d'attendre encore. — La toile tombe.)

# ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un riant paysage d'Italie; à gauche des spectateurs, une porte extérieure de l'auberge, et devant, un bouquet d'arbres; à droite, une table et un banc de pierre, et derrière, un bosquet; au fond, une montagne et plusieurs sentiers pour y arriver. Au sommet de la montagne, un ermitage avec un clocher.

## SCÈNE I.

DIAVOLO, seul, descendant de la montagne.

RÉCITATIF.

J'ai revu nos amis ! tout s'apprête en silence
Pour seconder ma vengeance,
Et pour combler tous mes vœux ;
Est-il un destin plus heureux !

AIR.

Je vois marcher sous mes bannières
Des braves qui me sont soumis ;
J'ai pour sujets et tributaires
Les voyageurs de tous pays.
Aucun d'eux ne m'échappe,
Je leur commande en roi,
Et les soldats du pape
Tremblent tous devant moi.
On m'amène un banquier : — De l'or ! — De l'or ! — [De l'or !
Là c'est un grand seigneur : — De l'or ! — De l'or ! — [De l'or !
Là c'est un fournisseur : — Que justice soit faite !
De l'or ! de l'or ! bien plus encor.

Là c'est un pauvre pélerin :
— Je suis sans or, je suis sans pain !
— En voici, camarade ; et poursuis ton chemin.
Là c'est une jeune fillette :
Comme elle tremble, la pauvrette !
« Par charité, laissez-moi, je vous prie !
« Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
« Par charité, ne m'ôtez pas la vie !
« Ah ! ah ! ah ! ah !
« Grace, monseigneur le brigand !
« Je ne suis qu'une pauvre enfant. »

CAVATINE.

Nous ne demandons rien aux belles :
L'usage est de les épargner ;
Mais toujours nous recevons d'elles
Ce que leur cœur veut nous donner.
Ah ! quel plaisir et quel enchantement !
Le bel état que celui de brigand !
Mais, mais, dans cet état charmant.

RONDO.

Il faut nous hâter, le temps presse,
Il faut se hâter de jouir !
Le sort qui nous caresse
Demain pourra nous trahir,
Quand des périls de toute espèce
Semblent toujours nous menacer,
Et plaisir et richesse,
Il faut gaiment tout dépenser.
Ah ! le bel état !

Aussi puissant qu'un potentat,
Par-tout j'ai des droits,
Et moi-même je les perçois.
Je prends, j'enlève, je ravis
Et les femmes et les maris.
J'ai fait battre souvent leur cœur,
L'un d'amour, l'autre de frayeur.
L'un en tremblant dit : Monseigneur !
Et l'autre dit : Cher voleur ! cher voleur !

Il faut se hâter, le temps presse, etc.

Oui, tout mon plan est arrêté, et j'espère que cette fois messire Lorenzo ne pourra plus le déranger... Six heures viennent de sonner à l'horloge de l'auberge ! dans une heure j'en serai débarrassé... Il est jaloux... il est brave... il ira au rendez-vous. (Souriant.) J'ai donné ma procuration à mes compagnons qui l'attendent, et qui se font toujours une fête de mettre du plomb dans la tête d'un brigadier romain... moi, pendant ce temps, et sitôt que le détachement sera parti... Oui... si j'ai bonne mémoire, le père de Zerline, Mathéo, revient ce matin avec son gendre pour la noce; et pendant qu'ils seront tous à la chapelle, les billets de banque à milord, ses bijoux, et jusqu'à milady... je lui dois cela... je l'inviterai à venir passer quelque temps avec nous à la montagne... en sera-t-elle fâchée? Elle le dira... (Avec fatuité.) Mais je ne le crois pas ! il est si agréable de pouvoir raconter son aventure dans toutes les sociétés de Londres ! (Contrefaisant une voix de femme.) « Ah ! ma chère, quelle horreur !... J'ai été enlevée par les brigands les plus aimables et les plus respectueux !—Vraiment?—Je vous le jure. » Elles voudront toutes, d'après cela, faire le voyage d'Italie... (Regardant autour de lui.) L'essentiel est de guetter le départ de Lorenzo, et celui du détachement... Je ne vois pas paraître Beppo et Giacomo que j'ai laissés ici en éclaireurs; et je n'ose les aller chercher dans l'auberge; car les carabiniers sont sur pied, et si je rencontrais ce paysan qu'ils ont amené et qui me connaît... Un ingrat !... qu'on s'est contenté de voler... Voilà une leçon pour l'avenir... (Écoutant.) On vient !... (Tirant des tablettes.) Ayons recours au messager convenu... (Montrant un des arbres du bosquet à droite.) Le creux de cet arbre... à Beppo et à Giacomo... deux mots qu'eux seuls pourront comprendre.

(Il déchire la feuille de ses tablettes, la ploie, la jette dans l'arbre et s'éloigne par la droite.)

## SCÈNE II.

MATHÉO, FRANCESCO, PAYSANS et PAYSANNES, paraissant au haut de la montagne. Ils ont tous des feuillages à leur coiffure.

CHOEUR.

C'est aujourd'hui Pâques fleuries !
De nos vallons, de nos prairies,
Accourez tous; voici
Ce jour si joli !
Garçon, fillette,
Vite, qu'on mette
De verts rameaux
A vos chapeaux !
C'est grande fête !
Voici, voici
Ce jour si joli !

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, descendant de la montagne, BEPPO et GIACOMO, sortant de la gauche, près de l'auberge.

GIACOMO.

Paresseux, viendras-tu ?

BEPPO.

C'est bien le moins qu'on prenne
Une heure de sommeil.

GIACOMO.

Et si le capitaine
Nous attendait ?

(S'arrêtant sous le bosquet à gauche.)

Eh ! mais, voici tout le hameau.

BEPPO.

Eh ! oui, c'est jour de fête; et cependant, regarde,
Tu n'as pas seulement un buis à ton chapeau !
Veux-tu donc nous porter malheur?

GIACOMO, cueillant une branche d'arbre.

Le ciel m'en garde !
Dès long-temps pour son zèle on connaît Giacomo.

CHOEUR.

C'est aujourd'hui Pâques fleuries !
De nos vallons, de nos prairies,
Accourez tous; voici
Ce jour si joli !
Garçon, fillette,
Vite, qu'on mette
De verts rameaux
A vos chapeaux !
C'est grande fête !
Voici, voici,
Ce jour si joli !

MATHÉO.

Est-il un plus beau jour pour entrer en ménage ?
(A Francesco qui est près de lui le bouquet au côté.)
Mon gendre, avant d'offrir vos vœux et votre hom-
[mage
(montrant des jeunes filles et des garçons qui s'arrêtent au haut de la montagne, et qui s'agenouillent à la porte de l'ermitage.)
A Notre-Dame-des-Rameaux,
Faisons comme eux la prière d'usage.

LE CHOEUR, se mettant à genoux.

O sainte vierge des Rameaux !
Exauce aujourd'hui nos prières !
Veille toujours sur nos chaumières !
Protège toujours nos travaux !

MATHÉO, montrant sa maison, où est sa fille.

Conserve à ma tendresse
L'enfant que je chéris !

CHOEUR DES HOMMES.

Donne-nous la richesse !

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

Donne-nous des maris !

CHOEUR GÉNÉRAL.

O sainte vierge des Rameaux !
Exauce aujourd'hui nos prières !
Veille toujours sur nos chaumières !
Protége toujours nos travaux.

(Mathéo leur montre la porte de l'auberge, et engage tous les gens de la noce à entrer chez lui.)

CHOEUR.

C'est grande fête
Aujourd'hui.
Garçon, fillette,
Voici, voici
Ce jour si joli !

(Ils sortent tous par la porte à gauche.)

## SCÈNE IV.

BEPPO, GIACOMO.

GIACOMO.

Ils s'éloignent... (Regardant par les sentiers du fond qui sont à droite et à gauche.) Vois-tu le capitaine ?

BEPPO, s'asseyant sur le banc, à droite.

Non... il est peut-être déja parti.

GIACOMO.

Eh ! que fais tu là ? à quoi t'occupes-tu ?

BEPPO.

Je m'occupe... à rien faire... c'est si doux, de ce beau soleil-là !

GIACOMO.

Dans le cas où le capitaine ne pourrait nous rejoindre, il a dit que nous trouverions ses instructions dans le creux de l'arbre, près de la treille.

BEPPO, se retournant et mettant son bras dans l'arbre.

C'est ici... il y a quelque chose... un papier... et de son écriture !

GIACOMO.

Lisons.

BEPPO.

Lis toi-même.

GIACOMO, lisant.

« Dès que l'amoureux de la petite sera parti « pour le rendez-vous où nos braves l'attendent, « les carabiniers pour leur expédition contre « nous, et les gens de l'auberge pour la noce ; « vous m'en avertirez en sonnant la cloche de « l'ermitage. Je viendrai alors avec quelques « braves, et me charge de milord et de milady. « Attendez-moi. »

BEPPO.

C'est clair.

GIACOMO.

Clair ou non... dès qu'il le dit, il faut le faire... il s'agit de guetter le départ des carabiniers.

BEPPO.

Ce ne sera pas long... nous venons de les voir sur pied et prêts à se mettre en route.

GIACOMO.

Tant mieux...

BEPPO.

Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse... attaquer ce milord... un dimanche ! un jour de fête !

GIACOMO.

Si c'était un chrétien... mais un Anglais ! cela doit nous porter bonheur pour le reste de l'année.

BEPPO.

Tu as raison ! que le ciel nous soit en aide !

GIACOMO.

Mais tiens, voici l'amoureux... le brigadier Lorenzo... qui vient de ce côté... il est triste... il soupire...

BEPPO.

Il fait bien de se dépêcher... car, s'il va au rendez-vous que lui prépare le capitaine, il n'aura pas long-temps à soupirer...

GIACOMO.

Viens, laissons-le, et ne le perdons pas de vue...

(Ils s'éloignent par le sentier à droite qui est derrière la treille.)

## SCÈNE V.

LORENZO, sortant de l'auberge, à gauche.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Pour toujours, disait-elle,
Je suis à toi ;
Le sort peut bien t'être infidèle,
Mais non pas moi,
Et déja la perfide adore
Un autre amant !
Ah ! je ne puis le croire encore :
Je l'aimais tant !

DEUXIÈME COUPLET.

Allons, que l'honneur seul me guide !
Je veux la fuir !
Je veux oublier la perfide,
Et puis mourir !
Oui, je la hais..., oui, je l'abhorre...
Et cependant,
Je ne puis l'oublier encore ;
Je l'aimais tant !

Et j'ai su me contraindre... j'ai eu le courage de l'épargner !... quand je puis, à haute voix, devant son père, devant tout le monde, lui reprocher sa trahison... Qu'ai-je dit ? moi ! déshonorer celle que j'ai aimée, la perdre à jamais... non, qu'elle se marie... qu'elle soit heureuse si elle peut l'être... elle n'entendra de moi ni plaintes, ni reproches... Voici bientôt l'heure du rendez-vous... j'irai... j'irai me faire tuer pour elle, ce sera ma seule vengeance.

## SCÈNE VI.

LORENZO, MATHÉO; ZERLINE, sortant de l'auberge, à gauche.

MATHÉO.

Mettez là une table et du vin! les gens de la noce et les carabiniers ne seront pas fâchés de boire un coup avant de partir. Des carabiniers, c'est toujours altéré!...

(Mathéo va et vient pendant toute la scène suivante. Durant ce temps, Zerline s'est approchée de Lorenzo, qui est dans le coin à droite.)

ZERLINE, timidement.

Lorenzo, c'est moi qui vous cherche. Voici mon père de retour.

LORENZO.

C'est bien.

ZERLINE.

Francesco est avec lui!

LORENZO, un peu ému.

Francesco!

ZERLINE.

Il me l'a présenté comme son gendre. Tout est prêt pour notre mariage.

LORENZO, à part.

Tant mieux!

ZERLINE.

Dans une heure, je vais être à un autre... si vous ne parlez pas, si vous ne daignez pas m'expliquer votre étrange conduite...

MATHÉO, à la table à gauche.

Qu'est-ce que tu fais donc, au lieu de venir m'aider?

ZERLINE, allant à lui tout en regardant Lorenzo.

Me voici, mon père.

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; BEPPO et GIACOMO, entrant par la droite.

BEPPO, s'asseyant près de la table à droite sous la treille.

D'ici nous pouvons tout surveiller.

ZERLINE, qui s'est approchée de Lorenzo.

Lorenzo, dites-moi la vérité! qu'avez-vous contre moi?... Qu'avez-vous à me reprocher?...

BEPPO et GIACOMO, frappant sur la table.

Allons, la fille... ici... à boire.

MATHÉO.

Eh bien! eh bien!... tu n'entends pas qu'on t'appelle?...

ZERLINE, avec impatience.

Tout-à-l'heure... Il s'agit bien de cela dans ce moment!...

(Elle fait un signe à un garçon qui apporte à boire à Beppo et à Giacomo. Zerline cherche encore à parler à Lorenzo; mais dans ce moment entrent les cavaliers.)

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, SOLDATS DU DÉTACHEMENT.

CHOEUR.

Allons, allons, mon capitaine,
Voici le jour qui nous ramène
Et les combats et le plaisir.
Allons, allons, il faut partir!

MATHÉO.

Quoi! déja vous mettre en campagne?

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Dès long-temps l'aurore a paru:
Sept heures vont bientôt sonner.

LORENZO, à part.

Qu'ai-je entendu!

(Aux soldats.) (A un sous-officier qu'il prend à part.)

Nous partons. Ecoute: au pied de la montagne
Un quart d'heure tu m'attendras;
Et, si je ne reparais pas,
A ma place commande et dirige leur zèle...

MATHÉO.

Quoi! seul dans ces rochers?

LORENZO.

C'est l'honneur qui m'appelle!

BEPPO, à part.

C'est à la mort qu'il va courir.

GIACOMO.

Enfin, enfin, il va partir...

ZERLINE, regardant Lorenzo.

Je ne puis le laisser partir...
Il faut...

(Elle va s'avancer vers lui; en ce moment Francesco et toute la noce arrivent et l'entourent.)

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, HABITANTS et HABITANTES DU VILLAGE, avec des bouquets, MILORD, PAMÉLA.

ENSEMBLE.

LE CHOEUR DE VILLAGEOIS.

Allons, allons, jeunes fillettes,
Les tambourins et les musettes
Annoncent l'instant du plaisir;
Et pour la noce il faut partir.

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Allons, allons, mon capitaine,
Voici le jour qui nous ramène
Et les combats et le plaisir.
Allons, allons, il faut partir!

MATHÉO, unissant Francesco et Zerline.

Allons, enfants, votre bonheur commence.

(A Zerline, montrant Francesco.)

Dans un instant il recevra ta foi.

ZERLINE.

Tout est fini! pour moi plus d'espérance!

(Voyant Lorenzo qui va partir, elle s'approche de lui.)

Ah! Lorenzo, de grace, écoutez-moi!
Qu'ai-je donc fait?

LORENZO, avec une fureur concentrée.

Perfide!

ZERLINE, à haute voix.

Achevez!

LORENZO, à demi-voix et lui imposant silence.

Imprudente!
Songez à cet amant que cette nuit j'ai vu
Non loin de vous caché...

ZERLINE.

Qu'ai-je entendu?
De surprise et d'horreur je suis toute tremblante!

(Lorenzo, qui s'est brusquement éloigné d'elle, va retrouver ses soldats qui sont au fond du théâtre, et les range en bataille.)

BEPPO, sur la droite près de la table, et buvant.

Partent-ils?

GIACOMO, de même.

Dans l'instant.

ZERLINE.

O mystère infernal!

BEPPO, frappant sur la table et appelant.

Holà! du vin!...

(Se retournant, et apercevant Zerline qu'il montre à Giacomo.)

Eh! mais, vois donc... c'est la jeune fillette
Qui fut hier au soir si longue à sa toilette.

GIACOMO.

Et qui se trouve si bien faite;
Il s'en souvient?

BEPPO.

Oui, c'est original.

(Riant.)

« Oui, voilà, pour une servante,
« Une taille qui n'est pas mal.

(Imitant la posture de Zerline devant la glace.)

« Vraiment, vraiment, ce n'est pas mal. »

ENSEMBLE.

ZERLINE, étonnée.

Qu'entends-je?

TOUS DEUX.

Ah! ah! ce n'est pas mal:
Elle a raison d'être contente.

ZERLINE, cherchant à rappeler ses idées.

Qu'ont-ils dit?... quel est donc ce mystère infernal?

ENSEMBLE.

MATHÉO et LE CHOEUR.

Allons, allons, jeunes fillettes,
Les tambours et les musettes
Annoncent l'instant du plaisir;
Et pour la noce il faut partir.

LES SOLDATS.

Oui, c'est l'honneur qui nous appelle!
Nous saurons courir avec zèle
Au danger ainsi qu'au plaisir;
Allons, allons, il faut partir.

BEPPO et GIACOMO.

Bon, bon, bon, il va partir!
C'est à la mort qu'il va courir.

Oui, tout semble nous réussir;
C'est bien, c'est bien, ils vont partir.

LORENZO.

Oui, de ces lieux il faut partir,
Et pour jamais je dois la fuir.

ZERLINE.

Qui donc ainsi m'a pu trahir?
Par quel moyen le découvrir?
O mon Dieu! viens me secourir!

(A la fin de cet ensemble, Lorenzo, qui a rangé ses soldats en bataille, leur crie:)

Portez armes! en avant! marche!

(Ils défilent devant lui et commencent à gravir la montagne; Mathéo vient prendre la main de Zerline, et lui montre la noce qui se dispose aussi à partir. En ce moment, Zerline voit Lorenzo qui s'éloigne; et, hors d'elle-même, elle s'élance au milieu du théâtre. — Pendant ce temps, l'orchestre continue, et on entend toujours un roulement lointain de tambours.)

ZERLINE.

Arrêtez! arrêtez tous, et écoutez-moi!

TOUS, l'entourant.

Qu'a-t-elle donc?

ZERLINE, regardant Lorenzo, qui est redescendu près d'elle.

J'ignore qui a fait naître les soupçons auxquels je suis en butte, et je cherche en vain à me les expliquer; mais je sais qu'hier soir j'étais seule dans ma chambre, (avec force et regardant Lorenzo.) oui, seule!... Je pensais à des personnes qui me sont chères... et je me rappelle avoir proféré tout haut des paroles que Dieu seul a dû entendre, et cependant on vient de les répéter tout-à-l'heure près de moi.

LORENZO.

Et qui donc?

ZERLINE, montrant Beppo et Giacomo.

Ces deux hommes que je ne connais pas... Ils étaient donc près de moi!... cette nuit!... à mon insu!...

LORENZO.

Dans quel but? dans quelle intention? Il faut le savoir.

(Le morceau de musique reprend.)

TOUS.

Grands dieux!

LORENZO, à ses soldats, montrant Beppo et Giacomo.

Qu'on s'assure de tous les deux!

ENSEMBLE.

SOLDATS, CHOEUR, LORENZO et ZERLINE.

SOLDATS et CHOEUR.

Il a raison, le capitaine,
Saisissez-les...
Saisissons-les! saisissons-les!
On connaîtra qui les amène;
Oui, l'on connaîtra leurs projets.

LORENZO et ZERLINE.

Pour moi quelle lueur soudaine!
Il faut pénétrer leurs secrets;
Du ciel la bonté souveraine
Peut me rendre à ce que j'aimais!

LORENZO.

Seraient-ce ces bandits que poursuivent nos armes?
( Faisant approcher un paysan. )
Toi, qui connais leur chef et dois nous le livrer,
Regarde bien, et parle sans alarmes:
Est-ce l'un d'eux?

LE PAYSAN, après les avoir regardés quelque temps.

Non... non...

BEPPO et GIACOMO, à part.

Nous pouvons respirer!

LORENZO, les regardant.

Ils ne m'en sont pas moins suspects.

MATHÉO, montrant à Lorenzo deux poignards et un papier.

Voici des armes.
Un billet dont sur eux on vient de s'emparer.

LORENZO, le prenant vivement.

Lisons.
( Même effet que plus haut. L'orchestre continue seul et en sourdine. )

LORENZO, lisant une partie de la lettre à voix basse et le reste tout haut.

« Dès que les carabiniers et les gens de la « noce seront partis, vous m'en avertirez en « sonnant la cloche de l'ermitage; je viendrai « alors avec quelques braves, et me charge de « milord et de milady. »

TOUS.

Grands dieux!

MILORD et PAMÉLA, tremblants.

C'est un complot contre nous deux.
(A Lorenzo.)
Que veut dire ceci?

LORENZO.

Nous le saurons.
( Il parle bas à un de ses soldats. )

MILORD.

Je tremble...
(A Paméla.)
Pour toi.

PAMÉLA.

Pour vous!

MILORD.

Non, pour tous deux.
Que l'amour...

PAMÉLA.

Ou du moins que la peur nous rassemble.

LORENZO, au soldat à qui il a parlé bas.

Ainsi que je l'ai dit, va, dispose-les tous.
(A un autre soldat, lui montrant Giacomo.)
Toi, monte à l'ermitage avec lui... s'il hésite,
Qu'à l'instant même il tombe sous tes coups.
(Aux gens de la noce.)
Vous, mes amis, cachez-vous vite
Derrière ces buissons épais.
( A Beppo. )
Pour toi, reste seul ici... reste!
Et si, pour nous trahir, tu fais le moindre geste...
(frappant sur sa carabine et lui montrant le buisson à gauche.)
Songe que je suis là!... tu m'entends?...

BEPPO, tremblant.

Trop bien!

LORENZO.

Paix!

(Un soldat est monté avec Giacomo à l'ermitage qui est au haut de la montagne, en face du spectateur. — Le soldat est dans l'intérieur de la chapelle; on ne voit par une des fenêtres du clocher que le bras de Giacomo qui sonne lentement la cloche. — Les carabiniers sont à droite et à gauche dans les ravins qui bordent le théâtre. — Dans le bosquet à droite, Francesco, les paysans. Dans le bosquet à gauche du spectateur, et près de la porte de l'auberge, Lorenzo, Zerline, milord, Paméla. — Beppo est seul au milieu du théâtre. — La cloche commence à sonner.)

ENSEMBLE.

LORENZO, LE CHOEUR et BEPPO.

LORENZO et LE CHOEUR.

Dieu puissant que j'implore,
Seconde {mon / son} dessein!

BEPPO, seul au milieu du théâtre et jetant autour de lui des regards effrayés.

Dieu puissant que j'implore,
Renverse leur dessein!

ZERLINE.

Vient-il quelqu'un?

LORENZO.

Non, pas encore!

BEPPO, à part.

Puisse-t-il rester en chemin!
( Reprise de l'ensemble. )

MATHÉO, au fond du théâtre, sur la première élévation.

Quelqu'un s'avance!

LORENZO.

Garde à vous!... du silence!

( Tous les soldats disparaissent à droite et à gauche derrière les arbres et les rochers. — Le marquis paraît au fond du théâtre par la droite de la montagne. Il s'arrête, regarde d'en haut, n'aperçoit à l'ermitage que Giacomo qui continue à sonner, et Beppo sur le devant. )

LE MARQUIS, appelant.

Beppo!

LORENZO, caché par le bosquet et couchant Beppo en joue avec sa carabine.

Ne bouge pas!

LE MARQUIS, toujours au fond sur la montagne.

Sommes-nous seuls ici?
Et peut-on avancer sans crainte?

LORENZO, derrière le bosquet sur le devant du théâtre, et à voix basse à Beppo qu'il continue à coucher en joue.

Réponds: Oui!

BEPPO, tremblant.

Oui!...

LORENZO, de même.

Plus haut!

BEPPO, tournant la tête vers le fond.

Oui, oui, capitaine.

LE MARQUIS fait signe à quatre de ses compagnons de descendre et les précede.

C'est le plaisir qui me ramène ;
C'est la fortune qui m'attend.

BEPPO, entre ses dents.

Joliment ! joliment !

LE PAYSAN, qui est dans le bosquet à gauche près de Lorenzo, regardant le marquis, au moment où il descend la montagne.

C'est Diavolo !

LORENZO.

Qu'as-tu dit ?

LE PAYSAN.

Je l'atteste !

MILORD.

C'est le marquis !

PAMÉLA.

O méprise funeste !
Ce seigneur...

MILORD.

Cet amant
N'était rien qu'un brigand !

(Pendant ce temps, le marquis est descendu de la montagne ; il avance lentement au milieu du théâtre en arrangeant son col et les boucles de ses cheveux.)

LE MARQUIS, s'appuyant sur l'épaule de Beppo.

Tu vois, Beppo, que le ciel nous protége :
Enfin, milord,
Et sa femme et son or
Sont à nous...

LORENZO, sortant du bosquet à gauche.

Pas encor !...

(En ce moment, les rochers, les hauteurs qui sont aux deux côtés du théâtre, et la montagne du fond, se garnissent de carabiniers qui couchent en joue Beppo et le marquis. Quant à leurs quatre compagnons qui étaient restés au fond du théâtre, les paysans, armés de bâtons, de pioches et de faux, les entourent et les saisissent.)

LE MARQUIS.

Grand Dieu ! c'est un piége !

LORENZO.

Non, c'est le rendez-vous préparé par tes soins.
J'ai changé seulement l'endroit...
(montrant les soldats.)
Et les témoins.
(Faisant signe de l'emmener.)
Allez !

CHOEUR.

Victoire ! victoire ! victoire !
Mes braves compagnons !
Victoire ! victoire ! victoire !
Ah ! pour nous quelle gloire !
Enfin, nous le tenons !

MILORD, à Paméla.

D'un mari...

LORENZO, à Zerline.

D'un amant pardonne les soupçons !

LE CHOEUR, montrant Lorenzo et Zerline.

ENSEMBLE.

LORENZO, ZERLINE, MILORD, PAMÉLA, MATHÉO.

(Reprise de la ronde du premier acte.)

Grand Dieu, je te rends grace !
C'est par ton pouvoir protecteur
Que rentrent dans notre cœur
La paix et le bonheur !
Dès que l'orage passe,
Gaîment chante le matelot,
Et se rassurant bientôt,
Chacun dans ce hameau,
Sans crainte en son foyer paisible,
Dira ce nom terrible :
Diavolo ! Diavolo !

(En ce moment Diavolo passe sur la montagne du fond, précédé et suivi des carabiniers ; tous les paysans se retournent et le montrant du doigt.)

LE CHOEUR, achevant l'air.

Diavolo !

Victoire ! victoire ! victoire !
(Montrant Lorenzo et Zerline.)
Combien ils sont heureux !
Victoire ! victoire ! victoire !
Et l'amour et la gloire
Vont combler tous leurs vœux.

FIN DE FRA-DIAVOLO.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ, n° 4, boulevart d'Enfer.

# MISANTHROPIE ET REPENTIR,

## DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

DU THÉATRE ALLEMAND DE KOTZEBUE,

REFAIT POUR LA SCÈNE FRANÇAISE, PAR

## Mme JULIE MOLÉ, COMTESSE DE VALLIVON;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Comédie Française.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

L'INCONNU..... M. TALMA.
DE HORST, major dans un régiment allemand au service de France, et frère de la comtesse..... M. ARMAND.
LE COMTE DE WALBERG, général retiré du service.. M. DEVIGNY.
BITTERMANN, intendant du comte..... M. CARTIGNY.
TOBIE, vieux paysan..... M. DESMOUSSEAUX.
FRANTZ, domestique de l'inconnu, homme d'un âge mûr..... M. FAURE.
EUGÈNE, enfant de quatre ou cinq ans.
EULALIE, sous le nom de Mme MILLER..... Mlle MARS.
LA COMTESSE DE WALBERG..... Mme TOUZET.
PETERS, fils de Bittermann..... Mlle DEVIN.
UN PETIT GARÇON d'environ quatre ou cinq ans.
UNE PETITE FILLE d'environ trois ou quatre ans.
UNE FEMME DE CHAMBRE, PLUSIEURS DOMESTIQUES, UN POSTILLON, } personnages muets.

La scène est, pendant le premier, le troisième, le quatrième et le cinquième acte, dans le site champêtre expliqué au commencement de la pièce, et le second acte est dans le salon du château.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un site champêtre. Le château paraît sur une partie élevée, et dans le lointain, à la droite des acteurs. Dans le fond, à gauche, on aperçoit, à mi-coteau, une misérable cabane entre quelques arbres qui la couvrent. Du même côté, au bas de la colline, est un commencement d'allée d'arbres qui mène à la demeure de l'inconnu. Sur la droite, vers la troisième coulisse, est une espèce de pavillon, dont on ne voit qu'une partie, mais dans lequel on peut entrer.

### SCÈNE I.

PETERS, venant du château, en courant après un papillon qu'à la fin il attrape.

Ah! je le tiens! Oh! qu'il est joli! (Il le pique à une aiguille, et l'attache à son chapeau.) Sapprelotte! Je ne suis pourtant pas maladroit, quoique mon père me dise toujours: O le nigaud!... Mais Peters n'est pas si sot; voilà qu'il a mis sur son chapeau de quoi faire courir après lui toutes les jeunes filles du village. Mon père veut être toujours si raisonnable! il veut toujours savoir tout mieux qu'un autre. Selon lui, tantôt je parle trop, tantôt je parle trop peu, et, si quelquefois je parle seul, il dit que je suis fou. J'aime pourtant bien à me parler seul, car je m'entends à merveille, et je ne me moque pas de moi comme les autres ont coutume de faire. Fi! se moquer comme ça des gens, c'est une bien mauvaise habitude; passe encore quand c'est madame Miller qui me raille; elle est si bonne, si douce, si gracieuse! Elle me gronderait que j'aurais encore du plaisir à l'entendre, comme j'en ai toujours à la voir. Oh! c'est bien vrai, ça.

(Il s'en va en sautant, et revient sur ses pas.) Ah! tatigué! j'allais presque oublier pourquoi je suis venu : c'est pour le coup qu'on aurait pu rire à mes dépens. (Il tire une bourse.) Voilà de l'argent que je porte au vieux Tobie ; et madame Miller m'a bien recommandé de n'en rien dire à personne. Oh! elle peut être tranquille, il ne sortira pas un mot de ma bouche. C'est une jolie personne que madame Miller! Oh! oui, bien jolie; mais c'est une sotte, oh! tout-à-fait une sotte; car voici ce que mon père nous dit tous les jours : (prenant un ton capable, qui est celui de son père.) « Celui qui dépense son argent n'est pas sage; « mais celui qui le donne, il faut sans délai « l'enfermer aux Petites-Maisons. »

## SCÈNE II.

### PETERS, L'INCONNU, FRANTZ.

(L'inconnu s'avance, les bras croisés, la tête baissée; il aperçoit Peters; il s'arrête, et le regarde d'un œil de défiance. Peters demeure un moment devant l'inconnu, la bouche béante, ôte enfin son chapeau, lui fait une révérence niaise, et va dans la cabane.)

L'INCONNU.

Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme?

FRANTZ.

C'est le fils de l'intendant.

L'INCONNU.

Du château?

FRANTZ.

Oui.

L'INCONNU, après un silence.

Tu me parlais hier au soir...

FRANTZ.

Du vieux paysan.

L'INCONNU.

Fort bien.

FRANTZ.

Vous ne répondites rien.

L'INCONNU.

Parlé-moi encore de lui.

FRANTZ.

Il est pauvre.

L'INCONNU.

D'où le sais-tu?

FRANTZ.

Il le dit.

L'INCONNU, avec amertume.

Oh! il le dit.—Ils savent se plaindre!...

FRANTZ.

Et tromper.

L'INCONNU.

Tu l'as dit.

FRANTZ.

Mais celui-ci, non.

L'INCONNU.

Pourquoi non?

FRANTZ.

Cela se sent mieux qu'on ne le dit.

L'INCONNU.

Sot que tu es!

FRANTZ.

Un sot sensible vaut mieux qu'un sage indifférent.

L'INCONNU.

Cela n'est pas vrai.

FRANTZ.

Les bienfaits produisent la reconnaissance.

L'INCONNU.

Cela n'est pas vrai.

FRANTZ.

Ils rendent plus heureux encore celui qui donne que celui qui reçoit.

L'INCONNU.

Cela est vrai.

FRANTZ.

Vous êtes bienfaisant.

L'INCONNU.

Moi?

FRANTZ.

J'en ai été cent fois témoin.

L'INCONNU.

Un homme bienfaisant est un fou.

FRANTZ.

Oh! pour cela, non.

L'INCONNU.

Les hommes ne méritent rien.

FRANTZ.

Non... pour la plupart.

L'INCONNU.

Ils sont hypocrites.

FRANTZ.

Trompeurs.

L'INCONNU.

Ils pleurent devant vous.

FRANTZ.

Et rient derrière.

L'INCONNU, du ton le plus amer.

Voilà les hommes!

FRANTZ.

Il y a des exceptions.

L'INCONNU.

Où?

FRANTZ.

Le paysan.

L'INCONNU.

Il s'est plaint à toi de son malheur?

FRANTZ.

Oui.

L'INCONNU.

Un vrai malheureux ne se plaint jamais. (Après un silence.) Mais dis-moi tout.

FRANTZ.

Il est privé de son fils unique.

L'INCONNU.

Comment?

FRANTZ.

Le jeune homme s'est enrôlé pour procurer à son père, accablé de misère, un léger soulagement. (L'inconnu jette en silence un regard sur

Frantz, qui continue.) Le vieillard n'a reçu que malgré lui le prix de la liberté de son fils, et, ce faible secours épuisé, il manque de tout; il est malade, abandonné...

L'INCONNU.

Je n'y puis rien.

FRANTZ.

Vous pouvez beaucoup.

L'INCONNU.

Et comment?

FRANTZ.

Avec quelque argent il rachèterait son fils.

L'INCONNU.

Je veux moi-même voir le vieillard.

FRANTZ.

Vous ferez bien.

L'INCONNU.

Mais s'il ment?...

FRANTZ.

Il ne ment pas.

L'INCONNU.

Il ne ment pas!... Oh! les hommes!... les hommes! Ici? dans cette cabane?

FRANTZ.

Oui, dans cette cabane.

(L'inconnu y entre.)

## SCÈNE III.

FRANTZ, seul.

C'est le meilleur des humains; mais avec lui on désapprend à parler. Je ne puis le concevoir. Se présente-t-il à ses yeux un visage inconnu, son accueil est brusque, dur, et cependant aucun malheureux ne s'est éloigné de lui sans en avoir obtenu quelques secours. Je suis depuis trois ans à son service, et je ne sais encore qui il est. C'est un misanthrope, rien n'est plus sûr; mais c'est sans doute l'effet du malheur : cette haine des hommes est dans sa tête et non pas dans son cœur.

## SCÈNE IV.

FRANTZ; L'INCONNU, sortant de la cabane suivi de PETERS.

L'INCONNU, se tournant vers Peters.

Eh bien! que me veux-tu?

PETERS.

Rien, monsieur; c'est moi qui...

L'INCONNU.

Le sot!

FRANTZ, à l'inconnu.

Sitôt de retour?

L'INCONNU.

Qu'ai-je à faire là?

FRANTZ.

N'avez-vous pas trouvé que je vous ai dit vrai?

L'INCONNU.

J'ai trouvé... ce petit drôle-là.

FRANTZ.

Qu'a-t-il de commun avec votre bienfaisance?

L'INCONNU.

Il est d'intelligence avec le vieillard... Comme ils se moqueraient de moi s'ils avaient réussi à me rendre leur dupe!

FRANTZ.

Comment! vous croiriez?...

L'INCONNU.

Ce jeune homme et le vieillard, que faisaient-ils ensemble?

FRANTZ, souriant de la méfiance de son maître.

Nous pouvons le savoir. (A Peters.) L'ami, qu'aviez-vous à faire dans cette cabane?

PETERS.

Ce que j'avais à y faire? rien.

FRANTZ.

Ce n'est pourtant pas pour rien que vous y êtes allé?

PETERS.

Et pourquoi donc? Par ma foi, j'y suis allé pour rien. Fi donc! faut-il se faire payer pour tout ce que l'on fait? Quand madame Miller me fait une mine d'amitié, je cours gratuitement pour la servir; et, pour l'obliger, je me jetterais dans les fossés du château.

FRANTZ.

Ainsi, c'est madame Miller qui vous a envoyé?

PETERS.

Ah! oui... vous y êtes! Bah! on ne me fait point jaser là-dessus.

FRANTZ.

Comment donc?

PETERS, imitant la voix de madame Miller.

Va, va, mon petit Peters; mais prends bien garde qu'on ne sache rien... (Prenant un ton plus mignard.) Va, mon petit Peters, va; oh! cette voix si douce me va droit au cœur : aussi elle peut compter sur moi.

FRANTZ.

Ah! c'est différent; il convient alors que vous soyez discret.

PETERS.

Oh! je le suis aussi. J'ai bien dit au vieux Tobie qu'il ne devait pas penser que ce fût madame Miller qui lui envoyait de l'argent, et de ma vie je n'en parlerai à personne.

FRANTZ.

Ce sera très bien fait. Et lui avez-vous porté beaucoup d'argent?

PETERS.

Oh! je ne l'ai pas compté; il était dans une petite bourse. Je crois que c'est le fruit de ses petites épargnes depuis quinze jours.

FRANTZ.

Pourquoi précisément depuis quinze jours?

PETERS.

Parcequ'il y a précisément quinze jours que je lui ai porté de l'argent, et encore l'autre semaine avant; je ne peux pas dire le temps exactement; mais c'était un jour de fête et j'avais un habit neuf.

FRANTZ.

Et tout cet argent venait de madame Miller?

PETERS.

Vraiment oui; et de qui donc? Mon père n'est pas si fou : il dit comme ça qu'il faut ménager ce qu'on a, et que, dans l'été sur-tout, on ne doit point faire l'aumône; car dans cette saison la Providence fait assez croître de racines et de plantes pour la nourriture des hommes.

FRANTZ.

Il est bien aimable, le cher papa!

PETERS.

Mais madame Miller se moque de cela; elle donne tout ce qu'elle peut donner. Elle fait encore bien plus.

FRANTZ.

Et quoi donc?

PETERS.

Et lorsque les enfants de la vieille Lise furent malades, madame Miller voulait m'envoyer là-bas, dans le village, c'est-à-dire chez la vieille Lise; mais mon père refusa tout net de m'y laisser aller, car alors il faisait du verglas; et moi, je n'en avais guère envie, car on disait que les enfants étaient désagréables à voir.

FRANTZ.

Eh bien, que fit madame Miller?

PETERS.

Ce qu'elle fit? Oh! par ma foi elle y alla elle-même; (riant.) et là elle se mit à soigner ces vilains enfants, à jaser avec eux tout comme si c'étaient les siens.

FRANTZ.

La singulière femme!

PETERS.

Oh! oui; elle est parfois tout-à-fait extraordinaire. Elle pleurera tout un jour sans savoir pourquoi. Si je pouvais voir tout cela sans me déranger, passe encore; mais, quand elle pleure, je n'ai pas le courage de manger un morceau; il faut, bon gré mal gré, que je pleure aussi.

FRANTZ, à l'inconnu, qui, pendant le dialogue précédent, est demeuré sur un banc de gazon, lisant et écoutant par intervalles.

Eh bien! mon maître, cela suffit-il pour vous tranquilliser?

L'INCONNU.

Renvoie ce babillard.

FRANTZ.

Adieu, mon petit Peters.

PETERS.

Est-ce que vous voulez déja vous en aller?

FRANTZ.

Non pas moi; mais madame Miller attend réponse.

PETERS.

Ah, diantre! vous avez raison. (Il salue l'inconnu, qui ne lui répond que par un signe.) Adieu, monsieur. (A demi-voix, à Frantz.) Il est sûrement fâché de n'avoir rien pu tirer de moi.

FRANTZ.

Je le croirais presque.

PETERS, s'en allant.

Oh! je ne suis point un babillard.

## SCÈNE V.

### L'INCONNU, FRANTZ.

FRANTZ.

Eh bien! monsieur?

L'INCONNU.

Que veux-tu?

FRANTZ.

Votre défiance était injuste.

L'INCONNU.

Hum!

FRANTZ.

Pourriez-vous conserver encore quelque doute?

L'INCONNU.

Je ne veux plus rien entendre. (Se levant et parlant avec humeur.) Cette madame Miller, qui est-elle? Pourquoi ce nom vient-il sans cesse frapper mon oreille? Je ne l'ai point encore vue; mais par-tout où je vais, elle y a déja été.

FRANTZ.

Cela doit vous faire plaisir.

L'INCONNU.

Plaisir!

FRANTZ.

Sans doute; vous devez être charmé qu'il y ait encore dans le monde quelques ames bienfaisantes.

L'INCONNU.

Oh! oui.

FRANTZ.

Vous devriez chercher à faire sa connaissance.

L'INCONNU, avec ironie.

Sa connaissance!...

FRANTZ.

Eh! mais oui; je l'ai vue une seule fois dans le jardin : c'est une belle femme!

L'INCONNU.

Tant pis; la beauté n'est qu'un masque trompeur.

FRANTZ.

La sienne me paraît être le miroir de son ame. Sa bienfaisance...

L'INCONNU.

Eh! ne me parle pas de sa bienfaisance. Toutes les femmes veulent éblouir et nous surprendre, ou par quelques avantages, ou par quelques singularités : celle-ci peut n'être qu'une adroite hypocrite.

FRANTZ.

Eh! pourvu que le bien se fasse, qu'importe comment?

L'INCONNU.

Ce n'est point égal.

FRANTZ.

Cela est du moins indifférent pour le pauvre vieillard.

L'INCONNU.

Tant mieux; il peut donc se passer de mon secours?

FRANTZ.

C'est ce qu'il faut savoir.

L'INCONNU.

Comment donc?

FRANTZ.

Madame Miller a pu l'aider dans ses besoins bornés et pressants; mais lui a-t-elle donné, a-t-elle pu lui donner assez pour racheter le soutien de sa vieillesse?

L'INCONNU.

Tais-toi : je n'ai rien à lui donner. (Après un silence et une ironie amère.) Tu prends chaudement les intérêts de ce vieillard. T'entendrais-tu avec lui?

FRANTZ, avec un sentiment douloureux.

Mon maître!... cette idée ne sort point de votre cœur.

L'INCONNU, avec bonté et tendant la main à Frantz.

Pardonne-la-moi.

FRANTZ, lui baisant la main.

Mon pauvre maître!... Il faut que vous ayez été cruellement joué par les hommes, pour qu'ils soient parvenus à vous inspirer cette horrible misanthropie, à faire naître dans votre cœur ce doute affreux de toute vertu, de toute droiture.

L'INCONNU.

Tu l'as dit. Laisse-moi.

(Il se rejette sur un banc de gazon, reprend son livre et lit.)

FRANTZ, à lui-même, considérant son maître.

Le voila replongé dans la lecture : c'est ainsi qu'il passe toutes ses journées. Pour lui la nature est sans charmes, la vie est sans attraits. Dans trois ans je ne l'ai pas vu sourire une seule fois. Comment cela finira-t-il? Par un suicide?... Je le crains. S'il pouvait s'attacher à une créature vivante... ou du moins cultiver des fleurs! Mais non : il lit, et rien de plus; et, s'il ouvre la bouche, c'est pour en laisser sortir un torrent d'imprécations contre le genre humain.

L'INCONNU lit haut.

« Là tout se retrace à notre idée; d'anciennes « plaies se rouvrent; tout ce qui, dans les « temps antérieurs, ébranla violemment nos « fibres, et laissa des traces profondes dans « notre imagination, est un fantôme qui nous « poursuit sans relâche et nous tourmente dans « la solitude. »

## SCÈNE VI.

LES MÊMES; TOBIE, sortant de sa cabane.

FRANTZ.

Oui, oui, cet auteur a raison; mais (je l'ai ouï dire) c'est précisément pour cela qu'il faut fuir la solitude, et qu'il vaut mieux s'étourdir dans le tourbillon des plaisirs ou des affaires.

(L'inconnu ne l'écoute pas, et continue sa lecture.)

TOBIE, s'avançant sur la scène.

O quel bien cela fait de se sentir échauffer par les rayons du soleil, après sept longues semaines!... Dans le ravissement de ma joie, j'allais presque oublier d'en rendre grace au Créateur.

(Il se découvre, regarde le ciel, et prie en silence. — L'inconnu baisse son livre, et regarde attentivement Tobie.)

FRANTZ, à l'inconnu avec sensibilité.

Ce vieillard a bien peu de satisfaction sur la terre, et cependant il remercie la Providence du peu qu'elle lui accorde.

L'INCONNU.

Parceque l'espérance conduit à la lisière les hommes de tout âge.

FRANTZ.

Tant mieux. L'espérance est le charme de la vie.

L'INCONNU.

Elle est la source de toutes nos erreurs.

(Tobie s'est approché sur le bord du théâtre.)

FRANTZ, à Tobie.

Je vous félicite, bon homme. Vous êtes, à ce que je vois, échappé à la mort.

TOBIE.

Pour cette fois encore; oui, Dieu, et les secours de la meilleure des femmes, ont prolongé ma vie peut-être de quelques années.

FRANTZ.

Et mais vraiment vous me semblez d'un âge bien avancé.

TOBIE.

Je touche à ma soixante et douzième. Je n'ai plus aucune satisfaction à me promettre sur la terre... Mais il y a encore une autre, une meilleure vie.

FRANTZ.

Vous pourriez vous plaindre du sort qui, si près du tombeau, vous rejette dans le monde. Pour les malheureux, la mort n'est point un mal.

TOBIE.

Suis-je donc si malheureux? est-ce que je ne jouis pas de la beauté de cette matinée? N'ai-je pas retrouvé la santé? Croyez-moi, un convalescent qui, pour la première fois, respire un air libre et pur, est, dans ce moment du moins, la plus heureuse créature que le soleil éclaire.

FRANTZ.

C'est un bonheur auquel l'habitude rend moins sensible.

TOBIE.

Vraiment oui, mais non dans la vieillesse. On jouit de la santé avec économie. J'ai beaucoup souffert, et je souffre encore, mais je n'en mourrai pas plus volontiers. Lorsque mon père, il y a quarante ans, me laissa cette chaumière, j'étais dans la vigueur de l'âge; je pris une femme active, douce et bonne; Dieu bénit mon ménage, et me donna cinq enfants. Cela dura dix ou douze ans. Je perdis deux de nos fils; j'endurai cette perte avec résignation. Il survint une grande disette; ma compagne m'aida à la supporter; mais, quatre ans après, Dieu me la reprit, et bientôt, de mes cinq enfants il ne me resta qu'un seul fils. Tous ces coups me frappèrent presque sans intervalle. Je fus long-temps à pouvoir revenir de mon accablement; mais enfin le temps, et ma soumission à la Providence, produisirent leurs effets. Je repris goût à la vie; mon fils prit de l'âge et des forces : il me soulagea dans mon travail. A présent je me vois privé de ce cher enfant, qui s'est sacrifié pour moi par une généreuse imprudence : ce dernier coup m'enlève mon unique consolation, mon seul appui; je ne peux plus travailler; je suis vieux, faible, et, sans madame Miller, il me fallait mourir de faim.

FRANTZ.

Et la vie a cependant encore des charmes pour vous?

TOBIE.

Pourquoi non, tant qu'il reste dans le monde un être qui tient à mon cœur? N'ai-je pas encore un fils?

FRANTZ.

Qui sait si vos yeux le verront?

TOBIE.

Mais il vit au moins dans ma pensée, et il soutient mon existence. Et, quand je serais condamné à ne plus le revoir, j'attendrais encore la fin de ma carrière sans la desirer, car voici la cabane où je suis né, voici encore un vieux tilleul qui a crû avec moi; et... (j'ai presque honte de l'avouer) j'ai aussi mon vieux chien Fidèle qui m'est cher.

FRANTZ, souriant.

Un chien!

TOBIE.

Oui, un chien; riez tant qu'il vous plaira. Madame Miller, cette femme, la bonté même, vint un jour dans ma cabane; mon vieux Fidèle se mit à gronder quand elle entra. « Pour-« quoi, me dit-elle, conservez-vous cet ani-« mal? vous avez à peine du pain pour vous. « Bon Dieu! lui dis-je, et si je m'en défais, « qui est-ce qui m'aimera? »

FRANTZ, à l'inconnu qui rêve profondément.

Ne me sachez pas mauvais gré d'interrompre votre rêverie, mon cher maître; mais je voudrais que vous eussiez entendu...

L'INCONNU.

J'ai tout ouï.

FRANTZ.

Eh bien! je desirerais que ce vieillard pût vous servir d'exemple.

L'INCONNU, après un long silence en lui donnant son livre.

Tiens; va remettre ce livre dans le pavillon, et ouvre-s-en les fenêtres du côté de la prairie. (Très vite au vieillard dès que Frantz a disparu.) Combien t'a donné madame Miller?

TOBIE.

Ah! cette bonne ame, cette ame angélique m'a mis en état de voir tranquillement arriver l'hiver prochain.

L'INCONNU.

Rien de plus?

TOBIE.

Pourquoi donc plus? Sans doute il me serait bien doux de me trouver en état de racheter mon pauvre Ernest; mais la bonne madame Miller a fait tout ce qui était en son pouvoir.

L'INCONNU, lui mettant dans la main une bourse bien garnie.

Tiens, rachète ton fils.

(Il s'éloigne promptement, et prend le chemin de sa maisonnette.)

## SCÈNE VII.

TOBIE, seul, étonné.

Qu'est-ce que c'est que ça? (Il ouvre la bourse.) Des pièces d'or! ah, Dieu!

(Il se découvre, et regarde un moment le ciel.)

## SCÈNE VIII.

TOBIE, FRANTZ.

TOBIE, allant au-devant de Frantz.

Voyez, voyez, l'ami : la confiance en Dieu n'est jamais déçue. (Lui montrant la bourse.) Quel présent du ciel!

FRANTZ.

Je vous en félicite, bon homme; mais qui vous a donné cela?

TOBIE.

Votre brave maître... Que le ciel puisse un jour dignement le récompenser!

FRANTZ.

Le singulier homme! C'est pour cela qu'il m'a fait reporter son livre; il ne voulait aucun témoin de sa bonne action.

TOBIE.

Il n'a pas voulu emporter mon remercîment; il était bien loin avant que j'aie pu parler.

FRANTZ.

Ah! je le reconnais là!

TOBIE.

Adieu, l'ami, adieu. Je vais aussi vite que la vieillesse me le permettra. Ah! l'agréable course! je vais racheter mon fils. Comme le bon jeune homme va se réjouir quand il reverra tout ce qu'il aime! car il était prêt à se marier. Quelle joie! quelle faveur de la Providence! Oh! qu'elle daigne à jamais répandre ses bienfaits sur cet homme généreux! dites-lui bien, monsieur, que je vais employer le reste de mes jours à prier le ciel pour son bonheur. Eh! qui peut mieux y prétendre que l'être bienfaisant, si semblable à la Divinité!

(Il sort du côté opposé à sa chaumière.)

## SCÈNE IX.

FRANTZ, seul.

Que ne suis-je riche! C'est dans un moment comme celui-ci que l'on peut envier un avantage qui permet de faire des heureux.

# ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon dans le château.

## SCÈNE I.

EULALIE, seule, tenant une lettre ouverte.

Voilà qui m'afflige! je m'étais si bien accoutumée à une retraite profonde! Le repos, sans doute, ne se trouve pas toujours dans l'ame du solitaire. Malheureuse Eulalie! les remords déchirants te suivront par-tout, dans le cloître, dans les déserts; mais du moins, quand leur poids oppressait ton cœur, tu pouvais verser des larmes, et personne ne te demandait pourquoi tu les avais répandues; tu pouvais errer dans les vallons, dans les campagnes, et l'on ne s'apercevait point que tu obéissais à l'agitation d'une conscience bourrelée. Ils reviennent, ils vont m'entraîner dans leur société; il me faudra parler, rire, partager avec eux les plaisirs d'une promenade bruyante, les vains amusements du jeu. (Jetant un coup d'œil sur la lettre.) Leur billet ne me dit pas si ce voyage n'est que l'idée, la fantaisie d'un moment, ou s'ils ont le projet de faire ici quelque séjour: alors, adieu les charmes de la douce mélancolie qui, par intervalles, retenait la paix dans mon cœur... Adieu, mes chères lectures! Et vous, noble et généreuse comtesse, vous allez m'accabler encore des témoignages de votre amitié, de votre estime, tandis qu'à chaque instant je me rappellerai... je sentirai combien j'en suis indigne. Oh! quels tourments affreux! Ils sont justes. Mais une autre idée me frappe et m'alarme. Si ce château devient le rendez-vous de quelques sociétés; si le hasard m'y fait rencontrer quelqu'une des personnes qui m'ont autrefois connue! Ah! qu'on est malheureux lorsqu'il se trouve dans l'univers entier une personne seulement dont on doive redouter la vue!

## SCÈNE II.

EULALIE, PETERS.

PETERS, accourant.

Eh bien! me v'là.

EULALIE.

Déja de retour?

PETERS.

Bah! je suis alerte; et j'ai, chemin faisant, attrapé un papillon, sans compter que j'ai babillé un petit quart d'heure.

EULALIE.

Passe pour babiller, mais sans indiscrétion.

PETERS.

Le ciel m'en garde! j'ai bien dit au vieux Tobie que de sa vie il ne saurait que l'argent vient de vous.

EULALIE, souriant.

A merveille! Et ce bon vieillard est-il parfaitement rétabli?

PETERS.

Oh! parfaitement. Il veut aujourd'hui prendre l'air pour la première fois.

EULALIE, avec beaucoup d'expression.

Le ciel en soit béni! (A elle-même, par réflexion.) Quelle enfance!... La satisfaction que j'éprouve ne ressemble-t-elle pas à celle d'une personne qui devrait des millions, et qui viendrait d'acquitter un denier de sa dette?

PETERS.

Il me disait qu'il vous devait tout, et qu'il voulait aujourd'hui même se traîner jusqu'ici pour embrasser vos genoux.

EULALIE.

Mon cher Peters, veux-tu me faire un plaisir?

PETERS.

Eh! mon Dieu! cent pour un.

EULALIE.

Prends garde au moment où le vieux Tobie

pourra venir, et ne le laisse pas monter. Dis-lui que je n'ai pas le temps, que je suis malade, que je dors, ou tout ce que tu voudras.

PETERS.

Bien, bien; et, s'il ne veut pas se retirer, je le prendrai par le bras...

EULALIE.

Que le ciel t'en préserve! Garde-toi bien de causer le moindre mal, le moindre chagrin à ce bon vieillard.

PETERS.

Ah! voilà mon père, je vais me mettre aux aguets.

(Il sort.)

## SCÈNE III.

### EULALIE, BITTERMANN.

BITTERMANN.

Bonjour, ma charmante madame Miller; je suis d'honneur ravi de vous voir en aussi bonne santé. Vous m'avez fait appeler; il y a probablement quelques nouvelles. J'ai, de mon côté, des lettres...

EULALIE.

Mais vraiment, mon cher monsieur Bittermann, vous avez des correspondances avec toute la terre.

BITTERMANN, avec importance.

J'en ai du moins de sûres dans les capitales de l'Europe.

EULALIE.

Je le crois; mais je doute que vous sachiez ce qui doit se passer aujourd'hui dans ce château.

BITTERMANN.

Ici? dans ce château? mais rien de bien important.

EULALIE.

Je vous annonce l'arrivée des maîtres de la maison.

BITTERMANN.

Comment? quoi! son excellence M. le comte?...

EULALIE.

Arrive ce matin même avec son épouse, et son beau-frère le major de Hortz.

BITTERMANN.

Sans plaisanterie?

EULALIE, avec douceur.

Vous savez, mon cher Bittermann, que je ne plaisante guère.

BITTERMANN, étourdi de la nouvelle.

Peters? Ah! bon Dieu! son excellence en propre personne... et madame la comtesse... et M. le major... et rien ici ne se trouve disposé pour les recevoir! Peters? Peters?

## SCÈNE IV.

### LES PRÉCÉDENTS, PETERS.

PETERS, accourant.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?

BITTERMANN.

Rassemble tous les gens; fais chercher le garde-chasse, qu'il envoie un chevreuil à la cuisine de son excellence; que Lise nettoie les chambres; ôte la poussière des trumeaux, afin que madame puisse se mirer à son aise; que le cuisinier tue une couple de chapons; que Jean aille tirer un brochet du vivier, et que Frédéric se hâte d'accommoder ma belle perruque.

(Peters sort.)

## SCÈNE V.

### EULALIE, BITTERMANN.

EULALIE.

Avant tout, faites disposer les appartements des maîtres.

BITTERMANN.

Oui, oui, ma charmante madame Miller, je vais m'en occuper tout de suite. Diantre soit de moi! la chambre verte est embarrassée : où pourrai-je placer monsieur le major?

EULALIE.

Donnez-lui la petite chambre rouge, sur l'escalier; l'appartement est propre, et la vue en est très agréable.

BITTERMANN.

Fort bien, ma bonne et chère madame Miller; mais cette chambre a toujours été celle du secrétaire de monsieur le comte. Il me vient une excellente idée; vous connaissez la maisonnette au bout du parc? nous y logerons le secrétaire.

EULALIE.

Vous oubliez, mon cher Bittermann, que l'étranger l'habite.

BITTERMANN.

Et qu'importe l'étranger? Il faut qu'il en sorte.

EULALIE.

Cela ne serait pas juste; c'est de votre aveu qu'il l'occupe, et je crois qu'il vous en paie généreusement le loyer.

BITTERMANN.

J'en conviens, il me paie fort bien; et ce petit accessoire n'est point à dédaigner pour un pauvre diable d'intendant; mais...

EULALIE.

Eh bien, mais?...

BITTERMANN.

On ne sait ce que c'est que cet homme; je me romps la tête depuis plusieurs mois pour découvrir ce qu'il est, ce qu'il cherche...

EULALIE.

Eh! mon cher! laissez-le en paix. Je ne l'ai point encore rencontré, et je ne suis pas curieuse de le voir; mais tout ce que j'entends dire de lui me donne l'idée d'un homme que l'on peut souffrir par-tout : il vit dans la paix et la tranquillité.

BITTERMANN.

Cela est vrai.

EULALIE.

On assure qu'en secret il fait beaucoup d'actes de bienfaisance.

BITTERMANN.

J'en conviens.

EULALIE.

Il n'offenserait pas un enfant.

BITTERMANN.

Non; il en est incapable.

EULALIE.

Il n'est à charge à personne.

BITTERMANN.

C'est une justice qu'on lui rend.

EULALIE.

Eh bien! que voulez-vous de plus?

BITTERMANN.

Je veux savoir qui il est. Si l'on pouvait, du moins, l'engager adroitement dans une conversation! Mais point du tout. Quand je le rencontre dans l'allée obscure des tilleuls, ou là-bas, près du ruisseau (ce sont là ses promenades favorites), je veux quelquefois entamer l'entretien. « Le temps est beau aujourd'hui! — « Oui. — Les arbres commencent à fleurir! — « — Oui. — Monsieur, comme je vois, fait un « peu d'exercice? — Oui. » Eh! va-t'en au diable, dis-je tout bas. Tel maître, tel valet : je n'ai pu tirer une syllabe du sien, sinon qu'il se nomme Frantz.

EULALIE.

Vous vous passionnez, mon cher Bittermann, et vous perdez de vue l'arrivée de monsieur le comte.

BITTERMANN.

Eh! oui, Dieu me pardonne!... Vous voyez quel inconvénient il résulte de ne pas connaître les gens.

EULALIE.

Mais il est déja neuf heures; ils peuvent arriver d'un moment à l'autre. Je vais m'occuper de ce qui me regarde; faites-en autant de votre côté.

(Elle sort.)

## SCÈNE VI.

BITTERMAN.

Oui, oui, je ferai ce que je dois faire. En voilà encore une de la même trempe que l'inconnu : on ne sait qui elle est. Madame Miller! Eh, bon Dieu! il y a tant de Miller dans le monde! Je sais bien que notre maîtresse a reçu celle-ci, il y a trois ans dans son château, et l'y a établie. Mais d'où venait-elle? pourquoi? à quelle occasion? voilà le nœud! Elle se chargera, nous dit madame, de l'économie intérieure du ménage. Eh! mais, ne me suis-je pas glorieusement acquitté, pendant vingt ans, de la conduite de toute la maison, soit pour le dehors, soit pour l'intérieur? et cette madame Miller n'a-t-elle pas tout appris de moi? Elle ne savait, en vérité, rien de ce qui peut concerner un ménage.

## SCÈNE VII.

BITTERMANN, PETERS.

PETERS, accourant.

Mon père! mon père! voici un monsieur qui arrive. Son valet de chambre dit que c'est le major... le major... de... de... J'ai couru pour... Mais le voici...

## SCÈNE VIII.

LE MAJOR DE HORST, BITTERMANN; PETERS, qui, pendant toute cette scène, est l'écho et le singe de son père.

BITTERMANN, avec beaucoup de révérences.

J'ai l'honneur, monsieur le major, de présenter à votre seigneurie, dans ma petite personne, le sieur intendant Bittermann, qui regarde comme un moment très heureux celui qui lui procure l'avantage de voir face à face le respectable beau-frère de son excellence M. le comte de Walberg.

PETERS, tirant le pied.

De Walberg!

LE MAJOR.

Oh! en voilà beaucoup trop, cher Bittermann; je suis soldat, comme vous voyez, je ne fais ni n'exige de cérémonies.

BITTERMANN.

Avec votre permission, monsieur le major, quoiqu'on vive au village, on n'ignore point ce qui est dû aux personnes de considération.

PETERS, répétant.

De considération!

LE MAJOR.

C'est bon, c'est bon; nous ferons plus ample connaissance. Apprenez, mon cher, que je me propose de passer au moins une couple de mois au château de Walberg.

BITTERMANN.

Et pourquoi pas toute une année? cela n'embarrasserait point le vieux Bitterman : il a, sans se vanter, amassé et mis en réserve de quoi étonner ses respectables maîtres.

LE MAJOR.

Tant mieux; un économe demande un dissi-

pateur, et vous avez votre homme dans mon beau-frère. Savez-vous qu'il a quitté le service, et qu'il se propose de passer tranquillement le reste de sa vie dans son château ?

BITTERMANN.

Cela m'étonne !... mais j'en suis charmé, d'autant que nous recevrons plus exactement les nouvelles publiques.

PETERS, répétant.

Ah, oui ! les nouvelles publiques.

BITTERMANN.

N'y a-t-il rien de nouveau, monsieur le major, dans le monde politique?

LE MAJOR.

Rien, que je sache au moins; car je vous dirai, mon cher Bittermann, que je ne me mêle guère que de faire mon état avec honneur, et que chacun devrait en faire autant; quant à la politique, je m'en repose entièrement sur ceux qui veulent bien se charger de ce pénible emploi.

BITTERMANN.

Mais il me semble que j'entends sur l'escalier... Oui, c'est madame Miller; elle est ici surintendante... dame de compagnie... Je vais avoir le plaisir de vous l'envoyer.

LE MAJOR.

Ne vous donnez pas cette peine-là.

BITTERMANN.

Ce n'en est point une, monsieur le major, et je serai toujours prêt à me montrer votre très empressé serviteur.

PETERS, tirant le pied en s'en allant.

Votre très empressé serviteur.

(Il fait beaucoup de révérences.)

## SCÈNE IX.

LE MAJOR, seul.

Ils vont me mettre vis-à-vis de quelque vieille bavarde, qui m'assommera de son caquet domestique. De quelle patience il faut s'armer avec ces êtres-là !

## SCÈNE X.

EULALIE, en faisant une révérence qui annonce le savoir-vivre; LE MAJOR.

LE MAJOR, à part, lui rendant son salut avec un peu de surprise.

Eh ! non, elle n'est pas vieille. (Jetant un nouveau regard sur elle.) Non, parbleu ! Elle n'est, ma foi, pas laide non plus.

EULALIE.

Je suis bien aise, monsieur, de connaître en vous le frère de ma bienfaitrice.

LE MAJOR.

Madame, je prise beaucoup un titre qui me donne droit à faire votre connaissance.

EULALIE, sans répondre à ce compliment ni par le regard ni par le maintien.

C'est la belle saison, sans doute, qui engage monsieur votre beau-frère à quitter la ville?

LE MAJOR.

Non pas précisément, madame. Vous le connaissez; il lui est à-peu-près indifférent qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, que nous ayons l'hiver ou le printemps, pourvu qu'un été perpétuel règne dans sa maison, c'est-à-dire pourvu qu'il y trouve constamment une épouse aimable et attentive, une bonne table et quelques amis disposés à la joie.

EULALIE.

Voilà bien M. de Walberg : toujours insouciant, mais cherchant à ne pas perdre une minute de la vie. Tout semble le favoriser : naissance, richesse, santé, tout contribue à son bonheur; mais, s'il éprouvait les maux qui affligent la triste humanité, il ne pourrait, même près de votre sœur, jouir d'une constante félicité.

LE MAJOR, qui se sent de plus en plus frappé, à mesure que les sentiments d'Eulalie se développent davantage.

Rien de plus vrai, madame; et mon épicurien de beau-frère paraît sentir son bonheur et le vouloir goûter à son aise; il a quitté le service pour vivre entièrement à lui-même.

EULALIE, avec un peu d'embarras.

Ici, monsieur le major?

LE MAJOR.

Pourvu que la solitude ne lui devienne pas ennuyeuse.

EULALIE, reprenant un ton aisé.

Je pense que la retraite, pour celui qui y porte un cœur libre, surpasse toutes les satisfactions de la vie.

LE MAJOR.

C'est pour la première fois que j'entends l'éloge de la solitude sortir d'une belle bouche.

EULALIE.

Vous me faites là un compliment aux dépens de mon sexe.

LE MAJOR.

Et la retraite que vous habitez possède-t-elle depuis long-temps une aussi aimable panégyriste?

EULALIE.

Je demeure ici depuis trois ans.

LE MAJOR.

Et jamais le moindre retour vers les agréments de la ville?

EULALIE.

Jamais, monsieur le major.

LE MAJOR.

De pareils sentiments ne peuvent être que l'effet d'une éducation négligée ou d'une perfection rare. Votre premier regard ne permet pas de douter dans laquelle des deux classes il faut vous ranger.

EULALIE, avec un soupir.

Il en est peut-être une troisième.

LE MAJOR.

Vous me permettrez de vous le dire, madame, il m'est aussi impossible de croire la solitude faite pour vous, qu'il m'est impossible de vous croire faite pour la solitude. Pour me convaincre des charmes que vous avez l'art d'y trouver, il faudrait que je fusse instruit de l'emploi de vos journées.

EULALIE, comme entraînée involontairement par les idées qui lui rient.

Oh! vous ne sauriez croire, monsieur le major, avec quelle rapidité le temps s'écoule lorsqu'une certaine uniformité règne dans notre façon de vivre. Les heures de chaque matinée rappellent exactement celles de la veille, et les mêmes agréments renaissent avec les mêmes occupations. Lorsqu'à la fraîcheur d'un beau matin, je me lève pour jouir de la vue du soleil levant, je ne me lasse point d'admirer l'agissante activité des travaux rustiques. Le bétail quitte son étable, le laboureur se rend aux champs, et me souhaite en passant un bonjour amical. Tout vit, tout s'agite, tout est gai. Lorsque, pendant une heure, j'ai été témoin de ce spectacle ravissant, je vais à mes devoirs particuliers, et je me trouve à midi sans m'en être aperçue. Vers le soir, je me promène du jardin au parc, du parc à la prairie; j'arrose mes fleurs, je cueille des fraises ou d'autres fruits, et je me plais à regarder les jeux et les danses d'une jeunesse aussi simple dans ses amusements que pure dans ses mœurs.

LE MAJOR.

C'est fort bien. Voilà les ressources de l'été; mais l'hiver! l'hiver!

EULALIE.

Mais l'hiver n'est point sans agréments; et quand sa rigueur ne nous permet point de braver les frimas, on se renferme, on ouvre la bibliothèque, et l'on mêle aux soins domestiques des lectures agréables et solides, jusqu'au retour du printemps.

LE MAJOR.

Mais encore peut-on desirer de voir quelquefois une figure humaine.

EULALIE.

Mais il n'en manque point ici, monsieur le major; l'œil s'arrête volontiers sur des physionomies riantes, qui respirent à-la-fois la santé, le plaisir et l'innocence.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, PETERS.

PETERS.

Oh! je ne puis le retenir; il est déja sur l'escalier.

EULALIE.

Qui?

PETERS.

Le vieux Tobie. Il veut, dit-il, se jeter à vos pieds... Eh! tenez, le voici.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, TOBIE.

TOBIE, entrant sur les pas de Peters.

Il faut... Bon Dieu!... oui, il faut...

(Il veut embrasser les genoux de madame Miller, qui l'en empêche.)

EULALIE, très embarrassée.

Je n'ai pas le temps, bon homme; vous voyez que je ne suis pas seule.

TOBIE.

Ah! monsieur voudra bien me pardonner.

LE MAJOR.

Que voulez-vous, bon vieillard?

TOBIE.

Je veux présenter ma reconnaissance. Les bienfaits sont un poids quand on ne peut en rendre grace.

EULALIE.

Demain, bon homme, demain.

LE MAJOR, vivement.

Non, madame; permettez-lui de soulager son cœur; et souffrez que je sois témoin d'un incident qui, plus puissamment encore que votre entretien, me fera connaître l'emploi de vos moments. Parle, bon vieillard, parle.

TOBIE.

Oh! si chacune de mes paroles pouvait attirer sur elle la bénédiction céleste!... J'étais abandonné dans ma chaumière; la fièvre minait ma faible existence; le vent, la pluie pénétraient dans ma misérable demeure; je n'avais rien pour me couvrir, et pas un seul petit morceau de pain pour mon bon Fidèle, ce compagnon de mes vieux jours. (A Eulalie.) C'est dans cet état que vous parûtes à mes yeux comme un ange consolateur: vous me procurâtes des remèdes et des soulagements; mais le charme de vos paroles a été pour moi le plus puissant de tous les remèdes: je suis guéri; j'ai joui de nouveau, pour la première fois, des rayons du soleil: j'ai commencé par offrir à Dieu ma reconnaissance; à présent je viens à vous, ma noble bienfaitrice...

EULALIE.

De grace, bon vieillard, cessez...

TOBIE.

Non, non... laissez-moi mouiller de mes larmes cette main généreuse; laissez-moi donc embrasser vos genoux. (Eulalie l'en empêche.) C'est par vous que Dieu a béni ma vieillesse. L'étranger qui demeure près de ma chaumière vient de me faire présent d'une bourse d'or pour ra-

cheter mon fils. Je me rends à la ville; je dégage mon enfant; je lui donne une brave fille pour épouse, et peut-être aurai-je encore la douceur de tenir sur mes genoux les fruits de leur tendresse. Et vous, si jamais vous passez devant mon heureuse cabane... ô quelle satisfaction ce sera pour vous de pouvoir dire : Voilà mon ouvrage, voilà les heureux que j'ai faits !

EULALIE, d'un ton suppliant.

C'est assez, bon vieillard, c'est assez.

TOBIE.

Oui, c'est assez... car je ne puis exprimer tout ce que je sens. Dieu seul, oui, Dieu seul et votre cœur peuvent dignement vous récompenser.

(Il lui baise la main avec l'ardeur de la plus vive reconnaissance. — Peters, qui est resté la bouche béante à écouter de loin cette scène, sort avec lui en s'essuyant les yeux.)

## SCÈNE XIII.

### EULALIE, LE MAJOR.

(Eulalie a les yeux baissés, et lutte contre l'embarras d'une ame noble, surprise dans l'exercice d'une bonne action. Le major jette en silence sur elle des regards où se peignent les mouvements de son cœur.)

EULALIE, cherchant à faire prendre un autre tour à la conversation.

Il me semble que monsieur le comte devrait être bientôt ici?

LE MAJOR, répondant comme occupé d'une autre idée.

Il voyage lentement; les chemins sont difficiles. Son retard m'a procuré un entretien que je n'oublierai jamais.

EULALIE.

Eh quoi, monsieur le major, une scène aussi simple paraît vous étonner ?

LE MAJOR.

Vous l'avez dit, madame; et aujourd'hui, je vous l'avoue, j'étais si peu préparé à une connaissance comme la vôtre... je m'attendais si peu, lorsque Bittermann m'a dit votre nom...

EULALIE, l'interrompant avec une légèreté affectée.

Mon nom !... je ne songe pas à le rendre plus imposant qu'il ne vous a paru.

LE MAJOR.

Vous songez adroitement à me faire prendre le change, mais pardonnez à ma curiosité. Vous fûtes... (avec timidité.) ou vous êtes mariée?

EULALIE, passant rapidement de l'espèce de gaîté qu'elle avait affectée, au ton le plus triste.

Je fus mariée, monsieur le major.

LE MAJOR, cherchant à contenir sa curiosité dans les bornes de la décence.

Ainsi... vous êtes veuve ?

EULALIE.

Pardon, monsieur; il est dans le cœur humain de certaines cordes qu'on ne peut toucher sans en tirer un son douloureux... Pardon.

LE MAJOR.

J'entends.

(Il se tait avec respect.)

EULALIE, après un silence, et cherchant à prendre un ton dégagé.

Vraiment, je vais vous paraître avoir pris des leçons de Bittermann : n'y a-t-il rien de nouveau dans la capitale?

LE MAJOR.

Rien d'important. Je ne puis, au reste, savoir ce qui peut vous y intéresser, et quelles connaissances vous y avez.

EULALIE.

Moi ? pas une seule.

LE MAJOR.

Ce n'est donc pas dans notre pays que vous êtes née ?

EULALIE.

Je n'y ai reçu ni ma naissance, ni mon éducation.

LE MAJOR.

Et me permettrez-vous de demander quel climat ?...

EULALIE, légèrement.

A eu le bonheur de produire ma chétive existence? Je suis Allemande, monsieur le major; ma patrie est située dans le vaste empire germanique.

LE MAJOR, souriant.

Tout de bon ? Excepté vos charmes, madame, vous savez tout envelopper d'un voile mystérieux.

EULALIE.

C'est ce que vous voudrez bien pardonner à la petite vanité de mon sexe.

## SCÈNE XIV.

### LES MÊMES, PETERS.

PETERS, accourant et s'écriant avec joie.

Monsieur le comte et madame la comtesse!

## SCÈNE XV.

LES MÊMES; BITTERMANN, ouvrant la porte; LE COMTE et LA COMTESSE entrent précédés d'UN POSTILLON, de PLUSIEURS DOMESTIQUES, et d'UNE FEMME DE CHAMBRE, qui tient UN ENFANT par la main.

LE COMTE.

Enfin nous voilà. Le ciel bénisse notre départ et notre arrivée ! Madame Miller, je vous amène un invalide, qui ne veut plus servir sous d'autres étendards que les vôtres.

EULALIE.

Mes étendards, monsieur le comte, ne se déploient que pour la retraite.

LE COMTE.

Et les petits amours s'y peignent encore de tous côtés.

LA COMTESSE, qui a très amicalement embrassé Eulalie, et en a reçu un accueil tendre et respectueux.

Monsieur mon cher époux, vous oubliez, je crois, que je suis là.

LE COMTE.

Parbleu! ma chère épouse, il m'est permis d'en faire autant que votre cher frère, qui a mis sur les dents mon attelage gris-pommelé, pour arriver ici une demi-heure avant nous.

LE MAJOR.

Si j'avais eu quelque idée des charmes de ce séjour, vous auriez raison.

LA COMTESSE.

Je vais, ma chère madame Miller, je vais servir à son gré votre ame sensible. Nous voulons confier à vos soins ce cher enfant : c'est le fils de ma sœur, de ma pauvre Caroline; il a perdu sa mère, il faut qu'il la retrouve en nous deux.

L'ENFANT.

C'est donc encore une maman que vous voulez me donner. Ah! je sens que je l'aimerai aussi.

LA COMTESSE.

Bien... bien... mon cher Eugène.

EULALIE, avec un trouble marqué.

Eugène!... (Se remettant.) L'aimable enfant!

(Elle se penche sur lui, et une profonde méditation se peint sur son visage.)

LE COMTE.

Eh bien! Bittermann, je me flatte que vous aurez donné vos soins pour nous procurer un bon dîner?

BITTERMANN.

Aussi bon, excellence, que le peu de temps l'aura permis.

(Le comte donne son épée et son chapeau à Bittermann, et cause tout bas avec lui.)

LE MAJOR, prenant la comtesse à part, et lui montrant Eulalie.

Dis-moi, je te prie, ma sœur, quel est ce trésor que tu avais enseveli dans ton château.

LA COMTESSE.

Ah! ah! monsieur l'amateur, vous voilà pris.

LE MAJOR.

Réponds-moi.

LA COMTESSE.

Eh bien, elle se nomme madame Miller.

LE MAJOR.

Je le sais, mais...

LA COMTESSE.

Mais... mais... je n'en sais pas davantage.

LE MAJOR.

Badinage à part, dis-moi...

LA COMTESSE.

Badinage à part, suis-moi dans mon appartement; je te prouverai que je ne sais rien de plus. (A Eugène.) Viens, mon cher enfant, viens te reposer. (A madame Miller.) Je compte vous retrouver ici, ma chère madame Miller; votre aimable société ajoutera beaucoup aux charmes que je me promets de goûter en ces lieux.

## SCÈNE XVI.

### LE COMTE, EULALIE, BITTERMANN, PETERS.

(Le comte s'est jeté nonchalamment dans un fauteuil; Eulalie a pris son sac à ouvrage, qui était sur une table, en a tiré une broderie, et elle s'est mise à travailler; de temps en temps elle essuie une larme.)

LE COMTE.

Eh bien! Bittermann, es-tu toujours un drôle de corps?

BITTERMANN.

A vous servir, excellence.

LE COMTE.

Je crois que nous nous amuserons bien ensemble.

BITTERMANN.

Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que monsei...

LE COMTE, montrant Peters.

Qu'est-ce que ce grand imbécile-là?

BITTERMANN.

Sauf votre respect, c'est mon propre fils; il se nomme Peters.

(Peters fait des révérences.)

LE COMTE.

Ah! ah!—Et comment vont les affaires au château?

BITTERMANN.

A merveille, excellence.

LE COMTE.

Et la chasse?

BITTERMANN.

Nous avons du gibier en quantité, mais j'ai ménagé d'autres plaisirs plus piquants à mes très honorés maîtres. Il faut voir le parc comme je l'ai arrangé; vous ne le reconnaîtrez pas; une solitude, des points de vue, un obélisque, des ruines, et le tout avec une économie, une épargne! Par exemple, à l'entrée du bosquet, j'ai fait construire un pont chinois sur le ruisseau : cela est d'une solidité!...

LE COMTE.

Allons voir toutes ces raretés, pendant qu'on mettra le couvert.

BITTERMANN.

Tous mes ordres sont donnés. J'aurai l'honneur, en toute soumission, d'accompagner votre excellence.

PETERS.

J'aurai aussi cet honneur-là.

LE COMTE, se tournant du côté de madame Miller.

Mais, madame Miller, vous êtes à l'ouvrage comme une personne qui n'aurait pas d'autres ressources. Oh! je suis à vous tout-à-l'heure, et je me flatte bien que nous ne nous occupe-

rons sérieusement qu'à varier les plaisirs de la campagne. (A Bittermann.) Allons, Bittermann, allons voir ton pont chinois.

(Bittermann lui présente son chapeau, et ils sortent ensemble, ainsi que Peters.)

## SCÈNE XVII.

EULALIE, seule; elle se lève.

Que se passe-t-il en moi? quelle cause a produit dans mon ame une secousse aussi terrible? mon cœur saigne, mes larmes coulent. J'étais presque parvenue à paraître maîtresse de ma douleur; l'aspect de cet enfant m'a tout-à-coup anéantie. Lorsque la comtesse a nommé Eugène, lorsqu'elle a parlé de le confier à mes soins... ah!... elle était loin de soupçonner qu'elle me portait un coup terrible. (Avec un serrement de cœur.) J'ai un Eugène aussi!... un Eugène dont l'éducation n'est pas mon ouvrage! il doit être, s'il vit encore, de l'âge de celui-ci... Oui, s'il vit encore... qui sait si lui, si ma petite Amélie, ne déposent pas depuis long-temps contre moi au tribunal de l'Être Suprême? Idée cruelle, pourquoi me tourmentes-tu? pourquoi fais-tu retentir à mes oreilles leurs cris inutiles et plaintifs? pourquoi me peins-tu ces pauvres innocents luttant contre les maladies de l'enfance, implorant des secours qu'une main mercenaire leur accorde à regret... ou leur refuse peut-être?... car, hélas! ils sont abandonnés par leur mère... par leur mère dénaturée. (Pleurant amèrement.) Ah! je suis une malheureuse et bien coupable créature!... et c'est aujourd'hui que le sentiment profond de mes remords se réveille dans mon cœur, et le déchire... aujourd'hui même, où j'aurais besoin de masquer mon visage d'une apparence de tranquillité.

## SCÈNE XVIII.

EULALIE; PETERS, accourant à perte d'haleine.

PETERS.

Ah, mon Dieu, mon Dieu!

EULALIE.

Qu'est-ce que c'est?

PETERS.

Monsieur le comte est tombé dans l'eau; son excellence est noyée.

EULALIE.

Il est mort?

PETERS.

Oh! non, il n'est pas tout-à-fait mort.

EULALIE.

Ne criez donc pas ainsi, que la comtesse puisse ignorer...

PETERS, criant beaucoup plus fort.

Que je ne crie pas! ah! mon Dieu! mon Dieu! M. le comte est tout trempé.

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES; LA COMTESSE, LE MAJOR, entrant très promptement.

LA COMTESSE, très vite.

Qu'est-ce que c'est donc que ces cris?

LE MAJOR, très vite.

Qu'est-il donc arrivé?

EULALIE.

Un petit accident, madame; quoi qu'il en soit, monsieur le comte est sauvé: n'est-il pas vrai, Peters?

LA COMTESSE.

Sauvé! et que lui est-il donc arrivé?

PETERS.

C'est ce maudit pont chinois: il était pourtant bien solide; mais monsieur le comte, aussi, qui va s'appuyer sur la balustrade! crac, la voilà en deux, et pouf, son excellence tombe dans l'eau.

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu!

EULALIE.

Et vous l'en avez retiré sur-le-champ?

PETERS.

Moi? point du tout, ni mon père non plus; mais nous nous sommes mis à crier de toutes nos forces; à nos cris accourut l'étranger qui demeure là-bas, et qui ne parle jamais: habit bas, d'un saut le voilà dans l'eau; il saisit son excellence par le bras, la ramène heureusement sur le rivage, reprend son habit, et puis le voilà qui se sauve aussi vite qu'il était venu.

LA COMTESSE.

Que dites-vous? ah! courons tous secourir mon époux, et remercier ce généreux inconnu.

(Tous sortent avec précipitation.)

# ACTE TROISIÈME.

Le théâtre est comme au premier acte, et ne change plus.

## SCÈNE I.

L'INCONNU lit sur un banc de gazon ; FRANTZ, qui arrive.

FRANTZ.

Le dîner est prêt.

L'INCONNU.

Je n'ai point envie de manger.

FRANTZ.

Des légumes, un poulet.

L'INCONNU.

Pour toi, si tu veux.

FRANTZ.

Vous n'avez point d'appétit?

L'INCONNU.

Non.

FRANTZ.

C'est la chaleur du jour qui...

L'INCONNU.

Cela se peut.

FRANTZ.

Peut-être ce soir...

L'INCONNU.

Peut-être.

(Il continue sa lecture.)

FRANTZ.

Monsieur, me permettrez-vous de vous dire un mot?

L'INCONNU.

Parle.

FRANTZ.

Vous avez fait une belle action.

L'INCONNU.

Laquelle?

FRANTZ.

Vous avez sauvé la vie...

L'INCONNU.

Tais-toi.

FRANTZ.

Et savez-vous à qui?

L'INCONNU.

A un homme, cela suffit.

FRANTZ.

C'est au comte de Walberg.

L'INCONNU.

A la bonne heure.

FRANTZ.

En vérité, votre procédé m'arrache des larmes d'attendrissement.

L'INCONNU.

Faiblesse.

FRANTZ.

Un cœur aussi noble, aussi généreux!

L'INCONNU, se levant avec humeur.

Vas-tu me flatter? Retire-toi.

FRANTZ.

Lorsqu'en silence j'examine le bien que vous faites autour de vous, l'attention que vous avez de regarder les peines d'autrui comme les vôtres, et que je vois cependant que vous n'en êtes pas plus heureux, cela me fait saigner le cœur.

L'INCONNU, attendri.

Je te remercie.

FRANTZ.

Mon cher maître, ne prenez pas mal ce que je vais vous dire. Si votre mélancolie ne venait que d'une indisposition, j'ai entendu parler d'un fameux médecin qui traite avec succès la misanthropie.

L'INCONNU.

Ce n'est point là le cas où je me trouve, mon bon ami.

FRANTZ.

Ainsi, vous êtes donc réellement malheureux? et avec cela si bon! C'est une chose, en vérité, bien affligeante.

L'INCONNU.

Je souffre sans l'avoir mérité.

FRANTZ.

Mon pauvre maître!

L'INCONNU.

As-tu oublié ce que le vieillard nous disait ce matin? « Il est encore une autre, une meilleure vie. » Espérons et sachons souffrir.

FRANTZ.

Allons, espérons.

L'INCONNU.

Frantz!

FRANTZ.

Mon maître!

L'INCONNU.

Il faut partir d'ici.

FRANTZ.

Où irons-nous?

L'INCONNU.

Dieu le sait.

FRANTZ.

Je suis prêt à vous suivre.

L'INCONNU.

Par-tout?

FRANTZ.

Jusqu'au tombeau.

L'INCONNU.

Que le ciel t'entende! le repos n'est que là.

FRANTZ.

Le repos est par-tout. Qu'importe la tempête au-dehors, si l'âme est tranquille? Et puis, ne sommes-nous pas aussi bien, et même mieux, ici, que dans tout autre coin du monde?

L'INCONNU.

Non; voilà le château habité maintenant. Ces êtres, qui ne savent pas jouir du plaisir de la solitude me regarderaient comme un personnage ridicule. Je ne veux point me donner en spectacle.

FRANTZ.

Permettez, mon cher maître; vous voulez un peu trop voir les choses à votre manière. Peut-être cette compagnie n'est-elle pas pour long-temps au château : peut-être est-ce un essaim de frelons échappés du grand monde; ils ne viennent point cueillir ici les fleurs de la solitude; c'est la mode qui les y amène; l'automne et leur goût les ramèneront dans leur tourbillon.

L'INCONNU.

Ta plaisanterie devient amère.

FRANTZ, riant.

Il faut bien un peu de sel dans la conversation.

L'INCONNU.

Tu me fais soupçonner que, lorsqu'il manque un objet à ta raillerie, tu l'exerces sur moi. Je ne te connaissais pas encore de ce côté-là.

FRANTZ.

Fort bien : retombez dans votre défiance de tous les hommes ; mais, mon cher maître...

L'INCONNU.

Ne vois-tu pas avancer dans la grande allée des plumes, des uniformes? Je me sauve; je ne reste plus ici.

FRANTZ.

Soit. Faisons nos paquets.

L'INCONNU.

Et le plus tôt vaut le mieux. Si je tardais, il faudrait me renfermer pour me dérober à ce voisinage importun; et je ne m'étonnerais point qu'on fût assez indiscret pour pénétrer, malgré moi, jusque dans ma retraite. (S'en allant.) Frantz, je vais me mettre sous le verrou.

FRANTZ.

Et moi, je fais sentinelle en dehors.

## SCÈNE II.

FRANTZ, seul.

Il a raison, mon maître, ils viennent de ce côté. C'est sûrement à nous qu'ils en veulent... Au reste, ils auront beau m'interroger, et j'aurai beau leur répondre, ils n'apprendront rien de moi, puisque je ne sais rien moi-même.

## SCÈNE III.

FRANTZ, LA COMTESSE; LE MAJOR, qui lui donne le bras.

LA COMTESSE, au major.

J'aperçois un étranger, c'est probablement le domestique.

LE MAJOR.

Mon ami, pourrait-on parler à votre maître?

FRANTZ.

Non.

LE MAJOR.

On ne lui demande que quelques minutes.

FRANTZ.

Il s'est renfermé.

LA COMTESSE.

Dites-lui que c'est une dame qui lui demande cette grace.

FRANTZ.

Cela ne le déterminera point.

LA COMTESSE.

Est-ce qu'il hait notre sexe?

FRANTZ.

Il hait la race humaine.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc?

FRANTZ.

Il peut avoir été trompé.

LA COMTESSE.

Mais cela n'est pas galant.

FRANTZ.

Mon maître n'est point galant; mais, quand l'occasion se présente de sauver la vie à quelqu'un, il le fait, même en exposant la sienne.

LE MAJOR.

Cela vaut beaucoup mieux qu'une froide galanterie. Ce n'est point aussi le motif d'une vaine politesse qui nous conduit ici. L'epouse et le beau-frère de celui dont il a sauvé les jours desirent lui témoigner leur reconnaissance.

FRANTZ.

Il n'aime point cela.

LA COMTESSE.

C'est un homme singulier!

FRANTZ.

Qui n'a d'autre desir que de vivre dans le repos et dans la solitude

LA COMTESSE.

Quoi qu'il en soit, je desirerais le voir, savoir qui il est.

FRANTZ.

Et moi aussi.

LA COMTESSE.

Comment, vous-même ne le connaissez pas?

FRANTZ.

Oh! pardonnez-moi, madame, je le connais très bien, c'est-à-dire ce qui est lui précisément, son cœur, son ame; car... croyez-vous, madame, qu'on connaît un homme quand on sait son nom?

LA COMTESSE.

Fort bien, mon ami, je vous écoute avec plaisir, et je serais charmée de vous connaître mieux. Qui êtes-vous donc?

FRANTZ.

Je suis... votre très humble serviteur.

## SCÈNE IV.

### LA COMTESSE, LE MAJOR.

LA COMTESSE.

C'est sans doute une manie de singularité qui réduit cet homme à s'enfermer dans cette cabane.

LE MAJOR.

Et nous voyons ici que le domestique ne fait qu'imiter son maître.

LA COMTESSE.

Allons, mon frère, allons rejoindre mon mari: il vient avec madame Miller par la prairie.

LE MAJOR.

Deux mots auparavant, ma chère sœur. Nous avons été interrompus par l'accident arrivé à ton mari ; et je n'ai pu apprendre de toi ce qu'il importe tant à mon cœur de savoir : dis-moi, qui est-elle cette dame Miller dont la vue et l'entretien m'ont également charmé? qui est-elle ? parle, je t'en conjure.

LA COMTESSE.

Ce qu'est madame Miller? je te l'ai déja dit, mon ami, je n'en sais rien. Cela t'étonne : c'est pourtant l'exacte vérité. Quand elle s'est présentée chez moi, elle m'a paru plongée dans la plus profonde tristesse. Je ne l'ai point pressée de m'en dire la cause, parceque le secret d'un malheureux est presque toujours son malheur même, et qu'il est du devoir d'une ame sensible d'en distraire celui qui souffre en éloignant de lui l'objet de sa douleur.

LE MAJOR.

Mais comment l'as-tu reçue chez toi?

LA COMTESSE.

Le voici. Il y a trois ans qu'ici, sur le soir, on m'annonça une jeune étrangère qui demandait avec instance la grace de me parler en particulier : j'agréai la visite. Madame Miller parut avec ce maintien, cette modestie qui t'ont d'abord charmé; mais tous ses traits portaient alors l'empreinte visible des tourments secrets qui semblent s'être convertis depuis en une douce mélancolie. Elle se jeta à mes pieds, et me pria de sauver une infortunée prête à céder au désespoir. Touchée par ses pleurs et sa jeunesse, je la reçus chez moi, sans la presser de questions affligeantes; mais je m'attachai seulement à bien connaître son ame, et je vis qu'elle était digne de servir de temple à la vertu. Dès-lors j'en fis, non ma femme de chambre, comme elle me l'avait demandé, mais mon amie. Un jour qu'elle m'accompagnait à la promenade, je surpris dans ses yeux le ravissement paisible où les beautés de la nature paraissaient plonger son ame. Je lui proposai de rester au château et d'en diriger l'économie intérieure. Elle prit ma main, la pressa contre ses lèvres avec une ardeur extraordinaire; son ame reconnaissante se peignit dans ses larmes muettes. Depuis ce moment elle n'est pas sortie d'ici; elle y fait en secret beaucoup de bien, et elle est adorée de tous ceux qui l'approchent. Voilà, mon cher ami, tout ce que je sais, et tout ce qu'il m'est possible de t'apprendre.

LE MAJOR.

C'est trop peu sans doute pour satisfaire entièrement ma curiosité; mais c'est assez pour me déterminer... Ma sœur, seconde-moi... aide-moi à la connaître; qu'elle tienne à une famille honnête, je l'épouse.

LA COMTESSE.

Toi!

LE MAJOR.

Moi.

LA COMTESSE.

Mon frère!...

LE MAJOR.

Ma sœur!... si je t'entends bien...

LA COMTESSE.

Doucement, mon frère... ces maximes sur l'égalité des états ne me sont point étrangères ; mais nous vivons en société, et il faut savoir lui sacrifier.

LE MAJOR.

Prêche-moi tout à ton aise ce protocole de la vanité; voici ma reponse : Une passion aussi invincible qu'elle fut prompte me subjugue et m'entraîne. Je ne répugne point à m'ensevelir dans une honnête et paisible obscurité, pourvu que je trouve chez moi la paix et le bonheur.

LA COMTESSE.

Tu sens bien, mon frère, que ce beau raisonnement n'est pas sans réplique. Tu dois quelque chose à ta famille, à tes amis...

LE MAJOR, l'interrompant.

Je dois le bonheur à mes enfants, à moi-même; et, pour le faire, je n'ai pas besoin de titres, je consulterai mon cœur.

LA COMTESSE.

Mais, dans ce moment, l'amour égare ta raison et ne lui permet pas de prévoir ce qui peut contrarier tes vues, peut-être même les détruire.

LE MAJOR.

Eh quoi, ma sœur?

LA COMTESSE.

Madame Miller agréera-t-elle ta recherche?

LE MAJOR.

C'est en cela même, chère sœur, que j'ai besoin de ton secours. (Lui prenant la main.) Ma bonne Henriette, tu connais mon cœur; il dédaigna toujours une fade galanterie. L'amour, ou ce qui en usurpe le nom, ne fit jamais sur moi de bien vives impressions, et je n'ai bien connu que les douceurs de l'amitié; maintenant j'aime au point de ne plus espérer de bonheur que dans cette union desirée; laisse donc là toutes tes réflexions, et sers-moi.

LA COMTESSE.

Je te le promets, même en ne t'approuvant

pas ; mais je suis bien loin de t'assurer le succès de ma démarche. ( Apercevant le comte et madame Miller. ) Ah ! peu s'en faut que nous n'ayons été surpris. Les voici.

## SCÈNE V.

Les Mêmes, LE COMTE, EULALIE.

LE COMTE.

Tudieu ! madame, vous êtes une excellente piétonne ! Je ne suis point en état de lutter contre vous à la course.

EULALIE.

Cela dépend de l'habitude, monsieur, et cet exercice ne vous coûterait rien, si vous en aviez pris l'usage pendant cinq ou six semaines.

LE COMTE.

Où est donc Bittermann, que je lui fasse mon compliment sur la solidité de son pont chinois; ma foi, je lui suis redevable d'une jolie culbute.

LA COMTESSE.

Mais où donc étiez-vous? nous allions vous chercher.

LE COMTE.

Où nous étions? Ma foi, ma chère amie, quand on fait route avec madame Miller, on ne sait guère où l'on est.

EULALIE.

J'ai conduit monsieur le comte sur une colline, du sommet de laquelle on a la vue de la prairie et du ruisseau qui la fertilise par cent détours.

LE COMTE.

Oui, oui, la vue en est très belle; et se trouver avec madame Miller, l'écouter décrire d'une manière poétique, et même avec enthousiasme, les beautés de la campagne, cela est encore plus agréable. Mais, ne m'en sachez pas mauvais gré, je n'y retournerais pas volontiers : je suis en vérité fatigué de ma course... et de mon saut périlleux.

LE MAJOR.

Eh bien, retournons au château.

LE COMTE.

Ma foi ! je suis assez las pour faire halte, et assez altéré pour desirer me rafraîchir sans quitter la place. Que vous en semble, major? Si nous nous faisions apporter, sous la feuillée, un flacon de bière anglaise?

LA COMTESSE.

Vous avez là une très bonne idée; et nous autres femmes, nous allons faire encore quelques tours de promenade, mais sans nous éloigner.

(Elle fait à son frère un signe d'intelligence.)

LE COMTE.

Eh mais, nous voilà bien ! nous n'avons personne pour envoyer au château : c'est que je n'aime pas à avoir toujours un grand fainéant derrière moi ; je suis pourtant fâché de ne pas m'être fait suivre par quelqu'un. Eh ! je crois apercevoir Peters qui secoue un poirier. Hé, Peters? Peters?

PETERS, sans être vu, criant de loin.

Hé ! qui m'appelle?

LE COMTE.

Viens à nous, par ici. Tu mangeras le reste une autre fois.

PETERS, sans être vu, de loin.

J'arrive.

LE COMTE, à Peters.

Vite, vîte.

## SCÈNE VI.

Les Mêmes, PETERS.

PETERS, accourant les mains pleines de poires.

Me voilà.

LE COMTE.

Cours au château, va chercher un flacon de bière anglaise, tu nous l'apporteras là-bas sous le berceau.

( Il montre la coulisse à gauche des acteurs )

PETERS.

J'entends, j'entends bien.

(Il sort.)

## SCÈNE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE MAJOR, EULALIE.

LE COMTE.

Mesdames, quand il vous plaira nous rejoindre pour retourner au château, vous nous retrouverez là, toujours à vos ordres, et disposés à vous obéir. Allons, major.

LE MAJOR.

Allons, comte, je vais vous tenir tête.

( Le comte s'éloigne ; le major le suit, en faisant des signes à sa sœur, qui les lui rend. )

## SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, EULALIE.

LA COMTESSE.

Eh bien, ma chère madame Miller, comment trouvez-vous l'homme qui nous quitte?

EULALIE.

Qui, madame?

LA COMTESSE.

Mon frère.

EULALIE.

Il me paraît mériter de l'être.

LA COMTESSE.

Ceci est une politesse qui ne peut me surprendre de votre part.

EULALIE.

Sans compliment, madame, je le regarde comme un très brave et très honnête homme.

LA COMTESSE.

Et même comme un homme de bonne mine... n'est-ce pas?

EULALIE, avec une indifférence polie.

Mais oui.

LA COMTESSE, contrefaisant Eulalie.

Mais oui? c'est comme qui dirait mais non; je dois cependant vous dire qu'il vous regarde, lui, comme une femme très aimable. Vous ne dites rien à cela?

EULALIE.

Que dirais-je? Une raillerie désobligeante ne peut sortir de votre bouche : ce n'est donc qu'un innocent badinage; et je suis si peu disposée à m'y prêter...

LA COMTESSE.

Et tout aussi peu faite pour en être l'objet; non, je vous ai parlé sérieusement... Eh bien?

EULALIE.

Vous m'embarrassez, madame. Je n'affecterai point une ridicule et fausse modestie; il fut un temps où l'on pouvait trouver en moi les avantages de la figure; mais... de longs chagrins ont altéré mes traits. Ah! c'est la paix du cœur qui répand le charme le plus séduisant sur le visage d'une femme. Le regard qui subjugue un honnête homme ne doit être que l'expression d'une ame irréprochable.

LA COMTESSE, avec une bonté affectueuse.

Que le ciel me conserve toujours un cœur aussi pur que celui qui se peint dans vos yeux!

EULALIE, comme frappée d'un égarement subit.

Ah! que le ciel vous en préserve!

LA COMTESSE, étonnée.

Comment?

EULALIE, avec des larmes retenues.

Pardonnez, madame... je suis une infortunée... trois années de douleurs ne me donnent aucun droit à l'amitié d'une ame noble... mais elles m'en donnent à sa commisération... Épargnez-moi...

LA COMTESSE, avec beaucoup d'amitié.

Demeurez, ma chère madame Miller, demeurez, il le faut; ce que j'ai à vous dire mérite toute votre attention. L'accusation que vous semblez porter contre vous-même ne m'épouvante point. Vous ressemblez un peu à ce bon philosophe qui voyait toujours l'enfer auprès de lui; mais cet enfer n'était que dans son imagination.

EULALIE.

Ah!... je le porte par-tout avec moi dans le fond de mon cœur.

LA COMTESSE, avec bonté.

L'amitié est toujours si consolante!... C'est pour la première fois que, depuis trois ans, je viens à vous demander votre confiance; je m'étais interdit, à votre égard, une indiscrète curiosité. Maintenant un intérêt très pressant m'anime; c'est avec toute la tendresse d'une sœur que je vous engage de vous ouvrir à moi... Mon frère vous aime.

EULALIE, avec saisissement, et regardant fixement la comtesse.

Si c'est un badinage, il est poussé trop loin... Si vous dites vrai, rien n'est plus affligeant pour moi.

LA COMTESSE.

Avant de chercher à pénétrer plus avant dans votre confidence, permettez-moi de vous tracer le caractère de mon frère : je vous donne ma parole que ce ne sera pas la main d'une sœur qui conduira le pinceau. Vous pourriez le soupçonner de légèreté, puisque, vous voyant aujourd'hui pour la première fois, il s'est aussi violemment épris; mais, ma chère, mon frère, quoique jeune encore, est un homme sérieux, et dont les principes sont éprouvés. Il voulait un cœur heureusement formé par la nature, et un esprit cultivé par l'éducation; ce double avantage l'a frappé en vous. Votre secrète bienfaisance dont il a été témoin... Je ménage cette rougeur aimable qui, dans ce moment couvre vos traits. Enfin mon frère aspire à votre main; son bonheur dépend de vous seule, et je suis sa caution. Jugez si je ne suis pas intéressée à vous demander votre confiance. Donnez-la-moi donc tout entière; vous ne risquez rien; déposez vos peines dans mon sein, je les partagerai, s'il le faut; je les adoucirai, si je le puis.

EULALIE.

Ah! je le sens; le sacrifice le plus pénible qu'impose un vrai repentir, c'est de renoncer volontairement à l'estime d'une belle ame. (A part.) Je veux... je veux faire ce sacrifice... il commencera la juste expiation de mes fautes. (A la comtesse en hésitant.) N'entendites-vous jamais parler...? pardonnez... N'entendites-vous jamais...? Oh! qu'il est dur de détruire une illusion à laquelle seule je dois vos bontés!... mais il le faut. Eulalie! l'orgueil peut-il te convenir encore? Ne vous parla-t-on jamais d'une baronne de Meinau?...

LA COMTESSE.

Qui vivait dans une cour voisine? Oui, j'en ai beaucoup entendu parler : c'est elle, je crois, qui a fait le malheur d'un bien honnête homme.

EULALIE, avec exclamation.

O Dieu!... ah! oui, d'un bien honnête homme!

LA COMTESSE.

Elle disparut avec un malheureux qui l'avait séduite...

EULALIE.

Oui... ce fut elle... (Hors d'elle-même, et dans un mouvement violent, elle se précipite aux pieds de la comtesse.) Ne me repoussez pas... je ne veux qu'une place obscure où je puisse mourir.

LA COMTESSE, reculant un peu.

Grand Dieu!... vous êtes?...

EULALIE.

Je suis cette odieuse créature.

LA COMTESSE se détourne avec un mouvement involontaire d'horreur, et fait quelques pas en laissant Eulalie à ses pieds; la compassion la retient et la ramène.

Quoi! vous seriez...? Mais elle est accablée... le remords la déchire. Ah! loin de moi cette rigueur extrême qui fait repousser les malheureux! (Elle la regarde avec attendrissement.) Levez-vous, je vous prie, levez-vous, mon frère et mon mari ne sont pas éloignés; cette scène ne veut pas de témoins: j'approuve le silence dans lequel vous vous êtes enfermée... Levez-vous.

(Elle la relève.)

EULALIE, avec le cri d'une douleur étouffée.

Ah! ma conscience!... ma conscience!... rien ne peut apaiser ses cris vengeurs. (Saisissant avec ardeur la main de la comtesse.) Ne me repoussez pas.

LA COMTESSE, avec douceur.

Non, je ne vous repousserai pas, non. Votre conduite pendant trois années, votre chagrin muet et profond, vos remords mêmes, n'effacent point votre faute; mais mon cœur ne vous refusera pas une place où, sans être distraite, vous puissiez pleurer la perte d'un époux... Ah! sans doute, la perte irréparable!...

EULALIE, avec le désespoir de l'égarement.

Irréparable!

LA COMTESSE.

Malheureuse femme!

EULALIE, du même ton.

J'avais aussi des enfants.

LA COMTESSE.

C'est assez... c'est assez.

EULALIE.

Dieu sait s'ils vivent encore!

LA COMTESSE.

Pauvre mère!

EULALIE.

J'avais l'époux le plus aimable!

LA COMTESSE.

Revenez à vous.

EULALIE.

Dieu sait s'il vit ou s'il n'est plus!

LA COMTESSE, à elle-même.

Quel égarement se peint dans ses regards!

EULALIE.

Il est mort pour moi!

LA COMTESSE, à elle-même.

Le remords l'accable.

EULALIE.

J'avais un bon père...

LA COMTESSE, avec force.

Au nom de Dieu, cessez...

EULALIE.

Son horreur pour moi lui a coûté la vie.

LA COMTESSE, à elle-même.

Ah! que la vertu outragée se venge cruellement!

EULALIE, dont les larmes se font enfin passage, et couvrant son visage de ses mains.

Et moi... je vis encore!

LA COMTESSE.

Ah! qui pourrait haïr celle qui se repent ainsi! (La serrant dans ses bras.) Non, vous ne fûtes peut-être point si criminelle... L'instant de votre égarement fut un songe... une ivresse... une illusion.

EULALIE.

Non, non: vouloir diminuer l'horreur de mon crime, c'est me porter un nouveau coup de poignard. Ah! jamais ma conscience ne me tourmente plus cruellement que lorsque ma raison s'égare à me chercher des excuses: il n'en peut être, il n'en est point pour moi; le seul et triste repos de mon cœur est de me pénétrer de toute l'horreur que j'inspire, et que j'ai méritée.

LA COMTESSE.

Ces expressions sont bien celles du vrai repentir!

EULALIE.

Ah! si vous aviez connu mon époux!... Lorsque je le vis pour la première fois... il réunissait la noblesse des sentiments à la beauté des traits. J'avais à peine quinze ans...

LA COMTESSE.

Votre union?

EULALIE.

Suivit de près.

LA COMTESSE.

Et votre fuite?

EULALIE.

J'étais son épouse depuis deux ans.

LA COMTESSE.

O ma chère, c'est à votre extrême jeunesse que doit s'imputer une erreur dont votre cœur est incapable.

EULALIE.

Non, ma jeunesse ne me justifie point. (Jetant un regard vers le ciel.) O mon respectable père, ce serait t'accuser de ma faute! Non, tu avais gravé dans mon cœur les principes sacrés de l'honneur et de la vertu. Tes sages leçons m'avaient prémunie contre les dangers de la flatterie et de la séduction.

LA COMTESSE.

Ah! l'inexpérience peut-elle s'en garantir? Non, non: trop souvent l'éducation la plus soignée fut impuissante contre les pièges d'un adroit corrupteur.

EULALIE, avec explosion.

Et voilà ce qui est incompréhensible dans ma fatale aventure. L'auteur, le complice de ma funeste erreur ne pouvait, à aucun égard, soutenir la comparaison avec mon digne époux; mais, profondément versé dans l'art de la séduction, il savait me peindre, sous les plus

odieuses couleurs, l'économie, la bienfaisance, la raison, toutes les vertus de cet homme respectable. Mais celui-ci ne se prêtait pas à mes caprices; il me refusait les équipages, les vaines parures, auxquelles nous attachons tant de prix. L'éloquence empoisonnée de mon corrupteur présenta ces objets de luxe à ma vanité, qu'il avait eu l'art d'exciter. J'abandonnai mes enfants, mon père... mon époux... pour suivre... qui?... Ah! le ciel s'en est bien vengé, depuis qu'il m'a permis d'ouvrir les yeux sur mon affreuse conduite! Tous les tourments sont dans mon cœur. (Avec un sombre égarement, et montrant son cœur.) Je sens là, là... mais je ne m'en plains pas, ô mon Dieu! je les ai bien mérités!

LA COMTESSE.

Mais, avec une ame comme la sienne, mon amie n'a pas dû voir prolonger son erreur?

EULALIE.

Assez pour ne la pouvoir jamais expier. Ah! sans doute, mon ivresse fut bientôt dissipée. Dans l'amertume de mes regrets, j'invoquai le nom de l'homme honnête que javais outragé... mais en vain. Je cherchai à entendre les gémissements de mes pauvres enfants... mais en vain...

LA COMTESSE, l'interrompant.

Laissons là ces souvenirs pénibles. Je devine la fin de votre triste aventure... Vous vous dérobâtes à votre séducteur?

EULALIE.

Je ne pouvais plus supporter l'état horrible où j'étais tombée: je m'échappai. Je vins chercher un asile auprès de la vertu généreuse, qui me donna cette retraite, où il me fut permis de pleurer, et qui ne me refusera pas un petit espace où je puisse mourir.

LA COMTESSE, avec sensibilité.

C'est ici, c'est dans mon sein que désormais couleront vos larmes: puissé-je adoucir votre sort? puissé-je faire encore luire à vos yeux un rayon d'espérance!

EULALIE, avec le cri du désespoir.

Ah! jamais, jamais!

LA COMTESSE.

Et depuis, n'avez-vous rien su de votre époux?

EULALIE.

Rien. Il abandonna le séjour que j'avais rempli de ma honte, et l'on ne sait ce qu'il est devenu.

LA COMTESSE.

Et vos enfants?

EULALIE.

Il les emmena avec lui.

LA COMTESSE.

Je veux prendre des informations, je veux... Paix! voici mon frère et mon mari. (A part.) O mon pauvre frère! quel chagrin pour toi! (A Eulalie.) Allons, ma chère... ma chère Eulalie, contraignez-vous, et, s'il se peut, prenez une contenance plus tranquille.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE COMTE, LE MAJOR. Ils se placent entre les deux dames. Le major cherche avec inquiétude les regards de sa sœur, qui évite les siens.

LE COMTE.

Eh bien, mesdames, ne reprenons-nous pas le chemin du château?

LA COMTESSE, encore émue de la scène précédente.

Nous sommes prêtes à vous suivre.

LE COMTE.

Comtesse, et l'étranger l'aurons-nous à souper?

LA COMTESSE.

Nous n'avons pu le voir ni lui parler.

LE COMTE.

C'est un singulier personnage! Mais, n'importe, il faut absolument que je lui témoigne ma reconnaissance. Obligez-moi, cher major: remenons ces dames, et venez vous-même le presser de ne pas se refuser à mes instances. C'est pour ménager sa délicatesse que je ne vais pas lui présenter moi-même l'objet de ses soins généreux; mais, s'il vous refuse, ma foi, j'irai le forcer dans sa retraite.

LE MAJOR.

J'accepte cette commission avec bien du plaisir, mon frère: le service qu'il vous a rendu, est de ceux qui ne s'effacent jamais dans des cœurs sensibles à l'amitié.

(Le comte donne la main à Eulalie, qui affecte une sorte de sérénité; le major donne son bras à sa sœur, qui n'ose le regarder. Par la position, la comtesse se trouve, en s'en allant, auprès d'Eulalie, et lui passe le bras autour du corps avec amitié.)

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

FRANTZ, seul.

(Il entre avec un petit panier couvert, dans lequel est le repas qu'il se propose de faire sur la verdure.)

Ma foi, cette vie uniforme et paisible me plaît fort. Cela vaut mieux que les agitations de ma vie passée. Ici, l'appétit et le repos de l'ame assaisonnent un repas frugal que j'aime à prendre sous un ciel serein. (Comme il se dispose à ouvrir son panier, il aperçoit le major.) Eh bien! ne voilà-t-il pas qu'on vient encore me troubler!

## SCÈNE II.

FRANTZ, LE MAJOR.

LE MAJOR.

Mon ami, il faut que je parle à votre maître.

FRANTZ.

C'est en quoi je ne puis vous servir.

LE MAJOR.

Et pourquoi?

FRANTZ.

Cela m'est défendu.

LE MAJOR, voulant lui donner de l'argent.

Vous n'obligerez point un ingrat : annoncez-moi.

FRANTZ, refusant.

Je n'ai nul besoin d'argent.

LE MAJOR, affectueusement.

Cédez donc à mes prières; ayez, je vous prie, la complaisance de m'annoncer.

FRANTZ.

Votre ton m'intéresse, monsieur, et je ne me refuserais pas à votre demande si je pouvais en attendre ce que vous desirez; mais j'essuierai des reproches, et je n'aurai qu'une réponse désobligeante à vous rapporter.

LE MAJOR.

Qui sait? Dites à votre maître que je ne lui demande que le sacrifice de quelques minutes; que je ne songe point à l'importuner; que je suis un militaire aussi franc qu'il est généreux; dites-lui... tout ce que l'on peut dire pour le déterminer à me voir un instant : si votre maître est un homme du monde, il ne souffrira point qu'on l'attende en vain.

FRANTZ, après un petit silence.

Allons, monsieur, je vais tenter de vous servir.

## SCÈNE III.

LE MAJOR, seul.

Et mais, s'il vient, s'il m'écoute, de quelle manière entamer l'entretien? Je ne me rappelle pas d'avoir rencontré de misanthrope aussi décidé. Comment s'y prendre avec un homme à qui l'univers et lui-même sont devenus insupportables? Voyons... prenons un visage ouvert, amical, pas trop timide, pas trop assuré : en s'annonçant de la sorte, on ne peut au moins désobliger personne.

## SCÈNE IV.

LE MAJOR, L'INCONNU, FRANTZ.

(Frantz montre de loin le major à l'inconnu, et se retire)

L'INCONNU, d'un air sombre et d'un ton sérieux.

Qu'y a-t-il pour votre service?

LE MAJOR.

Pardonnez, monsieur, si... (Le reconnaissant en un clin d'œil.) Que vois-je, est-ce toi, Meinau?

MEINAU.

Horst? (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.) Mon ami!

LE MAJOR.

Est-ce bien toi, mon bon ami?

MEINAU.

C'est moi-même.

LE MAJOR, le considérant.

Eh! bon Dieu! quels chagrins ont altéré tes traits?

MEINAU, du ton le plus sombre.

La main du malheur s'est appesantie sur moi... (A lui-même.) Paix... paix. (A Horst.) Par quel événement te vois-je en ces lieux? que me veux-tu?

LE MAJOR.

Rien de plus étonnant. J'étais ici à rêver à la manière dont j'aborderais un sauvage inconnu, et voilà que je me trouve dans les bras de mon cher Meinau.

MEINAU.

Ce n'est donc pas moi que tu cherchais? tu ne savais donc pas que j'habitais cette cabane solitaire?

LE MAJOR.

Non, mon ami. Tu as sauvé ce matin la vie à mon beau-frère. Une famille reconnaissante souhaitait te voir au milieu d'elle; tu t'es refusé à voir ma sœur qui venait tantôt te prier de t'y rendre; et, pour tenter un dernier moyen, on m'a chargé de venir te faire encore une invitation. Voilà l'incident dont le sort s'est servi pour me rendre un ami que je regrettais depuis si longtemps, et dont mon cœur avait aujourd'hui le plus grand besoin.

MEINAU.

Oui, je suis ton ami, ton véritable ami; tu es un brave homme, un homme rare; mon cœur est pour toi ce que tu l'as connu... Horst, cette assurance t'est-elle agréable et chère?... Prouve-le-moi en m'abandonnant et ne revenant plus ici.

LE MAJOR.

Tout ce que je vois, tout ce que j'entends est une énigme pour moi. C'est toi, Meinau, ta figure, gravée dans mon cœur, frappe mes regards; mais ce ne sont plus là ces traits qui, pendant notre séjour en France, caractérisaient l'homme le plus aimable, et lui faisaient des amis avant même que son entretien vînt achever l'impression que sa vue ne manquait jamais de produire.

MEINAU.

Tu oublies que tu parles d'un temps déjà bien éloigné de nous.

LE MAJOR.

Eh! mon ami, quel langage! Tu n'as pas

trente-cinq ans... Mais pourquoi évites-tu mes regards ? ceux de l'amitié peuvent-ils te blesser ? Crains-tu que tes yeux ne soient aux miens le miroir de ton ame ? Et qu'est devenu cet œil de feu qui lisait autrefois dans tous les cœurs ?

MEINAU, avec le rire le plus amer.

Ah ! oui ! oui ! je fus habile, moi, à lire dans les cœurs !

LE MAJOR.

Ah ! ciel ! ce sourire funeste vient d'ajouter encore à l'agitation de tes traits. Ami, que t'est-il donc arrivé ?

MEINAU, avec une fausse légèreté.

Les événements les plus ordinaires... le cours du monde... des aventures... communes... Horst, si tu ne veux pas exciter ma haine, épargne-moi tes questions; et, si tu veux conserver mon amitié, abandonne-moi pour jamais.

LE MAJOR.

Quels discours et quel spectacle ! Je t'en conjure, Meinau, réveille en toi les idées assoupies de nos plaisirs passés; que ton cœur se ranime et t'avertisse de la présence d'un ami. Retrace-toi ces jours fortunés que nous avons passés ensemble, ces heures paisibles où, dans nos promenades solitaires, le spectacle de la nature embellie pénétrait nos ames, et les disposait aux douces impressions de la bienveillance et de l'intimité. C'est dans ces moments heureux que se forma le lien qui nous unit pour la vie : ne t'en souviendrait-il plus ?

MEINAU, avec une sombre sensibilité.

Je m'en souviens.

LE MAJOR.

Suis-je devenu indigne de ta confiance ? N'étions-nous que des amis du jour, qu'unissent, pour un moment, le plaisir, le hasard ou le caprice ? N'avons-nous pas bravé la mort ensemble ?... Charles, il en coûte à mon cœur de te rappeler tous mes droits sur le tien. Reconnais-tu cette cicatrice ?

(Il se découvre l'avant-bras.)

MEINAU, l'embrassant.

O mon frère ! ce fut le coup qui devait faire sauter ma tête. Je ne l'ai point oublié... Tu ne savais pas quel fatal présent tu faisais à ton ami !

LE MAJOR.

Parle, je t'en conjure.

MEINAU.

Tu ne peux rien pour moi.

LE MAJOR.

Je puis m'affliger avec toi.

MEINAU.

C'est ce que je ne veux point. Je n'ai moi-même plus de larmes à répandre.

LE MAJOR.

Tu as à déposer tes secrets dans mon cœur, et le tien sera soulagé.

MEINAU, du ton le plus sombre.

Le mien n'est plus qu'un tombeau déjà fermé : laisse, ami, s'y consumer ce qu'il renferme : pourquoi le rouvrir au jour ?

LE MAJOR.

Pour te rendre une existence nouvelle que tu devras à l'amitié. Sous quel extérieur te retrouvè-je ? Rougis de toi-même... Un homme qui fut doué de tant de raison, se laisser abattre et fouler de la sorte par un sort capricieux ! Non, ce n'est point là Meinau, mon frère d'armes, mon mentor, mon ami ! La noblesse, la fierté de son caractère, devaient l'élever au-dessus de l'injustice des hommes et des coups du destin.

MEINAU, après un silence.

Écoute-moi. Qu'un monde qui m'est à jamais étranger pense de moi ce qu'il voudra, rien ne m'est plus indifférent : mais, je le sens, tu ne dois pas quitter l'ombre de ton ami sans connaître ce qui rompit tous les liens qui l'attachaient à la vie. Frère, je me séparai de toi en me retirant du service de France; depuis ce moment le bonheur m'échappa sans retour. Rappelé dans mon pays, je me livrai au séduisant espoir d'être utile à ma patrie. Des abus étaient sentis, des réformes étaient desirées; je m'en occupai, je fis des mécontents; et j'acquis la certitude affreuse qu'on peut exciter la haine sans la mériter. Frappé de cette insupportable idée, je me tus, je ne blâmai plus rien... Prudence tardive ! Les hommes ne pardonnent pas qu'on ait voulu paraître plus sage qu'eux. Je me repliai sur moi-même : je vécus solitaire. L'on m'avait fait lieutenant-colonel, parcequ'on voulait s'assurer que je jouirais de ma fortune au sein de ma patrie. Je remplis mes devoirs militaires avec exactitude, avec zèle, mais sans prétention, sans dessein de me faire remarquer. Mon colonel mourut : il se trouvait plusieurs officiers de mon grade qui avaient plus de service que moi : je m'attendais à voir l'un d'eux à la place vacante, et j'en eusse été satisfait : mais la favorite... d'un homme en place avait un jeune parent, fat, étourdi, présomptueux, et qui, depuis six mois, avait endossé l'uniforme : on le mit à la tête du régiment. Tu conçois que je demandai et que j'obtins ma retraite. Il courut quelques plaisanteries amères sur un choix généralement blâmé; on me les imputa. Je fus arrêté; je dédaignai de me justifier, je demeurai six mois en prison. Redevenu libre, je réalisai mes biens, et je quittai le pays. Armé de la connaissance des hommes (je me l'imaginais), il me parut facile de braver, en les fréquentant, le danger de leur commerce. Cassel fut le séjour que je choisis. Tout m'y riait : mon nom, mon caractère, ma fortune, m'y firent des amis... Des amis !... Enfin, j'y trouvai une femme... une femme, l'innocence même... le modèle heureux des qualités naturelles et des talents acquis. Elle atteignait à peine à sa quinzième année... Combien je l'aimai ! que je fus

heureux par elle!... Elle me rendit père d'un fils et d'une fille : la nature les doua l'un et l'autre de la beauté de leur mère. Oui, je connus alors le vrai bonheur. Ah! (Il essuie une larme.) Encore une larme! je ne me flattais plus d'en répandre... Achevons. Un de ceux que m'attachait le titre d'ami, et que je regardais comme un homme d'honneur, me trompa, m'enleva la moitié de ma fortune. Je dévorai ma peine : je me renfermai. Le contentement du cœur a besoin de peu de jouissances extérieures ; je retranchai de ma table et de mes équipages un luxe inutile; je bornai ma société ; j'y conservai un jeune homme dont les procédés, le langage et la conduite paraissaient justifier mon estime, que j'avais, en secret, soutenu de mon argent, que j'avais élevé aux emplois par mon crédit... Il séduisit ma femme et disparut avec elle... Tu sais tout. En est-ce assez pour motiver ma misanthropie? ou ne te parais-je qu'un visionnaire? Ah! l'ame de Meinau pouvait supporter les injustices, braver les fers et la mort... Mais que sont les fers et la mort auprès de l'infidélité d'une épouse adorée?

LE MAJOR.

Elle était indigne de toi, Meinau. Répandre des pleurs pour une femme infidèle, c'est un délire inexcusable.

MEINAU.

Donne aux affections que j'éprouve le nom que tu voudras, le cœur ne se rend pas au langage de la froide raison... Ah!... je l'aime encore...

LE MAJOR.

Où est-elle?

MEINAU.

Je ne le sais, ni ne veux le savoir.

LE MAJOR.

Et tes enfants?

MEINAU.

Je fais soigner leur première éducation dans un bourg voisin de cette solitude ; je les ai confiés à une veuve d'un état commun, en qui j'ai cru voir de l'honnêteté... et peu de lumières.

LE MAJOR, avec un léger sourire.

Encore un trait de misanthropie! Mais pourquoi n'as-tu pas gardé tes enfants auprès de toi? ils eussent adouci quelques instants de ta douloureuse existence.

MEINAU.

Leur présence, en m'offrant les traits de leur mère, n'eût servi qu'à me retracer le souvenir pénible d'un bonheur évanoui. Je me prive de leur vue depuis trois ans. (Avec toute l'amertume de la misanthropie.) Je ne puis souffrir personne autour de moi, ni l'enfant, ni le vieillard ; et si l'habitude ne m'eût rendu comme indispensable le service d'un domestique, je n'aurais pas le mien... quoique je reconnaisse qu'entre les méchants il n'est pas le plus pervers.

LE MAJOR, après un silence et avec un regard douloureux sur son ami.

Je le sens, de vaines consolations ne sont point à l'usage d'un cœur aussi profondément ulcéré ; mais tu ne repousseras point celles de l'amitié : viens avec moi, ma famille t'attend avec impatience.

MEINAU.

Moi, me retrouver dans le commerce des hommes! Horst, ne me suis-je pas assez clairement expliqué?

LE MAJOR.

J'en conviens ; mais, sans abjurer tout sentiment de délicatesse, tu ne peux te refuser à l'invitation de mon beau-frère.

MEINAU.

Ami, il est aussi des choses qu'il est plus aisé de prescrire que de s'y résoudre. Si tu savais combien je souffre d'avance de voir un être s'approcher de moi sans que je puisse lui échapper! Oh! laisse-moi, laisse-moi dans mon triste repos!

LE MAJOR.

Plus tard... demain même, fais ce qu'il te plaira ; mais accorde-moi cette journée.

MEINAU, sans dureté, mais d'un ton ferme.

Non, non.

LE MAJOR.

Je t'en conjure, Charles, ne refuse pas cette grace à ton sincère, à ton unique ami. C'est la seule... la dernière, si tu le veux, que sollicitera ma vive et constante amitié.

MEINAU, après un instant de réflexion.

Écoute, pardonne-moi une répugnance invincible à me rendre à ce château pour m'y donner en spectacle. Je ne puis cependant refuser de me trouver avec ta famille; mais... que ce soit une rencontre... un moment. Ramène-les vers ce pavillon, dont on m'a permis la jouissance, mais où j'entre peu. Qu'ils viennent s'y reposer. Je t'attends : quand tu les y auras réunis, tu me présenteras.

LE MAJOR.

Tu devrais plus de complaisance à ton ami ; mais je me flatte que l'accueil que tu recevras obtiendra que tu nous accompagnes.

MEINAU.

Garde-toi d'y compter. Je ne me prête à cette entrevue que sous une condition.

LE MAJOR.

Laquelle?

MEINAU.

Que demain tu me laisseras, sans obstacle, m'éloigner de ces lieux.

LE MAJOR.

Quelle obstination cruelle!

MEINAU.

Engage-moi ta parole, ou je reprends ma promesse.

LE MAJOR.

Il le faut bien ; mais...

MEINAU.

Je vais t'attendre... Préviens ta famille que je ne songe point à parer mon extérieur.

LE MAJOR.

Eh ! qu'importe? C'est toi que mon frère veut embrasser... Paré de ta noble bienfaisance, laisse-toi serrer dans nos bras ; ne repousse plus les expressions de la reconnaissance et les tendres soins de l'amitié. Embrassons-nous... (S'arrachant de ses bras.) Non, ce n'est point pour te perdre encore que je t'aurai retrouvé !

(Il sort.)

## SCÈNE V.

MEINAU, seul.

(Il fait sur la scène quelques tours en silence; il paraît absorbé : tout-à-coup il s'arrête et appelle.)

Frantz?

(Il se promène encore.)

## SCÈNE VI.

MEINAU, FRANTZ.

FRANTZ, arrivant.

Monsieur?

MEINAU.

Demain nous partons.

FRANTZ.

A la bonne heure.

MEINAU.

Peut-être pour un pays éloigné.

FRANTZ.

J'y consens.

MEINAU.

Peut-être pour une autre partie de l'univers.

FRANTZ.

Je suis prêt à vous suivre.

MEINAU.

Paisibles habitants de l'océan Pacifique, je veux me retirer chez vous. Le vol est, dit-on, votre unique faiblesse; eh! que m'importe? Vous ne me dépouillerez que d'un vain reste de richesses; mon bien le plus précieux, le repos de ma vie, on me l'a pris en Europe. Oui, je veux m'ensevelir dans quelque séjour ignoré : quel qu'il soit, je serai bien par-tout où je ne trouverai pas les hommes et les mœurs des pays que l'on appelle civilisés... Entends-tu, Frantz? demain, dès l'aurore...

FRANTZ.

J'entends.

MEINAU, par réflexion.

Mais... Frantz, il faut auparavant t'acquitter d'une commission aussi importante que délicate. Descends au village, prends-y une voiture, et fais-toi conduire au bourg voisin, et chez la personne que cette adresse t'indique. (Il tire une adresse de son portefeuille et la lui donne.) Tu peux être de retour avant le coucher du soleil. Je vais te donner un billet pour t'autoriser à retirer deux enfants : ce sont les miens.

FRANTZ.

Vos enfants, mon maître?

MEINAU.

Tu les recevras des mains de leur gardienne, et tu me les amèneras.

FRANTZ, étonné.

Vous avez des enfants?

MEINAU.

Oui : qui peut donc t'étonner?

FRANTZ.

Mais que depuis trois ans que je suis à votre service, il ne vous soit pas échappé un mot à ce sujet!... Ainsi vous avez donc été marié?

MEINAU, l'interrompant.

Ne me tourmente pas de questions inutiles; dispose-toi à partir.

FRANTZ.

Il ne me faut qu'un instant.

MEINAU.

Je te suis; je vais écrire.

## SCÈNE VII.

MEINAU, seul.

Oui, je veux m'accoutumer à les voir. Ces êtres innocents ne doivent pas être abandonnés au hasard d'une éducation dangereuse. Ah! que plutôt, ignorés auprès de leur malheureux père, un arc et des flèches soient leur amusement, et l'art de les manier toute leur science! Qu'ils n'apprennent, qu'ils ne sachent rien, ils n'en seront que moins malheureux. Je ne me trompe pas, on s'avance par la grande avenue... Allons... je vais expédier Frantz, et je reviens, pour la dernière fois, obéir à ce qu'ils ont nommé la bienséance, et me rendre aux vœux de l'amitié.

(Il sort.)

## SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LE MAJOR.

LE MAJOR, vivement.

Ma sœur, parle-moi donc, je t'en conjure. Tu as eu un entretien avec madame Miller?

LA COMTESSE.

Oui.

LE MAJOR.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Je n'ai absolument rien à te dire qui puisse te flatter de la moindre espérance.

LE MAJOR.

Est-elle mariée?

LA COMTESSE.

N'exige rien de moi.

LE MAJOR.

Ma personne et mes recherches lui seraient-elles désagréables?

LA COMTESSE.

Permets, mon frère, que je te reste redevable d'une réponse qui pourrait t'affliger.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE COMTE, EULALIE.

LE COMTE.

Malepeste! je fais aujourd'hui mes exercices! mais la compagnie de madame Miller ne permet guère de songer à la fatigue. Eh bien! beau-frère, eh bien! notre inconnu? Sa bizarrerie n'ôte rien au mérite de sa bienfaisance. Je me rends ici volontiers pour l'y recevoir; mais il ne convient pas qu'il nous tienne rigueur; il faut qu'il soit des nôtres : à la campagne on ne peut avoir trop de société.

LE MAJOR.

Je doute que celui-ci étende le cercle de la nôtre : il paraît disposé à s'éloigner demain.

LE COMTE.

C'est ce qu'il ne faut pas souffrir.

LE MAJOR.

Je vais vous le présenter; mais, croyez-moi, comte, ne heurtez pas ce caractère singulier par des instances importunes. Si quelque chose peut le séduire, c'est la franchise de votre accueil.

(Il sort.)

## SCÈNE X.

LE COMTE, LA COMTESSE, EULALIE.

LE COMTE.

Oh! ça, comtesse, il s'agit ici de nous seconder. Déployez toute votre adresse pour convertir un sauvage tel que celui qu'on nous annonce; c'est une cure digne de vous.

LA COMTESSE, gaiment.

Vraiment, d'après tout ce que j'entends dire de lui, cette conquête en vaudrait bien la peine; mais qui oserait se flatter d'opérer, en un instant, ce dont les charmes de madame Miller n'ont pu venir à bout en quatre mois?

EULALIE.

Mais, madame, l'étranger ne m'a donné aucune occasion d'essayer sur lui le pouvoir de ce que vous voulez bien appeler mes charmes; car nous ne nous sommes pas entrevus une seule fois.

LE COMTE.

Oh! vous êtes l'un et l'autre d'une singularité!... Mais le voici, sans doute, avec le major.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE MAJOR, MEINAU.

LE COMTE, allant au-devant de Meinau.

Soyez le bienvenu, brave et généreux étranger...

(Meinau s'avance, s'incline vis-à-vis les dames; Eulalie le regarde, pousse un cri et tombe sans connaissance dans les bras de la comtesse; Meinau jette un regard sur elle, il pousse un cri sourd : la surprise et l'effroi se peignent dans son maintien; il s'enfuit brusquement. — Pendant que le major, étourdi de l'événement, aide la comtesse à porter Eulalie dans le pavillon, le comte, stupéfait, regarde sortir Meinau; et, amenant ses regards sur l'autre groupe, il reste muet d'étonnement, et rentre après eux dans le pavillon.)

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

LE COMTE, LE MAJOR.

(Ils sortent du pavillon.)

LE COMTE.

Major, te demander ce que c'est que tout ceci ne me mènerait probablement à rien; ou tu ne le sais pas, et tu ne pourrais me l'apprendre; ou tu le sais; et ce secret n'étant pas le tien, tu ne pourrais me satisfaire.

LE MAJOR, de l'air d'un homme qui ne peut pas en dire davantage.

Cher frère, vous avez tout dit.

LE COMTE.

Je m'en doutais : au reste, la belle évanouie paraît revenir à elle. Son premier soin a été de demander à écrire; ma présence, la tienne semblaient l'importuner : nous sommes sortis; mais, aux signes d'intelligence que j'ai surpris entre la comtesse et toi, vous en savez plus que vous ne voulez ou ne pouvez m'en dire.

LE MAJOR.

Ne nous enviez pas, mon frère, ce triste avantage.

LE COMTE.

Je me retire, persuadé que je vous suis au moins inutile. Je retourne au château; je vous y attends. Je te laisse, major, cette aventure à terminer : fais tout pour nous amener, pour nous conserver ce singulier personnage; il m'inspire le plus vif intérêt. Il est impossible de s'y méprendre; cette madame Miller ne lui est

ni inconnue ni étrangère... elle pourra nous aider à le retenir... Peut-être aussi par cet événement sommes-nous menacés de la perdre... et il pourrait y avoir à cela plus de bien que de mal : cette femme étonnante finirait, je crois, par devenir dangereuse, et pour moi qui ai une femme, et pour toi, beau-frère, qui n'en as point : tu m'entends. Adieu.

## SCÈNE II.

LE MAJOR, seul.

(Il reste un moment absorbé dans une profonde rêverie.)

Trompeuse espérance! vaine image du bonheur! je te tendais les bras, et tu t'es dissipée comme un nuage! le mystère est découvert. J'adorais la femme de mon ami.. Eh bien! il ne me sera peut-être pas impossible de réunir deux ames qui furent dignes l'une de l'autre, et dont l'une n'a cessé de l'être que par une fatalité du destin... Ah! si je rends à mon ami la félicité qui m'échappe, je n'aurai rien perdu.

## SCÈNE III.

LE MAJOR, LA COMTESSE, EULALIE.

LA COMTESSE.

Vous nous avez quittées, mon frère; où est mon époux?

LE MAJOR.

Il respecte un mystère dont il est frappé; il s'est retiré pour nous attendre.

EULALIE.

Ah! madame, puis-je me pardonner tout le trouble que je vous cause!

LE MAJOR, à Eulalie.

Les moments sont précieux, madame, il veut demain s'éloigner de nous; cherchons les moyens de vous rendre au meilleur des hommes, au plus estimable des époux.

EULALIE, troublée.

Qu'avez-vous dit?... Vous me connaissez, monsieur?

LE MAJOR.

Meinau, madame, est mon ami dès mes plus jeunes ans; nous avons ensemble couru la carrière de l'honneur. Depuis sept ans j'en étais séparé; l'ignorance où je me trouvais de son sort était une des peines de ma vie : le hasard nous a réunis...(Avec le ménagement de la délicatesse pour ne pas la faire rougir de ce qu'il sait son secret.) Son cœur s'est épanché dans le mien.

EULALIE, les yeux baissés.

J'éprouve donc ce que c'est que de ne pouvoir supporter le regard d'un honnête homme! Ah! madame, daignez me cacher à moi-même!

(La comtesse la reçoit sur son sein.)

LE MAJOR.

Si les remords les plus vrais, si une suite de jours sans tache ne donnent pas des droits à la clémence des hommes, que pourrions-nous donc espérer de la clémence du ciel? Femme infortunée, votre vertu fut un instant assoupie, le vice tira parti contre elle de ce moment fatal; mais, par un prompt réveil, la vertu reprit et affermit à jamais son empire dans votre ame. Ah! vous avez assez expié votre erreur. Je connais mon ami; à la noble fermeté de son sexe il unit la délicatesse du vôtre. Je cours à lui, je me fais votre défenseur, et je vais mettre à cette entreprise tout le feu de l'amitié. Trop heureux encore si je m'assure le souvenir d'un moment qui fera la consolation du reste de ma vie! Espérez tout. J'y vole.

(Il veut sortir.)

EULALIE, l'arrêtant.

Que voulez-vous faire, monsieur? l'honneur de mon époux m'est sacré; cet époux m'est cher plus que je ne puis l'exprimer; mais fût-il assez généreux pour me pardonner... jamais, jamais je ne redeviendrai l'épouse de votre ami.

LE MAJOR, avec étonnement.

Parlez-vous sérieusement, madame?

EULALIE.

Je ne suis point un être faible qui veut échapper au châtiment qu'il mérite. Que serait donc mon repentir, si j'en voulais retirer quelque autre avantage que celui de rendre moins déchirants les cris de ma conscience?

LE MAJOR.

Mais si votre époux lui-même...

EULALIE.

Il ne le fera point, il ne le peut pas.

LE MAJOR.

Mais il vous aime encore.

EULALIE.

Il ne doit plus m'aimer; il doit défendre son cœur d'une faiblesse qui le déshonore.

LE MAJOR.

Femme inconcevable! vous n'avez donc rien à permettre au zèle qui m'anime?

EULALIE.

Pardonnez-moi, monsieur le major; j'ai deux prières à vous faire, et dont l'accomplissement est pour moi d'une extrême importance. Souvent lorsque, dans l'accablement affreux où me plongeaient mes chagrins et le souvenir de leur cause, je désespérais de toute consolation, il me semblait que je pourrais du moins éprouver un peu plus de tranquillité, si le sort favorisait le vœu que j'osais former de voir une seule fois encore mon époux, de faire à ses pieds l'aveu de mes torts... et de m'en séparer ensuite à jamais. C'est là la première de mes supplications. Un entretien de quelques minutes... s'il peut supporter ma

vue sans répugnance. Mais qu'il ne présume pas que je veuille tenter le moindre effort pour obtenir mon pardon ; qu'il soit convaincu que je ne veux pas rétablir mon honneur aux dépens du sien. (Avec attendrissement.) Le second de mes vœux est d'avoir des nouvelles de mes enfants.

LE MAJOR, avec chaleur.

Si l'humanité, si l'amitié n'ont point perdu leurs droits sur le cœur de Meinau, il n'hésitera pas à consentir à vos demandes. Quittez l'une et l'autre, pour quelques instants, les environs de sa demeure, afin qu'il n'ait aucun prétexte pour se refuser à me voir; mais ne vous éloignez pas. Je cours vous servir.

LA COMTESSE, lui tendant la main avec l'expression de l'amitié.

Ah ! mon frère, vous m'êtes plus cher que jamais!

(Eulalie jette sur le major un regard qui exprime sa reconnaissance ; ensuite elle se précipite avec ardeur sur la main de la comtesse, qui la prend affectueusement dans ses bras, et sort avec elle par la coulisse en-deçà du pavillon.)

## SCÈNE IV.

LE MAJOR, seul.

Il n'est point sous le ciel un couple semblable! ils ne doivent point être séparés ; il doit lui pardonner... Lui pardonner!... lui pardonner!... Eh! que répondre à mon ami lorsqu'il m'opposera ce point d'honneur, qui n'est pas toujours une chimère? quand il me demandera si je veux le rendre le jouet des sociétés ! que lui dire sans mentir à ma conscience? Mais une femme comme Eulalie ne fait-elle pas une exception?... mais une femme sans expérience, entraînée dans les pièges d'un séducteur, et dont le repentir a été si long, si vrai, si sévère ! Ah! le monde ne reçoit point cette excuse... Le monde! Eh bien ! mon ami doit le fuir, s'y dérober à jamais : Eulalie ne saura-t-elle pas l'en dédommager ! Elle règne encore dans son cœur, et c'est sur cette assurance que je fonde l'espoir du succès de mon entreprise.

## SCÈNE V.

LE MAJOR, FRANTZ, EUGÈNE, AMÉLIE.

(Ils entrent par la coulisse au-delà du pavillon.)

EUGÈNE.

Je suis un peu las.

AMÉLIE.

Et moi aussi.

EUGÈNE.

Avons-nous encore loin d'ici à la maison?

FRANTZ.

Nous y sommes dans l'instant.

LE MAJOR, rapidement, comme dans toute la scène.

Un moment... Arrête. Quels sont ces enfants?

FRANTZ.

Ce sont ceux de mon maître.

AMÉLIE, montrant le major.

Est-ce là papa?

LE MAJOR, à part.

Quel trait de lumière! (A Frantz.) Un mot, l'ami. Tu aimes ton maître, je le sais : il est survenu des choses étranges.

FRANTZ.

Eh quoi donc?

LE MAJOR.

Ton maître a retrouvé son épouse!

FRANTZ.

Tout de bon? J'en suis ravi.

LE MAJOR.

C'est madame Miller.

FRANTZ.

Elle? sa femme?

LE MAJOR.

Mais il veut s'en séparer.

FRANTZ.

Se peut-il?

LE MAJOR.

C'est ce qu'il faut empêcher.

FRANTZ.

Oui, sans doute.

LE MAJOR.

L'aspect imprévu de ces enfants peut nous y servir.

FRANTZ.

Comment cela?

LE MAJOR.

Conduis-les dans ce pavillon : tiens-les-y cachés; avant qu'il soit un quart d'heure je t'en dirai davantage.

FRANTZ.

Mais...

LE MAJOR.

Point de questions, je te prie, les moments sont précieux.

(Il les conduit très vite dans le pavillon.)

## SCÈNE VI.

LE MAJOR, seul.

A merveille. Je me promets beaucoup de cet artifice excusable. Oui, l'innocent sourire des enfants trouvera le chemin de son cœur, si le doux regard de la mère ne peut y pénétrer.

## SCÈNE VII.

LE MAJOR, MEINAU.

(Meinau, en entrant, promène un regard de défiance sur les environs de sa demeure. Le major va à lui, et l'amène sur la scène, en le serrant dans ses bras.)

LE MAJOR.

Eh bien, mon cher ami, te voilà moins malheureux.

MEINAU, du ton le plus sombre.

Comment?

LE MAJOR.

Tu l'as retrouvée.

MEINAU.

Montre de loin à celui qui a tout perdu le trésor qu'un jour il posséda, et dis-lui qu'il est heureux.

LE MAJOR.

Pourquoi non, s'il dépend de lui de le posséder encore, et de se rendre aussi riche qu'auparavant?

MEINAU.

Je t'entends. Tu es un envoyé de ma femme. Il n'en sera rien.

LE MAJOR.

Apprends à la mieux connaître. Oui, je suis envoyé par elle; mais ce n'est point avec le pouvoir de travailler à vous réunir. C'est elle qui, t'aimant avec ardeur, ne pouvant être heureuse sans toi, c'est elle qui se refuse à l'idée même de son pardon, parceque (ce sont ses propres expressions) ton honneur ne peut s'accorder avec une telle faiblesse.

MEINAU, avec amertume.

Bagatelles !... Se flatterait-on de me surprendre?

LE MAJOR.

Charles, pense-s-y bien, Eulalie est une excellente femme.

MEINAU, avec impatience.

Abrége, et sois vrai. Pourquoi es-tu ici?

LE MAJOR.

Pour plus d'une raison. D'abord, en mon nom, comme ton ami, ton frère d'armes, pour te conjurer de ne pas rejeter Eulalie, car (j'en jure par le ciel) tu ne trouveras jamais son égale.

MEINAU.

Épargne-toi une peine inutile.

LE MAJOR.

Conviens-en : elle t'est chère encore.

MEINAU.

Trop chère, hélas!

LE MAJOR.

De vrais, de longs remords ont expié sa faute. Qui t'empêche de redevenir aussi heureux que tu le fus autrefois?

MEINAU.

Toute femme qui fut capable de manquer à l'honneur l'est aussi d'y manquer une seconde fois.

LE MAJOR.

Non pas Eulalie. Et si l'extrême jeunesse, époque de son fatal égarement, n'en est qu'une excuse insuffisante, songe, du moins, qu'il est effacé par trois années d'une conduite si irréprochable que la calomnie la plus hardie ne saurait y trouver la moindre tache.

MEINAU.

Et quand je croirais tout cela (car je ne puis te cacher que j'aime à le croire), elle ne peut plus m'appartenir. Ai-je besoin de te rappeler l'impérieux préjugé qui élève à jamais une barrière entre elle et moi?

LE MAJOR.

Eh! que t'importe l'opinion des hommes? Celui qui, comme toi, a su, pendant trois années, se suffire à lui-même, peut, sans regret, se vouer à la solitude, dans la société de la plus tendre amie.

MEINAU.

J'entends; vous conjurez tous avec mon cœur contre ma raison; mais c'est en vain... Je t'en prie, ami, n'ajoute pas un mot, ou je me retire.

LE MAJOR.

C'est assez. J'ai rempli les devoirs de l'amitié. Il me reste à m'acquitter du soin dont m'a chargé ton épouse. Elle te demande un dernier entretien; elle veut prendre congé de toi. Pourrais-tu lui refuser cette consolation?

MEINAU.

Je vous entends encore. Elle se flatte de l'idée que ma fermeté peut céder à sa vue, à ses larmes : elle se trompe... Elle peut venir.

LE MAJOR.

Et te faire sentir combien tu as méconnu son caractère. Je vais la chercher.

MEINAU, lui présentant un parchemin roulé et un écrin.

Un mot, ami; remets-lui ces objets, ils lui appartiennent. Je voulais les lui faire tenir.

LE MAJOR.

C'est ce dont tu peux t'acquitter toi-même.

(Il sort.)

## SCÈNE VIII.

MEINAU, seul.

Eh bien! Meinau, le dernier moment heureux de ta vie approche... Tu la verras... celle à qui ton ame entière est attachée! Ah! que ne m'est-il permis de voler au-devant d'elle! de la serrer contre ce cœur palpitant! Que dis-je? Est-ce là le langage d'un époux outragé? Ah! je ne le sens que trop, cette espèce d'honneur, ce fantôme de l'imagination, n'est que dans notre tête... il n'est point dans le cœur... Il n'importe : c'en est fait, mon sort est arrêté. Je lui parlerai... sans aigreur comme sans faiblesse; aucun reproche ne sortira de ma bouche... Son repentir est sincère... je veux que du moins son sort devienne supportable.... qu'elle ne soit point condamnée à servir pour assurer son existence. Je veux qu'elle soit indépendante, et que même sa fortune lui permette de satisfaire son penchant à la bienfaisance. Elle vient... Orgueil, honneur offensé, réveillez-vous, et protégez-moi!

## SCÈNE IX.

MEINAU, EULALIE, LA COMTESSE, LE MAJOR.

EULALIE, s'avançant avec lenteur, et d'un pas tremblant; à la comtesse, qui veut la soutenir.

Ah! madame! ah! généreuse comtesse, laissez-moi. J'eus assez de forces pour me rendre coupable, le ciel m'en prêtera pour exprimer mon repentir.

(La comtesse et le major entrent dans le pavillon. Eulalie s'approche de Meinau, qui, en détournant la vue, attend, dans la plus grande émotion, le commencement de cet entretien.)

EULALIE.

Monsieur le baron!

MEINAU, sans tourner la tête, l'interrompt du geste, et lui dit d'une voix douce, mais émue.

Que veux-tu de moi, Eulalie?

EULALIE, anéantie.

Non, au nom du ciel!... non... ce ton de bonté... Ah! je ne m'y étais point préparée; il déchire mon cœur... Non... je vous en conjure, homme trop généreux, frappez d'un ton dur et sévère l'oreille d'une coupable.

MEINAU, cherchant à donner à sa voix plus de fermeté.

Eh bien! madame...

EULALIE.

Ah! si vous vouliez soulager mon cœur, si vous daigniez vous abaisser à me faire des reproches!...

MEINAU.

Des reproches! ils s'expriment ici dans mes yeux éteints, dans mes traits altérés. Si je n'ai pu vous épargner ces reproches muets, ma bouche du moins n'ajoutera pas à vos peines.

EULALIE.

Si j'étais une criminelle endurcie, ce silence serait un bienfait pour moi; mais le vrai repentir est au fond de mon ame, et ce silence magnanime m'accable et m'anéantit. Ah! c'est donc à moi de déclarer...

MEINAU, l'interrompant avec précipitation.

Point d'aveu, madame: je sais tout, et je vous dispense de toute humiliation; mais vous sentez vous-même qu'après ce qui s'est passé, nous devons demeurer séparés à jamais.

EULALIE.

Je le sais. Aussi ne suis-je pas venue pour implorer ma grace; aussi n'ai-je pas conçu la moindre espérance de pardon. Il est des crimes qui déshonorent doublement, quand on se flatte qu'ils pourront s'effacer un jour. Mais tout ce que j'ose espérer, c'est d'entendre de votre bouche que vous ne maudirez point ma mémoire.

MEINAU, attendri.

Non, Eulalie, non, je ne te maudis point. Ton amour a fait mon bonheur dans les plus beaux jours de ma vie... Non... jamais je ne maudirai ton souvenir.

EULALIE, dans une extrême émotion.

Dans la conviction intime que je suis indigne de votre nom, depuis trois ans j'en porte un inconnu; mais ce n'est point assez: vous devez avoir de ma main un acte de divorce qui vous autorise à prendre une épouse plus digne de vous. Je viens de tracer cet acte volontaire: le voici... Il renferme l'aveu de mon crime.

(Elle lui donne le papier.)

MEINAU le prend et le déchire.

Qu'il soit à jamais anéanti! Non, Eulalie; toi seule as régné dans mon cœur, et, je ne rougis point de l'avouer, toi seule y régneras toujours. Tes sentiments honnêtes te défendent de vouloir tirer parti de ma faiblesse; et, si tu le tentais, le ciel m'est témoin que cette faiblesse est subordonnée aux lois inflexibles de mon honneur: mais jamais une autre femme ne tiendra près de moi la place d'Eulalie.

EULALIE, tremblante.

Il ne me reste donc plus, en prenant congé de vous...

MEINAU.

Un moment, Eulalie! Pendant quelques mois, nous nous sommes, sans le savoir, estimés, chéris. Vous avez une ame sensible aux besoins des malheureux... Il est juste que vous ne manquiez pas des moyens de satisfaire ce généreux penchant. Il est juste aussi que vous ne connaissiez pas le besoin pour vous-même. Cet écrit vous assure une rente honnête dont vous disposerez.

EULALIE.

Jamais, jamais: le travail de mes mains doit me nourrir. Un pain trempé des larmes du repentir contribuera plus à mon repos qu'une aisance dont je jouirais aux dépens de la fortune d'un homme que j'ai si honteusement trahi.

MEINAU.

Prenez, madame, prenez.

EULALIE.

J'ai mérité cette humiliation; mais c'est à votre magnanimité même que j'ai recours... Excusez-moi...

MEINAU, à part.

Dieu! quelle femme ce malheureux m'a ravie! (Il remet l'acte dans sa poche. — Haut.) Eh bien! madame... je respecte vos principes; je n'insiste plus; mais sous la condition que si vous venez à éprouver le besoin, je serai le premier... je serai le seul à qui vous vous adresserez avec franchise.

EULALIE.

Je le promets.

MEINAU.

J'ose demander encore que, du moins, vous repreniez ce qui est à vous.

(Il lui présente un écrin qui renferme des bijoux.)

EULALIE le reçoit avec émotion, l'ouvre, considère un moment ce qu'il renferme, et laisse couler quelques larmes.

Ah! tous ces objets me retracent des instants où, digne de vous et de mon père, je fus à diverses époques comblée de vos bontés et des siennes. Mettez le comble à votre généreuse pitié en reprenant cet écrin. (Elle en tire une bague ou un autre bijou.) J'accepte ceci. Je le reçus en donnant le jour à mon cher Eugène : je le conserverai.

(Elle rend l'écrin. Meinau le reçoit en détournant la vue, pour cacher une émotion égale à celle d'Eulalie.)

MEINAU, à lui-même.

Cette situation est trop violente : je ne puis plus la soutenir! (Il se retourne vers Eulalie, et d'un ton qui peint le trouble qui l'agite, il lui dit :) Eulalie... adieu.

EULALIE, l'arrêtant par un geste timide.

Ah! un instant encore... Daignez répondre à une question... tranquillisez le cœur d'une mère... Mes enfants vivent-ils encore?...

MEINAU.

Ils vivent.

EULALIE.

Leur santé?

MEINAU.

Est bonne.

EULALIE, levant les mains vers le ciel.

Dieu, je t'en rends graces!... Mon Eugène... votre Amélie?...

(Meinau, violemment agité et combattu entre l'honneur et l'amour, demeure muet. Eulalie continue avec plus d'ardeur et de vivacité.)

O le plus généreux des hommes, accordez-moi, je vous prie, de voir encore une fois mes enfants avant notre séparation, de les presser sur mon sein, d'admirer encore en eux les traits de leur respectable père! (Silence d'un moment.) Ah! si vous saviez combien, dans le cours de ces trois terribles années, combien mon cœur a gémi! que de larmes coulaient de mes yeux dès qu'il s'offrait à moi quelques innocentes créatures de l'âge de mes enfants! Ah! permettez-moi de les voir une fois encore!... un seul embrassement maternel... et je me sépare d'eux... de vous... et pour toujours...

MEINAU.

Vous les verrez, Eulalie... ce soir même. Je les attends d'un moment à l'autre... Dès qu'ils arriveront, je les enverrai au château; vous pourrez, si vous voulez, les garder jusqu'au point du jour; mais qu'alors ils soient rendus à leur malheureux père.

(Silence d'un moment.)

EULALIE.

Ainsi... nous n'avons plus rien à nous dire pendant cette vie! (Rassemblant toute sa résolution.) Adieu, le plus noble des hommes! (Elle prend timidement sa main.) Oubliez une infortunée... qui ne vous oubliera jamais. (Elle s'incline, et tout-à-coup se précipitant aux pieds de Meinau, elle dit :) Ah! que je presse encore une fois de mes lèvres cette main qui fut à moi!

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE, LE MAJOR.

(La comtesse tient le petit garçon, le major tient la petite fille; ils descendent très doucement, de sorte à ne pouvoir se trouver près de Meinau et d'Eulalie qu'à leur dernier adieu.)

MEINAU, se hâtant de la relever.

Point d'abaissement, Eulalie! (Lui serrant la main.) Adieu!

EULALIE, relevée, et la main dans celle de Meinau.

Pour toujours!

MEINAU.

Pour toujours!!!...

EULALIE.

Nous nous quittons sans haine de votre part?

MEINAU.

Sans haine!

EULALIE.

Et lorsqu'enfin j'aurai assez expié mes fautes, nous nous retrouverons dans un meilleur monde...

MEINAU.

Là ne règnent aucuns préjugés; là tu m'es à jamais rendue.

(Leurs mains sont entrelacées; ils arrêtent l'un sur l'autre un regard douloureux, et d'une voix tremblante, ils se redisent :)

Adieu...

(Ils se séparent; mais, en se retournant, Eulalie trouve près d'elle la comtesse, qui élève l'enfant, et le présente à sa mère. Eulalie le prend dans ses bras, et le serre contre son cœur. Le même jeu se fait, en même temps, de l'autre côté, par le major qui présente la petite fille à Meinau.)

MEINAU s'arrache des bras de sa fille, et s'écrie, en se retournant :

Mon Eulalie, embrasse ton époux.

(Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre; et, dans le même temps, les deux enfants, élevés à leur portée par le major et la comtesse, s'attachent aux bras de leur père et de leur mère. — La toile tombe sur ce tableau.)

FIN DE MISANTHROPIE ET REPENTIR.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

# IL Y A SEIZE ANS,

## DRAME EN TROIS ACTES, MÊLÉ DE MUSIQUE,

PAR

## VICTOR DUCANGE;

## MUSIQUE DE M. LÉON; DÉCORS DE M. GUÉ.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 20 juin 1831.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

| | |
|---|---|
| Le comte DE CLAIRVILLE (soixante ans)..... | M. Julien. |
| AMÉLIE, sa fille (trente-deux ans)..... | Mlle Verneuil. |
| FÉLIX (seize ans)..... | Mlle E. Sauvage. |
| Le baron DE SAINT-VAL (quarante ans)..... | M. Adrien. |
| GÉROME, ancien cultivateur (soixante-cinq ans).. | M. Marty. |
| LE MAIRE du village de Pré-Saint-Pol..... | M. Joseph. |
| LE CURÉ du même village..... | M. Duménis. |
| THOMAS, fermier..... | M. Sallerin. |
| Mme THOMAS, sa femme..... | Mme Leménil. |
| CHRISTOPHE, vieux hussard, attaché à Saint-Val.. | M. Parent. |
| JOSÉPHINE, première femme de chambre d'Amélie (trente-neuf ans)..... | Mme Chéza. |
| CHAMBORD, chef d'une bande d'incendiaires..... | M. Théodore. |
| LOUPY, gueux mendiant..... | M. Leménil. |
| ROUGET, jeune vagabond..... | M. Raymond. |
| BORAH, vieille mendiante..... | Mlle Duménis. |
| PIERRETTE (huit à dix ans)..... | Mlle Élisabeth. |
| Un Notaire..... | M. Fontaine. |
| Un Brigadier..... | M. Monnet. |
| PIERRE-GOT, garçon de charrue..... | M. d'Harcourt. |
| GERMAIN, domestique du comte..... | M. Dupuis. |
| Dames, Messieurs, Villageois et Villageoises, Notables, Domestiques, Gendarmes, etc. | |

La scène se passe en France, à quatre-vingts lieues de Paris, dans le mois de juin de l'année 1830, six semaines avant la révolution de juillet.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un joli boudoir élégamment meublé. Trois portes. A gauche, un sopha; à droite, une toilette, un petit meuble de dame pouvant servir de bureau, fauteuils, etc. — Neuf heures du matin.

### SCÈNE I.

AMÉLIE, JOSÉPHINE.

Au lever du rideau, Amélie est à sa toilette; Joséphine achève d'attacher sa ceinture, d'arranger ses cheveux, de lui mettre quelques bijoux*.

JOSÉPHINE.

Je gagnerai donc mon procès, mademoiselle!... Oh! il n'y a plus à s'en dédire, le futur arrive aujourd'hui, ce soir on signe le contrat, et demain... Ah! demain, ma chère, ma bonne maîtresse! c'est le grand jour!... J'en suis folle de joie!... Vous avez eu beau dire, malgré toutes vos promesses, vos serments même, car vous en avez fait; vous passerez par-là, mademoiselle; nous vous verrons mariée!

AMÉLIE, avec un soupir.

Oui, Joséphine, oui, je me marierai.

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, ainsi de suite.

JOSÉPHINE.

Si vous saviez, mademoiselle, quelle fête c'est dans toute la maison!

AMÉLIE.

On voit donc ce mariage avec plaisir, ma bonne Joséphine?

JOSÉPHINE.

Je le crois bien! Il faut convenir que vous avez perdu bien du temps! et si vous n'étiez pas aussi jolie femme... Attendre jusqu'à trente ans!

AMÉLIE, avec un peu de regret.

Trente-deux, Joséphine.

JOSÉPHINE.

Chut! on ne le dirait pas! c'est imprudent! grace au ciel, enfin, nous ne resterons pas demoiselle... Ah! vous avez beau dire, même avec votre naissance, votre titre, votre fortune, ce nom-là n'est joli que jusqu'à vingt ans; au lieu que madame... madame la baronne, cela sonne autrement!

AMÉLIE.

Joséphine!

JOSÉPHINE.

Excusez-moi, mademoiselle, je suis si heureuse de votre bonheur!

AMÉLIE.

Mon bonheur, dites-vous? Hélas! ma chère Joséphine, je ne l'attends pas de mon mariage.

JOSÉPHINE.

Comment, mademoiselle! aurait-on à cet égard violenté votre cœur?

AMÉLIE.

Non, Joséphine; à mon âge on est depuis long-temps maîtresse de ses actions, et même, avant, jamais mon père n'eût contrarié mes sentiments; et cependant, Joséphine, ma volonté n'est pas libre; ce que je fais aujourd'hui n'est pas du choix de mon cœur, je cède à un plus grand devoir que celui de l'obéissance.

JOSÉPHINE.

Un devoir dans votre position heureuse et brillante, mademoiselle?... fille unique et riche... je ne l'aurais jamais pensé; il était si naturel de croire que l'amour...

AMÉLIE, l'arrêtant avec douceur et gravité.

Non, Joséphine.

JOSÉPHINE.

On dit pourtant que monsieur le baron de Saint-Val est un homme charmant.

AMÉLIE.

Cela est vrai; il possède les plus nobles qualités, et il mériterait de trouver un cœur qui pût l'aimer autant qu'il en est digne.

JOSÉPHINE.

Alors je suis encore bien plus étonnée, car s'il est aussi parfait et de son cœur et de sa personne, il me semble que mademoiselle pourrait l'aimer, à moins qu'un souvenir... (Amélie baisse les yeux d'un air pensif.) ne lui fît tort, ou qu'un sentiment peut-être moins éloigné...

(En parlant, Joséphine gagne vers la droite. Tout-à-coup la porte du boudoir s'ouvre brusquement, et Félix, tenant une rose sur laquelle est attaché un papillon, va pour s'élancer en criant: *Ma bonne amie!* mais un mouvement de surprise d'Amélie et de Joséphine le retient sur le seuil.)

## SCÈNE II.

### LES MÊMES, FÉLIX.

(Amélie est assise. Félix est en costume léger du matin, un peu en désordre et l'air écolier.)

AMÉLIE.

Félix!

JOSÉPHINE.

Restez là!... Voyez, ce petit indiscret, accourir comme un fou quand Mademoiselle s'habille!... On n'entre pas, monsieur.

AMÉLIE, avec douceur.

Pourquoi? que dites-vous à cet enfant? laissez-le venir.

JOSÉPHINE.

Non! vous êtes trop bonne pour lui, mademoiselle; ce jeune homme finira par abuser de votre indulgence. (Allant le prendre par la main.) Voyez comme il est fait! est-il permis de se présenter ainsi devant sa bienfaitrice, devant une personne à qui l'on doit du respect?

AMÉLIE.

Paix donc! (Elle regarde Félix, qui ose à peine lever les yeux, et lui fait signe en souriant d'approcher.) Venez.

FÉLIX, joyeux.

On me le permet! (Courant à elle.) Ma bonne amie, voyez, voyez le beau papillon que je viens d'attraper! j'ai couru deux heures après. Oh! je ne voulais pas le manquer; c'était pour vous, ma bonne amie, pour le mettre dans votre collection.

JOSÉPHINE.

Mademoiselle n'a pas besoin de papillons, et vous feriez mieux d'étudier vos leçons et de préparer vos devoirs.

FÉLIX.

Vous êtes méchante, vous me grondez toujours. Mon Dieu si! ma bonne amie veut des papillons; n'est-ce pas?

AMÉLIE, avec tendresse.

Oui, Félix.

JOSÉPHINE.

C'est cela! gâtez-le donc bien.

AMÉLIE.

Mais mademoiselle Joséphine a raison; je vous ai défendu de courir ainsi au soleil; voyez comme il a chaud! Félix, je vous gronderai aussi.

(Elle essuie son front avec son mouchoir, arrange le col de sa chemise, et le regarde avec la plus tendre affection.)

JOSÉPHINE, à part.

Nous prenons bien de l'intérêt à ce petit or-

phelin; nous l'avons élevé... il est charmant... mais il grandit, et... bientôt ce ne sera plus un enfant.

AMÉLIE.

Joséphine, donnez-moi des gants; vous en trouverez dans ma commode.

JOSÉPHINE, avec humeur.

Oui, mademoiselle. (A part.) Il faudra voir si le mari voudra... (Amélie lui fait un signe.) Oui, mademoiselle.

(Elle sort par la droite.)

## SCÈNE III.

### AMÉLIE, FÉLIX.

(Amélie est demeurée assise, et tient toujours la main de Félix, debout devant elle; après l'avoir un instant regardé en silence, elle cède à son émotion et l'embrasse en s'écriant:)

AMÉLIE.

Pauvre enfant!

FÉLIX.

Ciel! ma bonne amie, vous pleurez.

AMÉLIE.

Tais-toi.

FÉLIX, à genoux sur le carreau qui est aux pieds d'Amélie.

Mon Dieu! mon Dieu! ma bonne amie, est-ce que je vous ai fâchée? ai-je fait quelque chose de mal?

AMÉLIE, très émue.

Non, non, Félix, non! ton cœur est celui d'un ange; ni toi, ni moi, Dieu le sait, nous n'avons rien fait de mal... et pourtant je suis bien malheureuse!

FÉLIX.

Malheureuse!... ma bonne amie malheureuse! ah!...

AMÉLIE, revenant à elle, et relevant Félix en se levant elle-même.

Taisez-vous. Félix! j'ai eu tort, je me suis trompée... essuyez vos yeux: faites comme moi, je vous défends de pleurer.

FÉLIX.

Vous le défendez; on ne le verra pas. (Il essuie ses yeux du revers de sa main.) Ai-je encore des larmes?

(Joséphine rentre dans ce moment avec une paire de gants, voit ce qui se passe et fait un mouvement de surprise.)

## SCÈNE IV.

### LES PRÉCÉDENTS, JOSÉPHINE.

(Joséphine est demeurée un peu en arrière, regardant avec mécontentement. Aussitôt qu'Amélie a vu Joséphine, elle a fait un léger mouvement en arrière, comme surprise, et continue à arranger les cheveux de Félix sur son front, en affectant du calme.)

JOSÉPHINE, sechement jetant les gants sur la table

Voilà des gants, mademoiselle.

AMÉLIE.

Je vous remercie. Félix, il viendra aujourd'hui beaucoup de monde au château.

FÉLIX.

Je m'habillerai?

AMÉLIE.

Non... Mais, ne sortez pas, ne vous éloignez pas; je veux vous revoir et vous parler ce matin... Restez dans votre chambre... (Retenant avec peine un soupir.) Je vous ferai appeler.

FÉLIX.

Je n'en bougerai pas, ma bonne amie.

(Amélie fait involontairement un petit mouvement comme pour l'embrasser; mais elle se retient aussitôt, voyant le regard de Joséphine fixé sur elle; elle se borne à sourire à Félix qui lui baise la main; puis, s'éloignant, elle prend sur la toilette la fleur et le papillon, jette encore un regard sur le jeune homme, et rentre chez elle.)

## SCÈNE V.

### JOSÉPHINE, FÉLIX.

FÉLIX.

Elle a pris mon papillon... Vous voyez bien, mademoiselle, que vous aviez tort de me gronder. Mais savez-vous pourquoi ma bonne amie paraît avoir du chagrin? Et vous aussi vous semblez avoir de l'humeur contre moi.

JOSÉPHINE.

De l'humeur? non, monsieur Félix; quant au chagrin de mademoiselle, si elle en a, je l'ignore; mais si j'étais à sa place, je ne vous permettrais point ces petites libertés qu'on pouvait souffrir d'un enfant, mais qui, maintenant que vous devenez un jeune homme, s'écartent trop du respect. Vous êtes orphelin; elle vous a recueilli dès votre tendre enfance, vous a fait élever, et elle vous protégera; mais son amitié ne doit pas vous faire oublier la distance... Par exemple, il ne convient plus que vous l'appeliez ma bonne amie.

FÉLIX.

Ne plus l'appeler ainsi! et comment la nommerais-je?

JOSÉPHINE.

Mademoiselle.

FÉLIX.

Mademoiselle?... comme vous, comme tout le monde? oh! je ne le pourrais pas.

JOSÉPHINE.

Il le faudra pourtant bien! Par exemple, vous imaginez-vous, quand vous aurez vingt ans, que vous l'appelerez encore ma bonne amie? que vous la suivrez toute la journée comme vous faites? qu'on ne verra que vous, et... ah!... Allons donc! il ferait beau voir que mademoiselle... Non, monsieur Félix, non! cela ne peut continuer sur ce pied.

FÉLIX.

Pourquoi donc, mademoiselle?

JOSÉPHINE.

Pourquoi? mademoiselle ne doit pas le souffrir.

FÉLIX.

Mais quel mal y a-t-il à ce que je l'appelle ma bonne amie?

JOSÉPHINE.

Le mal... il y a des choses qu'on n'explique pas aux enfants; il suffit qu'on les leur défende, et...

FÉLIX.

Qu'on leur défende? mon Dieu! mademoiselle Joséphine, est-ce ma bonne amie qui vous a chargé de me parler ainsi?

JOSÉPHINE.

Non, mais j'espère bien...

FÉLIX, reprenant un air gai et rassuré.

Oh bien! alors, grondez-moi, faites la méchante, je n'ai plus peur. Jamais ma bonne amie ne me défendra de l'aimer.

JOSÉPHINE.

Mais, monsieur Félix, le respect...

FÉLIX.

Eh bien! je donnerai ma vie pour elle.

JOSÉPHINE.

Il ne s'agit pas de...

FÉLIX, gaîment, avec enfantillage et malice.

Bah! bah! ce n'est pas ma bonne amie qui vous a dit de me gronder; ainsi ça m'est égal, je ne dois obéir qu'à elle. (Lui sautant au cou, l'empêchant de parler et l'embrassant.) Vous, vous êtes une méchante, vous me grondez toujours; ça n'empêche pas que je ne vous aime bien; mais je ne veux pas vous écouter; non, non, non! je ne veux pas vous écouter.

(Il se sauve tout en riant.)

## SCÈNE VI.

JOSÉPHINE, seule.

(Elle est tout étourdie de la vivacité de Félix et redresse son bonnet devant la toilette.)

A-t-on jamais vu un pareil petit lutin! raisonnez donc avec un enfant gâté comme celui-là, un enfant accoutumé à faire toutes ses volontés, et qui, dans le fait, est charmant! le meilleur petit cœur! aimable, reconnaissant, et joli !... C'est pour cela que mademoiselle en est folle; c'est bien naturel; et l'habitude de le voir tous les jours, de le traiter en enfant, l'empêche de remarquer, de prévoir... mais qu'est-ce que j'entends?

(Elle se retourne, la porte s'ouvre, et le vieux Gérôme paraît.)

## SCÈNE VII.

GÉROME, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE.

Eh! c'est monsieur Gérôme! le vieux père nourricier de notre chère maîtresse! entrez donc, entrez donc, notre ancien et toujours bon ami.

GÉROME.

Il n'y a pas d'indiscrétion?

JOSÉPHINE.

Pour vous? jamais. Je pensais à vous; je me doutais bien que mademoiselle ne vous aurait pas oublié un jour comme celui-ci.

GÉROME, étonné.

Un jour... Dans le fait, en entrant au château, et tandis que j'embrassais notre petit Félix qui courait, j'ai vu comme... comme des apprêts de fête.

JOSÉPHINE.

Je le crois bien! mieux que cela; est-ce que vous ne savez pas...

GÉROME.

Je ne sais rien. J'ai reçu de mademoiselle Amélie de Clairville un petit billet qui me dit de venir; j'arrive.

JOSÉPHINE.

Elle ne vous dit pas pourquoi?

GÉROME.

Non.

JOSÉPHINE.

C'est singulier! on dirait que ce mot ne peut sortir de sa bouche, ni de sa plume. Il n'y a même encore, au château, que l'intendant et moi qui en soyons instruits, sous le secret; tout le reste l'ignore, et cependant c'est aujourd'hui.

GÉROME.

Aujourd'hui, quoi?

JOSÉPHINE.

Vous allez être bien agréablement surpris, mon cher monsieur Gérôme; vous ne le croirez jamais; après avoir tant refusé, mademoiselle Amélie...

GÉROME.

Eh bien?

JOSÉPHINE.

Eh bien! mademoiselle Amélie, enfin, se marie.

GÉROME.

Mademoiselle! hein? qu'est-ce que vous dites?

JOSÉPHINE.

J'étais sûr qu'il ne le croirait pas. Je vous apprends, mon cher ami, que mademoiselle Amélie renonce à rester fille, et quelle se marie.

GÉROME.

Elle se marie?

JOSÉPHINE.

Aujourd'hui on signe le contrat, et demain... on s'engage à l'église.

GÉROME.

Mademoiselle? ça ne se peut pas.

JOSÉPHINE.

Je vous dis qu'elle se marie.

GÉROME.

Non, elle ne se marie pas.

JOSÉPHINE.

Il est fort celui-là ! Et pourquoi mademoiselle Amélie ne se marierait-elle pas comme une autre? est-ce parce qu'elle a trente-deux ans? C'est une fort jolie femme, et il ne faut pas croire qu'il n'y ait que la jeunesse qui inspire de l'amour.

GÉROME.

Mademoiselle se marie! Vous êtes bien sûre de cela?

JOSÉPHINE.

Dame! à moins que je ne rêve. Nous attendons aujourd'hui à dîner le futur, que monsieur le conseiller d'état, le père de mademoiselle, doit amener; ils sont en route, et ce soir on signe le contrat; les témoins sont invités, c'est assez positif. Vous n'avez pas l'air content.

GÉROME, attristé.

Moi? si fait; se marier!

JOSÉPHINE.

Se marier! est-ce que monsieur Gérôme trouverait que ce soit un malheur? Il me semble que mademoiselle a bien assez long-temps réfléchi, et quand on fait un choix raisonnable, distingué...

GÉROME.

Un choix! choisir n'est pas gagner; en fait de mariage, le meilleur quelquefois est d'attendre... toujours; et mademoiselle n'avait pas besoin...

JOSÉPHINE.

D'un mari?

GÉROME.

Non.

JOSÉPHINE.

Par exemple! voilà le première fois que j'entends une pareille chose! Un mari, monsieur Gérôme, un mari est une chose nécessaire, chez soi, dans le monde, dans toutes les occasions; et certainement il est plus convenable et plus à propos de donner ses affections à un mari qu'on doit aimer, à des enfants dont on est la mère, que de les prodiguer sans raison à un petit orphelin... intéressant, je l'avoue, mais étranger, inconnu, trouvé, qui est tombé on ne sait d'où.

GÉROME, fâché.

On ne sait d'où?

JOSÉPHINE.

Mais, apparemment, monsieur Gérôme; à moins que vous ne le sachiez, vous?

GÉROME.

Moi! du tout.

JOSÉPHINE.

Eh bien! monsieur Gérôme, la place est assez belle pour un fils de la maison, et nous en aurons un, avec la grace de Dieu... et un mari.

GÉROME.

En ce cas-là, mademoiselle Joséphine, si c'est pour ça que mademoiselle m'a fait venir au château, dites-lui que j'attends ses ordres; je ne suis pas curieux de noces, je lui souhaite bien du bonheur, je repartirai plus tôt.

JOSÉPHINE.

Vous partirez avant...

GÉROME.

C'est mon affaire; ayez la complaisance de dire à mademoiselle que je suis là.

JOSÉPHINE, surprise.

J'y vais, monsieur Gérôme, j'y vais. (A part.) Voilà qui est surprenant! on dirait que monsieur Gérôme est fâché qu'on se marie; ça n'a pas le sens commun.

(Elle sort avec humeur.)

## SCÈNE VIII.

GÉROME, seul.

Elle se marie! je ne l'aurais jamais cru, après de si belles résolutions, après tant de promesses! Jamais, me disait-elle, jamais, mon bon Gérôme, je ne sacrifierai ce pauvre petit innocent... Moi je l'ai cru, et voilà que tout est changé... Ah! çà, mais si elle se marie, que va-t-elle faire de... ah! oui, je devine, c'est pour cela qu'elle veut me parler... Ah! bon Dieu les femmes !... les femmes !... j'estimais mieux celle-là... Voyons! en tous cas, moi, je le prendrai, le pauvre petit.

(Amélie entre vivement.)

## SCÈNE IX.

AMÉLIE, GÉROME, et ensuite JOSÉPHINE.

AMÉLIE.

Ah! vous voilà, mon bon Gérôme! j'étais sûre que vous ne me feriez pas attendre; je comptais sur votre amitié.

GÉROME.

Et mademoiselle avait raison; celle-là n'est pas changeante... ah! ma chère demoiselle, c'est une vieille habitude; je vous ai portée comme cela sur mes bras, de la part de madame votre mère, à ma défunte bonne femme, il y a trente-deux ans... excusez, mademoiselle.

AMÉLIE.

Non, non, Gérôme; ces souvenirs me sont toujours chers; votre femme m'a tenu lieu de mère; je perdis la mienne si jeune! et vous Gérôme!...

(Dans ce moment Joséphine reparaît, se tenant derrière, sans bruit, pour écouter. Gérôme la voit et s'en inquiète.)

GÉROME, interrompant Amélie, parce qu'il voit Joséphine.

Moi, mademoiselle, je vous dois le repos et

le bonheur de ma vieillesse. (Il lui fait signe que Joséphine est là, et continue.) Vous m'avez envoyé hier au soir ce billet, me voilà, ce matin. J'ai embrassé mon petit Félix...

(Il fait signe à Amélie qu'on les écoute : celle-ci se retourne et voit Joséphine.)

AMÉLIE, sans montrer d'humeur.

Joséphine, descendez; voyez si l'on exécute les ordres que j'ai donnés; on n'entrera pas que je n'appelle.

JOSÉPHINE, sèchement.

Il suffit, mademoiselle. (A part.) Il y a quelque chose, cela est sûr.

(Elle sort par le fond.)

## SCÈNE X.

### AMÉLIE, GÉROME.

(Ils se regardent un moment sans parler.)

GÉROME, après avoir lu dans le regard contraint d'Amélie.

Il est donc vrai, mademoiselle, on ne m'a point trompé, votre silence me le dit... Vous allez vous marier?

AMÉLIE, baissant la voix et les yeux.

Oui, Gérôme.

GÉROME.

Oui?... ah!... Il fallait que je l'entendisse de votre bouche, et il me semble encore que je ne dois pas vous croire... Vous marier, après seize années...

AMÉLIE, du ton de la prière.

Mon ami!

GÉROME, avec chaleur.

Oui, mademoiselle, je dois vous le dire, après seize années de courage, de résignation, de vertu... ah! mademoiselle, c'est trop tard; ou il ne le fallait jamais. Il y a dix ans, douze ans, je ne dis pas; quand on est jeune, le mariage paraît si beau, et puis l'amour est là, le cœur parle quelquefois plus haut que la raison; la séduction, le monde... je l'ai craint pour vous, mademoiselle, et je vous aurais plainte alors, voilà tout. Mais après avoir si long-temps résisté, après avoir bravement sacrifié votre plus belle jeunesse, renoncer tout d'un coup au fruit d'une bonne action, gâter seize années de vertu, perdre, mordienne! le champ de bataille après la victoire... Oui, mademoiselle, ça me fâche, ça me bouleverse l'esprit, parce que je vous aime, vous respecte... parce que je vous admirais... et à présent... Enfin, c'est apparemment votre volonté; au surplus, vous êtes la maîtresse; je n'ai rien à dire à ça... si ce n'est que le pauvre petit, comme à peu près tous ceux qui lui ressemblent d'un certain côté, a mangé, comme on dit, son pain blanc le premier, et que maintenant... (Il s'arrête voyant Amélie, son mouchoir sur ses yeux, l'écouter en pleurant.) Pardon, mademoiselle; je me suis permis plus que je n'ai le droit de faire.

AMÉLIE, avec douceur.

Non, Gérôme, vous avez ce droit.

GÉROME.

Ce n'est pas tout-à-fait ma faute; c'est, voyez-vous, mon amitié pour ce cher petit garçon... et pour vous aussi, mademoiselle; oui, pour vous, qui n'avez peut-être pas assez prévu, assez calculé toutes les conséquences d'un mariage dans votre position; il y aurait des choses à dire à cet égard, si... mais... Enfin est-ce décidé, mademoiselle?

AMÉLIE, avec une fermeté douce.

Oui.

GÉROME.

Alors, toutes mes raisons ne signifient plus rien; du moment que c'est votre idée... si le cœur s'en mêle aussi...Soyez heureuse, mademoiselle; mais c'est égal, je n'aurais jamais pensé que vous pussiez avoir plus d'affection... pour un homme que pour...

AMÉLIE, l'interrompant.

Jamais, Gérôme, oh! non, jamais! cette affection si profonde, si malheureuse, et qui m'est si chère, est la seule qui remplira ma vie.

GÉROME.

La seule?... vous me l'avez toujours dit, mademoiselle... et vous vous mariez!

AMÉLIE.

Je fais bien plus, (en pleurant.) je me sépare de lui.

GÉROME.

Du petit?

AMÉLIE.

De Félix.

GÉROME, peu maître de son indignation.

Vous vous en séparez, mademoiselle! vous chasserez ce pauvre enfant... après...

AMÉLIE.

Ah! le chasser! avez-vous pu dire ce mot?

GÉROME.

Dame!

AMÉLIE.

Je l'éloigne.

GÉROME, avec amertume.

C'est juste; il le faut bien pour prendre un mari.

AMÉLIE, prenant et serrant la main de Gérôme avec amitié.

Je vous pardonne, mon bon Gérôme; oui, pour prendre un mari, afin de sauver l'honneur et la vie de mon père: voilà mon crime.

GÉROME.

Ah! mon Dieu, que dites-vous là, mademoiselle?

AMÉLIE.

Vous m'avez pu soupçonner d'un sentiment indigne de moi?

GÉROME.

L'honneur et la vie de votre père! est-il possible?

AMÉLIE.

Oui, Gérôme, sans cela... Non, non, mon cœur n'a point oublié quel malheur affreux, quel crime m'a défendu d'approcher de l'autel du mariage. Quand même un sentiment (plus bas), un amour de mère n'eût pas suffi pour remplir et combler mon ame, l'honneur m'eût dicté mon devoir. Dire ma honte ou bien tromper un époux, pour ma vie, je ne l'eusse point fait.

GÉROME, avec des larmes.

A la bonne heure, mademoiselle, et cependant vous n'êtes pas coupable.

AMÉLIE.

Et qu'importe? on m'a déshonorée. (Gérôme lui fait signe de se taire.) Vous savez, Gérôme, quelle était ma résolution; jamais de mariage; mais un devoir plus sacré, ma conscience me le dit, est venu me relever de ce serment, et m'oblige à le rompre. Gérôme, je vais vous prendre pour juge. Je puis encore refuser ma main. Je m'engage à rejeter ce mariage, si vous me dites que je le puis sans me perdre dans votre esprit.

GÉROME.

Moi, juger cela?

AMÉLIE.

Oui; vous êtes un honnête homme. Écoutez-moi : à l'époque fatale... en 1814...

(Elle s'arrête et couvre ses yeux.)

GÉROME, avec tristesse.

Pourquoi nommer cette année?

AMÉLIE.

Il le faut bien; pendant que j'étais cachée dans votre chaumière, à quinze ans! et que vous seul et Dieu...

GÉROME, très bas, et lui prenant la main.

Chut...

AMÉLIE, après s'être remise.

Après l'entrée des alliés dans la capitale, mon père était resté à Paris.

GÉROME.

Oui.

AMÉLIE.

Nous avions un ami, intime; vous avez dû l'entendre nommer, le baron de Saint-Val?

GÉROME.

Sans doute.

AMÉLIE.

Il avait été conventionnel, et il avait voté...

GÉROME.

Diable!

AMÉLIE.

On redoutait des représailles, des vengeances. Le baron, effrayé, se crut perdu, proscrit, et ne vit de salut pour lui que dans la fuite : rien ne put le retenir. Déjà, par prévoyance, il avait réalisé toute sa fortune : cinq cent mille francs en portefeuille. Frappé de terreur, craignant d'être arrêté, il n'osait garder cette somme sur lui. Il vint trouver mon père, lui confia son portefeuille, et lui dit : Gardez-moi cela; je pars; si j'atteins la frontière sans malheur, je vous écrirai, vous me ferez passer ces fonds. Si l'on m'arrête, gardez-les-moi. Si je péris, vous les remettrez à mon fils... Mon père accepta le dépôt; il n'en donna pas même de reçu, et le baron partit. Trois mois s'écoulèrent... point de lettres, point de nouvelles...

GÉROME.

Du baron?

AMÉLIE.

Enfin, au bout de quinze mois, après les cent jours, j'étais revenue chez mon père; un journal étranger nous apprit, par hasard, que le baron de Saint-Val était mort subitement en arrivant à Londres, trois jours après sa fuite de Paris.

GÉROME.

Il était mort!... et son fils?

AMÉLIE.

Son fils, qui avait suivi Napoléon à l'île d'Elbe, avait aussi disparu... Aussitôt, mon père pensa qu'il ne devait plus garder le dépôt de son ami, et en attendant qu'il pût découvrir ce qu'était devenu Léon de Saint-Val, il voulut remettre le portefeuille entre les mains d'un notaire.

GÉROME.

C'était bien.

AMÉLIE.

Ce portefeuille avait été serré dans un secrétaire à double fond; mon père seul en avait la clé : c'était un secret pour tout le monde... Il ouvre, lève le double fond... je le suivais; je le vois encore avancer la main pour le prendre... s'arrêter, reculer, pâlir, et tomber sans connaissance.

GÉROME.

Comment?

AMÉLIE.

Le portefeuille avait disparu.

GÉROME.

Les cinq cent mille francs?...

AMÉLIE.

Étaient volés.

GÉROME.

Avez-vous découvert...

AMÉLIE.

On n'a jamais rien su.

GÉROME.

Un dépôt!

AMÉLIE.

Oui, Gérôme; et un dépôt fait sur l'honneur! Vous connaissez mon père, sa probité. Toute notre fortune égalait à peine la valeur du dépôt. Dès ce moment il ne se regarda plus que comme le gérant de son propre bien, il attendit l'heure de sa ruine. Et moi, Gérôme, je profitai de ce secret et de ce malheur pour refuser tous les partis, d'accord avec mon père, qui ne savait pas...

GÉROME.

Cependant vous êtes toujours riches... Ah! mon Dieu! je devine, est-ce que l'héritier...

AMÉLIE.

Oui, Gérôme; après quatorze années, lorsque nous commencions à oublier notre danger, un jour, il y a un mois à peine, un militaire, un colonel se présenta chez mon père : c'était monsieur Léon de Saint-Val, le fils du baron.

GÉROME.

Sëigneur Dieu! il venait réclamer!

AMÉLIE.

Non, il ne savait rien.

GÉROME.

Ah!

AMÉLIE.

Son père n'avait pas eu le temps de l'instruire.

GÉROME.

C'est vrai! alors?

AMÉLIE.

Mais mon père le savait, lui.

GÉROME.

C'est juste, et c'est un honnête homme.

AMÉLIE.

Il lui a dit sans hésiter : monsieur, j'ai reçu en dépôt, de monsieur votre père, cinq cent mille francs que je dois vous rendre. Le dépôt est perdu; mais demain mon notaire vous remettra l'état de toute ma fortune; elle se monte à cette somme, elle vous appartient.

GÉROME.

Il a dit ça, mademoiselle? qu'a répondu le colonel?

AMÉLIE.

J'étais présente; j'ai vu les yeux de M. de Saint - Val se remplir de larmes; il les a levés long-temps sur moi, et s'est tu.

GÉROME.

Il n'a rien dit! ce n'est pas bien.

AMÉLIE.

Le lendemain, il fit demander si ma main était libre.

GÉROME.

C'est bien.

AMÉLIE.

Ah! Gérôme, le ciel le sait; je ne voulais pas tromper un homme aussi généreux : je refusai; mais alors, ce fut mon père qui vint se jeter à mes genoux, et je vis couler des larmes, j'entendis des prières que je ne connaissais pas encore! Voyez-vous ce vieillard si courageux, si probe, si fier, à mes pieds, pâle, près de mourir. Ma fille, me dit - il, ne pas rendre un dépôt, c'est perdre l'honneur, et la misère est trop pénible à mon âge! sauve ma vie et ma gloire, en acceptant un noble époux; tu n'as aucune raison de refuser. Si tu rejettes sa main, tu prononces mon déshonneur ou ma ruine. Alors, malgré lui-même, je ferai mon devoir, et dans une heure j'aurai cessé de vivre, pour ne pas voir ta propre misère L'entendez-vous! moi, je ne pouvais lui dire : Votre fille est indigne de racheter votre honneur : ah! c'est alors qu'il serait mort! Gérôme, j'ai donné ma main, ai-je mal fait? suis-je coupable?

GÉROME.

Vous! oh! non! non, maintenant! c'était votre devoir.

AMÉLIE.

Cependant, Gérôme, je sacrifie mon Félix.

GÉROME.

Au contraire, mademoiselle; n'était - il pas aussi ruiné sans ce mariage? Eh bien! vous serez toujours riche, et vous ne l'abandonnerez pas.

AMÉLIE.

Oh ciel! jamais; mais il ne sera plus auprès de moi.

GÉROME.

Pourquoi donc?

AMÉLIE, avec une sorte de honte.

Gérôme! si je l'aimais moins, si je pouvais cacher mon amour, peut-être; mais comment oser devant un époux!

GÉROME.

Je comprends.

AMÉLIE.

Il faut donc... (Lui prenant les mains avec l'accent le plus touchant.) Mon ami, mon digne et unique ami, vous seul, après Dieu, savez mon secret! soyez le père de mon Félix, comme vous avez été le mien!...

GÉROME.

Toujours, mademoiselle.

AMÉLIE.

Gérôme, je vous le confie, je vous le donne, c'est mon amour et ma vie!

GÉROME.

Je le prends, mademoiselle, et je vous en répondrai sur le reste de mes vieux jours.

AMÉLIE.

Vous l'emmènerez; vous le conduirez à Paris; là, je pourvoirai à tout; d'ici, Gérôme, je veillerai à son éducation, nous n'épargnerons rien; il deviendra, j'en suis sûre, un homme distingué; oh! oui, mon Félix est appelé à s'élever parmi les hommes! il choisira sa carrière, son cœur le dirigera bien; et vous, Gérôme, vous serez son guide, son ami, son père.

GÉROME.

Oui, mademoiselle; et vous?

AMÉLIE.

Moi, j'irai le voir quelquefois.

GÉROME.

Souvent; sans rien dire, et il ne saura jamais...

AMÉLIE, l'arrêtant.

Il le saura, Gérôme.

GÉROME.

Il... comment? vous lui direz... ah! je comprends; plus tard, quand son âge, sa prudence...

AMÉLIE.

Non, mon ami ; dès aujourd'hui

GÉROME.

Aujourd'hui ! quoi mademoiselle, vous lui direz que vous êtes... mais il ne voudra plus partir, il ne voudra plus vous quitter.

AMÉLIE.

Au contraire, il partira moins malheureux, avec plus de courage.

GÉROME.

Vous croyez ça mademoiselle?

AMÉLIE.

Non, Gérôme, je le sens. Eh! dites-moi, mon ami, quelle raison pourrais - je avoir de chasser cet innocent enfant, après l'avoir élevé, comme ils disent, par charité; après l'avoir tant aimé, si long-temps comblé de mes caresses! il ne me comprendrait plus! Gérôme, il m'adore, et il croirait qu'un caprice... ah! mon cœur s'en révolte ! le sien en serait brisé, peut-être flétri pour toujours, car il ne croirait plus à l'amitié.

GÉROME.

C'est vrai, mais, mademoiselle, il est si jeune encore ; s'il allait dire...

AMÉLIE.

Non : je lui donnerai à garder l'honneur et la vie de sa mère ; je serai tranquille, mon ami, il ne me trahira pas.

GÉROME, très ému.

Et... quand faudra-t-il... que je l'emmène?

AMÉLIE, après un combat intérieur.

Aujourd'hui.

GÉROME.

Sitôt?

AMÉLIE.

Avant l'arrivée... Aidez mon courage.

GÉROME.

Quand vous voudrez, mademoiselle : mon petit bagage sera bientôt prêt... Congédier Annette et fermer ma porte...je ne vous demande que deux heures.

AMÉLIE.

Soyez seulement de retour avant le soir.

GÉROME.

Comptez sur moi. (Pendant qu'Amélie sonne, à part.) Quel dommage ! une si bonne mère!

(Un domestique paraît.)

AMÉLIE.

Appelez Félix ; qu'il vienne tout' de suite. (Le domestique se retire.) Mon Dieu ! voilà l'instant le plus cruel et le plus doux de ma vie... Je vais donc l'appeler mon fils!

GÉROME.

Je l'entends.

AMÉLIE, très émue.

C'est lui!... mon ami... (Lui montrant le cabinet qui est à gauche.) Attendez là.

GÉROME, bas.

Oui, mademoiselle.

(Il passe dans le cabinet.)

## SCÈNE XI.

### AMÉLIE, FÉLIX.

(Félix en entrant a laissé la porte ouverte, et accourt avec la vivacité de son âge.

FÉLIX.

Me voilà, ma bonne amie.

(Amélie lui fait signe de se taire, jette un coup d'œil autour d'elle et va fermer la porte. Ensuite elle revient lentement, le regarde, et lui prend la main en paraissant réfléchir.)

FÉLIX, inquiet

Mon Dieu! ma bonne amie, vous me regardez d'un air sérieux, que je ne comprends pas: allez-vous me gronder? (Amélie, sans lui répondre, lui donne un baiser sur le front. Avec confiance.) Oh! non, vous m'embrassez ; mais...

AMÉLIE, avec une tendre autorité.

Taisez-vous. (Elle porte son mouchoir à ses yeux comme pour se raffermir, se préparer; puis, se tournant de nouveau vers Félix, elle lui prend la main.) Félix, m'aimez-vous bien?

FÉLIX.

Moi, ma bonne amie, si je vous aime bien? oh! de tout mon cœur... non, non, ce n'est pas cela; je vous aime encore davantage.

AMÉLIE.

Davantage?... comprenez-moi bien, Félix, et consultez votre cœur, je ne vous parle pas d'une amitié frivole, ordinaire. M'aimeriez-vous assez pour me faire tous les sacrifices que l'on peut comprendre à votre âge? renonceriez-vous pour moi à tout ce que vous préférez au monde, à votre bonheur, à vos espérances, à votre existence même?

FÉLIX, vite et résolument.

Certainement.

AMÉLIE.

Félix, vous répondez bien vite et sans réflexion.

FÉLIX.

Au contraire, c'est que j'y ai réfléchi.

AMÉLIE.

Comment!

FÉLIX

Oui; vous savez bien, ma bonne amie, le jour où vous vous êtes évanouie, où vous avez été si long-temps sans connaissance?

AMÉLIE.

Eh bien?

FÉLIX.

Eh bien! si vous étiez morte, comme le disait mademoiselle Joséphine, j'étais bien décidé, moi; j'avais pris mon parti; je serais allé me jeter dans l'étang.

AMÉLIE, le saisissant.

Grand Dieu! il a eu cette pensée! Était-ce dans la crainte de rester sans protecteur, abandonné ?

FÉLIX.

Oh! non; y pensais-je? c'était parceque je ne vous aurais plus vue.

AMÉLIE, à elle-même.

Comment achever!

FÉLIX.

Mais pourquoi me demandez-vous tout cela, ma bonne amie?

AMÉLIE.

Félix, si pour avoir pris soin de votre enfance, vous avoir élevé, vous aimer... tendrement, vous donneriez pour moi... tout, jusqu'à vos jours; mon ami, ces mêmes sacrifices je dois les faire aussi sans hésiter, pour mon père, qui m'a donné la vie, qui m'a élevée, et qui me chérit... comme je vous aime... n'est-ce pas?

FÉLIX.

Il n'y a pas de doute.

AMÉLIE.

Eh bien! Félix, aujourd'hui même il faut que je renonce à ce que j'aime le plus au monde; il faut que j'immole mon bonheur à mon devoir envers mon père.

FÉLIX.

Votre bonheur?

AMÉLIE.

Écoutez; vous êtes bien jeune, mais votre cœur me comprendra.

FÉLIX.

Oh! oui, ma bonne amie.

AMÉLIE.

Mon Félix, il vient un âge où, pour certaines personnes, la perte absolue de la fortune est le plus grand des malheurs, où la misère conduit à la mort.

FÉLIX.

Comme ce lord du parlement d'Angleterre, qui s'est tué d'un coup de pistolet parce qu'il avait tout perdu?

AMÉLIE.

Oui, mon ami, parce qu'il avait tout perdu. Mon père, entendez bien, Félix, mon père aussi a tout perdu.

FÉLIX.

Ciel!... oh! ferait-il comme le lord?

AMÉLIE.

Oui, Félix; mais je puis tout lui rendre : la fortune, l'honneur et la vie.

FÉLIX, avec joie.

Oh! tant mieux!

AMÉLIE.

En me mariant.

FÉLIX, tout interdit.

Vous marier!

AMÉLIE.

Je ne puis le sauver qu'à ce prix. C'est peut-être pour moi un plus grand sacrifice que celui de la vie, car... mais il y va des jours de mon père; puis-je refuser?

FÉLIX.

Oh non!...

(Il pleure aussitôt après.)

AMÉLIE.

Je le savais : pourquoi pleurez-vous déja?

FÉLIX.

Voue aimerez encore quelqu'un.

AMÉLIE.

Non, Félix, non; c'est sans amour, sans préférence : personne ne vous ôtera de mon cœur... et cependant... pauvre enfant! vous l'avez pressenti : ce mariage doit nous séparer.

FÉLIX, consterné.

Nous séparer!

AMÉLIE, en pleurs.

C'est pour cela qu'il me faut tant de courage.

FÉLIX.

Nous séparer!... oh! non, oh! non, jamais, ma bonne amie, ne me renvoyez pas. Est-ce que ce mari vous ordonne de me chasser? est-ce que déja il vous défend d'aimer votre Félix? (D'un air révolté.) Eh bien! que ce soit lui qui le dise, qu'il vienne m'arracher de vos bras; qu'il me chasse, et l'étang...

AMÉLIE, lui saisissant la main.

Ah! malheureux! (Fondant en larmes.) Encore cette idée!

(Elle tombe assise sur le sopha et comme découragée.)

FÉLIX, s'approchant d'elle.

Pardon, ma bonne amie... (résolument.) je ne veux pas vous quitter.

AMÉLIE, demeure assise jusqu'à la fin de l'acte.

Félix, si c'était pour moi? à ma prière? pour m'empêcher de mourir?... Mon mariage est inévitable; je vais avoir un époux, un juge, un maître à qui je devrai compte de mes actions et de mes sentiments; que lui dirai-je à votre égard?... Orphelin, étranger pour lui, vous souffrira-t-il toujours auprès de moi? permettra-t-il une préférence que je ne pourrai cacher? comment expliquera-t-il une tendresse... qui n'est permise qu'au cœur d'une mère?

(Elle tient la main de Félix et le regarde. — Félix, qui a écouté attentivement tressaille.)

FÉLIX.

D'une mère?

(Ils se regardent un moment.)

AMÉLIE.

Oui, Félix, (de plus en plus émue.) cette tendresse, qu'ils ne comprennent pas, elle étonne déja des yeux plus indifférents que ne le seront ceux d'un époux. Pour te garder innocemment auprès de moi, pour oser devant lui te presser sur mon sein, te donner mes baisers, il faudrait que je pusse dire : j'ai ce droit : c'est mon fils.

(Elle s'arrête et le regarde, n'osant aller plus loin.)

FÉLIX.

Vous!... Dieu!... oh! non, non, je n'ose pas... (Voyant pleurer Amélie.) Pourtant, si... mon Dieu!... (Se jetant aux genoux d'Amélie et lui tendant les mains.) Oh! ma bonne amie! dites...

AMÉLIE, avançant vite ses deux mains pour le faire taire. Très bas.

Chut!...

(Elle jette un regard autour d'elle, puis, entourant la tête de Félix de ses deux bras, elle l'attire sur son sein et l'embrasse.)

FÉLIX, dans ses bras.

Maman?...

AMÉLIE, bas, entre la joie et les pleurs.

Oui... tais-toi! oui, ta mère! mon fils! mais, silence! silence! je ne puis nommer ton père.

FÉLIX, toujours entre les bras d'Amélie, bas.

Oh! maman! maman! maman! (En l'embrassant.) Que je suis heureux, maman, que je suis fier d'être à toi!

AMÉLIE.

Hélas! mes baisers, mes larmes te l'ont dit si souvent!

FÉLIX.

Et moi aussi, maman.

AMÉLIE, relevant Félix et le faisant asseoir à côté et tout près d'elle sur le sopha, où elle continue de l'embrasser.

Maintenant, mon fils, mon cher fils... que ce nom me plaît! tu es le maître de mon sort; l'honneur de ta mère est sous ta garde, tu disposes de ma vie et de ma mort, car si tu disais...

FÉLIX.

Oh! non, jamais! jamais! maman... Ciel! l'honneur de ma mère! ce secret mourra dans mon cœur... je le sais; c'est assez pour être heureux. A présent je comprends tout; oui, maman, oui, il faut que je m'éloigne de toi; ton mari ne doit pas me voir. Ne pleure pas; je dois partir, mais pas pour toujours. Oh! non, non, toujours, c'est impossible! Dis que je te reverrai, et je partirai quand tu voudras. Je ne t'embrasserai devant personne, mais moi, moi, je sais que tu es maman... j'ai une mère! ah! je suis bien heureux!

AMÉLIE, en l'embrassant.

Tu me fais mourir.

(Pendant qu'Amélie tient Félix embrassé, Gérôme ouvre avec discrétion la porte du cabinet.)

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, GÉROME.

(Au bruit que la porte fait en s'ouvrant, Félix se dégage précipitamment des bras de sa mère, et s'éloigne d'elle. Gérôme se trouve derrière le sopha.)

GÉROME, bas à lui-même.

Il le sait.

FÉLIX, bas à lui-même, en essuyant ses larmes.

Ce n'est plus maman.

GÉROME, à Amélie qui est demeurée en pleurs sur le sopha.

Eh bien! mademoiselle?

AMÉLIE.

Je le connaissais, Gérôme, mais je n'ai plus de courage.

(Félix les regarde étonné.)

GÉROME, à Félix.

Je suis dans le secret.

FÉLIX.

Toi aussi! Ah! j'embrasserai encore maman!

(Il s'élance de nouveau aux genoux d'Amélie qui le reçoit dans ses bras; Gérôme attendri les regarde. — Le rideau baisse. — Le décor change.)

## SCÈNE XIII.

(Le théâtre représente un riche salon de compagnie, donnant au fond sur des jardins qu'on aperçoit à travers les portes vitrées. A droite, deux autres portes; à gauche, parallèlement, une porte et une fenêtre. Meubles de salon. Une belle corbeille de mariage est sur un guéridon. — Cinq heures de l'après midi.)

M. DE CLAIRVILLE, AMÉLIE, JOSÉPHINE, DEUX FEMMES DE CHAMBRE.

(Au lever du rideau, Joséphine et les deux femmes de chambre sont autour du guéridon, regardant les objets que renferme la corbeille. — M. de Clairville et Amélie sont en scène.)

DE CLAIRVILLE*.

Laisse-moi te remercier et t'embrasser encore, ma chère Amélie, ma fille bien aimée! Au déclin de ma vie, quand la faiblesse et le poids de l'âge ne me permettraient plus ni de porter le malheur, ni de le réparer, je retrouve et je conserve par toi mon honneur sans perdre ma fortune, et la vie peut m'être chère encore.

AMÉLIE.

Je ne mérite pas de tels remercîments, mon père; ma soumission était un devoir.

JOSÉPHINE, à part.

C'est magnifique! (Haut.) Voilà les diamans.

DE CLAIRVILLE.

Je sais quelle fut toujours ta répugnance pour le mariage; mais le sacrifice de ta liberté ne restera pas sans récompense.

AMÉLIE.

Votre bonheur, mon père...

DE CLAIRVILLE.

Dis plus, dis aussi ma vie. Oui, chacun de mes jours désormais t'appartiendra, et ce prix, je le sais, suffirait à ton cœur. Mais le ciel t'en devait encore un autre, et, juste envers tes vertus, il te le donne, ma fille, dans le plus noble et le plus estimable des époux; avec lui, ton bonheur est plus sûr encore; et ce n'est pas la moindre joie de mon cœur de voir que le destin a fait pour toi mieux peut-être que n'eût obtenu le choix le plus sage et le plus réfléchi.

JOSÉPHINE, qui s'est approchée avec un écrin à la main.

Il faut l'avouer, mademoiselle, monsieur le comte a raison. Voyez les beaux diamans! cela serait digne d'une princesse. Oh! monsieur le baron de Saint-Val sera décidément un mari parfait.

* M. de Clairville porte l'habit de conseiller-d'état et l'épée.

AMÉLIE.

Sa conduite envers mon père surpasse le plus bel éloge.

DE CLAIRVILLE.

Ce mot, dans ta bouche, ma fille, est un gage de bonheur.

JOSÉPHINE.

Et mademoiselle n'a pas vu deux superbes cachemires.

AMÉLIE.

Je les verrai, Joséphine.

JOSÉPHINE.

Ajoutez à cela, ce qui n'est pas à oublier, que monsieur le baron est un fort bel homme, un peu sérieux, même un peu singulier. Oh! par exemple, ce n'est pas du tout un galant, un diseur de belles choses, un héros de salon, et je vous en félicite, mademoiselle; oui, ce n'est pas un tort que cela, au contraire, il y a presque toujours un génie et un cœur sous un esprit original.

DE CLAIRVILLE.

Joséphine juge bien.

JOSÉPHINE.

Et Christophe, son hussard; vous n'avez pas encore vu celui-là, mademoiselle? c'est un modèle. (Le contrefaisant.) Il parle la vranzais gome ein Zuize... Eh bien! j'aime aussi cela, ça n'est pas ordinaire.

(Amélie, avec bonté, fait signe de la main à Joséphine de se taire.)

DE CLAIRVILLE, à Amélie.

C'est un vieux soldat qui n'a jamais quitté son colonel : cela fait encore l'éloge du baron, et, quoi qu'en dise Joséphine, il ne néglige pas les soins d'un homme qui desire te plaire, car je le crois à sa toilette.

JOSÉPHINE, avec importance.

Nous sommes prêtes à le recevoir.

DE CLAIRVILLE, répondant à Amélie.

Je t'en remercie. Mais, à propos, ma fille, il y a quelque temps que je ne suis venu au château, et en arrivant je n'ai pas vu, comme de coutume, ce jeune orphelin, le petit Félix, qui accourait au devant de moi... Ne l'as-tu plus auprès de toi?

(Josephine, qui allait retourner sur ses pas, s'arrête et écoute attentivement.)

AMÉLIE, avec une froideur contrainte.

Je l'ai gardé au château jusqu'à ce jour; mais, au moment de contracter des nœuds qui vont me placer sous la dépendance d'un époux et lui soumettre toutes mes affections, j'ai pensé qu'il était convenable d'éloigner cet enfant.

JOSÉPHINE, à part.

Il est parti!

DE CLAIRVILLE.

Je ne présume point, Amélie, que le baron eût blâmé l'intérêt que tu prends à cet orphelin; cependant je ne puis qu'approuver le sentiment délicat qui t'a conseillée; ton cœur est appelé à d'autres affections plus près de la nature. D'ailleurs, Félix est déjà d'âge à se placer dans le monde, et il vaut mieux pour lui qu'il ne compte pas toujours sur un appui étranger. Cependant, ma fille, tu pourras continuer à lui faire quelque bien.

JOSÉPHINE, avec curiosité.

Mademoiselle peut le recommander.

DE CLAIRVILLE.

Ton mari même peut le protéger.

AMÉLIE, un peu vivement.

C'est inutile; je l'ai placé.

JOSÉPHINE.

Déjà! mademoiselle a bien fait.

AMÉLIE.

Il suffit.

JOSÉPHINE, à part.

C'est singulier.

UN DOMESTIQUE, qui est entré, annonçant.

Monsieur le baron de Saint-Val.

AMÉLIE, un peu troublée.

Lui!

DE CLAIRVILLE.

Tu rougis?... cette émotion est sans doute d'un bon augure.

AMÉLIE.

Mon père!...

(M. de Saint-Val entre.)

## SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, SAINT-VAL.

(Il s'avance avec un peu de gravité, et salue profondément Amélie qui lui rend une semblable révérence.)

SAINT-VAL.

Je viens solliciter, mademoiselle, la permission de vous importuner peut-être de ma visite. A peine ai-je pu, à notre arrivée, vous saluer, vous apercevoir, et vous présenter cérémonieusement mon respect. Dans le but qui m'amène, c'est trop peu; et vous devez comprendre que, si près d'engager sa vie, il est permis de souhaiter un plus long entretien.

JOSÉPHINE, à part.

C'est assez juste.

DE CLAIRVILLE, à part.

Je le comprends.

AMÉLIE.

Mon père et moi, nous vous attendions, monsieur le baron.

JOSÉPHINE, à part.

Bien!

DE CLAIRVILLE, à Saint-Val.

Mon ami, on se permet à la campagne d'en agir sans façons; c'est, je crois, votre desir. Quelques soins me réclament; je vous laisse avec ma fille.

SAINT-VAL.

Comte, je vous remercie.

JOSÉPHINE, à part.

On comprend ce que parler veut dire. (Haut.) Mademoiselle, je vais emporter cela.

DE CLAIRVILLE, bas à sa fille, en souriant.

Tu n'éviteras pas la déclaration. (Haut.) Au revoir, baron.

(Saint-Val salue sans parler. Joséphine et les femmes de chambre sortent par la seconde porte du côté droit, le comte par le jardin.)

## SCÈNE XV.

### AMÉLIE, SAINT-VAL.

SAINT-VAL, après un silence et avoir vu fermer les portes.

On nous laisse, mademoiselle... c'était mon desir... j'étais impatient de me trouver seul avec vous.

AMÉLIE, un peu troublée.

Seul ?

SAINT-VAL.

Rien d'indiscret ni d'offensant ne me dicte ces paroles ; gardez-vous de mal juger mes sentiments et mon cœur. J'ai besoin, au contraire, de vous donner des preuves de mon respect, de ma profonde estime ; et dans la position délicate et peu commune où nous nous trouvons, la meilleure et la plus sûre, selon moi, est une extrême franchise... Est-ce aussi votre avis ?

AMÉLIE, troublée.

Sans doute.

SAINT-VAL.

Tant mieux ; car ce n'est pas seulement un tort, en mariage, c'est une folie de se tromper.

AMÉLIE, à part.

Ciel !

SAINT-VAL.

Votre trouble, chaque fois que je vous ai vue... surtout dans ce moment... et, si je ne me trompe, des traces de larmes que j'ai surprises à mon arrivée... je ne suis indiscret que par délicatesse... me confirment dans l'opinion que cet entretien est indispensable ; que notre bonheur ou nos regrets à tous deux en dépendent ; et j'espère que vous m'approuverez quand vous aurez daigné m'entendre.

AMÉLIE, cachant à peine son trouble.

Je n'en doute pas, monsieur.

SAINT-VAL.

Vous êtes émue, mademoiselle... hélas ! puissé-je n'en pas deviner la cause !

AMÉLIE, avec une crainte plus vive.

Monsieur !...

SAINT-VAL, avançant un fauteuil.

De grace, asseyez-vous. (Il prend la main d'Amélie pour la faire asseoir.) Votre main tremble... je ne suis pas non plus sans quelque effroi. (Amélie s'assied. Saint-Val avance un second fauteuil et s'assied près d'elle.) Veuillez m'écouter avec confiance, et me répondre... avec sincérité.

AMÉLIE, très inquiète.

Mais, monsieur... de quel droit...

SAINT-VAL.

Vous interroger, n'est-ce pas ? la réponse est facile. Du droit qu'un honnête homme a toujours de sacrifier ses desirs, ses espérances, son bonheur, à une femme qui mérite autant que vous son respect et son estime... avant de parler de son amour.

AMÉLIE, après l'avoir regardé avec inquiétude.

Je ne vous comprends pas.

SAINT-VAL.

Cela se peut, je vais m'expliquer ; et, s'il le faut, n'hésitez pas à détruire sans scrupule le seul plan de bonheur que je me sois tracé depuis seize ans. (Amélie tressaille.) Ne me trompez pas.

AMÉLIE, avec crainte.

Seize ans ?

SAINT-VAL.

Ne vous arrêtez point à ce mot ; ce terme de seize ans se rapporte à un souvenir... étranger à ce qui vous regarde.

AMÉLIE, avec défiance et avec un sourire forcé.

Ah !...

SAINT-VAL.

Venons au fait. Un affaire... d'argent, c'est le mot, nous a fortuitement rapprochés. Nous nous sommes vus trois fois : celle-ci est la quatrième ; et chaque fois tout au plus quelques minutes. Nos entretiens se sont bornés à quelques phrases polies, banales... comment vous portez-vous ? la pluie ou le beau temps... et mes regards n'en ont pu dire beaucoup plus, car les vôtres étaient toujours baissés. Ce n'est pas là faire connaissance, se comprendre, lire son sort dans une autre ame ; et se marier sans autre garantie, unir sans retour deux cœurs, deux existences, sur un si fugitif aperçu, c'est bien hardi !... pardon...

AMÉLIE.

Cela est vrai.

SAINT-VAL.

Je serai franc. Dès la première fois, dès le premier instant où je vous vis, c'était chez monsieur votre père, dans son cabinet... je ne vous exprimerai jamais bien l'émotion que je ressentis... vous êtes belle ; bien d'autres femmes le sont... mais ce n'était pas cela ; j'éprouvai... un plaisir, une peine, un trouble, qui venaient d'un autre charme... c'était comme un bonheur qui ressemblait à la réalité d'un souhait ou d'un rêve accompli ; enfin, vous me parûtes celle... (Revenant à lui, et changeant de ton.) Pardon, mademoiselle, ce n'est pas encore de cela qu'il s'agit ; je vous en reparlerai peut-être plus tard, si mon étoile le permet... Quant à moi, j'ignore encore de quelle espèce est l'impression que j'ai produite sur votre cœur, et, dans tous les cas, mon amour-propre n'a pas à s'en flatter beaucoup, car vous parûtes toujours impatiente d'éviter mes regards et d'abréger nos entrevues.

AMÉLIE, avec un peu d'empressement.

Ce n'était pas mon intention... mais j'avais

à peine l'honneur de vous connaître, et mon embarras...

SAINT-VAL.

J'y ai songé, je me le suis dit. Mais je n'ai point reçu depuis un accueil plus encourageant... excepté aujourd'hui, à notre arrivée; il faut être juste; au moins vous m'avez salué sans détourner la tête. (Amélie sourit un peu comme malgré elle.) C'est peut-être un commencement; je ne demande pas mieux que de l'espérer. Mais tout cela, mademoiselle, ce n'est pas de l'amour, pas même de l'amitié; et cependant nous allons nous marier.

AMÉLIE, avec douceur.

Je ne sais, monsieur, comment répondre à de pareils reproches.

SAINT-VAL.

Des reproches!

AMÉLIE, avec grace.

Je ne m'en plaindrais pas.

SAINT-VAL.

Ils seraient injustes! quand vous ne m'aimeriez pas, êtes-vous forcée de m'adorer?... Mais, moi, moi, mademoiselle, j'en mériterais d'amers, d'éternels, de ma conscience et de vos larmes, si j'abusais d'un malheur... et peut-être de votre soumission, pour vous imposer la plus cruelle des chaînes, celle qui vous lierait pour jamais à un homme que votre cœur repousserait.

AMÉLIE, avec vivacité.

Vous ne le pouvez croire.

SAINT-VAL.

Mais... si je l'avais deviné?

AMÉLIE, en avançant un peu vite la main.

Vous vous seriez trompé.

SAINT-VAL, prenant sa main.

Ciel! Amélie... ce regard? me permettrez-vous de l'interpréter?

AMÉLIE, se levant avec un peu d'embarras.

Sans doute.

SAINT-VAL.

L'ai-je entendu! mademoiselle, vous venez de combler mon cœur.

AMÉLIE, très attendrie.

Vous accablez le mien, monsieur... plus on vous connaît, plus on vous entend... Ah! vous méritez mieux!

SAINT-VAL.

Si vous pouvez seulement me souffrir... Je ne suis pas exigeant, je n'ai pas le droit de l'être. (Amélie fait un mouvement comme pour le démentir.) Et non! que diable! non! je ne suis pas généreux... puisque je vous aime... et puis, vous ne savez pas... (Avec un air de confidence.) Il m'a semblé, d'abord, que nous étions faits l'un pour l'autre.

AMÉLIE.

Comment?

SAINT-VAL.

Oui, car nous avons eu la même pensée; nous avions fait le même vœu... vous ne vouliez pas vous marier... ni moi non plus; je me l'étais promis.

AMÉLIE.

Vous?...

SAINT-VAL.

Non par mépris pour votre sexe, loin de là... Si vous êtes la première femme qui m'ait inspiré de l'amour, vous n'êtes pas la seule à qui j'aie dû mon admiration.

AMÉLIE.

Cela est flatteur dans votre bouche... (Avec inquiétude.) Mais pourquoi donc?...

SAINT-VAL.

Oh!... en punition... d'un tort de jeunesse... (Amélie confuse se détourne un peu.) Votre motif à vous était noble et délicat... la probité de votre père... et vous rougissez! ne parlons point de cela. Amélie, je vous aime; j'attends de vous le bonheur que je n'espérais plus. J'ai passé l'âge où l'on se joue de l'amour, où l'on trompe les femmes; mes paroles sont réfléchies, sérieuses, on peut y croire... Amélie! puis-je vous rendre heureuse? Vous pleurez... n'acceptez pas ma main, si vous me haïssez. Je contraindrai votre père à garder...

AMÉLIE, avec vivacité.

Il en mourrait!

SAINT-VAL.

Est-ce là votre seule réponse?

AMÉLIE.

Je vous admire!

SAINT-VAL.

M'aimerez-vous... seulement d'amitié?

AMÉLIE.

Autant que mon père! autant que mon cœur puisse aimer...

SAINT-VAL, à ses genoux et baisant ses mains.

Ah! ciel!... Amélie...

(Après un court instant d'oubli, Amélie retire sa main que Saint-Val baise avec transport, et fuit précipitamment. Elle sort par la seconde porte du côté droit. Saint-Val, demeuré à genoux, la suit des yeux.)

## SCÈNE XVI.

SAINT-VAL, seul.

(Il ne se relève qu'un instant après qu'elle a disparu.)

Elle fuit! c'est encore un aveu. Charmante, charmante!... Ai-je bien compris ce cœur délicat? Oui, oui, Amélie m'aimera et je connaîtrai le bonheur! Je lui demandais un aveu. J'avais tort! le sort de son père est dans mes mains; par fierté elle ne m'en devait pas; c'était à moi de prier, et cependant... Ah! qu'il y avait de charmes dans son regard, dans le son de sa voix, dans ses larmes, quand elle a fui...

(Pendant les derniers mots, la porte du fond s'est ouverte tout doucement, et Christophe se montre.)

## SCÈNE XVII.

### SAINT-VAL, CHRISTOPHE.

CHRISTOPHE.

Ma colonel!

SAINT-VAL, surpris.

Hein?

CHRISTOPHE.

Ce l'y être moi, ma colonel.

SAINT-VAL.

Ah! c'est toi, Christophe? tu peux entrer.

CHRISTOPHE.

Je savre pien.

SAINT-VAL.

Comment?

CHRISTOPHE.

Je l'avre été beaugoup dans l'inguiétude parc'que ma colonel il étai en affaire avec la témoicelle tout seule, et che tenir moi terrière la borte.

SAINT-VAL, souriant.

Je te remercie; pourquoi?

CHRISTOPHE.

Terteiffle! parc' que ma colonel il avre dit à moi : Christophe, che l'avre mouvaise espérance dans l'hyménée, je attaqué tout d'suite, et si je l'être pas contente de la témoicelle Hamelie, à chival et bartir.

SAINT-VAL.

Eh bien?

CHRISTOPHE.

Eh pien, la bataille il avre eu lieu, et ché viendre temander s'il faloir seller la chival.

SAINT-VAL.

C'est juste.

(Christophe, par son mouvement demande s'il faut aller seller les chevaux. Saint-Val, par un signe de tête et en souriant, lui répond que non.)

CHRISTOPHE, prenant une figure joyeuse.

Nein? (Avec un gros rire.) ah! ah! oh! terteiffle! ma colonel il y être fingueur!

SAINT-VAL.

Je l'espère, mon bon Christophe, je le crois, je me marie.

CHRISTOPHE, avec le même rire.

Ah! ah! ah! ma colonel zé marie! j'avre la gueur toute choyeuse que ma colonel il y avre rénonzé à la feufache.

SAINT-VAL.

Oui, mon ami, mon sort va changer; cet isolement qui m'accablait, cette vie solitaire, égoïste, va faire place aux plus douces habitudes, aux plus chères affections. J'aurai un ménage, une épouse, des enfants peut-être...

CHRISTOPHE, avec le même rire.

Ah! ah! ah! terteiffle! (S'essuyant les yeux avec la main.) J'en bleure.

SAINT-VAL.

Tu te marieras aussi, Christophe.

CHRISTOPHE, la main au schakos, d'un air consterné.

Ya, ma colonel.

SAINT-VAL.

Et nous serons heureux.

CHRISTOPHE, du ton le plus triste.

Nous l'zerons, ma colonel.

SAINT-VAL.

Mais moi, Christophe, je l'aurai moins mérité que tout autre.

CHRISTOPHE.

Si fait, ma colonel; vous l'y être un homme barvait.

SAINT-VAL.

Ne dis pas cela, ta conscience te démentirait.

CHRISTOPHE.

Nein! vous l'y avre commis qu'un faute, et le blus sache il pécher septe fois dans la même jour.

SAINT-VAL.

Une faute? dis un crime, une action aussi lâche, aussi infâme qu'un assassinat!

CHRISTOPHE.

Ma colonel il y être trop séfère.

SAINT-VAL.

Non, Christophe; pour mon malheur, jamais ce souvenir ne s'effacera complètement; et c'est sur-tout lorsque je vois une femme estimable et belle qu'il se retrace avec plus d'amertume. Oui, Christophe, l'action qui peut causer le déshonneur, le désespoir d'une famille, quelquefois la mort d'une victime, cette action-là est un crime! On a beau s'étourdir, la conscience en est là! et il ne faut qu'une pareille faute pour flétrir toute la vie d'un homme. Oui, sa gloire en est ternie, il ne reconnaît plus son propre cœur; je l'ai senti. Tu m'as vu cent fois au milieu de la mitraille?

CHRISTOPHE.

Ya, ma colonel.

SAINT-VAL.

Eh bien! le croiras-tu? après cet acte infâme, je n'ai plus retrouvé mon courage ordinaire, celui du moindre soldat; je m'étais déshonoré, j'ai eu peur,

CHRISTOPHE.

Nein, vous l'avre pas eu peur.

SAINT-VAL.

Je te dis que si.

CHRISTOPHE.

Nein, ma colonel il avre jamais eu peur.

SAINT-VAL.

Mais, morbleu!

CHRISTOPHE.

Terteiffle! z'être faux; ma colonel avoir peur! z'être comme dire à moi que mon maîtresse il y être infidèle; ché couper toute suite les oreilles. (Saint-Val sourit, lui tend la main, et serre la sienne.) Vous l'y avre pas eu peur; ma colonel il avre pien long-temps expié la petite

malheur, et c'être pas son faute s'il avre pas pu réparer la domache.

SAINT-VAL.

C'est vrai, je n'ai pu retrouver cette infortunée. D'ailleurs, cet anneau d'or que, malgré mon délire, je retirai de son doigt, m'apprit assez que je n'aurais pas eu le pouvoir de réparer mon crime. Une alliance... elle était donc mariée!

(Il regarde un anneau qu'il porte à la main.)

CHRISTOPHE.

Ma colonel il doivre blus parler de za, izi.

SAINT-VAL.

Tu as raison.

CHRISTOPHE.

S'être oublier, et ché penser qu'il faloir cheter la bague.

SAINT-VAL.

Oui, demain.

(Le jour a baissé.)

CHRISTOPHE.

Gu'est-ce gue j'entendre?

(Bruit éloigné. Musique très douce et continue. Les portes s'ouvrent; M. de Clairville entre, des domestiques le suivent apportant des lumières qu'ils posent sur les meubles, et ils préparent le salon pour la cérémonie qui va suivre.)

## SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, et successivement M. DE CLAIRVILLE, LA SOCIÉTÉ, LE NOTAIRE, et ensuite AMÉLIE et JOSÉPHINE.

(Le salon est éclairé aux bougies, et la table préparée pour la signature du contrat. L'harmonie continue très piano et sans interruption pendant toute la cérémonie de la signature du contrat, et ne cesse qu'au moment où le notaire et toute l'assemblée se lèvent.)

DE CLAIRVILLE.

Mon cher baron, je quitte Amélie. Autant que l'œil d'un père puisse lire dans le cœur de sa fille, je crois vos vœux et les miens également réalisés.

SAINT-VAL.

Cette assurance, monsieur le comte, change mon espoir en bonheur.

DE CLAIRVILLE.

Je vous annonce en même temps nos témoins et nos convives; veuillez les recevoir; je vais chercher ma fille.

(Il passe dans la pièce voisine.)

SAINT-VAL, à lui-même.

Oui, tout dans cette femme aimable respire la vertu; elle doit faire le bonheur d'un honnête homme.

(Les valets annoncent successivement les personnes qui entrent, et que Saint-Val reçoit. Toutes les entrées et les jeux de scène sont muets. Ils s'exécutent sur la musique. Quand toute la société est réunie, un valet annonce: *Mademoiselle de Clairville.* Son père l'amène; Saint-Val se hâte de lui offrir la main et la conduit à son siége. Tout le monde s'assied. Le comte est debout près de la table du notaire *.)

DE CLAIRVILLE, au notaire.

Toutes les clauses vous ont été dictées, monsieur; et rien, je crois, n'est changé dans nos dispositions.

LE NOTAIRE.

En ce cas, messieurs et mademoiselle, tout est prêt, l'acte est en règle, il n'attend que vos signatures; à vous d'abord, monsieur de Saint-Val.

CHRISTOPHE, bas.

Gourache, ma colonel.

(Saint-Val va signer avec empressement.)

JOSÉPHINE, à Amélie.

Ne tremblez donc pas ainsi, mademoiselle.

LE NOTAIRE.

A la future.

(Monsieur de Clairville va chercher Amélie, à laquelle Saint-Val présente la plume. Elle signe.)

CHRISTOPHE, à part.

Z'être fait!

JOSÉPHINE, de même.

Elle est baronne!

(Saint-Val ramène Amélie à sa place.)

LE NOTAIRE.

Au père et aux témoins.

SAINT-VAL, en conduisant Amélie.

Vous avez signé mon bonheur.

(Le comte et les témoins signent; Saint-Val est retourné à sa place. Amélie, qui retient ses larmes, essuie ses yeux.)

JOSÉPHINE, bas à Amélie.

Des larmes!

AMÉLIE.

Paix donc!...

CHRISTOPHE, au colonel.

Bravo! ma colonel.

SAINT-VAL, amicalement.

Chut.

(Tout le monde a signé.)

LE NOTAIRE.

Tout est terminé.

(Tout le monde se lève; le comte se trouve alors entre Amélie à sa droite et Saint-Val à sa gauche. La musique cesse seulement ici.)

DE CLAIRVILLE.

La joie d'un père est le présage du bonheur de ses enfants. Saint-Val, je vous dois beaucoup; mais je ne crois pas vous donner moins; chaque jour vous l'apprendra.

SAINT-VAL.

Amélie, il est des instants où le cœur n'a plus de paroles.

UN VALET, annonçant.

Monsieur le comte est servi.

* Amélie est assise à l'extrême droite, Joséphine derrière elle. Saint-Val à l'extrême gauche, Gérôme derrière son fauteuil. Le comte reste debout. La table du notaire est à gauche un peu en arrière. Toutes les dames sont assises.

DE CLAIRVILLE.

Saint-Val, conduisez votre femme. Offrez la main, messieurs.

(Les messieurs offrent la main aux dames, et la société quitte le salon. Les valets emportent les lumières, à l'exception d'un ou deux flambeaux. Le salon est demeuré vide, et il n'y regne plus qu'une faible clarté. On entend toujours et continuellement, jusqu'à la fin de la sortie, l'harmonie très douce d'une musique éloignée. Après un court instant, Amélie revient seule avec agitation.)

## SCÈNE XIX.

AMÉLIE; et peu après GÉROME et FÉLIX.

AMÉLIE.

Voilà l'instant... mon Dieu! donnez-moi du courage... (Elle ouvre et pousse la première porte du côté droit.) Gérôme! venez!... (Elle se retourne vite.) On ne me suit pas... une minute pour un pareil adieu!... allons! (Elle court à un meuble, en tire une bourse de soie, une lettre, une petite boîte à bijoux, et pose le tout sur la table en s'écriant:) Pauvre enfant! le voilà donc banni!

(Pendant ce qui vient de se passer, Gérôme est entré tout doucement.)

GÉROME, bas.

Vous nous appelez?

AMÉLIE.

Oui. (Gérôme, tendant la main à Félix, le fait entrer. Amélie lui tendant les bras.) Ah!...

(Félix court dans les bras de sa mère.)

GÉROME.

Silence!

AMÉLIE, embrassant son fils.

Mon Félix! mon fils!...

FÉLIX.

Maman!...

GÉROME.

Allons, mademoiselle, on vous attend.

AMÉLIE, continuant d'embrasser son fils.

Ce n'est pas pour toujours, mon enfant. (S'arrachant ensuite à ses embrassements.) Gérôme... tenez!... (Elle lui donne les objets qu'elle a réunis sur la table.) Cet écrit... ce sont les instructions d'une mère à son fils.

GÉROME.

Nous les suivrons.

AMÉLIE.

Un peu d'or pour le voyage; j'en enverrai...

GÉROME.

Oui, oui.

AMÉLIE.

En attendant, si vous aviez besoin... quelques bijoux... vous les vendrez...

GÉROME.

Des diamants!

AMÉLIE.

J'en ai bien assez!... attendez!...

(Elle ôte précipitamment ses boucles d'oreilles et les ajoute aux diamants qui sont dans la boîte.)

GÉROME.

Que faites-vous?

AMÉLIE.

Ceux-là viennent de ma mère.

FÉLIX.

Oh! je les garderai, maman!

AMÉLIE, ayant tout mis dans les mains de Gérôme, et s'abandonnant à un mouvement de désespoir, cache sa figure de ses deux mains.

Ah ciel!

(Elle pleure.)

JOSÉPHINE, au dehors.

Mademoiselle Amélie! mademoiselle!...

(En même temps l'harmonie douce et lointaine reprend.)

AMÉLIE, revenant à elle.

Ah!

FÉLIX.

On t'appelle.

AMÉLIE, saisissant Félix.

Non! je ne veux plus!

GÉROME.

Il le faut.

FÉLIX.

Allons, maman, du courage!... adieu... (Se séparant d'elle tout doucement, et tendant la main à Gérôme.) Adieu.

AMÉLIE, au moment où il va s'éloigner.

Encore une fois, mon fils!

(Elle l'enveloppe de ses bras, l'étreint sur son cœur et demeure les lèvres appuyées sur son front.)

# ACTE SECOND.

Un bois couvrant un site agreste. Au fond, de l'eau courante et un précipice, entre des rochers élevés. Ces rochers sont unis par un pont de bois. En avant, sur la droite, un vieil arbre et quelques pierres à l'entour. Vers l'autre côté, un petit banc naturel de gazon entouré d'arbustes. Il fait nuit et clair de lune. Neuf heures du soir.

## SCÈNE I.

### CHAMBORD, LOUPY, BORAH, PIERRETTE.

(Chambord et les deux mendiants sont assis sur les pierres, au pied du gros arbre ; Pierrette dort étendue par terre : ils se chauffent à un feu de branches allumé devant eux. La vieille Borah tient un petit enfant au maillot. Une espèce de bout de sac, fermé par une corde, est aux pieds de Chambord. Le mendiant Loupy porte besace et bâton, Chambord une grosse canne ; Pierrette a un vieux panier à faire de l'herbe.)

CHAMBORD, fumant un cigarre.

Que le diable étrangle ce petit drôle de Rouget! trois heures avec ses jambes de lièvre pour aller à Pré-Saint-Pol et revenir!

BORAH.

Dame! y a loin.

CHAMBORD.

Vieille sotte! endors ton mioche... si le gaillard avait des lapins bleus à ses trousses, il ne trouverait pas le chemin si long. (Regardant l'enfant que berce Borah.) Où diable as-tu pris ce marmot-là? tu ne l'avais pas dimanche.

BORAH, riant.

Ah! ah! c'est une petite fille; ça apprendra à sa mère à laisser sa porte ouverte quand elle va aux champs.

LOUPY.

Elle l'a volée... (grelottant) brrrrr...

CHAMBORD.

L'autre poltron qui grelotte!

LOUPY.

C'est que la lune est fraîche dans le bois.

CHAMBORD.

Il fait un temps superbe... Est-ce que tu as l'habitude de coucher dans un lit, toi? passe pour moi qui ai vécu dans des palais et des vaisseaux. J'avoue pourtant qu'il fait plus chaud sur le lit de camp du bagne, entre deux camarades... Holà! petite! ça dort comme une marmotte.

BORAH, poussant du pied Pierrette qui dort étendue à terre.

Pierrette, réponds donc à monsieur, fainéante.

PIERRETTE, s'asseyant sur ses genoux.

Oh! la la! (Pleurant.) J'ai froid.

BORAH, levant la main pour la battre.

J' te vas réchauffer!

LOUPY.

Est-elle douce, c'te mère Borah!

BORAH.

Mêlez-vous d' vos affaires. (A la petite.) Monsieur t' fait l'honneur de t'parler.

CHAMBORD.

Va ramasser du bois, et entretiens-nous le feu.

BORAH, répétant.

Va chercher du bois!

(La petite, d'un air hébété, va ramasser des branches sèches, les apporte dans le feu. La flamme se ranime.)

LOUPY.

Ah çà, dites donc, monsieur Chambord, c'est un drôle d'métier tout de même que nous faisons là, d'aller brûler les meules, les fermes et les fabriques.

CHAMBORD.

Qu'est-ce que cela te fait, pourvu qu'on te paie! ça t'empêche-t-il de mendier?

LOUPY.

Bah! au contraire, ça me rapporte assez bien depuis qu'vous m'avez engagé. C'est, voyez-vous seulement, qu'je voudrais ben savoir un peu pourquoi qu'c'est faire.

CHAMBORD.

Imbécile, c'est pour sauver la France.

LOUPY.

Ah!... qu'on la brûle?

CHAMBORD.

Sans doute; elle est trop riche, ça fait tort au gouvernement, parceque quand le peuple... Suis-je bête de lui expliquer ça? est-ce que tu entends quelque chose à la politique, toi?

BORAH.

Y n'y entend rien.

LOUPY.

Si fait qu'j'y entends.

CHAMBORD.

Qu'est-ce que tu y entends?

LOUPY.

Qu'y faut brûler.

CHAMBORD.

Voilà ton affaire, le reste ne te regarde pas... Un exemple : Je te dis à toi ou bien à un autre, c'est égal... Loupy!...

LOUPY.

Présent!

CHAMBORD.

Il y a là-bas une ferme. Voilà des boulettes ; va! si c'est toi, tu demandes à coucher dans la grange...

LOUPY.

Ou ben sous l'hangar.

CHAMBORD.

Tu jettes la boulette dans la paille...

LOUPY.

Et je file.

CHAMBORD.

Si c'est elle...

BORAH.

J'demande l'aumône.

CHAMBORD.

La petite fait de l'herbe autour de la meule, crac...

BORAH.

Alle fourre la boulette sous l'chaume...

CHAMBORD.

Et puis bonjour... Je vous donne dix francs à chacun ; vous quittez le pays, et vous recommencez ailleurs.

BORAH.

C'est bien simple!

LOUPY.

Pardi! c'est facile.

CHAMBORD.

Et lucratif.

LOUPY.

Mais qui qui paie tout l'monde?

CHAMBORD, en colère.

Monsieur Magnac, animal!

LOUPY.

Eh ben, vive monsieur Magnac!

(Un coup de sifflet se fait entendre dans le bois.)

TOUS.

Chut!

LOUPY, se levant.

L'signal!

CHAMBORD, de même.

C'est Rouget.

(Rouget accourt par la gauche, et se montre d'abord sur le pont.)

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ROUGET.

ROUGET, sur le pont.

Oh eh! les amis! c'est Rouget.

CHAMBORD.

Arrive donc, paresseux!

(Rouget descend et vient ensuite. Borah et la petite sont restées assises auprès du feu*.)

ROUGET.

J'vous conseille d'gronder! j'ai fait sept lieues d'pays d'puis la ferme aux Genêts, de c'côté-là, jusqu'à Pré-Saint-Pol, tout là-bas, d'où j'arrive. Avez-vous là vot' gourde, monsieur Chambord? j'suis altéré comme tout.

CHAMBORD.

Tiens... bois et parle; car le temps presse, mon garçon.

ROUGET, regardant la gourde.

Et votre eau-de-vie aussi, monsieur Chambord.

LOUPY, qui a pris la gourde et la secoue.

Vorace!

(Il boit.)

* Pierrette et Borah assises, Loupy, Chambord, Rouget.

ROUGET.

Mais c'est égal, j'en apporte des découvertes! et des bonnes!

CHAMBORD.

A la bonne heure! raconte-nous ça; où sont les poules?

LOUPY.

Hein? qu'est-ce que c'est que ça?

CHAMBORD.

Est-il novice, le vieux! il demande ce que c'est que les poules!... va toujours.

ROUGET.

A la ferme aux Genêts, la plus belle grange du pays.

CHAMBORD.

Le propriétaire?

ROUGET.

Monsieur de Gerbaux, un 221.

CHAMBORD.

Flambé.

ROUGET.

On a fait la moisson, elle est rentrée; on danse ce soir, on dormira après.

CHAMBORD, à Loupy.

Tu iras voir par-là.

LOUPY.

J'irai voir par-là.

CHAMBORD.

Après?

ROUGET.

Sur le chemin de Pré-Saint-Pol, trois jolies meules.

CHAMBORD.

C'est pour la vieille Borah, elle entend ça... Ah! çà, mais ce n'est pas tout, il s'agit d'y voir clair... quel temps fait-il?

ROUGET.

Ah! quant à ça, monsieur Chambord, y a du décompte; y fait beau à la ferme, mais y pleut à Pré-Saint-Pol.

BORAH, qui écoute.

Comment, y pleut?

CHAMBORD.

Tais-toi, vieille! ça veut dire des gendarmes.

LOUPY.

Du fer de cheval.

BORAH.

Malin! je l'sais.

ROUGET.

J'ai bu avec l'brigadier; y vont c'te nuit à la ville, y passeront devant la ferme.

CHAMBORD.

Diable!...

LOUPY.

Ajourné.

CHAMBORD.

Attendez!... non. (Montrant le pont.) Ils doivent passer par-là?

ROUGET.

Sans doute, il y aurait trop loin pour eux par le sentier.

(Il le montre à droite.)

CHAMBORD.

Bon! je les arrête ici! un coup de main, mes enfants, et je vous garantis qu'ils n'iront pas cette nuit à la ferme aux Genêts.

LOUPY.

Par queu moyen?

CHAMBORD.

Le pont est vieux, il branle, le bois est pourri; jetons-le dans l'eau, ils ne passeront pas.

ROUGET.

Bien trouvé!

LOUPY.

Cassons le pont!

ROUGET.

Avec quoi?... et des cognées?

LOUPY.

Des cognées pour abattre l'pont?

CHAMBORD.

J'ai mieux que ça! vous savez que j'étais horloger?

LOUPY et ROUGET.

Oui.

CHAMBORD.

Oui; mais pour le quart d'heure, et pour changer, à présent je suis compagnon menuisier; j'ai mon livret dans ma poche, et mes outils et ma scie dans mon sac.

ROUGET.

La scie!

LOUPY.

Au sac!

(On prend le sac; on l'ouvre, on choisit les instruments*.)

ROUGET.

Moi, je prends ça.

(C'est un ciseau et un marteau.)

LOUPY.

Moi, la varlope.

CHAMBORD, revenant du fond.

Encore une idée... bien meilleure!... Contentons-nous de scier les supports d'un des côtés; le pont restera en l'air comme si de rien n'était; les lapins bleus voudront passer, et crac! dans le gouffre... ils n'iront jamais dire qui les aura envoyés là.

ROUGET.

Fameux!

LOUPY.

Enfoncé les gendarmes!

CHAMBORD.

A l'ouvrage!

LOUPY et ROUGET.

A l'ouvrage!

CHAMBORD.

Borah, fais le guet!

BORAH, à la petite.

Pierrette, regarde par-là.

(Elle se met aux aguets d'un côté, la petite de l'autre; Rouget monte sur le tertre, Loupy gagne le haut du pont, se préparant à scier; Chambord reste au milieu, dirigeant tout.)

* Loupy, Rouget, Chambord.

CHAMBORD.

Allons! vieux madré, tire droit et ferme!

LOUPY, se mettant à scier.

Un bon trait là!... hein! hein! ça sera bientôt fait.

CHAMBORD, à Borah et à Rouget, qui guettent l'une en bas, l'autre en haut.

Attention, vous autres! vient-il quelqu'un?

BORAH, PIERRETTE et ROUGET, l'un après l'autre.

Non! — non! — non!

LOUPY, ôtant sa scie.

Et d'un!

CHAMBORD.

A l'autre! il ne faut pas s'endormir.

(Loupy attaque le second support du même côté.)

ROUGET, d'en haut.

Ça va-t-il toujours bien?

LOUPY, sciant.

Comme un charme, mon p'tit Rouget; ça entre comme dans du beurre.

BORAH.

Dépêchez-vous, dépêchez-vous!

CHAMBORD.

Vois-tu quelque chose?

BORAH.

J' crois qu' oui... ben loin dans les genêts.

LOUPY, sciant.

Vite! vite!

CHAMBORD, à Rouget.

Va voir, la vieille est louche. (Rouget descend vite et court rejoindre Borah; Loupy s'arrête, tout le monde écoute.) Eh bien?

ROUGET, à Borah.

Qu'est-ce que tu vois?

CHAMBORD.

Est-ce des chapeaux bordés?

BORAH.

Je n' vois plus ren.

ROUGET.

A n' voit plus rien.

CHAMBORD.

La vieille sotte!... enlève ça, Loupy.

LOUPY, se remettant à l'ouvrage et donnant de grands coups de scie.

Hem! hem!... et d' deux!

CHAMBORD.

C'est fait! vienne qui voudra maintenant, je m'en moque, et gare à qui passera là-dessus! la culbute sera fameuse! (Montrant le précipice à Loupy et à Rouget, qui l'ont rejoint.) Regardez là-dedans.

LOUPY.

Jarnicoton! c'est comme l' trou de l'enfer!

(Ils reviennent en scène, Borah est allée reprendre sa place.)

CHAMBORD, à Rouget.

Remets tout cela dans le sac. (A Borah.) Et ce que tu voyais, toi?

BORAH.

C' était ren.

LOUPY.

Queuqu' lièvres dans les genêts.

CHAMBORD.

Hom! si c'était ta fille, tu la battrais!... A présent, mes enfants, à l'ordre, à la paie, et en route. (Il s'assied; les gueux se rangent devant lui.*) Que chacun réponde à son tour, et pas de confusion. (Il tire de ses poches une bourse de cuir et une boîte de fer-blanc.) Loupy!

LOUPY.

Présent!

CHAMBORD, tirant et donnant alternativement de l'argent de la bourse et des boulettes de la boîte.

Cinq francs... deux boulettes... à la ferme aux genêts... A un autre : Borah!

BORAH.

Me v' là!

CHAMBORD.

Trois francs... cinquante centimes pour la petite... trois boulettes... sur le chemin de Pré-Saint-Pol... A un autre : Rouget!

ROUGET.

Monsieur Chambord!

CHAMBORD, serrant sa boîte et sa bourse.

Tu viendras avec moi, toi; prends mon sac**.

LOUPY, à part.

C'est le préféré, celui-là.

BORAH, à part, comptant son argent.

Hom... trois livres dix sous... c' n' est pas l'Pérou.

CHAMBORD, passant au milieu.

Qu'est-ce que tu dis?

BORAH.

Votre servante, monsieur Chambord.

CHAMBORD.

A la bonne heure... Ah! çà, maugrebleu! que je ne reçoive pas de plaintes de vous; qu'un chacun fasse son affaire honnêtement, en conscience... ou destitué : vous entendez? pas de gueuseries en route, pas de voleries dans les fermes, ça vous ferait arrêter, et ça dérangerait nos affaires. Souvenez-vous que ce que vous faites c'est pour le bien de la chose, et n'oubliez pas que vous êtes tous des employés de monsieur Magnac.

TOUS, l'un après l'autre et diversement.

Vive monsieur Magnac!

LOUPY, bas à Rouget.

L'connais-tu, toi?

ROUGET.

C' te bétise!

CHAMBORD.

En chemin!

(Du geste, il indique à chacun sa route. Loupy sort par un sentier à droite, Chambord et Rouget s'en vont par un sentier à gauche plus éloigné. Borah et Pierrette sont demeurées les dernières.)

*Loupy, Pierrette, Borah et Rouget en ligne à droite, Chambord assis à gauche.

** Pierrette, Borah, Loupy, Rouget, Chambord. — Ensuite : Pierrette, Borah, Chambord, Loupy et Rouget.

## SCÈNE III.

BORAH, PIERRETTE.

(Le feu est éteint depuis long-temps.)

BORAH, revenant en grommelant.

C'est ça! des sottises, queuqu' fois des coups. Est-y dur! seigneur Dieu, est-y dur, c't' homme-là!

(Pierrette la tire par sa jupe.)

PIERRETTE.

Viens donc.

BORAH.

Veux-tu me laisser! faut que j' remmaillotte c'te p'tite... a n' souffle pas un brin; j' crois qu'elle est engourdie par le froid. Va ramasser ton panier. (Elle s'assied sur le tertre à gauche et arrange son enfant.) Hom! brûler trois meules pour trois livres dix sous... c'est d' l' argent ben gagné! Si n' y avait pas d'autre profits...

(Pendant que Borah est occupée, on voit venir par un sentier à gauche Gérôme et Félix. Gérôme s'appuie sur son bâton et porte une carnassière. Le jeune homme a sur l'épaule un petit paquet dans un mouchoir suspendu à une branche d'arbre.)

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTES, GÉROME, FÉLIX.

(Gérôme et Félix, après avoir fait quelques pas, s'arrêtent au fond.)

FÉLIX.

Eh bien! bon ami, reconnais-tu ton chemin?

GÉROME.

Je crois qu'oui; attends là un moment, je vais m'orienter.

(Il regarde les divers chemins, Félix descend la scène.)

BORAH, s'accroupissant sur le tertre.

Qu'est-ce que je vois là? tiens! deux voyageurs!

PIERRETTE, qui les a vus.

Mère...

BORAH.

Tais-toi. (Elle la fait accroupir à côté d'elle.) Ça doit être ceux qu' j'avions vus dans les genêts.

FÉLIX, regardant le ciel.

Il est déjà tard. Que fait-on maintenant au château? maman ne me dira plus bonsoir.

BORAH, qui les a observés.

C'est un vieux et un jeune.

GÉROME, qui est revenu.

Je ne m'étais pas trompé, mon cher Félix; en traversant cette pièce de genêts, nous avons abrégé d'une grande lieue. Voilà le chemin de la ferme où nous passerons la nuit. Demain, de bonne heure, nous serons à la ville, où déjà nos effets seront arrivés, et nous y prendrons la voiture de Paris.

FÉLIX, s'essuyant les yeux.

Comme tu voudras, bon ami.

GÉROME.

Mon cher enfant, si tu pleures toujours, qui me donnera du courage?

FÉLIX.

Moi.

(Il lui prend les mains et Gérôme le serre dans ses bras.)

BORAH.

Ça n'a pas l'air pauvre : ça donnera p' tête queuqu' chose : Pierrette, va leux-y demander.

PIERRETTE.

J'ai peur.

BORAH.

Veux-tu aller, ou j' te tape!

GÉROME.

Tu vois que le ciel nous favorise; la nuit est superbe : allons, Félix.

(Dans ce moment la petite s'approche la main tendue.)

PIERRETTE.

La charité, mes bons messieurs, pour ma pauvre mère, s'il vous plaît.

FÉLIX.

Dieu! Gérôme, comme elle est malheureuse!

GÉROME.

C'est une petite mendiante; cela ne vaut peut-être rien. Allez, allez, petite.

FÉLIX, apercevant Borah.

Oh! bon ami, elle a une mère, vois-tu? la pauvre femme! encore un petit enfant!

(Pendant ce qui suit, Pierrette fait signe à Borah qu'on ne veut point lui donner; celle-ci menace la petite.)

GÉROME.

Mon ami, je me défie des mendiants de grands chemins; ce sont presque toujours des bandes de voleurs, et ces vieilles femmes leurs espionnes.

FÉLIX.

Oh! si tu te trompais... Permets-moi de lui faire la charité.

GÉROME.

Moi, te le défendre! jamais, mon ami : donne plutôt à qui ne le mérite pas.

BORAH, qui s'approche et tend la main,

Pour l'amour de Dieu, mes bons messieurs...

FÉLIX, ayant tiré sa bourse et cherchant de la monnaie.

Tenez, voilà pour vous, pour votre fille et pour votre enfant.

BORAH.

Merci, mon jeune monsieur. (A part.) Tout ça!

FÉLIX.

Dites-moi, combien y a-t-il encore jusqu'à la ferme aux Genêts?

BORAH.

A la ferme? une demi-lieue, mon brave monsieur.

FÉLIX, se retournant vers Gérôme.

Il n'y a plus qu'une demi-lieue, bon ami, nous avons bien le temps.

BORAH.

Une bourse pleine d'or! et ils vont à la ferme!... Faut que j'coure après Loupy, c'est p' tête un coup à faire. (A la petite.) Viens-t'en vite. Que le bon Dieu vous bénisse, mes généreux messieurs!

FÉLIX.

Allez, pauvre mère.

BORAH.

Qu'il vous préserve de tout malheur! (A la petite.) Viens-t'en! viens-t'en!

(Elles s'en vont précipitamment par le même sentier que Loupy a suivi.)

## SCÈNE V.

### FÉLIX, GÉROME.

FÉLIX.

Vois-tu comme elle est contente? On a raison de le dire, une bonne action console et donne du courage; je sens mon cœur un peu soulagé.

GÉROME.

On dit aussi que cela porte bonheur. Continuons notre voyage; voilà le chemin que nous devons suivre.

FÉLIX.

Bon ami, il n'y a plus loin, et il fait si beau dans ce bois!... tout-à-l'heure tu étais fatigué.

GÉROME.

Veux-tu te reposer?

FÉLIX.

Vois-tu, Gérome, quand nous serons à la ferme, il y aura du monde autour de nous, nous ne serons plus seuls, nous ne pourrons plus parler de maman. Ici, sous ces arbres, la nuit, mon cœur est plus à l'aise, je pense mieux à elle; et j'ai tant de choses à te dire?

GÉROME.

Eh bien! mon ami, il est encore de bonne heure, rien ne nous commande. (Regardant et montrant le banc de gazon.) Tiens, nous pouvons nous asseoir là; tu épancheras ton cœur dans le mien.

FÉLIX.

Je te remercie, bon Gérôme; nous serons bien ici.

(Il veut s'asseoir sur le tertre.)

GÉROME.

Attends; j'ai aussi quelque chose à te proposer. Mon cher petit, j'ai remarqué que depuis ce matin tu n'as rien mangé.

FÉLIX, avec un soupir.

Oh! je n'ai plus faim.

GÉROME.

J'ai mis, pour toi, quelques fruits dans ma

carnassière. Il faut être raisonnable; tiens, mange celui-ci.

FÉLIX.

Pour te faire plaisir.

GÉROME.

Oui, tout en causant.

FÉLIX.

D'abord, dis moi, bon ami, Paris est-il bien loin?

GÉROME.

Quatre-vingts lieues.

FÉLIX.

Oh! mon Dieu! si loin de maman! il faudra donc bien long temps pour y arriver?

GÉROME.

Deux jours.

FÉLIX.

Que cela? et pourrais-je en revenir aussi vite, si maman me rappelait?

GÉROME.

La même chose.

FÉLIX.

Oh! alors il me semble que j'en serai moins loin : écoute, mon bon ami, je vais te dire mes projets.

GÉROME.

Voyons tes projets.

FÉLIX.

Maman nous a donné beaucoup d'argent, et dans cette petite boîte, (il la tire de sa poche.) tu dis toi-même qu'il y a des diamants pour plus de trois mille francs.

GÉROME.

Je le pense; car je ne sais pas au juste le prix de pareille choses. Mais tu regardes souvent cette boîte, prends garde de l'égarer.

FÉLIX.

Oh! n'aie pas peur; je t'ai demandé à la garder parce que c'est un souvenir de maman. Avec tout cela, bon ami, nous sommes riches.

GÉROME.

Et ta mère ne laissera pas tarir cette petite fortune.

FÉLIX.

Ecoute bon ami, comme c'est toi qui disposeras de tout, parceque tu es mon gouverneur, il faudra que nous soyons bien économes. On dit que l'on dépense beaucoup à Paris; qu'il y a partout des spectacles, des bals, des fêtes. Ce n'est pas à cela que nous emploierons notre argent. Mon bon Gérôme, tu l'emploieras à me donner les maîtres les plus savants, tu m'enverras au meilleur collége, je suivrai tous les cours, je travaillerai sans relâche; on acquiert vite de la science à Paris, il y en a tant là! Je veux devenir tout de suite un homme, et me faire avocat.

GÉROME.

Tu veux être avocat? Et pourquoi cela plutôt qu'autre chose?

FÉLIX.

Je vais te le dire : c'est, vois-tu, parceque, quand on est avocat, on plaide au Palais, on défend de belles causes; cela se met dans les journaux et maman les reçoit, tu comprends. Maman verra mon nom dans les journaux, elle apprendra que son Félix devient un homme célèbre, qu'il est digne de son amitié, et elle en sera contente.

GÉROME, l'embrassant.

Cher enfant!... eh bien! tu as aussi deviné son desir : cela est écrit dans ses instructions.

FÉLIX.

Y a-t-elle mis aussi que tu ne me quitteras jamais?

GÉROME.

Oui; mais c'était inutile.

FÉLIX.

Tu resteras toujours avec moi; eh bien! alors, mon bon ami, il faut que tu m'appelles ton fils, et je t'appellerai mon père.

GÉROME.

Oui, mon Félix! mon fils! je l'espérais; et je demande à Dieu de m'accorder encore assez de jours pour te servir de père et voir se réaliser tes projets et les vœux de ta mère... Mais l'heure s'avance. (Il se lève, Félix le suit.) Il ne faut pas trop nous attarder; au village, on ferme de bonne heure; nous n'avons plus, heureusement, qu'une demi-lieue à faire : remettons-nous en chemin, mon fils.

FÉLIX.

Oui, mon père.

GÉROME, voulant prendre le petit paquet.

A mon tour, donne-moi cela.

FÉLIX.

Non, tu es fatigué.

GÉROME.

Mais...

FÉLIX.

Du tout. Par où allons-nous?

GÉROME, montrant le pont.

Par ce chemin; il faut passer le pont. Tu prendras garde, il est fort étroit.

FÉLIX.

Je te donnerai la main.

GÉROME.

Allons, mon fils.

FÉLIX.

Allons, mon père.

(Ils montent le chemin tournant et s'arrêtent vers le milieu.)

GÉROME.

Vois, quel gouffre profond!

FÉLIX.

Cela fait peur!

GÉROME.

Quand tu seras sur le pont, ne regarde pas en bas; la tête te tournerait.

FÉLIX.

Mon père, laisse-moi passer le premier.

GÉROME.

Non, j'aime mieux que tu me suives.

(Ils achèvent de monter; dans cet instant, Loupy et Borah, sans la petite ni l'enfant, reviennent précipitamment.)

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, LOUPY, BORAH.

(Gérôme et Félix sont en haut, près du pont; Loupy et Borah en scène.

LOUPY, cherchant.

Où sont-ils?

BORAH.

Ils étaient là.

GÉROME.

Marche bien sur mes pas.

FÉLIX.

Oui, mon père.

BORAH, les montrant.

Les v'là!

LOUPY.

Jarni! n'passez pas! n'passez pas!

(Gérôme a fait un pas sur le pont; le pont se brise et s'engloutit dans l'abîme avec le vieillard. Félix est resté sur le bord.)

BORAH et LOUPY, ensemble, jetant un cri horrible.

Ah!...

LOUPY.

Il est d'dans!

FÉLIX, éperdu.

Mon père! ah! au secours! (Il redescend égaré, éperdu, et en criant.) Au secours! au secours! Mon père... (Tombant à deux genoux au milieu du théâtre.) Mon Dieu! du secours donc!...

(Il tombe à la renverse, évanoui. Loupy et Borah s'approchent aussitôt de lui et le regardent. Borah est accroupie devant le corps, et Loupy, penché sur son bâton, touche le front du jeune homme. — Le rideau baisse. — Le décor change.)

## SCÈNE VII.

(Le théâtre représente la grande cour de la ferme aux Genêts. Au fond, un mur de la hauteur de sept à huit pieds, percé au milieu par une petite croisée, fermée seulement par un volet de bois. A gauche, au fond, dans l'angle formé par le mur et le bâtiment de la ferme, la grande porte-charretière, placée obliquement. Du même côté, jusqu'à l'avant-scène, la maison de la ferme. A droite, en face de la maison, depuis le mur jusqu'au second plan, la grange, ayant une grande porte au milieu. Au premier plan, obliquement à la grange, un petit hangar très bas, peu profond, couvert d'un toit de chaume et rempli de paille. Il fait nuit, mais la cour est éclairée par des lanternes. Onze heures du soir.)

THOMAS, Mme THOMAS, THÉRÈSE, TROUPE DE MOISSONNEURS ET DE MOISSONNEUSES, et ensuite PIERRE-GOT.

(Au lever du rideau tous les moissonneurs et moissonneuses sont assis des deux côtés d'une longue table, et sont en train de souper. Thomas lui-même leur verse à boire. Les servantes vont et viennent; on rit, on mange.)

THOMAS.

Buvez, morguienne! mangez hardiment, mes enfants! quand les bras ont ben travaillé, faut pas qu'l'estomac reste à rien faire.

LES MOISSONNEURS.

Merci, monsieur Thomas.

THOMAS.

Femme, femme, apporte donc l'rôti.

MADAME THOMAS, venant de la maison, et apportant un gros dinde rôti.

Le v'là, le v'là, l'rôti, r'gardez-moi ça, vous autres; c'est un fameux jésuite, celui-là!

(Les garçons se lèvent en riant.)

THOMAS.

Allons, morguienne! tombez-moi sur c'gaillard-là, et qu'y n'en reste pas miette.

(On met le dindon sur la table.)

LES MOISSONNEURS, le dépeçant.

Au jésuite! — A toi! — A moi! — A lui! — A elle!

MADAME THOMAS, riant.

C'est ça, bon courage! allez, ferme! mais tâchez qu'il y en ait pour tout le monde.

(Bruit au dehors, roulement d'une voiture.)

THOMAS.

Chut, taisez-vous un brin, j'crois que v'là les autres.

VOIX, au dehors.

Oh, hu, oh, oh, hu!

THOMAS.

C'est ça, c'est Pierre-Got, avec la fin de la moisson. Allez dételer l'cheval. (Deux garçons sortent.) Ouvrez la grange. (Deux jeunes filles vont l'ouvrir.) Et vous, mes amis, remplissez vos verres. C'est la dernière voiture, faut lui z'y faire les honneurs.

(On verse à boire; la voiture, garnie d'un mai, est amenée à bras.)

PIERRE-GOT.

C'est fini, not' maître, v'là l'restant. Y fait chaud, allez.

THOMAS.

Va boire un coup, mon garçon. R'gardez-moi ces gerbes-là; v'là-t'y d'beaux épis! Allons, morguienne! à not' belle récolte!

TOUS LES MOISSONNEURS, levant leurs verres.

Et à not' bon monsieur Thomas!

THOMAS.

Merci, mes enfants, merci. A présent rentrez-moi ça.

MADAME THOMAS.

Et vous autres, rangez-moi vite c'te table, pour que nous puissions danser un brin avant d'aller coucher.

TOUS.

Oui, madame Thomas.

(La voiture entre dans la grange. On range la table dans un coin. Toute la jeunesse se prépare à danser; mais dans ce moment un bruit confus se fait entendre au dehors.)

THOMAS.

Eh ben!...

MADAME THOMAS.

Entends-tu?

THÉRÈSE, accourant.

Madame Thomas, madame Thomas!

MADAME THOMAS.

Qu'est-ce que c'est donc?

LES MÊMES.

Voyez, voyez.

THOMAS.

Tiens!...

MADAME THOMAS.

Ah! mon Dieu!

(On voit s'avancer lentement Félix, pâle, abattu, pouvant à peine marcher, soutenu et conduit par Loupy.)

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; FÉLIX et LOUPY entrant.

THOMAS.

Ah! çà, mais, qu'est-ce que j'voyons là? j'connais pas du tout...

MADAME THOMAS.

Tais-toi donc, c'est queuqu' malheur.

THOMAS.

Ça en a l'air, dis donc, un p'tit jeune homme.

MADAME THOMAS.

Ah ciel! c'est presque un enfant! vite une chaise.

THOMAS.

Fais-le r'poser.

(On fait asseoir Félix.)

MADAME THOMAS *.

Comme il est pâle, et il est tout en larmes. Thérèse, un peu d'eau pour c't'enfant. Il est froid comme la glace.

(On lui donne de l'eau.)

THOMAS.

Tiens, c't'y-là est l'pauvre qui a passé par ici y a deux jours! (Au pauvre.) N'est-y pas vrai qu' c'est vous?

LOUPY.

J'crois ben qu'oui, mon cher homme; j'ons soupé à la cuisine et couché dans c'te grange.

MADAME THOMAS.

Pauvre jeune homme, pauvre enfant! il ne peut pas parler.

LOUPY.

Hélas! mon Dieu, non, ma chère dame; il a trop d'chagrin, voyez-vous, v'là pourquoi ça l'étouffe.

MADAME THOMAS.

Trop d'chagrin? et pourquoi, quel est ce jeune homme, d'où vient-il?

THOMAS.

Dites-nous donc ça ben vite.

LOUPY.

Moi? j'sais pas; c'est un p'tit qu'j'ons trouvé.

MADAME THOMAS.

Qu'il a trouvé!

* Loupy, Thomas, madame Thomas, Félix assis, des paysannes autour de lui, tous les autres groupés ça et là.

THOMAS.

Où donc ça?

LOUPY.

Dans l'bois

MADAME THOMAS.

Tout seul?

LOUPY.

Oh! non fait, j'vas vous conter ça.

MADAME THOMAS.

C'est ce qu'on vous demande.

THOMAS.

Allons donc, vieux.

MADAME THOMAS.

Ce pauvre petit! A c't'heure, donnez-lui un peu de vin. Parlez toujours, vous.

(Pendant que Loupy parle, on offre un peu de vin à Félix qui essaie de boire.)

LOUPY.

V'là c'que c'est. J'avions été faire ma tournée du côté de Pré-Saint-Pol, et j'revenions ma besace vide; car aujourd'hui l'monde est ben dur, y n'y a presque plus d'ames charitables.

THOMAS, regardant Félix.

Allez toujours vot' train.

FÉLIX, repoussant le verre qu'il a porté à ses lèvres.

Je ne peux pas.

MADAME THOMAS.

Eh ben! tout-à-l'heure, mon petit monsieur. Après?

LOUPY.

Comme j'traversions l'bois; y f'sait déja ben noir...

THOMAS.

Où qu' vous alliez si tard?

MADAME THOMAS.

Qu'est-ce que ça t' fait?

THOMAS.

Y fait bon d' savoir.

LOUPY.

J'allions à Granvillier; j'm'étais un brin attardé, et j'avions quasi peur, car les routes n'sont pas sûres.

MADAME THOMAS.

Est-y bavard! c't'enfant?

THOMAS.

Donne-ly l' temps.

LOUPY.

J' vous disais donc, comme j' traversions l' bois, au-dessous du petit pont, au bord du précipice...

MADAME THOMAS.

Eh ben?

THOMAS.

Eh ben?

LOUPY.

V'là-t'y pas qu' tout d'un coup... j'entends, ça fait frémir! crac! patatra! et puis des cris...

MADAME THOMAS.

Ah! mon Dieu!

LOUPY.

J' me r'tourne, je n' me doutais d' rien,

moi; j' passais là, mes bonnes gens, comme eune honnête personne...

MADAME THOMAS.

Qu'est-ce que c'était donc?

LOUPY.

C'était c' petit jeune homme qui avait voulu passer l' pont avec monsieur son père. Jésus Dieu! queu malheur! Y paraît que l' pont n' tenait pus, y s'a cassé; l' papa qu'était d'ja d'ssus, brrr... a disparu dans l' trou.

TOUT LE MONDE.

Ah!

LOUPY.

Et dame, vous sentez ben, l'enfant est tombé raide par terre.

MADAME THOMAS.

Pauvre enfant!

THOMAS.

Il a vu ça!

LOUPY.

Et moi aussi. Il a été, ma fine, pus d'une heure à r'prendre connaissance; et quand j' lons eu r'mis sur ses pieds, comme y n' pouvait rien dire à cause qu'y pleurait toujours et qu'y sanglotait...

MADAME THOMAS.

Je l' crois ben.

THOMAS.

Ne savant pas qu'en faire, moi, pauvre mendiant, et tout seul dans le bois, j'ons pensé à votre ferme; ce sont d' braves gens, qu' j'ai dit; y m'ont fait la charité, y faut que j' leux y mène le petit infortuné; y l' garderont ben à coucher c'te nuit, pour l'amour de Dieu.

MADAME THOMAS.

Certainement.

THOMAS.

Perdi!

LOUPY.

Et le v'là. (Bas, à part.) J'ai fait mon affaire.

THOMAS, attendri.

Vieux, t'as bien fait; t'es-t-un bon pauvre; tiens, v'là vingt sous, un franc tout neuf, pour ta bonne action, pour n'avoir pas laissé ce pauvre enfant dans l' bois, et pour me l'avoir amené.

LOUPY.

Merci... (A part.) C'est autant.

MADAME THOMAS.

Mais son père! y penses-tu, Thomas? Est-ce qu'on ne peut donc pas le s'courir?

LOUPY.

Ly, par exemple! au fond du trou; plus de deux cents pieds!

TOUT LE MONDE, avec un mouvement d'horreur.

Ah!

MADAME THOMAS, montrant Félix

Chut!

(Félix est absorbé dans sa douleur. On fait signe qu'il n'a pas entendu.)

LOUPY, à part.

Y restera ici... Voyons un peu.

(Il commence à regarder et à observer autour de lui.)

MADAME THOMAS.

Et ce pauvre petit n'a pu rien vous dire sur lui, sur sa famille? car c'est un enfant d' maison, c'est sûr... (A Thomas.) Vois comme il est distingué, comme ses traits sont doux; ses mains blanches... et comme son linge est fin!... ça ne travaille pas à la terre.

LOUPY.

Dame! d'puis l'accident, il n'a pas dit un mot; y pleure comme vous voyez. P'têt' ben qui n'vous entend point.

MADAME THOMAS.

Serait-il possible!

FÉLIX.

Pardonnez-moi, madame; je vois bien que vous avez pitié de moi, et que vous daignez me secourir. Ne m'abandonnez pas, je suis si malheureux!

(Pendant tout ce qui suit, Loupy rôde autour de la cour, observe, et remarque la petite fenêtre dans le mur du fond.)

MADAME THOMAS.

Oh! Dieu nous en garde!... Entends-tu ce qu'il dit, Thomas?... Rassurez-vous, pauvre jeune homme, prenez un peu de courage, regardez-nous avec confiance; nous ne sommes pas riches, nous ne sommes que des fermiers, mais vous resterez avec nous aussi long-temps que vous voudrez; vous nous direz où sont vos parents, vos amis, et demain nous irons les chercher, ou nous vous conduirons chez eux... N'est-ce pas, Thomas?

THOMAS.

J'attellerons la carriole.

FÉLIX.

Ce ne sera pas nécessaire... hélas! je vais trop loin.

MADAME THOMAS.

Trop loin!... où donc que vous alliez avec monsieur vot' père?

FÉLIX.

A Paris.

TOUT LE MONDE, étonné.

A Paris!

MADAME THOMAS.

Et d'où est-ce que vous v'nez?

FÉLIX, après réflexion.

Je suivais mon père.

MADAME THOMAS.

Mais à présent?

FÉLIX.

Je suis orphelin.

MADAME THOMAS.

Puisque le ciel vous a r'pris vot' père, vous n'pouvez plus l'suivre; où irez-vous?

FÉLIX.

A Paris.

MADAME THOMAS.

Toujours à Paris!... Qui vous y envoie donc?

FÉLIX.

La volonté du ciel.

( Il se lève à ce dernier mot. L'étonnement redouble. )

THOMAS.

Du ciel!... c'est singulier!

MADAME THOMAS.

D'queu ton qu'il a dit ça!

( Dans ce moment Loupy, qui se trouve au fond, arrache le loquet de bois qui ferme le volet de la petite fenêtre. Le bruit que cela occasione fait retourner les moissonneurs les plus près de lui, mais aussitôt il a laissé tomber son bâton. )

LOUPY, à ceux qui le regardent.

C'est rien... c'est mon bâton qu'a tombé.

( Il le ramasse. )

THOMAS, qui n'a rien entendu de cela, à sa femme.

Dis donc, Charlotte, j'n'aime pas c'te réponse-là.

MADAME THOMAS.

Bah! t'es ben difficile!

LOUPY, qui est revenu, à part.

J'sommes maître de la croisée.

MADAME THOMAS, à Félix.

Vous avez ben, pourtant, queuqu's connaissances queuqu'part?

FÉLIX, baissant la tête.

Non.

LOUPY, à part.

Tant mieux.

MADAME THOMAS.

C'est étonnant!... et d'l'argent pour vot' voyage, qu'est-ce qui vous en donnera?

FÉLIX.

J'en ai.

( Félix retombe sur la chaise et y demeure immobile. )

LOUPY, à part.

Y n'a pas encore r'gardé dans ses poches.

THOMAS, à sa femme.

Dis donc, tout d'même, si c'n'était pas qu'il est aussi gentil, ça serait drôle tout c'qui dit là.

MADAME THOMAS.

Est-ce que tu ne vois pas qu'c'est l'chagrin qui l'y brouille l'esprit?

THOMAS.

Dans l'fait, ça s'peut, y faut attendre à demain.

MADAME THOMAS.

Et nous verrons... quant à présent y n's'agit pus d'danser; ce s'rait conscience devant c'petit... l'plus pressé c'est de l'faire coucher, c'pauvre enfant.

THOMAS.

J'crais ben! il est minuit.

LOUPY, à part.

Où va-t-on l'mettre?

THOMAS.

Ah! diable! v'là l'embarras! j'n'avons pus d'lits, j'avons tout donné aux amis.

MADAME THOMAS.

Qu'est-ce que tu dis? qu'est-ce que tu dis? n'avons-je pas encore deux matelas à notre lit? t'en donneras un; avec de la paille fraîche et des draps blancs, ça ira. Y n'y a plus d'place dans notre chambre? eh ben! y s'en trouvera queuqu'part.

THOMAS.

Pardi! tiens, dans la grange; un d'pus, un d'moins, qu'est qu' ça fait?

MADAME THOMAS.

Du tout, du tout, par exemple! avec tous ces garçons qui l'empêcheront de dormir... Tiens, y s'ra cent fois mieux là, tout seul, ben tranquille, et près d'nous, sous l'petit hangar.

THOMAS.

Oui-dà! c'est ma fine comme eune petite chambre.

LOUPY, à part.

Bon!

MADAME THOMAS.

Y n'fait pas froid et il aura d'l'air... Allons, vite, à la besogne! Thérèse, allez prendre un matelas à mon lit... Jean, r'muez-moi ben c'te paille... moi, j'vas chercher des draps... ( Regardant Thomas qui joue à faire tenir une paille sur son doigt. ) Ah! çà, et toi, qu'est-ce que tu fais?

THOMAS.

J'pense au bon pauvre.

MADAME THOMAS.

Y couchera dans l'écurie.

( Elle rentre dans la maison; Thérèse a déjà apporté le lit, Jean a préparé la paille. )

LOUPY, à part.

Pas si bête!

THOMAS.

C'est ça, vous entendez, vieux, vous coucherez dans l'écurie.

( Pendant ce qui suit, madame Thomas fait le lit avec Thérèse. )

LOUPY.

Merci; j'voudrais ben; mais ça se peut pas. Faut qu'j'arrivions c'te nuit à Granvillier.

THOMAS.

Vous avez donc des affaires bien pressées?

LOUPY.

J'crois ben qu'j'en ai! faut que j' sois d'main à la mairie pour la distribution du pain. J'ai eune carte d'indigent.

THOMAS.

Ah! vous êtes donc inscrit?

LOUPY.

Pardi! avec une bonne recommandation de monsieur le curé. J' fais mes Pâques, moi.

THOMAS, à ceux qui sont près de lui.

Y fait ses Pâques, l' brave homme.

LOUPY.

Deux fois par an.

THOMAS, à Loupy.

Et vous n'avez pas peur de traverser l'bois la nuit, tout seul?

LOUPY.

Hélas! mon Dieu, qu'est-ce qu'on peut faire à un pauvre homme comme moi? j'sommes si accoutumé à la peine et au mauvais temps! si vous voulez seulement m'donner un p'tit verre d'vin pour me réchauffer...

THOMAS.

Plutôt deux qu'un, mon brave homme. (A Jean.) Donne-ly ça.

(On met un broc et un verre sur la table, et Loupy se verse et boit pendant ce qui suit.)

MADAME THOMAS, regardant le lit.

Là!... ça vous a-t-y un air appétissant! voyez si l'jeune monsieur n's'ra pas là comme chez lui? Elle va le prendre par la main et l'amène.) Venez, mon enfant, voilà votre p'tit lit; c'est ben blanc... tâchez d'oublier un peu votre chagrin... oh! j'sais ben qu'c'est difficile; si jeune! Voulez-vous prendre queuqu'chose avant de vous coucher?

FÉLIX.

Non, madame, je vous remercie de tout mon cœur; vous êtes bien bonne!

MADAME THOMAS.

J's'rai levée demain de bonne heure, je vous apporterai du lait chaud. Allons, Thomas, fais rentrer tout le monde, que c't'enfant soit tranquille.

LOUPY.

Que l'bon Dieu vous garde, mes braves gens; j'ons l'estomac ben chaud, et j'vas me r'mettre en route.

THOMAS.

Adieu, bon vieux.

MADAME THOMAS.

Adieu, bon pauvre.

LOUPY, à Félix.

Bonne nuit, mon p'tit monsieur. (Dans ce moment, Félix, appuyé sur un des montans du hangar, paraît absorbé dans son chagrin.) Ne l'dérangez pas (A part.) J'ons la clichette du p'tit volet dans ma poche.

MADAME THOMAS.

Quand vous passerez dans l'pays, n'oubliez pas la ferme.

LOUPY.

J'y r'viendrai, j'n'y manquerons point. Au revoir.

THOMAS et MADAME THOMAS.

Bon voyage.

(Il part, reconduit par Thomas qui lui frappe amicalement sur l'épaule.)

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LOUPY *.

(On enlève les lanternes qui faisaient illumination.)

THOMAS.

A présent, mes enfants, que ceux qui s'en vont s'en aillent, afin que j'fermions la porte.

MADAME THOMAS, à un groupe de moissonneuses.

Bonsoir, mes voisines, prenez des lanternes. Mes compliments cheux vous.

THOMAS.

N'allez pas vous perdre dans les champs, et prenez garde au loup... ah! ah! ah!

TOUS.

Bonsoir, bonsoir.

(Une partie des moissonneurs et des moissonneuses s'en va avec des lanternes.)

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LES VILLAGEOIS sortis.

THOMAS.

Dis donc, femme, entends-tu la musette qui les accompagne?

MADAME THOMAS.

C'est bon, c'est bon! as-tu ben fermé!

THOMAS, fermant la grande porte.

J't'en réponds.

MADAME THOMAS.

V'là tout tranquille... (On a emporté les lanternes, à l'exception de celle que porte Thomas. Il fait peu de clarté.) Alors les garçons dans la grange, les filles cheux moi.

THOMAS.

C'est ça, pas d'mélange. (Il rit.)

MADAME THOMAS.

Tais-toi donc! c't enfant pleure. Allez, mes amis.

(Tous les garçons entrent dans la grange et les filles dans la ferme.)

## SCÈNE XI.

FÉLIX, Mme THOMAS, THOMAS.

THOMAS.

Viens-tu?

MADAME THOMAS, allant à Félix, qui s'est levé, et lui prenant la main.

Mon cher petit monsieur, y fait beau clair de lune, vous y verrez plus qu'y n'faut pour vous coucher; j'pouvons pas vous laisser d'lumière à cause que c'est près d'la grange, et qu'y n'faudrait qu'un malheur,

THOMAS.

J'crois ben! c'est plein d'paille.

MADAME THOMAS.

Vous avez l'air ben fatigué. (Regardant son mari.) Il a tant pleuré! R'posez-vous, soyez ben tranquille, et si y vous manque queuqu'chose, tenez, vous n'aurez qu'à v'nir frapper à ces carreaux-là, on sera tout de suite auprès de vous. (Avec intérêt.) Bonsoir. (Félix lui baise la main avec reconnaissance.) Eh ben! qu'est-ce que vous fai-

* Félix assis sur le bord du lit, madame Thomas, Thomas, tous les moissonneurs et moissonneuses en plusieurs groupes.

tes? nos mains n'sont pas accoutumées à ça; embrassez-moi. (Elle lui donne deux gros baisers.) Là! tout bonnement.

THOMAS, une lanterne à la main.

N' te gêne donc pas! moi, j' tiens la chandelle.

MADAME THOMAS.

Bonsoir, cher petit. Viens-t'en, Thomas. (Retournant la tête vers Félix.) A demain matin.

(Thomas et sa femme rentrent.)

## SCÈNE XII.

(Il fait nuit.)

FÉLIX, seul.

(Après un instant de silence et d'abattement, il va machinalement s'asseoir sur une chaise qui est restée.)

Me voilà donc seul au monde, tout seul! Je n'ai plus mon ami, mon bon ami, mon seul appui, et maman ne le sait pas. Comme il a péri! quelle horrible mort!... Ah! je me sens aussi mourir quand j'y pense... bon Gérôme, tu es devant Dieu, maintenant, et ton pauvre enfant que va-t-il devenir? (Avec vivacité et se levant.) Si je retournais au château! ah! maman ne me chasserait pas, et je serais sauvé... oui, mais maman serait perdue! Elle est mariée maintenant, et elle m'a dit : Félix, je te confie mon honneur et ma vie... Oh! non, jamais! jamais je ne te trahirai, maman; ton secret, c'est ton honneur, et tu l'as confié à ton fils... ton fils serait un lâche, un ingrat? Non, non; n'aie pas peur; je mourrai pour toi, s'il le faut. (Après un silence et avec résignation.) Oui, maman, ton fils aura du courage. Tu veux que j'aille à Paris; eh bien! j'irai, j'obéirai aux ordres que tu as donnés à Gérôme, je suivrai tes instructions, je me rappellerai tes conseils, mon cœur me guidera, et ton souvenir veillera sur moi... oui, tu verras que je suis digne de ta confiance... (Il est plus accablé et marche avec peine.) Je tombe de fatigue... de faiblesse... de chagrin... est-ce le sommeil ou la douleur qui m'accable?... je ne sais... je n'ai plus de force... je ne pense plus... Si je pouvais seulement... reposer un peu... (Il ôte lentement, et en s'endormant, son habit, ses souliers; puis cherchant à se réveiller, il se met à genoux près du lit.) Mon Dieu! conservez-moi l'amour de maman; qu'elle soit toujours heureuse... Bon Gérôme, veille sur moi!

(Il se laisse tomber sur le lit, se couche et s'endort.)

## SCÈNE XIII.

FÉLIX endormi; LOUPY.

(Après un moment de silence, le volet de la petite fenêtre s'ouvre très doucement, et Loupy se montre.)

LOUPY, après avoir bien regardé.

J' n'entends plus rien... basardons... (Il entre par la fenêtre. Il est sans bâton, il a ôté ses souliers. Il avance à pas de loup, et vient regarder Félix.) Il dort... (Il va de même écouter à la porte de la grange et de la maison.) Ceux-là aussi... tout d' même... c'est l' moment. (Il revient au lit, prend l'habit de Félix et fouille dans les poches.) Y n'y a plus rien. (Il le jette, sort une boîte de sa poche, et en tire deux boulettes.) L' diable est fin; mais c'te fois-ci, j' pouvons ben l' défier... dépêchons, les boulettes sont fraîches... (Il introduit une des boulettes sous le chaume du hangar, et jette l'autre dans la paille.) C'est d' dans; à c't' heure, j' suis parti; (Montrant Félix.) Il est resté... faudra ben qu' ce soit ly... à la grace de Dieu!

(Il regagne la fenêtre, sort, et la referme doucement. Aussitôt qu'il a disparu, on voit la fumée sortir du petit toit; l'instant d'après la flamme commence à se montrer sortant du chaume qui couvre Félix; il dort toujours.— Le rideau baisse.— Le théâtre change.— Entre les deux tableaux, après que le rideau est baissé, un morceau de musique doit peindre le bruit, le désordre, l'horreur d'un incendie. On entend sonner le tocsin, battre le rappel et crier au feu. Ensuite, et comme après un désastre, la musique exprime l'abattement, la consternation et la stupeur. Tous les efforts ont cessé, on n'entend plus que les pleurs et les gémissements. Alors le rideau se relève et montre le sinistre accompli.

## SCÈNE XIV.

(Le théâtre représente la même cour de la ferme aux Genêts qu'on a vue dans le tableau précédent; mais tout a été détruit, ravagé, consumé par les flammes. Le mur du fond est en partie écroulé, et laisse voir derrière la campagne et un terrain montant. La grange et le petit hangar sont en cendres; il ne reste debout que des charpentes brûlées : la maison seule a échappé aux flammes. Cinq heures du matin, le feu est éteint.)

M. et Mme THOMAS, FÉLIX, LE MAIRE, SON ADJOINT, UN BRIGADIER ET HUIT OU DIX GENDARMES, PAYSANS, NOTABLES, MOISSONNEURS, MOISSONNEUSES, ETC, ETC.

(Le lever du rideau présente le tableau d'un incendie éteint, et de la désolation générale qui succède aux efforts d'un désespoir inutile. Le théâtre est jonché de débris consumés, de meubles brisés, d'effets, d'ustensiles de ménage qu'on a jetés par les fenêtres. A gauche, près de la maison, le maire et son secrétaire sont assis devant une table; ils verbalisent. Quelques notables les entourent; de l'autre côté, à droite, Félix pleure, assis sur un débris de chaise; il est sans habit, la chemise en désordre; deux gendarmes veillent sur lui. Un groupe de moissonneurs qui est plus en arrière le désigne avec colère. Thomas et sa femme sont assis sur un débris de banc au milieu de la cour. Autour d'eux sont des groupes de villageois et de villageoises, debout, couchés, abattus par la fatigue et le désespoir. Un gendarme est en sentinelle à la grande porte; d'autres sont sur la montagne extérieure. Le sentiment général du tableau fait comprendre que c'est Félix qu'on accuse.)

LE MAIRE.

Ainsi donc, Thomas, aucun autre étranger, aucun autre inconnu que ce jeune homme, n'a passé la nuit dans votre ferme?

THOMAS.

Aucun autre, monsieur l'maire...

MADAME THOMAS.

C'est la vérité; c'pendant, monsieur l'maire...

THOMAS.

Tais-toi, Charlotte, il n'peut y avoir que lui! d' mandez leux-y!

LE GROUPE DE MOISSONNEURS, près de la grange.

Oui, c'est lui, c'est lui!

THOMAS.

C'est c' petit serpent qu' j'avons reçu, qu'j'avons couché, dont j'avons eu pitié.

LE GROUPE DE MOISSONNEURS.

C'est l'incendiaire! (Les paysans se levant de partout, et se réunissant au premier groupe.) Mort à l'incendiaire! qu'on nous le livre!

(Madame Thomas jette un cri et veut courir pour les arrêter, mais Thomas la retient par le bras. Félix est tombé à genoux, implorant le secours des gendarmes.)

LE MAIRE, se levant,

Arrêtez!...

LE BRIGADIER.

N'approchez pas!..,

LE MAIRE.

Arrêtez, malheureux!...

THOMAS, retenant sa femme.

Laisse-leux-y faire justice.

TOUS, avec colère.

Justice!...

LE MAIRE.

Au nom de la loi! retirez-vous; un assassinat vous fera-t-il justice? vengera-t-il l'ordre et la sûreté publique? réparera-t-il votre désastre? non, ce ne serait qu'un crime de plus. (Les paysans retournent à leur place en murmurant.) Mes enfants, écoutez-moi; si ce jeune homme est coupable, il ne peut l'être seul, il faut qu'il révèle ses complices. Laissez donc à la justice les moyens de pénétrer dans cet abîme d'horreur.

THOMAS.

La justice, elle l'épargnera p'tét'; elle en a laissé sauver tant d'autres!

TOUS.

Oui, tant d'autres!

LE MAIRE.

Et moi, mes amis, moi, votre concitoyen, votre maire, votre protecteur, me croyez-vous capable d'étouffer la vérité, de protéger le crime? voulez-vous m'empêcher de faire mon devoir de magistrat?

MADAME THOMAS.

Et si c'n'est pas c't'enfant, faut-y l'tuer? J'ons tout perdu, j'sommes ruinés; mais l'sang d'un malheureux n'nous rendra pas notre récolte.

(On entend un bruit confus au dehors.)

LE MAIRE.

D'où vient ce bruit? qu'on ne laisse entrer ni sortir personne sans mon ordre.

THOMAS, qui est allé voir.

Monsieur l'maire, c'est not' curé.

LE MAIRE.

C'est différent : qu'il vienne.

## SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LE CURÉ.

(Aussitôt que le curé paraît au fond de la cour, toutes les femmes et les filles courent au devant de lui et l'entourent.)

LE MAIRE, à l'un des notables.

Profitons de cet instant; je crains leur juste colère. Faites entrer quelques gendarmes : doublez la garde qui veille sur ce jeune homme.

(Le notable sort; un instant après, deux gendarmes, tournant autour des murs, viennent se joindre à ceux qui gardent Félix.)

LE CURÉ, regardant autour de lui.

Quel désastre!

MADAME THOMAS, en pleurant.

Tout est brûlé.

THOMAS, de même.

La maison, la belle grange, quasi toute la ferme.

LE CURÉ.

Dieu l'a souffert... mais il ne vous abandonnera pas, mes enfants; ayez toujours confiance en lui, et reprenez courage. Votre perte est bien grande; mais il y a des cœurs généreux. Toute la commune, tout le département viendra à votre secours; j'irai moi-même quêter dans les paroisses. On relèvera votre grange; on ensemencera votre champs, et, jusque là, mes enfants... (il tire un petit sac de sa poche et le leur donne.) prenez toujours ceci : c'est le produit de mes épargnes et des bienfaits de mes paroissiens; c'est l'argent des malheureux, aujourd'hui c'est le vôtre... donnez, distribuez tout de suite à ceux qui souffrent.

THOMAS.

Le digne homme!

MADAME THOMAS.

Vous êtes pour nous la main du bon Dieu.

LE CURÉ.

Je ne suis qu'un de ses pauvres ministres. Personne n' a-t-il péri?

MADAME THOMAS.

Grace au ciel, personne.

LE CURÉ.

Et du moins, mes enfants, le coupable, s'il en est un, n'est pas de mon troupeau?

THOMAS.

Oh! que nenni, monsieur l' curé; par exemple! y n'y a cheux nous que d' braves gens. Tenez, tenez, (Il indique Félix.) Voyez-vous ce p' tit-là?

LE CURÉ.

Ce jeune homme?

THOMAS.

Faut qu' y soit v'nu d'l'enfer! Hier, ben tard, un mendiant l'a amené; y nous a fait des contes, j'en avons eu pitié, j'l'ons fait coucher cheux nous, et l' méchant, pour nous r' mercier, a mis l' feu à sa paille.

LE CURÉ.

Cet enfant ?... (Au maire.) C'est lui qu'on accuse, monsieur le maire ?

LE MAIRE.

Il est certain que la trace et la direction du feu prouvent qu'il a commencé par embraser le chaume sous lequel il couchait.

LE CURÉ.

Il avait donc de la lumière ?

THOMAS.

Oh ! qu' non.

LE CURÉ, au maire.

Mais alors, quels indices ?...

LE MAIRE.

Ses réponses.

THOMAS.

Voyez n'ot' ferme.

LE MAIRE.

Vous allez l'entendre, car je vous prie, monsieur le curé, de m'aider de vos conseils et de votre présence. Jespère que le respect qu'on vous doit suffira pour maintenir le calme, et rappeler à chacun l'obéissance qu'il doit à la loi.

LE CURÉ.

Écoutez votre magistrat.

LE MAIRE, au brigadier.

Avez-vous fait courir sur les traces du mendiant ?

LE BRIGADIER.

Oui, monsieur le maire, sur toutes les routes du bois.

(Le maire fait donner un siége au curé qui se place auprès de lui. Tout le monde reprend sa place comme on était au lever du rideau.)

LE MAIRE.

Poursuivons... Faites approcher ce jeune homme.

THOMAS et SA FEMME, au curé.

Écoutez bien, monsieur le curé.

(Félix approche.)

LE MAIRE.

Persistez-vous à refuser de me dire votre nom ?

FÉLIX.

Hélas !... c'est à regret monsieur.

LE MAIRE.

Vous connaissiez sans doute le mendiant qui vous a conduit ici ?

FÉLIX.

Non, monsieur.

LE MAIRE.

Où l'avez-vous rencontré ?

FÉLIX.

Il m'a trouvé dans le bois ; j'étais évanoui.

LE MAIRE.

Vous veniez, avez-vous dit, de voir périr votre père ?

FÉLIX.

Non, pas mon père... c'était mon ami.

THOMAS, et tous les moissonneurs.

Il a dit son père !

LE MAIRE.

Vous l'avez dit ; pourquoi ce mensonge ?... Quel est donc votre père ?

FÉLIX.

Je ne le connais pas.

LE MAIRE.

Qu'alliez-vous faire à Paris ?

FÉLIX.

Achever mes études et prendre un état.

LE MAIRE.

Cela suppose quelque fortune, des parents ou des amis... qui vous y envoyaient ?

THOMAS.

J'lui ons déja d'mandé.

LE MAIRE.

Répondez-moi.

FÉLIX.

Je ne puis le dire.

THOMAS.

Vous voyez ben ? — Y faut absolument qu'y soit d'queuqu' bande d'incendiaires, puisque...

LE CURÉ, un peu sévèrement.

Thomas !

MADAME THOMAS, à son mari.

C'est ben fait.

LE CURÉ, à tout le monde.

Un peu de patience, mes enfants. (A Félix.) Jeune homme, vous devez dire la vérité au magistrat qui vous interroge.

FÉLIX.

Ah ! monsieur, je voudrais obéir ; mais au prix même de ma vie, je ne le peux.

(La surprise redouble.)

LE CURÉ.

Vous ne le pouvez ?

THOMAS, se levant de nouveau.

C'est p'têt' aussi l' ciel qui l'en empêche, comme y dit que c'est l' ciel qui l'envoie à Paris.

LE CURÉ.

Le ciel !

LE MAIRE.

Il vous a dit cela ?

THOMAS.

Y l'ont tous entendu.

LE MAIRE, regardant le curé avec intention.

Le ciel ! un mystère étrange se fait ici sentir ; l'obstination de ce jeune homme à se taire, son courage, sa résignation même, ne sauraient résulter de passions basses et viles ; ses discours et sa conduite décèlent un autre moteur ; monsieur le curé, ne soupçonnez-vous rien ?

LE CURÉ.

Je crains de vous comprendre. (Il se lève s'approche de Félix et lui prend la main.) Mon enfant, je suis un ministre de Dieu ; à ce titre, ouvrez-moi votre cœur ; quelqu'un, empruntant la voix du ciel, vous aurait-il, au nom de Dieu, inspiré, conseillé, peut-être commandé de por-

ter la flamme... (Un mouvement du jeune homme l'empêche d'achever.) Ce ne serait plus vous qui seriez coupable; dites sans crainte.

FÉLIX.

Oh! au nom de Dieu, commettre un crime!... cela ne se peut croire; quelqu'un au monde en serait-il capable, à moins d'être insensé?

LE CURÉ.

Non. (On se regarde avec surprise. — Au maire.) Ce n'est pas cela.

FÉLIX, avec fermeté.

Je n'ai pas mis le feu à la ferme; dois-je donc vous le jurer? Eh! mon Dieu! pourquoi l'eussè-je fait? Ils m'avaient reçu avec tant de bonté! ils m'avaient traité comme leur fils. Voyez ces ruines, leurs larmes, leur désespoir : mais je serais un monstre!

MADAME THOMAS, à son mari.

Tu vois ben!

THOMAS, un peu ému.

C'pendant...

(Le curé leur fait signe de se taire.)

LE MAIRE.

Les apparences et vos réponses vous accusent.

FÉLIX.

Je suis innocent, monsieur le maire; c'est tout ce que je puis vous dire. Si vous exigez davantage, ce n'est plus mon secret... je mourrai s'il le faut.

(Le maire et le curé se regardent.)

THOMAS.

J'savons plus qu' penser.

MADAME THOMAS.

C't'enfant-là est étonnant.

THOMAS.

Faut pourtant ben que queuqu'un...

(Bruit et cris : le voilà! le voilà!)

LE BRIGADIER.

Monsieur le maire, c'est le mendiant que mes soldats ont arrêté; on vous l'amène.

LE MAIRE.

Éloignez un peu ce jeune homme.

(Félix va reprendre sa place au milieu des gendarmes. Loupy est amené par deux gendarmes et Pierre-Got qui les accompagne.)

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES; LOUPY, PIERRE-GOT.

PIERRE-GOT, à Loupy.

Avance. Le v'là, monsieur l'maire; c'est moi qu'a amené les gendarmes.

LE MAIRE.

Bien, mon ami, tu seras récompensé.

(Pierre-Got se mêle aux moissonneurs.)

LOUPY.

Tiens! la ferme qu'est brûlée!... queu malheur!

(Thomas le menace d'un revers de main. Des moissonneurs lui montrent le poing.)

LE BRIGADIER, lui montrant le maire.

Tournez-vous par-là.

(Loupy fait de grandes révérences au maire*.)

LE MAIRE.

Comment vous nomme-t-on?

LOUPY.

Moi? faut que j' vous dise mon nom? ben volontiers, monsieur l'maire, j'm'appelons Loupy.

LE MAIRE.

Votre état?

LOUPY.

Indigent.

LE MAIRE.

Où demeurez-vous?

LOUPY.

Où l' bon Dieu m'envoie; j' payons pas d'impôt.

LE MAIRE.

Vous avez dit vous rendre à Granvillier; sur quelle route vous a-t-on arrêté?

LOUPY.

J' sais pas.

PIERRE-GOT.

Sur celle de Pré-Saint-Pol.

LOUPY.

Ça c' peut ben.

LE MAIRE.

Vous en avez donc imposé?

LOUPY.

Non fait, dà, monsieur l'maire, j' ma trompé... (Comme il regarde tout autour de lui, il aperçoit Félix, et ajoute à part.) V'là l' petit.

LE MAIRE.

Qu'on le fouille.

LOUPY.

Hein?... qu'on m' fouille?... (Les gendarmes y procèdent.) Laissez-donc; j'veux pas; j'n'ons rien sur moi.

LE BRIGADIER.

Tranquille! ou, morbleu!...

LOUPY, dont on vide les poches.

J'm'oppose! on ne doit pas fouiller dans les poches, c'est pas dans la Charte!

LE BRIGADIER, passant les objets au maire.

Paix!... un papier.

LE MAIRE, l'ouvrant.

Un certificat d'indigence.

LE BRIGADIER.

Une bourse.

LE MAIRE.

Pleine d'or.

LE BRIGADIER.

Une boîte.

LE MAIRE.

Des diamants, de l'or, sur un mendiant!

THOMAS et les paysans.

C'est un voleur!

* Félix et les gendarmes, Loupy; le curé et le maire assis près de la table; Thomas, sa femme et les groupes sur les autres plans.

LE MAIRE.

Oseras-tu dire que ces objets sont à toi?

LOUPY.

Non fait, non fait, monsieur l'maire, j'ai pas dit ça jamais, c'est pas à moi du tout... c'est... c'est à ce p'tit monsieur-là, qu'j'avions trouvé hier dans l'bois, et qu'j'avions amené ici.

THOMAS et MADAME THOMAS.

A lui?

LE MAIRE, à Félix.

A vous, jeune homme? Approchez, regardez...

(Mouvement général de curiosité. Le curé passe un peu vers la droite en cherchant à calmer les paysans *.)

FÉLIX, se regardant d'abord lui-même.

En effet... il est possible... j'avais tout oublié... (Il approche et examine la bourse et les diamants qui sont sur la table.) Oui, monsieur, cette bourse et ces bijoux sont à moi.

LOUPY.

J'l'avais dit!

FÉLIX.

Mais... tous les diamants n'y sont pas, il en manque la moitié.

LOUPY.

C'est pas ma faute.

LE MAIRE.

Ils sont à vous? (A Loupy.) Et comment se trouvent-ils sur toi?

LOUPY.

Sur moi?... l'p'tit m'avait prié d'les garder; il avait peur qu'on n'les lui vole.

TOUT LE MONDE.

Oh!...

THOMAS.

Est-y gueux!

FÉLIX.

Cela n'est pas vrai.

LOUPY.

C'est lui qui ment; foi d'homme, j'en lève la main.

LE MAIRE.

Peu importe. Vous, jeune homme, vous reconnaissez cette boîte, ces diamants; vous déclarez qu'ils sont à vous?

FÉLIX.

C'est la vérité.

LE MAIRE.

On ne possède guère à votre âge des objets d'un tel prix : ce sont des parures de femme; de qui les tenez-vous?

THOMAS.

Le v'là pris.

FÉLIX, troublé.

De qui?...

LE MAIRE.

Répondez, ou vous êtes convaincu de vol.

* Loupy, le curé, Félix, le maire; les groupes aux autres plans.

FÉLIX.

De vol?... oui... oh! mon Dieu, on va croire aussi que j'ai volé!

LE MAIRE.

Répondez donc.

THOMAS, à tout le monde qui s'avance pour écouter.

Chut!

FÉLIX.

Grace! monsieur le maire, je ne le peux pas.

LOUPY, à part.

C'est drôle.

THOMAS, aux moissonneurs.

Y n'peut pas.

LE MAIRE.

Malheureux enfant! ne comprenez-vous donc pas que vous achevez de vous perdre? Refuser de vous faire connaître, de nommer vos parents, de dire au moins de qui vous tenez cet or, ces diamants... Encore une fois, et pour la dernière, je vous ordonne de me répondre.

LE CURÉ, s'approchant de Félix, avec émotion et douceur.

Mon enfant, ne résistez plus; si vous n'êtes pas coupable, sur-tout, sur-tout si vous avez des parents, une famille, peut-être une mère qui vous chérit; car un enfant tel que vous ne peut être ainsi abandonné; par pitié pour eux, prouvez votre innocence. Vous pleurez... j'ai donc touché la blessure de votre cœur... Mon fils, quelle que soit la faute grave ou légère qui vous a fait fuir vos parents, ne consommez pas votre perte; c'est en leur nom, c'est au nom de votre mère que je vous conjure. Mon fils, il faut répondre.

FÉLIX, au désespoir.

Au nom de ma mère!... (Il essuie ses yeux avec résolution, et ajoute avec force :) Non! jamais!

TOUT LE MONDE, comme confondu.

Jamais!

THOMAS.

Il a dit jamais.

LE MAIRE, avec un peu de colère, à l'adjoint.

Fermez l'interrogatoire,

PIERRE-GOT, qu'on a vu observer Félix, et qui, retenu par ses voisins, a déjà voulu parler plusieurs fois.

Attendez... attendez un peu, monsieur l'maire; c'est-y c't-y-là qu'on dit qu'a mis l'feu?

LE MAIRE.

Oui.

PIERRE-GOT.

Et qui n'veut pas dire qui qu'il est, ni d'où qu'il vient?

LE MAIRE.

Sans doute.

PIERRE-GOT.

Ah! y n'veut pas! eh ben! je l'connais, moi.

TOUT LE MONDE.

Y l'connait!

LE MAIRE.

Tu le connais? parle, quel est son nom?

PIERRE-GOT.

Son nom?... j'sais pas son nom; mais j'l'ons vu au château d'Clairville, où que j'portions du grain.

TOUT LE MONDE.

Au château?

PIERRE-GOT.

Oui-da! c'est un p'tit orphelin qu'mamselle la comtesse élevions par charité.

LE MAIRE.

Mademoiselle Amélie de Clairville?

FÉLIX.

Non! non! monsieur.

LE MAIRE.

Vous le niez?

FÉLIX, résolument.

Je ne connais pas la comtesse de Clairville.

LE MAIRE, à Pierre-Got.

Et toi, tu assures l'avoir vu au château?

PIERRE-GOT.

Oui, j'ly ons vu; c'est ben lui.

LE MAIRE.

C'est assez; dans deux heures la vérité sera connue. (Au brigadier.) Emparez-vous de ce mendiant, qu'il soit mis au secret. (A Félix.) Vous, jeune homme, je vais vous conduire au château de Clairville.

FÉLIX.

Au château! (Il se jette aux genoux du maire.) Oh! non, non, monsieur, je vous en prie à genoux, ne me conduisez pas au château.

THOMAS.

Il a peur.

LE MAIRE, le laissant à genoux.

Vous redoutez cette épreuve? votre frayeur m'y détermine d'autant plus... c'est là peut-être... En effet, ces diamants ne peuvent appartenir qu'à une personne du rang de la comtesse. Si c'est un vol... ce concert avec un mendiant, le partage déjà fait, et ce désastre... Malheureux jeune homme! ou l'on vous a conduit dans un piège affreux dont l'auteur doit monter sur l'échafaud, ou l'innocence de votre âge et la candeur peinte encore sur vos traits cachent un cœur bien pervers. Vous allez me suivre; je vais vous mettre en présence de la comtesse elle-même.

FÉLIX, au désespoir.

Oh! non, non, ne m'y conduisez pas. (Se relevant, et avec l'esprit exalté.) Monsieur le maire, je n'hésite plus; il est inutile de me conduire au château, j'avoue tout; oui, eh bien! oui, j'ai volé ces diamants, j'ai mis le feu... livrez-moi; qu'on me fasse mourir, mais qu'on ne me conduise pas au château.

TOUT LE MONDE, avec consternation.

Il avoue!

FÉLIX.

Oui, mon Dieu! mon Dieu! sauvez maman.

(Il tombe évanoui dans les bras de madame Thomas et d'autres femmes qui se trouvent près de lui.)

LE MAIRE, LE CURÉ, et tout le monde avec eux.

Sa mère!

(Il se fait un silence; le maire traverse la scène et passe du côté où se trouve alors le curé*.)

LE MAIRE, consultant du regard le curé.

Que pensez-vous, monsieur?

LE CURÉ.

Que cet enfant n'est pas coupable.

LE MAIRE.

Mais ce désastre?...

LE CURÉ.

La main de Dieu vous guidera.

LE MAIRE, après un instant de réflexion, au brigadier, en désignant Loupy.

Gardez bien cet homme. (A Thomas.) Qu'on amène ma voiture. (Regardant Félix avec intérêt.) Qu'on secoure d'abord ce jeune homme.

(Les gendarmes tiennent Loupy. On apporte un verre d'eau que madame Thomas porte aux lèvres de Félix. Tout le monde regarde, attendri, surpris, consterné.)

* Loupy et les gendarmes, le curé, le maire, Félix évanoui entouré de madame Thomas et des femmes; les groupes sur les autres plans.

# ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le même salon qu'on a vu au second tableau du premier acte; il est meublé pour recevoir une nombreuse société. On y remarque un piano et des tables de jeu. Midi.

## SCÈNE I.

JOSÉPHINE, seule.

(Elle entre par la porte du fond et parle d'abord à la cantonade.)

Bien! oui, c'est très bien; demeurez toutes là, mes amies; procurez-vous des bouquets, et attendez; ce ne sera pas long maintenant, attendez que je vous appelle. (Elle entre en ajustant sa parure.—Au même instant on entend sonner la cloche de l'église, qui annonce que la messe est finie.) Ah! on sonne à l'église, la messe est dite. Elle est mariée! C'est singulier comme ce mot-là... comme cette idée vous émeut et... et vous trouble; je ne sais pourquoi; j'en suis toute folle de joie. J'étais humiliée d'avoir une maîtresse jeune encore, jolie, et si bonne, qui ne se mariait pas; il semblait que c'était ma faute. Grace au ciel! enfin, la voilà madame; nous aurons un mari au château; et qui sait? cela me portera

peut-être bonheur aussi. Pourquoi pas? je n'ai que sept ans de plus que mademoiselle... que madame la baronne; et... si je ne me trompe, monsieur Christophe m'a déja regardée... mais regardée avec des yeux... j'en ai rougi. C'est un bel homme que... Joséphine, à quoi songez-vous? Regardons à la fenêtre si le cortège revient... il est sans doute avec son colonel.

( Elle va vite ouvrir la fenêtre et regarde; au même instant, Christophe paraît à la porte du fond. )

## SCÈNE II.

### CHRISTOPHE, JOSÉPHINE.

CHRISTOPHE, au fond, à part.

Chafre bien fait de guider la cortéche. Ché feuir chiste à temps. Il être seule, seule... terteiffle! c'être la pon moment.

( Il avance un peu. )

JOSÉPHINE, regardant par la fenêtre.

Je ne vois personne de la noce; on ne sort pas encore de l'église : c'est qu'on signe à la sacristie.

CHRISTOPHE.

Ché fouloir tout de suite faire mon déglaration.

JOSÉPHINE.

Et pour comble de bonheur, le plus beau temps du monde!

CHRISTOPHE.

Courache, Christophe... Hem!

(Il tousse pour se faire entendre.)

JOSÉPHINE, le voyant.

Ciel!

CHRISTOPHE.

Elle avre fu moi.

JOSÉPHINE, tout bas.

C'est lui.

CHRISTOPHE.

Ché oser pas; ch'être pien pête!...en afant!

( Il marche à grands pas jusqu'à Joséphine, puis s'arrête tout court. )

JOSÉPHINE, à part.

Je crois qu'il a des intentions.

CHRISTOPHE, la main au schakos.

Matmoicelle Josphine.

JOSÉPHINE, avec une révérence.

Je vous salue, monsieur Christophe.

CHRISTOPHE, militairement.

Ché saluer fous aussi, matmoicelle Josphine.

( Ils se taisent tous les deux. )

JOSÉPHINE, toussant.

Heim!

CHRISTOPHE, à part.

Terteiffle!

JOSÉPHINE.

Plaît-il?

CHRISTOPHE.

J'avre encore rien dit, parc'que c'être pien difficile, à cause qu... terteiffle!

JOSÉPHINE.

Je ne comprends pas.

CHRISTOPHE.

C'être égal; ché prier fous de pas boucher; j'avre quelque chose à tire té pressé.

JOSÉPHINE.

A moi?

CHRISTOPHE.

Ya; un pacatelle, c'être fait tout d' suite... matmoicelle Josphine, ché trover fous charmante; mon barole d'honneur, chêtre amoureuce.

JOSÉPHINE.

De moi?

CHRISTOPHE.

Ya.

JOSÉPHINE.

Vous badinez.

CHRISTOPHE.

Nein.

JOSÉPHINE.

A mon âge...

CHRISTOPHE.

Fous l'y être un beu mûre; c'être pien pon pour moi... terteiffle! ché prendre fous tout d'suite pour mon femme.

JOSÉPHINE.

Tout de suite!... mais, monsieur Christophe, c'est bien prompt.

CHRISTOPHE.

Ya. Ma colonel il avre dit à moi: Christophe, ché fouloir qué t'y té marie. J'avre rébondu: Ya, ma colonel. Mais c'être pas assez; ché pouvre pas marier moi toute seul... terteiffle!... gombrenez-fous, matmoicelle Josphine?

JOSÉPHINE.

Mais!... oui... et c'est moi...

CHRISTOPHE.

Ya! (Se mettant brusquement à ses genoux.) Ché mettre ma cœur dans fos pieds.

( Bruit annonçant l'arrivée du cortége. )

JOSÉPHINE.

Ciel!...

CHRISTOPHE.

Ché...

JOSÉPHINE.

On vient! silence!

CHRISTOPHE, se relevant vite.

Terteiffle!

JOSÉPHINE.

C'est le cortège, les époux. (Tendant la main.) Voilà ma réponse.

CHRISTOPHE, baisant la main de Joséphine.

J'avre reçu la petite cache.

JOSÉPHINE.

Soyez discret.

( Elle court au fond. )

CHRISTOPHE.

A présent, ça ira toute seule.

JOSÉPHINE.

Les voilà! les voilà! (A la cantonade.) Venez vite! venez toutes!

(Les villageoises des environs, en habit de fête, accourent avec des bouquets et se rangent pour recevoir les nouveaux époux et leur offrir des fleurs. Ceux-ci paraissent aussitôt précédés de toute la société dont se compose la noce.)

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE CLAIRVILLE, M. DE SAINT-VAL; AMÉLIE, DAMES et MESSIEURS, VILLAGEOIS, DOMESTIQUES, etc *.

JOSÉPHINE, présentant les jeunes villageoises.

Madame la baronne ne refusera point les vœux que forment, pour son bonheur et pour celui de monsieur le baron, tous les bons habitants de Clairville qui la chérissent comme une mère.

AMÉLIE, prenant les bouquets.

Comme une mère? toujours, mes chers amis. (Remettant les bouquets à ses femmes.) Mesdemoiselles, mettez ces fleurs dans des vases. (Aux jeunes filles.) Je vous retiens toutes pour la soirée... Joséphine, vous donnerez des ordres pour qu'on puisse aussi danser dans le jardin. (Aux dames de la société.) Mesdames, nous aurons deux bals... Vous le permettez, monsieur le baron?

SAINT-VAL.

Jamais d'autre que vous, Amélie, ne commandera dans ce château; je n'ambitionne que de partager le bonheur de tout ce qui vous entoure.

DE CLAIRVILLE, s'adressant à tout le monde, puis au baron.

Mes amis, un jour de noces doit être consacré au plaisir... que ferons-nous de la matinée, en attendant l'heure du dîner et celle du bal?

(Amélie a descendu la scène vers la gauche, M. de Clairville a passé à droite; Saint-Val se trouve au milieu.)

SAINT-VAL, répondant au comte.

Mais je pense que le billard, la bouillotte et l'écarté pour ces messieurs; le jardin, la promenade, la musique pour les dames, peuvent occuper quelques heures.

(Il se rapproche d'Amélie.)

JOSÉPHINE.

Et si monsieur le baron n'y trouve pas d'inconvénient, on pourrait déjà commencer à danser dans le jardin.

DE CLAIRVILLE.

Ce sera même un amusement pour la société... Joséphine, mettez le bal en train... Germain, faites dresser des tables de jeu.

* Saint-Val, Amélie, Joséphine, M. de Clairville, la société sur les deux ailes, les villageoises au fond entourant Amélie, les domestiques derrière.

JOSÉPHINE, aux villageoises.

Vous qui dansez le jour tout aussi bien que le soir, venez avec moi.

CHRISTOPHE.

Ché infiter matmoicelle Josephine.

JOSÉPHINE.

Très flattée, monsieur Christophe... Venez toutes.

(Elle emmène les villageoises au jardin.)

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, excepté JOSÉPHINE, CHRISTOPHE et les VILLAGEOIS, qui sont passés dans le jardin.

(Amélie est devenue rêveuse, Saint-Val l'observe avec inquiétude *.)

DE CLAIRVILLE, à la société.

Laquelle de vous, mesdames, ouvrira le concert? un jour de noces, il ne faut pas compter sur la mariée.

(Il conduit deux des dames de la société au piano. Les tables de jeu ont été ouvertes, les parties commencent.)

AMÉLIE, à elle-même, en soupirant.

A présent, à cette heure, où est Félix? que fait ce pauvre enfant! il pleure peut-être.

SAINT-VAL, s'approchant d'elle et lui prenant la main avec tendresse.

Amélie...

AMÉLIE.

Pardon, monsieur le baron, j'étais distraite, n'est-ce pas? ayez la bonté de m'excuser; je vais m'occuper de la société.

SAINT-VAL, la retenant avec douceur.

Non... vous avez le temps; votre père en fait les honneurs... C'est vous, Amélie, c'est vous seule qui m'inquiétez... Je sais qu'un peu de trouble, d'embarras, peut suivre un pareil jour; mais il y a de la tristesse au fond de votre gêne, il y a des traces de larmes au bord de vos paupières; vous n'êtes pas contente, Amélie... Ce n'est pas un reproche que je vous fais... mais, à présent, je suis votre époux, votre ami le plus tendre... tu es la moitié de moi-même.

AMÉLIE, avec un regard aimable.

Oui.

SAINT-VAL.

Ton regard me rassure; mais alors, si quelque chose t'afflige, tu me dois la moitié de ton chagrin; me cacher ce qui blesserait ton cœur, ce serait faire tort au mien, ce serait me dérober ce qui m'appartient désormais. Quelle est la cause de ta distraction, de ta peine?

AMÉLIE, un peu embarrassée.

De ma peine? je n'en ai pas.

SAINT-VAL.

Et... des regrets?

* M. de Clairville, Saint-Val, Amélie; la société aux tables de jeu, assise, etc.

AMÉLIE, avec une tendre affection.

Jamais! jamais, Léon.

SAINT-VAL.

Chère Amélie!...

(Dans ce moment les parties de jeu s'engagent; une dame s'assied au piano.)

DE CLAIRVILLE.

Messieurs, un peu de silence, ces dames vont chanter.

SAINT-VAL, passant le bras d'Amélie sous le sien.

Tu préfères un tour de parc...

(Ils s'éloignent lentement ensemble; mais tout-à-coup Joséphine entre fort troublée; Christophe la suit: tout le monde se lève. Saint-Val et Amélie reviennent sur leurs pas.)

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, JOSÉPHINE, CHRISTOPHE*.

AMÉLIE.

Qu'est-ce donc?

SAINT-VAL.

Pourquoi cesse-t-on de danser? eh bien!

JOSÉPHINE.

Madame, je ne sais comment vous apprendre... Il arrive quelque chose de bien extraordinaire.

CHRISTOPHE.

Ma colonel, il y afre du nouveau.

(Pendant que ceci se passe sur l'avant-scène, un domestique vient parler bas à M. de Clairville.)

AMÉLIE.

Vous tremblez, Joséphine?

SAINT-VAL.

Que veux-tu dire?

DE CLAIRVILLE, venant entre Saint-Val et Amélie.

Ne t'alarme pas, Amélie, je vais m'informer... pardon, mesdames, pardon.

(Il sort précipitamment.)

AMÉLIE, voulant le suivre.

Mon père!...

JOSÉPHINE, la retenant.

Arrêtez! madame... Il vaut mieux que ce soit monsieur le comte.

AMÉLIE.

Lui?... Mais expliquez-vous donc, Joséphine.

JOSÉPHINE.

Mon Dieu, madame, je ne puis vous dire ce que c'est, je ne comprends pas moi-même, et je suis si effrayée... monsieur Christophe l'a vu comme moi.

CHRISTOPHE.

Ya! ya!

AMÉLIE.

Quoi donc?

SAINT-VAL.

Parlez!

* Christophe, Saint-Val, Amélie, Joséphine, M. de Clairville plus au fond.

JOSÉPHINE.

Figurez-vous, madame, qu'il vient d'arriver, à l'instant, et d'entrer dans la cour, une voiture...

CHRISTOPHE.

Ya, un foiture.

JOSÉPHINE.

Escortée de quatre gendarmes.

SAINT-VAL.

Des gendarmes!

AMÉLIE.

Ici! chez nous!

SAINT-VAL.

Et cette voiture?...

JOSÉPHINE.

Il en est descendu deux messieurs que je n'ai jamais vus; et aussitôt on a refermé les portières et baissé les stores, pour empêcher qu'on aperçoive les autres personnes qui sont restées dans le carrosse.

SAINT-VAL.

Comprenez-vous?

AMÉLIE.

Je m'y perds.

CHRISTOPHE,

C'être de la police.

SAINT-VAL.

Tu crois!... je cours...

AMÉLIE, lui saisissant la main.

Avec moi...

JOSÉPHINE.

Attendez! voilà monsieur le comte.

(Il entre.)

DE CLAIRVILLE, revenant précipitamment.

Ma fille, baron, calmez-vous... mes amis, point d'alarme. Je vous annonce la présence et la visite de monsieur le maire du village de Pré-Saint-Pol.

SAINT-VAL.

Sa visite, avec des gendarmes!

DE CLAIRVILLE.

Un prisonnier, qu'il paraît conduire dans sa voiture, exige cet appareil, qui ne concerne que lui. En sa qualité de magistrat, il demande la permission de prendre auprès de nous quelques informations sur un fait, assure-t-il, qui intéresse l'ordre public; je n'ai pas cru pouvoir refuser.

SAINT-VAL.

Dans ce moment?...

DE CLAIRVILLE.

Il me suit... (A Amélie.) Tu n'en dois ressentir aucune crainte.

AMÉLIE, troublée.

Non, mon père... cependant...

SAINT-VAL.

Cette visite est étrange!

AMÉLIE, à Saint Val, avec un tendre intérêt.

Rien ne vous menace, mon ami?

SAINT-VAL.

Je vous le jure.

UN VALET, annonçant.

Monsieur le maire!

( Il entre suivi de son secrétaire. )

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE MAIRE, LE SECRÉTAIRE DU MAIRE.

( Le maire ne porte point d'écharpe *. )

LE MAIRE, s'adressant d'abord à Amélie.

Madame, j'ai le plus vif regret d'apporter un instant de trouble au milieu d'une fête d'hymen; mais vous daignerez excuser la rigueur de mon devoir, quand vous saurez de quelle importance est l'entretien que je sollicite de vous.

AMÉLIE.

De moi?

DE CLAIRVILLE.

Votre visite, monsieur, nous honore, mais ne peut nous inquiéter... Desirez-vous qu'on prie de s'éloigner les personnes étrangères à notre famille?

LE MAIRE.

Je ne le crois pas nécessaire : vous en déciderez vous-même quand vous m'aurez entendu.

DE CLAIRVILLE.

Expliquez-vous.

LE MAIRE.

Un attentat horrible, un de ces crimes qui depuis une certaine époque jettent la terreur et le désespoir dans nos campagnes, un incendie a dévoré, la nuit dernière, la ferme aux Genêts.

AMÉLIE.

Est-il possible !

SAINT-VAL.

Encore!

DE CLAIRVILLE.

Les malheureux incendiés réclament des secours; c'est là, sans doute, l'objet de votre honorable mission, monsieur le maire. Je vous remercie d'avoir songé à ma maison; à l'instant même...

LE MAIRE, l'arrêtant.

J'accepte avec reconnaissance, pour des malheureux, ce que vous inspire votre générosité; réparer leur désastre est le devoir de chacun; mais celui du magistrat va plus loin; la société tout entière lui demande secours et protection contre les criminels qui la menacent.

SAINT-VAL.

Cela est juste.

DE CLAIRVILLE.

Espérez-vous enfin découvrir la source d'un tel fléau?

LE MAIRE.

J'en cherche la trace. Tout atteste que l'incendie de la ferme aux Genêts n'a point été le produit d'une imprudence ou d'un accident. Les indices d'un complot tramé, exécuté, accompli, se présentent en foule, et dans l'obscurité qui l'enveloppe encore, il semblerait qu'un pouvoir caché a commis le crime par la main d'un enfant...

AMÉLIE, son père et son époux ensemble.

D'un enfant!

LE MAIRE.

Victime ou coupable... c'est là que se trouve le mystère, et je vais sans doute exciter ici une étrange surprise en ajoutant que des circonstances singulières, sans exemple, je le crois, ont fait présumer que madame la baronne pourrait peut-être donner à la justice des éclaircissements importants...

AMÉLIE.

Moi !

LE MAIRE.

Sur le jeune accusé, qui paraît être l'agent de quelques misérables.

DE CLAIRVILLE.

Ma fille!

JOSÉPHINE.

Madame?

CHRISTOPHE.

Terteiffle!

SAINT-VAL.

Y songez-vous, monsieur?

AMÉLIE.

Je ne puis comprendre...

LE MAIRE.

Je n'exige rien, madame; je ne réclame que votre complaisance; mais c'est au nom du malheur, de la justice, et de la sûreté publique.

( Il se tourne vers son secrétaire qui lui remet les objets saisis sur Félix. )

JOSÉPHINE.

Voilà qui me passe!

CHRISTOPHE.

C'être montame qui savre?...

JOSÉPHINE.

Fi donc!

SAINT-VAL, au comble de l'étonnement.

Amélie?...

AMÉLIE.

Je crois rêver.

DE CLAIRVILLE.

C'est quelque méprise.

LE MAIRE, au secrétaire.

Allez, vous comprenez.

( Le secrétaire sort. )

SAINT-VAL.

Écoutons.

LE MAIRE.

Madame... et permettez que j'en appelle à votre conscience : reconnaissez-vous cette bourse, cette boîte et ces diamants? ( Le maire met sous les yeux d'Amélie les objets qu'il a nommés. ) Regardez-les, madame.

*M. de Clairville, le Maire, Amélie, Saint-Val; un peu plus haut, le Secrétaire, Joséphine, Christophe, etc.

AMÉLIE.

Ciel !...

( Elle demeure comme frappée de la foudre. )

DE CLAIRVILLE.

Qu'est-ce donc?...

SAINT-VAL.

Amélie!...

JOSÉPHINE, s'approchant, et prenant les objets des mains du maire.

Madame!... que vois-je!... c'est à vous, madame!

SAINT-VAL.

A vous?

DE CLAIRVILLE.

A ma fille ?

LE MAIRE, très attentif.

Vous les reconnaissez ?

JOSÉPHINE.

Je le crois bien! c'est madame elle-même qui a brodé cette bourse... et quant à ces diamants...

AMÉLIE, revenue à elle.

Joséphine!.... ( Joséphine s'arrête interdite. — L'étonnement redouble. — Dans ce moment le secrétaire rentre, et fait un signe au maire. — Après avoir porté son mouchoir sur ses yeux comme pour reprendre ses idées:) Oui, monsieur... oui... je reconnais ces objets. Au nom du ciel! comment se trouvent-ils dans vos mains?

LE MAIRE.

Je suis moi-même bien surpris de votre trouble, madame; cet or, ces bijoux ont dû vous être volés.

AMÉLIE.

Volés!... Ah ! pauvre enfant. Mais qui vous les a donc remis?

LE MAIRE.

Personne.

AMÉLIE, effrayée.

Dieu !

LE MAIRE.

C'est moi-même qui les ai trouvés sur le jeune homme, qui avoue, qui déclare les avoir volés.

AMÉLIE.

Volés!... Mais non, mais non, monsieur; mais non, c'est Félix.

DE CLAIRVILLE et JOSÉPHINE.

Félix !

SAINT-VAL, à part et avec soupçon.

Félix !

( A ce cri répété , Amélie tressaille et redevient muette et tremblante. )

LE MAIRE, regardant tout le monde.

Vous le connaissez tous ?

DE CLAIRVILLE.

Sans doute, c'est un jeune orphelin. Il y a... quatorze ans, je crois, ma fille le reçut, par charité, des mains d'une pauvre femme, l'éleva sous mes yeux, le combla d'amitié, de bienfaits, et, hier encore, elle l'envoyait à Paris pour y achever son éducation, s'y placer, se pourvoir; je l'avais approuvé... Se pourrait-il que cet enfant, que ce jeune homme eût déja souillé la vie dans laquelle il entre à peine, par un vol à sa bienfaitrice.

AMÉLIE, avec indignation.

Ah!

JOSÉPHINE

Lui, monsieur le comte, notre Félix! ah! je répondrais du contraire sur ma vie!... Ce sera tout simplement un cadeau qu'en le renvoyant madame lui aura fait ; elle était si bonne pour lui!

LE MAIRE.

Des diamants d'un tel prix...

AMÉLIE, en baissant les yeux, et s'efforçant de paraître calme.

Oui, monsieur, c'était un don : j'avais chargé l'honnête et bon vieillard qui conduisait Félix de les vendre à Paris. Ce vieillard a dû vous le dire.

LE MAIRE.

Ce vieillard ? je n'ai pu le voir, il avait péri.

AMÉLIE, s'oubliant.

Il est mort! Mais, mon Dieu, mon Dieu, qu'est devenu Félix ?

SAINT-VAL, étonné de son désordre subit.

Amélie!...

JOSÉPHINE de même.

Madame !...

LE MAIRE.

Calmez-vous, madame ; ce Félix est entre mes mains.

AMÉLIE.

Ah ! je vous remercie, monsieur.

SAINT-VAL, à part.

Quelle émotion !

LE MAIRE.

L'intérêt, l'affection que vous portez tous à ce jeune homme redoublent ma surprise.

JOSÉPHINE.

Nous l'avons élevé.

LE MAIRE.

Je comprends ; je vous plains... je voudrais adopter la justification que vous m'offrez, madame, et peut-être malgré mon devoir fermer les yeux ; mais ce n'est pas seulement ce vol que je poursuis : il n'est ici que l'indice d'un autre crime qui ne permet pas d'indulgence : toute la France nous regarde... La main de cet enfant se montre avec la même évidence dans l'incendie de la ferme ; il a mis le feu.

DE CLAIRVILLE.

Lui !

AMÉLIE.

Le feu! quelle horreur!

JOSÉPHINE.

C'est faux.

AMÉLIE.

Vous ne l'avez donc pas regardé, cet enfant?

LE MAIRE, avec émotion.

J'ai fait plus ; touché de ses pleurs, de sa grace, de son air d'innocence, je n'ai pu croire aux apparences; j'ai voulu le défendre, j'ai senti mon cœur sous le charme de l'intérêt qu'il vous inspire. Eh bien ! savez-vous ce qu'il m'a répondu ? J'ai volé les diamants, j'ai mis le feu à la ferme. Et ces aveux réitérés, il les a faits dans la peur que je ne l'amenasse devant vous.

AMÉLIE, comprenant.

Ah !... oui, oui!... Oh ! mon Dieu !... Mais où est-il ! qu'en avez-vous donc fait?... monsieur, rendez-le-moi.

LE MAIRE.

Il est ici ; j'ai dû l'amener... vous allez le voir et l'entendre.

( Il fait un signe au secrétaire. )

AMÉLIE.

Il est ici ; ( Tout le monde se retourne. ) Ah !...

( Le secrétaire a transmis l'ordre du maire et Félix paraît aussitôt suivi de deux hommes sans uniforme. )

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, FÉLIX, DEUX GARDIENS.

AMÉLIE, apercevant Félix, court vers lui, le saisit et l'entraîne jusque sur l'avant-scène.

Félix !... Félix !... ah ! tu es sur mon cœur !

( Elle l'embrasse avec transport, sans songer aux regards qui l'observent. )

FÉLIX, bas à sa mère.

Prends donc garde, maman; prends garde... Rassure-toi, je n'ai rien dit. Abandonne-moi, laisse-moi emmener.

AMÉLIE.

Jamais ! jamais ! pardonne-moi... c'est fini... tu ne me quitteras plus.

FÉLIX, repoussant les bras d'Amélie qui l'étreignent.

On te regarde.

AMÉLIE, avec résolution.

Monsieur le maire, je vous déclare sur ma vie, sur mon Dieu, que cet enfant que j'ai élevé, ici, devant tous, est innocent, est pur comme le jour ; qu'il ne m'a quittée qu'hier, hier pour la première fois ; que tout ce qu'il avait sur lui venait de moi. Mon père lui-même vous l'atteste... Et quant au crime d'incendie... ah ! regardez-le donc, monsieur; voyez, n'est-il pas justifié ?

(Tout le monde regarde le maire avec anxiété. Il se fait un silence.)

SAINT-VAL, à part.

On m'avait caché cette adoption... et ce départ.

LE MAIRE.

Madame, je suis profondément ému de vos larmes... mais, je dois vous le dire, malgré vos efforts en faveur de ce jeune homme, rien de ce que je viens d'entendre ne détourne ni n'efface les soupçons. Loin de là, peut-être... Vous avez recueilli cet enfant, vous l'avez élevé... et tout-à-coup, vous-même, vous l'éloignez de votre maison et de vos regards !... pourquoi?... ce n'est sans doute pas sans motif... Votre main généreuse, même en bannissant l'orphelin, ne le laisse point sans secours; cela peut se croire, et l'on eût compris qu'il possédait quelque argent : mais des diamants d'une aussi haute valeur que ceux que vous reconnaissez ne se donnent pas à un enfant étranger et de son âge, que l'on renvoie... Je ne veux point blâmer votre pitié, madame; mais ici même, on ignorait que vos diamants eussent disparu. Et, s'il en était autrement, je vous le demande, pourquoi cet enfant aurait-il avoué qu'il les avait dérobés ? pourquoi son épouvante en entendant prononcer votre nom? pourquoi préférait-il mourir à comparaître devant vous ?

( Pendant que le maire parle, Amélie regarde Félix. )

AMÉLIE.

Quel courage!

FÉLIX, bas.

Je te l'avais promis.

LE MAIRE.

Il était donc coupable ? vous l'aviez donc chassé, ou il s'était enfui ?

DE CLAIRVILLE.

Il est pourtant certain...

AMÉLIE, avec force.

Non, mon père !

LE MAIRE, avec une expression de mécontentement, et promenant son regard autour de lui.

Je ne puis espérer ici d'autres éclaircissements ; la justice fera le reste. C'est trop longtemps troubler la fête de votre hymen, madame; je me retire. De votre aveu même, cet enfant ne vous appartient pas; personne ne le réclame; il est donc à l'État, et la justice s'en empare... (Aux hommes de sa suite. ) Messieurs, emmenez ce jeune homme.

AMÉLIE.

Arrêtez !...

LE MAIRE.

Madame !

DE CLAIRVILLE.

Ma fille!

SAINT-VAL, retenant Christophe.

Silence !

AMÉLIE.

Jamais! on m'arrachera plutôt la vie!

LE MAIRE.

Quoi ! de la résistance !...

AMÉLIE, saisissant Félix dans ses bras.

Je le réclame, il est à moi, il m'appartient; c'est mon fils !...

TOUT LE MONDE, à-la-fois.

Son fils !... Votre fils !...

AMÉLIE, le serrant sur son cœur.

Vous ne me le prendrez pas, je suis sa mère !

TOUT LE MONDE.

Sa mère!

(Dans ce moment le regard d'Amélie rencontre celui de Saint-Val.)

DE CLAIRVILLE, au désespoir, et hors de lui.

Sa mère!... elle est déshonorée, malheureuse!...

(Il tire son épée pour en frapper Amélie; mais tout le monde avec un cri se précipite devant lui et le retient. A ce cri, Félix s'est s'est jeté devant sa mère; mais le comte, tremblant, a laissé tomber le fer et s'abandonne dans les bras de ses amis qui l'entourent. Il se fait un silence: Saint-Val passe devant Amélie et s'approche du comte.)

SAINT-VAL.

Monsieur le comte!

DE CLAIRVILLE, soutenu, tremblant, et s'exprimant à peine.

Monsieur, voilà ma poitrine... plongez-y ce fer... lavez votre honneur dans le sang d'un père... qui ne peut plus vivre...

SAINT-VAL, après avoir regardé en silence Amélie et le comte.

Grand Dieu!... (A Christophe.) Ordonne mon départ.

(Les hommes de la suite du maire font un mouvement pour s'approcher de Félix, le magistrat les arrête du geste. — Le rideau baisse. — Le décor change.)

## SCÈNE VIII.

(Le théâtre représente le même boudoir qu'on a vu au premier tableau du premier acte. Rien n'est changé dans l'ameublement. Quatre heures.)

AMÉLIE, seule, en négligé.

(Au lever du rideau, elle est assise sur le canapé et elle achève une longue lettre qu'elle écrit sur un petit meuble de dame placé devant elle. Cessant d'écrire et réfléchissant.)

Toute une vie sans reproche... et pourtant le déshonneur!... Qu'ai-je donc fait, mon Dieu, pour être ainsi traitée?... Si j'avais méconnu la plus sainte de tes lois, si j'avais étouffé dans mon cœur la tendre voix de la nature, renié l'enfant que j'ai porté dans mon sein... si j'avais commis ce crime, à présent je serais honorée, on m'appellerait une femme vertueuse; tous les respects, tous les honneurs seraient pour moi... mais j'avais un cœur de mère; je n'ai pas pu, je n'ai pas voulu être criminelle... j'ai adoré mon enfant, parcequ'il était mon enfant... Mon Dieu! ai-je donc fait autre chose que mon devoir?... Non, je me sens fière de mon cœur, et je suis déshonorée!... Vous êtes donc injuste quelquefois... puisque je suis honnête femme, devais-je être victime, moi!... (Elle pleure un moment en silence.) Non, il eût mieux valu, sans doute, pour le monde qui m'estimerait, pour ma gloire qui fût restée pure aux dépens de mes remords, que semblable à ces femmes... à ces monstres de nature que la peur de la honte rend coupables... on me l'a dit... je ne le crois pas... O mon Félix, j'aime mieux être déshonorée... (Elle écrit encore quelques lignes qui terminent sa lettre, la ploie et regarde la pendule.) Quatre heures, j'ai fini... (Elle se lève.) Mon père! mon père! je vous avais aussi caché mon malheur... ce n'était pas par défiance; vous ne pouviez pas me blâmer, vous ne pouviez que me plaindre... c'est vous qui m'avez perdue par tendresse... j'aurais vu votre désespoir... j'ai voulu ménager vos larmes... Ah! maintenant, quand vous aurez lu, vous ne lèverez plus sur moi ce fer... Mon Félix s'est mis devant... Ah! cet enfant me consolera de tout!... (Avec résignation.) Allons! cette lettre à mon père; il me rendra son amour, lui! A monsieur de Saint-Val, la vérité, de ma propre bouche... je lui dois cette réparation... (Pleurant.) O mon Dieu, mon Dieu!... Ensuite... le couvent... une retraite... et mon Félix!... C'est l'heure... allons! (Elle sonne.) Du courage!

(Elle se rassied sur le canapé et écrit le dessus de la lettre. Pendant qu'elle met l'adresse, Joséphine entre et attend sans parler.)

## SCÈNE IX.

AMÉLIE, JOSÉPHINE.

AMÉLIE, assise, écrivant.

Joséphine.

JOSÉPHINE, d'un ton sec.

Madame.

AMÉLIE, à part.

Du mépris... même de ma femme de chambre... cela est juste, elle ne sait pas... (Avec une grande douceur.) Joséphine, ne m'abandonnez pas encore, je vous prie. (Joséphine tire son mouchoir, se couvre les yeux et pleure.) Vous pleurez, Joséphine! (Elle se lève, va prendre Joséphine par la main et l'amène.) Vous pleurez?

JOSÉPHINE, avec un ton mêlé de dépit et d'attendrissement.

Oui, madame; oui, je pleure... je pleure depuis tantôt... et j'aurais fini par étouffer, si je n'avais pu vous dire ce que j'ai sur le cœur... je suis indignée! je suis outrée, madame! pendant dix ans... m'avoir caché... moi qui vous aime tant! moi qui... Je vous aurais sauvée, madame.

AMÉLIE.

Vous!... (Lui prenant la main.) Et je t'accusais, ma bonne-Joséphine!

JOSÉPHINE.

Et moi aussi, madame, je vous accusais, que sais-je? de folie pour ce petit; pauvre petit! Si j'avais su...

AMÉLIE.

Vous m'auriez méprisée, Joséphine.

JOSÉPHINE.

Madame, madame!... est-ce ainsi que vous jugez mon cœur? Vous étiez une riche demoi-

selle, vous; moi, rien qu'une femme de chambre; j'aurais dit : C'est mon fils, et vous l'auriez gardé.

AMÉLIE, en l'embrassant.

Ah! bonne Joséphine, et votre réputation? Voyez, je suis perdue; eh bien! pourtant, Joséphine, si nous eussions fait cela, je vous atteste, je vous jure devant Dieu que vous n'auriez pas été plus coupable que je ne le suis.

JOSÉPHINE.

Eh! mon Dieu!... Savez-vous qu'il est charmant, ce jeune homme, savez-vous que c'est un petit héros? mais c'était bien tout de bon qu'il voulait se sacrifier.

AMÉLIE, avec une joie tendre.

Oui, et je le chassais!

JOSÉPHINE.

Il est au désespoir que vous l'ayez sauvé. En vérité, madame, je crois que si j'étais monsieur de Saint-Val, je ferais maintenant comme monsieur le maire, et que j'admirerais cet enfant. Oh! vous ne vous figurez pas comme à présent on le traite avec considération, avec respect; on ne parle que de son courage, de son amour; tout le monde veut l'embrasser; plus d'une mère vous l'envie.

AMÉLIE.

Va, Dieu me devait bien cela. Si j'ai besoin pour lui d'une main protectrice, tu remplaceras le pauvre Gérôme, n'est-ce pas?

JOSÉPHINE, interdite.

Oui, cela va sans dire. Mais... eh bien! mais... et vous, madame, à présent que vous avez dit, que tout le monde sait...

AMÉLIE.

A présent, Joséphine, tout doit changer; je ne puis demeurer sous les yeux d'un époux, ni me condamner à rougir continuellement devant le monde. Mon cœur ne peut plus être à l'aise que devant Dieu.

JOSÉPHINE, alarmée.

Comment?

AMÉLIE.

J'ai fait toutes mes réflexions, j'ai fixé mon sort. Avez-vous dit à monsieur le maire ce que j'exige de sa complaisance?

JOSÉPHINE.

Oui, madame; mais c'était inutile; il n'est plus question d'arrêter monsieur Félix; à cet égard tout est expliqué; et l'on dit qu'on a saisi aux environs de Pré-Saint-Pol une vieille mendiante sur qui s'est retrouvé le reste des diamants, et qui a tout avoué.

AMÉLIE.

Trop tard. (Avec crainte.) Et... et votre message auprès de monsieur de Saint-Val, a-t-il eu le même succès? Vous vous taisez, Joséphine. Il refuse de m'entendre... il a raison, je l'ai trompé. Dites-moi sa réponse, ne craignez pas, il faut que je m'accoutume au mépris.

JOSÉPHINE.

Il paraît bien affligé, je suis certaine qu'il a pleuré.

AMÉLIE.

Oui, c'est un bon et noble cœur; ceux-là souffrent plus que les autres.

JOSÉPHINE.

Il s'est promené trois minutes sans rien dire; il hésitait... (Avec un soupir.) Monsieur Christophe était là. Tout d'un coup il lui a renouvelé l'ordre d'achever les apprêts de leur départ, et ensuite il m'a dit : Saluez votre maîtresse de ma part; j'enverrai ma réponse.

AMÉLIE.

C'est un refus. Eh bien! encore cette peine... c'est peut-être une humiliation de moins... s'il ne m'avait pas crue!... (On frappe doucement à la porte du fond.) Qui peut venir?

JOSÉPHINE.

Entrez.

AMÉLIE.

Non.

(La porte s'entr'ouvre tout doucement. Christophe paraît.)

JOSÉPHINE, se retournant.

Vous ne le voulez pas? c'est différent. N'entrez pas. (Elle voit Christophe.) Ah!...

AMÉLIE, qui a fait le même mouvement et a vu Christophe.

Si fait.

JOSÉPHINE.

Au contraire, entrez.

(Christophe qui refermait la porte, la rouvre et entre.)

## SCÈNE X.

LES MÊMES, CHRISTOPHE.

(Christophe s'avance d'un air consterné*.)

JOSÉPHINE, bas, à part.

C'est la réponse.

CHRISTOPHE, à part.

Terteiffle! ché sentir moi trempler.

JOSÉPHINE.

Elle n'a pas l'air d'être bonne.

CHRISTOPHE, en faisant le salut du soldat.

Matame, ma colonel il envoyer moi porter à fous ses remerciements à cause que pour la messache de matmoicelle Joseph... (Un petit sanglot l'interrompt.) Che pouvre pas dire cet nom; ma colonel il faissé temander resbectueusement à matame le permission de présenter lui tout d'suite, à présent, parcequ'il allé bartir indéfiniment dans un petit temi-heure; les chéval il être toute prête. (Amélie très émue ne peut répondre; Joséphine ne dit rien non plus.) Matame il avre entendu?

AMÉLIE, d'une voix tremblante.

Remerciez pour moi monsieur le baron, et dites-lui... que je l'attends.

* Christophe, Amélie, Joséphine.

CHRISTOPHE.

Il y être là, toute près.

AMÉLIE.

Qu'il vienne.

CHRISTOPHE, en pleurant malgré lui.

Ché doive faire à brésent mon atieu à matame; che refoir plis chamais... chamais... ma colonel l'avre dit... terteiffle, atieu...

(Il sort lentement, Joséphine le suit du regard.)

## SCÈNE XI.

### AMÉLIE, JOSÉPHINE.

(Aussitôt que Christophe a disparu, Amélie va prendre la lettre qui est sur le meuble.)

AMÉLIE.

Joséphine, portez sur-le-champ cette lettre à mon père; c'est la révélation que je lui dois. Ensuite... tout-à-l'heure, j'aurai besoin de consolations; ne vous tenez pas loin; quand je sonnerai.... vous m'amènerez mon fils... Ah! j'aurai besoin de le voir et de l'embrasser après cela. (Voyant que Joséphine pleure.) Ayez donc du courage pour moi, Joséphine.

JOSÉPHINE, sanglotant tout bas.

Je tâcherai, madame; c'est que... c'est que...

AMÉLIE.

Allez vite; qu'on n'entre plus.

(Joséphine sort par la porte de côté.)

## SCÈNE XII.

### AMÉLIE, encore seule; et un instant après, SAINT-VAL.

AMÉLIE, dans le plus grand trouble.

Eh bien! comme je tremble! pourtant, mon Dieu! je ne suis pas coupable; mais c'est mon époux! oh!... (Elle se couvre la figure de son mouchoir et de ses mains; la porte s'ouvre et le baron paraît. C'est lui!

(Elle demeure sans mouvement; Saint-Val s'avance lentement d'un air grave, froid, mais chagrin.)

SAINT-VAL, après avoir regardé Amélie un moment en silence.

Madame, vous m'avez fait demander un entretien, je n'en comprends pas la nécessité, mais je me rends à votre desir... (Un silence.) Je suis à vos ordres, madame.

AMÉLIE.

Je vous en ai déja adressé mes remerciements; je ne m'attendais pas à tant de bonté de votre part; je n'espérais plus...

(Elle s'arrête comme si la voix lui manquait.)

SAINT-VAL.

Vous avez tort, madame, et vous vous trompez encore en cherchant dans mon ame un sentiment de colère ou de haine.

AMÉLIE, avec douceur.

Non, je ne m'en flatte même pas; je sais bien que je n'ai plus droit qu'au mépris.

SAINT-VAL, cherchant à calmer la douleur qu'il ressent.

Vous avez mal interprété ce que j'ai mal exprimé moi-même; non, Amélie, non, madame, point de colère et point de mépris; de la douleur, c'est tout ce que je ressens, et... (je suis sincère, vous le savez) si ce peut être pour vous un sujet de consolation, demeurez convaincue que cette douleur me suivra jusqu'au tombeau. Je n'ai pas vécu jusqu'ici dans une telle ignorance du cœur des hommes, que je puisse vous confondre avec tant de femmes légères, coquettes, perfides, audacieuses, dont le monde brillant fourmille; non, madame, imprudence ou malheur... mais le vice n'a point été jusqu'à vous... (Amélie pleure.) Je vous plains, et mes reproches ne tombent que sur moi; c'est à moi qu'est tout le tort. Vous avez refusé ma main; j'ai persisté... J'ai vu vos larmes; je n'ai pas voulu comprendre. Vous ne me deviez point d'aveu; je vous ai forcée de choisir entre votre père et moi; vous avez fait votre devoir: sais-je vous rendre justice, madame?

AMÉLIE, étouffant ses larmes sous son mouchoir.

Pas encore.

SAINT-VAL, plus ému qu'il ne voudrait le paraître.

Après... après la ruine si prompte de toutes mes espérances, si j'ai voulu vous quitter sans vous revoir... c'était par pitié pour moi, et par respect pour vous.

(Pendant ces derniers mots, Amélie relève la tête et cherche à raffermir sa résignation.)

AMÉLIE.

Cette conduite généreuse et noble est digne de vous; moi, monsieur, il me reste aussi quelque chose à faire; résolue à subir toutes les conséquences de mon sort, je ne vous ai point prié de m'entendre pour implorer ni pardon, ni grace; je vous ai trompé; mais je vous dois toute la réparation qui est au pouvoir d'une femme. Notre mariage peut-il être rompu? on me l'a dit; votre honneur exige que je ne porte pas votre nom; si je le puis, je veux vous le rendre sans tache.

SAINT-VAL.

Faire casser notre mariage devant les tribunaux! qui le demanderait? Moi, vous porter le coup mortel! notre contrat serait également déchiré, et votre père sans fortune! et vous!... Ah ciel! aurons-nous donc jamais le desir de former d'autres nœuds! Non, Amélie, je ne le veux pas; gardez mon nom; je n'en ai plus besoin pour personne.

AMÉLIE.

Je vous remercie pour mon père, monsieur; pour moi, je ne le porterai pas, je vous le promets. Je ne puis rester ni sous vos yeux, ni sous les regards du monde; demain, dès de-

main, je vous le jure, vous n'aurez plus à rougir; je serai dans un couvent, et jamais, jamais, votre nom n'y sera prononcé. (Amélie fond en larmes. — Saint-Val va s'asseoir comme un homme qui succombe à une douleur profonde. — Après un silence, Amélie ayant essuyé ses yeux avec courage, relève la tête, et sa voix reprend la force et l'expression d'un noble désespoir.) Voilà, monsieur, tout ce qu'une femme coupable peut faire, et j'en prends l'engagement. Mais une femme qui n'est pas coupable, qui se résigne pourtant à le paraître et se condamne elle-même plus sévèrement que ne le ferait le monde, cette femme a besoin d'ouvrir son cœur devant le seul homme qui ait le droit d'être son juge; il faut que le cri de son désespoir soulage au moins une fois son innocence accablée; il faut qu'une fois du moins elle ait pu dire : J'accepte tout le malheur, mais je n'ai pas mérité l'infamie!

SAINT-VAL, se levant avec la plus forte émotion.

Amélie! vous ai-je fait un reproche?

AMÉLIE.

Croyez-vous que ce soit assez pour tout ce que je souffre? j'ai perdu l'honneur, et pendant seize ans j'ai cru qu'il n'était pas de plus grand supplice au monde... eh bien! je me suis trompée; aujourd'hui la perte de votre estime, de votre respect... je dirai tout, de votre amour, de mon titre d'épouse, me paraît mille fois plus affreuse; j'y renonce pourtant, il le faut bien; mais je vous le demande à genoux...

(Elle s'y précipite.)

SAINT-VAL, voulant la relever.

Amélie!

AMÉLIE.

A genoux! je le veux ainsi, pour n'être pas refusée; vous m'avez aimée, je le sais, vous souffrez autant que moi. Eh bien! pour le repos de votre cœur, pour que le souvenir d'Amélie ne soit pas toujours un fer qui le déchire; pour que de douces larmes vous consolent quelquefois, écoutez-moi, sachez la vérité, je vous la dois... après, nous nous quitterons, nous nous séparerons pour toujours; mais vous serez moins malheureux, car vous m'estimerez encore.

SAINT-VAL, la relevant.

Amélie!... madame!... jamais!... Non, non!... ce récit me serait trop pénible. Je vous aimais, dites-vous? Ah! je vous aime encore! Gardez votre secret; gardez-le toujours! Je n'en veux pas. Ne me dites pas que votre amour a pu appartenir à un autre.

AMÉLIE, avec un cri d'abandon.

Jamais!...

SAINT-VAL, frappé de surprise, après un silence.

Quoi!... vous osez dire?... mais, madame...

AMÉLIE.

Comptez les années... Mon fils a seize ans; j'en avais donc quinze; je sortais d'un pensionnat, je ne connaissais le monde et l'amour que de nom, et j'étais élevée comme une demoiselle de grande maison... Est-ce possible!... Non! devant Dieu! devant Dieu! je n'ai pas encore connu l'amour! La violence, le désespoir et la honte...

SAINT-VAL.

Ah!

AMÉLIE.

Voilà seize années de ma vie... Non! voilà toute ma vie.

(Épuisée de l'effort qu'elle a fait pour surmonter sa pudeur, elle tombe assise sur le canapé, la tête baissée, le front sur son mouchoir.)

SAINT-VAL, dans une agitation inexprimable, et déjà saisi de remords.

La violence!... O Saint-Val! c'est là aussi ce que tu as fait!... Je l'avais dit, c'est un crime, et la punition m'attendait. Amélie, Amélie, parlez; je veux tout entendre; et je vous écoute, comme un criminel aux pieds de son juge.

(Il est à genoux près d'elle.)

AMÉLIE, assise.

Ne me regardez pas, et laissez-moi pleurer... car je suis bien malheureuse!... Je vous l'ai déjà dit, comptez les années, les mois, les jours... Vous souvenez-vous quand trois armées enveloppaient les murs de Paris?... On se battait par-tout... vous y étiez.

SAINT-VAL, s'asseyant, pour écouter, sur le bord d'un fauteuil qui est près du sopha.

Oui.

AMÉLIE.

Alors mon père habitait Paris et j'y étais en pension... Le terrible jour... le troisième... on attendait pour la nuit la prise, le pillage et l'incendie de Paris... Mon père vint me chercher à la pension et m'emmena... Le canon retentissait; on voyait dans les rues des blessés, du sang, des morts; on disait : A cette nuit le massacre! Beaucoup de monde fuyait; les voitures sortaient en foule... Il faisait déjà sombre. Mon père eut peur pour moi... Oh! qu'a-t-il fait! Des amis le conseillaient... Il me jeta dans une voiture; nous partîmes, et il me disait, en me serrant sur son cœur : Ma fille, je vais te cacher, je vais te cacher. Nous sortons de Paris, nous traversons des lignes de troupes et nous entrons dans un village. Mon père y avait des fermiers. Il leur dit : Gardez-moi ma fille; dans sa retraite l'armée vous couvre, Paris va être brûlé... Il part, et je reste... Une heure à peine... le canon tonne... on attaque le village... Ah! que j'ai vu de sang et de cadavres!... les balles entraient de toutes parts, les maisons brûlaient... Quels cris!... Cela dura bien long-temps... Tout-à-coup on enfonce les portes. Le fermier... il était couvert de sang... me saisit dans ses bras, m'emporte, descend... je ne sais où... je n'y vois plus... C'était, je crois, dans un caveau. (Saint-Val se lève... Amélie remarquant tout-à-coup l'agitation terrible de Saint-Val.) N'est-ce pas que c'est affreux?

SAINT-VAL.

Arrêtez!... O Dieu! assez, Amélie!... Savez-vous le nom de ce village?

AMÉLIE.

Après je l'ai su... Saint-Vincent...

SAINT-VAL.

Amélie!... je puis achever le récit de cet horrible attentat... Infâme! infâme est celui... (Tirant précipitamment l'anneau qu'il porte à son doigt, et le présentant à Amélie.) Tenez... tenez! ne voilà-t-il pas la preuve du crime?

AMÉLIE.

Ah! grand Dieu!... l'anneau de ma mère!... Elle était morte, je le portais... D'où l'avez-vous? depuis quand?

SAINT-VAL.

Depuis seize ans... (Tombant aux genoux d'Amélie.) Amélie! j'éprouve autant d'horreur que de joie... (L'enlaçant de ses bras, et voulant la presser sur son cœur.) Il y a seize ans qu'un crime t'a faite mon épouse.

AMÉLIE, s'arrachant de ses bras, se levant et avec un cri terrible d'effroi.

C'est toi!...

(Saint-Val demeure prosterné aux pieds d'Amélie. Celle-ci, dans une agitation terrible, et combattant entre la tendresse et un souvenir horrible, paraît comme incertaine; mais enfin et graduellement, l'expression du bonheur succède, sur son visage, à l'effroi, à la terreur, et elle tombe dans les bras de Saint-Val avec un cri de joie: mais aussitôt elle s'évanouit sur le sein de son époux et retombe sur le sopha en s'écriant:)

Mon fils! mon fils!

(Elle est évanouie.)

SAINT-VAL, hors de lui.

Amélie! ma femme! ô mon Amélie!... Du secours! du secours! (Il court ouvrir les portes en criant:) Venez tous! du secours!

(Aussitôt accourent, Félix le premier, puis Joséphine et les femmes de chambre; puis Christophe et M. de Clairville.)

## SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, FÉLIX, M. DE CLAIRVILLE, JOSÉPHINE, CHRISTOPHE, FEMMES DE CHAMBRE.

FÉLIX, courant le premier à sa mère.

Maman! maman!...

SAINT-VAL, aux femmes.

Secourez-la!

JOSÉPHINE.

Des sels! un flacon...

(Les femmes entourent Amélie et lui font respirer des sels.

DE CLAIRVILLE, entrant.

Ma fille!... oh! sauvez-la!

JOSÉPHINE.

Silence!... elle reprend connaissance.

(Tout le monde s'arrête et se tait; Amélie revient graduellement a elle: pendant ce temps, Saint-Val prend Félix par la main, l'attire doucement vers lui, le regarde, puis l'entoure de ses bras, le presse sur son cœur, et baise son front sans discontinuer. Tout le monde le regarde avec surprise. Amélie, qui a repris ses sens, cherche Saint-Val des yeux, voit son fils dans ses bras et veut se lever, mais elle retombe assise. Aussitôt Félix, quittant les bras de Saint-Val, retourne à sa mère.)

FÉLIX.

C'est ton mari... pourquoi m'embrasse-t-il?

AMÉLIE.

Je te le dirai. (Elle tient son fils sur son sein, et tend la main à Saint-Val.) Mon père! je suis la plus heureuse des femmes.

FIN DE IL Y A SEIZE ANS.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

# LES
# FRÈRES A L'ÉPREUVE,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR

## M. PELLETIER-VOLMÉRANGES;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 6 septembre 1806.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

M. DE MONVAL.
M. LE MAJOR D'HERMONVILLE.
M. DE LA JAUKÈRRES, neveu aîné de M. de Monval.
Mme DE LA JAUKÈRRES.
GERVAL, second neveu de M. de Monval.
PAULINE, épouse de Gerval.
M. LE ROC, ancien procureur et usurier.
FRANÇOIS, vieux valet de chambre de M. de Monval.
CHAMPAGNE, domestique de M. de Monval.
UN HUISSIER, personnage muet.
QUATRE DOMESTIQUES de M. de la Jaukèrres.
DEUX FEMMES DE CHAMBRE de Mme de la Jaukèrres.

La scène est chez M. de Monval, au château de la Meillière, près de Toulouse.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon, dont le fond est à trois portes; les deux petites doivent être vitrées, et recouvertes en dedans d'un rideau vert.

### SCÈNE I.

FRANÇOIS, TROIS DOMESTIQUES.

FRANÇOIS.

Vos habits sont faits, le tailleur vient de les apporter; il faut prendre le deuil et garder le secret; le premier qui commettrait une indiscrétion se ferait chasser sur-le-champ.

CHAMPAGNE.

Quelle idée a M. de Monval de nous faire prendre le deuil?

FRANÇOIS.

Cela ne vous regarde pas. Apparemment qu'il a ses raisons pour cela.

CHAMPAGNE.

Vous les savez?

FRANÇOIS, d'un air important.

Oui, monsieur, je les sais; mais c'est différent, je suis son valet de chambre.

CHAMPAGNE.

Et nous ne sommes que ses domestiques.

FRANÇOIS.

La différence n'est pas grande; mais enfin il y en a.

CHAMPAGNE.

C'est M. d'Hermonville qui fait faire tout cela?

FRANÇOIS.

Le major d'Hermonville est un brave homme, notre maître est bon... et sans la prévention qu'il a pour... Ah! j'allais babiller! allez-vous-en, et faites ce que je vous ai dit.

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes pas fâché, monsieur François?

FRANÇOIS.

Je ne me fâche jamais, mon garçon; allez vous habiller, et attention au service.

## SCÈNE II.

FRANÇOIS, seul.

Ces gens-là voudraient tout savoir, tandis que leur devoir n'est que d'obéir; mais je suis discret et je saurai me taire. — Ce bon M. Gerval va donc revenir! cela me fera plaisir. Pour M. de la Jaukèrres, son frère aîné, cela m'est égal; je n'ai reçu de lui que des duretés; vingt fois il a voulu me faire mettre à la porte... et M. de Gerval prenait mon parti, me défendait, me faisait rester... cela ne s'oublie point quand on a du cœur. C'est un aimable garçon! il n'a pas fait ce dont son frère l'accuse, j'en jurerais. Voilà M. d'Hermonville.

## SCÈNE III.

FRANÇOIS, M. D'HERMONVILLE.

M. D'HERMONVILLE.

François, quel est cet homme qui vient d'entrer au galop dans la cour?

FRANÇOIS.

C'est le courrier de M. de la Jaukèrres.

M. D'HERMONVILLE.

Ils arrivent?... Bon. (Tirant un crêpe de sa poche.) Mets ce crêpe à mon bras.

FRANÇOIS.

Monsieur prend le deuil?

M. D'HERMONVILLE.

Oui.

FRANÇOIS.

Mais vous n'êtes pas parent de M. de Monval.

M. D'HERMONVILLE.

Je suis son ami; cela pourra servir d'exemple.

FRANÇOIS, lui mettant le crêpe.

A qui?

M. D'HERMONVILLE.

Tu dois le savoir... Un peu plus haut.

FRANÇOIS.

Cela ne frappera pas!

M. D'HERMONVILLE.

Tant pis.

FRANÇOIS.

Il est certaines personnes pour lesquelles l'exemple est sans fruit.

M. D'HERMONVILLE.

Cela ne dispense pas de le donner.

FRANÇOIS, en parlant du crêpe.

Est-ce comme ça?

M. D'HERMONVILLE.

Oui. — Monval est-il levé?

FRANÇOIS.

Il y a long-temps. Votre projet l'occupe.

M. D'HERMONVILLE.

Va lui dire que je l'attends ici.

FRANÇOIS.

Monsieur, ce que vous avez imaginé est singulier.

M. D'HERMONVILLE.

Va, va, et dis à mon ami qu'il vienne.

FRANÇOIS.

J'y vais.

## SCÈNE IV.

M. D'HERMONVILLE, seul.

Voilà le moment que j'attendais avec tant d'impatience. Combien il m'a fallu d'adresse pour décider l'oncle à mettre les deux frères à l'épreuve! j'avais de grands motifs! oui, j'ai versé des larmes quand on m'a fait le récit des malheurs de Gerval, et je n'ai pu, sans indignation, connaître l'infâme procédé de son frère: mon dessein dans tout ceci est de faire le bien, de détruire l'inimitié, et d'opérer une réconciliation dans la famille.

## SCÈNE V.

M. D'HERMONVILLE, M. DE MONVAL.

M. DE MONVAL.

Bonjour, mon ami, que me voulez-vous?

M. D'HERMONVILLE.

Mon cher Monval, c'est aujourd'hui que nous allons faire l'épreuve que je vous ai conseillée: vous allez connaître vos neveux; vous verrez si l'amitié que vous avez pour M. de la Jaukèrres est fondée sur la réciprocité, si l'infortuné Gerval a mérité votre courroux, et lequel des deux est digne de votre tendresse et de votre fortune.

M. DE MONVAL.

Ces messieurs arrivent donc aujourd'hui?

M. D'HERMONVILLE.

Voici leurs lettres.

M. DE MONVAL.

Convenez, d'Hermonville, qu'il faut l'amitié que j'ai pour vous, pour me prêter à ce que vous exigez de moi?

M. D'HERMONVILLE.

Votre complaisance vous sera utile, mon ami.

M. DEMONVAL.

En quoi?

M. D'HERMONVILLE.

Elle vous empêchera de faire une injustice.

M. DE MONVAL.

Vous prenez le parti de Gerval, d'après un récit qu'on vous a fait, et vous avez cru tout cela.

M. D'HERMONVILLE.

J'ai cru la vérité, et vous, vous avez cru la calomnie.

M. DE MONVAL, fièrement.

D'Hermonville!

M. D'HERMONVILLE.

Mon ami, vous me connaissez assez pour être persuadé que je ne veux pas vous offenser. Mais je parle avec chaleur, parceque je suis vivement pénétré.

M. DE MONVAL.

Mon cher, je ne me fâche point.

M. D'HERMONVILLE.

Je poursuis. Ce n'est point de Gerval que je tiens les détails, je n'ai pas même voulu le voir; mais M. le curé de Saint-Marc est un homme digne de foi : c'est chez M. de Valfort, seigneur de son village, que je l'ai vu; c'est en sa présence qu'il m'a conté les malheurs de Gerval; c'est lui qui m'a engagé à vous réconcilier; j'ai promis, je tiens ma parole, et je ne partirai point sans avoir achevé mon ouvrage.

M. DE MONVAL.

Comment peut-on entreprendre de justifier Gerval?

M. D'HERMONVILLE.

Par ses actions.

M. DE MONVAL.

Eh! ce sont ses actions qui déposent contre lui!

M. D'HERMONVILLE.

On vous l'a fait entendre.

M. DE MONVAL.

Et mes cent mille francs d'Espagne qu'il a gardés?

M. D'HERMONVILLE.

Qu'il a gardés!... Ah! mon ami, si Gerval avait les cent mille francs, il ne serait pas obligé de labourer la terre pour vivre.

M. DE MONVAL.

Mais...

M. D'HERMONVILLE.

Point de réplique à cela.

M. DE MONVAL.

Non, car c'est une supposition.

M. D'HERMONVILLE.

Je l'ai vu. — En sortant de chez M. de Valfort, je passais près du champ que Gerval cultive; je le vis presque au bord du grand chemin, conduisant sa charrue; il travaillait avec courage, la sueur inondait son front, et la douleur était empreinte sur sa figure; il regardait à peine les voyageurs, et quand on le fixait, il se détournait pour n'être pas reconnu. Je ne puis vous rendre l'impression que ce pauvre jeune homme fit sur moi!... A quelque distance, je dis d'arrêter. J'envoyai dix louis, avec prière de les accepter. — « Je suis laboureur, répondit-« il avec fierté, et ne suis point un mendiant; « allez, et remerciez votre maître.» Ah! ce trait me fut à l'ame! Je voulais aller à lui pour le supplier de recevoir mes secours... mais je craignis de l'humilier; je poursuivis ma route, et je suis venu vous intercéder dans l'espoir de vous attendrir en vous faisant la peinture de sa cruelle position, de le justifier par le fait dont on l'accuse, et l'arracher au malheur en lui rendant votre estime et votre amitié.

M. DE MONVAL.

S'il n'avait point eu de reproches à se faire, qui l'aurait empêché de revenir?

M. D'HERMONVILLE.

C'est ce que nous saurons.

M. DE MONVAL.

Et son mariage, vous l'approuvez, sans doute?

M. D'HERMONVILLE.

En fait de mariage, je ne blâme ni n'approuve; chacun agit d'après son cœur.

M. DE MONVAL.

Mais avoir épousé une paysanne!

M. D'HERMONVILLE.

Les vertus se trouvent par-tout.

M. DE MONVAL, avec force.

Je ne lui pardonnerai jamais cette mésalliance. Lui qui était fait pour arriver aux places les plus éminentes par ses talents et son esprit, le voilà réduit à labourer la terre.

M. D'HERMONVILLE.

C'est malheureux, mais cela n'est pas déshonorant.

M. DE MONVAL.

La Jaukèrres n'a pas fait comme lui, il a su choisir une femme qui lui a donné beaucoup de biens.

M. D'HERMONVILLE.

Oh! M. de la Jaukèrres est un homme qui entend ses intérêts.

M. DE MONVAL.

A-t-il tort?

M. D'HERMONVILLE.

Ce soir la question sera décidée.

M. DE MONVAL, avec humeur.

Ma sœur, en mourant, m'a légué ses deux fils... et cela m'a donné un mal!

M. D'HERMONVILLE.

Vous avez rempli le devoir d'un oncle célibataire.

M. DE MONVAL.

Souvent il fut pénible! la Jaukèrres au moins ne me paie point d'ingratitude.

M. D'HERMONVILLE, avec une intention maligne.

Depuis deux ans qu'il est marié, vous est-il venu voir? Vous a-t-il présenté son épouse?

M. DE MONVAL.

Deux cents lieues de distance font son excuse, et madame de la Jaukèrres est d'une santé faible et délicate.

M. D'HERMONVILLE.

Mon cher, on vient pour l'héritage.

M. DE MONVAL.

C'est indispensable. Enfin je connais mes neveux; leurs caractères sont totalement opposés. Gerval a toujours été bouillant, emporté.

M. D'HERMONVILLE.

Oui, mais franc et loyal.

M. DE MONVAL.

Je sais que vous avez pour lui une préférence marquée.

M. D'HERMONVILLE.

J'aimais ce jeune homme, je l'avoue.

M. DE MONVAL.

Il me contrariait sans cesse, et son frère faisait toutes mes volontés.

M. D'HERMONVILLE.

Dites qu'il vous faisait faire les siennes.

M. DE MONVAL.

Parcequ'il était toujours raisonnable, doux, honnête et sensible.

M. D'HERMONVILLE, avec intention.

Sur-tout lorsqu'il vous parlait de son frère.

M. DE MONVAL, avec impatience et dépit.

Ah!....

M. D'HERMONVILLE.

Il ne vous a jamais parlé de son frère?

M. DE MONVAL.

Fort souvent.

M. D'HERMONVILLE.

Eh bien! souvenez-vous de ce qu'il vous en disait, et vous connaîtrez son cœur.

M. DE MONVAL.

Devait-il me laisser tromper?

M. D'HERMONVILLE.

Il devait tout pallier et défendre son frère.

M. DE MONVAL.

Gerval était accusé par le fait.

M. D'HERMONVILLE.

Non; par des mots. Vous avez cru, et vous ne vous êtes pas donné la peine de vérifier.

M. DE MONVAL.

Vous l'avez voulu... on vérifiera.

M. D'HERMONVILLE.

Il n'y a pas de temps à perdre. Avez-vous fait votre testament?

M. DE MONVAL.

Non, pas encore.

M. D'HERMONVILLE.

Qu'attendez-vous donc?

M. DE MONVAL.

Me faire passer pour mort! cela m'affecte.

M. D'HERMONVILLE.

Je vous croyais plus de philosophie. Il s'agit de l'action la plus importante de votre vie, il faut la saisir; on n'a pas toujours le temps de réparer. Il y a accusation, malheur et proscription; l'arrêt est-il juste? Vous prononcerez. Je ne demande point la grace d'un coupable, mais vous ne refuserez pas la justification de l'innocent; suspendez votre jugement, bannissez la prévention, et songez qu'aujourd'hui vous devez punir ou pardonner.

M. DE MONVAL, avec force et sensibilité.

Ah! qu'il est dur pour moi de faire une semblable épreuve! N'ai-je donc point assez fait pour eux! Devrais-je douter de leurs sentiments!... L'ingratitude est-elle innée dans le cœur de l'homme? Ah! rejetons cette idée, elle détruirait tout sentiment humain, elle enchaînerait la main du bienfaiteur, et l'affreux triomphe de l'égoïsme serait assuré. Quoi! pour connaître nos vrais amis, il faudrait cesser d'être, et pouvoir les entendre! C'est affligeant, mais c'est vrai. — Agissez, je consens à tout.

M. D'HERMONVILLE.

Voilà un homme! il ne craint pas la vérité. Allez faire votre testament olographe dans les formes dont nous sommes convenus : tout à la Jaukèrres, rien à Gerval, ainsi que je le leur ai annoncé. N'oubliez pas de stipuler que l'ouverture du testament ne pourra être faite qu'en présence des deux frères, c'est essentiel, cela nous amusera; nous verrons les effets de la mauvaise humeur et de la joie, j'aime les contrastes. Allez; vous cacheterez le paquet et me l'apporterez : il est nécessaire que je sois muni de cette pièce importante.

M. DE MONVAL.

Vous me faites faire tout ce que vous voulez. Je ne sais quel ascendant vous avez sur moi!

M. D'HERMONVILLE, lui prenant la main.

C'est celui de l'amitié.

M. DE MONVAL, le pressant dans ses bras.

Oh! oui... oui, vous êtes mon bon, mon véritable ami... et si mes neveux se rendaient indignes ... ce serait vous seul... Je vais écrire, et je reviens dans l'instant.

## SCÈNE VI.

M. D'HERMONVILLE, seul.

L'épreuve aura lieu, c'est ce que je desirais. Ce cher Monval, la prévention lui a fait commettre une grande injustice! Son la Jaukèrres, dont il est dupe, est le plus sot personnage que je connaisse, et son oncle lui trouve de l'esprit; étrange aveuglement! Gerval a déplu par un accident dont personne n'est à l'abri, et le malheureux est oublié. Oh! doucement, mon ami, j'établirai la comparaison, il faudra vous rendre; je déchirerai le voile qui couvre vos yeux, et je ferai voir les hommes tels qu'ils sont.

(Le Roc et l'huissier entrent.)

## SCÈNE VII.

M. D'HERMONVILLE, LE ROC; L'HUISSIER, derrière, et allant ensuite s'asseoir à la troisième coulisse, à la droite de l'acteur.

LE ROC.

Monsieur d'Hermonville?

M. D'HERMONVILLE.

C'est moi.

LE ROC, ôtant son chapeau.

Serviteur. M. de la Jaukèrres est-il arrivé?

M. D'HERMONVILLE.

Non, monsieur, pas encore.

LE ROC.

Cela m'étonne.

M. D'HERMONVILLE.

Que veulent ces messieurs?

LE ROC, d'un air important.

On vient pour affaires.

M. D'HERMONVILLE.

Qui êtes-vous?

LE ROC.

Je suis maître le Roc, ancien procureur, et voilà mon huissier.

M. D'HERMONVILLE.

Un procureur, un huissier... quel sujet vous amène?

LE ROC.

De grands sujets, monsieur, et des affaires importantes.

M. D'HERMONVILLE.

Puis-je les savoir?

LE ROC.

Vous les saurez. L'oncle de M. de la Jaukèrres est-il défunt?

M. D'HERMONVILLE.

Oui, monsieur.

LE ROC.

Tant mieux!

M. D'HERMONVILLE.

Comment, tant mieux!

LE ROC.

J'en suis enchanté! c'était ce qui pouvait m'arriver de plus heureux.

M. D'HERMONVILLE.

M. de Monval vous devait-il?

LE ROC.

Non, monsieur, je n'avais pas l'honneur de le connaître.

M. D'HERMONVILLE.

Pourquoi donc venez-vous?

LE ROC.

Pour son neveu.

M. D'HERMONVILLE.

C'est différent. Vous avez sans doute plaidé pour lui, et vous réclamez les frais de justice?

LE ROC.

Non, monsieur; il y a quinze ans que je n'occupe plus.

M. D'HERMONVILLE.

C'est donc pour quelque acquisition que vous lui avez fait faire?

LE ROC.

Plus que cela.

M. D'HERMONVILLE, impatienté.

Mais, enfin, pourquoi?

LE ROC.

C'est pour de l'argent prêté.

M. D'HERMONVILLE.

Est-ce qu'un procureur prête de l'argent?

LE ROC.

Quand il y a bénéfice et sûreté.

M. D'HERMONVILLE.

Oui, j'entends... à de gros intérêts.

LE ROC.

C'est tout simple.

M. D'HERMONVILLE.

Sûrement; il faut que l'argent rapporte.

LE ROC.

Vous savez comment cela se fait? Messieurs les militaires, au moment d'entrer en campagne, ont quelquefois besoin d'honnêtes gens qui les obligent. Tout à votre service, quand l'occasion s'en présentera.

M. D'HERMONVILLE.

Je vous remercie; je crains les gens de votre profession, et je ne m'en sers pas.

LE ROC.

Les volontés sont libres.

M. D'HERMONVILLE.

C'est donc M. de la Jaukèrres qui vous a dit de venir ici?

LE ROC.

Oui, monsieur; j'ai un fort compte à régler avec lui, et j'ai des vues sur le château.

(Il regarde l'appartement avec sa lorgnette.)

M. D'HERMONVILLE.

Ah! vous voudriez le château?

LE ROC.

S'il n'est pas trop cher, car je préférerais de l'argent comptant.

M. D'HERMONVILLE.

Je vois que M. de la Jaukèrres vous l'a offert en paiement?

LE ROC.

Oui, monsieur.

M. D'HERMONVILLE.

Et vous y comptez?

LE ROC.

Je le regarde comme à moi.

M. D'HERMONVILLE.

C'est une belle propriété.

LE ROC.

Qui me sera bientôt adjugée.

M. D'HERMONVILLE.

Je vous en fais mon compliment.

LE ROC.

Je le reçois. — Quand monsieur voudra me faire l'honneur...

M. D'HERMONVILLE.

Oui, cela se pourra; tous les ans j'y viens passer mes quartiers d'hiver.

LE ROC, à part.

Diable! c'est long. (Haut.) Dites-moi, vous connaissez ce la Jaukèrres?

M. D'HERMONVILLE.

Beaucoup.

LE ROC.

Qu'en pensez-vous?

M. D'HERMONVILLE.

Mais... c'est un homme du bel air.

LE ROC.

Non, vraie caricature. Et sa femme! Oh! sa femme! mille fois plus ridicule encore. Et...

M. D'HERMONVILLE.

Chut! monsieur le procureur, il ne faut parler des dames qu'avec respect.

LE ROC.

Il ne faut médire de personne, c'est juste... mais, le diable m'emporte, vous en rirez.

M. D'HERMONVILLE.

Si l'on riait de toutes les personnes ridicules, beaucoup de monde aurait le droit de s'en fâcher; qu'en pensez-vous, monsieur le Roc?

LE ROC.

Ma foi, on rit de moi, je ris des autres, et chacun paie ses frais. Ah! comme on m'a dit de m'adresser à vous, je voudrais avoir une chambre pour me délasser et passer un habit plus décent.

M. D'HERMONVILLE.

C'est facile. (Il appelle.) François?

## SCÈNE VIII.

Les Précédents, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Que voulez-vous?

M. D'HERMONVILLE.

Il faudrait donner une chambre à monsieur.

FRANÇOIS.

Il nous arrive beaucoup de monde, et cela ne sera guère possible.

LE ROC.

Je suis le pemier venu, mon ami.

FRANÇOIS, le toisant.

C'est vrai, mais je ne vous connais pas.

M. D'HERMONVILLE.

Monsieur est procureur, et créancier de M. de la Jaukèrres.

FRANÇOIS, le toisant.

Procureur... créancier?... Je ne puis donner que la mansarde.

LE ROC.

Eh! mansarde soit, cela suffira; on fait ses affaires par-tout.

FRANÇOIS.

Si cela vous convient, à la bonne heure.

LE ROC.

Je ne suis pas difficile. Conduisez moi, et faites monter mon porte-manteau.

FRANÇOIS, regardant monsieur d'Hermonville, pour lui demander son ordre.

Faut-il?

M. D'HERMONVILLE.

Oui.

FRANÇOIS.

Allons, monsieur le créancier, je suis à vos ordres.

LE ROC, saluant.

Monsieur, jusqu'à l'heure du dîner. Suivez-moi, Bonnemain.

(Ils sortent.)

## SCÈNE IX.

M. D'HERMONVILLE.

Il est singulier, celui-là! il ne veut que le château. Qu'est-ce que cela signifie? La Jaukèrres aurait-il spéculé sur la mort de son oncle pour arranger ses affaires? Son calcul sera faux, et cela deviendra plaisant.

## SCÈNE X.

M. D'HERMONVILLE, M. DE MONVAL.

M. DE MONVAL, lui donnant le testament.

Voilà, mon ami, ce que vous m'avez demandé.

M. D'HERMONVILLE.

C'est bien. Êtes-vous affermi dans votre résolution?

M. DE MONVAL.

Vous m'en avez démontré la nécessité, je tiendrai ce que j'ai promis.

M. D'HERMONVILLE.

Oh! çà, traitons ceci plaisamment, et ne nous attristons point.

M. DE MONVAL.

J'aurai lieu d'être content, car vous succomberez dans votre entreprise.

M. D'HERMONVILLE.

On perd quelquefois de bonnes causes; mais celle-ci... je la garantis, (il lui met la main sur le cœur.) le juge est là.

M. DE MONVAL.

Il sera intègre.

M. D'HERMONVILLE.

C'est ce qu'on demande.

M. DE MONVAL.

Je ne changerai pas le moindre mot au testament, si les choses ne tournent point à votre fantaisie, je vous en préviens.

M. D'HERMONVILLE.

Cela serait fort dur.

M. DE MONVAL.

C'est un parti pris.

M. D'HERMONVILLE, d'un ton suppliant.

Ah! mon ami.

M. DE MONVAL.

Vous avez peur.

M. D'HERMONVILLE, d'un ton ferme.

Non, je persiste.

M. DE MONVAL.

Je prononcerai.

M. D'HERMONVILLE.

Je crois que vous aurez la peine de faire un autre testament.

M. DE MONVAL.

Quelle obstination!

M. D'HERMONVILLE.

J'en suis persuadé.

M. DE MONVAL.

Voulez-vous parier que cela ne sera pas?

M. D'HERMONVILLE.

Ce serait vous voler votre argent.

M. DE MONVAL.

Mauvaise défaite.

M. D'HERMONVILLE.

Non, en conscience, je suis obligé de vous en prévenir.

M. DE MONVAL.

Et moi, je vous donne le défi.

M. D'HERMONVILLE.

Vous me provoquez?

M. DE MONVAL.

Hardiment!

M. D'HERMONVILLE.

J'accepte la gageure.

M. DE MONVAL.

D'accord.

M. D'HERMONVILLE.

Combien parions-nous?

M. DE MONVAL.

Cent louis.

M. D'HERMONVILLE.

Cent louis, soit.

M. DE MONVAL, lui présentant la main.

Touchez.

M. D'HERMONVILLE, lui frappant doucement dans la main.

C'est fini.

M. DE MONVAL.

Je suis sûr de gagner.

M. D'HERMONVILLE.

Tant pis, car vous perdrez beaucoup.

M. DE MONVAL.

On verra. — Que veut ce procureur qui vient d'arriver?

M. D'HERMONVILLE.

C'est un honnête usurier qui se dit le créancier de votre neveu.

M. DE MONVAL.

De la Jaukèrres?

M. D'HERMONVILLE.

Cela ne se demande pas; vous savez qu'on ne prête rien aux malheureux.

M. DE MONVAL.

Mais quelquefois...

M. D'HERMONVILLE.

Jamais; on les fuit, on ne les soulage point.

M. DE MONVAL, avec force.

Laissons cela; nous verrons cet homme.

M. D'HERMONVILLE.

Allez vous habiller. Grand deuil, l'air un peu dur, et vous passerez pour votre intendant.

M. DE MONVAL.

Laissez-moi faire.

## SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

M. de la Jaukèrres et son épouse sont arrivés, c'est un train effroyable! Maîtres, femmes de chambre, laquais, tous parlent à-la-fois, on ne sait à qui répondre. Un prince n'aurait pas une suite plus nombreuse.

M. D'HERMONVILLE.

Rentrez dans votre appartement.

(Monval rentre. — On entend un grand bruit derrière le théâtre.)

M. DE MONVAL.

Quel tapage! je me sauve! — François, fais la réception.

(D'Hermonville sort.)

FRANÇOIS.

C'est une commission qui n'est pas agréable. Nous ne nous aimons pas trop avec M. de la Jaukèrres, et... le voici.

## SCÈNE XII.

FRANÇOIS, M. DE LA JAUKÈRRES, Mme DE LA JAUKÈRRES, QUATRE DOMESTIQUES DE M. DE LA JAUKÈRRES, DEUX DOMESTIQUES DE M. DE MONVAL. — Entrée pompeuse.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Que l'on prépare le plus bel appartement pour madame de la Jaukèrres; qu'on ne laisse manquer de rien à mes gens, qu'on ait soin de mes chevaux, qu'on remise ma berline et ma diligence dans un endroit propre et commode; que mes ordres soient exécutés à la lettre; ici tout le monde doit m'obéir et redoubler de zèle pour mon service. Vous m'avez entendu, décampez. (Les domestiques de Monval sortent. — A ses laquais.) Vous, allez mettre vos habits de livrée, soyez dans la plus grande tenue, ayez l'air d'appartenir à quelqu'un. (Ils sortent.) Eh bien! mignonne, comment vous trouvez-vous?

MADAME DE LA JAUKÈRRES, en s'appuyant sur son mari.

Fatiguée, défaillante!

M. DE LA JAUKÈRRES.

Une bergère, une bergère pour madame!

FRANÇOIS, s'approchant.

Il n'y en a pas.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Point de bergère? Ah! mon Dieu, quelle maison!

M. DE LA JAUKÈRRES, avec colère.

Eh! donnez un fauteuil; approchez donc un fauteuil.

FRANÇOIS, avec humeur en le donnant.

Eh! le voilà, le voilà.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Asseyez-vous, mon ange, asseyez-vous. (Elle s'assied. — A François.) François, la cave est-elle bien montée?

FRANÇOIS.

Assez bien.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Les baignoires sont-elles en marbre?

FRANÇOIS.

Non, madame.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

C'est pitoyable!

M. DE LA JAUKÈRRES.

Le cuisinier est-il bon?

FRANÇOIS.

Excellent.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

C'est heureux.

M. DE LA JAUKÈRRES.

De quoi l'oncle est-il mort?

FRANÇOIS.

De quoi?... de... de... il ne me l'a pas dit.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Quelles gens sont dans le château?

FRANÇOIS.

D'abord M. d'Hermonville, les domestiques que vous avez connus, et un intendant.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Comment, un intendant! depuis quand?

FRANÇOIS.

Depuis votre départ, et que vous avec cessé de gérer pour votre oncle.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Un intendant! je suis ruiné!

FRANÇOIS.

Non pas; cela va beaucoup mieux que du temps de monsieur.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Vous y trouvez votre compte, et cela va mieux pour vous.

FRANÇOIS.

Mon compte, quand je le rends, il n'y a pas une obole à redire.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Est-ce que les domestiques raisonnent ici?

FRANÇOIS.

Madame, ils se défendent quand on les attaque.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Allez, allez, et dites à mes femmes de chambre que je vais passer dans mon appartement.

FRANÇOIS.

Oui, madame. (En s'en allant.) O la bégueule!

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Avertissez M. d'Hermonville, et dites-lui que je desire le voir.

FRANÇOIS.

Le voici.

(Il sort en les regardant et haussant les épaules.)

## SCÈNE XIII.

### M. et Mme DE LA JAUKÈRRES, M. D'HERMONVILLE.

M. DE LA JAUKÈRRES.

M. d'Hermonville, serviteur.

M. D'HERMONVILLE.

Monsieur, je vous salue.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Voilà madame de la Jaukèrres que je vous présente.

M. D'HERMONVILLE, la saluant.

Madame veut-elle me permettre de lui offrir mon hommage et mon respect?

MADAME DE LA JAUKÈRRES, en minaudant.

Je vous remercie.

M. D'HERMONVILLE.

Madame paraît fatiguée?

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Extraordinairement! la triste chose que de venir chercher une succession!

M. D'HERMONVILLE.

Sur-tout quand on regrette celui qui la laisse.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Oh! nous le regrettons beaucoup. — A propos, mon ami, je suis inquiète de mes carlins; les pauvres bêtes n'ont rien mangé pendant la route, et cela me fait de la peine.

M. D'HERMONVILLE, à part.

Oui, c'est attendrissant.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Monsieur est major?

M. D'HERMONVILLE.

Depuis quatre ans, madame.

M. DE LA JAUKÈRRES, confidemment.

Que pensez-vous de madame de la Jaukèrres?

M. D'HERMONVILLE.

On serait embarrassé de trouver des termes pour faire son éloge, car il est peu de femmes qui l'égalent en graces, en esprit et en beauté.

MADAME DE LA JAUKÈRRES, baissant les yeux sur son éventail, en minaudant.

Ah! monsieur!...

M. DE LA JAUKÈRRES.

Tout le monde pense comme vous; (bas.) elle n'est pas de la première jeunesse; (haut.) elle fait l'admiration de tous ceux qui ont la faveur de la voir; ce n'est qu'un cri universel. — Regardez ce teint... ces yeux... cette tournure nonchalante... C'est enchanteur... je ne vois rien de comparable à madame de la Jaukèrres.

M. D'HERMONVILLE, à part.

Le sot!

M. DE LA JAUKÈRRES.

Plaît-il?...

M. D'HERMONVILLE, haut.

Ni moi, non plus, rien de comparable, vous l'avez dit.

MADAME DE LA JAUKÈRRES, minaudant.

Eh! messieurs, vous m'accablez... je crains la louange. J'aime qu'on me fasse la cour, mais je suis timide, et...

FRANÇOIS et deux femmes de chambre.

Voilà les femmes de chambre de madame.

MADAME DE LA JAUKÈRRES, se levant, dit avec colère et d'une voix très forte.

Qu'est-ce donc, mesdemoiselles? vous vous faites bien attendre!

M. D'HERMONVILLE, bas à M. de la Jaukèrres.

Quelle timidité!

M. DE LA JAUKÈRRES lui dit à l'oreille :

C'est une transition...

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Allez préparer ma toilette. (Nonchalamment et d'un ton patelin.) Quelle robe mettrai-je, mon bon ami?

M. DE LA JAUKÈRRES, d'un air important.

Votre robe bleu de ciel, garnie de réseaux d'argent.

MADAME DE LA JAUKÈRRES, aux femmes de chambre.

Vous sortirez la robe bleu de ciel.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Et moi, ma chère, quel habit me conseillez-vous de mettre?

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Votre habit orange, brodé en argent.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Mesdemoiselles, vous direz à mon valet de chambre de préparer l'habit orange.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Je l'aime beaucoup, il est d'un goût exquis et vous donne l'air d'un homme comme il faut. (Durement aux femmes.) Allons, marchez et conduisez-moi. (Les femmes de chambre se retournent tout d'une pièce. Elle fait une grande et lente révérence à M. d'Hermonville, et dit avec un air de grandeur affecté, et très lentement :) Monsieur, j'ai l'honneur d'être votre très humble servante.

M. D'HERMONVILLE, à part.

Encore une transition. (Haut, et saluant profondément.) Madame, j'ai l'honneur de vous saluer.

(Madame de la Jaukèrres fait quelques pas pour sortir.)

M. DE LA JAUKÈRRES, la retenant.

Attendez, attendez, belle amie.

(Il lui présente son gant, la conduit jusqu'à la porte du salon, lui baise la main; ils se saluent et elle sort; il revient et dit :)

## SCÈNE XIV.

M. DE LA JAUKÈRRES, M. D'HERMONVILLE.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Est-ce là le bon ton?

M. D'HERMONVILLE.

Par excellence!

M. DE LA JAUKÈRRES.

On ne dirait jamais que j'ai été élevé à la campagne.

M. D'HERMONVILLE.

Jamais; vous êtes d'une politesse avec votre femme!

M. DE LA JAUKÈRRES.

Elle m'a élevé comme cela.

M. D'HERMONVILLE.

Vous êtes un modèle pour tous les maris.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Oui, mais tous les maris n'ont pas une madame de la Jaukèrres!

M. D'HERMONVILLE.

J'en conviens.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Je vais m'habiller, et puis nous parlerons d'affaires.

M. D'HERMONVILLE.

Je suis à vos ordres.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Je n'ai pas voulu entamer cette conversation devant ma femme, cela l'aurait ennuyée. Nous aurons beaucoup à compter, j'aurai considérablement à recevoir, c'est de la besogne.

M. D'HERMONVILLE.

Elle ne sera pas aussi grande que vous le croyez.

M. DE LA JAUKÈRRES.

C'est possible. L'oncle avait de l'ordre. Quant à moi, j'ai pris mes précautions. Ma voiture est grande; j'ai fait faire un double fond, et je pourrai emporter ce qu'il y a de plus précieux.

M. D'HERMONVILLE.

C'est très sage.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Au revoir; dans un moment nous vérifierons, et...

M. D'HERMONVILLE.

Nous compterons.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Et nous compterons! Ah! que ce mot est charmant! je ne vous ferai point attendre, et je reviens dans la minute.

(Il sort.)

## SCÈNE XV.

M. D'HERMONVILLE.

Qu'ils sont plaisants!... Les transitions... La

robe bleu de ciel en réseaux d'argent!... l'habit orange! ils se consultent pour savoir les vêtements qu'ils doivent mettre... Il n'en était qu'un seul... ils n'y ont pas même pensé... Quelle insensibilité!... Il a fait faire un double fond à sa berline pour emporter ce qu'il y a de plus précieux... Vous ne le tenez pas encore; il faudra combattre pour vaincre... mais vous vous y prenez mal, ma gageure va bien, et le triomphe des infortunés commence.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

M. DE MONVAL, en grand deuil; M. D'HERMONVILLE.

M. D'HERMONVILLE.

Vous voilà fort bien, et vous pourrez passer pour votre intendant.

M. DE MONVAL.

Savez-vous que ce que vous me faites faire est bien terrible!

M. D'HERMONVILLE.

Savez-vous que trois années de souffrances sont bien longues!

M. DE MONVAL, en se frottant les mains.

Vous préparez un triomphe à la Jaukèrres!

M. D'HERMONVILLE.

Et une réconciliation à Gerval.

M. DE MONVAL.

Je voudrais qu'il en fût digne.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

M. de la Jaukèrres demande un entretien avec monsieur le major.

M. D'HERMONVILLE.

Va lui dire que je l'attends.

FRANÇOIS.

Monsieur, cela durera-t-il long-temps? c'est un bouleversement dans le château!...

M. DE MONVAL.

Va, François, mets-toi en sentinelle dans l'antichambre, et fais exactement ce que je t'ai dit.

FRANÇOIS.

Je sais ma consigne: laisser entrer tout le monde pour vous parler; vous avertir quand les neveux viendront, afin qu'ils ne vous voient pas; comptez sur mon zèle et sur ma mémoire. Je vais avertir M. de la Jaukèrres.

## SCÈNE III.

M. DE MONVAL, M. D'HERMONVILLE.

M. D'HERMONVILLE.

François ne paraît pas content des nouveaux venus, cela lui donne de l'occupation.

M. DE MONVAL.

Comment la Jaukèrres peut-il avoir un train pareil?

M. D'HERMONVILLE.

Vous vous étonnez déjà? Il n'est pas temps. Entrez, je vais vous remplacer et faire les honneurs.

M. DE MONVAL.

Allons, c'est à présent que je vais connaître la vérité.

M. D'HERMONVILLE, en plaisantant.

Pour vous désennuyer, amusez-vous à compter mes cent louis.

M. DE MONVAL, sur le même ton.

Je crois, mon cher, que vous pouvez préparer les vôtres. Je sors: mais souvenez-vous bien de me rendre un compte exact de votre conversation.

M. D'HERMONVILLE.

Je m'y engage. (M. de Monval sort.) Oui, oui, je lui rendrai compte, mais je crois que le résultat...

## SCÈNE IV.

M. D'HERMONVILLE, M. DE LA JAUKÈRRES.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Je vous ai fait attendre; mais il faut donner ses ordres, quand on veut être servi.

M. D'HERMONVILLE.

Vous avez une suite nombreuse.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Mais non; pas trop, on est comme tout le monde. Parlons d'affaires. D'abord, je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi.

M. D'HERMONVILLE.

Cela n'en vaut pas la peine.

M. DE LA JAUKÈRRES.

A la bonne heure. A-t-on apposé les scellés?

M. D'HERMONVILLE.

Non, monsieur.

M. DE LA JAUKÈRES.

Non, et pourquoi?

M. D'HERMONVILLE.

Parceque cela aurait coûté immensément, et n'était pas nécessaire, puisque vous êtes le seul qui devez hériter.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Mais on aurait pu détourner quelque chose.

M. D'HERMONVILLE.

J'ai établi un bon gardien.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Est-ce un honnête homme?

M. D'HERMONVILLE.

Il avait la confiance de votre oncle.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Me voilà rassuré.

M. D'HERMONVILLE.

Vos intérêts sont en bonnes mains.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Vous m'avez écrit que M. de Monval m'a tout donné; en êtes-vous certain?

M. D'HERMONVILLE.

Je vous l'ai écrit, et je vous l'affirme.

M. DE LA JAUKÈRRES, avec exclamation.

Ah! le brave homme! il m'a fait du bien pendant sa vie: mais sa mort...

M. D'HERMONVILLE.

Vous désespère?

M. DE LA JAUKÈRRES.

Me comble de richesses! (A part.) Il était temps. (Haut.) Si vous aviez vu l'effet que votre lettre a produit sur moi!... Le coffre-fort est-il en sûreté?

M. D'HERMONVILLE.

J'en réponds.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Quand vous m'avez écrit, je ne savais plus que faire, je n'avais plus la tête à moi; j'étais dans un embarras... Y a-t-il beaucoup d'argent?

M. D'HERMONVILLE.

Le coffre est au comble.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Au comble! Ah! le digne homme que ce M. de Monval!

M. D'HERMONVILLE.

Assurément, c'est une douce satisfaction d'enrichir un neveu aussi reconnaissant que vous.

M. DE LA JAUKÈRRES.

C'est vrai.

M. D'HERMONVILLE.

Le mérite a toujours sa récompense.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Je viens chercher la mienne.

M. D'HERMONVILLE.

Vous l'aurez.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Je ferme la porte, et tout est à moi.

M. D'HERMONVILLE.

Il paraît que la mort de M. de Monval est venue fort à propos pour remettre un peu d'ordre dans vos affaires; que votre affliction est grande, et que vous le regrettez beaucoup.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Si je le regrette! Ah! il est défunt, j'en suis désespéré! mais j'hérite, et cela me console.

M. D'HERMONVILLE.

Oui, c'est un motif...

M. DE LA JAUKÈRRES.

Puissant.

M. D'HERMONVILLE.

Les larmes tarissent à la vue de l'or.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Je ne pleure jamais.

M. D'HERMONVILLE.

Vous n'en êtes pas moins sensible.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Oh! sûrement... la douleur... est en dedans.

M. D'HERMONVILLE.

Oui... là... concentrée... c'est plus fort! et c'est pour ménager votre sensibilité que vous n'avez pas pris le deuil?

M. DE LA JAUKÈRRES.

A la campagne, c'est inutile; je le prendrai à Paris par étiquette.

M. D'HERMONVILLE.

Il ne faudra pas y manquer, car l'étiquette est tout, et le devoir n'est rien. Il ne faut que les marques extérieures du chagrin qu'on éprouve en perdant un parent chéri; on suit l'usage, le préjugé fait agir; des habits lugubres couvrent un cœur joyeux! mais on feint un peu de tristesse, on en impose au public, on prend l'héritage, on dépense, on se divertit, on oublie le défunt, on dissipe en dix ans ce qu'il avait amassé en soixante; on fait fracas, on se ruine; après avoir hérité de tout le monde, on ne laisse rien à personne, et on a la satisfaction de ne point faire d'ingrats. N'est-ce pas ainsi que vous raisonnez, monsieur?

M. DE LA JAUKÈRRES.

Le diable m'emporte, vous avez de l'esprit.

M. D'HERMONVILLE.

Vous savez que M. votre frère arrive aujourd'hui?

M. DE LA JAUKÈRRES.

Que veut-il? que vient-il chercher? qui lui a dit de venir?

M. D'HERMONVILLE.

C'est moi. Il y a un article dans le testament qui enjoint de faire l'ouverture en sa présence.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Quelle nécessité y avait-il?

M. D'HERMONVILLE.

C'est une bizarrerie du testateur.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Oh! oui, mais ce ne sera que pour la forme.

M. D'HERMONVILLE.

Oui, pour la forme, comme vous dites.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Il n'a rien à prétendre, M. de Monval me l'a dit cent fois.

M. D'HERMONVILLE.

Il a tenu sa promesse, et vous justifiez bien, monsieur, la bonne opinion qu'il avait de vous, et le digne usage qu'il a fait de sa fortune.

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, à la Jaukèrres.

M. le Roc crie, vous demande par-tout; il vous attend au pavillon.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Déja arrivé? quel importun! j'y vais.

(François sort.)

M. D'HERMONVILLE.

C'est un usurier, ce M. le Roc?

M. DE LA JAUKÈRRES.

C'est un vieux coquin, un juif, un... Je vous dirai cela... Je vais faire en sorte de le congédier promptement, et quand je reviendrai, vous me ferez le plaisir de me remettre les clefs.

## SCÈNE VI.

M. D'HERMONVILLE, le regardant jusqu'à ce qu'il soit sorti, se retourne et dit:

C'est bien. (Il appelle.) François? (François entre.) Fais prier M. de Monval de venir ici. (François sort.) Voilà donc ce neveu qui possède l'estime et l'amitié de son oncle! Pas une larme, pas un regret! il ne songe qu'à s'emparer de l'héritage. Il n'a plus rien à ménager, il s'est montré tel qu'il est. Ah! M. de la Jaukèrres! je connais vos sentiments, et, si Gerval peut prouver son innocence, la victoire est à nous.

## SCÈNE VII.

M. D'HERMONVILLE, M. DE MONVAL.

M. DE MONVAL, d'un air joyeux.

Eh bien! que vous a dit mon neveu? Vous êtes content de lui?

M. D'HERMONVILLE.

Beaucoup.

M. DE MONVAL, d'un air tendre.

Il doit être bien touché de ma perte?

M. D'HERMONVILLE.

Excessivement.

M. DE MONVAL.

J'en étais sûr; je me reproche l'affliction que je lui cause.

M. D'HERMONVILLE.

Si comme moi vous aviez pu l'entendre!...

M. DE MONVAL.

Je suis désespéré de ce que j'ai fait.

M. D'HERMONVILLE.

Oh! consolez-vous. M. de la Jaukèrres est un homme supérieur; il a l'ame forte, et sa philosophie le met au-dessus des plus fâcheux évènements.

M. DE MONVAL, le regardant, dit brusquement:

Votre ton me persuade que vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites.

M. D'HERMONVILLE, en riant.

Cela se peut.

M. DE MONVAL, en colère.

Voilà les effets de votre prévention.

M. D'HERMONVILLE.

Redoutez ceux de la vôtre.

M. DE MONVAL.

Quand vous avez quelque chose en tête!...

M. D'HERMONVILLE.

J'en viens à bout, quand j'ai la raison pour guide.

M. DE MONVAL.

Ne jugeons pas trop vite, dans la crainte de nous tromper.

M. D'HERMONVILLE, d'un ton appuyé.

Il y a trois ans que vous auriez dû vous donner ce conseil.

M. DE MONVAL, avec force.

J'ai fait envers Gerval ce que je devais. Son abus de confiance est un trait infâme, et qui méritait la plus sévère punition.

M. D'HERMONVILLE, noblement.

L'a-t-il méritée?

M. DE MONVAL.

Vous serez forcé d'en convenir.

M. D'HERMONVILLE, plaisantant.

Mon ami, je ne prendrais pas la moitié de la gageure.

M. DE MONVAL, avec emportement.

Morbleu!

M. D'HERMONVILLE.

Point de colère.

M. DE MONVAL.

Et vous, point d'ironie.

M. D'HERMONVILLE.

Ne vous emportez pas; pour bien juger, il faut être calme. A présent vous allez tout voir, tout entendre, ne plus vous en rapporter qu'à vous-même : votre bibliothèque vous servira de retraite; de là vous pourrez observer sans être aperçu; mais point d'impatience, et promettez-moi de ne pas éclater avant que l'épreuve soit complète.

M. DE MONVAL, d'un ton ferme.

C'est mon dessein. Je vous déclare que je ne me laisserai point surprendre; que je ne jugerai point sur des paroles, mais sur des faits et des actions.

M. D'HERMONVILLE.

C'est convenu. Gerval n'arrive point, et cela m'inquiète; je vais voir ce qui se passe là-dedans; ma présence est nécessaire, il faut que je vous représente aujourd'hui; on me presse, on demande les clefs... et j'attendrai vos ordres pour les donner.

(D'Hermonville sort.)

## SCÈNE VIII.

M. DE MONVAL, seul.

Il raille!... et je commence à craindre!... se

pourrait-il que je me fusse trompé? Si cela est, on verra que j'ai de la tête, et que je sais punir quand je le dois.

## SCÈNE IX.

M. DE MONVAL, PAULINE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, entrant le premier.

Entrez, entrez ici.

(Il sort.)

PAULINE.

Enfin me voilà arrivée.

M. DE MONVAL, à part.

Quelle est cette jeune paysanne?

PAULINE.

Fasse le ciel que nous repartions bientôt!

M. DE MONVAL, avec bonté.

Qui demandez-vous?

PAULINE.

Hélas! personne.

M. DE MONVAL.

Pourquoi donc venez-vous?

PAULINE.

Pour nous rendre à l'invitation de M. d'Hermonville.

M. DE MONVAL.

Monsieur d'Hermonville? Comment vous appelez-vous?

PAULINE.

Pauline de Gerval.

M. DE MONVAL.

Gerval!... (A part.) C'est elle.

PAULINE.

C'est moi-même. Monsieur est-il de la maison?

M. DE MONVAL, d'un ton sec et dur, jusqu'à la nouvelle indication.

Oui, madame.

PAULINE.

Voulez-vous me permettre de me reposer?

M. DE MONVAL, lui montrant un fauteuil.

Asseyez-vous.

PAULINE va s'asseoir.

Très obligée.

(Elle ôte son chapeau et s'essuie le front.)

M. DE MONVAL.

Êtes-vous venue seule?

PAULINE.

Seule? oh! non; monsieur de Gerval est avec moi.

M. DE MONVAL.

Où est votre mari?

PAULINE, lentement et d'un ton pénétré.

Il est allé verser des larmes sur la tombe de son oncle.

M. DE MONVAL.

C'est là son premier soin?

PAULINE.

Et son premier devoir.

M. DE MONVAL.

Il ignore donc qu'il en est déshérité?

PAULINE.

Il le sait et ne s'en plaint pas.

M. DE MONVAL.

Et pourquoi ne s'en plaint-il pas?

PAULINE.

Parcequ'il dit que ce n'est pas la faute de son oncle. Ce qui cause son tourment, c'est de n'avoir pu se réconcilier avec lui, avant sa mort, et de n'avoir pas reçu sa bénédiction.

M. DE MONVAL.

Il l'a donc toujours aimé?

PAULINE.

Toujours.

M. DE MONVAL.

Et pourquoi n'est-il pas venu le voir?

PAULINE.

On l'avait irrité contre lui.

M. DE MONVAL.

Et que venez-vous faire ici?

PAULINE.

M. d'Hermonville nous a mandé que la présence de mon mari était nécessaire.

M. DE MONVAL.

Mais s'il n'a rien à prétendre?

PAULINE.

Il vient pour être utile à son frère.

M. DE MONVAL.

Et pour ses intérêts, vous avez fait un long et pénible voyage?

PAULINE.

Oui, monsieur.

M. DE MONVAL.

Ce voyage a dû vous coûter bien cher?

PAULINE.

Il a été plus fatigant que coûteux.

M. DE MONVAL.

Comment cela?

PAULINE.

Nous sommes venus à pied.

M. DE MONVAL perd toute sa dureté, et dit d'un ton attendri:

A pied!... Ah!... vous méritez un meilleur sort!

PAULINE.

Il faut nous contenter du nôtre.

M. DE MONVAL, avec bonté.

Madame, permettez-moi de vous offrir quelque chose, vous devez avoir besoin de vous rafraîchir.

PAULINE, hésitant et baissant les yeux.

Monsieur...

M. DE MONVAL.

Ah! ne me refusez pas, je vous en prie. (Il appelle.) François? François?

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Monsieur? monsieur?

M. DE MONVAL.

Envoie chercher de quoi faire rafraîchir madame.

FRANÇOIS.

C'est bon!...

PAULINE, à François.

Je prie monsieur de m'apporter de l'eau.

FRANÇOIS, transporté.

Vous allez être servie dans l'instant.

## SCÈNE XI.

M. DE MONVAL, PAULINE.

PAULINE.

Monsieur, je suis bien reconnaissante de vos attentions.

M. DE MONVAL.

Non, madame, c'est un plaisir pour moi.

## SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS; UN DOMESTIQUE, apportant deux carafons de vin et un d'eau, sur un plateau.

FRANÇOIS.

Voilà du meilleur.

PAULINE.

Mille obligations, monsieur.

FRANÇOIS.

Il n'y a pas de quoi, madame. (A part.) Elle est aussi honnête que jolie.

M. DE MONVAL, prenant les carafons.

Permettez que j'aie l'honneur de vous servir.

PAULINE, se levant.

Monsieur, je ne souffrirai pas...

M. DE MONVAL, versant.

Acceptez.

PAULINE, prenant son verre.

Monsieur, je salue votre santé.

M. DE MONVAL.

Je vous remercie, ma chère enfant.

PAULINE.

A la vôtre, monsieur François.

FRANÇOIS, s'inclinant.

Madame, assurément...

M. DE MONVAL, bas à François, pendant que Pauline boit.

Que fais-tu là?

FRANÇOIS, même ton.

Je regarde...

M. DE MONVAL, de même.

Va donc à ton poste, va donc.

FRANÇOIS, de même.

Monsieur, elle est charmante! il faut lui faire du bien.

(Le domestique sort.)

M. DE MONVAL, de même.

Va-t'en donc.

## SCÈNE XIII.

M. DE MONVAL, PAULINE.

PAULINE.

Monsieur, vous me comblez de politesse, vous êtes un bien digne homme, et vos bontés me font oublier les fatigues du voyage.

M. DE MONVAL.

Vraiment, vous me surprenez, et pour une jeune personne de votre condition, vous parlez à merveille.

PAULINE.

Mon père m'a appris ce qu'il savait.

M. DE MONVAL.

Et qu'est monsieur votre père?

PAULINE.

Un vieux militaire, qui revint cultiver son champ après avoir servi son roi.

M. DE MONVAL.

Il n'est pas riche?

PAULINE.

Il n'a que des vertus, le travail et son économie.

M. DE MONVAL.

Il n'en est que plus estimable.

PAULINE.

Monsieur, avez-vous connu l'oncle de mon mari?

M. DE MONVAL.

Beaucoup, et nous étions bons amis.

PAULINE.

Cela ne m'étonne pas: Gerval m'a dit qu'il était le meilleur des hommes, et je vois que vous lui ressemblez.

M. DE MONVAL, d'un ton sombre.

Gerval a causé bien du chagrin à son oncle.

PAULINE.

C'est moi qui en suis la cause.

M. DE MONVAL, vivement.

Vous!... Sans doute... mais s'il vous avait vue...

PAULINE.

Il m'aurait bien haïe!

M. DE MONVAL.

Lui?... je ne le crois pas.

PAULINE.

En expirant il m'aura maudite, ainsi que son pauvre neveu.

M. DE MONVAL, avec l'expression de l'ame.

Pourquoi le supposer? M. de Monval était un peu brusque, mais il n'était pas méchant, non, ma foi, et vous pouvez m'en croire. Il a pu être bien fâché!... bien fâché! mais implorer la malédiction du ciel pour punir une faute

de l'amour? Non... en vérité... en vérité, il n'en était pas capable.

PAULINE.

Vous me consolez, et ce que vous dites me fait grand bien!

M. DE MONVAL.

Mais comment avez-vous connu Gerval?

PAULINE.

Par un accident funeste.

M. DE MONVAL.

Et qui donc a pu vous faire former cette union?

PAULINE.

Le malheur et l'amour.

M. DE MONVAL.

Et la suite est la misère et l'obscurité.

PAULINE.

On peut supporter l'infortune, mais les peines du cœur font bien du mal!

M. DE MONVAL.

Quelles sont vos peines?

PAULINE.

Celles de mon mari.

M. DE MONVAL.

Et vous les partagez?

PAULINE.

O mon Dieu oui. Si je ne l'avais pas aimé, il serait peut-être dans un état brillant.

M. DE MONVAL.

Cela se pourrait.

PAULINE.

Vous voyez donc bien que c'est moi qui lui ai fait tort. Lui, de son côté, se reproche d'avoir fait mon malheur. Il dit... qu'il a des remords... Je ne sais pas ce que c'est... mais il paraît que c'est une cruelle maladie.

M. DE MONVAL.

Oh! oui, cruelle!

PAULINE.

Monsieur, y a-t-il quelque remède pour cela?

M. DE MONVAL.

On en pourra trouver.

PAULINE, vivement.

Vous en connaissez! Ah! je vous en prie, ayez pitié de mon époux, et délivrez-le de ses maux, ils sont insupportables, et vous aurez la satisfaction d'avoir fait un heureux.

M. DE MONVAL, avec force, et vivement.

Il n'aurait pas ces remords, s'il se fût mieux comporté envers son oncle; mais on est jeune, on suit sa tête, on se laisse emporter, on agit légèrement; le malheur arrive, la faute est faite, on néglige de la réparer, le repentir tourmente, et le mal est difficile à guérir. Ceux que l'on a injustement offensés ne pardonnent pas aisément, sur-tout quand il y a vice de cœur! Un ingrat, un ingrat, ne doit trouver ni parent, ni ami, ni bienfaiteur; il doit être abandonné à son malheureux sort.

PAULINE.

Gerval ne sera pas difficile à guérir, car il n'a pas fait tout cela.

M. DE MONVAL.

Il s'est marié sans le consentement de son oncle!

PAULINE.

Il l'a demandé, ce consentement.

M. DE MONVAL.

Cela n'est pas.

PAULINE, noblement et vivement.

Je le jure! et Dieu le sait.

M. DE MONVAL.

Le serment de l'innocence ne peut être suspect, je vous crois. — Mais Gerval ne recevant point de réponse, que ne venait-il parler à son oncle?

PAULINE.

Une fois, nous nous sommes mis en route pour venir le trouver... pour nous jeter à ses pieds!... Mais quand Gerval apercevait le clocher de la paroisse... l'émotion s'emparait de lui, ses pleurs coulaient, et il ne pouvait faire un pas. « Pauline, me disait-il, n'allons pas plus « loin; mon oncle ne voudra pas lire dans mon « cœur; je suis malheureux, il croira que c'est « l'intérêt qui me ramène vers lui; je ne pour- « rais supporter ses reproches, sa colère, et je « suis sûr qu'il ne voudra pas me pardonner. « Fuyons, fuyons, ma chère Pauline, évitons sa « présence. » Puis, fixant ses regards sur le château, il disait douloureusement... « Adieu, mon « oncle... adieu, séjour de mon enfance... je ne « vous reverrai jamais. » Je ne pouvais le consoler, mais j'essuyais ses larmes, et nous retournions dans notre chaumière.

M. DE MONVAL, portant son mouchoir sur ses yeux.

Vous m'oppressez!

PAULINE.

Vous pleurez, monsieur?

M. DE MONVAL.

Oui... cela me soulage.

## SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Madame de la Jaukèrres vient au salon.

M. DE MONVAL, brusquement.

Eh! qu'elle vienne.

FRANÇOIS.

La voici.

## SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; Mme DE LA JAUKÈRRES, précédée de ses QUATRE LAQUAIS en grande livrée.

MADAME DE LA JAUKÈRRES, à François.

Si mes vassaux viennent pour me compli-

menter, vous les ferez entrer; je recevrai leurs hommages. Dites au procureur que je l'attends ici.

(Les laquais sortent.)

FRANÇOIS.

Oui, madame. (Bas à Pauline.) C'est votre belle-sœur!

(Il sort, et Pauline va se rasseoir sur le fauteuil, en tenant son chapeau à la main.)

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

O mon Dieu, où suis-je? et quel ennuyeux séjour!

M. DE MONVAL, s'approchant.

Il n'est pas de votre goût, madame?

MADAME DE LA JAUKÈRRES, sans le regarder.

Qui est-ce qui m'interroge?

M. DE MONVAL.

C'est moi, madame, qui prends la liberté de vous adresser la parole.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Qui êtes-vous, bon homme?

M. DE MONVAL.

L'intendant de feu M. de Monval.

MADAME DE LA JAUKÈRRES, le toisant d'un air dédaigneux.

Ah! quel triste personnage que ce vieux Monval! et sa maison l'est autant que lui.

M. DE MONVAL.

Que vous manque-t-il ici, madame?

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Tout, monsieur, tout.

M. DE MONVAL.

J'ai pourtant donné des ordres pour que vous fussiez reçue suivant votre rang et votre qualité.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Vous avez bien réussi; par ma foi, vous êtes un habile homme!

M. DE MONVAL.

Il me semble que ce château réunit l'utile à l'agréable.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Allons donc, allons donc! c'est une horreur que cette bicoque, et l'on voit, par cet ameublement misérable et gothique, que le vieux Monval ne recevait que des gens de basse extraction.

M. DE MONVAL.

C'est donc pour cela que madame ne lui a jamais fait l'honneur de lui rendre visite?

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Devais-je me déranger pour lui? C'était un vrai campagnard, sans esprit, sans usage du beau monde.

M. DE MONVAL, piqué.

Madame!

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Ce qu'il a fait de mieux, c'est d'avoir donné tout son bien à mon mari.

M. DE MONVAL.

Vous croyez?

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Et d'avoir déshérité ce mauvais sujet de Gerval, qui est un homme sans conduite et sans probité.

PAULINE, vivement et avec fermeté, en se levant.

Cela n'est pas vrai, madame.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Que dites-vous, ma mie?

PAULINE.

Je dis que... M. de Gerval est un honnête homme.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Qui vous a permis de m'adresser la parole?

PAULINE.

L'équité, qui se croit obligée de repousser la calomnie.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Vous le prenez bien haut.

PAULINE.

Pardon; mais vous devriez parler avec plus de respect de votre oncle, et du frère de votre mari.

M. DE MONVAL, à part.

Charmante!

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Êtes-vous la servante de céans?

PAULINE.

Non, madame.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

La fermière de l'oncle défunt?

PAULINE.

Non, madame.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Et qui êtes-vous donc?

PAULINE, noblement.

Je suis sa nièce.

MADAME DE LA JAUKÈRRES, d'un air dédaigneux.

Hein?... sa nièce? Il a du goût, le cher frère!

PAULINE.

Et beaucoup d'estime pour moi, madame.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Il a fait un mariage bien honorable!

PAULINE.

Personne ne dit le contraire.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Hors vos parents.

PAULINE.

On se marie pour soi.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

La famille ne vous reconnaîtra pas.

PAULINE.

M. de Gerval ne m'en aimera pas moins.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Cela ne devrait pas vous donner le droit d'être insolente.

PAULINE, lentement, et appuyant sur toutes les syllabes.

Je laisse ce droit, madame, à votre opulence.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Plus bas, ou taisez-vous.

PAULINE, avec fermeté.

Je défends mon mari, et vous ne m'imposerez pas silence. Quoiqu'il ne soit pas aussi riche que son frère, je vous prie de croire qu'il ne vaut pas moins que lui.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Auriez-vous l'impudence de comparer votre Gerval à M. de la Jaukèrres?

PAULINE.

La comparaison ne serait pas à son désavantage, car, s'il est des hommes qui ressemblent à M. de Gerval, ils sont rares à trouver.

M. DE MONVAL, à Pauline.

Je commence à croire que vous avez raison.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Ce vieillard est un bon juge, et vous pouvez vous en rapporter à lui!

M. DE MONVAL, d'un ton ferme et prononcé.

Et pourquoi ne s'en rapporterait-on pas à moi, madame? On peut, par mille moyens, parvenir à tromper un juge; mais, quand il sait la vérité, il n'en est que plus redoutable, et le jugement que je pourrais prononcer dans cette affaire pourrait bien être sans appel.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Vous parlez d'un ton...

M. DE MONVAL.

Qui me convient peut-être mieux que celui que vous osez prendre avec votre belle-sœur.

MADAME DE LA JAUKÈRRES, en frappant de son éventail dans la main.

Bientôt on n'aura plus besoin des services de monsieur l'intendant; dès aujourd'hui je vends le château.

M. DE MONVAL, raillant.

L'acquéreur est-il trouvé?

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Et après-demain...

M. DE MONVAL.

Vous ne toucherez pas les fonds.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Je le donne en paiement à M. le Roc; c'est la même chose.

M. DE MONVAL.

Pas tout-à-fait, car il faudra qu'il prenne possession.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Cela sera fort aisé.

M. DE MONVAL.

On verra.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Pourriez-vous y mettre opposition?

M. DE MONVAL.

Cela sera possible.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Y a-t-il des hypothèques sur le château?

M. DE MONVAL, avec force et intention.

Il y en a une qui sera difficile à lever.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

M. de Monval n'a jamais fait de mauvaises affaires.

M. DE MONVAL.

Je l'ai vu à la veille d'en faire une qui lui aurait coûté cher!

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Oui; mais il ne l'a pas faite.

M. DE MONVAL, avec explosion.

Non, Dieu merci!

MADAME DE LA JAUKÈRRES, en s'éventant.

C'est ce que je voulais savoir.

M. DE MONVAL.

Je suis charmé que cela vous fasse plaisir.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Beaucoup! car, après l'ouverture du testament, tous les raisonneurs qui me blessent les yeux et les oreilles recevront leur congé; et, dès aujourd'hui, maison nette.

M. DE MONVAL.

Madame partira donc ce soir?

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

On prendra les ordres de monsieur.

## SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, à Pauline.

Madame, M. de Gerval est arrivé; il vous demande.

M. DE MONVAL, à Pauline.

Allez, et ne lui dites pas ce que vous venez d'entendre.

PAULINE.

Non. (Elle fait une fausse sortie, revient, et dit lentement à madame de la Jaukèrres:) — Madame, à l'avenir, ne jugez pas les gens sur les ouï-dire, ayez un peu d'égards pour vos parents; il faut au moins laisser l'honneur aux malheureux.

(Elle sort.)

## SCÈNE XVII.

M. DE MONVAL, Mme DE LA JAUKÈRRES.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Mais cela parle, je crois?

M. DE MONVAL.

Qu'en pensez-vous? Elle a été bien élevée, elle a des sentiments, et... (On entend le Roc crier derrière le théâtre.) Qu'est-ce que j'entends?

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

C'est le procureur qui gronde; ici, tout le monde s'en méle.

## SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROC, ensuite FRANÇOIS.

LE ROC entre vivement et se promène sur le théâtre.

Allons, fi! c'est une déraison!

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

A qui en avez-vous donc, monsieur le Roc?

LE ROC, se promenant.

Je suis d'une colère!...

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Que vous est-il arrivé?

LE ROC.

Et c'est à moi qu'on fait une pareille proposition!

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Finirez-vous? vous m'impatientez.

LE ROC, s'arrêtant devant elle.

C'est grand dommage!

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Imprudent! si vous continuez, je vous fais jeter par les fenêtres.

LE ROC.

Par les fenêtres, un homme comme moi! corbleu! vous êtes la plus méchante femme que je connaisse.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Vous osez me manquer de respect!

LE ROC.

Vous osez me menacer!

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Je vous ferai repentir de vos impertinences.

LE ROC.

Et moi, je vous ferai payer vos dettes.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Nous verrons.

LE ROC.

Sentence est obtenue.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

On en appellera.

LE ROC.

Sentence des consuls, la saisie marche après.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Maudit usurier!

LE ROC.

Femme prodigue!

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Vous tairez-vous?

LE ROC.

C'est à vous de baisser le ton... Ta! ta! ta! ta!... O le bel héritage, pour le faire tant valoir!

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Il vaut plus que ce que l'on vous doit.

LE ROC.

Cela n'est pas vrai, cela n'est pas vrai! si vous ne payez aujourd'hui, demain je fais exécuter.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Vous n'aurez pas cette audace.

LE ROC.

Je l'aurai! meubles, effets, carrosse, tout sera saisi.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Mon carrosse!

LE ROC.

Votre carrosse! et vous vous en irez à pied.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Une femme comme moi!

LE ROC.

Oui, et comme tant d'autres qui valent mieux que vous.

MADAME DE LA JAUKÈRRES, se laissant tomber sur un fauteuil.

Ah!... j'étouffe!... j'étouffe!...

LE ROC va à elle, lui secoue le bras pour la faire revenir.

Un moment, un moment; quand vous m'aurez payé, vous ferez tout ce que vous voudrez.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Mes femmes de chambre! mes femmes de chambre!

LE ROC, en s'éloignant.

Oui, oui, va, tes femmes de chambre, tu ne les auras pas long-temps.

M. DE MONVAL, au fond du théâtre.

Elle m'inquiète. (Il appelle.) Champagne? François? (François entre.) Madame se trouve mal, conduisez-la dans son appartement.

FRANÇOIS entre et lui prend la main.

Madame? madame?

MADAME DE LA JAUKÈRRES, se levant tout-à-coup avec fureur, et repoussant François.

Retirez-vous... (A M. le Roc.) Vous, monsieur le procureur, vous aurez la visite de M. de la Jaukèrres, vous aurez la visite de la Jaukèrres.

(François la suit.)

## SCÈNE XIX.

M. DE MONVAL; LE ROC se promène avec colère; il traverse le théâtre deux ou trois fois en murmurant entre ses dents; ensuite FRANÇOIS.

M. DE MONVAL.

Puis-je savoir, monsieur, ce qui vous désunit et vous met dans une si grande colère?

LE ROC, durement.

Qui êtes-vous?

M. DE MONVAL.

Je suis l'intendant de la maison.

LE ROC le regarde, ôte son chapeau, et lui présente la main.

Je vous salue. — Monsieur, vous connaissez le château?

M. DE MONVAL.

Oui.

LE ROC.

Vous savez à-peu-près ce qu'il peut valoir?

M. DE MONVAL.

Personne ne le sait mieux que moi.

LE ROC.

Eh bien! M. de la Jaukèrres a l'audace, et j'ose dire la mauvaise foi, de vouloir me le vendre cent mille francs.

M. DE MONVAL.

Cent mille francs?

LE ROC.

Et moi, je soutiens qu'il n'en vaut pas soixante mille.

M. DE MONVAL.

Mais...

LE ROC.

Cela vous paraît déraisonnable, exorbitant! et c'est à moi, le Roc, procureur depuis trente ans, que l'on veut faire un tour semblable!

M. DE MONVAL, en plaisantant.

Prenez-y garde! si vous faisiez un marché de dupe, cela vous déshonorerait.

LE ROC.

Vous le voyez bien! — Ces gens-là, qui n'ont fait que de mauvaises affaires toute leur vie, voudraient en faire une bonne avec moi; vous sentez que cela n'est pas possible.

M. DE MONVAL.

Il ne faut pas vous laisser attraper.

LE ROC.

J'attraperai le château, si je puis; mais on ne m'attrapera pas.

M. DE MONVAL.

Cependant je vous invite à mettre un peu plus de douceur dans vos procédés envers M. et madame de la Jaukèrres.

LE ROC.

Monsieur, vous ne connaissez pas ces gens-là. Ce sont des orgueilleux, des impertinents, sans honneur et sans conduite.

M. DE MONVAL.

Ils vous doivent donc beaucoup?

LE ROC.

Que trop!

M. DE MONVAL.

Pourquoi ne vous ont-ils pas payé?

LE ROC.

Parcequ'ils ne le pouvaient pas.

M. DE MONVAL.

Ils sont riches, pourtant.

LE ROC.

Est-on riche quand on fait deux fois plus de dépense qu'on n'a de revenus?

M. DE MONVAL.

M. de la Jaukèrres a fait un excellent mariage.

LE ROC.

Détestable, au contraire. Sa femme lui a apporté du bien en apparence, mais il était si grevé, si grevé, qu'il a fallu plus dépenser pour le conserver, qu'il n'en aurait fallu pour l'acquérir.

M. DE MONVAL.

Je ne savais pas cela.

LE ROC.

Je le sais, moi; en un mot, ils mènent un train de vie qui les conduira droit à l'hôpital! Madame est coquette, capricieuse et prodigue à l'excès; monsieur chasse, joue et fait des affaires de toutes façons; enfin c'est un désordre!... Ils avaient grand besoin de la succession de l'oncle; mais elle sera bientôt dévorée: il y a longtemps qu'ils l'attendent... leurs vœux sont comblés.

M. DE MONVAL, indigné.

Leurs vœux! dites-vous?

LE ROC.

Assurément.

M. DE MONVAL.

Comment, ils souhaitaient la mort de leur oncle?

LE ROC.

A chaque instant du jour.

M. DE MONVAL.

Les monstres!

LE ROC.

Cela vous indigne, n'est-il pas vrai?

M. DE MONVAL.

Je l'avoue.

LE ROC.

Cela m'indigne aussi, moi. (Il s'approche et dit tout bas:)—Si vous voulez entendre ma proposition, nous pourrons faire un bon coup.

M. DE MONVAL, feignant de se prêter à ses vues.

Voyons, de quoi s'agit-il?

LE ROC.

Il faut m'aider à humilier ces orgueilleux.

M. DE MONVAL.

Bravo!

LE ROC.

A les faire repentir de leur insolence!

M. DE MONVAL.

A les punir de leur ingratitude envers leur oncle.

LE ROC.

A les empêcher d'avoir l'héritage.

M. DE MONVAL.

A le faire passer dans les mains d'un homme de bien.

LE ROC.

Non pas!—Dans les nôtres.

M. DE MONVAL.

Ah! c'est différent.

LE ROC.

Entre nous, cet oncle était un grand sot, de laisser son bien à des gens qui ne le méritaient pas.

M. DE MONVAL.

J'en conviens.

LE ROC.

Si vous le voulez... la succession est à nous.

M. DE MONVAL.

Me prenez-vous pour un fripon?

LE ROC.

Vous êtes intendant, mon ami, vous êtes intendant.

M. DE MONVAL.

Un intendant peut être un honnête homme.

LE ROC.

Cela se peut, cela se doit, mais c'est rare.

M. DE MONVAL.

Monsieur...

LE ROC.

Point de scrupule; acceptez, ou l'affaire est manquée.

M. DE MONVAL.

Oui, manquée; et, si vous m'en reparlez davantage, je vous fais conduire hors des portes du château.

LE ROC.

Badinez-vous?

M. DE MONVAL.

Je parle très sérieusement.

LE ROC.

Je n'en crois rien. Au fait : voulez-vous m'aider pour avoir le château?

M. DE MONVAL.

Non.

LE ROC.

En ce cas, je l'aurai sans vous.

M. DE MONVAL.

Vous n'aurez rien.

LE ROC.

Monsieur gardera donc tout?

M. DE MONVAL.

Tout.

LE ROC.

C'est entre vos mains que je vais mettre opposition.

M. DE MONVAL.

C'est bien vous y prendre.

LE ROC.

Avec défense de vous dessaisir des meubles, immeubles et deniers.

M. DE MONVAL.

C'est mon dessein.

LE ROC.

Et le reste me regarde.

M. DE MONVAL.

Le reste ne sera pas pour vous.

FRANÇOIS, entrant.

M. de la Jaukèrres.

M. DE MONVAL.

Bonne chance, monsieur le procureur.

(Il entre dans son cabinet.)

FRANÇOIS, à le Roc.

Il y a un huissier qui a l'air de saisir ici; est-ce par votre ordre?

LE ROC.

Cela ne vous regarde pas. Vous répondrez lorsqu'on vous interpellera.

FRANÇOIS, l'imitant.

Vous répondrez lorsqu'on vous interpellera.

## SCÈNE XX.

LE ROC; M. DE LA JAUKÈRRES, le chapeau sur les yeux.

M. DE LA JAUKÈRRES, d'un ton tragique.

François... sortez. (François sort.) Ah!... vous voilà, monsieur le Roc? c'est vous que je cherchais.

LE ROC.

Vous êtes-vous mis à la raison?

M. DE LA JAUKÈRRES.

Je viens pour vous y mettre.

LE ROC.

Que voulez-vous?

M. DE LA JAUKÈRRES, allant à lui, dit en serrant les dents:

Ce que je veux!... ce que je veux! vieil insolent!...

LE ROC, élevant la voix.

Vous me parlez singulièrement! Savez-vous...?

M. DE LA JAUKÈRRES.

Si je le sais... je sais tout. On m'a porté plainte, et je viens punir...

LE ROC.

Qui?

M. DE LA JAUKÈRRES.

Vous.

LE ROC.

Vous voulez rire?

M. DE LA JAUKÈRRES.

Je veux rire?... Tremblez!... frémissez, petit procureur, vous avez insulté madame de la Jaukèrres.

LE ROC.

Oh! si ce n'est que cela...

M. DE LA JAUKÈRRES, même ton.

Eh! n'est-ce donc pas assez? Vous avez offensé une femme respectable... Cette femme est mon épouse... et... la vengeance... est dans ma poche.

LE ROC.

Qu'elle y reste.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Point du tout; il faut me rendre raison de votre impertinence.

LE ROC.

Qu'entendez-vous par-là?

M. DE LA JAUKÈRRES.

J'entends que je veux vous brûler la cervelle.

LE ROC.

Rien que cela?

M. DE LA JAUKÈRRES.

Je n'en veux pas davantage.

LE ROC.

C'est-à-dire que vous voulez vous battre avec moi?

M. DE LA JAUKÈRRES.

C'est un honneur que je veux vous faire.

LE ROC, ôtant son chapeau.

Très reconnaissant, en vérité. (Se redressant.) Eh bien, je me battrai.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Partons.

LE ROC.

Je partirai... quand vous m'aurez payé.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Cela serait trop long.

LE ROC.

Point du tout, car aujourd'hui même...

M. DE LA JAUKÈRRES.

Aujourd'hui même, je vous tue.

LE ROC.

Alors ce serait votre quittance.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Je m'arrangerai avec vos héritiers.

LE ROC.

Oui, cela vous ferait gagner du temps : bien calculé! Mais, pour déranger votre plan, je ne me battrai point.

M. DE LA JAUKÈRRES, appuyant sur les mots.

Allez donc, très repentant... très soumis... faire vos excuses à madame de la Jaukèrres.

LE ROC, le contrefaisant.

Je n'irai point faire mes excuses à madame de la Jaukèrres.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Non?

LE ROC.

Non.

M. DE LA JAUKÈRRES, avec une fureur concentrée, et en remuant les doigts.

Allez-y... allez-y, croyez-moi.

LE ROC, appuyé sur sa canne.

Je ne bougerai pas.

M. DE LA JAUKÈRRES, lui donnant une croquignole sur le nez.

Allez, bon homme, allez, et ne me le faites pas répéter.

LE ROC, se relevant avec fureur.

Une croquignole sur le nez d'un procureur!

M. DE LA JAUKÈRRES.

C'est tout ce que vous valez.

LE ROC, avec la plus grande force et au comble de la colère.

Corbleu! je ne sais ce qui me tient!... diffamer un officier public, un membre de la justice! ne pas payer son créancier, le provoquer en duel! c'est un guet-apens, et j'en aurai vengeance. (Fausse sortie.) Je vais dresser ma plainte. Ruine, déshonneur et châtiment, voilà tout ce que mérite l'illustre la Jaukèrres, et il obtiendra tout à la requête de maître Raphaël-Isaac le Roc, demandeur outragé, frappé, provoqué, non payé, et victimé. Le barreau retentira, et le prononcé fera frémir la postérité.

(Il sort.)

## SCÈNE XXI.

M. DE LA JAUKÈRRES, seul.

La maudite engeance que les créanciers! il y a encore M. l'intendant qui a le verbe un peu haut, il aura son tour.

## SCÈNE XXII.

M. DE LA JAUKÈRRES, GERVAL, M. D'HERMONVILLE, PAULINE.

M. D'HERMONVILLE, bas à monsieur de la Jaukerres.

Monsieur, voici votre frère qui vient pour vous voir et vous embrasser.

M. DE LA JAUKÈRRES, froidement.

Très obligé.

GERVAL, d'un ton affectueux.

Mon frère, il y a bien long-temps que je ne vous ai vu!

M. DE LA JAUKÈRRES.

C'est vrai.

GERVAL.

Le triste événement qui nous réunit ne laissera sûrement aucune trace des motifs qui vous éloignèrent de moi; car je ne sais comment vous avez pu oublier l'amitié que j'avais pour vous.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Jeté dans un monde différent, on s'oublie quelquefois soi-même.

GERVAL.

On retrouve toujours son cœur.

PAULINE, bas à la Jaukèrres.

Embrassez donc votre frère.

M. DE LA JAUKÈRRES, la regardant avec dédain.

Hein?

GERVAL.

C'est à mon épouse que vous parlez.

M. DE LA JAUKÈRRES, la regardant.

Oui... elle est gentille.

PAULINE, ironiquement.

Votre servante, monsieur.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Je suis fâché que la singularité de l'oncle vous ait fait faire un voyage; car cela n'en valait pas la peine.

GERVAL.

Ses volontés ont toujours été sacrées pour moi.

M. DE LA JAUKÈRRES, ironiquement.

On sait cela.

GERVAL.

Et si vous eussiez voulu le lui rappeler, je n'aurais pas la douleur d'avoir hérité de sa haine.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Je n'ai pas voulu me mêler de cette affaire, et vous m'obligerez de n'en plus parler.

GERVAL.

Ah! si vous eussiez seulement gardé le silence!

M. DE LA JAUKÈRRES.

Finissons, ou je vais me retirer.

GERVAL.

C'est donc là l'accueil que vous faites à votre frère! Jadis vous étiez mon ami; qui donc a pu changer votre cœur? l'intérêt? Je ne suis plus redoutable pour vous, vous devez être satisfait; la richesse est votre partage; ne me privez pas de votre amitié. La haine est un pesant fardeau, délivrez-vous-en; oublions ce qui s'est passé, soyons l'un pour l'autre ce que nous étions dans notre adolescence. Allons, Charles, sois homme, ne méprise point un frère malheureux, tu sais mieux que personne qu'il n'a pas mérité de

l'être; ne m'humilie pas, n'ajoute pas à mon infortune; et, quoique je sois pauvre, sois toujours mon ami.

PAULINE, vivement.

Monsieur, acceptez la proposition, elle est faite de bon cœur. Je sais que Gerval vous aime, malgré que... mais ne parlons pas de ça; il n'a point de rancune, ni moi non plus. Soyons bons parents, point de division dans la famille, que notre état ne vous fasse point de honte... Notre parure n'est pas brillante, mais nous valons mieux que nos habits. Je me vante un peu, c'est pour vous mettre au fait, et vous apprendre que les honnêtes gens, dans quelque état qu'ils se trouvent, méritent des égards et ne doivent faire rougir personne.

M. DE LA JAUKÈRRES, à Pauline.

Vous avez dit cela à merveille; (en bâillant.) mais j'ai beaucoup d'affaires... nous nous reverrons.

GERVAL, à part.

Oui... pour la dernière fois.

## SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, avec une serviette à la main.

M. de la Jaukèrres est servi.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Je vous suis. Monsieur d'Hermonville, je vous prie de tenir tout en état pour l'ouverture du testament, car je commence à m'ennuyer ici, et je veux repartir au plus tôt.

## SCÈNE XXIV.

M. D'HERMONVILLE, GERVAL, PAULINE.

PAULINE, à part.

Ah! le mauvais cœur! il n'invite pas son frère....

GERVAL.

Le traître! si je n'écoutais que ma fureur...

M. D'HERMONVILLE.

N'écoutez que la prudence.

GERVAL.

Le dernier coup est porté; plus de réconciliation entre nous.

M. D'HERMONVILLE.

Ah! il faudra voir la suite. Je voudrais vous parler en particulier; priez madame de nous laisser un moment.

GERVAL.

Chère Pauline, laisse-nous. J'ai besoin d'être seul avec monsieur d'Hermonville.

PAULINE.

Oui. Tu ne seras pas long-temps?

GERVAL.

Non.

PAULINE.

Si ce monsieur revient, il ne faudra pas t'emporter.

GERVAL.

Je te le promets.

PAULINE.

Bon! je vais me reposer dans le jardin. Je t'attends, Gerval.

(Elle s'approche, il lui donne un baiser sur le front, et elle sort.)

## SCÈNE XXV.

M. D'HERMONVILLE, GERVAL.

GERVAL, au désespoir.

Monsieur, c'en est fait, je pars. Je ne puis supporter l'insulte et le mépris; ma patience est à bout, et je crains tout de mon désespoir.

M. D'HERMONVILLE.

Gerval, restez; il le faut. Un temps viendra, peut-être, où l'on se repentira des mauvais traitements qu'on vous fait éprouver.

GERVAL.

Je ne puis plus rien souffrir.

M. D'HERMONVILLE.

Il faut de la constance.

GERVAL.

En est-il qui puisse tenir contre tant d'outrages?...

M. D'HERMONVILLE.

Point d'excès! ils sont toujours funestes. Rappelez vos sens. J'ai besoin, mon ami, de vous faire quelques questions importantes... Voudrez-vous me répondre?

GERVAL.

Je répondrai.

M. D'HERMONVILLE, approchant des fauteuils vis-à-vis de la porte du cabinet.

Plaçons-nous là, nous serons bien. Asseyez-vous. (Ils s'asseyent.) Je vous connais pour un homme d'honneur, je vous croirai; et quand on saura vos malheurs, on vous rendra justice, du moins je l'espère.

GERVAL.

Ah! mes malheurs sont bien grands!

M. D'HERMONVILLE.

S'il ne tient qu'à moi, ils finiront. — Il y a trois ans que votre oncle vous envoya en Espagne; fites-vous exactement ce qu'il vous avait ordonné?

GERVAL.

Les correspondants l'ont certifié.

M. D'HERMONVILLE.

Rapportâtes-vous les sommes que vous aviez touchées pour M. de Monval?

GERVAL.

Oui, monsieur.

M. D'HERMONVILLE.

Pourquoi ne revintes-vous pas au château?

GERVAL.

Parceque je fus assassiné, volé, à cinquante lieues d'ici.

M. D'HERMONVILLE.

Pourquoi ne l'écrivites-vous pas à votre oncle?

GERVAL.

Je le fis; il ne me répondit pas. Désespéré, j'écrivis à mon frère; je lui envoyai le détail exact de l'accident qui m'était arrivé. Il me manda que mon oncle ne voulait plus entendre parler de moi, et qu'il m'abandonnait à jamais.

M. D'HERMONVILLE.

Prenez garde! ce que vous dites là est grave, et l'on ne doit point accuser sans preuves.

GERVAL.

J'en ai.

M. D'HERMONVILLE.

Quelles sont-elles?

GERVAL.

La lettre de mon frère, que j'ai conservée.

M. D'HERMONVILLE.

Que prouve cette lettre?

GERVAL.

Sa trahison.

M. D'HERMONVILLE.

Ciel!

GERVAL.

Je le suppliais d'être mon défenseur auprès de mon oncle.

M. D'HERMONVILLE.

Qu'a-t-il fait?

GERVAL.

Il devint mon accusateur.

M. D'HERMONVILLE.

D'où le savez-vous?

GERVAL.

De lui-même.

M. D'HERMONVILLE.

Il en a fait l'aveu?

GERVAL.

Par sa réponse.

M. D'HERMONVILLE.

Que contient-elle?

GERVAL.

Mille outrages de la part de mon frère, la malédiction de mon oncle et son éternel abandon.

M. D'HERMONVILLE.

Malheureux jeune homme!

GERVAL, avec l'accent de l'ame.

Mon oncle me maudire! Ah! le ciel sait que je ne l'ai pas mérité. Je l'aimai, je le servis fidèlement, mon sang a coulé pour lui; et, malgré sa rigueur, s'il fallait ma vie pour racheter la sienne, il connaîtrait le cœur de son pauvre Gerval, et sa malédiction ne serait pas la récompense de mon attachement et de ma tendresse pour lui.

M. D'HERMONVILLE.

Est-il possible qu'un frère...? Avez-vous sa lettre?

GERVAL.

Oui, monsieur.

M. D'HERMONVILLE.

Donnez-la-moi.

GERVAL tire un portefeuille et cherche dans ses papiers.

Ah! voici l'attestation de notre digne pasteur, qui m'a généreusement assisté, pendant ma longue maladie, et donné toutes les consolations qui dépendaient de son auguste ministère.

M. D'HERMONVILLE, après avoir lu.

Infortuné! — C'est la lettre de votre frère que je voudrais avoir.

GERVAL, la lui donnant.

La voici.

M. D'HERMONVILLE, après avoir lu rapidement.

Quelle infamie!... Voilà bien ce que vous m'avez dit. (Il se lève.) Voulez-vous me permettre de faire prendre une copie de ces papiers?

GERVAL.

Quel droit cela vous donnera-t-il?

M. D'HERMONVILLE, avec la plus grande chaleur.

Celui de vous défendre. Je combattrai tous ceux qui ont pu vous croire coupable. Il est des gens obstinés qu'on ne peut dissuader que par l'évidence; c'est la preuve à la main que je veux les attaquer et les forcer à vous rendre justice. Quand on aura lu votre justification, on ne pourra plus douter de votre malheur; on se repentira de vous avoir mal jugé, vous triompherez de vos ennemis, et vous remporterez l'estime des honnêtes gens: c'est quelque chose! Voilà le but que je me propose: je l'atteindrai. Si l'on vous ravit un héritage, je rétablirai votre réputation, n'en doutez pas. Vous êtes innocent, malheureux: votre cause ne sera pas difficile à plaider.

GERVAL.

Ah! le mal qu'on m'a fait est irréparable.

M. D'HERMONVILLE.

Vous êtes jeune, laborieux, vous pourrez acquérir de la fortune; mais avec de l'or on n'achète point l'honneur. Je vais faire prendre un double de tout cela. (Il appelle.) François?

## SCÈNE XXVI.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Monsieur?

M. D'HERMONVILLE.

Portez ces papiers à l'intendant, et dites-lui de ma part d'en faire une copie.

FRANÇOIS.

Oui.

M. D'HERMONVILLE, d'un ton lent et appuyé.

Recommandez-lui de les lire attentivement...

de bien peser tous les mots... pour ne point faire d'erreurs.

FRANÇOIS.

Je vais le lui dire.

M. D'HERMONVILLE, montrant le cabinet.

Entrez. (François sort.) Allons, mon cher Germain, allons rejoindre votre épouse, nous dînerons ensemble. On ne nous a pas fait l'honneur de nous inviter; mais qu'importe? Si vous n'avez la compagnie d'un frère, vous aurez celle d'une femme charmante et d'un véritable ami.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

M. et Mme DE LA JAUKÈRRES, FRANÇOIS.

M. DE LA JAUKÈRRES, en riant.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire...

MADAME DE LA JAUKÈRRES, en riant.

Le procureur devait faire une drôle de grimace!

M. DE LA JAUKÈRRES.

François, le dîner était excellent.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Un peu commun. Allez, et recommandez au chef de déployer tous ses talents.

FRANÇOIS.

Je n'y manquerai pas.

(Il va pour sortir.)

M. DE LA JAUKÈRRES.

François, où se cache donc cet intendant? il n'est pas encore venu me saluer.

FRANÇOIS.

Il travaille pour vous, et il a fait défendre de le déranger.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Dis-lui qu'à l'avenir il soit plus circonspect envers madame.

FRANÇOIS.

Oh! il est accoutumé à dire ce qu'il pense.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Quand le verrai-je?

FRANÇOIS.

Probablement quand cela sera nécessaire.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Qu'il se dépêche.

FRANÇOIS.

Ne vous impatientez pas; sa besogne s'avance, et vous le verrez bientôt.

(François sort.)

## SCÈNE II.

(Cette scène doit se jouer rapidement et avec enthousiasme.)

M. et Mme DE LA JAUKÈRRES.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Enfin, monsieur de la Jaukèrres, voilà le moment que nous desirions si ardemment; nous allons être bien riches!

M. DE LA JAUKÈRRES.

Riches... à millions.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Ce M. d'Hermonville vous a-t-il donné les renseignements que vous desiriez?

M. DE LA JAUKÈRRES.

Tous.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Combien d'argent comptant?

M. DE LA JAUKÈRRES.

Cent mille écus.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

D'argenterie?

M. DE LA JAUKÈRRES.

Cent cinquante marcs.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Les bijoux, les diamants, que peuvent-ils valoir?

M. DE LA JAUKÈRRES.

Deux mille louis.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Le revenu des fermes?

M. DE LA JAUKÈRRES.

Quarante-trois mille deux cents livres.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Tant d'argent comptant, d'argenterie, de bijoux, de titres, nous serons fort embarrassés d'emporter tout cela.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Il est des circonstances où il faut se gêner un peu.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Il le faudra bien. (D'un ton minaudier.) — Mon ami, vous m'avez promis les diamants?

M. DE LA JAUKÈRRES.

Vous les aurez.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

J'attends avec impatience.

M. DE LA JAUKÈRRES, avec enthousisame.

Madame, il faudra doubler notre train.

MADAME DE LA JAUKÈRRES, même ton.

Oui, nous prendrons un hôtel plus vaste.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Quatre laquais de plus!

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Un ameublement somptueux!

M. DE LA JAUKÈRRES.

Six chevaux anglais!

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Une livrée éclatante!

M. DE LA JAUKÈRRES.

Table ouverte!

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Tous les services en porcelaine; briller, éclipser tout le monde avec l'héritage de l'oncle! Cela lui fera honneur.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Oui, car c'est lui qui paiera tout.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Que nous allons joliment faire circuler son or!

M. DE LA JAUKÈRRES.

Oh! je vous en réponds. Je vais trouver M. d'Hermonville, presser l'ouverture du testament, et m'emparer du coffre-fort. Ne vous ennuyez pas, belle amie.

MADAME DE LA JAUKÈRRES, langoureusement.

Mon cher ami, pour me distraire, je penserai à vous et à nos trésors.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Et moi, je vais vous les chercher.

(Il lui baise la main et sort.)

## SCÈNE III.

Mme DE LA JAUKÈRRES, seule.

Qu'il est galant, ce la Jaukèrres! il est comme lorsqu'il me faisait la cour, la même chose. Il n'a pas beaucoup d'esprit, mais c'est un bon mari; et c'est tout ce qu'il faut.

## SCÈNE IV.

Mme DE LA JAUKÈRRES, PAULINE.

PAULINE.

Madame?

MADAME DE LA JAUKÈRRES, sans la regarder.

Qu'est-ce?

PAULINE.

C'est moi, madame.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Qui, vous?

PAULINE, d'un ton noble et piqué.

Madame de Gerval.

MADAME DE LA JAUKÈRRES, avec dédain.

Ah! ah!

PAULINE.

Madame, j'ai à vous parler... Voulez-vous m'entendre?

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Que voulez-vous?

PAULINE.

Mon mari est justement indigné.

MADAME DE LA JAUKÈRRES

Contre qui, et de quoi?

PAULINE.

Contre qui?.., je n'ose vous le dire; de quoi? d'un procédé infâme... d'une barbarie qu'à peine vous pourrez concevoir.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Cessez de m'excéder, et venez au fait.

PAULINE.

Pourriez-vous le croire, madame? on refuse un logement à votre frère dans le château de son oncle?... et nous ne savons où passer la nuit.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Eh bien! s'il n'y a point de place, on ne peut vous en donner.

PAULINE, lentement, et avec une grande intention.

Il y en a pour vos domestiques, madame.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Eh! mais, c'est tout simple; il faut que les gens de ma suite soient logés.

PAULINE.

Et votre frère, où ira-t-il, madame?

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Aux environs; il doit avoir des connaissances, et...

PAULINE, se contraignant, et par degrés s'attendrissant jusqu'aux larmes.

Vous avez raison; nous sommes pauvres, nous ne méritons ni égards, ni considération, et vos gens doivent avoir la préférence. Vous rougissez de notre état; notre présence vous déshonore... Voilà donc les effets de l'opulence! Ah! que le ciel me conserve toujours dans ma misère, si la fortune doit endurcir mon cœur. Dans notre chaumière, un malheureux voyageur y trouve l'hospitalité; et nous, chez des parents millionnaires, nous ne trouvons que l'indigence, le mépris et l'abandon.

MADAME DE LA JAUKÈRRES, minaudant.

Allons, finissez, je n'aime point à voir des larmes.

PAULINE.

Il ne fallait donc pas les faire répandre. Ce n'est pas pour moi que je souffre, c'est pour M. de Gerval. Grièvement offensé, il se souviendra que son frère n'a pas même voulu lui donner un asile. M. de Monval croyait avoir des raisons pour haïr son neveu; mais son frère n'en a point pour haïr son frère, et pour le persécuter injustement.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Ma chère, cela ne me regarde pas; et vos lamentations... vos plaintes...

PAULINE.

Vous importunent! Cela fait l'éloge de votre sensibilité. — Prenez-y garde, madame, la fortune peut changer; les malheurs sont pour tout le monde. Fasse le ciel que vous n'en éprouviez jamais!... Mais, s'il le voulait, et que vous eussiez besoin de nous, nous ne suivrions pas votre exemple, et le peu que nous posséderions serait encore à votre service.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

C'est bon, c'est bon.

PAULINE.

Nous allons partir... quoique bien fatigués! Mais, à deux lieues d'ici, nous trouverons une auberge où nous pourrons nous reposer. Adieu, madame... Jouissez long-temps de votre bonheur; nous ne vous l'envions point. Nous ne réclamons pas une place dans votre souvenir... Nous ne pouvons prétendre à votre amitié, puisque nous n'avons pas su vous inspirer un sentiment que l'on ne peut refuser à personne... la pitié.

(Fausse sortie.)

MADAME DE LA JAUKÈRRES, tirant sa bourse.

Mais si... en vérité... Revenez... Vous êtes dans le besoin... Prenez...

(Elle lui présente sa bourse.)

PAULINE, noblement.

Madame, un service oblige, une aumône humilie.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Vous êtes bien orgueilleuse!

PAULINE.

Et bien sensible!... Je n'accepterai rien. Nous avons juste ce qu'il nous faut pour regagner notre hameau; et nous n'attendons de vous ni service ni charité; l'un ou l'autre pourrait nuire à vos plaisirs, et vous devez faire un meilleur emploi de ce que vous m'offrez. Placez mieux votre argent, vous aurez plus de satisfaction, et nous serons exemptés de la reconnaissance.

MADAME DE LA JAUKÈRRES, avec colère.

Petite impertinente!... ne reparaissez jamais devant moi... Allez, sortez d'ici.

(Pauline sort doucement.)

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE MONVAL.

M. DE MONVAL, sortant du cabinet, et arrêtant Pauline.

Restez, madame.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Ah! c'est le vieil intendant! Voilà le reste!

M. DE MONVAL, avec bonté.

Pourquoi vous en allez-vous?

PAULINE, pleurant.

Madame me chasse, et je m'en vais.

M. DE MONVAL.

Restez, ma chère; je le veux, et je vous en prie.

PAULINE.

Il n'y a pas de place ici pour nous.

M. DE MONVAL.

J'en trouverai.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Non, monsieur, tous les appartements sont pris.

M. DE MONVAL.

Celui de M. de Monval est vacant.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

C'est moi qui l'occupe.

M. DE MONVAL.

Et moi, je le donne à madame.

MADAME DE LA JAUKÈRRES, avec ironie.

M'en ferez-vous sortir?

M. DE MONVAL, avec force.

Oui, oui.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Ne suis-je pas chez moi?

M. DE MONVAL.

Vous le croyez.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Oseriez-vous dire le contraire?

M. DE MONVAL.

Je pourrais... Quand il en sera temps, je parlerai.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Vous feriez mieux de vous taire.

M. DE MONVAL.

Et vous de mieux agir.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Vous faites le maître ici.

M. DE MONVAL.

C'est un rôle que j'aime à remplir.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Et vous prétendez donner l'appartement de l'oncle à la petite?

M. DE MONVAL.

La petite aura l'appartement de l'oncle.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Et où irai-je?

M. DE MONVAL.

A deux lieues d'ici vous trouverez une auberge.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Ah! si M. de la Jaukèrres était ici!

M. DE MONVAL.

Il se tairait.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

C'est un peu fort.

M. DE MONVAL.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Quoi! vous auriez l'indignité de me faire déloger?

M. DE MONVAL.

Quoi! vous avez la cruauté de chasser votre belle-sœur pour loger vos domestiques?

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Ma belle-sœur! je ne lui donnerai jamais ce nom.

M. DE MONVAL.

Il ne pourrait que vous honorer.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Quel honneur! une paysanne.

M. DE MONVAL, avec la plus grande chaleur.

Qui êtes-vous, pour dédaigner votre belle-sœur! Vous êtes moins qu'elle par vos qualités personnelles, et votre naissance ne vaut pas la sienne. (Madame de la Jaukèrres fait un mouvement.)

Oh! c'est la vérité ; vous croyez que je l'ignore, parceque vous l'avez oubliée ; eh bien, je vais vous en rafraîchir la mémoire : nous allons comparer. Pauline est la fille d'un brave militaire qui a servi sa patrie avec honneur pendant trente-sept ans. M. votre père était employé dans les fermes ; le père de Pauline s'est couvert de gloire, et le vôtre a fait fortune ; laquelle des deux doit s'enorgueillir de son origine? — Elle est jeune, aimable, sensible ; la douceur, le courage et le travail, voilà quelles sont ses vertus. Voyons quelles sont les vôtres... Vous avez quarante-cinq ans.

MADAME DE LA JAUKÈRRES, d'un ton bref et fort.

Cela n'est pas vrai.

M. DE MONVAL, appuyant.

Vous avez quarante-cinq ans! cela n'est pas un mal ; mais vous n'en êtes pas plus raisonnable, et c'est une faute. Vous êtes impérieuse, votre orgueil vous rend inhumaine, et votre cupidité vous déshonore. Que puis-je donc mettre en comparaison? qui peut entrer dans la balance? Ah! loin de mépriser votre belle-sœur, prenez-la pour votre modèle, et non pour votre victime. Ne soyez point injuste envers vos parents, c'est un tourment de s'être trompé! qu'une tendre amitié règne parmi vous ; au lieu de les diviser, rapprochez les deux frères, et méritez ce que votre oncle a fait pour vous ; il en est temps encore. Suivez le conseil que je vous donne, croyez-moi ; je vous ai dit la vérité, tant pis pour vous si vous ne voulez pas l'entendre et vous corriger.

MADAME DE LA JAUKÈRRES, outrée.

Et c'est à moi que s'adressent de semblables discours! Comment puis-je les entendre et les souffrir! (Au comble de la fureur.) Non, je n'ai point vu de maison comme celle-ci! Tout le monde y prend le droit de me manquer.

M. DE MONVAL.

C'est que vous n'avez d'égards pour personne.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Oser me braver et m'injurier en face! (A M. de Monval.) Aujourd'hui même vous sortirez du château ; je le veux, et vous m'avez entendu?

M. DE MONVAL.

Oui, madame.

MADAME DE LA JAUKÈRRES, à Pauline.

Et vous, petite raisonneuse, retournez dans votre village ; ne vous dites jamais de la famille des la Jaukèrres, et gardez-vous de prononcer mon nom.

(Elle sort vivement.)

## SCÈNE VI.

PAULINE, M. DE MONVAL.

PAULINE.

Il ne me sera pas difficile de l'oublier. (A M. de Monval.) Vous voyez comme on me traite.

M. DE MONVAL.

Pauvre enfant! vous avez essuyé bien des mortifications que vous ne méritez pas ; mais vous trouverez en moi un appui, et peut-être un vengeur.

PAULINE.

Ah! protégez-moi, et ne me vengez pas.

M. DE MONVAL, avec explosion.

Point de pitié pour les orgueilleux et les cœurs insensibles. Vous avez souffert tous les maux qu'une faute supposée vous a suscités. Opprimés, déshérités... votre oncle a pu... ah! ce souvenir déchirant fait couler mes larmes... L'indignation leur succède. Malheur aux méchants! ils sont démasqués, ils paieront cher leur imposture et leur hypocrisie.

PAULINE.

Ne leur faites point de mal ; celui qu'ils nous ont fait est sans remède ; notre consolation sera de ne l'avoir pas mérité ; il faut tout oublier et leur pardonner.

M. DE MONVAL, avec force et indignation.

Leur pardonner! où serait donc la récompense de la vertu, si le vice était impuni? Qu'ils tremblent! le moment de leur supplice approche, celui de la vengeance est arrivé.

PAULINE.

Je ne vous comprends pas ; mais, monsieur, il nous faudrait si peu de chose pour être heureux!... Tenez, si vous vouliez nous être utile, cela suffirait.

M. DE MONVAL, avec bonté.

Aimable enfant!... eh bien!... voyons, que faudrait-il?

PAULINE.

Je crois que vous pouvez beaucoup ici.

M. DE MONVAL.

Oui, et peut-être plus que vous ne pensez ; parlez, demandez, et vous obtiendrez.

PAULINE.

Bien! je vais tout vous dire.

M. DE MONVAL.

J'écoute.

PAULINE.

Oh! c'est un projet qui ne réussira pas.

M. DE MONVAL.

Ce n'est pas sûr ; voyons, voyons.

PAULINE, avec abandon

Je ne sais quelle confiance vous m'inspirez, mais... votre bonté m'entraîne, et je ne puis avoir rien de caché pour vous.

M. DE MONVAL.

De quoi s'agit-il?

PAULINE.

Faut-il tout vous dire?

M. DE MONVAL.

Dites-moi tout, tout... sans manquer un mot.

PAULINE.

La grande ferme des Tillemont est à louer.

M. DE MONVAL.

D'où le savez-vous?

PAULINE.

C'est affiché à la porte du château. J'ai pensé à cela, moi, et je me suis dit: Autant nous que d'autres. Si, par votre protection, nous pouvions obtenir le bail, nous pourrions procurer à notre vieux père une existence plus agréable, et nous souffririons moins. Monsieur, faites que Gerval devienne le métayer de son frère, vous aurez soulagé de bonnes gens, qui sont bien malheureux! bien malheureux! et à qui, en vérité... la, croyez-moi, un peu d'adoucissement à leurs peines ferait grand bien.

M. DE MONVAL, douloureusement, à part.

Le métayer de son frère!

PAULINE.

Voulez-vous nous protéger pour cela?

M. DE MONVAL, avec sentiment.

Ma protection, mon estime, mon amitié, vous aurez tout ce qui dépendra de moi.

PAULINE.

Bien obligé! si vous voulez, vous viendrez vivre avec nous. Oh! j'aurai bien soin de vous! et vous serez l'ami de mon père et de mon mari.

M. DE MONVAL.

C'est tout ce que je demande. Allez, mon enfant, allez rejoindre votre époux. La proposition que vous me faites, de passer le reste de mes jours avec vous, m'est agréable, et ma résolution sera bientôt prise.

PAULINE.

Bon! il faudra vous décider tout de suite, nous partirons ensemble; vous resterez toujours avec nous, et, après mon père et mon mari, vous serez celui que j'aimerai le mieux dans le monde.

(Elle sort.)

## SCÈNE VII.

M. DE MONVAL, la regardant s'en aller.

Charmante enfant! elle m'aime sans me connaître... sans intérêt... et les cruels...

## SCÈNE VIII.

FRANÇOIS, GERVAL.

FRANÇOIS.

Voilà M. de Gerval, rentrez, rentrez.

(M. de Monval entre dans son cabinet.)

## SCÈNE IX.

FRANÇOIS, GERVAL.

(Gerval entre lentement; il paraît plongé dans la rêverie et l'affaissement.)

FRANÇOIS.

C'est vous, monsieur?

GERVAL.

Oui, mon cher François.

FRANÇOIS.

Comme vous êtes pâle! êtes-vous malade?

GERVAL.

Je souffre beaucoup.

FRANÇOIS, lui avançant un fauteuil.

Asseyez-vous.

GERVAL, s'asseyant.

Je te remercie, mon ami.

FRANÇOIS.

Allons, mon maître; du courage!

GERVAL.

Je ne suis plus le maître de personne.

FRANÇOIS.

Tant pis, ce sont des heureux de moins. Ne vous laissez point abattre, modérez votre douleur. L'oncle mérite qu'on le regrette, c'est vrai, mais il ne faut pas que vous tombiez malade, cela ferait beaucoup de peine à votre aimable petite femme.

GERVAL.

Et cela viendrait mal-à-propos... car il nous reste une longue route à faire.

FRANÇOIS.

Est-ce que vous repartez?

GERVAL.

Dans une heure.

FRANÇOIS.

Comme vous êtes venus?

GERVAL, soupirant.

Oui.

FRANÇOIS.

Mais il faudrait vous reposer quelques jours.

GERVAL.

Je ne veux gêner personne.

FRANÇOIS.

Ah!... on verra.

GERVAL, se levant.

Bon François, veux-tu me rendre un service?

FRANÇOIS.

Oui, je le veux. Je ne refuserai pas un service à celui qui m'en a rendu mille. Qu'est-ce que vous voulez? ma bourse; je vais vous la chercher.

GERVAL.

Ce n'est pas ce que je te demande.

FRANÇOIS.

J'en suis fâché, car vous l'auriez eue tout de suite.

GERVAL.

Donne-moi une preuve de ton amitié et garde ton argent.

FRANÇOIS.

Je suis prêt à vous donner les deux; parlez.

GERVAL.

Qu'est devenu le portrait de mon oncle?

FRANÇOIS, montrant le cabinet.

Il est là.

GERVAL.

As-tu la clef de cette porte?

FRANÇOIS.

La voilà.

GERVAL, très vivement.

Mon ami, par grace, je t'en supplie, fais-moi voir mon oncle.

FRANÇOIS.

Diable! mais... c'est que... c'est embarrassant.

GERVAL.

Mon bon ami, ne me refuse pas ce que je te demande; que je puisse le voir encore une fois, et je meurs content.

FRANÇOIS.

Je le voudrais, mais cela ne se peut pas.

GERVAL.

Tu me refuses?

FRANÇOIS.

Je ne puis faire différemment... et si vous en saviez la raison... vous diriez comme moi.

GERVAL.

Mais quelle est cette raison?

FRANÇOIS.

Foi d'honnête homme, je ne puis vous le dire.

GERVAL.

Je partirai donc sans le voir?

FRANÇOIS.

Oh que non. — Tout ce qu'il y a de plus précieux dans le château est là-dedans... personne n'y peut entrer, ce sont mes ordres; mais je vais vous aller chercher le tableau, et vous le verrez ici.

GERVAL, transporté.

Il fallait donc le dire.

FRANÇOIS.

Quand on est dans l'embarras, on ne pense pas à tout.

GERVAL, avec la plus grande chaleur.

Va, François, va, ne me fais pas attendre, et tu m'obligeras doublement.

FRANÇOIS.

C'est l'affaire d'un instant. (Gerval veut le suivre.) Restez là, monsieur... restez là.

(Il entre dans le cabinet.)

## SCÈNE X.

GERVAL, seul.

Je vais le revoir, je vais porter mes derniers regards sur mon bienfaiteur, et m'éloigner d'ici pour jamais. Chère Pauline! à quoi t'ai-je réduite? pourras-tu supporter tant de fatigues et tant de maux?

## SCÈNE XI.

GERVAL; FRANÇOIS, apportant le tableau.

(M. de Monval doit être ressemblant, et peint dans le costume qu'il porte au premier acte. Le tableau doit avoir vingt-huit pouces de hauteur sur vingt-trois de largeur; le cadre doré.)

FRANÇOIS.

Tenez, monsieur, voilà le portrait. (Gerval le regarde avec attendrissement: il ôte son chapeau avec le plus grand respect, et se met à genoux lentement. M. de Monval leve le rideau, et regarde tout ce qui se passe avec le plus grand intérêt. François ne continue de parler qu'après la pantomime de Gerval.) Vous le reconnaissez! C'est le même que vous entouriez de fleurs tous les ans au jour de la fête de notre bon maître.

GERVAL, toujours à genoux.

Oui, c'est lui-même. O mon oncle! ô mon bienfaiteur! voilà donc la dernière fois que je pourrai vous voir? mon père, vos traits resteront gravés dans mon cœur; vous avez pu me haïr, mais je n'ai pas cessé de vous aimer, et je jure par le ciel que je n'ai jamais mérité ni votre haine ni votre abandon.

FRANÇOIS adresse ces mots à l'oncle.

Je lui ai dit cent fois.

GERVAL, continuant avec ame, chaleur et attendrissement.

Non, ce n'est pas vous qui m'avez abandonné; non, ce n'est point vous qui avez causé mes malheurs; la haine n'était point faite pour votre ame douce et bienfaisante, le fiel de la vengeance ne remplissait pas votre cœur; vous aimiez à faire des heureux... et moi seul sur la terre!... Mais pardon, pardon, ô le meilleur des hommes! on a causé votre erreur, mais je ne me souviendrai que de vos bienfaits. Orphelin dès mon bas âge, je devins votre fils d'adoption; vous m'avez arraché du sein de la misère, et on vous a forcé de me rendre au malheur. Adieu, mon oncle, adieu; veillez sur moi, veillez sur-tout ce qui m'est cher! je vous remercie des soins que vous avez pris de mon enfance, je n'en perdrai jamais le souvenir; et, avant de quitter ces lieux, je graverai sur votre tombeau: *Regrets éternels, amour et reconnaissance.*

FRANÇOIS.

Monsieur, on vient; remettez-vous.

(Il va porter le tableau dans la coulisse, Gerval se relève.)

## SCÈNE XII.

GERVAL, M. D'HERMONVILLE, LE ROC, FRANÇOIS, M. DE LA JAUKÈRRES, Mme DE LA JAUKÈRRES, DOMESTIQUES.

M. D'HERMONVILLE, le testament à la main.

Messieurs, nous voilà tous assemblés pour la lecture du testament; je réclame votre attention. Après cette lecture, nous aurons bien des choses à dire, et beaucoup à faire.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Mon mari étant le seul héritier, nous n'aurons de discussions avec qui que ce soit.

LE ROC.

Oh! avec moi, s'il vous plaît. Après l'ouverture du testament, il faudra ouvrir la caisse.

M. DE LA JAUKÈRRES.

C'est ce que l'on verra.

LE ROC.

Il faut le promettre, car l'huissier est là.

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Vous avez eu l'audace de faire venir un huissier ?

LE ROC.

A vos frais et dépens. Aujourd'hui l'on paie, ou l'on est capturé...

M. D'HERMONVILLE.

Eh ! messieurs, ces débats sont indécents, permettez-moi de vous le dire. (A monsieur de la Jaukèrres.) Vous êtes ici pour entendre les dispositions de votre oncle ; ce moment douloureux vous rappelle une perte bien grande, et qui doit vous être bien sensible.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Oh ! sûrement ; mais avec de la raison on se console.

LE ROC.

Et avec l'héritage, on se divertit.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Si le procureur dit encore un mot, je le fais mettre à la porte.

M. D'HERMONVILLE.

Vous apercevez-vous que j'attends ? Veuillez vous asseoir. (Les domestiques donnent des sièges. Monsieur d'Hermonville reste debout ; il s'aperçoit que l'on n'a pas donné de siége à Pauline.) Donnez un fauteuil à madame.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Oh ! sans doute.

M. D'HERMONVILLE, faisant signe aux domestiques de se retirer.

J'espère que l'on ne m'interrompra plus.

M. DE LA JAUKÈRRES se lève, regarde tout le monde, étend les bras.

Chut !...

M. D'HERMONVILLE.

Voici, messieurs, le testament. Il est écrit sur l'enveloppe : « Monsieur d'Hermonville, chargé « de l'exécution du présent, n'en pourra faire « l'ouverture qu'en présence de mes deux ne- « veux. » J'ai rempli ses intentions en vous priant de vous rendre ici. (Il leur montre le paquet.) Le cachet vous est connu, ainsi que l'écriture du défunt. Tout est de sa main, et vous allez entendre ses dernières volontés. (Il lit.) « En pleine santé et raison je donne mon ame à « Dieu ; voulant reconnaître les bons soins et « l'amitié de Charles Gerval de la Jaukèrres, « mon neveu aîné, je l'institue mon léga- « taire universel, et je lui donne tout ce qui « m'appartiendra au jour de mon décès ; je prie « monsieur le major d'Hermonville d'être mon « exécuteur testamentaire, et de me donner en « cette occasion la marque la plus importante « de l'attachement qu'il m'a conservé jusqu'au « dernier instant de ma vie. Fait au château de « la Meillière, près de Toulouse, le 20 juin 1777. « *Signé* MONVAL. » Vous avez entendu, messieurs, la lecture du testament ?

M. DE LA JAUKÈRRES.

Oui, monsieur.

M. D'HERMONVILLE, à la Jaukèrres.

Vous, monsieur, vous avez en entier la succession de votre oncle. (A Gerval.) Vous, jeune infortuné, vous n'avez rien.

GERVAL.

Mon oncle était le maître de son bien ; il en a disposé, cela est juste. Il ne me devait rien, je ne dois pas me plaindre. Je me souviens de ce qu'il a fait pour moi, et ma reconnaissance ne sera pas diminuée par la préférence qu'il accorde à monsieur.

M. D'HERMONVILLE.

Si votre oncle fut sévère envers vous, j'ose espérer que monsieur votre frère sera généreux.

M. DE LA JAUKÈRRES, vivement.

Que dites-vous, monsieur ?

M. D'HERMONVILLE.

Ce que probablement vous vous direz à vous-même. (A voix basse.) Regardez Gerval, voyez sa jeune et intéressante épouse, et vous saurez ce que vous aurez à faire.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Je ne dois faire que la volonté de mon oncle.

M. D'HERMONVILLE.

Et la vôtre est de ne rien donner à votre frère ? (La Jaukèrres tourne la tête et prend du tabac.) Rien ?... absolument rien ?... Ils s'en retourneront à pied ?... Ils regagneront leur chaumière, sans recevoir de vous le moindre secours ? (Après un temps, avec force et impatience.) Silence cruel !... répondez donc.

M. DE LA JAUKÈRRES, avec humeur.

Eh ! vous m'accablez de questions...

M. D'HERMONVILLE.

Inutiles. (En élevant la voix et regardant du côté du cabinet.) Votre oncle s'est trompé, je le dis tout haut, afin que l'on puisse m'entendre. Il vous a donné une préférence que vous ne méritez pas. Il était bon, sensible, généreux ; vous ne lui ressemblez point : vous avez hérité de ses biens, et non de ses sentiments. Quoi ! vous verrez votre frère, votre ami, celui qui vous a donné dans tous les temps des preuves constantes de son attachement, qui vous a sauvé la vie en exposant la sienne, qui vous aime encore malgré votre dureté ; vous le verrez, dis-je, livré aux travaux les plus pénibles pour faire exister sa jeune épouse et son vieux père ; tremper la terre de sa sueur dès le lever de l'aurore, et rentrer le soir sous son toit rustique, sans y trouver, peut-être, le simple repas que tout homme laborieux doit attendre de son travail ? Tandis que vous, vivant dans un hôtel superbe, affaissé sous le poids de votre oisiveté, vous jouirez de la profusion que vous offriront les dons de la fortune ? Votre superflu ferait son bonheur, et vous ne le lui donnerez pas ? En sortant de votre château, quand vous serez dans votre magnifique équipage, si vous le rencontrez accablé de fatigues, couvert de poussière,

et se traînant à peine, vous détournerez donc les yeux pour ne pas l'apercevoir ? Votre cœur ne se brisera pas à la vue de ce douloureux spectacle ? Un murmure ne s'élèvera pas du fond de votre conscience, pour vous crier : Regarde ton frère, et soulage-le ! C'est impossible ! votre avidité est un délire, votre haine une erreur, et votre endurcissement serait un crime; vous ne le commettrez pas ! (Avec la plus grande sensibilité.) Voilà, voilà votre frère, tendez-lui la main, ouvrez-lui vos bras, réconciliez-vous, et pressez-le contre votre sein; que la haine et l'avarice disparaissent devant la nature. Faites un acte d'équité, offrez à Gerval le quart de l'héritage... le huitième... ou faites-lui une petite pension... donnez-lui du moins de quoi se traîner sur la route sans mourir d'inanition... Vous ne consentez à rien ? Vous n'avez point d'ame ! Vous courez à votre perte, et le ciel vous punira.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Monsieur, votre éloquence est admirable, mais le tableau est un peu forcé ; la misère de Gerval n'est pas aussi réelle que vous la supposez ; et son voyage d'Espagne ?...

GERVAL, se levant.

Mon voyage d'Espagne !... Eh bien !...

M. DE LA JAUKÈRRES, se levant, dit d'un ton ironique :

Avouez qu'il vous fut très lucratif, et que vous avez eu d'avance votre part dans la succession...

GERVAL, d'un ton terrible et menaçant.

Traître ! si les liens du sang ne retenaient mon bras...

PAULINE, le retenant.

Gerval !...

M. D'HERMONVILLE.

Point d'emportement.

GERVAL, d'un ton calme.

Soyez tranquilles, je suis malheureux, je ne me rendrai pas criminel ! (A la Jaukèrres, d'un ton concentré.) Je ne doute plus de vos sentiments. Il fallait, pour réussir dans vos nobles projets, vous emparer de la confiance de mon oncle, me bannir de sa présence, intercepter mes lettres, me retirer sa tendresse, ses bienfaits, m'arracher de son cœur, et le laisser mourir en me maudissant ! (Avec une explosion terrible.) Voyons donc si vos calomnies pourront tenir contre mon innocence. (En mettant la main sur sa poitrine.) Les preuves sont là : elles sont évidentes, irrévocables. (La Jaukèrres détourne la tête.) Ne vous détournez point ; vous m'avez accusé, vous devez m'entendre. Un homme tel que vous ne doit pas craindre de se troubler ni de rougir ; je vous crois au-dessus du remords.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Remords tant qu'il vous plaira, mais les cent mille francs ont disparu.

GERVAL, avec la plus grande énergie.

Je les ai défendus jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Pour vous convaincre, regardez mon sein déchiré par cinq blessures. Me suis-je traversé la poitrine par un coup de feu ? me suis-je donné quatre coups de poignard pour assurer mon imposture et garder le dépôt dont j'étais chargé ? On ne put me le ravir que, lorsqu'étendu sur la poussière, mon dernier soupir était près de s'exhaler... O mon oncle ! vous, qui par vos vertus devez occuper le séjour de l'homme juste, vous qui dans cet instant pouvez connaître la vérité, jugez-moi, et que votre malédiction charge ma tête, si ma bouche a proféré le mensonge ! — S'il peut m'entendre, vous devez frémir ! c'est vous, barbare, qui avez osé me soupçonner, me perdre et me déshonorer... Un frère ! ah ! ce trait me fait horreur ! Va, jouis de ton opulence, oublie qu'elle est ton détestable ouvrage ; sois heureux si tu peux l'être ; je te pardonne, garde tout, je ne veux rien, rien de toi ; je ne t'estime pas assez pour accepter tes bienfaits.

M. D'HERMONVILLE, à la Jaukèrres.

Vous avez entendu ?

M. DE LA JAUKÈRRES.

Très bien.

M. D'HERMONVILLE.

Que répondez-vous ?

M. DE LA JAUKÈRRES.

Je réponds que ce que vient de dire monsieur ne me prouve rien, que je prends possession, et que tous, tant que vous êtes, je vous invite à me laisser en repos et à vous retirer promptement.

M. D'HERMONVILLE, avec force et sentiment.

Vous m'indignez, et me ferez sortir de mon caractère. Homme avide ! avant peu vous serez bien à plaindre, et vous n'obtiendrez pas la pitié que vous refusez à votre frère, je vous le prédis. Ah ! si votre oncle pouvait sortir du tombeau, s'il pouvait vous voir et vous entendre, il se repentirait d'avoir abandonné l'homme vertueux pour enrichir des ingrats et des cœurs dénaturés.

M. DE LA JAUKÈRRES.

Le bon homme est bien, il repose ; et, selon vos vœux, il ne sortira pas du tombeau pour faire un autre testament.

## SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE MONVAL.

M. DE MONVAL, sortant vivement du cabinet, dit d'une voix terrible :

Vous vous trompez, le voici !

TOUS, hors M. d'Hermonville.

C'est lui !

(Tableau général. — Gerval et Pauline tombent à genoux, les bras levés vers le ciel ; la Jaukèrres reste stupéfait, et la bouche béante; madame de la Jaukèrres est renversée obliquement dans son fauteuil, la face tournée

vers M. de Monval. Le Roc reste assis, le corps en avant, une main appuyée sur sa canne; de l'autre main il porte sa loupe à ses yeux, et fixe M. de Monval. M. d'Hermonville reste en place, et a l'air épanoui et triomphant.)

MADAME DE LA JAUKÈRRES.

Il n'est pas mort!

M. DE LA JAUKÈRRES.

C'est singulier!

LE ROC, frappant de sa canne.

Je ne serai pas payé!

M. DE LA JAUKÈRRES, d'un ton suppliant.

Mon oncle!..

M. DE MONVAL, avec la plus grande explosion.

Moi, ton oncle! vils calomniateurs, vous ne pouvez plus me tromper; j'ai lu! j'ai entendu! voilà votre crime, et mon injustice... Je vais punir et récompenser. (Il relève Gerval, qui se jette dans ses bras. Il prend le testament à d'Hermonville.) Que ce testament gage de ma faiblesse et de votre perfidie soit annulé sans retour. (En le déchirant.) Je casse, j'anéantis, ce que je fis en votre faveur. Je déclare Gerval mon unique héritier, et dès ce moment je le mets en possession de la moitié de mon revenu. Tout sera pour l'homme de bien; il ne doit rester aux méchants que la honte, le désespoir et le mépris qu'ils ont justement mérités.

MADAME DE LA JAUKÈRRES, vivement.

Quoi, monsieur, vous nous privez de tout?

M. DE MONVAL.

Oui! si j'avais des trésors, je les engloutirais, plutôt que d'enrichir des monstres tels que vous.

M. DE LA JAUKÈRRES dit, en tremblant, à madame de la Jaukèrres:

Retirons-nous, madame, retirons-nous.

MADAME DE LA JAUKÈRRES, au comble de la colère.

Oui, oui, retirons-nous; mais nous verrons si l'on doit se faire passer pour mort afin de surprendre les gens. Ce que vous venez de faire atteste que la folie ou l'enfance est votre position. Nous allons vous attaquer, vous faire interdire et peut-être vous faire enfermer pour vous empêcher de faire un mauvais usage de vos biens; vous verrez ce dont je suis capable. Sortons, monsieur de la Jaukèrres, sortons.

(Ils sortent.)

LE ROC, allant après eux.

Et moi, je vais vous faire appréhender au corps jusqu'à l'entier paiement de la somme de soixante et un mille francs quatorze sous six deniers, par vous à moi légitimement dus.

GERVAL, à le Roc.

Point de violence, je paierai tout.

LE ROC, bas à Gerval.

J'accepte. (Haut à M. de Monval.) Monsieur, la leçon que vous leur donnez leur coûte un peu cher, mais ils la méritaient; ils sont humiliés, et tout le monde doit en être content. S'ils vous attaquent, prenez-moi pour votre procureur; je vous défends, et leur ruine est certaine. Serviteur, souvenez-vous de Me le Roc. (Bas à Gerval.) Je vais vous attendre dans votre appartement. (Haut.) Recevez mes très humbles salutations.

(Il sort.)

## SCÈNE XIV.

M. D'HERMONVILLE, M. DE MONVAL, GERVAL, PAULINE.

(M. de Monval est allé s'asseoir dans un fauteuil, et M. d'Hermonville est appuyé sur le dossier.)

PAULINE, bas à Gerval.

Parle donc pour ton frère.

GERVAL, bas.

Ce n'est pas le moment.

M. D'HERMONVILLE, à M. de Monval.

Eh! bien! mon ami?

M. DE MONVAL, se levant.

Eh bien! j'ai perdu. (Il passe entre Gerval et Pauline.) Pauvre Gerval! aimable Pauline! vous avez bien souffert... et c'était ma faute! vous ne m'en voulez point, n'est-il pas vrai?

(Gerval prend la main de son oncle et la porte sur son cœur.)

PAULINE.

Pas du tout.

M. DE MONVAL.

Mes enfants, vous irez chercher votre bon père... Il sera mon ami, Pauline... et je veux faire beaucoup de bien pour réparer le mal que j'ai fait.

M. D'HERMONVILLE, à M. de Monval.

Vous allez avoir une charmante famille.

M. DE MONVAL.

Quand vous voudrez, d'Hermonville, elle sera la vôtre. J'ai suivi vos conseils, je vous ai de grandes obligations; et si, à mon tour, je puis...

M. D'HERMONVILLE.

Mon ami, je suis content! Les orgueilleux sont punis, les honnêtes gens triomphent; ma tâche est remplie, et c'est tout ce que je désirais.

FIN DES FRÈRES A L'ÉPREUVE.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ, nº 4, boulevart d'Enfer.

# LES DEUX PHILIBERT,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR

L. B. PICARD,

DE L'INSTITUT, ACADÉMIE FRANÇAISE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Odéon, par les comédiens du Roi, le 10 août 1816.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

PHILIBERT AÎNÉ.
PHILIBERT CADET.
DUPARC, ancien notaire.
CLAIRVILLE, maître de musique.
PASTOUREAU, cousin de Duparc.
JOSEPH, valet de Duparc.
COMTOIS, valet de Philibert aîné.
LE PORTIER de la maison de M. Duparc.
UN TRAITEUR.
Mme DERVIGNY, belle-mère de Duparc.
SOPHIE, fille de Duparc.
MARIANNE, servante de Duparc, femme de Joseph.

Le premier acte se passe à Paris, les deux autres à la campagne.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une rue solitaire dans le quartier des Invalides. D'un côté, la maison de Duparc; de l'autre, celle où demeure Philibert aîné. On voit au fond les boulevarts.

### SCÈNE I.

PHILIBERT AÎNÉ, LE PORTIER.

PHILIBERT AÎNÉ, sortant de chez lui.

En qualité de voisin, il est tout naturel que je fasse une visite à son père.

LE PORTIER, qui achevait de balayer devant de la porte, voyant Philibert, qui s'approche de la maison de Duparc.

Où allez-vous donc, monsieur? voilà le portier. Qui demandez-vous?

PHILIBERT AÎNÉ.

M. Duparc.

LE PORTIER, riant.

Eh! mais, monsieur, il n'y a que moi d'éveillé dans toute la maison.

PHILIBERT AÎNÉ, tirant sa montre.

Pas encore sept heures...(A part.) Je n'ai pas dormi de la nuit. J'étais si content de loger tout près d'elle!

LE PORTIER, toujours riant.

Il faut être amoureux, ou avoir des affaires bien pressantes, pour venir de si bonne heure chez les gens. Si monsieur veut attendre en se promenant sur les boulevarts des Invalides?...

PHILIBERT AÎNÉ.

Mon ami, dites, je vous prie, à M. Duparc, que la personne, qui a loué le petit appartement de la maison en face de la sienne, est venue pour avoir l'honneur de le saluer, ainsi que sa belle-mère et sa fille.

LE PORTIER.

Ah! c'est monsieur qui a loué cet appartement?... C'est singulier... On le dit petit, incommode et cher, il a été loué tout de suite! Moi, qui vois tout ce qui se passe dans le quartier, à peine ai-je eu le temps de remarquer l'écriteau.

PHILIBERT AÎNÉ.

Vous souviendrez-vous de mon nom? Phi-

libert. Mais, si vous permettez, je vais m'écrire.

LE PORTIER.

Oui, c'est plus honnête et plus sûr. J'ai bonne mémoire, mais je pourrais oublier... Je vais vous ouvrir ma loge ; vous y trouverez ce qu'on cherche en vain chez la plupart de mes collègues, du papier propre et de bonnes plumes.

(Il entre dans la maison de Duparc avec Philibert aîné.)

## SCÈNE II.

SOPHIE, MARIANNE, PHILIBERT AINÉ.

(Pendant la scène précédente, on a vu Marianne tirer les rideaux et ouvrir une fenêtre de la maison de Duparc.)

MARIANNE, à la fenêtre.

Pas un seul nuage. Mon mari qui me soutenait hier qu'il pleuvrait aujourd'hui! Mademoiselle, venez donc voir : nous aurons un temps superbe.

SOPHIE, à sa fenêtre.

Tant mieux.

MARIANNE.

Monsieur sera bien content. Comme c'eût été contrariant, si nous avions eu mauvais temps, un jour où il reçoit tant de monde à la campagne, où il donne un bal pour la fête du village!

SOPHIE, voyant Philibert aîné, qui sort de la maison de Duparc, et se retirant précipitamment de la fenêtre.

Ah! mon Dieu!

MARIANNE.

Eh quoi donc, mademoiselle?

SOPHIE.

C'est le soleil qui m'a éblouie; (voyant que Philibert aîné ne regarde pas du côté de la fenêtre.) mais je m'y accoutume. N'est-ce pas ma bonne maman qui te sonne?

MARIANNE.

J'y suis. Quel bonheur! Nous danserons dans le jardin.

(Elle quitte la fenêtre.)

SOPHIE, toujours à la fenêtre.

C'est encore lui. C'est le jeune homme que, depuis un mois, je rencontre par-tout. Il sort de notre maison. Que veut dire ceci? Eh bien! il entre dans la maison en face de la nôtre. Est-ce que ce serait lui qui aurait loué cet appartement?... Pour le coup, ce serait bien une preuve... Quel est-il? que me veut-il? (Philibert aîné reparaît.) Il revient : je n'oserai plus ouvrir cette fenêtre.

(Elle quitte la fenêtre et la ferme.)

## SCÈNE III.

PHILIBERT AINÉ, COMTOIS.

PHILIBERT AINÉ, appelant.

Comtois?

COMTOIS, entrant en scène.

Me voilà, monsieur.

PHILIBERT AINÉ.

Eh bien! mes livres, mes gravures?

COMTOIS.

Eh! mais, monsieur, vous vous pressez, vous me pressez, et tout cela pour nous établir dans un quartier perdu, entre les Invalides et la rue de Babylone.

PHILIBERT AINÉ.

Ah! mon ami, mon cher Comtois, c'est le plus beau quartier de Paris pour moi.

COMTOIS.

Je sais. (Montrant la maison de Duparc.) C'est là que demeure la jeune personne qui depuis un mois vous tourne la tête. Aussi votre déménagement a été si prompt, qu'on eût dit d'un homme qui craint une saisie de créanciers; et, grace au ciel, nous marchons tête levée, nous ne devons rien. Mais, monsieur, mon attachement pour vous, et la confiance dont vous m'honorez, m'autorisent à vous parler librement. Si, comme vous me l'avez dit, cette jeune Sophie est jolie, riche, d'une famille estimable et estimée, pourquoi n'en pas faire la demande?

PHILIBERT AINÉ.

Je n'ose... Paraîtrai-je à ses parents un parti assez avantageux?

COMTOIS.

Allons donc! un jeune homme aimable, instruit, bien fait, attaché au ministère des affaires étrangères, ayant déja été honoré d'une mission dans le Levant, jouissant d'une excellente réputation, et la méritant, ce qui est plus rare! Rendez-vous justice, mon cher maître; quelle différence entre vous et M. votre frère, le mauvais sujet!

PHILIBERT AINÉ.

Comtois, je vous ai défendu de mal parler de mon frère.

COMTOIS.

Ma foi, monsieur, je lui donne le nom qu'il se donne lui-même dans ses moments de franchise.

## SCÈNE IV.

PHILIBERT AINÉ, COMTOIS, UN TRAITEUR.

LE TRAITEUR.

Pourvu qu'il y ait un numéro neuf dans cette rue. Le voilà. (Il s'approche de la maison de Philibert.) Ah! ma femme, cela tombe-t-il sous le sens? faire crédit à un inconnu, ne pas exiger de gage! Oh! elle est compatissante pour les jeunes gens.

COMTOIS, au moment où le traiteur va frapper à la porte.

Monsieur demande quelqu'un dans cette maison?

LE TRAITEUR.

Oui : monsieur Philibert.

PHILIBERT AINÉ.

C'est moi.

LE TRAITEUR.

Ah ! Dieu merci ; je tremblais qu'on ne m'eût fait un mensonge. (A Philibert aîné.) Parbleu ! monsieur, puisque vous déménagez, il me semble que vous auriez aussi bien fait de donner à ma femme votre nouvelle adresse, sans me faire courir à cette rue des Trois-Frères, où l'on m'a dit que vous demeuriez ici.

PHILIBERT AINÉ.

Enfin, monsieur, que me voulez-vous ?

LE TRAITEUR.

Pardon, si je vous dérange. Comme c'est aujourd'hui mon jour de recouvrements...

COMTOIS.

Comment, votre jour de recouvrements ?

LE TRAITEUR.

Je suis l'un des traiteurs de l'allée des Veuves, aux Champs-Élysées. C'est pour ce petit repas que monsieur est venu faire hier au soir chez moi, et dont il a été si content.

PHILIBERT AINÉ.

Moi, monsieur, j'ai soupé chez vous hier au soir ?

LE TRAITEUR.

Oui, monsieur, avec deux dames et un de vos amis.

COMTOIS.

Qu'est-ce que vous dites ?

LE TRAITEUR.

Je dis que, par malheur, j'étais absent, mais que je suis rentré un moment après le départ de monsieur et de sa compagnie, et que ma femme m'a raconté tout ce qui s'était passé.

COMTOIS.

Allez, allez, l'ami, mon maître ne soupe pas chez les traiteurs.

LE TRAITEUR.

Plaît-il ?

COMTOIS.

Et il n'a pas de connaissance parmi les dames qui vont souper à l'allée des Veuves.

LE TRAITEUR.

Eh parbleu ! voici votre carte...

COMTOIS.

Vous rêvez...

LE TRAITEUR.

Et votre adresse de la rue des Trois-Frères, écrite, au bas, de votre main.

PHILIBERT AINÉ, prenant le billet que lui présente le traiteur.

Mon adresse !

LE TRAITEUR.

Nierez-vous votre écriture !

PHILIBERT AINÉ.

Ah ! mon Dieu ! c'est de la main de mon frère.

COMTOIS.

Là ! encore un de ses tours.

LE TRAITEUR.

Eh bien ! messieurs !

COMTOIS.

Eh bien, mon cher ami, tâchez de trouver celui qui a écrit cette adresse. Ce n'est pas mon maître.

LE TRAITEUR.

Là ! encore un repas de perdu.

COMTOIS.

Sachez qu'il y a deux Philibert ; monsieur, qu'on appelle l'homme de mérite, et son frère, connu sous le nom du mauvais sujet.

PHILIBERT AINÉ.

Tais-toi donc.

COMTOIS.

Laissez donc, monsieur, il faut bien dire la vérité. Je ne m'étonne pas que le frère de monsieur ait été souper chez vous avec des amis et des dames. Dieu sait quelles dames ! Je ne m'étonne pas qu'il ait donné notre adresse ; mais j'espère que monsieur se lassera de payer ses créanciers, et qu'il va commencer par vous.

LE TRAITEUR.

Permettez ; que monsieur cesse de payer les dettes de son frère, il fera fort bien ; mais après avoir acquitté le petit souper d'hier. C'est une bagatelle. Encore celle-là, monsieur. Vous êtes trop juste, trop bon frère... D'ailleurs je ne connais que monsieur ; c'est l'adresse de monsieur qu'on a donnée à ma femme ; monsieur se nomme Philibert. C'est donc monsieur que j'attaque, en lui laissant, bien entendu, son recours contre son frère.

COMTOIS.

Nous ne vous craignons pas, et nous ne vous paierons pas.

LE TRAITEUR.

C'est ce qu'il faudra voir.

PHILIBERT AINÉ.

Allons, pour mon entrée dans mon nouveau logement, du bruit, un scandale ! Finissons. C'est cinquante-trois francs qui vous sont dus ?

COMTOIS.

Eh quoi ! vous voudriez encore... ?

PHILIBERT AINÉ.

Paix. En voilà cinquante-cinq.

COMTOIS.

C'est bien dur. Payer un souper qu'on n'a pas mangé !

LE TRAITEUR.

Monsieur laisse, sans doute, le reste pour les garçons ?

PHILIBERT AINÉ.

Soit.

COMTOIS.

Et les garçons encore !

LE TRAITEUR.

Mille pardons, monsieur, de ma vivacité ; mais il y a tant de pertes dans notre état ! Nous sommes des jeunes gens qui commençons.

COMTOIS.

Il suffit; vous êtes payé.

LE TRAITEUR.

C'est vrai; mais convenez que ma femme n'en a pas moins fait une sottise, parceque n'ayant pas l'honneur de connaître M. votre frère... Mon Dieu! qu'on est heureux de rencontrer de temps en temps des honnêtes gens comme monsieur!

(Il sort.)

## SCÈNE V.

### PHILIBERT AINÉ, COMTOIS.

COMTOIS.

Courage, monsieur; donnez-vous de la peine pour faire fortune. Il n'y a pas de raison pour que jamais vous soyez riche, puisqu'à mesure que vous gagnez de l'argent, M. votre frère le dépense.

PHILIBERT AINÉ.

Ne me gronde pas; c'est mon frère; il a eu des malheurs: et c'eût été bien m'annoncer dans ce quartier, que de passer pour ne pas payer mes dettes!

COMTOIS.

Je conçois; faiblesse pour lui, considération pour vous-même. Ah! monsieur, vous êtes trop bon, et M. votre frère en abuse. Lui malheureux! je ne vois pas cela. Il ne sait que rire, boire et se divertir. Dès qu'il a un peu d'argent, il brûle le pavé de Paris en cabriolet élégant, recherché dans sa parure, donnant des fêtes, faisant des cadeaux, et vous envoyant à vous-même des bijoux, des livres et des bourriches.

PHILIBERT AINÉ.

Eh bien! c'est bonté, c'est reconnaissance.

COMTOIS.

Point du tout: c'est vanité, c'est folie; moi, je l'ai toujours cru un peu timbré. Deux jours après, ne le voyons-nous pas revenir à nous, à pied, se plaignant des hommes et du sort, et le portefeuille rempli de reconnaissances du Mont-de-Piété?

PHILIBERT AINÉ.

Comtois, vous allez trop loin.

COMTOIS.

Non, monsieur; dussiez-vous me chasser, il faut que je me soulage. Après la mort de madame votre mère, n'est-ce pas lui qui a bouleversé et vendu à bas prix sa maison de commerce? Et toutes les places que vous lui avez obtenues par votre crédit, dans les vivres, au greffe du Palais, dans les contributions, au ministère même où vous êtes employé, et qu'il a perdues par sa faute, après un ou deux mois d'exercice! Enfin, monsieur, les choses en sont venues à un tel point, que vous n'osez plus avouer aux personnes qui ne le connaissent pas que vous avez un frère, que vous n'osez plus rien solliciter pour lui, et que vous aimez mieux lui faire une pension que de vous exposer à vous brouiller avec les gens à qui vous le recommanderiez.

PHILIBERT AINÉ.

Oui, il est vif et fougueux dans ses passions. Parlons de mon amour pour Sophie. Crois-tu qu'il soit temps de me présenter de nouveau chez son père? Je n'ose... J'hésite... il est si fâcheux d'être obligé de s'annoncer soi-même!

(Ici on entend Clairville chanter dans la coulisse.)

Mais on revient toujours
A ses premiers amours.

PHILIBERT AINÉ, regardant du côté où l'on entend chanter.

Eh! mais, cette voix... Je ne me trompe pas; c'est Clairville, le maître de musique. Aurait-il des écoliers dans ce quartier?

COMTOIS.

Vous avez de l'amitié pour monsieur Clairville. Je parierais que vous n'avez pas osé lui parler de monsieur votre frère.

PHILIBERT AINÉ.

C'est vrai; laisse-moi avec lui.

COMTOIS.

Il n'y aura bientôt plus que ses créanciers qui sauront que vous êtes deux frères.

(Il sort.)

## SCÈNE VI.

### PHILIBERT AINÉ, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE entre en chantant.

Te bien aimer, ô ma chère Zélie!

Eh! c'est vous, monsieur Philibert? Par quel hasard de si bonne heure dans ce quartier?

PHILIBERT AINÉ.

Je loge là d'hier soir.

CLAIRVILLE.

Je m'en félicite; si vous le permettez, nous pourrons faire une connaissance plus intime. (Montrant la maison de Duparc.) Je viens tous les deux jours chez votre voisin.

PHILIBERT AINÉ.

M. Duparc!

CLAIRVILLE.

Sa fille est une de mes écolières.

PHILIBERT AINÉ.

Sa fille!

CLAIRVILLE.

Une de mes meilleures écolières. J'avais été professeur de sa mère avant qu'elle fût mariée, et madame Dervigny, sa grand'mère, a bien voulu se souvenir de moi. Cela ne me rajeunit pas, comme vous voyez; mais c'est une preuve d'estime qui m'honore et me flatte infiniment. La jeune personne a moins de voix, mais plus

de goût, que sa mère. Oh! les Italiens ont bien perfectionné la méthode.

(Il fredonne.)

...Pietà... pietà...

PHILIBERT AINÉ.

Et vous venez donner votre leçon?

CLAIRVILLE.

Non pas aujourd'hui. M. Duparc m'a fait l'honneur de m'inviter à dîner à sa maison de campagne. Je devais partir avec toute la famille, mais j'ai tant d'affaires! Je viens leur dire que j'irai de mon côté.

PHILIBERT AINÉ.

Vous allez dîner à la maison de campagne de M. Duparc? Vous êtes bien heureux!

CLAIRVILLE.

Mais, oui : on y fait bonne chère; il y a très bonne société.

PHILIBERT AINÉ.

Ainsi vous êtes l'ami de la maison?

CLAIRVILLE.

J'ose me donner ce titre. Par mes faibles talents, je suis l'ame des fêtes et des soirées que donne madame Dervigny; par mon caractère, ma conduite et un certain usage du monde, j'ai mérité sa confiance et celle de son gendre.

PHILIBERT AINÉ.

Quel homme est-ce que M. Duparc?

CLAIRVILLE.

Un très honnête homme, qui, après avoir été vingt ans notaire à Paris, a conservé une telle passion pour les affaires, que, dans la crainte de s'ennuyer, il s'est fait l'intendant de deux ou trois de ses anciens clients, entre autres du duc de Mircour, un de mes écoliers, qui vient d'être nommé ministre. Madame Dervigny, aussi bonne femme que son gendre est bon homme, se fait remarquer par sa tendresse pour sa petite-fille, qu'elle aurait gâtée si cette jeune personne n'eût été douée du plus heureux naturel. Il y a en celle-ci un mélange de naïveté, de raison et d'innocente coquetterie, qui enchante tous ceux qui la voient. Elle est fort bien.

PHILIBERT AINÉ.

Oui, c'est bien elle; sans lui avoir jamais parlé, je la reconnais à ce charmant portrait. Ah! mon cher Clairville!

CLAIRVILLE.

Eh bien?

PHILIBERT AINÉ.

Il y a un mois que, pour la première fois, aux Tuileries, j'ai vu mademoiselle Duparc; j'avais été frappé de sa beauté; mais combien je me sentis ému des soins qu'elle prodiguait à sa bonne grand'mère! Sans affectation, je passai plusieurs fois dans l'allée où elles étaient assises. Elles se levèrent; je les suivis. La vieille femme s'appuyait sur le bras de la jeune fille. Quel échange de doux regards entre elles deux! Dans ceux de la grand'mère, c'était... comme une espèce de reconnaissance. Dans ceux de la jeune fille, c'était de l'affection, du dévouement, une expression angélique de tendresse filiale. Depuis ce temps, je vais m'asseoir à quelque distance d'elle dans les promenades qu'elle fréquente. A l'église, derrière un pilier, j'admire sa douce et sincère piété. Au spectacle, je me place dans la galerie au-dessous de la loge qu'elle occupe; je cherche à saisir quelques mots de son entretien avec son père ou sa bonne maman : je remarque, dans ceux qui arrivent jusqu'à moi, de l'esprit, du sens, de la bonté. Je n'ose me flatter d'en avoir été remarqué; mais pas un jour ne s'est passé sans que j'eusse le bonheur de la voir.

CLAIRVILLE.

C'est fort intéressant. Il ne faut plus vous demander pourquoi, depuis quelque temps, on vous voit si rarement chez monsieur Forlis.

PHILIBERT AINÉ.

Mademoiselle Forlis est aimable et bonne; je suis touché de l'amitié que son père me témoigne; mais, outre que je ne suis pas assez fat pour croire que l'on songe à moi, c'en est fait, je ne puis aimer que la fille de monsieur Duparc. Mon cher Clairville, puis-je compter sur vous?

CLAIRVILLE.

Compter sur moi! Écoutez, monsieur Philibert, voilà vingt ans que je fais métier de donner des leçons de musique; oui, vingt ans, car je commençai immédiatement après la chute de mon opéra, lequel fut donné un an juste après que j'eus remporté le grand prix de composition musicale.

PHILIBERT AINÉ.

Au fait, de grâce.

CLAIRVILLE.

Je fais fort bien mes affaires. Outre les leçons particulières, j'ai deux collèges et trois pensionnats de jeunes personnes. Or, à quoi dois-je mes succès? à mon talent d'abord; quand on a formé presque tous les premiers sujets des théâtres lyriques de Paris et des départements... mais c'est à la régularité de mes mœurs que je dois l'amitié des parents, l'estime des instituteurs, le respect et la reconnaissance des élèves. Je ne prétends pas avoir été plus qu'un autre à l'abri de tendres erreurs; j'ai même eu quelques bonnes fortunes assez remarquables; mais jamais parmi mes écolières. Je n'ai fait la cour qu'à une seule, que j'ai épousée, et qui depuis quinze ans fait mon bonheur. Aussi j'ai la jouissance de voir qu'on vante mes principes de morale presque autant que mes principes de chant et de mélodie.

PHILIBERT AINÉ.

Je le sais; mais...

CLAIRVILLE.

Ce n'est pas tout. Bien loin de consentir à me

mêler d'aucune intrigue, je me suis fait une loi de ne recevoir aucune confidence d'amour, même quand les vues sont honnêtes, et je me reproche presque d'avoir entendu la vôtre. On se plaît tant à médire sur le compte des artistes ! Ainsi, mon cher monsieur, je vous aime de tout mon cœur. Je crois que mademoiselle Duparc serait très heureuse avec vous. Je désire vivement que vous obteniez sa main ; mais ne comptez pas sur moi.

PHILIBERT AINÉ.

Je ne vous demande qu'une faveur; c'est de me présenter à M. Duparc comme un de vos amis qui voudrait profiter du voisinage pour se lier avec lui.

CLAIRVILLE.

Comme un de mes amis !

PHILIBERT AINÉ.

Vous ne mentirez pas.

CLAIRVILLE.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites... Mais pourquoi m'avez-vous avoué que vous aimiez sa fille ? Cela va me gêner... Cependant j'y réfléchirai... Et demain...

PHILIBERT AINÉ.

Pourquoi pas tout de suite ?

CLAIRVILLE.

Non. Je connais le bon M. Duparc; il est pressé d'aller à la campagne : toute visite qui retarderait son départ lui serait importune.

PHILIBERT AINÉ.

En ce cas, je n'insiste plus. Je cours chez mon propriétaire; j'étais si pressé, que je me suis emparé de l'appartement avant d'avoir signé le bail. Ainsi vous me promettez...

CLAIRVILLE.

Je ne vous promets rien.

PHILIBERT AINÉ.

Pardonnez-moi, vous promettez de ne pas m'être contraire; et vous ne manquerez pas à la sévérité de vos principes en assurant à M. Duparc que sa fille serait avec moi la plus heureuse et la plus aimée des femmes.

(Il sort.)

CLAIRVILLE, seul.

Il est aimable; je le crois honnête et bon, et je regrette véritablement que mes justes scrupules ne me permettent pas de lui être plus utile.

(Il s'approche de la maison de Duparc en fredonnant.)

Je suis Lindor, ma naissance est...

## SCÈNE VII.

### CLAIRVILLE, DUPARC.

DUPARC, sortant de chez lui.

Déjà ici, mon cher Clairville? vous venez prendre ces dames ?

CLAIRVILLE.

Je viens les prier de ne pas m'attendre.

DUPARC.

Comment !

CLAIRVILLE.

Oh ! j'irai dîner avec vous; mais j'arriverai tard, j'ai à courir dans Paris.

DUPARC.

C'est comme moi.

CLAIRVILLE.

Les affaires avant les plaisirs.

DUPARC.

C'est cela, mon cher; les femmes sont bien heureuses : pendant qu'elles ne songent qu'à se parer et à s'amuser, nous autres, nous travaillons, nous nous inquiétons de l'avenir pour elles et pour nous.

CLAIRVILLE.

Ce n'est pas vous que l'avenir doit inquiéter.

DUPARC.

Quand votre petite sera en âge d'être mariée, vous saurez ce que c'est que les embarras d'un père de famille.

CLAIRVILLE.

Avec votre fortune et une fille aussi aimable que la vôtre, on peut choisir.

DUPARC.

Tenez, mon cher Clairville, je puis me confier à vous. Vous connaissez mon caractère prompt et impatient. Je me suis toujours dit que je marierais ma fille à dix-huit ans, et, parce qu'elle en a dix-sept depuis quelques mois, je me crois déjà en retard. Je me trouve pressé d'ailleurs par une circonstance... le duc de Mircour, qui vient d'être nommé ministre, m'honore de son amitié. Il vaque en ce moment près de lui une place superbe, et il a eu la bonté de me faire entendre qu'il la donnerait volontiers à celui que je choisirais pour mon gendre.

CLAIRVILLE.

Cela fait une belle dot.

DUPARC.

Qui rendra moins exigeant sur celle que je comptais donner; mais vous sentez qu'il n'y a pas de temps à perdre; car il faut que la place soit remplie, et, si je tarde à proposer un sujet au duc, il en prendra un de la main d'un autre, qui a peut-être aussi une fille à marier. Or vous savez que ma belle-mère a imaginé de donner des bals à Paris et à la campagne, prétendant que plus d'une mère avait trouvé de la sorte un parti pour sa fille.

CLAIRVILLE.

Oui, cela se pratique ainsi dans beaucoup d'honnêtes maisons.

DUPARC.

Et cela réussit?

CLAIRVILLE.

Quelquefois.

DUPARC.

Eh bien ! nous venons de passer en revue tous les jeunes gens de notre connaissance, et nous n'en voyons pas un seul qui réunisse tou-

tes les qualités... Il y a bien notre cousin Pastoureau, que je crois amoureux de Sophie.

CLAIRVILLE.

Le tendre faiseur d'élégies, mon fournisseur de romances, le grand joueur de boston et de billard.

DUPARC.

Il a quelque fortune; il est avocat, il plaide peu; mais ma belle-mère veut une inclination réciproque, et moi-même, si je pouvais trouver mieux... Parbleu! mon ami, vous qui donnez des leçons aux jeunes gens des meilleures familles, vous devriez bien me chercher mon affaire parmi vos écoliers.

CLAIRVILLE.

Moi!

DUPARC.

Oui, vous. Il faut au duc un homme actif, intelligent, instruit; il faut à ma fille un jeune homme aimable, sensible. Moi, je veux un gendre d'une humeur égale, facile. De la probité, de bonnes mœurs, cela va sans dire. Trouvez-nous cela, mon cher ami; je donne au jeune homme une fortune assez considérable après moi, et dès à présent une belle place et une jolie femme. Cela n'est pas à dédaigner?

CLAIRVILLE.

Non vraiment; et, quoiqu'un homme, tel qu'il le faut à vous, au duc et à votre fille, ne soit pas très commun, par le temps qui court, je croirais assez que celui dont je viens de recevoir la confidence...

DUPARC.

Vous avez reçu la confidence d'un jeune homme?

CLAIRVILLE.

Oui, mais je ne veux vous en rien dire.

DUPARC.

Pourquoi donc cela?

CLAIRVILLE.

C'est si délicat! vous connaissez ma répugnance à me mêler de ces sortes d'affaires.

DUPARC.

Je la connais, je l'approuve et je vous en estime davantage. Mais ici songez que c'est le père de la jeune fille qui vous presse. Tenez; voici ma belle-mère qui va se joindre à moi.

## SCÈNE VIII.

CLAIRVILLE, DUPARC, Mme DERVIGNY.

MADAME DERVIGNY.

Concevez-vous ma petite-fille, qui n'est pas encore prête!

DUPARC.

Il n'y a pas de mal. Clairville ne part pas avec vous; il viendra de son côté. Mais il me parlait d'une affaire bien importante. Il a reçu tout-à-l'heure la confidence d'un jeune homme très convenable pour la place et pour ma fille.

CLAIRVILLE.

C'est-à-dire que je le crois; mais je n'assure rien.

MADAME DERVIGNY.

En vérité? Qu'est-ce que ce jeune homme? est-il aimable, de bon ton, bien fait, riche? Ah! que je serais contente! Parlez, mon cher Clairville; mais parlez donc.

CLAIRVILLE.

Eh bien! il peut avoir vingt-sept à vingt-huit ans.

MADAME DERVIGNY.

Bon! ni trop vieux ni trop jeune.

CLAIRVILLE.

Il est attaché au ministère des affaires étrangères.

DUPARC.

Donc il conviendrait à M. le duc.

CLAIRVILLE.

Il a rempli pendant quatre ans des fonctions importantes, dans je ne sais quelle légation.

MADAME DERVIGNY.

Si un jour il était nommé secrétaire d'ambassade!

DUPARC, en riant.

Ah! oui, ambassadeur.

CLAIRVILLE.

Je l'ai connu chez M. Forlis, le banquier; et vraiment il ne tiendrait qu'à lui d'épouser la petite Forlis, car il plaît beaucoup au père et à la fille.

DUPARC.

Diable! voilà un obstacle.

CLAIRVILLE.

Ne vous effrayez pas; il est passionnément amoureux de votre fille.

MADAME DERVIGNY.

Il est amoureux de ma petite-fille?

CLAIRVILLE.

Sans lui avoir parlé, sans avoir jamais osé lui parler. Voilà ce qu'il vient de me confier.

MADAME DERVIGNY.

Il se nomme?

CLAIRVILLE.

Philibert.

DUPARC.

Philibert! C'est le nom de la personne qui s'est fait écrire chez moi de si grand matin; un nouveau voisin, à ce que m'a dit mon portier.

CLAIRVILLE.

Il est venu se loger là tout exprès pour voir plus souvent votre fille.

MADAME DERVIGNY.

Savez-vous que voilà une preuve d'amour fort délicate?

DUPARC.

Philibert! J'ai connu un Philibert dans ma jeunesse.

CLAIRVILLE.

Un négociant.

DUPARC.

De Rouen.

CLAIRVILLE.

C'était son père.

DUPARC.

Il y a eu entre lui et moi un échange de services et de bons procédés. J'aimerais fort pour mon gendre le fils d'un ancien ami.

MADAME DERVIGNY.

Puisqu'il vous a fait une visite ce matin, ne serait-il pas de la politesse de la lui rendre?

DUPARC.

Sans doute.

CLAIRVILLE.

Il n'est pas chez lui.

DUPARC.

Je n'ai pas le temps d'attendre. Je vais mettre une carte à sa porte.

CLAIRVILLE.

Voulez-vous me la donner? Je m'en charge.

DUPARC, remettant la carte à Clairville.

Aurez-vous cette complaisance?

MADAME DERVIGNY.

Et vous nous répondez de tout ce que vous venez d'avancer sur son compte?

CLAIRVILLE.

Un moment... Je ne voudrais pas... (Comme se décidant.) Eh bien! oui. Allons, malgré tous mes scrupules, me voilà lancé dans une négociation de mariage. C'est la première fois... Je me trompe; j'ai été pour quelque chose dans celui de la petite Ernestine Dercour, qui plaide aujourd'hui en séparation; mais, ici, j'espère qu'il n'en sera pas de même. Cependant, comme je ne me soucie pas d'avoir toute la responsabilité... Vous connaissez M. de Préval, M. Derlange? Interrogez-les, interrogez M. Forlis lui-même.

DUPARC.

Justement, je vais dans le quartier de Forlis. En m'y prenant avec finesse, je saurai si, en effet, il songeait à lui donner sa fille. Et ma foi, si son témoignage et celui des autres s'accordent avec le vôtre, j'aime à mener les affaires brusquement; c'est le fils d'un ancien ami; je donne un grand bal ce soir à la campagne; nous manquons de danseurs. Pourquoi n'inviterais-je pas ce jeune Philibert?

MADAME DERVIGNY.

Monsieur Clairville pourrait se charger de l'amener.

CLAIRVILLE.

Impossible : mes courses ne me permettront pas de me mettre en route avant quatre heures.

MADAME DERVIGNY.

Pourquoi ne viendrait-il pas avec M. Pastoureau! Il m'a fait dire qu'il avait une place à donner dans son cabriolet.

CLAIRVILLE.

Vous le feriez voyager avec un rival!

MADAME DERVIGNY.

Oh! un rival. Je vous assure que M. Pastoureau me paraît encore bien moins ce qu'il nous faut, depuis que vous m'avez parlé de votre aimable jeune homme.

DUPARC.

Convenons de nos faits. (A madame Dervigny.) Vous allez partir avec ma fille et Marianne dans la calèche; moi, je prends le cabriolet; je vais chez Forlis; je m'informe du jeune homme; si les réponses sont favorables, je lui écris de chez Forlis même un petit billet d'invitation que Joseph vient lui apporter ici, tandis que je termine mes autres affaires. Le jeune homme part avec le cousin Pastoureau; et l'ami Clairville vient nous joindre le plus tôt qu'il pourra.

MADAME DERVIGNY.

C'est entendu.

DUPARC.

Chut! Voici ma fille.

MADAME DERVIGNY.

Il ne faut rien dire devant elle.

## SCÈNE IX.

CLAIRVILLE, DUPARC, Mme DERVIGNY, SOPHIE, MARIANNE, JOSEPH.

MADAME DERVIGNY.

Allons donc, mon enfant; comment te trouves-tu en retard, toi qui ordinairement es si prompte? Nous n'avons pas de temps à perdre. Nous aurons du monde, beaucoup de monde; des personnes qui viennent pour la première fois chez mon gendre.

DUPARC, à madame Dervigny.

Taisez-vous donc.

MADAME DERVIGNY, à Duparc.

Vous avez raison. (Haut.) Oh! tout cela se réduira peut-être à un convive de plus; un jeune homme, un ami de monsieur Clairville.

DUPARC, à madame Dervigny.

Encore?

SOPHIE.

Un ami de monsieur Clairville!

MADAME DERVIGNY.

Allons, partons, partons. Marianne? Joseph?

SOPHIE, à part.

Je ne crois pas m'être trompée; à travers les rideaux, j'ai vu ce jeune homme causer avec M. Clairville.

JOSEPH, entrant en scène.

Les voitures sont sur le boulevart, au coin de la rue de Varennes.

DUPARC.

C'est bon.

MADAME DERVIGNY, appelant.

Marianne?

MARIANNE, entrant en scène, chargée de paquets.

Eh! mais, madame, quand il faut fermer toutes les portes, descendre tous les paquets. Voilà vos clefs, votre ombrelle, le carton de dessins et la musique de mademoiselle. (A Joseph.) Toi, porte tout cela dans la calèche.

JOSEPH, prenant les paquets.

Que je te voie encore causer avec le portier!

MARIANNE.

Si je t'avais cru si jaloux, je ne t'aurais pas épousé.

(Joseph sort.)

DUPARC.

Des courses dans Paris, une fête à la campagne, une belle place à donner, une fille à marier; que d'affaires! Embrasse-moi, mon enfant. Sans adieu, belle-mère; à tantôt, Clairville.

(Il sort.)

MADAME DERVIGNY, à Sophie.

Tu fais bien d'emporter tes dessins et ta musique. Je veux que tu brilles, qu'on t'admire. (Bas à Clairville.) Ah! monsieur Clairville, si le jeune homme ressemble au portrait que vous en faites, c'est un trésor; mais convenez que j'ai un ange à lui donner pour femme. (Haut.) Allons, viens, ma petite-fille. (A Clairville.) Ne tardez pas; nous vous attendons avec impatience.

(Elle sort avec Sophie et Marianne, Philibert aîné paraît et se retire précipitamment comme craignant d'être vu, au moment où madame Dervigny sort.)

CLAIRVILLE, seul.

Voilà une affaire qui marche plus vite que je ne croyais; tant mieux.

## SCÈNE X.

### PHILIBERT AINÉ, CLAIRVILLE.

PHILIBERT AINÉ, accourant.

Vous venez de causer avec madame Dervigny, je n'ai pas osé me montrer.

CLAIRVILLE.

En deux mots, j'avais refusé de prendre l'initiative; mais le père l'a prise avec moi. Il me pressait de lui trouver un jeune homme qui fût digne à-la-fois de sa fille et d'une place majeure dont le duc de Mircour lui permet de disposer. Je lui ai parlé de vous. Il s'est souvenu d'avoir été l'ami de votre père; il voulait vous rendre visite, et voilà sa carte que je me suis chargé de vous remettre.

PHILIBERT AINÉ, prenant la carte.

Il me rend ma visite!

CLAIRVILLE.

Attendez donc. Il connaît M. de Préval, M. Derlange, M. Forlis; il est allé chez eux; et, si, comme je l'espère, ces braves gens lui font votre éloge, vous allez recevoir une invitation de venir aujourd'hui même dîner à sa maison de campagne.

PHILIBERT AINÉ.

Aujourd'hui! chez son père! avec elle!

CLAIRVILLE.

Attendez donc. Un de ses cousins viendra vous prendre et vous amènera dans son cabriolet.

PHILIBERT AINÉ.

J'en mourrai de joie.

CLAIRVILLE.

Une bonne idée. C'est aujourd'hui la fête du village. Il donne un bal; en attendant l'invitation et le cousin, faites des couplets, une romance, une ronde. Si j'ai le temps, j'y adapterai un air de ma composition. A présent que j'ai commencé, je me fais un point d'honneur d'achever. Je vais brusquer toutes mes affaires pour être plus tôt avec vous. N'oubliez pas des couplets. De l'esprit, du sentiment, quelques traits de génie, voilà tout ce qu'il faut

(Il sort en fredonnant.)

PHILIBERT AINÉ, seul.

Quel ami précieux que ce bon Clairville! Quel honnête homme que ce M. Duparc! Voyons si, en me promenant, je pourrai trouver quelques idées.

(Il tire des tablettes de sa poche.)

## SCÈNE XI.

### PHILIBERT AINÉ, PHILIBERT CADET.

PHILIBERT CADET.

Ah! te voilà donc, mon frère?...

PHILIBERT AINÉ, brusquement.

C'est toi, mon frère? que me veux-tu?

PHILIBERT CADET.

Comme tu me traites durement! Ce que je te veux? Je viens te faire une querelle.

PHILIBERT AINÉ.

A moi!

PHILIBERT CADET.

Un sage, un philosophe, déménager sans avertir personne! C'est bon pour nous autres, aimables vauriens. Qu'en résulte-t-il? Hier soir, je donne un souper délicat, trop délicat, puisque, lorsqu'il s'agit de payer, je me trouve dénué de fonds. J'étais un peu gai, et ma foi j'ai trouvé plaisant de prendre ton nom et ta qualité. Ce matin, par procédé, je veux te prévenir, et il me faut courir jusqu'aux boulevarts des Invalides pour te trouver. Heureusement j'ai une affaire qui m'amène dans ce quartier: oui, je viens chercher un homme à qui mon ami Salomon a dû me recommander. Mais vois à quoi tu m'exposes, à quoi tu t'exposes toi-même, si le traiteur va te chercher à ton ancien domicile...

PHILIBERT AINÉ.

On s'y est présenté.

PHILIBERT CADET.

Vois-tu ?

PHILIBERT AINÉ.

On est venu me relancer jusqu'ici.

PHILIBERT CADET.

Déja ?

PHILIBERT AINÉ.

Et j'ai payé.

PHILIBERT CADET.

Tu as payé ! tu as bien fait. J'en suis enchanté pour ces bonnes gens ; car, suivant toute apparence, je les aurais fait attendre. Tu as payé, mon frère ! voilà un trait ! j'en pleure d'attendrissement et de reconnaissance. Mais je suis accoutumé à tes belles actions.

PHILIBERT AINÉ.

N'as-tu pas de honte de mener ainsi une vie d'aventurier ? Sans reproche, ne devrais-je pas être las de venir à ton secours ? Tu n'as pas pu rester même au ministère auquel je suis attaché. Tu crois te justifier en disant que tu as une mauvaise tête et un bon cœur. Belle excuse ! c'est celle de tous les gens qui se conduisent mal. J'ai une mauvaise tête, donc j'ai un bon cœur. Très mauvaise conséquence. Oui, tu es bon ; je le sais, moi ; mais ceux qui ne te connaissent que par tes folies ne sont-ils pas en droit d'en douter ? Que leur importe, d'ailleurs, que tes fautes viennent de méchanceté ou d'étourderie ?... Mais qu'est-ce que je fais ? Ce que je te dis là, je te l'ai dit cent fois ; je devrais être bien guéri de la manie de te prêcher ; je me tais.

PHILIBERT CADET.

Non, parle, continue, continue, mon cher frère ; tu as raison ; je ne suis ton cadet que d'un an ; et je parais plus vieux que toi ; et combien je me trouve en arrière de ta réputation et de ta fortune ! cela me fait honte. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé, en me faisant annoncer quelque part, d'entendre qu'on se disait : « Monsieur Philibert ; est-ce l'homme de mé- « rite ? Non, c'est son frère. » — Tu conviendras que c'est fort désagréable. Mais tu ne m'écoutes pas.

PHILIBERT AINÉ.

Parle, parle toujours, je t'entends de reste.

(Philibert aîné se promène, s'assied sur un banc devant sa porte, écrit sur ses tablettes.)

PHILIBERT CADET.

Veux-tu que je te dise ? tout le mal vient de ce que j'ai été gâté par ma mère, tandis que mon père te faisait élever admirablement dans un collège de Paris. Après tout, ces emplois que tu m'avais obtenus, je ne les ai plus : est-ce un si grand malheur ? Je ne veux plus de place. Il me faut une existence libre, active, indépendante. Je veux faire des affaires. Oui, mon ami, des affaires de courtage et de commission, mais en grand, d'une manière vaste et avantageuse à mes concitoyens. J'ai déja commencé. L'homme, que je viens chercher dans cette rue précisément, peut m'être très utile ; et tiens, chez ce traiteur, hier... c'était un petit souper de spéculation. Nous avions la maîtresse du commis d'un gros négociant... Cela nous a coûté cher, parceque ces femmes aimables... c'est gourmand et fort exigeant en fait de bonne chère. Mais j'ai jeté là les fondements d'une affaire... Tu verras, tu verras. Je ferai fortune, je serai riche, très riche, et alors... ah ! Dieu ! il me serait si doux de reconnaître ce que tu as fait pour moi ! Je te dois tant ! je te dois tout. Éprouve quelque malheur seulement ; j'entends que tu ne t'adresses pas à d'autre qu'à moi.

PHILIBERT AINÉ.

Je te remercie de ta protection, et je ne manquerai pas de la réclamer en temps et lieu. En attendant, compte toujours sur mes services. Mais, je t'en prie, n'en exige pas plus que je n'en peux rendre.

PHILIBERT CADET.

Fi donc ! Pour avancer ma conversion, veux-tu me donner à dîner aujourd'hui ? tu me feras de la morale, je te conterai mes projets.

PHILIBERT AINÉ.

Je ne peux pas.

PHILIBERT CADET.

Ah ! tant pis. Heureux frère ! tu es invité dans quelque bonne maison, peut-être chez ton ministre. Mais quel secret as-tu donc pour plaire ainsi à tout le monde, pour te mettre sur-le-champ au ton et au goût de chacun ? Moi, quand je me trouve avec des gens sensés et de mœurs régulières, si je veux prendre leurs manières, je suis gêné ; si je veux m'égayer, je sens que je vais trop loin.

PHILIBERT AINÉ, avec vivacité.

Eh ! de grace, laissse-moi... Mais je ne veux pas me mettre en colère aujourd'hui. Je ne veux songer qu'au bonheur qui m'arrive.

PHILIBERT CADET.

Vrai ? il t'arrive un bonheur. Que tu le mérites bien ! Mais conte-moi donc...

PHILIBERT AINÉ.

Allons, tu ne veux pas voir que je suis occupé. C'est moi qui te cède la place. Je rentre chez moi. (A part.) Aussi bien, il faut que je change d'habit... pour un bal !... Ma toilette m'a toujours fort peu occupé ; mais dois-je rien négliger pour tâcher de plaire ?... J'aurai encore le temps...

(Il rentre chez lui en relisant ce qu'il a écrit sur ses tablettes pendant la scène.)

PHILIBERT CADET, seul.

Eh bien ! c'est honnête ! il ne m'offre pas seulement de me montrer son nouvel appartement. Je voudrais pourtant bien savoir s'il y a une chambre pour moi, parceque s'il m'arrivait de ne savoir où aller coucher... Ma foi, un frère

peut entrer sans façon chez son frère, et en sortant de chez la personne que je vais voir... J'ai là son nom. (Il tire un papier de sa poche.) M. Duparc, ancien notaire. Tiens! mon ami Salomon a oublié le numéro... Mais je peux m'informer... Mon Dieu! que je suis content que mon brave frère soit en train d'être heureux!

## SCÈNE XII.

PHILIBERT CADET, JOSEPH.

JOSEPH, un billet à la main.

Comme les maîtres vous font courir!

PHILIBERT CADET.

Ah! mon ami, êtes-vous de ce quartier?

JOSEPH.

Oui, monsieur.

PHILIBERT CADET.

Pourriez-vous m'indiquer la demeure d'un M. Duparc, ancien notaire?

JOSEPH.

Vraiment! c'est mon maître.

PHILIBERT CADET.

Eh bien! conduisez-moi, annoncez-moi.

JOSEPH.

Il n'y est pas. Il va partir pour la campagne, et il faut que j'aille le rejoindre bien vite à l'entrée du faubourg Saint-Antoine. Le nom de monsieur? afin que je lui dise...

PHILIBERT CADET.

Philibert.

JOSEPH.

Philibert! Vous seriez monsieur Philibert? Eh bien! monsieur, c'est à vous que j'ai affaire. Voilà un billet que monsieur m'a chargé de vous remettre.

PHILIBERT CADET.

Un billet! pour moi!

JOSEPH, remettant le billet à Philibert cadet.

Eh! oui, pour vous. Le voilà.

PHILIBERT CADET, prenant le billet.

Pour moi! Je vois ce que c'est. Mon ami Salomon lui aura si bien parlé de moi... et sachant qu'aujourd'hui même je devais me présenter chez lui... Le billet est tout ouvert, sans adresse...

JOSEPH.

Monsieur était si pressé... Lisez.

PHILIBERT CADET.

Lisons. (Il lit.) « M. Duparc prie monsieur « Philibert de lui faire l'honneur de venir dîner « aujourd'hui à sa maison de campagne. » C'est fort honnête.

JOSEPH.

De plus, monsieur m'a chargé de vous dire que son cousin, M. Pastoureau, allait venir vous prendre et vous donner une place dans son cabriolet.

PHILIBERT CADET.

Une place dans le cabriolet d'un cousin! c'est encore plus honnête.

JOSEPH.

Eh! tenez, le voilà, M. Pastoureau. J'avais averti son jockey, en passant devant sa porte.

## SCÈNE XIII.

PHILIBERT CADET, JOSEPH, PASTOUREAU.

PASTOUREAU, d'une voix doucereuse, et parlant de la coulisse.

Reste là, Jacques, et prends garde que ma jument ne se cabre. (Entrant en scène.) Eh bien! Joseph, ce monsieur que je dois emmener, est-il là?

JOSEPH, montrant Philibert cadet.

C'est monsieur.

PHILIBERT CADET.

Oui, monsieur, c'est moi-même.

JOSEPH, à Pastoureau.

Le fils d'un ancien ami de mon maître, à ce qu'il m'a dit. Voilà ma commission faite, et bien faite. Je vous laisse.

(Il sort.)

## SCÈNE XIV.

PHILIBERT CADET, PASTOUREAU.

PASTOUREAU.

Monsieur, je serai ravi de faire la route avec vous.

PHILIBERT CADET.

Monsieur, je serai trop heureux, si ma société peut vous être agréable.

PASTOUREAU.

Dans le premier moment, j'ai trouvé le cousin Duparc un peu indiscret de me donner pour compagnon de voyage un homme que je n'ai pas l'honneur de connaître; mais la manière dont vous vous présentez... Et puis il était l'ami de monsieur votre père.

PHILIBERT CADET.

Ah! mon père était son ami? C'est possible. Je me souviens qu'étant tout petit, j'ai vu chez ma mère un notaire de Paris... (A part.) Le cousin Pastoureau a une petite voix douce qui prévient en sa faveur.

PASTOUREAU.

Monsieur est-il déjà venu chez mon cousin Duparc?

PHILIBERT CADET.

Jamais.

PASTOUREAU.

Charmante maison, point de gêne; on y est comme chez soi.

PHILIBERT CADET.

C'est ce qu'il me faut.

PASTOUREAU.

Bosquets romantiques, bonne table, un billard. Jouez-vous au billard?

PHILIBERT CADET.

Un peu.

PASTOUREAU.

Nous verrons votre force. Je suis élève du garçon du café Turc. Ma petite cousine Sophie Duparc est une personne fort intéressante. Je l'ai vue naître; j'étais bien jeune. Elle promet d'avoir beaucoup de sensibilité. Mais nous causerons aussi bien dans le cabriolet que dans la rue. Eh! Jacques, ôte la couverture du cheval.

(Il sort.)

PHILIBERT CADET.

J'aime la campagne, moi; on y joue des proverbes, des charades, on y fait des niches. Comme je vais me divertir chez mon ami Duparc, que je ne connais pas!

PASTOUREAU, reparaissant dans le fond.

Venez-vous, monsieur?

PHILIBERT CADET.

Me voilà, monsieur.

(Il sort avec Pastoureau, au moment où Comtois entre.)

## SCÈNE XV.

COMTOIS, et ensuite PHILIBERT AINÉ.

COMTOIS.

Je ne conçois pas mon maître. Il est d'une impatience!

PHILIBERT AINÉ, entrant en scène, et achevant de s'habiller.

Comtois?

COMTOIS.

Monsieur?

PHILIBERT AINÉ.

Il n'est venu personne me demander?

COMTOIS.

Personne, monsieur.

PHILIBERT AINÉ.

Ce message tarde bien. Oh! l'on va venir, et me voilà prêt. Tout en m'habillant, j'ai fait trois couplets, et, pour peu que ce monsieur avec qui je voyagerai ne soit pas trop bavard, j'en pourrai faire un quatrième pendant la route. Cette invitation se fait bien attendre. Comtois, comment me trouves-tu?

COMTOIS.

A merveille, monsieur.

PHILIBERT AINÉ.

Ah! mon cher Comtois, jamais je n'ai eu si peur de ne pas paraître assez aimable. (Tirant sa montre.) L'heure se passe, et je ne vois paraître ni l'invitation, ni ce cousin qui doit venir me prendre. Pour le coup, ce n'est pas sans raison que je m'alarme. On ne vient pas. Comtois, frappe à cette porte. Demande M. Duparc, madame Dervigny, une servante, un valet. Attends, je frappe moi-même. Mille chimères, mille idées fâcheuses me passent par la tête.

(Philibert aîné et Comtois frappent tour-à-tour, et à coups redoublés, à la porte de Duparc.)

PHILIBERT AINÉ.

Eh bien! voyez si ce portier répondra!

## SCÈNE XVI.

COMTOIS, PHILIBERT AINÉ, LE PORTIER.

LE PORTIER.

Eh! bon Dieu! voulez-vous briser notre porte? (Reconnaissant Philibert aîné.) Ah! c'est vous? Par ma foi, vous êtes un habile homme! Ce matin, vous venez trop tôt; maintenant, vous venez trop tard.

PHILIBERT AINÉ.

Comment!

LE PORTIER.

Ils sont tous partis pour la campagne.

PHILIBERT AINÉ.

Tous?

LE PORTIER.

Tous.

PHILIBERT AINÉ.

Et le cousin de M. Duparc?

LE PORTIER.

Quel cousin? Ah! M. Pastoureau? il sera parti de son côté.

PHILIBERT AINÉ.

Que faire? quel parti prendre? Mon ami, savez-vous où est la maison de campagne de M. Duparc?

LE PORTIER.

Parbleu! c'est à un joli petit village entre Saint-Maur, Vincennes et Saint-Mandé.

PHILIBERT AINÉ.

Mais le nom de ce joli petit village?

LE PORTIER.

Son nom?

PHILIBERT AINÉ.

Oui. Le savez-vous?

LE PORTIER.

Parbleu! c'est... attendez donc. Je l'ai su. Ils me l'ont dit; mais le premier cocher venu des petites voitures vous indiquera bientôt... Entre Vincennes, Nogent, Saint-Maur, Neuilly-sur-Marne et Saint-Mandé. Mademoiselle Marianne dit que le pays est charmant.

(Il rentre.)

PHILIBERT AINÉ.

Me voilà bien avancé! Me présenter moi-même, seul, sans avoir reçu d'invitation!... et comment trouver? N'importe, je chercherai. Si je pouvais rejoindre Clairville; mais où est-il à présent? (A Comtois.) Eh bien! tu restes là, comme un terme, à me regarder? Va me chercher une voiture. Non, j'y vais moi-même.

COMTOIS.

Vous suivrai-je, monsieur?

PHILIBERT AINÉ.

Oui, sans doute; n'aurai-je pas besoin de toi pour m'informer, pour chercher, quand je serai là... et quand y serai-je?... Entre Vincennes, Saint-Maur et Saint-Maudé... Je ne sais pas où je vais. Mais c'est égal, je pars.

COMTOIS.

Oui, partons. Mon pauvre maître!

# ACTE SECOND.

La scène est à la maison de campagne de Duparc. — Le théâtre représente un salon donnant sur un jardin.

## SCÈNE I.

### SOPHIE, MARIANNE.

MARIANNE.

Par ma foi, mademoiselle, c'est un coup d'œil charmant que celui d'une fête de village. Eh! mais, qu'avez-vous donc? Je vous ai observée pendant la route; vous étiez rêveuse, distraite.

SOPHIE.

Puisque tu te piques de si bien observer, ma chère Marianne, n'as-tu pas remarqué comme ma bonne maman affectait de nous dire qu'elle n'avait pas de secret, et que je n'étais pour rien dans l'entretien qu'elle a eu avec mon père avant notre départ?

MARIANNE.

C'est vrai.

SOPHIE.

J'en ai conclu qu'ils n'avaient de secret que pour moi, et que c'est de moi qu'ils s'occupent.

MARIANNE.

Et de quelle affaire croyez-vous qu'il soit question?

SOPHIE.

De quelle affaire peut-il être question pour une jeune fille?

MARIANNE.

D'un mariage! d'un mariage pour vous! Ah! mademoiselle, une noce! quel plaisir!

SOPHIE.

Hélas! sais-je quel est l'homme qu'ils me destinent? Quelquefois j'ai eu peur que ce ne fût mon cousin Pastoureau.

MARIANNE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

SOPHIE.

Je suis un peu rassurée de ce côté. Mais que voulait dire ma bonne maman, en nous répétant que nous aurions probablement aujourd'hui un convive de plus?

MARIANNE.

C'est peut-être le futur.

SOPHIE.

Le futur! Ah! ma bonne Marianne, si tu savais... c'est que j'ai mes secrets aussi... Je ne les ai révélés à personne... Depuis un mois, un jeune homme...

MARIANNE.

Un jeune homme?

SOPHIE.

Je ne sais comment il s'y prend, mais nous ne pouvons aller nulle part, qu'il ne s'y trouve en même temps que nous. Le premier jour que je le vis... je m'en souviens, il avait l'air en extase en nous regardant. Plus d'une fois, il m'a semblé qu'au spectacle il prêtait l'oreille avec soin à notre conversation; et... te l'avouerai-je? jalouse involontairement de m'en faire estimer, sachant que j'étais observée, que j'étais écoutée par ce jeune homme, je mettais encore plus de réserve et de scrupule dans mes actions, dans mes paroles. S'est-il aperçu que, de mon côté, je cherchais à l'entendre causer avec ses voisins? Je ne sais, mais plus d'une fois aussi ses discours m'ont touchée, attendrie; et j'en étais si préoccupée, que je me trouvais fort embarrassée le soir, quand ma bonne maman me demandait mon opinion sur la pièce et sur les acteurs.

MARIANNE.

Voilà un petit commerce bien innocent, bien méritoire; il ne sert qu'à vous rendre meilleurs tous les deux. On n'accusera pas votre jeune homme d'être trop entreprenant. Depuis un mois, se borner à vous suivre dans les promenades, au spectacle!

SOPHIE.

Oh! sans doute; mais...

MARIANNE.

Quoi, mais?

SOPHIE.

Ce matin, il est venu rendre une visite à mon père.

MARIANNE.

Ah! ah!

SOPHIE.

Et quand je pense à l'air de mystère de mon père et de ma bonne maman...

MARIANNE.

Est-ce que vous croiriez que le nouveau convive qu'on attend, c'est...

SOPHIE.

Qui?

MARIANNE.

Votre jeune homme ?

SOPHIE.

Toi-même, qu'en penses-tu ?

MARIANNE.

C'est possible.

SOPHIE.

Étonne-toi donc que je sois inquiète !

MARIANNE.

Seriez-vous fâchée que ce fût lui ?

SOPHIE.

Il doit m'être et il m'est bien indifférent. Je crains seulement de rougir en le voyant. Je t'en prie, si tu es là quand il paraîtra, tâche qu'il ne s'aperçoive pas de mon trouble.

MARIANNE.

Fiez-vous à moi. Et puis ce n'est peut-être pas lui. Chut ! Monsieur votre père avec votre bonne maman. A votre ouvrage, moi au mien, et tâchons de deviner ce qu'ils veulent nous cacher.

(Sophie brode à un métier de tapisserie, et Marianne, d'un autre côté, s'occupe d'un ouvrage à l'aiguille.)

## SCÈNE II.

### MARIANNE, SOPHIE, DUPARC, Mme DERVIGNY.

DUPARC.

Vous me voyez ravi, enthousiasmé. S'il faut en croire tous ceux que j'ai interrogés, je ne saurais mieux choisir.

MADAME DERVIGNY.

Prenons garde que Sophie ne nous entende.

DUPARC.

Et pourquoi nous cacherions-nous d'elle ?

MADAME DERVIGNY.

En effet ; n'avons-nous pas intérêt à ce qu'elle lui paraisse aimable ?

DUPARC, s'approchant de Sophie, qui se lève.

Bonjour, ma chère enfant ; laisse donc là ton ouvrage. Eh bien ! comme ta bonne maman te l'avait annoncé, nous aurons un nouveau convive, un jeune homme.

SOPHIE.

Un jeune homme !

DUPARC.

Plein d'esprit, du meilleur ton, fort instruit, d'une conduite exemplaire, joignant, aux qualités essentielles qui constituent l'honnête homme, tous les petits talents qui font l'homme aimable. Il danse à ravir, il chante avec goût, il fait des vers, il dessine.

MADAME DERVIGNY, bas à Duparc.

Doucement donc ; vous en dites tant de bien, qu'elle va l'aimer avant de l'avoir vu. (Haut.) Certes, je suis loin d'avoir des idées sérieuses sur ce jeune homme ; cependant, s'il a réellement tout le mérite qu'on nous annonce... qui sait ?

DUPARC, bas à madame Dervigny.

Eh ! mais, c'est vous qui en dites beaucoup trop. (Haut.) J'étais fort lié avec son père. Il se nomme Philibert. Il m'a fait une visite ; et je l'ai invité.

SOPHIE, à Marianne.

C'est lui.

DUPARC.

Je suis étonné qu'il ne soit pas encore arrivé ; j'aurais voulu le faire causer, l'éprouver en attendant le reste de la société.

MADAME DERVIGNY.

Et moi aussi, je l'éprouverai ; mais il faut d'abord l'éblouir, lui plaire. Il s'agit de paraître avec tous tes avantages, ma chère enfant. Ton piano ? bon : le voilà. Tes dessins ? Marianne, étalez-les négligemment sur cette table. Et ce soir, tâche de bien danser.

SOPHIE.

Je ferai de mon mieux. (A Marianne.) Est-ce si maladroit d'avoir trouvé le moyen de se faire inviter par mon père ?

DUPARC, à madame Dervigny.

Savez-vous ma crainte ? C'est que ce ne soit un homme trop supérieur ; je ne serais pas flatté d'avoir un gendre qui fût trop au-dessus de moi, simple et bon bourgeois...

MADAME DERVIGNY.

Oh ! il ne faut pas trop vous déprécier ; et d'ailleurs, s'il fait le bonheur de votre fille...

## SCÈNE III.

### SOPHIE, MARIANNE, DUPARC, Mme DERVIGNY, JOSEPH.

JOSEPH.

Voilà M. Pastoureau qui descend de voiture ; il est avec ce monsieur à qui j'ai porté tantôt votre billet d'invitation.

MADAME DERVIGNY.

Ah ! nous allons donc le voir, ce jeune homme aimable.

DUPARC.

Spirituel, sensible, galant.

SOPHIE.

Nous allons le voir.

MADAME DERVIGNY, à Sophie, en arrangeant ses cheveux et sa robe.

Allons, ma chère petite, ne tremble pas, ne rougis pas ; tu es charmante, et tu vas lui tourner la tête.

(Elle lui donne un baiser sur le front.)

JOSEPH.

Je ne sais ce qui lui est arrivé d'heureux, mais il rit aux éclats.

DUPARC.

Eh bien ! tant mieux s'il est gai.

MADAME DERVIGNY.

C'est une qualité de plus.

## SCÈNE IV.

SOPHIE, MARIANNE, DUPARC, Mme DERVIGNY, JOSEPH, PASTOUREAU, PHILIBERT CADET.

PHILIBERT CADET, entrant en scène et se frottant la jambe.

Morbleu! voilà un fier butor.

DUPARC.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous, mon cher monsieur?

PHILIBERT CADET, toujours en se frottant la jambe.

Ce n'est rien... J'ai bien l'honneur...

MADAME DERVIGNY.

Vous vous êtes fait mal?

PHILIBERT CADET.

Au contraire... Enchanté... Aïe!

SOPHIE, à Marianne.

Ah! ma chère, ce n'est pas lui.

MARIANNE, stupéfaite.

Ce n'est pas lui!

PASTOUREAU, entrant en scène.

Y pensez-vous, monsieur? en descendant de voiture vous mêler à la valse des villageois!

PHILIBERT CADET.

C'était une gaîté... Cela m'a bien réussi... Ce gros paysan qui, en pirouettant, me lance un coup de pied! mais je n'y pense plus. C'est à M. Duparc que j'ai l'honneur de parler? Combien je suis sensible à l'aimable invitation...!

DUPARC.

C'est moi, monsieur, qui vous remercie d'avoir bien voulu l'accepter.

PHILIBERT CADET.

Comment donc, monsieur! je n'avais garde de refuser.

DUPARC.

Vous arrivez bien tard, mon cousin.

PHILIBERT CADET.

Oh! c'est ma faute; j'ai promis à monsieur Pastoureau que je le justifierai.

PASTOUREAU.

D'abord monsieur n'a pas voulu que nous prissions par le faubourg Saint-Antoine.

PHILIBERT CADET.

C'est vrai. Ce faubourg est si long, si triste!... (A part.) Ce maraud de tapissier, près les Enfants-Trouvés, qui prétend que je lui dois de l'argent.

PASTOUREAU.

Puis il veut conduire; et, entraîné par la chaleur de la conversation, je ne m'aperçois pas qu'il nous égare au milieu du bois de Vincennes.

PHILIBERT CADET, en riant.

C'est vrai. Mais n'est-ce pas que je mène bien? J'ai eu aussi un cabriolet, moi qui vous parle. (En saluant madame Dervigny.) C'est madame votre belle-mère? Figure noble et respectable. (En s'approchant de Sophie pour la saluer.) Ah! Dieu!

DUPARC.

Quoi donc?

PHILIBERT CADET.

C'est mademoiselle votre fille?

DUPARC.

Oui.

PHILIBERT CADET.

Je savais que j'allais voir une charmante personne; mais en approchant de mademoiselle, on se sent encore plus émerveillé... (A Duparc.) Les traits de mademoiselle votre fille me rappellent ceux d'une femme... qui était plus grande... fort passionnée... Souvenir cher et cruel! Et vous dites donc, monsieur Duparc, que vous avez été l'ami de mon père? c'était un bien honnête homme. (Prenant un ton grave.) Monsieur, qu'il est honorable pour moi que vous vouliez bien reporter sur le fils une partie de l'amitié que vous aviez pour le père!

DUPARC.

Monsieur, j'espère...

PHILIBERT CADET, serrant la main de Duparc.

Monsieur, j'espère aussi que... (A Pastoureau.) Demandez donc à déjeuner.

PASTOUREAU.

Or çà, mon cher cousin, il y a loin d'ici à l'heure du dîner.

PHILIBERT CADET.

C'est ce que je disais au cousin pendant la route. La petite promenade que je lui ai fait faire dans le bois de Vincennes nous a donné de l'appétit. Ne vous dérangez pas; monsieur Pastoureau va me conduire à la salle à manger.

DUPARC.

Eh! non, c'est inutile. Marianne, Joseph, faites servir quelque chose à ces messieurs, ici, dans ce salon.

PHILIBERT CADET, à Marianne.

Ah! mon Dieu! mademoiselle, presque rien, un pâté, une volaille froide. A la campagne, on ne fait pas de façons.

(Marianne et Joseph sortent et rentrent presque aussitôt, portant un déjeuner qu'ils servent sur une petite table ronde.)

PHILIBERT CADET.

Une très belle maison que vous avez là, monsieur Duparc! je m'en accommoderais bien! c'est comme un château. Ah! quand donc aurai-je, à mon tour, quelque bonne petite propriété!

DUPARC.

C'était une masure lorsque je l'ai achetée; j'y ai dépensé beaucoup d'argent. C'est moi qui ai dessiné le jardin. Vous verrez.

PHILIBERT CADET.

Ah! oui, suivant l'usage de tous les propriétaires, vous brûlez de me faire admirer... Eh bien! monsieur Duparc, je suis votre homme, j'admirerai tout ce que vous voulez que j'admire. Mais j'aperçois le déjeuner; mettons-nous à l'œuvre.

PASTOUREAU.

Je ne prendrai presque rien.

PHILIBERT CADET.

C'est comme moi.

PASTOUREAU.

Je ne m'assieds pas.

PHILIBERT CADET.

Moi, j'ai l'habitude de manger assis.

(Il s'assied et se sert.)

DUPARC, à madame Dervigny.

Il se met à son aise.

MADAME DERVIGNY, à Duparc.

Les jeunes gens se donnent quelquefois un air d'aisance pour cacher leur timidité.

MARIANNE, à Sophie.

Ce n'est pas votre jeune homme; mais il annonce un joyeux caractère.

SOPHIE, à Marianne.

Ah! Marianne, quelle différence!

PHILIBERT CADET, tendant son verre à Joseph.

Versez, mon cher ami. (Il attend que son verre soit plein.) Là, voilà ce que c'est.

JOSEPH, à part.

Tiens, il ne hausse pas.

PHILIBERT CADET, se levant pour boire à la santé de Duparc, de madame Dervigny et de Sophie.

Monsieur, madame et mademoiselle, permettez-moi...

DUPARC, s'inclinant.

Monsieur... (A madame Dervigny.) Il a peu d'usage.

MADAME DERVIGNY, à Duparc.

C'est de la franchise, de la cordialité.

PHILIBERT CADET, après avoir goûté le vin.

Excellent vin! Être ainsi propriétaire d'une jolie maison, d'une bonne cave, et père d'une demoiselle... Vous êtes un heureux mortel, monsieur Duparc.

(Il boit.)

MARIANNE, regardant boire Philibert cadet.

Comme il boit!

JOSEPH, à part.

C'est un gaillard.

PHILIBERT CADET, en posant son verre sur la table, et regardant Marianne.

Voilà une jeune servante qui a l'air bien éveillé.

JOSEPH, passant entre Marianne et la table.

Il est peut-être trop gaillard.

MADAME DERVIGNY, tirant à part Pastoureau, pendant que Philibert cadet boit, mange, et regarde Marianne.

Monsieur Pastoureau, vous avez causé avec lui pendant la route?

DUPARC.

Comment avez-vous trouvé sa conversation?

PASTOUREAU.

Très amusante, très intéressante; je lui crois une vraie sensibilité, du goût. Il s'est récrié d'admiration sur ma dernière romance, que je lui ai chantée: vous savez: *Sombres bosquets.* Il raisonne sur tous les jeux, et particulièrement sur le billard, en vrai connaisseur. (Haut.) A propos de billard, quand tout votre monde sera venu, il faudra jouer à la poule. Monsieur Philibert, je voudrais bien éprouver votre talent.

PHILIBERT CADET, se levant, et parlant la bouche pleine.

Je suis à vos ordres, monsieur Pastoureau.

DUPARC.

Comment, vous allez au billard!

PHILIBERT CADET.

Un second verre de vin, et me voilà.

JOSEPH, à part.

C'est le troisième.

MARIANNE, à part.

Il va se griser.

PHILIBERT CADET.

C'est pour commencer à donner mon coup d'œil admirateur à votre maison. Monsieur Pastoureau m'a dit que vous aviez une salle de billard ornée avec une élégance! et un billard d'une justesse!

MADAME DERVIGNY.

Si nous faisions de la musique; ma petite-fille a une nouvelle romance.

PHILIBERT CADET.

Ah! la romance! genre délicieux. Vous savez combien il me plaît, monsieur Pastoureau. Faites de la musique. Quant à nous, partie, revanche et l'honneur, et nous revenons entendre mademoiselle.

DUPARC.

Nous pourrions nous promener.

PHILIBERT CADET.

Il fait si chaud! nous avons le temps. Votre jardin est sans doute charmant; mais ils se ressemblent tous. Il y a dans le vôtre des arbustes, une chaumière, des rochers, peut-être un pont chinois pour joindre deux buttes qu'on appelle des montagnes. Y a-t-il de l'eau sous votre pont?

DUPARC.

Une rivière.

PHILIBERT CADET.

Je vous en fais mon compliment...

DUPARC.

Mais permettez...

PHILIBERT CADET.

On vient à la campagne, c'est pour se divertir; vous avez un billard, c'est pour qu'on y joue. Conduisez-moi, monsieur Pastoureau. (A Duparc.) Eh! mais, quand j'y pense, j'ai à vous parler d'affaires, monsieur Duparc. Nous nous reverrons, nous causerons; il me tarde de vous ouvrir mon ame. (A part.) Cette petite servante... (Haut.) J'aime la joie; cela ne m'empêche pas, quand il le faut, d'être grave, sensible, sur-tout. (Jetant sa serviette sur une chaise.) Me voilà en état d'attendre le dîner. Allons jouer au billard.

(Il sort.)

PASTOUREAU.

Oui, au billard.

(Il sort.)

MARIANNE.

Il me regarde plus que mademoiselle; c'est flatteur.

(Elle sort en emportant une partie du déjeuner.)

JOSEPH.

J'ai fort mauvaise opinion de cet homme-là: il mange fort, il boit sec, il parle la bouche pleine, et il lorgne ma femme.

(Il sort en emportant le reste du déjeuner.)

## SCÈNE V.

DUPARC, Mme DERVIGNY, SOPHIE.

DUPARC.

C'est déjà loin de ce que j'attendais... Vous conviendrez qu'il ne brille pas par la politesse... Critiquer mon jardin avant de l'avoir vu! courir du déjeuner au billard!

MADAME DERVIGNY.

Oh! il faut voir; il ne faut pas précipiter son jugement. Et puis n'est-ce pas M. Pastoureau qui l'entraîne?

DUPARC.

Oui; il ne faut pas se hâter de prononcer: mais je vous réponds qu'ils ne feront qu'une partie. Je les rejoins; je m'empare à mon tour de M. Philibert. Je vois qu'il est de bonne humeur, de bon appétit, c'est fort bien; mais ces qualités du cœur et de l'esprit qu'il possède, m'a-t-on dit, à un si haut degré, je suis impatient de les admirer. Moi qui craignais qu'il ne valût mieux que moi! je suis rassuré: ce n'est pas un aigle.

(Il sort.)

## SCÈNE VI.

Mme DERVIGNY, SOPHIE.

SOPHIE, à part.

Voilà mon illusion détruite.

MADAME DERVIGNY.

Et toi, mon enfant, qu'en dis-tu?

SOPHIE.

Je suis si surprise, si troublée, qu'en vérité la parole me manque. D'après vos discours et ceux de mon père, je m'étais fait une idée... j'avais conçu un espoir... je me suis bien trompée.

MADAME DERVIGNY.

Ah! voilà comme sont les jeunes filles; elles se préviennent sur-le-champ... Eh bien! quoi? on nous avait annoncé un jeune homme doux, timide, modeste: il se trouve qu'il est vif, franc et jovial. Il y a compensation.

SOPHIE.

Ah! ma bonne maman, vous êtes bien indulgente.

MADAME DERVIGNY.

N'es-tu pas un peu trop sévère?

SOPHIE.

Est-ce que vous ne voyez pas déjà en lui un pauvre jeune homme qui ne réfléchit ni avant de parler, ni avant d'agir, un homme sans éducation, qui veut se donner parfois un air de bonne compagnie, et un étourdi qui se croit sensible?

MADAME DERVIGNY.

Elle a de l'esprit, ma petite-fille!... Il pourrait avoir un meilleur ton; mais s'il a du jugement, un bon cœur...

## SCÈNE VII.

Mme DERVIGNY, SOPHIE, MARAINNE.

MARIANNE.

Voilà tout notre monde qui nous arrive; la cour est déjà pleine de voitures.

MADAME DERVIGNY.

Va faire les honneurs de la maison, ma chère enfant; tu t'y entends si bien! J'attends ici mon gendre et M. Philibert. Nous en serons contents; il te paraîtra aimable, j'en réponds: il est impossible que Clairville et tant d'honnêtes gens qui en ont parlé à M. Duparc se soient trompés, ou se soient entendus pour nous tromper.

SOPHIE.

Ah! M. Clairville, j'aime à croire pour votre honneur que vous avez d'autres amis qui valent mieux que celui-là.

(Elle sort.)

MARIANNE.

Ma foi, madame, je ne sais pas si ce M. Philibert a beaucoup de mérite ailleurs, mais il n'en manque pas au billard, toujours. Je viens de traverser la salle: en un tour de main, il a pris je ne sais combien de points à M. Pastoureau. Et tenez, la partie est finie; le pauvre M. Pastoureau est battu. Voilà monsieur qui vient avec le vainqueur.

MADAME DERVIGNY.

Laisse-nous... Non: je sors avec toi. Je vais recevoir mon monde, et je reviens. L'entretien est d'une grande importance, et je suis bien aise d'avoir tout mon temps à moi.

(Elle sort avec Marianne.)

## SCÈNE VIII.

DUPARC, PHILIBERT CADET.

PHILIBERT CADET, parlant de la coulisse.

Je suis beau joueur, monsieur Pastoureau, et je ne m'en irai pas sans vous donner votre revanche.

DUPARC.

Le billard a donc bien de l'attrait pour vous, jeune homme?

PHILIBERT CADET.

Beaucoup d'attrait, je ne m'en cache pas. Avez-vous vu comme j'ai lestement gagné cette première partie? Je pourrais céder des points à l'élève du café Turc. Laissons cela. Vous avez desiré me parler?

DUPARC.

Oui, monsieur.

PHILIBERT CADET.

Moi-même, j'ai de grands projets à vous confier.

DUPARC.

Eh bien! monsieur, causons.

PHILIBERT CADET.

Causons.

DUPARC.

C'est d'après le témoignage de plusieurs de vos amis, que nous avons cherché à faire connaissance avec vous.

PHILIBERT CADET.

De plusieurs de mes amis!

DUPARC.

Oui.

PHILIBERT CADET.

C'est possible. J'ai cru qu'il n'y en avait qu'un ; tant mieux s'il y en a plus.

DUPARC.

Tous m'ont vanté vos excellentes qualités.

PHILIBERT CADET.

Monsieur, ces amis-là sont bien bons, et je leur ai beaucoup d'obligation.

DUPARC.

Mais, pour que nous vous accordions tout-à-fait notre estime, il est bon que vous vous fassiez connaître par vous-même.

PHILIBERT CADET.

C'est juste. Je vous dirai d'abord, monsieur, pour vous rendre votre politesse, qu'on m'a parlé de vous comme d'un homme plein de probité, fort habile, et qui, ayant la confiance de plusieurs très riches particuliers, pouvait être très utile aux jeunes gens qui voulaient faire des affaires.

DUPARC.

Plaît-il, monsieur?

PHILIBERT CADET.

Oh! c'est la vérité. Vous avez beau repousser l'éloge, je sais que vous le méritez. Quant à moi, vous avez connu mon père; ainsi je n'ai rien à vous apprendre sur ma famille. J'ai eu, comme tant d'autres, une jeunesse un peu dissipée. Il est temps de mettre un terme à mes fredaines et à mes caravanes. Quand on a de l'ame et des sentiments, on ne doit jamais perdre courage.

DUPARC.

Eh! mais, voilà des aveux...

PHILIBERT CADET.

Bien francs, n'est il pas vrai? Je ne cherche pas à me faire meilleur que je ne suis. L'hypocrisie! ah! Dieu! quel vice affreux!

DUPARC.

Eh! mais, monsieur, n'êtes-vous pas attaché au ministère des affaires étrangères?

PHILIBERT CADET.

Je l'étais; je ne le suis plus.

DUPARC.

Comment?

PHILIBERT CADET.

On m'a fait des injustices, un passe-droit d'une iniquité révoltante : j'ai quitté, comme précédemment j'avais quitté bien d'autres places. Je peux m'en passer.

DUPARC.

Vous m'étonnez beaucoup : d'après ce que m'avaient dit les personnes que je me suis permis d'interroger sur vous...

PHILIBERT CADET.

Eh bien! que vous ont-elles dit, ces personnes?

DUPARC.

Rien qui annonçât ces beaux projets d'affaires.

PHILIBERT CADET.

Écoutez : j'ai cru n'en devoir faire confidence qu'à mon ami Salomon. Vous connaissez mon ami Salomon?

DUPARC.

Salomon! Ah! un joaillier, un juif.

PHILIBERT CADET.

Très riche, très considéré, ne prêtant que de grosses sommes, ne prêtant pas à tout le monde. (A part.) Je le sais ; malgré notre amitié...

DUPARC.

Je l'ai vu hier; il m'a parlé d'un jeune homme...

PHILIBERT CADET.

C'est moi.

DUPARC.

C'est vous!

PHILIBERT CADET.

Moi-même : jeune homme délicat, actif, et, j'ose le dire, capable de conduire un vaste bureau d'agence. Affaires contentieuses ou administratives, civiles ou militaires; j'embrasse tout, j'entreprends tout. J'ai déja en vue un excellent commis; et, dès que j'aurai un premier client, je fais imprimer et distribuer mon prospectus.

DUPARC.

Votre prospectus!

PHILIBERT CADET.

C'est de vous, mon cher monsieur Duparc, que j'attends ce premier client. Soyez mon père.

DUPARC.

Votre père?

PHILIBERT CADET.

Oui, mon appui, mon protecteur; vous y trouverez votre compte.

DUPARC, à part.

Je m'y perds. (Haut.) Mais, monsieur, savez-vous quelle est l'existence d'un agent d'affaires?

PHILIBERT CADET.

Si je le sais? A huit heures chez les négociants, les banquiers et les jurisconsultes; à dix heures au Palais et dans les ministères; à midi chez Tortoni ou quelque autre, suivant le quartier où l'on se trouve; à trois heures à la bourse ou au bois de Boulogne; à six on fait sa toilette et l'on dine; à huit au balcon ou au foyer de quelque spectacle; à toute heure et par-tout des affaires; et le lendemain on recommence.

DUPARC.

Voilà une journée bien remplie!

PHILIBERT CADET.

Oui. On s'enrichit et on s'amuse. Cela me convient; car je veux gagner; pourquoi? pour dépenser : la vie est si courte! Que je réussisse, et je fais de ma maison le rendez-vous de tous les plaisirs.

DUPARC, à part.

Allons, allons. J'en ai assez entendu.

PHILIBERT CADET.

Eh bien, monsieur Duparc?

DUPARC.

Eh bien, monsieur, cet entretien a suffi pour fixer l'opinion que je dois avoir de vous.

PHILIBERT CADET, lui serrant la main.

Je le crois et j'en suis enchanté. (A part.) Me voilà très bien dans l'esprit de l'ancien notaire.

DUPARC, à part.

Est-ce que ce serait une mystification que Clairville aurait voulu nous faire?

PHILIBERT CADET.

Ainsi nous nous reverrons à Paris?

DUPARC.

Oui, à Paris.

PHILIBERT CADET.

Aujourd'hui ne songeons qu'à rire. Nous sommes ici pour cela.

DUPARC.

C'est vrai. (A part.) Il ne m'amuse guère. Je sors, car je finirais par m'emporter. (A madame Dervigny, qui paraît.) Causez avec lui, vous m'en direz des nouvelles.

(Il sort.)

## SCÈNE IX.

PHILIBERT CADET, Mme DERVIGNY.

MADAME DERVIGNY.

Oui, à mon tour à présent.

PHILIBERT CADET.

Je ne vois pas ce qui m'empêcherait de retourner au billard.

(Il va pour sortir, et rencontre madame Dervigny.)

MADAME DERVIGNY.

Monsieur Philibert?

PHILIBERT CADET.

Madame?

MADAME DERVIGNY.

Je suis bien aise aussi d'avoir une conversation avec vous.

PHILIBERT CADET.

Madame, c'est beaucoup d'honneur...

MADAME DERVIGNY.

Vous avez cherché à vous lier avec mon gendre, et nous nous sommes empressés de vous inviter. Notre maison est fort agréable. Nous donnons des bals, des concerts, et quand on a vos talents...

PHILIBERT CADET.

Oh! mes talents.

MADAME DERVIGNY.

On nous avait bien dit que vous étiez modeste.

PHILIBERT CADET.

J'ai quelque sujet de l'être.

MADAME DERVIGNY.

Vous êtes excellent musicien?

PHILIBERT CADET.

Je joue la contre-danse.

MADAME DERVIGNY.

Vous dessinez?

PHILIBERT CADET.

Pour m'amuser, je crayonne.

MADAME DERVIGNY.

Vous faites des vers?

PHILIBERT CADET.

Des vers! moi!

MADAME DERVIGNY.

Ne vous en défendez pas. Mon gendre et moi, nous aimons beaucoup la poésie.

PHILIBERT CADET.

Oh! alors... (A part.) Peste! on me suppose bien habile.

MADAME DERVIGNY.

Mais ce que j'estime plus que le talent, c'est le caractère...

PHILIBERT CADET.

Le mien est excellent.

MADAME DERVIGNY.

C'est la conduite, ce sont les mœurs.

PHILIBERT CADET.

Ah! sous ce rapport...

MADAME DERVIGNY.

On nous a fait de vous un éloge qui ne laisse rien à désirer.

PHILIBERT CADET.

En vérité!

MADAME DERVIGNY.

Tenez, monsieur Philibert, je suis une bonne

femme, qui ne sait pas cacher ce qu'elle a dans le cœur; d'ailleurs ce que j'ai à vous dire ne nous engage à rien. Mon gendre n'est plus là. Est-ce que vous n'avez jamais songé à vous marier?

PHILIBERT CADET.

Mais... je ne dis pas que, s'il se présentait un bon parti, sur-tout une femme aimable... aimante...

MADAME DERVIGNY.

Je sais ce qui vous attire ici.

PHILIBERT CADET.

Vous savez...

MADAME DERVIGNY.

Quand il n'y aurait que la vive impression qu'a produite sur vous la vue de ma petite-fille.

PHILIBERT CADET.

Impression bien naturelle.

MADAME DERVIGNY.

Oh! oui, bien naturelle. Nous savons que vous la trouvez jolie.

PHILIBERT CADET.

Charmante.

MADAME DERVIGNY.

Parfaite, voilà le mot.

PHILIBERT CADET.

Oui, madame, parfaite. (A part.) Est-ce qu'on croirait...? ma foi!

MADAME DERVIGNY.

Soyez franc, vous l'aimez?

PHILIBERT CADET.

Eh bien! oui, madame, je l'aime. (A part.) Et pourquoi pas?

MADAME DERVIGNY.

Eh bien! monsieur, c'est à vous à justifier la réputation qui vous a précédé.

PHILIBERT CADET.

Ah! diable!

MADAME DERVIGNY.

Et vous pouvez espérer...

PHILIBERT CADET.

Oui, madame, je m'amenderai, je me corrigerai.

MADAME DERVIGNY.

Comment, vous vous corrigerez?

PHILIBERT CADET.

C'est-à-dire je conserverai le peu de vertus qui me restent; je tâcherai d'y joindre celles qui me manquent, et si j'ai le bonheur de devenir le gendre de monsieur votre gendre... Ah! Dieu! quelle félicité, quelle tendresse, quel délicieux avenir! (A part.) Me voilà lancé.

MADAME DERVIGNY, à part.

Ce jeune homme est vraiment original! Poursuivons.

## SCÈNE X.

PHILIBERT CADET, Mme DERVIGNY, JOSEPH.

JOSEPH.

Madame?

MADAME DERVIGNY.

Qu'est-ce?

JOSEPH.

J'ai à vous parler.

MADAME DERVIGNY, à Philibert cadet.

Vous permettez?

PHILIBERT CADET.

Liberté, entière liberté.

JOSEPH, bas à madame Dervigny.

M. Derlac, le gros commissaire des guerres, et sa petite femme, qui viennent d'arriver, ont paru tout étonnés de voir ici ce M. Philibert.

PHILIBERT CADET, à part.

Parbleu! qui m'aurait dit qu'on me croirait et que je deviendrais amoureux m'aurait bien surpris.

JOSEPH, à madame Dervigny.

Monsieur vous prie de venir le trouver tout de suite. Il paraît que M. Derlac a fait à monsieur des révélations fâcheuses sur ce jeune homme.

MADAME DERVIGNY.

Ah! mon Dieu! Eh! mais, alors, comment Clairville a-t-il pu nous engager...? (A Philibert cadet.) Pardon, monsieur, on m'appelle.

(Elle sort avec Joseph.)

PHILIBERT CADET, suivant madame Dervigny.

Madame, puis-je me flatter que j'aurai le plaisir de vous revoir?...

## SCÈNE XI.

PHILIBERT CADET, seul.

Je n'en reviens pas. Est-ce que la jeune personne, comme dans certains romans, éprise de moi à mon insu...? c'est possible. Oui, c'est cela. Nous autres, mauvais sujets, nous inspirons parfois des passions à des douairières, à des héritières, et nous finissons par être d'excellents maris. C'est qu'il y a dans cette maison un air d'opulence qui vraiment fait plaisir à voir; des chevaux, des valets, une bonne cave! comme je ferais sauter tout cela! Philibert, mon ami, tâchez de vous bien conduire. C'est le cas, plus que jamais, de vous observer, de prendre un air de sagesse. Mais quel bonheur! comme je danserai à ma noce! ta la la ra la; la Monaco, ta la la la ra.

(Il chante, danse et se frotte les mains.)

## SCÈNE XII.

PHILIBERT CADET, MARIANNE.

MARIANNE, voyant danser Philibert cadet.

Vous voilà bien gai, monsieur.

PHILIBERT CADET, s'interrompant.

Ah! c'est la petite servante.

MARIANNE.

J'ai cru madame ici.

(Elle va pour sortir.)

PHILIBERT CADET, la retenant.

Écoutez donc, la belle enfant. (A part.) Elle est vraiment gentille, éveillée et fort appétissante.

MARIANNE.

Laissez-moi, monsieur; mon mari m'a défendu de me trouver seule avec vous.

PHILIBERT CADET.

Eh! mais, c'est donc un brutal, un homme qui ne sait pas vivre que ce mari? Oh! parbleu! (Il regarde si personne ne vient.) Il n'y a personne. Je veux commencer la connaissance entre nous...

(Il cherche à l'embrasser.)

MARIANNE.

Finissez, monsieur, ou je vais appeler.

## SCÈNE XIII.

PHILIBERT CADET, MARIANNE, Mme DERVIGNY, DUPARC, JOSEPH.

JOSEPH, entrant au moment où Philibert cadet embrasse sa femme.

Oh! oh!

MARIANNE.

Ciel! mon mari!

PHILIBERT CADET.

Ah! diable! je me laisse surprendre par le mari!

JOSEPH.

Morbleu! madame; morbleu! monsieur; voilà une belle action pour le premier jour que vous venez chez nous!

MADAME DERVIGNY, entrant avec Duparc.

Eh bien! qu'est-ce donc que tout ce bruit?

PHILIBERT CADET, à part.

Oh! c'est bien pis : la grand'mère avec son gendre!

JOSEPH.

Monsieur qui veut embrasser ma femme, et madame qui ne se défend que juste autant qu'il faut pour céder.

MARIANNE.

Je suis innocente; je me défendais d'aussi bon cœur que monsieur m'attaquait.

PHILIBERT CADET, à part.

Là! au moment où je me recommande à moi-même de m'observer!

MADAME DERVIGNY.

Eh quoi! monsieur...!

DUPARC.

A merveille, jeune homme!

PHILIBERT CADET.

Madame.. Monsieur.... (A part.) Parbleu! c'est avoir du malheur.

JOSEPH.

Ventrebleu! ai-je tort d'être jaloux?

MARIANNE.

Oui, tu as tort; et je t'assure...

MADAME DERVIGNY.

Sortez.

PHILIBERT CADET.

Quelle catastrophe!

(Marianne et Joseph sortent.)

## SCÈNE XIV.

PHILIBERT CADET, Mme DERVIGNY, DUPARC.

MADAME DERVIGNY.

Ah! monsieur Philibert, voilà un trait!

PHILIBERT CADET.

Madame, vous concevez... Nous autres jeunes gens... le cœur n'y est pour rien... Ce sont de ces distractions... à la campagne... (A part.) Je sens que je m'embrouille. (Haut.) Faut-il m'en vouloir pour une plaisanterie?

DUPARC.

Est-ce aussi une plaisanterie que votre conduite avec monsieur Derlac?

PHILIBERT.

Derlac, le gros commissaire des guerres?

DUPARC.

Il vient de me la raconter.

PHILIBERT CADET.

Il est ici! (A part.) Encore un malheur; je ne puis aller nulle part sans trouver un créancier. (Haut.) Eh bien! Derlac! je serai enchanté de le voir : c'est mon ami; je l'ai connu quand j'étais dans les vivres. Est-ce qu'il vous aurait dit du mal de moi? C'est singulier. Ah! je vois ce que c'est. Tenez, il faut vous méfier de lui. Voici le fait. Il m'en veut parceque, entre nous, sa petite femme est fort jolie, et ma foi...

DUPARC.

Eh! mais, l'excuse est encore pis que la chose.

PHILIBERT CADET.

Eh! non, parceque ces soupçons n'avaient pas le sens commun; il y avait encore plus de jalousie de la part du mari, que de coquetterie de la part de la femme.

MADAME DERVIGNY.

Madame Derlac est une femme respectable.

PHILIBERT CADET.

Aussi, loin de contester ses vertus, je veux que le diable m'emporte...

MADAME DERVIGNY.

Plaît-il, monsieur?

PHILIBERT CADET.

Eh! non', je ne veux pas que le diable m'emporte. (A part.) Morbleu! je m'échappe toujours.

MADAME DERVIGNY, à part.

Ah! quel mauvais ton!

DUPARC.

Eh! monsieur, il ne s'agit ni de la coquetterie de la femme, ni de la jalousie du mari.

PHILIBERT CADET.

Qu'est-ce donc alors? Derlac se serait-il permis de parler de moi d'une manière offensante? Je ne suis pas homme à le souffrir. Je vais le trouver.

DUPARC.

Eh quoi! une scène, une querelle chez moi?

PHILIBERT CADET.

Vous avez raison; point de scène; et même, par égard pour vous, je vous promets de lui faire bonne mine; d'ailleurs il m'en veut, moi, je ne lui en veux pas. Il vous aura peut-être dit que je lui dois de l'argent; c'est possible; nous avons quelques petits comptes ensemble. Eh! mon Dieu! qu'il vienne me voir: si c'est moi qui lui dois, je le paierai, je le paierai sur-le-champ; si c'est lui qui me doit, je lui donnerai tout le temps, toutes les facilités qu'il me demandera. N'est-ce pas parler et agir en honnête homme? Pour en revenir à mon espièglerie avec votre femme de chambre: eh bien! oui, je suis coupable, très coupable; je m'accuse, je me repens. (A part.) C'est cela, les grands moyens; il faut les étourdir. (Haut.) Mais l'indulgence est une si belle vertu! Vous avez trop de bonté, trop de grandeur d'ame, pour ne pas pardonner un moment d'erreur... Ainsi donc voilà tous les petits nuages dissipés entre nous, et je peux me livrer sans contrainte aux plaisirs de la fête.

DUPARC, à madame Dervigny.

Allons, définitivement, c'est un bouffon ou un fou.

PHILIBERT CADET.

Qu'est-ce, madame Dervigny? Je vois encore du sombre sur votre physionomie; est-ce que vous douteriez de la sincérité de mes sentiments?

MADAME DERVIGNY.

O mon Dieu non, monsieur, je ne doute de rien; et je vous rends pleinement justice.

PHILIBERT CADET.

Vous ne dites pas cela de bon cœur!

DUPARC.

Pardon; je voudrais causer avec ma belle-mère.

PHILIBERT CADET.

Non, je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez rendu votre estime.

DUPARC.

Mais, encore une fois, monsieur...

## SCÈNE XV.

PHILIBERT CADET, DUPARC, Mme DERVIGNY, PASTOUREAU.

PASTOUREAU.

Et où vous cachez-vous donc, monsieur? je vous cherche de tous les côtés. Et ma revanche, quand me la donnerez-vous?

PHILIBERT CADET.

Eh! monsieur Pastoureau, il est trop précieux pour moi de continuer mon entretien avec monsieur Duparc.

DUPARC.

Eh! monsieur, allez jouer au billard; personne ne vous retient.

PHILIBERT CADET.

Oh! il faut absolument que j'achève de me justifier auprès de vous, auprès de madame, et j'y parviendrai.

DUPARC.

Morbleu! monsieur.

PHILIBERT CADET.

Allons, allons, la paix, mon bon monsieur Duparc; ne vous fâchez pas. Je le vois, le moment n'est pas favorable, j'en prendrai un autre. Venez vous faire battre encore une fois, monsieur Pastoureau.

PASTOUREAU.

C'est ce qu'il faudra voir, monsieur; je suis en verve.

PHILIBERT CADET.

Quant au gros Derlac, dès que je lui aurai dit deux mots, je vous réponds qu'il sera pour moi. (A part.) Oui, en lui promettant de le payer sur la dot... (Haut.) Venez, monsieur Pastoureau.

(Il sort avec Pastoureau.)

## SCÈNE XVI.

DUPARC, Mme DERVIGNY.

DUPARC.

Eh bien, madame Dervigny?

MADAME DERVIGNY.

Eh bien, monsieur Duparc?

DUPARC.

Voilà donc ce modèle de toutes les vertus!

MADAME DERVIGNY.

C'est un modèle de sottise et d'impertinence.

DUPARC.

Quand je pense aux bons témoignages qu'on m'en a rendus... je suis si étonné... que je lui cherche encore quelque qualité.

MADAME DERVIGNY.

Et vous ne pouvez lui en trouver une seule.

DUPARC.

Voilà ma fête troublée; comment le mettre en présence de Derlac et de sa femme? Je suis

très irrité contre Clairville, très fâché d'avoir invité le personnage; encore plus fâché qu'il ait accepté l'invitation, et fort embarrassé de ce que j'en vais faire.

## SCÈNE XVII.

DUPARC, Mme DERVIGNY, SOPHIE.

SOPHIE.

J'attendais avec impatience que vous fussiez seuls. Vous ne voudriez pas me sacrifier, me rendre malheureuse; eh bien! je le serais avec ce monsieur Philibert.

MADAME DERVIGNY.

Sois tranquille, mon enfant; nous n'y songeons pas, nous n'y songeons plus.

SOPHIE.

J'aimerais mieux, je crois, mon cousin Pastoureau.

DUPARC.

Celui-là, au moins, on sait ce qu'il est.

SOPHIE.

Mais non, je ne veux ni l'un ni l'autre.

DUPARC.

Mais Forlis qui me laisse entrevoir qu'en effet il songeait à donner sa fille à ce Philibert!

MADAME DERVIGNY.

Il y a des gens bien aveugles dans ce monde.

SOPHIE.

Je plains d'avance la femme qu'il épousera.

MADAME DERVIGNY.

Ce ne sera toujours pas toi, ma petite-fille. Non, monsieur Duparc, je ne le souffrirai pas.

DUPARC.

Eh! mon Dieu! madame Dervigny, croyez-vous que j'en veuille plus que vous?

SOPHIE, à part.

Mais cet autre jeune homme qui nous suit par-tout et qu'on ne voit pas.

## SCÈNE XVIII.

DUPARC, Mme DERVIGNY, SOPHIE, MARIANNE.

MARIANNE.

Monsieur, venez mettre le holà. Voilà une querelle affreuse, sur un coup, entre ce M. Philibert et M. Pastoureau, qui prétend avoir carambolé. M. Derlac soutient M. Pastoureau; une partie de la galerie s'est prononcée pour M. Philibert. On commençait à crier et à se dire des mots fort piquants lorsque je les ai quittés pour venir vous avertir.

DUPARC.

Allons, voilà un scandale.

MADAME DERVIGNY.

Nous avons fait là une bien mauvaise connaissance.

## SCÈNE XIX.

DUPARC, Mme DERVIGNY, SOPHIE, MARIANNE, JOSEPH.

JOSEPH.

C'est apaisé. On a entraîné M. Derlac, qui était d'une colère!... Ils se sont remis tranquillement au jeu; c'est-à-dire, M. Pastoureau en grondant entre ses dents, M. Philibert en prenant un air encore plus insolent. Voilà trois parties qu'il gagne à l'autre. Il paraît qu'ils jouent gros jeu; j'ai vu de l'or.

DUPARC.

De l'or! jouer de l'or chez moi! Ma maison n'est point une académie, et je vais...

MADAME DERVIGNY.

Eh! laissez-les; ne vous mêlez pas de cela. Tant pis pour M. Pastoureau.

JOSEPH.

Les trois grands défauts : le vin, le jeu et les femmes.

## SCÈNE XX.

DUPARC, Mme DERVIGNY, SOPHIE, MARIANNE, JOSEPH, PASTOUREAU.

PASTOUREAU.

Votre serviteur, cousin Duparc; je viens chercher mon chapeau. Bon, le voilà.

DUPARC.

Pourquoi votre chapeau?

PASTOUREAU.

Je ne suis pas d'humeur de me trouver à table avec un homme comme M. Philibert.

MADAME DERVIGNY.

Que vous a-t-il donc fait de nouveau?

PASTOUREAU.

Comment, madame? il me gagne tout mon argent; et, quand je veux jouer sur parole, il me dit qu'il est fatigué, et il va se camper sur l'escarpolette, en face des fenêtres de la maison. Tenez, le voyez-vous, en l'air, par-dessus les arbres?

MADAME DERVIGNY.

Il va se casser le cou.

DUPARC.

N'ayez donc pas peur.

PASTOUREAU.

Et je ne suis pas le seul qui s'en aille; M. Derlac a demandé ses chevaux.

MADAME DERVIGNY.

Eh quoi! Derlac aussi?

DUPARC.

Vous voyez; il fait fuir toute ma société.

MADAME DERVIGNY.

Joseph, allez dire au cocher de M. Derlac de ne pas se presser.

DUPARC.

C'est pourtant vous, ma chère belle-mère, qui, ce matin, en me conseillant d'inviter ce beau monsieur...

MADAME DERVIGNY.

C'est vous, mon gendre, qui, en vous avisant de penser à un inconnu pour votre fille, et une belle place... Allez donc proposer un sujet pareil à un ministre; il y aurait de quoi vous perdre auprès de M. le duc.

DUPARC.

Je demande un gendre, et l'on m'envoie un bouffon.

PASTOUREAU.

Eh quoi! cousin Duparc, me charger de conduire dans mon cabriolet un homme à qui vous songez pour votre fille, quand il est à votre connaissance que je soupire pour elle!

DUPARC.

Je vous demande pardon. Le meilleur moyen de retenir Derlac, c'est de chasser sur-le-champ cet intrigant, et je vais...

MADAME DERVIGNY.

Monsieur Duparc, je ne veux pas que vous lui parliez.

DUPARC.

Comment!

MADAME DERVIGNY.

Je ne vous propose pas de le garder; mais vous vous mettriez en colère, vous vous feriez mal.

PASTOUREAU.

Voulez-vous me charger de l'expédition?

SOPHIE.

Oui; chargez-en monsieur Pastoureau.

PASTOUREAU.

J'y mettrai des formes.

MARIANNE.

De la politesse.

PASTOUREAU.

Chut! le voici.

## SCÈNE XXI.

DUPARC, Mme DERVIGNY, SOPHIE, MARIANNE, JOSEPH, PASTOUREAU, PHILIBERT CADET.

PHILIBERT CADET.

Comme on s'amuse à la campagne!

DUPARC.

J'ai peine à me contenir.

PHILIBERT CADET.

Eh bien, monsieur Duparc, êtes-vous calmé? Pouvons-nous reprendre l'aimable entretien?...

DUPARC.

Parlez à mon cousin Pastoureau, monsieur; il vous dira ce que je pense et ce que j'exige de vous. (A Pastoureau.) Qu'il se dépêche de partir, ou morbleu!... Je vais parler à Derlac, et je reviens vous joindre.

(Il sort.)

PHILIBERT CADET, à madame Dervigny.

Madame, souffrez...

MADAME DERVIGNY.

Parlez à monsieur Pastoureau. (A part.) Ah! le vilain homme!

(Elle sort.)

PHILIBERT CADET, à Sophie.

Mademoiselle, qu'il serait doux pour moi...!

SOPHIE.

Je n'ai rien à vous dire, monsieur. Il faut que je suive mon père et ma bonne maman. Parlez à mon cousin Pastoureau.

(Elle sort.)

## SCÈNE XXII.

PHILIBERT CADET, MARIANNE, JOSEPH, PASTOUREAU.

PHILIBERT CADET.

Diable! moi qui suis déjà tout étourdi de ma séance sur l'escarpolette, un pareil accueil n'est pas fait pour me remettre. Eh bien! monsieur Pastoureau, puisque c'est à vous à m'expliquer...

PASTOUREAU.

Monsieur, je vous dirai... (A part.) J'ai pris là une commission qui ne laisse pas d'être fort désagréable. (Haut.) Monsieur, je suis chargé par le maître de la maison, dont j'ai l'honneur d'être le parent, de vous apprendre qu'il y a eu erreur dans son invitation.

PHILIBERT CADET.

Comment!

PASTOUREAU.

Je me sers d'un terme poli, pour vous faire entendre...

PHILIBERT CADET.

Quoi?

MARIANNE, lui donnant son chapeau.

Voilà votre chapeau, monsieur.

PHILIBERT CADET.

Ah! ah! vous croyez que je suis de trop ici.

PASTOUREAU.

Fi donc! M. Duparc sait trop bien les lois de la politesse et de l'hospitalité... Mais il craint que, ne connaissant ici que M. Derlac, vous ne soyez gêné, mal à votre aise.

PHILIBERT CADET.

Pas du tout.

PASTOUREAU.

Pardonnez-moi, vous vous ennuieriez avec nous.

PHILIBERT CADET, un peu en colère.

Monsieur Pastoureau...

PASTOUREAU, de même.

Eh bien! monsieur... (En se radoucissant et d'un ton sentimental.) Monsieur, remarquez qu'on ne vous prescrit rien, qu'on vous prie seulement

de considérer s'il ne serait pas plus généreux à vous... Oui, monsieur, par égard, par procédé...

PHILIBERT CADET, eclatant de rire au nez de M. Pastoureau.

Par procédé! Oh! par ma foi, mon cher monsieur Pastoureau, vous vous entendez à merveille à tourner les petits compliments qu'on vous charge de faire; vous y mettez une fermeté de caractère et une douceur d'organe qui enchantent et qui désarment: on obtient tout ce qu'on veut de moi en m'attaquant par les sentiments.

PASTOUREAU.

Je vous sais bon gré de prendre ainsi la chose.

PHILIBERT CADET.

Il paraît que ces bonnes gens se sont décidés... Je me décide aussi. Monsieur Pastoureau, je vous ai vaincu au billard, je ne veux pas vous vaincre ailleurs. Je ne suis pas mécontent de ma matinée; j'ai respiré l'air de la campagne, je vous ai gagné votre argent. Je ne quitte pas encore le pays; nous nous reverrons ce soir à la fête du village, et, si vous pouvez disposer d'une place dans votre cabriolet en retournant à Paris, je vous prie de me la conserver. Je vous salue de tout mon cœur.

(Il sort, et, en sortant, il embrasse de nouveau Marianne.)

JOSEPH.

Bon voyage. Je vais fermer la porte sur lui.

(Il sort.)

MARIANNE.

Nous voilà délivrés d'un fier intrigant.

(Elle sort.)

PASTOUREAU, posant son chapeau sur une chaise.

Il n'y a plus que des honnêtes gens dans la maison; j'y peux rester.

# ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une place de village: on voit, d'un côté, la grille du jardin de Duparc; de l'autre, un café. On lit sur les portes vitrées du café: ICI ON JOUE AU NOBLE JEU DE BILLARD; à côté du café, un cabaret; au fond, une montagne.

## SCÈNE I.

PHILIBERT CADET, seul, les mains derrière le dos, fredonnant un air entre ses dents.

Je me suis bien promené à la foire. Pour un petit endroit comme celui-ci, elle est très belle. J'en ai vu toutes les curiosités, et me voilà revenu à la grille de la maison de M. Duparc. C'est un affront qu'ils m'ont fait là, pourtant; il faut que je sois aussi bon enfant que je le suis, pour ne pas leur en demander raison. Ils sont à table, je crois. Eh bien! je ne regrette pas leur dîner; il aurait fallu peser mes paroles... Le bon ton!... ne vaut pas la gaîté. (En riant.) Parlez-moi de la mauvaise société, c'est là qu'on s'amuse! Cette bonne grand'maman, qui me jetait, pour ainsi dire, sa petite-fille à la tête... Tout est manqué; je ne m'en pendrai pas. S'il est vrai cependant que la jeune personne m'aime... Des parents, contrarier ainsi l'inclination de leur enfant! C'est bien mal. Quant à moi, d'abord, est-ce un si bon parti? Il y a beaucoup de gens qui brillent, et qui n'en sont que moins riches. Et puis, suis-je né pour me claquemurer dans un ménage avec une femme et un troupeau d'enfants? Et d'ailleurs ne serait-ce pas faire tort à mon frère? C'est lui qui doit se marier; moi, je dois faire fortune pour laisser tout à lui et à sa famille. Oui, c'est un devoir; par amitié, par reconnaissance pour mon frère, il faut que je me range, que je travaille. Plus de femmes, plus d'excès de table, plus de jeu. (Il se trouve près du café, et il lit:) ICI ON JOUE AU NOBLE JEU DE BILLARD. Comme les progrès de la civilisation ont répandu par-tout les beaux-arts et la corruption! Il n'y a pas un village en France, aujourd'hui, où l'on ne trouve trois ou quatre cafés et au moins un billard. C'est décidé; demain je commence mon plan de réforme; aujourd'hui je peux encore m'en donner.

## SCÈNE II.

PHILIBERT AINÉ, PHILIBERT CADET.

(Philibert aîné paraît sur la montagne, le col lâche, son vêtement couvert de poussière, et s'essuyant le front comme un homme accablé de fatigue.)

PHILIBERT AINÉ, sur la montagne.

Faudra-t-il que la nuit vienne avant d'avoir trouvé la maison!

PHILIBERT CADET, sans voir son frère.

J'ai gagné de l'argent au billard du château; pourquoi n'en gagnerais-je pas au billard du village? Entrons.

(Il entre dans le café.)

## SCÈNE III.

PHILIBERT AINÉ, COMTOIS.

PHILIBERT AINÉ, apercevant la grille de la maison de Duparc.

C'est ici. (Appelant.) Comtois? Comtois?

COMTOIS, sans paraître.

Eh bien, monsieur ?

PHILIBERT AINÉ, descendant rapidement la montagne, et ne se ressentant plus de la fatigue.

Nous y sommes. Allons, viens, mon ami, un peu de courage.

COMTOIS paraît sur la montagne, plus en désordre, et ayant l'air plus fatigué que son maître.

Y sommes-nous ?

PHILIBERT AINÉ.

Oui, voilà le village, la grille, l'avenue, la maison.

COMTOIS.

Ah! monsieur, ces paysans sont-ils assez sots, ou plutôt assez malicieux dans leurs indications! Voilà trois grandes heures que nous avons quitté notre voiture, et que nous marchons à l'aventure, par des chemins du diable, de village en village. L'un nous dit à gauche; non, c'est à droite, nous dit l'autre. Vous êtes sur la route, vous n'y êtes pas; prenez le petit sentier, suivez le pavé. Ah! je n'en peux plus; je tombe de faim, de fatigue et de soif.

(Il s'assied sur un banc de pierre à côté de la grille.)

PHILIBERT AINÉ.

Nous y voilà. Quel bonheur! Mais que dis-je? il est six heures du soir; comment me présenter sans avoir reçu d'invitation? s'il y a eu quiproquo, malentendu, que doivent-ils penser de moi? Toutes mes craintes me reviennent. Allons, je trouve enfin ce que je cherche; et ce que j'ai de mieux à faire, c'est de reprendre à l'instant la route de Paris.

(Il s'assied sur le banc de pierre à côté du café, en face de celui sur lequel Comtois est assis.)

COMTOIS, se levant avec vivacité.

Pourquoi donc cela, mon cher maître? Je ne sens plus ni la faim ni la soif, du moment que je vous vois malheureux, et que je crois pouvoir vous servir. Je vais entrer dans la maison; je trouverai là quelque camarade avec qui je pourrai causer, savoir ce qui s'est passé, où en sont les choses. La grille est fermée, mais il y a une sonnette.

(Il sonne.)

PHILIBERT AINÉ, se levant.

Eh bien! soit, mon ami; mais, je t'en prie, point de gaucherie, point de bavardage.

COMTOIS.

Laissez donc, monsieur! j'ai de l'esprit, peut-être.

(Il sonne encore.)

## SCÈNE IV.

### PHILIBERT AINÉ, COMTOIS, JOSEPH.

JOSEPH, derrière la grille, une serviette à la main.

Un moment, un moment. Que voulez-vous?

COMTOIS.

Ah! mon ami, mon cher camarade, ouvrez-moi, je vous prie.

JOSEPH.

Pourquoi?

COMTOIS.

Je voudrais parler à M. Duparc.

JOSEPH.

Cela ne se peut pas; il est à table.

(Il fait un pas pour se retirer.)

COMTOIS.

Mais attendez donc, c'est de la part...

JOSEPH.

De qui?

COMTOIS.

De M. Philibert.

JOSEPH.

Ah bien oui, monsieur me ferait une jolie scène! Allez vous promener avec M. Philibert, nous ne voulons plus entendre parler de M. Philibert.

(Il veut encore se retirer.)

COMTOIS.

Permettez donc : si vous ne voulez pas nous faire parler à M. Duparc, avertissez notre ami M. Clairville.

JOSEPH, revenant.

M. Clairville? c'est bien pis : il ne fait que d'arriver. Monsieur et madame lui ont fait tant de reproches, qu'il est encore plus furieux que les autres contre votre M. Philibert. Il le renonce à jamais pour son ami. C'était bien la peine de m'interrompre dans mon service!

(Il se retire.)

## SCÈNE V.

### PHILIBERT AINÉ, COMTOIS.

COMTOIS.

Eh! mais, écoutez, je vous en prie... Le voilà parti. Un joli accueil!

(Le maître et le valet se regardent d'un air consterné.)

PHILIBERT AINÉ.

Quand je te disais que tout était perdu!

COMTOIS.

Non, monsieur, tout n'est pas perdu. Ce valet refuse de m'ouvrir la grille; mais il doit y avoir une autre porte, je vais faire le tour. Je trouverai un concierge, un jardinier, une servante, quelqu'un, enfin, que j'attendrirai. Reposez-vous, attendez-moi, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

(Il sort.)

PHILIBERT AINÉ, seul.

Ce bon Comtois! il se flatte; mais moi... Comment se fait-il que ce parent ne soit pas venu me prendre? Je n'ai peut-être pas assez attendu; et mes couplets, mes pauvres couplets que j'avais faits avec tant de plaisir, tant d'amour! Il fallait demander à Clairville le nom du village, m'attacher à leurs pas, suivre leur voiture. Ah! je suis bien maladroit, je suis bien malheureux!

(Il s'assied sur le banc de pierre, à côté de la grille.)

## SCÈNE VI.

PHILIBERT AINÉ, PHILIBERT CADET.

(Philibert cadet paraît sur le balcon du billard, tenant d'une main un verre de liqueur, et de l'autre une queue de billard avec une lime. Il pose son verre de liqueur sur la balustrade du balcon, et commence à limer sa queue.)

PHILIBERT CADET.

Si j'ai le coup d'œil juste, j'ai affaire là à de grands innocents, qui ne sont guère plus adroits à faire la bille que M. Pastoureau. (Apercevant Philibert aîné.) Eh! mais, je ne me trompe pas; c'est mon frère que j'aperçois. (Appelant.) Philibert? Philibert? mon frère? mon ami?

PHILIBERT AINÉ, levant la tête.

Que vois-je? mon frère!

PHILIBERT CADET, reprenant son verre de liqueur.

Attends, attends-moi, je descends; j'ai furieusement de choses à te dire.

(Il se hâte de boire son verre de liqueur, et quitte le balcon.)

PHILIBERT AINÉ.

Mon frère! mon frère ici! Par quel hasard? qu'y vient-il faire? Il m'arrive rarement de le rencontrer sans qu'il m'en survienne quelque malheur.

PHILIBERT CADET, entrant en scène sans chapeau, et sa queue de billard à la main.

Que tu viens à propos! Que je suis aise de te voir! Embrassons-nous, mon cher frère. (Il embrasse son frère, et lui serre la main avec tendresse.) C'est mon bon ange qui t'envoie ici. Il faut que je te demande ton avis sur une affaire... parceque toi, qui es d'un si bon conseil, sur-tout pour ce qui touche au point d'honneur... Il m'est arrivé dans ce pays une aventure... qui commençait à merveille, qui ne finit pas si bien.. Tu es compromis, nous sommes compromis, la famille est compromise, et c'est pour toi que j'en souffre; car, à moi, qu'est-ce que cela me fait? Mais mon frère qui tient à la considération, et qui la mérite...

PHILIBERT AINÉ.

Mais enfin m'expliqueras-tu...?

PHILIBERT CADET.

Viens; tu es un honnête homme, tu es connu pour tel, on te croira; viens leur dire, je t'en prie, que je suis un honnête homme aussi, moi; c'est-à-dire un bon enfant qui ai fait et qui ferai encore bien des étourderies, mais incapable d'une action...

PHILIBERT AINÉ.

Quelle action? Qu'as-tu fait? encore quelque extravagance.

PHILIBERT CADET.

Non, sur mon ame. Tu ne te serais pas mieux conduit. Ils m'ont comblé de politesses; moi, j'y ai répondu d'abondance de cœur; et tout d'un coup, parceque je suis aimable, parceque je suis gai, ils changent de manières avec moi, et... il faut bien que je te l'avoue, ils me prient de sortir de la maison!

PHILIBERT AINÉ.

Tu es obscur et confus dans tes discours; mais je tremble de trop bien deviner.

PHILIBERT CADET.

Comment! tu n'entends pas qu'ils m'ont invité, amené à leur maison de campagne; qu'ils ont voulu que j'eusse des talents, que je susse dessiner, faire des vers et de la musique, et qu'ensuite ils m'ont dit qu'il y avait erreur dans l'invitation?

PHILIBERT AINÉ.

Ah! grand Dieu! Est-ce de cette maison, de chez M. Duparc qu'on t'a congédié?

PHILIBERT CADET.

Précisément. Tu es indigné d'un pareil procédé, et moi aussi; mais il ne faut pas que cela te consterne: nous en sortirons à notre honneur.

PHILIBERT AINÉ.

Oh! bien, maintenant, tout est éclairci.

PHILIBERT CADET.

Mon bon frère, si tu savais combien je suis touché du chagrin que te cause mon malheur! mais ne te désole donc pas pour une chose dont je suis tout consolé. Parlons de toi. Où en es-tu de ce bonheur que tu m'as si joyeusement annoncé ce matin?

PHILIBERT AINÉ.

Eh! malheureux, c'est toi qui l'as détruit.

PHILIBERT CADET.

Moi! comment cela?

PHILIBERT AINÉ.

C'est à moi que la lettre d'invitation de M. Duparc était destinée. On te l'a remise.

PHILIBERT CADET.

Dieu! n'achève pas.. Eh bien! tu me croiras, si tu veux, je m'en suis douté.

PHILIBERT AINÉ.

Et, grace à tes extravagances, je ne puis pas me justifier, puisque les valets eux-mêmes refusent de m'entendre.

PHILIBERT CADET.

Il faut convenir que je suis un grand misérable: me voilà donc l'artisan du malheur de mon frère, de mon bienfaiteur, du meilleur des frères! bats-moi, accable-moi, tue-moi, je le mérite, tu te rendras service et à moi aussi. Au surplus, je reconnais ton bon goût: la jeune personne est charmante; elle ressemble à cette femme de Lyon, tu sais, Armantine, qui m'a tant aimé; cela m'a frappé du premier coup d'œil.

## SCÈNE VII.

PHILIBERT AINÉ, PHILIBERT CADET; COMTOIS, sortant par la grille.

COMTOIS.

Ah! monsieur, j'ai tout appris: un intrigant,

un chevalier d'industrie a pris votre nom, s'est présenté à votre place, a été admis, s'est fait chasser.

PHILIBERT AINÉ.

Eh! je le sais.

PHILIBERT CADET.

Eh! mon Dieu! oui, mon pauvre Comtois, nous savons tout ; c'est moi qui suis l'intrigant.

COMTOIS.

Quoi! monsieur, vous êtes ici! quoi! c'est vous? Eh! mais, c'est donc un démon acharné après vous que monsieur votre frère! (A Philibert cadet.) Pardon, monsieur...

PHILIBERT CADET.

Je te pardonne, Comtois; tu n'en saurais trop dire.

COMTOIS.

Et, ce n'est plus un mystère, M. Duparc, pressé par les circonstances, vient de promettre sa fille et la place à M. Pastoureau, l'un de ses cousins.

PHILIBERT AINÉ.

Se peut-il?

PHILIBERT CADET.

C'est celui qui m'a amené dans son cabriolet.

PHILIBERT AINÉ.

C'en est fait! il n'y a plus d'espoir.

COMTOIS.

Pardonnez-moi, mon cher maître, il y en a encore. Si vous parvenez, si je puis parvenir à vous faire parler à quelqu'un de la maison... ils verront bien que vous avez un autre ton, d'autres manières. (En parlant ainsi, Comtois arrange la cravate et les cheveux de son maître, il ôte avec un mouchoir la poussière de l'habit. Philibert cadet tire son mouchoir de sa poche et ôte de son côté la poussière qui est sur le chapeau de son frère.) Ils ne veulent pas vous recevoir? eh bien! je trouverai les moyens de vous les amener; oui, monsieur, il y a dans cette maison une femme de chambre qui me paraît fort compatissante.

PHILIBERT CADET.

C'est celle que je voulais embrasser.

COMTOIS.

Si je peux la décider à venir vous trouver, j'espère encore.

(Il sort.)

## SCÈNE VIII.

PHILIBERT AINÉ, PHILIBERT CADET.

PHILIBERT CADET.

Oui, reprends courage; nous te restons : veux-tu que j'affronte la colère du père, celle de la grand'mère, de la jeune fille, que je m'accuse, que j'appelle en duel ce M. Pastoureau?

PHILIBERT AINÉ.

Eh! non, je t'en prie, je t'en conjure; tu ne m'as déjà fait que trop de mal; ne te mêle de rien; retourne à Paris.

PHILIBERT CADET.

Comment, que je ne me mêle de rien! Eh quoi! lorsque je suis guidé par l'amour fraternel le plus pur, le plus désintéressé... Tu as raison; je gâterais tout, j'en suis capable; mais je suis trop inquiet. Au lieu de retourner à Paris, je rentre au billard, et, je t'en prie, tiens-moi au courant de ce qui t'arrivera. Si tu as besoin de moi, je suis là. Mon pauvre frère! quelle désolation pour moi! tiens, vois-tu mes larmes? (Il pleure et s'essuie les yeux avec son mouchoir.) Bonne chance, c'est ce que je te souhaite, et à moi aussi. Mais je suis plus sûr de mon fait que tu ne l'es du tien. Je gagnerai au billard, c'est certain. Épouseras-tu ta maîtresse? c'est douteux. Sur-tout ne retourne pas à Paris sans moi.

(Il rentre au billard.)

PHILIBERT AINÉ, seul.

Sa main promise à un autre! et Clairville lui-même qui refuse d'écouter mon valet! Je le conçois; avec ses scrupules...

## SCÈNE IX.

PHILIBERT AINÉ, COMTOIS, MARIANNE.

COMTOIS.

La voilà, monsieur; je lui ai parlé avec tant d'éloquence! J'étais si pénétré de votre situation! (A Marianne.) Venez, venez, mademoiselle... madame, veux-je dire; le mauvais sujet n'y est plus; il n'y a que mon maître.

MARIANNE.

Mais si mon mari allait me surprendre!

PHILIBERT AINÉ.

Ah! de grace, daignez vous intéresser à moi. J'aime, j'adore votre jeune maîtresse; je ne vous demande rien contre vos devoirs. Ce n'est pas auprès d'elle que j'ose encore réclamer votre appui; non, c'est auprès de son père et de sa bonne maman.

COMTOIS.

Vous voyez, nous sommes d'honnêtes gens; c'est aux parents que nous vous prions de nous adresser.

MARIANNE.

Eh bien! à la bonne heure, voilà un jeune homme qui s'exprime avec grace.

PHILIBERT AINÉ.

Qu'ils consentent à me voir.

COMTOIS.

Qu'ils ne nous rendent pas victimes de la mauvaise conduite qu'un autre a pu tenir dans leur maison.

PHILIBERT AINÉ.

Il y aurait de l'injustice...

COMTOIS.

De l'inhumanité.

PHILIBERT AINÉ.

Vous paraissez si bonne !

COMTOIS.

Vous êtes si gentille!

MARIANNE.

Eh! mais, vraiment, le maître et le valet sont très aimables.

## SCÈNE X.

PHILIBERT AINÉ, COMTOIS, MARIANNE, JOSEPH.

JOSEPH.

Ma femme en conversation avec deux jeunes gens! On en chasse un, il en revient deux.

COMTOIS.

Mon cher monsieur, au lieu de gronder votre femme, aidez-la; joignez-vous à elle pour tâcher de faire rendre justice à mon maître.

MARIANNE.

Eh! mais, mon ami, ce jeune homme est bien différent du premier; il a bon ton, bonnes manières : il est amoureux.

JOSEPH.

Amoureux!

MARIANNE.

De mademoiselle.

PHILIBERT AINÉ.

Mes vues sont pures, légitimes; je ne demande qu'à parler à M. Duparc, à madame Dervigny. Tenez, prenez ceci. (Il lui donne de l'argent.) Si vous me refusez, je suis bien à plaindre : prenez, prenez encore.

JOSEPH.

Monsieur, vous me touchez, vous m'attendrissez.

MARIANNE.

Oh! par ma foi, je ne saurais lui tenir rigueur plus long-temps. Écoutez, si nous vous annonçons, on nous grondera, et on ne voudra pas vous voir. On est sorti de table; les uns vont faire de la musique, les autres vont se promener. Je vais tâcher d'attirer monsieur et madame de ce côté.

(Elle sort.)

JOSEPH.

Où vas-tu donc, ma femme? Un moment.

COMTOIS, retenant Joseph.

Si, pour faire connaissance, vous vouliez accepter de vous rafraîchir à cette maison que voilà?

(Il indique le cabaret à côté du café.)

JOSEPH.

Monsieur... (A part.) Le maître me donne pour boire, le valet me paie à boire; ce sont d'honnêtes gens.

COMTOIS, à Philibert aîné.

*Vivat!* les valets sont pour nous.

PHILIBERT AINÉ.

C'est quelque chose.

COMTOIS.

C'est beaucoup; je m'y connais.

(Comtois et Joseph entrent au cabaret en se faisant de grandes politesses. Comtois force Joseph à entrer le premier.)

PHILIBERT AINÉ, seul.

Allons, voilà mes affaires en assez bon train.

(On entend Philibert cadet dans le billard.)

PHILIBERT CADET.

J'ai touché, monsieur; je suis sûr que j'ai touché.

UNE VOIX.

Non, monsieur, vous n'avez pas touché.

PHILIBERT CADET.

Je m'en rapporte à la galerie. Parlez, messieurs.

PHILIBERT AINÉ.

Allons, voilà mon frère qui se dispute au billard!

PHILIBERT CADET.

Fort bien; vous êtes tous contre moi. Une autre partie.

PHILIBERT AINÉ.

Qu'il joue, qu'il se dispute; il ne me nuira pas, au moins.

## SCÈNE XI.

PHILIBERT AINÉ, MARIANNE, Mme DERVIGNY, DUPARC.

MARIANNE, arrivant la première.

Je les ai rencontrés; je leur ai parlé de vous. Ils me suivent.

DUPARC, entrant en scène.

Eh! que m'importe que mademoiselle Marianne le trouve à son gré? Je ne veux plus recevoir d'inconnus à la campagne. A-t-il à me parler d'affaires? qu'il vienne à Paris.

MADAME DERVIGNY.

Eh bien! Marianne, où est-il ce monsieur qui ne nous demande qu'un moment d'entretien?

MARIANNE.

Le voilà, madame.

MADAME DERVIGNY.

Voyons, monsieur, que nous voulez-vous? Que prétendez-vous? Qui êtes-vous?

PHILIBERT AINÉ.

Madame, je suis... je viens... Pardon; mais je me sens tellement déconcerté... Faut-il qu'une méprise que je ne pouvais prévoir, ni empêcher, ait changé les dispositions favorables que vous et monsieur aviez témoignées à mon ami Clairville!

DUPARC.

Vous êtes l'ami de monsieur Clairville? et moi aussi, je l'aime de tout mon cœur; mais je vous avoue qu'après ce qui s'est passé, ses recommandations ne sont pas d'un grand poids auprès de nous.

PHILIBERT AINÉ.

Je conçois et j'approuve votre défiance. Aussi n'est-ce qu'en tremblant que j'ose vous parler; mais, monsieur, si je ne possède pas toutes les vertus, toutes les qualités dont il a plu à son amitié de me gratifier, croyez au moins à tout ce qu'il a pu vous dire de mon estime pour vous, de mon respect pour madame, de mon amour pour mademoiselle votre fille.

MADAME DERVIGNY.

Qu'est-ce à dire? Vous aimez ma petite-fille!

PHILIBERT AINÉ.

Oui, madame; oui, monsieur. Content de la voir, de l'admirer, n'osant vous parler, n'osant concevoir encore aucune espérance, depuis un mois, je vous ai suivies par-tout.

MARIANNE.

Serait-ce notre jeune homme? Je cours chercher mademoiselle!

(Elle sort.)

MADAME DERVIGNY.

Eh! mais qu'a-t-elle donc?

DUPARC.

Est-elle folle?

## SCÈNE XII.

PHILIBERT AINÉ, Mme DERVIGNY, DUPARC.

PHILIBERT AINÉ, avec chaleur.

Ce matin, seulement, je me confie à Clairville; il vous révèle mon amour. Vous lui faites espérer que vous allez, aujourd'hui même, m'inviter à venir à votre maison de campagne; jugez quelle est mon inquiétude en ne voyant pas arriver cette invitation si ardemment desirée! je me hasarde à me présenter sans l'avoir reçue; je pars, je vous trouve enfin, et c'est pour apprendre que vous venez de promettre la main de votre fille à l'un de vos parents. Je n'ai aucun titre, je n'ai aucun droit; mais j'ai eu un moment d'espoir; mais il est impossible d'avoir plus d'amour.

DUPARC.

Eh quoi! monsieur, vous soutenez que vous êtes la personne dont Clairville m'a parlé ce matin?

PHILIBERT AINÉ.

Oui, monsieur.

MADAME DERVIGNY.

Que vous vous nommez Philibert?

PHILIBERT AINÉ.

Oui, madame.

DUPARC.

Ah! ah! (Ici on entend Clairville chanter dans la coulisse: Enfant chéri des dames...) J'entends Clairville, nous allons voir.

## SCÈNE XIII.

PHILIBERT AINÉ, Mme DERVIGNY, DUPARC, PHILIBERT CADET, CLAIRVILLE.

PHILIBERT CADET, au balcon du café.

C'est fini; j'ai tout perdu. (Apercevant les personnages en scène.) Oh! oh! écoutons.

DUPARC.

Venez, Clairville; voici un jeune homme...

CLAIRVILLE.

Que vois-je? encore ici, monsieur!

PHILIBERT AINÉ.

De grace, daignez achever votre ouvrage.

CLAIRVILLE.

Point du tout; je me reproche de l'avoir commencé.

MADAME DERVIGNY.

Mais permettez...

CLAIRVILLE.

Je vous l'ai dit, je ne veux plus me mêler de rien.

PHILIBERT AINÉ.

Si vous saviez...

CLAIRVILLE.

Ah! monsieur, cela m'a bien étonné.

PHILIBERT AINÉ.

Mais écoutez.

CLAIRVILLE.

Je ne veux rien entendre; d'ailleurs monsieur a promis sa fille à M. Pastoureau; ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'étouffer votre amour, et de donner congé de votre nouvel appartement.

DUPARC.

Eh! mais, ce n'est pas monsieur qui est venu, et que nous avons congédié.

CLAIRVILLE.

Ce n'est pas monsieur! et qui donc?

PHILIBERT CADET.

Eh parbleu! c'est moi.

PHILIBERT AINÉ.

Ciel! mon frère!

DUPARC.

Eh! oui, c'est lui.

PHILIBERT CADET.

Attendez-moi, je suis à vous. Je vais vous expliquer.

(Il quitte le balcon.)

CLAIRVILLE.

Qu'est-ce que c'est donc que cet homme?

PHILIBERT AINÉ.

Allons, Clairville ne veut se mêler de rien, mon frère veut se mêler de tout, et je me trouve froissé entre les deux.

PHILIBERT CADET, entrant en scène.

Parbleu! messieurs et madame, il faut que vous soyez bien simples, bien innocents, bien...

PHILIBERT AINÉ.

Tais-toi donc.

PHILIBERT CADET.

Laisse donc, c'est une figure de rhétorique pour en venir à les flatter; tu vas voir. Eh quoi! vous ne comprenez pas que nous sommes deux frères?

DUPARC et MADAME DERVIGNY.

Deux frères!

CLAIRVILLE.

Ah! ah!

PHILIBERT CADET.

Eh oui, deux frères. Or, si l'on a vu parfois des frères qui se ressemblaient à s'y méprendre, soit au moral, soit au physique, soit en bien, soit en mal, que de différences entre tant d'autres, depuis Caïn et Abel jusqu'au frère de Piron, qui était un imbécile! (En riant.) Moi, messieurs, j'ai une pauvre tête, peu de jugement; j'ai été gâté par mère, que je dominais. Tout petit, je faisais cent tours à mon maître d'école: aussi je ne sais rien que le billard, l'escrime, le trente et un; et, dès mon enfance, on m'appelait Philibert le mauvais sujet. (D'un ton grave.) Mais mon frère, envoyé par mon père dans un collège de Paris, a été élevé avec soin, tendresse et sévérité. Il a bon cœur, bonne tête et bon jugement. Il sait le grec, le latin, la philosophie, la musique, la danse et les mathématiques; et, par opposition, on l'appelait et on l'appelle encore Philibert l'homme de mérite. (En riant.) Moi, messieurs, je suis un vaurien, un joueur; je m'amuse, et je passe pour avoir un excellent ton en mauvaise société. J'ai mangé mon patrimoine, la maison de commerce de ma mère, je mangerais le diable. (D'un ton grave.) Mais mon frère, l'homme de mérite, est sage dans ses mœurs, raisonnable dans sa conduite, modéré dans ses desirs. Il a conservé, il a déja augmenté sa fortune; il n'a pas de dettes, et, plus d'une fois, il a payé les miennes. (En riant.) Moi, messieurs, franchement je ferais une folie de me marier, et un père en ferait une plus grande de me donner sa fille. Que diable pourrais-je apprendre à mes enfants? (D'un ton grave.) Mais mon frère, l'homme de mérite, il a été si bon fils, il est si bon frère, qu'il ne peut manquer d'être bon père et bon mari. Il fera souche d'honnêtes gens, d'hommes de sens, d'hommes d'esprit, parcequ'il a de l'honneur, du sens et de l'esprit. C'est mon frère que vous avez invité, c'est moi qui suis venu. Donc je ne suis pas un intrigant qui ai pris un faux nom; mais mon frère a été victime d'un quiproquo. Es-tu content, frère? T'ai-je tenu parole? Je crois que je n'ai pas dit de sottises.

DUPARC.

Ainsi c'est de monsieur que Clairville, Forlis, Préval, Derlange, m'ont fait un si grand éloge?

PHILIBERT AINÉ.

Ah! monsieur, je dois cet éloge à leur indulgence. Mon frère ne mérite pas tout le mal qu'il vient de dire de lui-même; mais, oui, c'est de moi qu'on vous a parlé; c'est moi qui vous ai fait une visite ce matin; c'est à moi que vous l'avez rendue. (Tirant de sa poche la carte de visite de Duparc.) Voici la carte que Clairville m'a remise de votre part. C'est moi qui suis attaché au ministère des affaires étrangères; c'est moi qui ai eu le bonheur de remplir une mission à Smyrne.

CLAIRVILLE.

Eh! mais, mon cher monsieur, que ne me disiez-vous que vous aviez un frère?

PHILIBERT CADET.

Oh! il n'y a pas de quoi se vanter.

## SCÈNE XIV.

PHILIBERT AINÉ, Mme DERVIGNY, DUPARC, PHILIBERT CADET, CLAIRVILLE, MARIANNE, SOPHIE.

MARIANNE.

Venez, venez, mademoiselle; tenez, le voilà.

SOPHIE, voyant Philibert aîné.

C'est lui!

MADAME DERVIGNY.

Qui lui?

MARIANNE.

Le jeune homme que mademoiselle a remarqué.

MADAME DERVIGNY.

Eh quoi! mademoiselle...

PHILIBERT AINÉ.

J'aurais été assez heureux pour fixer votre attention? Ah! monsieur, au nom de l'amitié que vous aviez pour mon père, accordez-moi la main de votre fille. Point de dot, point de place, et je suis content; et ma vie tout entière est consacrée au soin de son bonheur.

MADAME DERVIGNY.

Voilà du désintéressement, une véritable tendresse.

SOPHIE.

N'est-ce pas, ma bonne maman?

DUPARC.

C'est fort embarrassant: les engagements que je viens de prendre avec Pastoureau...

SOPHIE.

Mon père, la parole que vous lui avez donnée est-elle irrévocable?

## SCÈNE XV.

PHILIBERT AINÉ, Mme DERVIGNY, DUPARC, PHILIBERT CADET, CLAIRVILLE, MARIANNE, SOPHIE, PASTOUREAU.

PASTOUREAU.

Me voilà.

MADAME DERVIGNY.

N'est-ce pas, monsieur Pastoureau, que

vous êtes trop délicat pour vouloir épouser une jeune personne malgré elle ?

PASTOUREAU.

Comment !

DUPARC.

C'est qu'il faut vous dire qu'il y a eu véritablement erreur.

PASTOUREAU.

Ah ! ah !

MADAME DERVIGNY.

Que monsieur, qui est le frère de monsieur, est la personne que nous attendions.

PASTOUREAU.

Oh ! oh !

MADAME DERVIGNY.

Il adore ma petite-fille. Elle vient de me faire entendre qu'elle avait beaucoup d'estime pour vous, mais...

PASTOUREAU.

Point d'inclination.

SOPHIE.

Pardon, mon cousin.

PASTOUREAU.

Fort bien : vous allez me sacrifier.

PHILIBERT CADET.

Croyez-moi, renoncez. Vous valez mieux que moi, mais, mon frère, l'homme de mérite...

PASTOUREAU.

Allons, me voilà encore premier garçon de noce au mariage d'une demoiselle que j'aurai été sur le point d'épouser.

PHILIBERT AINÉ.

Ah ! monsieur Pastoureau, quelle générosité !

DUPARC, à Philibert aîné.

Ma fille et la place sont à vous.

PHILIBERT CADET.

Allons, morbleu ! de la joie, des chansons, des valses, des rondes, des allemandes et des gavottes. Ah ! sans moi, comme tu serais dans l'embarras ! Petite sœur, aimez-moi comme un bon frère. Et vous, papa Duparc, vous trouverez dans l'aîné un bon gendre, et dans le cadet un bon convive... pour un repas de garçon ; je me tairai quand nous aurons des dames.

FIN DES DEUX PHILIBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

UNE

# JOURNÉE A VERSAILLES,

OU

# LE DISCRET MALGRÉ LUI,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR

M. GEORGES DUVAL;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Odéon, par les comédiens du Roi, le 20 décembre 1814.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

| | |
|---|---|
| M. DE VERMONT, ancien militaire, père noble..... | M. Mars. |
| Julie DE MORANGE, nouvellement mariée à M. de Vermont, jeune femme de vingt ans..... | Mlle Péroud. |
| DORIVAL, amoureux, } ..... { FÉLIX, raisonneur, | M. Pélicier. / M. Thénard. |
| LE MAJOR DU RÉGIMENT, troisième rôle..... | M. Édouard. |
| M. BONEAU, bourgeois de Paris, premier comique.... | M. Péroud |
| Mme DE SAINT-MAUR, épouse du major, premier rôle. | Mme Leroy. |
| Un Aide-Major, rôle de convenance..... | M. Azema. |

La scène est à Versailles.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le bas de l'avenue de Paris, où descendent les voitures publiques.

### SCÈNE I.

M. BONEAU, JULIE, Voyageurs.

(On entend le bruit d'une voiture; elle s'arrête, le bruit cesse, et l'on voit descendre successivement les voyageurs à l'entrée de la coulisse, aidés par le cocher; ils traversent à mesure le théâtre, et disparaissent.

BONEAU, descendant le dernier.

Ouf; je respire! C'est trente sous, n'est-ce pas, cocher? eh bien, les voilà. Votre cheval, diable m'emporte, les a bien gagnés.

(Julie, après avoir vu partir les autres voyageurs, revient sur ses pas, et examine M. Boneau.)

BONEAU, sans la voir.

Tudieu, la pauvre bête! je la plaignais presque autant que moi. Oh! si je reviens à Versailles, j'y reviendrai de mon pied; je me fatiguerai un peu moins, et j'arriverai plus tôt.

JULIE, à part.

Le voilà seul, abordons-le.

BONEAU tire sa montre, toujours sans voir Julie.

Quatre heures moins un quart. Nous ne sommes partis qu'à midi du Pont-Royal; il n'y a rien à dire. Pourvu que les bureaux de la préfecture soient encore ouverts... apprêtons toujours mes papiers.

JULIE, à part.

Comment recevra-t-il ma proposition?

BONEAU, à part.

Allons, voilà qui est en règle, et si les commis ne font pas le tour du tapis vert avant le dîner...

JULIE, l'abordant.

Monsieur...

BONEAU.

Madame.

JULIE.

Monsieur. (A part.) Je ne sais comment entamer la conversation.

BONEAU, aussi à part.

Eh mais, c'est l'aimable voyageuse qui m'examinait si attentivement pendant la route, et qui semblait avoir quelque chose à me dire. Que me veut-elle?

JULIE.

Je vais vous paraître sans doute bien indiscrète, bien inconséquente, mais votre figure honnête...

BONEAU, ôtant son chapeau.

Madame.

JULIE.

Votre air de franchise...

BONEAU.

Madame.

JULIE.

De bonté...

BONEAU.

Madame.

JULIE.

M'a persuadée que vous étiez l'homme auquel je pouvais m'adresser plus sûrement dans la position singulière où je me trouve, et qui répondrait le mieux à ma confiance.

BONEAU.

Certes vous m'honorez beaucoup, madame... en ayant de ma personne une opinion... aussi avantageuse.... et quant à votre confiance.... comme vous dites, je tâcherai d'y répondre de mon mieux. (A part.) Ouais, ne serait-ce pas là une aventurière qui cherche à me prendre pour dupe? Tenons-nous ferme, et jouons serré.

JULIE.

Je ne m'étais donc pas trompée, monsieur, et je puis compter sur vos bons offices?

BONEAU.

Assurément, et quand je saurai...

JULIE.

Je puis espérer que vous daignerez m'accompagner aujourd'hui dans cette ville, qui m'est totalement inconnue, et me reconduire ce soir à Paris!

BONEAU.

Permettez donc, madame: je ne demande pas mieux que de vous rendre service; mais j'ai moi-même des affaires, et malgré tout l'intérêt que vous m'inspirez, je vous avoue qu'il m'en coûterait de les négliger, d'autant que j'arrive à Versailles tout exprès pour les faire.

JULIE.

Eh bien, monsieur, au nom de cet intérêt que j'ai eu le bonheur de vous inspirer, ne me refusez pas ce que je vous demande: vous perdriez l'occasion de faire du bien; et ces occasions-là se présentent si rarement!

BONEAU, à part.

Décidément cette femme-là veut s'emparer de moi. Ma figure honnête, mon air de franchise, de bonté... elle n'a pas osé dire de bonhomie... eh bien, malgré tout cela, je lui trouve une figure si décente...

JULIE.

Vous hésitez?

BONEAU.

Ce n'est pas que j'hésite; seulement je réfléchis qu'il est singulier que vous vous adressiez précisément à moi, que vous ne connaissez pas, à moi qui ne suis plus un jeune homme...

JULIE.

Mais si je vous connaissais, si vous étiez un jeune homme, vous aurais-je accordé ma confiance dans une conjoncture aussi délicate? Ah! monsieur, si vous saviez...

BONEAU.

Oui, madame, si je savais... mais c'est que je ne sais pas.

JULIE.

Si vous connaissiez les motifs qui me font desirer que personne de ma famille, de mes amis, ne soient instruits de ma démarche, vous vous étonneriez moins, et me plaindriez davantage.

BONEAU, à part.

Elle a pourtant un son de voix si doux, un regard si touchant, un maintien si modeste... que j'en demeure comme subjugué. (Haut.) Eh bien, madame, parlez; que faut-il faire?

JULIE.

Vous êtes sans doute, monsieur, quelquefois venu dans cette ville?

BONEAU.

Oui, madame.

JULIE.

Peut-être, en ce cas, savez-vous où demeure le major du régiment de dragons qui y est en garnison?

BONEAU.

Non, madame, mais nous allons le demander; et tenez, voilà justement là-bas un jeune officier qui traverse la place d'armes, il pourra nous le dire.

JULIE.

Courez-y donc, monsieur, courez vite, de grace; je compte les heures, les minutes.

BONEAU.

J'y vais, madame. (A part, en s'en allant.) Malepeste, voilà une femme qui n'a pas de temps à perdre!

## SCÈNE II.

JULIE, seule.

Bon, le voilà tout proche; il l'aborde, il lui parle... Juste ciel! je ne me trompe pas; c'est lui-même, c'est Dorival. Je tremble qu'il ne vienne de ce côté... Imprudente! pourquoi m'être ainsi engagée dans une correspondance dont les suites m'inquiètent si fort aujourd'hui! Pourquoi sur-tout, depuis mon mariage, n'avoir pas avoué franchement à mon époux, à M. de Ver-

mont, des torts qui ne pouvaient être attribués qu'à ma jeunesse et mon inexpérience! Informé de tout par moi, il m'aurait su gré de ma confiance, il m'aurait pardonné; au lieu de cela, j'ai gardé le silence, et ses manières à mon égard, depuis quelques jours, ne me permettent pas de douter que d'officieux amis ne lui aient révélé ce que la coupable légèreté de Dorival...

## SCÈNE III.

JULIE, BONEAU.

BONEAU.

Ma foi, madame, nous ne pouvions mieux nous adresser pour avoir l'adresse du major; le jeune homme est lieutenant dans son régiment.

JULIE, avec émotion.

C'est vrai, monsieur, je l'ai reconnu.

BONEAU.

Le jeune homme?

JULIE.

Non pas, l'uniforme. Et vous vous êtes bien gardé de lui dire que j'étais avec vous?

BONEAU.

Que vous étiez avec moi? mais je ne vois pas trop pourquoi je lui en aurais parlé, ni sur-tout ce que je lui en aurais dit.

JULIE, troublée.

Oh! vous auriez pu lui dire qu'une jeune dame lui faisait demander l'adresse de son major; et alors il eût été à craindre que cet officier... galant, comme le sont tous les militaires... n'eût voulu m'accompagner lui-même.

BONEAU.

Eh bien! madame, quand cela serait, le jeune homme est fort bien, je vous assure; il est très poli, très prévenant, et puisque vous avez affaire à son major, rien de mieux et de plus naturel que de vous faire présenter à lui par un officier de son régiment; il n'est pas encore loin, et si vous voulez...

JULIE.

Gardez-vous-en bien; j'ai les plus fortes raisons d'éviter sa présence.

BONEAU.

Ah çà, vous le connaissez donc?

JULIE.

Autrefois je l'ai connu; il était reçu dans la maison de mon père; mais depuis il s'est conduit à mon égard...

BONEAU.

Oui, il vous aura fait des promesses qu'il n'a pas tenues; les jeunes gens d'à présent ont si peu de mémoire! mais vous vous reverrez, vous vous expliquerez, et alors...

JULIE, avec dignité.

L'adresse du major, s'il vous plaît?

BONEAU.

Rue et porte Satory, n° 2; une sentinelle est à la porte de la maison: c'est là, madame, tout ce que vous attendiez de moi; souffrez à présent que je me retire; des affaires importantes m'appellent dans les bureaux de la préfecture, et je devrais y être déjà.

JULIE.

Vous songeriez à me quitter, monsieur? De grace, soyez plus généreux; je ne suis pas indigne que vous me fassiez ce sacrifice: daignez me conduire vous-même chez le major.

BONEAU.

Assurément, madame, vous m'intéressez beaucoup; mais, à vous dire vrai, je ne me soucie pas trop de m'engager dans une aventure qui me paraît aussi enveloppée de mystère; j'aime à voir clair dans ce que je fais.

JULIE.

Ah! monsieur, ne me faites pas repentir de vous avoir accordé ma confiance.

BONEAU.

Je ne vois pas trop quelles marques vous m'en avez données jusqu'ici. Vous vous emparez de moi à la descente de la voiture, vous me faites courir après un officier qui traverse la place d'armes, pour savoir l'adresse de son major; vous voulez que je vous conduise chez ce major, et vous ne me dites pas qui vous êtes, ce que vous lui voulez, en quelle qualité je dois me présenter avec vous chez lui. D'un autre côté, votre émotion ne m'a point échappé lorsque je suis revenu de parler au lieutenant; vous semblez le connaître beaucoup, et cependant vous craignez sa présence. J'en conclus bien qu'il s'agit d'une intrigue amoureuse: mais quelle est cette intrigue, je n'en sais rien; quel rôle y joue le major, je ne le sais pas davantage; je ne soupçonne pas celui que vous y faites vous-même: quant au mien, je devine à-peu-près que c'est un rôle modeste de confident; mais encore faut-il que je sache à quoi m'en tenir, et si je puis l'accepter sans compromettre ma réputation d'honnête homme et de bon bourgeois de Paris.

JULIE.

Ah! monsieur, qu'exigez-vous de moi?

BONEAU.

Ma foi, madame, ce que tout homme raisonnable exigerait à ma place.

JULIE.

Eh bien! monsieur, qu'il vous suffise de savoir maintenant que si vous prenez la peine de m'accompagner, je vous devrai l'honneur, la tranquillité du reste de ma vie. Dans ma position, une femme seule repousse presque toujours l'intérêt, si même le mépris ne se hâte de l'accueillir: soyez donc mon guide, mon appui, mon parent pour quelques instants, et que je vous doive le retour au bonheur.

BONEAU, à part.

Elle m'attendrit, cette femme-là, je pleure-

rais presque. (A Julie.) Ma foi, madame, je ne vous résiste plus, je suis à vos ordres pour toute la journée. Il en arrivera ce qu'il pourra.

## SCÈNE IV.

Les Précédents, DORIVAL.

DORIVAL, à la cantonade.

Par ici, Félix, par ici.

JULIE saisit vivement le bras de M. Boneau.

Monsieur, le voilà. Éloignons-nous, je vous en conjure.

(Elle baisse son voile.)

DORIVAL, toujours à la cantonade.

Eh! mais, arrive donc!

JULIE.

De grace, venez; s'il me reconnaît, je suis perdue.

BONEAU, bas à Julie.

Ne tremblez donc pas, madame, vous avez un cavalier avec vous.

(Ils vont pour sortir.)

DORIVAL, leur fermant le passage.

Pardon, belle dame; mais il me semble que c'est vous qui tout-à-l'heure m'avez dépêché ce brave homme pour savoir l'adresse...

BONEAU, se plaçant entre eux.

De votre major: mais à présent que le brave homme la sait, il n'a plus rien à vous dire, ni madame non plus; ainsi permettez...

DORIVAL.

Non pas; je connais beaucoup M. le major; il veut bien me témoigner de l'estime, de l'intérêt, et ma recommandation n'est pas sans quelque poids auprès de lui. Je juge, à l'empressement que madame a mis à connaître sa demeure, qu'elle a une affaire importante à lui communiquer; si elle veut bien agréer mes services...

BONEAU.

Vous pouvez nous en rendre un fort important.

DORIVAL.

Lequel?

BONEAU.

Celui de nous laisser continuer notre chemin; ainsi donc, serviteur.

(Il va pour sortir.)

DORIVAL, le retenant toujours.

Vous ne prenez peut-être pas garde, monsieur, que c'est à madame que j'ai l'honneur d'adresser la parole... Je trouve donc assez extraordinaire que vous vous donniez la peine de me répondre et de me refuser...

BONEAU.

J'agis en vertu de pouvoirs qui m'ont été conférés: que cela vous suffise, et livrez-nous passage.

DORIVAL.

Ah! je vois, monsieur est sans doute le mari, le père ou le tuteur, et alors...

BONEAU.

Il n'a pas de compte à vous rendre touchant les démarches qu'il fait pour l'intérêt de sa femme, fille, ou pupille: et même il est en droit de vous faire observer qu'il y a un peu plus que de l'indiscrétion à persister dans des offres de services que l'on ne veut pas accepter. Je ne sais si je m'explique.

DORIVAL.

Fort bien. Cependant si vous aviez une quarantaine d'années de moins, c'est tout au plus si je me contenterais de l'explication.

BONEAU.

Pour peu que vous veuillez la prolonger, vous n'avez qu'à dire.

JULIE, bas.

Grand Dieu! que faites-vous?

BONEAU, bas.

J'élève la voix, cela lui fera baisser le ton.

## SCÈNE V.

Les Précédents, FÉLIX.

FÉLIX, à part, en entrant.

De quel côté mon étourdi?... Parbleu, je l'aperçois. (L'abordant.) Ah! çà, dis-moi donc, mon ami...

BONEAU.

Puisque vous êtes son ami, vous venez fort à propos, monsieur, pour lui sauver, ainsi qu'à moi, le désagrément d'une certaine explication.

FÉLIX.

Que voulez-vous dire?

DORIVAL.

Ce n'est rien, mon cher, je te conterai cela.

BONEAU.

Oui, racontez-lui bien que vous êtes venu nous aborder sans nous connaître, que vous nous avez offert vos services, que nous les avons refusés, et que, pour nous forcer à les accepter, vous avez poussé les prévenances jusqu'à me proposer... Enfin racontez tout cela avec l'esprit et la grace qui vous semblent naturels. Pendant votre narration, nous terminerons nos affaires; si, après cela le cœur vous en dit encore, je m'appelle Boneau, je demeure à Paris, rue des Francs-Bourgeois, n° 22, près la place Saint-Michel, et dans deux heures je reprends la voiture à cette place. Sans adieu, monsieur.

(Il sort avec Julie.)

## SCÈNE VI.

FÉLIX, DORIVAL.

FÉLIX.

Encore une nouvelle extravagance! tu ne seras donc jamais raisonnable?

DORIVAL.

Je ne le suis que trop.

FÉLIX.

Il y paraît.

DORIVAL.

Sans doute ; je rencontre ici des gens qui me paraissent avoir affaire à notre major. Mû par un sentiment d'humanité, pressé du besoin de rendre service, je veux leur abréger les lenteurs, en les présentant moi-même ; je me charge en quelque sorte du succès de l'affaire, et l'on me persiffle ; on a l'air de se moquer de moi, de mépriser mes offres généreuses.

FÉLIX.

Et bien désintéressées sur-tout, n'est-ce pas ?

DORIVAL.

Il est vrai que si le mari eût été seul... Quand je dis le mari, je ne sais pas s'il l'est; car en vérité, ce diable d'homme est impénétrable. Mais, parbleu, je vais les devancer, et je saurai le mot de l'énigme avant le numéro prochain.

FÉLIX.

Non, tu as déja fait tout-à-l'heure une étourderie assez bien conditionnée, en t'opposant presque de vive force...

DORIVAL.

Étourderie, légèreté, inconséquence, tout ce que tu voudras, je ne chicane pas sur les termes; mais, que veux-tu? la nature m'a fait ainsi ; et, comme tout est bien sortant de ses mains, à ce que dit Rousseau, je ne m'aviserai pas de corriger son ouvrage, dans la crainte de le défigurer.

FÉLIX.

Avec de tels principes, on va loin; il est à craindre seulement que l'on ne puisse revenir à temps sur ses pas.

DORIVAL.

C'est plus fort que moi : quand je vois une femme, une jolie femme sur-tout, la tête n'y est plus.

FÉLIX.

Jolie, soit; mais tu n'as pas seulement vu la figure de celle qui est ici l'objet de ton enthousiasme.

DORIVAL.

Il est vrai que son voile qu'elle a tenu toujours baissé, me dérobait entièrement ses traits : mais à sa tournure distinguée, à sa démarche pleine de noblesse et d'aisance, on devine aisément... Tiens, je parie que c'est une femme charmante, et, tu as beau dire, je cours chez le major.

FÉLIX.

Tu as beau faire, tu resteras ici.

DORIVAL, piqué.

De quel droit?

FÉLIX.

Du droit du plus raisonnable : je veux t'empêcher de faire une sottise, et t'éviter une aventure désagréable.

DORIVAL.

Je ne les crains pas.

FÉLIX.

Soit, mais il ne faut pas les chercher. Écoute, Dorival, j'ai quelques années de plus que toi, et par conséquent plus d'expérience ; suis donc les conseils que je vais te donner, et songe que ces conseils dictés par l'amitié...

DORIVAL.

Oui, je sais que tu prêches à merveille ; mais je tiens pour dit le sermon que tu veux me faire, et j'applaudis à ton éloquence, comme si tu étais demeuré trois quarts d'heure en chaire.

FÉLIX.

Des plaisanteries ne sont pas des raisons, et au lieu de commettre de nouvelles imprudences, tu ferais beaucoup mieux de réparer tes anciens torts : tu es encore jeune, Dorival.

DORIVAL.

Ce n'est pas un défaut.

FÉLIX.

Ce n'est pas une qualité non plus, et sur-tout ce n'est pas un titre pour traiter les femmes avec aussi peu d'égards que tu le fais quelquefois. Hé quoi! l'honneur, cette idole du soldat français, serait compté pour rien, quand il s'agit d'un sexe qui a tant de droits à nos respects! Un honnête homme compromettrait, sans rougir, la réputation d'une femme estimable ! Tu l'as fait cependant, mon ami; tu as indiscrètement abusé des lettres d'une jeune personne qui t'a connu dès l'enfance, qui applaudissait à tes succès, qui aurait eu peut-être pour toi des sentiments plus tendres, si un hymen, fruit de quelques arrangements de famille, ne l'eût éloignée de toi; qui t'avait conservé enfin de l'attachement et de l'amitié. Ces lettres, toutes écrites avant son mariage, et dictées par un sentiment qu'elle ne cherchait sans doute point à s'expliquer, ont pris, sans qu'elle s'en aperçut, le langage de l'exaltation. Tu les as interprétées au gré de ton amour-propre; tu les as lues à plusieurs personnes, en y joignant des commentaires fort inconvenants, et cela sans t'embarrasser si une indiscrétion aussi condamnable ne troublerait pas pour toujours la tranquillité d'une femme qui n'a eu d'autres torts que de t'aimer plus que tu ne le méritais, si j'en juge du moins par la conduite que tu tiens aujourd'hui.

DORIVAL.

Elle vient de m'en donner une assez forte preuve de son amour. Comment, elle entretient cinq ou six ans avec moi une correspondance suivie dans le style le plus enchanteur, le plus passionné ! Je me crois l'objet d'un amour héroïque : et cette correspondance, qui ne s'était pas un instant ralentie, cesse tout-à-coup, et je n'entends plus parler de la perfide que pour apprendre qu'elle s'est mariée sans mon consentement ! Fi donc, cette conduite est affreuse, et je ne sais pas comment un homme raison-

nable ose blâmer la petite vengeance que je tire d'un procédé aussi inouï dans les fastes de la galanterie française.

FÉLIX.

Du persifflage, de l'ironie, c'est charmant! Mais Julie t'a fait redemander ses lettres plusieurs fois depuis son mariage; elle aura su avec quelle légèreté tu les as lues, avec quelle perfidie tu les as commentées, et je ne serais pas surpris... Oh! quel trait de lumière! cette jeune dame qui demandait tout-à-l'heure avec tant d'empressement l'adresse du major, et que notre présence gênait si visiblement; la précaution qu'elle a prise de nous éviter, de se cacher à nos regards.

DORIVAL.

Je te devine: tu es capable de me soutenir que cette femme n'est autre que Julie, qui vient demander vengeance contre un chevalier discourtois et félon.

FÉLIX.

Je le parierais à présent.

DORIVAL.

Ajoute que l'honnête homme qui lui donnait le bras, est un parent avec lequel il faudra se couper la gorge: cela ne te coûtera pas davantage, et rendra la situation plus piquante.

FÉLIX.

Écoute donc, il n'y aurait rien d'impossible; et dans toutes les chances du hasard, il s'en rencontre de plus extraordinaires. Au surplus pour éviter tout cela, tu n'as qu'une chose à faire: va chez toi, prends les lettres de Julie, mets-les sous enveloppe à son adresse, apporte-les moi ici; dès que je les aurai, je cours sur les pas de nos deux inconnus, je les aborde, j'arrache leur secret, et si mes soupçons étaient fondés, comme je n'en doute pas, je remets le tout à Julie, en lui faisant tes excuses: ce procédé l'enchante, ton repentir la désarme, elle ne songe plus à porter ses plaintes au major, elle retourne à Paris la joie dans le cœur, et voilà une femme heureuse et tranquille pour le reste de sa vie.

DORIVAL.

Allons donc, tu exiges là un sacrifice...

FÉLIX.

Que l'honneur, la délicatesse te commandent, que l'amitié te prescrit, et j'ai de toi trop bonne opinion pour croire que tu balances un seul instant.

DORIVAL.

Touche là, mon cher Félix; tu achèves l'œuvre de ma conversion; je vais chercher les lettres. J'y tenais cependant beaucoup encore; mais tu as une manière, toi, d'arranger les choses, et puis, comme tu dis, la probité, l'honneur exigent de moi...

FÉLIX.

Que tu ailles bien vite chercher les lettres.

DORIVAL.

J'irai, je te les remettrai, j'en donne ma parole; mais auparavant il faut que tu me prouves que c'est Julie que nous avons vue tout-à-l'heure.

FÉLIX.

Ce ne sera ni long ni difficile.

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE VERMONT.

DORIVAL.

A la bonne heure, et tu verras alors que si Dorival a la tête un peu légère, ce n'est pas un homme absolument perverti.

VERMONT, à part.

Dorival! eh mais, c'est le nom du jeune homme.

FÉLIX.

C'est ainsi que je l'ai toujours jugé; autrement il n'eût pas conservé mon amitié.

VERMONT, les abordant.

Veuillez bien, messieurs, pardonner mon indiscrétion; mais il m'a semblé vous entendre prononcer le nom de Dorival?

FÉLIX.

Cela est vrai.

VERMONT.

Un officier de votre régiment.

FÉLIX.

Oui, monsieur.

VERMONT.

Alors vous le connaissez?

DORIVAL, riant.

Beaucoup.

VERMONT.

Et vous me pourrez dire où il est?

FÉLIX, montrant Dorival.

Le voici.

VERMONT.

Comment, c'est monsieur?

DORIVAL.

Lui-même.

VERMONT.

Souffrez, en ce cas, que je me félicite du hasard qui m'a fait d'abord vous rencontrer.

DORIVAL.

J'aurai sans doute à m'en féliciter aussi, monsieur: de quoi s'agit-il?

VERMONT.

Mais il s'agit d'une affaire assez importante.

DORIVAL.

Ce sera donc la première que j'aurai traitée de ma vie.

VERMONT.

Eh bien! monsieur, il y a commencement à tout.

FÉLIX.

S'il est question de choses sérieuses, je dois

vous avertir que Dorival n'y entend rien, et que vous vous trouverez tout-à-fait désappointé.

VERMONT.

Je me persuade, au contraire, que monsieur me comprendra tout de suite.

DORIVAL.

Expliquez-vous donc.

VERMONT.

Volontiers; mais je desire être seul avec vous.

DORIVAL.

Pourquoi cela? Félix est mon ami le plus intime, et je n'ai pas de secrets pour lui.

VERMONT.

Plus tard, vous l'instruirez de ce qui se sera passé entre nous.

DORIVAL.

A quoi bon ce mystère?

FÉLIX.

Qu'importe, je ne suis pas curieux; et d'ailleurs, tu sais qu'il faut que je m'acquitte de certaine commission qui ne souffre pas de retard: ainsi ne vous gênez pas, messieurs; au revoir.

(Il sort.)

## SCÈNE VIII.

M. DE VERMONT, DORIVAL.

VERMONT.

Monsieur Dorival, vous ne me connaissez pas?

DORIVAL.

Non, monsieur.

VERMONT.

Mais vous connaissez peut-être madame de Vermont?

DORIVAL.

Pas davantage.

VERMONT.

Au moins vous avez entendu parler de Julie de Morange?

DORIVAL.

Oh! oui, pour celle-là, une petite femme charmante, remplie d'esprit, d'amabilité, de grace, qui écrit comme un ange, et que j'aurais peut-être fait la folie d'épouser, si on ne l'eût mariée à un ami de la famille, un ancien officier, m'a-t-on dit, homme d'un certain âge, et que d'ailleurs je n'ai pas l'avantage de connaître.

VERMONT.

Vous le voyez devant vous, monsieur.

DORIVAL.

Pas possible!

VERMONT.

Si fait.

DORIVAL.

Ma foi, monsieur, je vous en félicite, vous avez fait là une excellente affaire, et vous possédez un vrai trésor.

VERMONT.

Dont je connais tout le prix, monsieur.

DORIVAL.

On vous a trouvé sans doute plus digne qu'un autre...?

VERMONT.

Vraisemblablement.

DORIVAL.

Cela fait votre éloge.

VERMONT.

Je ne cherche pas de compliments.

DORIVAL.

Vous devriez plutôt, en effet, vous attendre à des reproches.

VERMONT.

De votre part, peut-être?

DORIVAL.

Sans doute; m'enlever une femme que j'adorais depuis des siècles, me porter un coup aussi affreux!

VERMONT.

Trêve de plaisanterie, et parlons sérieusement.

DORIVAL.

A la bonne heure, quoique je n'en aie guère l'habitude, ainsi que mon ami vous le disait tout-à-l'heure.

VERMONT.

Je viens me plaindre, monsieur, de la conduite que vous avez tenue à l'égard de Julie, depuis qu'elle est ma femme, conduite qui est indigne d'un homme d'honneur.

DORIVAL.

Monsieur, l'expression...

VERMONT.

Est celle qui convient, et mon intention n'est pas de l'adoucir.

DORIVAL.

Vous avez donc celle de m'offenser?

VERMONT.

Jamais autant que vous m'avez offensé moi-même.

DORIVAL.

Comment l'aurais-je fait? Je ne vous connaissais pas.

VERMONT.

Quand vous cherchez tous les jours, par l'indiscrète légèreté de vos propos, à perdre mon épouse de réputation, ne m'avez-vous pas, sans me connaître, attaqué personnellement? Quand tous les jours vous colportez les lettres qu'elle vous a écrites avant son mariage, car je l'estime assez pour être persuadé que toute correspondance entre vous a cessé depuis; lorsque vous en tirez indécemment vanité, l'insulte que vous lui faites ne retombe-t-elle pas sur moi? Ne m'avez-vous pas exposé à lui retirer mon estime, ma confiance, à faire son malheur et le mien;

et n'ai-je pas acquis le droit d'en tirer vengeance? C'est pour cela, monsieur, que sans en informer Julie, qui ne se doute pas que je sois instruit de ces particularités, je viens aujourd'hui à Versailles: je compte que l'objet de mon voyage sera rempli, et que vous m'allez faire raison des insultes dont je me plains.

DORIVAL.

Je suis prêt, monsieur.

VERMONT.

Choisissez le lieu, les armes.

DORIVAL.

N'êtes-vous pas l'offensé?

VERMONT.

Je vous cède mes avantages.

DORIVAL.

Eh bien, l'épée.

VERMONT.

L'épée, soit.

DORIVAL.

Au Cavalier-Bernin.

VERMONT.

Dans une heure.

DORIVAL.

Dans une heure.

VERMONT.

J'aurai vengé mon honneur.

DORIVAL.

J'aurai réparé le mien.

(Ils sortent par un côté opposé.)

# ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'entrée de la rue Satory.

## SCÈNE I.

### BONEAU, JULIE.

BONEAU.

Allons, madame, nous voilà arrivés à la porte Satory; un peu de courage!

JULIE.

J'en ai besoin, monsieur.

BONEAU.

Si l'adresse que l'on nous a donnée est exacte, le major doit demeurer tout près d'ici... Eh mais justement j'aperçois une sentinelle à la seconde porte de la rue; c'est là, sans doute, avançons.

JULIE.

Donnez-moi le temps de me remettre de mon émotion, je vous prie.

BONEAU.

Remettez-vous, madame.

JULIE.

Comment recevra-t-il ma confidence!

BONEAU.

Je ne vous dirai pas. Ah çà, il faut donc absolument que j'entre avec vous?

JULIE.

Je croyais vous avoir dit que je n'oserais pas me présenter seule.

BONEAU.

Cela est vrai, madame; mais si vous ne jugez pas à propos de m'en dire davantage, je vais être fort embarrassé de ma contenance. Voilà une demi-heure, à-peu-près, que nous sommes en marche, à raison des circuits que vous avez jugé à propos de faire, dans la crainte d'être suivie; vous ne m'avez pas dit un mot pendant la route; vous n'avez fait que vous retourner pour voir si en effet on ne nous suivait pas; de sorte qu'à présent je ne suis pas plus instruit de ce qui vous regarde, qu'au moment où vous m'avez abordé. La discrétion cependant doit avoir ses bornes; et non-seulement il est convenable, mais encore il est nécessaire qu'avant d'entrer, je prenne au moins une légère connaissance des motifs qui nous font agir.

JULIE.

Encore un instant, et votre curiosité sera satisfaite.

BONEAU.

Si c'est de la curiosité, vous conviendrez qu'elle est bien naturelle.

JULIE.

Vous allez tout savoir chez monsieur le major; mais épargnez-moi la douleur de raconter deux fois des choses...

BONEAU.

Mais il en est cependant que je ne devrais pas ignorer. Par exemple, nous entrons, cela est fort bien; mais à la moindre question que m'adressera ce major, je vais paraître déconcerté. Ne fût-ce que pour vous-même, daignez y songer.

JULIE.

Eh bien, monsieur, qu'il vous suffise de savoir, pour le moment...

BONEAU, à part.

Je vais enfin apprendre quelque chose.

JULIE.

Fuyons, monsieur, j'aperçois son ami qui vient de ce côté...

BONEAU.

L'ami de qui, madame?

JULIE.

Du perfide Dorival? dont la présence m'a tantôt causé l'émotion que je n'ai pu vous cacher.

BONEAU.

Ah! il s'appelle Dorival?

JULIE.

Mais ce jeune homme approche, ne lui donnons pas le temps de nous joindre.

BONEAU, à part.

Allons, il faudra me contenter, pour cette fois, d'avoir appris le nom de M. Dorival; c'est toujours quelque chose.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, FÉLIX.

FÉLIX, courant à eux.

Ah, madame, que je suis heureux de vous rencontrer avant que vous ayez vu monsieur le major! Serez-vous assez bonne pour m'accorder un moment d'entretien?

BONEAU, bas à Julie.

Il a l'air bien honnête, l'ami du perfide; lui répondrons nous?

FÉLIX.

Si, comme je le pense, madame, j'ai l'honneur de parler à la personne...

JULIE.

Il est inutile, monsieur, que vous cherchiez à savoir qui je suis : je ne me ferai connaître qu'à monsieur le major, chez lequel je me rends à présent.

BONEAU, bas à Julie.

Ainsi, nous ne lui répondons pas. (A Félix.) Oui, monsieur, nous nous ferons connaître chez le major, qui pourra bien apprendre à votre ami ce que l'on doit de respect aux dames. Serviteur.

(Ils sortent.)

## SCÈNE III.

FÉLIX, seul.

Qui pourra bien apprendre à votre ami ce que l'on doit de respect aux dames... C'est elle, c'est Julie, j'en suis sûr à présent. La manière dont elle m'a reçu, parcequ'elle a bien jugé que, j'étais l'envoyé de Dorival; le ton avec lequel ont été dits les quatre ou cinq mots qu'elle a bien voulu m'adresser, et brochant sur le tout, l'air goguenard du parent qui l'accompagne... tout cela est parfaitement clair. Oui, mais je commence à craindre que Dorival ne se soit avisé un peu tard de la restitution, et qu'il ne puisse échapper à la semonce de notre major... C'est qu'il n'entend pas raillerie là-dessus. Cependant, si je m'étais trompé; si ce n'était pas elle...

## SCÈNE IV.

BONEAU, FÉLIX.

BONEAU, à part, en entrant.

Voilà qui est bien décidé, je ne saurai rien de plus aujourd'hui.

FÉLIX, sans le voir.

Maladroit que je suis, de n'avoir pas insisté davantage!

BONEAU, à part.

Le major est absent; sa femme nous a reçus avec une dignité... Mais enfin notre jeune dame y est installée. Elle a desiré que j'allasse aux casernes trouver le major; allons.

FÉLIX.

Eh mais, voilà tout juste le parent : cette fois, je ne le quitte pas sans savoir à quoi m'en tenir. (L'abordant.) Monsieur, je suppose que la jeune dame avec laquelle vous étiez tout-à-l'heure a de fortes raisons pour rester inconnue?

BONEAU.

J'ai lieu de le croire.

FÉLIX.

Mais vous, sans doute, vous n'avez pas les mêmes motifs pour garder le silence, et je présume que vous ne ferez pas de difficultés pour me dire...

BONEAU.

Monsieur, je suis forcé de me taire, par des considérations majeures. (A part.) Je mettrais le superlatif, qu'il n'y aurait rien de trop.

FÉLIX.

C'est fort bien de vous tenir ainsi sur la réserve.

BONEAU.

C'est mon habitude avec les gens que je ne connais pas.

FÉLIX.

Il y a des circonstances où peut-être il faudrait en changer pour éviter des malheurs; celle où nous nous trouvons, par exemple, monsieur...

BONEAU.

Celle où nous nous trouvons me force au plus absolu silence.

FÉLIX.

Et il n'y aurait pas moyen de vous faire parler?

BONEAU.

Je n'ai rien à vous dire. (A part.) Il ne sait pas jusqu'à quel point cela est vrai.

FÉLIX.

Cependant un mot d'explication éclaircirait bien des choses.

BONEAU.

Qui le sait mieux que moi!

FÉLIX.

Pourquoi donc vous obstiner?

BONEAU.

Tenez, monsieur, brisons là-dessus : vous

ne pouvez concevoir à quel point vous me gênerez en m'interrogeant davantage.

FÉLIX.

Il y va de son intérêt à elle-même.

BONEAU.

Permettez, puisque vous avez jugé tout-à-l'heure, et jugé avec raison, qu'elle avait de puissants motifs pour rester inconnue, vous avez tort d'avancer maintenant qu'elle a intérêt à se faire connaître : il faut être conséquent.

FÉLIX.

Je vois que j'ai à faire à un logicien...

BONEAU.

A qui l'art des conclusions n'est pas étranger, comme vous voyez, et qui se tient un peu sur ses gardes.

FÉLIX.

Soyez persuadé, monsieur, que ce n'est point un piége que je vous tends, et que l'explication que je vous demande, préviendrait peut-être des événements fâcheux.

BONEAU.

Je ne doute pas de votre franchise, je ne doute pas de la nécessité des explications que vous me demandez ; mais il s'agirait de ma vie, que je ne vous les donnerais pas.

FÉLIX.

Eh bien, monsieur, puisque vous êtes ainsi obstiné à vous taire, je vous apprendrai...

BONEAU.

Vous me ferez plaisir : car je vous assure que dans tout ceci j'ai bien des choses à savoir.

FÉLIX.

Je vous apprendrai, dis-je, le tort que l'on fait aux autres, et celui qu'on peut se faire à soi-même, par un entêtement aussi déplacé... (Fausse sortie.) Décidément, monsieur, je n'obtiendrai rien de vous ?

BONEAU.

Oh ! rien, absolument.

FÉLIX.

Prenez-y garde, je vous rends responsable des suites.

BONEAU.

Je prends tout sur moi.

FÉLIX.

Faites, au surplus, que le major ne soit pas instruit trop tôt de certains détails...

BONEAU.

Soyez certain que de ma part il n'en recevra aucun.

FÉLIX.

Car vous pourriez avoir à vous en repentir. Adieu, réfléchissez-y bien.

(Il sort.)

## SCÈNE V.

BONEAU, seul.

Effectivement, il y a dans mon aventure ample matière à réflexion. Comment diable me suis-je laissé entraîner dans ce labyrinthe, et comment ferai-je pour en sortir? Comment? rien de plus facile : mon inconnue est avec la femme du major ; qui m'empêche?... Fi donc, monsieur Boneau ; point de ces idées-là ! Je lui ai donné ma parole que je reviendrais, et un galant homme ne manque jamais de parole aux dames... Et puis, je ne serai pas fâché de voir le dénouement de tout ceci : il ne peut être fort éloigné... Pourvu cependant qu'un mari jaloux ne vienne pas se jeter à la traverse... Mais il n'y a pas d'apparence.

## SCÈNE VI.

M. DE VERMONT, BONEAU.

VERMONT, à part.

Quel contre-temps ! Valcourt est absent ; je ne connais que lui à Versailles, il faudra me battre sans témoin.

BONEAU, à part.

Mais je pense à ce jeune officier, qui croyait m'intimider par ses menaces ! Il ne sait pas, apparemment, que j'ai trois mois de salle, et que, dans l'occasion, je m'en tirerais encore tout comme un autre... (Il espadonne.) Une, deux... de là !...

VERMONT, à part, l'apercevant.

Eh mais, parbleu, cet honnête homme qui s'escrime là tout seul, ferait, je pense, mon affaire.

BONEAU, sans le voir encore.

Je regrette à présent de n'avoir pas montré à ce petit monsieur que je parais la tierce aussi bien que la quarte, et que je ne refusais jamais une affaire d'honneur.

VERMONT, l'abordant.

Vous accepterez donc volontiers, monsieur, celle que je viens vous offrir.

BONEAU.

Hein ?

VERMONT.

Vous m'avez l'air d'un brave ?

BONEAU.

Eh mais, je ne suis pas poltron.

VERMONT.

Vous ne seriez pas disposé à souffrir une insulte patiemment, à ce que je vois.

BONEAU.

Je n'en souffre de personne. (A part.) Ah çà, où en veut-il venir ?

VERMONT.

Vous prendriez, sans balancer, le parti d'un honnête homme outragé dans ce qu'il a de plus cher ?

BONEAU.

C'est mon usage habituel.

VERMONT.

Et vous le seconderiez, s'il avait une querelle à soutenir pour venger son injure?

BONEAU.

C'est selon, monsieur.

VERMONT.

Alors, je puis compter sur vous. Voici ma position, monsieur; je suis venu aujourd'hui à Versailles tout exprès pour me battre avec un homme qui m'a grièvement insulté; ma bonne étoile a voulu que je le rencontrasse d'abord; je l'ai provoqué, il a accepté mon défi : je me suis occupé de chercher un témoin, mais inutilement; je m'acheminais donc seul vers le lieu du combat, lorsque je vous ai aperçu. Aux excellentes dispositions que vous manifestiez, j'ai vu que vous étiez précisément celui qu'il me fallait; je vous ai abordé avec confiance, je vous ai parlé avec franchise, et je vous donne la plus forte preuve de mon estime, en vous proposant de me servir de second, et vous léguant, si le sort trahit la justice de ma cause, le soin de venger mon trépas.

BONEAU.

Cette marque d'estime est sans doute très flatteuse pour moi; qui n'ai pas l'avantage d'être connu de vous : désespéré toutefois de ne pouvoir y répondre.

VERMONT.

Vous aurais-je mal jugé, monsieur?

BONEAU.

En aucune façon: mais je ne m'appartiens pas présentement.

VERMONT.

Mauvaise excuse; le rendez-vous est au Cavalier-Bernin, à quatre pas d'ici : ce sera l'affaire d'un instant.

BONEAU.

Je n'en ai pas un à perdre, monsieur; j'accompagne ici une jeune dame fort intéressante, fort inquiète sur-tout, et à laquelle je dois tous ceux dont il m'est permis de disposer.

VERMONT.

Une jeune dame!

BONEAU.

Et je vais, par son ordre, à la découverte d'un officier dont elle paraît desirer ardemment la présence.

VERMONT, ému.

Qui desire parler à un officier!... Quel soupçon!... De grace, monsieur, veuillez vous expliquer.

BONEAU, à part.

Allons, en voilà encore un à qui il faut des explications.

VERMONT.

Eh bien, monsieur?

BONEAU.

Eh bien, monsieur, je n'ai rien à vous dire, quant à moi; mais si vous rencontrez un certain Dorival...

VERMONT.

Dorival, dites-vous, un officier de dragons?

BONEAU.

Du moins il en a l'uniforme. Ou je me trompe fort, ou vous recevrez de lui tous les éclaircissements desirables.

VERMONT, à part.

Je n'en puis plus douter, c'est elle. Et moi qui la croyais tranquillement à Paris, quand j'accourais ici pour venger son injure et la mienne!... Oh! les femmes, les femmes! (A Boneau.) Et c'est vous, monsieur, qui êtes le messager?...

BONEAU.

Moi-même.

VERMONT.

Qui croirait pourtant qu'un homme dont la physionomie est aussi honnête ait accepté, sans rougir, un semblable rôle!

BONEAU.

Monsieur!

VERMONT.

Et qu'au lieu d'aider de ses conseils une jeune femme qui se laisse entraîner à la plus dangereuse séduction, il consente à aller chercher lui-même le séducteur!... Allez, allez, monsieur, vous devriez mourir de confusion.

BONEAU.

Je n'ai point à mourir de cela, monsieur. Et quant au reproche que vous me faites d'aller chercher le séducteur, je vous prie d'observer que l'officier que je vais chercher n'est point...

VERMONT.

Mais je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez dit où elle est. Où est-elle? où l'avez-vous laissée?

BONEAU.

En très bonne compagnie, monsieur; dans cette maison où vous voyez un factionnaire, chez le major du régiment.

VERMONT.

Chez le major?

BONEAU.

Elle fait la conversation avec son épouse, en attendant qu'il revienne. Si vous faisiez vos questions plus modérément...

VERMONT.

Elle n'a donc pas vu ce Dorival depuis son arrivée? elle ne lui a pas parlé?

BONEAU.

Elle n'a parlé, depuis son arrivée, qu'à l'épouse du major et à moi; je crois que c'est à peu près là tout. Quant à ce M. Dorival, je ne vous cacherai pas que son nom seul lui cause la plus vive émotion.

VERMONT.

Il suffit; je vais voir à l'instant la perfide, l'accabler de reproches... Mais non, je ne la verrai que pour lui apprendre que Dorival est tombé sous mes coups. D'après l'aveu même de cet homme, ils ne se sont pas rencontrés; ainsi je suis tranquille de ce côté. (Haut.) Monsieur.

BONEAU.

Monsieur.

VERMONT.

Si vous l'apercevez avant moi...

BONEAU.

Qui?

VERMONT.

L'officier que vous allez chercher.

BONNAU.

Eh bien?

VERMONT.

Vous lui direz que je suis au rendez-vous, et que je le crois trop galant homme pour me faire attendre. Gardez-vous cependant de lui apprendre l'arrivée de celle dont vous possédez et justifiez si bien la confiance; gardez-vous bien surtout qu'elle ne le voie, ou je saurai vous trouver, et vous témoigner combien je me pique d'être reconnaissant. Vous comprenez?

(Il sort.)

## SCÈNE VII.

BONEAU, seul.

Pas absolument. Et de deux au surplus; si j'échappe à l'un, je ne puis échapper à l'autre; et de toute manière, me voilà bien. Mais ce nouveau venu à tête exaltée, quel est-il? est-ce un mari, un amant? Pour un amant, il semble un peu vieux; mais il a l'air bien amoureux, et surtout bien jaloux, pour un mari. Ce que je vois de plus clair là-dedans, c'est que M. Dorival et lui sont rivaux; que l'objet de cette rivalité est la jeune dame que j'accompagne; qu'il y a partie faite pour s'aller battre; que mort d'homme peut s'ensuivre, et que pour éviter ce malheur-là, je n'ai rien de mieux à faire que d'aller au devant de M. le major, qui pourra seul y mettre ordre. Aussi bien j'aperçois nos deux officiers, et je ne serais pas fâché d'échapper à leurs questions.

(Il sort.)

## SCÈNE VIII.

FÉLIX, DORIVAL.

DORIVAL.

C'est inutile d'insister, mon ami, je suis bien résolu à ne pas m'en dessaisir actuellement.

FÉLIX.

Tu m'as donné ta parole, et j'ai dû croire qu'elle était sacrée.

DORIVAL.

Dans toute autre circonstance, oui; mais pour une bagatelle semblable...

FÉLIX.

Une bagatelle!

DORIVAL.

Sans doute; que t'importe, après tout, que ces lettres soient rendues aujourd'hui, demain ou jamais.

FÉLIX.

Dorival, si tu comptes mon estime pour quelque chose...

DORIVAL.

Je la compte pour beaucoup; mais que veux-tu, au moment de te livrer cette précieuse collection, je n'ai pu résister au plaisir de relire encore quelques-unes des lettres charmantes qui la composent. Si tu savais, mon ami, quelle grace dans le style, quel charme, quelle élégance, quel feu dans les expressions! Comme cette femme-là sait aimer! comme elle sait peindre son amour! J'ai senti alors l'étendue du sacrifice que je t'avais inconsidérément promis de faire; et je n'hésite pas à te demander un délai de quelques jours pour y préparer mon trop sensible cœur.

FÉLIX.

Je ne te l'accorderai pas.

DORIVAL.

Je m'en passerai donc.

FÉLIX.

Eh bien, je n'en crois rien.

DORIVAL.

C'est pourtant ainsi.

FÉLIX.

Non, je ne crois pas que tu manques de gaité de cœur à ta promesse.

DORIVAL.

Si tu m'impatientes davantage, je les fais imprimer.

FÉLIX.

Pour le coup, c'est trop fort.

DORIVAL.

Je les fais imprimer sur vélin, avec vignettes au pointillé, et le portrait de l'auteur en tête de la collection, ainsi que cela se pratique.

FÉLIX.

Ah çà, perds-tu le bon sens?

DORIVAL.

Je t'assure que c'est un service à lui rendre. Cette petite femme-là ne se doute pas de son talent dans le genre épistolaire; je veux le révéler à elle et au public par la voie de l'impression; et je prétends lui faire une réputation capable de détruire de fond en comble celle de madame de Sévigné.

FÉLIX.

Quand tu auras fini de débiter toutes tes folies...

DORIVAL.

Je n'ai jamais parlé ni agi plus raisonnablement, et je veux que tu en conviennes toi-même.

FÉLIX.

Moi?

DORIVAL.

Oui; je veux que tu conviennes qu'il m'est impossible, en honneur, de me dessaisir des lettres de Julie en ce moment.

FÉLIX.

Tu auras de la peine à me le prouver.

DORIVAL.

Pas la moindre; et quand tu sauras l'aventure qui m'est arrivée avec ce monsieur que tu as tantôt laissé avec moi, tu ne combattras plus ma résolution, tu ne songeras qu'à m'y affermir.

FÉLIX.

Que peut-il t'avoir dit?

DORIVAL.

D'abord, qu'il était le mari de Julie.

FÉLIX.

Le mari de Julie?

DORIVAL.

Ensuite qu'il prenait pour son compte les plaisanteries innocentes que je m'étais permises sur le style épistolaire de sa chère épouse; et enfin qu'il était venu à Versailles pour avoir le plaisir de me rencontrer, et de m'en demander raison.

FÉLIX.

Voilà ce que je t'ai prédit vingt fois.

DORIVAL.

Comme tu penses, j'ai accepté la proposition; nous sommes convenus des armes, de l'heure et du lieu du rendez-vous. J'y vais actuellement; et tu conviendras qu'en pareille circonstance, si je rendais les lettres de Julie, je semblerais le faire pour éviter le combat, et ma restitution prendrait un caractère de lâcheté : plutôt perdre la vie que d'en être soupçonné un seul moment!

FÉLIX.

Fatal point d'honneur qui t'oblige, après avoir outragé la femme, d'attenter aux jours du mari!

DORIVAL.

Apprends, Félix, à mieux connaître ton ami. Je ne suis pas à me reprocher mes torts envers M. de Vermont; il a exigé la réparation qui convient à un galant homme : je la lui dois, et je la lui donnerai. Mais je suis bien déterminé à ménager sa vie, tout en défendant la mienne. Si l'avantage me demeure, je lui demanderai franchement excuse, je le prierai de me pardonner; si je succombe, c'est toi que je charge de faire connaître à M. de Vermont combien je me suis repenti d'avoir cherché à flétrir la réputation de son épouse; tu lui diras que tous les torts étaient de mon côté, que jamais elle n'a cessé de mériter son estime, et tu pourras lui remettre alors, fidèlement cacheté, ce dépôt que je confie dès ce moment à ton amitié.

(Il lui remet les lettres.)

FÉLIX.

Bien, mon ami; il n'est pas de tort que n'efface une aussi noble procédé.

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE VERMONT.

VERMONT, à Dorival.

Eh bien! monsieur, avez-vous oublié?...

DORIVAL.

La mémoire ne me manque jamais quand il s'agit d'une affaire d'honneur, monsieur.

VERMONT.

Cependant l'heure...

DORIVAL.

N'est pas passée, et je suis à temps encore de vous prouver mon exactitude.

VERMONT.

Vous me l'auriez déjà prouvée, sans doute, si un motif que vous chercheriez en vain à me cacher, ne vous retenait à cette place.

DORIVAL.

Et quel motif me supposez-vous?

VERMONT.

Je ne suppose pas, monsieur, je suis sûr de mon fait; je suis sûr que Julie, la coupable Julie, mettant le comble à ses torts envers moi, n'a pas rougi de venir vous chercher, et qu'elle est ici près, n'attendant que le moment de paraître à vos regards.

DORIVAL.

Julie est à Versailles?

VERMONT.

Vous l'ignorez peut-être?

DORIVAL.

Je vous certifie que je ne savais pas...

VERMONT.

Et moi, je suis bien convaincu que ce voyage n'a été entrepris que d'accord avec vous. Mais les suites n'en seront peut-être pas aussi agréables que vous vous l'étiez imaginé.

FÉLIX.

Serait-ce par hasard cette jeune dame qui est à présent chez notre major?

VERMONT.

Tenez, votre ami est de meilleure foi, ou mieux instruit que vous.

FÉLIX, bas à Dorival

Quand je te disais...

DORIVAL, de même.

Qui diable s'en serait douté?

VERMONT.

Moi-même je serais dans la sécurité la plus profonde, si le hasard ne m'eût fait rencontrer tout-à-l'heure son confident.

FÉLIX.

Ah! c'est lui qui vous a appris?...

VERMONT.

Qui m'en a dit assez, du moins, pour me faire soupçonner le but du voyage de mon indigne épouse, et qui par son ordre allait engager monsieur à se rendre auprès d'elle. Je m'étonne fort

si vous ne l'avez pas vu, et si déja il ne s'est acquitté de son message.

DORIVAL.

A votre tour, monsieur, vous me surprenez étrangement, et la manière dont elle m'a tantôt reçu...

VERMONT.

Vous l'avez donc vue?

DORIVAL.

Je lui ai même parlé, mais sans la connaître, je vous jure.

VERMONT.

Parbleu, monsieur, à qui croyez-vous faire de semblables contes?

DORIVAL.

Écoutez, monsieur de Vermont, vous vous croyez outragé, vous êtes homme d'honneur, et le combat doit avoir lieu nécessairement entre nous; je ne cherche ni à l'éviter ni à le retarder. Mais avant d'en venir là, je ne veux vous laisser aucun doute sur l'innocence de madame de Vermont, et vous assurer que, si je pénètre bien les motifs de la démarche qu'elle fait aujourd'hui, jamais elle ne se montra plus digne de votre estime: maintenant partons.

VERMONT.

Je me suis bien attendu que vous chercheriez à la justifier, c'est le moins que vous deviez à une femme qui achève de tout sacrifier pour vous. Mais je n'en demeure pas moins convaincu qu'elle a perdu ses droits à ma confiance, à mon estime, et je sais comment je dois me conduire désormais avec elle; mais d'abord il faut que je me venge de vous. Partons. (S'apercevant que Félix suit Dorival.) Je n'ai pas de second, monsieur Dorival.

DORIVAL.

Toutes choses égales, monsieur, je n'en prendrai pas non plus.

(Ils sortent.)

## SCÈNE X.

FÉLIX, seul.

Voilà donc ce que je craignais arrivé, et mon étourdi de Dorival doit sentir enfin que l'on n'attaque pas toujours impunément l'honneur des dames. Suivons-les de loin cependant, et tâchons que l'affaire n'ait pas de suites trop dangereuses.

## SCÈNE XI.

BONEAU, FÉLIX.

BONEAU, à part, en rentrant.

Allons, c'est le diable qui s'en mêle; le major est au parc, et l'on n'a pu me dire...

FÉLIX, l'apercevant.

Ah! vous voilà, monsieur; vous venez de faire un beau chef-d'œuvre! vous pouvez vous en vanter.

BONEAU.

Et quel chef-d'œuvre?

FÉLIX.

Vous n'aurez pas trop de toute votre vie, pour réparer les malheurs que vous causez aujourd'hui. Mais tremblez, ô le plus faux et le plus perfide des hommes, si je ne leur sauve la vie à tous les deux!

(Il sort.)

## SCÈNE XII.

BONEAU, seul.

A la bonne heure, je tremblerai; mais si je sais quel crime j'ai commis, je veux que le diable m'emporte. Il faut convenir, au surplus, qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans ce qui m'arrive aujourd'hui, et j'ai bien la mine d'aider à la marche d'une intrigue dont les fils m'échappent, et dont je ne soupçonne pas encore le dénouement; mais patience: retournons auprès de ma belle inconnue; faisons-lui part du peu de succès de mes démarches; et puisque je me trouve être l'un des acteurs, il faudra bien que je finisse par connaître le secret de la comédie.

# ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le salon de l'appartement du major; au fond, l'on aperçoit le jardin.

## SCÈNE I.

Mme SAINT-MAUR, JULIE.

(Madame Saint-Maur et Julie sont assises au lever du rideau; elles s'avancent au bord du théâtre.)

MADAME SAINT-MAUR.

Je vous l'avais bien dit, madame, que M. de Saint-Maur ne rentrerait pas de sitot.

JULIE.

Effectivement, il tarde beaucoup.

MADAME SAINT-MAUR.

Et je crains bien que vous ne soyez obligée de l'attendre encore long-temps.

JULIE.

J'attendrai, madame, pourvu cependant que ma présence ne vous gêne en aucune manière.

MADAME SAINT-MAUR, avec contrainte.

La présence d'une personne aussi intéressante ne peut que m'être fort agréable, au contraire.

JULIE.

Madame est bien bonne de ne pas vouloir prendre garde à l'embarras que je lui cause.

MADAME SAINT-MAUR.

Je vous en cause bien un peu moi-même, et vous avez la complaisance aussi de le supporter.

JULIE.

Vos prévenances, madame, le diminuent beaucoup, je vous assure.

MADAME SAINT-MAUR.

Vous avez bien voulu vous en apercevoir?

JULIE.

Il ne m'a fallu qu'un instant.

MADAME SAINT-MAUR, toujours d'un ton piqué.

Celles de mon mari ne vous laisseront rien à desirer non plus, du moins je le pense. M. de Saint-Maur se pique beaucoup de galanterie auprès des dames, et vous ne devez pas craindre qu'il en manque à votre égard.

JULIE.

Vous me rassurez, madame.

MADAME SAINT-MAUR.

C'est mon intention, car je vois que vous avez besoin de l'être.

JULIE.

Plus que vous ne l'imaginez; la confidence que je viens faire à monsieur le major...

MADAME SAINT-MAUR.

Est délicate, à ce qu'il me paraît.

JULIE.

Cependant j'espère qu'elle ne lui donnera pas de moi une idée défavorable, et qu'il voudra bien m'accorder sa protection, et m'aider de ses conseils.

MADAME SAINT-MAUR.

Si madame a besoin des miens, et qu'elle me juge aussi digne de sa confiance que M. de Saint-Maur, dont le retour d'ailleurs me paraît encore éloigné, je mettrai à la servir autant de zèle qu'il pourrait y en mettre lui-même.

JULIE.

Je sens tout le prix d'une semblable proposition; il m'en coûte de la refuser; mais il n'y a que monsieur le major qui puisse me protéger utilement: c'est donc à lui seul que je dois m'adresser, c'est lui seul qui doit m'entendre.

MADAME SAINT-MAUR.

Eh bien! madame, je respecterai votre secret; je ne me livrerai pas même aux soupçons que pourrait faire naître une conduite aussi mystérieuse, et je me bornerai à faire des vœux pour que l'espoir que vous fondez sur la protection de mon mari ne soit pas déçu: j'espère qu'après cela vous ne refuserez pas de convenir que l'on trouverait difficilement une femme plus accommodante, moins curieuse, et sur-tout moins soupçonneuse que moi.

JULIE.

C'est ce dont vous n'avez cessé de me donner des preuves depuis mon arrivée, madame.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BONEAU.

BONEAU.

Ma foi, je suis rendu; j'ai fait les quatre coins de la ville et du parc sans trouver ce que je cherchais, et j'ai rencontré ce que je ne cherchais pas.

JULIE.

Que vous est-il donc arrivé?

BONEAU.

Il est arrivé, madame... ma chère parente; que si j'avais prévu les désagréments sans nombre, les injures de toute espèce que je me suis attirées en voulant vous servir...

JULIE.

Vous m'auriez refusé votre appui?

BONEAU.

Je vous aurais au moins demandé le temps de la réflexion. Croyez-vous, en effet, qu'il soit bien divertissant pour moi...

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE MAJOR, UN AIDE-MAJOR.

MADAME SAINT-MAUR.

Voici monsieur le major.

LE MAJOR, à l'aide-major, en entrant.

Vos deux hommes se sont bien dirigés vers l'endroit indiqué par le capitaine Félix?

L'AIDE-MAJOR.

Oui, monsieur le major, et j'espère qu'ils seront arrivés à temps pour prévenir...

LE MAJOR.

Bien, et ne manquez pas de m'instruire du résultat.

(L'aide-major sort.)

## SCÈNE IV.

LE MAJOR, BONEAU, Mme SAINT-MAUR, JULIE.

LE MAJOR, s'adressant à Julie.

Un officier de mon régiment vient de m'informer qu'une jeune dame m'attendait chez moi: au portrait qu'il m'en a fait, je ne saurais m'y méprendre, ni douter, madame, que ce ne soit vous.

MADAME SAINT-MAUR, avec dépit à Julie.

Je vous l'avais bien dit, que M. de Saint-Maur était fort galant.

JULIE.

Je m'aperçois, madame, qu'il est fort honnête.

LE MAJOR.

Si j'eusse été prévenu d'une visite aussi agréable, je n'aurais point à m'excuser en ce moment de m'être fait attendre.

JULIE.

C'est moi, au contraire, monsieur, qui ai besoin de toute votre indulgence.

LE MAJOR.

Rassurez-vous, madame, je connais déja une partie de votre secret.

JULIE.

Comment?

BONEAU, à part.

Allons, il paraît que tout le monde est à-peu-près au fait, excepté moi; patience, cela va venir.

LE MAJOR.

Oui, madame; et ce qui vous reste à me dire ne pourra, j'en suis certain, que me confirmer dans l'opinion très avantageuse que l'on m'a donnée de votre caractère et de votre conduite.

MADAME SAINT-MAUR.

Vous voyez que mon mari pense toujours très favorablement des dames, et vous ne l'aurez pas plus tôt instruit...

JULIE.

Je n'oserai jamais.

LE MAJOR.

Je devine: la présence de madame de Saint-Maur, celle de monsieur, vous intimident, et vous ne voudriez pas vous expliquer devant eux.

BONEAU.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

JULIE.

Monsieur...

LE MAJOR.

Eh bien! passons au jardin; là, je pourrai vous entendre sans témoins.

BONEAU, à part.

Par exemple!...

MADAME SAINT-MAUR, à part.

Voilà qui devient piquant pour moi.

LE MAJOR, prenant Julie par la main.

(A sa femme.) Tu nous excuseras, ma bonne amie, du mystère que nous mettons...

MADAME SAINT-MAUR.

Comment donc! mais il est tout naturel de choisir le mari pour confident des secrets que l'on cache à la femme; et je ne connaîtrais pas le monde, si je voulais m'en formaliser.

LE MAJOR, sortant avec Julie.

Venez, madame.

## SCÈNE V.

Mme SAINT-MAUR, BONEAU.

MADAME SAINT-MAUR, à part.

Cela n'empêche pas que ma curiosité ne soit vivement excitée, et je suis impatiente de savoir ce que cela signifie.

BONEAU, à part.

« A quoi bon, disait-elle, me faire répéter « deux fois des choses... Vous saurez tout chez « le major... » Nous y sommes, nous l'avons vu, et elle s'est arrangée de manière que je n'en sais pas plus qu'auparavant.

MADAME SAINT-MAUR, à part.

Si je demandais au parent...

BONEAU, à part.

Et pour comble de bonheur, je reste seul avec madame Saint-Maur, qui sans doute ne va pas non plus m'épargner les questions.

MADAME SAINT-MAUR.

Il paraît, monsieur, que votre parente... car la jeune dame que vous accompagnez est bien votre parente, n'est-ce pas?

BONEAU, à part.

Nous y voilà... Ah çà! mais, est-ce qu'elle se serait aperçue... (A madame Saint-Maur.) Quand je l'ai annoncée pour telle, je ne vois pas pourquoi l'on en douterait. Oui, madame; elle est ma parente, et très proche encore; nous sommes cousins.

MADAME SAINT-MAUR.

Cousins?

BONEAU.

Issus de germains.

MADAME SAINT-MAUR.

Il paraît, dis-je, qu'elle a des révélations fort importantes à faire à mon mari, si j'en juge par son air un peu embarrassé.

BONEAU.

Cet embarras-là, madame, c'est tout uniment de la timidité.

MADAME SAINT-MAUR.

Je le crois; mais sous ces apparences de timidité adroitement calculée, il est des femmes qui cachent des projets que n'avoue pas toujours la délicatesse.

BONEAU.

Ma parente n'est pas de ces femmes-là, je vous prie d'en être persuadée.

MADAME SAINT-MAUR.

A la bonne heure; vous conviendrez pourtant qu'il y a dans sa manière d'agir quelque chose d'équivoque, quelque chose enfin...

BONEAU.

Qui n'est pas clair; c'est vrai.

MADAME SAINT-MAUR.

Et des personnes moins indulgentes que moi, pourraient supposer... (A part.) Il parlera peut-être. (Haut.) que ce n'est autre chose, passez-moi le mot, qu'une aventurière.

BONEAU.

Madame, vous la jugez bien légèrement... (à part.) à ce que je crois, toujours.

MADAME SAINT-MAUR.

Prouvez-moi que je me suis trompée.

BONEAU.

Les secrets de ma cousine ne sont pas les miens.

MADAME SAINT-MAUR.

Aussi avez-vous grand soin de ne pas les divulguer, et votre discrétion est à toute épreuve.

BONEAU.

A ma place, vous en feriez autant que moi.

MADAME SAINT-MAUR.

C'est me faire sentir que j'agirais inconsidérément en continuant à vous questionner sur une chose qui, après tout, doit m'être fort indifférente.

BONEAU.

On ne peut pas plus indifférente.

MADAME SAINT-MAUR.

Eh bien! n'importe, je tiens à pénétrer ce mystère, et je vais voir si je serai plus heureuse d'un autre côté.

BONEAU.

J'offre de vous aider dans vos recherches.

MADAME SAINT-MAUR.

C'est inutile. Adieu, monsieur; je ne tarderai peut-être pas à rencontrer votre aimable cousine, et je la féliciterai du rare discernement qu'elle apporte dans le choix de ses confidents.

(Elle sort.)

## SCÈNE VI.

BONEAU, seul.

Enfin la voilà partie, et je respire; il faut espérer que c'est le dernier assaut.

## SCÈNE VII.

BONEAU, M. DE VERMONT, UN AIDE-MAJOR.

VERMONT, à l'aide-major.

De quel droit m'arrêtez-vous, monsieur?

BONEAU.

Voici l'autre, à présent.

L'AIDE-MAJOR.

Vous ne pouvez l'ignorer; les lois sur le duel sont positives, et vous avez, au mépris de ces lois, provoqué, combattu.

VERMONT.

J'ai fait ce que l'honneur me prescrivait de faire, et je n'ai pas plus à m'en repentir qu'à m'en excuser.

L'AIDE-MAJOR.

En vous arrêtant, j'ai obéi, moi, aux ordres que j'ai reçus : j'en vais rendre compte à monsieur le major; vous vous expliquerez avec lui.

(Il sort.)

## SCÈNE VIII.

M. DE VERMONT, BONEAU.

VERMONT.

Je devine qui m'a joué ce tour perfide; mais morbleu!... (Il aperçoit Boneau.) C'est vous, sans doute, monsieur, qui me valez cette nouvelle avanie?

BONEAU.

Moi, monsieur!

VERMONT.

Vous-même... Parbleu! je vous conseille de jouer la surprise.

BONEAU.

Je la joue tout naturellement, je vous assure.

VERMONT.

Ah çà! vous me ferez accroire que ce n'est pas vous qui venez tout-à-l'heure de dépêcher cet officier pour m'arrêter?

BONEAU.

Assurément non, ce n'est pas moi.

VERMONT.

Dénégations inutiles; vous n'échapperez pas à ma vengeance.

BONEAU.

C'est ce que nous verrons.

VERMONT.

Comment, monsieur, ce n'était pas assez de tous vos torts précédents envers moi! vous n'avez pas craint, pour couronner l'œuvre, d'employer vos sollicitations, afin d'empêcher un mari outragé de venger son honneur, ou du moins afin de le punir de l'avoir fait! cette conduite est abominable, indigne d'un homme qui sait se respecter.

BONEAU.

Permettez; il m'a semblé vous entendre dire que vous étiez le mari.

VERMONT.

Toutes vos manœuvres, au surplus, n'ont pas réussi à sauver le traître Dorival.

BONEAU.

Ah! mon Dieu, vous l'avez tué?

VERMONT.

Du moins, je l'ai blessé de manière... A votre tour, maintenant.

BONEAU.

Allons donc.

VERMONT.

Vous hésitez?

BONEAU.

Allez au diable, à la fin, et laissez-moi tranquille.

VERMONT.

Je n'en ferai rien que vous ne m'ayez rendu raison.

BONEAU.

Vous auriez besoin, en effet, qu'on vous la rendît la raison, car je crois que vous l'avez totalement perdue.

VERMONT.

Que voulez-vous dire?

BONEAU.

Que l'un de nous deux extravague; et assurément ce n'est pas moi.

VERMONT.

Vous ajoutez l'insulte...

BONEAU.

Ce n'est pas mon intention; et si vous étiez un peu plus de sang-froid, il ne me faudrait que deux mots d'explication pour vous faire rougir de vos emportements. Vous voudriez bien convenir alors que, dans tout ceci, je n'ai d'autre crime à me reprocher que d'avoir négligé mes affaires pour prêter mon appui à une femme estimable, et à laquelle, suivant toutes les apparences, vous serez obligé de faire, ainsi qu'à moi, vos très humbles excuses.

VERMONT.

Par exemple!

BONEAU.

Laissez-moi donc parler dix minutes encore sans m'interrompre.

VERMONT.

Eh bien, voyons; j'écoute.

BONEAU.

Je vous apprendrai d'abord...

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, FÉLIX.

FÉLIX, abordant Boneau.

Venez, monsieur, venez contempler votre ouvrage.

BONEAU.

A qui en voulez-vous?

FÉLIX.

Venez voir l'état où l'on a mis ce pauvre Dorival.

BONEAU.

Eh bien, est-ce que cela me regarde? Prenez-vous-en à monsieur, qui vient de se battre avec lui.

FÉLIX.

Monsieur a fait son devoir; il s'est conduit en galant homme, et personne n'est en droit de lui adresser des reproches. Mais vous, combien n'en méritez-vous pas!...

BONEAU.

Il est fort celui-là; et vous allez voir que je serai responsable des coups d'épée que monsieur donne.

FÉLIX.

Sans doute; n'est-ce pas vous qui, après avoir fait mal à propos le réservé avec moi, avez commis l'indiscrétion d'apprendre à monsieur l'arrivée de son épouse?

BONEAU.

Ah çà! votre intention est-elle de me faire donner au diable! et voudriez-vous me persuader que je rêve tout éveillé?

FÉLIX.

Votre conduite est d'autant plus condamnable, que si vous m'eussiez appris d'abord ce que je vous demandais, tout le monde se serait entendu, il n'y aurait pas eu de duel, Dorival ne serait pas blessé, et monsieur ne se trouverait pas arrêté.

BONEAU.

J'enrage!

VERMONT, à Félix.

Sans doute; mais j'ose me flatter que vous allez joindre vos instances aux miennes, pour me faire rendre, sans retard, une liberté que je n'aurais pas dû perdre; vous savez maintenant les motifs de cette affaire, et vous ne souffrirez pas que pour m'être battu loyalement avec un officier dont j'avais tant à me plaindre, j'éprouve un plus long désagrément.

FÉLIX.

Il a eu sans doute des torts graves envers vous; mais souffrez que je le plaigne un peu maintenant; vous l'avez traité assez mal.

VERMONT.

Je suis plus malheureux que lui; cette blessure (montrant son cœur.) est plus profonde que la sienne.

FÉLIX.

Je ne doute pas, cependant, que vous ne soyez le plus tôt guéri.

VERMONT.

Que ne puis-je vous croire!

BONEAU.

Ah çà, je vois avec bien du plaisir...

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LE MAJOR.

LE MAJOR, à M. de Vermont.

C'est à M. de Vermont que j'ai l'honneur de parler?

VERMONT.

A lui-même, monsieur.

LE MAJOR.

Vous me pardonnerez, j'espère, monsieur, de vous avoir fait arrêter; je voulais prévenir ce qui est arrivé; malheureusement il était trop tard; on m'a rendu compte de l'événement, et j'en suis affligé; je vous promets au surplus de ne rien négliger pour que cette affaire ne fasse aucun éclat: la blessure de Dorival n'aura pas de suite dangereuse; le chirurgien-major vient de me l'assurer; cette aventure lui servira de leçon. Quant à vous, monsieur, rassurez-vous, vos soupçons étaient mal fondés; je sais tout à présent, et j'ose vous donner l'assurance que votre épouse n'est pas indigne de vous.

VERMONT.

Mais, monsieur, comment expliquer ce départ clandestin?...

LE MAJOR.

C'est ainsi qu'une première démarche inconsidérée en entraîne beaucoup d'autres, et que l'on est obligé souvent de se donner l'apparence de nouveaux torts, à l'instant même où

l'on cherche à réparer les anciens. Madame de Vermont se trouve aujourd'hui dans ce cas ; et sa démarche, que vous pouviez, en effet, regarder comme criminelle, avait pour but de faire opérer, par mon entremise, certaine restitution...

FÉLIX.

Que Dorival, avant de s'aller battre avec monsieur, m'avait chargé de faire : le moment est venu de remplir ses intentions, et je m'en acquitte avec plaisir. (Il remet le paquet de lettres au major.) S'il avait suivi mes conseils, il n'eût pas attendu si long-temps.

LE MAJOR.

Je le sais, capitaine, et je vous rends à cet égard toute la justice qui vous est due. (A M. de Vermont.) Vous voyez maintenant, monsieur, que tout s'explique.

BONEAU.

Pas pour moi, toujours.

VERMONT.

Oui, je vois que, fort heureusement, ce ne sera point des reproches, mais bien des excuses que je vais être obligé de faire à madame de Vermont.

BONEAU.

C'est ce que je vous disais il n'y a qu'un instant, et je suis fort aise que vous sachiez tous ici à quoi vous en tenir. Actuellement, ne croyez-vous pas qu'il soit temps de me mettre au fait à mon tour?

VERMONT, au major.

De grace, monsieur le major, achevez votre ouvrage, conduisez-moi auprès de madame de Vermont, que je lui exprime mon sincère repentir d'avoir pu la soupçonner un instant, et que j'obtienne un pardon qui me réconcilie avec moi-même.

LE MAJOR.

Suivez-moi, vous la trouverez au jardin avec madame de Saint-Maur, qui met tous ses soins à lui faire oublier les chagrins de la journée, et s'efforce de gagner son estime et son amitié.

VERMONT.

Partons, monsieur, partons ; il me tarde d'être à ses pieds.

(Il sort avec le major.)

## SCÈNE XI.

BONEAU, FÉLIX.

BONEAU, les appelant.

Messieurs, messieurs, faites-moi l'amitié, je vous prie...

FÉLIX, lui frappant sur l'épaule.

Monsieur... Boneau.

BONEAU.

Monsieur.

FÉLIX.

Vous voyez que voilà une affaire heureusement terminée pour tout le monde, et ce n'est pas votre faute ; car, depuis tantôt, vous n'avez cherché qu'à brouiller les cartes...

BONEAU.

Allons donc!

FÉLIX.

Je dis heureusement terminée, excepté cependant pour ce pauvre Dorival qui vous a l'obligation d'un bon coup d'épée, par suite duquel il gardera la chambre au moins six semaines ; mais soyez persuadé qu'il n'oubliera ni votre nom, ni votre adresse, et qu'il fera sa première visite de convalescent, rue des Francs-Bourgeois, place Saint-Michel, n° 22. Sans adieu, M. Boneau.

## SCÈNE XII.

BONEAU, seul.

Qu'il y vienne, je donne congé demain, et au demi-terme je déménage. Non pas que j'aie peur de sa visite ; mais je connais la sensibilité de madame Boneau... Ah! mon Dieu! et moi qui lui avais promis d'être revenu à sept heures! (Regardant sa montre.) Il en est huit ; quand j'arriverai, l'Odéon sera fini, et il n'y aura plus personne dans ma rue. Je n'ai pardieu que le temps de m'aller jeter dans la première voiture, si je ne veux pas faire mourir ma femme d'inquiétude, être arrêté par la patrouille en arrivant, et coucher peut-être au corps-de-garde, ce qui mettrait le comble aux désagréments de toute nature... et si quelqu'un peut me dire ce que je suis venu faire aujourd'hui à Versailles, il voudra bien m'en informer à l'adresse ci-dessus indiquée ; il obligera son très humble et très obéissant serviteur Boneau.

FIN D'UNE JOURNÉE A VERSAILLES.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

# CHACUN DE SON COTÉ,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR

M. MAZÈRES;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, par les comédiens ordinaires du Roi, le 25 janvier 1828.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

| | |
|---|---|
| Le marquis DERBON, lieutenant-général, pair de France. | M. Baptiste. |
| Le baron DE VALLIÈRE, son neveu | M. Armand. |
| Le comte Alexis BALCOFF, attaché à l'ambassade de Russie | M. Menjaud. |
| BARGEOT, notaire | M. Monrose. |
| La baronne DE VALLIÈRE | Mlle Mars. |
| Mme BARGEOT | Mlle Mante. |
| JULIETTE, femme de chambre de la baronne | Mlle Dupont. |

La scène se passe, au premier acte, à Paris, chez la baronne de Vallière; au second, à Saint-Mandé, chez la baronne, au troisième, à Paris, chez le marquis Derbon.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon; portes au fond, à droite et à gauche.

### SCÈNE I.

JULIETTE, le comte ALEXIS *.

JULIETTE, un livre à la main.

Non, monsieur le comte, non; vous ne pouvez pas entrer chez madame.

LE COMTE ALEXIS.

Comment! vous me refusez... à moi?

JULIETTE.

Oui, monsieur le comte, on m'a défendu...

LE COMTE ALEXIS.

D'où vient donc ce caprice? Je sais bien qu'une jolie femme est comme un souverain : tout le monde n'a pas l'entrée de ses petits appartements, tout le monde n'a pas le droit d'assister à son grand lever!... mais il y a des courtisans privilégiés, et il me semble que.... moi...

JULIETTE.

Vous, comme les autres, monsieur le comte; madame vous prie de vouloir bien l'attendre dans ce salon.

LE COMTE ALEXIS.

Allons, j'attendrai; (il s'assied) et d'ailleurs, quand on attend en aussi bonne compagnie...

JULIETTE.

Monsieur le comte Balcoff est galant... c'est connu.

LE COMTE ALEXIS, prenant son livre.

Et que lisait donc là mademoiselle Juliette?

JULIETTE.

Oh! c'est un livre... c'est le théâtre de Marivaux.

LE COMTE ALEXIS.

Ah! ah!

JULIETTE.

Vous ne savez pas, monsieur le comte, tout ce qu'il y a de bon dans ses rôles de soubrettes!

LE COMTE ALEXIS.

Ah! je ne sais pas!... Parceque je suis étranger, parceque je suis Russe, mademoiselle Juliette croit que je ne connais pas le répertoire français!... Rassurez-vous, mademoiselle Juliette; je suis digne de vous comprendre! votre maîtresse m'a déja parlé de vos doléances continuelles, de vos chagrins, de vos regrets!

JULIETTE.

Comment n'aurais-je pas de chagrins, lors-

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite.

que je compare ma position dans le monde avec celle des soubrettes d'autrefois? Ah!... monsieur le comte, la révolution a fait bien du tort aux femmes de chambre!

LE COMTE ALEXIS.

Voyons... racontez-moi tous vos malheurs!... Puisqu'on ne veut pas me recevoir, je ne suis pas fâché de causer avec vous, en attendant qu'il fasse jour chez madame la baronne.

JULIETTE.

Moi, monsieur le comte, j'ai souvent été au spectacle dans mon enfance, parceque mon père était cocher d'une grande coquette; je sais ce que sont les domestiques de comédie, et je sais aussi ce que nous sommes, nous autres : ce n'est pas la même chose!

LE COMTE ALEXIS.

Mais, ma chère amie, les temps sont changés... les mœurs ne sont plus les mêmes!...

JULIETTE.

Le costume d'abord, monsieur le comte, le costume!... quelle différence!... Les Martons et les Lisettes de l'ancien régime avaient des rubans, des fleurs, des dentelles!... maintenant, un tablier de toile ou de percale... tout au plus!... Encore s'il n'y avait que cela, on s'en consolerait!... mais la partie morale du métier!...

LE COMTE ALEXIS, à part.

Diable! il paraît qu'elle a profondément étudié les secrets de son art.

JULIETTE.

La partie morale!... les profits... et la confiance!... on n'en a plus, de confiance!... Jadis les maîtres disaient tout à leurs domestiques! et les maîtresses donc! elles en disaient encore bien plus!... aujourd'hui... rien... monsieur le comte, rien!... nous en sommes réduits à tout deviner.

LE COMTE ALEXIS.

Et quand on devine, le champ des conjectures est vaste, n'est-ce pas, mademoiselle Juliette?

JULIETTE.

Sans doute : on ne sait pas où s'arrêter!... Voilà madame la baronne de Vallière; c'est une maîtresse bien bonne, bien excellente!... eh bien! elle n'a qu'un défaut : c'est d'être dissimulée avec moi!... pourtant je suis chez elle depuis qu'elle est veuve.

LE COMTE ALEXIS.

Veuve!

JULIETTE.

Pardon, je me trompe toujours! depuis qu'elle est séparée de son mari! au fait, monsieur le baron vit de son côté, madame la baronne vit du sien : ils sont bien décidés à ne plus se revoir... et, sous tous les rapports, c'est absolument comme si elle était veuve. Eh bien! monsieur le comte, depuis trois ans, madame ne m'a pas encore confié un seul petit secret.

LE COMTE ALEXIS, se levant.

C'est affreux!

JULIETTE.

Elle a tort!... En ne me disant rien, elle m'expose à avoir des idées... et quand mon imagination travaille...

LE COMTE ALEXIS.

Il ne faut pas que votre imagination vous emporte trop loin, mademoiselle Juliette. Soyez persuadée que madame la baronne ne fait que ce qu'elle doit faire, et n'a par conséquent rien à vous cacher!... Quant à vos infortunes, je vous avoue que je ne les trouve pas fort à plaindre!... les rubans roses, les fleurs et les tabliers de mousseline ne vous iraient pas mieux que le costume simple et convenable que vous portez; vous êtes tout aussi jolie que les caméristes d'autrefois, et voilà des yeux qui pourraient le disputer en beauté à ceux de toutes les Martons passées, présentes et futures... Pour ce que vous appelez la partie morale du métier, il n'y a plus, il est vrai, de marquis à talons rouges qui vous jettent des bourses remplies d'or : il n'y a plus d'épais financiers qui vous passent gracieusement au doigt un brillant du plus grand prix... Mais lorsqu'une femme de chambre est dévouée, fidèle... on trouve encore le moyen de payer sa discrétion... et, puisque mademoiselle Juliette aime le spectacle, nous pourrons lui donner de temps en temps la loge grillée de l'ambassadeur?

JULIETTE.

Ah! monsieur le comte, que vous êtes bon! aux Français, si c'est possible.

LE COMTE ALEXIS.

Oui : dimanche prochain, je vous donnerai la loge des Français.

JULIETTE.

Pourvu qu'il y ait une comédie à soubrettes!... Quand je vois en scène une Lisette qui cause familièrement avec sa maîtresse, et qui conduit habilement ses intrigues, je me dis : Voilà pourtant comme je devrais être! ça me fait de la peine; mais, au fond, ça me flatte et ça me fait plaisir.

LE COMTE ALEXIS.

Bien! mademoiselle Juliette, bien!... Calmez un peu la vivacité de vos regrets, modérez votre curiosité; tâchez de ne pas deviner plus que la vérité, et continuez à puiser des consolations dans la lecture de votre cher Marivaux... le voilà, je vous le rends.

(On sonne.)

JULIETTE.

On sonne! c'est sans doute M. le général Derbon, car madame l'attend.

LE COMTE ALEXIS.

Je n'aime pas beaucoup à le rencontrer, le cher oncle! c'est le Caton de la famille... et les Catons et moi...

JULIETTE, à la porte.

C'est M. Bargeot et sa femme...

LE COMTE ALEXIS.

Oh! madame Bargeot... la délicieuse femme! méchante, sotte, commune, un vrai bijou!

## SCÈNE II.

LE COMTE ALEXIS, Mme BARGEOT, BARGEOT, JULIETTE.

MADAME BARGEOT.

Tiens! vous voilà déja ici, monsieur le comte?

LE COMTE ALEXIS.

Heureux de vous y rencontrer, madame.

BARGEOT.

Et on l'attendait ce matin au bois de Boulogne!

LE COMTE ALEXIS.

Comment, mon cher notaire, vous aviez déja déserté votre étude?

BARGEOT.

Mon étude! les devoirs de ma charge, n'est-ce pas! Vieux préjugé, mon cher. Quand on a mis quatre cent mille francs à une étude, ce n'est pas pour s'en occuper! J'ai mes clercs!... Vous avez eu tort de ne pas venir au bois!... vous auriez tenu tous nos paris. Lord Williams a fait courir sa jument avec un cheval de Crémieux : la course a été charmante... j'ai perdu vingt-cinq louis.

MADAME BARGEOT.

Eh bien! messieurs, est-ce que nous n'entrons pas chez cette chère baronne?

JULIETTE.

J'ai ordre d'introduire madame.

MADAME BARGEOT.

Je vous retrouverai ici, messieurs. (A Alexis.) Elle va vous faire attendre, notre belle amie; elle est si coquette!

LE COMTE ALEXIS, à part.

C'est bien là un propos d'amie intime!

MADAME BARGEOT.

Vous me verrez ce soir au bal, monsieur le comte!... mademoiselle Victorine me fait une robe... une robe qui fera tourner toutes les têtes!

BARGEOT, à part.

Je reponds bien que la mienne ne tournera pas.

(Madame Bargeot et Juliette entrent par la porte à droite.)

## SCÈNE III.

LE COMTE ALEXIS, BARGEOT.

LE COMTE ALEXIS.

Ce soir, grand bal, grande fête! ah! mon ami, quelle vie joyeuse nous menons!... J'ai déja bien couru le monde! J'ai été attaché à toutes nos ambassades... j'ai vu Vienne, Londres, Madrid... et j'y ai langui sans peine et sans plaisir! Je n'ai vraiment commencé à vivre que le jour où j'ai enfin touché l'heureux sol de la France. Oh! je ne suis pas comme tous les étrangers qui vont vantant leur pays aux dépens de celui qui leur donne l'hospitalité! Moi, j'aime la France... et je le dis hautement. Comment ne l'aimerais-je pas, cette belle France, et sur-tout ce cher Paris où je nage au milieu de toutes les voluptés? Paris, séjour enchanteur! c'est la terre promise des étrangers! c'est le paradis de l'Europe! aussi, depuis six mois que je suis au nombre des élus, j'en goûte et j'en savoure avec délice toutes les joies!... Ah! si jamais j'y suis ambassadeur!... vous verrez, mon cher notaire, mon luxe et ma magnificence!... vous verrez comme je ferai rouler à grands flots les roubles de sa majesté l'empereur de toutes les Russies.

BARGEOT.

Si vous êtes ambassadeur!

LE COMTE ALEXIS.

Eh! cela n'est pas impossible! je suis bien vu à la cour de Saint-Pétersbourg... et là, comme ici, un beau mariage nous a bientôt ouvert le chemin des honneurs et de la fortune! J'ai laissé plus d'une grande dame pleurant mon absence! j'ai une belle veuve, la princesse Pauloska, qui me garde une fidélité... de cinq cents lieues! Je ne vous parle pas des dames de Paris... parceque je les aime, mais je ne les épouse pas!

BARGEOT, à part.

Et on dit que les Français sont fats!

LE COMTE ALEXIS.

Mais, mon cher, l'ambition viendra toujours assez vite... et je ne veux l'attendre qu'au milieu des plaisirs; je veux m'acclimater chez vous, je veux me façonner aux goûts, aux habitudes des Français!... je veux être Français moi-même... de cœur, de caractère... Vous ne me repousserez pas de vos rangs? n'est-il pas vrai, mon cher Bargeot?

BARGEOT.

Vous êtes trop aimable pour n'y être pas accueilli à bras ouverts! Vous avez cependant votre côté faible, mon cher comte, et vous vous ferez difficilement pardonner la manière dont vous parlez des femmes.

LE COMTE ALEXIS.

Vous allez recommencer vos grandes phrases... Les femmes veulent être adorées; eh bien! je les adore.

BARGEOT.

Mais vous les compromettez.

LE COMTE ALEXIS.

Eh! mon cher, l'amour-propre n'est-il pas en même temps le mobile et le but de toutes nos actions? Quand nous nous mettons en campagne pour attaquer un cœur qui offre de la ré-

sistance, ce que nous desirons avant tout, n'est-ce pas l'éclat de notre victoire? et, dès qu'on la proclame, qu'elle soit vraie ou fausse, n'avons-nous pas atteint notre but? C'est la publicité qui fait le succès.

BARGEOT.

Oh! mon cher comte!

LE COMTE ALEXIS.

Que voulez-vous? moi, j'use de mes avantages!... mon étrangeté a séduit toutes vos Françaises!... elles me trouvent charmant parceque j'arrive des bords de la Baltique! Le comte Alexis est à la mode; on le desire; on le veut... il se donne!... Si les maris ont la faiblesse de s'en fâcher... je suis là pour défendre mes droits... Ici, par exemple, je n'ai pas de mari à redouter.

BARGEOT.

Parlez donc plus bas.

LE COMTE ALEXIS.

Est-ce agréable, un ménage pareil? je vous le demande! Aussi j'admire tous les jours le perfectionnement des mœurs françaises. Autrefois, quand la discorde avait soufflé sur deux tendres époux, il leur fallait subir les débats publics d'un procès scandaleux; les tribunaux retentissaient de leurs querelles conjugales; on publiait des secrets qui devraient toujours rester cachés dans le sein des familles, et c'est au bruit des acclamations indiscrètes de la foule que le fatal divorce était prononcé. Aujourd'hui c'est plus simple! on se marie; on s'adore... c'est une adoration qui durera une éternité! éternité de trois ou quatre années, un an d'amour, trois ans d'égards, c'est le terme moyen. On ne tarde pas à s'apercevoir qu'on ne se convient plus!... on se sépare... mais à l'amiable... après un arrangement à huis clos!... c'est un divorce tout pacifique!... On ne voit plus le même monde; quand on se rencontre, on se salue, ou on détourne la tête, ce qui est la même chose! Monsieur vole à de nouvelles amours, et madame n'a plus qu'à goûter tous les agréments du veuvage; mais c'est un veuvage qui n'exige pas de robes noires; pas de larmes, de tristesse! c'est charmant, délicieux... et commode! plus d'argus... plus de jalousie... légitime! le champ reste libre aux adorateurs...

BARGEOT, lui prenant la main.

Qui devraient au moins, par pudeur, respecter davantage l'objet de leur culte, et ne pas le sacrifier ainsi à leur vanité.

LE COMTE ALEXIS.

Mon cher Bargeot, expliquons-nous sincèrement; vous savez que moi, j'agis toujours avec franchise.

BARGEOT.

Et il veut devenir ambassadeur!...

LE COMTE ALEXIS.

Voyons; nous sommes rivaux?

BARGEOT.

Ah! je vous ai déja dit...

LE COMTE ALEXIS.

On m'a assuré que vous n'aviez pas toujours été insensible aux charmes de la baronne... et que...

BARGEOT.

Que n'assure-t-on pas dans le monde! Non, mon cher! je suis l'ami de la baronne, son notaire, son conseil; elle est liée avec ma femme.

LE COMTE ALEXIS.

Raison de plus... Bien souvent l'amitié des femmes sert de manteau aux amours des maris, et vous craignez d'avouer...

BARGEOT.

Non, je ne crains rien; madame Bargeot et moi, nous ne serons jamais jaloux!... Vous savez mes idées sur le mariage, et comment s'est fait le mien!... Ma femme avait de la fortune... il fallait bien qu'elle eût quelque chose! Un notaire a besoin d'une femme: elle lui est aussi indispensable que son étude! d'abord elle paie l'étude... et puis un ménage inspire toujours plus de considération, de confiance... les clients aiment mieux... enfin j'ai épousé madame Bargeot... c'est un mariage politique et philosophique! Mais, d'un autre côté, je vous jure que...

LE COMTE ALEXIS.

Allons, il faut bien croire. (A part.) Il est un peu tartufe, le cher notaire. (Haut.) Je vous crois; mais parlez-moi donc un peu du mari de la baronne... avec elle, je n'ai jamais osé hasarder un seul mot... Je ne l'ai pas encore vu, ce baron de Vallière... et, dans ma position, il faut bien que je le connaisse! il n'est pas à Paris, je crois?

BARGEOT.

Il vient de terminer une longue tournée qu'exigeaient les grandes spéculations dans lesquelles il s'est jeté: des canaux, des usines, des filatures!... mais il est de retour.

LE COMTE ALEXIS.

C'est un original? un...?

BARGEOT.

Pas du tout... M. de Vallière a eu des torts envers sa femme, torts qu'il ne m'appartient pas de discuter... Mais, mon cher comte... ainsi vont nos préjugés... on se conduit mal avec les femmes, et on n'en conserve pas moins sa réputation d'homme d'honneur! tenez, vous, vous êtes un fort galant homme!

LE COMTE ALEXIS.

C'est un faiseur de projets?... il a beaucoup mangé?... vous devez savoir cela... vous... leur notaire?

BARGEOT.

Mon cher Alexis, je ne m'occupe pas beaucoup de mon étude: cela est tout simple! j'ai mes clercs! ils sont là! la besogne est pour eux; et ils s'en acquittent beaucoup mieux que je ne pourrais le faire moi-même!... Mais, si je néglige mon étude, au moins je n'en trahis pas

les secrets ; je n'oublie jamais ce que mon ministère a de sacré, et vous ferez bien de ne plus me presser de questions : je n'y répondrais pas. J'ai été l'ami de M. de Vallière... je ne le vois plus... mais, de loin, je crois l'être encore, et je me trouve heureux de lui rendre le témoignage d'estime qu'il m'accorde sans doute quand il en trouve l'occasion.

LE COMTE ALEXIS.

J'écoute vos leçons doctorales, grave magistrat... à éperons.

BARGEOT.

Mon ami, je ne suis pas un sage ; j'ai toujours fort bien entendu la vie, et j'espère la continuer comme je l'ai commencée ; mais je suis bon pour le conseil, et, croyez-moi, il ne faut jamais dédaigner la morale que font les mauvais sujets !... c'est une morale d'expérience qui en vaut bien une autre.

LE COMTE ALEXIS.

Ah çà mais, les portes du sanctuaire restent bien long-temps fermées !

BARGEOT.

Pour peu que madame Bargeot ait entamé le chapitre des chiffons, nous ne sommes pas près d'être admis.

LE COMTE ALEXIS.

Cependant la baronne attend son oncle, qui doit venir ce matin, sans doute pour lui faire encore quelques remontrances, car il ne les lui épargne pas !... et je crois que sa morale est un peu comme la vôtre ; c'est un composé... d'expérience et de fredaines de garnison...

BARGEOT.

Il nous est difficile d'obtenir grace à ses yeux !... c'est un frondeur, un misanthrope d'une nouvelle espèce... toujours le reproche à la bouche, et c'est en parlant sans cesse de son indulgence qu'il nous accable de sa sévérité.

LE COMTE ALEXIS.

Je crois qu'il ne m'aime pas, et je le lui rends bien.

BARGEOT.

Du reste, loyal, honorable... aimant sa nièce comme sa fille ; brave militaire, un de nos lieutenants-généraux les plus distingués, et qui n'est arrivé à la chambre des pairs qu'après de longs et éclatants services... C'est lui ! le voici.

## SCÈNE IV.

LE COMTE ALEXIS, LE MARQUIS DERBON, BARGEOT.

LE MARQUIS DERBON.

Bonjour, monsieur Bargeot... J'ai l'honneur de saluer monsieur le comte Balcoff.

LE COMTE ALEXIS.

Général, nous parlions de vous.

LE MARQUIS DERBON.

Et vous en disiez beaucoup de mal ? car on me fait une réputation de sévérité, de brusquerie, qui, en conscience, est bien injuste !... Je suis l'homme du monde le plus indulgent : je laisse chacun vivre à sa fantaisie, et jamais je ne me mêle... Mais savez-vous, messieurs, que vous voilà de bien bonne heure chez ma nièce ?... il est à peine midi... et...

BARGEOT.

J'ai accompagné madame Bargeot, qui est là avec elle.

LE MARQUIS DERBON.

Et monsieur le diplomate, qui a-t-il accompagné ?

LE COMTE ALEXIS.

J'étais venu pour prendre les ordres de madame la baronne pour le bal de ce soir.

LE MARQUIS DERBON.

Ah ! oui... cette fameuse fête qu'elle vous donne à sa campagne de Saint-Mandé !... Je ne sais pas pourquoi tant de folles dépenses... Mais madame est sa maîtresse... Ce n'est pas mon affaire... et, quand quelque chose ne me regarde pas... C'est bien ridicule !

LE COMTE ALEXIS.

Général, j'ai une revanche à vous donner : nous nous verrons au bal, les armes à la main.

LE MARQUIS DERBON.

Oui... oui, les armes à la main, si nous nous voyons.

## SCÈNE V.

LE COMTE ALEXIS, BARGEOT, LA BARONNE DE VALLIÈRE, Mme BARGEOT, LE MARQUIS DERBON.

MADAME DE VALLIÈRE.

Ah ! messieurs, que je vous demande de pardons ! vous m'attendiez... Bonjour, Bargeot...

LE COMTE ALEXIS.

La santé de madame la baronne ?...

MADAME DE VALLIÈRE.

Est bonne, très bonne ; je vous remercie... On ne vous a pas vu hier soir, monsieur le comte ?

LE COMTE ALEXIS.

C'était le jour de loge de la marquise... je n'ai pas pu me dispenser...

MADAME DE VALLIÈRE.

Et vous avez été au nouveau ballet ; c'est fort bien fait ! c'est un ballet délicieux, sur-tout quand on l'a déja vu vingt fois ! et d'ailleurs la marquise est si jolie !... un peu maigre... très coquette... Bonjour, mon oncle !

LE MARQUIS DERBON.

Je croyais que tu ne me voyais pas.

MADAME DE VALLIÈRE.

Moi, ne pas vous voir, mon cher oncle !

MADAME BARGEOT, bas à Bargeot.

Elle aime bien mieux s'occuper de monsieur Alexis.

MADAME DE VALLIÈRE.

Je sais que vous êtes venu pour causer avec moi. Ces messieurs auront la bonté de nous excuser? nous devons nous revoir! vous le savez, c'est ici le rendez-vous général; nous partons tous à trois heures pour Saint-Mandé.

LE MARQUIS DERBON.

J'espère que les plaisirs du bal ne feront oublier mon invitation à personne : il est convenu que nous déjeunons demain chez moi. Madame Bargeot ne dédaignera pas un modeste déjeuner de garçon?

MADAME BARGEOT.

Ah! déjeuner de garçon où il y aura des femmes!

BARGEOT, à part.

Madame Bargeot a toujours des saillies originales! quand on n'y est pas préparé... (Haut.) Oui, général, oui, nous viendrons! mais je compte sur vous pour notre grande partie de chasse.

MADAME BARGEOT.

A propos, messieurs! faites donc compliment à mon mari sur sa nomination.

LE MARQUIS DERBON.

Quelle nomination? Est-ce que le garde des sceaux...? est-ce que la chambre des notaires...?

BARGEOT.

Non, non : c'est le grand veneur! Je suis nommé louvetier! j'ai reçu mon brevet ce matin.

LE MARQUIS DERBON.

C'est flatteur... pour vos clients.

BARGEOT.

Bah! bah! mes clients! est-ce que je n'ai pas mes clercs! Allons, madame Bargeot, je suis à vos ordres.

LE COMTE ALEXIS.

Madame...

MADAME DE VALLIÈRE.

A trois heures, monsieur le comte; soyez exact.

## SCÈNE VI.

Mme DE VALLIÈRE, LE MARQUIS DERBON.

LE MARQUIS DERBON.

Enfin les voilà partis! J'ai cru qu'ils allaient tous s'installer ici à poste fixe!... et moi... à peine si tu faisais attention!... il est vrai que j'y suis habitué; quand la jeunesse est là, nous autres vieux, nous avons le privilége de la solitude.

MADAME DE VALLIÈRE.

Mon bon oncle! on cause un moment avec tous ses amis! mais celui qu'on chérit et qu'on révère... l'ami... de cœur... on le retient seul, pour le garder plus long-temps.

LE MARQUIS DERBON.

Ah! tu vas me cajoler!... N'importe! je te parlerai, et tu m'entendras.

MADAME DE VALLIÈRE.

Général, je devine! C'est jour de sermon, n'est-ce pas?

LE MARQUIS DERBON.

Tu plaisantes... et pourtant que de réflexions tu devrais faire! mais non : tu me laisses le soin de les faire pour toi!... D'abord ce bal, cette fête... si tu crois que j'irai...

MADAME DE VALLIÈRE.

Comment?

LE MARQUIS DERBON.

Non : je n'irai pas sanctionner par ma présence!... je ne veux pas avoir l'air d'encourager tous ces jeunes fous qui tourbillonnent à tes côtés!

MADAME DE VALLIÈRE.

Eh bien, mon oncle, nous danserons sans vous!

LE MARQUIS DERBON.

Ma chère Ernestine, est-ce là ce que tu m'avais promis? ouvre donc enfin les yeux, et n'augmente pas chaque jour les inconvénients de ta position!... Tu ris de mes conseils paternels, tu les repousses; tu as voulu vivre seule, sans guide, sans mentor!... Par qui es-tu toujours entourée?

MADAME DE VALLIÈRE.

Mais, général...

LE MARQUIS DERBON.

D'abord, ton notaire... louvetier!

MADAME DE VALLIÈRE.

Mon oncle, Bargeot est un ami sûr, discret... Lorsque je me suis trouvée seule... il s'est chargé de mes affaires, et avec un zèle, un désintéressement!... Je lui dois beaucoup; vous ne voudriez pas me conseiller l'ingratitude... Bargeot est un homme d'une probité éprouvée, et la probité fait excuser bien des ridicules!

LE MARQUIS DERBON.

Allons, j'ai tort : passe pour Bargeot! mais sa femme?

MADAME DE VALLIÈRE.

Ah!... sa femme... c'est mon amie...

LE MARQUIS DERBON.

Ton amie!... toi, si charmante et si distinguée, brillante de graces et d'esprit; toi qui devrais être l'ornement des premières sociétés de Paris; toi, mon Ernestine, l'amie d'une femme ridicule! et pourquoi cette amitié? parceque toutes ces dames du notariat, qui sont fort aimables, se plaisent à la tourner en dérision!... Elle, la pauvre femme, elle a du moins l'esprit d'espérer que ton intimité la relèvera un peu, et que le contact lui donnera un vernis de bonnes manières!... C'est peine inutile, le terrain est ingrat; elle n'entre pas dans un salon sans

que Bargeot ne soit sur les épines... il a toujours peur qu'elle ne fasse quelque gaucherie !

MADAME DE VALLIÈRE.

Et il a raison d'avoir peur ! Je peux fort bien ne pas la ménager, mon intime amie; car elle est femme à me le rendre, et même à avoir pris les devants !

LE MARQUIS DERBON.

Et toi, tu la reçois, tu l'accueilles, parceque tu es seule, et qu'il te faut une compagne... en public, au spectacle !... c'est un bras que tu prends !... conséquence de ta fausse position.

MADAME DE VALLIÈRE.

Sans doute : que voulez-vous que je fasse ?

LE MARQUIS DERBON.

Et ton conseiller privé, que veux-tu que j'en dise? Diplomate imberbe qui fait de la diplomatie au bois de Boulogne, et de la politique au balcon des Bouffes; petit Lovelace qui croit avoir le caractère français parcequ'il en a facilement ramassé tous les défauts ! léger, indiscret, joueur...

MADAME DE VALLIÈRE.

Ah ! vous l'appelez joueur parcequ'il vous gagne votre argent !

LE MARQUIS DERBON.

C'est un des piliers du Salon, je le sais.

MADAME DE VALLIÈRE.

Je ne suis pas chargée de contrôler ses dépenses.

LE MARQUIS DERBON.

Elles sont énormes, ses dépenses : on blâme ses assiduités près de toi; tu le vois trop souvent.

MADAME DE VALLIÈRE.

Je le vois... parcequ'il est aimable, quand il veut l'être ! Nous faisons de la musique !

LE MARQUIS DERBON.

Oui... de la musique ! vous chantez ensemble... c'est bien dangereux, la musique !... le monde est méchant, ma chère amie; il faut faire des concessions à l'opinion publique.

MADAME DE VALLIÈRE.

Le monde !... l'opinion publique !... Monde sévère, et qui a cependant besoin de tant d'indulgence !... l'opinion publique !... Et qu'appelez-vous opinion publique? est-ce celle de ces désœuvrés de salons, toujours à l'affût du scandale, par qui une inconséquence devient un crime, et un soupçon une certitude ? est-ce celle de ces prudes qui ont attendu cinquante ans pour rencontrer la sagesse, qui nous dénigrent par dépit de ne pouvoir plus être dénigrées elles-mêmes, et s'amusent à faire de la dévotion parcequ'elles ne peuvent plus faire autre chose ? Croirez-vous aux propos méchants de ces fats qui promènent leur nullité de boudoir en boudoir, qui se vengent d'un refus par une bassesse, et publient effrontément des succès qu'on ne leur a jamais accordés, et qu'on ne leur accordera jamais; lâches ennemis qui, de loin, nous déchirent en feignant de chanter nos louanges, et qui, de près, tendres, passionnés, à nos genoux nous demandent des fers, et se glorifieraient du titre d'esclaves ! Est-ce là l'opinion publique? Non, mon oncle, non; et vous êtes trop raisonnable ! vous vous rangerez parmi les gens qui jugent et qui n'accusent pas. La vraie sagesse est bonne et tolérante; il n'y a que l'hypocrisie de sévère et d'implacable... Et moi, qui n'ai rien à me reprocher; moi, faible et sans défense, parceque celui qui devrait me protéger m'a trahie, abandonnée, faut-il que je me courbe devant tant d'injustices ? pour y échapper, pour plaire à ce monde qui m'accuse, ne me reste-t-il plus qu'à m'en séquestrer, et à expier dans la retraite des fautes qui ne sont pas les miennes? Pour ensevelir ma honte et mes regrets, me faut-il aller chercher quelque couvent? J'en trouverai !... j'en trouverai qu'on ouvre au repentir; mais je n'ai rien à y faire !... Non, non; puisqu'il a plu à monsieur mon mari de me rendre ma liberté... ma liberté, mon indépendance... le premier, le plus précieux des biens, celui qui remplace les autres que j'ai perdus !... Ma conscience me rassure, elle me soutient, et m'aide à mépriser toutes leurs odieuses calomnies.

LE MARQUIS DERBON.

Je t'afflige, Ernestine : je t'en demande pardon; mais je ne saurais trop éclairer ton inexpérience !... Ah ! ma chère ! qu'ils sont loin, les jours où mon beau-frère et moi nous rêvions à cette union qui devait être si heureuse ! Avant de mourir aux colonies... il me recommanda son Amédée !... je restai chargé d'assurer le bonheur de ce neveu que j'aimais, que j'avais élevé. Je te donnai à lui, je ne pouvais pas mieux faire. L'ingrat ! comment m'a-t-il récompensé !... il a quitté le service ! il m'a laissé seul sur mes vieux jours, sans consolations...

MADAME DE VALLIÈRE.

Mon oncle ! n'en trouvez-vous pas dans votre belle réputation? dans vos honneurs, vos titres !

LE MARQUIS DERBON.

Oui... mes titres !... On m'a fait marquis... c'est consolant !...

MADAME DE VALLIÈRE.

Estimé !... considéré !... couvert de gloire...

LE MARQUIS DERBON.

Couvert de gloire et de rhumatismes ! C'est bien beau, la gloire, quand on la cherche ! Ah ! ma chère, j'ai fini mon temps !... On pourrait m'appeler aussi un vieux voltigeur !... il y en avait avant moi, il y en aura après... chacun le devient à son tour ! Je ne suis plus bon à rien !... à rien qu'à batailler un peu à la Chambre sur le budget de la guerre, et à voter selon ma conscience.

MADAME DE VALLIÈRE.

Ah ! oui, il est bien ingrat ! je l'ai tant aimé !

LE MARQUIS DERBON.

Ne parlons plus de lui ! je te l'ai défendu : tu te rappelles nos conditions... si tu le revoyais jamais !... Ma fortune n'est qu'à ce prix !...

MADAME DE VALLIÈRE.

Ah ! je ne m'occupe pas de lui ! il est heureux !

LE MARQUIS DERBON.

S'il voulait revenir à toi !... je suis indulgent : mais !... avoir méconnu mon Ernestine, lui avoir préféré d'indignes maîtresses, les avoir affichées, s'être fourré dans de folles spéculations ! et puis m'avoir fait perdre mon argent !

MADAME DE VALLIÈRE.

Mon oncle, vos fonds vous tiennent au cœur ! Vous êtes comme tous les gens qui ont été dérangés et dépensiers dans leur jeunesse... vous devenez un peu...

LE MARQUIS DERBON.

Que veux-tu ? je ne peux plus compter mes bonnes fortunes, je compte mes billets de banque, et il m'en enlève cinquante !

MADAME DE VALLIÈRE.

Enlever ! non !

LE MARQUIS DERBON.

Compromis... aventurés dans je ne sais quel canal !... S'il avait eu un peu de raison, par mon crédit je le faisais placer.... (Se levant.) Mais, tiens, son souvenir me fait mal ! Adieu ! adieu !

MADAME DE VALLIÈRE.

Eh bien ! vos gronderies sont donc finies ? Je vous laisse toujours dire... mais je suis bien sûre que vous finirez par faire ce que je voudrai ; vous n'êtes pas méchant.

LE MARQUIS DERBON.

Eh non, sans doute ; je suis trop bon ! Ton entourage, contre lequel je crie... je le reçois cependant ! tu vois que je les ai invités pour demain, et même, par égard pour toi, je causerai avec le petit Cosaque, et je serai galant avec madame Bargeot ! Allons, adieu ! amuse-toi à ton bal, à ta fête !... je ne demande pas mieux ! mais, je t'en prie, songe à cette maudite opinion publique ! nous devons lui passer quelques injustices, pour qu'elle nous passe quelques faiblesses.

## SCÈNE VII.

JULIETTE, LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS DERBON.

Tiens, voilà mademoiselle Juliette qui t'apporte ta correspondance ! Combien reçois-tu de déclarations par jour ? quinze ou vingt ?

MADAME DE VALLIÈRE.

Non : mais trois ou quatre ! Ils sont étonnants, ces hommes ! parcequ'on est seule..... parcequ'on n'a pas un mari... ostensible... ils croient qu'il n'y a qu'à écrire !... Il faut les laisser faire ; cela les amuse, et moi aussi.

LE MARQUIS DERBON.

Allons !... moque-toi bien d'eux !... Je me sauve ! car je reste là... j'y resterais toujours !... Tu es une enchanteresse ! une Armide !...

MADAME DE VALLIÈRE.

Et vous un Renaud...

LE MARQUIS DERBON.

En cheveux blancs !... Adieu, ma chère, à demain... Adieu !

## SCÈNE VIII.

JULIETTE, Mme DE VALLIÈRE.

MADAME DE VALLIÈRE.

Pourquoi ne pas m'avoir donné mes lettres ce matin ?

JULIETTE.

Madame...

MADAME DE VALLIÈRE.

Parceque vous avez voulu lire les journaux ?

JULIETTE.

Seulement les articles spectacle !...

MADAME DE VALLIÈRE.

Mademoiselle Juliette, vos études dramatiques me nuisent beaucoup !... vous me mettez en rivalité avec Marivaux, et j'ai le désavantage... Avez-vous passé chez Herbault ?

JULIETTE.

Oui, madame : il vient d'envoyer votre turban. Voici la petite note...

MADAME DE VALLIÈRE.

La petite note... Je ne veux pas la voir à présent ; elle me mettrait en fureur, et il faut que je sois aimable ce soir.

JULIETTE.

On a apporté quatre bouquets pour madame.

MADAME DE VALLIÈRE.

Quatre !... M. Alexis aura envoyé le sien !... le colonel n'y aura pas manqué non plus ; depuis quelques jours il est d'une exactitude !... Je me trompe fort, ou le troisième est du petit auditeur... il est amoureux... comme on l'est à vingt-cinq ans... il changera ! Pour le quatrième, ma foi, je ne devine pas !... Quand l'inconnu voudra se faire connaître !

JULIETTE.

Que faudra-t-il faire de ces bouquets, madame ?

MADAME DE VALLIÈRE.

Mais... vous me donnerez le plus joli. Allez, et préparez tout pour ma toilette.

## SCÈNE IX.

Mme DE VALLIÈRE, seule, lisant ses lettres.

Le vieux capitaine de vaisseau qui m'offre

une loge pour demain : il devient entreprenant... il est fou !... à son âge !... Eh bien? je ne me trompe pas!... Amédée! mon mari! c'est bien de lui! pour y croire, j'ai vraiment besoin de la lire deux fois.

(Lisant.)

« Madame la baronne, mes domestiques ne « seraient sans doute pas reçus chez vous; ainsi « je suis forcé d'avoir recours à la petite poste. « Il faut absolument que je vous parle, à vous, « à vous seule. J'aurai donc l'honneur de me « présenter demain : j'ose espérer que vous « voudrez bien me recevoir, et même je ne crains « pas de vous en prier avec instances.

« Le baron AMÉDÉE DE VALLIÈRE. »

Qu'est-ce que cela veut dire? après trois ans de silence?

## SCÈNE X.

### Mme DE VALLIÈRE, JULIETTE.

JULIETTE.

Il y a là un monsieur qui demande madame la baronne.

MADAME DE VALLIÈRE.

Quel monsieur?

JULIETTE.

Je ne le connais pas, et il refuse de me dire son nom.

MADAME DE VALLIÈRE.

C'est lui!

JULIETTE.

Lui?

MADAME DE VALLIÈRE.

Faites entrer; que peut-il me vouloir?

JULIETTE.

Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer.

MADAME DE VALLIÈRE.

Juliette, je n'y suis pour personne; si on vient, qu'on veuille bien m'attendre un moment.

JULIETTE.

J'ai vu bien des messieurs chez madame, mais je n'ai jamais vu celui-là.

(Elle sort.)

## SCÈNE XI.

### AMÉDÉE, Mme DE VALLIÈRE.

MADAME DE VALLIÈRE.

Je vous demande pardon, monsieur; je n'ai eu votre lettre que tout-à-l'heure... et je suis encore toute surprise...

AMÉDÉE.

C'est moi, madame, qui ai mille excuses à vous faire!... il fallait un motif comme celui...

MADAME DE VALLIÈRE.

Plus je vous regarde... monsieur, vous êtes bien changé.

AMÉDÉE.

J'arrive à peine d'un long voyage... Vous ne l'êtes pas, vous, madame... je vous retrouve toujours jolie!...

MADAME DE VALLIÈRE.

Oh!... ce n'est certainement pas pour me faire des compliments que vous êtes venu?

AMÉDÉE.

Je me priverai du plaisir d'être sincère, madame, et, puisque vous avez la bonté de m'entendre, je n'abuserai pas long-temps de votre complaisance... D'abord je voulais prier mon notaire de passer chez M. Bargeot, ils se seraient réunis pour vous communiquer la demande que j'ai à vous faire : mais, étant pressé, j'ai cru qu'il était plus simple d'avoir l'honneur de vous voir et de terminer avec vous promptement et sans intermédiaire, si cela est possible.

MADAME DE VALLIÈRE.

Quand je saurai quelle est cette demande.

AMÉDÉE.

Quelque temps avant de nous séparer...

MADAME DE VALLIÈRE.

Ah! je vous en prie, ne parlons pas du passé.

AMÉDÉE.

Lorsque nos intérêts, nos sentiments étaient les mêmes...

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous voyez bien, monsieur, que vous parlez toujours du passé.

AMÉDÉE.

J'abrége, madame... j'abrége... et j'arrive sans préambule à notre terre de Grand-Clos, qui, n'ayant pas été vendue, n'a pas cessé de vous appartenir comme à moi. Hier j'ai trouvé une occasion de rompre dans son dernier lien une communauté de biens qui peut-être n'est plus très convenable : je suis en marché, je voudrais traiter aujourd'hui ou demain au plus tard.

MADAME DE VALLIÈRE.

O mon Dieu! vous m'effrayez!... est-ce que vos affaires seraient...?

AMÉDÉE.

Aucunement, madame... mais je voudrais...

MADAME DE VALLIÈRE.

Je respecte vos raisons, monsieur... Et vous avez besoin de ma permission, de ma procuration, je crois... car je n'entends rien à ces vilains noms-là?... Bargeot m'expliquera tout cela : avant de me décider, vous ne trouverez pas mauvais que je le consulte?

AMÉDÉE.

C'est trop juste, madame, et voici une note que j'avais préparée...

MADAME DE VALLIÈRE.

C'est très bien : je la lui remettrai.

AMÉDÉE.

Vous faites tout avec une grace... une grace qui m'enhardit, et semble m'autoriser à vous

adresser une seconde prière! Pourriez-vous me donner votre réponse aujourd'hui?

MADAME DE VALLIÈRE.

C'est bien prompt.

AMÉDÉE.

J'ose vous en supplier,..

MADAME DE VALLIÈRE.

Je tâcherai... je vous l'écrirai... car je pars dans un moment pour Saint-Mandé!...

AMÉDÉE.

Vous avez toujours votre maison de campagne, madame?

MADAME DE VALLIÈRE.

Oui, monsieur... et j'y donne aujourd'hui un bal.... je réunis quelques amis...

AMÉDÉE.

N'avez-vous pas beaucoup agrandi les jardins, madame?

MADAME DE VALLIÈRE.

Oui, monsieur; j'ai fait quelques changements; j'ai ouvert une porte sur le bois de Vincennes...

AMÉDÉE.

Je l'ai vue, madame.

MADAME DE VALLIÈRE.

Ah!

AMÉDÉE.

L'autre jour, de grand matin, je revenais, je passais en poste devant la grille... croiriez-vous, madame, que j'ai eu la fantaisie de descendre et de me promener autour des murs de votre parc, pendant une grande demi-heure?

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous vouliez admirer mes peupliers?

AMÉDÉE.

Non!... j'étais entré dans la maison... en souvenir! je pensais au temps où... les souvenirs, madame, c'est quelque chose!

MADAME DE VALLIÈRE.

Oui, monsieur, c'est beaucoup!... Je vous promets ma réponse dans une heure! voulez-vous avoir la bonté de me laisser votre adresse?

AMÉDÉE.

Vous allez partir!... j'enverrai... mais non, mes gens ne doivent pas paraître ici, je ne veux pas vous compromettre!... un commissionnaire!... ou moi... madame?... voulez-vous que je vienne moi-même prendre votre lettre?

MADAME DE VALLIÈRE.

Oui, monsieur... vous pouvez venir... je n'y serai plus... seulement!...

AMÉDÉE.

Quoi, madame?

MADAME DE VALLIÈRE.

Je vous prie... de... ne pas vous nommer!

AMÉDÉE.

Vos prières, madame, sont des ordres pour moi.

## SCÈNE XII.

### AMÉDÉE, JULIETTE, LA BARONNE.

JULIETTE.

M. Bargeot vient pour prendre madame.

MADAME DE VALLIÈRE.

Il est inutile qu'il vous trouve ici. Juliette, faites passer par la salle à manger... Je vous demande pardon, monsieur...

AMÉDÉE.

Je me retire, madame, et compte sur votre promesse... dans une heure!

MADAME DE VALLIÈRE.

Oui, monsieur, dans une heure.

AMÉDÉE.

Vous me permettrez de me féliciter de vous avoir revue?

MADAME DE VALLIÈRE.

Je ne peux pas vous en empêcher!

AMÉDÉE, à part.

C'est qu'elle est toujours charmante! Ah! comme je suis coupable!

(Il sort.)

## SCÈNE XIII.

### Mme DE VALLIÈRE, BARGEOT.

MADAME DE VALLIÈRE, seule d'abord.

Comme il a l'air malheureux! il a quelque chagrin! Oh! je vais bien savoir...

BARGEOT.

Je viens de laisser ma femme chez son illustre couturière; c'est la troisième fois qu'elle y va depuis ce matin! la robe sera bien faite, j'en suis sûr!... Mais... hélas! j'ai profité de sa coquetterie pour m'esquiver! Je voulais d'abord vous rendre compte de ma visite à votre agent de change : il a placé vos fonds en rentes de Naples, comme vous me l'aviez demandé : voici cent mille francs en ducats, payables au porteur... Et puis, je suis si heureux quand je puis être un moment seul avec vous!

MADAME DE VALLIÈRE.

Allons.... Bargeot, vous voilà encore avec vos galanteries! adressez-les à votre femme!

BARGEOT.

Vous me parlez toujours de ma femme.

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous, vous ne m'en parlez jamais.

BARGEOT.

C'est qu'il n'y a rien à en dire.

MADAME DE VALLIÈRE.

Laissons cela. Y a-t-il long-temps que vous n'avez rencontré mon mari?

BARGEOT.

Quelle question!

MADAME DE VALLIÈRE.

Répondez-y, je vous en prie.

BARGEOT.

Il a été absent; mais il est de retour!... je l'ai vu mercredi à l'Opéra.

MADAME DE VALLIÈRE.

Sans doute avec quelque nouvelle conquête?

BARGEOT.

Ah! madame... ce serait, je ne vous le dirais pas! je puis vous assurer qu'il était seul.

MADAME DE VALLIÈRE.

Où en sont ses affaires?

BARGEOT.

J'ignore totalement...

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous me trompez... il est gêné... très gêné.

BARGEOT.

Comment savez-vous...?

MADAME DE VALLIÈRE.

Je sais tout... je l'ai vu.

BARGEOT.

Vous l'avez vu?

MADAME DE VALLIÈRE.

Ici même, il n'y a qu'un instant.

BARGEOT.

Et il vous a avoué...?

MADAME DE VALLIÈRE.

Non, non. Monsieur n'a pas abandonné son ancienne fierté! il m'a seulement proposé la vente de Grand-Clos; mais son air embarrassé... le vôtre... tenez, maintenant... Bargeot, vous êtes mon ami... donnez-m'en une nouvelle preuve; ne me cachez rien, je vous en conjure.

BARGEOT.

Je ne suis obligé à aucune discrétion, puisque je n'ai rien appris sous le sceau de la confidence, et je vous vois si inquiète, si troublée!...

MADAME DE VALLIÈRE.

Moi! je ne suis pas troublée!

BARGEOT.

Oh! si, vous l'êtes! Et, d'ailleurs, quand je parlerais de ses torts, je le calomnierais : il n'est pas coupable, il n'est que malheureux.

MADAME DE VALLIÈRE.

Mon ami, vous êtes un bien excellent homme!

BARGEOT.

Il a voulu faire marcher de front trop d'entreprises à-la-fois; mais elles étaient toutes formées par l'amour du bien public... ce canal doit assurer la prospérité de deux départements!... sa grande filature fait vivre tout un village!... De faux calculs l'ont égaré... il a été trompé... et sa dernière tournée n'a fait que l'éclairer sur ses prochains désastres.

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous m'épouvantez!...

BARGEOT.

Il est revenu précipitamment à Paris, et je le croyais même reparti... car...

MADAME DE VALLIÈRE.

Eh bien?

BARGEOT.

Eh bien! puisqu'il faut tout vous avouer... on m'a assuré que, s'il ne présente pas aujourd'hui de fortes garanties...

MADAME DE VALLIÈRE.

Aujourd'hui!... vous en êtes certain?... aujourd'hui même?

## SCÈNE XIV.

JULIETTE, puis LE COMTE ALEXIS, LA BARONNE, BARGEOT, Mme BARGEOT.

MADAME BARGEOT.

Eh bien! ma chère amie, êtes-vous prête?

MADAME DE VALLIÈRE.

Oui, oui. (A part.) Il m'a parlé de demain matin! si d'ici là je pouvais le voir... Et cette fête!

JULIETTE, annonçant.

Monsieur le comte Balcoff. La voiture de madame est prête.

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous venez sans doute avec nous, monsieur le comte?

LE COMTE ALEXIS.

Je vous demanderai la permission de ne vous rejoindre que ce soir : je dîne...

MADAME DE VALLIÈRE.

Bien! très bien! C'est dommage! En route, vous nous auriez parlé de vos chevaux. (Bas à Bargeot.) Prenez cette note, Bargeot; lisez-la! Il faudra que je vous parle après dîner; nous causerons. (Haut.) Ma chère amie, je suis à vous... vous permettez? j'ai trois lignes à écrire. (A part.) Le général n'y sera pas.

(Elle écrit.)

BARGEOT, à part.

Elle est dans une agitation!...

LE COMTE ALEXIS.

Il me tarde déjà d'ouvrir le bal! je parie qu'il sera encore plus brillant que les autres; et nous ferons sans doute un souper délicieux dans le pavillon, comme la dernière fois!

MADAME DE VALLIÈRE, écrivant.

Non, non; on ne soupera pas dans le pavillon.

JULIETTE.

Madame avait pourtant ordonné...

MADAME DE VALLIÈRE.

Eh bien, je donnerai d'autres ordres!... j'ai changé d'avis. (A part.) C'est le seul moyen! (Haut.) Allons, mes amis, partons, partons!... Monsieur le comte n'offre pas la main à madame?

LE COMTE ALEXIS, à part.

Qu'est-ce qu'elle a donc aujourd'hui?

MADAME DE VALLIÈRE, à Bargeot, qui lui offre la main.

Pardon, mon ami... un seul mot... Juliette, ce monsieur qui vient de sortir reviendra dans un instant; vous lui remettrez cette lettre.

JULIETTE.

Mais, madame, il n'y a pas d'adresse!

MADAME DE VALLIÈRE.

C'est bon! vous la remettrez à ce monsieur... à lui seul... Mes cartons dans la calèche, et vous serez arrivée à cinq heures... (A Bargeot.) Allons, mon ami, venez. Je vous parlerai, Bargeot, je vous parlerai.

(Ils sortent.)

JULIETTE, seule.

Pas d'adresse! aucun moyen de savoir... Ah! mon Dieu! que les femmes de chambre sont malheureuses!

# ACTE SECOND.

Le théâtre représente un jardin; à droite, un mur et une petite porte verte; à gauche, un pavillon dont la porte et les fenêtres sont fermées.

## SCÈNE I.

M^me^ BARGEOT, BARGEOT.

BARGEOT.

Cette fête sera charmante, et favorisée par le plus beau temps!... Avez-vous tout vu, tout admiré, madame Bargeot? Croyez-vous qu'il soit possible de déployer plus d'art, plus de recherche?

MADAME BARGEOT.

Oui... c'est bien.

BARGEOT.

C'est bien!... c'est très bien!... Personne n'a autant de goût que la baronne... personne!

MADAME BARGEOT.

Oh! vous, quand vous parlez d'elle, vous êtes dans une admiration!...

BARGEOT.

Qu'elle se charge toujours de justifier d'avance.

MADAME BARGEOT.

Et qu'est-ce que vous aviez donc à faire après le dîner? vous êtes resté enfermé une heure avec elle!...

BARGEOT.

Nous avons parlé de sa terre... de rentrées de fonds... Est-ce que je ne suis pas son notaire?

MADAME BARGEOT.

Son notaire!... vous avez vos clercs! Vous la regardez quelquefois avec des yeux!...

BARGEOT.

Est-ce que vous deviendriez jalouse, madame Bargeot? Oh! je vous en prie, ne faites pas cette faute-là, vous qui répétez sans cesse que vous êtes une femme comme il faut.

MADAME BARGEOT.

Je vous entends à tout moment vanter son mérite!... Ce n'est pas difficile d'en avoir, quand on est heureuse comme elle!... Rien ne lui manque... elle est riche... elle a des adorateurs... elle est baronne... elle est séparée de son mari...

BARGEOT.

Merci, madame Bargeot!... Je reviens à ce que je vous disais tout-à-l'heure; je vous conseille d'examiner avec soin l'ordonnance du bal... je veux en donner cet hiver; et il faut que vous soyez prête à en faire dignement les honneurs!... C'est une soirée-modèle que vous avez sous les yeux et que je vous engage à étudier.

MADAME BARGEOT.

Elle ne s'est pas donné beaucoup de mal! rien n'a été fait chez elle.

BARGEOT.

Parceque c'est la mode; et cette fois-ci la mode n'a pas tort!... Une maîtresse de maison, sur-tout madame de Vallière, qui est seule, qui n'a personne pour la seconder, une maîtresse de maison ne peut pas descendre à tous les embarras de détails!... Maintenant il y a un usage consacré: on va trouver *le Café de Paris*, et on lui demande une fête; *le Café de Paris* organise la fête comme il organise tout... fort bien! et, à l'heure indiquée, on voit arriver chez soi des rafraîchissements, des illuminations, des glaces, un souper et de la gaîté... par entreprise!... au lieu d'avoir à solder les comptes de trente fournisseurs différents... on en est quitte pour donner des billets de banque en masse... c'est bien plus commode!... Mais ce que ne fournit pas *le Café de Paris*, madame Bargeot, c'est ce tact exquis, ce sentiment des convenances, cette grace...

MADAME BARGEOT.

Allez-vous continuer son panégyrique?

BARGEOT.

Je me tais, madame, je me tais; je tiens trop à ne pas vous déplaire. Du reste, votre robe est charmante! c'est un vrai chef-d'œuvre!

## SCÈNE II.

LE COMTE ALEXIS, M^me^ BARGEOT, BARGEOT.

LE COMTE ALEXIS.

Ah! vous voilà, mon cher Bargeot!... Madame!... Je n'ai pas encore pu trouver la baronne...

BARGEOT.

Elle est occupée à donner quelques derniers ordres...

LE COMTE ALEXIS.

Elle m'en veut beaucoup de ne pas avoir accepté à dîner, n'est-ce pas ?

BARGEOT, à part.

Il est bon garçon, mais il est bien fat.

MADAME BARGEOT.

Oh ! oui... elle vous en veut... car elle est d'un triste !...

BARGEOT.

Taisez-vous donc, madame Bargeot. On doit toujours être fâché de ne pas vous avoir, mon cher comte ; mais...

LE COMTE ALEXIS.

Ah çà, pendant que nous sommes seuls, est-ce que vous n'avez pas remarqué combien la baronne était inquiète en partant?

MADAME BARGEOT.

Oui... elle avait quelque chose...

BARGEOT.

Il ne m'a pas semblé.

MADAME BARGEOT.

Oh ! vous, vous connaissez tous ses secrets !... Monsieur le comte, il est resté enfermé avec elle pendant plus d'une heure.

LE COMTE ALEXIS.

Je connais la discrétion de Bargeot, et il ne nous dira rien ; mais moi, la préoccupation de madame de Vallière ne m'a pas échappé... surtout quand on a parlé du pavillon !... il m'est venu des soupçons !...

MADAME BARGEOT.

Des soupçons !... racontez-moi donc ça.

BARGEOT.

Quels soupçons ?

LE COMTE ALEXIS.

Pourquoi n'y soupera-t-on pas, dans ce pavillon? pourquoi l'entrée nous en est-elle à tous défendue ? Il communique aux appartements par la galerie... Eh bien ! tout-à-l'heure j'en ai trouvé la porte intérieure fermée ! Tout ici respire un air de fête ; les jardins sont illuminés; les allées sont jonchées de lampions, et ce coin seul où je vous trouve reste plongé dans une obscurité...

MADAME BARGEOT.

Tiens ! mais c'est vrai.

BARGEOT.

Madame de Vallière a sans doute ses raisons; cela ne nous regarde pas. (A part.) Au fait, c'est assez extraordinaire.

MADAME BARGEOT.

Ses raisons !... je voudrais bien les connaître... ses raisons...

BARGEOT.

C'est peut-être une surprise qu'elle nous ménage !...

MADAME BARGEOT.

Ah oui ! c'est peut-être une surprise !...

LE COMTE ALEXIS, à part.

Est-ce que je deviendrais jaloux ?

MADAME BARGEOT.

Moi... je crois qu'il y a quelque chose... parceque... voyez-vous... elle est toujours si cachée avec ses amis, qu'on ne peut guère se fier à elle... Ah ! la voilà !

## SCÈNE III.

LE COMTE ALEXIS, Mme BARGEOT, Mme DE VALLIÈRE, BARGEOT.

MADAME BARGEOT.

Venez donc, ma bonne amie.

MADAME DE VALLIÈRE.

Comment ! vous vous réfugiez si loin ?... et moi qui vous cherchais de tous les côtés... Ah ! monsieur le comte, je vous sais gré d'être venu de bonne heure !

LE COMTE ALEXIS.

Madame, j'ai été déja assez malheureux de ne pouvoir pas vous accompagner. (A part.) Mais elle n'a pas mon bouquet; non, ce n'est pas le mien.

MADAME DE VALLIÈRE.

Mais venez donc, car nous avons déja beaucoup de monde. (Bas à Bargeot.) Vous ne m'avez pas remis l'acte signé ; je le cherche par-tout.

BARGEOT, bas.

Le voici ; je vous l'aurais donné demain.

MADAME DE VALLIÈRE.

Oui... oui... demain... je n'en avais besoin que demain.

LE COMTE ALEXIS, à part.

Tout ceci n'est pas naturel. Je suis bien sûr que ce n'est pas là mon bouquet.

MADAME DE VALLIÈRE.

Allons... Bargeot... mon ami, aidez-moi un peu à faire les honneurs... je vais vous rejoindre dans l'instant.

LE COMTE ALEXIS, bas à madame Bargeot.

Tout cela m'inquiète !... mais je vais voir mademoiselle Juliette ; et je connais le moyen de la faire causer.

MADAME BARGEOT, de même.

Oui : nous saurons tout par Juliette !... On dit, ma chère, que vous nous préparez une surprise.

MADAME DE VALLIÈRE.

Une surprise ?...

BARGEOT.

Oui, pour ce soir... peut-être un feu d'artifice ?...

MADAME DE VALLIÈRE.

Non, non : allez, mes amis, allez... je vous suis dans un moment.

(Ils sortent.)

## SCÈNE IV.

Mme DE VALLIÈRE, seule.

Je crains à chaque instant de me trahir et de leur laisser deviner toute l'inquiétude qui me domine. Il viendra, j'en suis sûre... mais si quelqu'un le voyait... le reconnaissait !... quel éclat ! mon mari ! si mon oncle apprenait... lui, qui ce matin encore m'a défendu !... Je n'ai pas voulu mettre Bargeot dans ma confidence. C'est bien assez de ne pas lui cacher la vente de notre terre. Mais j'avais dit à Juliette de venir me trouver ici !... Je suis toute tremblante comme si je faisais une mauvaise action... pourtant, c'est mon mari !... oh ! il ne l'est plus !... il ne doit plus l'être, il ne le sera jamais !... mais, au moins, il a droit à quelque sentiment de pitié !... la pitié... on ne la refuse à personne !

## SCÈNE V.

Mme DE VALLIÈRE, JULIETTE.

JULIETTE.

Madame ! me voici.

MADAME DE VALLIÈRE.

Arrivez donc, mademoiselle, vous vous faites attendre.

JULIETTE.

Pardon, madame... c'est que... au bout de l'allée, j'ai rencontré M. le comte Balcoff... et...

MADAME DE VALLIÈRE.

Eh bien, que vous disait-il ?

JULIETTE.

J'espère que cela ne déplaira pas à madame. M. le comte avait la bonté de me promettre une loge pour dimanche prochain... et si madame ne s'y opposait pas...

MADAME DE VALLIÈRE.

Je n'y vois pas d'inconvénients, et je ne sais pas pourquoi vous avez l'air embarrassé... (A part.) Il faut la ménager, elle est si indiscrète ! (Haut.) Mademoiselle Juliette, vous allez rester ici... et vous tenir près de cette porte.

JULIETTE.

Moi, madame ?...

MADAME DE VALLIÈRE.

Oui... vous... il est onze heures, n'est-ce pas ?...

JULIETTE.

Oui, madame; elles viennent de sonner.

MADAME DE VALLIÈRE.

Bientôt... dans un moment... on frappera...

JULIETTE.

On frappera ?...

MADAME DE VALLIÈRE.

Voici la clef... vous ouvrirez !

JULIETTE.

Oui, madame, j'ouvrirai ! (A part.) Qu'est-ce que cela veut dire ?

MADAME DE VALLIÈRE.

Un monsieur...

JULIETTE.

Le monsieur de ce matin ?...

MADAME DE VALLIÈRE.

Si vous vouliez avoir la bonté de m'écouter ! Oui, le monsieur de ce matin !... Vous le ferez entrer !... vous le prierez d'attendre un moment, de ne pas s'éloigner du pavillon... et sur-tout... d'avoir soin de ne pas se montrer.

JULIETTE.

De ne pas se montrer !... Oui, madame.

MADAME DE VALLIÈRE.

Et vous viendrez tout de suite m'avertir.

JULIETTE, à part.

C'est drôle !... (Haut.) Je ferai tout cela... madame !... mais je ne sais pas le nom de ce monsieur... et...

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous l'avez vu... ne l'avez-vous pas vu ?...

JULIETTE.

Oui, madame, mais...

MADAME DE VALLIÈRE.

Mademoiselle Juliette, les domestiques qui servent avec zèle... et qui savent rester à leur place, on a des bontés pour eux ! ceux qui sont curieux et indiscrets... on les chasse !... faites ce que je vous ordonne.

(Elle sort.)

## SCÈNE VI.

JULIETTE, seule.

On les chasse ! on les chasse !... c'est fort désagréable d'être chassée et de ne rien savoir ! Ce qui m'étonne, c'est ce grand monsieur !... il ne me fait pas du tout l'effet d'un amoureux !... Quand je lui ai remis cette lettre, il l'a prise d'un air bien froid, bien glacial !... et puis... il ne m'a rien donné !... je ne l'aime pas, moi, cet homme-là !... Et ce pauvre petit Russe, qui est si gentil !... oh ! les femmes !... les femmes !... les maîtresses, sur-tout !... On a frappé, bon ! voilà que ça commence.

(Elle va ouvrir.)

## SCÈNE VII.

JULIETTE, AMÉDÉE.

JULIETTE.

Ne vous impatientez pas, monsieur, on y va; entrez, monsieur, entrez !...

AMÉDÉE.

Merci, mademoiselle.

JULIETTE, à part.

Si je pouvais le faire jaser. (Haut.) J'étais là, monsieur... j'étais prévenue...

AMÉDÉE.

On vous a dit ?...

JULIETTE.

Oui, monsieur; madame m'a dit d'aller lui annoncer votre arrivée.

AMÉDÉE.

Eh bien, il faut obéir... il y a un bal ici... une fête, n'est-ce pas, mademoiselle?

JULIETTE.

Oui, monsieur; en vous approchant un peu, vous entendrez la musique... mais madame la baronne vous recommande de ne pas vous éloigner de ce pavillon... et sur-tout de ne pas vous montrer!... d'ailleurs ce n'est pas pour danser que monsieur est venu?

AMÉDÉE.

Non, mademoiselle, non : je ne suis pas venu pour danser. Allez, mademoiselle, allez.

(Elle sort.)

## SCÈNE VIII.

AMÉDÉE, seul.

Que peut-elle me vouloir?... Ce billet, dont l'écriture est à peine lisible : elle me dit de me trouver à la petite porte du bois, qu'elle me verra, que ma tranquillité en dépend, et peut-être la sienne!... à onze heures; à onze heures : me voilà! j'y suis... Ah! si je n'avais pas perdu ma fortune, je me jetterais à ses pieds!... Et demain... demain si je n'ai pas des fonds... Deux chefs d'ateliers qui me volent... un associé, un misérable qui se sauve avec ma caisse!... quelle différence! je devais réussir! tout le monde aurait applaudi à mes travaux... le roi lui-même venait de m'accorder sa protection! il avait bien voulu sourire à mes efforts!... j'étais utile à mon pays... à cette France, pour laquelle j'ai déja donné mon sang, et pour laquelle je perds ma fortune!... L'estime publique... de la considération, de la gloire!... Au lieu de tout cela, demain le déshonneur : malheureux que je suis!...

## SCÈNE IX.

AMÉDÉE, LE COMTE ALEXIS.

LE COMTE ALEXIS, à part.

Qu'est-ce que vient de me dire Juliette? un homme caché!

AMÉDÉE, à part.

J'entends du bruit : c'est elle sans doute.

LE COMTE ALEXIS.

Mais, oui : voilà quelqu'un... Monsieur...

AMÉDÉE.

Monsieur!...

LE COMTE ALEXIS.

Que faites-vous donc là?

AMÉDÉE.

Ce que je fais? vous le voyez, monsieur.

LE COMTE ALEXIS.

Mais, monsieur...

AMÉDÉE.

Mais, monsieur... vous-même, qu'y faites-vous?

LE COMTE ALEXIS.

Moi, je suis au bal... je suis invité...

AMÉDÉE.

Que savez-vous? je le suis peut-être aussi.

LE COMTE ALEXIS.

Vous... monsieur, au bal!... en bottes!...

AMÉDÉE.

Je vous avoue, monsieur, que je ne m'étais pas encore occupé de votre toilette. (A part.) Quel est donc ce petit monsieur? c'est un étranger!... Ah! c'est sans doute ce Russe dont on m'a parlé.

LE COMTE ALEXIS.

Enfin, monsieur, qui êtes-vous?

AMÉDÉE.

Vos questions commencent à m'importuner, monsieur!... Qui êtes-vous vous-même pour m'interroger ainsi?

LE COMTE ALEXIS.

Je suis... je suis...

AMÉDÉE.

De quel droit prenez vous ce ton d'autorité? Pour parler en maître de maison, chez madame de Vallière, êtes-vous... êtes-vous son mari?

LE COMTE ALEXIS.

Moi! son mari! Non, monsieur, non, je ne suis pas son mari; ce ne serait pas le moyen d'être dans les bonnes graces de la baronne!... on peut être mieux que cela!...

AMÉDÉE.

Monsieur!

LE COMTE ALEXIS.

Monsieur!

AMÉDÉE.

Vous êtes un fat!...

LE COMTE ALEXIS.

Monsieur, j'ai peut-être été quelquefois de votre avis; mais je n'ai jamais souffert...

AMÉDÉE.

Ne le souffrez pas, monsieur!

LE COMTE ALEXIS.

Vous me rendrez raison...

AMÉDÉE.

Oui, monsieur, oui : vous ne savez pas tout le plaisir que vous me faites.

LE COMTE ALEXIS.

Mais que venez-vous chercher ici? Madame de Vallière ne peut pas avoir invité...

AMÉDÉE.

Effectivement... monsieur... je crois qu'elle se trompe quelquefois dans le choix de ses invitations.

LE COMTE ALEXIS.

Au moins, monsieur, vous me direz qui vous êtes?

AMÉDÉE.

Je ne vous interroge pas avec tant d'instances; ce que je sais de vous me suffit, monsieur. Quant à moi, quant à mon nom... vous le sau-

rez, monsieur... je vous le dirai lorsqu'il en sera temps, et dans un lieu plus favorable à nos projets; jusque-là... ici... je ne suis qu'un étranger... oui, monsieur, un étranger... mais j'ai et je conserve le droit qu'a tout homme d'honneur de venger une femme indignement et lâchement offensée.

LE COMTE ALEXIS.

Eh bien, monsieur, partons.

AMÉDÉE.

Non, monsieur, nous ne partirons pas!... à présent, du moins! vous avez besoin d'une leçon...

LE COMTE ALEXIS.

Monsieur, j'en donne, et n'en reçois pas.

AMÉDÉE.

Vous l'aurez, monsieur... mais il me plaît de vous la faire attendre... une demi-heure... Voilà le délai que je vous propose. Vous êtes bien léger, bien inconséquent; mais, si j'en crois les décorations que vous portez, on peut s'entendre, s'expliquer avec vous. Il est convenable que vous rentriez dans le bal.

LE COMTE ALEXIS.

Je ne vois pas...

AMÉDÉE.

Réfléchissez, monsieur, et vous y rentrerez... mais sans bruit, sans éclat!... Vous n'oublierez pas chez qui nous sommes: vous vous rappellerez que madame la baronne de Vallière nous fait à tous deux l'honneur de nous recevoir, et vous la ménagerez un peu plus que vous ne l'avez fait tout-à-l'heure. Vous rentrerez, monsieur, et moi, je resterai ici à vous attendre... La clef qu'on a laissée à cette porte vous prouve que je ne suis pas entré par surprise; je suis à l'abri de tout soupçon injurieux, puisque je reste. Mes conditions vous conviennent-elles, monsieur?

LE COMTE ALEXIS, à part.

Il a un ton d'assurance qui m'impose malgré moi. (Haut.) Oui, monsieur... oui... elles me conviennent.

AMÉDÉE.

Pas le moindre mot à personne?

LE COMTE ALEXIS.

Je vous le promets. Je vous retrouverai ici dans une demi-heure?

AMÉDÉE.

Vous pouvez compter sur ma parole, comme je compte sur la vôtre!... Au revoir, monsieur.

LE COMTE ALEXIS.

A bientôt, monsieur... dans une demi-heure?

AMÉDÉE.

Dans une demi-heure.

(Le comte sort.)

## SCÈNE X.

AMÉDÉE, seul.

Un duel maintenant!... tous les malheurs à-la-fois!... Me demander ce que je viens faire ici? en conscience, je serais fort embarrassé de le lui dire!... Si je l'avais voulu, d'un seul mot j'aurais pu le confondre!... Mais non .. elle desire, elle exige que je garde le secret; je le garderai: je n'ai déja été que trop coupable, et je dois accepter toutes les conséquences de notre séparation.

## SCÈNE XI.

Mme DE VALLIÈRE, AMÉDÉE.

MADAME DE VALLIÈRE, entr'ouvrant la porte du pavillon.

Monsieur... êtes-vous là?

AMÉDÉE.

Oui, madame.

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous êtes seul?

AMÉDÉE.

Oui, madame. J'ai reçu votre lettre, et je me suis empressé d'accourir: je vous attendais en pensant à tout ce que ce rendez-vous peut avoir d'extraordinaire, et même de dangereux.

MADAME DE VALLIÈRE.

Dangereux! Que voulez-vous dire?

AMÉDÉE.

Ce mystère avec lequel je viens d'être introduit m'exposait peut-être aux questions malignes de vos domestiques, qui ne me connaissent pas... peut-être aussi aux indiscrétions de... vos amis?

MADAME DE VALLIÈRE.

O mon Dieu! auriez-vous rencontré quelqu'un?

AMÉDÉE.

Non, madame, non... rassurez-vous, je n'ai vu personne... mais cela pouvait arriver. Si, comme je n'en doute pas, votre femme de chambre est là maintenant pour éloigner les importuns, soyez sans crainte, vous pouvez m'apprendre ce qui me procure de nouveau le plaisir de vous voir.

MADAME DE VALLIÈRE.

Monsieur, je vous l'avoue... si ce matin je n'avais été presque surprise à l'improviste, je ne vous aurais sans doute pas reçu... C'eût été plus sage, plus raisonnable!...

AMÉDÉE.

N'êtes-vous pas la maîtresse de vos actions?

MADAME DE VALLIÈRE.

Oui; mais je sais ce que je dois à mon oncle.

AMÉDÉE.

Ah! mon oncle!... comme j'ai mérité sa colère!

MADAME DE VALLIÈRE.

Je sais aussi ce que je dois au monde, et je n'ai pas besoin qu'il m'avertisse de la faute que je commets en ce moment; je sens moi-même

combien elle est grave !... N'importe ! je vous avais vu !... il fallait vous revoir... et je ne m'en repentirai pas, puisque vous m'offrez l'occasion de vous être utile !... Monsieur, j'ai entièrement ignoré l'état de vos affaires, parceque je ne cherchais pas à le connaître; mais, cela ne vous étonnera pas, du moment que j'ai interrogé, les renseignements me sont venus en foule.

AMÉDÉE.

C'était, sans doute, à qui me noircirait le plus à vos yeux !

MADAME DE VALLIÈRE.

Non, monsieur, non.

AMÉDÉE.

On a dû vous dire beaucoup de mal de moi, madame... j'ai obligé tant de monde !... et d'ailleurs, vous-même, vous n'aviez pas de peine à y croire.

MADAME DE VALLIÈRE.

Pas de récriminations, je vous en prie... Au contraire, monsieur... il vous reste des amis... des amis dévoués; c'est une justice que je vous ai toujours rendue... vous avez tout ce qu'il faut pour vous en faire; j'ai soumis la note que vous m'aviez remise à l'approbation de M. Bargeot.

AMÉDÉE.

Oh, lui !... je ne crains rien.

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous avez raison : vous devez compter sur lui.

AMÉDÉE.

Je le sais, madame : il est des circonstances qui peuvent séparer deux hommes d'honneur, mais qui n'influent jamais sur l'estime qu'ils se doivent; je m'en rapporte entièrement à Bargeot.

MADAME DE VALLIÈRE.

Il n'a pas hésité à ratifier la demande que vous m'avez faite : voici l'acte de vente qu'il vient de rédiger... Je vous le remets, monsieur, il est maintenant à votre disposition.

AMÉDÉE.

Recevez mes remercîments, madame; demain matin je vous enverrai les fonds...

MADAME DE VALLIÈRE.

Ah ! je ne suis pas pressée !... je puis attendre... et je vous prie, même...

AMÉDÉE.

Non, madame; je ne souffrirai pas ! Mais pourquoi ces autres papiers ?...

MADAME DE VALLIÈRE.

Prenez toujours.

AMÉDÉE.

Que vois-je ? mais ces rentes sont à vous, madame, à vous seule.

MADAME DE VALLIÈRE.

Elles sont payables au porteur.

AMÉDÉE.

L'ai-je bien entendu ! et c'est vous ? c'est à moi !... avez-vous donc oublié tous mes torts ?

MADAME DE VALLIÈRE.

Non, monsieur, je me les rappelle sans cesse... mais celui dont je porte le nom ne sera pas déshonoré tant que je pourrai voler à son secours. Vous étiez perdu... ruiné...

AMÉDÉE.

Mais, madame...

MADAME DE VALLIÈRE.

Je sais tout... Vous étiez perdu... ruiné !... et moi, je donnais une fête... on danse... on danse là... au moment où peut-être !... Ah ! croyez que si j'eusse été prévenue plus tôt... Il y a des convenances, des égards, auxquels je ne suis pas faite pour manquer.

AMÉDÉE.

Je vous admire !... mais je n'accepterai point...

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous accepterez et vous partirez... c'est moi qui vous en supplie !... Il est une seule grace que je vous demande en revanche... C'est le secret !

AMÉDÉE.

Vous êtes un ange !... Ah !... si le repentir le plus sincère... Ernestine !...

MADAME DE VALLIÈRE.

Quel nom osez-vous prononcer ?

AMÉDÉE.

Le nom de celle que j'ai tant aimée, que j'aimais de toutes les forces de mon être, de celle que je veux aimer toujours.

MADAME DE VALLIÈRE.

Moi ! que vous avez trompée, avilie.

AMÉDÉE.

Tant de générosité m'accable et me transporte... Ma reconnaissance se met à vos pieds ! La délicatesse me défend de vous parler de mon amour, et pourtant mon cœur en est plein. Oui, c'est l'amour le plus pur qui vient le brûler et l'enivrer encore !

MADAME DE VALLIÈRE.

Non, monsieur, non; de l'argent... de l'argent... tout ce que j'aurai; mais mon cœur... non, jamais... non... il a été trop profondément blessé; tout est fini entre nous; et je ne conçois même pas que vous m'obligiez à vous le rappeler.

AMÉDÉE.

Ernestine ! par pitié...

MADAME DE VALLIÈRE.

Laissez-moi !... partez, je vous en conjure.

AMÉDÉE.

Non... je ne veux pas de votre or... c'est vous, Ernestine, c'est vous que je veux, que je demande !... j'implore mon pardon à vos genoux.

MADAME DE VALLIÈRE.

Allez-vous-en... si l'on venait !... partez, vous irez trouver Bargeot, vous compterez ensemble... toutes les avances... il les fera...

AMÉDÉE.

Mais on vous a exagéré ma position.

MADAME DE VALLIÈRE.

Partez; vous lui écrirez; nous aurons de vos nouvelles... J'entends du bruit... par grace, cachez-vous. Si mon oncle apprenait... Laissez-moi.

( Elle entre dans le pavillon et ferme la porte. )

## SCÈNE XII.

AMÉDÉE, seul.

Eh bien! les voilà, les femmes! et nous les accusons!... nous les trahissons!... Ah! s'il nous faut quelquefois pleurer sur leur inconstance... empressons-nous d'honorer tout ce qu'elles ont dans l'ame de noble, de grand et de généreux!... Et on a osé!... le malheureux!... il le paiera cher!... Ernestine! là, devant moi, on t'a couverte d'outrages; mais j'en rends grace au ciel, puisqu'il me permet de me battre pour toi!... Tu sauves ma fortune, mon honneur... moi, je vais défendre le tien... nous serons quittes peut-être!...

## SCÈNE XIII.

AMÉDÉE; LE COMTE ALEXIS, en chapeau et en manteau.

LE COMTE ALEXIS.

Eh bien! monsieur, me voilà à vos ordres.

AMÉDÉE.

Je suis aux vôtres, monsieur.

LE COMTE ALEXIS.

J'ai vainement cherché madame la baronne dans le bal, elle était sans doute ici?

AMÉDÉE.

Oui, monsieur, elle y était!... elle était ici!

LE COMTE ALEXIS.

Marchons, monsieur, marchons!...

AMÉDÉE.

Je suis à vous, monsieur, et je ne vous le cache pas, avec joie...

LE COMTE ALEXIS.

Je vous suis, monsieur!... Jolie petite soirée! je suis trompé! Je perds cinquante louis à l'écarté!... Et par-dessus tout cela... un duel... en bas de soie!... Allons!... de la gaîté... même les armes à la main, à la française!!!...

(Ils sortent par la petite porte.)

# ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon.

## SCÈNE I.

LE MARQUIS DERBON, BARGEOT.

LE MARQUIS DERBON.

Et vous m'assurez que la blessure n'est pas grave?

BARGEOT.

Je vous le jure, général: Dupuytren sortait au moment où je suis arrivé: c'est le baron de Vallière lui-même qui avait été le chercher. Beaucoup de sang répandu les avait d'abord effrayés; mais le comte est bientôt revenu à lui, et quelques jours suffiront à son entier rétablissement.

LE MARQUIS DERBON.

Pauvre jeune homme! J'ai peine encore à m'expliquer comment l'évènement a pu arriver.

BARGEOT.

J'ai peine à me l'expliquer moi-même. J'avais vu la baronne agitée, inquiète, et tout à l'espérance de sauver son mari. J'étais loin de penser qu'elle dût le recevoir dans la soirée... La jalousie du comte Balcoff, les odieuses confidences de mademoiselle Juliette, ont amené leur rencontre; je ne veux pas même jurer que madame Bargeot ne s'en est pas mêlée!... Elle n'est pas bonne, madame Bargeot! et si la méchanceté d'une femme d'esprit est dangereuse, à plus forte raison...

LE MARQUIS DERBON.

Et voilà les amis qui avaient toute sa confiance!... Quel scandale!... tout Paris qui va être instruit...

BARGEOT.

Ah! général!... quand on ignorait encore ce qui venait d'arriver, mais quand des soupçons commençaient à circuler dans le bal, si vous aviez vu tout ce qui s'y est passé: un calme apparent succédant au joyeux tumulte de la fête, chacun s'empressant de regagner sa voiture, et non pas sans avoir lancé quelque épigramme bien mordante! près de cette pauvre baronne au désespoir, les indifférents s'esquivant en silence, et semblant se dire: On ne danse plus, on ne joue plus; nous n'avons plus rien à faire!... quelques vrais amis qui protestaient d'un dévouement sincère, mais inutile!... des compagnes... des rivales qui l'accablaient de leur amitié et divulguaient presque à plaisir leur perfide et insolente joie!... jusqu'à madame Bargeot qui a essayé de se trouver mal!

LE MARQUIS DERBON.

Mon cher Bargeot, je vous demande pardon de vous avoir mal jugé jusqu'à présent: vous êtes un brave homme.

BARGEOT.

J'ai du bon, n'est-ce pas? et vous ne vous en étiez jamais douté? Soyez tranquille, général;

dans tout ceci, vous pouvez compter sur moi !... D'abord votre neveu...

LE MARQUIS DERBON.

Ah ! ne m'en parlez pas : si vous m'en dites du bien, je recommencerai à penser du mal de vous : je suis indulgent ! mais...

BARGEOT, à part.

Allons ! plus tard peut-être... (Haut.) Certes je suis bien loin de l'excuser. (A part.) Il faut avoir l'air d'abonder dans son sens.

LE MARQUIS DERBON.

A-t-il rendu mon Ernestine assez malheureuse !

BARGEOT.

Elle, dont le fond du cœur est la bonté !... Eh ! mon Dieu ! comme celui de presque toutes les femmes !... car, rendons-leur justice... général...

LE MARQUIS DERBON.

Sans doute. Épousons une jeune personne, jolie, bien élevée, vertueuse... entourons-la de tous les hommages qu'elle mérite... soyons aux petits soins pour elle... aimons-la toujours comme nous en avons fait le serment, il ne lui viendra jamais dans l'idée de nous tromper.

BARGEOT.

Certainement : ce sont nos torts qui les rendent coupables ; c'est un exemple à suivre que nous leur donnons ! l'inconstance de son mari laisse des traces profondes chez une femme ; c'est un germe qui produit l'indifférence, et, tôt ou tard, l'infidélité : mais je ne veux pas trop m'appesantir sur ce chapitre-là... cela me fait penser à madame Bargeot, et cela n'est pas gai !

LE MARQUIS DERBON.

S'il avait songé à tout ce que le mariage a de sacré ?... Il y a des dangers, c'est vrai ; mais, quand on n'a pas la force de tenir une position, on ne la prend pas. Moi, moi... je savais que j'étais né pour être célibataire ; c'était mon lot : eh bien, je n'ai pas voulu faire comme tant d'autres, prendre une femme pour mener la vie de garçon : je ne me suis pas marié, parceque je ne me sentais pas le courage de...

BARGEOT.

Moi, je me le suis senti, le courage !... la faute est faite ; ma femme et mon droit, advienne que pourra !... Mais je vous laisse, général !...

LE MARQUIS DERBON.

Vous revenez avant le déjeuner ?

BARGEOT.

Je viendrai... et ma femme aussi ; c'est convenu... Jusque-là, j'ai des courses pressées... des fonds à remettre, des actes à faire signer...

LE MARQUIS DERBON.

Comment ? vous !

BARGEOT.

Ah ! aujourd'hui je vais de moi-même !... c'est pour un ami... un digne et honnête homme malheureux, qui est venu me trouver ce matin... Je vous raconterai cela...

LE MARQUIS DERBON.

Bien, mon cher !... bien !

BARGEOT, à part.

Je vais l'amener ici malgré lui.

LE MARQUIS DERBON.

Au revoir, mon cher notaire : vous trouverez plus tard le temps de tuer des loups ! en attendant, faites de bonnes actions, cela vous portera bonheur.

(Bargeot sort.)

## SCÈNE II.

LE MARQUIS DERBON, Mme DE VALLIÈRE, JULIETTE.

JULIETTE, à la porte à gauche.

Monsieur...

LE MARQUIS DERBON.

Qu'est-ce que c'est ? Ah ! c'est vous, mademoiselle Juliette ?

JULIETTE.

Madame est là. Venez, madame.

MADAME DE VALLIÈRE.

On m'a dit que Bargeot était avec vous, et je n'ai pas osé... Il me semble que tout le monde doit lire sur mon front ma honte et mon désespoir !... Mon oncle ! mon bon oncle.

LE MARQUIS DERBON.

Calme-toi, ma chère amie.

MADAME DE VALLIÈRE.

Je ne sais rien ; je n'ai pas de nouvelles !... J'ai été sur le point d'envoyer Juliette... je l'avais amenée... vous permettez qu'elle m'attende ?...

LE MARQUIS DERBON.

Oui, mademoiselle Juliette, oui, vous pouvez attendre !... Allez.

## SCÈNE III.

LE MARQUIS DERBON, Mme DE VALLIÈRE.

MADAME DE VALLIÈRE.

Ah ! mon oncle ! il y a quelque chose de plus affreux peut-être que le malheur... c'est l'incertitude... Vous savez sans doute... ?

LE MARQUIS DERBON.

Oui, oui : sois sans crainte... la blessure est légère...

MADAME DE VALLIÈRE.

Une blessure !... qui ?... répondez-moi ! êtes-vous d'accord avec eux pour me désespérer ? qui est blessé ?

LE MARQUIS DERBON.

Eh, ma chère ! celui des deux qui peut-être t'intéresse le plus !...

MADAME DE VALLIÈRE.

Mon mari ! Amédée !

LE MARQUIS DERBON.

Non... non... c'est le comte Alexis; mais, encore une fois, très légèrement.

MADAME DE VALLIÈRE.

Ah! mon oncle!...

LE MARQUIS DERBON.

J'ai peine à te comprendre.

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous allez, vous allez me comprendre... vous allez lire dans mon cœur bourrelé de chagrins et d'amertume!... Après la nuit horrible que je viens de passer!... Ah! mon oncle! quand on fait un retour sur soi-même!... lorsque la conscience s'interroge... et quand elle répond!...

LE MARQUIS DERBON.

Ma chère Ernestine!

MADAME DE VALLIÈRE.

Je n'ai pas eu de torts graves dont je doive rougir, mon oncle! non, je n'en ai pas... mais j'ai été légère, coquette... inconséquente; j'ai cru que le plaisir et la liberté seuls faisaient la vie! je me suis bien trompée!... Oui, je le sens, la nature a placé en nous des affections qui sont indispensables et sacrées... on peut y échapper quelque temps, on est toujours forcé d'y revenir. Hier, quand vous vouliez me faire entrevoir les dangers de ma position, je vous ai arrêté, je n'ai pas voulu vous entendre : eh bien, aujourd'hui, c'est moi qui vais vous les peindre, et vous les peindre avec l'énergie que me donne la conviction intime de mon malheur! Oui, je suis en opposition avec tout ce qui m'entoure! mon état dans le monde choque nos usages, nos mœurs; il me choque moi-même... et me pèse et m'humilie! je ne me trouve à ma place nulle part : pour prendre la moindre distraction, il me faut subir une femme qui m'ennuie et me déplaît : quand j'entre dans un salon, tous les regards se portent sur moi, on m'observe, on m'épie!... est-elle veuve?... qu'est-ce que fait son mari? où est-il? On dirait que chacun aura le droit de me demander ce que je viens faire là.

LE MARQUIS DERBON.

Mais tu exagères!...

MADAME DE VALLIÈRE.

Non, général, non... J'ai dévoré assez longtemps mes souffrances; laissez-moi enfin le douloureux plaisir de les exhaler. Dans des réunions plus intimes, dans ces concerts où on veut bien m'applaudir, en entendant les bravos flatteurs qui m'accueillent, je me dis toujours qu'il me manque quelque chose; je cherche celui qui devrait m'approuver d'un regard, et jouir plus que moi de mes succès!... je le cherche; je ne le trouve pas; et je me figure qu'il devrait assister à mon triomphe!... Car enfin, nous autres femmes... on nous accuse de coquetterie... et pourtant nous ne desirons des hommages que pour les offrir en tribut à celui qui nous est cher. Ma liberté, dont je me glorifiais avec enthousiasme, ma liberté me devient un supplice, quand elle me donne comme un brevet de galanterie, et qu'elle semble autoriser les prétentions les plus ridicules, et quelquefois les plus insultantes!... en butte à tous les soupçons, seule, abandonnée, trahie peut-être par les domestiques qui m'entourent...

LE MARQUIS DERBON.

Oui, trahie, oui; tu as raison! ta mademoiselle Juliette...!

MADAME DE VALLIÈRE.

C'est elle qui aurait...? la malheureuse! Enfin, mon oncle, je vous le répète, ma position est fausse, inconvenante, intolérable!... et de toutes les femmes, je suis la plus infortunée. Ah! mon Dieu! que je te remercie de ne pas m'avoir donné d'enfants!

LE MARQUIS DERBON.

Mais que veux-tu faire?

MADAME DE VALLIÈRE.

Ce que je veux, mon oncle, ce que je veux! Je veux mon mari! je l'aime!

LE MARQUIS DERBON.

Ton mari!... Et tu crois que je consentirai?...

MADAME DE VALLIÈRE.

Hélas! s'il a eu des torts, n'en ai-je pas aussi à me reprocher? Dans le commencement de notre union, ai-je été assez bonne, assez prévenante pour lui? Quand j'ai vu qu'il s'éloignait insensiblement, au lieu de chercher à m'étourdir sur son insouciance, n'aurais-je pas dû faire plus de frais pour le retenir près de moi? Ah! si vous l'aviez vu, comme il est triste, comme il est à plaindre; et quel beau caractère!!... cette nuit, je le chassais indignement, il me parlait de son repentir, de ses remords; il priait à mes genoux... et j'étais inflexible. Eh bien! il venait de prendre ma défense!... il allait exposer sa vie! l'exposer pour moi... et il ne me l'a pas dit... il ne me l'a pas dit, mon oncle! il gardait son secret; à mon injustice il n'opposait que sa générosité!

LE MARQUIS DERBON.

Oui, il s'est bien conduit : c'est un homme de cœur, d'honneur même; mais, après tant de publicité, nous n'avons qu'un seul parti à prendre; puisque le mal est fait, il faut en porter la peine. Je vais demander des chevaux : je pars pour ma terre, et je t'emmène avec moi.

MADAME DE VALLIÈRE.

Moi, partir?

LE MARQUIS DERBON.

Eh bien!

MADAME DE VALLIÈRE.

Non, mon oncle, non, je ne partirai pas.

LE MARQUIS DERBON.

Mais qui vient donc là nous surprendre?

## SCÈNE IV.

BARGEOT, LE MARQUIS DERBON, AMÉDÉE, Mme DE VALLIÈRE.

BARGEOT.

C'est moi, général; c'est moi, et le digne ami dont je vous ai parlé tout-à-l'heure.

MADAME DE VALLIÈRE.

C'est lui!

LE MARQUIS DERBON.

Comment, monsieur, vous osez...?

AMÉDÉE.

Oui, général, c'est moi qui ose me présenter chez vous!... voulez-vous m'en chasser indignement?

BARGEOT.

Nous sommes en train de faire une liquidation générale, et nous venons vous apporter vos fonds!

LE MARQUIS DERBON.

Mes fonds!... mes fonds!... vous auriez pu me les envoyer.

AMÉDÉE.

J'aurais voulu parler un instant à vous, à madame...

LE MARQUIS DERBON.

Et si elle ne veut pas vous entendre?

MADAME DE VALLIÈRE.

Je n'ai pas dit cela.

LE MARQUIS DERBON.

Eh bien! parlez, parlez!... mais ne croyez pas que je fléchisse...

BARGEOT.

Allons, général, allons; quand on reçoit des fonds, il faut signer! moi, j'aime à me mettre en règle, tout louvetier que je suis!!... Venez, venez; car, après déjeuner, je dois essayer le plus joli cheval au bois de Boulogne; venez, venez, général!

(Ils sortent.)

## SCÈNE V.

AMÉDÉE, Mme DE VALLIÈRE.

MADAME DE VALLIÈRE, à part.

Que d'émotions en un jour! aurai-je la force de les supporter?

AMÉDÉE.

Il est donc vrai, madame, que vous daignez souffrir ma présence?

MADAME DE VALLIÈRE.

Monsieur, je vous dois... des... des remercîments... vous vous êtes conduit de la manière la plus noble... j'en ai été vivement touchée.

AMÉDÉE.

Ce que j'ai fait était tout simple, tout naturel, madame, et...

MADAME DE VALLIÈRE.

Ne vous refusez pas à mes éloges; votre modestie ne me paraîtrait que de l'orgueil!... A la rigueur, je pourrais vous reprocher de vous être fait le chevalier d'une cause qui n'est plus la vôtre... mais je n'ai pas le pouvoir d'être injuste; je ne veux voir que votre belle action... que la délicatesse mystérieuse dont vous l'avez entourée... et je cède bien volontiers au besoin que j'éprouve de vous témoigner toute ma reconnaissance.

AMÉDÉE.

Si la susceptibilité m'était permise près de vous, madame, je m'alarmerais de l'espèce de dédain avec lequel vous parlez de mes droits à vous défendre.

MADAME DE VALLIÈRE.

Vous les avez eus, monsieur; mais n'y avez-vous pas renoncé?

AMÉDÉE.

Ah! madame, n'est-ce point là ce qui fait tout mon désespoir? Puis-je, sans m'accuser, sans me maudire moi-même, penser à tout ce que j'ai perdu, et perdu par ma faute, grand Dieu!... Ah! si de ce cœur que j'ai tant offensé pouvait sortir un pardon généreux; si le passé pouvait être oublié, par combien d'amour ne répondrais-je pas à ce que votre bonté aurait de sublime!... Cet amour ne se serait éteint que pour se rallumer avec plus de force... Mais que dis-je? est-ce que j'ai pu jamais cesser de vous aimer? Au milieu même de mes égarements, est-ce que le souvenir de mon Ernestine ne me poursuivait pas sans relâche? il était là comme une punition de tous les moments; il augmentait la conscience de mes fautes, et jamais, non jamais, je n'ai cessé d'en éprouver l'empire!

MADAME DE VALLIÈRE.

Que puis-je vous répondre? Ce n'est pas sans émotion, ce n'est pas sans plaisir, que l'on revoit l'ancien ami de son enfance, le confident de ses premières pensées, l'objet de ses premières affections... Oui, j'en conviens, j'ai été heureuse avec vous; mais ensuite, mon ami, vous m'avez fait bien du mal.

AMÉDÉE.

Ah! je t'en supplie, ne te rappelle que nos beaux jours... ces jours d'ivresse, qui voyaient se confondre et nos désirs et nos serments, ces jours où nos cœurs se devinaient pour s'unir, où ma vie devait être la tienne, où tous deux, nous n'avions devant nous qu'un seul avenir!...

MADAME DE VALLIÈRE.

Où est-il maintenant?

AMÉDÉE.

Il est à nous... à nous... si tu le veux... Consens à oublier mes torts!...

MADAME DE VALLIÈRE.

Vos torts!... vos torts!... ce n'est rien... mais songez donc à moi!... à moi, que votre abandon a flétrie, humiliée... Songez aux soupçons qui ne m'ont pas épargnée.

AMÉDÉE.

Ah! je les ai toujours repoussés, je te le jure... mais il est un moyen de nous en venger! Tu reparaîtras avec moi dans le monde... ce monde si facile et si prompt à déverser l'outrage, tu y rentreras protégée par ma tendresse, et, couverte de mes respects, tu forceras l'envie à s'incliner devant toi!... Ernestine! c'est l'existence ou la mort que je te demande!... sans toi, je ne suis plus rien!... avec toi, je renais!... parle... de grace! veux-tu me frapper du coup le plus cruel?...

MADAME DE VALLIÈRE.

Que m'importeraient le monde et ses injustices, si j'étais sûre de vous... si je pouvais...?

AMÉDÉE.

Achève, Ernestine!... achève... est-ce le bonheur qui m'arrive?...

MADAME DE VALLIÈRE.

Eh bien! oui : je crois à ta foi, à tes promesses, à ton amour... je t'aime... oui, je t'aime encore comme à ces premiers beaux jours que tu me rappelles avec tant de charme!... Me voilà! je me remets à mon époux... à mon ami... à mon Amédée d'autrefois... je me livre... maintenant rends-moi malheureuse, si tu en trouves le courage.

AMÉDÉE.

Est-ce un rêve! grand Dieu! Ernestine! c'est toi que je tiens dans mes bras!...

MADAME DE VALLIÈRE.

Oui... oui, c'est moi!... nous voilà... nous voilà ensemble... et c'est ensemble que nous allons recommencer la vie!!!

## SCÈNE VI.

BARGEOT, AMÉDÉE, Mme DE VALLIÈRE, puis LE MARQUIS DERBON.

BARGEOT.

Des larmes!... des larmes de joie!... c'est très bien!... mais prenez garde... je vous annonce le général ennemi qui s'avance... il n'a pas envie de se rendre... le voici!

MADAME DE VALLIÈRE.

C'est moi qui me charge de le recevoir.

LE MARQUIS DERBON.

Il y a plaisir à vous remettre des fonds, monsieur... vous les faites prospérer; et si tous vos créanciers sont aussi contents que moi...

AMÉDÉE.

Oui, général... ils seront contents! un honnête homme peut quelquefois être abattu par le malheur : mais quand il lui reste des amis comme le cher Bargeot... une femme, modèle de vertu, de générosité...

MADAME DE VALLIÈRE.

Eh, mon ami! notre terre ne nous appartient plus... mais nous avons retrouvé le repos, le bonheur, l'estime de nous-mêmes; répondez-moi, mon oncle... Avons-nous perdu au change?... Je vous vois... vous voudriez vous armer d'une rigueur devenue impossible, vous cherchez dans votre cœur une sévérité que vous n'y trouverez pas...

LE MARQUIS DERBON.

Tu crois?...

MADAME DE VALLIÈRE.

Le voilà, le fils que vous avez élevé, celui que vous aimiez et que vous aimez encore!... c'est mon mari!... c'est la moitié de moi-même!... il est là, sur mon cœur, et vous ne le rejetterez pas quand je le porterai sur le vôtre!...

LE MARQUIS DERBON.

Ernestine! Amédée!!!

AMÉDÉE.

Mon oncle; mon bon oncle!

LE MARQUIS DERBON.

Oui... je l'avoue... oui... tous nos maux sont finis... il ne nous manquera plus rien!... mais que va dire le monde?...

MADAME DE VALLIÈRE.

Le monde a aussi ses moments de justice!... nous lui avons donné le scandale d'une rupture... nous lui donnerons l'exemple d'une réconciliation franche et honorable!... avec vous, général, nous n'aurons rien à craindre!... votre approbation nous servira d'égide! votre nom sans tache, ce nom si pur et si respecté, protègera le nôtre... et c'est vous qui nous défendrez contre la calomnie.

LE MARQUIS DERBON.

Sans doute... la calomnie est comme un lâche ennemi à qui on avait laissé prendre un moment le dessus... on n'a qu'à se montrer avec l'assurance que donne le sentiment de sa dignité... on lui impose... et il se sauve...

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme BARGEOT.

BARGEOT.

Demandez plutôt à madame Bargeot.

LE MARQUIS DERBON.

Nous vous attendions, madame.

MADAME BARGEOT.

Oh! me voilà. Mais je ne me trompe pas... c'est monsieur...

AMÉDÉE.

Oui, madame... oui... c'est bien moi... c'est moi, le plus heureux des hommes!

MADAME BARGEOT.

Mais tout ce qu'on avait dit, ce n'est donc pas vrai?

BARGEOT.

On vous expliquera tout cela.

MADAME DE VALLIÈRE.

Qu'il vous suffise de savoir que nous devons tout à Bargeot, à son zèle, à son amitié !...

BARGEOT.

Oui : c'est un mariage que j'ai fait ; est-ce que je ne suis pas notaire ?

MADAME BARGEOT.

Ma bonne amie ! comme je vous félicite ! (Bas à son mari.) Eh bien... dites donc, monsieur Bargeot, à quoi sert de se séparer, si on se raccommode ? autant valait rester toujours ensemble !...

FIN DE CHACUN DE SON COTÉ.

PARIS.—IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

LE

# CI-DEVANT JEUNE HOMME,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR

## MM. MERLE ET BRAZIER;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 28 mai 1812.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

M. DE BOISSEC, vieux jeune homme de soixante ans... M. POTIER.
FLORVILLE, son neveu, amant de Mme de Blainville... M. AUBERTIN.
LABRANCHE, valet de Florville, au service de Boissec.. M. ODRY.
Mme DE BLAINVILLE, jeune veuve..... Mme MENGOZZI.
M. SOMBREUIL, médecin de Boissec..... M. BLONDIN.
FLORICOUR, jeune fat, ami de Boissec..... M. CAZOT.
GRUGEON, huissier..... M. VERNET.
ABRAHAM POUPART, usurier..... M. FLEURY.
CARRICK, tailleur..... M. LANGLOIS.

La scène se passe dans un hôtel garni, dans l'appartement de M. de Boissec.

---

Le théâtre représente un salon élégamment décoré, une porte sur la droite, une cheminée en face, avec une glace; sur la cheminée sont des tasses, une théière, une fiole avec un lock; sur la gauche, plusieurs fauteuils, un secrétaire, un guéridon; une porte dans le fond.

### SCÈNE I.

LABRANCHE, seul, allume du feu; il a l'air d'écouter.

Il n'est pas encore jour chez monsieur, cela n'est pas étonnant, il est rentré si tard! Trois heures du matin, c'est assez son habitude: harassé, n'en pouvant plus, et voulant encore faire le jeune homme. J'ai beau lui dire: Mais, monsieur de Boissec, quand on a soixante ans, devrait-on mener une semblable conduite? Laissez faire ces folies-là à monsieur votre neveu. Comment donc?... Mais c'est qu'il se fâche... il se fâche... Ma foi! ennuyé de cela, je le laisse faire tout comme il l'entend; je flatte sa manie, je lui dis chaque jour qu'il a une année de moins, et ainsi, en diminuant son âge, je vois augmenter mes profits... Mais j'entends quelqu'un.

### SCÈNE II.

FLORVILLE, LABRANCHE.

FLORVILLE, avec mystère.

Ah! bonjour, Labranche. Mon oncle est-il ici?

LABRANCHE, étonné.

Comment! vous à Paris, monsieur Florville?

FLORVILLE.

Songe donc, mon cher Labranche, qu'il y a trois mois que j'en suis absent.

LABRANCHE.

Eh! monsieur, qu'est-ce que trois mois, dans la position où vous êtes!

FLORVILLE.

Ce temps a dû me suffire pour calmer la colère de mon oncle, pour lui faire oublier mes étourderies.

LABRANCHE.

Ah! monsieur, en huit jours un père pardonne; il n'en faut qu'un pour calmer l'humeur d'une mère; une maîtresse s'apaise dans un instant; mais des créanciers, monsieur, des créanciers! cent ans ne les adoucissent pas.

FLORVILLE.

Mais tu ne sais donc pas que la femme que j'adore, que madame de Blainville doit arriver à Paris?

LABRANCHE.

Je le sais, monsieur.

FLORVILLE.

Eh bien! que peuvent me faire mes créanciers?

LABRANCHE.

Ils peuvent vous faire mettre en prison.

FLORVILLE.

Je suis au moment d'obtenir l'aveu de madame de Blainville.

LABRANCHE.

Ils ont obtenu contrainte par corps.

FLORVILLE.

Mais, double coquin, à quoi as-tu employé ton temps?

LABRANCHE.

Je suis entré au service de monsieur votre oncle, comme nous en étions convenus.

FLORVILLE.

Tu n'as donc pas arrangé mes affaires avec mes créanciers? tu ne leur as donc pas dit...?

LABRANCHE.

Je leur ai dit, monsieur, tout ce qu'il était possible de dire.

FLORVILLE.

Tu te seras mal expliqué?

LABRANCHE.

Je leur ai parlé de monsieur votre père, de madame votre mère, de monsieur votre oncle; je leur ai même parlé de l'héritage d'une tante que vous n'avez jamais eue.

FLORVILLE.

Mais, bourreau! il fallait parler à mon oncle en ma faveur, le décider à payer mes dettes!

LABRANCHE.

Monsieur, vos créanciers m'ont parlé comme votre oncle, et votre oncle comme vos créanciers.

FLORVILLE.

C'est égal, il arrivera ce qui pourra: je ne quitte plus Paris, je ne sors plus d'ici.

LABRANCHE, froidement.

Monsieur voudra bien observer que ses créanciers y viennent, par jour, plutôt deux fois qu'une.

FLORVILLE.

Madame de Blainville doit venir loger dans cet hôtel.

LABRANCHE.

Elle y est arrivée d'hier soir.

FLORVILLE, vivement.

Déja?... Quel bonheur! Je cours...

LABRANCHE.

Eh! monsieur, au lieu d'aller chez madame de Blainville, songez à ne pas passer la première nuit de vos noces en prison.

FLORVILLE.

Monsieur Labranche, je ne plaisante pas.

LABRANCHE.

Il paraît que monsieur est comme ses créanciers.

FLORVILLE.

Tu ferais bien mieux de me trouver un moyen...

LABRANCHE.

Eh! monsieur, vous feriez bien mieux de trouver de l'argent.

FLORVILLE.

Si mon oncle pouvait se mettre à ma place!...

LABRANCHE.

Voilà le moyen tout trouvé: mais c'est le tout de l'y décider. (Il réfléchit.) Attendez donc, monsieur... Votre oncle est amoureux fou de madame de Blainville; vous êtes son rival...

FLORVILLE.

Voilà précisément la cause de sa mauvaise humeur contre moi.

LABRANCHE, d'un ton solennel.

Monsieur, allez faire une visite à madame de Blainville, et sur-tout ne reparaissez ici qu'avec ma permission.

FLORVILLE.

J'y consens: mais si, avant vingt-quatre heures, ma situation n'est pas changée, tu auras affaire à moi.

LABRANCHE.

Puisque monsieur prend des manières si engageantes, je lui promets que sa situation changera... d'une manière ou de l'autre.

FLORVILLE.

Songe bien à ce que je te dis: deux cents louis, ou cent coups de bâton.

LABRANCHE, riant.

Ah! monsieur, l'un vous serait plus facile à donner que l'autre. Mais soyez tranquille sur vos intérêts, puisque je vois cent pour cent de bénéfice.

## SCÈNE III.

LABRANCHE, seul.

Allons, me voilà entre de l'or et des coups de bâton... Il n'y a pas à hésiter... En attendant que je trouve les moyens de servir le neveu, occupons-nous des besoins de l'oncle... Voyons d'abord tout ce qu'il lui faut à son lever. Son orge perlé et son chocolat; son calmant et ses billets doux; son narcotique et ses journaux... (Il arrange tous ces objets sur la cheminée et sur la table.) Voilà de quoi réparer les sottises de la nuit dernière et en recommencer de nouvelles. (Il entend tousser.) Ah! diable! Voilà monsieur réveillé, j'entends sa quinte. (Boissec appelant.) Labranche!

LABRANCHE.

On y va, monsieur, on y va!

## SCÈNE IV.

BOISSEC, en veste et en pantalon de molleton, un madras sur la tête, un autre négligemment serré autour du cou; pantoufles de bufle, foulard dans la poche de la veste. LABRANCHE lui donne le bras, et lui avance un fauteuil devant la cheminée.

BOISSEC.

Labranche, quelle heure est-il?

LABRANCHE.

Midi, monsieur.

BOISSEC, se regardant dans la glace.

Il est déja midi! Je suis mal à mon aise... J'ai passé la nuit la plus agitée!... je n'ai pas fermé l'œil.

LABRANCHE.

Ma foi, monsieur, vous faites bien de le dire, on ne s'en douterait pas. Vous avez le teint d'une fraîcheur!...

BOISSEC.

Tu trouves, Labranche?

LABRANCHE.

Ma foi, je vous jure que vous ne paraissez pas trente ans.

BOISSEC.

C'est possible : je m'en suis pourtant bien donné hier! Nous étions dix jeunes gens, tous plus fous les uns que les autres; nous avons passé la journée ensemble, et nous ne nous sommes quittés qu'à trois heures du matin... (Il s'assied.) Quelle partie de plaisir! on ne s'amuse pas comme ça! Elle a dû leur coûter bon!

LABRANCHE.

Vous vous êtes donc bien divertis?

(Il verse à boire.)

BOISSEC, buvant en parlant.

Je t'en réponds, va! Ils m'ont invité le matin à déjeuner chez Tortoni; de là ils m'ont entraîné dîner chez Beauvilliers... et du punch, et des glaces, et des liqueurs, et une loge à l'Opéra, et... je ne peux pas te dire!... Ils n'en ont pas été quittes pour cinq cents francs.

LABRANCHE.

Et comment savez-vous cela?

BOISSEC.

Eh! parbleu! parcequ'ils avaient oublié de prendre de l'argent, et que je leur ai prêté ma bourse.

LABRANCHE.

En effet, mon cher maître, je vois qu'ils vous ont bien régalé avec votre argent.

BOISSEC, piqué.

Allons, allons, tais-toi. Tu ne connais pas ces jeunes gens-là... ils n'ont rien à eux... Entre amis, l'un paie une chose, l'autre une autre; celui-ci ne paie rien, et tout cela se compense... Au fait, y a-t-il quelque chose de nouveau?

LABRANCHE.

Madame de Blainville est arrivée d'hier dans cet hôtel.

BOISSEC, achevant de boire.

Oh! oh! diantre! je vois qu'il faudra devenir sage, se ranger, mettre fin à la vie de jeune homme, se marier.

LABRANCHE.

Ah! çà, monsieur, comment l'entendez-vous? Je croyais que madame de Blainville n'était pas décidée à vous épouser, qu'elle aimait votre neveu.

BOISSEC, d'un air indifférent.

Oui, oui, je crois avoir entendu dire qu'elle avait eu quelque attachement pour lui; mais c'était avant de me connaître. D'ailleurs Florville est à Bordeaux, et l'état de ses affaires ne lui permettra pas de revenir de si tôt à Paris.

LABRANCHE.

A propos de l'état de ses affaires, ses créanciers sont venus ce matin pour vous rendre une visite; ils reviendront ce soir.

BOISSEC.

Labranche, je t'avais dit de ne jamais me parler de ces gens-là.

LABRANCHE.

Ils arrangeraient le tout moyennant cinquante pour cent de réduction dans leurs créances.

BOISSEC.

Je ne leur donnerai pas un sou... Où sont mes lettres?

LABRANCHE.

Les voici, monsieur. C'était pourtant une belle occasion de tirer votre neveu d'embarras.

BOISSEC, décachetant les lettres.

C'est assez, c'en est trop même... Ah! tiens, Labranche, c'est de la petite Fanny... Quand je te disais qu'elle ne serait pas huit jours sans m'écrire... Tiens, lis, et vois ce qu'elle me veut.

LABRANCHE, lisant.

Monsieur, elle veut de l'argent... (il contrefait son maître.)la petite Fanny!

BOISSEC, d'un air sévère.

Qu'est-ce que vous dites?

LABRANCHE, embarrassé.

Je dis que mademoiselle Fanny veut de l'argent.

BOISSEC.

J'avais cru entendre différemment.

LABRANCHE.

Je n'ai pas dit autre chose, je vous assure.

BOISSEC.

Continuez, et que cela finisse.

LABRANCHE, lisant.

« Mon cher Boissec, j'ai perdu hier six « cents francs à la bouillotte. Quelques avan- « ces que j'ai faites à ma marchande de modes « m'ont un peu gênée. Les dettes du jeu sont

« sacrées. Je compte sur vous pour réparer « mes folies ; vous êtes homme à apprécier une « pareille marque de confiance. »

BOISSEC.

Certainement, je l'apprécie, je l'apprécie beaucoup... beaucoup. Cette petite femme m'a toujours été singulièrement attachée!

LABRANCHE.

Ma foi, je gage que vous êtes le seul homme avec lequel elle se comporte ainsi.

BOISSEC.

Je le crois comme toi... Toutes les femmes sont comme ça. Quand elles ont besoin d'argent, elles ne feraient pas la sottise de s'adresser à d'autres que moi... Ah! voici une invitation de bal chez madame de Melcour.

LABRANCHE.

Comment! monsieur, vous allez aller au bal, fatigué comme vous l'êtes?

BOISSEC, avec fatuité.

Je me donnerai bien de garde d'y manquer; j'y ai esquissé une aventure trop agréable pour cela... Comme Valcour doit enrager!... cela me fait de la peine pour lui... Une femme charmante qu'il avait... C'est la seconde fois que ça lui arrive avec moi... Il m'a fait la moue en sortant... A qui la faute, après tout? Cette femme me regarde... on chuchote autour de moi... j'entends demander : Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme-là, (il se lève.) qui a cette taille svelte, élancée?... C'est monsieur de Boissec, lui répond quelqu'un : vous savez?... Ah! je le connais beaucoup : c'est un homme charmant!... Je hasarde un sourire; on le rend... Je lance une œillade assassine, on y répond... Et voilà comme on se trouve engagé... J'ai toute ma vie été comme ça : j'ai subjugué une femme du premier abord, et laissé l'impression la plus vive.

LABRANCHE.

Pas possible!

BOISSEC.

Rien de plus vrai! j'ai autrefois inspiré une passion des plus violentes à une femme adorable que mon inconstance naturelle m'a fait abandonner... La malheureuse ne s'en est pas consolée!

LABRANCHE.

Elle en est morte?

BOISSEC.

Morte... quelque temps après.

LABRANCHE.

D'amour?

BOISSEC.

Oui, et d'une fluxion de poitrine.

LABRANCHE.

Voyez ce que c'est que les femmes!

BOISSEC s'assied.

Elles sont terribles pour la sensibilité... Mes journaux?...

LABRANCHE.

Les voici.

BOISSEC, lisant.

« Théâtre-Français : L'Homme à Bonnes Fortunes, et Georges Dandin... » —Labranche, mon tailleur?

LABRANCHE.

Il doit revenir ce matin.

BOISSEC, lisant.

« Théâtre des Variétés : La Chatte Merveil- « leuse. M. Brunet remplira le rôle de Cen- « drillon, et M. Potier celui du prince Mir- « liflor. » Ah! ah! on pourra bien me voir par là.

LABRANCHE.

Voici M. Carrick, votre tailleur.

BOISSEC.

Approchez, monsieur Carrick.

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, CARRICK.

CARRICK.

Monsieur, votre serviteur très humble; vous voyez que j'ai pris mes mesures pour arriver à la minute. Voici le costume complet de monsieur.

BOISSEC.

Comment! mon costume, sans m'avoir pris mesure?

CARRICK.

C'est bon pour les tailleurs ordinaires; mais un artiste comme moi n'a besoin que de regarder la pratique.

LABRANCHE.

Diable! monsieur Carrick, vous êtes habile.

CARRICK.

Moi, monsieur! j'ai les ciseaux dans l'œil.

BOISSEC.

C'est bien la couleur dont nous sommes convenus?

CARRICK.

Oui, monsieur, gris de souris effrayée : c'est la dernière mode.

LABRANCHE.

Ah! monsieur Carrick ne vous apporterait pas quelque chose qui ne fût pas au dernier goût.

BOISSEC.

Monsieur Carrick, vous savez que je suis habitué à être cité comme modèle parmi les jeunes gens.

CARRICK.

La réputation de monsieur est faite.

BOISSEC.

Monsieur Carrick, je voudrais avoir pour demain un pantalon de tricot.

CARRICK.

Monsieur a bien raison; c'est ce qu'il y a de plus élégant.

BOISSEC.

Je le veux bien étroit.

CARRICK.

Soyez tranquille.

BOISSEC.

Monsieur Carrick, bien collant et dessinant bien les formes.

CARRICK.

Monsieur peut être tranquille.

BOISSEC, le rappelant.

Monsieur Carrick, bien étroit... D'abord je vous avertis que si je puis y entrer, je ne le prendrai pas.

CARRICK, s'en allant.

Monsieur sera content.

## SCÈNE VI.

BOISSEC, LABRANCHE.

BOISSEC.

Labranche, mon ami, as-tu préparé tout ce qu'il me faut pour ma toilette?

LABRANCHE.

Monsieur peut s'habiller quand il voudra.

BOISSEC.

J'ai aujourd'hui un déjeuner au Rocher de Cancale : je prendrai ma potion demain. J'irai faire un tour au bois avec ma petite jument limousine.

LABRANCHE.

C'est la première fois que vous la montez.

BOISSEC.

Tu verras : je serai cloué dessus. Ah! dis-moi : as-tu fait ferrer?

LABRANCHE.

Vos chevaux?

BOISSEC.

Eh! non, imbécile : mes bottes.

LABRANCHE.

Oui, monsieur.

BOISSEC.

Allons, ne perdons pas un moment : il faut que j'aille présenter mes hommages à madame de Blainville.

LABRANCHE.

Si votre docteur vient, que faudra-t-il lui dire?

BOISSEC.

Ah! dame, tu lui diras... Ma foi! tu lui diras ce que tu voudras... que je vais mieux... Ah! dis-lui que j'engraisse.

LABRANCHE.

Il grondera.

BOISSEC.

Bah! s'il fallait l'écouter, je ne vivrais que de régime, de privations. Ma foi! je veux profiter de ma jeunesse.

LABRANCHE, à part.

Il fera bien de se dépêcher.

BOISSEC, devant sa glace.

Dieu merci! je puis encore faire la belle jambe dans un bal.

LABRANCHE, à part, apprêtant tout ce qu'il faut pour la toilette de son maître.

Les bas à mollets, et la culotte matelassée.

BOISSEC.

Je n'ai aucune des infirmités de la vieillesse.

LABRANCHE.

Le gilet de flanelle pour le rhumatisme, et les chaussons pour la goutte.

BOISSEC.

On est généralement d'accord sur la régularité de mes traits, l'expression de ma physionomie.

LABRANCHE.

Les fausses dents et le pot de rouge.

BOISSEC.

Voilà plus qu'il n'en faut pour plaire.

LABRANCHE.

Vollà tout ce qu'il faut à monsieur pour sa toilette.

BOISSEC.

C'est bien, mon ami... Je veux jouir en attendant que mon mariage avec madame de Blainville me force à devenir sage; mais jusqu'à cette époque-là je veux m'en donner.

LABRANCHE.

Et vous ferez bien, monsieur.

BOISSEC.

D'ailleurs, Labranche, tu dois connaître la chanson à ce sujet-là.

(Il chante :)

On ne saurait trop embellir
Le court espace de la vie;
Pour moi, je veux le parcourir
Avec l'amour et la folie.

(Il entre chez lui en fredonnant un air d'opéra-comique.)

## SCÈNE VII.

LABRANCHE, seul.

Ah! parbleu! monsieur, puisque vous en tenez pour madame de Blainville, je saurai tirer parti de votre amour; mais avisons aux moyens de tirer M. Florville d'embarras... Allons, Labranche, mon ami, il faut éconduire des créanciers, trouver de l'argent, duper un oncle... Mais tout cela doit être l'affaire d'un moment, c'est l'A B C D du métier... Comment! mon imagination est en défaut!... Je ne trouve rien... Eh bien! nous sommes comme ça, nous autres grands génies : les petites choses nous arrêtent; il nous faut de grands obstacles... Quelqu'un vient... Allons vite faire la toilette de monsieur, et revenons savoir ce que l'on nous veut.

(Il entre chez Boissec.)

## SCÈNE VIII.

SOMBREUIL, FLORICOUR, et ensuite LABRANCHE.

FLORICOUR, à la cantonade.

Tom! que l'on vienne me reprendre avec mon cheval anglais; je ne me servirai plus de ma calèche que ce soir.

SOMBREUIL, de même.

Que ma demi-fortune reste là! Je vais aller voir un malade, rue du Sépulcre.

FLORICOUR.

Eh bien! personne ici! comment donc! Il est une heure, et Boissec n'a pas encore paru!

SOMBREUIL.

C'est très bien; du silence par-tout : il ne faut pas troubler son sommeil.

FLORICOUR.

Holà! hé! Labranche! Champagne! Lafleur! Labrie!

SOMBREUIL, à demi-voix.

Eh! madame Desnuits, la garde-malade, où est-elle?

LABRANCHE, arrivant au milieu.

Eh! messieurs, quel train vous faites!

FLORICOUR.

Te voilà, Labranche! ton maître est-il habillé?

LABRANCHE.

Non, monsieur.

SOMBREUIL.

Ton maître est-il couché?

LABRANCHE.

Non, monsieur.

FLORICOUR.

Pourquoi n'a-t-il pas fait ce dont nous étions convenus?

SOMBREUIL.

Pourquoi n'a-t-il pas suivi mes ordonnances?

LABRANCHE.

Je l'ignore.

SOMBREUIL.

Il faut à ton maître beaucoup de repos.

FLORICOUR.

Il faut à ton maître beaucoup de dissipation.

SOMBREUIL.

Il a besoin de régime, la diète.

FLORICOUR.

Il lui faut une bonne table, de bon vin : voilà ce qui fait vivre long-temps.

SOMBREUIL.

Il faut absolument qu'il se purge demain.

FLORICOUR.

Il faut qu'il vienne déjeuner avec nous aujourd'hui.

LABRANCHE.

Messieurs, je ne vous comprends pas. Veuillez, s'il vous plaît, vous expliquer ensemble.

FLORICOUR.

Boissec m'a promis de déjeuner avec moi.

(Labranche sort.)

SOMBREUIL.

Il s'est engagé à prendre l'émétique ce matin.

FLORICOUR.

C'est pour lui procurer une journée de plaisir.

SOMBREUIL.

Cela lui assure trois mois de santé.

FLORICOUR.

Passé une heure, il n'est plus temps.

SOMBREUIL.

S'il retarde d'un jour, il est mort.

FLORICOUR.

Comment l'entendez-vous?

SOMBREUIL.

Et vous?

FLORICOUR.

Moi, je suis son ami.

SOMBREUIL.

Et moi, son médecin.

FLORICOUR, riant.

C'est différent.

SOMBREUIL, en colère.

Insolent!

FLORICOUR.

Je me porte bien, je ne vous crains pas.

SOMBREUIL, furieux.

Vous tuerez ce pauvre Boissec!

FLORICOUR.

Je vous laisserai faire, docteur.

SOMBREUIL.

Se moquer de la médecine, c'est trop fort!

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; BOISSEC, en grande toilette, habit gris, culotte de peau, bottes, éperons, cravache, et lorgnon, perruque à la Titus à moitié chauve.

BOISSEC.

Eh bien! qu'est-ce donc? On dispute ici? Floricour aux prises avec mon médecin?

FLORICOUR.

Eh! bonjour, mon cher Boissec.

SOMBREUIL.

Comment allez-vous, mon vieil ami?

BOISSEC.

Mais, comme vous voyez.

FLORICOUR.

C'est ça. A ravir.

SOMBREUIL.

Pas bien du tout.

FLORICOUR.

Je te trouve l'œil...

SOMBREUIL.

Éteint.

FLORICOUR.

La démarche...

SOMBREUIL.

Chancelante.

FLORICOUR.

Le teint...

SOMBREUIL.

Pâle, fatigué.

BOISSEC, les regardant alternativement.

Ah! çà, voyons; expliquez-vous.

FLORICOUR.

Tu vas être des nôtres?

BOISSEC.

C'est convenu; tu sais qu'il y a long-temps que nous avons projeté cette partie-là. (Il relève le collet de Floricour.) Lève donc ton diable de collet. (Il en fait autant à celui du médecin.)

SOMBREUIL.

Il faut vous purger demain.

BOISSEC.

Je ne peux pas vous promettre ça, à moins que... (A Floricour.) Veux-tu faire la partie de nous purger demain?

FLORICOUR.

Non, du tout; viens donc, nos chevaux nous attendent.

SOMBREUIL.

L'apothicaire va venir.

BOISSEC.

C'est bon. Vous jaserez ensemble, cela vous fera une société fort agréable.

FLORICOUR.

Une carpe du Rhin.

SOMBREUIL.

Du bouillon aux herbes.

FLORICOUR.

Des huitres vertes excellentes.

SOMBREUIL.

Les bains de Tivoli.

FLORICOUR.

Pas un instant à perdre, on les ouvre dans le moment.

SOMBREUIL.

Point de retard, on les ferme demain.

BOISSEC.

Allons! va pour le déjeuner.

SOMBREUIL.

Prenez garde.

FLORICOUR.

Docteur, je l'emporte sur vous.

BOISSEC, en sortant.

Docteur, écrivez toujours l'ordonnance; je la verrai en revenant de chez Baleine.

SOMBREUIL.

Patience! j'aurai mon tour! et il ne m'échappera plus.

## SCÈNE X.

LABRANCHE, seul, entrant en riant.

Ah! ah! le docteur pourrait bien avoir raison. Si mon maître n'y prend garde, il finira par l'emporter... Le pauvre homme est là entre les plaisirs et la faculté. Son âge lui recommande l'une, et ses goûts lui prescrivent les autres. Mais voici M. Florville qui revient... Comme il a l'air agité!

## SCÈNE XI.

FLORVILLE, LABRANCHE.

FLORVILLE.

Labranche, mon ami!

LABRANCHE.

Qu'est-ce, monsieur? Les huissiers sont-ils sur vos pas?

FLORVILLE.

Non, c'est madame de Blainville qui vient pour voir mon oncle; je n'ai pas osé lui dire ma position, garde-toi de lui en parler.

LABRANCHE.

Ah! çà, monsieur, expliquez-vous.

FLORVILLE.

Je serais perdu si elle savait l'état de mes affaires, et c'est pour t'ordonner le silence que je suis accouru.

LABRANCHE.

Je vois cela bien autrement, monsieur, et cette visite me présente un moyen que...

FLORVILLE.

Comment, tu crois...

LABRANCHE.

Silence, monsieur, un trait de lumière! une lueur de génie! Vous êtes sauvé.

FLORVILLE.

Que veux-tu dire?

LABRANCHE.

Toutes vos dettes seront payées, entrez dans ce cabinet.

FLORVILLE.

Explique-moi, au moins...

LABRANCHE.

Vous épouserez madame de Blainville... Entrez dans ce cabinet.

FLORVILLE.

Mais enfin...

LABRANCHE.

La voici; entrez, vous dis-je, et me laissez faire.

## SCÈNE XII.

LABRANCHE, Mme DE BLAINVILLE.

MADAME DE BLAINVILLE.

Mon ami, votre maître est-il chez lui?

LABRANCHE.

Madame, monsieur de Boissec déjeune en ville aujourd'hui, et il ne rentrera pas de si tôt, car il a une course au bois de Boulogne.

MADAME DE BLAINVILLE.

Boissec sera toujours jeune.

LABRANCHE.

Monsieur n'est plus jeune, mais c'est son caractère qui ne vieillit pas.

MADAME DE BLAINVILLE.

Vous lui direz, mon ami, que...

LABRANCHE.

Madame de Blainville s'est présentée chez lui.

MADAME DE BLAINVILLE.

Et d'où savez-vous mon nom?

LABRANCHE.

Ah! madame, j'ai souvent entendu parler de vous à M. de Florville.

MADAME DE BLAINVILLE.

Vous êtes au service de Florville?

LABRANCHE.

Oui, madame; et sans le malheur qui lui est arrivé...

MADAME DE BLAINVILLE.

Comment donc, un malheur? Mais je le quitte à l'instant.

LABRANCHE.

Hélas! madame, j'en ai peut-être trop dit, et je serais au désespoir de lui causer la moindre peine.

MADAME DE BLAINVILLE.

Parle, parle, mon ami, je veux savoir...

LABRANCHE.

Non, madame; si M. de Florville apprenait que j'ai commis la moindre indiscrétion...

MADAME DE BLAINVILLE, lui donnant une bourse.

Tiens, prends, je veux tout savoir, te dis-je.

LABRANCHE.

L'intérêt que vous prenez à lui me décide à parler. Apprenez, madame, que monsieur a quitté Bordeaux dès qu'il a su que vous deviez venir à Paris, et qu'il s'est exposé à mille dangers pour vous rejoindre.

MADAME DE BLAINVILLE.

Explique-toi, Labranche.

LABRANCHE.

Puisque madame veut bien m'encourager, je vais être franc. Vous saurez donc, madame, que ne pouvant supporter l'idée d'être séparé de vous, il avait pris à mon maître une certaine maladie, qu'on appelle, je crois... la... la consomption. Je lui dis : Monsieur, cela vous tuera, et vous ne pourrez plus épouser madame de Blainville; croyez-moi, dissipez-vous un peu. Ce qui fut dit fut fait; nous avons chassé l'ennui par des distractions, des amusements; mais comme, à Paris, on ne s'amuse pas pour rien, les dépenses ont excédé les revenus; nous nous sommes trouvés engorgés, je ne sais trop comment; mais voyez la fatalité! croyant nous tirer d'affaire, nous avons emprunté d'un côté pour payer de l'autre... Si bien, que ne trouvant plus de crédit nulle part, nous devons un peu par-tout. Voilà, madame, les motifs de notre chagrin et la cause de l'embarras de mon maître.

MADAME DE BLAINVILLE.

Comment! c'est là la véritable cause?

LABRANCHE.

Oui, madame.

MADAME DE BLAINVILLE.

Allons; ce ne sont que quelques étourderies de jeunesse qu'il est aisé de réparer.

LABRANCHE.

Vous ne savez pas, madame, à quelles gens nous avons affaire.

MADAME DE BLAINVILLE.

Je me trouve heureuse de pouvoir donner à Florville une preuve de mon amitié. Je vais passer chez mon notaire, et lui donner des ordres pour qu'il termine cela sur-le-champ.

LABRANCHE.

Comment, madame, vous avez la générosité...! Ah! voilà un trait que je n'oublierai de ma vie.

MADAME DE BLAINVILLE.

C'est fort bien, Labranche; et moi, je n'oublierai pas ton attachement pour ton maître.

LABRANCHE.

Madame est trop bonne.

## SCÈNE XIII.

LABRANCHE; FLORVILLE, sortant du cabinet avec fureur.

FLORVILLE

Bourreau! c'est donc là la manière dont tu me sers!

LABRANCHE, étonné.

Comment, monsieur! je vous conseille de vous fâcher!

FLORVILLE.

Abuser de ma position! Parler de mes dettes à madame de Blainville!

LABRANCHE.

Pour qu'elle les payât, il fallait bien les lui faire connaître.

FLORVILLE.

Et tu crois, maraud, que je vais profiter de la générosité d'une femme que j'adore?

LABRANCHE.

Ah! vous le prenez sur ce ton-là... Trouvez-en un plus adroit.

FLORVILLE.

J'aimerais mieux mourir!

LABRANCHE, avec humeur.

Vous ne mourrez pas, mais vous irez en prison.

FLORVILLE.

Tu vas chercher un autre moyen.

LABRANCHE.

Moi, monsieur? Dieu m'en garde!

FLORVILLE.

Tu veux m'abandonner?

LABRANCHE.

Comment, monsieur, vous osez encore vous

adresser à moi, quand mon génie vient de vous offrir un moyen que vous avez rejeté ; quand je me suis tué à faire un récit pathétique qui avait produit le meilleur effet; quand mon éloquence vous avait ouvert le cœur et la bourse de madame de Blainville!

FLORVILLE.

Mais, Labranche, songe donc que la délicatesse...

LABRANCHE.

Eh! monsieur, ce sont des mots que cela; la délicatesse vous tirera-t-elle des mains de vos créanciers? Sortirez-vous de prison avec votre délicatesse?

FLORVILLE.

Mais enfin...

LABRANCHE.

Allez, monsieur, je vous abandonne à votre malheureux sort. J'irai servir un jeune homme moins chatouilleux que vous... Je lui consacrerai mon génie, je ferai sa fortune; et renonçant pour jamais à un élève comme vous, je ne perdrai plus avec lui mon temps et mes gages.

FLORVILLE, le priant.

Labranche, mon ami!

LABRANCHE, froidement.

Je n'écoute rien.

FLORVILLE.

Mais encore...

LABRANCHE, avec humeur.

Je vais former monsieur votre oncle.

FLORVILLE.

Allons.

LABRANCHE.

Lui faire épouser votre maîtresse.

FLORVILLE.

Fais-lui plutôt payer mes dettes.

LABRANCHE.

Cela vous est aisé à dire.

FLORVILLE.

Je t'ai connu si adroit!

LABRANCHE.

Hum!... il faut toute mon amitié pour vous, pour m'intéresser encore à ce qui vous regarde. Exécutez mes ordres.

FLORVILLE.

Je ferai tout ce que tu voudras.

LABRANCHE.

Secondez mes projets.

FLORVILLE.

Je suis tout à toi.

LABRANCHE.

Vos créanciers vont venir... Bonne contenance.

FLORVILLE.

Sois tranquille, je vais me régler sur toi.

LABRANCHE.

Et sur-tout n'entravez plus mes opérations.

FLORVILLE.

Tu me réponds de tout?

LABRANCHE.

Sur ma tête.

FLORVILLE.

On vient.... Serait-ce mon oncle?

LABRANCHE.

Non; c'est M. Grugeon, honnête huissier, et M. Abraham Poupart, estimable usurier. Allons, ferme!

## SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, GRUGEON, ABRAHAM POUPART.

GRUGEON, en dehors.

Oh! nous sommes bien instruits; on l'a vu entrer dans cet hôtel.

POUPART, en dehors.

Nous le verrons, malgré tout le monde.

LABRANCHE.

Entrez, messieurs, entrez.

FLORVILLE.

Vous aurait-on fait quelque violence?

LABRANCHE.

Nos gens vous auraient-ils manqué?

GRUGEON.

Quand je vous disais qu'il était ici! Nous le tenons enfin!

FLORVILLE.

Eh! parbleu! c'est monsieur Grugeon!

GRUGEON.

Moi-même, monsieur; c'est de l'argent que je viens chercher.

LABRANCHE.

Monsieur Grugeon a toujours des manières engageantes.

GRUGEON.

Monsieur, je ne suis pas obligé d'être poli.

POUPART.

Monsieur, nous voulons notre dû; il est temps de rentrer dans notre argent.

FLORVILLE.

Allons, messieurs, voyons un peu de quoi il s'agit.

POUPART.

Monsieur, c'est quinze mille trois cents francs que vous me devez.

GRUGEON.

Monsieur, c'est quatorze mille six cent quatre-vingt-dix-neuf francs onze centimes que vous devez à mon client.

FLORVILLE.

Vous dites, monsieur Poupart, quinze mille trois cents francs; vous vous trompez.

POUPART.

Non, monsieur, les billets sont là et font foi, avec le règlement des frais.

FLORVILLE.

Croirais-tu ça, Labranche?

POUPART.

Rien n'est plus vrai; je n'ai là que mes déboursés.

FLORVILLE.

Eh bien! monsieur Poupart, vous me faites gagner là quatre mille sept cents francs.

POUPART.

Comment donc, monsieur?

FLORVILLE.

Vrai! je croyais vous devoir vingt mille francs au moins.

GRUGEON.

Oh! nous ne donnerons pas dans ces raisons-là : de l'argent, ou en prison.

LABRANCHE.

Eh bien! messieurs, voyons, quand vous nous aurez fait mettre en prison, serez-vous plus riches?

GRUGEON.

Non, mais nous serons plus tranquilles.

LABRANCHE.

Si vous vouliez avoir un peu de patience, on pourrait peut-être avec le temps...

GRUGEON.

Avec le temps! Nous avons assez attendu. (Bas à Poupart.) Dites donc, monsieur Poupart, c'est un mauvais sujet; si nous pouvions lui accrocher moitié sur-le-champ, je crois que nous serions fort heureux.

POUPART.

Je pense comme vous.

GRUGEON.

Laissez-moi faire... Monsieur Florville, vous nous avez toujours paru un fort honnête homme; vous ne devez de l'argent que parceque...

LABRANCHE.

Nous en avons emprunté.

GRUGEON.

Ce n'est pas ce que je veux dire; vous ne devez de l'argent, dis-je, que parceque vous avez été entraîné dans le tourbillon des plaisirs.

FLORVILLE.

Après, monsieur?

GRUGEON.

En conséquence, vu votre position difficile, si vous voulez nous compter tout de suite la moitié de ce que vous nous devez, nous allons vous donner quittance.

FLORVILLE, bas à Labranche.

Moitié! Dis donc, Labranche, je serais aussi embarrassé que toi pour le tout. Laisse-moi faire. (Haut.) Comment dites-vous cela, messieurs?

POUPART.

Oui, si vous voulez nous compter moitié sur-le-champ...

FLORVILLE, d'un air piqué.

Comment, messieurs, êtes-vous venus ici pour m'insulter?

GRUGEON.

Comment donc?

LABRANCHE.

Croyez-vous que je laisserai manquer à mon maître d'une manière aussi outrageante?

POUPART.

Qu'est-ce qu'ils ont donc?

FLORVILLE, parcourant le théâtre, en colère.

Quelle infamie! me proposer une chose semblable!

LABRANCHE, imitant son maître.

C'est une abomination!

FLORVILLE.

Oui, c'est une abomination!

LABRANCHE.

Nous proposer des arrangements usuraires?

FLORVILLE.

Messieurs, vous ne savez pas à qui vous avez affaire.

LABRANCHE.

Apprenez à nous connaître.

GRUGEON, à Poupart.

Il est plus honnête que nous ne pensions.

FLORVILLE.

Faire perdre moitié à mes créanciers!

POUPART, à Grugeon.

Vous avez été trop loin.

LABRANCHE.

Déprécier notre signature!

FLORVILLE.

Pour qui nous prenez-vous?

LABRANCHE.

Oui, pour qui prenez-vous mon maître?

POUPART.

Pardon, monsieur Florville!

GRUGEON, à Florville.

Accommodons à vingt-cinq.

FLORVILLE.

Plutôt que de vous faire perdre quelque chose, j'aimerais mieux ne vous payer jamais.

LABRANCHE.

Voilà comme nous agissons, messieurs. (Bas à Florville.) Voici le moment de les prendre. (Haut.) Monsieur Grugeon, et vous, monsieur Abraham, vous serez payés : mais c'est à une condition.

GRUGEON.

Laquelle, s'il vous plaît?

LABRANCHE.

C'est de vous prêter à un petit stratagème que j'ai inventé.

POUPART.

Monsieur, il faut savoir...

LABRANCHE.

Comment donc! des scrupules, monsieur Poupart! mais ce serait donc la première fois.

FLORVILLE.

Labranche, j'entends du bruit.

LABRANCHE.

C'est monsieur votre oncle qui rentre; al-

lez chez madame de Blainville, et engagez-la à venir voir monsieur; qu'elle flatte sa manie, approuve ses goûts, et je réponds de tout.

(Florville sort.)

GRUGEON.

Eh bien! monsieur, et nous?

LABRANCHE.

Vous, messieurs, cachez-vous dans ce cabinet; vous paraîtrez quand il en sera temps.

POUPART.

Mais enfin...

LABRANCHE, les poussant.

Mais allez donc, si vous voulez être payés.

(Ils entrent dans le cabinet.)

## SCÈNE XV.

BOISSEC, arrive en boitant, LABRANCHE.

BOISSEC.

Ouf! me voici rendu.

LABRANCHE.

Eh! monsieur, comme vous voilà fait! Vous est-il arrivé quelque accident?

BOISSEC.

C'est ma petite jument Doucette qui a fait un saut de mouton; cette jolie petite bête est d'une vivacité! Elle m'a jeté à cinquante pas dans le fourré.

LABRANCHE.

Oh! mon Dieu! vous êtes-vous fait mal?

BOISSEC.

Non pas précisément. Oh! je me serais tué, si je n'avais pas su tomber; mais je suis d'une adresse, d'une légèreté!... Il y avait une sorte d'élégance dans la manière dont je me suis jeté par terre... Dis-moi, est-il venu quelqu'un pendant mon absence?

LABRANCHE, mystérieusement.

Oui, monsieur, une jeune dame.

BOISSEC.

Une dame! et qui donc?

LABRANCHE.

Cherchez, monsieur, je vous le donne en mille.

BOISSEC.

Que veux-tu? il en vient tant ici!... La petite Amélie?

LABRANCHE.

Non, monsieur.

BOISSEC.

J'y suis. La baronne de Granval?

LABRANCHE.

Pas du tout.

BOISSEC.

Diable! je m'y perds... Eh! je sais qui c'est... La petite femme de cet employé que j'ai fait placer.

LABRANCHE.

J'entends; monsieur veut dire cette jeune dame pour laquelle il a eu quelques bontés.

BOISSEC.

Chut! Veux-tu te taire? (Riant.) Ce drôle-là est d'une indiscrétion perfide!

LABRANCHE.

Ce n'est pas elle, monsieur.

BOISSEC.

Ma foi, je n'y suis plus.

LABRANCHE.

Madame de Blainville.

BOISSEC.

Madame de Blainville est venue me voir!... Quand je te disais, Labranche, que cette femme est folle de moi!

LABRANCHE.

Oh! monsieur, comme elle paraît vous aimer!

BOISSEC.

Oh! c'est une femme charmante, et la seule qui puisse me convenir.

LABRANCHE.

Eh bien! d'honneur, je le crois comme vous. En entrant dans la cour de l'hôtel, elle a été enchantée de votre bokei, elle en veut un tout pareil. Votre petit jockey l'a charmée, elle veut que vous le lui cédiez; en un mot, tout dans votre appartement, que je lui ai fait voir, l'a fait raffoler. Elle disait à tout moment : Ce Boissec est un jeune homme charmant!

BOISSEC.

Comment!... vrai?

LABRANCHE.

Tout chez lui est d'un goût exquis. Tout y sent le jeune homme à la mode.

BOISSEC, avec fatuité.

Allons, Labranche, cette femme en tient pour moi d'une manière toute particulière.

LABRANCHE.

Elle ajoutait : Je suis certaine que ce petit volage est à la toilette de quelque belle.

BOISSEC.

Elle a dit cela! ça annonce de la jalousie; c'est charmant.

LABRANCHE.

Vous ne savez pas qu'elle a trouvé ici les créanciers de votre neveu?

BOISSEC, d'un air fâché.

Oh! diable! c'est fort désagréable.

LABRANCHE, riant.

Elle a cru que c'étaient les vôtres.

BOISSEC.

Voilà précisément ce que je redoutais; il fallait bien la dissuader, lui dire que je n'en ai pas.

LABRANCHE.

Je m'en suis bien gardé, monsieur.

BOISSEC.

Comment donc?

LABRANCHE.

C'est ce qui l'a le plus charmée; elle était ravie. Elle est sortie en disant : Ah! c'est pour

en mourir! Boissec, des créanciers! c'est un homme accompli.

BOISSEC.

Pas possible!

LABRANCHE.

C'est l'exacte vérité. Elle ajoutait qu'une conduite un peu dérangée annonçait ordinairement un très bon cœur.

BOISSEC.

Qu'est-ce que tu dis? Tu te trompes d'expression : tu veux dire qu'un jeune homme qui a infiniment d'ordre est toujours sûr de prospérer.

LABRANCHE.

Non, non, monsieur; je ne me trompe pas, je vous assure.

BOISSEC.

Labranche, il me vient une idée!

LABRANCHE.

Quoi donc, monsieur?

BOISSEC, riant.

Oh! le tour serait excellent! J'en ris d'avance.

LABRANCHE.

Mais encore, monsieur?...

BOISSEC, riant plus fort et toussant. (Labranche va lui chercher une bonbonnière, lui fait manger quelques morceaux de pâte de jujube, et avale ce qui reste dans la boîte.)

Si, pour achever de la charmer, je feignais d'avoir des créanciers? Si je m'entendais avec ceux de mon neveu...?

LABRANCHE.

Ah! monsieur, quelle idée sublime! Et je ne l'ai pas devinée?

BOISSEC.

Qu'en dis-tu?

LABRANCHE.

Eh! vite, eh! vite, monsieur, ne perdons pas un moment. Je vous amène les créanciers de votre neveu : vous allez vous arranger avec eux.

BOISSEC.

Labranche, c'est que je ne voudrais pourtant pas...

LABRANCHE.

Eh! monsieur, regardez-vous à quelques milliers de francs pour faire réussir un mariage comme celui-là?

BOISSEC.

Mais où trouver ces gens-là?

LABRANCHE.

Ils étaient ici tout-à-l'heure. Des créanciers ne s'en vont pas aussi vite qu'ils viennent; je parie que les nôtres ne sont pas loin.

BOISSEC.

Eh bien! vois, Labranche : tâche de les rejoindre.

LABRANCHE.

Eh! parbleu! le hasard nous les amène. (Il fait sortir les créanciers du cabinet, et les fait entrer par la porte du milieu.) Entrez, messieurs, entrez.

BOISSEC.

Ah! par exemple, voilà qui est très heureux! ce hasard est excessivement heureux!

## SCÈNE XVI.

BOISSEC, LABRANCHE, GRUGEON, POUPART.

LABRANCHE, bas.

Messieurs, on va vous payer, et sur-tout ne parlez pas du neveu.

POUPART.

Nous n'avons garde.

BOISSEC, dans son fauteuil.

Messieurs, je me suis décidé à faire un sacrifice en faveur de mon neveu.

GRUGEON.

C'est d'un bon oncle.

BOISSEC.

Combien vous doit notre étourdi?

POUPART, bas.

Est-ce qu'il voudrait nous payer sur-le-champ?

GRUGEON.

Monsieur, trente mille francs en tout.

BOISSEC.

Trente mille francs!

POUPART, à Grugeon.

Tenez bon, il paiera.

LABRANCHE, à Boissec.

Offrez-leur moitié, ils accepteront.

BOISSEC.

Je suis peu accoutumé à ces sortes d'affaires, mais je crois que vous êtes des usuriers. Pour vous donner un gain honnête, je vous donne moitié.

GRUGEON.

Nous offrir moitié! Pour qui nous prenez-vous?

POUPART.

Ah! parbleu! votre neveu nous ferait un beau train s'il savait que nous avons donné ses billets à cinquante pour cent!

GRUGEON.

Ah! bien, oui! déprécier la signature de M. Florville!

LABRANCHE, à part.

Oh! les doubles coquins!

BOISSEC.

Eh bien! canaille, que mon neveu vous paie.

POUPART.

Oui, monsieur, il nous paiera : c'est un garçon solvable.

GRUGEON.

Nous voulons tout ou rien.

BOISSEC.

Eh bien! nous sommes d'accord, vous n'aurez rien.

POUPART, criant.

Nous avons une bonne contrainte par corps.

GRUGEON, criant.

Le jugement est exécutoire.

BOISSEC.

Allez au diable!

POUPART.

C'est ce que nous verrons.

GRUGEON.

On n'abuse pas de notre bonné foi.

LABRANCHE, bas à Boissec.

Monsieur, le hasard vous sert à merveille: voici madame de Blainville.

BOISSEC, se levant.

Messieurs, fâchez-vous bien fort, si vous voulez être payés.

GRUGEON.

Quel rôle nous fait-on jouer?

POUPART.

Ma foi! faisons ce qu'il nous dit.

BOISSEC.

Mais menacez-moi donc, canaille! Criez, ou vous n'aurez pas un sou.

(Grugeon et Poupart font des menaces à Boissec.)

GRUGEON et POUPART crient.

C'est affreux! c'est épouvantable! abuser de notre confiance; refuser de nous payer!

BOISSEC, à Grugeon.

C'est ça, c'est bien, et encore plus fort!

## SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, Mme DE BLAINVILLE.

MADAME DE BLAINVILLE.

Comment! Boissec, on dispute chez vous?

BOISSEC.

Ah! madame, quel bonheur de vous revoir! Puis-je espérer que vous me pardonnerez de m'être laissé prévenir?

MADAME DE BLAINVILLE.

O mon ami! il me paraît que vous êtes dans une position où l'on ne peut rien vous refuser.

BOISSEC.

Non, vraiment; c'est que je n'ai appris que ce matin votre arrivée; et au moment où je m'apprêtais à aller vous offrir mes hommages, il m'est survenu...

MADAME DE BLAINVILLE.

Je vois ce que c'est: des créanciers. Vous serez toujours jeune, mon cher Boissec!

BOISSEC.

Belle dame, j'ai toute ma vie été un petit dérangé... Allons, canaille, laissez-moi, sortez, vous reviendrez demain.

GRUGEON.

Qu'appelez-vous, monsieur! nous ne sortirons pas d'ici que nous ne soyons payés.

MADAME DE BLAINVILLE.

Il serait plaisant, mon ami, que je fusse arrivée pour vous voir conduire en prison!

POUPART.

Comme vous dites, madame, en prison. Nous en avons le droit; de bonnes lettres de change...

MADAME DE BLAINVILLE, riant.

Comment, Boissec, vous faites des lettres de change?

POUPART.

Ets-ce que nous prêtons autrement?

BOISSEC.

Ce sont des étourderies de jeunesse.

GRUGEON.

Que voulez-vous dire, de jeunesse? Le jeune homme est majeur, et sa signature est bien bonne.

BOISSEC.

Je ne prétends pas dire que je ne suis pas majeur.

MADAME DE BLAINVILLE.

Allons, Boissec, j'aime beaucoup les créanciers, leurs scènes m'amusent; mais comme il faut toujours finir par les payer, si vous éprouvez aujourd'hui un moment de gêne, je puis venir à votre secours, aux termes où nous en sommes.

BOISSEC, bas à Labranche.

Tu l'entends, Labranche: Aux termes où nous en sommes! (Haut.) Non, madame, je serais coupable, si j'abusais de votre bonté. J'ai ici quelques rentrées; le gain d'un pari de chevaux...

LABRANCHE, à part.

Qu'il a perdu.

BOISSEC.

Que je vais donner à ces messieurs. (Allant à son secrétaire.) Où sont vos titres, coquins!

GRUGEON et POUPART.

Les voici, donnant, donnant.

BOISSEC leur donne des billets de caisse.

Tenez. (Bas.) Et dorénavant, ne prêtez plus à mon neveu; vous ne trouveriez plus une occasion aussi favorable pour vous faire payer.

POUPART.

Soyez tranquille; on ne nous y reprendra plus.

(Grugeon et Poupart sortent.)

BOISSEC.

Allons, qu'on mette ces gens-là à la porte... Je les renvoie, et demain peut-être...

MADAME DE BLAINVILLE.

Comment, demain?

BOISSEC, tombant aux genoux de madame de Blainville.

Non, non, belle dame; c'est à vos pieds que j'abjure mes erreurs; c'est à vous que je devrai ma conversion.

MADAME DE BLAINVILLE.

Relevez-vous, Boissec ; on vous prendrait pour mon amant.

(Boissec ne pouvant pas se relever, et faisant signe à Labranche de venir l'aider.)

## SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, FLORVILLE paraît et va prendre le bras de son oncle.

BOISSEC, croyant que c'est Labranche.

Qu'est-ce que tu fais donc? voilà deux heures que je te dis de venir.

(Il aperçoit son neveu et se lève.)

FLORVILLE.

Permettez, mon oncle, que je vous offre mon bras.

BOISSEC, avec étonnement.

Que vois-je! vous ici, Florville!

FLORVILLE.

Oui, mon oncle, j'arrive à temps pour être témoin de vos bontés.

BOISSEC.

Que voulez-vous dire?

MADAME DE BLAINVILLE.

Mon ami, il est temps de vous instruire. J'aime votre neveu depuis long-temps : sa délicatesse lui a fait refuser mes offres. Vous avez eu la bonté de payer ses dettes, et je vais combler ses vœux en m'unissant à lui.

BOISSEC, avec fatuité.

Est-ce que j'aurais été joué?

LABRANCHE.

Ma foi, monsieur, j'en ai peur.

BOISSEC.

Ce serait donc la première fois?

LABRANCHE, à part.

Il faut espérer que ce ne sera pas la dernière.

MADAME DE BLAINVILLE.

Vous avez fait deux heureux, de quoi vous plaignez-vous?

BOISSEC, d'un air leste et décidé.

Allons, allons, vous m'avez joué : mais je ne vous en veux pas. Mon cher Florville, tu n'as pas été maladroit ; tu m'as fait payer tes dettes, tu épouses ma maîtresse... Le tour est bon : je n'aurais pas mieux fait, moi qui m'en pique ; va, tu es bien le neveu de ton oncle... Vous, madame, j'aurais bien quelques petits reproches à vous faire; car vous m'aviez donné des espérances... Ah! vous m'en aviez donné, vous ne pouvez pas vous en défendre... Allons, allons, n'en parlons plus. (A Labranche.) Quant à toi, maître fripon, je te chasse; tu passeras au service de mon neveu, si cela lui convient. (Au Public.) Quant à vous, messieurs, vous avez sans doute observé dans ma conduite quelque irrégularité ; oh! ça, il n'y a pas de doute, vous avez observé quelques inconséquences, quelques légèretés; enfin, de ces choses dont on voudrait se défaire, mais on ne peut pas ; c'est la fougue de la jeunesse qui en est cause, c'est cette extrême jeunesse : mais je compte assez sur votre indulgence pour croire que vous ne me tiendrez pas rigueur aujourd'hui.

FIN DU CI-DEVANT JEUNE HOMME.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINE,
n° 4, boulevart d'Enfer.

# MADAME DE SÉVIGNÉ,

## COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR

J. N. BOUILLY;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, le 17 prairial an XIII (6 juin 1804).

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

| | |
|---|---|
| Mme DE SÉVIGNÉ (quarante-cinq ans), modèle de graces, d'esprit et de bonté; grand usage de la cour; caquet brillant, amour maternel, gaîté intarissable... | Mlle CONTAT. |
| LE MARQUIS DE SÉVIGNÉ, son fils (dix-huit ans), guidon des gendarmes-dauphins; passion des femmes et du jeu; confiant et étourdi; amour des lettres, élan d'héroïsme; l'un des plus jolis jeunes seigneurs de la cour. | M. ARMAND. |
| LE CHEVALIER DE POMMENARS, gentilhomme breton, ami inséparable de la mère et du fils, confident de ce dernier; s'exposant sans cesse pour des bons mots; ayant toujours à lutter contre plusieurs décrets de prise de corps; homme à-la-fois redoutable et recherché, moral et libertin, fou et philosophe..... | M. FLEURY. |
| LA MARÉCHALE DE VILLARS, amie de Mme de Sévigné. | Mlle DESROSIERS. |
| M. DARMANPIERRE, receveur-général des finances, ancien ami et l'un des plus zélés admirateurs de Mme de Sévigné. | M. GRANDMÉNIL. |
| SAINT-AMANT, fils du receveur des tailles de l'élection de Meaux, parent de M. Darmanpierre, ami et compagnon de chasse du jeune de Sévigné..... | M. GONTIER. |
| PILOIS, jardinier breton (trente ans), successeur de maître Paul, mort jardinier de Livri. Franchise, rondeur, gaîté, entêtement jusqu'à l'excès; amoureux pour la première fois de sa vie de la fille de maîtresse Paul; brouillon, bon cœur, tête perdue par amour..... | M. MICHOT. |
| MARIE (dix-sept ans), fille unique de maîtresse Paul, filleule de madame de Sévigné; assemblage de graces et d'ingénuité; amoureuse de Pilois; s'exposant à mille dangers par sa confiance..... | Mlle MARS. |
| BEAULIEU, vieux valet de chambre de Mme de Sévigné. | M. FAURE. |

La scène se passe, le 14 du mois d'août, dans le château abbatial de Livri, au milieu de la forêt de Bondi, entre Paris et Meaux.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente, pendant toute la pièce, un salon riche et gothique. Sur le côté, à la gauche du spectateur, une table couverte d'un tapis de velours galonné; auprès, une porte conduit dans différents appartements. Sur le côté, à la droite, une autre porte latérale conduit dans une bibliothèque. La grande porte du fond donne sur des bosquets.

### SCÈNE I.

BEAULIEU, seul.

(Il entre par la porte latérale, à la gauche du spectateur, tenant sous le bras un houssoir, d'une main un grand portefeuille de maroquin vert fermé à clef, et de l'autre une écritoire.)

Dix heures viennent de sonner à l'abbaye : c'est l'instant où madame de Sévigné vient ici tous les matins écrire à sa fille, madame la comtesse de Grignan... (Il dépose et range sur la table le portefeuille et l'écritoire.) Voilà pourtant six mois entiers qu'elles sont séparées, et cela pour la première fois, à deux cents lieues l'une de l'autre... Quelle séparation, bon Dieu !... (Il

housse les meubles.) Elle est encore auprès de son oncle; ce bon monsieur l'abbé de Coulanges semble oublier sa goutte quand sa nièce lui raconte certaines anecdotes de la cour... Moi-même, je me suis surpris cent fois oubliant mon ouvrage en écoutant madame la marquise : je me trouvais là... cloué malgré moi... C'est qu'on ne conte pas mieux, on n'a pas un langage plus brillant, plus séduisant que madame la marquise.

## SCÈNE II.

### BEAULIEU, MARIE.

MARIE, accourant par la porte du fond.

Monsieur Beaulieu, n'auriez-vous pas vu Pilois?

BEAULIEU.

Ah, ah! c'est vous, petite Marie?

MARIE, d'une voix entrecoupée.

J' viens de l' chercher dans les jardins... à l'orangerie.... tout au fond des bosquets.... qu' j'en suis encore tout essoufflée.

BEAULIEU.

Je ne l'ai pas vu d'aujourd'hui.

MARIE.

Faut pourtant que j' lui parle.

BEAULIEU, ricanant et lui prenant la main.

Ce que vous avez à lui dire est donc bien important?

MARIE.

Oh! tout-à-fait, monsieur Beaulieu; j' venais pour m'entendre avec lui... J' raffolons l'un de l'autre; vous savez ça, ma marraine l' sait aussi, tout l' village d' Livri l' sait d' même... Eh ben! ne v'là-t-i' pas qu' ma mère s'est mis en tête que Pilois, en v'nant ici d' la Bretagne succéder à mon père dans ses jardins, d'vait en même temps lui succéder auprès d' sa veuve et l'épouser!

BEAULIEU.

Écoutez donc, maîtresse Paul est encore fraîche, appétissante. Mais comment se peut-il que vous vous soyez ainsi prise d'amour pour Pilois? Il a trente ans au moins, et vous, vous en avez à peine...

MARIE.

Seize et demi passés, monsieur Beaulieu; n' gn'y a pas tant d' différence. Et puis, n' faut-i' pas que l' mari soit toujours plus âgé qu' la femme?

BEAULIEU.

J'en conviens; mais Pilois est un peu brusque.

MARIE.

C'est signe d' franchise.

BEAULIEU.

Quelquefois vif et jureur.

MARIE.

Ça réveille dans l' ménage.

BEAULIEU.

Aimant son plaisir!...

MARIE.

J'en aurai ma part.

BEAULIEU.

Et sur-tout entêté!

MARIE, vivement.

Je n' ferai jamais rien qu'à sa guise... en un mot, j' n'aime qu' lui, je n' veux qu' lui; et si ma mère m' le r'fuse... Tenez, monsieur Beaulieu, il n'y a que vous qui puissiez nous tirer tous d'affaire.

BEAULIEU.

Comment cela?

MARIE.

Depuis trente ans que vous êtes au service d' ma marraine, vous d'vez avoir amassé des écus: tout l' monde vous aime dans l' château; on n' parle d' vous qu'avec respect; on vous appelle le vieux goguenard...

BEAULIEU, ricanant.

Ah! l'on m'appelle le vieux goguenard?

MARIE.

Oui, monsieur Beaulieu, et j'ai souvent entendu ma mère parler d' vous.., d'une certaine manière... épousez-la.

BEAULIEU.

Moi!

MARIE, d'un ton caressant.

J' vous aim'rai comme si vous étiez mon père; je soign'rai vos vieux jours; ma mère, une fois vot' femme, ne s' souciera plus, vous sentez ben, d'êt' celle d' Pilois, et par ainsi nous serons tous heureux.

BEAULIEU.

Tout cela est fort bien arrangé; mais votre mère et moi, nous ne pouvons nous convenir.

MARIE.

Pourquoi, monsieur Beaulieu? N' disiez-vous pas tout-à-l'heure qu'elle est encore fraîche, appétissante?

BEAULIEU, gaîment.

C'est justement pour cela. Songez donc que j'ai soixante-huit ans passés.

MARIE, du ton le plus innocent.

Eh ben! qu'est-c' que ça fait, ça?

BEAULIEU, ricanant.

Ce que ça fait?... Mais occupons-nous d'un objet plus pressant. C'est aujourd'hui le 14, veille de Sainte-Marie.

MARIE.

Ma fête et sur-tout celle d' ma marraine : aussi je me suis faite brave!!!

BEAULIEU.

Madame la marquise ne se doute de rien; il faut lui ménager le plaisir de la surprise, et préparer nos bouquets sans qu'elle s'en aperçoive. Nous avons coutume de les lui offrir après le dîner, en sortant de table.

MARIE.

En c' cas, je cours cueillir nos plus belles

fleurs avant la grande chaleur du jour... (Fausse sortie.) Vous, monsieur Beaulieu, si vous voyez Pilois, r'commandez-lui, j' vous en prie, de n' plus tant m' courtiser d'vant ma mère, d'ici à queuque temps seul'ment.

BEAULIEU.

Soyez tranquille.

MARIE, revenant encore sur ses pas.

Mais en même temps dites-lui bien d' n'en pas perdre tout-à-fait l'habitude, ça n' f'rait plus mon compte.

BEAULIEU, riant.

Laissez-moi faire.

MARIE.

Faut remplir les devoirs d'une bonne fille : ça c'est juste; mais ça n' pourra jamais aller jusqu'à r'noncer à Pilois, j' vous en avertis... Au r'voir, monsieur Beaulieu ! Tenez, j' vous l' dis encore, il n'y a que vous qui puissiez nous tirer d'affaire.

(Elle sort en courant par le fond du théâtre.)

## SCÈNE III.

BEAULIEU, seul.

L'aimable petite !... Que de ruse à travers son ingénuité !... J'aime à causer avec elle; son babil m'amuse tout-à-fait; son minois me ragaillardit... Mais j'entends quelqu'un. (Il regarde vers la coulisse à la gauche du spectateur.) C'est monsieur le chevalier de Pommenars avec madame la maréchale de Villars.

(Il ouvre la bibliothèque, housse çà et là, et sort un instant après par la porte latérale, à la gauche du spectateur.)

## SCÈNE IV.

BEAULIEU, LE CHEVALIER DE POMMENARS, LA MARÉCHALE DE VILLARS.

POMMENARS, du ton le plus léger, et lui donnant la main.

Non, madame la maréchale, non, il ne m'est plus permis de paraître dans Paris. M. le procureur-général vient de m'honorer d'un nouveau décret de prise de corps, qui me met sous la sauve-garde de l'abbaye de Livri.

MADAME DE VILLARS.

Encore un décret contre vous ! et qui donc a pu vous attirer de nouveau... ?

POMMENARS.

Une plaisanterie sur l'état de langueur de mademoiselle de Fontanges et les nouveaux diamants de madame de Montespan... On a pris la chose au sérieux, et me voilà traité comme un criminel de lèse-majesté... (Il rit.) C'est divin.

MADAME DE VILLARS.

Chevalier, vous ne cesserez donc jamais d'être tourmenté ?

POMMENARS.

Que voulez-vous ? il ne se débite pas à la cour la plus innocente petite méchanceté, qu'aussitôt je n'en sois nommé l'auteur. Ma générosité même est mal interprétée : vous allez en juger. Aux derniers états de Bretagne, où j'accompagnai madame de Sévigné, je me trouvai souvent à Rennes avec le comte de Créance dont toute la postérité consiste dans une fille... laide, d'une taille un peu plus que hasardée, et ne pouvant fixer le plus obscur chevalier... J'en eus pitié : je lui fais une cour assidue; je me montre par-tout avec elle; je pousse la complaisance jusqu'à affecter de la passion, dans l'unique but de la tirer de l'oubli cruel où elle languissait, et de la mettre en ligne de conquêtes... Point du tout, le comte de Créance prétend que je dois l'épouser... (Avec un rire ironique.) « Je ne le peux pas, d'honneur. — Mais « toute ma famille s'attend à ce mariage, ma « fille elle-même... » J'ai beau protester de la pureté de mes intentions, de mon respect imperturbable pour la petite, je deviens l'objet de toutes les haines bretonnes; le parlement s'en mêle; je suis décrété, poursuivi criminellement, et ma tête est menacée... (Riant aux éclats.) Éprouva-t-on jamais pareille ingratitude ?

MADAME DE VILLARS, avec dignité.

C'est en vain que vous cherchez à colorer cette aventure par un récit piquant, vous n'êtes pas à mes yeux sans reproche.

POMMENARS.

Oh ! je me corrigerai, je me formerai : je n'ai que quarante-sept ans... Vous riez, eh bien ! tout léger que je vous parais, personne n'est plus touché que moi des qualités du cœur... Je puis vous l'avouer, il n'est point de femme au monde qui me soit aussi chère que madame de Sévigné.

MADAME DE VILLARS.

Il est certain que la marquise est un modèle dont la postérité conservera long-temps le souvenir.

POMMENARS, avec élan.

Tous les genres d'esprit sont de son domaine. Avec quel charme inexprimable elle passe de la vivacité qui s'amuse des objets, à la réflexion qui les approfondit utilement ! Qui jamais sut voltiger avec plus de grace et mieux enlever la fleur d'un sujet ? c'est un mélange enchanteur de négligence et de soin, s'élevant toujours au-dessus de la simplicité, mais ne sortant jamais du naturel. Se met-elle à raconter, elle peint comme si elle voyait, et l'on croit voir tout ce qu'elle peint...

MADAME DE VILLARS.

Il lui arrive cependant de lancer quelquefois certains traits de malice.

POMMENARS.

Ils lui échappent : elle ne les enfonce point.

MADAME DE VILLARS.

Veuve à vingt-cinq ans d'un époux qui ne sut pas apprécier le trésor qu'il possédait, elle écarta sans cesse toutes les séductions dont l'environnaient son esprit et sa beauté, pour se livrer entièrement à l'éducation de ses deux enfants. Le jeune marquis a grand besoin d'un pareil guide.

POMMENARS.

Vingt-deux ans, guidon des gendarmes-dauphins, en un mot, l'un des plus jolis jeunes seigneurs de la cour, ne voulez-vous pas qu'il se fasse anachorète?... Ah! que ne suis-je encore à son âge!... Le moyen de vivre sans folie, sans fantaisies?... N'est-il pas réellement fou, celui qui, croyant être sage, ne s'amuse, ne se divertit de rien?... Mais voici la marquise.

## SCÈNE V.

BEAULIEU, Mme DE VILLARS, Mme DE SÉVIGNÉ, POMMENARS.

MADAME DE SÉVIGNÉ, entrant par la porte latérale, à la gauche du spectateur.

Déja dans le salon!... (Avec affection.) Ma chère maréchale, je vous salue!... (A Pommenars, avec gaîté et familiarité.) Bonjour, chevalier!... Comment, Beaulieu, mon fils n'est pas encore de retour?

BEAULIEU.

Non, madame la marquise.

MADAME DE VILLARS.

Faut-il s'en étonner? il était, vous le savez, du grand souper qui dut avoir lieu hier chez Ninon.

POMMENARS, malicieusement.

Et les fêtes qu'elle donne... conduisent quelquefois... fort avant dans la nuit.

MADAME DE SÉVIGNÉ, à demi-voix.

Taisez-vous, incurable.

MADAME DE VILLARS.

Eh bien! comment avez-vous laissé notre cher abbé commendataire?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Sa goutte le tourmente plus que jamais... Beaulieu, retournez auprès de lui. (Beaulieu sort.) Nous irons le distraire un peu, n'est-ce pas? Ce cher oncle! c'est à juste titre que je l'appelle le Bien-Bon: je lui dois la paix et le bonheur de ma vie... (Avec gaîté.) Eh bien, chevalier, vous voilà donc avec un nouveau décret de prise de corps?

POMMENARS.

C'est à madame la maréchale Duplessis que j'ai l'honneur d'en être redevable.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

La jalousie dont elle m'honore aurait rejailli jusque sur vous? Cette divine Duplessis est de la plus admirable, de la plus imperturbable fausseté. Elle joue tout, la dévote, la capable, la peureuse, la petite poitrine, et sur-tout elle me contrefait à me faire croire que je me vois dans un miroir qui me fait ridicule, ou que je parle à un écho qui me répond des sottises.

MADAME DE VILLARS.

N'est-ce pas elle aussi qui avait indisposé M. de la Trousse contre le jeune marquis?

POMMENARS.

Au point que Sévigné a eu toutes les peines du monde à être reçu guidon des gendarmes. La maréchale l'avait dépeint au capitaine comme un étourdi, un dissipateur.

MADAME DE SÉVIGNÉ, avec le plus doux sourire.

Il y a bien quelque chose de vrai dans tout cela... Mon fils a d'excellentes qualités sans doute, et sa confiance en moi lui mérite seule toute ma tendresse; mais il possède l'invention de dépenser sans paraître, de perdre sans jouer, et de payer sans s'acquitter. Toujours une soif et un besoin d'argent en paix comme en guerre; c'est un abîme de je ne sais pas quoi: sa main est un creuset où l'argent se fond. J'ai voulu mille fois réfléchir avec lui sur tout cela, et lui faire comprendre... Mais sa jeunesse lui fait du bruit, il n'entend pas.

POMMENARS.

Il est si enivrant, le délicieux printemps de la vie, et malheureusement si court!

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il est certain qu'à peine sortons-nous de la jeunesse, que nous rencontrons la vieillesse. Pour moi, je voudrais cent ans d'assurés, et le reste dans l'incertitude.

MADAME DE VILLARS.

Je crois néanmoins que les représentations d'une mère telle que vous ne sont pas sans effet sur le cœur du marquis.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

J'en conviens; mais il me faudrait recommencer chaque jour, et, selon moi, quelque forte que soit une vérité, lorsqu'on la retourne de cent et cent façons, on finit par la rendre insupportable. Ce n'est pas que souvent le marquis ne me pousse à bout: l'autre jour encore j'avais un grief assez sérieux, et pour la première fois de ma vie j'entrepris de le gronder; j'avais même préparé un beau discours raisonné, et l'avais divisé en dix-sept points, comme la harangue de Vassé; mais je ne sais de quelle façon tout cela s'est brouillé, et si bien mêlé de sérieux et de gaîté... Il me baise les mains, nos yeux mouillés se rencontrent, et il ne m'est plus possible de proférer une parole.

POMMENARS.

Eh bien, mesdames, exécutons-nous notre projet de promenade?

MADAME DE VILLARS.

Volontiers.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Pour moi, je vous demanderai la permission

de ne pas vous accompagner ; il faut que j'achève une lettre à madame de Grignan.

(Elle désigne la table et le portefeuille.

MADAME DE VILLARS.

Rien de plus naturel.

MADAME DE SÉVIGNÉ, avec ame.

Ce n'est que le matin que je puis m'entretenir avec ma fille, et jamais je n'en eus plus de besoin. Il me semble, depuis notre séparation, que je ne respire que la moitié de l'air nécessaire à ma vie. J'ai beau vouloir animer le néant où je me trouve, je n'ai que des idées vagues, que de tristes pressentiments... (gaiment.) et pourtant je sens à travers tout cela que j'ai un coin de folie qui n'est pas encore mort.

POMMENARS.

C'est à l'amitié fidèle à la ranimer, cette folie enchanteresse sous laquelle vous cachez les vertus les plus rares.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Comment donc, chevalier ! un éloge dans votre bouche ?

POMMENARS.

Y renoncer ce serait m'imposer la loi de ne jamais parler de vous... Mais la matinée s'avance : où madame la maréchale veut-elle que je la conduise ?

MADAME DE VILLARS, avec intention et fixant madame de Sévigné.

Dans l'allée de ma fille... L'ombrage y est délicieux.

MADAME DE SÉVIGNÉ, lui serrant la main.

Oh ! oui, délicieux !... Si vous gagnez le bout du parc, faites-moi le plaisir, Pommenars, d'entrer à l'abbaye, et de vous informer des suites de la chute de cheval du marquis de Mouï.

MADAME DE VILLARS.

A-t-elle été dangereuse ?

POMMENARS.

Non ; le pied gauche démis, trois côtes enfoncées : voilà tout.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Quelle manie aussi de vouloir faire de grandes chasses dans un petit fief !

POMMENARS.

On dit qu'il fait habiller un de ses laquais en cerf, et qu'il le court tous les matins avec un cor...

MADAME DE SÉVIGNÉ, riant avec madame de Villars.

La bonne plaisanterie !

POMMENARS.

Mais puis-je me présenter chez lui en simple habit du matin ?

MADAME DE VILLARS.

Je remarque, chevalier, que depuis quelque temps vous négligez singulièrement votre toilette.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

En effet, je l'ai déja surpris plusieurs fois mal arrangé, les cheveux en désordre.

POMMENARS, avec la plus grande gaité.

Parbleu ! je serais bien fou de soigner ma tête sans savoir à qui elle appartient ; M. le procureur-général me la dispute, le parlement de Bretagne la réclame, le roi, dit-on, en a envie, le comte de Créance la veut à toute force ; quand il sera bien décidé à qui elle doit être, si c'est à moi, mesdames, j'en prendrai soin.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il n'y a que lui pour de pareilles idées.

(Elle ouvre le portefeuille et en tire plusieurs papiers.)

MADAME DE VILLARS.

Souvenir bien tendre, je vous prie, à ma belle comtesse.

(Elle gagne le fond du théâtre.)

POMMENARS, vivement et bas à madame de Sévigné.

Nos soupçons étaient fondés : Sévigné est amoureux de Marie, et cherche à la séduire.

MADAME DE SÉVIGNÉ, à demi-voix.

Que me dites-vous ?

POMMENARS.

Nous causerons de tout cela. (Haut.) Dites à madame de Grignan qu'elle n'oublie pas de gronder quelquefois... l'étourdi. (A madame de Villars, qui gagne la porte du fond.) Je suis à vos ordres.

(Il lui donne la main et sort avec elle.)

## SCÈNE VI.

Mme DE SÉVIGNÉ, seule.

Il se pourrait que mon fils abusât à ce point... ! Il oserait attenter au repos, à l'honneur de l'innocence même !... Non, non, sa passion pour Ninon est trop forte. Pommenars cependant a le coup d'œil fin... Observons ainsi que lui ; interrogeons Marie... Mais en ce moment ne songeons qu'au plaisir de causer avec ma fille... (Elle s'assied devant la table.) Ma lettre est fort avancée... (Elle écrit.) Déja deux grandes pages, et pourtant j'avais résolu de lui écrire cette fois la lettre la plus courte du monde.

(Elle continue d'écrire.)

## SCÈNE VII.

Mme DE SÉVIGNÉ ; BEAULIEU, plusieurs lettres à la main.

BEAULIEU, entrant doucement et l'observant.

Ah ! la voilà qui écrit à sa fille... Je n'ose l'interrompre.

MADAME DE SÉVIGNÉ, toujours écrivant sans voir Beaulieu.

Tâchons cependant d'égayer un peu le tableau.

BEAULIEU, toujours à part.

Quelle émotion !... Quelle vivacité !... Oh ! je suis bien sûr que madame de Grignan recueille avec soin toutes ces lettres !... (A demi-voix.) Madame ?... Personne. (Un peu plus haut.) Madame la marquise ?... Le moyen qu'elle m'entende ? elle est en Provence... Il me vient une idée : po-

sons bien doucement les lettres sur la table (il les y dépose.) et sauvons-nous.

(Il sort.)

## SCÈNE VIII.

Mme DE SÉVIGNÉ, seule, après avoir écrit un instant.

Voilà qui est fini: relisons. (Elle lit.) « Je n'ai « reçu qu'hier votre dernière lettre ; elle est si « aimable, si brillante, que j'ai pensé vous la « renvoyer pour vous donner le plaisir de la lire; « mais je ne puis m'en séparer : car, je vous en « fais l'aveu, ma fille, la première fois que je « lis vos lettres, je suis si émue, que je ne vois « pas la moitié de ce qu'elles renferment ; je « n'ose les lire de peur de les avoir lues, et ne « m'y détermine que dans la consolation de « pouvoir les recommencer.

« Je suis toujours auprès du Bien-Bon, que je « distrais quelquefois par mes radoteries.

« La beauté de Livri est au-dessus de ce que « vous pouvez voir en Provence. Tout est fleuri, « nuancé, parfumé. L'allée de ma fille sur- « tout... (avec une émotion graduée.) l'allée de ma « fille offre un ombrage délicieux... Les jours « n'ont plus rien pour moi de précieux : je mé- « nageais les heures; mais, depuis que je vous ai « perdue, je ne m'en soucie point, je les pousse « devant moi, j'en jette à qui en veut, je cher- « che à les user par mille niaiseries... (Changeant « de ton.) A propos de niaiseries...

« Je vous apprendrai que la veuve de maître « Paul est tombée subitement éperdument « amoureuse de Pilois, qui de son côté meurt « d'amour pour Marie. Quelles sont à plaindre « et ridicules, ces mères qui veulent rivaliser « leurs filles et leur disputer le droit de plaire !... « Je vous aurais fait cacher, comtesse, si j'avais « voulu être aimée.

« Je finis cette lettre : je me fais une extrême « violence pour vous quitter. La tendresse que « j'ai pour vous est tellement mêlée avec mon « sang, qu'elle est devenue moi-même. Adieu, « ma chère comtesse, adieu ! j'embrasse tous « vos entours, mais chemin faisant, pour aller « jusqu'à vous ; car vous êtes le centre de « tout. »

(Elle plie et cachète sa lettre, et la remet dans le portefeuille, qu'elle ferme et dont elle prend la clef.)

## SCÈNE IX.

Mme DE SÉVIGNÉ, MARIE; PILOIS, peu après.

MARIE, accourant par la porte du fond, et portant une brassée de fleurs.

C'est ma marraine !... Courons vite cacher ces fleurs.

(Elle sort par la porte à droite du spectateur.)

PILOIS, entrant après elle et criant de toutes ses forces :

Marie?... Ma p'tite Marie?... (Il aperçoit madame de Sévigné, se découvre, et s'arrête tout-à-coup au milieu du théâtre sur la pointe du pied et dans la posture la plus embarrassée.) Eh ben ! qu'est-ce c' que j' fais donc, moi !... Interrompre comme ça madame la marquise !... J' n'ose plus ni avancer, ni r'culer.

MADAME DE SÉVIGNÉ, l'apercevant.

Ah ! ah ! c'est toi, Pilois?... Que fais-tu donc là ?

PILOIS, tournant son chapeau.

C' que j' fais, madame la marquise?... J' s'rais morgué ben embarrassé d' vous l' dire.

MADAME DE SÉVIGNÉ, riant.

Pourquoi donc ?

PILOIS, d'une voix entrecoupée.

Pardine ! quand on n' fait plus... qu' soupirer nuit et jour... quand on n'a plus sa tête enfin... est-c' qu'on peut dire c' qu'on fait, madame la marquise?

(Il pousse un gros soupir.)

MADAME DE SÉVIGNÉ.

C'est donc bien sérieusement que tu es amoureux de Marie ?

PILOIS.

Si sérieusement, que j' voudrais être encore au fond d' ma Bretagne, et n'avoir jamais mis l' pied à Livri... Ma bonne mère me l' prédit ben quand j' la quittai... « Jacques, tu vas du « côté d' Paris, prends garde à toi, mon gar- « çon !... » Oh ben ! la pauvre chère femme a deviné juste... Le soir même qu' j'arrive ici, j'avais fait dix lieues d' suite et marché !... i' s'agissait d' revoir madame la marquise... Comme j'embrassais M. Beaulieu, j'entends dire autour de moi, et ça avec une voix qui allait droit au cœur : « Ce bon Breton ! comme il est fatigué ! faut l' faire rafraîchir... » J' me r'tourne pour savoir d'où partait c'te voix de fauvette : je r'garde, et j' aperçois un minois d' quinze à seize, tournure dégagée et deux grands yeux noirs, longs comme ça (il désigne la moitié de son doigt.), et qui dardaient sur moi, qui dardaient !... J' voulus m'expliquer, plus d' parole ; j' voulus m' sauver, plus d' jambes ; j' sentis qu' l'haleine me manquait, qu' ma vue s' troublait, et, vrai, j' crois que j' s'rais tombé là, si j' n'eusse ben vite avalé la rasade de vin qu' m'offrait celle qui causait tout c' ravage... Oh ! ma mère m' l'avait ben dit.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Tu n'as donc jamais pu te guérir de cette première impression?

PILOIS.

J'ons cru d'abord que je n'étais qu'étourdi du premier coup, et qu'avec le temps j' pourrais r'trouver ma raison. (Poussant un gros soupir.) Ah ben oui !... c'est pour la vie, madame la marquise, c'est pour la vie.

MADAME DE SÉVIGNÉ, avec intention et se levant.

Et dis-moi, Marie approuve-t-elle, partage-t-elle ton amour ?

PILOIS.

Elle m' l'a dit cent fois; mais j' crains ben qu'elle ne m' trompe, ou plutôt qu'elle ne s' trompe elle-même.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Comment?

PILOIS.

D'abord je n' suis ni assez jeune, ni assez beau pour elle : je m'en rapporte à vous, madame la marquise; n'est-i' pas vrai qu'elle mérite mieux qu'ça?... Et puis elle est vot' filleule: c' qui fait qu'elle est recherchée par les garçons les plus huppés du village; et moi, j' n'ai qu'un cœur tout franc, tout aimant, il est vrai; mais si troublé, si mal en ordre, que c' n'est pas un grand cadeau lui faire. (Un gros soupir.) Oh! j' suis un garçon perdu... (Madame de Sévigné rit aux éclats.) Non, vrai, j' suis un garçon perdu.

MADAME DE SÉVIGNÉ, riant toujours.

Mais il est un moyen de parer à ces grands évènements... Il faut épouser Marie!...

PILOIS, avec ivresse.

L'épouser!... N' m'ôtez pas l' peu d' raison qui m' reste, j' vous en prie.

MADAME DE SÉVIGNÉ, avec plus d'intention encore.

L'établissement de Marie m'occupe sérieusement... Je veux la mettre à l'abri des séductions... qui tôt ou tard pourraient l'environner. Toi, Pilois, tu es bon, excellent jardinier, la tête un peu bretonne, il est vrai; mais d'une probité, d'une franchise!... Tu seras son mari.

PILOIS, avec égarement.

Son mari!... Moi, Pilois!... Elle serait à moi, tout à moi!... La voici : oh! comment contenir toute ma joie?

## SCÈNE X.

MARIE, Mme DE SÉVIGNÉ, PILOIS.

MARIE, faisant une révérence.

Vot' servante, ma marraine!...

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Bonjour, petite!... (A part, pendant que Marie lui baise une main avec respect.) Faisons-la jaser... (Haut.) D'où viens-tu donc? Comme tu as chaud!

MARIE, s'essuyant la figure avec son tablier.

C'est qu' j'arrive du grand parterre... (se retournant.) : d' la chaleur qu'i' fait on n' saurait trop arroser les fleurs... J'ai ben du chagrin, allez.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Comment donc?

MARIE.

Ces belles immortelles violettes qu' vous aimez tant, dont M. l'marquis fit l'aut' jour une couronne qu'il mit sur vot' tête, et qui vous allait si ben...

MADAME DE SÉVIGNÉ, souriant.

Eh bien, ces immortelles?

MARIE, avec un dépit ingénu.

Mortes... à n'en jamais r'venir.

MADAME DE SÉVIGNÉ, riant.

Quel dommage!... des fleurs si bien nommées.

PILOIS.

Elle les a morgué tant arrosées, qu'elle a fini par les noyer tout-à-fait.

MARIE.

Vous v'là donc, maudit coureur, que j'ai cherché toute la matinée?

PILOIS, la fixant avec ivresse et la prenant par la main.

Mais r'gardez-la donc, madame la marquise, r'gardez-la donc... (A Marie.) T'nez-vous un peu, j' vous en prie... (A madame de Sévigné.) Hâtez not' mariage, madame la marquise, hâtez not' mariage.

MARIE, avec le saisissement de la joie.

Est-ce que ma marraine... aurait assez d' bonté...?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Oui, je prétends vous fixer auprès de moi; je veux vous marier.

MARIE.

Est-il bien possible!... Tout s'rait d'accord!... (Se tournant vers Pilois.) Je d' viendrais vot' femme!... (Se retournant vers la marquise.) Quand ça s' fera-t-i', ma marraine?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Mais plus tôt peut-être que tu ne l'espères... (observant Marie.) si toutefois tu partages les sentiments de Pilois.

MARIE, avec rapidité.

Oh! pour c' qu'est d' ça, ma marraine doit êt' ben sûre qu' si j'avons l' bonheur de faire tourner la tête à Pilois, i' m' rend ben la pareille. C' n'est pourtant pas qu' je n' sois ben courtisée par tous les garçons du village; mais aucun d'eux n'a, comme Pilois, c'te gaîté qui vous réjouit, c'te franchise qui vous attache, c'te bonne figure qui semble vous dire : Fie-toi à moi, tu s'ras heureuse.

PILOIS, transporté.

Oui, oui, tu s'ras heureuse... Une fois ma p'tite femme, j' veux qu'il n'y ait pas d' jardinière dans toute la France... dans tout Livri, qui n' soit envieuse d' ton sort. Ma bonne petite Marie!... (A madame de Sévigné, s'arrêtant tout-à-coup avec respect.) Excusez, au moins, c'est l' cœur qui m'emporte... C'est qu' quand j' suis près d'elle, ou que tant seulement j'entends de loin sa voix... Hâtez not' mariage, madame la marquise, hâtez not' mariage.

MADAME DE SÉVIGNÉ, à Marie.

Il faut d'abord avoir le consentement de ta mère, et je sais qu'elle a formé, de son côté, le projet d'épouser Pilois.

MARIE.

El' soutient que je suis trop jeune pour lui,

qu'i s'ra jaloux, que j' f'rons mauvais ménage; et sur la moindre chose el' me fait un train!... L'aut' soir encore M. l' marquis m'avait embrassée sous les tilleuls, comme j'entrais chez nous (mouvement de la marquise.), et ça d' si bon cœur, qu' j'en étais encore tout étourdie... « Qu'est-c' que vous avez là, petite fille? — Quoi donc, ma mère? — Qu' signifie c'te rougeur à vot' cou? — Ah, ah! c'est un baiser qu' vient de m' donner M. l' marquis. — M. le marquis s'abais'rait à embrasser une petite sotte d' vot' espèce? — Pardine! ma mère, c' n'est pas la première fois... » En effet, ma marraine, n' gn'y a pas d' jour où M. l' marquis n' m'embrasse plutôt dix fois qu'une...

(Autre mouvement de la marquise.)

PILOIS, avec la plus confiante simplicité.

C'est qu'i' n'est pas fier, lui.

MARIE.

J'eus beau jurer mes grands dieux que c' n'était pas Pilois, elle ne voulut jamais en démordre... Et pourtant la vérité pure, c'est que le baiser était d' M. l' marquis.

MADAME DE SÉVIGNÉ, d'un ton marqué.

Eh bien! pour mettre fin à tous ces débats, c'est à toi, Marie, à tâcher d'éviter avec soin... que dorénavant le marquis ne t'embrasse.

MARIE, avec le sourire le plus ingénu.

Ma marraine se moque de moi.

MADAME DE SÉVIGNÉ, gravement.

Non; je parle sérieusement.

MARIE, de même.

Ma marraine doit être ben sûre qu' M. l' marquis viendrait m' prendre cent baisers l'un après l'autre, qu' je n' bougerais pas plus que j' fais là... On sait le respect qu'on doit à ses maîtres.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il est des bornes cependant où le respect doit s'arrêter.

PILOIS.

Bon avec tout autre; mais M. l' marquis!...

MARIE.

N' gn'y a pas d' jour qui n' me fasse queuqu' présent : c' beau fichu d' dentelle qui fut tant r'marqué à la dernière fête, c'était d' M. l' marquis. L'aut' jour encore, est-ce qu'i' n' voulait pas m'emmener avec lui dans sa calèche, pour me faire voir Paris?

MADAME DE SÉVIGNÉ, après un tressaillement.

Tout... tout de bon!

MARIE.

« Viens, m' dit-i', p'tite Marie, viens. » Je n' savais qu' répondre; et sans ma mère, qui par malheur m'appela dans le moment même... Ce bon M. l' marquis!... Aussi j' n'oublierai pas de remplir la promesse qu'il m'a fait faire.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Quelle promesse?

MARIE.

De lui porter tous les matins des fleurs dans son appartement...

PILOIS.

C'est ben la moindre chose... Ce cher M. l' marquis!... je m' mettrais dans l' feu pour lui, vrai.

MADAME DE SÉVIGNÉ, souriant malgré elle.

Tu es bon... mon bon Pilois!... (A Marie, sérieusement.) Cependant je ne te conseille pas de porter des fleurs dans l'appartement du marquis... sans en demander la permission à ta mère; entends-tu?

MARIE.

Non, ma marraine, je n'y manquerai pas.

PILOIS, s'approchant de madame de Sévigné.

Madame la marquise nous f'ra la grace d'lui parler touchant not' mariage?

MARIE.

Et si elle vous r'fusait, dites-lui ben : « Mais écoutez-donc, maîtresse Paul... »

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je dirai tout ce qu'il faudra dire... Allez, et reposez-vous sur moi.

PILOIS, bas à Marie.

Drès qu' madame la marquise s'en mêle, j' pouvons nous r'garder comme l'un à l'autre. Hein?

MARIE, bas à Pilois.

Oh! oui; j' crois que maintenant j' pouvons nous r'garder comme l'un à l'autre.

(Ils saluent la marquise et sortent bras dessus, bras dessous, par la porte du fond, où ils rencontrent Pommenars, qui les suit des yeux.)

## SCÈNE XI.

### Mme DE SÉVIGNÉ, POMMENARS.

POMMENARS.

Enfin j'ai pu m'échapper : la maréchale vient de remonter chez votre oncle... Eh bien! avez-vous fait causer Marie?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Plus de doute que mon fils n'ait le dessein le plus sérieux de séduire cette pauvre petite.

POMMENARS.

Nous saurons y mettre ordre.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ce qui met le comble à mon inquiétude, c'est qu'elle est d'une confiance, d'un respect pour le marquis!... Et ce malheureux Pilois, il est d'une bonhomie!... Chevalier, je n'eus jamais plus grand besoin de vous.

POMMENARS, avec ame et étourderie.

Tant mieux pour moi!... Vous n'avez pas d'idée du plaisir que j'éprouve à pouvoir vous être utile. (S'approchant d'elle.) Plus on a connu les autres, et plus on vous aime...

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, BEAULIEU.

BEAULIEU, au fond du théâtre.

M. le marquis vient d'arriver : sa voiture est dans la grande cour.

MADAME DE SÉVIGNÉ, à Beaulieu.

Il suffit...

POMMENARS.

Je veux avec adresse connaître ses projets sur Marie, et j'espère...

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Paix! le voici!

## SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS ; SÉVIGNÉ, en costume des gendarmes-dauphins.

SÉVIGNÉ, à Beaulieu, au fond du théâtre.

Qu'on fasse raccommoder ma calèche... Surtout que mes chevaux se reposent trois jours entiers : ils en ont grand besoin... (Beaulieu sort.) Hommage à la plus aimable, à la meilleure des mères! (Il l'embrasse.— A Pommenars, en lui serrant la main.) Comment cela va-t-il?

POMMENARS.

A merveille, marquis ; et vous?

MADAME DE SÉVIGNÉ, l'examinant.

Toujours brillant!... toujours joyeux!...

SÉVIGNÉ.

Je reviens près de vous... J'ai fait le plus délicieux voyage!... Vous savez ma dispute contre Dacier, sur l'interprétation de ce passage d'Horace qui rassemble tant de beautés ; il croyait que ma jeunesse, mon inexpérience... Mais l'Académie prononça hier sur nos deux traductions ; je suis nommé le vainqueur.

MADAME DE SÉVIGNÉ, avec émotion.

Vous ne pouviez m'apporter une plus aimable nouvelle.

SÉVIGNÉ.

Je dînai avant-hier chez la duchesse de Chaulnes : quelle amie vous avez là!... On ne cessa de parler de vous, Pommenars ; on y rit beaucoup de votre nouveau décret de prise de corps.

POMMENARS.

On est trop bon de s'occuper de moi.

SÉVIGNÉ, à sa mère.

Il y avait le receveur-général Darmanpierre.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Un de mes plus anciens amis.

SÉVIGNÉ.

Vous le verrez au premier jour... La princesse d'Harcourt, qui s'entête à ne point vouloir mettre de rouge.

POMMENARS.

Aussi est-elle pâle comme le commandeur du *Festin de Pierre*.

SÉVIGNÉ.

Madame de Crussol, qui en met beaucoup trop.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Elle n'est pas belle, mais elle a bon visage.

POMMENARS, malicieusement.

Eh bien, marquis, comment se porte Ninon?

SÉVIGNÉ, avec embarras.

Mais toujours belle... toujours aimable...

MADAME DE SÉVIGNÉ, l'examinant.

Vous y avez soupé, sans doute?

POMMENARS, avec malice.

En petit comité, n'est-ce pas?

SÉVIGNÉ.

Au contraire ; jamais cercle ne fut plus nombreux, plus brillant... Pour tout dire, en un mot, Molière est venu nous y faire lecture d'un nouveau chef-d'œuvre dont il doit enrichir le Théâtre-Français.

POMMENARS.

Et qui a pour titre?

SÉVIGNÉ.

*Tartufe, ou l'Imposteur.*

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Idée neuve et hardie!

SÉVIGNÉ.

Quelle précision dans le plan! quelle vérité dans les tableaux! quelle richesse de détails! quelle intrépidité de maximes! Jamais Molière ne fut plus grand, plus créateur... Je le vois encore debout et couvert de sueur, auprès du fauteuil de Ninon, qui, tour-à-tour le rire sur la plus belle bouche, et ses beaux yeux mouillés de larmes, tantôt presse sur son cœur une main de ce grand homme, tantôt saisit l'écrit immortel et le couvre de baisers... Je vois le grand Corneille extasié et courbé sur sa canne ; La Fontaine laissant percer l'enthousiasme à travers sa simplicité ; Boileau faisant enfin succéder l'éloge à la critique ; La Bruyère saisissant chaque caractère avec avidité ; Saint-Évremond, Quinault, Baron, Chapelle, Lulli, Mignard et Girardon... On eût dit que tout ce qui honore la France s'était réuni pour entourer le génie... (A sa mère.) Il n'y manquait que vous.

MADAME DE SÉVIGNÉ, très émue.

Avec quel feu, marquis, vous dépeignez cette belle réunion!

SÉVIGNÉ.

A propos, j'oubliais que le grand Corneille m'a chargé de déposer sur votre belle main le baiser le plus respectueux.

(Il baise la main de sa mère.)

POMMENARS, toujours avec malice.

Il n'oublie pas la préférence que toujours vous lui donnez sur Racine.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je ne puis être infidèle à mes vieilles admirations. Ma jeunesse fut comme enchantée par les chefs-d'œuvre de ce grand homme : les premières impressions ne s'effacent jamais.

## SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, BEAULIEU.

BEAULIEU.

M. de Saint-Amant envoie demander si monsieur son fils est au château.

MADAME DE SÉVIGNÉ, à son fils.

Je ne l'ai pas vu depuis cinq jours qu'il est à Paris avec vous.

SÉVIGNÉ, avec le plus grand trouble.

Comment !... Saint-Amant n'est pas passé hier par ici?

POMMENARS.

Du tout, marquis.

SÉVIGNÉ.

Et son père le fait demander?

BEAULIEU.

Il en est, à ce qu'il paraît, fort inquiet.

SÉVIGNÉ.

Il sera sans doute resté à Paris... (A part.) Aurait-il été assez imprudent...?

MADAME DE SÉVIGNÉ, l'observant.

Qu'avez-vous donc ?

SÉVIGNÉ.

Moi? rien... (A part.) Si pourtant j'étais cause que ce jeune homme!... (A Beaulieu.) Faites reposer le postillon ; j'irai lui parler dans un instant.

(Beaulieu sort par la porte du fond.)

MADAME DE SÉVIGNÉ, bas à Pommenars.

Il y a là-dessous quelque chose.

POMMENARS, à demi-voix, et donnant la main à madame de Sévigné.

Je le saurai.

MADAME DE SÉVIGNÉ, examinant toujours son fils immobile et rêveur.

Eh bien, marquis, ne venez-vous pas saluer votre grand-oncle?

SÉVIGNÉ, avec le même trouble.

Sans doute; il me tarde de le voir, de me joindre à vous pour le distraire.

(Il prend l'autre main de madame de Sévigné, et ils sortent par la porte latérale, à la gauche du spectateur.)

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

SÉVIGNÉ, POMMENARS.

SÉVIGNÉ.

Cette maréchale de Villars passerait sa vie au lansquenet.

POMMENARS, d'un œil observateur, et cachant l'élan de l'amitié sous les dehors de l'étourderie.

Elle y laisse voir une si belle main! elle y fait briller une grace, un abandon!... Rien de plus séduisant, selon moi, que ce tapis de verdure émaillé de mille et mille pièces d'or; que ces flux et reflux de la fortune dirigés par les plus jolies femmes qui couvrent le précipice d'une saillie piquante, d'une œillade assassine... Aussi y ai-je placé... à fonds perdus... les trois quarts et demi de ma fortune. Vous-même, marquis, (l'observant.) vous y êtes déja pour quelque chose de la vôtre... (Mouvement très marqué de Sévigné.) Il faut bien que jeunesse ait son cours ; chaque mortel est obligé de prouver de temps à autre qu'il n'est pas un Dieu.

SÉVIGNÉ.

Il est impossible, chevalier, d'avoir un secret pour vous... Eh bien! oui, je vous en fais l'aveu ; j'ai perdu avant-hier, chez Blondel, près l'hôtel Soubise... deux cents pistoles que j'avais sur moi... et quatre cents sur ma parole.

POMMENARS, après un mouvement.

C'est une bagatelle... Cependant je me rappelle qu'à travers mon étourderie, j'avais pour principe... de ne jouer jamais que l'or que j'avais sur moi... Cette parole d'honneur est une monnaie si facile!... Et à qui devez-vous ces quatre cents pistoles ?

SÉVIGNÉ.

A quelqu'un qui peut-être s'est compromis pour moi... J'en serais inconsolable... Mais laissons cela... Dites-moi, chevalier, que veut donc dire ma mère, en parlant du mariage de Pilois?

POMMENARS, l'observant.

Il est décidé tout-à-fait... Il épouse Marie au premier jour.

SÉVIGNÉ, avec explosion.

Marie! dites-vous !... (Dissimulant.) Elle est encore si jeune !... D'ailleurs, filleule de ma mère, devant être dotée d'une manière convenable... ce mariage ne saurait avoir lieu.

POMMENARS, avec un sourire malin.

J'avais prévu qu'il ne serait pas de votre goût.

SÉVIGNÉ.

C'est qu'il est inouï qu'on veuille ainsi sacrifier l'innocence même.

POMMENARS, plus malicieusement encore et avec mystère.

Vous lui ménagiez un sort plus brillant, n'est-ce pas? Je m'y connais : avouez, marquis, que vous aviez sur la petite quelques intentions..... toutes particulières.

SÉVIGNÉ.

Rien ne vous échappe... Je ne m'en défends pas, cette charmante ingénue m'a inspiré un

sentiment irrésistible ; une passion véritable... Vous allez vous moquer de moi.

POMMENARS.

Ma foi non ; la petite est réellement séduisante.

SÉVIGNÉ, avec feu et confiance.

N'est-il pas vrai?

POMMENARS.

Élevée près de vous, à-peu-près du même âge, elle aura découvert chaque jour à vos yeux de nouveaux charmes ; peut-être est-elle la première qui vous ait fait connaître le bonheur de sentir et d'aimer : quel que soit l'objet qui nous inspire ces premiers élans de l'ame, on s'en détache difficilement : j'ai passé par tout cela..... Voyons quel est votre projet.

SÉVIGNÉ.

Je n'en sais rien encore... (Avec force.) Mais l'idée de voir Marie appartenir à un autre..... est capable de me porter à tout.

POMMENARS, réprimant encore un mouvement.

Il est certain... que si j'étais à votre âge, à votre place... (D'un ton marqué.) Je craindrais cependant que la marquise ne me pardonnât jamais d'avoir séduit sa filleule, d'avoir trahi la confiance maternelle, violé le plus sacré des devoirs qu'imposent l'honneur et la délicatesse... (Avec une étourderie simulée.) Mais, après tout, Marie est si jolie !... Je serais encore arrêté, je crois, par le caractère de Pilois : bouillant et entêté, il ne verrait plus dans le ravisseur de Marie que l'objet de sa vengeance ; (avec chaleur.) il remplirait tout le pays de ses plaintes fondées ; il changerait en haine publique l'attachement et le respect des bons habitants de ces lieux : il faudrait alors quitter ce château, troubler la vieillesse d'un oncle bienfaiteur, se séparer d'une mère adorée... (Changeant de ton.) Mais, encore une fois, Marie est si jolie !

SÉVIGNÉ.

Toutes ces réflexions, mon ami, je les ai faites mille fois ; elles m'arrêtent, elles combattent mes projets ; mais, sitôt que Marie paraît, un seul de ses regards, une aimable ingénuité qui s'échappe de sa bouche...

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MARIE.

MARIE, dans la coulisse.

Pilois?... Pilois?...

SÉVIGNÉ.

La voici...

POMMENARS, à part.

Ne les perdons pas de vue.

MARIE, entrant par le fond du théâtre.

Pilois?... Il est décidé que j' courrai après lui toute la journée... Vot' servante, monsieur l' chevalier... (A Sévigné.) Eh bien, monsieur l' marquis, c'est pour ce soir.

SÉVIGNÉ.

Que veux-tu dire ?

MARIE.

La fête d' ma marraine, quoi donc. J' viens chercher mon compliment.

POMMENARS.

En effet, c'est la fête de la marquise.

MARIE, à Sévigné.

Vous m'avez tourné ça gentiment, pas vrai ?

SÉVIGNÉ, avec altération.

Je n'ai pas eu le temps encore...

MARIE.

M'est avis pourtant qu' ça presse plus que toute aut' chose.

SÉVIGNÉ.

Eh bien ! dis à ma mère... ce qui te viendra dans l'idée : cela lui plaira tout autant, je t'assure.

MARIE.

Monsieur l' marquis veut donc que j' fasse rire de moi tout un chacun.

POMMENARS.

Le marquis a raison : laisse ta jolie bouche exprimer tout ce qui se passera dans ton cœur, et ton bouquet n'en sera que mieux reçu.

MARIE.

Si j' fais queuqu' gaucherie, c'est vous qui en répondrez d'abord.

SÉVIGNÉ, avec intention.

A propos, on dit que tu te maries... bientôt?

MARIE.

J' voudrais qu' ce fût dès demain.

(Mouvement de Sévigné.)

POMMENARS, observant Sévigné.

Tu n'aimes pas à attendre, à ce qu'il me paraît ?

MARIE.

Pardine ! quand il faut qu'une chose se fasse...

SÉVIGNÉ, avec un trouble gradué.

Et... Pilois est donc celui que tu préfères?...

MARIE.

C'est lui qui m'aime le mieux : i' méritait la préférence.

SÉVIGNÉ.

Il me semble cependant que tu aurais pu trouver un parti plus avantageux.

MARIE.

Impossible, monsieur l' marquis.

SÉVIGNÉ.

Pourquoi cela ?

MARIE.

J'en suis folle.

(Autre mouvement de Sévigné.)

POMMENARS.

(A part.) Feignons de le seconder... (A Marie, imitant son ton naïf.) « J'en suis folle... C'est bientôt dit. » J'en suis folle... Mais il vient un temps en ménage où cette folie, cette ivresse de l'amour fait place à la plus froide indifférence.

SÉVIGNÉ, avec feu.

Et quelquefois aux regrets les plus amers.

MARIE, avec l'ingénuité la plus touchante.

Bon pour vous aut' grands, ça; mais pour nous, j' n'avons l' temps d'aimer qu'une fois, et c'est pour toute la vie... (Gaîment et avec mystère.) Aussi ma marraine est-elle en ce moment avec ma mère pour la faire consentir à not' mariage.

POMMENARS, avec intention et fixant Sévigné.

Oh! dès que la marquise s'en occupe à ce point...

SÉVIGNÉ.

Mais ne crains-tu pas que Pilois ne t'abuse?

MARIE.

Oh! pour c' qu'est d' ça!... m'aperçoit-il dans les jardins, c'est toujours où je suis qu'est son ouvrage l'plus pressé. Si d'vant ma mère nos yeux s' rencontrent, i' rougit presque autant qu' moi-même; me parle-t-il, sa voix d'vient douce comme celle d'un enfant, et s' trouve interrompue tout-à-coup par le plus drôle d' soupir. (Elle imite un gros soupir de Pilois.) Je m'en rapporte à vous, monsieur l' marquis, c'est-i' aimer, ça? Et vous, monsieur l' chevalier, qui d'vez si bien vous y connaître, n'est-ce pas qu' c'est là d' l'amour du plus fidèle et du plus véritable?

POMMENARS, riant aux éclats.

Elle est unique...

SÉVIGNÉ, avec intention.

Eh bien! puisque ton mariage est décidé... je veux te faire cadeau de tes habits de noces.

MARIE.

Monsieur le marquis est trop bon.

SÉVIGNÉ.

Et comme je prétends qu'ils soient du meilleur goût, et sur-tout qu'ils aillent bien à ta jolie taille...

POMMENARS, à part.

Où en veut-il venir?

SÉVIGNÉ, la tirant à l'écart.

Tu viendras avec moi... les choisir à Paris.

(Mouvement remarquable de Pommenars.)

MARIE.

Oh! je n' demande pas mieux.

SÉVIGNÉ.

Je prétends que jamais on n'ait vu dans Livri une aussi jolie mariée.

MARIE.

O quel plaisir d'effacer nos plus belles filles! d' briller d'vant tout un village!...

SÉVIGNÉ, plus bas, et la tirant encore à l'écart.

Demain, si tu veux... avant que personne soit levé dans le château...

POMMENARS, à part et l'écoutant.

Demain!

SÉVIGNÉ, de même.

Je t'attendrai dans ma calèche, au bout du parc...

MARIE.

Vous m' ramènerez l' plus tôt possible: j' f'rai accroire à ma mère qu' j'ons été porter un bouquet à ma tante Marie-Louise qui d'meure à Bondy; et par ainsi elle ne pourra s' douter que j'ayons été à Paris. V'là donc qu'est arrêté: demain dès le point du jour... (Sévigné lui fait signe de se taire.) Mais i' m' tarde d' savoir si ma marraine a fait consentir ma mère... (A Pommenars.) Ah çà, vous m' conseillez donc d' lui dire pour sa fête c' qui me viendra dans l'idée?... « Ma marraine... (Elle sort lentement et paraît chercher quelques phrases.) Ma marraine... certainement que... » Jamais je n' pourrai m' tirer d' là, c'est sûr; jamais je n' pourrai m'en tirer.

(Elle sort par la porte du fond.)

## SCÈNE III.

### POMMENARS, SÉVIGNÉ.

POMMENARS.

Feignons de n'avoir rien entendu... (Reprenant son ton d'étourderie.) Avec quelle adresse vous avez flatté son amour-propre, caressé sa petite vanité!... Marquis, vous promettez beaucoup. Mais il faut que je vous laisse: j'ai quelque chose à préparer pour la fête de la marquise.

SÉVIGNÉ, toujours avec trouble.

Je vais de mon côté essayer de faire pour elle quelques vers... (A part.) Cette petite me trouble à un point...

POMMENARS, aussi à part.

Livrons-le à ses réflexions, et courons le servir.

(Il sort par la porte latérale.)

## SCÈNE IV.

SÉVIGNÉ, seul, parcourant le théâtre avec agitation.

Comment résister à tant de charmes, à tant de graces naïves?... Quand je songe cependant aux réflexions que Pommenars m'a fait faire... Mais dissipons le trouble qui m'agite, et ne songeons qu'à la fête de ma mère. Il n'est point de passion qui puisse l'effacer de mon cœur. (Il approche un fauteuil sur le devant de la scène, s'assied et tire de sa poche un crayon et des tablettes.) Voyons: que lui dirai-je qui soit à-la-fois digne de tous les deux?

## SCÈNE V.

SÉVIGNÉ, composant; Mme DE SÉVIGNÉ, entrant par le fond du théâtre.

MADAME DE SÉVIGNÉ, à part et s'approchant.

Il est dans le feu de la composition.

SÉVIGNÉ.

Comment dépeindre cette grace inimitable,

ce sourire précurseur de l'esprit le plus vif, de la saillie la plus brillante?

(Il écrit.)

MADAME DE SÉVIGNÉ.

C'est le portrait de quelque belle étourdie.

SÉVIGNÉ.

Comment exprimer le charme qu'elle répand sur tout ce qui l'environne?... le bonheur dont elle embellit mon existence?

(Il écrit.)

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ah! j'y suis... C'est Ninon de Lenclos qui toujours allume son imagination... Cela me rassure pour Marie.

SÉVIGNÉ, s'arrêtant d'écrire, et du ton le plus ému.

Je ne puis arrêter sur elle ma pensée sans que tout mon cœur tressaille.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

C'est une passion décidée : cette femme est d'une séduction!

SÉVIGNÉ, l'apercevant et se levant.

Ah! pardon! Je ne savais pas être aussi près de vous. (A part.) M'aurait-elle entendu?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Restez donc, marquis; votre lyre paraît disposée à rendre les sons les plus tendres, les plus harmonieux; je serais désespérée de vous distraire.

SÉVIGNÉ.

Je m'occupais en effet à rimer quelques idées...

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Votre muse, je le devine, est quelque beauté célèbre?

SÉVIGNÉ, avec ame.

Elle est d'un nom qui ne mourra jamais.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Et cette femme...: que vous classez si haut... vous est sans doute bien chère?

SÉVIGNÉ, toujours avec ame.

Je l'aimerai jusqu'à mon dernier moment.

MADAME DE SÉVIGNÉ, à part.

Pauvre dupe! (Haut.) Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander la lecture de vos vers?

SÉVIGNÉ, après avoir réfléchi un instant.

Volontiers.... Vous savez bien que j'aimai toujours à vous soumettre mes essais; ce n'est encore qu'une faible esquisse.

MADAME DE SÉVIGNÉ, avec curiosité.

Qu'importe? voyons.

SÉVIGNÉ, lisant sur ses tablettes et lui adressant ses vers avec la plus tendre expression.

Vous qui cachez un charme séducteur
Sous l'égide de la sagesse...

(Madame de Sévigné rit aux éclats.)

Ce début vous fait rire?

MADAME DE SÉVIGNÉ, riant toujours.

Je vous l'avouerai, marquis... je ne m'attendais pas à trouver là... l'égide de la sagesse...

SÉVIGNÉ, à part.

Quelle peut être sa méprise?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Continuons.

SÉVIGNÉ, reprenant avec expression.

Vous de qui la bonté, la grace enchanteresse,
Font douter si l'esprit jouit plus que le cœur,
Femme adorée! ah! daignez nous instruire
Par quel secret, par quel prestige heureux,
Vous savez arracher le rire...
A l'instant même où vous mouillez les yeux.

MADAME DE SÉVIGNÉ, à part.

C'est bien là Ninon.

SÉVIGNÉ, continuant.

Tout, près de vous, est ame, jouissance;
Vous séduisez, vous fixez sans efforts;
Jusque dans votre négligence,
Qui sait sentir découvre des trésors...

J'en étais là quand vous m'avez abordé.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il me semble que cet éloge est assez complet.

SÉVIGNÉ.

Celle à qui je le destine est au-dessus encore... Je voudrais maintenant exprimer ce que je lui dois... Si vous vouliez m'aider...

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Moi!

SÉVIGNÉ.

Mes vers en auraient plus de charme, plus d'expression.

MADAME DE SÉVIGNÉ, à part.

Il s'amuse à mes dépens : prenons ma revanche.

SÉVIGNÉ, aussi à part.

Il serait charmant de la faire contribuer à son bouquet... (Haut.) Reprenons.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Asseyez-vous donc.

(Sévigné s'assied de nouveau dans le fauteuil auprès de la table, et répète les vers suivants, qu'il lit sur ses tablettes. Madame de Sévigné, un bras appuyé sur l'épaule de son fils, suit des yeux tout ce qu'il écrit.)

SÉVIGNÉ.

Jusque dans votre négligence,
Qui sait sentir découvre des trésors...

(Composant.)

Je vous dois tout : ma raison...

MADAME DE SÉVIGNÉ, souriant.

Mon délire,

SÉVIGNÉ, écrivant.

Le bonheur le plus pur,

MADAME DE SÉVIGNÉ.

S'il en est de parfait.

SÉVIGNÉ, s'approchant d'elle.

A chaque fois que je respire,
Vous pouvez compter un bienfait...
Guidez, protégez ma carrière:
Ne m'abandonnez pas, de grace, un seul instant!...

MADAME DE SÉVIGNÉ, riant toujours et lui prenant le menton.

Car je suis encore un enfant
Qu'il faut conduire à la lisière.

SÉVIGNÉ.

Vous croyez plaisanter... Eh bien! je veux terminer par cette idée... dont je ne puis, hélas! contester la vérité.

(Avec abandon et baisant les mains de sa mère.)

Oui, je suis encore un enfant
Qu'il faut conduire à la lisière.

(Il écrit ces derniers vers sur ses tablettes.)

## SCÈNE VI.

LES MÊMES; BEAULIEU, entrant par la porte latérale, à la gauche du spectateur.

BEAULIEU, au fond du théâtre.

Comment l'instruire, à l'insu de sa mère, que ce jeune homme...?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Beaulieu, vous venez à propos.

(Elle va ouvrir le grand portefeuille resté sur la table.)

BEAULIEU, bas à Sévigné.

Le jeune Saint-Amant vient d'arriver... Il est dans la galerie, égaré, abattu... Il ne veut parler qu'à vous seul.

SÉVIGNÉ.

Il suffit.

MADAME DE SÉVIGNÉ, prenant dans le portefeuille la lettre à sa fille, et le refermant à clef.

Voici l'heure où le courrier doit passer à Livri : vous irez l'attendre et lui remettrez cette lettre...

SÉVIGNÉ, avec trouble.

Pardon... j'ai quelques ordres à donner pour la grande chasse de demain : je vous rejoins au plus tôt... Vos entretiens ont un charme, et j'ai si grand besoin de conseils!... Oh! vous avez bien raison...

Oui, je suis encore un enfant
Qu'il faut conduire à la lisière.

(Il sort par la porte à la gauche du spectateur.)

## SCÈNE VII.

Mme DE SÉVIGNÉ, seule.

Tant de confiance et d'abandon me dédommagent au moins de son étourderie!... Et j'espère qu'avec le temps... Mais je n'avais pas vu ces lettres... (Elle prend les lettres déposées sur la table, en décachète une et lit.) Ah! bon! c'est de la princesse d'Harcourt... Elle m'écrit des pieds de mouche que je ne saurais lire : je lui réponds souvent sans avoir lu ses lettres; elle n'y comprend rien, ni moi non plus, et pourtant voilà deux ans que cela dure : c'est admirable!

## SCÈNE VIII.

Mme DE SÉVIGNÉ, POMMENARS.

POMMENARS, accourant par la porte du fond.

Avez-vous vu Sévigné?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il me quitte à l'instant.

POMMENARS.

Et Marie? Où est-elle? que fait-elle?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je l'ignore... Mais, chevalier, ne nous serions-nous pas trompés sur le marquis? Je ne puis m'accoutumer à l'idée qu'il ait des intentions sérieuses sur ma filleule...

POMMENARS, vivement.

Qu'il doit enlever cette nuit.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

En êtes-vous bien sûr?

POMMENARS.

Qu'il vous suffise de savoir que, sous un prétexte adroit qui caresse la vanité de la petite, il doit l'emmener à Paris cette nuit... dans sa calèche... (Gaîment.) Mais calmez-vous; j'ai déja su y mettre obstacle; et, profitant de l'ordre qu'il a donné tantôt de faire raccommoder sa voiture, je l'ai fait démonter de manière que de huit jours au moins elle ne soit en état de rouler : c'est à vous maintenant à empêcher qu'il n'ait recours aux vôtres.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je ne puis revenir du trouble où vous me jetez... Mais qui donc a pu allumer cette passion?

POMMENARS.

Ce n'est point une passion; mariez votre filleule; Sévigné n'y songera plus.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous avez raison; et, sans perdre un instant, il faut faire dresser le contrat de mariage de Pilois avec Marie.

POMMENARS.

Je me charge de tous les détails... Il est important que le marquis ne sache rien... Les noms et la dot en blanc; les articles d'usage... Je reviens dans l'instant.

(Il sort par la porte du fond, et se trouve nez à nez avec Pilois et Marie, qui entrent. Il fixe cette dernière avec intérêt, lui prend le menton, la baise furtivement au front et sort en courant.)

## SCÈNE IX.

Mme DE SÉVIGNÉ, MARIE, PILOIS.

PILOIS, au fond du théâtre.

I' n' se gêne pas.

MADAME DE SÉVIGNÉ, immobile et rêveuse sur le devant de la scène.

Quoi! cette nuit même!...

MARIE, s'approchant doucement de madame de Sévigné.

Eh ben, ma marrainé... c'est-i' fini?

MADAME DE SÉVIGNÉ, avec le plus vif intérêt.

C'est toi, chère petite?

PILOIS, de l'autre côté, et recoquillant son chapeau.

Maîtresse Paul... a-t-elle enfin cédé?...

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Oui ; elle s'est rendue à mes raisons : elle consent à votre mariage.

MARIE, ivre de joie.

Elle y consent !... (Reprimant un élan.) Excusez, ma marraine ; vrai, j'ai pensé vous sauter au cou.

MADAME DE SÉVIGNÉ, la pressant dans ses bras.

Eh ! qui t'en empêche ?... (La fixant avec plus d'émotion encore.) Aimable et intéressante créature !... Attends...

(Elle va à la table et ouvre un tiroir.)

PILOIS.

Ah ! j' pourrons donc maint'nant nous voir et nous parler sans crainte !...

MADAME DE SÉVIGNÉ, revenant, une bourse à la main.

Tiens, Marie, tiens, ma chère filleule, voilà ta dot.

MARIE, ouvrant la bourse.

Ma marraine a trop d' bonté... Ah ! bon Dieu ! que d' pièces d'or !

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ce sont mes épargnes, que je te destinais depuis long-temps.

MARIE.

Tenez, Pilois... (Elle lui remet la bourse.) Savez-vous c' qu'i' faut en faire ?

PILOIS.

D'abord, vous acheter les plus beaux habits d' noces...

MARIE, souriant avec intention.

Oh ! non, non : c'est inutile... I' m' vient une idée... (A madame de Sévigné.) Vous connaissez ben, en face d' la fontaine, c'te jolie petite maison blanche à vendre avec le jardin... (A Pilois.) Eh ben ! nous l'ach'tons : j'y faisons v'nir d' Bretagne vot' bonne mère, qu' vous aimez tant, par ainsi j' pourrons l'avoir auprès d' nous, et la soigner dans ses vieux jours.

MADAME DE SÉVIGNÉ, serrant une main à Marie.

Bien, Marie... Très bien !... (A part.) Et je souffrirais qu'elle fût victime !...

MARIE.

Eh ben ! Pilois, vous n' dites rien ?

PILOIS, d'une voix entrecoupée.

Et qu' voulez-vous que j' dise ?... J' suis si ravi... si ému !...

MADAME DE SÉVIGNÉ, passant entre eux deux.

Il ne s'agit plus maintenant que de fixer le jour de votre mariage... Il m'est facile d'avoir les dispenses nécessaires : si vous voulez m'en croire, aujourd'hui le contrat, demain les bans, et après-demain la noce.

MARIE.

Je n' demande pas mieux.

PILOIS.

Non pas, non pas ; ça n' peut pas aller si vite.

MARIE, piquée.

Vous r' fusez, Pilois !... J' n'aurais jamais cru ça d' vous.

PILOIS.

Mais écoutez-moi donc ; d'abord i' faut l' temps à ma bonne mère de v'nir du fond de la Bretagne ; j'entends et j' prétends qu' al' soit à mon mariage : c'est l' dernier beau jour qui lui reste à c'te pauv' chère femme... Ensuite, i' nous faut songer aux préparatifs d' la noce...

MADAME DE SÉVIGNÉ, vivement.

Je la fais au château ; je me charge de tout.

MARIE.

La ! maudit entêté.

PILOIS.

Et nos habits donc ?

MARIE, avec le même sourire.

Oh ! les miens s'ront bientôt prêts.

PILOIS, avec une obstination graduée.

C'est bon pour vous qu'un rien pare ; mais moi !... Non, non, ça n' peut pas être pour après-d'main.

MADAME DE SÉVIGNÉ, avec intention.

J'entrevois un moyen qui pourra nous mettre tous d'accord... Pendant que je vais en parler à Pilois, toi, Marie, retourne auprès de ta mère : tu ne peux tarder plus long-temps à la remercier d'avoir consenti à votre mariage.

MARIE.

J'y cours... Sur-tout, ma marraine (désignant Pilois.), n' lui cédez pas, je vous en prie.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Sois tranquille.

MARIE.

Quoi qu'i' dise, ou quoi qu'i' fasse, tâchez qu' ça soit pour le plus tôt possible... entendez-vous, ma marraine ?... pour le plus tôt possible.

(Elle sort par la porte du fond.)

## SCÈNE X.

### Mme DE SÉVIGNÉ, PILOIS.

PILOIS.

J'en d'mande ben pardon à madame la marquise, mais ça n' s'ra pas pour après-d'main.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Maintenant que nous sommes seuls...

PILOIS.

Sauf le respect que je vous dois, je n'en démordrai pas.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Mais écoute-moi donc.

PILOIS.

C'est qu' quand j'ons résolu queuqu' chose à part moi, n' gn'y a pas d' puissance au monde...

MADAME DE SÉVIGNÉ, avec impatience.

M'écouteras-tu, maudit Breton ?

PILOIS.

Oui, madame la marquise, j' vous écoute... Mais ça n'y f'ra rien, j' vous en avertis.

MADAME DE SÉVIGNÉ, à demi-voix.

Marie t'est bien chère, n'est-ce pas ?

PILOIS.

Que trop, madame la marquise.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Tu ne t'en verrais pas privé sans éprouver une peine...

PILOIS.

J'en mourrais, madame la marquise.

MADAME DE SÉVIGNÉ, avec mystère.

Eh bien! qui t'assurera qu'il n'est pas dans ce village... dans ce château peut-être... quelqu'un qui, comme toi, soit amoureux de Marie, projette de l'enlever au premier moment favorable?

PILOIS, avec stupéfaction.

S'rait-i' ben possible!

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ce que je dis là, je ne fais que le supposer... Mais Marie est si confiante, si facile à tromper!... Sa jeunesse, son ingénuité peuvent enhardir un séducteur... Devenue ta femme, elle est sauvée... Voilà ce qui me fait presser votre mariage; voilà ce qui doit te déterminer à ne pas perdre un seul instant.

PILOIS, dans la plus grande agitation.

N' gn'y a pas à reculer; ça c'est sûr... La séduire, me l'enlever! à moi, Pilois!.... Non, non, quoi qu'il m'en coûte, je n'attendrai pas ma bonne mère... Aujourd'hui l' contrat, et après-demain... V'là qu'est décidé, madame la marquise... Oh! s'il était vrai pourtant que quelqu'un fût assez osé!... S'il pouvait tomber sous ma main!...

## SCÈNE XI.

### Mme DE SÉVIGNÉ, POMMENARS, PILOIS.

POMMENARS, accourant par la porte du fond, hors d'haleine, et s'essuyant la figure.

Le notaire dresse les articles... Tout sera prêt dans la soirée. M. le garde-note a bien la plus belle femme...

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Oui, oui, fort belle.

POMMENARS, avec étourderie.

Vous verrez qu'il arrivera malheur au vieux garde-note, et qu'un de ces jours on la lui enlèvera... (mouvement de Pilois, qui fixe Pommenars.); on la lui enlèvera, vous dis-je; elle est trop belle, d'honneur, pour rester au village... (Tournant sur le talon.) Eh bien! Pilois, te voilà au comble de tes vœux; tu vas épouser Marie.

PILOIS, avec la plus vive agitation.

Sûrement qu'oui, j' vais l'épouser... et malheur, oui, malheur à qui voudrait m' l'enlever!... (Pommenars le fixe avec étonnement. (Fût-ce un grand seigneur, un prince... (toisant Pommenars), un chevalier... je ne répondrais pas de c' qu'i' pourrait arriver... non, morgué! j' n'en répondrais pas.

(Il sort.)

## SCÈNE XII.

### Mme DE SÉVIGNÉ, POMMENARS.

POMMENARS.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc?

MADAME DE SÉVIGNÉ, riant.

Je devine... il m'a fallu, pour le déterminer à se marier sur-le-champ, lui faire envisager, avec adresse les dangers qui pourraient menacer Marie: son imagination bretonne cherchait à connaître déja le séducteur.... Vous arrivez avec votre gaîté ordinaire, vous parlez d'enlèvement...

POMMENARS, riant.

En effet, il roulait sur moi ses gros yeux.... (S'essuyant la figure.) Et moi, qui viens de courir!...Ah! c'est moi qu'il soupçonne!...

(Il rit aux éclats, ainsi que madame de Sévigné.)

## SCÈNE XIII.

### SÉVIGNÉ, SAINT-AMANT, Mme DE SÉVIGNÉ, POMMENARS.

SÉVIGNÉ, à la porte du fond et à Saint-Amant, qu'il fait entrer de force.

Il faut que ma mère sache tout, vous dis-je.

POMMENARS.

C'est le jeune Saint-Amant.

SÉVIGNÉ.

Elle seule peut nous sauver du malheur irréparable...

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Que voulez-vous dire?

SAINT-AMANT, avec égarement.

Ah, madame!... Vous voyez le plus malheureux...

SÉVIGNÉ.

Je suis au désespoir.

POMMENARS.

Expliquez-vous.

SÉVIGNÉ.

Je vous ai dit qu'ayant perdu l'autre jour quatre cents pistoles sur ma parole, je les avais empruntées à un ami que je craignais d'avoir compromis: le voilà, cet ami trop confiant.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Achevez.

SÉVIGNÉ.

Chargé par son père de remettre au trésor général vingt-deux mille livres, montant de la recette du mois des tailles de la Brie, il me fait accepter les quatre cents pistoles que je venais de perdre, certain, me dit-il, de les retrouver le soir même dans la bourse d'un ami chez lequel il se présente et qui se trouve absent depuis trois jours. Il était tard: Saint-Amant devait remettre le lendemain matin le dépôt qui lui était confié...

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Eh bien ?

SÉVIGNÉ.

Dans ce trouble affreux, il imagine que le hasard lui rendra ce que j'avais perdu ; il retourne dans la maison où je l'avais conduit... et là... il perd tout... Mais je suis le seul coupable. Ah! quelle que soit la douleur qu'il éprouve, elle ne peut se comparer à celle qui m'accable.

MADAME DE SÉVIGNÉ, d'un ton marqué.

Quoi, marquis! vous avez pu compromettre à ce point... ?

SAINT-AMANT.

Ce qui met le comble à mon désespoir, c'est que l'on parle déjà au trésor public de ce retard de recette. Vous connaissez l'excessive sévérité de M. Darmanpierre.

POMMENARS.

Inexorable : il a destitué deux cents receveurs dans sa vie.

SAINT-AMANT.

Et mon père, s'il venait à découvrir... ?

MADAME DE SÉVIGNÉ, vivement.

Il faut que sous trois heures les vingt-deux mille livres soient remises par vous à la recette générale.

POMMENARS.

J'en ai trois mille ; oh! bien par hasard : elles sont à vous.

SÉVIGNÉ.

Digne ami ! (S'élançant vers la marquise.) Si ma mère...

(madame de Sévigné l'arrête, jette sur lui un regard sévère ; et, après un moment de silence, elle entre dans la bibliotheque qui est à la droite du spectateur.)

SÉVIGNÉ, la suivant des yeux.

Quel regard !... quel silence ! comme elle paraît offensée !

POMMENARS.

Ce n'est pas sans raison. Vous avez commis une faute grave. Je ne suis pas scrupuleux, vous le savez ; j'en ai bien fait dans ma vie... mais jamais je ne me suis oublié jusque-là.

MADAME DE SÉVIGNÉ, revenant, un écrin à la main.

Tenez, marquis... (avec émotion et dignité.) voici l'écrin que me donna votre père le jour de votre naissance... (Elle l'ouvre.) Il suffit et au-delà pour la somme nécessaire... « Puissent, me « dit M. de Sévigné, puissent tous ces brillants « être le présage des beaux jours dont votre fils « embellira votre carrière !... » Marquis, je doute que cette journée puisse être mise au nombre. (Elle présente l'écrin à Sévigné ; il le prend en tremblant, et couvre de baisers la main de sa mère, qu'il fixe de l'air le plus pénétré.) Mais le temps presse ; le moindre retard pourrait causer des maux irréparables...

POMMENARS.

Des chevaux de poste : dans deux heures vous êtes à Paris. Allons, partez, partez.

## SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, BEAULIEU.

BEAULIEU, annonçant à la porte du fond.

Monsieur Darmanpierre.

SAINT-AMANT.

Dieu !

SÉVIGNÉ.

Quel coup de foudre !

MADAME DE SÉVIGNÉ, désignant à Saint-Amant la porte à gauche du spectateur.

Sauvez-vous dans cet appartement.

(Saint-Amant y entre.)

POMMENARS.

Comment nous tirer de là ?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous, marquis, de la discrétion ! du courage !... (A M. Darmanpierre, qui entre.) Eh ! bonjour, monsieur le receveur-général !

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, hors SAINT-AMANT, DARMANPIERRE.

DARMANPIERRE, d'un ton brusque et empressé.

Je n'ai point voulu passer à Livri sans présenter mes hommages à mon ancienne amie. (Il baise la main de la marquise. — A Pommenars.) Monsieur le chevalier, je vous salue... (Tendant la main à Sévigné dans le plus grand trouble.) Je vous le disais bien que vous ne tarderiez pas à me voir ici.

POMMENARS, avec gaîté.

Monsieur le receveur-général va sans doute visiter ses belles fermes de la Brie ?...

DARMANPIERRE, brusquement.

Point du tout ; je vais à Meaux pour un retard de recette qui me surprend et me tourmente. (Coup d'œil de madame de Sévigné sur son fils.) Vous connaissez bien la famille Saint-Amant, dont le chef, mon parent, excellent gentilhomme, mais sans fortune, fut nommé l'an dernier receveur des tailles de la Brie...

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Famille honorable tout-à-fait.

SÉVIGNÉ.

Le fils est mon ami... je lui suis attaché pour la vie.

DARMANPIERRE.

Depuis que ce parent exerce cette charge pour laquelle je l'ai cautionné auprès du roi, jamais il n'avait manqué de me faire parvenir ses recettes le 10 du mois, comme c'est l'usage : nous sommes au 14, et rien ne m'est encore parvenu... Si c'est négligence, je lui ménage une verte leçon ; si c'est malversation, même involontaire, je le destitue et l'abandonne à jamais.

(Nouveau coup d'œil de madame de Sévigné sur son fils.)

MADAME DE SÉVIGNÉ, à Beaulieu.

Des sièges... Monsieur Darmanpierre, je le vois, n'a rien perdu de sa sévérité ordinaire.

DARMANPIERRE.

Elle m'est indispensable dans les fonctions importantes qui me sont confiées... Oui, si Saint-Amant a malversé, je plaindrai sa famille; mais j'en fais un exemple.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Asseyez-vous donc.

(Elle lui désigne un siége que Beaulieu vient d'apporter derrière lui.)

DARMANPIERRE, se cramponnant sur sa canne.

Non, non : je ne puis m'arrêter... Je ne voulais qu'avoir des nouvelles de cette chère santé.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Excellente, comme vous voyez... Mais un moment, de grace; j'ai depuis quelques mois le plaisir de vous voir si rarement!

DARMANPIERRE.

La guerre de Flandre me donne tant d'occupation!...

MADAME DE SÉVIGNÉ, à part.

Où trouver à l'instant les vingt-deux mille livres?... Peut-être le receveur de l'abbaye...

DARMANPIERRE, à Beaulieu, qui apporte un second fauteuil.

Aussitôt que le relais sera changé, vous viendrez m'avertir.

BEAULIEU.

Le relais... A la grande poste?

DARMANPIERRE.

Eh oui : est-ce que vous ne m'entendez pas?

MADAME DE SÉVIGNÉ, bas au marquis.

Courez donner contre-ordre, et faites servir le dîner...

## SCÈNE XVI.

Mme DE SÉVIGNÉ, POMMENARS, DARMANPIERRE.

MADAME DE SÉVIGNÉ, gaîment.

Eh bien! monsieur le receveur-général, qu'y a-t-il de nouveau à Paris?

POMMENARS, de même.

Les petits soupers y sont-ils toujours en vogue?

DARMANPIERRE, se déridant peu à peu.

Plus que jamais, et il faut avouer que rien n'est plus aimable.

POMMENARS.

J'en fis un dernièrement chez la duchesse de Longueville... Vous savez qu'elle a régulièrement la migraine tous les jeudis...

(Darmanpierre se lève à moitié, fixant la porte du fond.)

MADAME DE SÉVIGNÉ, le faisant asseoir.

J'assistai l'autre jour à un grand souper où le sérieux de l'étiquette fut interrompu par la scène la plus divertissante. C'était au grand couvert... On apporte à boire à *Mademoiselle*; il faut donner la serviette; madame de Gèvres se présente la première, et se met en devoir de se déganter; mais, comme elle a la main noire et le bras décharné, elle hésite, fait de vains efforts... Je pousse madame d'Arpajon, qui était auprès de moi; elle m'entend, se dégante aussitôt, coupe la duchesse, et présente la serviette avec sa grace ordinaire et le plus beau bras du monde... Madame de Gèvres reste sur l'estrade étourdie, confondue, et sur-tout piquée au vif de s'être dégantée... La reine ne put s'empêcher de rire; le roi pensa oublier sa dignité : *Mademoiselle* n'osait lever les yeux; et moi, j'avais une mine qui ne valait rien du tout.

DARMANPIERRE.

Je vous vois d'ici. Mais le relais doit être changé de reste.

POMMENARS.

Cette madame de Gèvres me rappelle une grave baronne d'Utrecht, encore fraîche et piquante, à qui *M. le duc* faisait dernièrement quelques agaceries... un peu hasardées... « Pour « Dieu, monseigneur, dit la baronne avec le « plus profond respect, votre altesse a la bonté « d'être trop insolente... »

DARMANPIERRE, riant aux éclats.

Je me souviendrai de celui-là. Quoique vos vieux amis n'osent plus, depuis votre séparation, prononcer devant vous le nom de madame de Grignan, je ne puis résister à vous demander des nouvelles de cette belle et chère comtesse.

MADAME DE SÉVIGNÉ, avec émotion.

Ses lettres m'assurent qu'elle est aussi heureuse qu'elle mérite de l'être... Ah! monsieur Darmanpierre!... il n'est pas de jour où je n'en fasse l'expérience... (d'un ton très marqué.) le cœur d'une mère de famille est un autel destiné à bien des sacrifices!

DARMANPIERRE.

Mais pour la dernière fois, recevez mes salutations.

(Il lui baise la main.)

## SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, BEAULIEU.

BEAULIEU, une serviette à la main.

Madame la marquise est servie.

MADAME DE SÉVIGNÉ, à part.

Je respire!

DARMANPIERRE, à Beaulieu.

Eh bien! le relais est changé, sans doute?

BEAULIEU.

La voiture de monsieur est bien dans la grande cour, mais il n'y a point encore de chevaux.

DARMANPIERRE.

Comment! depuis le temps!

MADAME DE SÉVIGNÉ, souriant.

Les jours où les courriers de l'armée passent,

on éprouve quelquefois des retards... Vous dînerez avec nous.

DARMANPIERRE.

Impossible : je devrais déja être à Meaux.

POMMENARS.

Il ne vous faut pas deux heures...

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Et il fait une chaleur !

POMMENARS.

Vous avez tout le temps dans la soirée.

DARMANPIERRE.

Un instant de retard est souvent très fatal en affaires.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

J'ai ici la maréchale de Villars que vous honorez tant : vous ne pouvez partir sans la saluer.

BEAULIEU.

Elle vient de descendre dans le salon.

POMMENARS, bas à Darmanpierre.

Et puis c'est la veille de Sainte-Marie : on doit fêter la marquise au dessert : vous ne pouvez vous dispenser de lui offrir des fleurs avec nous.

(Madame de Sévigné parle bas à Beaulieu, et lui désigne du doigt la porte à la gauche du spectateur. Beaulieu sort aussitôt par cette porte.)

DARMANPIERRE, bas à Pommenars et hésitant.

En effet, c'est le 14... (Haut à madame de Sévigné.) J'avais cependant bien résolu d'arriver à Meaux avant deux heures... (Brusquement.) Mais je vous préviens qu'aussitôt le dîner je remonte en voiture.

MADAME DE SÉVIGNÉ, avec une joie secrète.

Vous serez entièrement le maître... Nous étions mal ensemble, je vous l'avoue, si vous fussiez parti.

DARMANPIERRE, lui prenant une main.

Le moyen de vous résister !

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

MARIE, PILOIS.

(Ils entrent par la porte latérale, à la droite du spectateur.)

PILOIS, à Marie, qui entre la première à pas lents, et paraissant essuyer quelques larmes qui s'échappent de ses yeux.

Allons, Marie, allons, n' faut pas s' chagriner pour ça.

MARIE.

Moi qui croyais qu' ma mère avait consenti à not' mariage... la tout bonnement...

PILOIS.

Bah ! bah ! j' la frons r'venir... C'est encore un p'tit reste de c't' idée qu'elle avait d' m'épouser.

MARIE.

Elle a raison d'y t'nir : vous s'rez si bon mari !... Dame ! c'est justement pour ça que j'y tiens aussi, moi... J'ai fait tout c' que j'ai pu pour vous céder à ma mère...

PILOIS.

Qu'appelez-vous m' céder !

MARIE.

Mais plus j'ai voulu m' détacher d' vous, Pilois, plus j'ai senti que j' vous aimais. Aussi, v'là qu'est décidé ; ma mère aura beau dire, j' lui répondrai qu' j'ai fait d' mon mieux pour vous planter là, mais que ça n'a pas pris du tout.

PILOIS.

Il est donc vrai qu' vous m'aimez toujours, qu' vous m' préférez à tout autre ?... (Avec intention.) J'avais craint stapendant... que c't enjoleux d' chevalier d' Pommenars...

MARIE, du ton le plus naïf.

Qu' voulez-vous dire ?

PILOIS.

J'ons cru voir qu'i' vous faisait les doux yeux, vrai... (Avec plus d'intention encore.) I' vous aura sans doute offert queuqu' joyaux... queuqu' présents ?

MARIE, avec la même ingénuité.

Est-ce que j' manque d' queuqu' chose ?... Surtout avec monsieur l' marquis...

PILOIS.

Oh ! c' n'est pas monsieur l' marquis qui m' tourmente : i' n'a que d' bonnes intentions, lui... mais ce maudit chevalier d' Pommenars !... (Changeant de ton.) C'est qu' voyez-vous, Marie, j' s'rais si fâché qu'on vînt troubler not' union !

MARIE.

Laissez donc ! nous f'rons l' plus joli p'tit ménage !... C'n'est pas que j' sois sûre qu'i n'y ait d' temps en temps qu'euqu' grabuge... D'abord vous s'rez entêté... mais ça m'est égal : on dit qu' c'est l' naturel des Bretons, et qu' chez eux ça cache un bon cœur : v'là tout c' qui m' faut... Je m' doute aussi qu' vous s'rez soupçonneux et jaloux !... ça m'est encore égal, parce qu'à toute fois qu' ça vous prendra, j' vous en f'rai rougir, et ça m' divertira tout-à-fait... Enfin vous vous emporterez sur un rien, et vous f'rez un tapage !... mais ça m'est encore égal, parce qu'avec ma mère j' suis accoutumée au bruit, et qu'avec le temps, le ciel peut-être me fra la grace d' crier tout aussi fort que vous.

PILOIS, riant.

Allons, allons, j' vois ben que j' sommes faits l'un pour l'autre... Mais i' m' semble (désignan

la porte du fond.) qu'on n' va pas tarder là-dedans à sortir d' table : avez-vous préparé les bouquets ?

MARIE.

Ah ! mon Dieu ! vous m' rappelez qu' j'ai encore à faire celui qu' m'a tant r'commandé M. l' chevalier d' Pommenars.

PILOIS, avec un mouvement qu'il s'efforce de réprimer.

Ah ! i' vous a demandé un bouquet !

MARIE.

Composé d' trois fleurs seulement.

PILOIS, de même.

Et i' vous l'a r'commandé !

MARIE.

Comme si cela en valait la peine. Mais j' n'ai pas trop de temps. Vous, Pilois, restez là, vous viendrez m'avertir dès qu' la compagnie entrera dans l' salon.

(Elle sort par la porte latérale, à la droite du spectateur.)

## SCÈNE II.

PILOIS, seul, avec agitation.

Ah ! il lui commande des bouquets !... Encore queuqu' nouveau piége : c'est si habile en fait d' séduction ! Et j' pourrais douter qu' c'est lui qui veut m'enlever Marie !... C'est qu' j'ai des yeux, moi !... Oh ! j' veux si ben être aux aguets !...

## SCÈNE III.

PILOIS ; SÉVIGNÉ, entrant par la porte du fond, haletant et s'essuyant la figure.

SÉVIGNÉ, sans voir Pilois.

En vain j'ai parcouru le village et ses environs... Il semble que tout se réunisse pour m'accabler.

(Il s'assied et s'appuie sur la table.)

PILOIS, à part et l'observant.

Qu'a-t-il donc ?

SÉVIGNÉ, de même.

Je n'ai pu paraître au dîner. Dans quel tourment doit être ma mère !... Et Saint-Amant, oh ! comme il doit souffrir ! j'en juge par tout ce que j'éprouve...

PILOIS, de même.

Il a l'air tout chagrin.

SÉVIGNÉ, après un instant de silence et de réflexion.

J'oubliais que le commandeur Destournelles qui... C'est un ami vrai, sur lequel je puis compter... (A Pilois, qui s'avance vers lui en hésitant.) Ah ! c'est toi, Pilois ?... (Se levant avec agitation.) Va faire seller ma jument de chasse.

PILOIS, vivement.

Oui, monsieur l' marquis.

SÉVIGNÉ.

Tu la feras conduire au bout du parc : non, non, dans la grande cour : j'irai la prendre moi-même... Cours, ne perds pas un instant.

PILOIS, à part.

Voyons encore si ce chevalier d' Pommenars...

(Il sort.)

## SCÈNE IV.

SÉVIGNÉ, seul.

Mais d'ici à la terre du commandeur il y a plus d'une lieue : quelque diligence que je fasse, je crains que Darmanpierre ne soit parti... Que résoudre et que faire ? Maudit jeu ! fatale passion ! que tu nous fais payer cher les faveurs d'un instant !

## SCÈNE V.

SÉVIGNÉ, Mme DE SÉVIGNÉ.

MADAME DE SÉVIGNÉ, entrant précipitamment par la porte du fond.

Eh bien, marquis, le receveur de l'abbaye a-t-il complété les vingt-deux mille livres ?

SÉVIGNÉ.

Quoique d'après vos ordres il m'ait remis tout ce qu'il avait dans sa caisse, il nous manque encore plus du quart de la somme.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ainsi, malgré tous nos efforts, nos sacrifices, nous ne pouvons empêcher un éclat, des malheurs que je voudrais prévenir aux dépens de ma vie.

SÉVIGNÉ.

Ah ! si l'on pouvait retenir le receveur-général !...

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ne connaissez-vous pas son caractère ? Sans une dispute que Pommenars vient de faire naître avec adresse, et dont j'ai profité pour m'échapper un instant, Darmanpierre serait déjà parti. Non, non, rien ne peut arrêter cet homme impatient et soupçonneux, et bientôt il portera dans la famille Saint-Amant le plus affreux désespoir... Cette idée m'accable et me met au supplice.

SÉVIGNÉ.

J'étais loin de m'attendre qu'un moment d'oubli... que de simples erreurs...

MADAME DE SÉVIGNÉ, avec force et agitation.

Des erreurs !... Pouvez-vous ainsi qualifier votre conduite !... Je hais les remontrances, vous le savez, et toujours je me plus à déguiser l'autorité d'une mère sous le langage et l'épanchement d'une amie... Mais vous engager sur parole dans une maison de jeu ! vous confondre parmi de vils intrigants ! mais entraîner dans l'abîme un jeune homme confiant et généreux ; l'obliger à se dessaisir du dépôt que lui avait confié son père ! m'exposer à entendre dire à ce vieillard

respectable : « J'avais, après de grands malheurs, « obtenu une place honorable; unique soutien « de ma nombreuse famille, je vivais heureux, « estimé; je terminais avec orgueil une carrière « sans reproche... Le marquis de Sévigné a tout « détruit; il a corrompu mon fils, trahi ma bonne « foi, compromis mon honneur... » (Mouvement terrible de Sévigné.) Je sens que je vous blesse, que, malgré moi, je prends le ton pénible d'un austère censeur; mais je ne puis vous cacher tout ce que je souffre, tout ce que je présage... Ah! marquis! marquis!... que vous me faites de mal!

SÉVIGNÉ.

O que l'idée de vous voir souffrir à ce point me fait expier cruellement ma faute!... Eh bien! je saurai du moins la réparer... (A part.) Oui, c'est le seul moyen : courons chercher Saint-Amant : Darmanpierre ne pourra résister à mes remords, à mes instances... (A sa mère.) Mais, au nom du ciel, ne m'abandonnez pas. Peut-être votre fils n'est-il pas encore indigne du beau nom que vous portez... Peut-être saura-t-il vous forcer à lui rendre toute votre tendresse.

(Il sort en courant par la porte latérale, à la gauche du spectateur.)

## SCÈNE VI.

Mme DE SÉVIGNÉ, seule.

Que va-t-il faire, et quel est son dessein?... Je crains d'avoir enfoncé trop avant le trait dans son cœur... Mais ce n'est, je le vois, que par de fortes impressions qu'on peut diriger, qu'on peut dompter la fougue de son âge... Quoi! je ne pourrais sauver la famille Saint-Amant du coup affreux qui la menace!... Il me vient une idée... (Vivement.) Oui, par-là je préviendrais à-la-fois tous les maux dont mon fils s'est rendu coupable, je le rendrais à lui-même, et j'enchaînerais ses passions par la reconnaissance... Ah! Dieu! ne perdons pas un instant!

## SCÈNE VII.

Mme DE SÉVIGNÉ, BEAULIEU.

BEAULIEU, à la porte du fond.

On attend madame la marquise pour le café.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

J'y vais.... Auriez-vous vu Pilois? où peut-il être?

BEAULIEU.

Il arrange des fleurs dans le salon. (Vivement et d'un ton officieux.) M. le receveur-général ne se plaindra plus, j'espère, de ma négligence.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Comment cela?

BEAULIEU.

Les chevaux sont mis à sa voiture, et je viens moi-même d'aider à les atteler.

MADAME DE SÉVIGNÉ, vivement.

Qui vous en a donné l'ordre?... Vous êtes aujourd'hui d'une gaucherie!...

BEAULIEU, stupéfait.

Comment! comment!

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Courez faire dételer : un louis aux postillons; renvoyez-les; et souvenez-vous bien de ne rien faire, de ne rien dire, sans me l'avoir communiqué.

(Elle sort par la porte du fond.)

## SCÈNE VIII.

BEAULIEU, seul.

Je ne puis revenir de ma surprise... Depuis vingt-sept ans que je suis à son service, elle ne m'a jamais traité de la sorte... Ah! je suis d'une gaucherie!... C'est la première fois que je me l'entends dire.

(Il sort par la porte du fond.)

## SCÈNE IX.

SÉVIGNÉ, SAINT-AMANT, entrant par la porte latérale.

SÉVIGNÉ.

Il n'y a plus à balancer, il faut tout déclarer à M. Darmanpierre... Je veux, je dois me nommer le seul coupable.

SAINT-AMANT.

Jamais il ne me pardonnera d'avoir disposé de la recette qui m'était confiée; mais du moins mon père sera sauvé.

SÉVIGNÉ.

Oh! si j'avais eu le temps!... Mais plus de ressource, plus d'espoir; il faut céder au sort qui nous poursuit.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, PILOIS.

PILOIS, accourant hors d'haleine, une bourse à la main.

Vous v'là, monsieur l'marquis?... On vous disait dans la galerie... Ah! mon Dieu, mon Dieu! qu'vous m'avez donc fait courir!

SÉVIGNÉ.

Que me veux-tu?

PILOIS, lui présentant la bourse.

Prenez... prenez... Vous n'avez pas un quart d'heure à vous : j'sais ça.

SÉVIGNÉ.

Qui t'a dit...?

PILOIS.

Oh! prenez... acceptez ces six mille livres!

SÉVIGNÉ.

Six mille livres!

SAINT-AMANT, à Sévigné.

C'est au-delà de ce qu'il nous faut.

SÉVIGNÉ.

Eh ! qui t'a donné cette somme ?

PILOIS.

Elle n'est pas à moi : c'est à Marie...

SÉVIGNÉ.

Comment ?

PILOIS.

C'est sa dot, que lui a donnée tantôt madame la marquise ; elle est à vous, tout à vous... Il est si doux d'obliger un bon maître !... Ne me r'fusez pas : procurez-moi l'bonheur de compter c'jour comme l'un des plus beaux d'ma vie.

SÉVIGNÉ, à part, avec le plus grand trouble.

Et moi qui voulais lui ravir...! O quelle leçon !

PILOIS, avec tout l'élan de la sensibilité.

Vous faut d'l'or : j'l'ons ben compris au peu qu'm'a dit madame la marquise : oui, vous faut d'l'or ; vous en cherchez par-tout... Accordez-moi la préférence... Ça m'rendra si heureux ! Ça m'fra r'garder avec plaisir le p'tit coin que j'tiens sur terre. (Sévigné veut parler ; l'émotion lui coupe la voix ; il saute au cou de Pilois et le serre dans ses bras.) Monsieur l'marquis daigne accepter ?

SÉVIGNÉ, d'une voix étouffée et prenant la bourse.

Oui, Pilois... oui, j'accepte.

SAINT-AMANT.

Par quel heureux hasard... ?

PILOIS, avec ivresse.

Ah !... j'étions loin d'espérer, Marie et moi, de placer aussi ben tout c't or-là... Ça nous profitera, monsieur l'marquis, ça nous port'ra bonheur en ménage... (Changeant de ton.) Si tant y a que j'parvenions à nous unir.

SÉVIGNÉ, vivement.

Et qui pourrait y mettre obstacle ?

PILOIS.

Ah, monsieur l'marquis ! si vous saviez !.... (avec mystère et l'amenant sur le devant de la scène.) on veut séduire Marie... on veut m'l'enlever... (Mouvement terrible de Sévigné.) J'étais ben sûr que ça vous f'rait c't effet-là... J'ai découvert le séducteur... (mouvement plus terrible encore de Sévigné.) c'est c'maudit chevalier de Pommenars.

SÉVIGNÉ.

Pommenars !...

PILOIS.

Parcequ'il est grand seigneur, i' s'imagine... i' n'se doute pas qu'il y a là un cœur... Mais on vient.

(Il écoute vers la porte du fond.)

SÉVIGNÉ, à part.

Ce que j'éprouve est inexprimable.

PILOIS, vivement.

C'est madame la marquise et tout son monde : courons avertir Marie d'apporter les bouquets.

(Il sort par la porte, à la droite du spectateur.)

## SCÈNE XI.

SÉVIGNÉ, SAINT-AMANT.

SÉVIGNÉ.

Nous sommes sauvés, et l'écrin de ma mère ne sera pas vendu !... Remettez-vous et laissez-moi faire.

## SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, Mme DE SÉVIGNÉ, POMMENARS, DARMANPIERRE, Mme DE VILLARS.

(Darmanpierre donne la main à madame de Sévigné, Pommenars la donne à la maréchale.)

DARMANPIERRE.

Eh bien, nous serons brouillés, mesdames ; mais je pars à l'instant.

POMMENARS.

Eh ! voilà le marquis.

MADAME DE SÉVIGNÉ, à part.

Mon plan s'est exécuté : quelle en sera l'issue ?

POMMENARS, jouant la surprise.

Mais je ne me trompe point ; c'est le jeune Saint-Amant.

DARMANPIERRE, vivement.

Le jeune Saint-Amant !

MADAME DE VILLARS.

Comme il paraît troublé !

DARMANPIERRE, avec aigreur.

Ah ! c'est donc vous, monsieur ? pourriez-vous m'instruire...?

SAINT-AMANT, tombant à ses pieds.

Punissez-moi... accablez-moi de toute votre colère : mais mon père... ma famille... Je suis le seul coupable.

DARMANPIERRE, le relevant brusquement.

Expliquez-vous, monsieur.

SAINT-AMANT, balbutiant.

J'étais parti de Meaux... le 9 au soir...

DARMANPIERRE.

Eh bien ?

SÉVIGNÉ, vivement, et cherchant dans sa tête.

Il venait à Paris pour verser la recette du mois, selon l'usage... lorsqu'en route il rencontre un ami qui l'entraîne aux noces d'un riche fermier de ces environs... J'en suis instruit... par un de mes gens qui revenait de cette noce ; je cours à la ferme... j'y trouve Saint-Amant... Je lui peins votre juste courroux, l'inquiétude de sa famille, et je vous l'amène confus, désespéré... Mais je le dis encore, c'est son ami qui fut le seul coupable.

DARMANPIERRE, à Saint-Amant.

Jeune imprudent ! compromettre ainsi l'honneur de votre père, l'exposer à mes soupçons, et moi-même à des craintes... (Bas à madame de

Sévigné, qui s'avance pour le calmer.) Dans le fond je suis ravi d'en être quitte pour la peur.

SAINT-AMANT.

Ah! monsieur, tout ce que j'ose attendre de votre bonté, c'est que vous ne parliez jamais à mon père de cette faute... dont le souvenir pèsera long-temps sur mon cœur.

DARMANPIERRE.

Si ce n'était par égard pour monsieur votre père... (Changeant de ton.) A combien se monte la recette?

SAINT-AMANT, avec chaleur.

A vingt-deux mille livres; j'ai sur moi la somme en or.

MADAME DE SÉVIGNÉ, à part.

Digne Pilois!

DARMANPIERRE, avec un reste de brusquerie.

A la bonne heure, monsieur; je vous éviterai d'aller à Paris, et je signerai ici vos bordereaux; mais c'est à condition que vous n'aurez pas avant deux ans la survivance de monsieur votre père, que vous me demandez depuis long-temps: vous venez de me forcer à vous mettre aux épreuves.

MADAME DE VILLARS.

Oh! grace! grace tout entière!

POMMENARS, fixant Sévigné avec un sourire malin.

Il faut espérer qu'il ne rencontrera plus sur son chemin l'étourdi qui l'a conduit... aux noces... chez ces bonnes gens.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je gagerais que cet étourdi lui-même n'abusera plus à ce point de la confiance de son ami. (A Darmanpierre.) Je me joins à madame la maréchale: grace, grace tout entière!

DARMANPIERRE, à madame de Sévigné.

Vous faites de moi tout ce que vous voulez.

## SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, MARIE, PILOIS.

(Ils entrent par la porte du fond; Marie porte à chaque main plusieurs bouquets et marche derrière Pilois qui, chapeau bas et en habit, écarte ses poches pour empêcher madame de Sévigné d'apercevoir Marie.)

MARIE, à demi-voix.

Mais allez donc, Pilois... (Il avance dans la posture la plus embarrassée.) I' va tout d'travers.

PILOIS, écartant encore plus ses poches, et n'osant avancer.

Dame! je n' peux pas vous cacher mieux qu' ça.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Eh bien! pourquoi n'approchent-ils pas?

PILOIS.

C'est qu' sous vot respect... (A Sévigné.) Faut-i' donner les bouquets?

SÉVIGNÉ.

Eh! oui, oui: avancez.

(Pilois laisse tomber ses poches; Marie distribue des bouquets à chacun, en commençant par Sévigné.)

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Eh! pourquoi toutes ces fleurs?

POMMENARS.

Pour fêter la plus célèbre... la plus aimable des *Maries*.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

En effet, c'est demain le 15... (Fixant son fils.) J'étais loin, je l'avoue... de songer à ma fête.

DARMANPIERRE.

Parbleu! sans cela il y a long-temps que je serais parti.

MARIE, remettant un bouquet au chevalier.

(Pilois la suit des yeux.) V'là l' vôtre, monsieur l' chevalier.

SÉVIGNÉ, se présentant avec crainte et émotion.

Vous qui cachez un charme séducteur
Sous l'égide de la sagesse...

(Souriant.) Vous avouerez maintenant qu'elle est bien à sa place.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Comment! c'était pour moi?...

SÉVIGNÉ, s'élançant dans ses bras.

Eh! quelle autre que vous pourrait mériter cet hommage?

(Il l'embrasse à plusieurs reprises.)

MADAME DE SÉVIGNÉ, souriant avec émotion.

Et moi qui croyais!... Ah! marquis! comme j'ai été votre dupe!

(Marie, tapie auprès de Pilois, exprime par le mouvement de ses lèvres qu'elle répète son compliment.)

POMMENARS.

Mon bouquet est bien simple; msis peut-être ne sera-t-il pas le moins bien reçu. (Avec intention et le lui présentant.) C'est une rose séparée d'une immortelle... toutes les deux réunies par la pensée.

(Il lui offre son bouquet.)

MADAME DE SÉVIGNÉ, avec tressaillement, et prenant les fleurs.)

Ma fille! Ah!... ce bouquet restera long-temps sur mon cœur.

(Elle le met dans son sein.)

PILOIS, s'avançant avec Marie.

Si madame la marquise daignait permettre...

MADAME DE SÉVIGNÉ, avec élan.

Viens, bon Pilois!... viens!... (D'un ton marqué et fixant son fils.) Tu n'es pas celui qui contribue le moins à embellir cette journée.

SÉVIGNÉ, à part.

Elle savait tout... Elle a dirigé tout...

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Digne Breton!... Excellent homme!... (Elle lui prend la main.) Eh bien! ne serre donc pas si fort.

MARIE, tenant à la main un simple bouquet de jasmin.

Ma marraine... le respect et la r'connaissance... (Se reprenant.) Non, non, la r'connaissance et l' respect... Voulez-vous bien me permettre d' vous embrasser?... (Elle embrasse la marquise. —

Se retournant vers Pommenars et Sévigné.) J' vous l' disais ben qu' je n' pourrais jamais m'en tirer.

## SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, BEAULIEU.

BEAULIEU, un contrat à la main.

Je ne sais pas si je vais faire encore... (avec intention.) quelque gaucherie... mais on m'a chargé de remettre à l'instant ce papier à madame la marquise.

POMMENARS.

C'est sans doute le contrat de mariage de Marie?

SÉVIGNÉ, avec un mouvement involontaire.

De Marie!

MADAME DE SÉVIGNÉ, d'un ton très marqué.

Oui... elle épouse Pilois; ils se conviennent. Vous signerez ce contrat, marquis... (à Pilois et à Marie.) et j'espère que maintenant rien ne pourra retarder... (fixant Sévigné.), rien ne pourra retarder votre bonheur.

SÉVIGNÉ, avec chaleur et abandon.

Eh! qui serait assez cruel, assez ingrat...? Viens, Pilois, viens!... C'est dans mes bras, c'est sous les auspices d'une mère adorée... qui me rend à moi-même... que je te donne ici l'assurance de l'union la plus heureuse.

(Il le serre dans ses bras.)

MADAME DE SÉVIGNÉ, bas à Pommenars.

J'ai retrouvé mon fils. Il semble que tout se réunisse pour embellir ma fête... Il y manque une seule chose pour qu'elle soit complète.

POMMENARS.

Quoi donc, marquise?

MADAME DE SÉVIGNÉ.

La présence de ma fille.

FIN DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

# DON JUAN D'AUTRICHE,

OU

# LA VOCATION,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR

M. CASIMIR DELAVIGNE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, par les comédiens ordinaires du Roi, le 17 octobre 1835.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

| | |
|---|---|
| PHILIPPE II, roi d'Espagne | M. GEFFROY. |
| DON JUAN | M. FIRMIN. |
| DON QUEXADA, ancien conseiller intime de l'empereur Charles-Quint | M. SAMSON. |
| DON RUY GOMÈS | M. MARIUS. |
| DON FERDINAND DE VALDÈS, archevêque de Séville, inquisiteur général | M. SAINT-AULAIRE. |
| FRÈRE ARSÈNE, moine du couvent des Hiéronymites de Saint-Just | M. LIGIER. |
| LE PRIEUR du couvent de Saint-Just | M. PROVOST. |
| FRÈRE PACOME, moines | M. GUIAUD. |
| FRÈRE TIMOTHÉE, moines | M. MIRECOUR. |
| PEBLO, novice de quinze ans | Mlle ANAÏS. |
| RAPHAEL, domestiques de don Quexada | M. REGNIER. |
| DOMINGO, domestiques de don Quexada | M. DUMILATRE. |
| GINÈS, domestiques de don Quexada | M. A. DAILLY. |
| DONA FLORINDE DE SANDOVAL | Mme VOLNYS. |
| DOROTHÉE, duègne | Mme DESMOUSSEAUX. |
| UN OFFICIER DU PALAIS | M. MONLAUR. |
| COURTISANS, INQUISITEURS, OFFICIERS, ALGUAZILS, MOINES, GARDES, etc. | |

*Nota.* On laisse aux directeurs des théâtres de province le soin de distribuer cet ouvrage comme ils le jugeront convenable.

## ACTE PREMIER.

Une bibliothèque chez don Quexada, dans les environs de Tolède.

### SCÈNE I.

DON QUEXADA, GINÈS portant un flambeau, DOMINGO.

DON QUEXADA.

Éclaire-moi, Ginès; que je les revoie à mon aise, après trois jours d'absence, ces chers livres, mes amis, mes vieux camarades d'étude! (Écartant le flambeau de Ginès.) Eh! pas si près, mon honnête Asturien! prends donc garde : tu ferais volontiers un auto-da-fé de ma bibliothèque. Par saint Dominique! ces livres-là sont meilleurs chrétiens que moi et toi. (A voix basse.) N'est-ce pas grace à leur pieuse intervention que

j'ai fait un homme de Dieu du plus fougueux hidalgo des deux Castilles? (A part.) Pauvre don Juan!... ensevelir sous un froc de moine tant de qualités qui promettaient un jeune seigneur accompli! L'empereur mon maître l'a voulu, et notre nouveau roi Philippe II n'a juré de le reconnaître qu'à cette condition. (Haut.) Mais il me semble que j'entends du bruit chez lui. (S'approchant d'une porte latérale.) Don Juan, mon fils, vous ne dormez pas?

UNE VOIX DE L'INTÉRIEUR.

Mon père, je suis en oraison.

DON QUEXADA.

Douces paroles, qui m'épanouissent le cœur! (A don Juan.) Ne vous dérangez pas, mon enfant; la joie que vous cause mon retour ne doit pas vous distraire de vos devoirs envers le père commun de tous les hommes. (A Ginès.) Viens de ce côté, et parlons bas; toi que je charge de le surveiller dès qu'il met le pied hors d'ici, dis-moi, Ginès, que s'est-il passé pendant mon voyage? Il est allé régulièrement faire ses dévotions dans l'église à l'heure ordinaire?

GINÈS.

A l'heure ordinaire.

DON QUEXADA.

Il y est resté long-temps?

GINÈS.

Long-temps.

DON QUEXADA.

En allant et en revenant tu n'as vu rien de suspect?

GINÈS.

Rien de suspect.

DON QUEXADA.

Tu n'as reçu pour lui aucune lettre?

GINÈS.

Aucune lettre.

DOMINGO, à part.

Excepté celle-ci. (En la glissant sous la porte de la chambre de don Juan.) La voilà à son adresse!

DON QUEXADA, à Ginès.

Je suis content de toi; sers-moi toujours de même.

GINÈS.

Toujours de même.

DON QUEXADA.

C'est comme un écho. J'ai rencontré entre Oviédo et Pennaflor une mule de son pays qui avait plus de conversation que lui; mais il est fidèle. A ton tour, Domingo, rends-moi compte de ta surveillance intérieure. Mon fils, qu'a-t-il fait le jour de mon départ?

DOMINGO.

Il s'est levé assez triste. Son premier devoir a été d'accomplir, conjointement avec moi, ses exercices de piété; ensuite on lui a servi son chocolat, que nous avons trouvé excellent.

DON QUEXADA.

Je vois que si tu prends ta part de ses dévotions, tu te mets de moitié dans son déjeuner.

DOMINGO.

Il dit qu'il prie avec plus de ferveur quand je suis là, et qu'il mange de meilleur appétit.

DON QUEXADA, à part.

Celui-ci est plus délié que l'autre : il a servi trois ans chez un chanoine. (A Domingo.) Après?

DOMINGO.

Je lui ai lu, pour l'édifier, le sermon du révérend père Sonnius; mais malheureusement...

DON QUEXADA.

Il s'est endormi?

DOMINGO.

Au beau milieu du premier point.

DON QUEXADA.

Eh! que ne lui rappelais-tu plutôt les grandes choses du dernier règne?

DOMINGO.

J'ai craint que le nom de François Ier ne vînt à le rejeter dans toutes ses fantaisies militaires.

DON QUEXADA.

François Ier est donc toujours son héros?... (A part.) C'est une singulière idée dans un fils de Charles-Quint. (A Domingo.) Ensuite?

DOMINGO.

Il s'est couché, comme de coutume, à la nuit tombante; il a reposé d'un sommeil aussi calme que sa conscience; et j'ai su le lendemain qu'il n'avait eu que des rêves qui auraient fait honneur à un solitaire de la Thébaïde.

DON QUEXADA.

Tu me combles de joie. J'espère que le vieux Raphaël, qui dort déjà, me fera aussi demain un rapport favorable. Il y a six mois, Domingo, quand don Juan menaçait de se porter avec tant d'ardeur vers tout autre chose que son salut, qui nous eût dit que nous arriverions à cette conversion miraculeuse? C'est un chef-d'œuvre d'éducation. Donne-moi les clefs.

DOMINGO.

Les voici toutes; (à part.) mais je garde la bonne.

DON QUEXADA.

Maintenant il ne peut plus sortir sans ma permission.

DOMINGO, à part.

Mais il rentrera avec la nôtre.

DON QUEXADA, lui donnant de l'argent.

Domingo, voici pour tes pauvres et toi.

DOMINGO.

Pour moi et mes pauvres, si vous le permettez.

DON QUEXADA.

C'est de droit. Prends aussi, Ginès, et va te coucher.

GINÈS.

Je vas me coucher.

DON QUEXADA.

Si jamais celui-là parle d'abondance!...

## SCÈNE II.

DON QUEXADA.

Asseyons-nous, car je suis las. Il est bon de m'assurer que je n'ai perdu aucun de mes papiers en route. (Il ouvre un portefeuille et en tire quelques lettres qu'il parcourt.) Ah! le billet de sa majesté don Philippe, qui refuse de me recevoir à Madrid, et m'enjoint de repartir sur-le-champ pour Villa-Garcia de Campos où, grace au ciel, me voici de retour. (Il remet le papier et en prend un autre.) « Derniers conseils d'Ignace de Loyola à « son ami don Quexada, ancien conseiller in- « time de l'empereur Charles-Quint... »

C'est la lettre que ce saint homme m'écrivit quelques jours avant sa mort. Aurait-on jamais pensé, quand il commandait cette compagnie de miquelets au siége de Pampelune, qu'il serait un jour à la tête d'une compagnie... toute différente, et qui promet de devenir une armée si elle continue à se recruter du même train qu'aujourd'hui? Oui, c'est bien cela : excellente lettre! je ne puis me lasser de la relire :

« Il vous est venu un scrupule, mon très cher « frère, touchant un fils naturel de l'empereur « Charles-Quint, le jeune don Juan, né à Ra- « tisbonne le 24 février 1545, qui vous a été « confié dès l'âge le plus tendre, et qui passe « pour vous appartenir. Dans le cas trop proba- « ble, me dites-vous, où mon élève ne serait pas « reconnu par le roi Philippe II, son frère, mal- « gré la promesse que celui-ci en a faite devant « moi à l'empereur Charles-Quint, aujourd'hui « moine au couvent de Saint-Just, dois-je ou « non publier la vérité? Distinguons, je vous « prie, distinguons... »

Lorsqu'il faisait sa sixième, à trente-cinq ans, au collége de Montaigu, c'était déja un écolier remarquable pour les cas de conscience : il distinguait toujours.

« Si don Juan ne tenait à rien dans le monde, « ou tenait à peu chose, je vous dirais : Parlez, « c'est sans inconvénient; mais il s'agit du secret « de deux têtes couronnées, et l'on ne peut pas « révéler les fautes des grands, sans qu'il y ait « scandale pour les petits. Considérez, en outre, « que vous courez vous-même un danger très « grave. J'aurais donc un biais à vous proposer, « afin d'accommoder vos devoirs avec votre in- « térêt, ce serait de constater la naissance de « votre élève par un acte, qu'il pourrait faire « valoir un jour à ses risques et périls; mesure « qui vous offrirait le double avantage d'être « tranquille de votre vivant, et courageux après « votre mort. »

Je l'ai fait, cet acte; il est ici.

« Autre scrupule relativement à la mère du « jeune homme! Je vois que vous ne savez pas « trop à qui faire honneur de cette naissance, « et que vous flottez entre une royale princesse « de Hongrie, une très noble marquise de Na- « ples, et une boulangère toute charmante de « Ratisbonne. Bien qu'il fût naturel, mon très « cher frère, de désigner la bourgeoise, par « charité pour les deux nobles dames, j'approuve « votre scrupule; mais alors il vous resterait à « prendre un biais non moins accommodant « que le premier : ce serait de laisser en blanc le « nom de la mère. »

Il est étonnant pour ces biais qui arrangent tout. J'ai suivi son conseil, vu l'extrême difficulté de deviner juste entre tant de faiblesses impériales. Au fait, du côté maternel il y a confusion, il y a foule; c'est ordinairement tout le contraire.

« *Post-scriptum*. Je vous disais dans ma der- « nière lettre que je travaillais d'un grand cou- « rage à la conversion de toutes les femmes « égarées des états romains; vous apprendrez « avec plaisir qu'elles me donnent infiniment de « satisfaction. »

Homme charitable! J'en suis bien aise. (Remettant la lettre dans le portefeuille, qu'il referme.) Je crois que tout est tranquille dans la chambre de mon élève : il dort, et je vais en faire autant.

## SCÈNE III.

DOMINGO, GINÈS, puis DON JUAN et RAPHAEL.

DOMINGO, à voix basse.

Venez, venez, seigneur don Juan, il est passé chez lui.

DON JUAN.

Par tous les démons de l'enfer! puisqu'il est de retour, j'arrive trop tard.

GINÈS.

Trop tard.

DOMINGO.

Il jure comme un mécréant.

DON JUAN.

Comme un dévot, mon pieux ami; vous ne vous gênez guère, vous autres, sur les sept péchés capitaux.

DOMINGO.

Mais nous nous repentons; si les dévots ne péchaient pas, il y aurait une vertu de moins sur la terre.

DON JUAN.

Tais-toi, serpent. (Courant à la porte de sa chambre.) Raphaël, Raphaël, c'est moi.

RAPHAEL, ouvrant la porte.

Arrivez donc, excellence! sans une ruse de guerre la place était prise. Nous avons parlementé à travers la porte, et je ne me suis tiré d'affaire qu'en me donnant pour vous, et en disant que je priais. Mais, jour de Dieu! la supercherie répugne à un vieux soldat.

DON JUAN.

Que ne ressembles-tu à Domingo! c'est un métier qui ne lui coûte pas, et qui lui rapporte. (Tirant sa bourse.) Tiens, Ginès, prends pour ta discrétion; et toi, Domingo, pour tes mensonges. Honnêtes fripons, vous vous faites payer de deux côtés vos bons et loyaux services.

DOMINGO.

Que voulez-vous, excellence? Dieu nous a donné deux mains, et nous nous en servons pour votre bien.

GINÈS.

Pour notre bien.

DON JUAN.

C'est la première fois qu'il ait changé quelque chose en répétant. Allons, sortez. (Secouant sa bourse vide.) Voilà cependant où s'en va tout l'argent que la charité de mon père me donne pour le rachat des captifs!

## SCÈNE IV.

RAPHAEL, DON JUAN.

RAPHAEL.

Don Quexada peut se vanter d'être bien servi, et votre salut est en bonnes mains; mais, mon cher enfant, car je ne puis m'empêcher de vous nommer ainsi, moi qui vous ai vu si jeune, vous m'aviez promis de rentrer plus tôt.

DON JUAN.

Eh! comment trouver la force de me séparer d'elle? Ce qui m'étonne, moi, ce n'est pas de l'avoir quittée si tard, mais c'est d'avoir pu la quitter, et si tu ne me comprends pas, vieux Raphaël, tant pis pour toi, c'est que tu n'as jamais aimé.

RAPHAEL.

Pardon, seigneur don Juan, j'ai aimé.

DON JUAN.

A ta façon.

RAPHAEL.

S'il y en a deux, c'était la bonne : mais je ne me souviens pas que l'amour m'ait fait manquer un tour de garde, pas même après la bataille de Pavie, quand nous faisions rafle sur les Milanaises; et cependant je vous jure qu'à notre départ, les innocentes filles de ce pays-là ne pouvaient pas dire comme notre royal prisonnier : Tout est perdu, fors l'honneur!

DON JUAN.

Ah! tu cites le mot d'un homme dont je raffole, moins encore pour ses qualités que pour ses défauts. Il aimait, celui-là!

RAPHAEL.

Et il se battait comme un lion, capo di Dio.

DON JUAN.

Tu te souviens de ton italien.

RAPHAEL.

Je sais jurer dans toutes les langues; c'est une grande ressource à l'étranger.

DON JUAN.

Et tu ne t'en acquittes pas avec moins d'énergie dans ta langue maternelle : témoin le jour où le voile de dona Florinde vint à s'écarter pour la première fois à la promenade, et nous découvrit le plus adorable visage dont puisse s'enorgueillir une beauté d'Andalousie.

RAPHAEL.

Mort de ma vie! je vous avais bien dit qu'elle en était. Ces Andalouses ont des yeux qui vous percent de part en part.

DON JUAN.

Les siens, Raphaël, ils vous pénètrent jusqu'au fond de l'ame; ils vous enivrent; ils vous rendraient fou d'amour et de volupté.

RAPHAEL.

Allez, allez! j'en disais autant à votre âge; mais où vous mènera cette belle intrigue?

DON JUAN.

Une intrigue! tu oses nommer une intrigue l'amour le plus ardent, mais aussi le plus pur qui ait fait battre le cœur d'un Espagnol. Quelle autre preuve veux-tu de cette passion que le rôle même où sa violence m'a fait descendre? crois-tu que l'hypocrisie répugne moins à la fierté d'un fils de bonne maison qu'à la franchise d'un vieux soldat? Cependant, pour tromper la vigilance de mon père, j'ai cédé aux mauvais conseils de ce Domingo.

RAPHAEL.

Parlez-moi d'un saint pour vous mener à mal!

DON JUAN.

J'ai acheté les scrupules de sa conscience et le dévouement imbécile de Ginès. Je me suis affublé des dehors d'une vocation que je n'ai pas. J'ai caché sous tout cet attirail mystique dont j'ai horreur...

RAPHAEL.

Vos courses nocturnes, la guitare à la main.

DON JUAN.

Mes promenades solitaires sous sa jalousie.

RAPHAEL.

Vos éternelles stations au pied du grand pilier de l'église...

DON JUAN.

Où je lui présentais l'eau bénite. Mais conviens que jamais plus jolis doigts de femme n'ont ôté leurs gants pour toucher ceux...

RAPHAEL.

D'un cavalier plus parfait.

DON JUAN.

Plus amoureux, mon vieil ami, plus amoureux! aussi tant de constance l'a touchée; à son retour de Madrid, où dans mon désespoir j'ai failli la suivre, elle n'a pu refuser de m'admettre chez elle. Plus je l'ai vue et plus j'ai senti que je ne pouvais me passer de la voir. Ah! Raphaël, c'est qu'elle est unique dans le monde.

Soit qu'elle parle ou qu'elle se taise, elle a une manière de porter sa tête, de marcher, de s'asseoir, qui n'appartient qu'à elle seule.

RAPHAEL.

La femme qu'on aime fait-elle rien comme une autre?

DON JUAN.

Non, la passion ne m'aveugle pas. Je te dis qu'il y a en elle quelque chose d'étrange, je ne sais quoi d'oriental qui s'empare de mon imagination, qui me maîtrise et m'enchaîne à ses pieds pour la vie. Raphaël, il faut qu'elle soit à moi.

RAPHAEL.

Qui s'y oppose? à la bonne heure; finissez une fois comme je commençais toujours.

DON JUAN, avec dignité.

Elle sera ma femme: vous nous faites injure à tous deux.

RAPHAEL, à part.

Il a souvent un regard qui m'impose.

DON JUAN.

Et, puisqu'elle y consent, demain je suis heureux.

RAPHAEL.

Demain! mais considérez les obstacles...

DON JUAN.

J'aime les obstacles.

RAPHAEL.

Charmant, charmant! comme moi à son âge!

DON JUAN.

D'ailleurs un mariage secret n'en offre aucun. Au pis aller, si mon père le découvre et me déshérite, j'ai mon épée dont tu m'as appris à me servir. C'est assez pour soutenir un nom qu'on ne peut pas m'ôter, et pour me créer une fortune que je n'aurai plus. Mon bras a déja fait son devoir, cette nuit, sur je ne sais quelles gens que j'ai rencontrés autour de la maison de dona Florinde, et qui ressemblaient fort à d'honnêtes espions du Saint-Office. Je les ai chargés victorieusement à coups de plat d'épée, et le champ d'honneur m'est resté.

RAPHAEL.

Malédiction! prenez-y garde, n'allez pas nous mettre le grand inquisiteur sur les bras.

DON JUAN.

Toi qui ne crains rien, as-tu peur de lui?

RAPHAEL.

J'aimerais mieux avoir affaire au diable.

DON JUAN.

Parceque tu n'y crois pas.

RAPHAEL.

Si fait, j'y crois; mais le diable ne brûle que les morts, et le grand inquisiteur brûle les vivants.

DON JUAN.

C'est une raison. Eh! que t'a fait cette lettre dont il ne restera que des lambeaux si tu continues à la froisser de la sorte?

RAPHAEL.

Je n'y songeais plus; pauvre innocente, elle payait pour vos folies! C'est Domingo qui l'a glissée sous la porte. (*La lui présentant.*) En voilà une du moins qui arrivera à son adresse sans passer à la visite de don Raymond de Taxis, le grand-maître des postes, et l'homme le plus curieux du royaume.

DON JUAN.

Il s'en vengera sur bien d'autres.

RAPHAEL, pendant que don Juan lit.

C'est une manière de confesseur nommé par le roi pour toute la monarchie. On peut dire de notre gracieux souverain que son peuple n'a pas de secrets pour lui.

DON JUAN, après avoir lu.

Une partie de chasse que don Ribéra me propose dans les plaisirs de sa majesté! j'ai bien autre chose en tête!

RAPHAEL

D'ailleurs votre dernière campagne contre le gibier du roi a failli vous coûter cher. Vrai Dieu! il vaudrait mieux tuer dix hérétiques dans ses états qu'un lièvre sur ses domaines.

DON JUAN.

Eh! si l'on n'y courait risque de la vie, qui donc s'en donnerait la fatigue? c'est le danger qui me tente et non le gibier dont je n'ai que faire. J'abattrais sans émotion un troupeau de daims sur mes terres, et le cœur me bat pour une perdrix tirée par contrebande.

RAPHAEL.

Toujours comme moi; chasseur avec plaisir, braconnier avec volupté.

DON JUAN.

Ah! le danger! le danger! voilà l'émotion qui me plaît. Dans un duel ou dans une bataille, sous quelque forme qu'il se présente, il est le bienvenu. Si j'étais né roi, j'étoufferais dans mes états, et je ne pourrais respirer à l'aise que dans ceux des autres.

RAPHAEL.

J'étais de même en mariage; mais concevez la nature humaine: une humeur si belliqueuse dans le fils du seigneur le plus pacifique!...

DON JUAN.

Cela te surprend?

RAPHAEL.

Jusqu'à un certain point; cependant il me vient toujours une idée qui me fait rire quand je vois un fils qui ne ressemble pas à son père.

DON JUAN.

Écoute donc: j'entends le bruit d'un carrosse.

RAPHAEL.

A cette heure! eh! oui vraiment: on s'arrête; on frappe à la porte.

DON JUAN.

Serait-ce don Ribéra? quelle imprudence!

(courant à la fenêtre.) non; je vois deux cavaliers que je ne connais pas.

RAPHAEL, qui l'a suivi.

Grands chapeaux rabattus, manteaux sombres, figures à l'avenant : c'est une grave visite pour don Quexada.

DON JUAN, faisant un pas vers sa chambre.

Prenons garde qu'on ne nous surprenne ici : viens donner à ma toilette et à mon air quelque chose qui sente la vocation.

RAPHAEL.

Nous aurons de la peine.

DON JUAN, s'arrêtant.

Mon pauvre père! comme je le trompe! et je l'aime pourtant. Ah! Raphaël, si mon père n'était que mon oncle!...

RAPHAEL.

Il pourrait se vanter d'avoir pour neveu le plus déterminé démon de toutes les Espagnes. Si celui-là entre dans un couvent...

DON JUAN.

Ce sera dans un couvent de femmes.

RAPHAEL.

Je vous y suivrai, sœur Juana.

DON JUAN.

Oui, frère Raphaël, pour m'absoudre de mes péchés, et l'occupation ne te manquera pas. (En rentrant dans sa chambre.) A ma toilette! à ma toilette!

RAPHAEL, courant après lui.

Le joli moine qu'il aurait fait!

## SCÈNE V.

DON RUY GOMÈS, PHILIPPE II, DOMINGO.

PHILIPPE II.

Dites à votre maître que le comte de Santa-Fiore desire lui parler.

DOMINGO.

Don Quexada vient d'arriver d'un long voyage; il repose, et je crains que votre excellence ne soit forcée d'attendre.

PHILIPPE II.

J'attendrai.

DOMINGO.

Mais avec tout le respect que je dois à votre excellence...

PHILIPPE II.

Vous ne voyez pas que j'attends déja?

DOMINGO, à part, en sortant.

Il paraît qu'il n'en a pas l'habitude.

## SCÈNE VI.

DON RUY GOMÈS, PHILIPPE II.

PHILIPPE II, qui jette son manteau sur un siége et s'assied.

Quel ennui! que les trois dernières lieues sont longues en voyage!

GOMÈS.

Comme tout ce qu'on voudrait voir finir. Mais nous voici chez l'ancien serviteur de votre auguste père. Ce qui me surprend, c'est qu'un tel monarque ait pu choisir un pareil conseiller.

PHILIPPE II.

Je n'en serais pas moins surpris que vous, si les rois, quand ils choisissent un conseiller, prenaient l'engagement de suivre ses conseils.

GOMÈS.

Du secret, de la probité! j'en conviens...

PHILIPPE II.

C'est bien quelque chose, don Gomès.

GOMÈS.

Mais point de caractère.

PHILIPPE II.

Les gens qui en ont beaucoup usent volontiers de ceux qui n'en ont pas.

GOMÈS.

Reculant au premier péril, embarrassé du moindre obstacle, trop convaincu qu'il est habile, pour ne pas être souvent dupe : tant de réputation et si peu de mérite! c'est gagner sans mettre au jeu.

PHILIPPE II.

Il ressemble à bien d'autres, qu'on croit des hommes supérieurs tant que le génie les emploie : les abandonne-t-il, on est tout étonné de les trouver médiocres.

GOMÈS.

Votre majesté fait d'avance l'histoire de ses ministres... Mais elle rêve profondément, sans doute à ce jeune don Juan?

PHILIPPE II, se levant.

Je ne puis tenir en place. Pourquoi l'ai-je vue? ah! pourquoi l'ai-je vue? c'est toi qui m'as dit dans les jardins d'Aranjuez : Regardez-la, sire, qu'elle est belle!

GOMÈS.

Quoi! cette image vous poursuit encore?

PHILIPPE II.

Non, je n'y songe plus; je n'y veux plus songer. Comme vous le disiez, c'est don Juan qui m'occupe.

GOMÈS.

Peut-être le sang vous parle, et votre cœur s'émeut au moment où vous allez décider de son sort.

PHILIPPE II.

Et de quel sentiment serais-je ému? l'ai-je assez connu pour l'aimer? puis-je lui reprocher quelque chose pour le haïr? où est le bien qu'il m'a fait? où sont ses torts envers moi?

GOMÈS.

Il n'en a eu qu'un seul.

PHILIPPE II.

Lequel?

GOMÈS.

Celui de naître.

PHILIPPE II.

Par le salut de mon ame! je conviens que

c'est vrai. Oui, cet homme a un tort irrémissible : le même sang coule dans nos veines. Je me plaisais à être unique; cependant j'ai promis, promis sur l'Évangile.

GOMÈS.

Rome peut tout délier sur la terre.

PHILIPPE II.

Oh ! je m'humilie devant le pouvoir de Rome; mais Rome ne fait rien pour rien.

GOMÈS.

Profonde vérité.

PHILIPPE II.

Je le verrai, ce don Juan ; je lirai dans son ame. S'il est ce qu'il doit être, je le reconnais, et un célibat volontaire ensevelit dans les dignités ecclésiastiques sa naissance, ses prétentions et sa postérité. Mais si je surprends sur ses lèvres un soupir de regret pour les pompes et les plaisirs de ce monde, si l'esprit de révolte est en lui, je l'oublie, et, pour peu qu'il ait percé le mystère de sa naissance, je... Dieu m'inspirera.

GOMÈS.

Je comprends.

PHILIPPE II.

Que ne puis-je me délivrer de tous les souvenirs qui me tourmentent aussi facilement que du sien! Quoi, j'ai fait pour elle ce que je ne fis jamais pour aucune autre. La suivre deux fois sous un déguisement! me mêler à la foule pour m'attacher à ses pas dans les obscures allées du Prado! et tout cela par tes conseils! et tout cela en pure perte!

GOMÈS.

Pouvais-je croire, sire, que cette jeune fille, ou que cette veuve, car j'ignore qui elle est, échapperait à mes recherches?

PHILIPPE II.

Ses habits de deuil vous trompent : ce n'est point une veuve; c'est une jeune fille dans toute la candeur de son âge, dans toute la fleur de l'innocence et de la beauté. Une veuve! je serais jaloux du passé... Mais pourquoi donc me parlez-vous d'elle?

GOMÈS.

C'est vous, sire, qui le premier...

PHILIPPE II.

N'avez-vous aucune affaire, aucune nouvelle qui puisse s'emparer de ma pensée?

GOMÈS.

Une seule; elle concerne la foi.

PHILIPPE II.

La foi! parlez, parlez.

GOMÈS.

On m'écrit que, dans une des vallées du Piémont, plusieurs de vos sujets sont soupçonnés d'hérésie. Voici ma réponse.

PHILIPPE II, lisant.

C'est trop long. Point de procès ; en matière de religion, on ne juge pas, on frappe. Trop long! vous dis-je; écrivez.

GOMÈS.

Dictez, sire.

PHILIPPE II.

Trois mots : « Tous au gibet. »

GOMÈS.

Votre majesté épargne le travail à son secrétaire.

PHILIPPE II.

Un prêtre, pour les assister à l'article de la mort s'ils veulent se repentir ; s'ils veulent discuter, le bourreau.

GOMÈS.

On a bien raison de dire que Philippe II est le plus ferme appui de la foi catholique.

PHILIPPE II.

Le ciel me devrait une récompense. Mais qui sait, Gomès, si tu ne seras pas pour moi l'instrument de sa miséricorde? ne m'as-tu pas dit que mon supplice finirait ici? n'as-tu pas des renseignements sûrs? ne crois-tu pas qu'elle habite Tolède? est-ce vrai ou faux?

GOMÈS.

Je le crois toujours, et cette nuit quelques gens à moi ont dû faire des recherches pour découvrir sa demeure.

PHILIPPE II.

Puisses-tu réussir, Gomès, et ma reconnaissance sera sans bornes! car je veux bien mettre devant toi toutes les plaies de mon cœur à découvert: elle m'obsède, cette femme; c'est mon mauvais génie; c'est un rêve qui me dévore, une sorte de possession. Je la retrouve entre celui qui me parle et moi, entre moi et le Dieu qui m'écoute. J'y songe!... aujourd'hui même, encore aujourd'hui, j'ai omis de le prier. Ah! cet état ne peut durer; il est intolérable; il met en péril ma vie dans ce monde et mon éternité dans l'autre. Oui, je vais jusqu'à former des vœux contre moi-même...

GOMÈS.

Vous, sire!

PHILIPPE II.

Jusqu'à desirer qu'une vieillesse anticipée vienne tout-à-coup me glacer le cœur. Mes sens seraient éteints alors, et mes passions seraient mortes. Je me plongerais dans une idée unique, celle d'agrandir assez mes royaumes pour qu'il me devînt possible d'extirper de l'Europe jusqu'aux dernières racines du judaïsme et de l'hérésie. Alors, sourd à la voix des plaisirs et aux cris de la douleur, je n'entendrais que les ordres de l'église. Je ferais passer par le fer et par les flammes tous ceux qui ne penseraient ni comme elle ni comme moi, et, me réjouissant dans mes œuvres, j'aurais la conscience tranquille, l'église me bénirait, et, je mourrais en chrétien.

GOMÈS.

Plus tard, sire, dans bien des années, Dieu vous accordera cette grace ; mais aujourd'hui...

PHILIPPE II.

C'est de toi que dépendent mon repos et mon bonheur; fais que je la revoie, et demande tout, je te donnerai tout : trésors, pouvoir, grandesse. Je te dirai de te couvrir devant moi; tu seras tutoyé par le duc d'Albe.

GOMÈS.

Qui a tant de plaisir à me dire vous!... Ou cette femme n'est plus de ce monde, sire, ou je la trouverai.

PHILIPPE II.

Cours, Gomès, j'entends don Quexada. Réussis et compte sur les promesses de ton maître. (A part.) Vanité humaine! il va tout mettre en œuvre, et cela pour être tutoyé par un homme qu'il déteste.

## SCÈNE VII.

### PHILIPPE II, DON QUEXADA.

DON QUEXADA.

Son excellence me pardonnera si j'ai tardé... quoi! sire, c'est vous! (Mettant un genou en terre.) Votre majesté a daigné...

PHILIPPE II.

Parlez-moi debout. Laissez là les respects; le roi n'en veut pas, et le comte de Santa-Fiore n'y a pas droit. Vous êtes venu à Madrid, et vous avez eu tort.

DON QUEXADA.

Mais, sire...

PHILIPPE II, avec impatience.

Encore!... je vous dis que vous avez eu tort : je me souviens de tout. Venir me rappeler une promesse, c'est supposer que j'ai pu l'oublier.

DON QUEXADA.

Loin de moi cette pensée! je prie votre... votre excellence de trouver mon excuse dans la tendre affection que je porte à mon élève.

PHILIPPE II.

Aussi je pardonne. Je compte que vous avez gardé mon secret?

DON QUEXADA.

Avec une fidélité scrupuleuse.

PHILIPPE II.

Que vous avez ponctuellement exécuté mes ordres?

DON QUEXADA.

A la lettre; et le ciel m'a fait la grace de réussir par-delà mes espérances. Je puis sans vanité vous donner don Juan pour le modèle de l'éducation chrétienne.

PHILIPPE II.

C'est beaucoup dire.

DON QUEXADA.

Vous trouverez en lui un pieux jeune homme aussi dégagé des vanités du siècle que peu touché de ses plaisirs. Il passe les jours et les nuits à méditer. Il consume la pension que vous lui faites en aumônes comme son temps en prières. enfin, ce qui est pour moi un sujet continuel d'édification, il unit la ferveur d'un vieux cénobite à toute la timidité d'une jeune fille.

PHILIPPE II.

C'est donc le meilleur chrétien du royaume?

DON QUEXADA, s'inclinant.

Après le roi.

PHILIPPE II.

Et l'évêque de Cuença, je pense?

DON QUEXADA, s'inclinant de nouveau.

Après le roi et le confesseur du roi. J'avouerai même que mon inquiétude est d'avoir passé mes instructions. Je crains que les honneurs de l'église, qui ne peuvent lui manquer, n'effarouchent sa modestie, tant il a pris un goût vif pour l'obscurité du cloître.

PHILIPPE II.

Il n'y a point de mal à cela; si ce que vous dites est exactement vrai, comme je le crois, je vais reconnaître et embrasser mon frère. Mais je veux en juger par moi-même.

DON QUEXADA.

Vous le pouvez dès à présent. Dans quelque moment qu'on le surprenne, on est sûr de le trouver occupé de ses devoirs religieux.

PHILIPPE II.

Il vaut donc mieux que moi; car vous me rappelez que je ne me suis pas acquitté des miens. C'est un assez dur châtiment que de m'en accuser devant vous; je le fais en toute humilité : mais trouvez-moi une salle retirée de cette maison où je puisse me recueillir devant Dieu, et réparer ma faute.

DON QUEXADA.

Permettez que je vous précède.

PHILIPPE II.

Non, restez. Préparez votre élève à recevoir le comte de Santa-Fiore, qui désormais a seul des droits sur lui. Pas un mot de plus! Quant à son goût pour le cloître, dès aujourd'hui je veux le satisfaire : vous pouvez le lui dire.

DON QUEXADA.

Puisque vous refusez mes humbles services, (appelant.) Domingo?... (A celui-ci, qui entre.) Conduisez son excellence au bout de la petite galerie, dans l'oratoire de don Juan. (Au roi.) Vous vous trouverez au milieu des objets de sa vénération habituelle.

(Il le reconduit en s'inclinant à plusieurs reprises.)

PHILIPPE II.

Bien, bien, seigneur Quexada. C'est assez. (Avec intention.) C'est trop.

## SCÈNE VIII.

### DON QUEXADA, puis DON JUAN.

DON QUEXADA.

Voici donc le grand jour arrivé! Affranchi

d'un secret royal dont je me suis toujours défié, je ferai désormais ma sieste sans mauvais rêves. Mon élève va monter à la place qui lui est due, et je vais rentrer dans la douce possession de moi-même. Je ne me sens pas d'aise, et les larmes m'en viennent aux yeux. (Ouvrant la porte de la chambre de don Juan.) Don Juan, mon cher don Juan, accourez!...

DON JUAN.

Mon père, je suis heureux de vous revoir.

DON QUEXADA.

Je le suis plus encore de vous presser dans mes bras, et de vous annoncer une nouvelle qui doit vous combler de joie.

DON JUAN.

Laquelle?

DON QUEXADA.

Le plus ardent de vos desirs va bientôt se réaliser; votre bonheur va commencer d'aujourd'hui.

DON JUAN.

Je vous jure, mon père, qu'il est commencé depuis six mois,

DON QUEXADA.

Depuis le jour de votre conversion, c'est vrai; mais enfin vous allez recueillir le fruit de votre docilité et de votre excellente conduite. Recevez-en donc mon compliment, que je vous adresse du fond de l'ame: dans quelques heures vous entrez au monastère.

DON JUAN.

Au monastère! dans quelques heures!... et cette résolution est irrévocable?

DON QUEXADA.

Tellement irrévocable, qu'aucune considération de tendresse ne l'ébranlera, que nulle puissance humaine ne saurait la changer.

DON JUAN.

Alors je dois vous dire toute la vérité.

DON QUEXADA.

Dites-la: il ne peut être pour moi que très agréable et très édifiant de l'entendre.

DON JUAN.

Aussi bien je suis las de la contrainte que je m'impose; je me sens mal à l'aise sous un masque, et il est temps de secouer ces apparences menteuses qui me dégradent à mes yeux.

DON QUEXADA.

Que me parlez-vous de contrainte, de masque?... qu'est-ce que tout cela veut dire?

DON JUAN.

Que je vous trompais, mon père.

DON QUEXADA.

Vous!

DON JUAN.

Depuis six mois je vous trompais. Cette ferveur que vous admiriez, elle était feinte; mes dehors de piété n'étaient qu'un jeu. J'aime la liberté avec toute l'énergie dont je hais l'esclavage du cloître; je l'aime d'un amour immodéré, sans bornes. Le jour est moins doux pour moi que la liberté; l'air que je respire est moins nécessaire à ma vie, et vous pouvez juger que si j'ai pu descendre jusqu'à tromper pour en jouir en secret, je ne reculerais pas devant tous les supplices pour la défendre à force ouverte.

DON QUEXADA.

Quoi! vous... mon vertueux élève!... je suis confondu, et les bras me tombent de saisissement.

DON JUAN.

Pardon, mon père, cent fois pardon! ah! croyez que cette ruse coûtait plus encore à ma tendresse pour vous qu'à ma fierté, qui s'en indignait; mais pourquoi me demander des vertus trop au-dessus de ma faiblesse? Il n'est rien d'aussi respectable à mes yeux qu'un prêtre digne de ce nom. L'Espagne en compte un grand nombre, je le sais; je reconnais en eux une supériorité de nature, ou une force de volonté devant lesquelles je m'humilie. Moins je les comprends, plus je les honore; mais plus aussi je sens en moi l'impuissance de les imiter, et le besoin de vous dire dans mon désespoir: J'en suis incapable, je ne le peux pas; non, mon père, je ne le peux pas.

DON QUEXADA.

Modérez-vous, je vous en supplie, et ne tombez pas dans l'exagération. L'église, en mère prudente, n'exige pas de tous les siens les mêmes sacrifices; il en est qu'elle prédestine aux honneurs et même à la gloire. Je n'en veux pour exemple que notre immortel cardinal Ximénès; et, quant aux innocents plaisirs du monde, je puis vous affirmer que j'ai connu à Rome beaucoup de ses collègues qui se les permettaient, sans que la chose fît scandale, et qui vivaient absolument comme vous et moi.

DON JUAN.

Comme vous, mon père, c'est possible; mais comme moi! Sentez-vous bien toute la force de ce que vous me dites? Voulez-vous que je porte dans un cloître des désordres à peine tolérables dans votre maison? voulez-vous que je cache sous la robe d'un moine ce qui n'était que faiblesse en moi, et ce qui serait crime en lui?...

DON QUEXADA.

Grand Dieu! don Juan, quelles intentions me supposez-vous?

DON JUAN.

Eh! que faudrait-il donc faire? me soumettre; combattre sans cesse des passions que je n'étoufferais pas, m'efforcer de plier mon orgueil à une obéissance contre laquelle tout mon être se révolte? Le dernier degré de la honte ou de la misère, voilà ce que vous me proposez. Oh! non, non, vos entrailles de père vont s'émouvoir, et vous n'aurez pas la dureté de me réduire à cette alternative horrible d'être le plus infâme ou le plus malheureux de tous les hommes.

DON QUEXADA.

Je suis si stupéfait, que je n'ai pas une bonne raison à lui donner, moi qui voulais en faire une des colonnes de la foi chrétienne!

DON JUAN.

Eh! pourquoi le vouliez-vous? quel motif, que je ne puis m'expliquer, vous poussait à sacrifier votre seul fils, le seul héritier de votre nom et de vos titres? Me jugiez-vous indigne de les porter? Détrompez-vous : il y a de l'avenir en moi; il y a en moi de la gloire et du bonheur pour vos vieux jours. Vous serez fier de m'avoir donné la naissance; vous sentirez votre vieillesse rajeunir entre moi et une femme digne de mon amour et de votre tendresse...

DON QUEXADA.

Une femme!

DON JUAN.

Au milieu d'une famille nouvelle, de mes enfants, oui, de mes enfants, qui vous chériront à leur tour.

DON QUEXADA.

Une femme! des enfants! bonté du ciel! où avez-vous la tête?

DON JUAN.

Je tombe à vos pieds, je m'y traînerai, s'il le faut : je les baise, ces mains dont j'ai reçu tant de caresses, et qui m'ont béni tant de fois...

DON QUEXADA.

Il m'épouvante et m'attendrit tout ensemble.

DON JUAN.

Ne les retirez pas de moi, laissez-moi les couvrir de mes larmes. Ah! vous pleurez, mon père, vous pleurez... non, vous ne prononcerez pas mon arrêt de mort; vous ne pourrez pas vous résoudre à condamner votre fils unique.

DON QUEXADA, en pleurant.

Mais, mon fils, mon cher fils!... je ne suis pas votre père.

DON JUAN, qui se relève.

Vous n'êtes pas mon père!

DON QUEXADA.

Don Juan, vous êtes sorti d'une maison plus illustre que la mienne, et celui de qui vous tenez la vie...

DON JUAN.

Quel est-il? où puis-je le trouver? Parlez, ah! parlez donc.

DON QUEXADA.

Hélas! il n'est plus de ce monde. (A part.) Je puis le dire sans mensonge.

DON JUAN.

Je l'ai perdu!

DON QUEXADA.

Mais il a transmis tous ses droits, son autorité tout entière au comte de Santa-Fiore, qui vient d'arriver chez moi, et que vous allez voir dans un moment. Lui seul peut vous découvrir le secret de votre naissance; c'est un seigneur bien puissant, bien respectable, et dont les ordres doivent être sacrés pour vous.

DON JUAN.

Vous n'êtes pas mon père! (Avec un transport de joie.) Je suis donc libre!

DON QUEXADA.

Pas du tout. (A part.) Et le roi qui est là, qui peut nous surprendre à toute minute!

DON JUAN, parcourant la scène à grands pas.

Je suis maître de mes actions.

DON QUEXADA, qui le suit.

Mais encore moins! je croyais le calmer, et le voilà parti comme un cheval échappé.

DON JUAN.

Désormais je puis faire, je puis dire tout ce qu'il me plaira.

DON QUEXADA.

Ne vous en avisez pas. Respectez le comte de Santa-Fiore, il y va de votre avenir, de votre fortune...

DON JUAN.

Ma liberté avant tout!

DON QUEXADA.

De votre vie.

DON JUAN.

Avant tout ma liberté! que je suis heureux! (En embrassant don Quexada.) O Dieu! je vous aime encore davantage depuis que je ne suis plus forcé de vous respecter.

DON QUEXADA.

Il extravague. Je vous en conjure, mon enfant, contenez-vous; ne le heurtez pas quand il va venir; gagnons du temps, par pitié, gagnons du temps!... (Apercevant Philippe II.) Mon Dieu! c'est lui : le beau chef-d'œuvre que j'ai fait là!

## SCÈNE IX.

DON JUAN, DON QUEXADA, PHILIPPE II.

PHILIPPE II.

Voici votre élève, don Quexada?

DON QUEXADA.

Oui, seigneur comte, c'est la personne que... c'est ce jeune don Juan qui... (A part.) Je ne sais plus ce que je dis. (Au roi.) Votre excellence me trouve encore tout ému : l'idée d'une séparation nous a tellement attendris l'un et l'autre...

PHILIPPE II.

Je le comprends. (A part, en examinant don Juan.) Comme il ressemble à mon père! plus que moi : cette ressemblance me déplaît.

DON JUAN, à part, en regardant le roi.

Il a une figure sévère qui ne me revient pas du tout.

PHILIPPE II, à don Quexada.

Veuillez nous laisser ensemble.

DON QUEXADA.

Votre excellence ne sera pas surprise qu'au moment de me quitter il montre dans cet entretien de bien vifs regrets...

PHILIPPE II.

C'est naturel.

DON QUEXADA.

Si vous avez pour agréable que je reste, je pourrai vous expliquer...

PHILIPPE II.

J'aime mieux qu'il s'explique lui-même; c'est par lui-même que je veux le connaître.

DON JUAN, à part.

Il sera au fait en deux mots.

DON QUEXADA.

Je me retire. (Bas à don Juan.) Je vous en conjure encore : pour Dieu! ne lui résistez pas.

PHILIPPE II, d'un ton plus ferme.

Laissez-nous, je vous le demande en grace.

DON QUEXADA.

Je m'empresse d'obéir. (A part.) Les voilà en face l'un de l'autre; que le ciel nous protège : comment tout cela va-t-il finir?

## SCÈNE X.

### Don JUAN, PHILIPPE II.

PHILIPPE II, à part.

Quoi qu'il fasse, pas un des replis de son cœur ne m'échappera. (A don Juan en s'asseyant.) Approchez.

(Don Juan va chercher un fauteuil et vient s'asseoir auprès de lui.)

PHILIPPE II, après l'avoir regardé un moment.

(A part.) Après tout, il ne me connaît pas. (Haut.) On m'a dit beaucoup de bien de vous, seigneur don Juan.

DON JUAN.

J'aimerais mieux, seigneur comte, qu'on vous en eût dit un peu de mal; je serais plus sûr de faire honneur à l'opinion que vous auriez de moi.

PHILIPPE II.

Voilà de l'humilité; je vous en sais gré : c'est une des vertus que je desirais le plus vivement trouver en vous.

DON JUAN.

Vous êtes trop bon, j'ai moins d'humilité que de franchise.

PHILIPPE II.

Cette qualité m'est aussi particulièrement agréable, et je vais la mettre à l'épreuve. Vous avez beaucoup médité, jeune homme?

DON JUAN.

Moi!...

PHILIPPE II.

Beaucoup, je le sais. Les réflexions mûrissent la jeunesse; dites-moi quel a été le résultat des vôtres, et quelle est la carrière où votre nature vous porte de préférence. Que j'aie la satisfaction de vous entendre développer les plans que vous avez conçus dans la solitude pour votre avenir, et jusqu'aux sentiments les plus intimes de votre belle ame. Ne vous trompez-vous pas sur votre vocation? expliquez-vous sans aucun déguisement.

DON JUAN.

Je ne vous laisserai rien à desirer. Eh bien donc, mon gentilhomme, partons d'un principe : il n'y a que trois choses dans la vie : la guerre, les femmes et la chasse.

PHILIPPE II.

Comment? répétez; j'ai mal entendu sans doute.

DON JUAN.

Ou les femmes, la chasse et la guerre; dans l'ordre que vous voudrez, je n'y tiens pas, pourvu que tout s'y trouve.

PHILIPPE II.

Me répondez-vous sérieusement?

DON JUAN.

Comme vous m'interrogez; je ne puis pas dire plus.

PHILIPPE II.

Vous conviendrez que voilà de singulières dispositions pour entrer au couvent.

DON JUAN.

Aussi n'en ai-je pas la moindre envie; et je mettrais plutôt le feu à tous les couvents de l'Espagne que de faire mes vœux dans un seul.

PHILIPPE II, se levant avec vivacité.

Miséricorde! quelle vocation!

DON JUAN, froidement, en frappant du revers de la main sur le fauteuil du roi.

Asseyez-vous, asseyez-vous donc. C'est la mienne : vocation vers la révolte contre tout ce qui peut gêner mon indépendance ou mes plaisirs; vocation de corps et d'ame pour tout ce qui rend la vie douce ou glorieuse!

PHILIPPE II.

Alors don Quexada s'est joué de moi.

DON JUAN.

Non pas, l'excellent homme! c'est moi qui me suis joué de lui, et je m'en accuse avec cette humilité que vous aimez, et cette franchise qui vous est particulièrement agréable.

PHILIPPE II, sévèrement.

Seigneur don Juan!... (A part, en se rasseyant.) Mais j'irai jusqu'au bout.

DON JUAN.

Je crois vous avoir donné tous les renseignements desirables sur mes principes. J'ajouterai que vous voilà plus avant que moi dans mes affaires personnelles : car vous savez qui je suis, et je ne le sais pas; veuillez donc m'instruire, afin que je me connaisse aussi parfaitement que vous me connaissez vous-même.

PHILIPPE II.

Votre père, qui m'a revêtu de son autorité sur vous, a mis à la révélation de ce secret des conditions...

DON JUAN.

Que je devine, et que je vous dispense de

m'expliquer ; mais mon père n'était pas un despote.

PHILIPPE II.

Qu'en savez-vous?

DON JUAN.

Étrange manière de me le faire aimer!

PHILIPPE II.

Peut-être avait-il le droit de l'être.

DON JUAN.

Le roi ne l'a pas lui-même. Si mon père vivait encore, lui, dont on invoque l'autorité pour en abuser, il rougirait de la pousser jusqu'à la tyrannie.

PHILIPPE II.

On vous a dit qu'il ne vivait plus.

DON JUAN.

Pour mon malheur ; mais, lui mort, je ne dois à qui que ce soit le sacrifice de mes penchants et de ma dignité.

PHILIPPE II.

Cependant je vous dirai qu'il dépend de vous d'être quelque chose dans le monde, ou de rester un homme de rien.

DON JUAN.

Et je vous répondrai qu'on ne reste pas un homme de rien quand on est un homme de cœur. La plus haute naissance ne vaut pas le prix dont il faudrait acheter la mienne. De quoi s'agit-il? d'un héritage qu'on me refuse? je m'en passerai ; d'un nom qu'on veut me vendre trop cher? avec mon sang je saurai m'en faire un à meilleur marché. Maintenant parlez, si bon vous semble. Ne le voulez-vous pas? libre à vous ; mais brisons là, (en se levant.) et adieu, comte de Santa-Fiore ; l'homme de rien n'a pas besoin de vous pour devenir quelque chose.

PHILIPPE II, en souriant.

Asseyez-vous à votre tour, et causons sans nous fâcher. Vous avez donc un penchant invincible pour les armes?

DON JUAN.

Invincible, je suis Castillan ; c'est tout dire. Accusez-moi d'ambition, vous le pouvez ; je conviens que j'en ai. Riez de mon orgueil, je vous le permets ; car, malgré mon néant, il me semble que je suis plutôt né pour commander que pour obéir. Je ne m'en ferai pas moins soldat; mais vous êtes puissant ; et si, avec son autorité, mon père vous avait transmis un peu de sa tendresse pour moi, je ne serais pas soldat long-temps.

PHILIPPE II.

Il est vrai que je pourrais vous pousser dans cette carrière.

DON JUAN, avec effusion.

Faites-le donc, et j'en serai reconnaissant toute ma vie.

PHILIPPE II.

Je ne m'engage pas ; cependant je ne dis pas non.

DON JUAN.

C'est quelque chose. Votre sévérité met entre nous dix bonnes années ; mais si je suis dans l'âge où on fait des folies, vous êtes encore dans celui où on les pardonne ; (rapprochant son fauteuil de celui du roi.) et j'étais sûr que deux jeunes gens finiraient par s'entendre.

PHILIPPE II.

Mais ai-je reçu toutes vos confidences de jeune homme? l'amour de la liberté est-il bien véritablement le seul amour qui vous éloigne du cloître? Je vous le demande en ami.

DON JUAN.

Avant de répondre à cette question très amicale, j'en aurais deux qui ne le sont pas moins à vous adresser.

PHILIPPE II.

Lesquelles?

DON JUAN.

Avez-vous jamais aimé, comte de Santa-Fiore?

PHILIPPE II.

Mais... oui.

DON JUAN.

Aimez-vous encore?

PHILIPPE II.

Eh bien! je l'avoue, j'aime encore, et peut-être plus que je ne voudrais.

DON JUAN, se levant.

Vous aimez! voilà qui nous rapproche tout-à-fait ; et moi aussi, j'aime la plus belle, la plus digne, la plus adorable femme qui soit au monde.

PHILIPPE II, se levant aussi.

Permettez-moi de réclamer pour ma maîtresse.

DON JUAN.

C'est juste, et je conviens d'avance que l'une n'est pas moins belle que l'autre ; mais je reste convaincu que si vous ne partagez pas tous mes sentiments pour la mienne, il vous sera du moins impossible de lui refuser votre admiration.

PHILIPPE II.

Encore faudrait-il que je la connusse!

DON JUAN.

C'est demander beaucoup ; cependant écoutez : telle est ma confiance dans son empire sur ceux qui peuvent la voir et l'entendre, que je veux bien en revenir avec vous aux conditions. Faisons un traité ; si vous approuvez mon choix, vous donnerez votre consentement à un projet où j'attache mon bonheur, et vous me direz le secret que je veux savoir ; jurez-le-moi, foi de Castillan!

PHILIPPE II.

Foi de Castillan!... si j'approuve votre choix ; mais quand la verrai-je?

DON JUAN.

Aujourd'hui même, et chez elle, je n'y trouve aucun inconvénient ; car je suis majeur. Si j'ob-

tiens votre agrément, j'en serai tout à-la-fois heureux et fier; et, si je ne l'obtiens pas, je vous avoue que je prendrai, à mon grand regret, le parti de m'en passer. Mais ne vous fâchez point, vous ne pourrez pas lui résister.

PHILIPPE II.

Je le souhaite pour vous.

DON JUAN.

J'en suis sûr, et je veux lui annoncer votre visite. Après la messe, où nous allons tous deux, elle pour Dieu et moi pour elle, veuillez, si toutefois aucun autre rendez-vous ne s'y oppose, me rejoindre à sa demeure, cette jolie maison à l'entrée de Tolède, le cinquième balcon après l'église de Saint-Sébastien.

PHILIPPE II.

Je vous promets de m'y rendre. (A part.) Mon père ne pourra pas dire que je n'ai pas fait tout en conscience.

DON JUAN.

A revoir donc chez dona Florinde! je vous le répète, j'aurai votre consentement. J'en ai pour garants les charmes dont je connais le pouvoir, et l'amitié qui commence entre nous; (lui prenant la main.) oui, comte, je vous le dis franchement, je vous aime déja comme un frère.

PHILIPPE II.

Vous allez vite.

DON JUAN.

C'est dans ma nature : j'aime ou je hais de premier mouvement.

PHILIPPE II.

Moi, je ne fais l'un ou l'autre qu'avec de bonnes raisons.

DON JUAN.

C'est que vous êtes de la cour et que je n'en suis pas. (A don Quexada qui entr'ouvre la porte timidement.) Entrez donc, n'êtes-vous pas toujours mon père? entrez, il n'y a point d'indiscrétion.

## SCÈNE XI.

DON JUAN, PHILIPPE II, DON QUEXADA.

DON QUEXADA, avec embarras.

Oserai-je demander à votre excellence si elle est satisfaite ?

PHILIPPE II.

Je vous fais mon compliment, seigneur Quexada.

DON JUAN.

Il y avait bien quelque chose à dire; mais le comte est indulgent, et il a pris sur tout cela le parti qu'il fallait prendre.

DON QUEXADA.

Quoi! véritablement?

PHILIPPE II.

Du moins, je serai décidé dans le jour. Quelques affaires m'appellent, permettez-moi de vous quitter.

DON JUAN.

On les connait, vos graves affaires, et on sait qu'elles n'admettent pas de retard.

PHILIPPE II, à Quexada.

J'espère vous retrouver à un rendez-vous que ma donné votre élève.

DON QUEXADA.

Je n'aurai garde d'y manquer.

DON JUAN.

Chez une personne dont vous serez enchanté. En vous engageant à lui rendre visite, le comte n'a fait que prévenir mon invitation.

PHILIPPE II.

Je vous renouvelle mon compliment, don Quexada; votre élève vous fait honneur.

DON QUEXADA.

Votre excellence me comble.

PHILIPPE II.

A revoir, seigneur don Juan.

DON JUAN, qui lui serre la main en le reconduisant.

A revoir, très cher comte.

DON QUEXADA, à part.

Il le traite comme son camarade.

## SCÈNE XII.

DON JUAN, DON QUEXADA.

DON JUAN, se jetant dans les bras de Quexada.

Ah! que je vous embrasse! tout va le mieux du monde. Mais adieu !...

DON QUEXADA.

Arrêtez : vous a-t-il dit qui vous êtes ?

DON JUAN, revenant.

Pas encore : rendez-moi ce service-là, vous.

DON QUEXADA.

Qu'est-ce que vous me demandez, mon enfant? j'ai donné ma parole. C'est impossible.

DON JUAN.

Faites la chose à moitié; dites-moi au moins le nom de ma mère.

DON QUEXADA.

Est-ce que je le pourrais? c'est bien une autre difficulté!

DON JUAN.

Comme vous voudrez. Le comte n'y met pas tant de mystère, et il doit tout me révéler chez elle.

DON QUEXADA.

Chez qui?

DON JUAN.

Chez votre belle-fille.

DON QUEXADA.

Comment?

DON JUAN.

Vous êtes de noce.

DON QUEXADA.

De noce, moi! et de quelle noce?

DON JUAN.

Parbleu !... mon excellent ami, ce n'est pas de la vôtre, mais de la mienne.

DON QUEXADA.

Vous vous mariez!

DON JUAN.

Et je compte qu'il sera l'un de mes témoins, vous, l'autre.

DON QUEXADA.

Que me proposez-vous là? vous me faites trop d'honneur.

DON JUAN.

Pas plus qu'à lui.

DON QUEXADA.

Je n'en reviens pas; et il donne son consentement?

DON JUAN.

Ou peu s'en faut. C'est un très galant homme, et nous serons bientôt amis intimes. Mais adieu! je cours vous attendre chez elle; Raphaël vous donnera son adresse.

DON QUEXADA.

Quoi! Raphaël, qui est dans ma maison depuis vingt ans, m'a trompé?

DON JUAN.

Par tendresse pour moi.

DON QUEXADA.

Et Domingo aussi?

DON JUAN.

Par intérêt.

DON QUEXADA.

Et Ginès?

DON JUAN.

Par bêtise; mais ne leur en veuillez pas, si vous m'aimez; ils l'ont fait pour mon bonheur.

DON QUEXADA.

Voilà bien le comble de l'humiliation; mes trois serviteurs! n'est-il pas désespérant, pour un ancien conseiller intime, d'avoir lutté de ruse toute sa vie avec les plus adroits, pour finir par être la dupe de trois imbéciles!

DON JUAN.

Ah! mon respectable maître, c'est qu'il n'y a rien de si dangereux qu'un duel avec un sot, pour un homme d'esprit. Il oublie de se mettre en garde. Adieu! adieu! je vais prendre mon épée, et je cours chez dona Florinde.

DON QUEXADA, le suivant.

Son épée!... un mariage!... expliquez-moi donc... Je ne sais plus où j'en suis.

# ACTE SECOND.

Un salon richement décoré, chez dona Florinde.

## SCÈNE I.

DONA FLORINDE, qui achève sa toilette de mariée devant une glace; DOROTHÉE.

DOROTHÉE, se reculant pour l'admirer.

Oh! belle, mais belle!...

DONA FLORINDE.

Comme une personne heureuse.

DOROTHÉE.

Est-ce que le voile n'est pas trop haut?

DONA FLORINDE.

Non...

DOROTHÉE.

Et cette boucle noire qui s'échappe!...

DONA FLORINDE.

Laisse-la faire; un peu de désordre ne messied pas.

DOROTHÉE.

Tout vous irait, à vous. Que dira don Juan? il va tomber en extase, lui qui vous trouvait si charmante sous vos habits de deuil.

DONA FLORINDE.

J'étais bien triste pourtant: mon pauvre père m'avait laissée seule au monde.

DOROTHÉE.

Avec moi.

DONA FLORINDE.

Oui, avec toi qui m'as nourrie; toi, ma seconde mère, qui n'as cessé de veiller sur mon bonheur et de m'entretenir dans le respect des rites sacrés de notre foi, auxquels j'ai juré à mon père mourant de rester toujours fidèle.

DOROTHÉE.

Et bien vous en a pris! Le Dieu de Jacob vous récompense; il vous donne un jeune mari d'une figure qui prévient dès l'abord, d'une humeur qui plaît, d'un nom qui va de pair avec les plus nobles; et, pour comble de perfection, il n'a pas plus de religion que je ne lui en voulais.

DONA FLORINDE.

Pourquoi suis-je forcée de lui en faire un mérite?

DOROTHÉE.

S'il n'avait que celui-là, je vous plaindrais; mais il est aussi aimable qu'il est tendre, brave comme les Machabées; et, depuis notre voyage à Madrid, je sens plus que jamais qu'il vous faut un protecteur.

DONA FLORINDE.

Ce voyage, c'est toi qui l'as voulu.

DOROTHÉE.

Sans doute, afin de rentrer, s'il était possible, dans les soixante mille doublons prêtés à l'empereur Charles-Quint par votre père, et pour lesquels il n'a jamais reçu qu'un beau remerciment.

DONA FLORINDE.

Que pouvions-nous espérer? n'a-t-il pas abdiqué, l'empereur?

DOROTHÉE.

Sa couronne, je le veux bien, mais ses dettes!... Ne pourriez-vous pas lui écrire dans sa retraite? il aimait votre père, et, tout moine qu'il est, il serait peut-être reconnaissant.

DONA FLORINDE, en riant.

Est-ce qu'un moine s'occupe des choses de ce monde?

DOROTHÉE, arrangeant la guirlande qui est sur la tête de Florinde.

Dieu! les jolies fleurs! leurs boutons sont aussi frais que ceux de nos citronniers d'Andalousie.

DONA FLORINDE.

Mais ils sont faux, Dorothée.

DOROTHÉE.

Tant mieux; ils passeront moins vite.

DONA FLORINDE.

Faux comme mon nom, comme mon titre, comme les hommages que je rends à Dieu dans les temples des chrétiens.

DOROTHÉE.

Vous pouvez faire sans honte ce que le noble Ben-Jochaï, votre père, a fait avant vous. Je dis, noble, parcequ'il l'était de cœur; mais Espagnol à l'église, sous le nom de Sandoval, juif chez lui, sous le sien, il sut vivre en paix avec l'inquisition sans se mettre en guerre avec le dieu d'Israël. Je maintiens qu'il fit bien d'abjurer ainsi; il en fut quitte pour une restriction mentale.

DONA FLORINDE.

Tromper celui qu'on aime!

DOROTHÉE.

Encore cette idée!

DONA FLORINDE.

Toujours! toujours! près de lui, loin de lui, cette idée me poursuit comme un remords. Que de fois j'ai voulu tout avouer! tes raisons m'ont arrêtée; ou plutôt, je suis franche: oui, la peur de me voir dédaignée m'a fermé la bouche. Je ne pouvais pas lui dire mon secret avant d'être sûre de son amour, et je ne l'ose plus depuis que je sens toute la force du mien.

DOROTHÉE.

Qu'importe qu'il vous aime sous le nom de dona Florinde, ou sous celui de Sara?

DONA FLORINDE.

Sara!... ah! ce nom gâte tout.

DOROTHÉE.

Est-ce que vous en rougissez?

DONA FLORINDE.

Non assurément; mais je ne veux pas qu'il en rougisse, lui.

DOROTHÉE.

Raison de plus pour le cacher.

DONA FLORINDE.

Je le lui dirai dès aujourd'hui.

DOROTHÉE.

Gardez-vous-en bien; vous n'avez pas traversé comme moi la grande place de Tolède; vous n'avez pas vu les apprêts de l'auto-da-fé qui aura lieu dans trois jours. Savez-vous que vous êtes perdue; savez-vous que vous êtes morte, ma chère Sara, oui, morte, pour peu qu'on vous soupçonne de judaïsme!

DONA FLORINDE.

Eh! qui donc me dénoncerait? Don Juan peut m'abandonner; mais me trahir, tu ne le penses pas.

DOROTHÉE.

Non, sur mon ame!

DONA FLORINDE.

Il saura tout.

DOROTHÉE.

Que faites-vous?

DONA FLORINDE.

J'écris à don Juan.

DOROTHÉE.

Pourquoi, puisque vous allez le voir?

DONA FLORINDE.

Suis-je sûre d'avoir le courage de parler?

DOROTHÉE.

Moi, je mets la dernière main à votre toilette.

DONA FLORINDE.

A quoi bon maintenant?

DOROTHÉE.

Pour qu'il ait moins de chagrin, quand il va lire votre billet, qu'il ne sentira d'amour en vous regardant. (Allant vers la fenêtre.) Mais hâtez-vous; le voici! le voici!

DONA FLORINDE, se levant.

Don Juan?

DOROTHÉE.

Lui-même, il court, il vole, il ne touche pas la terre; il me fait signe de descendre; sa figure est rayonnante de joie.

DONA FLORINDE.

Dorothée, est-ce que je l'achèverai, cette lettre?

DOROTHÉE.

Eh! non, non, je vais lui ouvrir, et je vous l'amène.

## SCÈNE II.

DONA FLORINDE.

Cependant garder un secret qui doit peser éternellement sur mon bonheur!... pour un moment de faiblesse, un supplice de tous les jours, de toute la vie! non; c'est impossible, et j'y suis décidée. Ah! si dans l'excès de son amour... cette pensée m'émeut au point que je respire à peine. (Jetant les yeux sur sa glace, et souriant.) Il me semble pourtant que tout n'est pas perdu. Combien je sais gré à Dorothée de

m'avoir parée avec tant de soin! S'il pouvait me trouver plus jolie que de coutume!... je reprends courage. J'espère, ah! j'espère.

## SCÈNE III.

DONA FLORINDE, DON JUAN, DOROTHÉE.

DON JUAN.

Est-ce que j'arrive trop tard?

DONA FLORINDE.

Toujours, don Juan.

DON JUAN.

Oui, si j'en crois mon impatience; mais dites-vous cela pour moi ou pour vous?

DONA FLORINDE.

Pour tous deux.

DON JUAN.

Qu'il m'est doux de l'entendre! De grace! laissez, laissez, ne parlez plus : que je vous regarde.

DONA FLORINDE.

Eh bien?

DOROTHÉE.

N'est-ce pas, seigneur don Juan, que je me suis surpassée? C'est pourtant là mon ouvrage.

DON JUAN.

Dona Florinde y est bien pour sa part. Plus charmante que jamais! je n'y tiens pas : il faut absolument que j'embrasse quelqu'un.

(Il veut embrasser Dorothée.)

DOROTHÉE.

C'est trop d'honneur, je ne reçois que ce qui est pour mon compte.

DON JUAN, à Dorothée.

Libre à toi!... tu restes là?

DOROTHÉE.

Notre querelle va recommencer. Allons, je m'assieds : j'aurai les yeux sur mon ouvrage et ma pensée à mille lieues d'ici. Ne dites pas que je vous gêne.

DON JUAN.

Vous voulez donc qu'elle demeure?

DONA FLORINDE.

N'est-elle pas ma mère?

DON JUAN.

Soit; d'ailleurs je conviens qu'elle a fait merveille; mais c'était facile.

DONA FLORINDE.

Et vous lui en avez laissé le temps.

DON JUAN.

Je vous remercie du reproche, cependant je ne le mérite pas. Il s'est passé chez don Quexada des choses qui tiennent du roman, bien qu'elles soient de l'histoire, et ces graves conférences m'ont occupé toute la matinée. Je n'ai pas même trouvé le moment de courir à l'église de Saint-Sébastien, où je voulais donner contre-ordre.

DOROTHÉE.

Contre-ordre!

DONA FLORINDE.

Que dites-vous?

DON JUAN.

Plus de mystère! plus de mariage secret! Du bonheur devant tout le monde, au beau milieu du chœur, au maître-autel, en grande pompe et cérémonie!

DONA FLORINDE.

Don Quexada ne refuse plus son consentement; il me sera permis de porter votre nom?

DON JUAN.

Mon nom, belle Florinde! voici l'embarras. Je n'ai d'autre ambition que de vous l'offrir; mais j'avouerai avec franchise qu'en vous le donnant, je ne sais pas quel présent je vais vous faire.

DONA FLORINDE.

Comment?

DON JUAN.

Je ne suis pas le fils de don Quexada; et quel est mon père? je l'ignore.

DONA FLORINDE.

Se peut-il?

DON JUAN.

Il ne tient qu'à moi de me croire une seigneurie illustrissime, une excellence des plus qualifiées de la cour, de devenir une éminence même, pour peu que je m'y prête; mais ce qui est vrai, c'est qu'au moment où je vous parle je ne suis rien. Voyez jusqu'où va ma confiance dans votre tendresse! J'arrive aussi tranquille que si j'avais à vous faire hommage d'un royaume; cependant je ne puis mettre à vos pieds qu'un jeune homme sans fortune, sans famille, et dont le seul titre à votre préférence est un amour qui fera le bonheur ou le malheur de sa vie.

DONA FLORINDE.

Et ce titre me suffit : c'est mon orgueil, à moi. Ah! don Juan, je n'ai jamais aimé en vous que vous-même; et je trouve un charme à sentir que vous n'en pourrez plus douter. Ne regrettez rien; je serai votre famille à moi seule; et, quant à la fortune, j'en ai de reste pour nous deux; mais que vous importe?

DON JUAN.

Ah! je vous connaissais bien! je voudrais que le comte de Santa-Fiore fût là pour vous entendre.

DONA FLORINDE.

De qui parlez-vous?

DON JUAN.

D'un très noble personnage, très grave surtout, pour lequel je professe un respect filial. Il est, dit-on, le représentant de mon père, que j'ai perdu, et je lui abandonne sur moi une autorité pleine et entière.

DONA FLORINDE.

Vous!

DON JUAN.

Pourvu qu'il en use comme je voudrai.

DOROTHÉE.

A la bonne heure.

DON JUAN.

Je l'attends.

DONA FLORINDE.

Ici?

DON JUAN.

C'est l'un de mes témoins, et le plus important. Il est tout-puissant auprès du roi, et le secret de ma naissance qu'il peut me révéler, son appui qui m'est promis, je vous devrai tout cela.

DONA FLORINDE.

A moi?

DON JUAN.

Que vous en coûtera-t-il? rien : il ne faut que lui plaire.

DONA FLORINDE.

Mais vous m'effrayez.

DOROTHÉE.

Un ami du roi!... bonté divine! c'est un dévot.

DON JUAN.

Comme on l'est à la cour : d'une dévotion qui se laisse faire. D'ailleurs je vous dirai, entre nous, qu'il a une passion dans le cœur.

DONA FLORINDE.

Voilà qui me rassure.

DON JUAN.

Recevez-le bien, chère dona Florinde, et mon avenir est assuré; soyez toute gracieuse avec lui, soyez vous-même, et je ne crains rien pour moi; je n'ai peur que pour sa maîtresse.

DOROTHÉE.

Vous n'êtes guère jaloux, seigneur don Juan. Ce n'est pas mon pauvre Daniel qui m'aurait parlé ainsi d'un étranger le jour de mon mariage.

DON JUAN.

Ton mari s'appelait Daniel!

DOROTHÉE.

Pourquoi pas? C'est un nom qui en vaut bien un autre.

DON JUAN.

Comment! c'est un très beau nom; c'est un nom de prophète.

DOROTHÉE.

Ne riez pas des prophètes : ils ont annoncé plus de vérités que bien des chrétiens n'en disent dans toute leur vie.

DON JUAN.

Elle serait juive, qu'elle ne parlerait pas autrement.

DONA FLORINDE.

Et si elle l'était, vous ne la regarderiez plus?

DON JUAN.

Si elle l'était, je la ferais brûler vive.

DOROTHÉE, effrayée.

Que dites-vous là?

DON JUAN, à Florinde.

Pour être un moment seul avec vous.

DOROTHÉE.

Je vous jure, seigneur don Juan, que voilà une plaisanterie qui n'est pas plus du goût de ma maîtresse que du mien.

DON JUAN, à Florinde.

Est-ce que vous vous intéressez aux juifs?

DONA FLORINDE.

Vous leur voulez donc bien du mal?

DON JUAN.

Pas le moins du monde. Grâce au ciel! je n'ai jamais eu affaire à aucun d'eux; mais je ne me connais pas un ami qui n'envoie du meilleur de son cœur toute la postérité de Jacob au fond de la mer Rouge.

DONA FLORINDE.

Moi, qui crois juger sans prévention, je pense qu'il y a dans ce peuple qu'on persécute autant de vertus que dans ses persécuteurs, et si comme un autre il a quelques défauts...

DON JUAN.

Il s'est bien corrigé de celui qui a ruiné l'enfant prodigue.

DOROTHÉE.

Continuez, vous êtes en beau chemin; mais je vous dirai à mon tour que je connais telle fille de leur tribu, qui ne se borne pas, comme bien des grandes dames, à prier en faveur des affligés : elle va de ses propres mains porter secours à leurs misères; elle met à profit, pour adoucir leurs maux, les secrets qu'elle a reçus de ses pères, et qui valent bien toute la science prétendue des trois médecins du primat d'Espagne.

DON JUAN.

Je ne te dis pas le contraire : les rabbins passent pour sorciers, et je sais de reste que les médecins ne le sont pas.

DOROTHÉE.

Elle est riche, cette jeune fille...

DONA FLORINDE.

Assez, assez, Dorothée.

DOROTHÉE.

Et le meilleur de son bien, elle le donne aux pauvres.

DON JUAN.

Ce n'est peut-être qu'une restitution.

DONA FLORINDE.

Ah! vous êtes cruel, don Juan.

DON JUAN.

Nous pouvons nous dire cela entre chrétiens, sans fâcher personne. J'ai peut-être mauvais goût; mais j'avoue que le peuple élu de Dieu n'est pas celui que j'aurais choisi à sa place. (A dona Florinde qui s'est assise et qui écrit.) Eh! de quoi vous occupez-vous?

DONA FLORINDE.

J'achève une lettre.

DON JUAN.

Elle est donc bien pressée?

DONA FLORINDE.

Plus importante encore : tant de bonheur en dépend !

DON JUAN.

Vous paraissez émue. Ce que j'ai dit sur les juifs vous aurait-il fait quelque peine ?

DONA FLORINDE.

On les méprise sans les connaître ; on les condamne avant de les entendre ; ils souffrent enfin ; et quand la force est d'un côté, le malheur de l'autre, c'est contre le faible que vous prenez parti, vous, don Juan ! ah ! je ne l'aurais pas cru.

DOROTHÉE.

Sur-tout au moment où l'acte de foi qu'on va célébrer doit faire couler tant de pleurs et de sang.

DON JUAN.

Ah ! par l'honneur ! je n'y songeais pas. De grace, dona Florinde, ne me condamnez point sur une plaisanterie : qu'un homme soit hérétique, juif, ou musulman, je puis le railler tant qu'il est heureux ; mais, dès qu'il souffre, si je ne pense pas comme lui, je souffre avec lui ; et je ne suis plus pour le juger ni Castillan, ni chrétien ; je suis homme, je suis son frère pour le consoler, pour le défendre.

DOROTHÉE.

Je vous reconnais.

DONA FLORINDE, en se levant.

Et moi je vous remercie, don Juan ; j'avais besoin de vous entendre parler ainsi.

DON JUAN.

Mais avec quel sérieux vous me parlez vous-même ! Parmi ces malheureux qu'on va sacrifier, auriez-vous un ami ? Que puis-je pour le sauver ? Disposez de moi : mon bras, ma vie, tout vous appartient. Ai-je une goutte de sang qui ne soit à vous ?

DONA FLORINDE.

Laisse-nous, Dorothée.

DOROTHÉE.

Voici le moment de l'épreuve, seigneur don Juan ; avant de vous décider, regardez-la bien.

DON JUAN.

Je n'ai pas besoin que tu m'en pries ; mais qu'a-t-elle donc ? je m'y perds.

## SCÈNE IV.

DONA FLORINDE, DON JUAN.

DON JUAN.

Parlez, dona Florinde ; parlez, je vous en conjure.

DONA FLORINDE.

Cette lettre que je viens d'écrire, elle est pour vous.

DON JUAN.

Pour moi !

DONA FLORINDE.

Elle contient un secret que je ne me sens pas la force de vous dire. La voilà ; prenez.

DON JUAN.

Votre main tremble en me la présentant.

DONA FLORINDE.

C'est malgré moi. Mais, puisque je ne puis vous cacher mon émotion, je vais vous quitter. Ma présence ressemblerait à une prière, et j'en rougirais. Que l'idée de me causer une bien amère douleur ne fasse point violence à vos sentiments. Ce que je crains, je saurai le supporter. Ayez confiance dans mon courage. Vous êtes libre, don Juan, comprenez-le bien, tout-à-fait libre ; prononcez donc : je ne veux de vous ni grace, ni pitié.

DON JUAN.

Quel langage ! ma décision est prise d'avance. (Voulant ouvrir la lettre). Souffrez.

DONA FLORINDE.

Non, non : quand je ne serai plus là ; vous lirez... vous verrez... Si votre réponse est favorable, apportez-la-moi promptement ; j'en aurai besoin. Si elle ne l'est pas, il vous serait pénible de me la faire. Quittez cette maison sans me revoir ; je reviendrai, vous n'y serez plus et je saurai mon sort. Adieu, don Juan, peut-être pour bien long-temps.

DON JUAN.

Ne le croyez pas ; dans un moment je suis à vos pieds.

DONA FLORINDE.

A revoir donc bientôt..... ou adieu pour jamais. Ne me suivez pas !... lisez.

## SCÈNE V.

DON JUAN, puis DONA FLORINDE.

DON JUAN.

Que peut-elle me demander ? Plus j'y rêve, moins je comprends ce qui la force à m'écrire. Eh ! lisons-la, cette lettre ! Quelle rage a-t-on de vouloir deviner ce qu'on peut savoir ? (Après avoir lu la lettre.) Est-il possible ? mes yeux me trompent !... non, c'est trop vrai :

« Sara, fille du juif Ben-Jochaï... »

Eh bien ! on a beau prévoir tous les événements, celui qui vous arrive est toujours le seul auquel on n'ait pas songé. J'avoue que mon orgueil d'hidalgo et de vieux chrétien est un peu étourdi du coup. Sara !... je ne m'attendais pas que j'aurais en mariage quelque chose de commun avec Abraham..... et mon noble sang... Ai-je la certitude qu'il soit noble ? Quand je l'aurais, serait-ce un motif pour me montrer moins généreux qu'elle ? Tout-à-l'heure j'étais à ses genoux, moi qui n'ai plus de nom, moi qui n'ai ni bien ni titre ; a-t-elle hésité ? Et je balancerais ! non, de par tous les patriarches d'Is-

rael! Qu'en arrivera-t-il? qu'elle priera Dieu à sa manière comme moi à la mienne; en sera-t-elle moins belle, moins digne de mon respect? l'en aimerai-je moins?... par goût, j'aurais préféré que l'ancienneté de sa race ne remontât pas tout-à-fait si haut; mais qui saura son secret, hors moi seul?... Allons! mettons sous nos pieds le respect humain. Dans ma joie de lui faire un sacrifice, je respire plus à l'aise, je me sens presque digne d'elle, et je suis content de moi-même. Courons lui porter ma réponse...

DONA FLORINDE, qui est rentrée à la fin du monologue, et qui s'appuie, tremblante, sur le dos du fauteuil.

Je n'ai pas pu l'attendre.

DON JUAN.

Vous étiez là?

DONA FLORINDE.

Je ne voulais pas écouter... mais j'ai entendu.

DON JUAN.

Et vous pleurez!

DONA FLORINDE, tombant assise.

De reconnaissance. Réfléchissez encore; ne regretterez-vous jamais ce que vous me sacrifiez? si l'on vient à découvrir notre secret...

DON JUAN.

Eh bien! nous quitterons l'Espagne; nous irons en Italie, en France; que sais-je? en Palestine: nous serons chez nous.

DONA FLORINDE.

Mais cette gloire que vous aimez tant?

DON JUAN.

Il y a de la gloire par-tout.

DONA FLORINDE.

Et cette patrie, don Juan, qu'on ne retrouve nulle part?

DON JUAN.

Ma patrie! c'est vous. (Se jetant à ses pieds.) Ah! Florinde ou Sara, qui que vous soyez, sous quelque nom que je vous adore, prenez possession de votre esclave. Je mets mon bonheur à vous appartenir; je fais ma joie et mon orgueil de vous répéter: Florinde, à toi! A toi, Sara, pour la vie!

DONA FLORINDE.

Il y a donc des émotions si douces qu'on a peine à les supporter.

DON JUAN.

Ne vous offensez pas: laissez-moi la couvrir de mes premiers baisers, cette main que je suis si fier d'obtenir.

DONA FLORINDE, la lui présentant.

Faites; je vous l'abandonne. Moi, qui me serais senti tant de force contre la douleur, je n'en ai point contre une telle ivresse.

## SCÈNE VI.

DON JUAN, DONA FLORINDE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

Relevez-vous, seigneur don Juan! Le comte, votre ami, vient d'arriver; il est dans la salle basse, et j'ai donné l'ordre de le laisser monter.

DONA FLORINDE, en montrant don Juan.

Il sait tout, Dorothée, et je suis heureuse.

DOROTHÉE.

Ah! cette fois, c'est moi qui l'embrasserais du meilleur de mon cœur.

DON JUAN.

Quand ton vieux Daniel devrait ressusciter de jalousie, j'en aurai le plaisir.

DOROTHÉE, regardant Florinde.

En attendant mieux: le désert avant la terre promise!

DON JUAN.

Oui, Rachel, Rebecca, Débora, ou comme tu voudras, j'embrasse dans ta personne toutes les matrones de Jérusalem.

DOROTHÉE.

Il l'a fait de si bonne grace et si franchement, que je suis sûre qu'il m'a prise pour une autre.

DONA FLORINDE, en souriant.

Pour qui donc?

DON JUAN.

Ah! si j'osais...

DOROTHÉE.

Un jour comme celui-ci et devant moi!... Allons, un peu de courage! (A don Juan, qui embrasse Florinde avec transport.) Assez, assez! prenez garde: j'entends le comte.

DONA FLORINDE.

Désormais rien ne peut plus nous séparer.

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, PHILIPPE II.

PHILIPPE II.

Pardon, seigneur don Juan: je suis sans doute indiscret par trop d'exactitude.

DON JUAN.

Pouvez-vous l'être? vous êtes fait pour ajouter au bonheur quand il est quelque part, et pour l'apporter où il n'est pas; venez jouir du mien. (Le prenant par la main.) Belle Florinde, permettez que je vous présente le comte de Santa-Fiore.

PHILIPPE II, à part.

Par le ciel! c'est elle; c'est elle-même!

DONA FLORINDE, bas à Dorothée.

N'as-tu pas reconnu ce jeune seigneur?

DOROTHÉE, de même à Florinde.

Je l'ai cru d'abord.

DON JUAN, à Philippe II.

Qu'avez-vous donc, cher comte? est-ce que vous auriez déja vu la sénora?

PHILIPPE II.

Il est vrai, à Madrid... au Prado...

DON JUAN.

Puisque vous l'aviez vue, j'ai droit à un double remercîment, car vous deviez désirer de la revoir.

PHILIPPE II.

Je crains même d'avoir poussé ce désir jusqu'à me rendre importun ; mais mon excuse est dans mon admiration pour tant de charmes, et, je l'avouerai, seigneur don Juan, dans une ressemblance singulière, étrange...

DON JUAN.

Avec une personne dont vous m'avez parlé ?

PHILIPPE II.

Avec elle.

DON JUAN.

Je lui en fais mon compliment, (bas.) et à vous aussi.

DONA FLORINDE.

Soyez le bienvenu chez moi, comte de Santa-Fiore. Un grand pouvoir et l'amitié du souverain sont des titres au respect de tous ; mais vous en avez qui me touchent davantage : l'estime profonde que le seigneur don Juan vous a vouée et l'intérêt qu'il vous inspire.

PHILIPPE II.

Croyez, sénora, qu'il m'est doux de devoir à votre amour pour lui un accueil dont je suis reconnaissant. (A part.) La jalousie me ronge le cœur.

DON JUAN.

Oui, aimez-nous tous deux ; soyez mon frère et mon appui, en m'ouvrant une carrière où je ferai honneur à votre protection. Le roi doit avoir besoin d'un bon capitaine de plus, lui qui ne l'est pas.

PHILIPPE II, à part.

L'insolent !

DONA FLORINDE, bas à Dorothée.

Devant un ami du roi ; quelle imprudence !

PHILIPPE II, à don Juan.

Il me semble pourtant qu'il a fait ses preuves à Saint-Quentin ?

DONA FLORINDE.

Et dans un jour de victoire.

DON JUAN.

Comme spectateur ; mais je vous jure que le spectacle ne l'amusait guère, si j'en crois certaine anecdote...

DONA FLORINDE.

Fausse sans doute, et qu'il est peut-être inutile de raconter.

PHILIPPE II.

Laquelle ?

DON JUAN.

On assure qu'au moment où les balles sifflaient à son oreille, il disait à son directeur aussi pâle que lui : « Je ne comprends pas quel « plaisir on peut trouver à entendre cette mu« sique-là. »

DONA FLORINDE.

C'est peu vraisemblable ; un tel mot dans la bouche d'un roi de Castille !

PHILIPPE II.

Et le directeur l'aurait répété !

DON JUAN.

Il ne le lui avait pas dit sous le sceau de la confession ; mais je juge par l'air soucieux de votre excellence que vous ne seriez pas homme à demander au roi si l'aventure est vraie.

PHILIPPE II.

Non, car je pense qu'il ne ferait pas grace de la vie à celui qui lui adresserait cette question. (A part.) C'est se perdre de gaîté de cœur.

DONA FLORINDE, à don Juan.

Vous reconnaissez du moins avec tout le monde qu'il a une volonté ferme ; qu'il est actif, infatigable, politique profond ?

DON JUAN.

Sans doute ; et je lui pardonnerais tout, hors cette sévérité religieuse qui couvre le royaume d'échafauds et de bûchers.

PHILIPPE II.

Toujours par suite de votre vocation ?... Pour moi, je pense, comme lui et comme tous les prêtres de l'Espagne, qu'on ne peut trop détester, qu'on ne saurait punir avec trop de rigueur l'apostasie et le judaïsme, et je crois que madame est trop bonne Espagnole pour ne point partager mes sentiments.

DONA FLORINDE.

Que votre excellence m'excuse : une jeune fille n'a point d'avis dans de si hautes questions ; mais, si j'osais en avoir un, je vous dirais que, fussent-ils coupables, quand des malheureux vont périr, le devoir des prêtres est de les bénir, et celui des femmes de les plaindre.

PHILIPPE II, à part.

Un sérieux avertissement de l'inquisition pourra lui devenir utile...

DON JUAN, à Florinde.

Charmante !

PHILIPPE II, de même.

Et servir mes projets sur elle.

DON JUAN.

Vous conviendrez qu'on ne pouvait pas mieux répondre.

PHILIPPE II.

J'avoue qu'il est difficile de vous donner raison avec plus de grace.

DON JUAN.

Je vous ai prédit que vous seriez forcé de lui rendre les armes ; résignez-vous à tenir votre parole. Pour que vous puissiez le faire en toute connaissance de cause, je vous laisse le champ libre. Oui, sénora, je me vois obligé de vous quitter pour hâter le plus doux moment de ma vie ; mille soins me réclament : il faut courir chez l'alcade, chez les gens de loi, à l'église, penser à tout...

DOROTHÉE.

Et payer par-tout.

DON JUAN.

(A Dorothée.) Tu dis vrai. (A Philippe II.) Vous m'excusez, mon cher comte. (A Florinde.) Je vous le laisse à moitié conquis; achevez votre victoire. (En sortant.) Dorothée, j'ai quelques ordres à te donner.

DOROTHÉE.

(A don Juan.) Je vous suis; (à Florinde.) et je reviens vous apporter votre mantille pour la cérémonie.

## SCÈNE VIII.

### DONA FLORINDE, PHILIPPE II.

DONA FLORINDE, à part.

Un grand d'Espagne de ce caractère, en tête-à-tête avec une juive! que de colère et de dédain, s'il pouvait le soupçonner!

PHILIPPE II.

J'avais besoin de vous parler sans témoins, madame.

DONA FLORINDE.

Peut-être pour me révéler le secret que le seigneur don Juan brûle de savoir, et, dans votre bonté, vous vouliez me laisser le plaisir de lui tout apprendre.

PHILIPPE II.

Une pensée plus triste m'occupait; oui, quand je vous contemple, je me sens ému de pitié pour don Juan, en songeant à tout ce qu'il a cru posséder et à tout ce qu'il va perdre.

DONA FLORINDE.

Comte, je ne vous comprends pas, mais vous m'effrayez.

PHILIPPE II.

Je vous le dis à regret, sénora, ce mariage est impossible.

DONA FLORINDE.

Qui donc voudrait y mettre obstacle? vous? oh! non; ce n'est pas vous, sur qui sa confiance se reposait avec tant d'abandon, qu'il a reçu comme un hôte bien-aimé, que, tout-à-l'heure encore, il nommait son frère.

PHILIPPE II.

Ne croyez pas que ce soit ma volonté qui vous sépare, madame; c'est mon devoir; c'est l'autorité que j'ai reçue d'un père.

DONA FLORINDE.

D'un père qui n'est plus, que vous refusez de faire connaître, et dont les droits, s'il vivait, ne pourraient enchaîner la liberté de don Juan.

PHILIPPE II.

Puisque l'autorité paternelle ne suffit pas, j'en ferai valoir une plus puissante, plus absolue, et sous laquelle tout Espagnol doit baisser la tête et fléchir le genou : celle du roi.

DONA FLORINDE.

Qu'entends-je?

PHILIPPE II.

La vérité, madame; c'est lui-même qui veut... lui qui est devant vous, et qui vous parle.

DONA FLORINDE, à part.

Grand dieu! le roi ici! chez une... chez moi! la terreur me rend muette.

PHILIPPE II.

Vous tremblez; rassurez-vous. Oui, c'est le roi qui gémit de vous imposer un sacrifice nécessaire, qui pourrait vous ordonner d'y souscrire, et qui vous en prie.

DONA FLORINDE, qui veut mettre un genou en terre.

Ah! sire, excusez ma hardiesse...

PHILIPPE II.

Que faites-vous?... un Castillan pourrait-il le souffrir? Cet hommage que je reçois du plus fier de mes sujets, ma courtoisie ne saurait l'accepter de la beauté qui supplie.

DONA FLORINDE.

Accueillez ma prière, sire. Don Juan a pu vous irriter par un mot indiscret; mais, s'il l'a dit, il ne le pensait pas. Il vous respecte, il vous honore; il mettrait sa gloire à mourir pour vous. Je vous en conjure, qu'il trouve grace devant son maître. Ah! sire, soyez magnanime et pardonnez!

PHILIPPE II.

Je ferai plus, madame, j'oublierai; mais à deux conditions : don Juan ne saura pas de vous qui je suis...

DONA FLORINDE.

Je le jure.

PHILIPPE II.

Et vous lui direz que de votre pleine et entière volonté vous renoncez à cette union.

DONA FLORINDE.

Jamais!...

PHILIPPE II.

Vous hésitez!

DONA FLORINDE.

Non, je n'hésite pas, jamais! Moi, m'y résoudre! mais ce serait me jouer à plaisir du désespoir de don Juan; mais je le tromperais, mais je mentirais, sire, et le roi ne peut pas me commander ce que Dieu lui défend à lui-même.

PHILIPPE II.

Vous l'aimez donc avec une bien aveugle passion?

DONA FLORINDE.

De toute la puissance de mon ame, plus que je ne peux le dire, plus que je ne pouvais l'imaginer quand il était heureux.

PHILIPPE II.

Et vous voulez que je l'épargne?

DONA FLORINDE.

C'est votre clémence qui le veut; c'est votre justice. Que lui reprochez-vous, sire? est-il coupable?

PHILIPPE II.

Il vous aime, il s'est fait aimer!... ah! croyez-

moi, il a commis le plus grand, le plus impardonnable des crimes, le seul qui n'admette pas de grace. Un cloître n'a point assez d'austérités pour l'en punir, les cachots n'ont point assez d'entraves : tout son sang versé goutte à goutte ne suffirait pas pour l'expier.

DONA FLORINDE.

Son sang!... juste ciel! que dites-vous?

PHILIPPE II.

Vous m'avez entendu, vous savez qui je suis et ce que je peux, hésitez-vous encore?... Mais qui ose pénétrer ici?

DONA FLORINDE.

Sire, vous oubliez que vous êtes chez moi.

PHILIPPE II.

Il est vrai, sénora; un roi se croit par-tout dans son palais.

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, DON QUEXADA.

PHILIPPE II.

C'est vous, don Quexada! venez, vous arrivez à propos.

DON QUEXADA.

Je craignais d'être en retard; (saluant dona Florinde.) mais, en voyant madame, je comprends que, si mon élève m'accuse de lenteur, le seigneur comte doit m'attendre sans impatience.

PHILIPPE II.

Vous savez déja que vous êtes appelé ici pour un mariage?

DON QUEXADA.

Je l'ai su par don Juan, et je ne puis vous dire avec quelle satisfaction j'ai appris que votre excellence y donnait son consentement.

PHILIPPE II.

On vous a trompé.

DON QUEXADA, à part.

Je l'avais prévu.

PHILIPPE II.

Deux personnes s'opposent à cette union : dona Florinde...

DONA FLORINDE.

Ah! sire, par pitié!...

DON QUEXADA.

Votre majesté s'est fait connaître?

PHILIPPE II.

Seulement de madame, qui ne me trahira pas. Je vous le répète, deux personnes, dona Florinde et moi.

DON QUEXADA.

Il suffirait d'une seule, pour que la chose fût impossible.

PHILIPPE II.

Don Juan va rentrer, recevez-le; dites-lui que madame ne veut pas le suivre à l'autel, et que sa résolution ferme, inébranlable, est de ne plus le revoir.

DONA FLORINDE.

Sire, don Juan ne le croira pas.

DON QUEXADA.

En effet, j'oserai représenter humblement à votre majesté que je crains...

PHILIPPE II.

Qu'il n'ajoute pas foi aux paroles de son second père, lui, ce modèle de l'éducation chrétienne! car ce sont là vos paroles.

DON QUEXADA.

Sa majesté est trop bonne de se les rappeler.

PHILIPPE II.

Ou vous avez trahi la confiance qu'on a placée en vous, ou vous avez pris sur lui une autorité sans bornes.

DON QUEXADA.

J'y ai mis tous mes soins.

PHILIPPE II.

Il a pour vos ordres un respect filial?

DON QUEXADA.

Cela doit être.

PHILIPPE II.

Si cela n'était pas, vous auriez commis une bien grande faute, seigneur Quexada; et vous savez que, moi régnant, aucune faute n'est impunie. Voyez-le donc; parlez-lui, et qu'il sorte d'ici, pour n'y revenir jamais. Voilà votre mission, remplissez-la; autrement, mettez ordre à vos affaires : il ne me reste plus qu'à vous plaindre!

DON QUEXADA, à part.

Que saint Jacques me soit en aide!

(Dorothée entre avec la mantille de dona Florinde.)

PHILIPPE II.

Madame, permettez-moi de vous offrir la main pour vous accompagner chez vous.

DONA FLORINDE.

Ah! sire, vous vous laisserez toucher par mes prières.

(Ils sortent, et Dorothée les suit.)

## SCÈNE X.

DON QUEXADA, puis DON JUAN.

DON QUEXADA.

Une mission! une mission!... il raille; mais de façon à ne faire rire que lui. Et comment la remplir cette mission? traitez donc avec l'impatience en personne, la colère, l'amour déçu, le désespoir, tous les sentiments et toutes les passions qui font explosion à-la-fois!... Comme le disait l'empereur Charles-Quint, quand il voyait les affaires s'embrouiller : « La journée sera bonne. » Mais n'est-ce pas mon pauvre élève que j'entends? A mon secours tout l'arsenal des précautions oratoires! Ce qui me navre le cœur, c'est qu'il va venir à moi, les bras ouverts et la figure épanouie, comme au-devant d'une bonne nouvelle.

DON JUAN, du dehors.

Vite, vite ! Dorothée, la mantille ! nous descendons dans un moment.

DON QUEXADA, en le voyant entrer.

Qu'est-ce que je disais? il y a dans ses traits un air de confiance, une hilarité de jour de noce, qui mettent toute ma politique en déroute.

## SCÈNE XI.

DON JUAN, DON QUEXADA.

DON JUAN, à don Quexada.

Vive l'exactitude ! eh bien, vous l'avez vue? vous lui avez parlé? venez remplir votre rôle de père : tout est prêt.

DON QUEXADA.

Mon cher don Juan, j'aurais deux mots à vous dire.

DON JUAN.

Parlez, j'écouterai en marchant.

DON QUEXADA.

Non pas, s'il vous plaît. Allons de ce côté ; et veuillez m'écouter sans bouger de place.

DON JUAN.

Si je le peux ; mais hâtez-vous.

DON QUEXADA.

Soyez calme ; votre impétuosité me déconcerte au point que je ne sais plus comment aborder la question.

DON JUAN.

Eh ! pour être plus court, commencez par la fin.

DON QUEXADA.

La fin ! la fin ! elle ne m'embarrasse pas moins que le commencement. C'est même la fin que je crains le plus.

DON JUAN.

Parlez, au nom du ciel !

DON QUEXADA.

Tenez, mon ami, rendez-moi le service de me donner le bras pour me conduire chez moi, où je m'expliquerai plus à mon aise.

DON JUAN.

Chez vous? quand tout ce que je puis faire est de me clouer à cette place pour vous entendre ! Au fait, pour Dieu, au fait !

DON QUEXADA.

Eh bien ! dona Florinde... refuse de vous accorder sa main, et vous interdit pour toujours sa maison ; voilà le fait.

DON JUAN.

Qu'est-ce que vous me dites? elle que je quitte à l'instant. On vous trompe. Cela ne peut être ; encore un coup, cela n'est pas.

DON QUEXADA.

Je vous l'affirme.

DON JUAN.

Je ne pourrais pas le croire quand je l'entendrais de sa bouche ; et c'est d'elle que je vais apprendre mon sort.

DON QUEXADA.

Arrêtez : sur mon honneur de gentilhomme, je vous jure que rien n'est plus vrai.

DON JUAN.

Sur votre honneur !... mais si c'était possible, j'aurais donc introduit ici un ennemi qui eût fait un bien indigne usage de ses droits prétendus...

DON QUEXADA, à part.

Voilà ce que je craignais : c'est la fin qui commence.

DON JUAN.

Un imposteur, qui se serait joué de sa parole et de ma crédulité...

DON QUEXADA.

Ne le supposez pas.

DON JUAN.

Et à qui je demanderais un compte sévère de sa conduite.

DON QUEXADA.

Ne répétez pas ce que vous venez de dire.

DON JUAN.

Je le lui dirais en face, quand j'aurais affaire au plus grand nom de la monarchie, à la meilleure épée de toutes les Espagnes ; oui, dussé-je lui mettre la main sur l'épaule en pleine cour, dans l'alcazar de Tolède, j'aurai une explication avec lui.

DON QUEXADA.

Par tous les saints du Paradis, vous êtes fou !

DON JUAN.

Mais avant d'en venir là, c'est avec dona Florinde que je veux en avoir une.

DON QUEXADA.

Vous n'irez pas.

DON JUAN.

Rien ne pourra m'en empêcher.

DON QUEXADA.

Vous n'irez pas, c'est vous perdre.

DON JUAN, avec fureur.

Il est chez elle !

DON QUEXADA.

Mon cher don Juan ! mon fils !

DON JUAN.

Il est chez elle ! malédiction sur lui ! Vous êtes venu pour être témoin d'un mariage ; vous serez témoin d'un duel.

DON QUEXADA.

Entre vous deux ?

DON JUAN.

Et, dans l'embarras où je me trouve, vous ne refuserez pas d'être mon second ?

DON QUEXADA, hors de lui.

Ah ! c'est trop fort. Votre second, et contre lui ! à mon âge, avec mes habitudes toutes pacifiques... c'est aussi par trop abuser de la tendresse que je vous porte, et je perds patience à la fin.

DON JUAN.

Je vous laisse y rêver ; mais, puisqu'il est encore ici pour son malheur, rien ne peut le soustraire à ma vengeance.

DON QUEXADA.

Je n'ai plus qu'un parti à prendre, celui de m'en aller sans audience de congé.

( Il se dispose à sortir. )

## SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, PHILIPPE II.

PHILIPPE II, en entrant.

Restez, don Quexada.

DON JUAN.

J'allais vous chercher, seigneur comte.

PHILIPPE II.

Je venais au-devant de vous, seigneur don Juan.

DON JUAN.

J'ai une demande à vous faire et une réparation à exiger de vous.

PHILIPPE II.

Je verrai si je dois répondre à l'une, et si je veux accorder l'autre.

DON JUAN.

J'ai reçu votre parole : l'avez-vous oublié?

PHILIPPE II.

J'y ai mis une condition : ne vous en souvenez-vous plus?

DON JUAN.

C'était d'approuver mon choix.

PHILIPPE II.

Si je ne l'approuve pas?

DON JUAN.

Vous avez le droit de me refuser votre consentement.

PHILIPPE II.

Je le pense.

DON JUAN.

Comme j'ai celui de m'en passer.

PHILIPPE II.

J'en doute.

DON JUAN.

Tout grand seigneur que vous êtes, vous en aurez bientôt la certitude. Mais j'ai un doute aussi.

PHILIPPE II.

Lequel?

DON JUAN.

Ce que don Quexada vient de me dire est-il vrai?

DON QUEXADA, à part.

Ah! me voici mêlé dans l'affaire!

PHILIPPE II.

Que vous a-t-il dit?

DON QUEXADA, vivement.

Rien que je ne puisse répéter devant votre excellence.

DON JUAN.

Que dona Florinde refuse de s'unir à moi et de me revoir jamais.

PHILIPPE II.

C'est en effet sa résolution.

DON JUAN.

Vous m'avez donc trahi ; et cette trahison ne peut se laver qu'avec du sang : le vôtre ou le mien!

DON QUEXADA.

Ah! mon Dieu!

PHILIPPE II.

Voilà une proposition qui m'étonne dans la bouche d'un homme d'église.

DON JUAN.

Et une réponse évasive qui ne me surprend pas moins dans celle d'un homme d'épée.

PHILIPPE II.

C'est que vous n'avez pas songé qu'il y a peut-être quelque distance entre nous.

DON JUAN.

Que pouvez-vous alléguer pour le prouver? Votre âge? nous sommes jeunes tous deux ; votre supériorité dans les armes? je la nie ; votre noblesse? vous êtes garant de la mienne ; et, qui que je sois, je crois que mon père valait bien le vôtre.

PHILIPPE II.

C'est encore plus vrai que vous ne le croyez.

DON JUAN.

Quel serait donc votre motif pour refuser?

PHILIPPE II.

Qui vous dit que je n'accepte pas?

DON QUEXADA, qui se jette entre eux.

(Au roi.) Votre excellence voudrait...

PHILIPPE II.

Silence!

DON QUEXADA.

Quoi! don Juan, vous osez...

DON JUAN.

Laissez-nous. (Au roi.) Alors, dans quelques instants, derrière le couvent des Dominicains!

PHILIPPE II.

Mais c'est un lieu consacré, seigneur don Juan.

DON JUAN.

Raison de plus : un de nous deux sera tout porté pour y dormir en terre sainte.

DON QUEXADA, à part.

Il est possédé d'un démon qui lui souffle ses réponses.

DON JUAN.

En quittant dona Florinde, qui va me revoir, quoi que vous en disiez, je suis à vous!

PHILIPPE II.

Encore un mot, don Juan, un seul que je vous engage à méditer ; car cette fois je parle

sérieusement. Je ne vous empêche pas d'entrer chez dona Florinde, qui vous répètera tout ce que vous venez d'apprendre ; mais, dans l'intérêt de votre vie, renoncez volontairement à cette entrevue ; je vous le conseille : car, si vous passez le seuil de cette porte, il n'y a plus de pardon pour vous.

DON JUAN, au roi.

De la pitié !

PHILIPPE II.

Jeune homme, vous en avez besoin : méritez-la.

DON JUAN.

Noble comte, je vais demander à dona Florinde si vous méritez la mienne.

## SCÈNE XIII.

### PHILIPPE II, DON QUEXADA.

PHILIPPE II.

Eh bien, seigneur Quexada ?

DON QUEXADA, tremblant.

Sire...

PHILIPPE II.

Le voilà donc, ce parfait chrétien, ce dévot par excellence !

DON QUEXADA.

J'avoue que du côté de la dévotion...

PHILIPPE II.

Timide comme une jeune fille !...

DON QUEXADA.

Je conviens que sous le rapport de la timidité...

PHILIPPE II.

Que direz-vous donc pour sa justification et pour la vôtre ?

DON QUEXADA.

Je dirai... je dirai... que je ne puis rien dire ; que je suis au désespoir de ma vie ; que vous me voyez anéanti de surprise et de confusion.

PHILIPPE II.

Et je ne le punirais pas !

DON QUEXADA.

Quoi ! votre majesté veut descendre à le châtier de sa main ?

PHILIPPE II.

Êtes-vous en démence ?

DON QUEXADA.

Sire, croyez que s'il avait su qu'il parlait à son roi...

PHILIPPE II.

S'il l'avait su, vivrait-il encore ?

DON QUEXADA.

Votre frère !

PHILIPPE II.

Ce sujet rebelle, cet insolent bâtard, lui, mon frère ! il ne l'est pas, il ne le sera jamais. Lui-même vient de refuser son pardon, et vous n'avez plus qu'un moyen d'obtenir le vôtre.

DON QUEXADA, à part.

Que va-t-il m'ordonner ?

PHILIPPE II.

Je n'ai que vous ici qui connaissiez ce secret, je ne puis, je ne veux employer que vous pour l'ensevelir dans un éternel oubli. (S'approchant d'une table.) Vous allez vous saisir de don Juan.

DON QUEXADA.

Je ne hasarderai qu'une seule observation ; c'est qu'il lui sera infiniment plus aisé de s'emparer de moi, qu'à moi de me saisir de lui.

PHILIPPE II.

Des gens qui ont mes ordres vont arriver, ou sont déja ici pour vous porter secours.

DON QUEXADA, pendant que le roi s'assied près de la table.

Que veut-il écrire ?

PHILIPPE II, écrivant.

« Mon révérend père, recevez dans votre « pieuse maison le jeune homme qui vous sera « présenté par don Quexada : que, soumis à « toute la sévérité de la règle, il y soit renfermé « pour sa vie.

« Moi, LE ROI. »

DON QUEXADA.

Pour sa vie !

PHILIPPE II.

Vous conduirez don Juan au monastère le plus voisin et de l'ordre le plus sévère : celui des Frères de la Passion ; vous remettrez au supérieur ces trois lignes de ma main, et vous viendrez me rendre compte de ce que vous aurez fait.

DON QUEXADA.

Ah ! sire, grace pour un malheureux !

PHILIPPE II.

Si vous n'obéissez pas, ceux que je charge de vous accompagner ont ordre de vous ramener devant moi ; et, que vous ayez pour demeure un cercueil, ou les quatre murs d'un cachot, vous ne reverrez pas le soleil.

DON QUEXADA.

J'obéirai.

PHILIPPE II, ouvrant la porte du fond, et s'adressant à un officier et à plusieurs alguazils.

Entrez, messieurs, et faites tout ce que le seigneur Quexada va vous commander en mon nom. (A Quexada.) Promptitude et discrétion, ou vous n'êtes plus de ce monde ! m'entendez-vous ?

DON QUEXADA.

Parfaitement.

PHILIPPE II.

J'avais à cœur d'être compris. Adieu !

## SCÈNE XIV.

DON QUEXADA, sur le devant de la scène ; L'OFFICIER, LES ALGUAZILS, dans le fond.

DON QUEXADA.

Pour sa vie ! dans un cloître pour sa vie ! in-

fortuné jeune homme, en dépit de toutes ses extravagances, je n'ai jamais si fortement senti combien je l'aime. Il est aussi mon fils à moi, et c'est moi qu'on charge d'accomplir cet ordre barbare!... (Il relit le billet en marchant avec agitation.) Mais cet ordre ne désigne pas le monastère. Ah! quelle idée... Don Juan n'a dans le monde qu'un protecteur naturel qui puisse le sauver, nous sauver tous deux... Ce serait bien hardi. (S'arrêtant tout-à-coup.) Ai-je quelque chose à risquer maintenant? le mouvement est donné; et j'aurai beau me cramponner à tout, il faut que je roule jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de m'arrêter. J'ai connu ces positions-là, et l'empereur, mon maître, aussi; mais il se rattrapait toujours et me remettait sur mes pieds par contre-coup. Fasse le ciel qu'il en soit encore de même! (Avec résolution.) Il y a de ces peurs héroïques qui vous donnent du courage; je suis décidé. (A l'officier et aux alguazils.) Allons, messieurs, suivez-moi; main-forte pour exécuter les volontés du roi d'Espagne!

(Il se dirige vers l'appartement de dona Florinde.)

# ACTE TROISIÈME.

Un parloir dans l'appartement du frère Arsène, au monastère de Saint-Just. Une fenêtre ouverte. Sous la fenêtre, une natte de paille. — Il fait nuit.

## SCÈNE I.

PEBLO, penché sur le balcon.

L'échelle ira jusqu'à terre; maintenant remontez, ma mignonne. (Il la retire vers lui.) Vienne une belle nuit, noire comme la robe d'un dominicain, et vous me rendrez le bon office de me tirer d'ici; trente échelons, et me voilà en bas; deux tours de clef, et je suis hors du couvent.

FRÈRE ARSÈNE, de sa cellule.

Peblo?

PEBLO.

C'est sa voix : zest! l'échelle sous ma natte! le novice blotti dessus; et puis criez, père Arsène!

FRÈRE ARSÈNE.

Peblo, répondrez-vous?

PEBLO.

Je dors trop bien pour entendre.

## SCÈNE II.

FRÈRE ARSÈNE, une lampe à la main; PEBLO, qui feint de dormir.

FRÈRE ARSÈNE.

Peblo?... (Il s'approche du novice.) Ah! le bienheureux, quel sommeil! et à une époque de ma vie tout m'a été possible excepté de dormir ainsi... allons, un peu de pitié! (Se traînant de meuble en meuble jusqu'à une table où il pose sa lampe.) Au moins il n'espionnera ni mes actions ni mes paroles. (En s'asseyant sur le devant de la scène.) Que puis-je craindre de cet enfant? s'il me voit tout que le jour dure, il ne me connaît pas, et aucun des moines n'oserait enfreindre ma défense en lui révélant qui je suis, ou plutôt qui j'étais.

PEBLO, se soulevant sur sa natte

Il parle, mais si bas...

FRÈRE ARSÈNE.

Toujours souffrir, sans avoir à qui se plaindre! je n'y tiens plus. (Se levant, et allant tirer Peblo par le bras.) Debout, novice! secouez votre engourdissement et ouvrez les yeux.

PEBLO, qui étend les bras en bâillant.

J'aurai beau les ouvrir, père Arsène, je ne verrai pas le jour, car vous me faites lever avant lui.

FRÈRE ARSÈNE.

La paresse, Peblo, est un grand péché.

PEBLO.

Celui qui l'a inventé, ce péché-là, était sans doute un saint homme à qui sa goutte ne permettait pas de fermer l'œil.

FRÈRE ARSÈNE.

Ou qui connaissait le prix du temps; mais vous, quand vous ne le perdez pas, vous l'employez mal.

PEBLO, retournant vers le balcon d'un air mutin.

J'aime mieux l'employer à dormir qu'à réveiller les autres.

FRÈRE ARSÈNE.

Où allez-vous?... remuant sans cesse!

PEBLO.

Laissez-moi me recoucher, je ne remuerai plus.

FRÈRE ARSÈNE.

Répondant toujours, même avant d'entendre.

PEBLO, à part.

Est-ce injuste? quelquefois je ne réponds pas quand j'ai entendu.

FRÈRE ARSÈNE.

Curieux à l'excès!

PEBLO.

Comme s'il n'y avait que moi de curieux dans la maison.

FRÈRE ARSÈNE.

Qu'est-ce à dire, petit moinillon révolté que vous êtes?

PEBLO, à part.

Oh ! moinillon !... il croit qu'il me fait bien de la peine.

FRÈRE ARSÈNE.

Encore un coup, de qui parlez-vous ? est-ce de moi ?

PEBLO.

Dieu m'en garde, père Arsène ! c'est du prieur, qui vient toujours m'adresser en douceur un tas de méchantes questions sur vous.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Ce prieur, il rend dévotement compte de toutes mes actions ; s'il est la créature de Dieu, il est encore plus celle du roi. (A Peblo.) Parle à cœur ouvert, mon enfant, que te demande-t-il ?

PEBLO, à part.

Il n'est pas curieux, lui !

FRÈRE ARSÈNE.

Eh bien ?

PEBLO.

Ce que vous faites, père Arsène, ce que vous dites et ce que vous écrivez.

FRÈRE ARSÈNE.

Il ne peut guère en demander davantage ; et tu lui réponds ?...

PEBLO.

Que vous faites des horloges ; que vous dites : Quelle heure est-il ? et que vous écrivez votre confession.

FRÈRE ARSÈNE.

C'est bien, très bien même ; je suis content de toi, je te croyais un peu médisant...

PEBLO.

Moi, père Arsène !

FRÈRE ARSÈNE.

Et si tu l'étais, bien que tu profites des peines que je me donne pour ton éducation, il faudrait nous séparer, parceque le frère prieur pourrait prendre tes paroles au pied de la lettre. C'est un saint homme, Peblo, un bien saint homme ; mais d'une dévotion vétilleuse, qui s'effarouche de tout, se cabre pour rien, fait une montagne d'un grain de sable, et d'une misère sans conséquence un bel et bon péché mortel.

PEBLO, à part.

Il se gêne pour médire de son supérieur.

FRÈRE ARSÈNE.

J'aime presque mieux la franchise brutale du frère gardien.

PEBLO.

Du père Pacôme, mon oncle ?

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Son oncle !... pauvre orphelin ! les moines n'ont jamais que des neveux.

PEBLO.

Vous avez tort, car le prieur s'est bien radouci depuis la mort du dernier abbé. J'entends les frères se conter entre eux que, malgré ses soixante-treize ans sonnés, il grille sous son air froid d'être nommé à la place vacante. Comme le chapitre se rassemble aujourd'hui pour l'élection, il ne dit plus de mal de personne, afin de gagner des voix ; au lieu que mon oncle Pacôme, son bon ami, dit du mal de tout le monde, afin d'ôter des voix aux autres.

FRÈRE ARSÈNE.

Du mal de tout le monde ?... Et de moi aussi, n'est-ce pas ?

PEBLO.

Comme d'habitude ; en sa qualité d'ancien marin vous savez qu'il crie toujours : La discipline, la discipline !... et il prétend, bien à tort, mais il le prétend...

FRÈRE ARSÈNE.

Quoi donc ?

PEBLO.

Que vous mettez les jeunes moines en rébellion contre les vieux.

FRÈRE ARSÈNE.

Moi qui ne cherche qu'à rapprocher les partis !

PEBLO.

Mais c'est comme un fait exprès ; vous ne les avez pas plus tôt accordés, qu'ils ne peuvent plus s'entendre.

FRÈRE ARSÈNE.

C'est que la fièvre de l'élection tourne ici toutes les têtes.

PEBLO.

Jusqu'à celle du frère Timothée.

FRÈRE ARSÈNE.

Un homme si modeste !

PEBLO.

Un prédicateur tout en Dieu, dont la figure ressemble à un sermon sur la charité, et dont les paroles sont plus douces que les bonbons des sœurs de la Providence, qui l'ont choisi pour directeur.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Et avec raison.

PEBLO.

Eh bien ! il s'est glissé à pas de loup et en pérorant tout bas, à la tête d'une bonne vingtaine de suffrages parmi les jeunes moines ; le frère gardien, mon oncle, en commande à-peu-près autant parmi les vieux, qu'il mène haut la main comme son ancien équipage ; et tous deux ils travaillent à se souffler des voix ; ils tirent chacun de leur côté tous les électeurs qui sont entre deux âges, et ils s'agacent, et ils se molestent, et ils se détestent : c'est une bénédiction.

FRÈRE ARSÈNE.

Sais-tu pour qui votera le frère Timothée ?

PEBLO.

Peut-être bien pour le père procureur, qui a des chances, parcequ'il donne à dîner au vieux Jéronimo, et à ce gros réjoui de cellérier : ce qui lui fait deux voix.

FRÈRE ARSÈNE.

Il est vrai que ce sont les deux estomacs les plus reconnaissants de la communauté.

PEBLO.

Mais je connais quelqu'un pour qui le frère Timothée voterait de préférence.

FRÈRE ARSÈNE.

Qui donc?

PEBLO.

Vous.

FRÈRE ARSÈNE.

Est-ce que j'ai des prétentions?

PEBLO.

Hier il m'a pris sur ses genoux, et, en me donnant des cédrats confits, il m'a dit : (toussant deux ou trois fois et imitant le ton du frère Timothée.) « Notre vénérable père Arsène, cette « lumière de la communauté, que tu as le « bonheur de voir tous les jours, il jouit d'un « grand crédit auprès du roi; rappelle-moi « souvent à son souvenir; qu'il ait la bonté « infinie de m'appuyer un peu, et j'aurai l'insi- « gne honneur de prêcher ce carême devant la « cour. »

FRÈRE ARSÈNE.

Comme si Dieu était là plutôt qu'ailleurs! (A Pebio.) En réclamant ma protection, il ne t'a rien dit de Charles-Quint?

PEBLO.

Charles-Quint!... Je ne le connais pas.

FRÈRE ARSÈNE.

(En souriant.) O gloire humaine! (Tombant assis.) Aïe! il n'y a de réel que la douleur.

PEBLO.

Ah! vous voulez dire cet empereur que personne ne voyait, qui est mort ici tout récemment, et dont on fera les funérailles dans trois jours.

FRÈRE ARSÈNE.

Oui, dans trois jours; (à part.) ils ont au moins rempli mes intentions en accréditant ce bruit qui m'épargnera bien des importunités.

PEBLO.

Lorsqu'il en parle de votre empereur, il se signerait presque; il s'incline bien bas pour dire : « Jésus, mon Sauveur! » et plus bas encore quand il dit : « Feu sa majesté, l'empereur et roi!... »

FRÈRE ARSÈNE.

Assez, assez! ton babil m'amusait d'abord, mais à la longue...

PEBLO.

On se lasse de tout. C'est justement là l'effet que le couvent produit sur moi.

FRÈRE ARSÈNE.

Qu'est-ce que vous dites, Pebio? Allez dans ma cellule; allez donner un coup d'œil à mes horloges : je crois que le numéro quatre est en retard.

PEBLO.

J'y vais, père Arsène; mais j'aurai beau pousser les aiguilles, le temps n'en ira pas plus vite.

FRÈRE ARSÈNE.

Si je me lève pour courir après vous!

PEBLO, qui sort en sautant.

Il m'attraperait avec sa goutte.

## SCÈNE III.

FRÈRE ARSÈNE.

Il a raison, le malicieux petit vaurien : une vie inactive est fastidieuse comme un livre qu'on a trop lu; et n'être réveillé de son néant que par les piqûres de ces insectes du cloître! de ce frère Pacôme!... Ah! quand vous voyez un vieillard impitoyable pour la jeunesse, soyez sûr qu'il a été trop indulgent pour lui-même. Pebio s'est plaint dernièrement à sa mère des duretés de son oncle : elle est venue me voir dans l'ermitage voisin, se jeter à mes pieds; elle m'a tout avoué, en me priant d'adoucir l'oncle en faveur du pauvre enfant. Je lui parlerai, je le dois. Frère Pacôme, il y a seize ans!... Que dis-je? est-il le seul qui étouffe le cri de la nature par respect humain? et moi, moi!... (En se levant.) Quel supplice que de n'avoir rien à faire! le remords a trop de prise sur vous. Heureusement voici le jour! Mes yeux s'étaient fatigués à cette pâle lueur de la lampe, et ils vont se rafraîchir en changeant de lumière. (S'approchant de la fenêtre, après avoir éteint sa lampe.) Tranquille vallée de Saint-Just, elle sort des vapeurs... il me semble qu'elle a vieilli comme moi. Que je la trouvais belle, lorsque, la traversant dans toute la pompe de ma gloire, je pris la résolution d'y mourir! Eh bien! depuis deux jours, n'y suis-je pas mort de mon vivant?... C'est une idée que je veux exécuter en grand, avant que la nature la prenne avec moi tout-à-fait au sérieux : mes funérailles me feront passer une journée, une de ces journées dont les douze heures si vides, si longues, si lentes, ne commencent jamais assez tôt et finissent toujours trop tard. (Revenant sur le devant de la scène.) Enfin la cloche sonne le premier office : je vais donc me récréer en chantant au lutrin les louanges de Dieu... Ah! jadis! jadis! moi qui me sentais à l'étroit dans des états si vastes que le soleil ne s'y couchait jamais, je portais le sort des empires dans mes yeux, je poussais d'un geste une moitié de l'Europe contre l'autre; d'un mot je la remuais dans ses entrailles, et maintenant c'est un des événements de ma vie que de chanter au lutrin!

## SCÈNE IV.

FRÈRE ARSÈNE, PEBLO.

PEBLO.

Mon père, je vous avertis qu'on va venir vous chercher pour les matines.

FRÈRE ARSÈNE.

Toujours les mêmes versets, psalmodiés du même ton! n'importe, j'ai du plaisir à m'entendre, et toi, Peblo?

PEBLO.

Si j'en ai, père Arsène! comme tout le monde. (A part.) Il chante faux!...

FRÈRE ARSÈNE.

Je crois que voici les religieux qui viennent me prendre.

PEBLO.

Oh! faites donc quelque chose pour le frère Timothée; il prêche si bien! les sermons qu'il débite sont les seuls que j'aie entendus d'un bout à l'autre sans...

FRÈRE ARSÈNE.

Sans dormir. (Sévèrement.) Vous dormez donc au sermon, Peblo?

PEBLO.

Dame! père Arsène, vous me reveillez la nuit, il faut bien que je me rattrape le jour; vous-même dimanche dernier, si je ne vous avais pas tiré par votre robe...

FRÈRE ARSÈNE.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

PEBLO.

Et à trois reprises encore, au point que le morceau a failli me rester dans la main...

FRÈRE ARSÈNE.

Taisez-vous, raisonneur!

PEBLO, à part.

Raisonneur! il commet tous les péchés qu'il me reproche.

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, FRÈRE PACOME, FRÈRE TIMOTHÉE.

FRÈRE PACOME, d'un ton brusque.

Dieu vous garde, mon révérend!

FRÈRE ARSÈNE.

Je fais le même vœu pour vous, frère Pacôme.

FRÈRE TIMOTHÉE, d'une voix douce.

Le ciel exauce-t-il les ferventes prières que je ne cesse de lui adresser pour la plus précieuse santé du couvent?

FRÈRE ARSÈNE.

Toujours bienveillant, frère Timothée! Hélas! ma goutte me laisse peu de repos.

FRÈRE PACOME.

Il faut vivre avec son ennemi, comme nous le disions sur les galères du roi quand la mer était mauvaise. Mais j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer: il nous est arrivé, vers minuit, un jeune homme qu'on a reçu dans la maison sur un ordre du roi. Vous avez exprimé au prieur le desir d'avoir un novice de plus, et, si celui-là vous convient, on va le conduire chez vous.

FRÈRE ARSÈNE.

Bien volontiers, et le plus tôt possible.

FRÈRE PACOME.

Par Notre-Dame des mariniers! je m'y attendais. Vous aimez le changement, frère Arsène; soit dit sans reproche.

FRÈRE ARSÈNE.

Et vous vous plaisez à me le faire remarquer, frère Pacôme; soit dit sans aigreur. Peblo, je te dispense de l'office. Tu resteras ici pour recevoir le nouveau venu.

PEBLO.

J'obéirai. (A part.) Pas de matines, et une figure nouvelle, la journée commence bien.

FRÈRE PACOME, avec dureté.

Bon précepteur qu'il aura là!

FRÈRE ARSÈNE.

Nous allons accomplir au chœur une œuvre importante, mes frères: celle d'implorer Dieu, pour qu'il dicte aujourd'hui notre choix. En songeant au devoir sacré qui nous appelle, j'espère que vous sentirez le besoin d'être d'accord.

FRÈRE TIMOTHÉE.

Est-ce que nous étions brouillés?

FRÈRE ARSÈNE, à Timothée.

J'aime à voir que vous lui avez pardonné sa critique un peu sévère de votre dernière homélie.

FRÈRE TIMOTHÉE, avec douceur.

La charité me l'ordonnait. (A part.) Mais je m'en souviendrai.

FRÈRE ARSÈNE, à Pacôme.

Et vous, sa repartie un peu vive contre ses anciens.

FRÈRE PACOME, brusquement.

Je n'ai pas de rancune. (A part.) Mais si j'en perds la mémoire!...

FRÈRE ARSÈNE.

Maintenant que tout est oublié, nous voici justement dans les pieuses dispositions où nous devions être, pour faire descendre les graces du ciel sur l'élection.

PEBLO, à part.

Ils sont rapatriés pour matines; notre saint patron y mettra du sien, si cela dure jusqu'à vêpres.

FRÈRE ARSÈNE, à Pacôme.

Ayez quelque pitié d'un malade, mon très cher gardien, et abrégez-moi la route, en me faisant passer par la porte du petit escalier.

FRÈRE PACOME.

Ce serait de grand cœur. Mais, de par tous les saints! je ne sais pas ce qu'est devenu mon passe-partout.

PEBLO, à part.

Je le sais bien, moi.

FRÈRE ARSÈNE.

Il ne me reste donc qu'à me résigner. (Prenant le bras de Timothée.) Mon bon Timothée, votre appui!

FRÈRE TIMOTHÉE, bas.

Oserai-je vous dire : A charge de revanche!

FRÈRE PACOME, en tâtant ses poches.

Il faudra bien pourtant que je le retrouve.

## SCÈNE VI.

PEBLO, seul.

Cherche! cherche!... le jour où tu m'en as donné un si bon coup sur les doigts, après avoir prêché contre la colère, il a passé de ta poche dans la mienne. Et le voilà, et il ouvre toutes les portes, et celle du jardin aussi. Bonne petite clef que j'aime, que je baise, si tu protèges ma fuite, sais-tu ce que je ferai de toi? j'irai te suspendre en toute dévotion au pied de la bonne Vierge de mon village. Eh! vite, rentre au bercail; je vois mon nouveau camarade; Dieu! qu'il a l'air triste!

## SCÈNE VII.

PEBLO, DON JUAN, UN MOINE, qui dépose sur un siége une robe de novice, et sort.

DON JUAN, sans voir Peblo.

Me désarmer! m'arracher de ses genoux, malgré ses cris, malgré ses larmes! et je ne puis tirer vengeance de cette trahison! Pour jamais séparé d'elle!

PEBLO.

Doux Sauveur! il parle d'une femme; écoutons.

DON JUAN.

Pour jamais enseveli dans cette retraite! il me semble que l'air me manque. Ces murs m'étouffent. En voulant me convertir de force, ils me rendraient impie, et les malédictions viennent d'elles-mêmes sur mes lèvres. (Tombant assis.) Je suis bien malheureux!

PEBLO.

Il me fait pitié. (A don Juan.) Mon frère?

DON JUAN, se retournant.

Qui êtes-vous?

PEBLO.

Le petit Peblo, votre camarade.

DON JUAN.

Que me voulez-vous?

PEBLO.

Vous rendre service.

DON JUAN.

Dites-moi donc quel est ce couvent?

PEBLO.

Celui de Saint-Just.

DON JUAN, se levant.

De Saint-Just! où Charles-Quint s'est retiré?

PEBLO.

Ils parlent tous de Charles-Quint.

DON JUAN.

Lui, du moins, prendra ma défense. Ne puis-je le voir?

PEBLO.

Il y a trois jours qu'il est mort.

DON JUAN, retombant assis.

Et mon espoir avec lui!

PEBLO, mystérieusement.

Ne vous désolez pas : je vous protège.

DON JUAN.

Vous, mon enfant!

PEBLO.

Soyez bien docile aux ordres du frère Arsène, dont vous allez devenir le novice.

DON JUAN.

Moi novice; damnation! mort! enfer!...

PEBLO.

Comme il jure!

DON JUAN.

Jamais : pas plus que je ne veux être moine.

PEBLO.

Parlez donc bas! au couvent on ne dit pas tout ce qu'on pense, et on ne crie pas tout ce qu'on dit.

DON JUAN, saisissant la robe de novice.

Plutôt fouler cet habit sous mes pieds.

PEBLO, l'arrêtant.

Gardez-vous-en bien! on enrage, si l'on veut, sous sa robe; mais on ne la déchire pas: cela se verrait. (A part.) C'est toute une éducation à faire.

DON JUAN.

Enfin, que voulez-vous me dire?

PEBLO.

Que j'ai le moyen de vous tirer d'ici; mais il faut vous contraindre.

DON JUAN.

Le pourrai-je?

PEBLO.

Et si cette nuit est sombre...

DON JUAN.

Eh bien?

PEBLO.

Avec cette clef...

DON JUAN.

Après?

PEBLO.

Par cette fenêtre...

DON JUAN.

On saute, et on est libre.

PEBLO.

Non; on tombe et on se casse le cou; mais...

DON JUAN.

Achevez!

PEBLO.

Silence! voici frère Arsène.

DON JUAN.

Je ne saurai rien.

PEBLO, chantant.

Comme un ange il était beau,
No, no;
Comme un ange il était beau.
Noël nouveau!

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, FRÈRE ARSÈNE.

FRÈRE ARSÈNE.

Allez, Peblo, chanter vos noëls chez moi.

PEBLO.

Dans votre jardin plutôt, en arrosant vos fleurs?

FRÈRE ARSÈNE.

Si vous voulez.

PEBLO, à part.

Je dirai deux mots à ses oranges. (Haut.) Adieu, père Arsène! (A don Juan, le doigt sur la bouche.) A revoir, mon frère!

FRÈRE ARSÈNE.

Sortez.

PEBLO, à part, en sortant.

Pourvu qu'il n'aille pas laisser échapper la vérité, lui qui n'a pas encore les habitudes de la maison!

## SCÈNE IX.

FRÈRE ARSÈNE, DON JUAN.

FRÈRE ARSÈNE.

Approchez, mon jeune ami.

DON JUAN, à part.

Ce moine, je le déteste d'avance.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Il y a je ne sais quoi en lui, qui me remue le cœur.

DON JUAN.

Eh bien, mon révérend? (A part.) Je trouve dans ses traits une bienveillance à laquelle je ne m'attendais pas.

FRÈRE ARSÈNE.

Vous avez donc l'intention de faire vos vœux dans cette maison?

DON JUAN.

Je ne sais pas feindre : j'y suis contre ma volonté.

FRÈRE ARSÈNE.

Comment?

DON JUAN.

On s'est emparé de moi par la force; c'est par la force qu'on m'a conduit ici.

FRÈRE ARSÈNE.

Vous n'aviez donc pas de protecteur?

DON JUAN.

J'en avais un; il m'a traité vingt ans comme son fils. J'ai pu commettre des fautes, je n'y cherche pas d'excuses; mais devait-il, pour m'en infliger la peine, devenir le complice de cette infamie; lui, don Quexada!

FRÈRE ARSÈNE.

Don Quexada! qu'avez-vous dit? c'est à don Quexada que vous avez été confié dès l'enfance?

DON JUAN.

Il est vrai.

FRÈRE ARSÈNE.

Vous vous nommez don Juan?

DON JUAN.

Sans doute.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

C'est lui! monfils!... (Haut.) Est-il possible? vous, don Juan, malheureux, malheureux près de moi! vous prisonnier dans ce cloître!

DON JUAN.

Et pour la vie. Mais qu'avez-vous?

FRÈRE ARSÈNE.

Rien, non, rien. L'intérêt... la pitié... (A part.) Ah! restons maître de l'émotion qui m'agite.

DON JUAN.

Vous saviez mon nom!

FRÈRE ARSÈNE.

Ne vient-on pas de me l'apprendre? (A part.) Qu'il est bien! Que j'en suis fier! est-ce que je n'oserai pas l'embrasser?

DON JUAN.

Vous connaissez don Quexada?

FRÈRE ARSÈNE.

Je l'ai vu autrefois. Il commandait ceux qui vous ont amené?

DON JUAN.

Lorsqu'ils ont porté la main sur moi, il était là, ce protecteur de ma jeunesse! Il s'est fait le geôlier de son élève. Vous comprenez que je ne voulais plus le regarder, ni lui parler. Quand nous sommes arrivés à la première grille, il m'a dit tout bas : « Remerciez-moi de vous « avoir conduit dans ce couvent, car j'avais « l'ordre de vous enfermer dans un autre. » Vous conviendrez que je dois lui savoir gré de sa protection!

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Je reconnais là mon vieux conseiller. (A don Juan.) Mais pourquoi vous priver de votre liberté? de quel droit? qui l'a commandé?

DON JUAN.

Le roi.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Son frère! ce serait horrible. (Haut.) Le roi, dites-vous?

DON JUAN.

Cet ordre lui a été surpris par un lâche, qui a mieux aimé se déshonorer en m'emprisonnant, que s'exposer à me voir face à face, l'épée à la main.

FRÈRE ARSÈNE.

Mais votre père?...

DON JUAN.

C'est avec son nom qu'on me persécute; c'est sous sa volonté qu'on m'écrase ; enfin c'est lui, dit-on, lui qui m'a condamné à vivre, ou plutôt à mourir dans cette prison.

FRÈRE ARSÈNE, vivement.

Cela n'est pas!... je veux dire que cela ne peut être ; qu'il eût desiré, par des raisons dont il était le seul juge , vous voir embrasser une profession paisible et sacrée, je le comprends ; mais qu'il ait voulu qu'on en vînt contre vous à cette tyrannie, à cette violence! un père!... ah! je le répète, c'est impossible..

DON JUAN.

A-t-il jamais été un père pour moi?

FRÈRE ARSÈNE.

Êtes-vous sûr qu'il lui fût permis de l'être?

DON JUAN.

Mon malheur m'a fait réfléchir; j'ai ouvert les yeux : on affirme qu'il n'est plus; mais peut-être vit-il encore? peut-être c'est un grand seigneur de cette cour si pieuse, où, pour avoir failli dans sa jeunesse, on devient dénaturé sur ses vieux jours. Qui sait s'il ne poursuit pas en moi un souvenir qui le gêne, un témoin qui l'accuse, et si je ne suis pas le fruit de quelque faiblesse humaine, dont il a plus de honte que de remords?

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Ah! Dieu m'en punit cruellement.

DON JUAN.

Les voilà, ces grands de la terre! pour effacer jusqu'à la trace d'une erreur, ils livrent leur sang, oui, leur propre sang, ils l'abandonnent à des mains étrangères ; ils jettent un malheureux à la merci du hasard. Veille sur lui qui voudra!..... au besoin, ils l'enferment vivant dans un tombeau, afin qu'il expie par ses austérités une naissance dont ils sont coupables; et, se reposant de leur salut sur la pénitence d'autrui, ils vivent en paix avec eux-mêmes ; ils jouissent d'une réputation sans tache. Ainsi va le monde : ils ont commis un crime pour cacher une faute; et on les honore!

FRÈRE ARSÈNE.

Ah! c'est trop! jeune homme, craignez d'être injuste.

DON JUAN.

Je le suis; vous avez raison. La douleur m'égare et me rend injuste envers mon père ; mais croyez que j'exposerais cent fois ce que je tiens de lui pour venger son honneur mis en doute, ou sa mémoire outragée. Ah! s'il a cessé de vivre, je le pleure; et, s'il existe, je lui pardonne.

FRÈRE ARSÈNE.

Bien!... bien!... voilà un mot de l'ame qui me prouve que vous êtes digne d'un meilleur sort.

DON JUAN.

J'ai donc trouvé un ami où je ne croyais rencontrer que des persécuteurs. Ah! pourquoi Charles-Quint a-t-il expiré trop tôt? grace à vous, je lui aurais parlé, peut-être.

FRÈRE ARSÈNE.

Que vouliez-vous lui dire?

DON JUAN.

Vous le demadez! j'aurais embrassé ses genoux ; je lui aurais dit : J'ai du cœur, j'aime la gloire, et on veut étouffer mon avenir dans un cloître. Je n'ai que vingt ans, et on viole toutes les lois divines pour m'imposer une captivité sans fin; je suis votre sujet, et on m'opprime, au mépris de toutes les lois humaines. Vous avez été trop grand pour ne pas être bon et juste, et vous devez vous jeter entre l'oppresseur et moi..... Est-ce que je ne l'aurais pas attendri?

FRÈRE ARSÈNE, avec effusion.

Jusqu'aux larmes, don Juan, jusqu'aux larmes!

DON JUAN.

Et il m'aurait rendu au monde, n'est-ce pas? à tout ce qu'on m'a ravi, à ce bonheur dont le souvenir me dévore loin d'elle?

FRÈRE ARSÈNE.

Loin d'elle!... que dites-vous!

DON JUAN.

J'ai une amie, pardonnez-moi de vous ouvrir mon cœur, une bien noble amie, que j'adore...

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Puis-je lui en faire un crime?

DON JUAN.

Et c'est au moment où nous allions nous unir, qu'on nous a séparés pour toujours.

FRÈRE ARSÈNE.

Ne me soupçonnez pas d'une indiscrète curiosité ; mais vous m'intéressez vivement : je veux vous être utile, et pour vous servir j'ai besoin de tout savoir. Quelle est-elle, cette personne que vous aimez? quel est son nom?

DON JUAN.

Florinde de Sandoval.

FRÈRE ARSÈNE.

Sandoval? ce n'est pas une famille d'anciens chrétiens.

DON JUAN.

Qu'importe?

FRÈRE ARSÈNE.

Beaucoup aux yeux du monde ; mais, comme vous le dites, aux yeux de Dieu, que la foi soit ancienne ou récente, qu'importe, pourvu qu'elle soit pure?

DON JUAN.

Quoi, vous êtes moine et vous parlez ainsi!

FRÈRE ARSÈNE.

Vous êtes jeune, et vous croyez déja qu'il n'y a ni indulgence, ni raison sous l'habit que je porte.

DON JUAN.

Ah! loin de moi cette idée!

FRÈRE ARSÈNE.

Ce Sandoval, il m'a rendu un service qu'il ne m'était pas permis d'oublier; et sa fille, je me souviens que je l'ai vue enfant...

DON JUAN.

Elle devait être bien jolie?

FRÈRE ARSÈNE.

Oui, charmante! charmante! (S'éloignant de don Juan pour cacher son émotion.) Que de tendresse dans son regard! c'était celui de sa mère... O mes beaux jours, où êtes-vous?

DON JUAN, revenant vers lui.

Vous parlez de ma mère! l'auriez-vous connue?

FRÈRE ARSÈNE.

Moi!

DON JUAN.

Vous l'avez connue, ah! nommez-la; faites que je la voie!

FRÈRE ARSÈNE.

Pourquoi supposez-vous que j'aie pu la connaître?

DON JUAN.

Décidément je n'aurai jamais de réponse à cette question-là.

FRÈRE ARSÈNE.

Cependant votre malheur me touche plus que je ne puis le dire, et c'est un devoir pour moi... un devoir religieux de m'opposer à une violence que Dieu condamne. Vous sortirez d'ici.

DON JUAN.

Est-il possible? de grace, aujourd'hui même!

FRÈRE ARSÈNE.

Je l'espère; mais cette alliance que vous projetez, je ne puis pas vous répondre qu'elle s'accomplisse jamais.

DON JUAN.

Que je sois libre seulement, que je sois libre!

FRÈRE ARSÈNE.

Vous le serez. J'ai quelque crédit dans le monastère; je veux l'employer pour vous en ouvrir les portes.

DON JUAN, lui baisant les mains avec transport.

Mon père!

FRÈRE ARSÈNE, à part, avec attendrissement.

Son père!... (Penché sur don Juan, qui est à ses genoux et qu'il tient embrassés.) Jeune homme, je me sentais attiré vers vous : c'eût été le charme de ma solitude que de vous y voir sans cesse, le soulagement de mes maux que de m'en plaindre à vous. O mon fils! mon fils! qu'il m'eût été doux de vieillir entre vos bras, et de rendre ma vie à Dieu sur ce cœur qui m'aurait aimé!

DON JUAN.

Ah! je vous en supplie, pas d'arrière-pensée!

FRÈRE ARSÈNE.

Ne craignez rien : je saurai sacrifier mon bonheur au vôtre.

DON JUAN.

Et toute une vie de reconnaissance et de respect ne suffira pas pour payer ce service. Je reviendrai vous voir, je reviendrai avec elle...

FRÈRE ARSÈNE, en souriant.

Vous oubliez, don Juan, que les femmes ne pénètrent pas dans cette maison.

DON JUAN.

Pardon! (A part.) Et une juive! j'avais là une belle idée!

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Il n'est pas le fils d'une reine, mais je l'aime mieux que son frère.

## SCÈNE X.

Les Précédents, LE PRIEUR, PEBLO.

LE PRIEUR, tenant Pebio par l'oreille.

Mon révérend, je viens vous dénoncer un coupable que son oncle a surpris grimpant sur l'oranger de votre parterre, et pillant vos plus beaux fruits.

FRÈRE ARSÈNE.

Comment, Peblo!...

PEBLO.

Pardon, frère Arsène!

LE PRIEUR.

Point de pardon : ce n'est pas là une petite faute; c'est un crime prémédité, consommé, dont on a saisi les preuves sur lui.

FRÈRE ARSÈNE, à Peblo.

Quoi! ces fruits que je m'étais réservés!

PEBLO.

Je ne suis pas le premier, mon père, qui se soit laissé tenté par le fruit défendu.

LE PRIEUR.

Vous ne serez pas non plus le premier qu'on ait sévèrement puni d'avoir cédé à la tentation.

PEBLO, à part.

S'il pouvait aussi me chasser du Paradis!

FRÈRE ARSÈNE.

Peblo, je penserai à vous plus tard. Vous, don Juan, conduisez cet enfant dans ma cellule, et faites-lui sentir tout ce que sa conduite a de répréhensible.

DON JUAN.

Vous pouvez y compter, mon père.

LE PRIEUR, à don Juan.

Et pensez à mettre votre robe de novice : c'est la règle.

DON JUAN.

Qui? moi!...

FRÈRE ARSÈNE.

C'est la règle.

(Don Juan, qui emporte avec humeur la robe de novice, emmene Peblo et sort.)

## SCÈNE XI.

FRÈRE ARSÈNE, LE PRIEUR, puis DON QUEXADA.

LE PRIEUR.

Don Quexada vient de se présenter pour faire

ses adieux à ce jeune don Juan. La nouvelle de votre mort l'a frappé d'une douleur si vive, que j'en ai eu pitié. Je lui ai dit, sans toutefois le tirer d'erreur, qu'il trouverait son élève dans cet appartement; mais, pour peu qu'il vous répugne de l'admettre en votre présence, l'entrevue aura lieu au grand parloir.

FRÈRE ARSÈNE.

Non pas, vraiment. Je le reverrai avec joie. Mais, mon père, j'ai une grace à vous demander.

LE PRIEUR.

Vous me rendez confus; votre révérence ne sait-elle pas que je lui suis dévoué? Qu'attendez-vous de moi?

FRÈRE ARSÈNE.

Bien peu de chose; et je suis sûr qu'au moment où vous allez obtenir au chapitre un triomphe auquel je me fais une joie de concourir, vous serez plus disposé encore à m'être agréable. Ce jeune homme qu'on vient d'amener ici n'a point de vocation pour la vie religieuse; ordonnez que les portes lui soient ouvertes. Vous voyez que c'est peu de chose.

LE PRIEUR.

Comment, peu de chose! mais l'ordre de sa majesté s'y oppose formellement.

FRÈRE ARSÈNE.

Elle est dans l'erreur.

LE PRIEUR.

Dans l'erreur!... sa majesté! croyez-vous que cela soit possible?

FRÈRE ARSÈNE.

Eh! mon père, qui sait mieux que moi qu'un roi peut faillir?

LE PRIEUR.

Voilà une humilité que j'admire; cependant je me rends coupable envers le roi si je désobéis.

FRÈRE ARSÈNE.

Mais vous l'êtes devant Dieu en obéissant.

LE PRIEUR.

Devant Dieu, c'est une question, mon frère; et envers le roi, c'est certain.

FRÈRE ARSÈNE.

Ainsi ma prière n'est pas accueillie?... eh bien! ce que je demandais, je l'exige.

LE PRIEUR.

J'aurai donc le regret bien amer de vous le refuser.

FRÈRE ARSÈNE.

Mais...

LE PRIEUR.

Mais... je suis le maître.

FRÈRE ARSÈNE, avec fierté.

Le maître! le maître!... (Avec résignation.) Il est vrai, vous êtes le maître; j'ai fait serment d'obéissance, et jamais je ne donnerai ici l'exemple de la révolte.

DON QUEXADA, qui entre et reconnaît frère Arsène.

Grand Dieu! que vois-je?

LE PRIEUR.

Votre révérence me permet de me retirer?

FRÈRE ARSÈNE.

Vous êtes le maître.

## SCÈNE XII.

FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA.

DON QUEXADA.

C'est bien vous, sire! mes yeux ne me trompent pas; vous vivez! (Voulant se jeter aux genoux du frère Arsène, qui l'en empêche.) Pardonnez à l'émotion dont j'ai le cœur bouleversé en baisant une fois encore la main de mon royal maître. J'ai cru voir son fantôme sortir du tombeau.

FRÈRE ARSÈNE.

Et ce n'est que trop vrai; je ne suis plus qu'un fantôme de majesté. N'avez-vous pas entendu ce prieur qui sort d'ici? ne m'a-t'-il pas dit: Je suis le maître? Il refuse de délivrer mon fils; mon fils, qui, sans me connaître, me chérit déja. Le beau jeune prince, don Quexada! que de fierté! quel feu dans ses yeux! des passions impétueuses, n'est-ce pas? et une tête!... une tête plus vive que la mienne!

DON QUEXADA.

A qui le dites-vous, sire? il m'a précipité dans des embarras qui m'ont rendu malheureux...

FRÈRE ARSÈNE.

Comme une poule d'Espagne qui aurait couvé l'œuf d'un aigle.

DON QUEXADA.

Tant que l'aiglon s'est tenu dans sa coquille, rien de mieux; mais du moment qu'il l'a brisée...

FRÈRE ARSÈNE.

Il s'est senti de son origine. Il a voulu de l'air et du soleil. Par le Dieu vivant! il en aura, en dépit de tous les obstacles; oui, la lumière pour ses yeux; et pour ses ailes, la liberté! (Allant ouvrir la porte de sa cellule.) Venez, venez, mon jeune ami!

## SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, DON JUAN, PEBLO.

DON JUAN, une robe de novice ouverte sur ses habits.

Eh bien! mon père! vos instances?...

FRÈRE ARSÈNE.

Ont échoué, don Juan, complètement échoué.

DON JUAN.

J'étais sûr que cette robe me porterait malheur.

FRÈRE ARSÈNE.

Point de découragement! Don Quexada, que vous devez remercier de vous avoir conduit ici, quoi que vous en puissiez dire, m'aidera, par ses avis, à vous tirer d'embarras.

DON JUAN.

Qu'il m'en tire, et j'oublie tout.

FRÈRE ARSÈNE.

Va t'assurer, Peblo, que personne ne nous écoute.

PEBLO.

J'y cours, et je reviens (à part.) pour entendre.

## SCÈNE XIV.

Les Précédents, excepté PEBLO.

FRÈRE ARSÈNE.

Nous, tenons conseil.

DON JUAN.

Je vous dirai en confidence, frère Arsène, que votre petit novice pourra nous être utile.

FRÈRE ARSÈNE.

Il aura voix délibérative. Prenez un siége et mettez-vous là, don Juan; à ma gauche, seigneur Quexada: la séance est ouverte. (A Quexada.) Ne sentez-vous pas un peu de honte à vous voir présidé par un moine, vous, qui avez eu pour président?...

DON QUEXADA.

Le plus grand homme de son siècle.

DON JUAN.

Après François Ier.

FRÈRE ARSÈNE, à Quexada.

Que dit-il donc? il me paraît que vous lui avez donné des idées justes.

DON QUEXADA, embarrassé.

N'y prenez pas garde! (A part.) Cette éducation-là me compromettra par-tout.

FRÈRE ARSÈNE.

Allons, jeune homme! Charles-Quint était un autre politique que le roi dont vous parlez.

DON JUAN.

J'aime mieux le grand guerrier que le grand politique.

FRÈRE ARSÈNE, s'animant par degrés.

Un fou couronné!

DON JUAN.

Un chevalier sur le trône!

DON QUEXADA.

Don Juan!... (A part.) Il est endiablé de son François Ier.

FRÈRE ARSÈNE.

Vous devez me céder là-dessus, en bonne conscience.

DON JUAN.

En bonne conscience, non, mon révérend.

FRÈRE ARSÈNE, se levant.

Je le veux.

DON QUEXADA, se levant aussi.

Frère Arsène vous dit qu'il le veut, qu'avez-vous à répondre?

DON JUAN, qui se lève à son tour.

Un mot fort simple: Je ne le veux pas.

DON QUEXADA.

C'est comme un fait exprès; adieu la délibération.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Il a du sang d'empereur dans les veines.

DON QUEXADA.

Si jamais il abandonne une idée!...

DON JUAN.

Et pourquoi l'abandonnerais-je, à moins qu'il ne me soit prouvé que j'ai tort? persuadez, ne commandez pas; mais entre gens qui discutent, *quand je veux* est un argument, *je ne veux pas* devient une raison.

FRÈRE ARSÈNE, bas à Quexada.

Je n'ai que ce que je mérite, avec mon argument royal. (Haut.) Reprenons nos places. (A don Juan.) N'en parlons plus, jeune homme: je comprends qu'à vingt ans on préfère François Ier, et qu'on aime mieux Charles-Quint à quarante.

## SCÈNE XV.

Les Précédents, PEBLO.

PEBLO, au frère Arsène.

Personne, mon révérend, personne!

DON JUAN.

Assieds-toi dans ce grand fauteuil; tu es du conseil.

PEBLO.

Moi? quel honneur!

FRÈRE ARSÈNE.

Pense à t'en rendre digne par ta discrétion.

PEBLO.

Je ne dis jamais que ce qu'on ne me dit pas. (A part.) Dieu! se tient-il droit, frère Arsène! a-t-il l'œil vif! c'est à ne pas le reconnaître.

FRÈRE ARSÈNE.

Comme doyen du conseil, parlez don Quexada.

DON QUEXADA.

Je le ferai en peu de mots, car le temps presse. Les gens du roi qui nous ont accompagnés jusqu'au couvent, sont repartis dans la nuit pour rendre compte de leur mission: à chaque instant les ordres les plus sévères peuvent arriver de Tolède. Votre révérence doit avoir conservé au moins un ami dans le monde ou à la cour; qu'elle écrive en notre faveur, et de la façon la plus pressante, et à quelqu'un d'influent, et sur l'heure. Voilà mon sentiment; j'ai dit.

FRÈRE ARSÈNE.

Moi, pauvre moine! homme oublié!... d'ailleurs, je l'avouerai, je trouve une jouissance d'orgueil à délivrer don Juan par la seule force de ma volonté, de mon intelligence; j'y mets ma gloire: je veux me prouver que je n'ai pas vieilli.

DON QUEXADA, à part.

Toujours le même : se créant des difficultés pour avoir le plaisir de les vaincre !

FRÈRE ARSÈNE.

L'avis est rejeté ; n'est-ce pas, don Juan ?

DON JUAN.

Rejeté ; pourvu que je sorte d'ici, peu m'importe comment.

PEBLO, avec importance.

Rejeté, rejeté ! ( A part. ) Il n'était pas heureux, l'avis du doyen.

DON JUAN.

Quant à moi, je prends conseil de cette épée, que je vois suspendue à la muraille, et qui me prouve que vous avez été soldat.

FRÈRE ARSÈNE.

J'ai fait un peu de tout; mais cette épée est celle d'un autre, qui fut captif comme vous.

DON JUAN.

Et qu'on a voulu faire moine? Donnez-la-moi, et tenez pour certain que je serai libre avant une heure, quand je devrais livrer bataille à tous les frères de toutes les congrégations d'Espagne.

PEBLO, se levant précipitamment.

Dieu! quel carnage de capuchons !

FRÈRE ARSÈNE.

Voilà justement un moyen à la François Ier.

DON JUAN.

Ah! mon révérend, vous voulez recommencer la querelle ?

FRÈRE ARSÈNE.

Non pas ; mais tout chevaleresque qu'il est, votre expédient, qui serait de mise dans une citadelle, ne convient pas dans un monastère ; cependant, que faire? je ne trouve rien... Allons donc, seigneur Quexada, vous qui avez été le conseiller d'un empereur, vous devez avoir des idées.

DON QUEXADA.

Des idées, des idées, frère Arsène!... il ne m'en vient jamais que quand je n'en cherche pas, et dans ce moment-ci j'en cherche.

DON JUAN.

Eh bien! j'en ai une, c'est que Peblo peut nous tirer d'affaire.

FRÈRE ARSÈNE, à don Juan.

Comment ?

DON JUAN.

Je lui ai promis le secret.

PEBLO.

Ah ! mon frère, c'est mal.

FRÈRE ARSÈNE.

Parlez, Peblo, je vous l'ordonne.

PEBLO.

Vous me gronderez.

FRÈRE ARSÈNE.

Eh non !

PEBLO.

Me le jurez-vous ?

FRÈRE ARSÈNE.

Je ne te le jure pas, mais je te le promets.

PEBLO.

Et mon expédient une fois connu, j'en pourrai profiter pour mon compte?

FRÈRE ARSÈNE.

Tu veux me quitter ?

PEBLO.

Non pas vous, frère Arsène, mais la maison : on respire ici un air renfermé qui ne me convient pas.

FRÈRE ARSÈNE.

Voyez-vous, le fripon d'enfant! il sait qu'on a besoin de lui.

DON QUEXADA, bas au frère Arsène.

Traitez toujours, sauf à ratifier, si bon vous semble.

FRÈRE ARSÈNE, de même à Quexada.

Comme dans notre bon temps. ( A Peblo. ) Voyons, parle.

PEBLO.

J'ai deux moyens. (Montrant la clef.) En voici un.

FRÈRE ARSÈNE.

Dieu me pardonne! c'est le passe-partout du frère gardien ; est-il bien possible ?...

PEBLO.

Souvenez-vous de votre promesse.

DON JUAN.

De grace, mon père!...

PEBLO, courant à sa natte qu'il soulève.

Et voici le second.

FRÈRE ARSÈNE.

Une échelle de cordes!

PEBLO.

Avec celui-ci on descend par cette fenêtre ; avec l'autre on sort par la petite porte qui donne sur la campagne ; avec tous deux on est libre.

FRÈRE ARSÈNE.

Mais, pour avoir eu cette idée-là, il mériterait de passer quinze jours au pain et à l'eau.

DON QUEXADA.

Si nous ne profitions pas de l'idée !

FRÈRE ARSÈNE.

Au fait, je ne vois rien de mieux. Ce ne sera pas la première fois qu'un novice aura eu plus d'esprit à lui seul que toutes les vieilles têtes d'un chapitre.

PEBLO.

Les moines sont au réfectoire, dont les fenêtres ne donnent pas sur ce jardin ; quand ils dînent, ils ne s'occupent pas d'autre chose : profitons du moment.

FRÈRE ARSÈNE.

Va pour le moyen de Peblo !

DON JUAN, qui soulève Peblo en l'embrassant.

Gloire à toi! tu es un petit démon adorable.

FRÈRE ARSÈNE, à Quexada.

Dès que vous serez hors d'ici, conduisez don Juan chez le vieux duc de Médina ; parlez-lui

de moi : il se souviendra de son ancien ami ; et, renfermés dans son palais, attendez que je vous écrive. A l'œuvre ! don Juan, à l'œuvre !

DON JUAN, courant suspendre l'échelle au balcon.

Je ne me ferai pas prier.

DON QUEXADA, au frère Arsène.

Vous voulez donc qu'à mon âge je descende par cette fenêtre?

FRÈRE ARSÈNE.

Je tiendrai l'échelle.

DON QUEXADA.

Votre révérence daignerait...

FRÈRE ARSÈNE.

J'en ai fait descendre bien d'autres, et de plus haut.

PEBLO.

Si je m'étais douté qu'il avait cette habitude-là!...

FRÈRE ARSÈNE, à Peblo.

Cours entr'ouvrir la porte, et veille au dehors.

DON JUAN, du balcon.

Tout est prêt; allons, don Quexada, hâtons-nous.

DON QUEXADA, baisant la main du frère Arsène.

Adieu, mon révérend!

DON JUAN.

A revoir, frère Arsène!

FRÈRE ARSÈNE.

Vous partez sans m'embrasser?

DON JUAN.

Je serais bien ingrat.

FRÈRE ARSÈNE, avec émotion.

Le reverrai-je ?

DON JUAN.

Et ma robe, dont j'oubliais de me débarrasser.

PEBLO, accourant.

Alerte ! alerte ! voici le prieur.

DON QUEXADA.

Tout est perdu.

FRÈRE ARSÈNE.

Mais cette échelle, qui reste suspendue à la fenêtre, il va la voir.

PEBLO, à Quexada.

Fermez un des deux battants.

DON QUEXADA.

C'est une idée toute simple; je ne l'aurais pas eue. J'ai l'esprit frappé.

## SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, LE PRIEUR.

LE PRIEUR, à don Juan.

Novice, suivez-moi.

FRÈRE ARSÈNE.

Où donc, mon père ?

LE PRIEUR.

En lieu de sûreté, et au secret. Tel est l'ordre que je reçois de la cour. L'alguazil mayor, qui vient de me l'apporter à toute bride, laisse reposer les chevaux de son escorte pendant deux heures, et repart, avec don Juan, pour le couvent des Frères de la Passion.

DON JUAN.

Avec moi !

FRÈRE ARSÈNE, le calmant.

Patience ! patience!

LE PRIEUR.

Quant à vous, don Quexada, une troupe de cavaliers, qui n'oserait pénétrer dans cette maison, vous attend à la grande porte. Ils ont laissé échapper quelques mots sur la tour de Ségovie.

DON QUEXADA.

Sur la tour ?...

FRÈRE ARSÈNE.

De Ségovie.

DON QUEXADA.

J'avais entendu.

FRÈRE ARSÈNE.

Eh bien ! seigneur Quexada, la journée sera bonne.

DON QUEXADA.

Elle l'est déjà. (A part.) Hier, entre deux frères; aujourd'hui, entre un père et son fils; ah! maudit secret!

FRÈRE ARSÈNE.

Mais vous resterez ici.

DON QUEXADA.

Je n'ai plus la moindre envie de sortir.

LE PRIEUR, à don Juan.

Jeune homme, obéissez.

DON JUAN.

Quoi ! mon révérend, vous souffririez...?

FRÈRE ARSÈNE.

Il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher. Obéissez, don Juan. (Bas, en lui serrant la main.) Mais ne désespérez de rien.

DON JUAN, de même au frère Arsène.

Je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

PEBLO, tandis que don Juan sort.

Il n'est jamais le bienvenu, ce prieur; mais il ne pouvait pas plus mal arriver.

## SCÈNE XVII.

FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA, PEBLO.

FRÈRE ARSÈNE, à Quexada.

Qu'avez-vous, mon vieil ami ? vous avez l'air découragé.

DON QUEXADA.

On le serait à moins.

FRÈRE ARSÈNE.

Un obstacle vous abat ; moi, il m'excite, il me réveille, il met en jeu tous les ressorts de mon intelligence.

PEBLO, à part.

Comme il s'agite ! comme il marche! ce ma-

tin il se trainait à peine; maintenant il sauterait presque.

FRÈRE ARSÈNE.

Je lutterai, je l'emporterai... (A Quexada.) Ranimez-vous donc; vous n'êtes plus l'homme d'autrefois.

DON QUEXADA.

Si fait! frère Arsène, si fait! mais j'ai là devant moi cette tour de Ségovie qui m'apparaît comme un spectre : elle paralyse mes facultés.

FRÈRE ARSÈNE.

De la peur! eh! qui rêve sa défaite est vaincu d'avance. (Bas.) N'avons-nous pas perdu la bataille de Pavie pendant trois heures? et pourtant... (Haut, avec impatience.) Mais je n'ai que deux heures à moi.

PEBLO.

Il ne pense pas plus à sa goutte...!

FRÈRE ARSÈNE.

Quoi! cette tête jadis si féconde en expédients... (il s'assied.) cette tête vieillie ne peut donc plus rien enfanter?

PEBLO, occupé à retirer l'échelle de la fenêtre.

Les moines descendent au jardin pour se rendre à l'élection dans la grande salle du chapitre. Vous n'y allez pas, frère Arsène?

FRÈRE ARSÈNE.

Laisse-moi en repos avec ton élection!... (A part, en se levant.) J'y pense, ce prieur, il est le maître; mais si je le devenais à mon tour!... (Haut.) Don Quexada, vous rappelez-vous une élection qui a fait bien du bruit dans le monde?

DON QUEXADA.

Je ne l'oublierai de ma vie. Dieu! que j'ai écrit de lettres dans ce temps-là, sans compter les *post-scriptum!*

FRÈRE ARSÈNE.

C'est justement ce que vous allez faire encore. A cette table! à cette table!

PEBLO, regardant toujours.

Ils se forment en groupes. Ils ont au moins pour un quart d'heure à intriguer sur le seuil de la porte avant d'entrer.

FRÈRE ARSÈNE, prenant sur la table des plumes et du papier.

Tu crois?

PEBLO.

Mon oncle crie; frère Timothée prêche, et le prieur, radieux comme un soleil, donne sa bénédiction à tout le monde.

FRÈRE ARSÈNE.

Vite! ici, mon enfant, et de ta plus belle écriture.

PEBLO, un genou en terre, prêt à écrire sur un missel.

Je vais m'appliquer.

FRÈRE ARSÈNE.

Et moi... (Cherchant une place, et se mettant sur son prie-dieu.) moi, là; attention! je dicte: à toi, Peblo; pour le père Timothée : « Mon éloquent ami. » A vous, Quexada; pour le père procureur : « Mon révérend frère. » (Écrivant à son tour.) « Mon très cher gardien... »

PEBLO.

C'est écrit. (A part.) Si je sais où il veut en venir!...

FRÈRE ARSÈNE, à Peblo.

« J'approuve la sainte ambition que vous « avez de prêcher devant la cour; mais comment « me résigner volontairement à perdre le fruit « de vos homélies édifiantes? » (A don Quexada.) « Vous m'avez souvent offert votre voix et celles « de vos amis; si je croyais faire tort à notre bon « prieur en les acceptant, je les refuserais en- « core, mais... »

DON QUEXADA.

Un peu trop vite! frère Arsène, un peu trop vite!

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Pauvre homme! il est usé.

PEBLO.

« Homélies édifiantes. »

FRÈRE ARSÈNE, à Peblo, en continuant lui-même sa lettre commencée.

« Si le chapitre me confère aujourd'hui, grace « à vous et aux vôtres, un titre qui me per- « mette de faire avec quelque dignité une ex- « cursion à la cour, heureux de vous y suivre, « je vous y promets mon appui. »

PEBLO, en écrivant.

Est-ce qu'il voudrait devenir abbé, par hasard?

DON QUEXADA.

« Je refuserais encore; mais... »

FRÈRE ARSÈNE.

« Mais quelques suffrages au premier tour de « scrutin me causeraient une bien sensible joie, « sans nuire à la nomination du plus digne. « Votre frère et ami. » Y es-tu, Peblo?

PEBLO.

J'attends.

DON QUEXADA.

Le voilà dans son élément, trois lettres à-la-fois!

FRÈRE ARSÈNE.

« Priver le roi, frère Timothée, d'un talent « comme le vôtre, c'est pécher; mais passer tout « un carême sans vous entendre, ce serait faire « doublement pénitence. »

PEBLO.

Cette phrase-là doit lui aller au cœur.

FRÈRE ARSÈNE.

Écris, écris. (Lisant sur le devant de la scène la lettre qu'il vient d'achever.)

« Mon très cher gardien, franchise entière « avec vous, qui êtes la franchise même! je « veux être abbé. Votre voix et toutes celles que « vous avez enrôlées sous vos ordres, je vous « les demande au nom du bel enfant qui vous « remettra ce billet. Vous connaissez son père, « et je le connais aussi; conduisez donc ma ga

« lère à bon port, ou, de par Dieu! je coule la « vôtre. Simple moine, je parlerai; abbé, je « jure de me taire. Sur ce, mon très cher gar- « dien, vogue ma galère, et Dieu sauve l'honneur « de votre pavillon! » (Courant à Peblo.) Donne, que je signe, et plie ta lettre.

PEBLO.

Oh! vous aurez toutes ces voix-là; mais si vous faites passer à votre bord mon oncle et son équipage, ce sera un vrai triomphe.

FRÈRE ARSÈNE, gaîment.

Auquel tu auras plus de part que tu ne penses, mon gentil Peblo.

PEBLO.

Ah! par exemple!...

FRÈRE ARSÈNE.

Car tu dois être mon messager auprès de lui.

PEBLO.

Gardez-vous bien de me choisir, père Arsène: il ne peut pas souffrir les enfants.

FRÈRE ARSÈNE.

N'importe; va lui porter cette lettre

PEBLO.

Il l'aura.

FRÈRE ARSÈNE.

Glisse la tienne dans la main du frère Timothée.

PEBLO.

Je le ferai.

FRÈRE ARSÈNE.

Informe-toi du lieu où est enfermé don Juan.

PEBLO, montrant sa clef.

Je ferai mieux.

FRÈRE ARSÈNE.

Va, cours!... mais ne saute donc pas: ton rôle est grave.

PEBLO, d'un air dévot, en croisant ses bras sur sa poitrine.

L'esprit de Dieu vous éclaire, père Arsène.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

J'en fais un hypocrite, sans y prendre garde; il faudra pourtant m'accuser de tout cela.

## SCÈNE XVIII.

FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA.

DON QUEXADA.

Voici ma lettre. (Après que frère Arsène l'a signée.) Faut-il la plier?

FRÈRE ARSÈNE.

Pas encore. *Post-scriptum*...

DON QUEXADA.

Ah!...

FRÈRE ARSÈNE.

« Le cardinal secrétaire d'état met à ma dis- « position la place vacante au sacré collège; j'ai « entendu vanter le mérite et les vertus de votre « parent, l'évêque de Ségorbe; venez me trou- « ver après l'élection. »

DON QUEXADA.

C'est un de vos *post-scriptum* d'autrefois.

FRÈRE ARSÈNE.

Tu me reconnais!

DON QUEXADA.

J'écris l'adresse.

FRÈRE ARSÈNE.

Inutile! faites-vous indiquer le frère procureur, et remettez-lui votre dépêche en personne.

DON QUEXADA, avec inquiétude.

Moi, sire!

FRÈRE ARSÈNE.

Vous savez bien qu'il n'y a pas d'alguazils dans la maison.

DON QUEXADA.

Il est vrai que j'y pensais : vous m'avez toujours deviné; j'obéis.

## SCÈNE XIX.

FRÈRE ARSÈNE.

Courage, mon vieux conseiller! alerte, mon joli page! voilà donc les courriers en campagne pour une crosse d'abbé, comme jadis pour un sceptre d'empereur! Chose bizarre : le choix de quelques moines dans le chapitre d'un petit couvent d'Estramadure ne m'aura pas moins agité, je crois, que celui de mes électeurs couronnés à la grande diète de Francfort; mais rendre la liberté à mon fils, la lui rendre par la seule puissance de ma volonté, ce serait ma dernière et ma plus charmante victoire. (S'approchant de la fenêtre.) Ce Peblo, il arrivera trop tard... non, je le vois; il arrête frère Timothée par la manche. Oh! celui-ci est à moi. (Revenant sur le devant de la scène.) Je n'en puis pas dire autant de notre incorruptible procureur. Bon! y a-t-il sous un capuchon une tête à l'épreuve d'un chapeau? Mais, frère Pacôme, cet obstiné frère Pacôme cèdera-t-il? eh! oui; par peur, tout vieux marin qu'il est; le ridicule est l'épouvantail des gens du monde, et le scandale celui des hommes d'église. Je doute cependant : mon cœur bat; mon sang bouillonne; je puis donc connaître encore l'espérance et la crainte : doux supplice! il y a si long-temps que je n'ai rien desiré! Ah! je me sens revivre!

## SCÈNE XX.

FRÈRE ARSÈNE; PEBLO, hors d'haleine.

FRÈRE ARSÈNE.

Eh bien! tu as vu le frère Timothée?

PEBLO.

Il a lu du coin de l'œil ce que je lui ai remis de votre part, ensuite il m'a donné un léger coup de ses deux doigts sur la joue, comme cela, et m'a dit de son ton le plus doux : « Je suis tout à lui, à lui de cœur, mon joli séraphin. »

FRÈRE ARSÈNE.

Et ton oncle ?

PEBLO.

Il avait à peine jeté les yeux sur votre lettre que son visage est devenu rouge comme une fraise de Valence : il m'a regardé de travers ; ce qui ne m'a pas surpris, parcequ'il ne me regarde jamais autrement ; d'ailleurs je me tenais à distance, et j'étais tranquille sur le compte de son passe-partout.

FRÈRE ARSÈNE.

Après ?

PEBLO.

Rien à espérer de ce côté-là : il a mis la lettre en pièces, et s'est écrié de sa grosse voix : « Voilà ma réponse, petit agent de corruption. » Puis, en prononçant un affreux mot que je n'oserais pas répéter, il est parti comme un furieux pour écrire son vote.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Résistera-t-il ?... et tout le succès est là. (A Peblo.) Mais don Juan ?

PEBLO.

J'ai découvert sa prison au bruit qu'il faisait pour en sortir : cric, crac ! la porte s'ouvre et nous courons tous deux ; il est maintenant ici près, dans ma cellule qui donne sur le corridor ; mais il n'a plus de robe ; déchirée, père Arsène ; en lambeaux !... que voulez-vous ? il n'aime pas les robes.

FRÈRE ARSÈNE.

Eh ! qu'il vienne donc ce cher prisonnier !

PEBLO, appelant au fond.

Don Juan ? don Juan ?

FRÈRE ARSÈNE.

J'ai pourtant mis tout en usage, menaces et promesses : c'est l'artillerie d'une journée d'élection.

## SCÈNE XXI.

Les Précédents, DON JUAN.

DON JUAN.

Quoi ! mon père, est-ce que Peblo m'a dit vrai ? Quand je me reposais sur vous du soin de ma délivrance, la nomination d'un abbé vous occupait ?

FRÈRE ARSÈNE.

Vous m'accusez, don Juan ? voilà comme on nous juge ! Peblo, va me chercher cette épée.

PEBLO, qui saute sur un fauteuil pour la prendre.

Dieu ! qu'elle est lourde !

DON JUAN, la tirant du fourreau.

Pour ta main, enfant, mais pour la mienne !...

FRÈRE ARSÈNE.

Je pense en effet, mon fils, que votre bras ne lui ferait pas faute dans le besoin, et qu'il ne la ramènerait pas en arrière à l'heure du danger.

DON JUAN.

Non, fussé-je seul contre mille.

FRÈRE ARSÈNE, prenant l'épée.

Cette arme est plus précieuse que vous ne le pensez ; elle est un don de cet empereur qui vint mourir ici sous une robe que sans doute il eût déchirée comme vous à votre âge.

DON JUAN.

De Charles-Quint ! vous étiez donc son ami ? il est mort entre vos bras ?

FRÈRE ARSÈNE.

Il l'avait prise, par droit de victoire, à ce François Ier que vous aimez mieux que lui.

DON JUAN.

Et vous pourriez vous en dessaisir !...

FRÈRE ARSÈNE.

De quel usage est-elle pour un moine ?

DON JUAN.

Et en ma faveur !

FRÈRE ARSÈNE.

Mais à des conditions que devant Dieu vous allez me jurer d'accomplir. (Lui présentant l'épée nue pour recevoir son serment.) A moins d'y être forcé par une défense légitime, vous ne vous servirez pas de cette épée pour votre propre cause : il lui faut des œuvres de grand capitaine et non des duels de jeune homme ; elle ne sortira du fourreau que par l'ordre de votre souverain, elle tombera de vos mains à son premier signe, et elle ne sera jamais teinte que du sang des ennemis du roi et du royaume ; le jurez-vous ?

DON JUAN.

Devant Dieu, sur mon honneur de gentilhomme, je le jure.

FRÈRE ARSÈNE.

Prenez-la donc ; j'ai le pressentiment qu'elle gagnera des batailles !

DON JUAN, l'épée à la main.

Je ne ferai pas mentir votre prédiction.

## SCÈNE XXII.

Les Précédents, DON QUEXADA, puis LE PRIEUR.

DON QUEXADA.

Une majorité victorieuse ! une élection triomphale !

FRÈRE ARSÈNE.

Bonne nouvelle, qui ne pouvait m'arriver par un messager plus agréable ! (Bas.) Puisque j'ai pu l'emporter ici, savez-vous, don Quexada, que je réussirais peut-être dans un conclave ?

DON QUEXADA, à part.

Cette idée-là devait lui venir. (Haut.) Le prieur, qui me suit pour vous adresser son compliment, a une figure plus longue !... plus longue qu'elle n'était large avant le scrutin quand elle s'épanouissait d'espérance.

PEBLO.

Il m'a pris mes oranges, et je lui ai volé ses voix.

FRÈRE ARSÈNE, à Quexada.

Retenez mes dernières instructions : veillez sur don Juan, ne le quittez point d'une minute; soyez comme une ombre attachée à ses pas; c'est un service que je réclame de votre ancienne amitié.

DON QUEXADA.

Et vous ne pouvez douter de mon dévouement.

LE PRIEUR, qui entre.

Ah! mon révérend, que je sois le premier à vous féliciter sur votre nomination : jamais événement ne m'a pénétré d'une joie plus vive.

FRÈRE ARSÈNE.

Je vous rends grace, frère prieur; je sais combien vos félicitations sont sincères, et je veux dès à présent mettre votre zèle à l'épreuve; conduisez le seigneur Quexada et don Juan...

LE PRIEUR, surpris.

Ce jeune homme ici!

FRÈRE ARSÈNE.

Conduisez-les vous-même hors des murs du couvent.

LE PRIEUR.

Moi-même! que dites-vous là? mais les ordres du roi...

FRÈRE ARSÈNE, avec sévérité.

Je suis le maître.

LE PRIEUR, s'inclinant profondément.

Vous avez raison, vous avez raison : nous devons obéissance à notre abbé. (A part.) Ma responsabilité est à couvert.

DON JUAN, serrant la main du frère Arsène.

J'étais bien injuste.

PEBLO.

Chacun à son tour. Dieu! est-il malin frère Arsène!

LE PRIEUR.

Seigneur don Juan, je suis prêt à vous conduire.

DON QUEXADA, vivement.

Que ce ne soit pas par la grande porte, s'il vous plaît.

FRÈRE ARSÈNE.

Je comprends. (Au prieur.) Par la porte de la chapelle. (A Quexada.) C'est le chemin le plus long, mais le plus sûr. (Au prieur.) Mettez à la disposition de ces deux gentilshommes les meilleurs chevaux de nos écuries.

PEBLO.

Le cheval du frère quéteur, c'est celui qui va le plus vite et qui porte le plus.

FRÈRE ARSÈNE, tendant les bras à don Juan.

Encore une fois!...

DON JUAN.

Qui ne sera pas la dernière.

FRÈRE ARSÈNE, à don Juan.

Faites-moi de loin un signe d'adieu quand vous allez passer sous mon balcon.

DON QUEXADA.

Je vous quitte, frère Arsène; (bas.) mais je vous ai revu dans votre gloire.

LE PRIEUR, à part.

Voici toute la communauté! du moins ils ne jouiront pas de ma défaite. (Haut.) Veuillez me suivre.

(Il sort avec don Juan et don Quexada, pendant que les moines entrent par le fond.)

## SCÈNE XXIII.

FRÈRE ARSÈNE, PEBLO, FRÈRE PACOME, FRÈRE TIMOTHÉE; MOINES, qui restent au fond du théâtre et dans le corridor.

FRÈRE PACOME.

A l'unanimité, révérendissime abbé, à l'unanimité! hors une voix pour le prieur.

PEBLO, bas à frère Arsène.

C'était peut-être la sienne.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Mais c'est un petit diable enfroqué que ce lutin d'enfant-là!

FRÈRE TIMOTHÉE.

Jamais l'esprit d'union qui nous anime ne s'est manifesté par une justice plus éclatante.

FRÈRE ARSÈNE.

Mes frères, je ne puis vous exprimer combien cette preuve de votre estime me touche profondément; il m'est si doux de me dire, en la recevant, que je n'ai point fait un pas hors de chez moi pour l'obtenir. (A part, les yeux tournés vers la fenêtre.) Don Juan n'est pas libre encore.

PEBLO.

Je suis témoin que père Arsène est resté dans sa cellule; (à part.) mais j'ai couru pour lui!...

FRÈRE TIMOTHÉE.

C'est vraiment une élection miraculeuse.

FRÈRE PACOME.

Il ne nous reste plus qu'à descendre au chœur pour chanter le *Te Deum* en l'honneur du nouvel abbé.

FRÈRE TIMOTHÉE.

Et pour rendre grace au ciel de nous avoir si bien inspirés.

FRÈRE ARSÈNE, regardant toujours vers la fenêtre, à part.

Ah! le voilà. (Haut.) Pardon, mes frères; je suis à vous. (S'approchant du balcon.) Le beau cavalier!... Adieu, adieu!... il vole, il se perd dans un tourbillon de poussière. Va, bon et brave jeune homme; de loin comme de près, je veillerai sur ta fortune.

FRÈRE PACOME.

Nous vous devançons.

FRÈRE ARSÈNE.

Un moment, je vous en supplie! cet hon-

neur inespéré que vous venez de me rendre ne sortira jamais de mon souvenir; mais je suis revenu des gloires de la terre, je sens mon insuffisance pour des fonctions qui m'accableraient, et que je dois plus à votre bienveillante amitié qu'à mon propre mérite; permettez-moi de les résigner dans vos mains: j'abdique.

FRÈRE PACOME, à part.

Il faut qu'il ait la rage de l'abdication!

FRÈRE ARSÈNE.

Que le chapitre rentre en séance; j'y prendrai place; et c'est après cette élection nouvelle que nous irons avec plus de justice entonner le *Te Deum* en l'honneur du plus digne. (Bas à Timothée.) Je vous promets de parler. (Bas à Pacôme.) Je vous jure de ne rien dire. (A tous.) Je vous rejoins, mes frères.

## SCÈNE XXIV.

FRÈRE ARSÈNE, PEBLO.

FRÈRE ARSÈNE.

J'en suis sorti à mon honneur!

PEBLO, les mains jointes.

Frère Arsène, vous ne vous souviendrez ni de ma clef ni de mon échelle?

FRÈRE ARSÈNE.

Pas avant demain soir.

PEBLO, à part.

S'il me retrouve demain matin!...

FRÈRE ARSÈNE, tombant dans un fauteuil.

Je n'en peux plus; mais voilà le premier jour que j'aie passé ici sans regarder l'heure.

# ACTE QUATRIÈME.

Chez dona Florinde. Même salon qu'au second acte. Une table où brûlent deux bougies.

## SCÈNE I.

DONA FLORINDE, assise et la tête appuyée sur sa main; DOROTHÉE, qui la regarde en entrant.

DOROTHÉE.

Sa vue me navre le cœur; si ces inquisiteurs étaient des hommes, ils auraient pitié d'elle, mais les démons!...

DONA FLORINDE.

Don Juan l'ignore; c'est une douleur de moins pour lui. (A Dorothée.) Eh bien! ma lettre?

DOROTHÉE.

Elle est partie par ce joyeux muletier qui rit toujours. Que la gaîté d'autrui est mal venue quand on est triste! il siffle, il chante, et il galope en toute hâte sur la route de Saint-Just.

DONA FLORINDE.

Parviendra-t-elle?

DOROTHÉE.

Vous en doutez?

DONA FLORINDE.

Sais-je le nom qu'il a pris, quand il s'est retiré dans ce cloître?

DOROTHÉE.

Mais celui qu'il a porté est sur l'adresse; qui ne connaît pas Charles-Quint?

DONA FLORINDE.

J'ai cédé à tes instances; tu crois que, par un reste de bienveillance pour le père, il s'intéressera au sort de la fille orpheline et menacée?

DOROTHÉE.

Pourquoi pas? il acquitte par une démarche qui ne lui coûte rien un service reçu argent comptant; décharger sa conscience, sans rendre sa bourse plus légère, c'est une bonne œuvre à bon marché.

DONA FLORINDE.

Il entre toujours de l'argent dans tes raisons, Dorothée.

DOROTHÉE.

Je ne connais que cet argument-là qui ait le privilège de convaincre quelqu'un sans le fâcher.

DONA FLORINDE.

Je te laisse donc ton espérance.

DOROTHÉE.

Si je ne l'avais plus, quelle serait ma consolation? comment désarmer ce tribunal terrible devant lequel vous êtes citée?

DONA FLORINDE.

Calme-toi, tu sais que j'ai un protecteur, qui veut bien me conduire aux pieds de mes juges, m'encourager par ses conseils, m'assister de son crédit.

DOROTHÉE.

Ce personnage mystérieux, qui s'est présenté ici de la part du roi et du comte de Santa-Fiore, en ne se nommant qu'à vous seule?

DONA FLORINDE.

Quand tu es descendue, il n'était pas venu encore?

DOROTHÉE.

On doit l'introduire dès qu'il arrivera, mais je n'ai pas même entendu le bruit d'un carrosse: la rue est déserte; une pluie d'orage commence à tomber par grosses gouttes; se croirait-on à Tolède? pas une guitare pour égayer cette triste nuit! pas une haleine de vent qui la rafraîchisse!

DONA FLORINDE.

C'est vrai; on ne respire plus: ouvre la jalousie.

DOROTHÉE.

Sur la rue ?

DONA FLORINDE.

Non, celle qui donne sur ce jardin qu'il aimait tant.

DOROTHÉE.

L'odeur des jasmins monte jusqu'ici.

DONA FLORINDE.

N'as-tu pas éprouvé quelquefois, Dorothée, combien un son vague, une bouffée d'air réveille fortement certaines impressions de plaisir ou de peine, et fait revivre un souvenir jusqu'à la réalité ?

DOROTHÉE.

Je devine à qui vous pensez.

DONA FLORINDE.

Le grand mérite ! je ne pense jamais qu'à lui. Nous nous sommes assis tant de fois parmi ces touffes de fleurs, une pluie d'orage ne nous faisait pas peur alors ; nous ne la sentions pas. Que de longues promenades, qui nous semblaient si courtes ! il n'y avait pour nous que belles nuits, que parfums, que bonheur ! C'étaient de douces soirées qui ne reviendront plus.

DOROTHÉE.

Pourquoi ce seigneur en qui vous avez confiance ne vous a-t-il pas dit que le soupçon élevé contre vous tombait de soi-même, qu'en vous rendant à la première citation du tribunal vous disposiez vos juges en votre faveur ; enfin n'a-t-il pas promis de vous ramener dans mes bras ?

DONA FLORINDE.

Et il tiendra sa parole, Dorothée ; certainement il le fera... mais... il faut tout prévoir : garde bien ce papier, ce sont mes volontés.

DOROTHÉE.

Vous voulez dire les dernières.

DONA FLORINDE.

C'est au contraire ce que je ne voulais pas dire de peur de t'affliger : si... je ne revenais plus...

DOROTHÉE.

Vous !

DONA FLORINDE.

Ce n'est qu'un doute ; tu trouverais là de quoi vivre, non pas heureuse, mais riche.

DOROTHÉE.

Je n'aurais plus besoin de rien.

DONA FLORINDE.

Quant à don Juan, s'il est rendu au monde, je veux être pour quelque chose dans son bonheur que je devais partager ; je veux que mes biens soient à lui pour qu'il en dispose à son gré, sans se croire engagé même de souvenir envers l'amie qu'il n'aura plus.

DOROTHÉE.

Bon et noble cœur ! vous serez heureuse : une voix secrète me dit que vous le reverrez. Le brave jeune homme, s'il doit avoir jamais une autre épouse que vous, c'est l'église, et vous ne pourrez pas l'accuser d'infidélité ; assurément l'inclination n'y sera pour rien.

DONA FLORINDE.

Tais-toi, tais-toi : on vient ; c'est celui que j'attends ; j'aurai du courage.

DOROTHÉE.

Vos mains sont froides, pauvre chère fille ; vous tremblez.

DONA FLORINDE.

Non, non ; je t'assure.

DOROTHÉE.

Ah ! toutes mes terreurs me reprennent.

## SCÈNE II.

DONA FLORINDE, DOROTHÉE, DON RUY GOMÈS.

GOMÈS.

J'arrive à l'heure convenue, sénora.

DONA FLORINDE.

Je la croyais passée : on est donc presque aussi impatiente quand on craint que quand on espère ?

GOMÈS.

Soyez sans crainte ; le protecteur puissant que je vous ai nommé ne vous abandonnera pas.

DOROTHÉE.

Est-ce qu'il ne me sera pas permis de l'accompagner ?

GOMÈS.

Vous savez que les ordres de l'inquisition sont formels.

DOROTHÉE.

Mais vous me la ramènerez, mon bon seigneur ; c'est tout ce que j'aime sur la terre : vous avez promis de me la ramener.

GOMÈS.

Je vous le promets encore, et ce sera bientôt.

DONA FLORINDE.

Dorothée, donne ma mantille et mon masque.

DOROTHÉE, qui va les prendre sur un siége

Et n'avoir pas la consolation de la suivre !

GOMÈS, à part.

L'orgueil d'une telle conquête ne pourrait rien sur elle, mais la terreur !...

DONA FLORINDE.

Je ne te dis pas adieu, Dorothée.

DOROTHÉE.

Oh ! non : c'est un mot qu'il ne faut dire qu'à ceux qu'on ne doit pas revoir. (*La reconduisant jusqu'à la porte et lui baisant les mains.*) Il vient malgré moi sur mes lèvres... je ne le prononcerai pas ; ma fille ! ma fille bien-aimée !...

## SCÈNE III.

DOROTHÉE, puis DON JUAN.

DOROTHÉE.

Maintenant je puis me désespérer tout à mon aise ; je puis les maudire, eux et leurs lois de sang, et leur tribunal de bourreaux, et lui le premier, puisqu'il ne m'entend plus ; qu'avons-nous fait pour qu'on nous traite ainsi? Ah ! si le pouvoir passe une fois du côté de la vraie croyance, c'est-à-dire du nôtre, nous serons humains et charitables ; mais ces chrétiens qui nous oppriment, si je les tenais tous, je voudrais les anéantir d'un seul coup, les déchirer par morceaux ; je voudrais les faire brûler à petit feu jusqu'au dernier...

DON JUAN, qui vient d'entrer par la fenêtre.

Un seul excepté, j'espère !

DOROTHÉE, poussant un cri.

C'est vous, seigneur don Juan ; quelle peur vous m'avez faite ! vous ici !... et par quelle route encore !

DON JUAN.

La seule où j'étais sûr de ne rencontrer personne, la brèche du jardin et l'escalade.

DOROTHÉE.

Dieu tout-puissant ! c'est du ciel que vous êtes tombé.

DON JUAN.

Exactement, j'en arrive ; ou du moins j'y allais tout droit, mais j'ai rebroussé chemin ; partage donc mon bonheur : elle m'est rendue.

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DON QUEXADA.

DON QUEXADA, à don Juan, de la fenêtre.

Du moins, venez à mon aide !

DON JUAN, courant à lui.

J'oubliais... Ah ! pardon ; l'arrière-garde est en retard !

DOROTHÉE.

Comment lui annoncer une nouvelle qui va changer sa joie en désespoir?

DON JUAN, à Quexada.

Ne craignez point : le treillage est bon.

DON QUEXADA.

Sortir, entrer par les fenêtres ! on dirait que les portes ne doivent plus s'ouvrir pour nous.

DON JUAN, l'aidant à franchir le balcon.

Ce ne sont pas celles qui s'ouvrent que je crains le plus.

DON QUEXADA.

Ni moi ; où sommes-nous ici?

DON JUAN, à Dorothée.

Que fait dona Florinde ? elle s'est retirée dans son appartement?

DOROTHÉE, à part.

Je redoute jusqu'aux extravagances de sa douleur.

DON QUEXADA.

Nous sommes chez dona Florinde?

DON JUAN, à Dorothée.

Cours la prévenir de notre arrivée.

DOROTHÉE.

J'y vais, seigneur don Juan. (A part.) Mon Dieu ! que faire ? obéissons, ne fût-ce que pour lui laisser le temps de revenir.

## SCÈNE V.

DON JUAN, DON QUEXADA.

DON JUAN.

Concevez-vous ma joie? je vais la revoir.

DON QUEXADA.

Et c'est pour m'entraîner chez elle à mon insu que vous avez refusé de me suivre au palais de Médina. Ah ! pourquoi ai-je promis, solennellement promis, de ne pas vous quitter d'un moment? Chez dona Florinde !

DON JUAN.

Pouvais-je vous conduire autre part?

DON QUEXADA.

Non, vous ne le pouviez pas; depuis hier matin, il y a en vous je ne sais quoi de malencontreux qui se communique à moi, pour nous faire agir et parler tous deux, comme d'inspiration, au rebours de la prudence et du bon sens; et vous êtes dans l'ivresse encore !

DON JUAN.

Que voulez-vous? je n'ai que d'heureux pressentiments.

DON QUEXADA.

Alors il va nous arriver quelque malheur.

DON JUAN, qui s'approche de la porte par où Dorothée est sortie.

Mais que fait-elle ?

DON QUEXADA, qui le suit.

Vous avez beau ne pas m'écouter, il faut m'entendre ; revenir dans une maison où il vous a plu d'introduire le comte de Santa-Fiore, qui est peut-être observée, cernée par des gens à lui, où vous pouvez le rencontrer en personne...

DON JUAN.

Que j'aie cette bonne fortune, et ma joie est au comble.

DON QUEXADA.

Dieu vous en préserve !... et moi aussi ! Mais le plus acharné de vos ennemis ne pourrait pas faire un vœu qui vous fût plus fatal. Savez-vous, jeune homme, quel avenir vous jetez au hasard ? Savez-vous qui vous êtes? Si vous le saviez, vous auriez un peu plus de respect pour vous-même.

DON JUAN, qui revient précipitamment.

Du respect pour moi ! je ne m'en serais ja-

mais avisé; je suis donc quelque chose de bien important dans le monde?

DON QUEXADA.

Vous êtes...

DON JUAN.

Enfin je vais me connaître!

DON QUEXADA.

Vous êtes... un fou; c'est tout ce que je puis vous dire.

DON JUAN.

Ne me demandez donc pas de me conduire comme un sage; mais allons, asseyez-vous et rassurez-vous, mon digne ami; vous ne seriez pas plus en peine quand le Saint-Office se mêlerait de mes affaires et des vôtres.

DON QUEXADA.

C'est la seule infortune qui nous manque; n'en parlez pas, ou vous la ferez venir.

DON JUAN.

Dorothée! je meurs d'impatience; Dorothée!... quoi! tu es seule?...

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

Ah! seigneur don Juan!...

DON JUAN.

Que vois-je? tu détournes le visage; tu pleures; il s'est passé quelque horrible aventure que tu veux me cacher!

DOROTHÉE.

Je le voulais, et je ne le peux pas.

DON JUAN.

Explique-toi; je suis au supplice. Dona Florinde?...

DOROTHÉE.

N'est plus ici.

DON JUAN.

Achève.

DOROTHÉE.

On l'interroge.

DON JUAN.

Où donc? qui donc? Achève par pitié.

DOROTHÉE.

L'inquisition...

DON JUAN.

L'inquisition! une juive! elle est perdue.

DON QUEXADA, courant à lui.

Qu'est-ce que vous venez de dire?

DON JUAN, avec désespoir, à Quexada.

Perdue sans ressource!

DON QUEXADA.

Ce n'est pas là ce que je vous demande. Vous avez parlé d'une juive?

DON JUAN.

Moi!

DON QUEXADA.

Dona Florinde est une juive?

DON JUAN.

Puisque je l'ai dit, c'est vrai.

DON QUEXADA.

Soupçonnée d'apostasie après abjuration... Là! je l'aurais juré; mais il n'y a plus de sûreté pour nous chez elle.

DON JUAN.

Allons!

DON QUEXADA.

L'inquisition ne se borne pas à brûler les juifs, elle brûle aussi leurs adhérents; m'entendez-vous? leurs adhérents.

DON JUAN.

Eh! oui, je vous entends: leurs adhérents. Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse? et que m'importe?

DOROTHÉE.

Eh bien! nous périrons tous ensemble.

DON JUAN.

Tous ensemble.

DON QUEXADA, furieux, à Dorothée.

Parlez pour vous, la duègne. Si cette partie de plaisir-là vous tente, donnez-vous-en la joie; mais je ne veux pas en être. Je veux sortir d'ici...

DOROTHÉE.

Sortez.

DON JUAN.

Qui vous retient?

DON QUEXADA.

Et de l'Espagne. (A don Juan.) Mais vous me suivrez; nous ne pouvons aller, ni trop vite, ni trop loin. A la veille d'un auto-da-fé, et avec l'ennemi que nous avons sur les bras, une telle liaison suffit pour nous mener droit au bûcher. Partons, venez, mon cher don Juan, venez...

DON JUAN, le prenant par le bras pour l'entraîner.

A l'inquisition? je le veux bien.

DON QUEXADA

Pour Dieu! lâchez-moi. Quand il parle ainsi, il me semble que j'ai les pieds sur des charbons ardents.

DOROTHÉE.

De grâce, seigneur don Juan, pas d'imprudence! Un des personnages importants du Saint-Office protège dona Florinde, l'accompagne, et doit la ramener chez elle.

DON JUAN.

Cette nuit même?

DOROTHÉE.

Et bientôt; il me l'a promis.

DON JUAN.

Que ne le disais-tu?

DON QUEXADA.

Je ne veux pas qu'il me trouve dans cette maison. Encore un coup, suivez-moi.

DON JUAN.

Quand je devrais abjurer pour partager son sort, je reste.

DON QUEXADA.

Tenez, don Juan, vous êtes un ingrat; vous

me désespérez. Tout ce qu'il était humainement possible de faire pour tenir ma promesse, je l'ai fait; vous avez ri des conseils du vieillard, et il a mieux aimé redevenir jeune homme pour extravaguer avec vous que d'avoir raison en vous abandonnant à votre mauvaise tête; mais tout a son terme. La rage de l'auto-da-fé vous tourne l'esprit, et je me perdrais maintenant sans vous être bon à rien. Adieu donc!... mon élève, mon cher enfant, c'est avec un serrement de cœur que je vous le dis; c'est en pleurant que je vous embrasse; mais adieu; car enfin la paternité la plus dévouée ne peut pas aller jusqu'à vous faire brûler vif pour un fils... qui n'est pas le vôtre.

DON JUAN.

Écoutez; votre parole donnée, votre tendresse pour moi, vous pouvez tout concilier avec votre sûreté.

DON QUEXADA.

Comment? dites-le en deux mots.

DON JUAN.

Dès que dona Florinde sera seule, je me montre, et je fuis avec elle avant d'attendre une seconde citation du tribunal.

DOROTHÉE.

Ah! sauvez-la!

DON JUAN.

Sortez : procurez-vous des chevaux, et revenez nous prendre; alors à vous le commandement.

DON QUEXADA.

Comptez sur la plus belle retraite!... mais écoutez-moi à votre tour; je viendrai sous la fenêtre vous faire un signal.

DON JUAN.

Oui.

DON QUEXADA.

Trois coups dans la main.

DON JUAN.

Bien.

DON QUEXADA.

Si je puis rentrer dans cette maison sans danger, vous me répondrez; autrement...

DON JUAN.

Je ne vous répondrai pas.

DON QUEXADA.

Vous me le promettez?

DON JUAN.

C'est convenu.

DON QUEXADA, à Dorothée.

Maintenant conduisez-moi, et avec prudence.

DOROTHÉE.

Personne sur le seuil. Ne craignez rien.

DON QUEXADA, qui sort avec Dorothée.

Les juifs et leurs adhérents; miséricorde!...

DON JUAN.

Il n'a que ses adhérents dans la tête.

## SCÈNE VII.

DON JUAN, seul.

Oh! quand une peur, qui tient du délire, vous crie aux oreilles, le moyen d'assembler deux idées!... (Il s'assied.) Réfléchissons, maintenant que je suis seul : à quoi me résoudre?... à l'attendre? et si elle ne revenait pas! j'irais la chercher jusqu'au fond de cette caverne du Saint-Office... mais je mourrais mille fois avant de m'en ouvrir l'entrée! N'est-ce pas le comble du malheur que de n'avoir pas même la ressource de faire une folie? (Se levant.) Attendre est impossible, agir ne l'est pas moins; quel supplice que de ne pouvoir prendre un parti! Le plus mauvais de tous vaut mieux que l'indécision, et je donnerais dix années de ma vie pour m'épargner une heure de cette insupportable angoisse. (Retombant assis.) J'y succombe. Ah! Florinde, Florinde! vous ai-je perdue pour toujours?

## SCÈNE VIII.

DON JUAN, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, accourant.

La voilà, seigneur don Juan! je l'ai revue : la voilà.

DON JUAN.

Je cours au-devant d'elle.

DOROTHÉE.

Mais elle n'est pas seule; celui dont je vous ai parlé la ramène; voulez-vous la perdre?

DON JUAN.

Plutôt cent fois me perdre moi-même!

DOROTHÉE.

Gardez-vous donc de vous montrer, et laissez-vous conduire.

DON JUAN.

Où tu voudras.

DOROTHÉE, ouvrant une porte latérale.

Dans le lieu le plus retiré de la maison; chez moi, et pour n'en sortir qu'à propos.

DON JUAN.

Elle est de retour; je suis ici pour la défendre : ah! je respire, et je t'obéis.

(Il sort avec Dorothée.)

## SCÈNE IX.

DONA FLORINDE, DON RUY GOMÈS.

DONA FLORINDE.

Graces vous soient rendues, don Gomès! vous avez tenu votre parole. Mais pardonnez... (tombant sur un siége.) mes genoux tremblent sous moi.

GOMÈS.

Cet interrogatoire vous a laissé une impression pénible.

DONA FLORINDE.

Douloureuse, accablante comme un rêve qu'on ne peut chasser. Cette vaste salle tendue de noir, ces torches qui n'éclairent que pour rendre l'obscurité plus affreuse, ces juges voilés, dont les yeux seuls sont visibles et se fixent sur vous avec une immobilité qui glace même la pensée... Quel spectacle ! la justice des hommes ne pense-t-elle donc nous apparaître que sous ces dehors terribles ?

GOMÈS.

Oui, sénora, quand c'est Dieu qu'elle venge; mais j'espère que vos juges s'adouciront en votre faveur.

DONA FLORINDE.

Vous n'en avez pas la certitude ?

GOMÈS.

Je voudrais l'avoir.

DONA FLORINDE.

Ils ont donc résolu de me rappeler en leur présence ?...

GOMÈS.

Je l'ignore, mais c'est possible.

DONA FLORINDE.

De me soumettre à cette épreuve de douleur, dont les instruments épars autour de moi m'ôtaient presque l'usage de ma raison ?

GOMÈS.

Je répugne à le croire, mais...

DONA FLORINDE, se levant.

C'est encore possible ! Ah ! vous ne le permettrez pas; vous prendrez pitié de moi; le courage de mourir, je l'aurais : je suis si malheureuse ! Mais devant de telles souffrances je ne me sens plus que la faiblesse d'une femme; elles me font peur. Comment me les épargner ? je me soumets d'avance à tout ce qu'on exigera de moi; tout ce qu'on voudra que je dise, je le dirai; pour mourir plus vite, pour ne mourir qu'une fois ! oh ! je le dirai.

GOMÈS, à part.

La voilà donc où je desirais l'amener. (A dona Florinde.) Une seule personne peut intervenir entre vous et vos juges ; une seule, je vous le répète : c'est le roi.

DONA FLORINDE.

Le fera-t-il ?

GOMÈS.

En pouvez-vous douter, quand il daigne venir vous l'assurer lui-même ?

DONA FLORINDE.

Qu'il vienne donc !

GOMÈS.

Comme je vous l'ai dit, madame, je croyais le trouver ici ; dans quelques instants il sera près de vous ; ne lui montrez aucun ressentiment : songez que l'inquisition intimide jusqu'aux rois, qu'une démarche auprès de ce tribunal est hasardeuse, même pour lui, et qu'elle mérite quelque reconnaissance.

DONA FLORINDE.

Hélas ! que peut-il attendre de la mienne ?

GOMÈS.

Je vous quitte, sénora, et c'est encore pour m'occuper de vous; je veux revoir vos juges, combattre des préventions qui, je l'avoue, me font frémir malgré moi.

DONA FLORINDE.

Courez : je vous remercie, et du fond de l'ame.

GOMÈS.

Pourrai-je les détruire ? (La regardant.) Quoi ! tant de beauté ! ce serait horrible.

DONA FLORINDE.

Ah ! je tremble, je tremble.

GOMÈS.

Ayez donc autant de pitié pour vous que j'en ai moi-même. Don Philippe ne peut tarder : vous allez le voir; votre sort est dans vos mains. Restez, restez, sénora.

DONA FLORINDE, retombant assise.

Du moins, mes bénédictions vous accompagnent.

GOMÈS, à part, en sortant.

Que le roi promette maintenant, et l'amant va tout obtenir.

## SCÈNE X.

DONA FLORINDE, seule.

Je n'ai plus qu'une espérance, mais que va-t-il m'ordonner ? de renoncer à don Juan; ne sommes-nous pas séparés ? de ne plus l'aimer; est-ce en mon pouvoir ?... Oh ! que la terreur a d'empire sur nous ! c'est son ennemi que j'appelle de tous mes vœux, son ennemi mortel, le roi... Il faut que je sois bien malheureuse ou bien faible puisque je peux souhaiter de le revoir ; je le souhaite pourtant : j'en ai honte, mais je ne saurais me vaincre. Mon Dieu, faites qu'il vienne !

## SCÈNE XI.

DONA FLORINDE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, s'élançant vers dona Florinde.

Ah ! c'est vous, vous que je presse dans mes bras !

DONA FLORINDE.

Dorothée, ma mère !...

DOROTHÉE.

Vous frissonnez.

DONA FLORINDE.

N'ajoute pas à mon émotion par la tienne : je veux me calmer ; j'attends quelqu'un.

DOROTHÉE.

Moi, je vous annonce une personne que vous n'attendiez plus.

DONA FLORINDE.

Que veux-tu dire?

DOROTHÉE.

C'est lui.

DONA FLORINDE.

Don Juan?

DOROTHÉE.

Lui, qui vient d'arriver.

DONA FLORINDE.

Don Juan est libre : ô ciel! je te rends grace!

DOROTHÉE.

Retiré dans ma chambre, il m'envoie m'assurer que vous êtes seule : un mot de vous, et il est à vos pieds; irai-je le chercher?

DONA FLORINDE.

Mais sans doute; mais à l'instant; mais va donc si tu m'aimes! (La retenant par le bras.) N'as-tu pas entendu?...

DOROTHÉE.

Non rien; rien, je vous jure.

DONA FLORINDE.

Arrête! la joie m'ôtait le sens : que don Juan parte; qu'il fuie!

DOROTHÉE.

Avec vous, cette nuit; sans vous, jamais!

DONA FLORINDE.

Et comment fuir? il va le rencontrer.

DOROTHÉE.

Qui donc?

DONA FLORINDE.

Je te l'ai dit : le comte, le comte, qui ne peut tarder; qui sera près de moi dans un moment; qui monte peut-être pendant que je te parle. Dieu! s'ils se retrouvaient en face l'un de l'autre!...

DOROTHÉE.

Eh bien! don Juan le tuerait.

DONA FLORINDE.

Le tuer! que dis-tu? mais tu ignores... ce serait le plus épouvantable des crimes; et j'ai pu souhaiter sa présence!... Écoute, Dorothée : don Juan est chez toi; il faut l'y retenir.

DOROTHÉE.

S'il consent à se laisser faire.

DONA FLORINDE.

Sans lui parler du comte.

DOROTHÉE.

Je m'en garderai bien; mais voudra-t-il attendre?

DONA FLORINDE.

Dis-lui que je l'en prie; dis-lui que je le veux, qu'il y va de ses jours; non, des miens; il t'écoutera.

DOROTHÉE.

Je l'espère; cependant n'y a-t-il pour vous aucun danger à demeurer seule?

DONA FLORINDE.

Aucun; je tremblais tout-à-l'heure, mais je redeviens moi-même : je ne pense plus qu'à lui, je ne crains plus que pour lui, je m'exposerai à tout pour le sauver; l'amour, ah! l'amour, c'est le courage des femmes.

DOROTHÉE.

Mais don Juan ne consultera que son épée, s'il découvre que vous refusez de le recevoir pour entretenir son ennemi.

DONA FLORINDE.

Toute une galerie entre ce salon et ta chambre! il ne pourra nous entendre.

DOROTHÉE.

Ah! si vous aviez pu lui parler!

DONA FLORINDE.

Oui, tu as raison, je le peux encore; viens, je t'accompagne, je te devance, du moins je l'aurai revu!... (S'arrêtant tout-à-coup.) Cette fois je ne me trompe pas.

DOROTHÉE.

On monte les degrés; on vient.

DONA FLORINDE.

C'est le comte; il est trop tard. Dorothée, sauve-nous tous deux. Va, cours, et je referme cette porte sur toi! (Donnant un tour de clef.) Je ne puis mettre assez d'obstacle entre don Juan et lui. (Revenant sur le devant de la scène.) Ah! que mon cœur et mes yeux ne me trahissent pas.

## SCÈNE XII.

DONA FLORINDE, PHILIPPE II.

PHILIPPE II, à part, au fond.

L'effroi, qui va me la livrer, l'embellit encore. Ou cette nuit, ou jamais!

DONA FLORINDE, à part.

Comment abréger cet entretien?

PHILIPPE II.

Me pardonnez-vous, madame, de troubler votre rêverie?

DONA FLORINDE.

Ah! sire, elle était si triste que... que je dois vous en remercier.

PHILIPPE II.

Cette fois ma présence ne vous est donc pas importune?

DONA FLORINDE.

Peut-elle l'être... quand vous venez me défendre? je révère... je bénis votre justice.

PHILIPPE II.

J'accepterais l'éloge, si un intérêt plus tendre que le besoin d'être juste ne me ramenait auprès de vous.

DONA FLORINDE.

La pitié, sire.

PHILIPPE II.

Oui, une pitié pleine de sollicitude et d'alarmes, le dévouement d'un ami que vous connaissiez mal, quand vous avez pu le croire insensible.

DONA FLORINDE.

Ce mot me rend l'espoir : transmis, de la part de votre majesté, il eût suffi pour calmer mes craintes... et vous aurait épargné une démarche... dont je suis confuse.

PHILIPPE II.

Mais en me privant d'un plaisir dont j'étais jaloux, celui de vous rassurer moi-même; ne me l'enviez pas.

DONA FLORINDE, à part.

Il va rester.

PHILIPPE II.

Ces instants que je vous consacre, je trouve si doux de les dérober à mes travaux !

DONA FLORINDE.

Et à votre repos peut-être. Je sais combien ils sont précieux ; ne craignez pas que j'en abuse.

PHILIPPE II, avançant un fauteuil pour dona Florinde.

Vous-même, ne craignez pas trop d'en abuser.

DONA FLORINDE, qui s'assied.

Il le faut!

PHILIPPE II, à part.

Ne l'ai-je point trop tôt rassurée? (A dona Florinde.) On a dû vous dire, madame, que la volonté souveraine peut se briser contre un arrêt de l'inquisition. Ce tribunal représente Dieu même, et devant Dieu que sont les rois de la terre? Cependant j'ai résolu, quel qu'en fût le péril, de me jeter entre vos juges et vous; mais, pour prix d'un tel service, que dois-je attendre? votre haine peut-être !

DONA FLORINDE, en se levant.

Moi, de la haine, quand vous me sauvez !... Ah ! sire, ce serait de l'ingratitude, et...

PHILIPPE II.

Et vous en êtes incapable, belle Florinde; je le crois. (L'invitant du geste à se rasseoir.) Ah ! de grace !...

DONA FLORINDE, à part en s'asseyant, tandis que le roi va prendre un siége.

Quel supplice!

PHILIPPE II, appuyé sur le dos de sa chaise.

Vous ne serez point ingrate ; mais vous resterez indifférente. (En s'asseyant.) Le sort d'un roi est de n'obtenir que le respect, quand il n'inspire pas l'aversion ou l'envie ; et pourtant, accessible à toutes les affections qu'on lui refuse, brûlé sans espoir de toutes les passions qui consument, qu'un roi sent douloureusement le besoin d'être aimé!

DONA FLORINDE.

Vous l'êtes, sire, d'un peuple entier, qui vous respecte, qui vous admire, qui voit en vous la source de tous les biens.

PHILIPPE II.

Oui, je le suis par intérêt ; je le suis de cet amour qui s'adresse, non pas à moi, mais à mon pouvoir, non pas à l'homme, mais au souverain. Que me font ces hommages, ces acclamations dont on me fatigue? avec quelle joie je les donnerais pour le bonheur de sentir la main d'un ami presser la mienne; pour un soupir de l'amante que je me suis créée par la pensée, que je vois dans mes rêves, qui poursuit le monarque au milieu de ses travaux, et le chrétien jusque dans la ferveur de ses prières !

DONA FLORINDE.

Cette amante, sire, Dieu et la France vous la donnent ; une jeune fiancée vient à vous, célèbre par ses vertus et ses graces, proclamée belle entre toutes les princesses.

PHILIPPE II.

Mais non entre toutes les femmes. Reste-t-il une place pour elle dans ce cœur possédé d'une autre image? Ne le croyez pas, Florinde; ce mariage politique n'est que le veuvage avec plus de contrainte et d'entraves. (En rapprochant son siége de celui de Florinde.) Oh ! qu'une épouse de ma préférence secrète, de mon amour, choisie pour elle-même, et adorée dans l'ombre, serait plus reine que cette reine qui n'aura qu'un vain titre! Mon sceptre, je le mettrais à ses pieds; ce droit de grace, le plus beau de mes droits, c'est elle qui l'exercerait en mon nom ; mes trésors ne feraient que passer de ses mains dans celles des malheureux ; et ce pouvoir immense de consoler l'infortune, cette royauté enveloppée de mystère, mais plus absolue que la mienne, une seule femme la mérite, une seule dans le monde, et cette femme, Florinde, c'est vous...

DONA FLORINDE, se levant.

Moi, juste ciel ! qui ! moi !

PHILIPPE II.

Vous, à qui je l'offre à genoux, à qui je demande, en tremblant, un peu de cette pitié que je ne vous ai pas refusée pour vous-même.

DONA FLORINDE.

Mais que vous vouliez me vendre au prix de l'honneur... Oh ! non, vous n'avez pas eu cette pensée ; je m'abuse et je vous fais injure. Pardon, sire, ah ! pardon de mon erreur !

PHILIPPE II.

Ne feignez pas de vous méprendre, n'en appelez pas à des vertus dont Dieu m'affranchit, en me les rendant impossibles. Je l'ai résolu : crime ou non, de votre volonté ou seulement de la mienne, Florinde, vous serez à moi.

DONA FLORINDE.

Et je me suis livrée !... et je suis seule !

PHILIPPE II.

Oui, seule ; et rien ne vous trahira ; mais rien ne peut vous sauver.

DONA FLORINDE.

Que mon désespoir et mes cris...

PHILIPPE II.

Vos cris ne seront pas entendus.

DONA FLORINDE.

Vous vous trompez, sire, on viendra ; je vous jure qu'on viendra.

PHILIPPE II.

Et qui donc ?

DONA FLORINDE.

Personne, oh! non, personne. Il est vrai, je suis sans appui, sans défense; ou plutôt je n'ai qu'un refuge, et c'est vous, vous à qui je confie cet honneur que vous veniez me ravir; vous, sire, qui serez mon défenseur contre vous-même. (S'avançant vers lui avec exaltation.) Don Philippe, l'action que vous voulez commettre est horrible, (tombant à genoux.) et j'en demande justice au roi d'Espagne.

PHILIPPE II, la regardant avec transport.

Ravissante de terreur et de fierté! Florinde, c'est le seul vœu de toi que je n'accomplirai pas: le roi d'Espagne sera ton maître aujourd'hui et don Philippe ton esclave toute sa vie.

DONA FLORINDE, qui repousse le roi en se relevant.

Écoutez-moi donc, homme cruel, chrétien sans pitié; je ne dirai qu'un mot, puisque j'y suis réduite...

PHILIPPE II.

Il ne changera pas ton sort.

DONA FLORINDE.

Qu'un mot qui va me perdre, mais qui vous fera reculer d'horreur.

PHILIPPE II, s'élançant vers elle.

C'est trop me résister.

DONA FLORINDE, en fuyant.

Pitié! sire; grace!... oui je dirai tout... je suis...

PHILIPPE II, qui la saisit dans ses bras.

Eh! que m'importe!

DONA FLORINDE.

Je suis une juive!

PHILIPPE II, reculant d'horreur.

Toi! Qu'entends-je! Ah! malheureuse fille, puisses-tu, pour ton salut dans ce monde et dans l'autre, avoir poussé la vertu jusqu'au mensonge!

DONA FLORINDE.

Mon mensonge fut de descendre par nécessité à feindre une croyance qui n'était que sur mes lèvres; voilà mon crime, et j'en serai punie; mais, si vous faites un pas vers moi, je répéterai au pied du tribunal, je proclamerai devant mes juges, qu'un Espagnol a été assez lâche pour vouloir triompher de l'innocence par la force; qu'un chevalier a fait outrage à une femme; que le plus saint roi de la chrétienté, que toi, don Philippe, toi le roi catholique, tu t'es souillé d'une passion infâme pour une juive. (Avec calme.) Eh bien! vous vous arrêtez maintenant; c'est moi qui suis tranquille, et c'est vous qui tremblez.

PHILIPPE II.

Pour tes jours. Sais-tu que si à mon éternelle confusion tes paroles avaient frappé une autre oreille que la mienne, sais-tu qu'il n'y aurait plus d'espoir pour toi dans cette vie?

DONA FLORINDE.

Mais j'en sortirais pure.

PHILIPPE II.

Que je ne pourrais te soustraire ni à la torture, ni aux flammes du bûcher.

DONA FLORINDE.

Mais j'irais martyre à ce Dieu qui est le mien comme le vôtre, et qui jugera mes juges; mais je mourrais digne encore de celui qui m'a tant aimée.

PHILIPPE II.

Oh! pourquoi as-tu rappelé ce souvenir? il étouffe en moi toute compassion; c'est ta sentence, Florinde, ta sentence de mort. (Entendant frapper à coups redoublés à la porte de la galerie voisine.) Quel est ce bruit?

DONA FLORINDE, au comble de la terreur.

Quoi?... je n'ai rien entendu... je ne sais... Dorothée, peut-être.

DON JUAN, en dehors.

Ouvrez cette porte, ou je la briserai.

PHILIPPE II.

Un homme ici!

DONA FLORINDE, qui s'élance vers la porte, et veut arrêter le roi.

Je vous en conjure... Ah! par tout ce que vous avez de sacré dans le monde!...

PHILIPPE II, l'écartant pour ouvrir la porte.

Un témoin de ma honte! je saurai qui c'est.

## SCÈNE XIII.

DON JUAN, PHILIPPE II, DONA FLORINDE.

PHILIPPE II.

Don Juan!

DON JUAN.

Le comte!

PHILIPPE II.

Vous m'avez entendu?

DON JUAN.

Trop tard; je vous aurais déja puni.

DONA FLORINDE, qui se précipite entre eux.

Vous n'en avez ni le droit ni le pouvoir, don Juan, vous ne connaissez pas celui que vous outragez.

DON JUAN.

Je le connais par ses actes, et il m'en fera raison.

PHILIPPE II.

Je vous jugerai sur les vôtres, et vous m'en répondrez.

DONA FLORINDE, à don Juan.

Vous lui devez respect. Ah! respect au plus noble sang de la Castille!

DON JUAN.

Je ne le tiens ni pour noble, ni pour Castillan; car il craint un homme, et il menace une femme.

PHILIPPE II.

Je plains le sort de la femme; quant à l'homme, je le vois d'assez haut pour mépriser ses injures.

DON JUAN.

Faute d'oser descendre jusqu'à vous en venger.

PHILIPPE II.

S'il vous reste une lueur de raison, don Juan, pas un mot de plus, et sortez.

DON JUAN.

Si vous avez encore une goutte de sang dans le cœur, sortez avec moi ou défendez-vous.

DONA FLORINDE.

Ici... sous mes yeux!... vous ne l'oserez pas!... (S'attachant à lui.) Vous ne le pourrez pas!...

PHILIPPE II.

Pour la dernière fois, obéissez.

DON JUAN.

Pour la dernière fois aussi, défends-toi. La pointe de ton épée à ma poitrine, ou le plat de la mienne sur ton visage!... En garde!

DONA FLORINDE, en poussant un cri.

C'est le roi!

DON JUAN, qui laisse tomber son épée.

Le roi!

DONA FLORINDE, un genou en terre.

Ah! sire, grace! non pas pour moi, je suis condamnée; mais pour lui, dont le seul crime fut de m'aimer sans savoir qui j'étais, et de me défendre sans vour connaître.

PHILIPPE, à Florinde.

Vous m'avez trahi.

DONA FLORINDE.

En voulant sauver vos jours.

PHILIPPE II.

Ou plutôt les siens. Qui vous dit que je n'avais pas les moyens de me protéger moi-même contre un fou que je dédaignais trop pour me nommer? (Appelant au fond.) A moi, Gomès!

## SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, DON RUY GOMÈS, UN OFFICIER, QUELQUES GARDES DU ROI.

PHILIPPE II, à Gomès.

Ce jeune homme en démence aux prisons de l'Alcazar! (Montrant la chambre de dona Florinde.) Cette femme, ici! je déciderai de leur sort.

DONA FLORINDE.

Pourquoi, don Juan, ne m'avez-vous pas laissée mourir seule?

(Après lui avoir jeté un dernier regard, elle entre dans son appartement où un officier l'accompagne.)

DON JUAN.

Et je n'ai pu venger ni son honneur ni le mien! oh! mon serment, mon serment!...

PHILIPPE II, aux gardes.

Retirez-vous.

## SCÈNE XV.

PHILIPPE II, DON RUY GOMÈS.

PHILIPPE II.

Ma rage si long-temps comprimée peut donc enfin se donner carrière!... Eh bien! Gomès, c'est par toi que je l'ai connue, c'est toi qui m'as ramené dans ce lieu où tout n'est qu'idolâtrie et profanation. Quand je t'ordonnai d'éveiller sur cette femme les soupçons du Saint-Office pour l'effrayer, c'était un instinct religieux qui m'y poussait à mon insu: une juive!... elle m'a dit: Je suis une juive! et a mieux aimé mourir pour l'avoir dit que se donner à moi en me le cachant.

GOMÈS.

Ne peut-elle pas vous avoir trompé, sire, afin d'échapper à vos poursuites?

PHILIPPE II.

Je l'ai pensé; je voudrais le croire encore; ou plutôt je voudrais ne rien savoir. Que dis-je? ce vœu même est un sacrilège; mais je l'aime, depuis qu'il y a un abîme entre nous deux, je l'aime de tout le désespoir que je sens de ne pouvoir la posséder. Pour comble de honte, il m'a insulté devant elle.

GOMÈS.

Mais du moins ce crime justifie d'avance un arrêt que vous ne pouviez pas prononcer sans motif.

PHILIPPE II.

Il a levé sur moi cette épée... que vois-je? regarde, Gomès: je ne me trompe pas; mes ordres sont arrivés trop tard pour l'empêcher de parler à Charles-Quint.

GOMÈS.

Et c'est don Quexada qui a tout conduit.

PHILIPPE II.

Le traître! s'il retombe dans mes mains!... Qu'on le cherche; qu'on l'arrête; que son châtiment soit terrible!

GOMÈS.

Peut-être don Juan ignore-t-il encore le secret de sa naissance?

PHILIPPE II.

Il sait tout. Mon père ne lui a-t-il pas donné cette épée qu'il m'a toujours refusée? il l'en croit donc plus digne que moi; il l'aime plus que moi; elle aussi le préfère! (Entendant frapper trois coups dans la main.) Écoutez.

GOMÈS.

C'est un signal.

PHILIPPE II.

Qui nous livre un complice. Cours à lui, Gomès; et malheur à tous ceux qui m'ont offensé!

# ACTE CINQUIÈME.

Le cabinet du roi dans l'Alcazar de Tolède; une porte latérale; une grande porte au fond, donnant sur une galerie; un crucifix suspendu sur un fond noir

## SCÈNE I.

PHILIPPE II, assis près d'une table; DON RUY GOMÈS, qui travaille à côté du roi.

PHILIPPE II, écrivant.

« ..... Que le plus heureux jour de notre « règne sera celui où vous recevant dans notre « bonne ville de Madrid... » De Madrid!... Une lettre de bienvenue, une lettre d'amour, quand je ne me sens rien dans le cœur pour cette Élisabeth de France! Non, par le ciel! de ma propre main, c'est impossible. Avez-vous là ces projets d'édits contre les Maurisques?

GOMÈS.

Les voici.

PHILIPPE II.

Et contre les juifs; sur-tout contre eux. (Parcourant des papiers.) J'ajouterai à mes rigueurs; je les en écraserai; dussè-je faire un désert de l'Espagne, ils disparaîtront en laissant leurs trésors pour enrichir nos églises, et leur sang pour raviver la foi qui s'éteint. Je le veux, et par piété!

GOMÈS.

Qui en douterait, sire!

PHILIPPE II.

Ne croyez pas que ce soit par vengeance; ne supposez pas que je pense à elle!

GOMÈS.

J'en suis bien loin.

PHILIPPE II.

Cependant, si, comme tu le dis, elle n'appartenait point à cette abominable tribu... Don Quexada doit le savoir; il la connaît sans doute.

GOMÈS.

J'ai donné l'ordre de le conduire devant votre majesté.

PHILIPPE II.

Si au moins par une conversion sincère, si du fond de l'ame, elle abjurait ses erreurs.

GOMÈS.

Il en est une, sire, qui l'empêchera d'abjurer toutes les autres : son amour.

PHILIPPE II.

Oh! vous voulez me pousser à tuer ce jeune homme.

GOMÈS.

Moi, sire!

PHILIPPE II.

Et vous avez raison; et vous êtes mon ami, en le voulant. Je n'y suis que trop porté; mais il y a en moi je ne sais quel mouvement de nature qui se révolte pour lui; je ne sais quel respect humain qui m'arrête. Si mon père lui a tout dit, c'est qu'il le prend sous sa protection.

GOMÈS.

Rien ne le prouve.

PHILIPPE II.

Son digne précepteur éclaircira mes doutes sur ce point. Qui m'a trompé veut vouloir me tromper encore; mais cette fois je saurai lui faire une nécessité de la franchise. Le grand inquisiteur est-il arrivé?

GOMÈS.

Il attend, avec son cortége et tous les grands d'Espagne, que votre majesté veuille bien le recevoir.

PHILIPPE II.

Et vous avez commandé qu'il ne fût introduit que quand don Quexada sera présent? J'ai mes raisons pour qu'il en soit ainsi.

GOMÈS.

Vous avez toujours regardé la peur comme un des meilleurs moyens d'action sur les hommes.

PHILIPPE II.

Comme le meilleur : les titres s'avilissent, quand on les prodigue; l'argent s'épuise; la peur ne s'use pas et ne coûte rien.

GOMÈS.

Voici don Quexada.

PHILIPPE II.

Écrivez à la jeune reine, en mon nom, ce qu'il vous plaira; je signerai sans lire.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; DON QUEXADA, amené par un officier qui se retire aussitôt.

PHILIPPE II.

Je n'ai plus de colère. Je suis de sang-froid pour être juste. Sans doute vous n'espérez pas votre grace?

DON QUEXADA.

Je ne la mérite pas, sire; mais votre majesté est si magnanime, que je l'espère.

PHILIPPE II.

Vous aurez affaire au roi ou aux inquisiteurs : la seule faveur que je veuille vous accorder, c'est de choisir entre eux et moi.

DON QUEXADA.

Sire, il y a dans tous les pays chrétiens un vieux proverbe qui dit : Il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints; et je le crois plus vrai en Espagne que par-tout ailleurs.

PHILIPPE II.

Mais je ne vous laisserai la liberté du choix qu'autant que je serai satisfait de vos réponses à mes questions. Tout dépendra de votre sincérité.

DON QUEXADA.

Elle sera entière; car si la vérité peut me nuire, je sens que le mensonge me perdrait.

UN OFFICIER DU PALAIS, annonçant.

Son éminence l'inquisiteur apostolique général, don Ferdinand de Valdès!

DON QUEXADA.

Je voudrais être à mille lieues d'ici!

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DON FERDINAND DE VALDÈS, GRANDS D'ESPAGNE, INQUISITEURS, COURTISANS.

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Sire, l'inquisition apostolique de Castille vient, solennellement et bannières déployées, renouveler à votre majesté l'invitation d'assister à l'acte de foi, qui sera célébré dans la grande place de Tolède, pour le châtiment des crimes de quelques uns, et la rémission des péchés de tous.

PHILIPPE II.

Je vous en remercie, vénérable don Ferdinand de Valdès; le supplice des coupables ne peut que m'être agréable, comme il l'est à Dieu, et si l'on accusait mon propre fils d'hérésie ou de judaïsme, je serais le premier à vous le livrer pour l'exemple.

DON QUEXADA, à part.

Son fils! hésitera-t-il à livrer son frère?

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Je viens en même temps déposer dans les mains de votre majesté la liste des condamnés.

DON QUEXADA, à part.

Pour mon compte, je remercie Dieu qu'elle soit close.

PHILIPPE II.

Sont-ils nombreux?

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Hélas! sire, il n'est pas donné à tous d'avoir le même bonheur que l'éminentissime Torquémada, mon prédécesseur, qui, en onze ans d'exercice, fit le procès à cent mille personnes, dont six mille furent brûlées vives.

PHILIPPE II, qui se découvre, ainsi que toute sa cour.

Que sa mémoire soit bénie!

DON QUEXADA, s'inclinant.

Bénie! (A part.) C'est à faire dresser les cheveux sur la tête.

PHILIPPE II, parcourant la liste.

Des juifs! toujours des juifs!

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Nous n'avons été que justes.

PHILIPPE II.

Et loin de les plaindre, mon père, je les recommande spécialement à votre justice, ainsi que tout Espagnol, si grand qu'il soit, que le moindre contact avec eux aurait souillé de leurs erreurs.

DON QUEXADA, à part.

Oui, les adhérents!... voilà qui nous concerne, don Juan et moi.

DON FERDINAND DE VALDÈS.

L'inquisition, sire, a par-tout des yeux pour voir et des bras pour sévir.

PHILIPPE II, en regardant don Quexada.

Puis-je ajouter quelques noms à cette liste?

DON QUEXADA, à part.

Plus de doute : il veut ajouter le mien.

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Que votre majesté désigne en marge ceux qu'elle accuse; bien que le tribunal soit épuisé de fatigue, il passera toute la nuit à les juger, et ils seront traités demain selon leurs mérites.

PHILIPPE II.

Je vous rends grâces, don Valdès, ainsi qu'à vos vénérables collègues. Le Saint-Office peut se reposer sur ma protection, comme je compte sur son zèle.

DON FERDINAND DE VALDÈS.

En vous quittant, sire, nous n'emportons qu'un regret, c'est que la jeune reine ne soit pas arrivée assez tôt pour jouir d'un spectacle qui eût signalé avec tant de solennité sa bienvenue en Castille.

PHILIPPE II.

Votre éminence ne doit rien regretter : le nombre des coupables est si grand, et l'inquisition si vigilante, que vous aurez bientôt une autre occasion de lui procurer ce pieux plaisir. Messieurs, accompagnez son éminence jusqu'au seuil du palais. Ne tardez pas à revenir, don Gomès.

## SCÈNE IV.

PHILIPPE II, DON QUEXADA.

PHILIPPE II, assis, tenant à la main la liste des condamnés.

Vous m'avez entendu : cette liste n'est pas tellement remplie qu'on n'y puisse encore trouver place. Je la dépose sur cette table; mais à la première parole douteuse qui sortira de vos lèvres, j'y mets un nom de plus. Répondez maintenant. Vous connaissez dona Florinde?

DON QUEXADA.

Comme votre majesté la connaît.

PHILIPPE II.

Pas davantage?

DON QUEXADA.

Peut-être moins.

PHILIPPE II.

Que voulez-vous dire?

DON QUEXADA.

Ce que je dis, sire; rien de plus.

PHILIPPE II.

Depuis quand la connaissez-vous?

DON QUEXADA.

Depuis le jour où votre majesté m'a donné rendez-vous chez elle.

PHILIPPE II, qui étend la main vers la liste.

Don Quexada!

DON QUEXADA.

Ah! sire, arrêtez; vous me condamnez pour avoir été sincère, que ferez-vous si je ne le suis pas?

PHILIPPE II.

Au mépris de mes ordres, vous avez conduit don Juan dans le couvent de Saint-Just; pouvez-vous le nier?

DON QUEXADA.

Je ne le puis.

PHILIPPE II.

Pour qu'il y vît mon père?

DON QUEXADA.

Et le sien.

PHILIPPE II, portant la main sur la liste.

Don Quexada!

DON QUEXADA.

J'en appelle à vous, sire, est-ce vrai?

PHILIPPE II.

Et il l'a vu? et il sait tout?

DON QUEXADA.

Non, sire.

PHILIPPE II.

Non? faites bien attention que vous avez dit non.

DON QUEXADA.

Je répète que Charles-Quint n'a pas cessé d'être, pour lui, frère Arsène.

PHILIPPE II, montrant l'épée qui est sur la table.

Mais cette épée fait foi du contraire; et frère Arsène, en la lui donnant, a prouvé du moins qu'il ne persistait pas dans les résolutions arrêtées entre nous sur ce jeune homme.

DON QUEXADA.

Je conviens que ce serait un étrange présent, s'il destinait encore don Juan à l'église; mais j'affirme que l'empereur mon maître...

PHILIPPE II.

Qui fut votre maître.

DON QUEXADA.

Que l'empereur Charles-Quint ne l'a pas reconnu pour son fils.

PHILIPPE II.

Vous en êtes sûr?

DON QUEXADA.

Aussi sûr que je le suis peu de vivre demain.

PHILIPPE II, avec violence, en saisissant sa liste.

Don Quexada!...

DON QUEXADA.

Sire, le seul bruit de ce papier dans vos mains suffirait pour troubler une meilleure tête que la mienne. Cette torture vaut l'autre; mais ce que j'affirme est la vérité.

PHILIPPE II, se levant.

Il s'intéresse donc moins à ce fils que je ne le pensais?

DON QUEXADA, vivement.

Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

PHILIPPE II.

Et cet intérêt, fût-il de la tendresse, il tomberait de soi-même devant un crime de lèse-majesté, crime que don Juan a commis, et pour lequel il doit périr.

DON QUEXADA, s'animant malgré lui.

Non, vous ne prononcerez pas cet arrêt; votre auguste père ne le souffrirait pas.

PHILIPPE II.

Y a-t-il deux rois dans le royaume? Celui qui règne est-il le sujet de celui qui ne règne plus? Charles-Quint est mort pour l'Espagne, mort pour le monde; vous en aurez la preuve: car ce jeune homme périra, en dépit de toutes les volontés ou de toutes les faiblesses d'un moine de Saint-Just.

DON QUEXADA, s'oubliant tout-à-fait.

Eh bien! non; je n'aurai pas entendu parler ainsi de mon royal maître; on n'aura pas condamné son fils en ma présence, sans que moi, leur vieux serviteur, j'aie au moins protesté pour tous deux.

PHILIPPE II.

Est-ce bien vous qui parlez?

DON QUEXADA, tombant à ses pieds.

Je ne vous le dirai qu'à genoux, mais je vous le dirai : au nom de la prudence, au nom de la nature et de votre gloire, ne brisez pas la grande ame de Charles-Quint; ne vous heurtez pas contre celui dont la renommée est encore dans toutes les bouches, dont les bienfaits vivent dans tous les cœurs. Ne fût-il plus qu'une ombre, il sortirait du tombeau pour défendre contre vous son sang et le vôtre.

PHILIPPE II, s'élançant vers la table, où il prend la plume et la liste.

Ah! c'en est trop.

DON QUEXADA.

Écrivez, sire, écrivez; tuez le vieillard : il ne vous est plus bon à rien; mais épargnez le jeune homme, qui a une existence entière à vous sacrifier, un cœur de vingt ans à dévouer au service de son roi et de son pays; qu'il vive, lui, ou s'il doit mourir, que ce soit pour vous et non par vous. C'est votre frère! (Se traînant à genoux jusqu'au fauteuil du roi.) Oui, c'est votre frère!... Ah! sire, un roi a si peu d'amis fidèles! peut-il volontairement se priver du dévouement d'un frère?

PHILIPPE II.

Relevez-vous, vieillard; vous êtes encore tout pâle de votre courage. (Après une pause.) Je ne m'engage à rien envers don Juan; mais si je

lui laisse la vie, et j'en doute, ce sera pour qu'elle s'éteigne dans les austérités. Je vous permets de l'en instruire. Je sais que vous aurez peu de pouvoir sur son esprit; n'importe, essayez de le convaincre. Allez le trouver, et qu'il vous accompagne ici. (A Gomès, qui est entré à la fin de la scène.) Amenez devant moi dona Florinde.

GOMÈS.

Quoi, sire!...

PHILIPPE II.

Amenez-la, et en même temps donnez des ordres pour que don Quexada puisse voir votre prisonnier. Allez.

DON QUEXADA, à part.

Encore une ambassade! probablement la dernière de toutes.

## SCÈNE V.

PHILIPPE II, seul.

Un prince de mon nom, de mon sang, un autre moi-même à ma cour ou dans mes armées! Jamais. J'ai assez d'un fils, c'est trop d'un frère. Il faut qu'il meure ou qu'il obéisse. (Marchant avec agitation.) Et quand il se soumettrait, ne retrouverais-je pas toujours, sous sa robe sacrée, l'insolent devant lequel j'ai reculé? Ne verrais-je pas, jusque dans sa crosse d'évêque, l'épée nue qu'il a levée sur moi? Point de grace! qu'il obéisse ou non, il faut qu'il meure. (S'arrêtant.) Mais mon père!... Je me révolte en vain contre un ascendant que je ne saurais secouer; il me domine : sa royauté, toute morte qu'elle est, impose à la mienne. Je le traite de fantôme; mais s'il m'apparaissait tout-à-coup, aurais-je la force de lui dire : « J'ai tué votre fils!... » Il me semble que ces mots meurent déja sur mes lèvres, comme s'il était là, comme si son regard d'aigle me faisait rentrer dans la poudre. L'Europe encore pleine de sa gloire, il lui suffirait d'un cri pour la remplir de ma honte. (Après un moment de silence.) Tuer son fils!... tuer son fils! je ne puis; (tombant assis.) je n'ose pas. Mais il obéira; et comment l'y décider? Une seule personne en aura le pouvoir, et s'il résiste, si la tentation devient trop forte, c'est que Dieu voudra que j'y cède, et j'y céderai... Les voici.

## SCÈNE VI.

PHILIPPE II; DON QUEXADA et DON JUAN, qui entrent par le fond; puis DONA FLORINDE et DON RUY GOMÈS, par la porte latérale.

DON QUEXADA, bas à don Juan.

Ce n'est pas le courage que je vous recommande.

DON JUAN.

Ah! Florinde!

DONA FLORINDE.

Don Juan!...

PHILIPPE II, à Gomès et à Quexada.

Sortez tous deux.

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté DON QUEXADA et DON RUY GOMÈS.

PHILIPPE II, à part.

Ce moment va décider de leur sort; je ne me sens plus de pitié.

DONA FLORINDE, à don Juan.

Vous revoir!... c'est un bonheur que je n'espérais pas.

PHILIPPE II.

Mais qui sera court. (A don Juan.) On vous a transmis ma résolution?

DON JUAN.

Oui, sire.

PHILIPPE II.

Quelle est la vôtre?

DON JUAN.

Le comte de Santa-Fiore la connaît trop bien pour que le roi l'ignore.

PHILIPPE II.

Vous y persistez?

DON JUAN.

Prononcer des lèvres ces vœux démentis par mon cœur, ce serait l'acte d'un lâche. Je mourrai, sire; mieux vaut pour l'Espagne un brave gentilhomme de moins qu'un mauvais prêtre de plus.

PHILIPPE II.

Que le sang de cette jeune fille retombe donc sur toi, car son arrêt vient de sortir de ta bouche.

DON JUAN.

Que dites-vous?

PHILIPPE II.

Que si tu résistes, elle va périr, et qu'elle vivra si tu consens.

DON JUAN.

Quoi! sire...

PHILIPPE II.

Oui, cette mort qui detruirait tant de beauté dans sa fleur, ces tourments dont la seule idée te fait pâlir pour elle, je les lui épargnerai. Oui, elle pourra fuir, s'exiler sous le ciel de ses pères; elle pourra même traîner ses misérables jours dans un coin de l'Espagne, où ma justice l'oubliera; don Juan, je vous en donne ma parole royale; mais soumettez-vous.

DONA FLORINDE.

On vous demande plus que votre sang, plus que votre vie : l'abandon de votre liberté. Laissez-moi subir mon sort; il ne me faut qu'un peu de courage pour mourir, il vous en faudra tant pour vivre esclave!

DON JUAN.

Esclave! sous une robe de moine, esclave jusqu'au tombeau !... Eh bien ! je trouverai dans mon amour le seul courage dont je me croyais incapable. Ma liberté, Florinde, c'est après vous ce que j'ai de plus cher au monde; mais, en la perdant, je vous sauve... Ah! ce qui m'eût flétri m'honore, et la honte serait d'hésiter. (A Philippe II avec dignité.) Sire, vous me faites une violence dont vous aurez à répondre un jour; mais vous avez le pouvoir, et vous en abusez: disposez de moi.

DONA FLORINDE.

Non, don Juan !...

PHILIPPE II, l'entraînant vers le crucifix.

Viens donc devant ce Dieu qui t'écoute et qui te jugera, viens t'engager par un serment que tu dois bientôt renouveler à l'autel.

DONA FLORINDE.

Non, oh! non : c'est un sacrifice que je n'accepte pas.

PHILIPPE II.

Mais le ciel et moi, nous l'acceptons.

DON JUAN.

Rien pour vous, sire, rien pour le ciel; tout pour elle seule ! (Étendant la main vers le crucifix.) Oui, dussè-je payer sa vie du malheur de la mienne, et de mon éternelle condamnation...

PHILIPPE II, aux grands du royaume qui entrent, la tête découverte, par la porte du fond.

Que me veut-on? Vous ici, messieurs, ma cour tout entière ! qui a donné l'ordre d'ouvrir? au péril de sa tête, qui l'a osé ?...

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA, DON RUY GOMÈS, DON FERDINAND DE VALDÈS, PEBLO, INQUISITEURS, COURTISANS.

FRÈRE ARSÈNE.

Moi, don Philippe.

PHILIPPE II.

Grand Dieu! (Se découvrant.) Vous, sire?

DON JUAN.

Qu'entends-je ?

DONA FLORINDE.

Ma prière l'a touché !

FRÈRE ARSÈNE.

Moi, qu'un devoir impérieux force à sortir d'une retraite que je croyais ne jamais quitter. Le père de cette jeune fille me rendit un service qui sauva le royaume, et qui fut oublié ; elle, au moins, n'aura pas réclamé en vain mon appui. Je viens la demander à ses juges, qui ne me la refuseront pas ; à vous, qui devez être de moitié dans ma reconnaissance.

PHILIPPE II.

Sire, notre clémence avait prévenu la vôtre.

FRÈRE ARSÈNE.

Ma mission n'est pas remplie. (Montrant don Juan.) Nous nous sommes trompés tous deux sur la vocation de ce jeune homme; mais il n'est jamais trop tard pour reconnaître une erreur et pour la réparer. Don Juan, un genou en terre devant le roi d'Espagne! En présence de tout ce qu'il y a de grand et de sacré dans l'état, lui promettez-vous obéissance, fidélité, dévouement jusqu'à la mort?

DON JUAN.

Jusqu'à la mort.

FRÈRE ARSÈNE.

Don Philippe, promettez-vous à ce jeune homme protection et amitié?

PHILIPPE II.

Il a eu de grands torts envers moi.

FRÈRE ARSÈNE.

Lesquels? parlez.

PHILIPPE II.

Non, sire; je ne les rappellerai pas; car il faut que j'oublie pour que je pardonne.

FRÈRE ARSÈNE.

Et vous oublierez?

PHILIPPE II.

Par condescendance pour vous.

FRÈRE ARSÈNE, à don Juan.

Fils de Charles-Quint, don Juan d'Autriche, mon fils, relevez-vous et embrassez votre frère !

DONA FLORINDE, avec douleur.

Fils de Charles-Quint!...

DON JUAN.

Moi! se peut-il? (Passant des bras du roi dans ceux de frère Arsène.) Moi, le fils du plus grand homme que le siècle ait produit!

FRÈRE ARSÈNE, souriant.

Après François I^er^.

DON JUAN.

Ah! sire...

FRÈRE ARSÈNE, à don Juan.

J'ai encore à satisfaire une fantaisie de vieillard : tenez, prince, je vous recommande cet enfant que vous connaissez, et à qui je rends sa liberté de peur qu'il ne la reprenne; faites de lui un page.

PEBLO.

Ah ! je vous en prie, monseigneur : père Arsène croit que j'ai la vocation.

DON JUAN.

Et je le crois aussi.

FRÈRE ARSÈNE.

Eh bien! don Quexada, ai-je eu tort de me dire, en m'éveillant ce matin : La journée sera bonne?

DON QUEXADA.

Sire, elle finit mieux qu'elle n'a commencé. (A part.) S'il m'arrive de me mettre en tiers dans une confidence royale !...

PHILIPPE II, au frère Arsène.

Votre majesté ne me tiendra pas rigueur; elle m'accordera au moins un jour.

FRÈRE ARSÈNE, bas au roi.

Don Philippe, c'est chose embarrassante pour une cour que de faire bon visage au passé, sans se compromettre avec le présent; entre la reconnaissance et l'intérêt, le plus habile serait quelque peu en peine de sa personne : n'en essayons ni l'un ni l'autre. (Haut.) Je vous quitte, mon fils : la majesté qui n'est plus doit céder la place à celle qui règne.

PHILIPPE II.

Je n'ose insister.

DON QUEXADA, à part.

De peur que l'ombre n'éclipse le soleil.

FRÈRE ARSÈNE.

Partons, dona Florinde.

DON JUAN.

Quoi! sire, quoi! mon père...

DONA FLORINDE.

Prince, nous ne nous reverrons plus en ce monde; mais nous resterons unis dans mes prières au Dieu de tous; je lui demanderai pour moi la résignation qui donne la force de souffrir sans se plaindre, et pour vous la gloire qui fait qu'on oublie.

DON JUAN.

Vous oublier! ah! jamais, jamais.

FRÈRE ARSÈNE, à Philippe II.

Adieu, sire! (A don Juan.) A revoir, prince! Reste, Pablo; te voilà de la cour : es-tu content?

PABLO.

Je le crois bien, frère Arsène; c'est un si beau lieu, où tout le monde sourit, où l'on s'embrasse, et où l'on s'aime...

FRÈRE ARSÈNE, lui donnant un petit coup sur la joue.

Comme au couvent.

FIN DE DON JUAN D'AUTRICHE.

# VARIANTES

POUR FACILITER LA REPRÉSENTATION.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE II*.

.....

C'est ordinairement tout le contraire.

*Passer à :*

Je crois que tout est tranquille dans la chambre de mon élève, etc.

### SCÈNE VI.

.....

Il met en péril ma vie dans ce monde et mon éternité dans l'autre.

GOMÈS.

Que n'ai-je l'éloquence persuasive du père Fresdena? Je rendrais le repos à votre majesté.

PHILIPPE II.

Tu le peux; oui, c'est de toi que dépendent mon repos et mon bonheur, etc.

## ACTE SECOND.

### SCÈNE VII.

.....

Le roi doit avoir besoin d'un bon capitaine de plus, lui qui ne l'est pas.

DONA FLORINDE.

Devant un ami du roi; quelle imprudence!

PHILIPPE II.

L'insolent!

DONA FLORINDE, à don Juan.

Vous reconnaissez du moins avec tout le monde, etc.

## ACTE TROISIÈME.

### SCÈNE II.

.....

Mais vous, quand vous ne le perdez pas, vous l'employez mal: répondant toujours; curieux à l'excès!

PEBLO.

Comme s'il n'y avait que moi de curieux dans la maison, etc.

.....

PEBLO.

Vous avez tort, car le premier s'est bien radouci depuis la mort du dernier abbé.

*Passer à :*

Comme le chapitre se rassemble, etc.

.....

FRÈRE ARSÈNE.

Un homme si modeste!

PEBLO.

Un prédicateur tout en Dieu. Eh bien! il s'est glissé à pas de loup, etc.

### SCÈNE III.

.....

Avant que la nature la prenne avec moi tout-à-fait au sérieux.

*Passer à :*

Enfin la cloche sonne le premier office! etc.

### SCÈNE V.

.....

Bien volontiers, et le plus tôt possible. Peblo, je te dispense de l'office. Tu resteras ici pour recevoir le nouveau venu.

PEBLO.

J'obéirai. (A part.) Pas de matines, et une figure nouvelle, la journée commence bien.

FRÈRE PACOME.

Bon précepteur qu'il aura là!

FRÈRE ARSÈNE, à Pacôme.

Ayez quelque pitié d'un malade, mon très cher gardien, etc.

### SCÈNE XIX.

.....

Je n'en peux pas dire autant de notre incorruptible procureur... et frère Pâcôme, cet obstiné frère Pâcôme, cédera-t-il?... Je doute; mon cœur bat, mon sang bouillonne, etc.

*La ligne de points indique que la scène commence ou continue sans changements.

## SCÈNE XXII.

. . . . . .

Je suis le maître.

( Le prieur s'incline profondément. )

DON JUAN.

J'étais bien injuste.

PEBLO.

Chacun à son tour. Est-il malin père Arsène!

DON QUEXADA, bas à frère Arsène.

Vous voilà donc abbé, sire?

FRÈRE ARSÈNE.

J'en serai quitte pour abdiquer.

DON QUEXADA, à part.

Il faut qu'il ait la rage de l'abdication!

LE PRIEUR, à don Juan et à Quexada.

Veuillez me suivre.

( Don Juan se jette dans les bras du frère Arsène. Quexada lui baise la main, et ils sortent avec le prieur. )

( Passer immédiatement à la scène XXIV. )

## SCÈNE XXIV.

FRÈRE ARSÈNE, les yeux tournés vers la porte par laquelle don Juan vient de sortir.

Va, bon et brave jeune homme; de loin comme de près, je veillerai sur ta fortune. ( Descendant la scène. ) J'en suis sorti à mon honneur, etc.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

. . . . . .

Eh bien! ma lettre?

DOROTHÉE.

Elle est partie; et votre messager galope en toute hâte sur la route de Saint-Just.

DONA FLORINDE.

Parviendra-t-elle? etc.

. . . . . .

DONA FLORINDE.

J'ai cédé à tes instances; tu crois que par un reste de bienveillance pour le père il s'intéressera au sort de la fille orpheline et menacée. Je te laisse donc ton espérance.

DOROTHÉE.

Si je ne l'avais plus, etc.

. . . . . .

DONA FLORINDE.

Le grand mérite! je ne pense jamais qu'à lui; mais je ne le verrai plus.

DOROTHÉE.

Pourquoi? Ce seigneur en qui vous avez confiance n'a-t-il pas promis de vous ramener dans mes bras?

DONA FLORINDE.

Tais-toi, le voici. J'aurai du courage, etc.

## SCÈNE II.

. . . . . .

Je ne te dis pas adieu, Dorothée.

DOROTHÉE, qui la reconduit en lui baisant les mains.

Ma fille! ma fille bien-aimée!

## SCÈNE VII.

. . . . . .

Mais je mourrais mille fois avant de m'en ouvrir l'entrée! Ah! Florinde! Florinde! vous ai-je perdue pour toujours!

## SCÈNE IX.

. . . . . .

Que peut-il attendre de la mienne?

GOMÈS.

Don Philippe ne saurait tarder; vous allez le voir : votre sort est dans vos mains. Restez, restez, sénora, etc.

DONA FLORINDE, seule.

Oh! que la terreur a d'empire sur nous!... Don Juan!... C'est son ennemi que j'appelle de tous mes vœux, etc.

## SCÈNE XV.

### PHILIPPE II, DON RUY GOMÈS.

PHILIPPE II, les yeux encore fixés sur l'arme qui est tombée des mains de don Juan.

Il a levé sur moi cette épée!... Que vois-je? Regarde, Gomès : je ne me trompe pas; mes ordres sont arrivés trop tard pour l'empêcher de parler à Charles-Quint.

GOMÈS.

Et c'est don Quexada qui a tout conduit.

PHILIPPE II.

Le traître! S'il retombe dans mes mains!... ( Entendant frapper sous la fenêtre les trois coups convenus. ) Écoutez.

GOMÈS.

C'est un signal.

PHILIPPE II.

Qui nous livre un complice. Cours à lui, Gomès; et malheur à tous ceux qui m'ont offensé!

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

PHILIPPE II, assis près d'une table; DON RUY GOMÈS, qui travaille à côté du roi.

PHILIPPE II.

Avez-vous ici la liste des condamnés qui m'a été remise par le grand inquisiteur?

GOMÈS.

La voici.

PHILIPPE II, la parcourant.

Des juifs! toujours des juifs!... J'ajouterai à mes rigueurs, etc.

. . . . . .

PHILIPPE II.

Son digne précepteur, que je vais interroger, éclaircira mes doutes sur ce point. Qui m'a trompé peut me tromper encore. (En frappant sur la liste.) Mais cette fois je saurai lui faire une nécessité de la franchise.

GOMÈS.

Vous avez toujours regardé la peur comme un des meilleurs moyens d'action sur les hommes.

PHILIPPE II.

Comme le meilleur. Les titres s'avilissent quand on les prodigue, l'argent s'épuise, la peur ne s'use pas et ne coûte rien.

GOMÈS.

Voici don Quexada.

(Passer immédiatement à la scène suivante.)

## SCÈNE II.

. . . . . .

Elle sera entière, car si la vérité peut me nuire, je sais que le mensonge me perdrait.

UN OFFICIER DU PALAIS, annonçant.

Un envoyé de son éminence l'inquisiteur apostolique général.

DON QUEXADA.

Je voudrais être à mille lieues d'ici!

PHILIPPE II.

Allez le recevoir, don Gomès, et ne tardez pas à revenir.

(Supprimer la scène suivante et passer à la scène IV.)

## SCÈNE IV.

PHILIPPE II, DON QUEXADA.

PHILIPPE II.

Voici la liste de ceux qui périront demain dans l'acte de foi qu'on doit célébrer pour le châtiment des crimes de quelques uns, et la rémission des péchés de tous. Cette liste n'est pas tellement remplie, etc.

# FIN DES VARIANTES.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 1, boulevart d'Enfer.

# L'ÉCOLE DES VIEILLARDS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR

## M. CASIMIR DELAVIGNE;

Représentée, le 6 décembre 1823, par les comédiens ordinaires du Roi.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

| | |
|---|---|
| DANVILLE, ancien armateur | M. Perrier. |
| BONNARD, son ami | M. Grandville. |
| Le duc d'Elmar | M. David. |
| VALENTIN, domestique de Danville | M. Samson. / M. Faure. |
| Mme DANVILLE | Mlle Mars. |
| Mme SINCLAIR | Mme Touzès. |
| Un Laquais | M. Lemelle. |

La scène se passe à Paris.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

DANVILLE, BONNARD.

BONNARD.

Que j'éprouve de joie, et que cette embrassade
A réchauffé le cœur de ton vieux camarade!

DANVILLE.

Débarqué d'hier soir, j'arrive et je t'écris.

BONNARD.

Cher Danville!

DANVILLE.

Je viens me fixer à Paris.

BONNARD.

Je ne puis concevoir de raisons assez bonnes...
Bah! tu veux plaisanter?

DANVILLE.

Non, Bonnard.

BONNARD.

Tu m'étonnes.
Toi, grand propriétaire, autrefois armateur,
Du Havre, où tu naquis, constant adorateur,
Tu cesses de l'aimer?...

DANVILLE.

Qui, moi? charmante ville!
Elle fut mon berceau; doux climat, sol fertile;
D'aimables habitants... un site! ah! quel tableau!
Après Constantinople il n'est rien d'aussi beau.

BONNARD.

Pourquoi t'en éloigner?

DANVILLE.

C'est que... je vais te dire...
Mais promets-moi d'abord que tu ne vas pas rire.

BONNARD.

Eh! dis toujours.

DANVILLE.

Je suis...

BONNARD.

Quoi?

DANVILLE.

Je suis marié.

BONNARD.

Rien qu'à ton embarras je l'aurais parié.
Pour la seconde fois!

DANVILLE.

J'étais las du veuvage.

BONNARD.

A soixante ans et plus!

DANVILLE.

Ma foi, c'est un bel âge.

BONNARD.

Sans m'avoir averti!

DANVILLE.

Bon! mon billet de part
Aurait trop exercé ton esprit goguenard.

BONNARD.

Ta femme a quarante ans?

DANVILLE.

Pas encore.

BONNARD.

Au moins trente?

DANVILLE.

Pas tout-à-fait.

BONNARD.

Combien?

DANVILLE.

Bonnard, elle est charmante!
C'est une grace unique, un cœur, un enjoûment!...
Je me sens rajeunir d'y penser seulement.
Son père, resté veuf, chercha fortune aux îles.
Hortense, loin de lui, coulait des jours tranquilles,
Auprès de son aïeule, une dame Sinclair,
Bonne femme, un peu vive, et femme du bel air,
Qui sait rire, et qui garde, en sa verte vieillesse,
Pour les plaisirs du monde un grand fonds de tendresse;
Des succès de sa fille amoureuse à l'excès,
Si l'on peut trop chérir de si justes succès.
Hortense est un modèle; oui, Bonnard, je l'adore.
Je la voyais souvent; je la vis plus encore;
Je la vis tous les jours : bref, je parlai d'hymen :
Je craignais de subir un fâcheux examen.
Malgré mes cheveux blancs, dans sa reconnaissance,
Dans son respect pour moi son amour prit naissance,
Et je vis s'embellir mon arrière-saison
Des charmes du bel âge unis à la raison.
Notre hymen fut conclu. Sa respectable aïeule
Eut toujours par nature horreur de vivre seule;
Ma maison fut la sienne, et par elle j'appris
Qu'en secret leur chimère était de voir Paris;
Bien plus, qu'à leur santé l'air du Havre est contraire...
Je les force à partir. Loin d'Hortense une affaire
M'a retenu deux mois, à mon grand désespoir,
Et c'est à peine hier si j'ai pu l'entrevoir;
Elle avait pour la cour un billet de spectacle :
Moi, mettre à ses plaisirs le plus léger obstacle!
Bien qu'elle y consentît, c'était un coup mortel;
Et j'ai, pour me distraire, admiré mon hôtel.

BONNARD.

Celui du duc d'Elmar.

DANVILLE.

C'est mon propriétaire.

BONNARD.

Voici, depuis un mois, son oncle au ministère;
Doyen des receveurs dans son département,
Je perçois les deniers d'un arrondissement.
Le duc est très puissant; c'est un homme à la mode.

DANVILLE.

Vraiment?... dans son hôtel plus grand qu'il n'est com-
Il occupe au premier un superbe local; [mode,
Mais pour un philosophe un second n'est pas mal.

BONNARD.

C'est un palais, mon cher; peste! quelle richesse!
En entrant j'ai manqué de te traiter d'altesse...
Ah çà! comment ton fils a-t-il pris ton départ?

DANVILLE.

Mon fils, depuis l'hiver, a son ménage à part :
Ma femme est de trois ans plus jeune que la sienne;
Comment les accorder? Pour qu'une maison tienne,
Il faut de l'unité dans le gouvernement;
Toutes deux gouvernaient contradictoirement.
Hortense aime beaucoup... j'aime beaucoup le monde :
Mon fils ne se complaît qu'en une paix profonde.
Il a quitté la place et vit comme un reclus.
Je le chéris toujours.

BONNARD.

Mais tu ne le vois plus.
Tes conseils le guidaient dans l'état qu'il exerce.
Tu livres sa fortune aux chances du commerce;
Tu t'éloignes de lui; c'est un grand tort, et tien,
Je connais en province un fils comme le tien,
Qu'un père comme toi vient de laisser sans guide.
Le fils a mal compté : voilà sa caisse vide;
Le mois touche à sa fin; dans ce besoin urgent,
Pour le tirer d'affaire il faut beaucoup d'argent.
Il aurait dû lever cet impôt sur son père :
Mais comme ils sont brouillés, c'est en moi qu'il espère;
Il faut vingt mille francs : peux-tu me les prêter?

DANVILLE.

C'est ma femme, monsieur, qui va vous les compter :
Elle est mon trésorier.

BONNARD.

C'est superbe! et d'avance
Je lui veux de ma place offrir la survivance.
Ta femme!... Ah! mon ami, que tes goûts ont changé!
Que je t'ai vu plus sage à mon dernier congé!
Tu t'occupais alors de tes travaux champêtres,
A l'ombre des pommiers plantés par tes ancêtres;
Debout avant le jour, doucement tourmenté
Du démon vigilant de la propriété.
Tu pâlissais de crainte au bruit d'une visite,
A tirer des perdreaux tu bornais ton mérite,
Ta joie à faire en paix bonne chère et grand feu,
Et ton piquet du soir, quand j'avais mauvais jeu.
Te voilà citadin! le luxe t'environne;
Un gros suisse est là bas qui défend ta personne :
Et tout cela, pourquoi? ta femme l'a voulu.

DANVILLE.

Hortense! elle me laisse un pouvoir absolu;
Mais elle y voit très clair; quand on a ma fortune,
Une capacité qu'elle croit peu commune,
Sans prétendre à Paris au rang d'un potentat,
Dans un poste honorable on peut servir l'état.
L'espoir qu'elle a conçu me semble légitime,
Et je lui sais bon gré d'une si haute estime.
Toi-même, qu'en dis-tu?

BONNARD.

Rien.

DANVILLE.

Parle franchement.

BONNARD.

Sur une chose à faire on dit son sentiment;
C'est d'abord mon système; et, quand la chose est faite,
J'ai pour système aussi de la trouver parfaite.
Mais tiens, Paris abonde en amis obligeants,
Qui se font un doux soin de marier les gens.
Ils m'avaient découvert une honnête personne,
Savante comme un livre, aimable, toute bonne;
Au cousin d'un ministre elle tenait de près;
Ces chers amis pour moi l'avaient fait faire exprès;
Eh bien! j'ai refusé.

DANVILLE.

D'où vient?

BONNARD.

Elle est jolie,
Elle est jeune.

DANVILLE.

Tant mieux. Depuis quand, je te prie,
La jeunesse à tes yeux paraît-elle un défaut?

BONNARD.

Depuis que j'ai vieilli. Dans ma femme il me faut,
Pour que le mariage entre nous soit sortable,
Une maturité tout-à-fait respectable.
Or, une vieille femme a pour moi peu d'appas;
Une jeune, à son tour, peut ne m'en trouver pas.
Pour agir prudemment dans cette conjoncture,
J'ai fait du célibat ma seconde nature;
J'y tiens, j'y prends racine, et je suis convaincu
Que je mourrai garçon, ainsi que j'ai vécu.

DANVILLE.

L'hymen a des douceurs que ta vieillesse ignore.

BONNARD.

Il a tel déplaisir qu'elle craint plus encore.
Je ne suis pas de ceux qui font leur volupté
Des embarras charmants de la paternité,
Pauvres dans l'opulence, et dont la vertu brille
A se gêner quinze ans pour doter leur famille;
De ceux qu'on voit pâlir, dès qu'un jeune éventé
Lorgne en courant leur femme assise à leur côté,
Et, geôliers maladroits de quelque Agnès nouvelle,
Sans fruit en soins jaloux se creuser la cervelle.
Jamais le bon plaisir de madame Bonnard,
Pour danser jusqu'au jour, ne me fait coucher tard,
Ne gonfle mon budget par des frais de toilette;
Et jamais ma dépense, excédant ma recette,
Ne me force à bâtir un espoir mal fondé
Sur le terrain mouvant du tiers consolidé.
Aussi, sans trouble aucun, couché près de ma caisse,
Je m'éveille à la hausse ou m'endors à la baisse.
A deux heures je dîne : on en digère mieux.
Je fais quatre repas comme nos bons aïeux,
Et n'attends pas à jeun, quand la faim me talonne,
Que ma fille soit prête, ou que ma femme ordonne.
Dans mon gouvernement despotisme complet :
Je rentre quand je veux, je sors quand il me plaît;
Je dispose de moi, je m'appartiens, je m'aime,
Et sans rivalité je jouis de moi-même.
Célibat! célibat! le lien conjugal
A ton indépendance offre-t-il rien d'égal?
Je me tiens trop heureux, et j'estime qu'en somme
Il n'est pas de bourgeois, récemment gentilhomme,
De général vainqueur, de poëte applaudi,
De gros capitaliste à la Bourse arrondi,
Plus libre, plus content, plus heureux sur la terre,
Pas même d'empereur, s'il n'est célibataire.

DANVILLE.

Et je te soutiens, moi, que le sort le plus doux,
L'état le plus divin, c'est celui d'un époux
Qui, long-temps enterré dans un triste veuvage,
Rentre au lien chéri dont tu fuis l'esclavage.
Il aime, il ressuscite, il sort de son tombeau :
Ma femme a de mes jours rallumé le flambeau.
Nous, je ne vivais plus: le cœur froid, l'humeur triste,
Je végétais, mon cher, et maintenant j'existe.
Que de soins! quels égards! quels charmants entre-
[tiens!
Des défauts, elle en a; mais n'as-tu pas les tiens?
Tu crains pour mes amis les travers de son âge?
J'ai deux fois plus d'amis qu'avant mon mariage.
Ma caisse dans ses mains fait jaser les railleurs!
Je brave leurs discours; je suis riche, et d'ailleurs
Une bonne action que j'apprends en cachette
Compense bien pour moi les rubans qu'elle achète.
Hortense a l'humeur vive; et moi ne l'ai-je pas?
Nous nous fâchons parfois; mais qu'elle fasse un
[pas,
Contre tout mon courroux sa grâce est la plus forte.
Je n'ai pas de chagrin que sa gaîté n'emporte.
Suis-je seul? elle accourt; suis-je un peu las? sa main,
M'offrant un doux appui, m'abrège le chemin.
J'ai quelqu'un qui me plaint quand je maudis ma
[goutte;
Quand je veux raconter, j'ai quelqu'un qui m'écoute.
Je suis tout glorieux de ses jeunes attraits;
Ses regards sont si vifs! son visage est si frais!...
Quand cet astre à mes yeux luit dans la matinée,
Il rend mon front serein pour toute la journée;
Je ne me souviens plus des outrages du temps :
J'aime, je suis aimé, je renais, j'ai vingt ans.

BONNARD.

Quel feu!

DANVILLE.

Je veux fêter le jour qui nous rassemble;
Au bonheur des maris nous trinquerons ensemble;
Oh! je t'y forcerai. Tu soupes, me dis-tu?
Admire dans ma femme un effort de vertu :
Les soupers sont proscrits, et vraiment c'est dom-
[mage,
Je veux qu'elle ait l'honneur d'en ramener l'usage.
Rien n'est tel pour causer que le repas du soir.
A table entre nous deux elle viendra s'asseoir.
Bientôt, cher receveur, vous la verrez paraître,
Et vous accepterez quand vous l'allez connaître.
Oui, vous que rien n'émeut, vous aurez votre tour :
Bonnard, monsieur Bonnard, vous lui ferez la cour.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, VALENTIN.

DANVILLE.

Qu'est-ce donc, Valentin? quel air sombre!

VALENTIN.

Mon maître,
(A Bonnard.)
J'aurais à vous parler... Monsieur, j'ai l'honneur
[d'être...

DANVILLE.

C'est ce brave marin, mon ancien serviteur;
Tu sens bien qu'à son âge il sert... en amateur :
J'exige peu de lui, sa franchise m'amuse;...
Que veux-tu?

BONNARD.

Ta bonté n'a pas besoin d'excuse ;
Ma gouvernante à moi me parle sans façon.
Tous deux ont fait leur temps : un honnête garçon,
Après un long service attesté par ses rides,
A, comme un vieux soldat, des droits aux Invalides.

DANVILLE.

Qui t'amène ? voyons !

VALENTIN.

Je vous l'avais bien dit,
Qu'un jour...

DANVILLE.

De ce refrain le bourreau m'étourdit.

VALENTIN.

Avant votre arrivée il s'est passé des choses...

BONNARD.

Adieu, Danville.

DANVILLE.

Eh ! non.

BONNARD.

Prends garde, tu t'exposes...

DANVILLE.

Que peut-il raconter? va donc, explique-toi :
Achève.

VALENTIN.

Eh bien ! madame est trop jeune pour moi.

DANVILLE.

Oui-dà !

VALENTIN.

Contre mon gré, monsieur, ne vous déplaise,
Par votre ordre en courrier j'ai précédé sa chaise.
On n'apprend pas sur mer à monter à cheval.
Sur une rosse étique, assis tant bien que mal,
Pour me rompre les os j'étais à bonne école.
Madame à chaque bond riait comme une folle.

DANVILLE.

En te voyant par terre, elle t'eût plaint beaucoup,
J'en suis sûr.

VALENTIN.

Beau profit, si j'étais mort du coup !
Mais une fois ici, j'eus bien d'autres affaires :
Vieilli dans la marine à bord de vos corsaires,
Sous ces galons d'argent qu'on me fit endosser,
Au bon ton des laquais on voulut me dresser.
L'exercice est moins dur : Tiens-toi ; lève la tête ;
Fais ceci, fais cela ; maladroit ! qu'il est bête !
Que sais-je ?... j'en maigris : c'est un métier d'enfer,
Et j'aurais mieux aimé dix campagnes sur mer.

BONNARD.

Ce pauvre Valentin !

VALENTIN.

Et pour votre carrosse,
On m'a fait un affront.

BONNARD.

Comment ! depuis la noce
Nous n'allons plus à pied !

DANVILLE.

Il rêve.

VALENTIN.

Pas du tout :
Madame a pris voiture, et trouvait de son goût,
Pour me faire en marin terminer ma carrière,
De me loger debout sur le gaillard d'arrière.

DANVILLE.

Le grand mal !

VALENTIN.

Ne pouvant vaincre ma juste horreur,
Ne m'a-t-elle pas fait ?...

DANVILLE.

Eh ! quoi donc ?

VALENTIN.

Son coureur.

BONNARD.

Son coureur !

VALENTIN.

A quinze ans j'étais des plus ingambes ;
Mais devenir coureur quand on n'a plus de jambes !
Ce Paris ! on s'y perd : le Havre tout entier,
En se pressant un peu, tiendrait dans un quartier :
Et je cours ! mais je cours !... Dès que la porte s'ouvre,
Vite au Palais-Royal, du Marais vite au Louvre,
Du premier sous les toits !... Et pas plus tard qu'hier,
J'ai porté des secours...

DANVILLE.

Hé quoi ! tu n'es pas fier
De consacrer tes pas à de pareils messages ?

VALENTIN.

Je ne suis jamais fier de monter cinq étages.
Puis à peine au logis, j'ai la serviette en main ;
Des dîners !... on en a pour jusqu'au lendemain ;
Ils doivent coûter cher !

BONNARD.

Ah ! diable ! tu te piques
De donner, quoique absent, des festins magnifiques?

DANVILLE.

Il a perdu le sens.

VALENTIN.

Je sais ce que je dis :
Vous donnez à dîner, monsieur, tous les lundis ;
La veille, grands apprêts ; adieu notre dimanche !
Le jour que je préfère est celui qu'on retranche.

DANVILLE.

Paresseux !...

VALENTIN, à Bonnard.

Vous savez...

BONNARD.

Tu vaux ton pesant d'or,
Je le sais, mais tais-toi.

VALENTIN.

Je l'ai bien dit...

DANVILLE.

Encor !

VALENTIN.

Que, si le mariage entre par une porte,
Par l'autre, avant ma mort, il faudra que je sorte.

DANVILLE.

Hé bien ! va-t-en !

BONNARD, à Danville.

Tout doux !

VALENTIN.

Oui, je veux m'en aller.

BONNARD, à Valentin.

Non pas: voyons, ensemble il faut capituler :
Valentin se taira, mais consens qu'il demeure,
Pour ne servir que toi.

DANVILLE.

Qu'il reste.

VALENTIN.

A la bonne heure.

DANVILLE, à Bonnard.

Je n'ai qu'à dire un mot et qu'à le plaindre un peu,
Ma femme en sa faveur comme toi prendra feu.

VALENTIN.

Je conviens qu'elle est bonne.

DANVILLE.

Excellente! accomplie!
Elle vient, tu vas voir... La trouves-tu jolie,
Hein! Bonnard?

BONNARD.

Bien, très bien!

## SCÈNE III.

Les Précédents, HORTENSE; plusieurs valets.

HORTENSE, aux valets qui la suivent.

Allez, trente couverts.
Vous, comme chez le Duc, rangez vos arbres verts,
Allez. Vous, pour le soir voyez si tout s'apprête;
Trois lustres au salon, des fleurs, un air de fête...
Le beau jour! mon ami, partagez mon bonheur;
Je veux que votre hôtel demain vous fasse honneur.
(Saluant Bonnard.) (A Danville.)
Je vous revois enfin!... Monsieur... Je suis ravie :
Hier de m'amuser certes j'avais envie;
Mais j'ai de vous quitter senti quelques remords;
Adieu tout mon plaisir! je reconnais mes torts;
Embrassez-moi, pardon.

DANVILLE.

Je suis le seul coupable,
(A Bonnard.)
C'est moi qui l'ai voulu. Parle, est-on plus aimable?

HORTENSE.

Croyez qu'à l'avenir... Ah! c'est vous, Valentin :
Pour ma loge aux Bouffons vous irez ce matin;
(A Danville.)
Je veux vous y mener, vous aimez la musique.
(A Danville.)
De là chez mon libraire... un roman qu'on critique,
Mais qu'on dit effrayant; ne vous en moquez point:
Tout ce qui me fait peur m'amuse au dernier point.
De là chez le docteur et puis chez le vicomte;
De là chez le glacier pour demander son compte;
Enfin chez le brodeur, courez vite... ah! de là...

VALENTIN.

Mes jambes me font mal quand j'entends ce mot-là.
(A Danville.)
Monsieur!...

DANVILLE.

Ma bonne Hortense, il te demande grace:
Il a droit de se plaindre : une course encor passe;
Mais vingt, mais tous les jours! il est vieux, et je doi
L'employer désormais à ne servir que moi.

HORTENSE.

Je crois que pour courir tout le monde a mon âge;
Je l'accable, c'est vrai; je veux qu'il se ménage :
(A Valentin.)
Vous êtes à monsieur, n'obéissez qu'à lui,
A lui seul.

VALENTIN.

J'en suis quitte au moins pour aujourd'hui.

DANVILLE, à Bonnard.

Qu'ai-je dit?

HORTENSE.

Par malheur, ici je n'ai personne.
(A Danville.)
Un jour, encore un jour, et je vous l'abandonne.

DANVILLE.

Tu ne peux pas, mon vieux, trouver cela mauvais.
Pour un jour, allons, va.

BONNARD, à part.

J'en étais sûr.

VALENTIN, tristement.

J'y vais.

DANVILLE, à Bonnard.

A-t-elle assez bon cœur?

(Valentin sort.)

## SCÈNE IV.

Les Précédents, excepté VALENTIN.

DANVILLE.

Tu vois, ma chère Hortense,
Un camarade à moi, mon compagnon d'enfance,
Mon mentor au collége; élève à Mazarin,
Bonnard m'a sur les bancs disputé le terrain;
Je l'aimais à quinze ans, et je te le présente
Comme un des vrais amis que j'estime à soixante.

HORTENSE.

Monsieur m'est connu.

BONNARD.

Moi!

HORTENSE.

Votre fraternité
Fit proverbe autrefois dans l'université.

BONNARD.

Il est sûr qu'avec lui je vivais comme un frère.

HORTENSE.

Si nous en exceptons vos débats sur Homère.

BONNARD.

Achille était son dieu.

HORTENSE.

Vous préfériez Hector.

BONNARD.

Vous le savez?

HORTENSE.

Bon dieu! j'en sais bien plus encor;
Danville est très causeur.

BONNARD.

Causeur par excellence,
C'est vrai.

HORTENSE.

Vous souvient-il de certaine imprudence,
Qui lui valut de vous un superbe sermon?

DANVILLE.

Il sermonnait toujours.

BONNARD.

Lui, c'était un démon!

HORTENSE.

D'un prix de vers latins...

BONNARD.

Madame!

HORTENSE.

D'une thèse,
Qui vous fit un honneur!

BONNARD.

C'est en soixante-treize;
Oui vraiment : quoi! madame, on vous en a parlé;
Quel charmant souvenir vous m'avez rappelé!
(A Danville.)
Elle a beaucoup d'esprit.

DANVILLE.

N'est-ce pas?

HORTENSE.

Je m'arrête;
Vos triomphes passés vous tourneraient la tête.
Mais voyez-nous souvent : en causant tous les trois,
Nous ferons reverdir vos lauriers d'autrefois.
Pour madame Bonnard, je veux aller moi-même...

BONNARD, embarrassé.

Je suis...

DANVILLE.

Il est garçon, et garçon par système.

BONNARD.

Me voilà converti.

HORTENSE.

Monsieur, prouvez-le donc,
Un garçon a parfois des moments d'abandon,
D'ennui; venez nous voir, et que notre ménage
Vous racommode un jour avec le mariage.

BONNARD.

Je ferai d'un tel soin mon plus doux passe-temps,
Et voudrais près de vous prolonger ces instants;
Mais un mot très pressé que je ne puis remettre...
(Bas à Danville.)
Il faudra que la somme arrive avec la lettre.

DANVILLE.

Sois tranquille. Eh parbleu! pour écrire un billet,
Tu n'es pas mieux chez toi que dans mon cabinet.
Regarde... un bureau neuf, loin du bruit des voitures,
Et ton cher Moniteur ouvert sur des brochures...
Dans peu je te rejoins.

BONNARD.

A ton aise, mon cher;
Un caissier le dimanche est libre comme l'air;
Souviens-toi seulement qu'à deux heures je dîne.
(Bas à Danville.)
Ah! je te félicite, et ta femme est divine.

(Il sort.)

## SCÈNE V.

DANVILLE, HORTENSE.

HORTENSE, riant aux éclats.

Dieu! qu'il est amusant! Mais c'est un vrai trésor.
Il a ressuscité les mœurs du siècle d'or;
Il dîne le matin, à l'antique il s'habille,
Et j'ai cru voir marcher un portrait de famille.

DANVILLE.

Oh! n'en ris pas : je l'aime.

HORTENSE, riant toujours.

Et quel regard vainqueur
Quand j'exaltais sa gloire!

DANVILLE.

Oui, mais il a bon cœur;
C'est un homme excellent, rangé, sûr en affaire,
Et tu peux l'obliger.

HORTENSE, sérieusement.

Voyons : je veux le faire.

DANVILLE.

Le jour de ton départ je t'avais confié
Cinquante mille francs; donne-m'en la moitié :
Il a besoin d'argent.

HORTENSE.

Courez donc à la Banque :
Je n'en saurais prêter, quand moi-même j'en manque.

DANVILLE.

Que me dites-vous là?

HORTENSE.

Ma bourse est aux abois;
C'en est fait!

DANVILLE.

En deux mois?

HORTENSE.

Mais c'est bien long deux mois.

DANVILLE.

Cinquante mille francs!... Comment, ma bonne amie...

HORTENSE.

Vous ne me louez pas sur mon économie?

DANVILLE.

Ah! parbleu! c'est trop fort.

HORTENSE.

Chez moi je n'ai voulu
Rien que le nécessaire, et pas de superflu.

DANVILLE.

Comment donc, s'il vous plaît, nommez-vous ces do-
Ces cristaux suspendus, ces vases, ces figures, [rures,
Ce fragile attirail dont on n'ose approcher,
Et ces meubles si beaux que je crains d'y toucher?
Est-ce utile? parlez...

HORTENSE.

C'est plus, c'est nécessaire.
Cet appareil pour vous n'a rien que d'ordinaire.
Vous voulez devenir receveur-général;
Logez-vous donc au ciel, et logez-vous très mal;
Qui parlera de vous? qui vous rendra visite?
L'opulence à Paris sert d'enseigne au mérite.
Étalez des trésors si vous voulez percer;
Une place est de droit à qui peut s'en passer.

Ma mère me répète : Éblouis le vulgaire ;
Qu'on dise : Il est très riche, il est millionnaire ;
Demandons tout alors, et nous aurons beau jeu.
J'ai voulu par le luxe en imposer un peu.
Je dis un peu ; beaucoup, je me croirais coupable ;
Un peu, c'est nécessaire et même indispensable.

DANVILLE.

Voilà quelques motifs qui sont d'assez bon sens ;
Mais au moins ces dîners d'eux-mêmes renaissants,
Ces éternels dîners, qu'une fois par semaine
Un bienheureux lundi pour trente élus ramène,
Je les crois superflus.

HORTENSE.

Erreur ! Quoi ! vous traitez
Mes dîners du lundi de superfluités !
Mais rien n'est plus utile, et sur cette matière,
Vous êtes, mon ami, de cent ans en arrière.
Il faut avoir un jour, fixé pour recevoir
Ses prôneurs à dîner, et ses amis le soir :
De nos auteurs en vogue il faut avoir l'élite ;
On en fait les honneurs aux grands que l'on invite.
Aussi je vois souvent plusieurs des beaux esprits
Dont je vous ai là bas adressé les écrits :
Ils parlent, on s'anime, on rit, la gaîté gagne,
Et l'on a ces messieurs comme on a du Champagne.
Notre siècle est gourmand, on peut blâmer son goût :
On fronde les dîners, et l'on dîne par-tout.
Mais n'en donner jamais, pas même un par semaine,
C'est en solliciteur vouloir qu'on vous promène.
Qui, vous solliciteur ? vous êtes candidat ;
Vous ne demandez rien, vous acceptez. L'État
N'a pas dans ses bureaux de puissance intraitable
Pour l'heureux candidat qui la courtise à table ;
Protégés, protecteurs au dessert ne font qu'un :
Mais ne me parlez pas d'un protecteur à jeun.
Recevoir me fatigue, et, pour être sincère,
C'est un mal, j'en conviens, mais un mal nécessaire.

DANVILLE.

Donnez donc vos dîners, madame, et donnez-les
Sans nourrir à l'office un peuple de valets,
Sans payer un cocher, et sans faire étalage
D'un grand chasseur perché derrière un équipage.
Ce carrosse, à quoi bon ? que n'a-t-il pas coûté !
Qui vous force à l'avoir ?

HORTENSE.

Qui ? la nécessité.
Vous-même ; oui, pour vous j'en ai fait la dépense.
Quand on est candidat on court plus qu'on ne pense.
Visitez donc les grands durement cahoté
Sur les nobles coussins d'un char numéroté :
Vous jouerez à leur porte un brillant personnage !
Y viendrez-vous à pied ? ce n'est plus de votre âge.
De fatigue accablé, que ferez-vous le soir ?
Qu'il se présente alors quelque spectacle à voir,
Eh bien ! j'irai donc seule, et j'irai sans m'y plaire ;
Car vous m'y forcerez. Quel plaisir au contraire,
L'un près de l'autre assis, tête à tête, en causant,
D'aller chercher sans peine un spectacle amusant !
D'en jouir tous les deux !... peut-être c'est faiblesse ;
Mais, heureuse avec vous, j'y veux être sans cesse.
Je fis tout dans ce but, j'ai tort ; mais un tel soin,
Superflu pour vous seul, est mon premier besoin.

DANVILLE.

Et moi qui t'accusais ! je suis touché, j'ai honte
D'avoir...

HORTENSE.

De votre argent je veux vous rendre compte :
Vous ne savez pas tout ; je veux, pour votre honneur,
Justifier en vous ce mouvement d'humeur.
La lecture vous plaît ; d'un cabinet d'étude
J'ai su vous préparer l'aimable solitude.
Il me coûte un peu cher ; mais vos auteurs chéris,
Rangés autour de vous, en couvrent les lambris.
Le Duc, qui vous protège, est plein de complaisance ;
Il m'a de son jardin cédé la jouissance,
Pour qui ? pour vous, monsieur ; ne convenez-vous pas
Qu'un jardin a pour vous de merveilleux appas ?
J'ai pris soin de l'orner ; sous son ombre tranquille
Vous vous reposerez du fracas de la ville.
On ne fait rien pour rien ; mais qu'importe le prix ?
Vous aurez la campagne au milieu de Paris.
Votre orgueil conjugal jouit de ma parure :
J'ai fait des frais pour lui, c'est complaisance pure.
J'ai choisi les couleurs que vous aimez le mieux,
Les bijoux dont l'éclat flatte le plus vos yeux ;
De tout ce qui vous plaît je me suis embellie,
Et rien ne m'a coûté pour vous sembler jolie.
Mes crimes, les voilà. Voyons, recommencez,
Courage, grondez-moi... mais non, vous faiblissez ;
Le repentir vous prend, et si je ne m'abuse,
Vous sentez que vous seul avez besoin d'excuse ;
Demandez-moi pardon d'un injuste courroux,
Et vous l'aurez, méchant, car je vaux mieux que vous.

DANVILLE.

Oui, tu vaux mieux cent fois. Pardonne, mon Hortense ;
En vain l'âge entre nous a mis quelque distance,
Tes procédés pour moi me la font oublier,
Et devant tant d'amour je dois m'humilier.

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, Mme SINCLAIR.

MADAME SINCLAIR.

Embrassez-la, c'est bien ; mais hâtez-vous, mon gendre,
Je l'emmène.

DANVILLE.

Comment ?

HORTENSE.

Ma mère, on peut attendre...

MADAME SINCLAIR.

Non pas, sur une emplette il me faut un conseil,
Et nous profiterons d'un rayon de soleil,
Pour notre promenade...

DANVILLE.

Où donc ?

MADAME SINCLAIR.

Aux Tuileries,
Le temple de la mode et des galanteries,
L'école des grands airs ; sa grace, heureux époux,
Dans ce brillant séjour vous fait mille jaloux ;

Sa marche est un triomphe, on la suit, on l'admire...

HORTENSE, à Danville.

Ah! venez avec nous.

MADAME SINCLAIR.

Hortense a dû vous dire
Qu'on vous attend, mon cher, chez le premier commis.

DANVILLE.

Qui, moi? quand ce devoir d'un jour serait remis,
Qu'importe?

HORTENSE, gravement.

La démarche est des plus nécessaires.
(Plus bas.)
Et le banquier.

DANVILLE.

C'est juste!

MADAME SINCLAIR.

Avant tout les affaires.

DANVILLE.

Mais...

HORTENSE.

Au revoir, Danville.

DANVILLE.

Encore un mot!

MADAME SINCLAIR.

Bonjour;
Elle sera rentrée avant votre retour.

## SCÈNE VII.

DANVILLE, seul.

Là, nous causions si bien, me quitter de la sorte!...
Aussi j'avais des torts. Pourtant la somme est forte.
Au Havre, à ce prix-là, j'aurais eu deux maisons;
Mais elle m'a donné d'excellentes raisons.
Ayons soin que Bonnard ignore l'aventure;
Courons vite : est-ce heureux d'avoir une voiture!
(Regardant par la fenêtre.)
Tiens, ma femme l'a prise... Ah! bah! j'aime à marcher.
L'exercice m'est bon, je vais me dépêcher;
Pour la revoir plus tôt, soyons infatigable;
Il faut en convenir, ma femme est bien aimable!

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

DANVILLE, Mme SINCLAIR.

DANVILLE.

Non, vos façons d'agir ne me vont pas du tout,
Et les courses à pied sont fort peu de mon goût.

MADAME SINCLAIR.

Vous prendrez la voiture. Hé bien, votre visite?

DANVILLE.

Je ne la veux pas faire, et vous m'en tiendrez quitte.

Madame SINCLAIR.

Vous avez de l'humeur?

DANVILLE.

Beaucoup, et j'ai raison;
Je vais chez deux banquiers; mais l'un dîne à Meu-
[don;
L'autre est à Saint-Germain. Je cours chez mon no-
[taire;
Monsieur, jusqu'à lundi, se délasse à Nanterre.
Quand on meurt le dimanche, on peut apparemment
Remettre au lendemain pour faire un testament.

MADAME SINCLAIR.

Le dimanche à Paris n'est pas un jour commode.

DANVILLE.

Et puis vantez-moi donc vos jardins à la mode!
Curieux comme un sot, ou poussé par l'orgueil,
J'y vais, pour voir ma femme et jouir du coup d'œil;
Je ne sais quel démon m'avait mis dans la tête
De régaler mes yeux d'un plaisir aussi bête.
J'entre; un pareil délire a de quoi m'étonner :
Dans un jardin immense on peut se promener,
On ne suit qu'une allée, une seule, et laquelle?
J'en ai bien compté dix, dont la moindre est plus belle.
Mais personne n'y va; non : Paris tout entier
Vient s'entasser en long dans un petit sentier.
Quelle foule! on s'étouffe, et là, je vois Hortense,
A travers un rempart qui me tient à distance,
Et sans artillerie on n'aurait pu percer
Ce cortége autour d'elle ardent à s'amasser.
Je marchais, j'enrageais, j'avais beau faire un signe,
Deux, trois, bon! d'un regard un mari n'est pas digne;
Et revenant toujours et toujours écarté,
Et molesté, heurté, porté, presque insulté,
Je m'enfuis tout en eau, je me sauve, j'arrive,
Et qu'ai-je fait?... J'ai vu ma femme en perspective.

MADAME SINCLAIR.

Mais quel triomphe aussi! de quoi vous plaignez-vous?
On adopte un chemin que l'on préfère à tous;
Les autres sont déserts, la raison en est bonne :
Si personne n'y va, c'est qu'on n'y voit personne.
On se promène ailleurs; à Paris c'est bien mieux,
On vient se faire voir; donc on cherche les yeux.

DANVILLE.

Mais quel est ce jeune homme, heureux à sa manière,
Qui d'un si bon courage avalait la poussière,
Que ma femme écoutait, qui ramassait son gant,
Qui...

MADAME SINCLAIR.

C'est le duc d'Elmar; hein? qu'il est élégant!
On le croirait chez lui. Quel ton! dans son aisance,
Perce un air de grandeur qui vous séduit d'avance.
Qu'un négligé de cour lui sied bien à mon gré!
Sous le signe éclatant dont il est décoré,
Quand ma fille a son bras, que je trouve de charmes
A voir chaque soldat leur présenter les armes!
C'est glorieux pour vous.

DANVILLE.

Je vous suis obligé,

Mais je ne vois pas là le grand honneur que j'ai.
Ils sont liés?...

MADAME SINCLAIR.

Bien plus depuis notre voyage.

DANVILLE.

Il la connaissait donc avant mon mariage?

MADAME SINCLAIR.

Sans doute; auprès du Havre il vint passer l'été,
Et rendit comme un autre hommage à sa beauté.
Je sus, quand il partit, saisir la circonstance;
Appelant ses bontés sur le père d'Hortense,
Je parlai d'un retour, impossible aujourd'hui:
Le Duc fera pour vous ce qu'il eût fait pour lui.
Nous nous sommes revus par un bonheur unique:
Je cherchais un hôtel, c'est le sien qu'on m'indique.
Le hasard fait chez lui vaquer un logement,
Celui-ci, c'est heureux.

DANVILLE.

Oui, ma foi, c'est charmant!

MADAME SINCLAIR.

Pour comble de bonheur, son oncle est aux finances;
Le Duc, à lui tout seul, vaut deux ou trois puissan-
Pour vous, grace à nos soins, le voilà très zélé; [ces.
Mais de vos soixante ans nous n'avons point parlé.
Par son âge souvent la vieillesse indispose,
Et l'on croit qu'un vieillard n'est pas propre à grand' [chose.

DANVILLE.

Merci!

MADAME SINCLAIR.

Mais vous pouvez cacher dix ou douze ans.

DANVILLE.

Non, vos honneurs pour moi ne sont plus séduisants;
J'entrevois des dangers à trop courir les places.

MADAME SINCLAIR.

Lesquels? à pleines mains le Duc répand les graces.
Courage; Hortense et moi nous avons du crédit.
Le Duc me rend des soins dont tout bas on médit:
J'ai sa loge aux Français quand un acteur débute.
Pour les Chambres, j'y vais les jours où l'on dispute.
J'ai vu dans leur splendeur les quarante immortels,
Et suivi par plaisir deux procès criminels.
Le Duc me conduisait, et quand j'étais rentrée,
Ici, loin du grand monde, il passait la soirée.

DANVILLE.

C'est vous qu'il venait voir?

MADAME SINCLAIR.

Au point qu'on s'en mo-
Un jour que j'étais seule, il a fait mon piquet. [quait:
Je dis seule, ma fille était là; mais qu'importe!...

DANVILLE.

Il importe beaucoup, et j'agirai de sorte
Que ces vastes salons ne soient plus encombrés
De tous vos beaux messieurs titrés ou non titrés;
Et qu'Hortense, loin d'eux, cherche dans son ménage
Un plaisir moins bruyant qui convienne à mon âge.
Que fait-elle? en visite elle a perdu ses pas
Chez des gens très connus, que je ne connais pas,
Et par respect humain, pour briller, asservie
A de frivoles soins qui surchargent sa vie,
De peur que mon bonheur ne me fit des jaloux,
Elle a vu tout le monde excepté son époux.
Moins d'éclat, plus d'égards. Ai-je pris une femme
Pour illustrer monsieur du bruit que fait madame,
Rester veuf à sa suite avec vos bons maris,
Ou pour en décorer les jardins de Paris?
Dites-lui, s'il vous plaît...

MADAME SINCLAIR.

Vous parlerez vous-même.
Je vous trouve aujourd'hui d'une injustice extrême;
Et je ne vois pas, moi, le mal assez urgent
Pour me charger d'un soin qui n'est point obligeant.
Je vous laisse y rêver, et ne sais pas, mon gendre,
Supporter une humeur que je ne puis comprendre.

## SCÈNE II.

DANVILLE.

Je hasarde un conseil; mais qu'il soit sage ou non,
N'importe: elle est grand'mère, et veut avoir raison,
Ne voit de mal à rien, tant sa tête est frivole,
Et sa petite-fille est pour elle une idole.
Elle a beau se placer entre ma femme et moi,
Moi, je veux me fâcher, car le Duc... Hé bien, quoi?
Ce duc perdra ses pas, et le mieux est d'en rire...
Ah! ce duc me tourmente. On vient; mon Dieu! que
Bonnard et pas d'argent! [dire?

## SCÈNE III.

DANVILLE, BONNARD.

BONNARD, sa montre à la main.

Sais-tu qu'il est très tard?
Deux heures à ma montre, et tiens, déja le quart.
Bien que du Moniteur la lecture soit bonne,
Je n'ai pas pu finir ma septième colonne;
Mon cher, je meurs de faim.

DANVILLE.

Pardon, j'étais dehors...

BONNARD.

Tu ne tiens plus chez toi, tu t'amuses, tu sors,
Et ton ami Bonnard va, grace à ta sortie,
Trouver son dîner froid et la poste partie.
Je t'ai laissé le temps de voir ton trésorier.

DANVILLE, à part.

Si j'accuse ma femme, il va se récrier.

BONNARD.

Mon argent! Hâtons-nous.

DANVILLE.

Je te dirai...

BONNARD.

Non, donne,
Ne me dis rien.

DANVILLE.

Il faut... c'est que... je n'ai personne
Pour...

BONNARD.

Appelle madame, ou fais-moi la faveur
De me signer pour elle un billet au porteur.

DANVILLE.

Elle a, je l'oubliais, payé certaine somme...
Quel intérêt si grand t'inspire ton jeune homme?

BONNARD.

Qu'entends-je?

DANVILLE.

Un étranger!

BONNARD.

Tu le connais.

DANVILLE.

Qui, moi?

BONNARD.

Cet étranger, mon cher, n'en est pas un pour toi.

DANVILLE.

Comment! et de son nom tu m'as fait un mystère!

BONNARD.

C'est qu'il m'a défendu de le dire à son père.

DANVILLE.

Dieu! ce serait?...

BONNARD.

Ton fils. D'après sa volonté,
Je n'ai dû le nommer qu'à toute extrémité.
Par lui, depuis long-temps, je savais ton histoire :
Ton silence avec moi n'est pas trop à ta gloire,
Et j'ai voulu tantôt te donner l'embarras
De m'apprendre un hymen que je n'ignorais pas.

DANVILLE.

C'est mon fils!

BONNARD.

Oui vraiment.

DANVILLE.

Mon fils dans la détresse!
Et ce n'est pas à moi que d'abord il s'adresse?
Il va chercher un tiers!

BONNARD.

Ah! qu'est-ce que tu veux?
Il faut toujours qu'un tiers se place entre vous deux:
Du moins il me l'écrit, et ce tiers-là le gêne;
Voilà ce qu'après soi le mariage amène.
La femme et les enfants sont rarement d'accord;
A l'un des deux partis il faut qu'on donne tort;
De beaux yeux plaident bien, et le juge préfère
Le bonheur de l'époux au devoir du bon père.

DANVILLE.

Mais mon fils est un fou!

BONNARD.

Pourquoi l'avoir quitté?
Instruit d'hier au soir, que n'ai-je pas tenté!
J'ai pour combler le vide épuisé bien des bourses;
Restent vingt mille francs, et je suis sans ressources;
Toi seul peux le sauver.

DANVILLE.

Ah! voyage maudit!
Ah! ma femme! ma femme!

BONNARD.

Hein?

DANVILLE.

Quoi? je n'ai rien dit.

(Après une pause.)

Bonnard, mon cher Bonnard!

BONNARD.

Tu me fais peur : abrège;
C'était, je m'en souviens, ton exorde au collège,
Quand dans un mauvais pas tu voulais m'engager.

DANVILLE.

Tu dois avoir des fonds et tu peux m'obliger.

BONNARD.

Un caissier n'en a point : quand il prête il s'expose;
Le public ne sait pas de quels fonds il dispose.

DANVILLE.

J'en réponds.

BONNARD.

Non.

DANVILLE.

L'argent te rentrera demain.

BONNARD.

Non, non.

DANVILLE.

Sauve mon fils : allons, toi, son parrain,
Mon bon, mon vieil ami!

BONNARD.

Tu plaides comme un ange;
Mais, quand on m'attendrit, moi, cela me dérange.

DANVILLE.

Bonnard, mon cher Bonnard!

BONNARD.

J'aurai tort; c'est égal,
Je prêterai l'argent... Mais je dînerai mal.

DANVILLE.

Nous en souperons mieux.

BONNARD.

Tiens la chose secrète,

(Il revient.)

Adieu... C'est qu'il y va, mon cher, de ma recette.

DANVILLE.

Sois sans crainte... A propos, tu m'as parlé, je crois,
Du jeune duc d'Elmar.

BONNARD.

Je l'ai vu quelquefois;
Très galant, beau danseur, tirant fort bien l'épée,
Redoutable aux maris par plus d'une équipée...

DANVILLE.

Redoutable aux maris!

BONNARD.

D'autant plus dangereux,
Qu'il aime comme un fou, quand il est amoureux;
Et le monde prétend qu'une femme jolie
Ne peut voir sans pitié qu'on l'aime à la folie.
On le plaint et ma foi... Qu'as-tu donc?

DANVILLE.

Rien du tout.

BONNARD.

La femme qui lui plaît le rencontre par-tout.
Dans les jardins publics...

DANVILLE.

Ah! oui.

BONNARD.

Dans les spectacles.

DANVILLE.

Mais les maris sont là.

BONNARD.

Bon! il rit des obstacles:
Quelquefois il fait mieux, il place les maris;
Il les place très bien; mais Dieu sait à quel prix!
Tu m'entends.

DANVILLE.

Oh! de reste!

BONNARD.

Enfin tu vois du monde;
Crois-moi, j'ai pour ta femme une estime profonde.
Mais ne le reçois pas.

DANVILLE.

Non, je te le promets.

UN LAQUAIS.

Monsieur le duc d'Elmar!

BONNARD.

Tu le vois donc?

DANVILLE.

Jamais.
S'il vient, c'est pour affaire au moins, pas davantage.

BONNARD, en souriant.

Ou bien, c'est qu'en montant il s'est trompé d'étage.

## SCÈNE IV.

### DANVILLE, BONNARD, LE DUC D'ELMAR.

LE DUC D'ELMAR.

Eh! c'est monsieur Bonnard! enchanté de le voir!
Le ministre en riant me disait hier soir :
Parbleu! monsieur Bonnard ne le cède à personne;
C'est un esprit exact qu'aucun chiffre n'étonne;
Pour le trouver en faute il faut qu'on soit sorcier,
Et comme on nait poëte, il était né caissier.

BONNARD.

Ah! monsieur! que d'honneur me fait son Excellence!
C'est vrai; je sais d'un compte établir la balance.
Dame! après quarante ans!... mais pardon...

LE DUC.

Vous sortez,
Pour revoir si vos fonds sont bien ou mal comptés;
Et, grace au saint effroi qui pour eux vous tourmente,
Jamais de votre caisse un denier ne s'absente.
Bravo, monsieur Bonnard!

BONNARD, au Duc.

Merci du compliment.
(A Danville.)
Dis donc, pour me le faire, il prend bien son moment.

DANVILLE, à Bonnard.

Du courage; à ce soir.

## SCÈNE V.

### DANVILLE, LE DUC D'ELMAR.

DANVILLE, au Duc.

Monsieur veut quelque chose?...
C'est madame Sainclair qu'il vient voir, je suppose?

LE DUC.

Et madame sa fille, elle n'est pas ici?

DANVILLE.

Non, je l'attends.

LE DUC.

Alors je vais l'attendre aussi.
(A part.)
Quel est donc ce monsieur?

DANVILLE, à part.

A merveille, il demeure.

LE DUC.

J'y songe; pour la voir j'avais mal choisi l'heure;
Elle est chez la baronne.

DANVILLE.

Ah!... cela se peut bien.
(A part.)
Il sait où va ma femme, et moi je n'en sais rien.

LE DUC.

Monsieur est depuis peu dans notre grande ville?

DANVILLE.

D'hier.

LE DUC.

Il est ami de madame Danville?

DANVILLE, en souriant.

Je lui tiens de plus près.

LE DUC.

Parent?... ah! je m'en veux!
Oui, je n'en doute plus; que je m'estime heureux!
A cet air respectable ai-je pu méconnaître...

DANVILLE.

Quoi! je vous suis connu?

LE DUC.

Pouvez-vous ne pas l'être?
Recevez donc ici mon juste compliment :
Oui, madame Danville est un objet charmant;
Aussi j'avais trouvé certain air de famille....
Vous avez là, monsieur, une adorable fille!

DANVILLE.

Moi! comment?

LE DUC.

Heureux père! ah! je suis attendri.

## SCÈNE VI.

### DANVILLE, LE DUC, HORTENSE.

HORTENSE.

Eh quoi! monsieur le Duc seul avec mon mari!

LE DUC.

(A part.) (Haut.)
Son mari!.. qu'il m'est doux de rencontrer si vite
L'homme dont ce matin j'ai vanté le mérite!
Mais il ne me doit rien, je l'avoue, et ses droits
Plaidaient en sa faveur cent fois mieux que ma voix.
Est-ce aux gens tels que lui qu'on peut faire des [graces?
Si le mérite seul avait marqué les places,
Monsieur, à meilleur titre usant du droit que j'ai,
Serait le protecteur et moi le protégé.

HORTENSE.

Jamais monsieur le Duc ne dit rien que d'aimable.

LE DUC.

Ce discours n'est que juste.

DANVILLE.

Il m'est trop favorable;
Aussi me touche-t-il comme il doit me toucher;
Mais je crois qu'au ministre on ne doit rien cacher;
J'ai déja soixante ans....

LE DUC, vivement.

C'est l'âge qu'il préfère,
Et c'est un vrai présent que je m'en vais lui faire.
Depuis près de dix jours madame m'a promis
D'embellir chez mon oncle une fête entre amis.
Elle vous attendait, ma mémoire est fidèle,
J'ai reçu sa parole et pour vous et pour elle.
Venez donc, c'est au bal qu'il faut solliciter.
Chez mon oncle, ce soir, je veux vous présenter;
C'est conclu : ma voiture ensemble nous y mène,
Et...

DANVILLE.

Je suis fatigué, monsieur, j'arrive à peine.

HORTENSE.

Le bal délasse.

DANVILLE.

Et puis, moi-même je reçois;

HORTENSE.

Qui? votre ami Bonnard, ce monsieur d'autrefois?

DANVILLE.

Monsieur l'estime fort.

HORTENSE.

Et conviendra, je gage,
Que du siècle passé c'est la vivante image.

LE DUC, en riant.

Madame...

DANVILLE.

Il vient ce soir.

HORTENSE.

Pour le recevoir mieux,
Avez-vous invité quelqu'un.... de vos aïeux?

DANVILLE.

Hortense!

HORTENSE.

C'est fini. Paix; allons, je plaisante;
On croirait à vous voir que je suis médisante.
(Au Duc.)
Le suis-je? Jugez-nous.

DANVILLE.

Brisons là.

HORTENSE.

Non, je veux
Que le Duc aujourd'hui soit juge entre nous deux.

DANVILLE, à part.

J'ai peine à me contraindre.

LE DUC, sérieusement.

Excusez-moi, madame;
Mais je ne puis trahir le penchant de mon ame.
Encore un coup, pardon; j'aime monsieur Bonnard;
C'est la probité même; oui, c'est un homme à part,
Un esprit hors de ligne, et dès qu'un mot l'offense,
On me voit des premiers voler à sa défense.

DANVILLE, enchanté, et regardant sa femme.

Très bien, monsieur le Duc!

LE DUC.

Mais si l'on n'a lancé
Qu'un trait dont son honneur ne puisse être blessé;
Si l'on a dit.... Eh quoi?... qu'il vit en patriarche,
Qu'il dîne encore à l'heure où l'on dînait dans [l'arche;
Ou quelqu'un de ces mots, qui seuls sont des por- [traits,
Que madame rencontre et que je chercherais,
Quel mal cela fait-il? C'est s'amuser, c'est rire,
C'est se jouer de rien; mais ce n'est pas médire.

HORTENSE, en regardant son mari.

Oh! le Duc a raison.

LE DUC, à Danville.

Monsieur, moins de rigueur;
La conversation périrait de langueur
Sans ce tour amusant qu'un esprit fin lui donne;
(Montrant Hortense.)
Toutle monde y perdrait, et vous plus que personne.

DANVILLE.

Je n'en disconviens pas; mais brisons sur ce point.

LE DUC.

Et pourquoi votre ami ne nous suivrait-il point?

HORTENSE.

Sans doute!

DANVILLE.

Un patriarche a l'humeur sédentaire,
Et s'arrange assez peu d'un bal au ministère.
D'ailleurs, souper ensemble est pour nous un bon- [heur.

HORTENSE, en riant.

Souper! il vient souper?

DANVILLE, à sa femme, avec dignité.

Il nous fait cet honneur.
(Au Duc.)
Bien que de refuser, mon regret soit extrême,
Trouvez bon qu'à mon tour j'en appelle à vous- [même;
Monsieur, vous m'approuvez, et, connaissant Bon- [nard,
Vous me reprocheriez de traiter sans égard
L'ami qui m'est lié par un commerce intime,
Et que vous honorez d'une si haute estime.

LE DUC.

Cette excuse m'arrête, et je n'ose insister;
Mais, madame, parlez : qui peut vous résister?
J'implore en m'éloignant cet appui tutélaire,
Ou je vais de mon oncle encourir la colère.
Monsieur, vous céderez, et moi, dans cet espoir,
Je viendrai, s'il vous plaît, m'en assurer ce soir.

## SCÈNE VII.

DANVILLE, HORTENSE.

HORTENSE.

Vous irez au bal?

DANVILLE.

Non.

HORTENSE.

Vous irez, j'en suis sûre.

DANVILLE.

Je vous promets que non.

HORTENSE.

Si fait.

DANVILLE.

Non, je vous jure.

HORTENSE.

Eh pourquoi, sans raison, vous priver d'y venir?

DANVILLE.

C'est que ce plaisir-là ne peut me convenir.

HORTENSE.

Mais quel est le motif de cette répugnance ?

DANVILLE.

Pouvez-vous m'accorder un moment d'audience?

HORTENSE.

Moi !

DANVILLE.

Depuis mon retour, des soins plus importants,
Des amis plus heureux s'arrachaient vos instants;
Et, las de renfermer ce que je veux vous dire,
J'ai cru dans mon dépit qu'il faudrait vous l'écrire;
Mais, puisqu'il m'est permis d'en décharger mon cœur,
Je vous le dis tout net : ce petit air moqueur
Pour mon ami Bonnard m'offense et me chagrine.
Le besoin de briller à tel point vous domine,
Qu'avec un jeune fou je vous vois de moitié
Contre ce digne objet d'une ancienne amitié.
Vous riez du bon homme; eh oui ! c'est un bonhomme;
Un bon homme que j'aime; et plus d'un qu'on renomme,
Dont l'honneur fait grand bruit, dont l'esprit est vanté,
N'a ni son noble cœur, ni sa franche gaité.
On l'attaque lui seul, et tous deux on nous blesse;
Et chaque trait piquant lancé sur sa vieillesse
Ne peut devant un tiers l'immoler aujourd'hui,
Sans retomber sur moi, qui suis vieux comme lui.

HORTENSE.

Mais le Duc vous l'a dit, ce n'est qu'un badinage,
Et le Duc, à mon sens, raisonnait comme un sage.

DANVILLE.

Votre Duc! il me choque au suprême degré.
Je connais peu de gens qui ne soient à mon gré;
Mais lui, de me déplaire il a le privilège.
Me croit-il, ce monsieur, dupe de son manège?
Ce zèle officieux qu'il fait sonner si fort,
Cet air de vous blâmer, pour mieux me donner tort,
Tout ce jeu me déplaît. Pour des raisons sans nombre,
Il n'est pas bon qu'un Duc soit là comme votre ombre.
La réputation d'une femme de bien
Dans la communauté ne compte pas pour rien;
Et, s'il n'est défendu contre tous, à toute heure,
Ce fruit de tant de soins en un instant s'effleure.
Il ne faut qu'un jeune homme un peu trop assidu,
Que le discours d'un sot par un autre entendu :
Le mal est déja fait : le mensonge circule;
La femme est méprisée, et l'époux ridicule,
Et trente ans de vertu, loin du monde et du bruit,
Ne sauraient réparer ce qu'un jour a détruit.

HORTENSE.

Pour quel écrit moral faites-vous ce chapitre?
Mais dans un autre temps vous m'en direz le titre.
Irez-vous à ce bal où l'on veut vous avoir?

DANVILLE.

Non : je vais chez les gens que je peux recevoir.

HORTENSE.

Mais le Duc vient chez vous.

DANVILLE.

C'est trop de complaisance.
Qu'il daigne à l'avenir m'épargner sa présence.
Il me fait un honneur dont je suis peu flatté.
Rien de mieux, j'en conviens, qu'un beau nom bien [porté;
A sa juste valeur j'estime la noblesse.
Qu'on reçoive chez soi, marquis, duc et duchesse,
C'est bien, si l'on est duc, et je ne le suis pas.
Ma maison me convient; mais, si je risque un pas
Dans ce cercle titré dont l'éclat vous transporte,
A cent devoirs fâcheux je cours ouvrir ma porte.
Mon appétit s'en va, lorsque je vois siéger
Tout l'ennui des grands airs dans ma salle à manger.
Ma langue est paresseuse à rompre le silence,
S'il faut, au lieu de vous, dire votre excellence,
Ou, Mécène du jour, flatter les favoris
De l'Apollon bâtard qu'on adore à Paris.
Je ne sais pas encor de quel air on écoute
Vos auteurs nébuleux auxquels je n'entends goutte,
Et tout leur bel esprit ne fait que m'étourdir,
Moi, qui cherche à comprendre avant que d'applaudir.
De traiter ces messieurs j'aurais eu la manie,
Si j'étais assez sot pour me croire un génie;
Mais, grace à du bon sens, je sais ce que je vaux.
Jouissez sans fracas du fruit de mes travaux,
Avec de bonnes gens, des gens qu'on puisse entendre,
Qui de leur nom pour nous n'aient pas l'air de descendre,
Qui ne m'observent pas pour me prendre en défaut,
Si je parle sans gêne ou si je ris trop haut,
Et ne croient pas me faire une grace infinie
En me trouvant chez moi de bonne compagnie.
Voilà mes gens; voilà les amis que je veux,
Sûr qu'ils seront pour moi ce que je suis pour eux.

HORTENSE.

Revenons à ce bal, et jugez mieux la chose.
Ce n'est pas un plaisir qu'ici je vous propose;
Mais c'est une démarche, et voyez le grand mal
De passer pour affaire une heure ou deux au bal!
Il faut faire sa cour : voilà comme on prospère;
Mais vous, de vous placer vraiment je désespère.

DANVILLE.

Eh! ne me placez pas, madame, laissez-moi,
Heureux avec la foule, y vieillir sans emploi.
J'y suis libre; il vaut mieux, receveur des plus minces,
Toucher ses revenus que ceux de dix provinces;
Et je ne veux pas, moi, pour me hausser d'un cran,
Vendre ma liberté cent mille écus par an.

HORTENSE.

Eh bien, comme au spectacle, allez à cette fête;
Pour moi, là, voulez-vous? Venez, j'en perds la tête :
Que d'objets, que de gens inconnus jusqu'alors!
Tous les ambassadeurs, des maréchaux, des lords,
Des artistes, la fleur de la littérature;
Des femmes! Quel éclat, quel goût dans leur parure!
Dieu!... les beaux diamants!... Et c'est ce soir; j'irai,
Oui, j'irai, nous irons, monsieur... ou j'en mourrai.

DANVILLE.

Non, vous n'en mourrez pas, et vous verrez, ma chère,
Qu'on peut avec Bonnard, bien qu'il ne danse guère,
Passer le soir gaîment, sans façon, sans apprêts,
Souper même au besoin, et vivre encore après.

HORTENSE.

Voulez-vous sans pitié chagriner votre Hortense?
Me tiendrez-vous rigueur?... Eh! quelle est mon offense?
Moi, qui n'ai fait qu'un vœu, celui de vous revoir,
Faut-il en arrivant me mettre au désespoir?
Avec monsieur Bonnard ai-je été trop méchante?

Jamais je ne veux l'être; il me plaît, il m'enchante;
Je l'aime, il m'aimera, je lui ferai ma cour;
Mais pas ce soir, oh non! plus tard, un autre jour,
Demain... c'est arrangé, vous acceptez l'échange :
Danville, mon ami, mon cher époux, mon ange,
Soyez bon, grace, allons, cédez...

DANVILLE, avec effort.

Non, je ne puis.

HORTENSE, en pleurant.

Que je suis malheureuse! ô ciel! que je le suis!

DANVILLE, attendri.

Elle pleure, ah! mon Dieu!

HORTENSE, hors d'elle-même.

C'est un acte arbitraire;
C'est une tyrannie, et je dois m'y soustraire.
Je me révolte enfin; vous croyez sans raison
Dans votre hôtel désert me garder en prison;
Non : avec votre ami vous serez seul à table.
Non, non : je le déteste, il m'est insupportable;
Mais entre deux époux le pouvoir est égal.
Restez, monsieur, ma mère est invitée au bal;
Une fille est au mieux sous l'aile de sa mère,
Et j'irai malgré vous au bal du ministère,
Et j'irai de bonne heure, et j'en reviendrai tard,
Et je ne verrai pas votre monsieur Bonnard,
Et vous ne pourrez pas m'enterrer toute vive
Dans l'ennuyeux souper d'un si triste convive.

DANVILLE, en fureur.

Vous irez, dites-vous, malgré moi vous irez?
Je vous le défends.

HORTENSE.

Bon!

DANVILLE.

Nous verrons.

HORTENSE.

Vous verrez.

DANVILLE.

Madame, pensez-y : l'ordre est irrévocable;
De supplications il se peut qu'on m'accable...

HORTENSE.

Non, monsieur.

DANVILLE.

Mais, dût-on m'implorer à genoux,
Ni prières, ni pleurs, n'obtiendront rien pour vous.

HORTENSE.

Oh! le méchant mari!

DANVILLE.

Fi! l'affreux caractère!
Dans mon appartement courons fuir sa colère.

HORTENSE.

Allez : loin d'un tyran qui me veut opprimer,
Dans le mien, comme vous, je cours me renfermer.
Adieu, monsieur!

DANVILLE.

Adieu! respectez ma défense.
(Après une pause.)
L'agréable entrevue après deux mois d'absence!

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

HORTENSE, à un domestique qui la suit.

Retournez vers monsieur.
(Le domestique sort.)
Il veut m'entretenir,
Et par ambassadeur il m'en fait prévenir.
Qu'il vienne; je suis prête. Il s'attend à des larmes;
Mais il va pour le bal me trouver sous les armes.
J'ai tout dit à ma mère avec sincérité;
Elle a mis comme moi les torts de son côté.
Ces fleurs sont de bon goût... il me traite en esclave.
Il croit m'intimider; faux calcul : je suis brave.
Je ne céderai pas. Courage! le voici.

## SCÈNE II.

HORTENSE, DANVILLE.

DANVILLE, dans le fond.

La charmante toilette! et qu'elle est bien ainsi!...
(Il s'approche.)
A me désobéir vous êtes décidée,
Hortense, je le vois.

HORTENSE.

Chacun a son idée;
La vôtre est de rester, la mienne est de sortir.

DANVILLE.

Vous n'avez nul remords?

HORTENSE.

Qui, moi! nul repentir.

DANVILLE.

Un reste de dépit vous rend presque hautaine.

HORTENSE.

Du dépit! du dépit! dites mieux : de la haine.

DANVILLE.

Ah! c'est aller bien loin.

HORTENSE.

Non, monsieur, j'ai pour vous...
(A part.)
Je ne m'attendais pas à le revoir si doux.

DANVILLE.

J'ai long-temps réfléchi depuis notre querelle.
La colère à votre âge est assez naturelle;
Mais au mien la raison doit parler sans fureur :
La raison qui s'emporte a le sort de l'erreur.
Ma justice à vos yeux tiendrait de la vengeance;
Je me punirai seul, et c'est par votre absence.
Goûtez un plaisir pur, puisqu'il sera permis;
Allez au bal, allez, et soyons bons amis;
Voulez-vous?

HORTENSE.

Mais...

DANVILLE.

Allez seule avec votre mère...
Elle a dû, comme vous, me trouver bien sévère :
Contre deux ennemis je n'avais pas beau jeu ;
Avez-vous dit de moi beaucoup de mal?

HORTENSE.

Un peu.

DANVILLE.

Vous n'en penserez plus, et cela me console.
S'il a pu m'échapper un ordre, une parole,
Un regard qui vous blesse, il faut tout oublier.
J'ai mon excuse aussi : Bonnard est singulier,
D'accord; mais, quand d'un ton qu'il ne méritait guère,
Sur des travers légers vous lui faisiez la guerre,
C'était à l'instant même, où, malgré son effroi,
En me rendant service, il s'exposait pour moi.

HORTENSE.

Comment?

DANVILLE.

C'est un secret.

HORTENSE.

C'est un secret? ah! dites,
Dites, j'oublierai tout.

DANVILLE.

Ces brillants parasites
Que ma table nourrit à vous conter des riens,
Vivent à mes dépens, et lui, m'oblige aux siens.
Mon fils dans ses calculs a manqué de sagesse ;
J'aurais dû le prévoir ; mais tout à ma tendresse,
Laissant sa jeune tête agir à l'abandon,
Pour vous j'ai compromis sa fortune et mon nom.
Sans argent, grace à vous, Hortense, que serait-ce,
Si Bonnard n'eût prêté.... peut-être sur sa caisse?
De tous les receveurs, Bonnard le plus craintif,
Bonnard dont sur ce point l'honneur est si rétif,
D'un courage héroïque a vaincu son scrupule,
Il a sauvé mon fils!... est-il si ridicule ?

HORTENSE.

Non, non, de mes amis, aucun n'eût fait cela ;
Plus que tous leurs discours j'admire ce trait-là.
Il n'est pas de bon mot qui vaille un bon office;
Mais votre femme aussi peut faire un sacrifice.
Ce bal où sous vos yeux je dansais en espoir,
Ce bal, il fut huit jours mon rêve chaque soir,
Huit jours, à mon réveil, ma première pensée :
Eh bien! je n'irais pas, quand j'y serais forcée!
C'en est fait, votre ami lui sera préféré.

DANVILLE.

Vous aurez ce courage, est-il vrai ?

HORTENSE.

Je l'aurai.
Adieu tous mes projets, je reste sans murmure,
Et pour monsieur Bonnard je garde ma parure.
Je reste avec plaisir. Tout-à-l'heure à vos yeux
J'étais bien, n'est-ce pas ? Maintenant je suis mieux,
J'en suis sûre.

DANVILLE.

Ah! cent fois!

HORTENSE.

M'aimez-vous?

DANVILLE.

Je t'adore.

HORTENSE.

Mes torts étaient bien grands.

DANVILLE.

Les miens plus grands encore.

HORTENSE.

A vos ordres jamais je ne veux résister.

DANVILLE.

Non, jamais contre toi je ne veux m'emporter.

HORTENSE.

Loin de nous ces débats qui troublent les ménages!

DANVILLE.

Les raccommodements ont bien leurs avantages.

HORTENSE.

Mon ami !

DANVILLE.

Chère Hortense!

HORTENSE.

Au fond, convenez-en,
Vous défendez Bonnard en zélé partisan,
Et vous avez raison, puisqu'il vous rend service;
Mais vous traitez le Duc avec moins de justice.

DANVILLE.

Pour moi, je me crois juste et juste au dernier point.

HORTENSE.

Moi, je crois entrevoir que vous ne l'êtes point

DANVILLE.

C'est qu'à vingt ans, Hortense, on juge à la légère.

HORTENSE.

C'est que plus tard, Danville, on est par trop sévère.

DANVILLE.

Vous pourriez vous tromper.

HORTENSE.

Je puis avoir raison.

DANVILLE.

Je n'en crois rien.

HORTENSE.

C'est sûr.

DANVILLE.

Non pas.

HORTENSE.

Mais si.

DANVILLE.

Mais non.

HORTENSE.

Je soutiens...

DANVILLE.

Arrêtez! eh quoi! notre querelle
Pour Bonnard et le Duc déja se renouvelle!

HORTENSE.

Oui, parlons sans humeur : faut-il, pour aimer l'un,
Quand l'autre vous sert bien, le trouver importun ?

DANVILLE.

Oh! c'est tout différent; l'un a mon âge, et l'autre...

HORTENSE.

Eh bien! achevez donc.

DANVILLE.

Eh bien! il a le vôtre.

Pardonnez : mon amour est étrange, et je sens
Que le temps, la raison sont des freins impuissants,
Que le cœur d'un vieillard, en proie à cette ivresse,
Cède à tous les transports d'une aveugle tendresse.
Quand on aime avec crainte, on aime avec excès.
Jeune, on sent qu'on doit plaire, on est sûr du succès;
Mais vieux, mais amoureux au déclin de sa vie,
Possesseur d'un trésor que chacun nous envie,
On en devient avare, on le garde des yeux.
Comment voir cet essaim de rivaux odieux,
Parés de leur bel âge et des charmes funestes
Dont chaque jour qui fuit nous vole quelques restes,
Sans se glacer le cœur par la comparaison,
Sans voir ses cheveux blancs, sans perdre la raison!
Je ne suis pas jaloux; mais je sais me connaître.
Celui qui vous arrache, en vous lassant peut-être,
Un regard, un sourire, un instant d'entretien,
Me semble un ennemi qui me ravit mon bien.
Jaime plus, tout le dit; ma crainte en est le gage;
Mais que me sert d'aimer, s'il vous plaît davantage?
Je dois trembler, je tremble... hélas! voilà mon sort;
Voilà pourquoi le Duc me chagrine si fort.
Il offusque ma vue, il me pèse, il me gêne.
Je sens qu'à son aspect je me contiens à peine;
Je sens qu'un mot amer, qui vient me soulager,
En suspens sur ma langue est prêt à me venger.
Je me maudis, j'ai tort; c'est faiblesse ou délire,
C'est ce qu'il vous plaira; je souffre, et je desire,
Non pas que votre amour, mais que votre amitié,
Qui connaît mon supplice, en ait quelque pitié.

HORTENSE.

Que votre modestie à vous-même est cruelle!
Croyez qu'avec raison je murmure contre elle.
Ces rivaux, où sont-ils? que produiraient leurs soins?
Soyez juste envers vous, et vous les craindrez moins.
Est-il quelqu'un d'entre eux qu'avec plaisir j'écoute?
C'est que de votre éloge il m'entretient sans doute,
Et cet air d'intérêt, dont vous êtes jaloux,
N'est qu'un remercîment du bien qu'on dit de vous.
Vous entendre louer me rend heureuse et fière;
Mais pourquoi des grandeurs nous fermer la carrière?
Laissez un peu d'éclat publier mon bonheur :
De vous, de vos talents, je veux me faire honneur,
Et vous prouver que, juste autant qu'il est sincère,
Ce n'est pas par devoir que mon cœur vous préfère.

DANVILLE.

N'employez pas le Duc, et... je consens à tout.

HORTENSE.

Voyez donc ce monsieur qu'on reçoit bien par-tout;
Oui, ce premier commis; son crédit peut suffire :
Mais chez lui, dès ce soir, allez vous faire écrire.

DANVILLE.

Hortense, tu le veux?

HORTENSE.

Non, je ne le veux pas,
Non... Mais, je vous en prie.

DANVILLE.

Ah! j'y cours de ce pas...
Et Bonnard que j'attends; je ne sais qui l'arrête;
S'il arrivait!

HORTENSE.

Partez; moi, je lui tiendrai tête :
Je vais, par le collége, entamer l'entretien;
Il ne s'ennuîra pas.

DANVILLE.

Je cours et je revien.
Après une querelle, il est doux de s'entendre,
Et le débat fini rend l'amitié plus tendre.

## SCÈNE III.

HORTENSE.

Le sacrifice est fait! En suis-je triste? Oh! non.
Il me coûtait un peu; mais Danville est si bon!...
Cette fête, à vrai dire, était très séduisante.
Dans tous ses agréments je me la représente :
Pour danser, c'est à moi que le Duc eût songé;
Les dames de la cour en auraient enragé! [mage!
Quel plaisir! quel triomphe! Au fait, c'est bien dom-
Pour plaire aux deux amis écartons cette image.
Je les verrai contents; si je ris, ils riront,
Et j'attends mon plaisir de celui qu'ils auront.

UN DOMESTIQUE.

Le Duc fait demander si madame est visible.

HORTENSE.

Oui, qu'il entre. Ah! mon Dieu! voici l'instant terrible!

## SCÈNE IV.

HORTENSE, LE DUC.

LE DUC.

Le soin qui me ramène est bien intéressé,
Madame; dans le doute où vous m'avez laissé,
Je n'ai rien vu ce soir qu'avec indifférence.
Invité chez le fils d'un de nos pairs de France,
J'y fus d'un long dîner le triste spectateur;
Les heures se traînaient avec une lenteur!...
Plein d'une seule idée où l'esprit s'abandonne,
Soi-même l'on s'oublie, on n'est plus à personne;
Il a fallu céder, et bientôt du salon
Je me suis échappé comme on sort de prison.
Mais quels charmants apprêts! quel goût!...Cette parure
Pour mon vœu le plus cher est d'un heureux augure.

HORTENSE.

Hé non, monsieur le Duc, ne comptez pas sur moi.

LE DUC.

Comment? se pourrait-il! Vous restez?

HORTENSE.

Je le doi.

LE DUC.

Mais ne devez-vous pas tenir votre promesse?
Ne l'ai-je pas reçue, et quand ma voix vous presse
De remplir un devoir, que je crus un plaisir,
N'est-elle plus d'accord avec votre desir?

HORTENSE.

Que ne m'est-il permis de le prendre pour guide?
Mais non, monsieur Danville autrement en décide.

LE DUC.

Ah! pouvez-vous m'apprendre avec cet air léger

Un refus qui m'étonne et qui doit m'affliger?
Un triomphe nouveau, des honneurs, des hommages
Sont à peine à vos yeux de faibles avantages;
Pour vous, par l'habitude, ils ont perdu leur prix;
Mais quand il s'est flatté d'éblouir tout Paris,
Un maître de maison, dans son jour de conquête,
Perd beaucoup en perdant l'ornement de sa fête,
Et pour moi, le plaisir que je laisse en partant
Me rend presque insensible à celui qui m'attend.

HORTENSE.

C'est trop vous alarmer, monsieur, et mon absence
N'aura pas, croyez-moi, cette triste influence.

LE DUC.

Vous vous trompez, madame, et vous seule ignorez
A quels regrets mortels vous nous condamnerez.
La modestie, au fond, a son côté blâmable.
On ne sait pas souvent combien l'on est coupable;
Vous le serez beaucoup si vous me résistez.
Qui nous rendra ce soir ce que vous nous ôtez?

HORTENSE.

Je ne puis...

LE DUC.

Il suffit d'une seule personne
Pour embellir au bal tout ce qui l'environne.
Elle arrive, on la voit, et chacun est séduit;
Elle part, c'en est fait, tout le charme est détruit.
Venez.

HORTENSE.

N'insistez pas.

LE DUC.

Vous viendrez...

## SCÈNE V.

LE DUC, HORTENSE, Mme SINCLAIR.

LE DUC, à madame Sinclair.

Ah! madame,
Veuillez me seconder, il le faut, je réclame
Pour mon oncle, pour moi, pour tous ceux qu'aujourd'hui.
L'attrait d'un grand plaisir doit attirer chez lui.

MADAME SINCLAIR.

Mais je ne pense pas que ma fille refuse.

HORTENSE.

Monsieur fera, j'espère, agréer mon excuse.

MADAME SINCLAIR.

Quoi! chez son Excellence, au moment de partir,
Après avoir promis! comment sans avertir!
Mais ton mari le veut, alors je me récuse :
Une grand'mère est faible, et son amour l'abuse.
Je reste, si tu veux.

LE DUC.

Ah! que deviendrons-nous?
(A madame Sinclair.)
Que fera la princesse? Elle comptait sur vous.
Pour elle votre esprit doit se mettre en dépense :
J'ai dit, pardonnez-moi, j'ai dit ce que je pense,
C'est que vous conversez avec un abandon,
Un choix de mots, un charme, oh! chez vous c'est un don!

MADAME SINCLAIR.

Mais rester à présent tient de l'impolitesse :
Une princesse! ô Dieu! ma fille, une princesse!...
Après tout, mon enfant, juge, examine, voi.
C'est pour toi que j'y vais, je n'y vais que pour toi.
Si ton mari s'obstine, en femme bien soumise...

HORTENSE.

A vous suivre, il est vrai, Danville m'autorise,
Et tout-à-l'heure encore il vient de m'inviter...

LE DUC.

Plus d'obstacle à présent.

MADAME SINCLAIR.

Qui peut donc t'arrêter,
S'il te l'a permis?

HORTENSE.

Mais....

LE DUC.

L'agréable soirée!
Je vous vois par mon oncle accueillie, admirée.
A votre aspect s'élève un murmure soudain;
Les cavaliers en foule assiégent votre main;
Tout danse et se confond au bruit de la musique :
Les graces de la cour, l'orgueil diplomatique,
La Banque, l'Institut, et jusqu'aux Facultés,
Jusqu'aux fleurons d'argent des graves députés!
Mais c'est peu, vous verrez : quel champ pour la satire!
Ce ténébreux auteur dont vous aimez à rire,
Ce savant, qui pour vous déridant son front sec...

HORTENSE.

Un jour sur mon album écrivit un mot grec?

LE DUC.

Et le gros général qui rit bien comme trente.
Par malheur sa gaîté suit le cours de la rente;
Je n'en répondrais pas; mais sans lui nous rirons.
Pour des originaux, ma foi, nous en aurons;
Tout Paris y sera, jugez!... Dans le grand monde,
Si l'esprit est commun, le ridicule abonde.
Vos bons mots vont courir, et, répétés cent fois,
Feront vivre les sots défrayés pour un mois,
Et la ville et la cour diront que tant de charmes,
Bien qu'ils soient tout-puissants, sont vos plus faibles armes.

HORTENSE.

A m'amuser beaucoup comme vous je pensais,
J'en conviens; mais prétendre à de si grands succès!

LE DUC.

Près des femmes! oh! non! redoutez leur colère :
On ne vante jamais que ceux qu'on ne craint guère.
Que de dames ce soir vont mourir de dépit!

HORTENSE.

Vous croyez?

LE DUC.

J'en suis sûr. Nos beautés en crédit
Ne pourront sans fureur vous céder la victoire;
Mais beaucoup d'ennemis prouvent beaucoup de gloire;
A force de succès on s'en fait tant qu'on peut,
Vous en aurez bon nombre, et n'en a pas qui veut.
Venez.

HORTENSE.

Si par un mot j'avertissais Danville?

LE DUC.

Ah! quelle heureuse idée!

MADAME SINCLAIR.

Et quoi de plus facile?

(Faisant asseoir Hortense auprès d'une table, et arrangeant sa coiffure pendant qu'elle écrit.)

Peins-lui ton embarras, le mien, en ajoutant
Que tu ne veux d'ici t'absenter qu'un instant.

LE DUC.

Entre les candidats le ministre balance.

MADAME SINCLAIR.

Il est très important de voir son Excellence.

HORTENSE en écrivant.

Il n'aura pas le temps d'en prendre du chagrin,
Nous allons revenir.

(A madame Sinclair.)

Valentin.

MADAME SINCLAIR.

Valentin!

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, VALENTIN.

VALENTIN.

Que vous plaît-il, madame?

MADAME SINCLAIR.

Un billet qu'il faut rendre.

VALENTIN.

A qui donc?

MADAME SINCLAIR.

A monsieur.

VALENTIN.

Je ne saurais comprendre...
Où donc, madame?

MADAME SINCLAIR.

Ici.

VALENTIN.

Que lui dirai-je?

MADAME SINCLAIR.

Rien.

HORTENSE, remettant la lettre.

Je n'ose examiner si je fais mal ou bien.
Partons vite ou je reste.

## SCÈNE VII.

VALENTIN, seul.

Ils s'en vont, on l'entraîne.
Monsieur seul avec moi va faire quarantaine;
Mais gare la tempête, il pourra s'en fâcher.
Les voilà descendus, et puis fouette cocher.
Ils sont, ma foi, partis. Une lettre, c'est drôle;
Monsieur, à mon avis, joue un singulier rôle.
En vain pour tout saisir j'ai l'esprit à l'affût:
Quand il était au Havre, où je voudrais qu'il fût,
Et que madame ici faisait sa résidence,
Je concevais entre eux une correspondance;
Mais dans le même hôtel, pouvant au coin du feu...
Ces courses-là du moins me fatigueront peu.

## SCÈNE VIII.

DANVILLE, VALENTIN.

DANVILLE, s'essuyant le front.

Te voilà, Valentin; tiens, vois, je suis en nage!
Fais-moi donc souvenir que j'ai mon équipage;
J'y pense quand je rentre, et vraiment je suis las.

(Il s'assied.)

VALENTIN.

Vous vous fatiguez trop.

DANVILLE.

Hein! quand j'étais là bas,
Que j'arrivais le soir après ma promenade,
Souvent tu m'as surpris bien triste, bien maussade.
Pourquoi? j'étais garçon; j'ai ma femme aujourd'hui,
Elle est là; loin de moi la tristesse et l'ennui!

VALENTIN.

Il me fait de la peine.

DANVILLE.

En crois-tu tes présages?
Pour ma femme et pour moi quels chagrins! que d'ora-
(Il se lève.) [ges!
Pauvre fou! grace au ciel, tu n'as pu m'effrayer;
Je cours rejoindre Hortense, elle va m'égayer.
Guéri des visions qui te troublaient la tête,
Sens-tu qu'un vieux corsaire est un mauvais prophète?

VALENTIN.

Monsieur.

DANVILLE.

Qu'est-ce?

VALENTIN.

Une lettre.

DANVILLE.

Ah! donne; et tu la
VALENTIN. [tiens?
De madame.

DANVILLE.

(Il lit.)

Comment? qu'ai-je appris? va-t'en, viens.
(Froidement.)
Madame est donc sortie?

VALENTIN.

Oui, monsieur.

DANVILLE.

Et sa mère?

VALENTIN.

Oui, monsieur.

DANVILLE.

Et le Duc?

VALENTIN.

Oui, monsieur.

DANVILLE.

La colère,
La surprise.... est-il vrai? je demeure interdit!
Laisse-moi. Se peut-il?

(Il tombe dans un fauteuil.)

VALENTIN.

Je vous l'avais bien dit,
Qu'un jour...

DANVILLE, furieux.

Va-t'en. Le sot!
A peine je la quitte,
Qu'avec le Duc, le Duc dont le nom seul m'irrite,
Elle qui tout-à-l'heure... Ah! que de fausseté!
Et qui donc l'y forçait? quel prix de ma bonté!
Quand j'avais tout permis, céder sans résistance,
Et m'éloigner exprès... Hortense! ô ciel! Hortense,
Qui semblait s'attendrir en me voyant heureux...
Je ne l'aurais pas cru, c'est bien mal, c'est affreux!
Et sa mère!... ah! morbleu! quand une vieille femme
Aime encor les plaisirs, pour eux elle est de flamme.
Je dois, je dois punir tant de légèreté;
Courons à cette fête où je suis invité.
En galants procédés vous êtes un grand maître,
Monsieur le Duc; eh bien! vous allez me connaître.
On trouve à qui parler, quand on s'adresse à moi.
J'irai, je le verrai, je veux lui dire.... Eh! quoi?
Que je viens.... moi, jaloux! non, cette frénésie
N'a point part aux transports dont mon ame est saisie.
Je ne suis pas jaloux; ma femme est jeune encor,
Je veux l'accompagner pour qu'elle ait un mentor,
Par simple bienséance. Oui, quelqu'un! qu'on s'em-
Mon habit! [presse!

VALENTIN.

Quoi, monsieur?

DANVILLE.

Obéis et me laisse.

VALENTIN.

Où voulez-vous aller?

DANVILLE.

Je veux... je vais... je sors.
Obéis.

VALENTIN.

Il est tard : que ferez-vous dehors?

DANVILLE.

(Valentin sort.)
Ah! je te chasserai..... C'est vrai, que vais-je faire?
Un éclat! non, sans doute. Amant sexagénaire,
Suivant ma femme au bal d'un pas mal affermi,
J'y vais pour l'épier, j'y vais en ennemi,
Et là, comme un fantôme errant avec tristesse,
J'y vais troubler ses jeux et glacer son ivresse.
Pauvre Hortense! elle est jeune, est-ce un crime à mes
Peut-elle se vieillir parceque je suis vieux? [yeux?
A sa suite aujourd'hui si le dépit m'entraîne,
J'irai demain, toujours, et toujours à la chaîne;
Plus esclave cent fois, cent fois plus inquiet,
Rongé de plus d'ennuis qu'au temps où l'intérêt
Tenait à ses calculs ma jeunesse asservie,
Je vais à soixante ans recommencer ma vie!....
Allons, Danville, allons, sois homme; il faut rester.
(Valentin rentre.)
Au fait sa mère est là, que puis-je redouter?
(Il met son habit.)
Je reste. Prouvons-lui qu'on peut se passer d'elle.
Mon chapeau!... Des amis Bonnard est le modèle!
On nous laisse, tant mieux! nous serons entre nous,
Nous rirons, et déjà je suis... je suis jaloux!
Je ne puis résister au démon qui m'obsède :
Il maîtrise mes sens, il me conduit, je cède.
Adieu donc pour toujours ma chère liberté!
Bonheur que j'ai connu, repos et dignité,
Adieu! je n'en crois plus ni pitié, ni scrupule.
Soyons, c'est mon destin, soyons donc ridicule,
J'y consens; mais du moins échappons au tourment
De douter, de trembler, de mourir lentement :
Ce supplice est horrible.

VALENTIN.

Il a perdu la tête.

DANVILLE.

Qu'il finisse; partons. Ma voiture!

VALENTIN.

Elle est prête.

DANVILLE, rencontrant Bonnard.

Ah! courons. Ciel!

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, BONNARD.

BONNARD, gaiment.

C'est moi, mon cher, je viens souper.
Il est tard; de ton fils j'avais à m'occuper.
De plus je viens à pied, n'ayant pas de carrosse,
Et, ma foi... mais, dis donc, c'est ton habit de noce;
Quel honneur!

DANVILLE.

Ah! pardon!...

BONNARD.

Je n'y vois aucun mal;
Je te trouve, mon cher.

DANVILLE.

Mais ma femme est au bal,
Et...

BONNARD.

Tu restes pour moi, c'est d'un ami fidèle.

DANVILLE.

J'allais la chercher.

BONNARD.

Bon! quelqu'un est avec elle,
Il la ramènera.

DANVILLE.

Non pas, non pas.

BONNARD.

Pourquoi?
Serais-tu donc jaloux quand ta femme est sans toi?

DANVILLE.

Non, certe.

BONNARD.

Eh bien! alors, quelle mouche te pique?
Tu m'étonnes, tu vas, tu viens, et, c'est unique,
Tu n'as pas l'air content de me voir.

DANVILLE.

Dieu! Bonnard,
Je suis heureux, ravi; mais je... tu viens si tard!
Excuse-moi, vois-tu... cette fête est charmante,
Et je voudrais... pardon, c'est une envie ardente
Que j'ai... j'aime le bal, un bal fait mon bonheur!
Tu comprends.

BONNARD.

Pas du tout.

DANVILLE.

Un bal de grand seigneur,
C'est si gai! cet éclat, ce bruit, cette jeunesse....
Si fait, ce cher Bonnard, il comprend mon ivresse,
Il l'excuse, il permet...

BONNARD.

Oh! ne badinons pas.

DANVILLE.

Je n'irai qu'un moment.

BONNARD.

Je te tiens par le bras.

DANVILLE.

Viens avec moi.

BONNARD.

Tu sais que ce plaisir m'assomme;
Si j'étais comme toi, si j'étais un jeune homme,
D'accord; mais entre nous ton goût met quarante ans.
Qui diable aurait prévu ce nouveau contre-temps?
Joseph est au spectacle avec ma gouvernante;
Il te prend pour la danse une ardeur surprenante,
Des retours impromptu dont je suis alarmé.
Chez moi je n'ai personne et tout est enfermé.
Je suis sur le pavé, mon souper m'embarrasse.
Quand on dîne le soir, comme toi, l'on s'en passe.
Mais moi....

DANVILLE.

Du célibat fais l'éloge à présent!

BONNARD.

Oui-dà, le mariage est bien plus amusant.
(Le rappelant.)
Cours donc, va danser... Ah! que voulais-je te dire?
Je ne m'en souviens plus... M'y voilà, je desire
Que tu dînes chez moi. Quel est ton jour?

DANVILLE.

Le tien.

BONNARD, le retenant.

Voyons, il faut choisir: veux-tu mardi?

DANVILLE.

C'est bien.

BONNARD, le rappelant.

Ah!

DANVILLE.

Quoi?

BONNARD.

Ma gouvernante aimera mieux la veille.

DANVILLE.

Bon.

BONNARD.

Attends donc! Sais-tu mon adresse?

DANVILLE.

A merveille.
Adieu.

BONNARD, le rappelant.

Danville!

DANVILLE.

Encor! Parle.

BONNARD, après une pause.

Bien du plaisir.

(Danville sort à grands pas; Bonnard le suit lentement en levant les épaules.)

## SCÈNE X.

VALENTIN, qui les observait, appuyé sur un fauteuil.

Vieux mari, vieux garçon, si j'avais à choisir,
Je... Ma foi! j'ai bien fait d'entrer jeune en ménage;
Avec les mêmes goûts on arrive au même âge.
Ma femme a son humeur, j'ai su m'y faire, enfin
Quand j'ai sommeil, je dors, et soupe quand j'ai faim.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

HORTENSE, Mme SINCLAIR.

MADAME SINCLAIR.

Non, je ne puis, Hortense, approuver tes manières;
A peine te montrer, revenir des premières!

HORTENSE.

C'est qu'avant d'être au bal j'avais senti mes torts.

MADAME SINCLAIR.

Il est une heure au plus, on arrive, et tu sors.

HORTENSE.

Trop tard. Il est parti; pour me chercher, sans doute.
Son premier mouvement est le seul qu'il écoute.
Ma faiblesse à ses yeux tient de la trahison;
Je vous ai résisté; n'avais-je pas raison?
Dieu! que je me repens de vous avoir suivie!

MADAME SINCLAIR.

Certes, je n'ai rien fait pour t'en donner l'envie.

HORTENSE.

A vous accompagner quand le duc m'engageait,
Il fallait m'affermir dans mon sage projet.

MADAME SINCLAIR.

Par exemple, il est bon qu'à présent tu me blâmes.
Eh! ne l'ai-je pas fait? Voilà les jeunes femmes!

HORTENSE.

Qui, moi, vous accuser! Je suis folle aujourd'hui.
Pardon, ma bonne mère; ah! je souffre pour lui.
Que ma légèreté doit lui causer de peine!
Quels chagrins pour tous deux à sa suite elle amène!
Je vois, j'aime le bien, c'est le mal que je fais;
Et qu'une inconséquence a de tristes effets!

MADAME SINCLAIR, tendrement.

C'est l'éternel discours des mères de famille.
Tous les jours cependant... eh! qu'as-tu donc, ma fille?

HORTENSE.

Il ne reviendra pas!...

MADAME SINCLAIR.

Mais est-il arrivé?

HORTENSE.

Voilà le dernier coup qui m'était réservé.

MADAME SINCLAIR.

Quand on part de bonne heure, on passe, on se fau-
Mais avec sa voiture, engagé dans la file, [file;
On gèle, on se dépite, et l'on n'avance pas;
Peut-être dans la rue est-il encore au pas?

HORTENSE.

Fatigué, malheureux, après un long voyage...
Chaque mot que j'entends me fait perdre courage.
A travers ce chaos que l'on appelle un bal,
Il va pour nous trouver se donner tant de mal!
Rencontrant dans la foule obstacle sur obstacle...

MADAME SINCLAIR. [tacle!

Oui, l'on étouffe un peu, mais c'est un beau spec-
Il ne le connaît point; ma fille, espérons mieux,
Le plaisir qu'il aura va t'absoudre à ses yeux.

HORTENSE.

Je le voudrais.

MADAME SINCLAIR.

Dis donc, as-tu vu la princesse,
Dont le Duc nous parlait, qu'il nous vantait sans cesse?
J'avais fait dans ma tête, et je voulais lancer
Deux ou trois petits mots que je n'ai pu placer.
Personne...

HORTENSE.

Je le vois, le Duc est seul coupable.

MADAME SINCLAIR.

Il ne t'a pas quittée.

HORTENSE.

Il est pourtant aimable.

MADAME SINCLAIR.

Le ministre t'a fait un excellent accueil;
Tu n'as pas remarqué qu'il nous suivait de l'œil?

HORTENSE.

Si fait.

MADAME SINCLAIR.

Avec mystère il semblait nous sourire.

HORTENSE.

Je le sais.

MADAME SINCLAIR.

A Danville, ô Dieu! s'il allait dire...

HORTENSE.

Qu'il est nommé?... mais non, non, je ne crois plus
Le Duc pour m'entraîner a saisi ce moyen. [rien.
Danville est là sans guide; il ne connaît personne;
Et comment voulez-vous, mon Dieu, qu'on l'y soup-

MADAME SINCLAIR. [çonne?

Si le Duc le rencontre, il va le présenter.

HORTENSE.

Dieu! s'ils se rencontraient, j'ai tout à redouter:
Fier, et jusqu'à l'excès poussant la violence....

MADAME SINCLAIR.

Tu rêves des malheurs qui sont sans vraisemblance.
Allons, viens, je suis lasse et vais me retirer;
Viens-tu?

HORTENSE.

Non, laissez-moi, j'aime mieux différer,
Je veux revoir Danville.

MADAME SINCLAIR.

Allons.

HORTENSE.

Non, je vous prie.

MADAME SINCLAIR, avec bonté.

Reste et console-toi; bonsoir, ma bonne amie.

(Elle sort.)

## SCÈNE II.

HORTENSE, seule.

A quel frivole espoir mon cœur s'abandonna!
On prévoit un plaisir, c'est un chagrin qu'on a;
Cet heureux lendemain, qui promettait merveille,
Il arrive, et souvent on regrette la veille.
Cependant cette fête enchantait mes regards,
Je triomphais; le Duc me montrait tant d'égards!
Que d'esprit! quelle grâce!... il n'était pas possible,
Quand il m'offrait ses soins, d'y paraître insensible.
Et moi, j'y répondais... sans doute; eh! pourquoi
J'éprouve, en y songeant, un secret embarras. [pas?
N'y pensons plus, lisons... mon œil court sur la page,
Sans fixer mon esprit, que trouble une autre image.
De tout ce que j'ai vu le tableau me poursuit;
De l'orchestre, en lisant, j'entends encor le bruit...
Et Danville! attendons. Quel tourment que l'attente!
Qu'il tarde à revenir, que cette aiguille est lente!
Par ces mortels délais voudrait-il se venger?
Souffre-t-il loin de moi? court-il quelque danger?
J'entends... non, je me trompe. Oui, c'est une voiture.
Il vient, il va monter, c'est lui! je me rassure.
C'est Danville, courons... Le Duc!

## SCÈNE III.

HORTENSE, LE DUC.

LE DUC.

Ah! pardonnez
Au plus triste de ceux que vous abandonnez.
Je rentrais, et cédant à mon inquiétude,
Je vous trouble à regret dans votre solitude.

HORTENSE.

Monsieur...

LE DUC.

Vous nous fuyez, et sans m'en avertir;
J'ai cru qu'un mal soudain vous forçait de partir.

HORTENSE, saluant comme pour se retirer.

Aucun, monsieur le Duc; je me sens un peu lasse;
Rien de plus. Je suis bien, très bien, je vous rends

LE DUC. [grâce.

Me voilà rassuré! je vous quitte... Et pourtant
Je puis vous confier un secret important.

HORTENSE.

Parlez...

LE DUC.

J'étais porteur d'une grande nouvelle.
J'ai peur d'être indiscret, je vous quitte.

HORTENSE.

Laquelle?

LE DUC.

J'aurais dû, moins zélé, la remettre à demain;
J'ai craint de différer votre plaisir...

HORTENSE.

Enfin ?

LE DUC.

Il a fallu des soins, et la brigue était forte;
Mais notre candidat est celui qui l'emporte.

HORTENSE.

Danville !

LE DUC.

Il est nommé.

HORTENSE.

J'avais perdu l'espoir;
Ah! que je suis heureuse !

LE DUC.

Et mon oncle, ce soir,
Par le choix qu'il a fait, jaloux de vous surprendre,
Se réservait chez lui l'honneur de vous l'apprendre!
Il m'a remis ce soin, ne vous trouvant plus là,
Et cet heureux brevet, je le tiens, le voilà.

HORTENSE.

Que Danville en rentrant va bénir tant de zèle!...
Car Danville est au bal.

LE DUC.

C'est lui, je me rappelle,
C'est lui que j'ai cru voir; même j'ai fait un pas...
Mais vous m'aviez tant dit que nous ne l'aurions pas.

HORTENSE.

En lisant ce papier, concevez-vous sa joie?
Et ma mère... oh ! je veux que ma mère le voie;
Oui, je cours...

LE DUC, vivement.

Arrêtez : vous allez me priver
D'un plaisir qu'à mon tour j'osais me réserver;
Que la nouvelle au moins par vous lui soit transmise,
Quand je pourrai plus tard jouir de sa surprise.

HORTENSE.

Ah! c'est tout naturel, vous défendez vos droits;
(Elle rend le brevet au Duc qui le pose sur la table.)
Mais quels remercîments nous vous devons tous trois!
Que mon cœur est ému! que je me plais d'avance
A vous entretenir de leur reconnaissance!

LE DUC.

La vôtre me suffit, la vôtre est tout pour moi.
N'ajoutez rien, madame, au prix que je reçoi :
Il est déjà trop grand et je n'en suis pas digne.
De ce peu que j'ai fait mon zèle ardent s'indigne.
Payé d'un mot de vous, puis-je desirer mieux ?
Ou le plaisir que j'ai se peint mal dans mes yeux,
Ou vous devez y lire à quel excès me touche
Un mot reconnaissant qui sort de votre bouche.

HORTENSE.

Si ces remercîments ont tant de prix pour vous,
Que ceux de mon mari vont vous paraître doux!
Combien son amitié...

LE DUC.

Parlez-moi de la vôtre;
Près de ce bien si cher je n'en conçois pas d'autre;
Lui seul il satisfait aux besoins de mon cœur.
Puissè-je l'obtenir cette amitié de sœur !
Que n'aurais-je à gagner dans ce commerce aimable!
Ardent, léger, frivole et quelquefois... coupable,
Je trouverais en vous un guide, un confident
Sage, mais sans rigueur; facile, mais prudent;
Et vous n'auriez en moi qu'un disciple fidèle,
Enchaîné pour la vie aux pieds de son modèle.

HORTENSE.

C'est m'honorer beaucoup; mais ce sublime emploi,
Ce titre de mentor est bien grave pour moi,
Et ce serait, je pense, une folie extrême
De donner des avis dont j'ai besoin moi-même.

LE DUC.

Pourquoi donc? à mon tour, dans nos doux entretiens,
Il me serait permis de hasarder les miens.
Je ne vous vante pas ma raison trop fragile;
Mais le conseil d'un fou parfois peut être utile.

HORTENSE.

Danville, comme nous, n'est pas sage à demi;
Voilà mon vrai mentor, mon guide, mon ami;
En est-il un meilleur?

LE DUC.

Comment, je le révère;
Mais... dans son indulgence un vieillard est sévère.
Ses conseils sont fort bons, d'accord; mais... absolus.
On est moins tolérant pour des goûts qu'on n'a plus.
Au même âge on s'entend, l'un l'autre on se pardonne;
Dans cet échange égal on reçoit ce qu'on donne.
Votre époux de sa femme est l'orgueil et l'appui;
Mais que sa jeune épouse est encor plus pour lui!
Quel charme elle répand sur sa triste vieillesse!
Il l'adore, il l'admire, il peut la voir sans cesse;
Il lui peint ses transports, il n'a pas le tourment
De feindre une froideur que son trouble dément;
Il peut sans l'offenser, lui dire : Je vous aime.

HORTENSE, naïvement.

Pourquoi m'en offenser? je le lui dis moi-même.

LE DUC.

Vous!... Aussi j'admirais ce bonheur mutuel.
Moi seul... étrange effet d'un souvenir cruel!
Pardonnez au désordre où la douleur me plonge;
Autrefois j'espérai... Cet espoir fut un songe :
Hélas! je me souviens, troublé par vos aveux,
Qu'un bonheur aussi grand fut permis à mes vœux.

HORTENSE.

A vous, monsieur le Duc?

LE DUC.

Et l'on me porte envie !
Et le plaisir lui seul semble remplir ma vie!
Doux et triste voyage où je vins me livrer
A l'attrait du poison qui devait m'enivrer!
Ah! qu'un premier amour a sur nous de puissance!
J'aimai... c'était la grace unie à l'innocence :
Naïve comme vous, elle charmait sans art.
Votre voix est la sienne; elle avait ce regard;
Et sa beauté, la vôtre à mes yeux la rappelle;
Mais non, plus jeune alors, elle était bien moins [belle.
Si sa grace eût brillé de cet éclat vainqueur,
Aurais-je pu cacher le trouble de mon cœur?
Mes traits, mes yeux, ma voix, tout jusqu'à mon [silence
Eût de ma passion trahi la violence;
Mais jeune, mais tremblant, la fuyant à regret,
Peut-être moins épris, j'ai gardé mon secret.
Et depuis...

HORTENSE.

Quel motif peut vous forcer encore
A renfermer l'aveu d'un amour qui l'honore?

LE DUC.

La peur de l'offenser m'a toujours retenu.

HORTENSE.

Comment?

LE DUC.

Tout mon malheur ne vous est pas connu.

HORTENSE.

Quel nom pour une épouse est plus beau que le [vôtre?

LE DUC.

La femme qui m'est chère est l'épouse d'un autre!

HORTENSE.

Ciel!

LE DUC, vivement.

Et juste pourtant, j'estime, j'ai servi
Cet heureux possesseur du bien qui m'est ravi.
Mais celle que j'aimai, je l'aime, je l'adore.
Le feu qui me brûlait aujourd'hui me dévore;
Elle me voit, m'entend, j'ai bravé son courroux;
Oui, je tombe à ses pieds, je vous aime, c'est vous!

HORTENSE.

Se peut-il? vous osez... muette à ce langage,
J'hésite, et doute encor qu'à ce point l'on m'outrage.

LE DUC.

Pardonnez; cet aveu n'eût pas dû m'échapper.
Mais sur vos sentiments j'eus droit de me tromper.
Vous vous plaisiez aux soins que j'aimais à vous [rendre;
Votre accueil fut si doux que j'ai pu m'y méprendre.
Non, vous m'aviez compris; non, vous ne croyez pas
Qu'on puisse impunément admirer tant d'appas;
Vous vous faisiez un jeu de me voir misérable;
Ah! je le suis, mais vous, vous seule êtes coupable!

HORTENSE

Quoi! j'ai pu mériter!... levez-vous, laissez-moi,
Vous remplissez mon cœur de remords et d'effroi.

LE DUC.

De vos feintes bontés mon erreur fut la suite.

HORTENSE.

O juste châtiment de ma folle conduite!
Sortez!

LE DUC.

Ah! pardonnez!

HORTENSE.

Jamais, jamais, sortez!

LE DUC.

Dites-moi...

HORTENSE.

Je vous dis que vous m'épouvantez!
Si Danville... Ah! grand Dieu! tous deux seuls! à [cette heure....
De honte à son aspect voulez-vous que je meure?

LE DUC.

Pardonnez, et je fuis.

HORTENSE.

Mais quel bruit! je l'entends.
Il monte; c'est sa voix, fuyez... il n'est plus temps.

LE DUC.

Que m'ordonnez-vous?

HORTENSE.

Rien... je ne sais, je frissonne...
Ainsi que la raison la force m'abandonne.

LE DUC.

Calmez-vous.

HORTENSE.

Eh! le puis-je?... ah! si quelque amitié....
Si j'en crois vos aveux... de grace... ah! par pitié...
Monsieur, je me tairai, cachez-vous à sa vue.
Là, là, j'oublierai tout. Ah! vous m'avez perdue.
(Le Duc entre dans le cabinet qui fait face à l'appartement de Danville.)
Mais non, quelle imprudence! il vaut mieux... le [voici.

## SCÈNE IV.

DANVILLE, HORTENSE, assise auprès de la table, elle a saisi un livre qu'elle semble lire.

DANVILLE, à part.

Valentin m'a dit vrai: ce trouble... il est ici.
Vous êtes seule, Hortense?

HORTENSE. (Elle se lève.)

Ah! c'est vous. Je respire...
J'attendais.... j'étais là.... je... j'essayais de lire.

DANVILLE.

Ce livre vous émeut, et beaucoup, je le vois.

HORTENSE.

Mais... beaucoup, oui.

DANVILLE.

Donnez: Molière... ah! je conçois:
Au fait, c'est très touchant.

HORTENSE.

Non, j'avais pris ce livre.
Je ne le lisais pas, je parcourais... sans suivre.

DANVILLE.

J'entends, et pour vous voir personne n'est venu?

HORTENSE, vivement.

Le ministre avec vous s'est-il entretenu?

DANVILLE.

Il ne m'a point parlé. Mais ce trouble m'étonne.

HORTENSE.

Ah! ce n'est rien; non, c'est...

DANVILLE.

Il n'est venu personne?

HORTENSE.

C'est que l'esprit frappé de vous savoir absent...
Je m'en inquiétais.

DANVILLE.

J'en suis reconnaissant;
Oui, c'est moi qui vous trouble.

HORTENSE.

Hélas! je dois vous craindre:
De moi, je le sens bien, vous avez à vous plaindre.

DANVILLE.

Pas du tout: en esclave à vous suivre réduit,
Captif dans un carrosse un bon quart de la nuit,
Coudoyé dans un bal, épuisé, hors d'haleine,
Je rentre, au désespoir d'une recherche vaine.
Mon Dieu! c'est moins que rien.

HORTENSE.

Vous êtes irrité;
Accablez-moi, c'est juste, et je l'ai mérité.

DANVILLE.

Votre duc! il m'a vu, mais sans me reconnaître;
Vous n'étiez plus présente, il a dû disparaître.

HORTENSE, prenant le brevet sur la table.

J'y songe! Ah! mon ami... quoi! j'ai pu l'oublier!
Le ministre... lisez.

DANVILLE.

Quel est donc ce papier?
(Il lit.)

(A part.)
La preuve est dans mes mains, je tremble de colère.
Et qui vous l'a remis?

HORTENSE, timidement.

Le Duc.

DANVILLE.

Au bal?

HORTENSE.

J'espère
Qu'avec plus de chaleur on ne peut vous servir.

DANVILLE.

Au bal?

HORTENSE.

Cette nouvelle aurait dû vous ravir.
Et...

DANVILLE, avec violence.

C'est au bal? Le Duc!... ma fureur se réveille;
Là, cent propos cruels ont blessé mon oreille.
Il ne vous quittait pas, vous suivant, vous parlant;
Il affichait pour vous un amour insolent,
Et fort de ma vieillesse...

HORTENSE, effrayée.

Ah! songez que nous sommes...

DANVILLE.

(Élevant la voix.)
Tous deux seuls!... Je le tiens pour le dernier des hom-
HORTENSE. [mes.
Monsieur!

DANVILLE, élevant la voix.

Pour un faux brave.

HORTENSE.

Ah! monsieur!

DANVILLE, de même.

Que ce bras
Peut châtier encor...

HORTENSE, qui se tourne involontairement vers le cabinet.

Monsieur, parlez plus bas!

DANVILLE, qui l'a suivie des yeux.

(A part.)
Il est là!

HORTENSE.

Si vos gens venaient à vous entendre!

DANVILLE.

Scrupule très prudent auquel je dois me rendre!
J'ai besoin de repos; rentrez chez vous... Eh bien!
Vous n'obéissez pas, Hortense.

HORTENSE.

Eh le moyen,
Quand nous restons fâchés, quand je suis au martyre?

DANVILLE.

Vous voulez demeurer? C'est moi qui me retire.
Adieu.

HORTENSE.

Danville!

DANVILLE.

Eh quoi?

HORTENSE.

Donnez-moi votre main.
Je suis coupable.

DANVILLE, vivement.

Vous!

HORTENSE.

Je le suis, et demain
Je veux faire à vous seul un aveu qui me coûte.

DANVILLE, avec colère.

Lequel? expliquez-vous. Parlez, j'attends, j'écoute...

HORTENSE. [ment
Non, monsieur; non, demain, demain; dans ce mo-
Vous ne pourriez, je crois, l'entendre froidement.

DANVILLE.

A la bonne heure. Adieu.

HORTENSE.

Mais cet adieu me glace;
Vous ne m'embrassez pas ce soir?

DANVILLE. (Il l'embrasse.)

(A part.)
Oui. Quelle audace!

(Il rentre dans son appartement dont il ferme la porte.)

HORTENSE, qui l'observe, fait un pas vers le cabinet, s'arrête, et dit en sortant :

Il pourra s'échapper!

## SCÈNE V.

DANVILLE, revenant vivement sur la scène.

Je suis seul, son erreur
Laisse enfin un champ libre à ma juste fureur!

## SCÈNE VI.

DANVILLE, LE DUC.

DANVILLE, courant ouvrir le cabinet.

(A voix basse.)
Sortez, c'est trop long-temps éviter ma présence.
Venez.

LE DUC.

Que voulez-vous?

DANVILLE.

Punir votre insolence.

LE DUC.

Qui, vous?

DANVILLE.

Moi.

LE DUC.

Mais, monsieur...

DANVILLE.

Quand? dans quel lieu? comment?

LE DUC.

Que votre sang plus froid se calme un seul moment.

DANVILLE.

Ah! ce peu que j'en ai, s'il est glacé par l'âge,
Bouillonne et rajeunit aussitôt qu'on l'outrage.
Vous m'aviez confondu parmi ces vils époux
Qui, de tous méprisés, et bien reçus de tous,
Diffamés par l'affront moins que par le salaire,
Vivent du déshonneur qu'ils souffrent sans colère.

LE DUC.

Pourquoi le supposer, et qui vous le prouvait?

DANVILLE.

Avant de le nier, reprenez ce brevet.
Tenez, prenez-le donc, tenez, je le déchire.
Je ne vous dois plus rien, et je puis tout vous dire.

LE DUC.

Du moins si mon amour, follement déclaré,
Offense un titre en vous qui dut m'être sacré,
Votre épouse innocente...

DANVILLE.

A quoi bon cette ruse?

LE DUC.

Ma voix doit la défendre.

DANVILLE.

Et votre aspect l'accuse.

LE DUC.

Quand c'est moi qui l'atteste, osez-vous en douter?

DANVILLE.

Quand c'est une imposture, osez-vous l'attester?

LE DUC.

Cette lutte entre nous ne saurait être égale.

DANVILLE.

Entre nous votre injure a comblé l'intervalle:
L'agresseur, quel qu'il soit, à combattre forcé,
Redescend par l'offense au rang de l'offensé.

LE DUC.

De quel rang parlez-vous? si mon honneur balance,
C'est pour vos cheveux blancs qu'il se fait violence.

DANVILLE.

Vous auriez dû les voir avant de m'outrager.
Vous ne le pouvez plus quand je veux les venger.

LE DUC.

Je serais ridicule, et vous seriez victime.

DANVILLE.

Le ridicule cesse où commence le crime,
Et vous le commettrez; c'est votre châtiment.
Ah! vous croyez, messieurs, qu'on peut impunément,
Masquant ses vils desseins d'un air de badinage,
Attenter à la paix, au bonheur d'un ménage.
On se croyait léger, on devient criminel:
La mort d'un honnête homme est un poids éternel.
Ou vainqueur, ou vaincu, moi, ce combat m'honore;
Il vous flétrit vaincu, mais vainqueur plus encore:
Votre honneur y mourra. Je sais trop qu'à Paris
Le monde est sans pitié pour le sort des maris;
Mais, dès que leur sang coule, on ne rit plus, on blâme.
Vous, ridicule! non, non: vous serez infâme!

LE DUC.

C'en est trop à la fin, et j'ai fait mon devoir:
Ma crainte fut pour vous, j'ai pu la laisser voir;
Mais, contraint de céder, je vais vous satisfaire.
Vous êtes, je l'avoue, un bien digne adversaire.
Ah! pourquoi votre bras est-il donc aujourd'hui
D'un aussi noble cœur un aussi faible appui!

DANVILLE.

Ma vengeance par lui ne sera pas trompée.

LE DUC.

Votre heure?

DANVILLE.

Au point du jour.

LE DUC.

Et votre arme?

DANVILLE.

L'épée.

LE DUC.

Le lieu?

DANVILLE.

J'irai vous prendre.

LE DUC.

Adieu, je vous attends.

DANVILLE.

Vous n'aurez pas l'ennui de m'attendre long-temps.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

DANVILLE, VALENTIN.

(Ils se regardent quelque temps sans rien dire.)

VALENTIN.

Nous avons fait, monsieur, une belle campagne!

DANVILLE.

Désarmé! Le malheur en tout lieu m'accompagne.
Ah! pourquoi de mon fils me suis-je séparé?
Il m'aurait vengé, lui!

VALENTIN.

Mais...

DANVILLE.

Je le reverrai.

VALENTIN.

Vous battre, vous!

DANVILLE.

Sais-tu que ce discours m'assomme?

VALENTIN.

Allons, n'en parlons plus.... Ce duc est un brave homme.

DANVILLE.

Lui!

VALENTIN.

Mais, monsieur...

DANVILLE.

Lui! traître!

VALENTIN.

Il se bat sans témoin:

C'est un bon procédé.

DANVILLE.

Je reconnais ce soin,
Il pensait à ma femme.

VALENTIN.

En outre, après l'affaire,
Que d'excuses sans nombre il est venu vous faire!
Que de raisonnements, qui m'ont paru fort beaux!
Son récit m'a touché.

DANVILLE.

Je te dis qu'il est faux.
Mais je n'y croirais pas, non, fût-il véritable.

VALENTIN.

Oh! pour moi j'y croirais : c'est bien plus agréable.

DANVILLE.

Imbécile! Va voir si quelqu'un est debout.

VALENTIN.

Je pense qu'à présent on est levé par-tout.

DANVILLE.

Il est donc tard?

VALENTIN.

Très tard. Quoi! cela vous étonne?
De Vincenne à l'hôtel d'abord la course est bonne;
Le combat fut très court.

DANVILLE, avec impatience.

Ah!

VALENTIN.

Monsieur, j'en convien,
Il fut court le combat, mais non pas l'entretien.
Le Duc, pour vous calmer...

DANVILLE.

Que fait, que dit ma femme?

VALENTIN, montrant l'appartement de Danville.

Je venais de chez vous, j'ai rencontré madame
Cette nuit...

DANVILLE.

Eh bien donc?

VALENTIN.

Il a fallu mentir :
« Le Duc est-il ici?—Non, il vient de sortir.
—Mais a-t-il vu monsieur? Non pas, non, je suppose:
Monsieur était chez lui, déja même il repose. »
C'était adroit!

DANVILLE.

Après?

VALENTIN.

En quittant le salon,
Elle m'a dit bonsoir, mais d'un air, mais d'un ton!

DANVILLE.

Ensuite?

VALENTIN.

Ce matin beaucoup moins agitée,
Deux fois à votre porte elle s'est présentée.
La première, on a dit : Monsieur n'est pas levé;
Et ce mot de Dubois me semble bien trouvé.
Monsieur sort à l'instant, voilà pour la seconde;
Mais la troisième fois que faut-il qu'on réponde?

DANVILLE.

Que... non, rien!

VALENTIN.

Pensez-vous, monsieur, à déjeuner?

DANVILLE.

Ce misérable-là veut me faire damner!

VALENTIN.

Ne prenez pas en mal ce que je viens de dire;
C'est l'appétit que j'ai qui pour vous me l'inspire.
Le grand air du matin...

DANVILLE.

On vient, c'est elle, eh! non.
C'est sa mère. Va, sors.

## SCÈNE II.

DANVILLE, Mme SINCLAIR.

MADAME SINCLAIR.

N'avais-je pas raison,
Quand je vous ai prédit et mille fois pour une,
Qu'ici vous attendaient les honneurs, la fortune?
Receveur général! le beau titre! et je peux
Vous saluer enfin de ce titre pompeux!

DANVILLE.

Ma femme viendra-t-elle?

MADAME SINCLAIR.

Ah! quel trésor, mon gendre!

DANVILLE.

Oui, j'ai depuis hier des graces à lui rendre.

MADAME SINCLAIR.

Vous m'en devez aussi.

DANVILLE.

Vous aurez votre tour.
Ma femme doit savoir que je suis de retour.
Je veux lui parler seul; est-elle enfin visible?

MADAME SINCLAIR.

Non, mon cher.

DANVILLE.

Comment non?

MADAME SINCLAIR.

Pour vous seul? impossible.
Elle n'eût pas reçu, si je l'avais permis;
Mais non. Sans le savoir, que nous avions d'amis!
Pour Hortense, entre nous, je ne puis la comprendre;
Regardant sans rien voir, écoutant sans entendre,
Elle parle au hasard, à peine elle sourit;
Votre bonheur, je crois, lui trouble un peu l'esprit.

DANVILLE.

Quoi! ma femme tient cercle?

MADAME SINCLAIR.

Et ce qui m'a fait rire,
C'est que le grand salon ne pouvait plus suffire.

DANVILLE.

Ce nouveau contre-temps est aussi trop cruel!

MADAME SINCLAIR.

C'en est un véritable : il faut changer d'hôtel.
Demain, pour chercher mieux, je cours toute la ville.

DANVILLE.

Je n'y tiens plus.

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BONNARD.

BONNARD, en dehors.

Danville! où le trouver? Danville! Danville!

DANVILLE.

Eh! qu'as-tu donc pour crier aussi fort, Bonnard?

BONNARD.

Ce que j'ai? Dieu!

DANVILLE.

D'où te vient ce transport?

BONNARD.

Ce que j'ai?

DANVILLE.

Voyons, parle.

BONNARD.

Il faut que je t'embrasse.

DANVILLE.

Il ne parlera pas.

BONNARD.

Et ta place, ta place!
Ah! que je suis content!

MADAME SAINCLAIR, à Danville.

Soyez donc plus joyeux.

DANVILLE.

Mais tous ces bruits sont faux.

BONNARD.

Non, non, j'en crois mes yeux.
Tu ne peux récuser cet oracle suprême,
Le Moniteur, Danville, est la vérité même.
Ah! tu n'es pas nommé? regarde, lis.

DANVILLE.

O ciel!
On n'en doutera plus.

BONNARD.

Parbleu, c'est officiel!
Et d'autant plus heureux que, tremblant pour ma place,
J'oppose ton crédit au coup qui la menace;
Car tous tes beaux serments, quand on en vient au fait,
Sont, comme tes soupers, de grands mots sans effet.
Mon affaire avec toi prend un tour fort sinistre :
J'ai su qu'on en parlait hier chez le ministre.

DANVILLE.

(A madame Sinclair.)

Voilà le dernier coup! comment!

MADAME SINCLAIR.

Sans contredit :
Il l'a dit à sa femme, Hortense me l'a dit,
Moi, je l'ai dit au bal : le tout pour votre gloire.

DANVILLE.

Exposer un ami!

MADAME SINCLAIR.

Non, je ne puis le croire.
Un mot d'Hortense au Duc, et tout est arrangé.

BONNARD, avec joie.

Ah!

DANVILLE.

L'on t'abuse ici sur le crédit que j'ai;
Je n'en ai pas, Bonnard.

MADAME SINCLAIR.

Monsieur, venez me prendre;
Avec vous chez le Duc, c'est moi qui veux descendre.
Tout-à-l'heure en son nom je vais vous présenter.

DANVILLE.

Eh! madame!

BONNARD.

Mon cher, permets-moi d'accepter.
Répare au moins le mal que tu viens de me faire.

DANVILLE, à part.

Maudit respect humain qui me force à me taire!

BONNARD, à madame Sinclair.

J'ai deux mots à lui dire et vous m'excuserez,
Deux mots, et je vous suis.

MADAME SINCLAIR.

Monsieur, quand vous voudrez.

## SCÈNE IV.

DANVILLE, BONNARD.

BONNARD.

Tu sauras, mon ami, que ton bonheur m'enchante!
Je m'en fais une image agréable et touchante;
D'un desir tout nouveau je me sens embrasé,
J'en rêve... Je t'ai dit qu'on m'avait proposé
Une jeune personne aimable et fort jolie...

DANVILLE.

Et de te marier tu ferais la folie?

BONNARD.

Du ton que tu prends là je suis émerveillé;
N'est-ce pas toi, mon cher, qui me l'as conseillé?

DANVILLE.

Te marier, Bonnard!

BONNARD.

Vois, dans un ministère
Supprime-t-on quelqu'un, c'est un célibataire.
Les pères de famille ont un titre éloquent,
Qui plaide en leur faveur dès qu'un poste est vacant,
Les défend dans leur place; eh bien! je me marie,
Pour me trouver enfin dans leur catégorie.

DANVILLE.

A ton âge!

BONNARD.

De grace, es-tu moins vieux que moi?

DANVILLE.

Oh! moi, c'est autre chose, entends-tu bien; mais toi,
Je te vois en victime aller au sacrifice;
Tu cours tête baissée au fond du précipice.
Quand tu vas t'y jeter, je dois te retenir.
Hé! sais-tu, malheureux, sais-tu quel avenir
Te punirait un jour d'une telle incartade?
Cette idée, à ton âge, est d'un cerveau malade :
Mon Dieu! qu'un vieux garçon connaît mal son bon-
[heur!
Fuis d'un nœud inégal le charme suborneur.
C'est unir par contrat la raison au délire,
Et l'amour qu'on éprouve au dégoût qu'on inspire.
Prendre une jeune femme à soixante ans passés,
Pour mourir de chagrin, vois-tu, c'en est assez.

Il faut rester garçon, il faut que tu me croies,
Ou l'abîme t'attend, tu te perds, tu te noies,
Tu n'en reviendras pas.

BONNARD.

Ton effroi me confond:
Et que fais-je, après tout? Ce que bien d'autres font,
Ce que tu fis toi-même.

DANVILLE.

Oh! moi, c'est autre chose;
Mais toi, songe à quel sort un fol hymen t'expose!
Va, le grand mot lâché, ton bonheur t'aura fui,
Tes rêves séduisants s'en iront avec lui.
Que devient de tes goûts le flegme sédentaire,
Si ta femme, à vingt ans, n'a pas ton caractère?
Elle ne l'aura pas. Tu seras tourmenté,
Tu seras le jouet de sa frivolité.
Tu vis dans ton Marais bien choyé, bien tranquille,
Et tu suivras ta femme au centre de la ville;
Un vieil ami te reste, et ta femme en rira;
Tu veux dormir, ta femme au bal te conduira;
Ta femme a ton argent, et sa dépense est folle;
Ta femme a ton secret, et ton secret s'envole.
Alors l'humeur, les cris, les pleurs à tous propos,
Et les nuits sans sommeil, et les jours sans repos.
Voilà, voilà ta femme!

BONNARD.

Ah çà, mais c'est étrange!
Pourquoi voudrais-tu donc, quand la tienne est un [ange,
Que la mienne, mon cher, fût un démon? Pourquoi?

DANVILLE.

Oh! moi, c'est autre chose, encore un coup; mais
Heureux si la traîtresse, à ton amour ravie, [toi!...
D'un chagrin plus amer n'empoisonne ta vie!
Tu verras malgré toi, du jour au lendemain,
Ce volage trésor s'échapper de ta main.
Tu deviendras jaloux, Bonnard, et quel supplice
Si tu surprends chez elle un amant, un complice!
Enflammé d'un beau feu pour l'honneur de ton nom,
Tu te battras...

BONNARD.

Du tout.

DANVILLE.

Tu te battras.

BONNARD.

Eh non!
Tu peux pour ton honneur prendre ainsi fait et cause;
Mais je dis, à mon tour, que, moi, c'est autre chose.
Je ne me battrai pas. M'exposer! un moment!
Un duel pour cela ne m'irait nullement.
Tu me parles d'un ton qui fait que je balance;
Mais ailleurs notre affaire exige ma présence.
Je me rends sans tarder chez notre protecteur,
J'y cours. Peste! un duel! je suis ton serviteur.

## SCÈNE V.

DANVILLE, puis HORTENSE.

DANVILLE.

Ce vieux Bonnard! où diable avait-il la cervelle?

HORTENSE, une lettre à la main. [pelle!

Dubois, Picard, quelqu'un! Viendra-t-on quand j'ap-
(Apercevant Danville, et cachant la lettre dans son sein.)
Mon mari!... Pour vous voir j'ai couru ce matin;
Je vous ai cru souffrant, je vous savais chagrin;
J'étais très inquiète, et l'on m'a rassurée:
Il repose... à l'instant je me suis retirée
Sur la pointe du pied, sans bruit, parlant tout bas;
Vous reposiez encor, mon ami, n'est-ce pas?

DANVILLE.

Sans doute.

HORTENSE, à part.

Il ne sait rien.

DANVILLE.

Et cette confidence
Que vous deviez me faire...

HORTENSE, embarrassée.

Est de peu d'importance...

DANVILLE.

Vous teniez un papier!

HORTENSE.

Qui n'a nul intérêt.

DANVILLE.

Intéressant ou non, quel est-il?

HORTENSE.

Un billet.

DANVILLE.

Vous me le montrerez.

HORTENSE.

C'est un mot que j'envoie.

DANVILLE.

A qui donc?

HORTENSE.

Eh!... qu'importe!

DANVILLE, avec violence.

Il faut que je le voie.

HORTENSE.

Pourquoi? De quel soupçon semblez-vous agité?
Je ne vous vis jamais tant de sévérité.
Indigné contre moi...

DANVILLE.

Je le suis, je dois l'être.
D'étouffer sa fureur mon cœur n'est plus le maître.
Il s'ouvre, il laisse enfin éclater ses transports,
Et leur trop juste excès les répand au dehors.
Je vous aimais, ingrate, et jusqu'à la faiblesse.
Que vous a refusé mon aveugle tendresse?
Ai-je forcé vos vœux? ai-je contraint vos goûts?
Quel innocent plaisir ai-je éloigné de vous?
Suis-je un vieillard morose, un tyran qui vous gêne?
Vous ai-je fait sentir le poids de votre chaîne?
Et vous l'avez rompue! et vous m'avez trahi!
Ah! je vous aimais trop pour n'être point haï;
Mais me rendre à jamais malheureux, ridicule,
Mais me déshonorer!

HORTENSE.

Croyez...

DANVILLE.

Je fus crédule,
Et je ne le suis plus; je sais tout, j'ai surpris
Celui de qui l'affront me condamne au mépris.

J'en ai voulu raison, et j'ai fait peu de compte
D'un vain reste de sang dont je lavais ma honte.

HORTENSE.

Vous, Danville? Ah! d'effroi tout le mien s'est glacé!

DANVILLE.

Ne vous alarmez pas, le Duc n'est pas blessé.

HORTENSE.

Ah! monsieur!

DANVILLE.

Il l'emporte, et ma honte me reste;
Mais que le sort bientôt me soit ou non funeste,
Je ne vous dois plus rien, plus d'amour, de respect;
Tout me devient permis lorsque tout m'est suspect;
Le passé contre vous tient mon ame en défense.
Je veux voir ce billet; quel qu'il soit, il m'offense.
Vous le rendez coupable en le cachant ainsi:
Je veux, je veux le voir; je le veux.

HORTENSE.

Le voici.

DANVILLE.

Il ne saurait m'apprendre un malheur que j'ignore,
Et je tremble... Ah! je sens que je doutais encore.
(Lisant l'adresse.)
Ciel! au Duc!

HORTENSE.

A lui-même.

DANVILLE.

Au Duc! j'avais raison.
Mon cœur m'avertissait de cette trahison.

HORTENSE.

Lisez.

DANVILLE.

Il le faut bien; mais non, mon œil se trouble,
Ne lit rien, ne voit plus, et ma fureur redouble.
Ah! perfide!

HORTENSE.

Donnez.

(Elle lit la lettre.)

« Monsieur le Duc,

« C'est une femme que vous avez offensée qui vous « adresse ses justes plaintes contre vous-même. J'ai pu « vous paraître légère, mais je ne pensais pas avoir mé- « rité l'outrage d'un aveu que j'ai rougi d'entendre et que « j'ai honte de rappeler. J'aime mon mari, je l'aime de « toute mon ame; et croyez-moi, monsieur le Duc, je « pourrais vous revoir sans danger; mais je dois à mon « honneur blessé, autant qu'à la tranquillité de mon- « sieur Danville, de vous interdire désormais sa maison. « En cessant de m'accorder votre attention dans le monde, « vous me prouverez que vous me croyez digne de votre « estime et que vous méritez encore la mienne. »

DANVILLE, reprenant la lettre.

Est-il vrai? Qu'ai-je lu?

HORTENSE.

De grace, écoutez-moi, Danville; j'ai voulu,
Craignant de vos transports la juste violence,
D'un rival à vos yeux dérober la présence.
J'amenai le péril en pensant l'éloigner,
Et j'exposai vos jours, que je crus épargner,
Vos jours qui sont les miens!... Mais, tremblante, [éperdue,
La terreur m'égarait, et fut seule entendue.
Au moment de me vaincre et de tout déclarer,
Je sentis mon aveu dans ma bouche expirer;
Et même ce matin, décidée à me taire:
Sauvons, m'étais-je dit, sauvons par ce mystère
Un chagrin à Danville, et faisons mon devoir,
En ordonnant au Duc de ne plus me revoir.
Je n'ai rien déguisé, je ne veux rien défendre;
Mais consultez ce cœur qui pour moi fut si tendre;
Qu'il me juge, il le peut, j'ai parlé sans détours.

DANVILLE.

Est-il vrai?... cette lettre... oui, le Duc, ses discours,
Pour vous justifier, s'offrent à ma mémoire...

HORTENSE, avec tendresse.

Ou vous ne m'aimez plus, ou vous devez me croire.

DANVILLE.

Ah! je vous aime encore, et ma crédulité
Prouve à quel fol excès cet amour est porté.
Ce que le Duc m'a dit me semblait impossible,
Et prend d'un mot de vous une force invincible.
Mon trop facile cœur s'élance malgré moi
Au-devant de l'appât qu'on présente à sa foi,
Et, fût-il abusé, se trahissant lui-même,
Il ne se débat point contre une erreur qu'il aime.
Je ne puis démentir une si douce voix,
Je me rends; vous parlez, Hortense, et je vous crois.

HORTENSE.

Que cette confiance et me touche et m'accable!
Je veux la mériter, je serais trop coupable
Si dans votre bonheur vous n'en trouviez le prix.
Eh bien! soyez heureux, partons, quittons Paris.
Il le faut; d'aujourd'hui je conçois vos alarmes.
Dans ce monde enchanteur le piége a trop de charmes.
Plus loin que je ne veux peut-être je suivrai
Ce brillant tourbillon qui m'entraîne à son gré.
Il exalte ma tête, il m'étourdit, m'enivre;
Je ne vois, n'entends plus, je ne me sens pas vivre.
Je crois fuir les périls; mais j'ai beau les prévoir,
Mes projets du matin ne sont plus ceux du soir.
Le plaisir règne alors, je cède, il me maîtrise,
Et ma raison revient quand la faute est commise.
Danville, emmenez-moi, mon ami, mon époux,
Je ne crains rien, je n'aime et n'aimerai que vous;
Et par moi cependant la paix vous fut ravie!
Emparez-vous donc seul de mon cœur, de ma vie.
Mais, partons, mon esprit est changeant, incertain;
Je le veux aujourd'hui, le voudrai-je demain!
Emmenez-moi; partons.

DANVILLE.

Tu finis mon supplice.
Que je te sais bon gré d'un si grand sacrifice!
Que je t'en remercie!...

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, VALENTIN.

DANVILLE, à Valentin qui traverse le salon.

Ah! viens, approche, accours,
Pour le Havre, mon vieux, nous partons dans trois [jours.

VALENTIN.

Pour le Havre!

DANVILLE.

Oui vraiment.

VALENTIN.

Excusez, mais la joie...
Est-ce bien sûr, madame?

DANVILLE.

Allons; pour qu'il me croie,
Il faudra que le fait soit par vous attesté.

HORTENSE, à Valentin.

Quand monsieur vous l'a dit.

VALENTIN.

Je n'en ai pas douté:
Mais je suis marié, que voulez-vous, madame?
Je ne me crois jamais sans consulter ma femme.

HORTENSE.

Bon principe!

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, BONNARD et Mme SINCLAIR.

BONNARD.

Mon cher, on m'a fait un accueil
Qui doit toucher ton cœur et flatter ton orgueil.
Le Duc à tous mes vœux promet de satisfaire,
En ajoutant, pour toi, que sur certaine affaire
Qui t'inspire, dit-il, un très vif intérêt,
Il jure de garder le plus profond secret.

MADAME SINCLAIR.

Mais moi, ce qu'il m'apprend me chagrine et m'étonne:
Vous refusez, monsieur, la place qu'on vous donne?

HORTENSE.

Ma mère, il a raison.

DANVILLE.

Et Bonnard doit sentir
Que mon fils sans délai nous force à repartir.

MADAME SINCLAIR, étonnée.

(A Hortense.) (A Danville.)
J'admire ta sagesse! est-on plus raisonnable?

DANVILLE.

Aussi je lui rendrai notre terre agréable:
Quelques petits concerts, deux bals dans la saison,
(A Valentin.)
Tout sera pour le mieux; qu'en dis-tu, mon garçon?
Et comment trouves-tu nos châteaux en Espagne?

VALENTIN.

(A part.)
Superbes. Nous aurons Paris à la campagne.

DANVILLE.

Et mon ami Bonnard, s'il obtient un congé,
Arrive avec sa femme...

HORTENSE, à Bonnard.

Eh! quoi...

BONNARD, à Danville.

Bien obligé.
De tes réflexions j'ai la tête remplie;
Épouser aussi tard femme jeune et jolie,
Cela peut réussir, mais ce n'est pas commun.
Tu fus heureux, d'accord; sur mille on en trouve un.
Quand je touche, Danville, au terme du voyage,
Dans un chemin douteux tu veux que je m'engage?
Où d'autres ont glissé, je puis faire un faux pas,
Et ton ami Bonnard ne se mariera pas.

FIN DE L'ÉCOLE DES VIEILLARDS.

# NOTE.

J'ai trouvé dans la plupart des journaux, qui ont rendu compte de ma comédie, une disposition favorable et un desir de me voir bien faire, dont je ne puis leur témoigner ma reconnaissance qu'en faisant mieux. D'après leurs avis, mon ouvrage a subi quelques modifications. Avant qu'il fût joué, les conseils de mes amis m'avaient déja fait retrancher quelques passages; je n'en regrette qu'un seul, que je rétablis ici, parcequ'il me semble tenir essentiellement au sujet.

Ces vers faisaient partie du rôle de Danville au cinquième acte.

Écoute-moi, Paris a pour toi mille appas :
Je n'en parlerai point en vieillard qui les fronde,
En mari sermonneur, mais en homme du monde,
En ami; ce séjour, dont l'éclat t'aveuglait,
A la coquetterie ouvre un champ qui lui plaît.
C'est en voulant régner que l'on s'y donne un maître :
On fait plus d'un esclave, et l'on finit par l'être.
Ce nœud formé dans l'ombre échappe rarement
Au scandale public, son dernier châtiment;
Et fût-il ignoré, va, le bonheur qu'il donne
Cède au chagrin secret qui toujours l'empoisonne.
Un amant sans espoir est tendre et séduisant;
Mais, dès qu'il est vainqueur, son joug devient pesant.
Il venge tôt ou tard l'époux qu'il déshonore.
Celle qu'il a soumise en cédant lutte encore :
Ces combats, ces terreurs, cet éternel besoin
De cacher son penchant, d'écarter un témoin,
L'arrache par degrés aux soins de sa famille;
Elle évite sa mère, elle éloigne sa fille.
Son bonheur domestique est à jamais détruit;
Le remords l'accompagne et la honte la suit;
Elle rougit au nom de la femme infidèle
Qu'un cercle indifférent immole devant elle.
Ainsi, trompant toujours sans pouvoir se tromper,
En vain à son mépris elle veut échapper,
Dans le monde ou chez elle en vain cherche un refuge,
Et seule avec soi-même elle est avec son juge...
Tu crains peu ce malheur; mais pourquoi l'affronter?
Hortense, épargne-toi le soin de résister.
Plus un cœur est honnête et moins il prend d'alarme;
S'il brave en se jouant un piége qui le charme,
Il en voit les périls quand il vient d'y tomber :
Qui s'expose toujours doit enfin succomber.

# VARIANTES.

Page 10, 2e col., vers 9 :

Je trouverai l'argent... Mais je dînerai mal.

Page 14, scène II, vers 1er :

DANVILLE.

La brillante toilette! et qu'elle est bien ainsi!...

Page 17, 1re col., vers 2 :

Madame, pour fixer votre choix en balance,
Je vois qu'on vous a fait bien peu de violence.
Pourquoi m'avoir déçu par un espoir si doux?
La perte j'en conviens, est légère pour vous.

Page 17, 1re col., vers 18 :

Eh! ne suffit-il pas d'une seule personne
Pour embellir au bal tout ce qui l'environne?
Elle arrive, à sa vue on est moins exigeant,
Et le cœur satisfait rend l'esprit indulgent.
L'amusement succède au dégoût qui m'accable;
L'homme qui m'ennuyait devient un homme aimable.
Elle part, c'en est fait, tout le charme est détruit,
Rien n'est plus à mon gré, je n'entends que du bruit.
Vingt autres, direz-vous, sont aimables et belles...
On l'ignorait, madame; a-t-on des yeux pour elles?
On n'en avait vu qu'une, et, ce moment passé,
Il semble, au vide affreux qu'elle seule a laissé,
Que l'assemblée entière en un instant s'écoule :
On est dans le désert au milieu de la foule.

HORTENSE.

Si je pouvais vous croire, au moins je m'en voudrais;
Mais vous ne doutez pas du plaisir que j'aurais.

Page 17, scène V, vers 6 :

C'est triste : à te parer j'avais pris tant de soin!
Chez soi de tant d'éclat n'avoir qu'un seul témoin!
On eût dit : Quelle est donc cette belle personne
Qui fixe tous les yeux, que la foule environne?
C'est ma fille, monsieur!... chacun de te vanter;
Le ministre à son tour vient me complimenter...
Mais ton mari prononce, alors je me récuse :
Une grand'mère est faible, et son amour l'abuse.

Page 17, 1re col., scène V, après le vers 15 :

Elle vient pour vous voir, elle veut vous connaître;
Mais de la prévenir il serait temps peut-être?

MADAME SINCLAIR.

Non pas, monsieur le Duc, oh! non, je vous en veux
De m'avoir compromise avec de tels aveux.
Une princesse! ô Dieu! ma fille, une princesse!

HORTENSE.

Oui, je sens bien...

MADAME SINCLAIR.

Rester tient de l'impolitesse.

LE DUC, à madame Sinclair.

Et puis je vous préviens que le vieux chevalier
Vous appelle au piquet en combat singulier.
Ah! c'est un beau joueur, un joueur admirable :
Sitôt qu'il est assis on fait cercle à sa table.
C'est l'homme du piquet, enfin, sous le soleil,
Pour les quatre-vingt-dix il n'a pas son pareil.

MADAME SINCLAIR.

J'espère que monsieur me fait l'honneur de croire
Qu'on pourra quelque temps disputer la victoire!

LE DUC.

Il est bien fort.

MADAME SINCLAIR, à Hortense.

Pourtant juge, examine, voi,
C'est pour toi que j'y vais, je n'y vais que pour toi.

Page 17, 2e col., après le vers 18 :

Qui, perdu dans un bal, promène tristement,
Sous un long frac anglais, son grand air allemand,
Semble de se voir là s'adresser des excuses,
Et ne danse jamais par respect pour les muses;

Page 18, 1re col., scène VI, vers 2 :

A qui?

MADAME SINCLAIR.

C'est à monsieur.

Page 20, scène I, 2e col., vers 10 :

Hé bien! oui, je conviens qu'en mère de famille
Je devais... Que veux-tu! je t'aime trop, ma fille.

Page 21, 1re col., vers 13 :

Et ce vieux chevalier qu'on nous vantait sans cesse?

Page 21, 2e col., vers 1er :

Reste; mais j'ai ma part de ton étourderie;
Que ton mari le sache, accuse-moi de tout.
Je sais que pour le monde il va blâmer mon goût.
N'importe, sans humeur je m'avouerai coupable;
Mais pour peu qu'il te gronde, ah! je suis intraitable.

Page 22, 1re col., vers 37 :

Moi, votre ami, madame! ah! fier d'un tel partage,
Que je devrais alors m'estimer davantage!
Votre ami! quelle gloire et quel charme à-la-fois
D'en mériter le titre et d'en avoir les droits!
Respectable union, attachement sincère;
Lien durable et pur que l'estime resserre!
Ah! loin d'un monde vain où je ris sans plaisir,
Où je flotte incertain de désir en désir,

Page 26, scène II, 2e col., vers 18 :

Au reste, c'est un bruit! visite sur visite.
Chacun nous fait la cour, chacun nous félicite,
Vous vante, et dit tout haut que de tous les époux
Passés, présents, futurs, le plus heureux, c'est vous.

Page 28, 1re col., vers 8 :

Tes rêves orgueilleux s'en iront avec lui.

Page 28, 1re col., vers 13 :

Tu chéris au Marais ton pacifique asile,

PARIS. — IMPRIMERIE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

UNE

# FAMILLE AU TEMPS DE LUTHER,

TRAGÉDIE EN UN ACTE,

PAR

M. CASIMIR DELAVIGNE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, par les comédiens ordinaires du Roi, le 12 avril 1836.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

| | |
|---|---|
| LUIGI DE MONTALTE | M. VOLNYS. |
| PAOLO, frère de Luigi | M. LIGIER. |
| MARCO, vieux serviteur de la famille | M. SAMSON. |
| THÉCLA, mère de Luigi et de Paolo | Mme ALLAN-DORVAL. |
| ELCI, fille de Luigi | Mlle PLESSIS. |

La scène se passe aux environs d'Augsbourg.

---

Une salle commune dans une métairie: d'un côté, une fenêtre donnant sur la campagne; plus loin, une cheminée de l'autre, un escalier. Sur le devant, une table et ce qu'il faut pour écrire.

## SCÈNE I.

LUIGI, assis près de la table, une bible ouverte devant lui; THÉCLA, qui l'écoute en filant.

LUIGI.

Bible, manne céleste, adorable parole,
Livre, qu'on peut nommer le livre qui console,
Œuvre de vérité, dont chaque mot guérit
Une douleur de l'ame, une erreur de l'esprit,
Je jure d'accomplir tes préceptes austères,
Et baise avec ardeur tes sacrés caractères!

THÉCLA.

Bien! Gloire à Dieu, Luigi! Du moins mon premier-né
Suit l'exemple pieux qu'à deux fils j'ai donné.
Puissé-je voir ton frère entrer dans cette voie,
Et, comme Siméon, je mourrai de ma joie!

LUIGI.

Cher Paolo!

THÉCLA.

Rougis de son aveuglement.

LUIGI.

J'en gémis.

THÉCLA.

Il s'y plaît, s'attache obstinément
A Rome, à ce cadavre, à cette chair impure
Qu'un souffle de Luther a mise en pourriture.

LUIGI.

Triste erreur!

THÉCLA.

Crime horrible envers le Dieu jaloux

LUIGI.

Ce Dieu repousse-t-il Montalte, votre époux,
Mon père, qui, les yeux fermés à la lumière,
Mourut dans les liens de votre foi première?
Lui, si tendre, si bon!

THÉCLA.

Mais catholique!

LUIGI.

Aimé
Du pauvre qu'il aimait.

THÉCLA.

Catholique!

LUIGI.

Estimé,
Béni, pleuré de tous.

THÉCLA.

Et digne qu'on le pleure,
Que je regretterai jusqu'à ma dernière heure;
Mais catholique enfin!

LUIGI.

Eh! ne l'étiez-vous pas
Quand un voyage heureux porta vers vous ses pas?
Gentilhomme romain, dans cette métairie
Il oublia pour vous sa brillante patrie.
C'est un prêtre romain qui vous unit tous deux;
Une église d'Augsbourg fut témoin de vos nœuds.

THÉCLA.

Église alors, mon fils ; mais nos ardents hommages
Au ciel, en holocauste, ont offert ses images,
Ses marbres, ses tableaux, jusqu'à ce Raphaël
Dont les lambeaux brûlants sont tombés sur l'autel.

LUIGI.

Hélas !

THÉCLA.

Point de soupir ! Laissez à l'Italie
D'un culte qui se meurt l'idolâtre folie.
Le courroux des élus fit œuvre de raison
Lorsqu'en brûlant un meuble il sauva la maison,
Et sans votre séjour dans une autre Gomorrhe,
Vous n'auriez pas, mon fils, pour des arts que j'ab-
Des simulacres vains sans vie et sans pouvoir, [horre,
Ces mollesses de cœur que j'ai honte à vous voir.

LUIGI.

Il est vrai, j'admirai dans mon adolescence
Et Rome, et son soleil, et sa magnificence :
Par Montalte avec moi mon frère y fut conduit ;
Quel œil de ses splendeurs n'eût pas été séduit ?

THÉCLA.

Ce fut alors qu'au sein de son humble servante
Descendit du Seigneur la parole vivante ;
Mais par vous aux faux dieux Paolo confié
Ne suça point ce lait qui l'eût purifié.

LUIGI.

Un prélat lui promit honneurs, crédit, richesse...

THÉCLA.

Et, prélat qu'il était, ne tint pas sa promesse.
L'Ecclésiaste a dit : « Tout n'est que vanité. »
Paolo se crut riche, et pauvre il est resté.

LUIGI.

Nous revînmes sans lui.

THÉCLA.

Confiance imprudente !

LUIGI. [te,

Qui l'excuse du moins. Son humeur sombre, arden-
Ses desirs excités et jamais assouvis [vis :
S'irritaient, s'enflammaient au fond des saints par-
Son cœur s'y consumait en extases mystiques,
Comme les pâles feux mourant sous leurs portiques,
Et dans les flots d'encens de leurs solennités
Vers les cieux s'exhalait, ivre de voluptés ;
Mais quels attraits divins lui paraient son idole !
Pompe auguste, rayons d'une triple auréole,
Gloire morte et vivante, œuvres des arts, beaux [jours...
Ah ! quand on les a vus, on en rêve toujours.

THÉCLA.

Au moment d'abjurer la loi qu'on y professe,
Vers sa fange, mon fils, quel regret vous rabaisse !

LUIGI.

Non, de Rome pour moi craignez peu le poison ;
Ce qui charme mes sens y blesse ma raison.

THÉCLA.

Et vous la détestez en secouant sa chaîne ?

LUIGI.

J'abjure sans regret, mais j'abjure sans haine.

THÉCLA.

De la robe du Christ qui revêt la blancheur
Doit haïr le péché.

LUIGI.

Mais non pas le pécheur.

THÉCLA.

Jusqu'au pécheur lui-même, alors qu'il persévère,
Fût-ce un frère, le vôtre ; oui, votre propre frère.

LUIGI.

Paolo !

THÉCLA.

De mon cœur je le chasse aujourd'hui.

LUIGI.

Qui ? vous ?

THÉCLA.

Je l'en arrache, et je ne vois en lui
Qu'une ame par l'orgueil de lèpre dévorée,
Qu'une impure brebis d'Israël séparée,
Loin du bercail céleste errant à l'abandon,
Et pour qui je n'ai plus ni baisers ni pardon.

LUIGI.

Une mère !

THÉCLA.

Qui ? moi ! redevenir la sienne !
Jamais !... et c'est ainsi qu'une mère est chrétienne.

LUIGI.

Mais s'il vous tend les bras...

THÉCLA.

Je ferai mon devoir :
Jamais !

LUIGI.

Et cependant vous allez le revoir.

THÉCLA.

Qu'entends-je ? Il cède enfin à vos longues prières ?

LUIGI.

De lui-même il revient.

THÉCLA.

Pour fermer mes paupières.

LUIGI.

Pour réjouir vos yeux.

THÉCLA.

L'absent revient à nous !
Ta servante, ô mon Dieu ! t'en rend grace à genoux.

LUIGI.

Ah ! je vous reconnais.

THÉCLA.

Suis-je donc insensible ?
Étouffer la nature est-ce un effort possible ?
Le voir après quinze ans ! Mon fils !... il m'est rendu !
Je puis mourir : le fils que je croyais perdu,
De sa vieille Thécla suivra les funérailles ;
Lui, dont le doux fardeau fit frémir mes entrailles,
Lui, le sang de mon sang, le fruit de mes douleurs,
Lui... je... Ma voix expire et s'éteint dans mes pleurs.

LUIGI.

Les siens vont s'y mêler.

THÉCLA, d'un air de reproche.

Me le cacher !

LUIGI.

Sans doute,
J'eus tort ; mais...

THÉCLA.

Il arrive ! et quand ? par quelle route ? Comment ?

LUIGI.

C'est aujourd'hui que nous l'embrasserons.

THÉCLA.

Et peut-être, Luigi, nous le convertirons.

LUIGI, souriant.

N'y pensons que plus tard.

THÉCLA.

O joie inespérée !
Sa chambre d'autrefois est-elle préparée,
Celle où vos lits voisins se touchaient tous les deux ?

LUIGI.

Je la lui destinais.

THÉCLA.

Il faut encor... je veux...
(Appelant.)
Marco ? M'entendra-t-il ? Marco ?

## SCÈNE II.

### LUIGI, THÉCLA, MARCO.

MARCO.

J'accours, maîtresse.

THÉCLA.

Retrouve tes vingt ans, rajeunis d'allégresse :
Mon Paolo revient.

LUIGI.

Il le sait.

MARCO.

Tout est prêt.

THÉCLA.

Quoi ! la maison entière était dans le secret ?

LUIGI.

Jusqu'à ma fille Elci ; sans la connaître, il l'aime.

MARCO.

Nous serons donc céans deux à penser de même.

THÉCLA, regardant Marco sévèrement.

Oui, catholique aussi.

LUIGI, lui frappant sur l'épaule.

Mais sage.

THÉCLA.

Ne va pas
Prendre avec lui les airs de nous blâmer tout bas.

MARCO.

Que chacun suive en paix le culte qu'il préfère ;
Choisir entre les deux n'est pas petite affaire.
Le tisserand d'Augsbourg, Frantz, qui s'en est mêlé,
En a l'esprit malade et le cerveau fêlé :
Le mien tient bon ; je fais ce que faisait mon père,
Et, chrétien comme lui, je crois, j'aime et j'espère.

THÉCLA. [cens,

C'est bien ; mais à quoi bon vos hymnes, votre en-
Vos cloches, dont le branle assourdit les passants ;
Vos saints, qu'un cierge éclaire et que votre œil ado-
Sur la toile enfumée où le ver les dévore ? [re

LUIGI, bas à sa mère.

Est-ce donc le moment de prêcher un vieillard ?

THÉCLA.

Pour corriger un fou jamais il n'est trop tard.

MARCO.

Fou, tant qu'il vous plaira ! Sans crier anathème,
J'entends le son joyeux qui fêta mon baptême ;
Je sens comme un besoin d'être meilleur encor
Quand mon patron me luit dans son grand cadre [d'or :
Mains jointes devant moi, ce saint que je contemple
M'encourage à prier en me donnant l'exemple.
Un bel alléluia m'épanouit le cœur,
Et je me fais plaisir quand je me mêle au chœur.
Ma voix chevrote un peu, mais son timbre résonne,
Et je ne vois pas, moi, sinon que je détonne,
Quel grand mal je commets, lorsque dans le saint
Je chante à plein gosier les louanges de Dieu. [lieu

THÉCLA.

Mais le jour du repos vous le passez en fête.

LUIGI, à sa mère.

Assez !

THÉCLA.

De vos refrains vous nous brisez la tête.

MARCO.

Je crois très fermement qu'au mépris de l'autel,
Travailler le dimanche est un péché mortel ;
Et puissent me punir Rome et son saint collège
Si j'ai quelque accointance avec ce sacrilège !
Mais des actes permis le rire est-il exclus ?
Vous et les dissidents...

THÉCLA, avec colère.

Marco !

MARCO.

Non, les élus ;
Froids, recueillis, muets, vous craignez, je suppose,
D'éveiller de si loin Dieu quand il se repose.
Dieu vous approuve, soit ; mais en chantre zélé,
Pour sa gloire au lutrin lorsqu'on s'est signalé,
Défend-il de noyer au fond de quelque tonne
La soif qu'il nous causa dans le vin qu'il nous donne ?
Le refrain vient de source, et chez maître Martin,
Les coudes sur la table, autour du broc d'étain
Qui passe en se vidant et repasse à la ronde,
Nous célébrons celui qui fit l'homme et le monde,
Et croyons qu'en buvant, qu'en chantant le vin
Nous le glorifions dans ce qu'il fit de mieux. [vieux,

THÉCLA.

Ai-je mis à l'entendre assez de patience ?

LUIGI.

Montrez pour Paolo cette même indulgence.

THÉCLA.

En aurai-je besoin ?

LUIGI.

Cachez-lui qu'avant peu
Je fais de mes erreurs l'éclatant désaveu.

THÉCLA.

Le cacher !

LUIGI.

S'il repart, ce coup, toujours pénible,
Mais reçu loin de nous, lui sera moins sensible :
S'il reste, laissez-moi, par mes ménagements,
D'un cœur qui va saigner adoucir les tourments.

THÉCLA.

Peur terrestre, Luigi! La vérité qui blesse,
Je l'entends sans colère et la dis sans faiblesse.

MARCO.

(Vivement.)

Et s'il vous disait, lui... ce que je ne dis point...

THÉCLA.

Quoi?

MARCO.

Que mon maître et vous errez sur plus d'un
THÉCLA, avec violence. [point?
Merci de Dieu! Marco, voulez-vous qu'on vous
MARCO, à part. [chasse?
Voilà comme elle entend la vérité!

LUIGI, à sa mère.

De grace,
N'allez pas sur un mot prendre feu sans sujet;
Le pieux Mélanchton approuve mon projet:
« Au fiel de ces débats qu'en famille on agite,
« L'amitié perd, dit-il, sans que la foi profite. »

THÉCLA.

De notre grand Luther l'apôtre préféré,
Des lumières du siècle est sans doute éclairé;
Mais ne demandez pas à sa science humaine
Ce courroux vigoureux, cette ferveur de haine
Où son maître puisa l'âcre sincérité
Qui débordait en lui contre l'iniquité,
Quand pour l'aveugle même il a rendu visible
Jusqu'où pouvait faillir la parole infaillible,
Et qu'il a mis à nu, de ses viriles mains,
Tout ce ramas honteux de mensonges romains.
Mélanchton, qui n'a point cette franchise amère,
Eût-il pu rien détruire?

LUIGI.

Il peut fonder, ma mère:
Dieu réserve à chacun l'œuvre qu'il accomplit;
La violence abat, la douceur établit.
Mais de vos deux enfants si l'intérêt vous touche,
Par pitié, par amour, qu'il vous ferme la bouche.

THÉCLA.

Ah! faible que je suis!

LUIGI.

Cédez.

THÉCLA.

Pénible effort!

LUIGI.

Vous vous l'imposerez.

THÉCLA.

Si je puis; mais j'ai tort.
A ta langue, Marco, tu feras violence!

MARCO.

Mon amour pour la paix garantit mon silence.
(A part.)
L'anneau de Salomon me répondrait du sien,
Je ne m'y fierais pas.

THÉCLA.

Que murmurez-vous?

MARCO.

Rien.
Mais voilà votre Elci!

## SCÈNE III.

LUIGI, THÉCLA, MARCO, ELCI.

THÉCLA.

Venez, petite fille;
Vous étiez contre moi du complot de famille.

ELCI. [vous.

Contre vous, bonne mère! Ah! dites mieux, pour
Un plaisir qui surprend n'en est-il pas plus doux?

LUIGI.

Avec l'aube naissante elle s'était levée.

MARCO.

Pour aller de son oncle épier l'arrivée.

ELCI.

Comment ne pas l'aimer? Il m'aime, et tous les ans
Je reçois de sa part quelques nouveaux présents.

LUIGI.

Oui, pauvre, il donne encor.

THÉCLA.

Ces cadeaux d'Italie,
Je les crains.

ELCI.

Et moi, pas; ils me rendent jolie.

THÉCLA.

Aussi, pour votre bien, je vous dis sans détours
Qu'un peu de vanité se sent dans vos atours.

ELCI.

Rien qu'un peu?

LUIGI.

C'est permis.

MARCO.

L'église, qu'elle imite,
En parure de fête à se parer l'invite.

THÉCLA.

Pas aujourd'hui, Marco.

MARCO.

Mais le jour du Seigneur.
Chacun s'ajuste au mieux, et je m'en fais honneur:
Je tire l'habit neuf de l'armoire d'ébène,
Et suis beau sans remords une fois par semaine.

ELCI.

Et ces atours, d'ailleurs, qui les rend plus mondains?
Vous.

THÉCLA.

Moi?

ELCI.

Ces bijoux d'or sont un don de vos mains:
Reprenez-les.

THÉCLA.

Prends garde.

ELCI.

Osez.

THÉCLA.

Tu ris, friponne.

ELCI, qui lui donne un baiser.

Vous n'oseriez.

LUIGI.

Eh bien! tu n'as donc vu personne?

ELCI.

Hélas! pas lui, du moins.

LUIGI.

Mais, mon Elci, comment
L'aurais-tu reconnu?

ELCI.

D'instinct, de sentiment:
Mon cœur m'eût dit: C'est lui! De plaisir transportée,
En trois bonds dans ses bras je me serais jetée.

MARCO.

Au risque d'embrasser un passant tout surpris
D'un bonheur imprévu qu'il n'aurait pas compris.

ELCI.

Lasse d'attendre enfin, j'ai fait comme l'abeille,
Qui retourne au travail sitôt qu'elle s'éveille,
Et, parfumée encor des courses du matin,
Dans sa ruche en rentrant rapporte son butin.
(Ouvrant son tablier.)
Je n'ai pas épargné les blés du voisinage;
Ces touffes de bluets en rendent témoignage.
Mon oncle aimait ces fleurs.

THÉCLA.

Il est vrai, quand jadis
Le long des épis verts je suivais mes deux fils.

LUIGI.

Beaux jours!

ELCI, secouant son tablier dans les mains de Marco.

Prends pour orner la chambre qu'il préfère.

MARCO.

Voilà de quoi fleurir une chapelle entière.

LUIGI.

Aimable enfant, qui tendre et folâtre à-la-fois
Chante, saute et s'ébat comme l'oiseau des bois.

ELCI.

La gaîté vous plaît tant!

THÉCLA.

Souvent je la vois grave.

ELCI.

Vous aimez qu'on le soit.

LUIGI.

De tous nos goûts esclave.

THÉCLA.

Devinant tous nos vœux!

MARCO.

Écoutant sans dédain
Les contes que je fais, quand elle est au jardin.

ELCI.

Mais du pauvre conteur les fruits sont au pillage.

MARCO.

Cueillez, coupez, pillez; il en vient davantage:
C'est bénédiction.

LUIGI, faisant asseoir Elci sur ses genoux.

Ange, qu'il faut chérir;
Oui, sa main bénit tout et fait tout refleurir.
Le bonjour dans les yeux, le souris sur la bouche,
Quand elle ouvre à demi les rideaux de ma couche,
De sa joie innocente elle vient m'égayer
Comme un reflet du ciel qui rit sur mon foyer.

THÉCLA.

Il ne lui manque plus que d'aller dans le temple
Honorer ma vieillesse en suivant votre exemple.

ELCI.

Ordonnez.

LUIGI.

J'aurais tort d'exprimer un desir.
N'obéis pas, choisis; mais attends pour choisir,
Attends, pour abjurer le culte que j'abjure:
Ce qu'il faut consulter, quand ton ame plus mûre
Aura pu s'éclairer par la comparaison,
Ce n'est pas mon exemple, Elci, c'est ta raison.

ELCI.

Ma résolution ne peut rester douteuse:
Je veux être avec vous heureuse ou malheureuse.

LUIGI, en l'embrassant.

Ma fille!

THÉCLA, à Marco, d'un air de triomphe.

Tu l'entends?

MARCO.

Fait-elle bien ou mal?
Dieu le sait! mais son culte est l'amour filial.

LUIGI.

Brisons-là.

THÉCLA.

Voici l'heure où, dans leur conférence,
Luther et Mélanchton font assaut d'éloquence:
De leur présence auguste ils veulent honorer
La fête qui bientôt doit vous régénérer:
Venez puiser d'avance une nouvelle vie
A ce banquet de l'ame où leur voix vous convie.

LUIGI.

C'est un devoir.

THÉCLA, à Elci.

Au temple ils prêcheront demain;
Y viendras-tu?

ELCI.

Peut-être.

MARCO, à Elci.

A l'office prochain
Je suivrai le bon oncle; irez-vous?

ELCI.

C'est possible

LUIGI.

Chacun veut la gagner.

THÉCLA, à Luigi.

Ce bras-là pour ma Bible,
L'autre pour moi! Partons.

LUIGI.

Garde-toi de sortir,
Et de son arrivée accours nous avertir.

## SCÈNE IV.

MARCO, ELCI.

ELCI.

Adieu, Marco!

MARCO.

Déja?

ELCI.

Ma tâche est commencée :
J'habille du voisin la pauvre fiancée.
J'achèverai trop tard si je perds un moment,
Et donner à propos c'est donner doublement.

MARCO.

Hâtez-vous. Je descends jusqu'au bord de la source,
Pour voir si du ruisseau rien n'arrête la course :
Quand il suit son chemin il fait un bruit si doux !
Je veux que les amis, bras dessus, bras dessous,
Épanchent leurs deux cœurs près de ses ondes fraî-
En caressant de l'œil le duvet de mes pêches. [ches,

ELCI.

Dieu bénisse, Marco, tes soins industrieux :
Va, qui travaille prie.

MARCO.

Et qui donne fait mieux,
Ange de charité !

## SCÈNE V.

MARCO, seul.

Protestante ou fidèle,
Elle ira droit aux cieux ; mais, pour s'emparer d'elle
Et l'y mener tous deux par différents chemins,
La messe avec le prêche ici vont être aux mains.
Non, ce cher Paolo par respect doit se taire :
Il était à cinq ans quelque peu volontaire.
Mon préféré, mon fils, ce petit révolté
Qu'à l'école autrefois malgré lui j'ai porté,
Je vais donc le revoir, aujourd'hui, tout-à-l'heure,
L'embrasser le premier !... On vient... Allons, je
[pleure !
Tout ému que je suis, restons maître de moi :
Avant que de pleurer il faut savoir pourquoi.
Quel air sombre ! Est-ce lui ?

## SCÈNE VI.

PAOLO, suivi d'un messager à qui il a remis sa besace et son bâton de voyage et qui reste au fond ; MARCO, retiré dans un coin d'où il observe Paolo.

PAOLO, à voix basse en tombant sur un siége.

Dieu vengeur, je t'offense ;
Mais à l'aspect des lieux témoins de notre enfance,
Je me sens défaillir sous l'horrible dessein
Que, depuis mon départ, je porte dans mon sein.

MARCO, qui s'approche.

Mon ancienne amitié ne peut le méconnaître ;
Non, c'est toi, c'est bien toi !...

PAOLO.

Marco !

MARCO.

C'est vous, mon maître !

PAOLO.

Dans mes bras !

MARCO.

Je n'osais.

PAOLO.

Encor !

MARCO.

Jamais assez !

PAOLO.

Mon bon, mon digne ami !

MARCO.

Vous me reconnaissez ?

PAOLO.

Malgré tes cheveux blancs.

MARCO.

J'ai vieilli.

PAOLO.

Mon visage,
Plus pâle que le tien, a vieilli davantage.

MARCO.

Qu'est-ce ? un peu de fatigue ?

PAOLO.

Un mal plus grand.

MARCO.

L'ennui
Qu'un triste pèlerin traîne en route avec lui ?

PAOLO.

Non ; les veilles, Marco, le jeûne, une pensée...
(Portant la main à son front.)
Elle est là.

MARCO.

Pourquoi donc ne l'avoir pas chassée ?

PAOLO.

Mais toi, toujours dispos ; l'œil vif, le teint fleuri ;
Satisfait de ton sort !

MARCO.

Bien vêtu, bien nourri,
Je suffis, sans fatigue, aux soins du jardinage.
L'hiver j'ai du loisir ; l'été je me ménage.
Si mes melons ont soif, je suis leur sommelier ;
Mais, quand j'ai soif aussi, je me sers le premier.

PAOLO.

Et ta religion ?

MARCO.

Je la suis.

PAOLO.

En fidèle ?

MARCO.

Mais en vieillard.

PAOLO.

Comment ?

MARCO.

A ma façon.

PAOLO.

Laquelle ?

MARCO.

Vous jeûnez ; moi, je tiens que, passé soixante ans,
On peut en prendre à l'aise avec les quatre-temps.
Pour les veilles, néant ; hors si Noël arrive,
Vu que le réveillon me met sur le qui-vive.
Quant à mon confesseur, ses avis sont ma loi ;
Mais le vieux que j'ai pris dit toujours comme moi ;
Et si, par grand hasard, il me prêche abstinence,
C'est chose de santé plus que de continence.
Je ne blâme personne et ne m'émeus de rien.

Doux pour moi, bon pour tous, je ris et mène à bien,
Sans faire l'esprit fort, ni trancher de l'apôtre,
Ma joie en ce bas monde et mon salut dans l'autre.

PAOLO.

Et tu vis d'un œil froid nos autels profanés?

MARCO.

Non.

PAOLO.

Leurs trésors détruits?

MARCO.

Non pas.

PAOLO.

Abandonnés
Au pillage, aux fureurs d'un peuple frénétique?

MARCO.

Et que pouvait contre eux un pauvre domestique?
J'ai crié, mais tout bas; car, à ne point mentir,
Je n'eus jamais en moi l'étoffe d'un martyr.

PAOLO.

Je devais donc trouver cette tiédeur de zèle
Dans le vieil héritier de la foi paternelle!
Et de ces insensés il n'est pas le plus grand:
Le moindre crime ici, c'est d'être indifférent.
Luigi?...

MARCO.

Vous hésitez!

PAOLO.

Mon bon frère...

MARCO.

Il vous aime.

PAOLO.

Comme autrefois, oui; mais...

MARCO.

Il est toujours le même.

PAOLO.

Oui, pour moi; mais... pour Rome?

MARCO.

Expliquez-vous.

PAOLO.

Eh bien!
On assure, et je crois... non, non, je ne crois rien.
S'il était vrai!

MARCO.

Parlez.

PAOLO.

Je ne le puis; je tremble.
Oh! non; je maudirais le jour qui nous rassemble.
Luigi, traître à son Dieu!

MARCO.

Qui répand ce bruit-là?

PAOLO.

C'est faux?

MARCO.

Quelque ennemi!

PAOLO.

Tu l'affirmes?

MARCO.

Voilà
Comme on brouille les gens!

PAOLO.

Achève; je t'écoute.
J'arrivais convaincu; tu m'as parlé, je doute:
(Le repoussant.)
Je doute; ah! sois béni!... Mais puis-je croire en toi?

MARCO.

Eh! pourquoi pas?

PAOLO.

Chrétien incertain dans ta foi!

MARCO.

Incertain!

PAOLO.

Cœur glacé!

MARCO.

Souffrez que je m'explique.

PAOLO.

Tu te souviens encor que tu fus catholique;
Tu ne l'es plus.

MARCO.

Si fait.

PAOLO.

Tu ne l'es plus; va, fui.

MARCO, à part.

Je le suis trop pour elle et pas assez pour lui.

PAOLO, montrant le messager.

J'ai besoin d'être seul; chez moi conduis cet homme:
Je veux lui confier une lettre pour Rome;
Je vais l'écrire.

MARCO.

Au moins...

PAOLO.

Qu'il la prenne en partant.

MARCO.

Au moins voyez la chambre où vous vous plaisiez tant.

PAOLO.

Non, sors!

MARCO.

Des deux côtés voilà qu'on me soupçonne:
Soyez donc modéré pour ne plaire à personne!
(Au messager en lui montrant les degrés qui conduisent à la chambre de Paolo.)
Montez.

## SCÈNE VII.

PAOLO, seul.

Dieu me l'a dit; Dieu m'a dit: « Je le veux. »
J'ai senti sur mon front se dresser mes cheveux;
Il m'a répété: « Marche! » et, plein d'un saint courage,
J'ai pris, pour obéir, mon bâton de voyage;
J'ai marché; me voici!... Mais devant l'attentat
Qui sans vie à mes pieds doit jeter l'apostat,
Mon bras peut hésiter si Dieu ne le décide.
Apostat, lui, jamais! plutôt moi... fratricide!
Et, puisque j'ai faibli malgré tous mes efforts,
Je ne puis me lier par des nœuds assez forts:
Écrivons.
(Il s'assied près de la table.)

« Au révérend frère Anastasio, pénitencier de « Sainte-Marie-Majeure.

« Mon père, »

Ma main tremble.

« Peut-être le bruit répandu sur l'apostasie de mon « frère n'est qu'une œuvre de mensonge, ou, du « moins, je pourrai par mes paroles raffermir sa foi « chancelante. Tel est le devoir que je me suis im- « posé en m'éclairant de vos conseils, et qu'il me « sera donné de remplir si votre pieuse inspiration « m'anime. »

Inexprimable ivresse!
Mon cœur se rouvrirait, et des pleurs de tendresse,
Des pleurs rafraîchissants par la joie arrachés,
Jailliraient vers mon Dieu de mes yeux desséchés!

« Mais il est une autre mission, connue de moi « seul et que j'ai reçue d'un plus grand, d'un plus « saint que vous, du Tout-Puissant, qui ne veut pas « que je sois séparé de mon frère durant cette vie « dont les joies ou les tourments seront sans fin. Priez « donc, oh! priez à genoux, pour qu'il ne se fasse « pas, en s'obstinant à se perdre, une vertu de l'en- « durcissement; car, je l'ai juré à Dieu, et je vous « écris pour vous le jurer à vous-même, la veille « de son abjuration... »

La veille! et si demain... Ah! qu'il cède! qu'il vive,
Qu'il vive, et que jamais cette veille n'arrive!

« La veille de son abjuration, je supplierai le ciel, « les mains jointes et le front contre terre, de répan- « dre sur lui les graces d'un dernier repentir, et, dût « mon ame se déchirer... je sauverai la sienne. »

## SCÈNE VIII.

PAOLO; MARCO, qui descend, suivi du messager.

MARCO.

Je cours vers votre frère.

PAOLO, se retournant brusquement.

Hein! quoi? qui m'a parlé?
Où vas-tu? Que veux-tu? T'avais-je rappelé?
Que m'as-tu dit?

MARCO, intimidé.

Pardon!

PAOLO.

Vers mon frère!

MARCO.

Sans doute,
Et je vais, j'en suis sûr, le trouver sur ma route,
Qui, les deux bras tendus, et de larmes baigné...

PAOLO, avec douceur.

Va, Marco!

MARCO, sortant.

Je m'y perds.

## SCÈNE IX.

PAOLO; LE MESSAGER, au fond.

PAOLO, reprenant la plume.

Achevons.

« Si je reviens parjure, montrez-moi cette lettre, « et que la malédiction de mon souverain juge pèse « sur moi dans ce monde et dans l'autre; je l'ac- « cepte. En signant ce que je vous écris, je mets « mon nom au bas de mon éternelle condamna- « tion. »

(Il se lève.)

J'ai signé.

(Au messager.)

Piétro, rends cette lettre à celui qui m'envoie.

(Le messager sort.)

J'aurai consommé l'œuvre avant qu'il me revoie.

THÉCLA, du dehors.

Il est ici!

LUIGI, de même.

Mon frère!

PAOLO.

Ah! qu'entends-je? à ce cri,
Ce cri qui m'est si doux, frissonnant, attendri,
De joie et de douleur je sens mon cœur se fondre:
Nos bras vont s'enlacer, nos sanglots se confondre,
Et j'ai signé!...

## SCÈNE X.

PAOLO, THÉCLA, LUIGI, MARCO.

THÉCLA.

Mon fils!

LUIGI.

Ah! mon frère!

THÉCLA.

Seul bien
Qu'au ciel je demandais!

LUIGI.

Mon Paolo!

THÉCLA.

Le mien,
Le mien, qui m'est rendu!

LUIGI.

Doux retour! que de charmes
Je goûte à te revoir!

PAOLO.

Où suis-je?

THÉCLA.

Sous les larmes,
Les baisers maternels.

LUIGI.

Dans le sein d'un ami.

THÉCLA.

Parle-moi.

LUIGI.

Réponds-nous.

PAOLO.

Ne vivant qu'à demi, [se,
Chancelant sous le poids d'un bonheur qui m'oppres-
Puis-je trouver des mots pour en peindre l'ivresse !

LUIGI.

Nous te regrettions tant !

THÉCLA.

J'ai tant gémi sur toi !

PAOLO, à Thecla.

Moi, sur vous !

THÉCLA.

Je n'étais que malheureuse.

PAOLO.

Et moi,
J'étais coupable ?

LUIGI.

Non.

THÉCLA, froidement, à Paolo.

Vous plaindre est-ce une offense ?

PAOLO.

Je vous plaignais de même ; est-ce un crime ?

LUIGI, vivement.

Je pense
Que nous avions raison de nous plaindre tous trois ;
L'absence est si cruelle !

THÉCLA.

Ah ! c'est vrai.

MARCO, à part.

Cette fois
Il a paré le coup.

THÉCLA.

Grace à la Providence,
Tu trouveras ici la gaîté, l'abondance,
L'union.

MARCO, à part.

Qu'elle y reste !

LUIGI.

Oui, tout m'a réussi,
Frère, j'ai prospéré.

THÉCLA.

Mais c'était juste aussi ;
Dieu protège les siens.

PAOLO.

Comment, les siens ?

LUIGI.

En père
Il nous protège tous.

THÉCLA.

Cependant l'un prospère ;
Mais l'autre...

PAOLO.

On le châtie ?

LUIGI.

Eh ! de quels torts ?

PAOLO.

Pourquoi ?

THÉCLA.

Je m'entends.

PAOLO, prenant la main de son frère.

L'un et l'autre ils ont la même foi.

THÉCLA.

Qu'à l'esprit qui s'obstine un jour le ciel pardonne !
C'est mon vœu.

PAOLO.

Comme un jour au cœur qui l'abandonne,
C'est le mien.

THÉCLA

Pour l'aveugle à quoi sert la clarté ?

PAOLO.

A qui poursuit l'erreur que fait la vérité ?

THÉCLA.

L'erreur !

PAOLO.

L'aveuglement !

MARCO, à part.

Ah ! la voilà partie !
Le démon de Luther se met de la partie.

LUIGI.

Ma mère, Paolo, ne pensons qu'au bonheur
D'être unis tous les trois dans la paix du Seigneur.

THÉCLA, à Paolo, avec effusion.

Unis, toujours unis, en priant l'un pour l'autre !
Oublions tout... Ta main !

LUIGI, en la mettant dans celle de Théla.

Elle cherchait la vôtre.

THÉCLA, à Paolo.

Embrassons-nous, mon fils, et de bonne amitié.
Je vous quitte ; Marco ne fait rien qu'à moitié :
(A Marco.)
J'aurai du soin pour deux. Que le foyer pétille ;
Grand feu ! fête au logis et banquet de famille !
Après un si long deuil que la joie ait son tour,
Puisque l'Enfant prodigue est enfin de retour.

MARCO, bas, en riant, à sa maîtresse.

Fausse comparaison, maîtresse ; car j'estime
Qu'il n'a pu, n'ayant rien, manger sa légitime.

THÉCLA, sévèrement.

Respect à l'Écriture ! en rire, c'est pécher.

MARCO.

Bon ! Dieu fera le sourd pour ne pas s'en fâcher.

THÉCLA.

Silence ! et suivez-moi.

MARCO, à part, en s'en allant.

Le premier choc fut rude ;
Mais quand de disputer ils auront l'habitude...

## SCÈNE XI.

PAOLO, LUIGI.

LUIGI, à part.

Ménageons sa faiblesse.

PAOLO, de même.

Un cœur prêt à faillir,
Avec cet abandon n'aurait pu m'accueillir :
On m'a trompé.
(Haut, avec émotion.)
Luigi !

LUIGI.

Frère !

PAOLO.

Je crois renaître ;
Une ineffable paix se répand dans mon être.
Ah ! mon ami !

LUIGI, montrant le fauteuil de famille.

C'est là que, se penchant vers nous,
Celui qui manque ici nous prit sur ses genoux.
Frère, tu t'en souviens ?

PAOLO.

C'est là qu'à ma demande,
De quelque saint martyr il contait la légende,
Et que ma mère... alors elle invoquait les saints ;
Ma mère, pour prier, joignait nos jeunes mains.
Tu t'en souviens, Luigi ?

LUIGI.

L'été, sous la feuillée,
Rappelle-toi nos jeux.

PAOLO.

Comme de la veillée
Les heures fuyaient vite à ces pieux récits !

LUIGI.

Quels plaisirs nous goûtions l'un près de l'autre assis !

PAOLO.

Qu'ils étaient purs !

LUIGI.

Ces jours reviendront, car tu restes ?

PAOLO.

Nous connaîtrons encor ces voluptés célestes...
Car tu n'es pas changé ?

LUIGI, l'attirant vers la fenêtre ouverte.

Regarde.

PAOLO.

Où donc ?

LUIGI.

Là-bas,
Près du pommier, témoin de nos joyeux combats...

PAOLO. [terre,

Lorsque ses fruits vermeils, qui pendaient jusqu'à
Présentaient aux deux camps des armes pour la guer-

LUIGI. [re.

Une maison s'élève.

PAOLO.

Oui.

LUIGI.

Bâtie à mon goût ;
Bien modeste.

PAOLO.

A la tienne elle ressemble en tout.

LUIGI.

Dis-moi quelle est des deux celle que tu préfères ?

PAOLO.

Elles sont sœurs, Luigi.

LUIGI.

Comme nous sommes frères.

PAOLO.

Qui l'habite ?

LUIGI.

Un ami va bientôt l'habiter,
Et tu le connaîtrais si tu devais rester.

PAOLO.

C'est ton vœu ?

LUIGI.

Le plus cher.

PAOLO, à part.

Il craindrait ma présence,
S'il n'était devant moi fort de son innocence :
On m'a trompé.

LUIGI.

Consens !

PAOLO.

Me promets-tu qu'un jour,
Comme à seize ans, pour Rome épris d'un pur amour,
A celui qui de Dieu sur la terre est l'image...

LUIGI.

Tu consens ?

PAOLO.

Nous irons rendre un dernier hommage ?

LUIGI.

Eh ! comment ferais-tu pour ne pas consentir ?
Tu verrais sur le seuil, si tu voulais partir,
Les souvenirs vivants de notre premier âge,
En te tendant les bras, t'arrêter au passage.
Reste ! Ton ciel natal, Paolo, le voici !
Ce toit, c'est ton berceau ; ce vieux foyer noirci,
Où nos tremblantes mains se réchauffaient ensemble,
Nous réunit enfants, vieillards, qu'il nous rassemble.
Nos deux chiffres, c'est là que tu les as laissés ;
Comme d'anciens amis se tenant embrassés,
Ils sont unis encor ; pourrions-nous ne plus l'être ?
Reste ! Eh ! par où nous fuir ? Dans cet enclos cham-
Tu ne peux faire un pas, regarder, respirer, [pêtre
Sans qu'un parfum connu qui revient t'enivrer,
L'allée où, chancelant, tu courais sur ma trace,
Le fleuve où de la mort tu m'as sauvé, la place
Où, plus âgé que toi, je vengeai ton affront,
La croix qui si souvent vit incliner ton front,
L'eau qui fuit, l'air qui passe ou le vent qui soupire,
Emprunte, en s'animant, une voix pour te dire :
« Reste ! aime encor ton frère aux lieux où tu l'aimais ;
« Es-tu sûr, si tu pars, de le revoir jamais ? »

PAOLO.

Et toi, si tu me suis dans la ville éternelle,
Pourras-tu l'admirer sans oublier pour elle
De ton pays natal le soleil éclipsé,
Sans rajeunir de joie en rêvant au passé ?
Il a brillé pour toi, son ciel, où ta prière
Ne montait qu'à travers l'azur et la lumière ;
Son pavé triomphal a tressailli sous toi ;
Ses débris t'ont parlé ; du cirque, où pour ta foi
De ses héros chrétiens mourut la sainte armée,
Tu sentis palpiter la poussière animée. [beau,
Quand Rome en deuil suivit son Sauveur au tom-
Tu pleurais... Mais quel jour ! qu'il fut grand ! qu'il [fut beau !
Qu'il t'enivra, ce jour où des voiles funèbres
Rome, en ressuscitant, déchira les ténèbres !
Tous les chants, tous les bruits à-la-fois renaissants,
Ces cortéges sacrés, ces nuages d'encens,
Ces palmes qui du Christ couronnaient la victoire,
Un homme, un prêtre, un Dieu, qui planait dans [sa gloire
Entre Rome et les cieux, et des cieux entr'ouverts,

Répandait les pardons sur Rome et l'univers ;
Quel spectacle !... O Luigi, les transports qu'il inspi-
N'ont-ils pas à leur tour une voix pour te dire : [re
« Viens ! le grand jour approche ; ah ! viens ; venez [tous deux,
« Pleins de la même foi, brûlés des mêmes feux
« Qu'il versait par torrents dans votre ame embrasée,
« De ses divins pardons recueillir la rosée ! »

LUIGI.

Paolo !...

PAOLO.

Tu reviendras ! Et quand nous sentirons
La grace à flots sacrés s'épancher sur nos fronts,
Puissent nos cœurs noyés dans cette joie intime,
Dans ce bonheur de croire où la raison s'abime,
Mourir, et, confondus, voler d'un même essor
Au sein de l'Éternel pour s'y confondre encor !
Oui, réunis aux cieux !... Tu pleures !... Ah ! mon [frère,
On te calomniait ; mais qu'un aveu sincère
Me punisse du moins de t'avoir soupçonné.
Toi, que je jugeais mal, toi, que j'ai condamné,
Apprends...

## SCÈNE XII.

PAOLO, LUIGI, MARCO.

MARCO, à Luigi, d'un air de mystère.

Mon maître...

LUIGI.

Eh bien !

MARCO.

Un mot !

PAOLO, à l'écart.

Quelque surprise
Qu'on veut me ménager !

MARCO, bas à Luigi.

Cet homme à barbe grise,
Ce moine, qui jamais ne parle sans prêcher,
Et même quand il prie a l'air de se fâcher,
Il est en bas.

LUIGI, bas.

Luther !

MARCO.

La diète qui l'exile [asile ;
Entend que, sous deux jours, il cherche un autre
Mais il veut en partant vous bénir de sa main,
Et la cérémonie est fixée à demain.

LUIGI.

Ciel ! que m'annonces-tu, Marco ?

MARCO.

Ce qui se passe,
Et ce qu'à ma maîtresse il contait à voix basse.
Mais s'il allait monter...

LUIGI, vivement à Paolo.

Je sors et je reviens :
Tu le permets ?

PAOLO.

Va, frère ; avant cet entretien
Pour moi la solitude était un long supplice ;
Seul, je puis maintenant rêver avec délice.
Va, je suis sûr de toi.

LUIGI, à Marco.

Cours chercher mon Elci.

MARCO.

Je viens de l'avertir.

PAOLO, à Luigi.

Ta fille ! elle est ici ?
Et je l'attends encor ! Loin de moi que fait-elle ?

LUIGI, sortant.

Tu vas la voir.

## SCÈNE XIII.

PAOLO, MARCO.

PAOLO.

Elle a de la Vierge immortelle
L'angélique douceur, l'aimable pureté !
Le moindre de ses dons, Marco, c'est la beauté,
N'est-ce pas ?

MARCO.

Sur ce point m'en croirez-vous ?

PAOLO.

Pardonne.
Qui peut douter d'un frère a-t-il foi dans personne ?
J'étais bien malheureux ; car j'aurais mieux aimé
Le trouver au retour, sanglant, inanimé,
Mort, que traître à son culte et frappé d'anathème ;
Oui, mort.

MARCO.

C'est d'un bon frère.

PAOLO.

Et toi, Marco, toi-même,
Si tu sentais fléchir ton zèle chancelant,
N'aimerais-tu pas mieux qu'un ami t'immolant,
Dans ta bouche entr'ouverte arrêtât ton parjure
Que de le proférer ?

MARCO.

L'alternative est dure.

PAOLO.

Quoi ! tu balancerais ?

MARCO.

Je ne dis pas cela ;
Mais je n'ai pas d'ami qui m'aime à ce point-là.
(A part.)
Heureusement !

PAOLO, avec gravité.

Peut-être.

MARCO, effrayé.

En tout cas je proclame
Que je suis bon chrétien, chrétien de cœur et d'ame,
Pour que vous le sachiez et le fassiez savoir
Aux amis trop ardents que je pourrais avoir.
Mais votre nièce accourt ; je vous laisse avec elle.

## SCÈNE XIV.

PAOLO, MARCO, ELCI.

PAOLO. [pelle.

Venez, vous que ma voix, vous que mon cœur ap-

ELCI.

Mon oncle en m'écrivant ne me disait pas : vous.

PAOLO.

Non, toi, chère Elci, toi !

MARCO.

Dans ces sentiments doux,
Qu'elle inspire si bien, que le ciel vous maintienne!
(A part.)
Adieu !... Comme il entend la charité chrétienne !
Quel homme !

## SCÈNE XV.

PAOLO, ELCI.

PAOLO.

Toi, ma fille !

ELCI.

A la bonne heure : au moins
Vous me donnez mon nom.

PAOLO.

Oui, ton nom.

ELCI.

Par mes soins
Je veux vous retenir en cherchant à vous plaire ;
Je veux vous enchaîner.

PAOLO.

Je me laisserai faire.

ELCI.

Pour toujours !

PAOLO.

Son regard, ses traits, ses blonds cheveux,
Rappellent la Madone à qui j'offrais mes vœux.

ELCI.

Dont vos mains sur l'ivoire ont reproduit l'image ?

PAOLO.

Que je te destinais.

ELCI.

Admirant votre ouvrage,
Pour vous, soir et matin, je priais.

PAOLO.

Comme moi,
J'admirais le modèle et je priais pour toi.

ELCI.

Je disais : Qu'il revienne et me chérisse en père !

PAOLO.

Moi : Qu'elle soit heureuse autant qu'elle m'est chère,
Belle, pure, adorable !

ELCI.

Et j'obtiens...

PAOLO.

J'ai trouvé...

ELCI.

Plus que je n'espérais.

PAOLO.

Mieux que je n'ai rêvé.
(Il s'assied en l'attirant vers lui.)
Quoi ! tu ne craignais pas ma piété sévère,
Qui peut blesser ici quelqu'un que je révère ?

ELCI, tantôt debout près de son oncle, tantôt assise sur le bras de son fauteuil.

Non, car je comptais bien mettre la paix ici
Entre vous et quelqu'un que je révère aussi.

PAOLO.

Sois donc par ta douceur l'ange qui nous rapproche;
Sois mon conseil.

ELCI.

Comment ?

PAOLO.

Veux-tu ?

ELCI.

Jusqu'au reproche
Vous écouterez tout ?

PAOLO.

Avec humilité :
Des lèvres d'un enfant descend la vérité.

ELCI.

Alors je vais remplir mon grave ministère.

PAOLO.

Déja !

ELCI.

Vous avez peur ?

PAOLO.

Moins que toi.

ELCI.

Si ma mère
Traite certain sujet avec un peu d'aigreur,
Vous serez indulgent ?

PAOLO.

Comme on l'est pour l'erreur.

ELCI.

Sans répondre ?

PAOLO.

Pourtant...

ELCI, d'un air suppliant.

Sans répondre.

PAOLO.

Sa grace
Me désarme d'avance.

ELCI.

Et c'est convenu ?

PAOLO.

Passe :
Je saurai me contraindre.

ELCI.

En cercle, quand le soir
Tous quatre autour du feu nous viendrons nous asseoir,
Ne vous offensez pas si je prends soin moi-même
De placer sous ses yeux le seul livre qu'elle aime.

PAOLO.

Lequel ?

ELCI.

La Bible.

PAOLO.

Elci, c'est un livre sacré.

ELCI.

La Bible... de Luther.

PAOLO, se levant à demi.

Qu'entends-je ? Et je verrai,
Sans le mettre en lambeaux !...

ELCI, qui le fait rasseoir en lui passant ses bras autour du cou.

Pendant cette lecture
Vous me regarderez.

PAOLO.

Charmante créature !

ELCI.

Nous causerons de Rome.

PAOLO.

Oui.

ELCI.

Nous lirons tous deux.

PAOLO.

Saintement.

ELCI.

Mais bien bas, sans nous occuper d'eux.

PAOLO.

D'eux !... Comment ? Que dis-tu ?

ELCI.

C'est chose naturelle
Qu'il ait sa liberté, s'il veut lire avec elle.

PAOLO.

Qui donc, Elci ?

ELCI.

Mon père.

PAOLO.

Eh quoi !...

ELCI.

Ne craignez rien :
Il respecte mon culte en pratiquant le sien.

PAOLO.

Le sien !

ELCI.

Bon comme lui, vous suivrez son exemple,
Et, le jour du Seigneur, quand ils iront au temple...

PAOLO, se levant.

Au temple !

ELCI.

Qu'avez-vous ?

PAOLO.

Aurait-il abjuré ?

ELCI.

Pas encor.

PAOLO.

Mais cet acte, il n'est que différé ?

ELCI.

De quelques jours.

PAOLO.

Mon frère !... Au temple !... Est-il possible ?

ELCI.

Ne me regardez pas avec cet œil terrible.

PAOLO.

Affirmer qu'il abjure, et c'est vous qui l'osez !

ELCI.

Je tremble.

PAOLO.

Savez-vous de quoi vous l'accusez ?

ELCI.

Moi !

PAOLO.

D'un crime.

ELCI.

Qui ? moi !

PAOLO.

C'est faux : j'en ai pour gage
Sa voix, ses traits émus et son touchant langage,
Ses pleurs que sur mon front je crois encor sentir :
C'est faux, c'est un mensonge.

ELCI.

Aurais-je pu mentir ?

PAOLO.

Ah ! cet accent si vrai, qui m'éclaire et me tue,
Anéantit l'espoir dans mon ame abattue.
Malheureux !

ELCI.

Et par moi !

PAOLO, avec violence.

Mais il ne le peut pas ;
Mais je me jetterais au-devant de ses pas ;
Mais je mettrais ma main sur sa bouche infidèle ;
Mais, non ; mais de ces bras l'étreinte fraternelle,
Lui comprimant le cœur dans un dernier adieu,
Étoufferait sa voix prête à blasphémer Dieu :
Il ne le peut pas, non ; renier sa croyance,
Non, renier son Dieu n'est pas en sa puissance.

## SCÈNE XVI.

PAOLO, ELCI, THÉCLA.

THÉCLA, à Paolo.

Et qui vous rend ici l'arbitre de sa foi ?

PAOLO.

Celui dont vos leçons m'ont enseigné la loi.

THÉCLA.

Que dit-elle ?

PAOLO.

D'aimer, de secourir son frère.

THÉCLA.

Mais, avant tout, mon fils, de respecter sa mère.

PAOLO.

Je n'en ai plus.

THÉCLA, à Elci.

Sortez.

ELCI.

De grace !...

THÉCLA.

Faites voir
Que ce respect pour vous est encore un devoir.

ELCI.

J'obéis.

## SCÈNE XVII.

PAOLO, THÉCLA.

PAOLO.

Mon retour ne me l'a pas rendue.

Perdue en cette vie, et pour jamais perdue,
Celle qui nous disait : Enfants, restez unis ;
Croyez ce que je crois, et vous serez bénis.

THÉCLA.

Vain souvenir d'un temps où je fus idolâtre !

PAOLO.

Fidèle.

THÉCLA.

Nuit d'erreur !

PAOLO.

Jour pur !

THÉCLA.

J'étais marâtre.

PAOLO.

Vous étiez mère.

THÉCLA.

Alors, les égarant tous deux,
Je perdais mes enfants.

PAOLO.

Vous les sauviez.

THÉCLA.

L'un d'eux
Va se rouvrir le ciel.

PAOLO.

L'un n'ira pas sans l'autre.

THÉCLA.

Quittez donc votre culte.

PAOLO.

Abandonnez le vôtre.

THÉCLA.

Il est fatal.

PAOLO.

Plus bas !

THÉCLA.

Sacrilège.

PAOLO.

Plus bas !
Mon père vous entend.

THÉCLA.

Et ne vous voit-il pas ?

PAOLO.

Il m'approuve du moins.

THÉCLA.

Est-ce de faire outrage
A tous les droits sacrés qu'avec lui je partage ?

PAOLO.

L'Éternel qui m'envoie, et Rome d'où je viens,
Font céder au devoir les terrestres liens.

THÉCLA.

Retournez donc à Rome, où l'esprit d'imposture
Triomphe et foule aux pieds les lois de la nature.

PAOLO.

J'irai, mais non pas seul.

THÉCLA.

Lui, vous suivre ?

PAOLO.

Priez,
Priez pour qu'il me suive.

THÉCLA.

Ah ! plutôt à mes pieds,
Que le courroux du ciel !...

PAOLO.

Arrêtez ! vœu funeste,
Que vous ne formez pas, que votre cœur déteste,
Il appelle la mort ; il tue... Ah ! gardez-vous
De tenter par ce vœu le céleste courroux.

THÉCLA.

Ne l'as-tu pas, toi-même, arraché de ma bouche ?
Va donc ; fuis, porte ailleurs ta piété farouche.
Rome te tend les bras ; fuis les miens ; fuis ces lieux ;
Mère, frère, pays, fuis tout : dans ses adieux,
Celle qu'un fils ingrat traite ici d'étrangère
N'a plus de fils en lui, puisqu'il n'a plus de mère.

## SCÈNE XVIII.

PAOLO, THÉCLA, LUIGI.

LUIGI.

Que dites-vous, grand Dieu !

THÉCLA.

Vous avez entendu.
Qu'au plus saint des devoirs par vous il soit rendu ;
Qu'il dompte son orgueil ; qu'il force sa colère
A respecter en moi ce qu'en lui je tolère ;
N'exiger rien de plus c'est me contraindre assez ;
S'il ne le peut, qu'il parte, ou je pars : choisissez.

## SCÈNE XIX.

(La nuit vient par degrés pendant cette scène.)

LUIGI, PAOLO.

LUIGI.

Condamné dans ton cœur, j'ai droit de me défendre,
Paolo.

PAOLO, voulant s'éloigner.

Laissez-moi.

LUIGI.

Demeure ; il faut m'entendre,
Maintenant ou jamais.

PAOLO, faisant un pas pour sortir.

Jamais.

LUIGI.

Séparons-nous.

PAOLO, qui revient et s'arrête sans le regarder.

Qu'avez-vous à me dire et que me voulez-vous ?

LUIGI.

Plaise au ciel que ma voix jusqu'à ton ame arrive !
Car pour notre amitié cette heure est décisive.

PAOLO.

Parlez.

LUIGI.

En ennemi tu détournes les yeux :
Regarde-moi, mon frère, et tu m'entendras mieux.

PAOLO, avec émotion, en le regardant.

Ah ! Luigi ! ta croyance est-elle encor la mienne ?

LUIGI.

Je ne te répondrai que ma main dans la tienne.

PAOLO, lui serrant la main.

Réponds.

LUIGI.

Instruit de tout, devrais-tu l'exiger,

Cet aveu qui me coûte et qui va t'affliger?

PAOLO, qui s'éloigne de lui.

Tu l'as donc résolu? C'est vrai? Tu me déclares
Que pour l'éternité de moi tu te sépares?

LUIGI.

Calme-toi.

PAOLO.

Je le veux : rien encor n'est perdu.

LUIGI.

On supporte avec peine un coup inattendu.

PAOLO.

Puis, l'espoir qui renaît nous le rend moins sensible.

LUIGI.

Le temps adoucit tout.

PAOLO.

A Dieu tout est possible.

LUIGI, qui se rapproche de son frère.

Indulgents l'un pour l'autre, on s'apaise en sentant
Que, sans penser de même, on peut s'aimer autant.

PAOLO, de même.

L'opinion de l'un, l'autre enfin la partage,
Et l'on est étonné de s'aimer davantage.
Un de nous doit errer.

LUIGI.

Qu'importe?

PAOLO.

Si j'ai tort,
J'en conviendrai, Luigi.

LUIGI.

Pour vivre en bon accord,
N'est-il pas des sujets qu'il faut nous interdire?

PAOLO.

Aucun.

LUIGI.

Tu crois?

PAOLO.

C'est sûr.

LUIGI.

Quoi que nous puissions dire,
Nous resterons amis.

PAOLO, avec tendresse.

Toujours!

LUIGI.

De quel fardeau
Tu soulages mon cœur!

PAOLO, l'embrassant.

Amis jusqu'au tombeau.

(Il se rassied et invite du geste son frère à l'imiter.)

Parlons donc franchement. Cher Luigi, je m'étonne,
Mais sans m'en irriter, que mon frère abandonne
L'humble paix du chrétien qui n'a jamais douté,
Pour l'orgueilleux plaisir de l'incrédulité.

LUIGI.

Moi, ce qui me surprend, sans que je m'en offense,
C'est qu'un esprit si droit par habitude encense,
Avec un vieux respect qui n'est plus de saison,
Des abus avérés que proscrit la raison.

PAOLO.

Triste fruit des discours, des livres d'un sectaire!

LUIGI.

Les as-tu lus?

PAOLO.

Moi? non.

LUIGI.

Fais-le donc.

PAOLO.

Pour le faire
Je les méprise trop.

LUIGI.

Avant de condamner,
Tu conviendras pourtant qu'il faut examiner.

PAOLO.

Quoi? les rêves d'un fou?

LUIGI.

Que plus d'un sage écoute.

PAOLO.

Le lire ou l'écouter, c'est admettre qu'on doute.

LUIGI.

Douter c'est faire un pas.

PAOLO.

Vers le mal.

LUIGI.

Vers le bien.

PAOLO.

Nous différons d'avis.

LUIGI.

Tu crois tout.

PAOLO.

Et toi, rien.

LUIGI.

Je crois sans fanatisme.

PAOLO.

On est donc fanatique
En ne se traînant pas aux pieds d'un hérétique?

LUIGI.

Voilà votre grand mot!

PAOLO.

C'est le mot juste.

LUIGI.

Non.

PAOLO, se levant.

Eh bien! d'un apostat, pour lui donner son nom.

LUIGI.

Luther! Tu vas trop loin.

PAOLO.

Pas assez : je proclame
Que c'est un être vil.

LUIGI.

Ah! prends garde!

PAOLO.

Un infâme.

LUIGI.

Lui!

PAOLO.

Le dernier de tous.

LUIGI.

C'est un prêtre inspiré.

PAOLO.

Par l'enfer.

LUIGI.

Par le ciel.

PAOLO.

Pour qui rien n'est sacré.

LUIGI.

Mais...

PAOLO.

S'il écrit il ment, et s'il parle il blasphème.

LUIGI, se levant aussi.

Mais l'insulter chez moi, c'est m'insulter moi-même.

PAOLO.

Chez toi! Comme ta mère es-tu las de m'y voir?

LUIGI.

Le droit de m'y braver, penses-tu donc l'avoir?

PAOLO.

J'ai le droit d'accabler, d'écraser sous l'injure,
L'imposteur déhonté qui te pousse au parjure;
Le misérable!...

LUIGI.

Arrête, ou...

PAOLO.

Quoi?

LUIGI.

Je me contien.

PAOLO.

Quoi! tu me chasserais? Ose le dire.

LUIGI.

Eh bien!
Admets que je l'ai dit.

PAOLO, après un silence.

Je m'y devais attendre.
Luther te saura gré d'une amitié si tendre.

LUIGI.

Encor!

PAOLO.

Mon Dieu! je pars; mais j'ai la liberté
De reprendre chez toi ce peu que j'apportai?
Tu m'en laisses le temps?

LUIGI, avec embarras, en arrêtant son frère au bord de l'escalier.

Voici la nuit.

PAOLO.

Qu'importe?

LUIGI.

Le ciel est orageux.

PAOLO.

En refermant ta porte,
Sous ce toit fraternel, où je n'ai pas dormi,
Tu te riras des vents; et qui sait? un ami,
Ton moine, s'il survient, prendra ma place vide;
Mais que ton frère absent dehors marche sans guide,
Trouve un gîte dans l'ombre ou doive s'en passer,
Le bienvenu Luther t'en voudrait d'y penser.

LUIGI.

Toujours!

PAOLO.

De l'eau du ciel, des coups de la tempête,
Quelque portail d'église abritera ma tête,
Et sur la froide couche où tu m'auras jeté,
Par celui qui voit tout je serai visité.
Nul ne viendra du moins me disputer la pierre
Où cet hôte divin fermera ma paupière:
On est sûr de l'abri qu'on cherche dans ses bras;
Lui vous reçoit toujours et ne vous chasse pas.

LUIGI.

Tu peux jusqu'à demain retarder ton voyage.

PAOLO. [courage.

Comment! le cœur te manque? Allons, reprends
Au reste, près d'ici prolongeant mon séjour,
Je veux de ton triomphe attendre le grand jour:
Il est fixé, sans doute, et la veille... Pardonne;
Car j'abuse du temps que ta pitié me donne.
Adieu, parjure!

LUIGI.

Adieu.

(Paolo monte les degrés qui conduisent à sa chambre.)

## SCÈNE XX.

LUIGI, seul.

Des hauteurs de sa foi
Doit-il fouler aux pieds la vertu devant moi,
Étouffer la raison sous l'erreur qu'il préfère?
Non, certes; j'ai bien fait; je ne pouvais mieux faire.
Qu'il parte!... Ah! dans nos jeux, lorsque nous nous [quittions,
C'était pour revenir, enfants que nous étions:
Point de torts qu'à douze ans ne répare un sourire.
Ce temps n'est plus; le mot que je viens de lui dire
Au cœur d'un vieil ami n'entre pas à moitié,
Et reste dans la plaie en tuant l'amitié:
Elle est morte.

## SCÈNE XXI.

LUIGI, THÉCLA; ELCI et MARCO, apportant des flambeaux, et préparant la table pour le repas du soir.

THÉCLA.

A mon fils dois-je céder la place?

LUIGI.

Ma mère, demeurez.

THÉCLA.

Il met bas son audace?

LUIGI.

N'en redoutez plus rien.

THÉCLA.

Son orgueil a fléchi?

LUIGI.

Du joug qu'il m'imposait je me suis affranchi.

THÉCLA.

Gloire à vous!

LUIGI.

Diffamer une vie exemplaire!
Flétrir l'élu du ciel dont la raison m'éclaire!

THÉCLA.

Et sous votre courroux vous l'avez terrassé?
Et vous l'avez fait taire? Et vous...

LUIGI.

Je l'ai chassé.

THÉCLA, tombant sur un siége près de la table.

Chassé!

ELCI.

Qui? votre frère!

MARCO.

Après quinze ans d'absence!

LUIGI, à Marco.

Pas un mot, ou sortez!

ELCI.

Ah! c'est cruel.

LUIGI, à sa fille.

Silence!
Pour me blâmer ici tout le monde est d'accord.

ELCI.

On le plaint.

LUIGI.

On m'offense.

MARCO.

Allez, qui n'a pas tort
Sans s'offenser de rien souffre qu'on lui réponde:
Mécontent de soi-même, on l'est de tout le monde.

ELCI.

Vous ne m'avez jamais parlé si durement.

LUIGI.

C'est qu'on n'a jamais vu pareil aveuglement;
C'est que chacun s'obstine à me trouver coupable,
Prend parti contre moi, me méconnaît, m'accable;
Excepté vous, ma mère.

THÉCLA, avec désespoir, en se levant.

Et vous ne l'avez pas,
Quand il a dit: « Je pars, » retenu dans vos bras!

LUIGI.

Vous aussi!

THÉCLA.

Le chasser des lieux qui l'ont vu naître!
De chez vous, de chez lui!... Sous ce toit dont le maître
A cette heure de paix nous bénit tant de fois,
Nous devions une nuit reposer tous les trois.

LUIGI.

Indigné pour Luther, j'eus tort de le défendre?

THÉCLA.

Non; je ne dis plus rien.

LUIGI.

Paolo va descendre.

ELCI.

Il est encore ici?

LUIGI.

Qu'il me tende la main,
Je fais pour l'embrasser la moitié du chemin;
Sinon, il partira.

ELCI.

Quoi! le jour qu'il arrive?

THÉCLA.

Sans qu'une fois du moins il soit notre convive?

MARCO, à Luigi.

Adieu! Puisqu'à choisir le ciel me réserva,
Je suis le serviteur de celui qui s'en va.

LUIGI.

Libre à toi.

## SCÈNE XXII.

LUIGI, THÉCLA, ELCI, MARCO; PAOLO, qui descend lentement les degrés

ELCI, bas à Thecla.

Le voici.

THÉCLA.

Je me tais et je pleure.

ELCI, de même, à son père.

Vous lui direz un mot!

LUIGI.

Non.

MARCO, à Luigi.

Faites qu'il demeure,
Ou vos nuits sans repos commencent d'aujourd'hui,
Et vous aurez chassé le sommeil avec lui.

LUIGI, à sa mère.

M'honorer d'un adieu lui semble une bassesse.

THÉCLA.

Il est vrai.

LUIGI.

Puis-je alors l'aborder sans faiblesse?

ELCI.

Vous ne le verrez plus.

LUIGI.

C'est lui donner raison;
(Plus bas, à lui-même.)
Et je ne puis pas, moi, lui demander pardon!...

MARCO, à Luigi, tandis que Paolo, qui est descendu, s'éloigne sans détourner la tête.

Il part.

THÉCLA.

Tout est fini!

LUIGI.

Tout!

ELCI, qui s'est mise à genoux sur le seuil de la porte, à Paolo.

Pardon pour mon père!

PAOLO.

Elci!

ELCI.

Vous resterez.

PAOLO, faisant effort pour sortir.

Laisse-moi ma colère:
Il a rompu les nœuds dont Dieu nous a liés.

ELCI.

Rien ne pouvait les rompre.

PAOLO.

Il m'a dit...

ELCI, qui lui met la main sur la bouche en s'élançant à son cou.

Oubliez!

LUIGI.

Mon frère!

THÉCLA.

Mes enfants!

PAOLO.

Oui, j'oublierai, j'oublie;
Mais, par pitié pour toi, pour moi, qui t'en supplie,
Cesse de m'arrêter; je veux fuir: dans ce lieu

Je vois planer sur nous les vengeances de Dieu ;
La foudre gronde.

LUIGI.

Ah ! viens.

PAOLO.

C'est le deuil que j'apporte.

THÉCLA.

Le bonheur.

MARCO.

S'il le faut, je garderai la porte.

ELCI.

Et moi, mon prisonnier.

PAOLO, à sa nièce, qui l'entraîne vers la table.

Que fais-tu, chère Elci ?
J'aurais dû résister.

THÉCLA, à Paolo, en le faisant asseoir.

Toi, là ; ton frère, ici ;
Votre mère entre vous.

ELCI, à Paolo.

Près de vous votre fille !

MARCO.

Et personne d'absent au banquet de famille !

LUIGI.

Grace au ciel !

THÉCLA.

Un de moins, tous étaient malheureux.

PAOLO, à Elci, qui s'empresse de le servir.

Tu ne penses qu'à moi.

ELCI.

C'est penser à nous deux.

MARCO, à Paolo.

Laissez-la vous choyer ; je vous dis à l'oreille
Que vous pourrez chez vous lui rendre la pareille.

PAOLO.

Ai-je un chez moi ?

LUIGI.

Marco, tu trahis mon secret.

PAOLO.

Comment ?...

LUIGI.

Cette maison que mon frère admirait,
C'est la sienne.

PAOLO.

De grace !...

LUIGI.

Ou tu m'en veux encore,
Ou tu l'accepteras.

PAOLO.

Dieu, que pour lui j'implore,
Tu l'entends !

THÉCLA, à Paolo.

Prends, mon fils.

ELCI, à Paolo.

Ces fruits, ils sont à vous ;
Car dans votre verger je les ai cueillis tous.

PAOLO.

Toi !

MARCO.

Quand mettrai-je à bas vos blés qui sont super-
Je suis prêt. [bes ?

LUIGI.

De mes mains j'irai lier tes gerbes.

THÉCLA.

Moi, les compter.

ELCI.

Et moi, me mêlant aux glaneurs,
De vos épis tombés leur faire les honneurs.

PAOLO.

Mon cœur est inondé d'une ivresse inconnue.

LUIGI, à son frère, en lui montrant Marco.

Tu permets qu'un vieillard boive à ta bienvenue ?

MARCO, à Elci, qui lui verse à boire.

Jusqu'aux bords !

LUIGI, qui se lève, ainsi que tous les convives.

A l'ami, qui s'est fait desirer,
Mais dont rien désormais ne peut nous séparer !

THÉCLA.

Par qui de mes beaux ans la verdeur va renaître !

ELCI.

Que j'appris à chérir avant de le connaître !

MARCO.

A l'enfant bien-aimé pour qui j'ai fait des vœux,
Lorsque l'eau du baptême a mouillé ses cheveux !

PAOLO.

Qu'à son banquet céleste ainsi Dieu nous rassemble !

MARCO, exalté.

Oui, tous les braves gens y trinqueront ensemble :
Vous et lui.

PAOLO, vivement.

Tu le crois ?

MARCO.

Quand je me porte bien ;
Indisposé, j'ai peur et n'affirme plus rien.
Mais un beau jour d'octobre, où la récolte donne,
Vient-il me ranimer ; plus gaillard, je raisonne ;
Comment ? en jardinier. Je me dis : Les humains
Ressemblent aux fruits mûrs qui tombent dans nos [mains.
Nous jetons les mauvais ; pour les bons, qui s'informe
S'ils diffèrent de goût, de couleur et de forme ?
Ainsi de nous, le jour où comme eux nous tombons :
Dieu ne fait que deux parts ; les mauvais et les bons.

PAOLO.

Ta morale, Marco, me semble peu sévère.

ELCI, vivement.

La faute en est au vin dont j'ai rempli son verre.

THÉCLA, en regardant Marco d'un air mécontent.

Soit ; mais...

LUIGI.

Un voyageur a besoin de sommeil :
Va reposer, mon frère.

THÉCLA, à Paolo.

Adieu jusqu'au réveil.

ELCI.

Ici pour vous revoir je serai la première.

THÉCLA, à Luigi.

J'y viendrai, cette nuit, le front dans la poussière,
Conjurer le Seigneur d'être avec toi demain.

PAOLO, à part.

Demain, grand Dieu !

MARCO, à Paolo, en lui indiquant sa chambre.

Faut-il vous montrer le chemin?

PAOLO.

Je le sais; va dormir.

MARCO.

De grand cœur; jamais homme,
Si l'homme heureux dort bien, n'aura fait meilleur [somme.

## SCÈNE XXIII.

PAOLO; LUIGI, qui prend un flambeau pour se retirer.

PAOLO.

Luigi!...

LUIGI.

Que veux-tu, frère?

PAOLO.

Un dernier entretien.

LUIGI.

Crois-moi; pour mon repos autant que pour le tien,
Il vaut mieux l'ajourner.

PAOLO.

Non, car je le redoute.

LUIGI.

Tu me pardonneras un refus qui me coûte:
Je ne dois sur mon lit me jeter qu'un instant;
A minuit je me lève, et c'est en méditant
Que j'attendrai le jour.

PAOLO.

Pourquoi?

LUIGI.

De te l'apprendre
Le temps n'est pas venu.

PAOLO.

Reste; un mot peut me rendre
La paix dont j'ai besoin pour que du haut des cieux
Le sommeil qui me fuit descende sur mes yeux.
Si ce mot consolant expire dans ta bouche,
Passer toute une nuit si voisin de ta couche,
Je ne le puis; j'ai peur d'y faire un rêve affreux:
Je sortirai d'ici; j'y serais...

LUIGI.

Malheureux?
Peux-tu l'être avec nous?

PAOLO.

Bien malheureux, sans doute,
Désespéré, Luigi.

LUIGI.

Ta main est froide.

PAOLO.

Écoute!...
N'as-tu rien entendu?

LUIGI.

Rien qui m'alarme.

PAOLO.

Eh quoi!
Aucun avis du ciel n'est venu jusqu'à toi?

LUIGI.

J'entends les vents gémir dans la cime des hêtres;
La pluie à coups pressés bat contre les fenêtres;
Un orage en passant trouble la paix des nuits.

PAOLO.

Rien d'étrange pour toi ne se mêle à ces bruits?
Mais les vents, quand leur souffle, autour des sépul- [tures,
Prête à l'arbre des morts de si tristes murmures,
La foudre, quand ses feux, en sillonnant les airs,
Blanchissent les tombeaux de leurs pâles éclairs;
Non, la foudre et les vents, dans l'horreur des téné- [bres,
Sans un ordre de Dieu, n'ont pas ces voix funèbres.

LUIGI.

Rappelle ta raison.

PAOLO.

Ma raison! devant lui
Qui peut mettre sa force en un si frêle appui?
La foi nous soutient seule; et tu trahis la tienne.
Mais ce mot où j'aspire, il faut que je l'obtienne;
Je veux te l'arracher: dis-moi, tu le diras,
Que sous l'œil irrité de ce Dieu dont le bras,
En suspens pour frapper, choisit déjà la place,
Tu sens s'évanouir ta sacrilège audace.

LUIGI.

Ce serait t'abuser.

PAOLO.

Réponds, jure qu'au moins
Ce jour où du forfait les cieux seraient témoins,
Ce jour, déjà mortel même avant qu'il arrive,
Qui soulève mon sein d'une horreur convulsive,
Décolore mon front, fait fléchir mes genoux,
Ce jour de désespoir est encor loin de nous.

LUIGI.

Il est prochain.

PAOLO.

Qu'il n'ait ni lendemain, ni veille;
Qu'il ne soit pas, ce jour! Si sa clarté m'éveille,
Ce sera pour gémir, pour te pleurer absent.
O mon bien-aimé frère! ô mon ami! mon sang!
Toi, frappé sur l'autel! par qui? c'est impossible!
Repens-toi; tu le veux!... Il le veut; Dieu terrible,
Ne le condamnez pas. Faut-il, pour t'attendrir,
A ton cou suspendu, de mes pleurs te couvrir?
Repens-toi; tu les sens inonder ta poitrine;
Faut-il, pour amollir ton orgueil qui s'obstine,
Que, navré de douleur, que, palpitant d'effroi,
Je me traîne à tes pieds? M'y voici: repens-toi,
Repens-toi; n'attends pas que Dieu, qui te menace,
Marque ton front maudit du sceau que rien n'efface,
Et, laissant choir le coup que sa pitié retient,
Dise à l'éternité: Prends ce qui t'appartient!
Ah! repens-toi, Luigi.

LUIGI.

Ton espoir n'est qu'un songe;
Dois-je, en le confirmant, m'abaisser au mensonge?
Je n'y descendrai pas.

PAOLO.

Tu te perds.

LUIGI.

Mon erreur,
Je la désavouerai sans remords, sans terreur...

PAOLO.

Mais tu te perds, te dis-je !

LUIGI.

Et ce grand sacrifice,
Qu'impose à ma raison la céleste justice,
Que ne peut retarder aucun effort humain...

PAOLO.

Tais-toi.

LUIGI.

Je l'offrirai.

PAOLO.

Ne dis pas quand !

LUIGI.

Demain.

PAOLO, tombant sur un siége.

C'est demain !

LUIGI.

Tu sais tout. S'il est vrai que tu m'aimes,
Après l'acte accompli, nous resterons les mêmes :
Si je te fais horreur, j'aimerai seul, et Dieu
Jugera qui de nous suit son précepte. Adieu,
(Revenant sur ses pas pour lui serrer la main.)
Ou plutôt à revoir !

## SCÈNE XXIV.

PAOLO, seul.

Demain ! Ce mot funeste
A de ma vie éteinte anéanti le reste ;
Et, brisé sous le coup, mon cœur sans battement
A semblé de terreur s'arrêter un moment.
Relevez, ô mon Dieu, ma force défaillante.
Demain !... La voilà donc cette veille sanglante !
Elle avance dans l'ombre ; elle expire à minuit :
Qu'aura-t-il fait ce bras quand finira la nuit ?
Il tombe inanimé. Dois-je fuir ?... Je l'ignore.
Celui que j'aimais tant, que j'aime plus encore,
C'est là qu'il s'est assis au banquet du retour ;
Là, je l'ai vu, pleurant, souriant tour-à-tour,
Épancher de son cœur la gaîté familière ;
Là, ma coupe a touché sa coupe hospitalière ;
J'ai rendu vœux pour vœux à sa vieille amitié,
Et du pain qu'il m'offrait j'ai rompu la moitié.
(Se levant.)
Arrière ! loin de moi cet acte horrible, infâme !
Fuyons ; sauvons sa vie ; ah ! fuyons...
(S'arrêtant tout-à-coup.)
Mais son ame !
Il la perd ; il se damne ; et le ciel, qui pour lui
Se fermera demain, peut s'ouvrir aujourd'hui...
Je ne sais quel pouvoir agit sur tout mon être ;
L'ardeur d'un vin fumeux bouillonne en moi peut-être :
Par le jeûne affaibli, devais-je à ce poison
Redemander ma force et livrer ma raison !
(Avec terreur, après s'être recueilli un moment.)
Ce n'est pas sa vapeur qui dans mon sein fermente ;
Je lutte contre Dieu dont l'esprit me tourmente ;
Oui, c'est Dieu ; je m'épuise en efforts impuissants ;
Dieu qui m'abat sous lui !
(Se laissant tomber à genoux.)
C'est Dieu même !... Je sens
Passer dans mes cheveux son souffle qui me glace ;
Il va venir, il vient me parler face à face,
Et je tremble, agité de ce frémissement
Dont nous tremblerons tous au jour du jugement.
Paolo !... Par mon nom je l'entends qui m'appelle.
Si j'obéis, Seigneur, doit-il mourir fidèle ?
Pour le régénérer il suffit d'un remord :
Dites que son salut doit sortir de sa mort.
« Frappe et sauve ! »
(Se relevant.)
Il l'a dit : voici l'heure !... Ah ! pardonne :
Colère du Très-Haut, si ta voix me l'ordonne,
A ta voix frissonnant, si je suis plein de toi,
Un ordre encore ! un signe ! et marche devant moi.
(S'avançant vers la chambre de Luigi.)
Marche et je te suivrai, marche, sainte colère,
Consume et purifie, immole et régénère.
Mais, un signe ! un seul mot !... Si l'ordre est répété,
Je ne le verrai plus que dans l'éternité.
Ciel ! ma mère !

## SCÈNE XXV.

PAOLO, à la porte de la chambre de son frère ; THÉCLA, les yeux attachés sur la Bible et absorbée dans sa lecture.

THÉCLA, après s'être assise.

Prions pour Luigi qui sommeille.
Du sacrifice enfin c'est aujourd'hui la veille :
Dieu, de t'offrir mon fils le moment est venu.
Meure en lui le pécheur qui t'avait méconnu...

PAOLO.

Que dit-elle ?

THÉCLA.

Et vers toi que le chrétien s'élance !
Tu l'attends : ton oracle a rompu le silence.
Oui, ce livre inspiré, je l'ouvris au hasard,
Et le verset du texte où tomba mon regard
Me dit qu'en l'acceptant tu bénirais l'offrande ;
(Debout et avec exaltation.)
Car voici, Saint des Saints, ce que ta voix commande :

PAOLO.

J'écoute.

THÉCLA, lisant la Bible.

« Prends celui que tu aimes, ton unique sur la terre, et va me l'offrir en holocauste ! »

PAOLO, qui s'élance dans la chambre.

J'obéis.

THÉCLA.

Couronnant mes efforts,
Achève, Dieu vainqueur ; fais-moi boire à pleins bords
Les pures voluptés dont ta coupe est remplie :
Que je jouisse enfin de mon œuvre accomplie,
Dans la joie et l'orgueil de la maternité ;
Achève et mets le comble à ma félicité !
Qu'entends-je ?... Crainte vaine !... Il veillait, il médite ;

(Paolo sort à pas lents de la chambre et vient s'appuyer sur la rampe de l'escalier.)

D'une ardente ferveur l'émotion l'agite,
Et ces sons étouffés qui me glaçaient d'effroi...
Non, des gémissements arrivent jusqu'à moi.

LUIGI, en dehors.

Paolo!

PAOLO.

Je succombe.

THÉCLA.

Il appelle son frère.
Ah! courons; je frémis.

## SCÈNE XXVI.

PAOLO, seul.

Ombre de mon vieux père,
Murmure à son chevet des mots de repentir,
Et sauve, en l'assistant, l'ame qui va partir!
Je ne le puis.
(Aux cris que pousse Théela.)
Où fuir cette voix déchirante?

## SCÈNE XXVII.

PAOLO; ELCI, qui s'élance vers lui au moment où il va sortir.

ELCI.

Arrêtez!

PAOLO.

Encor vous!...

ELCI.

Calmez mon épouvante.

PAOLO.

C'est Dieu qui l'a voulu.

ELCI.

Quoi?

PAOLO.

C'est vous: sur le seuil
Ne vous ai-je pas dit que j'apportais le deuil?

ELCI.

Il est ici!

PAOLO.

La mort?

ELCI.

Elle a frappé!

PAOLO.

Sans crime;
Par devoir.

ELCI.

Qui?

PAOLO.

Priez!

ELCI.

Pour qui?

PAOLO.

Pour la victime.

ELCI.

Quelle est-elle?

PAOLO.

Un pécheur qui lutte près de nous
Entre l'enfer et Dieu.

ELCI.

Je frissonne.

PAOLO.

A genoux!
Priez, enfant, priez; l'éternelle clémence
Ne repoussera pas les vœux de l'innocence.

## SCÈNE XXVIII.

PAOLO, ELCI, THÉCLA, puis LUIGI.

THÉCLA, du dehors.

Sanglant! frappé dans l'ombre!... Un meurtre!...
(En entrant.) [Des secours!
Des secours!... Non! mort, mort!

ELCI.

Mon père!

THÉCLA.

Elci, viens, cours.
Viens, mon fils, courons tous; qu'il rouvre sa pau- [pière
Sous les embrassements de sa famille entière!

ELCI, apercevant Luigi.

Ah! que vois-je? c'est lui!

THÉCLA, qui s'élance pour le soutenir.

Ton père assassiné!

LUIGI.

Paolo! ton ami jusqu'à toi s'est traîné.

PAOLO, à part.

Mon ami!

ELCI, à son père.

Mes baisers vous rendront à la vie;
Ils vont vous ranimer.

LUIGI, se laissant tomber sur un siége.

La force m'est ravie.

THÉCLA, à Paolo.

Vois mes pleurs, vois le sang qui coule de son sein!
Cours, Paolo; poursuis, punis son assassin;
Venge-nous tous.

LUIGI, à Paolo.

Demeure; un mourant te l'ordonne.
Pardonne à l'assassin, comme je lui pardonne.

PAOLO.

Ah! Luigi!...

LUIGI.

Dans tes bras, presse-moi, mon Elci!
(Écartant ses cheveux et couvrant son front de larmes.)
Des ombres du tombeau mon regard obscurci,
Sur ces traits adorés que la douleur altère,
Cherche encore un rayon du bonheur de la terre.
Enfant, je vais dormir de mon dernier sommeil,
Je ne te verrai plus me sourire au réveil...

THÉCLA.

Pense au ciel et renie un culte abominable!

PAOLO.

Crains ton Juge et reviens à la foi véritable!

THÉCLA.

Abjure, et sois chrétien!

PAOLO.

Crois, et sois enfanté
Par une mort chrétienne à l'immortalité!

ELCI.

Non, ne me quittez pas!

LUIGI.

La peur de ta colère
N'affaiblit point, Seigneur, la raison qui m'éclaire;
Et ce que j'aurais fait pour vivre sous ta loi,
Je le fais en mourant pour me rejoindre à toi :
(Se levant soutenu par Elci et Thécla.)
J'abjure.

THÉCLA.

Il est sauvé!

PAOLO.

Perdu!

ELCI.

Votre croyance,
Je l'embrasse, ô mon père! elle est mon espérance :
Je vous suivrai du moins.

PAOLO, à lui-même.

Dieu, tu m'as donc trompé?

LUIGI, d'une voix éteinte.

Nous devons nous revoir : le coup qui m'a frappé
N'a pu rompre les nœuds d'une amitié si tendre...
Je vous quitte ici-bas... mais... je vais vous attendre!

ELCI.

Il expire!

THÉCLA, relevant avec une morne douleur la tête de Luigi et lui donnant un baiser sur le front.
(Avec explosion.)

Mon fils!... Ah! que le meurtrier,
Rebut des siens, horreur de son propre foyer,
Fuyant sa solitude et par-tout solitaire,
Privé de l'eau, du feu, sans abri sur la terre
Où s'arrêter le jour, où s'étendre le soir,
Et sans repos, s'il vit, et s'il meurt, sans espoir,
Soit maudit par le prêtre à son heure suprême,
Maudit par tous, maudit par son père lui-même,
Maudit par celle enfin dont les flancs ont porté
Cet exécrable fruit de leur fécondité!
Cieux, entendez ce cri de ma douleur profonde;
Vengez-moi, justes cieux, moi, qui suis seule au monde,
Moi, qui n'ai plus de fils!...
(Se retournant vers Paolo, en lui tendant les bras.)
Ah! pardon! qu'ai-je dit?
Il m'en reste un encor.

PAOLO, qui la repousse et s'enfuit épouvanté.

Non, vous l'avez maudit!

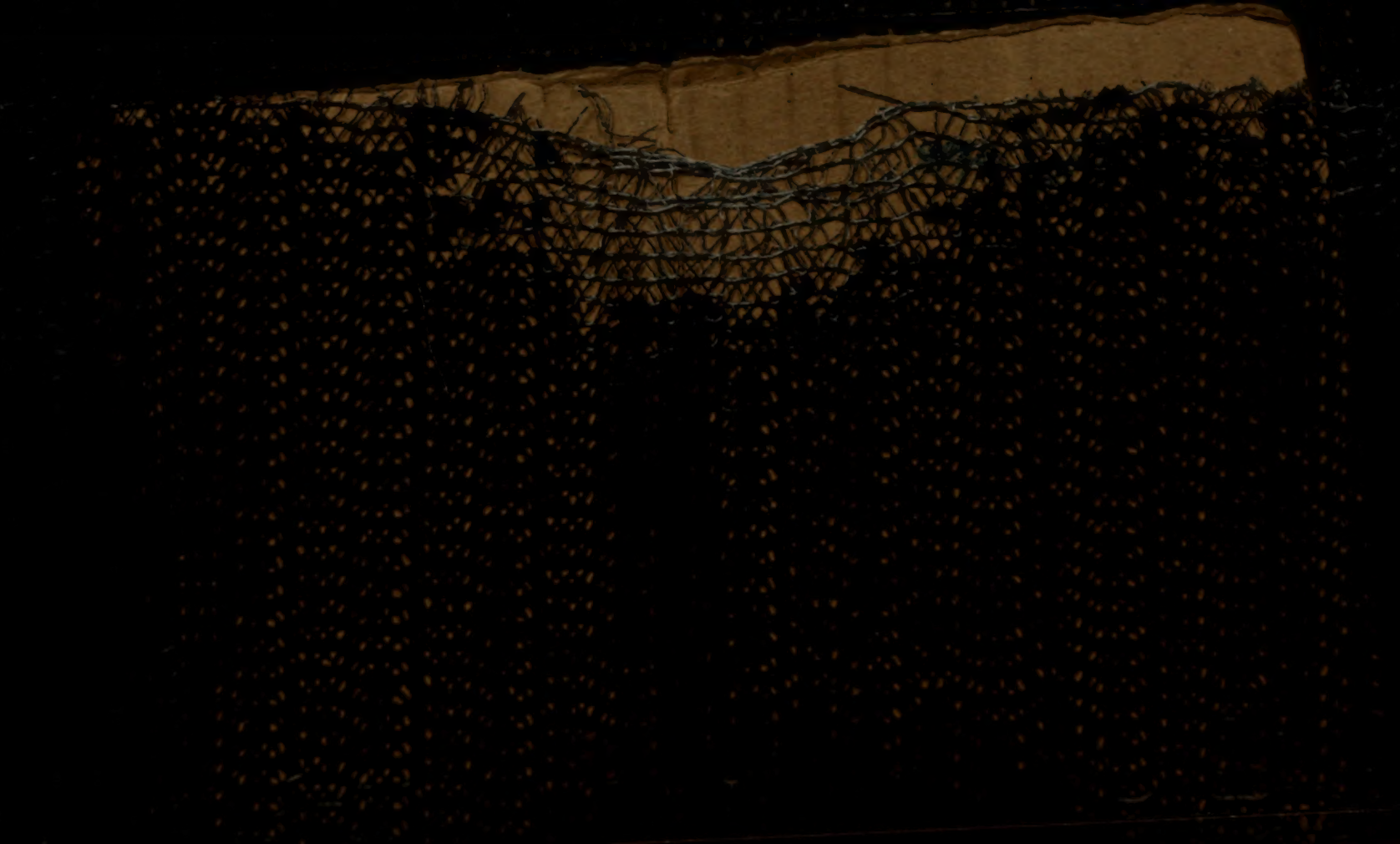
FIN D'UNE FAMILLE AU TEMPS DE LUTHER.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
nº 4, boulevart d'Enfer.

Universitas
BIBLIOTHECA

# Table


Le Cimetière de St. Sauveur
Mariage Chapentier
Le Cimetière
Le Lit et le Jeune
Le Lit de Marguerite
Jour et Nuit
Le Calvaire de Notre Seigneur
Le Cheval et le Poulain
Le Jour Mai
Un Duel sous le Consulat et Retour d'Exil
Odette Sauveille
Le Malheur d'un pêcheur Sauveille
La famille de Napoléon
Babeth
Le petit Sauveur
Mathieu
Le Cimetière
Michel Perrin
Espoir d'Avenir
Le Lavoir de la Fontaine
Jeanne et son Courage
Le Duel
Mouchoir et Serviette Suite
Il y a deux ou trois ans
Le Jour de l'Opéra à deux
Un Mariage Clandestin
Un Jeune Soldat
Jeune et Vieille
Le Violet jaune d'Orange

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due